



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

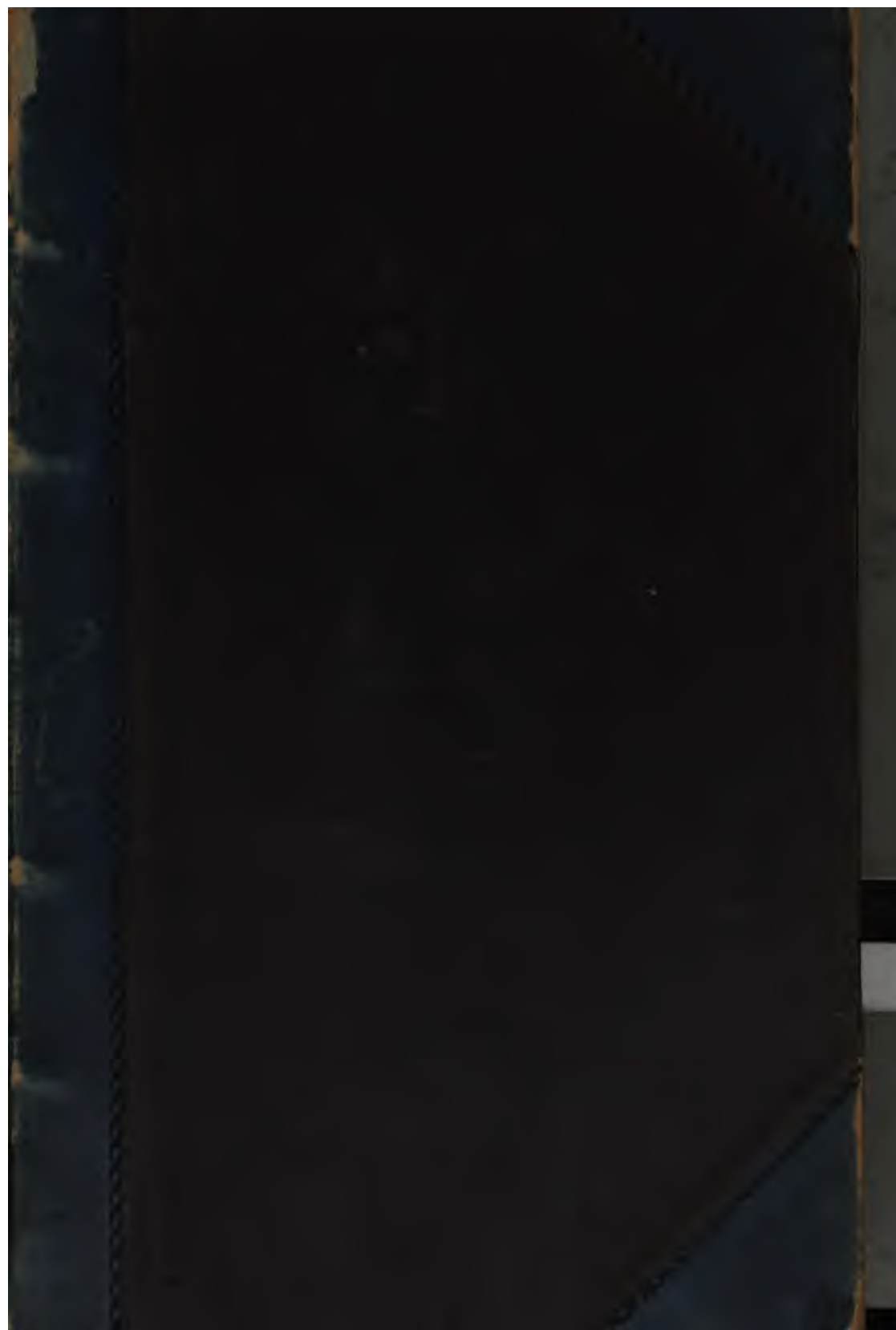
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

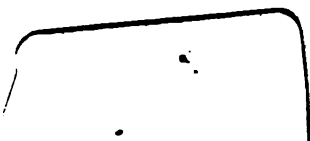
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>











600082239U







**Bibliothèque Poitevine.**

**TOME VI.**

---

**HISTOIRE LITTÉRAIRE  
DU POITOU.**

## Publications Poitevines

EN VENTE CHEZ ROBIN ET C<sup>ie</sup>, A NIORT.

---

|                                                                                                                                                                                                                                      |        |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| HISTOIRE DU POITOU, par <i>Thibaudau et de Saint-Hermine</i> ,<br>3 forts volumes in-8°. . . . .                                                                                                                                     | 18 fr. |
| Les MONUMENS RELIGIEUX, MILITAIRES ET CIVILS DU POI-<br>TOU, par <i>MM. Arnault (Charles), Baugier, Conus et de Monbail</i> ,<br>3 volumes grand in-4°, ornés de plus de 100 lithographies (1 fr.<br>25 cent. la livraison). . . . . | 1 25   |
| HISTOIRE DE MAILLEZAIS, par <i>Arnault (Charles)</i> , 1 vol. in-8°. .                                                                                                                                                               | 5      |
| HISTOIRE DE LA VILLE DE NIORT ET DU DÉPARTEMENT DES<br>DEUX-SÈVRES, par <i>Briquet</i> , 2 vol. in-8°. . . . .                                                                                                                       | 5      |
| HISTOIRE DES COMTES DE POITOU ET DUCS D'AQUITAINE,<br>par <i>Besly</i> , 1 vol. in-8°. . . . .                                                                                                                                       | 5      |
| LA STATISTIQUE DU DÉPARTEMENT DES DEUX-SÈVRES, par<br><i>Soutain</i> . . . . .                                                                                                                                                       | 8      |
| Les MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ DE STATISTIQUE du départe-<br>ment des Deux-Sèvres, 5 vol. in-8°. . . . .                                                                                                                                 | 25     |
| MÉLUSINE, poème relatif à cette fée poitevine, composé dans le<br>quatorzième siècle, par <i>Couldrette</i> , publié par <i>Francisque Michel</i> ,<br>1 vol. in-8°. . . . .                                                         | 8      |

---

Niort. — Imprimerie de ROBIN et C<sup>ie</sup>.

Bibliothèque historique et critique du Poitou.

---

# HISTOIRE LITTÉRAIRE DU POITOU,

PAR DREUX-DURADIER,

PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION, ET CONTINUÉE JUSQU'EN 1840,

PAR UNE SOCIÉTÉ D'HOMMES DE LETTRES.

---

TOME I.

---

NIORT,  
ROBIN ET C<sup>ie</sup>, LIBRAIRES-ÉDITEURS,  
RUE SAINT-JEAN, N° 6.

---

1842.

275. m. 9.





# NOTICE

sur

## LA VIE ET LES OUVRAGES

DE

**DREUX-DURADIER.**

---

**DREUX-DURADIER** (Jean-François), né à Château-Neuf, en Thimerais, le 10 mai 1714, fit avec distinction ses études au collège de cette ville. Il embrassa la carrière du barreau, et remplit, pendant quelque temps, les fonctions de lieutenant particulier dans sa ville natale. Mais les nombreuses occupations que cette place lui donnait, absorbaient tous ses instans et ne lui permettaient point de s'occuper de ce qu'il aimait le plus au monde, la littérature et les arts. La mort d'un parent, qui lui laissa une assez brillante fortune, le décida à renoncer à ses fonctions et à se livrer entièrement à l'étude. Il se retira, pendant quelques années, à la campagne, et là, dans une

solitude profonde, au milieu de ses livres, il travailla, avec la patience d'un bénédictin, à perfectionner les brillantes facultés dont la nature l'avait doué. C'est dans cette retraite qu'il forma le projet d'écrire la vie des Poitevins qui s'étaient fait un nom dans la littérature, et de passer en revue tous leurs ouvrages. Après avoir longtemps réfléchi sur le plan qu'il adopterait, il vint habiter Poitiers pendant quinze mois, et recueillit une foule de curieux renseignements; il se rendit ensuite à Paris et continua ses recherches dans les bibliothèques publiques et particulières. Ce fut, après de longues peines, qu'il parvint à réunir tous les matériaux qui lui étaient nécessaires, pour offrir à la littérature un ouvrage digne de transmettre aux siècles à venir la vie des savans du Poitou.

Le charme que Dreux-Duradier trouva dans ses investigations, le dédommagea de ses immenses travaux. Quelle province, en effet, a été aussi fertile en grands écrivains que le Poitou ! Si nous nous reportons aux premiers siècles du christianisme, nous voyons que les écoles publiques de Poitiers jouissaient, dès cette époque, d'une grande célébrité. Le grammairien Ammonius quitta la ville de Bordeaux pour se fixer à Poitiers; Rufus y enseigna la rhétorique. Saint Hilaire, Paulin et Maxence, dignes par leur éloquence et leur vaste érudition d'être placés à côté des plus illustres pères de l'église d'Orient, étudièrent dans les écoles de Poitiers.

Les troubles qui déchirèrent la Gaule, sous les rois Car-

lovingiens, ne ralentirent que faiblement le goût des Poitevins pour les lettres. Qui ne connaît la gracieuse légende de sainte Radégonde et de son poète aimé, Fortunat, dont les vers rappellent la belle poésie du siècle d'Auguste ? Agnès et Bandonivie, compagnes de la reine Radégonde, charmèrent les ennuis du cloître par leur amour pour l'étude. Nous voyons aussi briller, à cette époque, l'infortuné Adjutor, qui fut obligé de chercher, loin de son pays, un refuge contre la jalousie que son savoir avait excité ; Probien, qui présida le premier concile de Paris, et Patern, qui fut le plus célèbre évêque de son siècle.

La foule toujours croissante des élèves, qui venaient écouter les savans professeurs, nécessita la création de nouvelles écoles. C'est alors qu'on en établit dans les principaux monastères du Poitou. L'école de Saint-Jouin-des-Marnes acquit rapidement une grande réputation. Des religieux, des abbés, des prélats aussi remarquables par leur science que par la pureté de leurs mœurs, sortaient de ce monastère. Bientôt il n'y eût pas une seule abbaye qui ne possédât des professeurs et une bibliothèque. L'école de Saint-Hilaire, dirigée par le moine Ansfrid, forma plusieurs hommes distingués. Celle de Ligné était parvenue à réunir la copie de tous les ouvrages connus à cette époque. Philibert, l'un des professeurs le plus distingué de l'abbaye de Jumièges, forma de nouvelles écoles à Saint-Benoist de Quinçay et à Noirmoutiers.

Les longues guerres, qui éclatèrent entre les ducs d'Aquitaine et les rois de Paris, ralentirent les travaux des religieux. Les jeunes hommes, qui se livraient à l'étude, prirent part à cette lutte nationale, et les monastères furent abandonnés.

Les victoires de Charlemagne, en assurant la tranquillité des provinces méridionales, permirent aux religieux de reprendre le cours de leurs travaux. Ce grand homme, qui comprenait la haute influence que les lettres exercent sur les mœurs, créa des universités dans les principales villes de son vaste empire. Il rouvrit les écoles et ordonna que tous ses sujets indistinctement y reçussent une instruction solide et capable de développer leurs facultés. Il favorisait les savans; plusieurs Poitevins, d'un grand mérite, furent comblés par lui de richesses et d'honneurs. Il envoya en Poitou le fameux Boèce, avec ordre de répandre dans cette contrée les règles de la versification. C'est, sans doute, à quelques élèves de ce poète que nous devons ces premières chansons provençales qui précéderent de deux siècles ces fameux troubadours, si populaires, au moyen-âge, dans tout le midi.

On sait quelle fut la décadence de la civilisation sous les faibles successeurs de Charlemagne. Les invasions des Normands, leurs pillages et leurs cruautés, la puissance démesurée de tous les seigneurs et le mépris avec lequel ils traitaient les arts libéraux, et par dessus tout, cette effrayante prophétie qui annonçait la fin du monde pour

l'an 1000, tenaient tous les esprits dans l'anxiété et suspendaient toutes les études. On ne songeait plus qu'à se mettre à l'abri des ravages occasionnés par les bandes qui dévastaient les provinces, et à se préparer à cette grande catastrophe qui devait d'un seul coup anéantir le globe. A cette époque, une personne instruite était considérée comme une merveille. Aussi, la Mellusine, qui vécut au onzième siècle, impressionna-t-elle si vivement le vulgaire, qu'elle fut placée au rang des êtres surnaturels.

Le comte Guillaume V fut le restaurateur des lettres en Poitou. Ce prince, qui aimait les sciences, établit dans son palais une école et une bibliothèque publique composée d'ouvrages rares et précieux. Il ne se borna point à la création de ces utiles établissemens; il attira à sa cour un grand nombre de savans qu'il traita avec la plus grande bienveillance. Sous ce prince, Fulbert dirigea l'école de Saint-Hilaire de Poitiers; Renaud, surnommé *Platon*, fut abbé du monastère de Saint-Maixent, et Odillon, abbé de Cluny, reforma tous les monastères d'Aquitaine.

Jamais la physionomie de la ville de Poitiers n'avait été aussi animée, jamais les leçons des professeurs n'avaient été aussi suivies. Plusieurs hommes de talent sortirent de ces écoles. L'histoire a conservé les noms de Hugues, chapelain de Guillaume le Conquérant, de Raoul Ardent, prodige d'éloquence et d'érudition, d'Ascelin, le redoutable antagoniste de Bérenger. Mais l'homme qui contri-

bua le plus à donner aux lettres un brillant essor dans notre pays, fut le comte Guillaume IX. Adrien de Valois le considère, avec raison, comme le fondateur de la poésie française. Avant Guillaume IX on n'avait composé que des ouvrages écrits en latin. Il ouvrit une nouvelle route aux lettres. Il se servit de la belle langue provençale, qui se parlait alors à Poitiers, pour composer ses poésies. Ses vers sont faciles, harmonieux et pleins d'originalité. La poésie latine avait eu son dernier représentant en Poitou dans Fortunat. Cette province eut aussi l'honneur de fournir à la littérature le premier troubadour, c'est-à-dire le premier poète qui ait écrit en langue romane. Ces deux hommes eussent seuls suffi pour illustrer notre contrée.

Guillaume IX avait fait naître l'amour de la poésie ; après la mort de ce comte, plusieurs seigneurs composèrent des lays, des sirventès, des tençons ; Pierre Milon, Louis Émeric, seigneur de Rochefort, Pierre Hugon, Guillaume Bouchard, Savary de Mauléon, Bernard Marchis, Marchebruse-Chabot, excellèrent dans ce genre de poésie.

Ces compositions légères ne firent aucun tort aux études sérieuses. Les hommes graves n'en continuèrent pas moins à cultiver les sciences. Gilbert de la Poirée fit acquérir à l'école de Poitiers une réputation européenne ; puissamment secondé par Pierre Béranger et par Pierre de Poitiers, il fonda la théologie scolastique et obtint une immense popularité ; Richard de Poitiers composa

une histoire universelle; Hugues de Poitiers écrivit l'histoire de Vezelay; Berchorius rédigea une encyclopédie, Pierre de Maillezais fit la curieuse chronique si précieuse pour les historiens qui veulent connaître les mœurs, les usages et les événemens de ces temps reculés.

Les guerres qui furent le résultat de l'impolitique divorce de Louis VII, étouffèrent les travaux scientifiques. Cependant le comte Alphonse, qui aimait la poésie, fit de louables efforts pour s'entourer d'hommes instruits.

Les sciences trouvèrent un nouveau protecteur dans le duc de Berry. Ce prince rassembla un grand nombre de manuscrits dans son château et accorda sa protection à tous les savans qui résidaient à sa cour.

Un événement, à la fois funeste et déplorable, fut une source de prospérités pour notre contrée. La prise de Paris par les Anglais, força le dauphin à se retirer au-delà de la Loire; il se réfugia à Poitiers, et, plus tard, lorsqu'il fut monté sur le trône, il voulut récompenser la ville qui lui avait offert un asile dans son infortune. Il fonda, à Poitiers, une université qui devint, en peu de temps, l'une des plus florissantes de l'Europe. La faculté de droit jouissait, surtout, d'une grande réputation; ce succès était dû au zèle et aux talens supérieurs des professeurs Elies Regnier, François de Lauzon, René Lefebvre, Bonaventure et Robert Irland.

Parmi les étrangers qui vinrent étudier à Poitiers, on remarqua Hurault de Chiverni, chancelier de France,



Achille de Harlay, premier président du parlement de Paris, Baron et Roaldez, l'historien de Thou, Joachim du Bellay et une foule d'autres hommes distingués.

L'admirable découverte de l'imprimerie donna une nouvelle activité à l'esprit humain ; Poitiers et Niort montrèrent des imprimeries, et c'est de ces deux villes que sont sortis les premiers livres qui furent imprimés en Poitou. Il existe encore dans nos bibliothèques des éditions publiées par les Marnef, les frères Bouchet, les Blanchet, etc.

Quelques antiquaires possèdent un livre de messe, à l'usage du diocèse de Saintes, qui fut imprimé à Poitiers en 1497. C'est à peu près à cette époque que F. de Gillier fonda le collège de Puygarreau, et que P. de Sacierge, évêque de Luçon, établit à Poitiers le collège de Geleassis. Les autres villes du Poitou imitèrent cet exemple. Les officiers municipaux de Châtellerauld et de Saint-Maixent ouvrirent des collèges, à la tête desquels ils placèrent des professeurs instruits.

C'est à toutes ces institutions que nous devons attribuer cette étonnante quantité de littérateurs poitevins qui illustrèrent le seizième siècle : Pouvreau, Boiceau, Brisson, Tiraqueau, Regnier, Barraud, Colardeau, arrachèrent la jurisprudence du chaos où elle était plongée; Bonassis, Goupil, Langlois de Belestat, Poupard, Coyttar, Umeau, de Saint-Vertunien de Laveau, Pidoux, Milon, Citoys, Renaudot, Fontenettes, firent faire des progrès

immenses à la médecine; les frères Coutant et Pascal Lecoq, étudièrent avec succès la botanique; Bouchet, d'Authon, La Popelinière, Besly, Brisson, furent des historiens exacts et judicieux; Rapin, Poulebre, Macrin, composèrent des poésies remarquables.

Jacques Iver écrivit quelques contes qui sont encore lus avec un vif intérêt par tous ceux qui aiment le style si naïf et si original du seizième siècle.

Les Poitevins qui s'étaient fait remarquer par leur amour pour les sciences, pendant les époques les plus désastreuses de nos annales, devaient payer un brillant tribut à ce dix-septième siècle, qui nous a laissé de si beaux monumens littéraires. C'est d'abord la famille des Sainte-Marthe qui a fourni des hommes supérieurs dans tous les genres; c'est ensuite Julien Colardeau; Michel Lambert, le véritable inventeur du chant français; le célèbre géomètre F. Viète; Laurent Mesme, ami de Gassendi; l'astronome Ismaël Boulliau; le jurisconsulte Jean Umeau; le chevalier de Méré, écrivain correct et original; l'historien Filleau de la Chaise; l'académicien F. L. Irland de Lavau; Urbain Chevreau, l'un des meilleurs et des plus savans littérateurs du dix-septième siècle; l'évêque J. Rousseau de la Parisière; l'érudit ministre protestant André Rivet; J. Daillé, grand et profond génie; l'éloquent Beausobre; l'agriculteur la Quintinie, et la célèbre Louise-Françoise d'Aubigné.

Ce rapide coup-d'œil jeté sur la vie et sur les ouvrages

des hommes qui se sont fait un nom dans la littérature, suffit pour nous faire comprendre l'importance et les difficultés du travail de Dreux - Duradier. Personne avant cet écrivain n'avait osé aborder l'histoire littéraire du Poitou. Quand il commença ses recherches, il n'avait aucun guide pour le diriger dans les ténèbres qui l'enveloppaient de toutes parts. Beaucoup eussent succombé. Mais la profonde sagacité dont il était doué, et la grande érudition qu'il était parvenu à acquérir, lui firent surmonter tous les obstacles.

Les notices biographiques de cet ouvrage sont presque toutes d'excellens morceaux littéraires semés d'une critique juste et savante. Dreux - Duradier appuie ses jugemens de citations puisées dans les auteurs dont il examine les ouvrages. Il s'applique aussi à donner de longs fragmens de livres anciens et de manuscrits qui étaient peu répandus.

Cet écrivain a publié plusieurs autres ouvrages qui ont obtenu un grand succès. Nous avons de cet auteur : *l'Europe illustre*, 6 vol. in-4°; *Tablettes - Anecdotes des Rois de France*, 3 vol. in-12. Dreux-Duradier a rassemblé dans ce recueil les paroles remarquables, les pensées ingénieuses et les beaux mots de nos rois; *Histoires-Anecdotes des Reines et Régentes de France*, 6 vol. in-12; *V. Récréations historiques, critiques, morales et d'érudition*, 2 vol. in-12; *Mémoires célèbres pour le Barreau*, en faveur de J. Corneille.

Tous ces ouvrages supposent des connaissances variées  
et une grande facilité.

Dreux - Duradier termina sa carrière laborieuse , le  
1<sup>er</sup> mars 1780.

---

2. Explain the following:  
a)  $\lim_{x \rightarrow 0} \frac{1}{x}$  does not exist.  
b)  $\lim_{x \rightarrow 0} \frac{1}{x^2} = +\infty$ .

# ORDRE CHRONOLOGIQUE

DES

**ÉVÊQUES DE POITIERS,**

D'APRÈS BESLY, ET LES AUTEURS DU *GALLIA CHRISTIANA* DE  
LA DERNIÈRE ÉDITION, AVEC QUELQUES ADDITIONS.



---

## AVIS.

---

En donnant l'ordre chronologique des évêques et des comtes de Poitiers , je satisfais au vœu de quelques personnes qui m'ont paru l'exiger.

Je l'ai fait d'autant plus volontiers, que cette addition est moins étrangère à mon projet , qu'elle ne le paraît : elle m'épargne bien des observations qui auraient embarrassé le texte dans le cours de l'ouvrage , et elle donne une notion générale du Poitou.

Je parle de plusieurs comtes de Poitiers et de quelques évêques dans le corps de ma Bibliothèque ; il me semble qu'on en trouvera la suite avec plaisir , et que ceux dont je fais l'éloge intéresseront d'autant plus le lecteur, qu'ils ne seront plus des personnages isolés. Je sais qu'à l'égard des évêques , on me dira que les sources que j' i consultées sont publiques , que je ne donne rien de fort nouveau.

Mais, sans parler du Mémoire de M. l'abbé le Bœuf, qui fait une addition importante au Catalogue , et de quelques autres morceaux, qu'on ne trouve point dans le *Gallia Christiana*, tout le monde a-t-il ce grand ouvrage dans son cabinet ? Tout le monde est-il familier



avec la langue latine , dont se sont servis les illustres auteurs de ce vaste Recueil?

J'ajouterai encore que ceux qui trouveront ces morceaux déplacés dans ma Bibliothèque, pourront se dispenser de les lire. De quelque œil qu'on les regarde , on sera obligé de convenir que s'ils ne sont pas nécessaires à mon ouvrage, ils ne sauraient lui nuire. L'histoire littéraire n'est-elle pas liée avec celle de l'église.

---

# ORDRE CHRONOLOGIQUE

DES

## EVÊQUES DE POITIERS.

---

**SAINT NECTAIRE** (*Nectarius*) ne paraît ni dans le catalogue des évêques de Poitiers de dom Denys de Sainte-Marthe, ni dans celui de ses oncles. Ces derniers commencent par *Libérius*. Dom Denys de Sainte-Marthe a rejeté tous ceux qui ont précédé saint Hilaire, parce qu'il n'a rien trouvé qui pût justifier leur épiscopat.

Un mémoire, qu'a bien voulu me communiquer M. l'abbé le Bœuf, dont le public connaît la profonde érudition, m'a engagé à m'écarter des auteurs du *Gallia Christiana*. Il prouve qu'on doit admettre saint Nectaire, ou *Nectarius*, au nombre des évêques de Poitiers, qui ont précédé saint Hilaire. Suivons M. l'abbé le Bœuf dans ses raisonnemens critiques : ils sont solides. Ce qui a empêché, dit-il, messieurs de Sainte-Marthe de placer *Nectarius* à la tête de leur catalogue, est la méprise de M. de la Rocheposay dans ses *Litanies Poitevines*, où il donne pour premier évêque de Poitiers un *Victorin*, qu'il confond dans ses notes avec le Victorin martyr et écrivain, dont parle saint Jérôme, et dont on a fait un évêque de Poitiers, parce qu'on a confondu la ville de *Pettaw* en Stirie, appelée en latin *Pettabionum*, avec Poitiers (*Pictavium*) comme l'a judicieusement remarqué le docte Launay.

Ils ont trouvé dans le catalogue de Besly, que *Nictarius* y était appelé indifféremment *Victorinus*.

Les notes de Besly tombent toutes sur le *Victorin de Pettaw*. Cette découverte leur a fait conclure que Nectaire n'étant que le faux Victorin, il fallait exclure *Nictaire* ou *Nectaire*. La conséquence était juste : mais le principe était faux.

VICTORIN, premier évêque de Poitiers, n'est point admissible ; c'est une chimère : mais *Nectaire* n'avait rien de commun avec lui, et c'est ce que n'ont pas examiné les auteurs du *Gallia Christiana*. Il a réellement existé, et la qualité d'évêque de Poitiers lui est due. Prouvons-le d'après M. l'abbé le Bœuf.

On conserve dans la bibliothèque du roi (Cod. 4955) un Catalogue des évêques de Poitiers écrit vers le milieu du quatorzième siècle. Il commence par *Nectarius*. Ses successeurs sont *Liberius*, *Tripidianus*, *Agon*, *Hilpidianus*, *Justinianus*, *Bellator*, *Aliphius*, *Hilarius* qui n'est que le neuvième évêque. Ces prélats n'y sont point avec la qualité de saint.

Jean Chenu, qui fit imprimer en 1621 une histoire chronologique de tous les évêques de France, met à la tête du catalogue des évêques de Poitiers *sanctus Nictarius*. Il avait copié les catalogues des églises de France, tels qu'il avait pu les trouver.

Jean Bouchet, qui a donné deux fois la liste des évêques de Poitiers, l'une à la tête de ses *Annales*, l'autre dans le corps de son histoire, emploie à la tête *Nictarius*, *Liberius*, etc.

Ici M. l'abbé le Bœuf fait une remarque bien juste. Quand nous voyons, dit-il, deux noms qui se ressemblent, soit par le son, soit par la signification, tels que *Tupianus* et *Hilpianus*, *Tripidianus* et *Hilpidianus*, *Agon* et *Pellator*, qui signifient la même chose, l'un en grec, l'autre en latin, on peut soupçonner avec raison que la duplication des personnes a été faite, ou par erreur, ou par le désir de faire remonter la suite des évêques jusqu'à Jésus-Christ : mais *Nectarius* ne ressemble point à *Liberius*.

Il y a plus, continue notre savant abbé, *Neotarius* a été constamment reconnu pour saint par ses successeurs, et par le corps monacal, qui desservait, sous la première et seconde

race de nos rois , la célèbre abbaye de Saint-Hilaire. En voici la preuve :

CLOVIS I<sup>er</sup> ou peut-être Clovis II (l'époque remontera encore au septième siècle) donna à Saint-Hilaire de Poitiers une terre située au diocèse d'Auxerre , appelée *Longum-Reto* (1), *Long-Ré*. A Long-Ré il y avait un monastère dès l'an 700, au plus tard.

Saint Tétrice , évêque d'Auxerre , en parle dans sa description diocésaine , sous ces deux noms : *Monasterium Longo-Retense* , et *Monasterium Longo-Reti*. Ce monastère devint un prieuré , ou abbaye subalterne dépendante de l'abbaye de Saint-Hilaire-le-Grand de Poitiers : il suivit le sort de cette abbaye. Les guerres des Sarrazins , la conduite de Charles Martel , qui donna le revenu des monastères à ceux qui l'avaient bien servi , occasionnèrent le changement de ces maisons , en maisons de chanoines séculiers. Tel fut le changement de l'abbaye de Saint-Martin de Tours , de Saint-Hilaire de Poitiers. Le prieuré de Long-Ré devint aussi un chapitre séculier , sous le nom de Saint-Laurent et de Saint-Hilaire ; mais toujours uni intimement avec le chapitre de Saint-Hilaire de Poitiers , et continuant de célébrer ses fêtes particulières avec distinction. Il nous reste quelques titres qui ont échappé aux fureurs du calvinisme : ces titres servent à prouver que les anciens catalogues des évêques de Poitiers , où l'on trouve en tête , *Nectarius* et *Liberius* , ne sont rien moins que méprisables ; que les auteurs du *Gallia Christiana* ont eu tort de les abandonner.

Un martyrologe et un nécrologe , écrits en 1271 , nous apprennent que les corps des saints *Nectaires* et *Liberius* reposaient à l'abbaye de Saint-Laurent-de-Long-Ré , et qu'on les mettait au nombre des saints évêques de la ville de Poitiers.

(1) Si l'on s'en rapporte à la charte imprimée , et jointe aux Annales de Bouchet de l'édition de 1643 , cette donation est de Clovis I<sup>er</sup> , mais la date de cette charte de 524 , postérieure à la mort de Clovis I<sup>er</sup> , et ses autres défauts la rendent trop suspecte pour s'y fier.

Voici les termes du martyrologe au 19 juillet :

*Pictavis sanctorum ejusdem civitatis Nectarü atque Liberü, juxta fluvium Ligerim in abbatia sancti Laurentii quiescunt.*

Un autre manuscrit de la même abbaye écrit en 1286, qui est actuellement entre les mains de M. l'abbé le Bœuf, s'exprime ainsi dans le calendrier au 19 juillet :

*Nectarü et Liberü, episcoporum, duplex* : fête des saints Nectaire et Liberius, évêques de Poitiers, double. Voilà la fête de nos deux saints évêques célébrée conjointement au treizième siècle dans l'abbaye de Long-Ré.

Dans le corps de l'ordinaire même, au mois de juillet, on indique les psaumes, le verset, la collecte qui doivent se dire aux vêpres du jour de la fête *sanctorum Nectarü et Liberü*, et l'office de matines, où la collecte *Propitiare* sert à faire voir qu'on possédait les corps de ces deux saints à Long-Ré. Si l'on pouvait recouvrer le légendaire de cette église, peut-être y découvrirait-on l'époque de la translation des corps de ces deux saints évêques de Poitiers à Long-Ré.

Un ancien missel noté, de cette même abbaye, conservé à la bibliothèque du roi, écrit entre le treize et le quatorzième siècle, contient la collecte *Propitiare* en entier; elle prouve que les corps des deux évêques Nectaire et Libère étaient dans l'église de Long-Ré. Cette collecte est ainsi conçue : *Propitiare, quasumus, Domine, nobis famulis tuis per sanctorum tuorum, quorum reliquie in presenti continentur ecclesid, merita gloriosæ, ut eorum pidi intercessione ab omnia semper protegatur adversis.*

Il y a dans ce même missel trois litanies, le samedi saint : Dans les secondes litanies de ce jour, voici les noms des évêques, *sancto Hylari, sancto Lupe, sancto Brieti, sancto Nectarü, sancto Liberi, omnes sancti confessores.*

Le calendrier de ce missel met au 19 juillet : *Nectarü et Liberü, episcoporum, et confessorum, duplex. Credo.* La récitation du symbole suppose que c'était une fête d'un rang distingué, ou que les châsses des saints évêques Nectaire et Liberius étaient exposées.

On doit tenir pour certain d'après un concours de preuves si unanimes, que jusqu'au temps des guerres des calvinistes, les chasses de saint Nectaire et de saint Libérius, évêques de Poitiers, prédécesseurs de Saint-Hilaire, étaient révérees dans l'église de Saint-Laurent de Long-Ré, que quoiqu'on ignore ce qu'elles sont devenues, il n'est pas moins vrai que ces deux évêques ont siégé à Poitiers; qu'ainsi on doit les rétablir chacun dans leur rang avant saint Hilaire.

En suivant un guide si éclairé, nous placerons donc à la tête de notre liste des évêques de Poitiers :

1. Saint NECTAIRE, confesseur.
2. Saint LIBÈRE.
3. Saint AGON. Il y a à Poitiers une église dédiée à ce saint évêque, qui justifie le rang d'évêque et celui de saint, que lui donnent les anciens catalogues des évêques de Poitiers. Ce monument existant vaut bien une charte.
4. Saint HILAIRE, élevé à l'épiscopat vers l'an 355, mort le 15 janvier, ou suivant les auteurs du *Gallia Christiana*, le 1<sup>er</sup> novembre 367. Nous en parlerons.
5. PASCENTIUS I<sup>er</sup>, ignoré.
6. QUINTIANUS, ignoré.
7. Saint GELAIS (*Gelasius*) inhumé dans l'église de Saint-Hilaire de Poitiers. Il y a un prieuré de son nom près Niort, fondé par Raoul de Lusignan en 1109. Besly le fait mal à propos souscrire au premier concile d'Orléans.
8. Saint ANTHESME, mort suivant M. De la Rocheposay, dans une petite ville de Saintonge, et inhumé à Jonzac. On célèbre sa fête le 3 décembre.
9. PERENNIS.
10. MIGETIUS.
11. LUPICINUS I<sup>er</sup>.
12. PELAGIUS.
13. LUPICINUS II.
14. LUPICINUS III.
15. ESICHUS I<sup>er</sup>.

16. ESICHUS II.

17. ANTONIUS I<sup>er</sup>.

18. ADELPHÉ I<sup>er</sup>, élevé à l'épiscopat en 507, suivant le P. le Cointe, se trouve au premier concile d'Orléans en 511, paraît douteux aux auteurs du *Gallia Christiana*, à cause de la qualité d'évêque de Rhetz (*de Rhatiate*) qu'on lui donne dans les manuscrits de Corbie et de Reims, vivait en 533, au tems du second concile d'Orléans.

19. ELAPIUS, appelé ELAPHIUS par le P. le Cointe.

20. DANIEL souscrivit en 541, au second concile d'Orléans. Il paraît même que ce fut lui qui en rédigea les canons. Voyez Besly, qui place mal ce concile en 545.

21. PIENTIUS, fils d'un sacristain de Saint-Pierre de Poitiers, mort à Melle (in oppido Metulo) où il est inhumé. Radégonde construisit le monastère de Sainte-Croix sous son épiscopat.

22. PASCENTIUS, élevé à l'épiscopat en 563. Fortunat lui dédie la vie de saint Hilaire, et lui donne dans sa préface la qualité de pape. Il en parle comme d'un prélat qui joignait l'exemple à l'instruction.

23. MAROVÉE suivit le parti de Childeberr, fils de Sigebert, roi d'Austrasie, contre Gontran roi d'Orléans. Ce dernier ravagea le Poitou. Marovée fut obligé de se racheter lui, et ses diocésains, au prix d'un calice d'or en 584; cette particularité fait connaître quelles étaient déjà les richesses de l'église de Poitiers, puisqu'un seul vase pouvait payer la rançon de l'évêque et des diocésains. Il fut toujours mal avec Sainte-Radégonde et les religieuses de Sainte-Croix. Grégoire de Tours ne laisse pas d'en faire un magnifique éloge.

24. PLATON, élevé en 592 à l'épiscopat, décédé en 599. Fortunat, son successeur, a fait son éloge, page 275 du dixième livre de ses Poésies. Il avait été l'élève de Grégoire, archevêque de Tours.

25. VENANTIUS - HONORIUS - CLEMENTIANUS - FORTUNATUS, élevé à l'épiscopat en 599, mort peu de temps après. Nous en parlerons dans notre Bibliothèque.

26. CAREGESILUS, peu connu.

27. CHAIMOALDUS, appelé par Besly ENNOALDUS, siégeait en 615.

28. JEAN I<sup>er</sup> souscrivit, suivant Frodoart, au concile de Rheims, tenu par Sonnatius en 625.

29. Saint EMMÉRANNE abdiqua l'épiscopat vers l'an 642, mort en 652. *Voyez* la Bibliothèque.

30. DIDON, oncle de saint Léger, évêque d'Autun, et de Guérin comte de Poitiers, plus connu par ses intrigues que par ses vertus, conseilla à Grimoald, maire du Palais, de tondre Dagobert, fils de Sigebert, après la mort de son père, pour s'emparer du royaume d'Austrasie. Il consumma ce ministère d'iniquité, en faisant passer l'infortuné Dagobert en Ecosse. On prétend qu'Ebroin, autre maire du Palais, l'envoya dans la suite en exil, dans la crainte du crédit que pouvait avoir Didon, qui, suivant Besly, appartenait à la maison royale par ses alliances. Le temps de sa mort est incertain.

31. ANSOALDUS, élevé à l'épiscopat vers l'an 674. Il tenait encore le siège de Poitiers en 696. Il assista au concile de Rouen en 693 ou 682, suivant d'autres. *Voyez* l'article d'Ursin dans notre Bibliothèque.

32. EPARCHIUS paraît au nombre des bienfaiteurs de l'abbaye de Noaillé, dans un diplôme de Louis, roi d'Aquitaine, du mois de décembre de l'an treizième du règne de Charlemagne, publié par dom Mabillon, t. I, p. 715 de ses Annales bén.

33. MAXIMIN ou MÉMIN, peu connu.

34. GAUSBERT paraît au nombre des bienfaiteurs du monastère de Noaillé.

35. GODO (de Rupe-Cavardi) de Rochechouard, est placé dans le Grand Gauthier, sous l'année 757.

36. MAGNIBERT.

37. BERTALDUS, nommé par Bouchet, d'après le Grand Gauthier, BERTALIDUS.

38. BENOÎT, peu connu.



39. JEAN II. Alcuin a fait son épitaphe : c'est la cent cinquantième de ses épigrammes. Son corps et celui d'Aper, abbé de Saint-Hilaire, reposent dans une chapelle près Saint-Hilaire, que fit édifier Atto, successeur d'Aper.

40. BERTRAND I<sup>er</sup> paraît dans les titres du cartulaire de l'abbaye de Charroux. Mort vers l'an 785.

41. SIGEBRAND ou SYRAN, évêque de Poitiers en 818 et en 830. Nous en parlons dans notre Bibliothèque.

42. FRIDÉBERT, maître de la chapelle du roi Pépin, abbé de Saint-Hilaire, évêque de Poitiers, paraît dans un titre de Saint-Hilaire-le-Grand, de l'an 842, ou 834 suivant Besly, que je préférerais eu égard au temps de l'épiscopat de Fridébert.

43. EBROIN, élevé à l'épiscopat vers l'an 839, mort en 858. Il était abbé de Saint-Hilaire et de Saint-Germain-des-Prés, archichapelain, ou maître de la chapelle de Charles le Chauve. François Duchesne l'a mis au nombre des chanceillers de France. La qualité de *nobilissimus* que lui donne Aimoin, fait connaître qu'il était d'une très haute naissance. Messieurs de Sainte-Marthe prétendent qu'il était cousin de Roricon, comte d'Anjou. L'auteur des Annales de saint Bertin rapporte sous l'année 844 qu'il se trouva à la bataille où fut tué l'abbé Hugues, bâtard de Charlemagne, et qu'il y fut fait prisonnier. Il fut inhumé dans l'église de Saint-Cyprien de Poitiers. Bouchet rapporte dans ses Annales d'Aquitaine, qu'on trouva le tombeau d'Ebroin de son temps, et qu'on lisait cette épitaphe sur ce tombeau :

*Triste vix unquam poterit deponere crimen  
Pictavis, magni præsulis interitus.  
Maii septenis, Ebroinus bisque kalendis  
Pontificalis apex astra superna petit.  
Hilarius, sanctus Germanus quem habuere  
Abbatem, angusto hoc jaces in tumulo.*

D'après les premiers vers de cette épitaphe, Bouchet et les auteurs du *Gallia Christiana* accusent les Poitevins d'avoir tué leur évêque. Il me semble que le premier vers peut s'inter-

prêter en leur faveur, et signifier que jamais *Poitiers ne pourra oublier le crime affreux qui les a privés de leur évêque. Deponere crimen* se peut entendre dans ce sens, aussi bien que dans le premier.

44. ENGÉOLDE souscrivit au concile de Tusson (*Tusciasensis*) en 860, à celui de Soissons en 862, et en 864 à une charte contenant des privilèges accordés au monastère de Saint-Germain d'Auxerre. Il vivait encore en 871, et donna son avis pour la déposition d'Hincmar, évêque de Laon.

45. FROTHIER I<sup>er</sup>, d'abord archevêque de Bordeaux, ensuite administrateur de l'évêché de Poitiers.

46. HECFROY (*Hecfridus*), évêque du temps de Charles le Chauve et du pape Jean VIII, obtint l'abbaye de Saint-Hilaire, par le moyen du roi Eudes : il paraît dans deux chartes, l'une de l'an 833, l'autre de l'an 887. Mort suivant la Chronique de Maillezais en 900.

47. FROTHIER II, élevé à l'épiscopat en 900. Il a mérité le nom de bienfaiteur de l'abbaye de Saint-Cyprien de Poitiers, qu'il fit rétablir vers l'an 936; mort en 937. Il y est inhumé, et on a plusieurs chartes de lui dans le chartulaire de cette abbaye.

48. ALBOIN, abbé de Saint-Cyprien de Noaillé et de Saint-Sauveur de Charroux, fut élevé à l'épiscopat en 937. Il fit plusieurs donations au monastère de Saint-Cyprien, et mourut en 962, suivant la Chronique de Maillezais.

49. PIERRE I<sup>er</sup>, noble de naissance, fils d'Isembert et de Ode, ou Odette, fut d'abord archidiacre et prévôt de Saint-Pierre, sous l'épiscopat de Frothier en 932, et succéda à Alboin en 963. On place sa mort en 975.

50. GISLEBERT I<sup>er</sup>, archidiacre de Poitiers, sous l'épiscopat de Pierre I<sup>er</sup> auquel il succéda en 975. Il assista au concile de Charroux en 989, souscrivit en l'an 1000 à la charte de Guillaume, duc d'Aquitaine, comte de Poitiers, pour Saint-Cyprien. Il transigea avec le même Guillaume sur le bourg de Vivonne. Ce fut sous son épiscopat qu'Heldéarde, vicomtesse de Thouars, fonda le chapitre des chanoines réguliers d'Air-

vault. Ce fut encore sous son épiscopat que fut tenu en 1011 un synode à Poitiers. Le P. Labbe en parle dans sa Bibliothèque moderne, tom. II. En 1012, il consacra dans l'église de Poitiers Géraud, évêque de Limoges. En 1018, il souscrivit une charte du duc Guillaume. Suivant une autre charte rapportée par Besly, il éleva une chapelle dans sa seigneurie de Chauvigny, en l'honneur du saint sépulcre : c'est une preuve qu'il était de la famille des seigneurs de Chauvigny. Il fut inhumé dans l'église de Maillezais.

51. ISEMBERT 1<sup>er</sup>, neveu de Gislebert, était archidiacre avant de parvenir à l'épiscopat. Il assista à la consécration de Jourdain, évêque de Limoges en 1021, à la dédicace de Saint-Florent de Saumur en 1025. Il bénit Amblard, abbé de Saint-Maixent en 1026. Il tint un synode à Poitiers pour le règlement de son diocèse en 1032, suivant la Chronique de Maillezais. Un autre en 1036, pour obvier aux désordres des guerres. Une ancienne notice de la pancarte noire de Saint-Martin de Tours rapporte qu'on donna à Isembert et à ses successeurs une prébende et une manse claustrale. Il est au nombre des évêques qui assistèrent à la dédicace de l'église de la Sainte-Trinité de Vendôme au mois de juillet 1040. Il vivait encore en 1047, comme l'observe et le prouve l'auteur du *Gallia Christiana*.

52. ISEMBERT II, ou ISANBARD, appelé *Senebaud* dans le coutumier de Saint-Cyprien, neveu d'Isembert 1<sup>er</sup>, et fils de Manassès et d'Amélie. Il était archidiacre de Poitiers, lorsqu'il succéda à son oncle en 1047, ou 1048. Il se trouva à la dédicace de Saint-Jean-d'Angély, au concile tenu à Rome sous Léon IX. Il souscrivit à la canonisation de saint Géraud. L'église de Sainte-Croix de Loudun fut fondée sous son épiscopat par Geoffroy, comte d'Anjou, en 1062; Montiers-Neuf en 1066, le prieuré de Saint-Paul à Poitiers, et l'église de Saint-Jacques de Châtellerault, par Guillaume VIII, vers le même temps. En 1073, fut tenu le concile de Poitiers contre Béranger. Les plaintes qui furent portées à Rome contre Isembert, lui suscitèrent beaucoup d'affaires avec Grégoire VII,

qui le menaça d'excommunication. Il fut un des bienfaiteurs de Saint-Cyprien et de Noaillé. Il paraît encore en qualité d'évêque en 1089 dans les titres de l'abbaye de Saint-Maixent. Il mourut quelque temps après Guillaume Geoffroy, et fut inhumé dans l'abbaye de Saint-Cyprien.

PIERRE II, archidiacre de Poitiers, fut élu évêque au mois de février 1087. Il assista en 1095 au concile de Clermont, et se trouva ensuite à la dédicace de Saint-Martial de Limoges, et à celle du maître-autel de l'église de Charroux par Urbain II. Ce fut de son temps que se tint le concile de Poitiers à l'occasion de Philippe I<sup>er</sup> et de Bertrade sa concubine, au mois de novembre 1100, et celui de 1106 pour la croisade. Il vit aussi naître l'ordre de Fontevrault dont il fut le protecteur, comme très uni avec Robert d'Arbrissel. La fermeté avec laquelle il en agit, à l'égard de Guillaume VIII, duc d'Aquitaine, qu'il excommunia à cause de son divorce avec la comtesse Hildegarde, le fit exiler par ce prince. Il mourut en 1115 au château de Chauvigny. Il fut inhumé à Saint-Cyprien, suivant quelques-uns, suivant d'autres à Fontevrault. On trouve cette épitaphe dans la Chronique de Maillezais ?

*Captio, vincla, minæ, census, damnumve ruinæ  
 Nunquam pastorem flexere, suumve rigorem ;  
 Imò magis fortis instanti tempore mortis,  
 Nulla relaxavit quæ jure liganda ligavit.  
 Qui sedit in episcopatu 29 an. et unum mensem.*

54. GUILLAUME I<sup>er</sup> élevé à l'épiscopat en 1117. On l'a aussi appelé *Gislebert*. Il fut le bienfaiteur de l'ordre de Fontevrault et de l'abbaye de Saint-Maixent. Il mourut en 1123 et fut inhumé à Fontevrault.

55. GUILLAUME II, surnommé *Adeleme*, fut sacré évêque le 1<sup>er</sup> juin 1124. Il bénit le cimetière de Fontevrault en 1135. Ayant été exilé en 1130, par le comte Guillaume qui soutenait l'anti-pape Anaclet II, il fut rappelé en 1135. Il mourut en 1140, à la fin de l'année.

56. PIERRE III DE CHASTELERAUD, occupa le siège épiscopal pendant l'exil de Guillaume II. Il est probable qu'il fut confirmé par l'anti-pape Anaclet.

57. GRIMOARD, était abbé de Notre-Dame-des-Alleuds, avant d'être élu évêque de Poitiers. On le força d'accepter le poids de ce ministère : *Il aurait mieux aimé, disait-il, être lépreux, qu'abbé; être exilé, ou souffrir le martyre, qu'être évêque.* On vit par son chagrin qu'il parlait sincèrement. A peine fut-il un an évêque. Il mourut en 1141 ou 1142.

58. GILBERT DE LA PORÉE, suivant quelques-uns, seigneur de Ruffec, élu en 1142, mort en 1154. Nous parlons de lui.

59. CALON, archidiacre de Thouars dans l'église de Poitiers, élevé à l'épiscopat en 1155, mort en 1157. Il s'était déclaré avec l'archidiacre *Qui-ne-rit*, contre Gilbert de la Porée.

60. LAURENT, doyen de Poitiers, mort avant 1162. Nous parlons de lui.

61. JEAN III AUX BELLES-MAINS, ou suivant d'autres, DE BELLESME (1), élevé à l'épiscopat en 1162, quitta celui de Poitiers, pour celui de Lyon, en 1182. Nous en parlons.

62. GUILLAUME III dit TEMPIER, chanoine régulier de Saint-Hilaire-de-la-Celle, fut élevé à l'épiscopat en 1184. Il fut un défenseur intrépide des droits de l'épiscopat, pour lesquels, suivant un titre de l'abbaye de l'Absie de 1185, il souffrit persécution. Il obligea Othon, fils du duc de Saxe, de lui rendre hommage en qualité de vassal pour ses seigneuries de Civray, de l'Ile-Jourdain et du Dorat, que ce prince possédait en Poitou. Quoiqu'on ne l'eût pas regardé comme un modèle de vertu pendant sa vie, il ne laissa pas de faire des miracles après sa mort. Elle arriva en 1197, suivant Roger de Hoveden. Il fut inhumé à Saint-Cyprien, où l'on trouva son corps le 22 février 1690, avec cette inscription :

(1) Ce dernier sentiment est celui de dom Rivet dans l'Histoire littéraire de la France.

## HIC JACET

IV. *Episcopus Pictaviensis III.*

63 ADÉMAR (*de Peirato*) DU PEIRAT, élu six mois après la mort de son prédécesseur en 1198. Il ne fut que sept semaines, trois jours, évêque, et mourut la même année.

64. MAURICE DE BLAZON, de l'illustre maison de Mirebeau en Poitou, passa de l'évêché de Nantes à celui de Poitiers en 1198. Il paraît dans différentes chartes, dans une d'Aliénor de l'an 1199, dans une autre de l'an 1200, où il transigea à Saint-Cyprien sur des droits de juridiction avec Guillaume, doyen, et Clément, abbé de Maillezais. Il fonda l'église collégiale de Mirebeau en Poitou, à la prière de Thibault de Blazon, seigneur de Mirebeau, son oncle. On croit qu'il y est inhumé. L'année de sa mort est incertaine, elle précède l'an 1217.

65. GUILLAUME IV surnommé PRÉVÔT, fut élevé à l'épiscopat, en l'an 1217 au plus tard. Il est parlé de ce prélat, en qualité d'évêque de Poitiers en cette année. Vers l'an 1224, il fit la dédicace de l'abbaye de la Mercy-Dieu. Il vivait encore en 1225, lors du ravage de celle de Maillezais, par Geoffroy de Lusignan, suivant l'auteur de la dévastation de cette maison. Il fonda les frères Prêcheurs. Le Grand Gauthier lui donne dix ans deux mois d'épiscopat.

66. PHILIPPE, doyen de l'église de Poitiers, fut élevé à l'épiscopat en 1226, suivant la Chronique de Tours, où l'on lit qu'au mois d'octobre de cette même année, il leva le corps de saint Maximin, évêque de Poitiers, à Sillé. Différentes chartes assurent son épiscopat en cette même année et jusques en 1234, qu'il accorda aux moines de Noailhé la dîme des noales, et des terres incultes, au-delà de leurs anciennes dîmes. Les frères Prêcheurs s'établirent sous son épiscopat en 1230, à Fontenay. Il mourut au mois de février 1234.

67. JEAN IV DE MELUN, de l'illustre et ancienne famille des vicomtes de Melun, fils de Louis vicomte de Melun, et frère d'Adam II aussi vicomte de Melun. Il était archidiacre

de Sens, lorsqu'il fut élevé à l'épiscopat de Poitiers en 1236, suivant la Chronique d'Albéric; car, suivant une charte du monastère de Maillezais, il l'était déjà en 1235. Les chartes et l'histoire nous donnent une suite de sa vie jusqu'en 1252 qu'il mourut: ce fut lui qui exempta, en 1246, Alphonse, frère de saint Louis, comte de Poitou, de la prestation de l'hommage aux évêques de Poitiers pour le château de Civray. Il fut inhumé dans l'abbaye du Jard près Melun, devant le grand autel, à côté de Jeanne, comtesse de Dreux, avec cette épitaphe:

*Anno Domini MCCLVII, tertid die post nativitatem B. M. Virginis, obiit Johannes, filius Ludovici vicecomitis de Meloduno, quondam archidiaconus Senonensis, et postea episcopus pictaviensis, cujus anima requiescat. Amen.*

*Præsul pictaviæ præsentî subjacet æri  
Justus, clarus viris, lux recti, gloria cleri:  
Ecclesiæ murus, dum vixit, non ruiturus.  
Constans, securus, fuit exemplo valiturus;  
Justitiæ, legisque fuit, defensor, et æquus,  
Quem pro jure gregis, non flexit jussio regis.*

68. HUGUES I<sup>er</sup> DE CHASTEAUROUX paraît en qualité d'évêque de Poitiers dans une charte de l'an 1259. Sous son épiscopat fut confirmée par Urbain IV, en 1264, l'exemption de l'église de Saint-Hilaire-le-Grand. Les cordeliers s'établirent à Poitiers, où Alphonse, frère de Saint Louis, fonda leur maison. Il mourut en 1271, après douze ans sept semaines d'épiscopat. Il prononça un interdit sur Poitiers que saint Louis l'obligea de lever sans pouvoir s'arroger un droit d'amende de trente livres qu'il exigeait, et que lui contestait Alphonse, comte de Poitiers.

69. GAUTHIER, surnommé de BRUGES, cordelier, ministre de la province de Touraine, élevé à l'épiscopat par Nicolas III en 1278; mort en 1306. Nous en parlons.

70. ARNAUD D'AUX, appelé le cardinal d'Aux, originaire du Condomois, secrétaire de Bertrand de Gout ou de Got, archevêque de Bordeaux, et depuis pape sous le nom de

Clément V, fut élevé à l'épiscopat, et fit son entrée solennelle à Poitiers, en 1307, le 3 mai. La cathédrale de Poitiers conserve l'acte de cette cérémonie, et la formule du serment. Clément V l'envoya en Angleterre la même année. En 1311 il assista au concile général de Vienne. Le même pape le fit cardinal, en 1312, le 24 décembre. Baluze, dans ses notes sur la vie des papes qui ont siégé à Avignon, place sa mort au 24 d'août 1320. Son corps fut porté suivant le vœu de son testament, dans l'église de Saint-Pierre de Romiou au diocèse de Condom, qu'il avait fondée avec une collégiale. On y célèbre son anniversaire le 23 d'août. Bouchet, dans son Recueil des Décrets de l'église gallicane, rapporte plusieurs constitutions synodales de cet évêque, surtout celles du synode de l'an 1310. On lit cette inscription dans l'église de Saint-Pierre de Poitiers, près de la grille du chœur qui la couvre à moitié :

*Arnaldus meruit pictavis pontificari,  
Et tandem voluit Deus illum cardinalari.  
Qui rerum compos, prudens multum perhibetur.  
Fortius inde nepos Pictavis præsul habetur.  
Anno milleno ter C. terque noveno (1).  
Obvia venit ei mors festo Bartholomæi.*

71. **FORTIUS**, ou **FORT D'AUX**, neveu d'Arnaud d'Aux, et fils de Guillaume d'Aux, était évêque en 1320, suivant les auteurs du *Gallia Christiana*. Il l'était déjà en 1315, et il l'était en 1317, lorsque les abbayes de Maillezais et de Luçon furent érigées l'une et l'autre en évêchés, sous le pape Jean XXII. Sous son épiscopat furent fondés les frères mineurs, ou cordeliers de Thouars, par Louis vicomte de Thouars, et Jeanne de Dreux sa femme, en 1330 ; il mourut

(1) Dans le recueil d'inscriptions que j'ai fait à Poitiers, je lis, et peut-être bien :

*Anno milleno ter C. denoque noveno. (1319.)*



le 8 d'août 1357. On lit cette inscription à un pilier du chœur de l'église de Poitiers :

*Ecce figuratus est Fortius iste vocatus ,  
Præsul pictavis sanctæ fidei bona clavis.  
Et fulgens stella, per quem fuit ista Capella  
Hic bene fundata, cum redditibus situata,  
Anno milleno ter centum, ter duodeno.  
Pingitur, efficitur, præsens opus, atque politur.*

Je ne sais pas bien ce qu'a voulu dire dom Denys de Sainte-Marthe dans la nouvelle édition du *Gallia Christiana*, col. 1191, en ajoutant cette remarque à l'inscription: *Cæterum hic notæ temporis omnino fallunt.*

Cette inscription se trouvait autrefois au-dessous de la figure du prélat, peinte sur le devant de l'ancien jubé, qui a été démoli, et en ce lieu était apparemment une chapelle. L'auteur désigne le tems de sa fondation, et l'année 1336, où cette chapelle fut ornée de peinture. Je ne vois rien là d'irrégulier, et l'époque peut être fort juste.

72. JEAN V, successeur de Fort d'Aux, mort en 1362, peu connu.

73. AYMERIC DE MONS, de l'ancienne famille de ce nom, parent de Philippe et de Guillaume de Mons chevaliers, fit son entrée à Poitiers le dimanche 4 juin 1363. Il fut porté suivant la coutume par Guillaume d'Angle, seigneur de Pleumartin, Maingot de Melle, lieutenant du roi d'Angleterre en Poitou, et Raynaud de Mauléon, chambellan de Charles V. Il convoqua un synode en 1367. Il eut un procès pour le droit de visite du prieuré de Saint-Denis en Vaux-sur-Vienne à Chatellerault contre l'abbé de Saint-Denis en France. il fit son testament au château de Chauvigny au mois de mai 1370. Il est inhumé dans la cathédrale de Poitiers. Sa tombe déplacée présente encore cette épitaphe :

HIC JACET.

*Reverendus in Christo Pater et Dominus, dominus Aymericus de Montibus epis-*

*copus pictaviensis , nobiliter natus , utriusque juris doctor egregius , qui fuit dicti episcopatus per octo annos , et menses tres . . . . . fundator hujus capitulii , et obiit XVII die mensis martii , anno Domini 1370 , oremus Deum pro eo . Amen .*

74. GUY DE MALSEC, originaire du diocèse de Tulle, ou suivant d'autres, de la maison des seigneurs de Chalus, en la Marche, parent de Grégoire XI qui le créa cardinal, prêtre du titre de Sainte-Croix de Jérusalem, le 20 décembre 1375. Il était archidiacre de l'église de Narbonne, lorsque Urbain V, dont il était chapelain, l'éleva à l'évêché de Lodève en 1370. Il passa de ce siège à celui de Poitiers en 1371. Il signa en 1375 le contrat de mariage de Raymond, fils du vicomte de Turenne, avec Marie, fille du comte de Boulogne et d'Auvergne. Il contribua beaucoup à l'élection du pape Clément VII, appelé Robert de Genève, en 1378. Clément VII l'envoya en Angleterre avec la qualité de légat, auprès de Richard, pour l'engager à le reconnaître. L'an 1383, le 1<sup>er</sup> octobre, il prononça un fort beau discours au synode de Cambrai, touchant l'extinction du schisme : ce discours était conservé dans la *Bibliothèque colbertine*, nombre 814. La même année, il fut créé évêque cardinal de Préneste. Après la mort de Clément VII, arrivée en 1394, il favorisa l'élection de Pierre de la Lune, qui prit le nom de Benoît XIII, et s'attacha à son parti. Il le quitta dans la suite et se trouva au concile de Pise. Il fut d'avis de la déposition des deux contendans. Pierre de Candie, cardinal de Milan, qui prit le nom d'Alexandre V ayant été élu, confirma à notre Guy le titre d'évêque cardinal de Préneste : ce fut à peu près dans ce même temps qu'il obtint l'administration de l'église d'Adge. Sa mort suivit de près. Elle arriva à Paris au mois de mars 1411, après avoir fait un testament où la multitude des legs fait connaître qu'il était un des plus riches prélats. Il est daté du 12 septembre 1407. Guy de Malsec fut inhumé dans l'église des Jacobins à Paris, où l'on voit une très longue inscription en prose qui finit par ces vers :

*Dives opum Guido, formæ, bonitatis, et artis  
Ditior, hocque magis dives honoris erat.  
Plura darent superi, nisi fatum plura negaret.  
Quo majora darent, evolui ad superos.*

Il est bien aisé de voir par le style de ces vers et de toute l'inscription qu'elle est bien postérieure à sa mort, et que Baluze a eu raison de rejeter la qualité de légat du saint siège en France, que lui donne l'auteur de l'inscription.

75. BERTRAND DE MAUMONT, illustre par sa naissance, sa probité et ses talents, fut élevé à l'épiscopat le 17 janvier 1375. Il consacra l'église cathédrale de Poitiers le 17 octobre 1379. Il mourut le 12 août 1385 et fut inhumé dans la chapelle de Saint-André, où l'on voit son tombeau de pierre élevé d'environ deux pieds, avec cette inscription :

*HIC JACET*

*Reverendissimus in Christo Pater et Dominus, dominus Bertrandus de Maumont, episcopus pictaviensis, qui obiit anno 1385. Orate Deum pro eo.*

76. SIMON DE CRAMAUD, successeur de Bertrand de Maumont, fut reçu chanoine de Tours en qualité d'évêque de Poitiers en 1388. Il signa en 1389 le contrat de mariage de Jean, duc de Berry et comte de Poitiers, avec Jeanne, fille du comte de Boulogne. Son testament est du 11 mai 1421. Il mourut en 1429 et fut inhumé dans l'église de Poitiers au milieu du chœur. Nous en parlons.

77. LOUIS D'ORLÉANS, fils bâtard de Philippe, duc d'Orléans et de Tours, comte de Valois, qui était le cinquième des enfants de Philippe VI, roi de France. Il fut d'abord conseiller au parlement, ensuite maître des requêtes, et élevé à l'épiscopat en 1391. Il fut légitimé par lettres-patentes du 15 novembre 1392. En 1394, il fut élu évêque de Beauvais. Il mourut en Terre-Sainte, le 27 mars 1396. Il y est inhumé.

78. LOUIS, fils de Robert duc de Bar, et de Marie-Jeanne de France, fut administrateur perpétuel de l'évêché de Poi-

tiens, évêque de Langres, de Châlons, de Verdun, cardinal du titre de Sainte-Agathe, créé par Benoît XIII, confirmé par Martin V. Il avait assisté au concile de Pise de la part de Charles VI, en 1409.

79. ITHIER DE MARTREUIL, ou DE MARREUIL, fut d'abord chantre de l'église de Poitiers, prévôt de Saint-Omer, évêque du Puy, ensuite de Poitiers, et chancelier du duc de Berry, d'autres disent de France. Il mourut en 1405. Le commencement de son épiscopat est incertain : on peut le fixer vers l'an 1395.

80. GÉRARD DE MONTAIGU, frère de Jean, archevêque de Sens, chancelier de Jean, duc de Berry, fut appelé à l'épiscopat de Poitiers en 1405. Il passa à celui de Paris en 1409, et mourut en 1420, le 25 de septembre. Il est inhumé aux Célestins de Marcoussy.

81. PIERRE TROUSSELLI, ou TROUSSEAU, archidiacre de Paris, maître des requêtes, nommé à l'évêché de Poitiers en 1409. Il passa de l'église de Poitiers à celle de Reims en 1413 et mourut à Paris le 16 décembre de la même année.

82. SIMON DE CRAMAUD, administrateur perpétuel de l'évêché de Poitiers, après la mort de Pierre Trousseau. Nous en parlons.

83. HUGUES II DE COMBAREL, d'une noble famille du Limousin, fils de Jean de Combarel, chevalier, seigneur de Noailles, appelé mal-à-propos Guillaume par Bouchet et par le Grand Gauthier. Il passa de l'évêché de Beziers à celui de Poitiers par une bulle de Martin V, datée du 16 des calendes de mars 1424. Il fut employé pour négocier la trêve faite au Mans, entre la France et l'Angleterre, et se trouva en 1438 à la célèbre assemblée de Bourges, où fut dressée la pragmatique sanction. Il fut aussi évêque de Tulles en Limousin, suivant Baluze. Jean de Rochechouard, seigneur de Vivonne en 1433, et Jean de Lezay, seigneur des Marets en 1434, s'obligèrent à lui faire hommage en qualité d'évêque de Poitiers. Si, en 1430, on voit un Gauthier évêque de Poitiers, c'est au schisme qu'il faut s'en prendre : ceux qui se portaient.

pour papes, nommant des évêques, ainsi que ceux qui l'étaient légitimement.

84. GUILLAUME V, dit GOUGES DE CHARPAGNE ou DE CHARPAIGNES, chancelier de Jean, duc de Berry, maître des requêtes et conseiller d'état, fut élu par les doyen et chapitre de Poitiers en 1441. Il fit fondre la grosse cloche à ses dépens et joignit plusieurs domaines considérables à l'évêché.

85. JACQUES JUVENAL, ou JOUVENEL DES URSINS, troisième fils de Jean Baron de Trainel et de Michelle de Vitry, fut archidiacre de Paris, président de la chambre des comptes, archevêque de Reims, et après l'abdication de cet archevêché en faveur de Jean, son neveu, administrateur de l'évêché de Poitiers, le 5 novembre 1444; administrateur de celui de Fréjus en 1449, et patriarche d'Antioche. Il reçut l'hommage de Jean de Rochechouard, seigneur de Mortemart et de Vivône en 1456. Il mourut le 12 mars suivant, et fut inhumé dans l'église de Poitiers devant le grand autel. Il est un des bienfaiteurs des Chartreux de Paris, où il a fondé un anniversaire de *cent écus d'or au coin du roi*. Il travailla beaucoup à l'extinction du schisme : c'est ce qu'on peut voir dans ses lettres qu'on trouve dans le quatrième tome du Spicilège, pag. 345 et 346. Il y prend la qualité d'évêque de Poitiers et de patriarche d'Antioche.

86. LÉON GUÉRINET (1), Poitevin, fils de Jean et de Perrette Grasseteau, frère de Perrette, femme de Payen, sieur de la Fougereuse; ce qui l'a fait appeler mal à propos *Payen*, ou *Léon Pagani*, par Besly, et quelques autres auteurs; fut chanoine et doyen de l'église de Poitiers, conseiller au parlement de Paris. Elu par le chapitre de Poitiers en 1457, il fit son entrée solennelle le 27 novembre. Une charte des frères Prêcheurs ou Jacobins de Poitiers, du 30 décembre 1458, lui donne le titre d'évêque; mais Jean du Bellay, nommé évêque par Charles VII, s'empara de l'administration de l'évêché,

(1) Blanchard l'appelle Léonard, et date sa réception en l'office de conseiller au parlement du 17 avril 1453.

à la charge d'une pension au profit de Léon Guérinet. Ce dernier alla fixer son séjour au château de la Rocheposay. Il passa dans la suite à l'évêché de Fréjus en Provence, en 1461.

87. JEAN VI DU BELLAY, moine, et abbé de Saint-Florent de Saumur, de l'ancienne maison du Bellay en Anjou, était fils de Hugues du Bellay, neuvième du nom, ou septième suivant Louis Texier, et d'Isabeau de Montigny. Il prit, suivant le même Texier, prieur d'Allone, l'habit de l'ordre de Saint-Benoît, en l'abbaye de Saint-Florent de Saumur en 1416, et fit profession en 1417. En 1425, il obtint la prévôté de Saint-Laurent du Motté. En 1431, ou en 1434 suivant d'autres, il fut pourvu de l'abbaye de Saint-Florent. Ses bulles sont datées, suivant Texier, du 20 avril 1431, et la prise de possession du 10 juillet suivant. Son oncle étant mort en 1434, c'est ce qui a, sans doute, déterminé les auteurs du *Gallia Christiana* à différer de lui donner la qualité d'abbé jusques en 1434. Il fut élevé à l'épiscopat de Fréjus en novembre 1455. Le 17 septembre 1461, il prenait encore la qualité d'évêque de Fréjus, et le 5 avril, il prend celle d'évêque de Poitiers, en sorte qu'il ne le fut qu'au commencement de 1462, ou à la fin de 1461. Il fit son entrée solennelle à Poitiers au mois de juin 1462, et mourut dans l'abbaye de Saint-Florent de Saumur le 3 du mois de septembre 1479, suivant le *Gallia Christiana*; le 2, suivant Texier; et y fut inhumé dans l'église de Saint-Florent. Les auteurs du *Gallia Christiana* se contentent de dire qu'il était de la famille (*Gentilis*) de Jean du Bellay, cardinal, évêque de Paris. L'évêque de Poitiers était grand oncle de ce cardinal.

Un abrégé généalogique de cette grande maison en servira de preuve, un peu déplacée, mais utile. (1)

(1) Jean du Bellay, frère aîné de Jean, évêque de Poitiers, eût de Jeane de Logé, dame de Montgérail, dix enfans : six fils, et quatre filles.

Le premier, Eustache du Bellay, chambellan de René, duc d'Anjou, roi de Sicile, qui épousa Catherine de Beaumont, sœur de Thibaut de

88. GUILLAUME VI DE CLUGNY OU DE DUGNY, suivant du Fourny, noble Bourguignon, fils de Henri, seigneur de Conforgien, et de Perrenette de Chalonge, dame de Raigny, et frère de Ferry Cardinal, fut d'abord maître des requêtes de Charles, duc de Bourgogne, chanoine, official, archidiaque d'Avalon, et ensuite protonotaire du Saint-Siège et évêque de Tarbes. Comines, qui parle de lui; nous apprend qu'il fut employé pour la paix entre Louis XI, le duc de Bourgogne et les autres princes qui avaient entrepris ce qu'ils appellèrent la guerre du bien public. Après la mort du duc de Bourgogne, Louis qui se connaissait en hommes l'attira à son service, et entre plusieurs bénéfices qu'il lui donna, lui fit avoir l'évêché de Poitiers. Il possédait cet évêché lorsqu'il

Beaumont, gouverneur d'Anjou, mort sans postérité, et dont la mort transmit la terre de Beaumont-Bressuire, dans la maison de du Bellay. Elle y apporta aussi les baronnies de Comequiers, de la Forêt-sur-Sèvre, et du Plessis-Macé.

Le second, Louis du Bellay, fut abbé de Saint-Florent de Saumur, par la résignation de l'évêque de Poitiers son oncle.

Le troisième, Jean du Bellay, fut seigneur de la Flotte, d'où vient la branche des du Bellay, seigneurs de la Flotte.

Le quatrième, Louis du Bellay, fut le chef de la branche. Il épousa Marguerite de la Tour-Landry, dame de Glatigny, de laquelle il eut quatre fils,

Le premier, Guillaume du Bellay, seigneur de Langey, vice-roi en Piémont, auteur des Mémoires qu'on voit sous son nom, et célèbre sous François I<sup>er</sup>.

Le second, Jean Cardinal du Bellay, évêque d'Ostie, et doyen du Sacré Collège.

Le troisième, Louis, évêque de Meaux.

Le quatrième, Martin du Bellay-Langey, prince d'Yvetot, par son mariage avec Isabeau Chenu, princesse d'Yvetot, principauté qui depuis a passé dans la branche aînée, par le mariage de Marie du Bellay, fille de Martin, héritière d'Yvetot, avec messire René du Bellay, fils de Jacques du Bellay, comte de Tonnerre, baron de Chelles en Berry, Comequiers, la Forêt-sur-Sèvre, la Haie-Joulain, seigneur de Thouarcey. Voyez le discours fait en l'honneur de saint Francaire, où se voit l'antiquité de la maison du Bellay, par Louis Texier, prêtre, prieur d'Allone, seconde édition, Saumur 1648.

fut envoyé par ce prince en 1479, au mois de janvier, avec Jacques de Beaumont, seigneur de Bercourt, chambellan de Louis XI, lieutenant-général de Poitou, d'Anjou et de Saintonge, pour traiter avec Jean de Broce, comte de Penthievre, et Nicole de Bretagne sa femme, de la cession de leurs droits sur le duché de Bretagne, contre François II, duc de Bretagne. L'année suivante, il traita au nom du roi, avec Pierre d'Oriole, chancelier de France, et Jean, évêque de Marseille, envoyé de René, roi de Sicile, sur la foi et hommage dûs au roi par René, en qualité de duc de Bar. Le roi le députa avec Guillaume Picard, bailli de Rouen, pour s'emparer de ce duché. Il mourut à Tours vers l'an 1480.

89. PIERRE V D'AMBOISE, fils de Pierre, seigneur de Chaumont sur Loire, et d'Anne de Breuil, frère du célèbre cardinal d'Amboise, fut d'abord moine et abbé de Saint-Jouin-de-Marne. On date son élection à l'épiscopat de Poitiers, dans le registre du Vatican, du 21 novembre 1481. Il paraît en qualité d'évêque de Poitiers dans les chartes de Saint-Jouin-de-Marne en 1489 et 1493. Il mourut à Blois le 1<sup>er</sup> septembre 1505. Il est inhumé dans la chapelle du château épiscopal de Dissay qu'il avait fait bâtir. On y voit son épitaphe en ces termes :

*Exiguo clauetro vitæ dilector honestæ  
Hujus Sarcophagi pulvere, Petre, jaces;  
Cui generosa dedit ortus Ambasia claros.  
Stirps, Patér Abbatem teque Jovinus alit.  
Urbs Pictavice Moderamina præsul agebas,  
Dormis cum patribus pulvis et ossa, Petre.  
Annis millenis quingentis quinque locatur.  
Prima septembris mors tibi vita fuit.*

Il laissa deux fils. Nous ne connaissons que René, qui fût abbé de Saint-Cyprien. (Voyez les Maréchaux de France du P. Anselme, édition de Du Fourny.) Ce René ne se trouve point dans le catalogue des abbés de Saint-Cyprien.



90. JEAN VII DE LA TRÉMOILLE, cousin de Pierre V d'Amboise, lui succéda en 1505, sous le titre d'administrateur perpétuel. Il mourut à Milan en 1507. Il était cardinal et archevêque d'Auch. Son corps fut apporté de Milan à Thouars, où il fut inhumé dans le tombeau de sa maison.

91. CLAUDE DE HUSSON, des comtes de Tonnerre, ce qui l'a fait appeler *Claude de Tonnerre* par Besly, était fils de Charles, comte de Tonnerre, seigneur de Husson et de Saint-Agnan, et d'Antoinette de la Trémoille. Il jouissait déjà de l'évêché de Séez, lorsqu'il fut élu évêque de Poitiers, en la place de Jean de la Trémoille, frère de sa mère. Florent de Allemagne ayant été nommé par une partie du chapitre, ils eurent ensemble une contestation qui fut terminée par la mort de Florent de Allemagne, arrivée en 1510. Claude de Husson jouit paisiblement de l'évêché de Poitiers, jusqu'à sa mort, arrivée en 1521.

92. FLORENT DE ALLEMAGNE, abbé commendataire de Saint-Savin de Poitiers, prévôt et chanoine de Saint-Pierre, élu comme nous venons de le dire en même tems que Claude de Husson, mourut à la suite du procès qu'il eut avec son concurrent en 1510, le 17 septembre, âgé de soixante-un ans.

93. LOUIS III DE HUSSON, comte de Tonnerre, fils de Louis comte de Tonnerre, et de Françoise de Rohan, n'avait que dix-huit ans, lorsqu'il fut nommé pour succéder à Claude son oncle, mort en 1521. Il jouit de l'évêché de Poitiers jusqu'à l'âge de trente ans, c'est-à-dire, jusqu'en 1533, qu'il s'en démit en faveur de Gabriel, cardinal de Grammont. Il n'était encore que sous-diacre. Il sollicita une dispense pour se marier, afin de relever sa maison prête à finir par la mort de Claude son frère aîné, tué à la bataille de Pavie. François I<sup>er</sup> qui s'y intéressa, chargea l'évêque d'Auxerre, son ambassadeur à Rome, de solliciter cette dispense : les lettres du roi sont du 21 juin 1532. Louis mourut cinq ans après à Avignon en 1537.

94. GABRIEL DE GRAMMONT, cardinal de Sainte-Cécile, a

été évêque de Conserans , ensuite de Tarbes , archevêque de Bordeaux. Il prit possession de l'évêché de Poitiers le 26 mai 1532 , d'où il passa à l'archevêché de Toulouse , qu'il ne posséda que peu temps , étant décédé en 1534.

95. CLAUDE DE LONGUY , appelé le *cardinal de Givry* , fils de Philippe seigneur de Givry , et de Jeanne de Baufremont , fut nommé évêque de Poitiers par François I<sup>er</sup> , et fit son entrée solennelle en 1541. Il fut aussi évêque de Langres , et il avait été administrateur de l'évêché de Périgueux. Il mourut en 1561. Nous en parlons.

96. JEAN D'AMONCOURT , fils du seigneur de Montigny sur Aube , est appelé *docteur ès lois* dans des lettres du roi François I<sup>er</sup> au pape , du 22 décembre 1532 , où ce prince demandait à Sa Sainteté l'abbaye de Longué pour Jean d'Amoncourt. Il était archidiacre de Langres , vicaire général de Claude de Longuy son parent , dont nous venons de parler , lorsqu'il fut nommé évêque de Poitiers par Henri II ; il y fit son entrée le 25 août 1555. Il fit refondre la cloche qu'avait fait faire Guillaume de Charpagne , et en augmenta le poids en 1555.

97. CHARLES DE PEIRUSE D'ESCARS , fils de Jacques de Peiruse , seigneur d'Escars , et d'Anne de l'Isle-Jourdain. Il était l'ainé d'Anne , cardinal de Lisieux , et était évêque de Poitiers en 1564. Il devint depuis évêque , duc de Langres.

98. JEAN DE FAY , fils d'Antoine seigneur de Pérault , et de Françoise de la Suze , fut élevé à l'épiscopat en 1568 , et mourut en 1578 , après neuf années d'épiscopat.

99. CHARLES D'ESCARS , dont nous avons parlé , fut une seconde fois évêque de Poitiers. Il résigna à Geoffroy de Saint-Belin.

100. GEOFFROY DE SAINT-BELIN , fils de Jean de Saint-Belin , seigneur de Tivet , et de Charlotte de la Rivière-Chanleny , d'une bonne maison de Champagne , assista au concile provincial de Bordeaux en 1582. Il ordonna , comme il avait été décidé en 1607 à tous les ecclésiastiques de son diocèse , de suivre le rit romain. Il obtint , avec le chapitre de

Saint-Pierre, des moines de Saint-Denis en France, une partie du crâne de Saint-Hilaire. On l'a regardé comme un ligueur emporté : ce fut cependant sous son épiscopat, en 1594, que ceux de Poitiers qui avaient pris le parti de la ligue, le quittèrent pour rentrer dans leur devoir, et se soumirent à HENRI IV, par la prudence, et l'entremise de Scévole de Sainte-Marthe, à qui M. de Thou et Davila en donnent tout l'honneur. Geoffroy de Saint-Belin donna, en 1607, aux capucins, l'église paroissiale de Saint-Grégoire pour leur établissement qu'ils lui doivent à Poitiers. Les paroissiens furent transférés à l'église de Saint-Porchaire. Les jésuites obtinrent aussi un collège sous l'épiscopat de Geoffroy. Il mourut en 1611 le 21 de novembre, après trente-cinq ans de siège. On voit son éloge funèbre dans une longue pièce de vers fort mauvais, dont j'ai vu une copie imprimée collée aux stales de Saint-Pierre du côté du nouveau jubé. Il fut inhumé dans la chapelle opposée à celle de Saint-André.

101. HENRI-LOUIS CHATEIGNIER DE LA ROCHEPOSAY, abbé de Saint-Pierre-de-la-Coûtüre du Mans, de Saint-Cyprien, de Saint-Syran en Brène, de Nanteuil en Vallée, nommé à l'évêché de Poitiers en 1611, et consacré le 13 mai 1612; mort le 31 juillet 1651. Nous parlons de lui.

102. ANTOINE BARBERIN, connu sous le nom du *cardinal Antoine*, camerier, archiprêtre de Sainte-Marie-Majeure, grand aumônier de France, etc., second fils de Charles Barberin, duc de *Monte-Rotondo*, frère d'Urbain VIII et de Constance Magalotti. Il fut d'abord chevalier de Malte, prieur et grand-croix de l'ordre; mais l'estime qu'eut pour lui Urbain VIII, son oncle, lui fit obtenir le chapeau de cardinal en 1627. Il eut en 1633 la légation d'Avignon; en 1638, la dignité de camerier de l'église; celle de lieutenant-général du saint siège en 1641, où il s'acquît une réputation distinguée. Il fut très longtemps le seul mobile des affaires à Rome, cardinal patron et protecteur de la France. Obligé de s'y retirer pour éviter les poursuites d'Innocent X qui se déclara contre tous les Barberins, il fut nommé en 1652, le 26 août, évêque

de Poitiers ; mais le pape lui refusa ses bulles. Le 28 avril 1653 , il prêta serment pour la dignité de commandeur des ordres du roi. Il fut aussi nommé grand aumônier de France. Il assista à Rome au conclave dans les créations des papes Innocent X en 1644, et d'Alexandre VII en 1655. Il fut nommé à l'archevêché de Reims en 1657, et mourut le 4 août 1671.

103. GILBERT DE CLÉRAMBULT, fils de Jacques de Clérambault de Palluau et de Louise Rigault ; et frère du maréchal de Clérambault, fut nommé à l'évêché de Poitiers en 1657, lorsque le cardinal Antoine fut transféré de ce siège à celui de Reims. Ses bulles sont datées du premier avril 1658. On y regarde le siège de Poitiers comme vacant depuis la mort de Henri-Louis de la Rocheposay, parce qu'Antoine Barberin avait joui de l'évêché sans bulles qui lui avaient été refusées par le pape Innocent X. Il fut sacré à Paris le 21 juillet 1658 dans l'église des Jésuites de la rue Saint-Antoine, prêta serment le 4 septembre, prit possession par procureur le 4 novembre, et en personne le 15 mars 1659. Il mourut le 3 janvier 1680.

104. HARDOUIN FORTIN DE LA HOGUETTE, fils de Philippe de la Hoguette et de Louise de Perefixe, sœur de Hardouin de Perefixe, précepteur du roi, archevêque de Paris. Il avait été chanoine de Paris, ensuite archidiaque de Josas dans la même église, agent du clergé de France, sacré évêque de Saint-Briens le 3 mai 1676, et il passa à l'évêché de Poitiers en 1680. Il en prit possession le 7 septembre. Le 3 août 1682, il consacra l'église du célèbre monastère de Saint-Maixent, détruite par les prétendus réformés, rétablie par la congrégation de Saint-Maur. Il fut depuis nommé à l'archevêché de Sens.

105. ARMAND DE QUINÇAY, fut nommé par le roi à l'évêché de Poitiers le 13 novembre 1685. Il rendit sa nomination au mois d'avril de l'année suivante. Il était abbé de Saint-Léonard de Ferrières au diocèse de Poitiers. Il préféra une vie privée aux charges et aux honneurs de l'épiscopat, et mourut en 1688.

106. FRANÇOIS-IGNACE DE BAGLION DE SAILLANT, fils de Léonor de Baglion, baron de Jons, gentilhomme ordinaire de la chambre, et de Françoise Henry, fille d'Artus Henry, seigneur de la Salle, maître d'hôtel chez le roi, et de Denyse de Bellièvre, fille du chancelier Pomponne de Bellièvre. Il servit d'abord en qualité de colonel, il entra ensuite dans la maison de l'Oratoire, où il passa par tous les premiers grades de la congrégation. Il fut nommé évêque de Tréguier au mois de mars 1679, et sacré le 23 juillet suivant. En 1686, il passa à l'évêché de Poitiers; il n'obtint ses bulles que quelques années après; il ne prêta le serment dû au roi que le 8 janvier 1694. Il mourut à Poitiers le 26 janvier 1698, âgé de soixante-quatre ans, et fut inhumé dans la chapelle Saint-André de l'église de Saint-Pierre, où on lit cette épitaphe :

*HIC situs est DD. Franciscus-Ignatius de Baglion de Saillant ,  
E. Perusiae principum prosapid , et Regio stemmate clarus ,  
Ex militari praefectura in Oratorii Domini Jesu  
Familiam adlectus.  
A suis sodalibus superior generalis expetitus ,  
Ludovici Magni nuncupatione  
Ad Trecorenssem primum , deinde Pictaviensem  
Episcopatum assumptus.  
In quocumque gradu , statuque summus :  
Virtutibus omnibus ,  
Pastorali imprimis caritate absolutus :  
Deo , hominibus valdè dilectus.  
Obiit Pictavii die jan. 26.  
Anno Domini M. DC. XCVIII.*

107. MATHURIN LÉNY DE KOETLEZ, d'une noble famille de Bretagne, fut d'abord archidiacre de Vannes, sous Charles de Rosmadec son parent. Il fut nommé à l'évêché de Poitiers, après la mort de M. de Baglion; mais il ne fut pas élevé à cette dignité.

108. ANTOINE GIRARD, né à Clermont en Auvergne, d'une famille de robe, eut pour aïeul un lieutenant-général en la

sénéchaussée et siège présidial de Clermont. Le roi étant à Clermont, ce magistrat eut l'honneur de prononcer un fort beau discours devant lui. Sa Majesté l'en récompensa d'un brevet de conseiller d'état. C'est donc sans raison qu'on a dit qu'il était petit-fils d'un chirurgien. Il fut reçu docteur de la maison et société de Sorbonne au mois d'août 1680. Louis XIV, le choisit pour précepteur de ses enfans, Louis-César, comte de Toulouse, etc. Il fut nommé à l'évêché de Poitiers, au mois de mars 1698. L'année précédente, le 24 décembre, il avait été nommé à l'évêché de Toul. Il se démit de l'abbaye de Pont-le-Voy, lorsqu'il eut été sacré évêque de Poitiers. Il prit possession de cet évêché le 18 décembre. Il était d'une santé faible, et mourut le 2 mars 1702, emportant avec lui les regrets de son troupeau. Il est inhumé dans la chapelle Saint-André de l'église Saint-Pierre, où l'on lit cette épitaphe qu'il s'était faite lui-même. On y reconnaît sa modestie.

*Antonius Girard episcopus Pictaviensis, obiit die octavæ Martii, anno Domini 1702, ætatis suæ 46 Pontificatus 4º.*

109. JEAN-CLAUDE DE LA POYPE DE VERTRIEU était d'une ancienne maison qui a donné plusieurs comtes à l'église de Lyon. Il était lui-même chanoine et comte de cette église, lorsqu'il fut nommé évêque de Poitiers le 15 avril 1702. Joachim Trotty de la Chétardie, curé de Saint-Sulpice, avait refusé cet évêché. M. de la Poype ne l'accepta que pour obéir au roi. Il en prit possession le 12 décembre, il avait été sacré le 12 novembre précédent. Il mourut le 3 février 1732. Nous en parlons.

110. JÉRÔME-LOUIS DE FODRAS DE COURCENAY, neveu de M. de la Poype, et son successeur, est inhumé dans la chapelle de Saint-André, avec cette épitaphe, qui servira d'instruction au lecteur. On la trouve dans le Mercure du temps, mais bien différente de ce qu'elle est ici, et moins parfaite.



plein de jours et de mérites : il reçut tous les honneurs de la sépulture dus à sa dignité, mais plus encore au rang distingué qu'il s'était acquis si justement parmi les plus illustres confesseurs de la foi. Son corps fut enseveli dans le caveau des chanoines.

113. JEAN-BAPTISTE-LUC BAILLY. Par suite du concordat du 15 août 1801, il fut nommé évêque de Poitiers en 1802, sacré le 3 novembre de la même année, et mis en possession le 13 janvier 1803, jour de saint Hilaire. Pendant le cours de son administration, il mit tout son zèle et tous ses soins à réparer les brèches du sanctuaire, et travailla sans relâche à réunir et à réorganiser son clergé dispersé par la révolution. Le 12 janvier 1804, il installa solennellement le chapitre de sa cathédrale, et donna publiquement, en présence des autorités constituées, la mission canonique à tous les curés et desservans du diocèse. Il mourut de la mort des justes le 8 avril suivant, et fut enterré dans l'ancien caveau du chapitre.

Après la mort de cet évêque, Son Em. le cardinal Caprara, légat à latere du souverain pontife Pie VII, nomma administrateur apostolique du diocèse de Poitiers, le 28 mai 1804, M. Louis-Mathias DE BARRAL, évêque de Meaux, qui fut installé le 7 juin suivant. Pendant son administration, M. de Barral fut nommé archevêque de Tours.

114. DOMINIQUE DE PRADT. Il avait été vicaire général du diocèse de Rouen. Il fut nommé à l'évêché de Poitiers le 15 décembre 1804, sacré à Paris le 2 février 1805, et installé le 2 janvier 1806. En 1809, il fut transféré à l'archevêché de Malines.

115. JEAN-BAPTISTE DE BOUILLÉ. En 1791, il était vicaire général de l'archevêché de Vienne, chanoine du chapitre noble de la même ville, sous l'invocation de saint Pierre et saint Chef, et aumônier de la reine Marie-Antoinette d'Autriche. Pendant la révolution française, où le clergé se trouvait en butte à la persécution la plus cruelle, il s'est retiré en Allemagne et ensuite à l'île de la Martinique, où il a exercé



## HIC JACET

*Communi mortalium fato tumulatus ,*  
*R. in Deo Pater Hieronimus-Ludovicus de Foudras de Courcenay ,*  
*Lugduni Comes inclytus , in celeberrimâ*  
*Pictonum Academiâ Doctor insignis*  
*Ab Antecessore , et Consanguineo Præsule piissimo*  
*Coadjutor expetitus ,*  
*Thloanensis Episcopus consecratus ,*  
*Pictaviensis demum factus Antistes ,*  
*Et Sancti Leodegarii Abbas.*  
*In eo maxime effulserunt*  
*Verus Dei timor , candor morum ,*  
*In sacris celebrandis Religiosa majestas ,*  
*In promovendâ animarum salutē ardens zelus.*  
*Romanæ Sedi , et sanctæ fidei addictissimus.*  
*Disciplinæ Ecclesiasticæ zelator prudens ,*  
*Vastissimæ Diœcesis illustrator providus ,*  
*Per XV annos Gubernator indefessus ,*  
*Summo proborum omnium luctu obiit.*  
*Die XIV mensis Augusti ,*  
*An. M. DCC. XLVIII.*  
*Æt. suæ LXIIH.*  
 REQUIESCAT IN PACE.

111. JEAN-LOUIS DE LA MARTHONIE DE CAUSSADE , fut nommé à l'évêché de Poitiers en 1748 , et sacré le 18 mai 1749.

112. MARTIAL-LOUIS DE BEAUPOL DE SAINT-AULAIRE. Il était grand archidiacre et vicaire général du diocèse de Rouen , et abbé commendataire de l'abbaye de saint Taurin , diocèse d'Évreux , lorsque , le 11 février 1759 , il fut nommé évêque de Poitiers. Il fut sacré à Paris le 25 mai de la même année. En 1791 , il confessa la foi de l'église , et protesta , en présence de l'assemblée constituante , qu'il ne souillerait jamais ses cheveux blancs par le serment de la constitution civile du clergé. Ne pouvant éviter que par la fuite le feu de la persécution qui s'allumait contre les évêques et les prêtres fidèles , il se retira en Suisse , à Fribourg , où il est mort dans le mois de novembre 1798 ,

plein de jours et de mérites : il reçut tous les honneurs de la sépulture dûs à sa dignité, mais plus encore au rang distingué qu'il s'était acquis si justement parmi les plus illustres confesseurs de la foi. Son corps fut enseveli dans le caveau des chanoines.

113. JEAN-BAPTISTE-LUC BAILLY. Par suite du concordat du 15 août 1801, il fut nommé évêque de Poitiers en 1802, sacré le 3 novembre de la même année, et mis en possession le 13 janvier 1803, jour de saint Hilaire. Pendant le cours de son administration, il mit tout son zèle et tous ses soins à réparer les brèches du sanctuaire, et travailla sans relâche à réunir et à réorganiser son clergé dispersé par la révolution. Le 12 janvier 1804, il installa solennellement le chapitre de sa cathédrale, et donna publiquement, en présence des autorités constituées, la mission canonique à tous les curés et desservans du diocèse. Il mourut de la mort des justes le 8 avril suivant, et fut enterré dans l'ancien caveau du chapitre.

Après la mort de cet évêque, Son Em. le cardinal Caprara, légat à latere du souverain pontife Pie VII, nomma administrateur apostolique du diocèse de Poitiers, le 28 mai 1804, M. Louis-Mathias DE BARRAL, évêque de Meaux, qui fut installé le 7 juin suivant. Pendant son administration, M. de Barral fut nommé archevêque de Tours.

114. DOMINIQUE DE PRADT. Il avait été vicaire général du diocèse de Rouen. Il fut nommé à l'évêché de Poitiers le 15 décembre 1804, sacré à Paris le 2 février 1805, et installé le 2 janvier 1806. En 1809, il fut transféré à l'archevêché de Malines.

115. JEAN-BAPTISTE DE BOUILLÉ. En 1791, il était vicaire général de l'archevêché de Vienne, chanoine du chapitre noble de la même ville, sous l'invocation de saint Pierre et saint Chef, et aumônier de la reine Marie-Antoinette d'Autriche. Pendant la révolution française, où le clergé se trouvait en butte à la persécution la plus cruelle, il s'est retiré en Allemagne et ensuite à l'île de la Martinique, où il a exercé

les fonctions de curé jusqu'en 1815. De retour en France, il a été nommé aumônier de la duchesse d'Angoulême. Nommé par le roi, en 1817, évêque de Poitiers, il n'a été sacré que le 28 octobre 1819. Il a pris possession de l'évêché, par procureur, le 16 novembre suivant, et a été installé solennellement, en présence du chapitre et du clergé de la ville, le 5 décembre de la même année.

FIN DE LA CHRONOLOGIE DES EVÊQUES DE POITIERS.

# ORDRE CHRONOLOGIQUE

DES

## CONTES HÉRÉDITAIRES DU POITOU<sup>(1)</sup>.

---

RENAUD, comte d'Herbauge, et qualifié de comte de Poitiers et de marquis de Bretagne, se trouva en 841 à la bataille de *Foulenay*, livrée le 25 juin, entre les quatre fils de Louis le Débonnaire. Il mourut dans une autre que lui livra Lambert, comte de Nantes, dont Renaud avait obtenu le comté, qui n'était qu'un emploi que les rois accordaient à leurs sujets, ainsi que les duchés et les marquisats, et qu'ils leur ôtaient à volonté. (*Cartulaire de Saint-Serge d'Angers.*)

BERNARD, fils de *Renaud*, et son successeur au comté de Poitiers, tué avec Hervé son frère aîné en 844. (AYMAR DE CHABANAIS.)

RANULFE I<sup>er</sup>, comte de Poitiers, créé, suivant les modernes, duc d'Aquitaine par Charles le Chauve, abbé de Saint-Hilaire de Poitiers, se trouva à la journée de Brilhac, contre les Normands, le 6 novembre 852. Blessé d'un coup

(1) Les auteurs dont je me suis servi sont, *Aymar de Chabanaïs*, auteur de la *Chronique d'Angoulême*, qui a écrit dans le onzième siècle; — *Bouchet*, auteur des *Annales d'Aquitaine*; — *Besly*, dans son *Histoire des Comtes de Poitou*, estimable par le recueil de chartes qu'il y a jointes; — et *le P. Labbe*, dans ses *Tableaux généalogiques*. C'est surtout à ce dernier que je m'en suis rapporté.

de flèche en poursuivant quelques Normands dans un village d'Anjou, il mourut de sa blessure en 887. (ADAM DE VIENNE.)

RANULFE II qui, suivant Herman Contract, s'intitulait roi d'Aquitaine, se révolta en 892, contre Eudes, fils de Robert le Fort, avec lequel il fit la paix : il fut empoisonné à la cour d'Eudes en 893. (*Pancarte noire de Saint-Martin de Tours.*)

Le comté de Poitiers fut possédé par AYMARD, comte d'Angoulême, mort le 2 avril 931 ; inhumé sous le portique de l'église de Saint-Hilaire le Grand.

Et par ROBERT, frère d'Eudes, roi de France.

EBLES, deuxième du nom, qualifié comte de Poitou du temps d'Aymard d'Angoulême, et de Guillaume le Pieux, duc de Guyenne, se trouva à un combat livré contre les Normands près Chartres en 911, avec Robert, fils puîné de Robert le Fort, devint duc de Guyenne par la mort de Guillaume le Pieux, et comte d'Auvergne, de Velay et de Limoges, joint au comté de Poitou. L'année de sa mort est incertaine. (BESLY, *la Pancarte noire de Saint-Martin de Tours.*)

GUILLAUME, surnommé TESTE D'ÉTOUPE, à cause de la couleur de ses cheveux, fils d'Ebles II et d'Adèle, fille d'Edouard le Vieux, roi d'Angleterre. Louis d'Outremer son parent lui donna le duché de Guyenne et les comtés d'Auvergne, de Limousin et de Velay. Il alla, en 942, trouver le roi à Rouen. Lothaire, successeur de Louis d'Outremer, assiège Poitiers, et lève le siège en 945. Guillaume battu près du Loir, fait sa paix, assiste Lothaire au siège de Vitry en 963, se fait moine, d'abord à Saint-Cyprien, puis à Saint-Maixent, où il mourut en 964. Il avait rétabli l'abbaye de Saint-Jean-d'Angély ravagée par les Normands. (BESLY, *les Preuves de son histoire.*)

GUILLAUME IV, dit FIER-A-BRAS, *Fera brachia*, fils de Guillaume Tête-d'Étoupe et de Gerloc, ou Guibord, sœur de Guillaume Longue-Épée, se soumet avec peine à Hugues-Capet son beau-frère : ce dernier assiège Poitiers sans succès, mais bat les Poitevins. Le comte lui fait hommage en 988. Il force Geoffroy, dit Grise-Gonelle, à reconnaître tenir de lui à foi

et hommage le Loudunais, le Mirebalais et quelques autres terres : mort ayant pris l'habit de religieux à Saint-Maixent à l'exemple de son père, le 3 février 993. (BESLY ; — AYMAR DE CHARANAIS.)

GUILLAUME V, dit LE GRAND, fils du précédent, mourut en l'année 1030. Nous parlons de lui.

GUILLAUME VI, surnommé LE GROS, fit la guerre contre Geoffroy Martel, comte d'Anjou, fut battu près du mont Calouer et de Saint-Jouin-de-Marne, à 3 lieues de Thouars, en 1035, mourut en 1037. (BESLY, *Chronique de Maillezais*.)

Eudes, ou Odon, d'abord comte de Gascogne, et ensuite de Poitou, par la mort de Guillaume VI, son frère du premier lit ; tué le 10 mars 1039 devant Mauzé en Aunis, qu'il assiégeait pour se mettre en possession du comté de Poitou, contre les prétentions de Geoffroy Martel, mari d'Agnès, veuve de Guillaume V. (BESLY.)

GUI GEOFFROY, dit GUILLAUME VIII, mort le 24 septembre 1086. Nous parlons de lui.

GUILLAUME IX, son fils, et d'Aldéarde de Bourgogne, mort le 10 février 1126. Nous parlons de lui.

GUILLAUME X et dernier, fils du précédent et de Philippe ou Mahaud de Toulouse, né en 1099, était allé au secours de Guillaume, comte d'Auvergne, lorsque son père mourut. Ce comte était attaqué par Louis le Gros. Il réconcilia son vassal avec le roi vers l'an 1127. Il se déclara d'abord pour l'anti-pape Anaclet II contre Innocent II, mais saint Bernard le rappela à l'unité en 1131. Il eut aussi quelques contestations touchant le comté de Toulouse, à cause des droits qu'il y prétendait du chef de sa mère, contre Alphonse, fils puîné de Raymond de Saint-Gilles. On place ces différends vers l'an 1133. Il mourut dans son voyage de Compostelle, et avant d'y arriver, le vendredi saint 9 avril 1137. On porta son corps dans l'église de Saint-Jacques, et il y fut inhumé devant le grand autel. D'autres le font vivre jusqu'en 1157. Il passe communément pour saint. (BESLY ; — MEYER.)

ALIÉNOR, ou ÉLÉONORE DE GUYENNE, fille de Guillaume X

et d'Aliénor de Châtellerauld , morte en 1203. Nous en parlons.

Et LOUIS VII , dit LE JEUNE , roi de France , mort en 1180. Nous parlons de lui.

HENRI II , roi d'Angleterre , du chef d'Éléonore , duc de Guyenne , comte de Poitou , mort en 1189. Nous parlons de lui.

HENRI , fils d'Henri II , mort en 1181. Nous en parlons.

RICHARD , dit CŒUR DE LION , roi d'Angleterre , mort en l'an 1199. Nous parlons de lui.

JEAN SANS-TERRE , frère de Richard , fils d'Éléonore et de Henri II , mort privé de tous ses états , et même de la sépulture ecclésiastique , en 1216.

PHILIPPE-AUGUSTE , roi de France , comte du Poitou par le droit de sa couronne , mort en 1223.

FIN DE LA CHRONOLOGIE DES COMTES HÉRÉDITAIRES DU POITOU.

# **BIBLIOTHÈQUE**

**HISTORIQUE ET CRITIQUE**

**DU POITOU.**





# BIBLIOTHÈQUE

## HISTORIQUE ET CRITIQUE

### DU POITOU.

---

#### A

AGNÈS , abbesse de Sainte-Croix de Poitiers (579) , a mérité une place dans les fastes des saints par la candeur et la pureté de ses mœurs : elle en mérite une parmi ceux dont le savoir et le génie cultivé ont illustré le Poitou, dans les temps que la barbarie infectait encore la France. Elle avait été élevée avec Radégonde. Cette princesse qui l'avait regardée dès son enfance comme sa propre fille , voulut qu'elle la suivît dans sa retraite de Poitiers ; elle fit plus , elle lui donna un empire absolu sur elle-même , en la faisant élire (1) supérieure et abbesse du monastère où elle s'était renfermée.

(1) En 559 , peu de temps après l'établissement de la règle de saint Césaire , dans le monastère de Poitiers , par les soins de sainte Radégonde. Les auteurs du *Gallia Christiana* lui donnent le rang de première abbesse de Sainte-Croix de Poitiers , mais dom Lyron a soutenu , et me paraît avoir prouvé qu'elle n'était que la seconde abbesse , et qu'elle avait succédé à Richilde , morte en 559 , première abbesse du monastère de Poitiers. *Singularités histor. et litt.* du P. LYRON , imprimées à Paris en 1734 , t I, nomb. XIII , p. 256 et suiv.

C'est ce que nous apprend la lettre de cette pieuse reine rapportée par Grégoire de Tours, liv. IX, chap. XLII. *Consentientibus beatissimis, et hujus civitatis, et reliquis pontificibus, electione etiam nostræ congregationis dominam, et sororem meam Agnetem, quam ab ineunte ætate loco filia colui, et eduçi, abbatissam institui; ac me, post Deum ejus ordinationi regulariter obedituram promisi.* Ce récit, dont on ne saurait douter, est encore soutenu du témoignage de Fortunat, qui le répète dans une infinité d'endroits de ses poésies, et surtout dans le poème composé en l'honneur de la virginité, dédié à l'abbesse Agnès.

*Quamque suis genibus caram nutritum atunnam,  
Præficit, ecce suo constituenda loco.  
Et quæ te semper baculi moderamine rexit,  
Prompta sub imperio vult magis esse tuo.*

La fête d'Agnès est célébrée avec celle de sainte Disciple, le 13 mai : la leçon IV du deuxième nocturne constate son inhumation dans l'église de Sainte-Radégonde, où l'on montre encore son tombeau, avant d'entrer dans le caveau où est celui de sainte Radégonde. Non seulement elle était fort considérée de cette pieuse reine, mais elle avait encore l'estime de Grégoire de Tours. Fortunat ne parle guère de sainte Radégonde, qu'il ne parle de l'illustre Agnès. On voit dans ses écrits l'intime liaison qui était entre eux. Plusieurs de ses poésies sont adressées à Agnès. La piété la plus sincère admet les plaisirs innocens de la société, les simples amusemens du commerce de la vie.

Fortunat donne des idées de ces petits amusemens dans ses Poésies, Agnès lui envoyait des présens ; c'était des fleurs, c'était des fruits, du lait, des pruneaux, des œufs, des marrons, etc. Il la remercie de ses libéralités, qui font bien de l'honneur à la frugalité chrétienne de ce siècle. Il règne un air d'aimable gaité dans les vers du poète ; il mangeait même quelquefois avec Agnès et Radégonde : elles l'engageaient à

des *impromptus*. On en trouve un à la page 274 du onzième livre. Ce commerce littéraire et poétique avec l'homme le plus savant de son temps, est une preuve du goût d'Agnès pour la littérature. On pourrait même penser qu'elle faisait des vers, d'après l'expression de Fortunat, dans une pièce adressée à sainte Radégonde pour l'engager à boire du vin.

*Fortunatus agens, Agnes quoque versibus orant,  
Ut lassata nimis vina benigna bibas.*

Au moins ne saurait-on s'empêcher de la regarder comme un des plus beaux esprits et des plus cultivés de son siècle. Les auteurs du *Gallia christiana*, qui en parlent comme de la première abbesse de Sainte-Croix, la traitent aussi de sœur de sainte Radégonde. *Agnes, soror Radegundis, ab ed præfici-tur, etc.* Je crois que c'est une erreur, et que la qualité de sœur que lui donne Radégonde, n'est qu'un nom de religion et d'amitié: elle était sœur de cette princesse par la même raison qu'elle la regardait comme sa fille.

AGNÈS DE POITIERS (1077), fille de Guillaume V, dit le Grand, et d'Agnès de Bourgogne sa troisième femme, naquit vers l'an 1025. Elle épousa l'empereur Henri III (1), surnommé le Noir, après la mort de Cunégonde ou Eliphruide d'Angleterre, sa première femme. De ce mariage naquirent l'empereur Henri IV, vers l'an 1050, Conrad, duc de Bavière, en 1052. La mort de l'empereur, son époux, étant arrivée en 1056 d'une manière assez singulière, puisqu'il fut étranglé par un morceau de pain qui lui resta dans la gorge, Agnès se chargea de la régence de l'empire, qu'elle gouverna en cette qualité pendant six années, sous la minorité d'Henri IV, depuis surnommé le Vieux, l'un des plus grands princes qui ait jamais régné. On a dit de lui qu'il s'était trouvé en personne dans soixante-et-deux batailles rangées. Un élève si illustre fait honneur au mérite de la princesse, sa mère.

(1) Fils de Conrad, surnommé le Salique, auquel il succéda en 1039.



ALPHONSE DE FRANCE (1271), frère de saint Louis, comte de Poitiers, naquit, suivant la Chronique de Saint-Denis, le 11 novembre, fête de saint Martin de l'an 1220. Il épousa en 1229 Jeanne, comtesse de Toulouse, fille unique et héritière de Raymond VIII du nom, comte de Toulouse, fut fait chevalier à Saumur en Anjou, le jour de la saint Jean Baptiste, et eut du roi son frère le comté de Poitou pour apanage. Il en prit possession quelque temps après son mariage. Le refus que fit le comte d'Angoulême et de la Marche de faire hommage à Alphonse, ayant engagé saint Louis à prendre les armes contre le rebelle et contre l'Angleterre qui était accourue à son secours, le roi, accompagné d'Alphonse, de Robert d'Artois et de Charles de la maison d'Anjou, remporta la célèbre victoire de Taillebourg sur les bords de la Charente. Hugues, comte d'Angoulême, et les seigneurs qui avaient suivi son exemple furent obligés de se soumettre et de faire la foi et hommage qu'exigeait le comte de Poitiers. Les tristes nouvelles qui vinrent de Jérusalem ayant excité le zèle de saint Louis, ce monarque partit en 1248. Alphonse fut nommé régent avec la reine-mère; mais il partit lui-même l'année suivante. La journée de Hattin du 5 avril 1250 fut malheureuse à nos princes. Alphonse fut fait prisonnier avec le roi lui-même et Robert d'Artois. Une rançon proportionnée à des captifs si illustres, les tira des mains des infidèles. Il repassa en France, et y prit possession du comté de Toulouse qui lui était échu par la mort de Raymond, arrivée au mois de mai 1251. Les raisons qui lui avaient fait entreprendre le premier voyage à la suite du roi son frère, l'engagèrent encore à passer avec lui en Afrique. Il s'embarqua une seconde fois en 1270. Avant ce voyage un scrupule excessif, puisqu'il fut désapprouvé de son conseil et de toute la France, avait engagé saint Louis à accorder à Henri III, roi d'Angleterre, les demandes qu'il avait faites sur la Guyenne. Louis lui en céda le duché, c'est-à-dire, Bourdeaux, Bazas et les Landes, avec le Périgord, l'Agénois, le Quercy, le Limousin et la Xaintonge jusques à la Charente, qui servit de bornes

Elle abdiqua la régence en 1062, fit un voyage en France, où elle fit de grandes aumônes, et renonçant tout-à-fait au monde, prit le voile à Frutelles en Lombardie. Elle mourut dans un voyage qu'elle fit à Rome en 1077. Elle a passé pour la princesse non seulement la plus pieuse, mais la plus savante de son temps. Ce fut par son ordre qu'Atton son chapelain, homme de lettres, mit en langue vulgaire les ouvrages latins de Constantin, surnommé l'Africain, moine du Mont-Cassin, maître d'Atton. Sa mémoire est célèbre dans les écrits de saint Pierre Damien (1), et dans ceux de Jean, abbé de Fécamp, qui a composé en sa faveur un recueil de pièces choisies.

On a d'elle une lettre à André, abbé de Frutare, où l'on trouve des traits marqués de sa foi, de sa piété et de son savoir, et dans le Recueil de pièces de dom Luc d'Achéry, t. II, p. 397, connu sous le titre de *Spicilege*, il se trouve une autre lettre adressée à Hugues, abbé de Cluny, pour qui elle avait une grande considération : la mort de l'empereur, son époux, en fait le sujet.

(Voyez dom RIVET, t. IV, p. 153 ; — BESLY, *Histoire des comtes de Poitou* ; — le P. Labbe, *Tabl. généalog. de la Maison de France*, troisième tableau généalogique des ducs de Guyenne, et les auteurs cités.)

ADELÉCIE (1163), nièce d'un archidiacre de Poitiers, se distingua vers l'an 1163 dans les lettres, où elle fit des progrès qui lui méritèrent le titre de très savante, *plurimum litterata*. Sa réputation, suivant dom Rivet, lui coûta moins cher qu'à la nièce de Fulbert, chanoine de Paris : il entend parler de la célèbre Héloïse.

Mais s'il en coûta moins à Adélécie, il s'en faut beaucoup aussi que sa réputation et sans doute ses lumières aient eu autant d'étendue que celles d'Héloïse ; quelques louanges que lui prodigue Pierre de Blois dans les Epîtres LIV et LV, où il parle de cette savante fille.

(1) Cardinal d'Ostie.

**ALPHONSE DE FRANCE** (1271), frère de saint Louis, comte de Poitiers, naquit, suivant la Chronique de Saint-Denis, le 11 novembre, fête de saint Martin de l'an 1220. Il épousa en 1229 Jeanne, comtesse de Toulouse, fille unique et héritière de Raymond VIII du nom, comte de Toulouse, fut fait chevalier à Saumur en Anjou, le jour de la saint Jean Baptiste, et eut du roi son frère le comté de Poitou pour apanage. Il en prit possession quelque temps après son mariage. Le refus que fit le comte d'Angoulême et de la Marche de faire hommage à Alphonse, ayant engagé saint Louis à prendre les armes contre le rebelle et contre l'Angleterre qui était accourue à son secours, le roi, accompagné d'Alphonse, de Robert d'Artois et de Charles de la maison d'Anjou, remporta la célèbre victoire de Taillebourg sur les bords de la Charente. Hugues, comte d'Angoulême, et les seigneurs qui avaient suivi son exemple furent obligés de se soumettre et de faire la foi et hommage qu'exigeait le comte de Poitiers. Les tristes nouvelles qui vinrent de Jérusalem ayant excité le zèle de saint Louis, ce monarque partit en 1248. Alphonse fut nommé régent avec la reine-mère; mais il partit lui-même l'année suivante. La journée de Hattin du 5 avril 1250 fut malheureuse à nos princes. Alphonse fut fait prisonnier avec le roi lui-même et Robert d'Artois. Une rançon proportionnée à des captifs si illustres, les tira des mains des infidèles. Il repassa en France, et y prit possession du comté de Toulouse qui lui était échu par la mort de Raymond, arrivée au mois de mai 1251. Les raisons qui lui avaient fait entreprendre le premier voyage à la suite du roi son frère, l'engagèrent encore à passer avec lui en Afrique. Il s'embarqua une seconde fois en 1270. Avant ce voyage un scrupule excessif, puisqu'il fut désapprouvé de son conseil et de toute la France, avait engagé saint Louis à accorder à Henri III, roi d'Angleterre, les demandes qu'il avait faites sur la Guyenne. Louis lui en céda le duché, c'est-à-dire, Bourdeaux, Bazas et les Landes, avec le Périgord, l'Agénois, le Quercy, le Limousin et la Xaintonge jusques à la Charente, qui servit de bornes



au comté de Poitou. Le second voyage en Afrique fut encore plus funeste que le premier. La France y perdit le plus pieux et le plus grand de ses rois, et Alphonse mourut à son retour, au château de Cornetto en Italie, le 21 août 1271, sans postérité.

Ce prince aimait le séjour de Poitiers, il y passait le temps dont il pouvait disposer, il y fit même plusieurs réglemens religieux et politiques. S'il en faut croire Bouchet qui parle comme d'une chose qui était presque de son temps, Alphonse en mémoire des persécutions que les infidèles faisaient souffrir aux chrétiens dans la Syrie, ordonna qu'à la procession qu'on ferait de l'église cathédrale à Saint-Cyprien, hors les murs de la ville, le crieur de la ville jetterait contre la châsse où l'on prétendait qu'était la barbe de saint Pierre, un vaisseau de terre rond plein de vin ; si le vase touchait à la châsse et se brisait contre elle, on donnait à celui qui l'avait jeté la valeur de tout ce qu'il mouillerait de ladite châsse, mais en même temps on excommuniait le personnage adroit à qui on donnait de l'argent. *Voulant qu'on entendît par ce mystère, dit Bouchet, la persécution que les infidèles font aux chrétiens, contre lesquels ils jettent le verre luisant de l'orgueil, aisé à casser et abattre, et le vin d'injures et d'opprobres par lesquels ils gagnent à Dieu les âmes de ceux qu'ils persécutent, et néanmoins lesdits persécuteurs sont damnés et bannis de la sainte église.* Il ajoute que depuis quelque temps cette cérémonie avait été abolie. On croira peut-être que c'est parce que personne ne voulait jeter le vase et se charger de l'anathème : non, c'était parce que les curieux qui la voyaient *donnaient aux bonnes personnes plusieurs scandales et occasions de pécher.* Les choses ne se passaient plus avec décence. Ceux qui savent la singularité des processions établies à Aix, et de quantité d'autres cérémonies où nos pères trouvaient une piété mystérieuse, ne verront rien d'extraordinaire dans celle-ci. On ne saurait contester au comte de Poitiers beaucoup de goût pour les lettres, et en particulier pour la poésie provençale, qui brillait alors et qui disparut quelque temps après. Il avait emmené à sa suite

plusieurs beaux esprits dans ses deux voyages en Orient ; l'histoire en nomme quelques-uns, et entr'autres Rutebœuf, auteur de plusieurs de ces contes, auxquels on donnait le nom de *fabliaux*. Les Plaintes de la Terre-Sainte de cet ancien poète sont adressées au roi et à notre comte de Poitiers. Entr'autres monumens qui nous restent de ce prince, le P. Le Long dans sa Bibliothèque de France, nomb. 12,638, cite un recueil manuscrit qui était conservé dans la bibliothèque de MM. Godefroy, avec ce titre : *Registrum plurium litterarum Alphonsi, comitis pictaviensis ab anno 1263 ad annum 1266*, in-4°.

(Voyez le nombre cité de la *Bibliothèque* du P. LE LONG ; — la *Bibliothèque* de DU VERDIER, verbo Rutebœuf, p. 1115 ; — le P. ANSELME, *Généalogie de la Maison de France* ; — *Annales d'Aquitaine* de BOUCHET, partie IV, p. 175 ; — CATEL, *Histoire des comtes de Toulouse*, et nos historiens sous le règne de saint Louis.

AMMONIUS ANASTASIUS, est un des professeurs, dont parle Ausone dans le recueil qu'il en a fait. Il quitta Bourdeaux sa patrie, où il enseignait la grammaire, pour aller la professer à Poitiers, où il y avait des écoles publiques, ainsi qu'à Bourdeaux. Il paraît que le chagrin de se voir éclipsé à Bourdeaux, et l'espérance de briller à Poitiers le déterminèrent à ce changement : mais il ne fit point la fortune qu'il comptait faire, pas même du côté du bel-esprit. Il avait l'humeur peu sociable, on l'abandonna. Il vieillit à Poitiers, et y perdit sur la fin de ses jours le peu de réputation qu'il s'y était faite, et mourut dans un état très inférieur à la médiocrité, et pour rendre les expressions d'Ausone par celles d'un de nos poètes :

*Passere, et n'étant vêtu que de simple bureau,  
Passant l'été sans linge, et l'hiver sans manteau.*

Sa mort arriva vers la fin du quatrième siècle, ou au commencement du cinquième.

Les vers d'Ausone acheveront de faire connaître notre Grammairien :

*Pange et Anastasio,  
Flebile Musa melum ;  
Et memora tenuem,  
Nœnia, Grammaticum.  
Burdigalæ hunc genitum  
Transtulit ambitio,  
Pictonicaque (Urbi) dedit ;  
Pauper ubi, et tenuem  
Victum habitumque colens,  
Gloriam exilem,  
Et Patriæ, et Cathedræ  
Perdidit in Senio.  
Doctrinæ exiguus,  
Moribus implacidis,  
Præquid, ut erat meritum,  
Famam habuit tenuem.  
Sed tamen, etc.*

(AUSONE, p. 168 de l'édition de Tollius, in-8o.)

Je ne sais sur quoi le même Tollius s'est fondé dans cette édition, *ad usum Delphini*, de faire deux personnes d'Ammonius Anastasius, comme si Anastasius n'eût pas été le même qu'Ammonius. Albert Fabricius a relevé cette erreur dans sa Bibliothèque de la moyenne et basse latinité.

ANONYME (850). Il nous reste d'un anonyme, que dom Rivet soupçonne être un moine de l'abbaye de Charroux en Poitou, une pièce latine sur la mort de Hugues (1), fils naturel de Charlemagne, et abbé de Saint-Bertin et de Saint-Médard. Ce prince, quoique abbé, s'était engagé dans les guerres civiles d'entre Pépin et Charles le Chauve, ses neveux. Il y fut tué le 13 juin 844. Notre anonyme composa sur ce triste événement une espèce de vaudeville, dont le mérite

(1) Il était frère de Dreux, évêque de Metz, et l'un et l'autre fils de *Regine*, ou *Reine*, maîtresse de Charlemagne, dont la tendresse fit peut-être donner ce nom à celle qui en était l'objet.

n'est pas supérieur à ce que nous avons de plus méprisable en ce genre , mais auquel plus de neuf cents ans de distance concilie quelque sorte de respect. Cette chanson , à laquelle le peuple donnerait aujourd'hui le nom de *complainte* , était composée de sept strophes ou couplets , et chaque couplet de six sortes de vers , si l'on veut honorer de ce nom une prose dont le nombre des syllabes ajusté à l'air sur lequel elle se chantait , faisait apparemment tout le mérite. Le dernier vers est adonique. Tout ce qu'on y apprend , c'est qu'Hugues avait été moine de Charroux , y avait été élevé au sacerdoce , et qu'il avait été tué dans le parti de Charles le Chauve. Les derniers éditeurs du *Gallia christiana* , t. V , 1<sup>re</sup> partie , ont donné la pièce entière. Nous imiterons dom Rivet , en ne donnant que la première strophe ; elle est ainsi copiée :

*I' l dulce nomen ,  
Hug. propago nobilis ,  
Ac sereni principis ,  
Insonis sub armis ,  
Tum repenti soncius (1)  
Occubuiti.*

M. l'abbé le Bœuf , qui a publié cette même pièce , en fait honneur à Angelbert , l'un des généraux de l'armée de Lothaire. Pour pièce de comparaison , il produit un autre ancien *vaudeville* , où Angelbert se nomme. Il s'y agit de la célèbre journée de Fontenoy , livrée au mois de mai 841 , entre les quatre fils de Louis le Débonnaire. Le dernier couplet finit ainsi :

*Hoc autem scelus peractum ,  
Quod descripsi Rithmicè  
Angelbertus ego vidi.*

Dom Rivet ne pense pas qu'il soit l'auteur de la première *chanson* ; sa raison , c'est qu'étant d'un parti opposé à Charles

(1) *Fortè sentibus ou saucius.*

le Chauve, il n'aurait pas pleuré la mort d'Hugues qui s'était déclaré pour ce prince ; mais cette raison n'est pas sans réplique. Angelbert, en traitant la bataille de Fontenoy d'un crime consommé sous ses yeux, déteste également l'un et l'autre parti. Eh, en effet, un honnête homme pouvait-il parler autrement de ces combats, où l'on voyait toutes les horreurs des guerres civiles, *le sang contre le sang lâchement conjuré*? Le mérite d'Hugues, fils de Charlemagne, religieux et prêtre, victime d'un parti opposé à celui qu'Angelbert suivait, pouvait mériter ses regrets. Caton ne fut-il regretté que de ceux qui suivaient le parti de Pompée? Je conviens avec dom Rivet que la pièce respire le goût *monacal* : mais c'était le goût dominant du siècle. Et celle d'Angelbert, c'est-à-dire celle qu'il a presque signée, est-elle d'un goût plus délicat? Ce n'est pas en pareille occasion qu'on peut argumenter du style. Au reste cette discussion ne vaut pas la peine qu'on y emploierait, et le lecteur donnera la pièce à qui il voudra.

ANONYME (1148). Un anonyme du douzième siècle a voulu conserver à la postérité une partie de la vie de sainte Loubette, et l'histoire de la fondation de l'église collégiale de Saint-Pierre-le-Puellier de Poitiers. Pendant mon séjour en cette ville (1), j'ai eu communication d'un manuscrit en vélin, écrit vers le milieu du quinzième siècle, et copié sur un manuscrit d'une antiquité bien plus reculée par les ordres de Jean, duc de Berry, qui mit l'original dans sa bibliothèque. Je parlerai, dans l'article de ce prince, de sa forme et des ornemens de la couverture.

Les pièces qui composent ce manuscrit seront ici mon seul objet. La première est *l'Evangile du faux Nicodème*, ou *les Actes de Pilate*. Comme ce n'est qu'une copie qui n'a rien de commun avec la Bibliothèque du Poitou, je n'entrerai point dans la discussion de cet évangile supposé; j'en donnerai le titre dans l'article du duc de Berry. Ceux qui voudront s'instruire sur la nature de cet écrit, pourront se satisfaire dans

(1) En 1750.

la savante Dissertation du célèbre Van-Dale, imprimée avec quelques autres sur de pareils sujets, et publiées à Amsterdam en 1700 ; elle est la troisième de ces Dissertations (1). Qu'il me suffise de dire ici que cette pièce est visiblement supposée, et n'est qu'une mauvaise imitation des évangélistes défigurée, comme un grand nombre de nos légendes, par des fables ridicules et indignes de la majesté de la religion.

La seconde pièce du Manuscrit nous regarde : c'est une espèce de légende de sainte Loubette, avec l'histoire de la fondation de l'église de Saint-Pierre-le-Puellier de Poitiers, écrite comme je l'ai annoncé vers le douzième siècle. Cette pièce n'est pas fort longue, et il paraît que Jean Bouchet l'avait sous les yeux dans tout ce qu'il dit de notre sainte Loubette (2). « Du temps de Constantin, dit l'auteur du Manuscrit, Hélène sa mère étant allée à Jérusalem chercher le bois de la croix sur laquelle Jésus-Christ avait été attaché, fut suivie dans ce pieux voyage d'une sainte fille nommée Loubette, illustre par sa naissance, mais beaucoup plus par ses mœurs et sa dévotion. Elle était peu favorisée des dons de la nature, fort petite de taille, mal faite, et de plus bossue ; elle fut présente à l'invention du bois de la vraie croix : elle resta encore longtemps au service d'Hélène. Mais il lui prit envie de repasser dans sa patrie. Elle était de Bretagne ; elle avait dessein d'y porter quelque portion du trésor précieux qu'avait découvert Hélène ; elle en parla à l'impératrice : son projet fut approuvé. Après une longue marche, qu'il paraît qu'elle faisait à pied, elle arriva à Poitiers. Fatiguée, elle se reposa, dit le légendaire, auprès de l'église de Notre-Dame sous un sureau. Elle y attacha sa malle et s'endormit : à son réveil, elle voulut détacher cette malle ; mais l'arbre s'éleva si haut qu'elle fit d'inutiles

(1) On peut encore consulter J.-Albert Fabricius dans la collection des pièces supposées, qu'il a intitulée *CODEX APOCRYPHUS novi Testamenti*, imprimé à Hambourg en 1703.

(2) Page 19, première partie des *Annales d'Aquitaine*.

« efforts pour y atteindre. Elle eut recours à l'évêque, qui  
 « lui dit que ses efforts seraient superflus, qu'il fallait rester  
 « à Poitiers et y laisser les saintes reliques qu'elle portait.  
 « Elle s'adressa au comte de Poitiers et lui demanda des fonds  
 « pour bâtir une église, et former une communauté. Lou-  
 « bette, comme je l'ai dit, était bossue, elle était outre cela  
 « boiteuse, à peine pouvait-elle marcher. Le comte borna sa  
 « libéralité à lui donner le terrain dont elle pourrait faire le  
 « tour en un jour. Elle marcha alors d'une légèreté qui sur-  
 « prit tous ceux qui la virent aller. Le Clain (1), par où il fal-  
 « lait passer, se sécha; elle fit en deux heures un circuit si  
 « étendu que tout autre n'aurait pu le faire en un jour. On la  
 « pria de se reposer. *Quod videntes miraculum comitis servien-*  
 « *tes.... eam tenuerunt.* Pour éviter les mauvaises difficultés,  
 « Loubette chemin faisant, plaçait des bornes pour faire  
 « connaître le circuit qu'elle parcourait. Dès le lendemain on  
 « commença à élever une église sous l'invocation de saint  
 « Pierre, et quand l'autel fut fait, un ange apporta les reli-  
 « ques suspendues à l'arbre sous lequel Loubette s'était  
 « reposée. L'auteur qui n'est pas d'accord ici avec la légende  
 « *historiée* dans les tapisseries du chœur, où l'on voit que  
 « l'évêque détacha lui-même la malle de Loubette et l'apporta  
 « dans l'église, ajoute que lorsque l'église fut finie, Loubette  
 « y mit treize chanoines (2), *tredecim canonicos*, et un abbé,  
 « auxquels elle donna le terrain que lui avait accordé le  
 « comte. Dans la suite des temps, la fondatrice mourut et  
 « fut inhumée près l'église Saint-Grégoire, où elle fait, dit  
 « encore le légendaire, tous les jours de grands miracles. *Ubi*  
 « *per ejus merita et orationes languentes super tumultum ejus dor-*  
 « *mientes multi sanantur infirmi, et alia miracula plura.* »

Je ne prendrai pas la peine d'examiner cette pièce en criti-  
 que, les défauts et la supposition en sautent aux yeux : mais  
 on ne laisse pas d'y trouver l'existence d'une sainte Loubette

(1) Petite rivière qui environne Poitiers en partie.

(2) Preuve d'une supposition manifeste.

honorée à Poitiers, et célèbre du temps de l'auteur de la légende par la dévotion de ceux qui accouraient à son tombeau. D'anciens vers français qu'on lit au-dessus des peintures à fresque, qui sont sur la muraille qui ferme le chœur de l'église de Saint-Pierre-le-Puellier, font voir que la tradition n'a pas toujours été la même sur la fondation de cette église. Les voici tels que je les ai copiés :

Ou (1) temps Constantin l'empereur,  
Fitz dame Helaine, qui le bois  
Trouva où quel Notre-Seigneur  
Jésus-Christ fut pendu en croix,  
Sainte Loubette bien étoix (2),  
Et sa bougette en apporta,  
Qu'elle pendit, comme cy vois,  
A ung Sus qui si haut monta,  
Que quand elle soi réveilla,  
Ne le put avoir ô la main;  
Donc à l'évêque révéla  
Le miracle le landemain:  
Ce que voyant un secrétain,  
Fonda et dota cette église,  
Où est réverée, soir et matin,  
Ladite croix par bonne guise.

Dans d'autres vers latins, on donne à un comte de Poitiers l'honneur de la fondation :

*Denique Pictaviae quem manet sambucus (3), istud  
Ære suo princeps nobile fundat opus.*

Mais laissons tous ces auteurs s'accorder, et passons à la dernière pièce du recueil. C'est une attestation datée du 10 des calendes de juin de l'an 1148, que les reliques qu'avait autrefois apportées sainte Loubette furent trouvées dans une croix d'or, et levées par *Geoffroy*, archevêque de Bordeaux,

(1) Ou, pour au.

(2) C'est-à-dire beaucoup.

(3) Sureau.



*Gilbert de la Porée*, évêque de Poitiers, et *Bernard*, évêque de Saintes. Elles consistaient en cinq morceaux très considérables, *usque in admirationem magnas (partes)*, et quelques parties de la couronne d'épines de Jésus-CHRIST.

A s'en rapporter au copiste qu'employa le duc de Berry, toutes ces pièces étaient authentiques, et le manuscrit très ancien : le style de l'attestation ressemble à celui de la légende dont nous avons parlé ; il est assez bon et très digne du douzième siècle, où il se trouvait déjà des traces de la bonne latinité.

Toutes ces pièces sont accompagnées d'un procès-verbal fait par M. De la Rocheposay, à la requête des chanoines de Saint-Pierre-le-Puellier, du 19 juin 1647 qui prouve que dans l'intérieur du crucifix, qu'on voit sur la couverture de ce livre, il s'est trouvé plusieurs morceaux du bois de la vraie croix (1) que Jean, duc de Berry, y fit déposer.

ANONYME (*vers 1120*). On doit à un anonyme de l'abbaye de Saint-Savin, diocèse de Poitiers, qui paraît avoir vécu dans les premières années du douzième siècle, une histoire de la découverte des reliques de saint Martin, honoré d'un culte particulier dans le monastère de Saint-Savin, où elles avaient été mises en dépôt dès le huitième ou neuvième siècle. On n'a que le commencement de cette relation, que dom Mabilon, qui l'avait trouvée dans le Bréviaire manuscrit de Saint-Savin, a publiée. A la tête du récit de l'anonyme se lit un petit abrégé des actes du même saint, qui est peut-être de la même plume. Enfin dans le même Bréviaire manuscrit, on trouve au 17 janvier un fragment de l'histoire de la transla-

(1) Aussi place-t-on quelquefois ce livre sur l'autel, on le porte même en procession en certains jours de l'année. Cette espèce de culte est dû aux reliques que la tradition prouve qui y sont enfermées et au saint évangile. Mais je suis surpris que M. de la Rocheposay, prélat très éclairé, et les chanoines de Saint-Pierre-le-Puellier, n'aient pas retranché du livre le faux évangile de Nicodème, ainsi que la légende ; ni l'une ni l'autre de ces pièces ne méritent de place sur l'autel, ni d'être portées processionnellement.

tion des saintes reliques qui fut faite après les ravages des Normands; lors de la destruction entière du monastère (1); mais cette histoire est d'une autre main et ne fut même écrite qu'après.

(Voyez le continuateur de dom RIVET, t. IX, p. 569.)

ANONYME (1210 ou environ). Un anonyme, chanoine de l'église de Saint-Pierre de Poitiers, où il était officier suivant les apparences, a fait un *Traité des Miracles* arrivés au tombeau du pape Eugène III. Le P. Hommey trouva en 1693 la préface de cet ouvrage dans l'abbaye de la Mercy-Dieu, au diocèse de Poitiers, avec le *Traité des Miracles*, qu'il ne croit pas entier.

Le titre de cette préface est ainsi conçu dans le manuscrit : *Incipit, de miraculis ad sepulcrum domini Eugenii, tertii papæ romani, præfatio*. L'auteur parle comme témoin oculaire de la plupart des miracles qu'il rapporte. Il en circonscrit six ou sept, et nomme les personnes qui avaient obtenu leur guérison. Une preuve que l'auteur était ou chanoine, ou officier de l'église de Poitiers, se tire du récit qu'il fait du cinquième miracle, où il dit qu'un Romain qu'il nomme *Stabilis*, recouvra l'usage de la main par l'intercession d'Eugène, dans le chœur de l'église de Saint-Pierre où il était couché.

Pour exprimer cette circonstance, l'anonyme se sert de ces termes : *Cum jaceret in nostro choro, apparuit ei dominus Eugenius dicens....* On sait qu'Eugène mourut au mois de juillet 1153 (2). Ainsi je crois devoir placer l'historien des miracles arrivés à son tombeau, vers la fin du douzième siècle, ou au commencement du treizième.

(Voyez l'Extrait de la lettre du P. HOMMEY, religieux de l'ordre de saint Augustin de la réforme de Bourges, dans le *Journal des Savans* du 7 septembre 1693.)

ANONYME (1539). Nous devons à un anonyme un petit

(1) Qui avait été rétabli dans le onzième siècle, par les libéralités de la comtesse Almodis de Poitiers.

(2) Le 8, suivant Calvisius.

ouvrage intitulé : *Triumphes d'honneur faits par le commandement du roi à l'empereur en la ville de Poitiers , où il passa en venant d'Espagne en France , pour aller en Flandres , le neuvième jour de décembre , l'an 1539 , au Vrai , à Paris 1539 , in-12 , 24 pp.*

On trouve dans cet ouvrage une relation fort exacte de tous les honneurs que la ville de Poitiers fit à Charles V, par ordre du roi. Ces sortes de pièces étant rares , on en verra peut-être ici avec plaisir un extrait un peu étendu : nous y ajouterons quelques notes qui donneront à la relation quelque sorte d'intérêt. On verra que le génie des citoyens de Poitiers ne brilla pas moins que leur générosité. Les muses se distinguèrent en cette occasion , et malgré la différence de nos goûts , on ne saurait s'empêcher de convenir qu'il serait difficile de montrer plus de justesse et de délicatesse d'imagination , dans plusieurs inscriptions en vers et en prose , qui servirent d'ornement à la cérémonie.

Les lettres du roi François I<sup>er</sup> furent remises aux maire, échevins, et bourgeois de Poitiers, le 11 novembre 1539, S. M. ordonnait qu'on fit à l'empereur les mêmes honneurs qu'on eût fait à sa propre personne.

Le 8 décembre, l'empereur logea à l'ancien château de de Lusignan ; le lendemain 9, il arriva à Poitiers, accompagné du dauphin François et du duc d'Orléans (Abdenago de France). Vers les cinq heures après-midi, M. le duc de la Trémoille, gouverneur de Poitou, accompagné du prince de Talemont et du comte de Benon, ses deux fils, et de quatre ou cinq cents gentilshommes à cheval, alla recevoir l'empereur à une lieue et demie de Poitiers. Ce superbe escadron était suivi de deux mille hommes de pied, divisés en six bandes, et en différentes compagnies ayant chacune son capitaine, habillés de velours et de satin, avec des broderies en or et en argent.

Chaque bande était distinguée par sa devise et par ses couleurs.

Ces devises tirées de l'écriture, avaient une relation juste à l'événement.

La première bande, dit l'auteur, portait *jaune et violet*, et pour devise : *Supervenit nobis cum honore*. Baruch. IV.

Les couleurs de la seconde étaient *blanc et noir*. Sa devise : *Vicisti famam virtutibus*. 2 Paralip. IX.

Les couleurs de la troisième *gris et noir*. La devise : *Ipsa est pax nostra*. Ephes. II.

Les couleurs de la quatrième *noir et bleu*, avec une manche *orangée*. La devise : *Triumphat corenata majestas*. Sapient. IV.

Chacune de ces bandes avait son tambour et son fifre, vêtus de sa livrée. Les quatre dont nous venons de parler étaient composées des marchands, artisans et autres habitants, et formaient un corps de 1,800 hommes.

Ce corps était suivi des trompettes de la ville, trente archers, et des sergens du maire, tous à cheval avec leurs houquetons, et les livrées de la ville, qui portent *blanc et rouge*. Le maire, les échevins et les bourgeois de ville, marchaient après au nombre de quatre-vingts. Le maire, et les trois échevins destinés à porter le poêle, étaient vêtus de robes de *satin noir doublées de velours*, les autres échevins de *damas noir*. Les officiers de la sénéchaussée, ou comme s'exprime l'auteur, messieurs de la justice, marchaient ensuite précédés de cent écoliers de l'Université, avec un uniforme d'*incarnat et noir*, et cette devise : *Unum virum tu queris, et omnis populus erit in pace*. 2 Reg. 17. Il y avait pareil nombre de clercs du palais avec des casaques de *satin jaune* sur un *pourpoint* de *satin bleu*, *découpées et bouffantes*. Ils avaient pour devise ce mot de Valère-Maxime : *Bellum pace vastatum plurimum gaudii affert*.

Venaient ensuite les sergens royaux, au nombre de 70, en *casaques de fin rouge avec tocques*, à cheval et *embdtonnés* (1)

(1) Armés de mousquets, ou *habillés décemment*. La Marche, dans ses *Mémoires*, p. 540, in-4<sup>o</sup>, dit : *Ils vous font présent de cette belle bergère habillée, et embâtonnée de vertueux habillemens et bâtons*. Saint-Gelais-le-Moutieu, dans la vie de Louis XII : *Il fut commandé que tous apportassent leurs harnais, artillerie, et autres bâtons*, p. 197. Les Romains avaient eurs *Hastæ puræ* ; c'est notre bâton blanc.

avec ordre, dit l'auteur de la relation. Les officiers de la sénéchaussée, et le conservateur des privilèges de l'Université, étaient vêtus de robes longues d'écarlate, à cheval, et accompagnés de leurs greffiers, des avocats, procureurs et notaires, aussi à cheval.

Le clergé alla aussi au-devant de l'empereur jusqu'à la porte de la Tranchée, où il l'attendit.

Le maire, c'était alors Pierre Rat, dont nous parlerons, ayant rencontré Charles-Quint un peu au-dessus de la chapelle Saint-Jacques, à un quart de lieue de Poitiers, eut l'honneur de le complimenter sur son arrivée. Il fut écouté avec beaucoup de marques de bonté. Le lieutenant général (1), à la tête des officiers de justice, lui fit aussi un discours auquel l'empereur répondit en peu de mots. En passant par la porte de la Tranchée, Charles fut salué de toute l'artillerie de la ville, qui consistait alors en 39 pièces de canon, et environ 400 arquebuses, ou *hacquebutes à crochet*. L'évêque (2), à la tête du chapitre de Saint-Pierre, attendait l'empereur dans l'église cathédrale.

On avait élevé à la porte de la Tranchée, un espièce d'arc-de-triomphe à l'antique, formé par la porte même couverte de buis avec deux figures en bosse, dont l'une représentait *Hercule*, l'autre, *Agathyrus*, fils d'Hercule, et d'une nymphe, prétendus auteurs des Poitevins. Ces vers accompagnaient les figures.

*Est Jovis Alcides. Alcydæ clara propago* (3).

*Est Agathyrus: ab hoc Pictia nomen habet.*

*Pictia Pictonicos genuit fortissima Gallos;*

*Antiquum genus est: Fama perennis erit.*

(1) François Doyneau, ancien conseiller au parlement, successeur de Pierre Regnier, mort au mois de septembre 1527, avec la réputation d'un équitable et très savant magistrat.

(2) Claude de Longvy, appelé le cardinal de Givry. Il a un article dans ce recueil.

(3) Voyez les *Annales d'Aquitaine*, de Jean Bouchet, première partie, chapitre II, p. 7. A 4.

Les armes de l'empereur, et celles du roi servaient encore d'ornement à cet arc. Au-dessus était écrit : *Quos Deus conjunxit, homo non separet*, Matth. 19. Au-dessous : *Vivant corda eorum in sæculum sæculi*, Ps. 21. Les devises étaient accompagnées de ces vers français, qui en font la traduction :

Ceux qui de Dieu sont conjoints par sa grace,  
 Homme jamais ne pense séparer.  
 Leurs cœurs vivront, sans eux désespérer,  
 En union, quelque chose qu'on fasse.

Ce fut à la porte de la Tranchée qu'on donna à l'empereur le poêle, mi-parti de drap d'or et de velours, enrichi de ses armes aux quatre coins en broderie d'or. Il fut porté par le maire (1), Pierre Rat, et trois échevins : c'étaient MM. Berthelot, Acton, et de Crousille. Toutes les rues étaient tapissées, et les tapisseries ornées des armes de l'empereur, de celles du roi, de celles de M. le dauphin et de M. d'Orléans, son frère, depuis l'entrée de la ville jusqu'à l'église Saint-Pierre ; et chaque maison éclairée d'un flambeau d'une livre et demie. L'Université avait élevé un théâtre au Marché-Vieux, qui est aujourd'hui la place Royale. Deux personnages, l'un nommé *Majestas honoris*, placé sous l'écusson des armes de l'empereur, l'autre *Honor majestatis*, sous l'écu de France, et un troisième nommé *Unitas*, représentant l'Université, saluèrent l'empereur, le dauphin et M. d'Orléans sur leur passage. Ils leur adressèrent ces trois distiques.

# I.

## A L'EMPEREUR.

*Salve, Magne parens, terrarum gloria, Cæsar ;  
 Qui regis imperium, maxime Cæsar, ave.*

(1) Tiré d'un registre manuscrit, extrait des titres de la ville.

## II.

A M. LE DAUPHIN, ET A M. LE DUC D'ORLÉANS.

*Vivite, dum regum super diademata crescent  
Lilia, Francigenæ deliciae populi.*

## III.

A L'EMPEREUR ET AUX PRINCES.

*Dat toties vobis Academia prona salutem,  
Purpureas aperit quot violare rosas.*

Au bout de la rue des Cordeliers, se trouva un nouvel arc-de-triomphe. Près Notre-Dame-la-Petite, une statue qui représentait la Paix, *rendait vin blanc et vin claret, par le bout de ses deux mamelles.*

Au-dessous de la figure de la Paix étaient deux statues ; l'une à droite, représentait la France, l'autre à gauche, représentait l'Allemagne. La première, distinguée par une Salamandre, placée sur un brasier fait de bois odoriférant ; la seconde, par un Phénix, qui était la devise de la reine, sur un bûcher pareillement composé de bois d'odeur. Le théâtre était surmonté d'un aigle d'or, les ailes déployées : le tout accompagné de devises et d'emblèmes analogues aux circonstances.

Charles fut reçu à la porte de l'église de Saint-Pierre, par le chapitre en chappes de drap d'or. Ses armes, et celles du roi, étaient au-dessus de la grande porte, accompagnées de ces mots de l'écriture : *Exaltent eum in ecclesiâ plebis, et in cathedrâ seniorum laudent eum.* Ps. 106.

L'empereur alla loger à l'évêché. L'auteur de la relation remarque comme un trait d'une richesse, et d'une magnificence extraordinaire, qu'outre la grande salle, la chambre où coucha l'empereur, et une autre chambre, il y avait sept autres pièces *toutes tapissées de fines tapisseries à personnages*, lesquelles, ajoute-t-il, le seigneur de la Trémoille avait fait apporter audit Poitiers.

L'empereur ne soupa point. Ce prince était très sobre, il se contenta de gelée et de confitures.

Le lendemain matin, le maire et les échevins offrirent leur présent à l'empereur. C'était un aigle auprès d'un lys, sur un rocher orné de fleurs, le tout d'argent doré. On y avait gravé ces mots : *Ex omnibus floribus mundi elegi liliū unum.*

4. Esdr. 5.

Pierre Rat accompagna ce présent d'un discours français, court et élégant, dit mon auteur. Telle fut la réponse de l'empereur ; je copie les termes : *Je remercie la ville, j'accepte son présent, et m'en souviendra bien.* C'est ce qu'on peut appeler *Imperatoria brevitās.*

Après cette cérémonie, l'empereur, les enfans de France, c'est-à-dire M. le dauphin et M. le duc d'Orléans, le connétable (Anne de Montmorency), et le seigneur de la Trémoille, allèrent entendre la messe, et montèrent ensuite à cheval pour aller au château du Fou, appartenant à Montpezat, grand sénéchal de Poitou, à quatre lieues de Poitiers. Les écoliers conduisirent l'empereur jusques hors la porte de Rochereuil. Leur chef lui demanda la liberté de quelques écoliers prisonniers, qui furent délivrés, ainsi que tous les prisonniers détenus dans les prisons de la ville, et même une jeune femme enceinte, qui avait été condamnée à mort par sentence confirmée par arrêt, l'exécution différée après son accouchement. On présenta à l'empereur des vers au nom de l'enfant à naître ; mais ils ne m'ont pas paru digne de la curiosité du lecteur. La relation finit par un rondeau qui vaut un peu mieux ; il est relatif à un arc-de-triomphe en forme d'arc-en-ciel qui était placé devant les Cordeliers, avec ces mots pour devise : *Hoc est signum fœderis, quod do inter me et vos.* Gen. 9.

#### RONDEAU.

De grand amour le Seigneur par sa grace,  
Signe donna aux humains, quand l'espace



De son courroux par déluge passa :  
 C'est l'arc-en-ciel , lequel il compassa ,  
 En lui donnant par couleurs , lustre et grace.  
 Que dirons-nous aujourd'hui quand ta face ,  
 Grand empereur , voyous en cette place ?  
 Paix fait-il pas , comme il fit longtemps à  
 De grand amour.

Et tout ainsi que quand la pluie passe ,  
 Voyant cet arc faut que prière on fasse ,  
 Louant celui qui cet arc composa ;  
 Nous le louons aussi dont proposa  
 De t'envoyer , et t'aimons sans fallace  
 De grand amour.

Si quelques villes plus opulentes , telles qu'Orléans et Paris , étalèrent plus de magnificence , je n'en vois point qui firent voir plus de génie , et de ce luxe élégant qui l'emporte sur la dépense , et cela dans un siècle qu'on ne suppose pas encore dégagé de la grossièreté qui suit l'ignorance , et les troubles d'une longue guerre.

La relation de l'entrée de l'empereur à Poitiers , fut réimprimée la même année 1539 , et jointe à celles qui furent publiées de l'entrée de ce prince à Orléans et à Fontainebleau. L'impression en est même plus belle et plus nette. Je dois ce recueil de pièces jointes à quelques autres très importantes sur le règne de François I<sup>er</sup> , à la bonté de M. Secousse , dans la bibliothèque duquel il se trouve , N. 1450. Cette relation fait à tous égards une partie intéressante de l'histoire du Poitou.

ANONYME (1621). L'anonyme qui a composé la Vie de sainte Radégonde sur les mémoires de Charles Pidoux , sieur du Chaillou , de François Meynard , et de Jean Besly et sur les manuscrits qu'il avait recouvrés , ne désigne son nom que par les lettres initiales E. L. P. L'auteur était suivant les apparences prêtre et directeur de Charlotte-Flandrine de Nassau , abbesse de Sainte-Croix , et des religieuses de ce monastère. Le style de l'épître dédicatoire à la princesse et celui de la vie de sainte Radégonde , est tendre , pieux et très moral.

C'est un panégyrique où l'auteur ne quitte presque point le ton *prédicateur*. On y voit un directeur qui parle à des religieuses et ramène tout à l'état de perfection, dont il leur présente le modèle. Cet ouvrage fut conçu dans le cabinet de Charles Pidoux. L'anonyme s'y étant trouvé avec Meynard et Besly, leur dit que l'abbesse de Sainte-Croix et ses religieuses auraient bien voulu avoir la Vie de leur fondatrice écrite d'un style plus poli, et avec plus de soin qu'elle ne l'avait été par Jean Bouchet et les autres qui y avaient travaillé, qu'il aurait bien volontiers entrepris de satisfaire un désir si raisonnable, mais que les difficultés l'en avaient détourné. On examina ces difficultés. On en leva quelques-unes dans cette séance, on remit l'examen des autres à une autre conférence. L'ouvrage enfin se trouva exécuté. On en fit même un abrégé, qui fut inséré par les soins de Charles Pidoux dans deux éditions de *la Fleur des Saints*. Ce fut le même Pidoux qui se chargea de l'édition de la Vie entière. Elle parut en 1621, in-12, sous ce titre : *la Vie de sainte Radégonde, jadis reine de France et fondatrice du royal monastère de Sainte-Croix de Poitiers*. A Poitiers, chez Antoine Meisnier, 540 pages. L'éditeur y joignit ses propres observations avec celles de l'anonyme, de Besly et de Meynard, sur les difficultés que présentent les textes de Fortunat et de la religieuse Bandonvie qu'on y appelle toujours Bandomine.

On joignit encore différentes pièces à cette Vie :

1° *La Règle de saint Césaire d'Arles*, en latin, morceau considérable qui n'avait point encore paru, et que l'éditeur devait au savant jésuite Jacques Sirmond ;

2° *Les Notes* de Meynard sur le texte. Elles sont savantes, et font honneur à leur auteur ;

3° *La Lettre écrite aux Evêques par sainte Radégonde*, avant sa mort, et qu'on regarde comme son testament. Elle est différente de celle qu'on lit dans Grégoire de Tours, et fut imprimée sur un ancien manuscrit de l'abbaye de Sainte-Croix de Poitiers ;

4° Et une *Charte* de Clotaire, époux de sainte Radégonde,

dont la supposition est fort bien prouvée dans un petit avertissement joint à cette pièce.

C'est dommage que l'anonyme ait quitté le style historique pour le ton emphatique et peu naturel des orateurs du temps. Il suit pied à pied ses originaux et les cite à la marge. Mais ses réflexions, toutes pieuses qu'elles soient, sont souvent déplacées. Il affaiblit les faits dont il entreprend la preuve par d'autres d'une moindre autorité ; enfin on trouve partout un ton légendaire et rebutant, au lieu de cette simplicité noble qui fait l'ornement le plus précieux de la vérité, une morale toujours pure, mais dont les traits seraient plus vifs, s'ils étaient moins fréquens et plus courts. Il y a, au reste, de très bonnes observations, des discussions et du savoir.

J'ai oublié de dire qu'on y a joint la traduction de la *Règle* de saint Césaire, sinon polie, du moins exacte et littérale, qualité préférable à toute autre en pareille occasion.

(Voyez l'Ouvrage et la préface.)

ANONYME (1700). Un anonyme de Poitiers annonça par la voix du *Journal des Savans* du mois d'août 1699 plusieurs machines, dont une seule, si elle eût produit les effets dont il flattait le public, eût pu immortaliser son auteur. Celle sur laquelle il s'expliqua le plus particulièrement et dont on avait, disait-il, fait l'épreuve, était un petit bâtiment de très peu de dépense, par le moyen duquel on pouvait descendre au fond de la mer, y rester très longtemps, et par conséquent y respirer sans aucune incommodité. L'auteur prétendait que l'eau ne pouvait y entrer par aucun endroit : celui qui était dans ce petit bâtiment pouvait aisément aborder un vaisseau qui avait fait naufrage, pêcher les canons, retirer les marchandises, couper les câbles, etc.

Si l'eau eût entré dedans, le même auteur avait inventé des moyens de vider ce bâtiment sans aucun danger. L'épreuve en avait été faite sur un chien qui demeura un jour entier dans un puits, dans lequel il y avait plus de quatre pieds d'eau au-dessus du petit bâtiment.

L'anonyme proposait encore une autre machine par le moyen de laquelle il prétendait qu'il était aisé de tirer d'un port les plus grands vaisseaux, de les mettre sur terre pour les radoubler, et de les remettre à l'eau par le moyen d'un nouveau levier, qui ne demandait qu'un petit nombre de personnes pour enlever le vaisseau.

La grande commodité de ce levier, suivant le Mémoire, consistait en ce qu'il mettait le vaisseau en mouvement *par manière de cercle*, et non par manière de pendule; ce qui fait qu'on y emploie la moitié moins de temps; tout se faisait avec trois roues de fer et une de bois. J'ai encore plusieurs autres machines, ajoute l'auteur de la lettre, dont l'effet ne sera pas moins avantageux.

On ne peut que louer un homme qui s'occupait si utilement; mais le public avait aussi à se plaindre du silence qu'il a gardé sur la construction de ces machines. Pourquoi cacher à la société des découvertes dont elle pouvait tirer un si grand avantage? Ce n'est pas lui procurer un bien que de le lui annoncer; il est même à craindre que le mécontentement du public ne dégénère en soupçons défavorables,

*Quod legitur, minus creditur esse bonum,*

peut-on dire par un renversement d'axiôme. (Voyez le *Journal des Savans* au lieu cité.)

ARDENT (RADULPHE ou RAOUL) (1100), naquit au diocèse de Poitiers avant le milieu du onzième siècle dans le village de Beaulieu aux environs de Bressuire. Il n'y a pas de doute qu'il n'ait fait ses études à Poitiers, dont les écoles étaient alors très florissantes. Raoul était un prodige d'érudition et d'éloquence. Il avait réuni toutes les parties des sciences. Théologien profond, philosophe aussi éclairé qu'on pouvait l'être de son temps, orateur supérieur à tous ses contemporains, canoniste, littérateur même, il fut l'admiration du siècle où il vécut, et pourrait encore aspirer à la nôtre par une infinité de talens naturels et acquis, que la

connaissance des langues savantes, et même de la langue hébraïque avaient perfectionnées.

Il fut, suivant quelques auteurs, prédicateur de Guillaume IX, duc d'Aquitaine, au moins paraît-il certain qu'il le suivit dans le voyage qu'il fit en Orient en 1101. Le savant auteur de l'Histoire littéraire de la France, pense qu'il y mourut, mais comme je ne doute pas que l'építaphe qui se trouve dans Duchesne, t. IV, p. 260, parmi les autres pièces de ce genre, de Baudry, abbé de Bourgueil, ne soit celle de notre Raoul, je crois pouvoir dire qu'il mourut au sein de sa patrie, et à Poitiers même, où il eut la qualité d'archidiacre, qualité alors fort importante, et presque rivale de l'épiscopat.

Voici cette építaphe telle qu'elle se trouve dans Duchesne, et qui me paraît favorable à mon opinion :

*Archidiaconii perfunctus honore decenter,  
Consilium plebis, lux Cleri Pictaviensis,  
Quem satis egregiè dilatat summa sophiæ,  
Radulphus jacet hic factus de pulvere pulvis.  
Pictavis Urbs luge, tanto viduata Ministro,  
Tunde dolens pectus, laceros tibi diripe crines,  
Dummodo personâ careas huic æquiparandâ :  
Nec tamen in lachrymis nunquam tua vota coerce,  
Spiritus in veniam Radulphi promereatur;  
Id puer, idque senex, Lector quoque poscat id ipsum.*

Je ne vois rien qui ne détermine à croire que ce monument est relatif à Raoul Ardent. Les éloges que donne Baudry à ce Raoul, la qualité de ministre qui répond à celle de prédicateur, les regrets vifs qu'il témoigne de cette mort, n'ont rien que de très conforme à l'idée qu'on doit avoir de notre savant.

L'ouvrage le plus estimé qui nous reste de sa plume est un vaste recueil d'Homélies, sur les építres et les évangiles de tous les dimanches et fêtes du cours de l'année, non seulement des fêtes de précepte, mais de celles qui ne le sont pas, et que l'église célèbre pourtant avec quelque solennité. Il y

en a aussi sur les épîtres et les évangiles du commun des saints. Toutes ces homélies excèdent le nombre de deux cents. Dans une d'elles, Raoul (1) maltraite ses compatriotes avec plus de zèle sans doute que de justice.

Il passe en revue les défauts de chaque peuple, et dit : *Si Judeus es, stude Judæis innatam incredulitatem superare; si Galus es, stude Gallis innatam superbiam superare; si Romanus es, stude Romanis innatam avaritiam superare; si Pictavinus es, ajoute-t-il, stude Pictavinis innatam ingluviem, et garrulitatem superare.* Si vous êtes Poitevin, appliquez-vous à dompter la gourmandise et le caractère babillard qui vous est naturel. Je puis dire à l'égard de ces reproches, et des autres que font aux Poitevins Jean de Salisbury, Guillaume le Breton, Rigord et Mathieu Paris, ennemis de cette province, ce que dit le savant Barthius dans son commentaire sur la Philippique, liv. V, vers 610. *Nos tædet hostilium convitiolorum qui ipmet in nobilissimâ gente alia omnia experti sumus.*

Ces reproches faits par des gens indisposés me révoltent, moi qui, dans le séjour que j'ai fait pendant plus d'un an dans cette province, ai toujours éprouvé de la part de ses habitans tout ce que la politesse, la sincérité des sentimens, la bonté du naturel, le caractère le plus estimable, peuvent inspirer en faveur d'un étranger. C'est un témoignage de reconnaissance que je devais à la capitale du Poitou, contre leur compatriote même. Revenons à ses ouvrages. Le continuateur du grand ouvrage de dom Rivet parle du style et de la méthode de Raoul trop amplement pour nous y arrêter, il suffit d'apprendre au lecteur que de très savans modernes, tels que Barthius, dont je viens de parler, et quelques autres, ne tarissent point sur les louanges qu'ils donnent à Raoul. Son style, disent-ils, est plein, clair et nerveux, son éloquence mâle, ses expressions nobles et fortes, ses écrits respirent un air de liberté digne des temps

(1) Homélie 75, sur les Eptres et Evangiles, folio 266, verso, de l'édition de 1561.

apostoliques, le zèle sincère qu'inspire la vérité et l'esprit du véritable christianisme. Les fautes des grands y sont reprises avec autant de fermeté que celles du peuple. On trouve partout un orateur chrétien qui parle avec la dignité de son ministère.

A l'égard de sa méthode, elle consiste à avoir toujours en vue un objet fixe; mais les divisions et les subdivisions, qui mènent au but principal à force d'être méthodiques, deviennent fatigantes à la lecture, et il n'y a que la chaleur et les grâces de la prononciation qui peuvent les rendre supportables; il faut pourtant avouer qu'on a poussé la fureur des divisions encore plus loin.

Le continuateur de dom Rivet donne une idée de la doctrine de Raoul sur la grâce, les sacrements, les mystères de notre foi, la morale et la discipline. Dans la crainte de m'égarer dans ces matières, je prie mon lecteur de consulter l'Histoire littéraire sur ce point.

Il y a eu un grand nombre d'éditions de ses Homélies; la première fut publiée à Paris en 1567, en deux volumes in-8°, chez Claude Frémy, qui paraît aussi en être l'éditeur, sous ce titre : *D. Radulphi Ardentis Pictavi, doctoris theologi, per antiqui illustr. Aquitanie ducis Gulielmi hujus nominis IV, Concinatoris disertissimi in epistolas, etc. Homeliæ..... nunc primum in lucem editæ*. La dernière est de 1604, à Cologne. Elles ont même eu l'honneur de la traduction : celle de Frère Jean-Robert parut en deux volumes in-8°, à Paris en 1575. La seconde partie traduite par Frère Frémin-Capitis, fut dédiée à Nicolas Pseaume, évêque de Verdun, mais je ne pense pas qu'elle ait été imprimée.

L'auteur de l'Eloge historique de Raoul Ardent, imprimé à la tête de ses Homélies, lui attribue un ouvrage en quatorze livres, intitulé *Speculum Ardentis*, dont un manuscrit était, dit-il, à la bibliothèque des cordeliers de Bressuire : un autre en celle du Vatican, et deux à celle de l'abbaye de Saint-Vincent de Besançon.

Enfin l'on dit encore dans ce même éloge que Raoul avait

écrit une histoire de son temps, et un recueil de lettres divisé en deux livres; mais ces ouvrages, s'ils existent, n'ont point encore vu le jour, et on ne peut que former des vœux pour leur publication : on y trouverait sans doute des lumières pour l'Histoire de la France, et en particulier pour celle du Poitou, remplie d'obscurités dans ces siècles reculés.

(Voyez l'*Histoire littéraire de la France*; t. IX, douzième siècle, depuis la page 254 jusqu'à la page 265; — FABRICIUS, *Bibliothèque de la moyenne et basse latinité*; — DUCHESNE et les auteurs cités.)

ARNAULT (JEAN), archiprêtre (1753), curé de Saint-André de Nyort, archidiaque de l'église de Poitiers, ci-devant vicaire-général de M. de Foudras, évêque de Poitiers, et vicaire-général de M. de la Marthonie son successeur, est natif de Nyort, où sa famille occupe depuis longtemps la charge de procureur du roi. Il a publié en 1750 *l'Oraison Funèbre de Monseigneur Jérôme-Louis de Foudras de Courcenai, évêque de Poitiers, prononcée en l'église cathédrale de Poitiers, le 26 août 1749*. A Niort, chez Jacques Elies, 1750, avec approbation et permission, in-4°, pp. 41.

L'auteur qui s'acquittait d'un devoir, nous apprend que ce n'est qu'à la prière du chapitre de Poitiers qu'il a rendu sa pièce publique, en mettant à la tête de l'exemplaire imprimé, une lettre de M. l'abbé Bourgoüin, sous-chantre et chanoine de l'église de Poitiers, en date du 4 septembre 1749, et la réponse qu'il fit au chapitre le 6 septembre suivant. La lettre de M. l'abbé Bourgoüin est un monument distingué du zèle du chapitre pour la mémoire de M. de Foudras, son évêque, et de son estime pour l'auteur de *l'Oraison funèbre* du prélat. « *Je suis chargé, écrit-il à M. Arnault, de vous assurer que nous avons trouvé votre pièce parfaitement bonne et touchante, et que nous serions bien satisfaits si vous vouliez la faire imprimer.* » De très justes motifs ont donc engagé M. Arnault à donner à son ouvrage la publicité et le grand jour de l'impression.

Le texte est pris dans le prophète Zacharie, chap. XII,



¶ 6. *In illâ die* (1) *ponam duces Juda, sicut caminum ignis in lignis, et sicut facem ignis in fano, qui devorabunt* (2) *ad dextram, et ad sinistram omnes populos in circuitu.* « Dans ces jours-là, je donnerai des chefs à Juda, qui brûleront de zèle, comme le feu au milieu du bois, et comme un flambeau allumé au milieu de l'herbe sèche, qui dévoreront les peuples ennemis à droite et à gauche. » C'est la traduction de M. l'abbé Arnault. L'orateur fait voir dans l'exorde la justesse de l'application de son texte à feu M. de Foudras. Ceux qui ont connu ce prélat d'un tempérament tout de feu, excessif (3), même dans sa vivacité, trouveront que M. Arnault ne pouvait le peindre plus heureusement : son texte lui fournit cette division. Par l'ardeur de son zèle, M. de Foudras a mérité d'être prêtre de l'église de Dieu, *ponam duces Juda sicut caminum in lignis* ; par une plus grande ardeur, il a mérité d'être pontife dans l'église de Dieu, *et sicut facem ignis in fano*. Prêtre zélé, il sera à jamais le modèle du sacerdoce : pontife plus zélé, il sera toujours la gloire de l'épiscopat.

M. Arnault, par le titre de *Sous-division*, qui coupe son discours, annonce celle qu'il a faite de la première partie : *L'ignorance, dit-il, la corruption des mœurs, l'impiété, sont trois lions rugissans, qui tournent, qui attaquent, et qui cherchent à dévorer l'homme dans sa première vigueur : l'étude des Saintes-Lettres, l'attention sur lui-même, l'amour de la religion, furent comme trois flammes de feu, qui sortant de son cœur, comme*

(1) Suivant le texte, *in die illâ*.

(2) Suivant le texte, *et devorabunt*. Ces remarques paraîtront peut-être trop sévères et déplacées ; mais enfin le scrupule doit être extrême en pareil cas. L'église a toujours été si circonspecte à cet égard, que suivant le récit de Nicéphore, lib. III, chap. XXXIII, *Triphilius* qui se piquait de bien parler, ayant changé ces paroles de l'Évangile, *tolle grabatum*, Math., chap. IX, ¶ 6, en celles-ci, *tolle lectum*, Spiridion, évêque de Chypre, l'en reprit avec vivacité, comme d'une très grande faute.

(3) L'orateur n'a pas même dissimulé ce défaut ; en rendant hommage à la vérité, il s'est acquitté du devoir d'un orateur chrétien.

*d'un foyer ardent que Dieu y avait formé , consumèrent et détruisirent ces trois ennemis.* Il parle des études du prélat à Vienne , à Poitiers , au collège de Puigarréau , en Sorbonne , et au séminaire de Saint-Sulpice , de son retour à Poitiers , de son élévation à l'ordre de prêtrise et aux fonctions de grand-vicaire de M. de la Poype , son prédécesseur ; il rappelle la dignité de chanoine , comte de Lyon , qu'eut M. de Foudras , et le brevet de coadjuteur que lui donna M. de la Poype.

Dans la seconde partie , l'orateur qui a fait voir le zèle de M. de Foudras dans les jours de son sacerdoce , parle du nouveau degré de chaleur qu'il acquit dans les jours de son épiscopat. Il subdivise ce zèle du pontife en zèle pour la science , pour la sainteté des mœurs , et pour la religion. L'unique différence de ce zèle à celui dont il s'agit dans la première partie , est que M. de Foudras avait travaillé pour lui-même , comme prêtre , et que comme évêque , il travailla à son salut et à celui des autres. Ce discours est terminé par les éloges qu'il donne à la mort du prélat , dont il fait valoir les circonstances. Je ne prétends point apprécier le mérite d'un auteur vivant , mais je ne puis m'empêcher de dire qu'on reconnaît dans l'*Oraison funèbre* de M. de Foudras , un orateur très familier avec l'Ecriture sainte , dont les pensées et les expressions sont liées dans l'ouvrage avec beaucoup d'adresse , et lui donnent , par leur enchaînement , une onction et une dignité bien supérieures aux beautés profanes et frivoles , dont tant d'orateurs , même sacrés , font leur capital. On dirait que ces derniers veulent toujours se nourrir des oignons de l'Egypte. M. Arnault les abandonne pour la manne du désert.

ASCELIN (*vers* 1025) naquit en Poitou , vers le commencement du onzième siècle. C'est l'opinion la plus suivie , et elle est fondée sur quelques expressions d'une lettre de Bérenger. Il embrassa la profession religieuse au monastère du Bec en Normandie , sous l'abbé Hellouin , dont il fut un des premiers disciples. Il nous reste peu d'écrits d'Ascelin ; mais on y trouve un style net et soutenu , et beaucoup de connaissances de la théologie. Elevé au sacerdoce , il fut un des pre-

miers écrivains qui combattirent les erreurs de Bérenger sur l'Eucharistie, et par ses écrits, et par la voie de la dispute. Il le réduisit à se rétracter avec le secours de deux autres moines du Bec (1), Arnould, auparavant chantre de l'église de Chartres, et Guillaume, depuis abbé de Cormeilles.

Ce fut à Ascelin que Bérenger crut devoir se plaindre dans une lettre à laquelle le premier répondit par une autre, laquelle, au jugement de l'auteur de l'Histoire littéraire de la France, a mérité de passer à la postérité. Outre que cette lettre est bien écrite, dit cet auteur, c'est qu'elle est un monument respectable de la foi de l'église, sur le mystère de l'Eucharistie. Cet ouvrage, où paraît beaucoup de sagesse, de force et de politesse, a été écrit vers le mois de septembre 1050. Il a été publié par dom Luc d'Achery, dans ses Notes sur la vie de Lanfranc, à la tête de ses œuvres, imprimées à Paris en 1648, par Du Boullay, p. 430 et 431 du tome I<sup>er</sup> de son *Histoire de l'Université*; par les PP. Labbe et Cossart, dans leur *Collection des conciles*, t. IX, p. 1057, 1059.

(Voyez dom RIVET, *Histoire littéraire de la France*, t. VII, onzième siècle, p. 554 et suiv., et les auteurs cités).

AUBERT (GUILLAUME) (1600), naquit à Poitiers vers l'an 1534, d'une famille distinguée par ses biens et ses emplois. François Aubert y a possédé le premier la charge de président au présidial érigé sous Henri II. Il avait quitté une charge de conseiller au parlement, pour occuper cette place dans sa patrie. Aubert se fit recevoir avocat au parlement de Paris en 1553 : il s'y distingua. Il fallait alors de grands talens pour réussir au palais. On y voyait une foule de grands hommes, les Brissons, les Pasquiers, les Montholons, etc., dont le savoir moins poli, moins lumineux que celui des oracles de notre temps, était prodigieux. La connaissance des langues savantes si négligée aujourd'hui, l'histoire, la théologie, le droit romain et français, puisés dans leurs sources ;

(1) Dans la conférence de Brionne, à une lieue du Bec, tenue devant Guillaume le Bâtard, duc de Normandie et roi d'Angleterre.

une érudition presque universelle entraînait nécessairement alors dans le plan de la profession. Sainte-Marthe, dont il avait été le défenseur dans un procès délicat contre le sieur de la Haye-Malaguet, son beau-père, loue ses talens dans plusieurs endroits de ses ouvrages. Il est pourtant vrai que Loysel, dans son Dialogue des Avocats, dit qu'à la vérité, il ne plaiderait pas mal, mais qu'il se trompait assez souvent dans ses causes; soit qu'il ne fût pas heureux dans le choix, soit que sa mémoire lui fût quelquefois infidèle. Il en conçut quelque chagrin, et quitta la profession d'avocat plaidant, pour prendre la charge d'avocat-général de la Cour des Aides: il y fut reçu en 1580. Le malheur des temps, et une nombreuse famille, dont il se trouva chargé, l'obligèrent en 1591 de reprendre l'emploi d'avocat des parties. Il eut la permission, qu'on accordait alors fort facilement, de réunir sa charge à celle d'avocat dans toutes les occasions qui n'avaient rien d'incompatible. Il vivait encore en 1595: il publia même quelques ouvrages cette même année; mais il ne vivait plus en 1602, et Loysel en parle dans son dialogue comme d'un homme qui était mort. Aubert était non-seulement du nombre des jurisconsultes estimés; mais il s'était beaucoup livré à l'histoire, à la poésie, aux belles-lettres. On a de lui un grand nombre d'ouvrages dans tous ces genres. Sainte-Marthe le loue d'y avoir également réussi dans une épigramme latine qu'il lui adresse avec ce titre:

AD. G. ALBERTUM CAUSARUM IN SUMMA GALLIÆ CURIA PATRONUM.

*Seu teneris olim numeris te ludere Juvit,  
Sive foro in medio numerosas solvere lites:  
Perfectum numeris te vidimus omnibus unum.*

Il fallait que le même Sainte-Marthe estimât effectivement les poésies de G. Aubert, puisqu'il en a traduit plusieurs pièces en vers latins. Il fut aussi intime ami de Joachim du Bellay, dont il a publié les ouvrages, qu'il dédia à Henri II, par une lettre dédicatoire du 20 octobre 1568. On la trouve

à la tête de l'édition de Frédéric Maurel, in-8°, de 1569. Cette même édition contient une lettre d'Aubert, datée du 3 juin 1560, avec une assez longue élégie en vers français, sur la mort de du Bellay. On a de lui, outre ces pièces et quelques autres qui se trouvent dans les ouvrages du temps :

1° *Oraison de la Paix, et les moyens de l'entretenir, et qu'il n'y a aucune raison suffisante pour faire prendre les armes aux princes chrétiens les uns contre les autres*, imprimée à Paris, 1559, in-4°, feuillets 22. Duverdier, qui date cette édition de 1549, s'est trompé ; non-seulement le privilège qui est du 10 mai 1559 prouve son erreur, comme le dit Nicéron, mais le sujet de ce discours qui est la paix de Cateau-Cambresis du 3 avril 1559, entre Henri II et Philippe II, auxquels l'auteur adressa son ouvrage, ce que devait observer le P. Nicéron contre Duverdier. Quand la lecture n'en serait pas une preuve décisive, il aurait dû le remarquer par le titre latin du même discours, traduit par Martin Telsingus, et publié sous ce titre :

*Oratio de pace deque eam retinendi rationibus, item quod nulla sufficiens causa sit cur nominis christiani principes arma adversus se mutuò sumant.* Paris, 1560, in-4°, pp. 52.

2° *Histoires des guerres faites par les chrétiens contre les Turcs, sous la conduite de Godefroy de Bouillon, duc de Lorraine, pour le recouvrement de la Terre-Sainte.* Paris, 1559, in-4°, feuillets 74.

C'était un essai : Aubert voulait faire connaître qu'il était capable d'exécuter un ouvrage de longue haleine. Il proposa au roi et à la cour, l'exécution d'une Histoire générale de France, et en particulier, un corps d'histoire des expéditions des Français en Orient. La cour occupée d'autres projets, la mort d'Henri II, et le règne tumultueux de ses successeurs, furent cause qu'on eut peu d'égards à ses propositions, dont le but était sans doute intéressé. On lui donna la liberté de se livrer à ses goûts sans le fixer par l'espoir des récompenses qui n'ont jamais produit de chefs-d'œuvre. Aubert se borna à son essai. Duverdier en cite une édition de 1562.

Il donna un ouvrage d'un genre bien différent : Gohorry avait réussi au gré du public dans les traductions du dixième et du onzième livres d'Amadis de Gaule : toute la cour avait dévoré cet ouvrage avec la même ardeur qu'elle avait montré sous le règne de François I<sup>er</sup>, pour ceux que des Essarts avait publiés. Aubert entreprit et publia le douzième livre du même roman, sous ce titre :

3<sup>o</sup> *Le douzième livre d'Amadis de Gaule, contenant quelle fin prirent les loyales amours d'Agésilas de Colchos et de la princesse Diana, et par quels moyens la reine Sidonie se rappassa après avoir longuement porchassé la mort de dom Florizel de Niquée, avec plusieurs étranges aventures.* Traduit de l'Espagnol par Guillaume Aubert, Paris, 1560, et plusieurs autres fois depuis.

L'ouvrage eut le succès qu'il espérait, moins par la réalité de son mérite, que par l'entêtement où l'on était encore pour ces sortes de romans. Le style en est dur, la diction barbare, rien de gracieux, rien de tendre dans le coloris ; mais enfin c'était le temps, et ce volume faisait partie d'un corps où il faut convenir qu'il y a d'excellentes choses. Gohorry, dans sa préface du troisième livre, ne dit pas un mot d'Aubert, et ne critique que quelques expressions, telles que celles d'*infante*, *infanterie*, *dom Impératrix*, le nom de *Sylves de la Selve*, rendu par *de la Forêt*, et *du Désert*. « Comme si les noms propres, dit Gohorry, et surnoms des personnes se devaient changer par exposition. »

L'*Élégie sur le trépas de Joachim du Bellay*, de laquelle j'ai parlé, et jointe aux œuvres de du Bellay, imprimée à part in-4<sup>o</sup>. Paris, 1560, pp. 10.

4<sup>o</sup> *Vers de G. Aubert à M. le chancelier de l'Hôpital, avec la traduction latine de Scévole de Sainte-Marthe*, in-8<sup>o</sup>, pp. 21. Elle fut faite lorsque ce grand homme reçut les sceaux, c'est-à-dire en 1560. (Voyez SAINTE-MARTHE, *Sylv.*, l. II, p. 209 ; — *Vers funèbres sur le trépas du comte* (Thimoléon de Cossé) Brissac, Paris, 1569, in-8<sup>o</sup>, pp. 7, avec la traduction latine de Sainte-Marthe. On la trouve parmi ses Sylves, l. II, p. 206.

5<sup>o</sup> *Hymne sur la venue du roi (Henri III), à son retour de*

*Pologne.* Duverdier en parle comme d'une pièce qui n'était pas imprimée, et en donne un fragment de soixante vers. Il pouvait, dit l'auteur de son article dans le recueil du père Nicéron, s'épargner cette peine, la poésie d'Aubert n'ayant rien qui mérite attention : c'est critiquer mal-à-propos Duverdier. Si sa bibliothèque a quelque mérite, c'est du côté des extraits qu'il a donnés de quantité de pièces fort rares aujourd'hui, et qui le deviendront encore davantage. Il serait à souhaiter que tous ceux qui travaillent au même genre d'ouvrage que Duverdier, prissent la peine qu'il s'est donnée ; leurs livres serviraient à nous faire connaître les auteurs par leur vrai côté, je veux dire par leurs ouvrages. Dans ces extraits on distingue les différens goûts, le caractère des auteurs ; on voit l'histoire de la littérature et de notre langue. Il est vrai que du côté du style et de la versification, Aubert n'a rien que de très commun et de peu flatteur pour notre siècle ; mais le sien en a pu juger autrement, et d'ailleurs on y trouve des pensées justes et fort sensées, quelquefois nobles au fond, mais presque toujours mal exprimées. Il fait des portraits, mais il manque les beaux côtés, et il ne sait peindre la nature que dans le *goût Flamand*. Par exemple, dans le fragment cité par Duverdier, il peint ainsi l'état florissant des campagnes avant les troubles.

De moutons fourmiaient les roches bocageuses,  
 De vaches et de bœufs les vaulx (1) marécageuses.  
 Mille escadrons volans couvraient les colombiers ;  
 Mille escadrons courans emplissaient les clapiers.  
 Les gros oiseaux sifflans (2) dont la clameur hautaine,  
 Défendit des Gaulois la bastille romaine :  
 Les mères des poussins pipiant à l'entour,  
 Et leur père barbu, vrai prophète du jour :  
 Et mille autres oiseaux divers en leurs plumages,  
 De la maison rustique illustraient le ménage.

(1) Pour vallées.

(2) Des oies.

Je ne parle point du ridicule outré de l'expression à qui l'auteur avec ses traits énigmatiques a voulu donner de la noblesse ; mais est-ce faire une description touchante du bonheur de la paix opposé aux calamités des troubles civils , que de dire que les colombiers étaient pleins de pigeons , que les garennes étaient garnies de *lapins* , que les oisons , qu'il appelle de *gros oiseaux sifflans* , les mères des poussins , où les poules avec leur père barbu , c'est-à-dire le coq , *de la maison rustique illustraient le ménage* ? C'est imiter Dubartas , qui appelle le soleil le *Duc des Chandelles* , ou le Mantouan , qui pour peindre la nature , met un berger derrière un buisson dans une posture aussi indécente qu'elle est naturelle. Concluons donc que si Duverdier avait voulu nous donner les vers d'Aubert comme une preuve de la supériorité de son talent poétique , il aurait manqué de jugement ; mais s'il ne l'a fait que pour nous mettre en état d'apprécier son mérite , on doit lui en savoir gré. Les articles du père Nicéron où l'on a suivi cette méthode , sont presque toujours les meilleurs. Continuons le catalogue des écrits d'Aubert.

6° *Les Retranchemens de G. Aubert de Massoignes , conseiller du roi , et son avocat-général en la Cour des Aides* , in-8° , au mois de novembre 1585 : c'est la date de l'avertissement. Le titre de *Retranchemens* qui pourrait donner une idée fausse , n'est donnée à ce livre que parce que l'auteur avait *retranché* à ses occupations pour travailler aux pièces qu'il contient.

La première , adressée à M. le président de Thou , est un hymne de 400 vers avec la traduction en latin , par Scévole de Sainte-Marthe.

7° *La Connaissance de soi-même , en prose.*

8° *La Consolation que prend l'homme sage , prévoyant les mauvaises rencontres qui lui peuvent arriver.*

Quand Aubert , en 1591 , joignit la fonction d'avocat des parties à celle d'avocat-général , bien des gens y trouvèrent à redire dans la haute robe , et en particulier dans sa compagnie : il y avait longtemps que ces deux fonctions étaient distinguées. On n'était plus accoutumé à voir un avocat du



roi être celui du public, quoique dans l'origine et longtemps après, cela eût eu lieu comme nous l'apprend Loysel, et ainsi que cela se pratique encore dans les sièges inférieurs à la cour. Aubert voulut faire voir qu'il n'y avait point d'indécence dans sa conduite, c'est l'objet d'un petit ouvrage qu'il publia sous ce titre : *la Bienséance à Messieurs de la Cour des Aides*, in-8°, pp. 40.

Ce petit morceau est un de ceux qui méritent le plus d'être lus : il renferme quelques particularités de la vie d'Aubert.

9° On a enfin de cet auteur : *les Occasions*, 1595, in-8°, pp. 64. Ce sont quatre discours politiques composés en différentes occasions. L'auteur leur a donné ces titres bizarres : *les Remueurs*, *les Chevaux*, *le Bien public*, *les Vents*. La Croix du Maine, qui l'appelle docte et éloquent, dit qu'il avait environ 50 ans en 1584 ; ainsi, en fixant sa mort à la fin du seizième siècle, il a vécu quelques 63 ans. Pierre Langlois de Bel-Etat lui dédie son cinquante-deuxième tableau de l'Épi, et lui adresse ces vers qui prouvent l'estime qu'il faisait de ses ouvrages, pag. 108.

A MONSIEUR AUBERT,

AVOCAT DU ROI EN LA COUR DES AIDES DE PARIS.

C'est à vous seul, mon Aubert, que j'ordonne  
L'épi qui sert à Cérès de couronne,  
Car vous avez mérité même prix :  
Si de nos corps Cérès est la pâture,  
Votre bien dire, et diserte écriture  
N'ont moins de force à paitre nos esprits.

Olivier de Magny lui dédia aussi une de ses Odes, pp. 143.

(Voyez NICERON, t. XXXV, p. 265 et suiv. ; — DUVERDIER-VAUPRIVAS, *Bibl.*, p. 466, 467 et 468 ; — LA CROIX DU MAINE, p. 137 ; — Loysel, *Dial. des Avocats*, p. 537, 544 ; — *Indice alphabétique* de JOLY, à la suite de ce dialogue, p. 630 ; — SAINTE-MARTHE, GONORRY, et les auteurs cités.)

AUBIGNÉ (FRANÇOISE D') (1719), marquise de Maintenon, petite fille de Théodore-Agrippa d'Aubigné, et fille (1) de Constant d'Aubigné et de N. de Cardillac, naquit dans les prisons de Nyort le 28 novembre 1635 (2), suivant son épitaphe par l'abbé de Vertot que nous rapporterons ; et suivant l'auteur de sa Vie, qui vient de paraître le 8 septembre. Elle fut tenue sur les fonts de baptême par François de la Rochefoucault et par M<sup>lle</sup> de Neuillant. La petite d'Aubigné ne sortit des prisons de Nyort que pour y rentrer quelque temps après par le dérangement de son père que sa femme voulut y suivre avec ses enfants. La misère affreuse où cette famille infortunée se trouva plongée, attendrit le cœur de la dame de Vilette, sœur de Constant d'Aubigné. Elle emmena les deux enfants avec elle, et Françoise d'Aubigné eut la même nourrice que la petite Vilette, sa cousine, qui depuis a été M<sup>me</sup> de Sainte-Hermine. Sa mère, dont la tendresse pour ses enfants n'avait rien d'égal que celle qu'elle avait pour son mari, tout indigne qu'il en fût, voulut la retirer de chez la dame de Vilette. Françoise rentra encore une fois en prison. Elle y fut

(1) Théodore d'Aubigné est connu de tout le monde, pour l'homme de qualité de son temps le plus attaché à l'étude, le plus savant et le plus spirituel. Il avait surtout pour la critique et la satire un talent supérieur, son *Baron de Fœnesté* et ses autres ouvrages en sont des preuves. Constant, père de la marquise de Maintenon, était aussi un esprit vif, sublime, et si l'on en croit son père, capable des plus grandes choses, et même auteur. Théodore d'Aubigné dit que pour se réconcilier avec les protestans qu'il avait abandonnés, il fit quelques ouvrages en prose et en vers contre le pape. Il mourut en Amérique en 1647, après bien des malheurs qu'il s'était tous attirés par une conduite fort dérangée.

(Voyez la *Vie de Théodore-Agrippa d'Aubigné* écrite par lui-même, imprimée à Amsterdam en 1731, et celle de *Madame de Maintenon* qu'on vient de publier, depuis la page 9 jusqu'à la page 20.)

(2) Bayle a eu raison de remarquer qu'il ne fallait pas s'en rapporter aux dames lorsqu'elles parlent de leur âge. Dans une lettre du 7 janvier 1680 (p. 157 du premier volume), M<sup>me</sup> de Maintenon écrivant à l'abbé Gobelin son directeur, dit qu'il est honteux d'aller à l'Opéra quand on a près de quarante ans. Elle en avait près de quarante-quatre lorsque sa dévotion la fait parler ainsi.

élevée. Les premiers périodes de sa vie devaient être tristes et aussi humiliées que les derniers ont eu d'élévation. A peine Françoise avait-elle quatre ans qu'elle fut emmenée en Amérique. Ce voyage fut signalé par deux accidents aussi funestes l'un que l'autre : elle tomba malade ; on l'eût morte ; un matelot était prêt de la jeter dans la mer , quand M<sup>me</sup> d'Aubigné, sa vertueuse mère, ayant demandé en grâce qu'il lui fût permis de donner encore un baiser à sa chère fille, s'aperçut qu'elle respirait ; elle la sauva. Ce péché fut suivi d'un autre : le vaisseau fut attaqué par un bâtiment turc. On avait laissé la petite Françoise sur le rivage par négligence. Sa mère qui s'en aperçut, courut la chercher, et elle la trouva environnée d'animaux vénimeux. Elle l'arracha avec un courage que tout autre qu'une mère n'eût pas eu , à des monstres prêts à la dévorer. Dès que cet enfant fut capable de recevoir des impressions de vertu, sa mère ne se contenta pas de la lui enseigner, elle la lui inspira. Elle lui fit lire les Vies de Plutarque, et l'accoutuma à penser dans un temps qu'on n'emploie qu'à dérégler l'imagination des autres enfans par des narrations ridicules et toutes vides de sens et de raison. Elle lui prescrivait souvent de petites compositions pour former son esprit, et lui donner ce style aisé qui distingua dans la suite tout ce qui sortait de sa plume. Elle l'obligeait souvent d'écrire à ses parens. Ces petits exercices lui donnèrent beaucoup de facilité à écrire, elle faisait même les lettres des autres, et en particulier celles de son frère qui était paresseux et qui l'a toujours été.

Après la mort de son père, arrivée, comme nous l'avons dit dans son article, en 1647, elle repassa en France avec sa mère. Elle avait treize ans. M<sup>me</sup> de Vilette, sa tante, se chargea de son éducation. Cette dame était calviniste, la mère de Françoise était catholique ; mais la situation indigente où elle se trouvait, la fit résoudre à la laisser entre les mains de sa belle-sœur. La jeune d'Aubigné qu'on avait déjà accoutumée à raisonner, ne se servit du progrès de sa raison que pour se livrer avec passion à l'erreur que lui fit goûter M<sup>me</sup> de Vilette.

ctérise bien. Elle fut obligée de se retirer de l'église : ayant affecté de ne pas recevoir un soufflet de sa mère : et de ne pas frapper l'autre joue, *il est beau de* la mère n'ayant pu la retirer des mains de sa fille, M<sup>me</sup> de Neuillant, mère de la duchesse de Nemours, et sa parente, obtint un ordre du roi de ne pas l'arracher. Elle voulut aussi arracher la petite duchesse de sa mère, mais elle y réussit mal, s'y étant prise par des voies de dureté, qui n'ont rien de persuasif. Elle la réduisit aux offices les plus vils de la campagne. M<sup>me</sup> de Maintenon dans son élévation disait, *que le premier gouvernement qu'elle eût eu, était celui des dindons qu'elle avait gardés.* Un jeune paysan, qui crut que l'état où elle était réduite, remplissait l'espace réel qui était entr'eux, osa même l'aimer, et le lui dire.

Cette aventure fut cause que la jeune d'Aubigné, qui s'en plaignit à sa tante de Vilette, fut conduite au couvent des Ursulines de Nyort. Elle y renonça au calvinisme, ses pensions ayant cessé d'être payées par M<sup>me</sup> de Vilette, elle fut obligée de sortir du couvent ; la charité des communautés a des bornes, quelques mois de crédit furent le terme de celle des Ursulines ; il fallut retourner chez sa mère. Elle alla avec elle à Paris pour quelque procès. L'issue en fut malheureuse ; la mère mourut. Sa fille resta trois mois à Nyort dans une petite chambre. M<sup>lle</sup> de Sainte-Hermine ayant montré à Scarron quelques lettres qu'elle lui écrivait, et où elle avait marqué quelque chose d'obligeant pour ce poète qu'elle avait vu à Paris, Scarron en fut enchanté. Elle revint à Paris : ils se revirent. Il fut piqué des charmes de son esprit et de ceux de sa personne, et lui offrit avec ce ton burlesque qu'il donnait à tout, mais pourtant fort sérieusement, sa mince fortune et sa très laide figure. Le mariage se fit en 1651 ; elle n'avait encore que seize ans. Personne n'ignore quel était Scarron ; il s'est peint lui-même trop souvent dans ses ouvrages. M<sup>lle</sup> d'Aubigné, devenue M<sup>me</sup> Scarron, fit connaissance avec la célèbre Ninon,

à qui toute la France a pardonné ses égaremens en faveur d'un génie unique par sa délicatesse, sa solidité et ses agrémens. Elles devinrent intimes amies. Elle vit aussi chez son mari tout ce qu'il y avait d'esprits formés dans cette philosophie sociable, où le plaisir raisonné paraissait compatible avec la vertu.

Gilles Boileau (1) encore jeune, mais d'un caractère dur et brusque, n'ayant pu être admis dans le cercle brillant qu'on trouvait chez Scarron, fut le seul qui osât en attaquer l'innocence par cette épigramme qu'on trouve à la tête des Mémoires d'Agrippa d'Aubigné.

Voi sur quoi ton erreur se fonde  
Scarron, de croire que le monde  
Te va voir pour ton entretien ?  
Quoi, ne vois-tu pas, grosse bête,  
Si tu gratas un peu ta tête,  
Que tu le devinerais bien ?

Scarron ne fut pas sans réponse : il adressa celle-ci à Gilles Boileau.

Avec Iris je n'ai rien de commun ;  
D'autres l'ont dit : mais c'est tout un ,  
Et j'en rirai si bon me semble ;  
Mais ce que tout le monde , et moi  
Ont de commun ensemble ,  
C'est de croire aussi vrai qu'un article de foi ,  
Qu'un honnête homme et toi  
N'ont rien qui se ressemble.

Tout le monde en effet applaudit à la réponse, et prit le parti de Scarron et de sa femme. On peut dire que l'estime qu'on avait pour la dernière était universelle. La reine Christine de Suède, si difficile sur le compte de son sexe qu'elle

(1) Frère du satirique.

méprisait, estimait M<sup>me</sup> Scarron. M<sup>me</sup> Fouquet ne pouvait se passer de sa société ; les beaux esprits la louèrent. La Mesnardière lui adressa une épître fort longue, et où on lit un éloge assez délicat de son esprit et de ses charmes. On la trouve dans les Poésies de cet auteur sous le titre de *Galanterie*, p. 189, avec cette adresse : *La belle Indienne à la jeune, belle et spirituelle M<sup>me</sup> Scarron*. Je l'aurais rapportée ici, si je ne craignais d'interrompre trop longtemps le fil de ma narration. Je me contente de l'indiquer.

Après la mort de Scarron, arrivée le 27 juin 1667, sa veuve se vit encore une fois exposée à toutes les horreurs de la misère. D'illustres amis la soulagèrent, et entr'autres le maréchal d'Albret et le duc de Brancas. Les refus qu'elle fit des secours intéressés du surintendant Fouquet démentirent la maxime, *que jamais surintendant ne trouva de cruelles*. Ils font aussi un éloge de sa vertu supérieur à tous les soupçons. Ses amis eurent enfin assez de crédit pour faire rétablir en sa faveur la pension médiocre de 1500 livres de son mari. Un mensonge officieux la fit même augmenter de 500 livres. On s'adressa à la reine-mère : la piété de cette princesse était tendre, il s'agissait de secourir une belle et jeune veuve exposée aux périls qui suivent ces deux qualités ; elle fit rétablir la pension sur le pied de 2000 livres.

Avec ce secours, elle se retira chez les Hospitalières de la rue Saint-Jacques. Son mérite lui fit une cour dans sa retraite. Ce fut en ce temps qu'un maçon, nommé *Barbé*, lui prédit à l'hôtel d'Albret, où elle allait souvent, qu'elle arriverait à ce degré d'élévation où on l'a vue. La mort de la reine-mère, ayant occasionné la suppression de la pension de M<sup>me</sup> de Maintenon, elle retomba dans l'indigence et elle sollicita longtemps sans succès le rétablissement de cette pension auprès du jeune roi. Elle l'obtint enfin par le canal de M<sup>me</sup> de Montespan. Ce fut en cette occasion, s'il en faut croire M. de Voltaire, dont on peut se défier en bien d'autres, que le roi lui dit *qu'il l'avait fait attendre longtemps, mais qu'elle avait tant d'amis qu'il avait voulu avoir seul ce mérite auprès d'elle*. Ce

compliment bien examiné ne me paraît point digne de la justesse d'esprit du grand prince auquel on le fait faire. Pour moi, je n'y trouve point le bon mot, ni la fin qu'on y cherche. Le roi avait toujours le mérite de la grâce qu'il faisait, et il fallait qu'on la sollicitât pour qu'il la fit. Il ne la faisait même encore qu'à la prière d'une personne qui se déclarait l'amie de la suppliante.

En 1669, elle fut chargée de l'éducation de M. le comte de Toulouse, dont la naissance était encore un mystère. On lui donna le même emploi pour le prince né en 1670, avec 2000 livres de pension. Le roi, bien loin d'avoir alors quelque goût pour elle, ne l'appelait que le *Bel-Esprit*, genre de personnes qu'il n'aimait pas. Elle suivit ses élèves à la cour. C'était un théâtre digne d'elle, ses talens y brillèrent. Elle devint nécessaire à M<sup>me</sup> de Montespan, dont l'humeur et les caprices lui causèrent bien des chagrins qu'elle sut dévorer avec une force d'esprit admirable, et une prudence qui la fit enfin admirer du roi, qui ajouta 4000 livres à sa pension. Dans une autre occasion, ce prince lui donna même 100,000 livres pour récompenses des soins qu'elle avait pour M. le duc du Maine, dont le roi lui abandonna enfin l'éducation en la laissant même libre du choix des maîtres. Son mérite, entièrement connu de Louis XIV, la mit en état d'acheter la terre de Maintenon en 1674 et non pas en 1679, comme le dit M. de Voltaire, qui se trompe encore en ce qu'il dit, que ce fut le roi qui fit cette acquisition. Cette critique est justifiée par les lettres de M<sup>me</sup> de Maintenon, qui viennent d'être publiées presque en même temps que sa vie. Le roi lui ayant donné le nom de *marquise de Maintenon*, elle en prit le nom et la qualité, et méprisa les mauvais plaisans de Versailles, et les critiques de Paris qui y trouvaient à redire. Les lettres qu'elle écrivit directement au roi, dans les voyages qu'elle fit à Barrège et à Anvers, pour la santé du prince confié à ses soins, achevèrent de confirmer S. M. dans l'estime dont elle l'honorait déjà. Au lieu de dire, comme a fait M. de Voltaire, que son esprit commença sa fortune, et qu'un mé-

rite supérieur l'acheva, il faut dire qu'un mérite supérieur la commença, et que son esprit l'acheva. *Je n'aurais jamais cru*, disait le roi, *qu'un bel-esprit pût si bien écrire*. En prenant cette qualité dans le sens odieux qu'on peut lui donner, il la croyait exclusive du bon esprit, et il le croyait avec raison. Il la fit dame d'atour de M<sup>me</sup> la dauphine : cette princesse, d'un esprit et d'une vertu solides, sans ce faux éclat qui en impose, eût pour la marquise de Maintenon la considération qu'il était difficile de lui refuser ; il ne tint qu'à elle de remplacer la duchesse de Richelieu ; dame d'honneur. Elle refusa un poste, qui sans rien ajouter à la faveur réelle dont elle jouissait, aurait encore animé l'envie contre elle. Je n'entrerai point dans le détail des dernières années d'une vie qu'elle aurait voulu cacher à toute la terre, et que son élévation exposait malgré elle à tous les regards. Je ne puis pourtant m'empêcher de donner ici une preuve des hommages rendus à sa vertu ; on la trouve dans le Mercure Galant du mois d'avril 1690 : c'est un bref que lui écrivit en ce temps-là le pape Alexandre VII. Après un grand éloge, où ce pape s'exprime en ces termes : *Præstantes, ac magnoperè commendabiles nobilitatis tuæ dotes* ; il la prie d'accorder à l'abbé Trévisani, porteur du bref, toute la faveur et l'assistance possible à la cour, où ses grandes qualités lui avaient acquis avec justice un crédit généralement approuvé : il lui recommande même les intérêts du Saint-Siège. *Illud vicissim à te petimus ut prædicto filio. . . . ed gratiâ quâ apud omnes ordines ob suprâ memoratas dotes ac prærogativas, tuas meritò istic obtines, diligenter adesse velis, nec minori contentione à te flagitamus ut filialem tuam ergâ sanctam hanc sedem observantiam, quotiescumque opus fuerit, adimplere satagas, ejusdem sedis rationes impensè promovendo.*

Je ne dois pas omettre que M<sup>me</sup> de Maintenon fit obtenir en 1680 à l'illustre Scuderi, si vantée sous le nom de *Sapho*, une pension de 2,000 livres, et qu'elle récompensa différens auteurs qui lui dédièrent des ouvrages de piété, dont elle avait établi le goût, et si j'osais le dire, la mode. Le Traité



*de la Vie parfaite*, par Vernage, lui fut dédié en 1698 : le même auteur lui avait dédié, en 1690, les *Nouvelles Réflexions*, ou *Sentences et Maximes morales et politiques*. L'abbé de Choisi lui dédia sa traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*, etc.

Cette femme illustre mourut dans la pratique de la plus haute dévotion, âgée de 84 ans, dans l'abbaye royale de Saint-Cyr, monument éternel de sa piété, fondée à sa sollicitation par Louis XIV (1), pour l'éducation de 300 jeunes demoiselles. On voit dans le chœur de cette église, sur une tombe de marbre noir, son épitaphe composée par l'abbé de Vertot. Elle mérite de paraître ici, elle ornera ce recueil. On y trouvera une preuve qu'on peut se servir avec succès de notre langue pour les inscriptions, aussi bien que de la langue latine. La voici telle qu'elle m'a été envoyée copiée sur le lieu.

CI GIT,

Très haute et très puissante dame,  
Madame Françoise d'Aubigné,  
Marquise de Maintenon.

Femme illustre, femme vraiment  
Chrétienne :

Cette femme forte que le sage chercha  
Vainement dans son siècle,  
Et qu'il nous eût proposée pour modèle  
S'il eût vécu dans le nôtre.

Sa naissance fut très noble,  
On loua de bonne heure son esprit,  
Et plus encore sa vertu,

La sagesse, la douceur, la modestie  
Furent son caractère qui ne se  
Démentit jamais.

Toujours égale dans les différentes  
Situations de sa vie,  
Mêmes principes, mêmes règles, mêmes  
Vertus.

(1) En 1686.

Fidèle dans les exercices de piété,  
Tranquille au milieu des agitations  
De la cour.

Simple dans la grandeur,  
Pauvre dans le centre des richesses,  
Humble au comble des honneurs,  
Révérée de Louis-le-Grand,  
Environnée de gloire,  
Autorisée par la plus intime confiance,  
Dépositaire des grâces,  
Qui n'a jamais fait usage de son pouvoir  
Que par sa bonté;  
Une autre Esther dans la faveur,  
Une seconde Judith dans la retraite  
Et l'oraison.

La mère des pauvres,  
L'asile toujours sûr des malheureux.  
Une vie si illustre a été terminée par une  
Mort sainte et précieuse devant Dieu,  
Son corps est resté dans cette sainte maison  
Dont elle avait procuré l'établissement.  
Elle a laissé à l'univers l'exemple  
De ses vertus.  
Décédée le 13 d'avril 1719.  
Née le 28 de décembre 1636.

Nous avons déjà parlé en différentes occasions de l'esprit de M<sup>me</sup> de Maintenon ; quand on n'en aurait pour preuve que le rang qu'elle obtint à la cour du plus grand de nos monarques, elle serait concluante. Cette cour polie, délicate, et où l'on ne se méprenait pas sur la vérité des talens, a toujours regardé M<sup>me</sup> de Maintenon comme un génie supérieur. Ses ennemis même, car la vertu la plus pure, le mérite le plus réel ne font point éclipser ce mouvement de jalousie qui forme la haine, ils le font naître, ils en sont l'aliment ; ses ennemis, dis-je, étaient d'accord avec ses amis les plus tendres sur les éloges que méritaient son esprit. Jamais Scarron n'en eut tant que depuis qu'il devint son époux. Elle était la muse qu'il consultait : il lui donnait un pouvoir absolu sur ses écrits. Son roman comique ne serait peut-être

pas un ouvrage immortel, si elle n'y avait jeté cet œil juste qui distingue le naïf, le vrai, l'atticisme d'avec la turlupinade, le faux qui infectait souvent les écrits de Scarron. Ragotin eût peut-être été un Jodelet ou un dom Japhet, sans la censure de M<sup>me</sup> de Maintenon. Enfin le recueil de quelques-unes du grand nombre de lettres qu'elle a écrites, vient de lui assurer un rang égal à celui de la célèbre Sévigné, et supérieur à celui de Voiture. Ce recueil vient de paraître sous ce titre : *Lettres de madame de Maintenon, à Nancy, chez Deilleau* (Paris, 1752, in-16, deux tomes.). On peut les regarder comme des modèles de ce style vrai, noble, facile, qu'on cherche toujours dans les lettres, et qu'on y trouve rarement. L'esprit brille ; mais c'est d'un éclat sincère, jamais aux dépens de la raison. Il ressemble à ces enfans bien élevés, dont les saillies, le feu, la vivacité, sont guidés par un gouverneur raisonnable. Le guide de l'esprit, chez M<sup>me</sup> de Maintenon, c'est la nature, c'est le vrai. On y trouve de l'or, et point de clinquant : tous ses portraits sont de main de maître. Ses figures élégantes ne perdent rien à l'examen ; sa diction est si brillante, qu'on serait tenté d'accuser l'éditeur d'avoir donné quelquefois le vernis de la nouveauté à ses phrases. Ce style vif, ces termes qui paraissent consacrés par un usage récent, et dont quelques-uns sont même inconnus aux écrivains les plus polis du siècle de Louis XIV, pourraient donner matière au soupçon. Quoi qu'il en soit, tout est marqué au coin qu'on reconnaît dans ces écrits qui ne dépendent ni du caprice, ni de ces goûts de hasard qui s'éclipsent aussi promptement que la mode d'une coiffure, ou le tour de la *pretintaille* d'un jupon. Peut-on dire plus délicatement à une amie qu'elle l'aimait tendrement ? C'est ainsi qu'elle parle dans la première lettre à M<sup>lle</sup> de Sainte-Hermine : *Je m'assois avec un plaisir toujours nouveau sur cette chaise que vous avez travaillée de vos mains ; et quand je veux écrire, je ne suis contente ni de mes expressions ni de mes pensées, si je ne me sers pas de vos plumes et de votre papier.* Elle écrit ainsi à l'illustre Ninon absente de Paris : *Tous vos amis soupirent après*

*votre retour ; ma cour en est grossie. Mais c'est un faible dédommagement pour eux : ils causent , ils jouent , ils boivent , ils baillent.*

Elle parle dévotion et piété avec toute la force , toute l'onction du directeur le plus éclairé , et le plus raisonnable. *Tout est vanité , tout est affliction d'esprit* , dit-elle , à M<sup>lle</sup> de Palaiseau , trompée par un amant pour qui elle avait eu trop de confiance ; *l'expérience doit vous l'apprendre. Jetez-vous dans les bras de Dieu ; il n'y a que lui dont on ne se lasse point , et qui ne se lasse jamais de ceux qui l'aiment.* On trouve dans la lettre à M<sup>me</sup> de Pommereul un badinage très délicat. M. Scarron , lui écrit-elle , *ne trouve rien de si beau que vous ; M<sup>me</sup> de Brienne est jalouse , M<sup>me</sup> de Fiesque l'est aussi , jugez combien je dois l'être ! Je ne vous remercierai point de cette belle et magnifique chasuble , c'est le présent d'une rivale trop redoutable ; si j'en croyais mes amis , je vous priverais des prières de l'église. . . .* Elle exprime les maximes les plus solides de la morale avec autant de grâces. *Séparez-vous des plaisirs* , dit-elle à son frère , *ils coûtent toujours cent fois plus que les besoins.* Sa lettre au même marquis d'Aubigné , alors gouverneur d'Amersfort , est une de celles qui feront le plus d'honneur à son esprit , et surtout à son cœur : il maltraitait les huguenots. *Cela n'est pas d'un homme de qualité* , lui écrivit-elle , *ayez pitié de gens plus malheureux que coupables. Ils sont dans des erreurs où nous avons été nous-mêmes , et d'où la violence ne nous aurait jamais tirés. Henri IV a professé la même religion. . . . Il faut attirer les hommes par la douceur et la charité. Jésus-Christ nous en a donné l'exemple , et telle est l'intention du roi. . . . ni Dieu , ni le roi , ne vous ont donné charge d'âmes : sanctifiez la vôtre , et soyez sévère pour vous seul.* Dans une autre lettre au même , elle exprime en peu de mots l'amour qu'elle avait pour sa patrie. *Je suis* , dit-elle , *dans un pays où l'on parle Poitevin , et ce seul mérite m'y fait trouver partout bonne compagnie.* A l'égard des portraits , elle en fait de ravissans : celui de l'Aumônier est un de ceux-là ; il vaut ceux du Lutrin les plus finis. *Il est triste ou gai* , dit-elle , *suivant la bonne ou la mauvaise hôtellerie. Il s'admire de ne pas succomber à la fatigue d'un voyage qu'il fait*

AUGIER (CHRISTOPHE) (1675), sieur de la Terraudière, avocat à Nyort, maire, capitaine, et l'un des échevins de la ville de Nyort, publia en 1675 *le Thrésor des titres justificatifs des privilèges et immunités, droits et revenus de la ville de Nyort, ensemble la liste de ceux qui ont été maires de ladite ville, et celle des maires, échevins et pairs d'à présent*, in-16, à Niort 1675. L'auteur dédia son recueil à Philippe de Montault de Benac, duc de Navailles et de la Valette, pair et maréchal gouverneur de la Rochelle, etc., et des ville et château de Nyort. Cette lettre est un panégyrique du duc de Navailles assez détaillé, mais d'un style enflé, pesant, et qui fait connaître que l'auteur ne s'était jamais beaucoup exercé. La permission est donnée par M. Jouslard, lieutenant-général de Nyort, et datée du 15 juillet 1675. On trouve à la tête du recueil un détail de l'état de la ville de Nyort, où l'auteur a négligé tout ce que l'antiquité aurait pu lui fournir pour le topographique, ou l'histoire civile et ecclésiastique. Tout ce qu'on y apprend c'est que Nyort est la seconde ville du Poitou, qu'il y avait autrefois trois paroisses, et qu'il n'y en a plus que deux, Notre-Dame et Saint-André, dont le clocher, dit l'auteur, est un des plus beaux édifices du royaume. Après cette précieuse remarque, il fixe le nombre des communians à onze ou douze mille, sans compter les P. réformés. Suit l'énumération des maisons religieuses et des autres communautés; il parle du siège royal et du corps de ville, de l'élection et de la justice consulaire, et des foires de Nyort. Après ce détail, il dit ce qu'il devait dire d'abord, que Nyort est situé sur la rivière de Sayvre et qu'il y a ce qu'il appelle un port ou un fort beau hâvre. Il donne pourtant quelques traits d'érudition en citant sur la ville de Nyort ce vers de Philippe-le-Breton.

*Lodunumque ferax Cereris, Bacchique Nyorthum.*

Mais si l'auteur n'a pas réussi dans cette partie, son recueil n'en est pas moins estimable par l'importance des différentes

grande réputation par le livre qu'il composa et qui parut pour la première fois à Amsterdam en 1693, sous ce titre : *Histoire des Diables de Loudun, ou de la Possession des Religieuses Ursulines, et de la condamnation et supplice d'Urbain Grandier, curé de la même ville*. L'édition dont je me sers est datée de 1694, à Amsterdam, chez Abraham Wolfgang, in-12, p. 473, et peut-être est-ce l'édition que M. de la Menardaye date de 1693. Quoi que ce dernier auteur, dont je respecte fort la piété, puisse dire de l'ouvrage d'Aubin, il n'est point sans mérite. Ses pensées ne sont point triviales, son style est fin et n'a rien de rampant, son ton n'est point déclamateur ni emporté, et je crois qu'on peut l'estimer, sans qu'on soit du nombre de ceux à qui M. de la Menardaye (1) applique ces vers où il insulte de gaité de cœur bien d'honnêtes gens qui ne méritent point l'apostrophe.

Méchans et sots sont la plupart des gens,  
De sots comme eux, et doublement méchans :  
De ceux-là seuls ils célèbrent la fête ;  
Car n'ayez peur que d'un sage on s'entête.

Si l'application était juste, il faudrait convenir que depuis soixante ans il ne s'est presque trouvé dans le public que des *méchans et des sots*, non-seulement chez les protestans, mais chez les meilleurs catholiques, qui ne se sont pas fait un point de foi de mépriser la relation d'Aubin, en ce qu'elle n'intéresse point la foi, ni de croire la possession des religieuses de Loudun, comme un article du symbole. Mais, dit le critique, tout est méprisable dans cet ouvrage ; l'auteur est un homme infecté des erreurs du calvinisme : il n'a ni le mérite du style, ni celui de la vérité dans les faits. Pour la religion d'Aubin, c'est un malheur ; mais la foi et la religion d'un homme ne règlent point l'estime qu'on a pour ses ouvrages :

(1) Dans le livre intitulé : *Examen et discussion critique de l'Histoire des Diables de Loudun*, Liège, (Paris, 1749, de Bure.)

AUGIER (CHRISTOPHE) (1675), sieur de la  
 avocat à Nyort, maire, capitaine, et l'un  
 la ville de Nyort, publia en 1675 le *Thésor*  
*tifs des privilèges et immunités, droits et r*  
 Nyort, ensemble la liste de ceux qui ont été  
 et celle des maires, échevins et pairs d'à  
 1675. L'auteur dédia son recueil à  
 Benac, duc de Navailles et de la  
 gouverneur de la Rochelle, etc.  
 Nyort. Cette lettre est un pa  
 assez détaillé, mais d'un  
 connaitre que l'auteur ne  
 permission est donnée  
 de Nyort, et datée d  
 du recueil un détail  
 teur a négligé tout  
 pour le topograp  
 Tout ce qu'on  
 du Poitou, qu  
 noblement.

en a plus  
 clocher, d  
 de Chaunay en Poitou. Saint Junien, premier  
 Après c  
 munir  
 mès  
 co  
 (2) à trois lieues de Poitiers, eut soin de lui dès sa  
 première jeunesse, et se fit un devoir de l'instruire dans la  
 point et dans les lettres. Aurémond profita des leçons de  
 saint Junien, et ayant été élevé au sacerdoce, il lui succéda  
 dans sa qualité d'abbé de Mairé. Ce fut en 587 qu'Aurémond  
 se vit chargé de la conduite de ce monastère. Dom Rivet le fait  
 vivre jusqu'en 625 et même au-delà. On ne saurait douter,  
 ajoute-t-il, que le premier auteur de la vie de Saint-Junien,  
 composée depuis par Wulphin Boëce, ne fut l'abbé Auré-  
 mond : on en trouve les preuves dans Boëce même, suivant

(1) Ce sont les premières que Nyort tiennent de nos rois.

(2) C'est en cet endroit, qu'on prétend que se livra la fameuse bataille  
 à laquelle on a donné le nom de Poitiers, à cause du voisinage entre le  
 roi Jean et le prince de Galles, le 19 septembre 1356.

qu'il cite, ne paraîtront pas une  
toutes sortes de lecteurs. Tout  
qu'Aurémon fit connaître  
rien, que ses récits ren-  
isto (*Auremundo*) nar-  
est vrai que près de  
et Wulphin peu-  
is si cette vie  
ouvelle? Tout  
quin n'a fait  
RIVER, t. III,

de d'Angle en Poitou (1),  
en Languedoc, ne paraîtrait  
pas quelquefois des savans qu'on  
de Poitevins, par le long séjour et les  
qu'ils ont eus en cette province. Je sais bien  
absolument sur quoi il se fonde (2). Ce qu'il y a de  
certain, c'est que quelques auteurs le font naître en Sain-  
tonge (3), et ce sentiment me paraît très plausible. En effet,  
la seigneurie d'Authon, dont Jean d'une famille très noble,  
portait le nom, est en Saintonge; Antoine d'Authon dont il  
parle depuis la page 341, de son histoire de Louis XII,  
publiée par Théodore Godefroy, jusqu'à la page 365., était  
vraisemblablement son parent; le silence de Bouchet sur le  
lieu de sa naissance est encore un espèce d'argument: mais  
laissons cette discussion. D'Authon, né vers l'an 1466, a passé

(1) Angle à cinq lieues de Poitiers, près Chauvigny.

(2) Tout ce que j'ai pu recueillir d'histoire, dit-il, p. 357, t. XI, de  
sa Bibl. franç., concernant ce poète et historien, c'est qu'il était de Poitiers.  
Dans tout ce qu'il rapporte de monumens historiques sur Jean d'Authon,  
ce qui se borne à son épitaphe, par Bouchet, et à quelques autres pièces  
du même auteur, on ne voit rien qui donne à Jean d'Authon, Poitiers pour  
patrie, plutôt que la seigneurie d'Authon en Saintonge.

(3) Bayle, d'après l'Auteur de l'histoire du cardinal d'Amboise.



lippe-Auguste de l'an 1204 (1), et de celles de saint Louis, données à Saint-Maixent au mois de juillet 1230.

Une preuve que le copiste a pu se tromper dans bien des occasions, se tire non seulement de son ignorance prouvée dans notre histoire, mais de la manière dont il a copié la fin des lettres de Philippe-Auguste. Je serais trop long si j'en-trais dans l'examen critique de toutes ses erreurs. Cependant le recueil est utile, et en particulier pour la province et pour la ville de Nyort, son domaine, et les droits et privilèges de ses officiers ; et l'on ne saurait s'empêcher de louer le zèle d'un citoyen qui se charge d'un travail où il y a peu de gloire à acquérir, et le désagrément de la lecture de quantité de vieux titres à essayer. On y trouve une suite chronologique des maires depuis l'an 1318 jusqu'en 1675, que Christophe Augier fut continué pour la troisième fois. La mairie est annuelle, et elle donnait autrefois le privilège de noblesse, en déclarant par le maire le jour de son élection, qu'il entendait vivre noblement.

AURÉMOND (625 *ou environ*), abbé de Mairé, naquit dans le voisinage de Chaunay en Poitou. Saint Junien, premier abbé de Mairé, dont le corps fut dans la suite transféré à Noaillé (2) à trois lieues de Poitiers, eut soin de lui dès sa première jeunesse, et se fit un devoir de l'instruire dans la piété et dans les lettres. Aurémond profita des leçons de saint Junien, et ayant été élevé au sacerdoce, il lui succéda dans sa qualité d'abbé de Mairé. Ce fut en 587 qu'Aurémond se vit chargé de la conduite de ce monastère. Dom Rivet le fait vivre jusqu'en 625 et même au-delà. On ne saurait douter, ajoute-t-il, que le premier auteur de la vie de Saint-Junien, composée depuis par Wulphin Boèce, ne fut l'abbé Aurémond : on en trouve les preuves dans Boèce même, suivant

(1) Ce sont les premières que Nyort tiennent de nos rois.

(2) C'est en cet endroit, qu'on prétend que se livra la fameuse bataille à laquelle on a donné le nom de Poitiers, à cause du voisinage entre le roi Jean et le prince de Galles, le 19 septembre 1356.

dom Rivet. Les termes qu'il cite, ne paraîtront pas une preuve bien convaincante à toutes sortes de lecteurs. Tout ce qu'on en peut induire, c'est qu'Aurémond fit connaître autant qu'il le put la sainteté de Junien, que ses récits rendirent ses miracles publics. *Plura isto (Auremundo) narrante innotuerunt sancti viri miracula*. Il est vrai que près de deux siècles de distance entre Aurémond et Wulphin peuvent faire adopter cette interprétation : mais si cette vie existait, pourquoi Wulphin en donnait-il une nouvelle ? Tout ce qu'on peut répondre à cela, c'est que Wulphin n'a fait que polir, et étendre celle d'Aurémond. DOM RIVET, t. III, septième siècle, p. 538.

AUTHON, (JEAN D') (1527), abbé d'Angle en Poitou (1), prieur de Clermont de Lodève en Languedoc, ne paraîtrait point ici, si je n'adoptais pas quelquefois des savans qu'on peut regarder comme Poitevins, par le long séjour et les établissemens qu'ils ont eus en cette province. Je sais bien que M. l'abbé Goussier, qui a écrit l'histoire de Poitou, ignore absolument sur quoi il se fonde (2). Ce qu'il y a de certain, c'est que quelques auteurs le font naître en Saintonge (3), et ce sentiment me paraît très plausible. En effet, la seigneurie d'Authon, dont Jean d'une famille très noble, portait le nom, est en Saintonge; Antoine d'Authon dont il parle depuis la page 341, de son histoire de Louis XII, publiée par Théodore Godefroy, jusqu'à la page 365, était vraisemblablement son parent; le silence de Bouchet sur le lieu de sa naissance est encore un espèce d'argument : mais laissons cette discussion. D'Authon, né vers l'an 1466, a passé

(1) Angle à cinq lieues de Poitiers, près Chauvigny.

(2) Tout ce que j'ai pu recueillir d'historique, dit-il, p. 357, t. XI, de sa Bibl. franç., concernant ce poète et historien, c'est qu'il était de Poitiers. Dans tout ce qu'il rapporte de monumens historiques sur Jean d'Authon, ce qui se borne à son épitaphe, par Bouchet, et à quelques autres pièces du même auteur, on ne voit rien qui donne à Jean d'Authon, Poitiers pour patrie, plutôt que la seigneurie d'Authon en Saintonge.

(3) Bayle, d'après l'Auteur de l'histoire du cardinal d'Amboise.

pour un des plus beaux génies de son temps, il prit dans sa jeunesse le parti du cloître dans l'ordre de Saint-Augustin. Il aimait l'étude de l'histoire et les amusemens de la poésie. Jean Bouchet l'appelle son maître, c'est de lui, dit-il, qu'il avait appris l'art de *poésie* et celui de *rhétorique*, c'est-à-dire de bien écrire en prose et en vers. Quoique dans la retraite, ses productions le firent connaître, peut-être son nom y contribua-t-il aussi. On peut regarder Louis XII comme un des plus savans de nos rois. Non seulement il avait été élevé dans le goût de l'étude et des sciences, mais sa captivité au château de *Lusignan en Poitou*, et dans la tour de Bourges, après la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier (1) lui avait donné lieu de s'appliquer à la lecture; il était devenu, dit saint Gelais de Montlieu (2) *le plus grand historien* de son temps, c'est-à-dire que personne n'avait une connaissance plus étendue de l'histoire que Louis. Il aimait les gens de lettres, d'Authon eut le bonheur de lui plaire; il le tira de son monastère, et le nomma son historiographe, ou comme on parlait alors son *chroniqueur*. Par cet emploi, d'Authon se vit obligé de suivre la cour et son maître. Il était chargé d'écrire l'histoire de son règne; pour le faire avec succès, on croyait alors avec justice que l'auteur devait être présent, autant que cela se pouvait, aux événemens qu'il écrivait. Pour le mettre en état de le suivre, le roi lui donna l'abbaye d'Angle en Poitou, et le prieuré de Clermont-de-Lodève en Languedoc. Par la lecture des ouvrages de Jean d'Authon on voit qu'il fut presque toujours auprès du roi depuis qu'il eut le titre d'historiographe. Dans les choses où il n'était pas assez instruit pour en parler avec certitude, il prenait même la liberté de s'adresser quelquefois à S. M. qui se donnait la peine de l'éclairer, ou qui le renvoyait à quelques personnes de sa cour. Cette circonstance donne bien du poids à ce qui nous vient de la part de J. d'Authon :

(1) Livrée le 28 juillet 1488.

(2) Dans l'histoire de Louis XII.

c'est lui-même qui nous l'apprend en parlant d'un événement singulier dont nous aurons lieu de dire quelque chose. Après la mort de Louis XII, arrivée l'an 1515 (1), Jean d'Authon se retira à son abbaye d'Angle, et y vécut en vrai solitaire, et avec tout l'esprit de sa règle. Sa naissance et le rang qu'il avait tenu ne furent point pour lui des raisons de s'affranchir de ses devoirs. Faisons parler Bouchet son dève. C'est ainsi qu'il s'exprime dans l'építaphe (2) qui peut servir d'éloge historique à l'abbé d'Authon : son vieux style conserve encore quelques grâces.

Dix ans avant que mourut ce bon père ,  
 Austère vie il tint en monastère ;  
 En méprisant par merveilleux dédain ,  
 Les gens du monde, et tout honneur mondain.  
 Il ne dormait en mol lit sans courtines :  
 Toujours était le premier à matines.  
 Il se rendait si très humble et abject ,  
 Qu'il ne semblait être abbé mais sujet ,  
 Et tellement qu'on ne l'eût pu connaître  
 Entre les siens. Religieux en cloître  
 Par lui étaient grans (3) Boubans reboutés.  
 Combien qu'il fut noble de deux côtés ,  
 Il ne voulait chasse ne vennerie ,  
 Riches habits, ne pompeuse écurie.  
 En solitude il vivait tout seulet ,  
 Se contentant d'un prêtre et d'un varlet.

Le reste de l'építaphe de Jean d'Authon par Jean Bouchet nous apprend qu'il mourut âgé de plus de soixante ans, au mois de janvier 1527, c'est-à-dire 1528 suivant notre style, Bouchet ayant sans doute suivi le style aquitanique. Outre les éloges qu'il lui donne dans cette építaphe, et dans quel-

(1) Le 1<sup>er</sup> janvier.

(2) Folio 79, verso, építaphes de diverses personnes à la suite des építaphes des rois de France, de l'édition in-fol. de 1535.

(3) *Boubans*, luxe, pompe en train, en table, en meubles, etc. De-là le mot *bombance*.

lippe-Auguste de l'an 1204 (1), et de celles de saint Louis, données à Saint-Maixent au mois de juillet 1230.

Une preuve que le copiste a pu se tromper dans bien des occasions, se tire non seulement de son ignorance prouvée dans notre histoire, mais de la manière dont il a copié la fin des lettres de Philippe-Auguste. Je serais trop long si j'entrais dans l'examen critique de toutes ses erreurs. Cependant le recueil est utile, et en particulier pour la province et pour la ville de Nyort, son domaine, et les droits et privilèges de ses officiers ; et l'on ne saurait s'empêcher de louer le zèle d'un citoyen qui se charge d'un travail où il y a peu de gloire à acquérir, et le désagrément de la lecture de quantité de vieux titres à essuyer. On y trouve une suite chronologique des maires depuis l'an 1318 jusqu'en 1675, que Christophe Augier fut continué pour la troisième fois. La mairie est annuelle, et elle donnait autrefois le privilège de noblesse, en déclarant par le maire le jour de son élection, qu'il entendait vivre noblement.

AURÉMOND (625 ou environ), abbé de Mairé, naquit dans le voisinage de Chaunay en Poitou. Saint Junien, premier abbé de Mairé, dont le corps fut dans la suite transféré à Noaillé (2) à trois lieues de Poitiers, eut soin de lui dès sa première jeunesse, et se fit un devoir de l'instruire dans la piété et dans les lettres. Aurémond profita des leçons de saint Junien, et ayant été élevé au sacerdoce, il lui succéda dans sa qualité d'abbé de Mairé. Ce fut en 587 qu'Aurémond se vit chargé de la conduite de ce monastère. Dom Rivet le fait vivre jusqu'en 625 et même au-delà. On ne saurait douter, ajoute-t-il, que le premier auteur de la vie de Saint-Junien, composée depuis par Wulphin Boëce, ne fut l'abbé Aurémond : on en trouve les preuves dans Boëce même, suivant

(1) Ce sont les premières que Nyort tient de nos rois.

(2) C'est en cet endroit, qu'on prétend que se livra la fameuse bataille à laquelle on a donné le nom de Poitiers, à cause du voisinage entre le roi Jean et le prince de Galles, le 19 septembre 1356.

qui sont échappées au nouveau bibliographe qui a passé rapidement sur cet article.

1° Une ballade suivie d'un rondeau présentée au roi à Ast, où il était au mois d'avril 1507, pour le déterminer à ne pas ménager les Génois, contre lesquels ce prince marchait. Elle a ce refrain : *Leur forces faut par forces humilier*. Le rondeau qui la suit, quelque jugement que porte M. l'abbé Goujet des poésies de Jean d'Anthon, a dû passer pour une pièce excellente, et ne manque pas en effet de certaines beautés. La chute ou le refrain en est heureux, le sens juste et l'expression fort passable. Marot qui a brillé en ce genre, en a de moins bons à quelques irrégularités de versification près. On trouve cette ballade et ce rondeau p. 129 de l'Histoire de Louis XII, de l'édition de 1615 de Théodore Godefroi.

2° Une autre ballade présentée au roi par l'auteur qui avait eu l'honneur de l'accompagner dans l'expédition de Gênes en 1507. Le sujet de la pièce est la conquête de Gênes que d'Anthon regarde comme la plus célèbre que pût faire le roi. Le refrain de la pièce est ce vers : *Roi de la mer et seigneur de la terre*. Elle finit par cet envoi :

Prince, gardez bien Gênes et son domme (1).  
 Puis reposez sûrement votre somme,  
 Et ne doutez (2) pique, ne cimenterre,  
 Ne que nully vous déface ou consomme;  
 Car vous serez et demourrez en somme,  
*Roi de la mer et seigneur de la terre.*

Cette pièce est insérée dans la même Histoire de Louis XII, publiée par Godefroi, p. 232, ch. XXVIII. Les ballades sur ce que l'auteur appelle l'exil de Gênes, c'est-à-dire la conquête qu'en fit Louis XII, se trouvent au chap. XL de la même Histoire, année 1507, p. 319 et suiv. jusqu'à la p. 330.

(1) La grande église de Gênes.

(2) Craignez, d'où le mot redouter.

ques-unes de ses lettres, il nous apprend que l'abbé d'Authon avait fait une traduction abrégée des *Métamorphoses*, apparemment celles d'Ovide.

Métamorphose autrefois a traduite succinctement.

Il ajoute :

Des dix vertus il a fait des ballades,  
En si haut style et beau, que les malades  
Se guériraient en icelles lisant.

Il parle enfin ailleurs des *Épîtres, Rondeaux, Lais et autres écrits*, sans les spécifier, qu'avait composé Jean d'Authon. M. l'abbé Goujet n'a connu des ouvrages en vers, de Jean d'Authon que ceux qui suivent :

1<sup>o</sup> Une épître insérée à la tête du *Panegyrique du Chevalier sans reproches*, par Jean Bouchet, contenant l'éloge de cet auteur, et en particulier de celui de ses *Annales d'Aquitaine*.

2<sup>o</sup> Une autre épître à la fin du *Labyrinthe de fortune* du même auteur.

3<sup>o</sup> *Épîtres* (au nombre de trois) envoyées au roi très-chrétien delà les monts par les états de France, avec certaines balades et rondeaux sur le fait de la guerre de Venise composées, in-4<sup>o</sup>, Lyon 1509. Ces pièces ont l'éloge de Louis XII pour objet.

4<sup>o</sup> *L'Exil de Gènes la Superbe fait par Frère Jean d'Authon, historiographe du roi*, in-4<sup>o</sup>, précédé dans quelques exemplaires d'une *Épître en vers aux Romains*, qui est une satire où l'auteur leur reproche les plus grands vices. M. l'abbé Goujet la croit plutôt de Jean Divry (1) que de Jean d'Authon. On trouve dans M. l'abbé Goujet une légère idée de ces pièces, et les pièces même dans l'histoire de Louis XII, publiée par Godefroy, sous l'année 1507, ch. XL, p. 319.

Il y a plusieurs autres pièces de vers de Jean d'Authon

(1) Voyez DUVERDIER et M. l'abbé GOUJET dans leurs Bibliothèques.

qui sont échappées au nouveau bibliographe qui a passé rapidement sur cet article.

1<sup>o</sup> Une ballade suivie d'un rondeau présentée au roi à Ast, où il était au mois d'avril 1507, pour le déterminer à ne pas ménager les Génois, contre lesquels ce prince marchait. Elle a ce refrain : *Leur force faut par force humilier*. Le rondeau qui la suit, quelque jugement que porte M. l'abbé Goujet des poésies de Jean d'Authon, a dû passer pour une pièce excellente, et ne manque pas en effet de certaines beautés. La chute ou le refrain en est heureux, le sens juste et l'expression fort passable. Marot qui a brillé en ce genre, en a de moins bons à quelques irrégularités de versification près. On trouve cette ballade et ce rondeau p. 129 de l'Histoire de Louis XII, de l'édition de 1615 de Théodore Godefroi.

2<sup>o</sup> Une autre ballade présentée au roi par l'auteur qui avait eu l'honneur de l'accompagner dans l'expédition de Gênes en 1507. Le sujet de la pièce est la conquête de Gênes que d'Authon regarde comme la plus célèbre que pût faire le roi. Le refrain de la pièce est ce vers : *Roi de la mer et seigneur de la terre*. Elle finit par cet envoi :

Prince, gardez bien Gênes et son domme (1).  
Puis reposez sûrement votre somme,  
Et ne doutez (2) pique, ne cimenterre,  
Ne que nully vous déface ou consomme;  
Car vous serez et demourrez en somme,  
*Roi de la mer et seigneur de la terre.*

Cette pièce est insérée dans la même Histoire de Louis XII, publiée par Godefroi, p. 232, ch. XXVIII. Les ballades sur ce que l'auteur appelle l'exil de Gênes, c'est-à-dire la conquête qu'en fit Louis XII, se trouvent au chap. XL de la même Histoire, année 1507, p. 319 et suiv. jusqu'à la p. 330.

(1) La grande église de Gênes.

(2) Craignez, d'où le mot redouter.



remerciemens qu'ils font au roi, qui sans les punir à la rigueur, se contenta de les éloigner des affaires, et de les priver de leurs offices. Cette pièce est remplie de maximes fort sensées; celle qui domine, et qui fait le refrain, c'est qu'*Avarice corrompt toutes vertus*.

*Ballade.*

Qui veut soumettre un pays étranger  
Par faits d'armes (1); ou injures venger,  
Il doit avoir finances à suffire,  
Pour son charroi conduire et arranger;  
Et à ses gens tant donner à manger,  
Que nul par faim les puisse déconfire:  
Des trésoriers bons et loyaux élire;  
Sûrs, diligens, bien experts et propices,  
Prompts à payer, gardans bonne police (2).  
Convoltises ne priser deux fétus (3).  
D'autrui avoir ne porter leurs pélices (4).  
*Avarice corrompt toutes vertus.*

On peut juger par cette première strophe, du mérite des autres; si l'on n'en trouve pas la versification, ou ce qu'on appelle la poésie brillante et agréable, au moins conviendrait-on de la solidité des pensées, du mérite du fonds. Si ces choses étaient dites *en grec* ou *en latin*, les plus délicats les admireraient. Tant il est vrai qu'une langue morte a d'avantages sur une langue vivante !

(1) Le repos tombait encore sur l'*è muet* comme sur l'*è ouvert*, on en fit la différence peu de temps après, sous le règne de François I<sup>er</sup>.

(2) Beaucoup d'ordre.

(3) Du latin *festuca* paille.

(4) Il y a 15 ans que cette phrase aurait eu besoin de commentaire, mais les *fourvres* et les *pélices* étant fort de mode aujourd'hui, et nos financiers étant fourrés, et *en pélices* autant que du règne de Louis XII, il est inutile de s'y arrêter. Reste à savoir si ces *pélices* sont *d'autrui avoir*, c'est-à-dire, aux dépens du public? Jean d'Authon le leur défend, mais nos financiers ne lisent guère les *ballades* de Jean d'Authon.

7° Enfin M. l'abbé Goujet n'a pas connu plusieurs pièces de vers que composa l'auteur sur la mort de dame *Thomassine Espinolle Gênoise* (Génoise) dame *Intindix* du roi Louis XII, que je trouve depuis la page 304 du manuscrit de M. Secousse jusqu'à la page 324 excluse. Le sujet de ces vers est singulier, et je crois que le lecteur en trouvera ici l'exposition abrégée avec plaisir.

Lorsque Louis XII fit son entrée à Gênes, au mois d'août 1502, une noble Génoise nommée *Thomassine Spinola*, jeune et parfaitement belle, trouva ce prince si fort à son gré, qu'elle ne put défendre son cœur des impressions de la tendresse la plus vive. Elle parvint à l'honneur de lui parler; elle supplia le roi de vouloir bien lui accorder la qualité de sa *maîtresse de cœur*, et de prendre celui de son amant; les Italiens appellent cela *Intendio*: qui est à dire, comme s'explique Jean d'Authon (1) *accointance honorable et aimable intelligence*. Elle obtint la grâce qu'elle demandait, la regarda comme la faveur la plus précieuse de la fortune, ne s'occupa plus que du roi, ne vécut plus que pour lui; l'époux même perdit ses droits, *ce qui pourrait donner à penser ce qu'on voudrait*, observe fort raisonnablement Jean d'Authon; mais les mieux instruits, ajoute-t-il, assurent avec vérité qu'il n'y eut jamais dans cet amour tout platonique, que l'esprit et le cœur de la belle d'intéressés. Le roi en effet quitta Gênes; la tendre et *délicate Spinola* y resta, les sens n'étaient point le lieu du commerce, l'amour se soutint. Louis étant tombé dangereusement malade au mois d'avril 1505, il passa pour mort en Italie; ce funeste bruit vint aux oreilles de la belle *Spinola*; elle en fut accablée, l'excès de sa douleur la conduisit au tombeau. Elle en mourut huit jours après. Le roi y fut sensible; un si bon prince pouvait-il regarder indifféremment une si belle passion? Il ordonna à son historien d'Authon de publier la vertu et la

(1) Page 121, sous l'année 1502 de l'Histoire de Louis XII, publiée par Théod. Godefroy en 1620, in-4°.

mort de la défunte. Tel est le sujet qui donna lieu aux pièces de vers qui suivent.

La première est intitulée *Complainte de Gênes sur la mort de dame Thomassine Espinolle Gênoise, dame intendix du roi*. L'auteur qui met dans cette pièce toutes les planettes et le zodiaque en jeu, est fort obscur, et pour faire voir qu'il entendait l'astronomie, il dépayse presque tous ses lecteurs.

La seconde est intitulée *Complainte élégiacque*, et contient un très long éloge de la dame Thomassine Espinolle ou Spinola. Elle a près de 200 vers.

La troisième est l'*Épithaphe parlant par la bouche de la défunte*. Elle y raconte le genre de sa mort; on y lit qu'elle était encore jeune et belle, née à Gênes, et les autres circonstances de son amour que nous avons rapportées.

Cette épithaphe est suivie d'une pièce avec ce titre : *Regret que fait le roi pour la mort de sa dame intendix*. C'est une ballade qui contient encore l'éloge de la défunte. Le refrain est : *Toujours la plaint et sans fin la regrette*. Elle est terminée par un Rondeau.

L'auteur présenta tous ces vers au roi qui était à Tours : le monarque les lut avec plaisir, et ce qui prouve l'innocence de ce tendre commerce à n'en pas douter, c'est que le roi, suivant son historien, envoya les vers à Gênes pour être gravés sur le tombeau de la belle Spinola *en signe de continuelle souvenance et spectacle mémorable*. Tant de bonne foi ne convient qu'à des mœurs pures et innocentes, et exclut tout soupçon.

L'auteur de la Bibliothèque française n'a rien trouvé dans la poésie de Jean d'Authon qui répondit aux éloges de Jean Bouchet; pour moi si je n'adopte pas tous ces éloges, je ne saurais non plus les rejeter entièrement. On trouve dans les vers de notre auteur quelques traces de ce que devait être notre poésie. Il y a de la justesse, des pensées, quelques tours heureux, et surtout dans les ballades. Notre langue était dans son enfance. Des auteurs postérieurs à d'Authon ont plus mal réussi, et ceux qui l'ont précédé n'ont rien fait de mieux. Voilà la règle de mes jugemens.

Passons aux morceaux historiques qui nous restent de Jean d'Authon ; ils sont précieux ; ils doivent nous être chers puisque nous y trouvons l'histoire du meilleur des rois, d'un monarque dont le nom inspire encore la tendresse après un espace de près de trois siècles.

Théodore Godefroy publia en 1620 un manuscrit de Jean d'Authon , contenant l'Histoire de Louis XII depuis 1499 , inclus jusqu'en 1502. Le lecteur peut s'instruire par la table des chapitres qui se trouve à la tête du volume , des faits principaux qui y sont contenus. Il parut in-4°, divisé en deux parties avec leurs titres , le premier sous celui qui suit : *Histoire de Louis XII , roi de France , père du peuple , et des choses mémorables advenues de son règne , es années 1499 , 1500 et 1501 , tant en France qu'au recouvrement du duché de Milan , en la conquête du royaume de Naples et autres lieux , par Jean d'Authon son historiographe , tirée de la bibliothèque du roi , et nouvellement mise en lumière par Théodore Godefroy.*

Le titre de la seconde partie ne diffère qu'en ce qu'elle regarde ce qui s'est passé en 1502 , tant en France , Italie , qu'autres lieux.

Le manuscrit que j'ai sous les yeux contient ce qui s'est passé en 1503 , 1504 et 1505. Il a ce titre à la tête : *S'en suit la chronique de France de l'an 1503 , touchant au premier l'affaire de messieurs Berault , et Stuart , seigneur d'Aubigny , et de ses gens en Calabre.* C'est le sommaire du premier chapitre. Les narrations des faits que comprend l'année 1503 , sont divisées en 25 chapitres. L'année 1504 n'en a qu'un , et l'année 1505 n'en a que trois.

Ce morceau historique n'étant point publié , on nous permettra d'en donner une notice plus étendue que des ouvrages imprimés de d'Authon que tout le monde peut consulter.

Il rapporte dans le premier chapitre la défaite des Français par les Espagnols , sous les ordres de Ferdinand d'Andrade , à la bataille de Séminarre , en Calabre , livrée le 21 avril 1503. Berault Stuart , seigneur d'Aubigny , y fit des prodiges de valeur ; mais l'auteur observe qu'il manqua de

prudence en attaquant l'infanterie Espagnole, dont il aurait eu bon marché, au lieu de donner sur la cavalerie qui tomba sur l'avant-garde, conduite par Imbercourt, qu'elle accabla. Toute la valeur de d'Aubigny ne put réparer cette faute. Ce chapitre finit par un trait de cruauté horrible des Espagnols victorieux. S'étant mis à jouer entr'eux leurs prisonniers, et un gentilhomme Écossais nommé Baslon, ayant été perdu à ce jeu par son maître, le gain occasionna une contestation : il fut mis par morceaux, et chacun de ceux qui prétendaient avoir gagné, partagèrent le cadavre de cette infortunée victime.

Le second chapitre est employé à narrer la journée de Cerignole, où Gonsalve, chef des Espagnols, surnommé le Grand, défit l'armée française commandée par Louis d'Armagnac, duc de Nemours, vice-roi de Naples. Ce nouveau revers, occasionné par le premier, arriva le 28 avril, sept jours après la défaite de Séminarre. On voit dans l'auteur à qui l'on doit imputer la faute de cette défaite, où le brave duc de Nemours qui suivit le conseil du seigneur Yves d'Allegre et des plus emportés, périt l'épée à la main, après avoir reçu trois coups d'arquebuse à travers du corps. Si notre historien loue la prudence et la valeur des uns, il blâme avec liberté la lâcheté et l'imprudence des autres, et se récrie contre le relâchement de la discipline militaire. Il donne encore à la fin de ce chapitre un nouvel exemple de la cruauté des Espagnols ; Champagne roi d'armes ayant trouvé le corps du duc de Nemours, tout nu sur le champ de bataille, se dépouilla de sa cotte d'armes semée de fleurs de lys, pour l'en couvrir ; il fut aussitôt tué, sous prétexte qu'il n'avait plus *de franchise*. Cruauté dit l'auteur de la part de l'ennemi, folie de la part du héraut.

Dans les 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> chapitres, d'Authon continue l'histoire de nos malheurs et des succès des Espagnols, suites des deux batailles dont on vient de parler.

Il rapporte dans le huitième les différens avantages qu'eut le capitaine Louis d'Ars, dans la Pouille contre l'Espagne.

Le roi instruit de l'état de ses affaires en Italie chercha

à y remédier , et remit sur pied deux armées, l'une pour marcher à Naples dont il donna le commandement au vicomte de Thouars , Louis 1<sup>er</sup> de la Trémoille, l'autre pour marcher en Roussillon , sous les ordres du maréchal de Bretagne, Jean Desvieux , qui avait sous lui François d'Orléans , comte de Dunois , chef des deux cents gentilshommes de la maison du roi , et Guillaume de la Marche , général des Suisses. C'est la matière du neuvième chapitre.

L'auteur rapporte dans le suivant le siège de Gafette par Gonsalve. Il y entre dans un détail curieux des noms des officiers et de leurs actions, par mer et par terre. On y lit avec admiration ce qu'il dit du courage de Gabriel d'Albret , sire d'Avannes , qui tout malade qu'il était , et absolument hors d'état d'agir , voulut qu'on le portât dans un lit de camp pour paraître au moins armé le jour d'un assaut général que devaient donner les Espagnols ; mais ils levèrent le siège ce même jour.-Ce fut le 1<sup>er</sup> août 1503.

Le douzième contient la mort du pape Alexandre VI , arrivée le dix-huitième août : *de la mort duquel*, dit l'auteur, *plusieurs parlèrent diversement et au désavantage de sa sainteté... Toutefois*, ajoute-t-il, *comme j'ai su*, *il mourut bien confes*, *très fidèle et bon catholique*, *et après sa mort il demeura le visage et le corps tout ennoirci*, *et très fétide*. L'auteur qui n'en dit pas davantage déclare qu'il ménage l'honneur du saint siège. On voit dans ce même chapitre le récit du voyage du cardinal Georges d'Amboise à Rome , son entrée dans cette ville où il allait chercher la thiare. Jamais prince n'y parut avec plus de magnificence , et n'y fut reçu avec plus d'éclat. Il entra le soir à la clarté de plus de dix mille torches , et aux acclamations de plus de trente mille personnes , criant, *Rouen, Rouen* (1). Le parti du cardinal était soutenu de notre armée qui environnait Rome.

Le treizième chapitre est une relation du siège de Salses , à deux lieues de Perpignan en Roussillon , par l'armée du

(1) Le cardinal en était archevêque.

roi. La tranchée fut ouverte le 12 septembre (1503), mais l'arrivée du roi d'Espagne à la tête d'une armée de plus de quarante mille hommes, sauva les assiégés qui étaient sur le point de capituler, et hors d'état de soutenir plus longtemps. On y voit avec admiration la belle retraite que firent les Français devant l'armée Espagnole commandée par le duc d'Albe, sous les ordres du roi d'Espagne, la valeur du comte de Dunois (1), qui commandait l'avant-garde, et qui avec une poignée de soldats, mais secondé du bâtard de Savoie, et des plus braves officiers de ce siècle, osa présenter le combat à une armée si supérieure en nombre, que le roi d'Espagne fut surpris, et même épouvanté de tant de courage, n'osant pas, malgré sa supériorité, risquer le combat. La peinture que fait Jean d'Authon de l'évêque de Valence, confesseur du roi d'Espagne, *qui eût mieux aimé être devant le grand hôtel de son église, que dans l'endroit où il se trouvait*, et le pieux conseil de l'évêque, qui craignait, dit d'Authon, *pour sa peau*, sont de ces traits que ne saurait bien exprimer toute la politesse de notre siècle. Le roi écouta son confesseur, et cette campagne fut suivie d'une trêve, conclue le 16 novembre 1503, le terme en fut marqué jusqu'au 16 avril suivant.

C'est le sujet du quatorzième chapitre, où l'on trouve l'acte entier de cette trêve signée à Narbonne, par Frédéric de Tolède, duc d'Albe, pour le roi d'Espagne, et par le comte de Dunois pour le roi de France.

L'auteur parle dans le quinzième de la mort de Pierre, d'abord seigneur de Beaujeu, depuis duc de Bourbon, époux d'Anne de France, fille de Louis XI, arrivée suivant d'Authon, le onze octobre 1503 (2), à Moulins en Bourbonnais. Il y rapporte en détail les cérémonies de ses obsèques. L'auteur égaye ce chapitre en rapportant à la fin la hardiesse d'un funambule, c'est-à-dire, *un chemineur de corde, nommé*

(1) François d'Orléans I<sup>er</sup>, duc de Longueville, mort en 1516.

(2) Le père Labbe et quelques autres disent le 10.

*Georges Memustre ; ce sont les termes de l'auteur , lequel fit attacher une grosse corde au plus haut de la grosse tour du château de Mâcon , et aux fenêtres du clocher des Jacobins de ladite ville , à 250 pas de distance , et 26 toises de hauteur . et par là-dessus deux soirs ensuirant chemina , et à la dernière fois depuis la tour dudit château jusqu'audit clocher , où à la vue du roi et de plus de trente mille personnes , fit tout plein de gentilleses , comme basses danses , sauts , gambades , et morisques ; et se pendit par les pieds et par les dents , avec un couvre-chef (chapeau) qui fut une chose bien étrange à regarder et merveilleuse à ouïr ; toutefois il fut vrai , si par prestige la vue humaine fut enchantée.*

Il parle aussi d'une danseuse que l'on appelle saute-relle (1) qui dansait très nouvellement avec hautes jambes et doubles soubresauts.

Le seizième chapitre qui est la suite du douzième , contient l'élévation au saint Siège du cardinal de Sienne , auquel Georges d'Amboise pour éviter le schisme que son opiniâtreté eût pu occasionner , voulut bien donner les treize voix qu'il avait eues pour lui au conclave , et sans lesquelles dit J. d'Authon *ne pouvait trouver ses clefs*. Le nouveau pape prit le nom de Pie III , Georges d'Amboise eut lieu de se repentir d'avoir contribué si puissamment à l'élection de ce pape , puisque sa vie même , au rapport de l'auteur , ne fût pas en sûreté.

On lit dans le dix-septième , le départ de l'armée du roi des environs de Rome , et sa marche par les faubourgs mêmes , l'entreprise de *Roqueseque* , les escarmouches entre l'armée française et celle d'Espagne commandée par le grand Gonsalve , et l'arrivée des Français sur les rives du *Garillant* entre Saint-Germain et Gaiette.

Dans le dix-huitième chapitre , on voit le passage de cette rivière , malgré les efforts que fit l'armée espagnole pour s'y opposer , la mort cruelle du capitaine Riou , tué de sang froid par les Espagnols après des prodiges de courage.

(1) Nous disons sauteur.



D'Authon rapporte dans le dix-neuvième chapitre le supplice d'un hérétique brûlé à Paris pour avoir arraché l'hostie de la main d'un prêtre qui disait la messe dans la salle du palais. D'Authon dit que ce malheureux *ne croyait être d'autre déité que Jupiter et Hercules*, et n'avoir d'autres principes *fors les naturels* (1).

Les exploits du vaillant Louis d'Ars, et ses avantages sur les Espagnols, commandés par Diègue d'Alviane, sont la matière du vingtième chapitre.

Il s'agit dans le vingt-unième de la mort du pape Pie III, 22 jours (2) après son exaltation, *dont aucuns banquiers qui lui avaient prêté deux cents mille ducats*, dit d'Authon, *perdirent tout*, et de l'élection du cardinal (Juhén de la Rovère) saint Pierre *ad vincula* qui la dut entièrement au cardinal d'Amboise, qui eut 24 voix, il ne lui en manquait que deux. Il eut encore l'âme assez belle pour sacrifier ses droits à la paix de l'église, que son compétiteur le cardinal de la Rovère paraissait négliger. Ce dernier prit le nom de Jules II.

D'Authon emploie le vingt-deuxième chapitre à faire voir l'état de l'armée française sur le Garillant, ses avantages sur les Espagnols qui se retirèrent à Suessa, et la disette où se trouvèrent les Français par la mauvaise administration des trésoriers, leur retraite à Gaiette et leur déroute entière après la prise de cette ville. Jamais on ne vit tant de courage et d'héroïsme qu'au milieu des malheurs dont la France fut accablée en Italie. Il faut lire les détails de Jean d'Authon, qui rend une entière justice à tous nos généraux.

Dans le vingt-troisième chapitre, il rapporte la mort de

(1) Voyez les additions à la chronique de MONSTRELET, t. III, feuillet 104; — TOURNÉ, année 1502; — BOUCHET, *Annales d'Aquitaine*, quatrième partie, p. 329 de la dernière édition, le nomme *Hémond de la Fosse, écuyer natif d'Abbeville*. Il dit qu'il était insensé, et cela cadre fort avec le récit de Jean d'Authon.

(2) Suivant d'autres dix jours après, avec soupçon de poison.

Louis de Luxembourg, comte de Ligny, arrivée à Lyon : il entre dans le détail des cérémonies de ses funérailles, il en fait aussi un bel éloge. *Il était, dit-il, proche parent du roi, et son loyal serviteur, ami de l'église, père des gentilshommes, reçu de prouesse, chaperon des dames, avocat des pauvres, appuy du peuple, le parement de cour et l'honneur du royaume de France.* D'Authon y parle de la maladie du roi, que Pierre de Rohan, maréchal de Gié crut si dangereuse, qu'il prit des mesures pour empêcher la reine de repasser en Bretagne : service important qu'il rendait à l'état, mais bien mal récompensé. On voit dans ce même chapitre les soins que prenoit l'auteur pour avoir de bons mémoires et de fidèles instructions.

Le vingt-quatrième est encore un éloge du fameux Louis d'Ars, qui sut se maintenir dans la Pouille pendant plus de trois mois, malgré les Espagnols, auxquels il prit quantité de places, le grand Gonsalve leur général, et Barthélémy d'Alviane, dont toute l'habileté céda à Louis d'Ars. On ne saurait voir sans admiration ce grand homme abandonné de tout secours, sans troupes, sans vivres, sans argent, retourner en France, moins en fuyant, qu'en vainqueur redouté de ses ennemis.

Le vingt-cinquième chapitre est la suite du vingt-troisième ; on y voit la disgrâce du maréchal de Gié, célèbre par sa faveur sous trois rois, trainé en criminel d'Orléans à Chartres, de là à Dreux (1) pour y être confronté au sire d'Albret ; conduit à Paris, où le procureur-général conclut contre lui à la peine de mort, transféré à Toulouse, et enfin privé de

(1) Il y fut même exposé à la risée du sire d'Albret et de toute sa maison. Le maréchal avait une longue barbe : il la prenait dans ses mains et s'en couvrait le visage, tout occupé de ses idées : un singe du sire d'Albret, sauta du lit où son maître était couché et s'attacha à la barbe du maréchal en la lui arrachant. Pierre de Rohan eut bien du mal à s'en débarrasser, et cette scène fit rire tous ceux qui la virent, p. 259 et 260 du manuscrit.

tous ses emplois et du bâton de maréchal. L'auteur convient que son plus grand crime étaient les mesures qu'il avait prises pendant la maladie du roi, pour empêcher la reine de repasser en Bretagne. L'année 1503 et le livre de Jean d'Authon finissent à ce chapitre.

Le second livre ou la seconde partie commence par ce titre : *Ensuit la description des faits de France de l'an 1504.*

L'auteur emploie le premier chapitre à instruire son lecteur de l'élévation de l'amiral (Louis) de Graville (1) à la faveur et au rang de chef du conseil, du nouvel ordre qu'on mit dans les finances, et des punitions que subirent les financiers qui n'allèrent qu'à les priver de leurs emplois, et à la confiscation de leurs biens. Jean Duplessis, surnommé Courcou, fut condamné à être pendu, mais il obtint sa grâce. Enfin ils en furent quittes pour rendre, et pour quelques peines légères, comparées aux malheurs dont ils étaient cause.

L'auteur parle dans la suite de ce chapitre de l'entrée de la reine Anne de Bretagne à Paris, où se jouèrent nouvelles comédies à divers personnages ; de l'état heureux de la France où l'église était unie, noblesse paisible, marchandise plantureuse, labour fructifiant, justice à tous dûment administrée. Pendant l'hiver que le roi et la reine passèrent à Paris, il y eut plusieurs réjouissances. Elles consistèrent en tournois. Dans une de ces parties de plaisir Maugiron passa sa lance au travers du corps de Supplainville. Les clercs du palais et les écoliers jouèrent aussi plusieurs comédies satyriques, où le pauvre maréchal de Gié et les financiers ne furent point épargnés. Ces comédiens allèrent jusqu'à Rome ; et Dieu sait, dit d'Authon, quels lardons ils y semèrent. Il n'y eut pape, ni cardinal, ni empereur, à qui ne jettassent une pierre en leur jardin, et tant en firent qu'à la fin leurs jeux leur furent interdits et aucuns punis. Enfin il est parlé dans ce chapitre des honneurs

(1) Louis Mallet, sire de Graville, mort en 1516, âgé de 78 ans. (Voyez ANSELME, *Amiraux de France*, section 24.

funébres que fit rendre Louis au duc Charles d'Orléans son père dont il fit transporter le corps aux Célestins de Paris, de l'église de Saint-Sauveur de Blois où il avait été inhumé, et de l'ambassade de Georges, cardinal d'Amboise auprès du roi des Romains, auquel il était chargé de remettre quatre-vingt seize mille écus en conséquence d'un traité particulier fait entr'eux. Ce chapitre finit la chronique de l'année 1504 à Pâques.

L'histoire des événemens de l'année 1505 commence par la maladie dont fut attaqué Louis XII, elle fut violente. Il passa pour mort. D'Authon parle du zèle de tous les ordres de l'état, à prier le ciel pour la guérison de leur roi, le cardinal d'Amboise se voua à Notre-Dame-de-Cléry près Orléans, Louis de la Trémouille à *Notre-Dame de Lyesse*, *promettant y aller à pied : chacun pour lui promettait sa chandelle au saint où sa dévotion était.*

Nous avons parlé à quel excès la dame Spinola porta la douleur d'une perte qu'elle croyait véritable : c'est la matière du second chapitre où l'on voit la convalescence du roi. L'auteur qui fait encore en cette occasion l'éloge du prince, témoigne sa reconnaissance, en disant que par son ordre le cardinal de Narbonne lui donna le prieuré de Clermont-de-Lodève en Languedoc. Il parle de l'ambassade du duc de Sommerset en France de la part du roi d'Angleterre (1), dont l'objet était de demander au roi Marguerite d'Angoulême (2) en mariage pour Henri. Elle lui fut refusée pour ne point donner lieu à l'Angleterre à de nouvelles prétentions sur la France. Il finit par le mariage de Germaine de Foix, nièce de Louis XII, avec Ferdinand d'Arragon.

(1) Henry VII dit le Salomon d'Angleterre, mort en 1509, à l'âge de 52 ans, après 24 ans de règne.

(2) Sœur de François d'Angoulême, depuis roi de France, mariée en premières noces à Charles, duc d'Alençon, mort en 1502, et en secondes à Henry, roi de Navarre, et par ce mariage, ayeule maternelle de Henry IV.

Dans le dernier chapitre de cette partie et du manuscrit, on voit que la coutume des duels à outrance pour parvenir à la preuve d'un crime, n'était pas encore tout-à-fait hors d'usage, puisqu'un chevalier Breton de la maison de Château-Giron ayant accusé une demoiselle Bretonne d'adultère, sur la négative il se présenta un chevalier pour défendre son honneur contre l'accusateur. Le chancelier de Bretagne auquel ils se présentèrent, *les renvoya au combat devant et à l'ordonnance du roi*, qui les ayant renvoyés à son grand conseil, ordonna qu'on préparât tout pour le combat : mais sur les remontrances du conseil auxquelles le roi acquiesça, il n'eut pas lieu, et fut regardé comme illicite.

L'auteur finit cette année aux fêtes de Pâques 1505.

C'est aussi en cet endroit que finit le manuscrit dont on trouve la continuation jusqu'à l'année 1507 inclusivement, dans le volume publié en 1615 par Théodore Godefroy, in-4°, à Paris chez Abraham Pacard, avec le même titre que celui sous lequel il avait publié la partie concernant les années du règne de Louis XII, depuis 1499 jusqu'en 1502, inclusivement. On a dû voir par l'extrait que je viens de faire du manuscrit de Jean d'Authon, contenant les années 1503, 1504 et 1505 du règne de Louis XII, de quelle considération ses ouvrages doivent être chez les savans. Non seulement d'Authon est un auteur judicieux dans le choix de ses matières, toujours prêt à blâmer le vice, toujours prêt à louer la vertu, quelque part où elle se trouve, exact dans les faits dont il s'informait avec beaucoup de soin, net dans sa narration, précis dans son exposé; mais on peut encore ajouter à sa louange, que peu d'auteurs de son temps ont écrit avec plus d'aisance et de pureté. La simplicité de ses expressions n'en exclut point la noblesse; on y en trouve souvent de fort heureuses, il est quelquefois même orné, enfin il a l'art de plaire, et sait varier ses sujets avec assez d'adresse pour ne point ennuyer. Je n'ajouterai point à ce jugement les éloges de Bouchet, son autorité ne serait pas d'un grand poids sur le plus grand nombre de mes lecteurs,

ils peuvent en juger par eux-mêmes, d'après les parties imprimées de son histoire. C'est la même plume, le même génie que dans la partie manuscrite.

(Voyez BOUCHET, aux lieux cités; — La *Bibl. française* de M. l'abbé GOUJET, t. XI; — Les *Œuvres de Jean d'Authon* imprimées, et le manuscrit extrait.)

## B.

**BABINOT (ALBERT)** (1560), fit imprimer à Poitiers, en 1560 (1), par Pierre et Jean Moines, in-4°, plusieurs poésies chrétiennes consistant en sonnets, odes et cantiques, sous le titre de *la Christiade*. Voici un de ses sonnets :

Qui veut de Dieu tous les secrets comprendre,  
 Ses saints conseils, sa haute majesté;  
 Ses jugemens, l'excès de sa bonté,  
 Quand il a fait çà bas son fils descendre,  
 Qu'il vienne ici en un crible entreprendre,  
 Tarir le mer, conter l'infinité  
 Des flots enflés par le vent irrité :  
 Ou mesurer la Phrigienne cendre.  
 Dira-t-il pas qu'il n'y peut parvenir ?  
 Et moins son faible esprit peut contenir  
 Du Tout-Puissant l'infinie puissance.  
 Mais sa grandeur à l'œil nous apparaît  
 En Jésus-Christ, qui tout seul le connaît,  
 Et seul de lui nous donne connaissance.

On peut juger par ce sonnet du mérite d'Albert Babinot ; la poésie en est assez nette, la pensée qui termine la pièce et qu'on appelle la Chûte, est vraie et noble. Ce n'est point une antithèse ridicule, la justesse en fait le mérite, et si tou-

(1) La Croix du Maine dit 1559, mais il me paraît moins instruit que Duverdiér, d'où je tire cet article.

tes les pièces de l'auteur ressemblaient à celle-ci, on pourrait le mettre au rang des meilleurs poètes de son temps.

LA CROIX DU MAINE, p. 26, dans ses additions en parlant d'un Anonyme, auteur du Recueil des livres d'Amadis, intitulé (1) *le Trésor d'Amadis*, imprimé à Poitiers en 1559, et qui se contentait de signer A. B. ajoute : Je ne sais si ce ne serait point Albert Babinot, Poitevin.

BABU (JEAN) (1700), docteur en théologie, prêtre curé de Soudan (2), employa vingt années de sa vie à la conversion des calvinistes du Bas-Poitou. Les nouveaux convertis de la campagne étaient les objets particuliers de son zèle. Ce fut surtout à leur instruction qu'il s'appliqua. L'expérience lui avait appris que les termes choisis, et le style le plus poli n'étaient pas un moyen sûr de faire comprendre ses leçons à des gens bien plus familiers avec leur *jargon* qu'avec la pureté de notre langue. Il prit le parti d'emprunter les idées et les expressions même de ceux pour qui il destinait ses travaux, et d'employer le langage poitevin dans les petits Traités de controverse qu'il composa. Il fit plus, il mit ses Traités en vers populaires, et l'on est surpris de s'apercevoir que ce projet est assez bien exécuté. Il est vrai que l'auteur eut l'attention de rendre tous les passages de l'Écriture en bon français. Par cette méthode, il les distingue du reste du discours et il conserve la dignité des textes. On trouve même quelques Traités entièrement écrits en français, parce que le sublime de la matière ne pouvait cadrer avec la bassesse du

(1) Il y a une édition, intitulée *le Trésor des 21 livres d'Amadis, contenant les harangues et autres choses les plus excellentes*, à Paris, chez de Harsy, 1573, 2 vol. in-16. Si c'est ce livre dont veut parler La Croix du Maine, Babinot ne serait que l'éditeur, ces pièces étant tirées des 21 livres d'Amadis, traduits par Nicolas de Herberay, sieur des Essarts, Claude Collet, Jacques Gohorry, Guillaume Aubert, Gabriel Chappuys, et Jacques Charlot. (Voyez la page 280 de la *Bibl. du comte de Hoym*, par GABRIEL MARTIN, libraire de Paris.)

(2) Cette paroisse est à une lieue de Saint-Maixent, à cinq de Nyort, et à quatre de Lusignan.

jargon. Notre zélé curé n'eut pas la satisfaction de voir son ouvrage imprimé, il mourut subitement, et à la veille de l'impression. Le sieur de la Terraudière prit le soin de l'édition, et le livre parut à *Nyort* en 1701, sous ce titre : *Eglogues poitevines sur différentes matières de controverse pour l'utilité du vulgaire de Poitou*, par feu messire JEAN BABU, docteur en théologie, in-12, 100 pp. L'éditeur le dédia à M. le maréchal d'Estrées : l'Épître dédicatoire est suivie d'un avertissement fort bien écrit, et que je suis même tenté d'attribuer à un autre qu'au sieur de la Terraudière, auteur de l'Épître. Si je ne craignais de me méprendre, je l'attribuerais à M. l'abbé *Maboul*, qui donna son approbation au livre, comme à ce commis par M. l'évêque de Poitiers.

Le même sieur de la Terraudière a placé au-devant de l'ouvrage qu'il publiait, deux épîtres, l'une en vers français, l'autre en jargon. La première pièce est une prose mal rimée et très languissante, la seconde n'a guère d'autre mérite que la grossièreté du langage. L'ouvrage du curé de Soudan comprend onze dialogues sur les matières les plus importantes qui nous divisent d'avec les calvinistes. L'auteur parle seul dans la première Eglogue, il y explique son dessein, et parle de l'intelligence de l'écriture.

Dans la seconde, Jonas et Samuel son fils convertis, parlent de l'église ; par ce même moyen, l'auteur a su traiter de l'assurance du salut et des commandemens de Dieu, de la tradition, de l'eucharistie, de la messe, de la communion sous une espèce, du purgatoire, de la confession, etc.

Faisons connaître ses talens pour la poésie française et pour la poitevine par un exemple. On y verra que le projet de l'auteur qui choque d'abord, n'est pas mal exécuté. L'exemple que je vas rapporter est tiré de la troisième Eglogue, où *Judith* disposée à devenir catholique, et *Lea* sa tante protestante, parlent de l'assurance du salut et des commandemens de Dieu. *Lea* répondant à *Judith* qui marque de la crainte et de l'inquiétude pour son salut, lui dit qu'un protestant bien instruit doit être instruit sur ce point.



## L E A.

Laissons (1) quiellés Romains trembler pour leur salut,  
 Nous que la seule foi (2) pre jamais ne justifie,  
 Pensqu'in (3) juste ne peut la perdre de sa vie,  
 Et que Dieu nous la donne (4) avoure, et pre toujours,  
 Faut-o (5) pre nous sauver chercher tant de détours ?  
 Si tavés vu, Judith, la doctrine sublime  
 Do (6) dimanche dix-neuf de (7) n'être Cathéchime,  
 Qieu (8) te fret mépriser les papistes trembloux.

## J U D I T H.

Le curé prêche aussi contre (9) quio Cathéchime :  
 Gle (10) dit que sa doctrine autorise le crime.  
 Sans cesse trangresser la loi de l'Éternel,  
 Et crere en faisant qieu, qu'on (11) irat dret au ciel;  
 O l'est s'armer, dit-il, de vaine confiance,  
 Prévenir son esprit d'une vaine science,  
 Peusque ren de souillé n'irat en paradis.

## L E A.

Mocque té do curé; prens ben quieu qui te dis;  
 L'Éternel plein d'amour se rendret ben terrible,  
 Si gle nous obliget à faire l'impossible.  
 Tu sais que nul ne peut garder parfaitement,  
 Eut-il le Saint-Esprit, les sains Commandemens,  
 Le Cathéchime (12) ou dit. . . . .

(1) Quellés ou callés, ces : l'Italien dit *questi, quelli, colei*.

(2) Pre, per, pour.

(3) In, un.

(4) Avoure (*ad hora*) à présent : ancien mot français.

(5) Faut-o, faut-il.

(6) Du.

(7) Notre.

(8) Qieu, *questo*, cela.

(9) Ce.

(10) Gle, *mouillé*, il.

(11) Irat. Les Poitevins mettent un *t* final à la fin de tous les verbes, au présent, ou au futur, *je vat, tu vat, il vat, j'irait*, etc. Ce défaut est presque général, même chez des personnes qui ont quelque éducation.

(12) Ou dit, *le dit*, ou peut-être du mot latin *hoc*.

## JUDITH.

Choquer le Saint-Esprit, le prêcher impuissant,  
 Est-ce (1) in dogme chrétien ? Est-ce in dogme innocent ?  
 Saint Paul dit, en prenant la réforme à partie,  
 Je puis tout en celui qui mon cœur fortifie ;  
 Le Sauveur nous a dit, en nous parlant à tous,  
 Que sa charge est légère, et que son joug est doux.

On voit par les vers purement français, et même par ceux qu'il est aisé de dégager des vices du langage poitevin, que l'auteur rimait facilement, et qu'il avait même du génie pour la poésie, s'il se fut attaché à la pureté de la langue et à d'autres matières qu'à celles de la controverse fort peu analogues à la poésie et à ses agréments. En qualité de théologien, le curé de Soudan dit d'excellentes choses, et paraît très versé dans les matières dont il parle, et familier avec l'écriture qu'il cite souvent, avec nos bons livres, et même avec ceux des protestans. Il paraît, par le commencement de la première Eglogue de M. Babu, qu'il a traduit quelque partie des Ouvrages de Virgile en vers poitevins ; et je penserais volontiers que ce sont les Eglogues de ce poète, sur lesquelles il avait travaillé, qui lui ont donné l'idée de ses Eglogues de controverse.

Voici le début du poète :

Mé qui dans mon jargon fis do vers plus de mille,  
 Pr'expliquer à nos gens les OEuvres de Virgile,  
 Mé qui chanty Tityre, Alexi, Coridon,  
 Et (2) Semele endormi so l'ombre d'in brandon (3),  
 Je veux do même style expliquer la créance,  
 Et faire ver l'esprit dos huguenots en France.

L'auteur a passablement imité le langage poitevin, mais

(1) In pour in.

(2) On Silene.

(3) Brande, brandon, buisson, bruyère.

il s'en faut beaucoup qu'il en ait entièrement rendu les expressions et les tours bien moins intelligibles que ceux dont il s'est servi. J'ignore si ses traductions de Virgile ont paru.

D'après ce que nous avons dit d'abord, il faut placer la mort du sieur Babu en 1700, ou au commencement de l'année 1701.

BALUE OU LA BALUE (JEAN) (1491), évêque d'Evreux, ensuite d'Angers, favori et ministre de Louis XI, cardinal du titre de Sainte-Suzanne, évêque d'Albano et de Preneste, abbé de Fécam, conseiller au parlement, était fils d'un tailleur d'habits de Poitiers (1), où il naquit en 1422. Il avait un frère, Nicolas Baluë, qui épousa pendant le degré suprême de faveur où était Jean, la demoiselle de Bureau, fille de Jean de Bureau, chevalier, seigneur de Monglat. C'est moins à titre de savant qu'à celui de grand homme, de génie supérieur, que je parle ici de notre Baluë. J'ai cru qu'un homme qui, d'une naissance si obscure, avait su s'élever à un si haut degré de fortune, plaire à un maître très difficile, parvenir à des emplois qui l'approchaient du trône, pouvait figurer dans un recueil où j'entreprends l'histoire du savoir, des talens et du génie. Ce fut par ces côtés qu'il eut le bonheur de plaire à *Jacques Juvenal des Ursins, évêque de Poitiers*, qui l'honora même de l'exécution de son testament. Baluë s'en acquitta avec si peu de fidélité qu'il trouva le moyen de s'y enrichir. Il devint grand vicaire de Jean de Beauveau, évêque d'Angers : son ambition n'était pas bornée à cette dignité. Il alla à la cour, se lia avec un favori de Louis XI, c'était avec Charles de Melun; le crédit de ce dernier fit devenir Baluë trésorier de l'épargne et secrétaire-

(1) D'autres disent qu'il était d'un petit bourg du diocèse d'Angers, et fils d'un meunier.

Le jésuite Oldoinus, dans son *Athencæum Romanum*, p. 380, verbo *Joannes Baluë*, dit qu'il était *Patrid Virdunensis*; mais c'est une méprise. L'opinion la plus générale est celle qui le fait Poitevin.

d'état. Sa faveur augmentant, il fut nommé à l'évêché d'Evreux, d'où il passa à celui d'Angers par un trait de perfidie horrible, et en devenant le délateur de Jean de Beauveau son protecteur, qu'il fit déposer de son évêché. Le malheur, et la mort même de Charles de Melun furent aussi la récompense des services qu'il avait rendus à Baluë qui sacrifiait tout à sa fortune. Il en rendit lui-même au roi de si agréables, en maintenant l'autorité royale à Paris en 1465, qu'il vit sa faveur à un degré où à peine pouvait-il la souhaiter. Elle lui fit des envieux, c'est-à-dire des ennemis; on attenta même sur sa vie (1), qu'il pensa perdre au mois de septembre 1465, ayant été attaqué à deux heures de nuit dans la rue Barre-du-Bec, où il reçut deux coups d'épée. Il obtint en 1467 le chapeau de cardinal, sur les vives sollicitations du roi auprès de Paul II, qui en faisait difficulté à cause des bruits désavantageux qui couraient à Rome sur le compte du ministre. Le voyage de Louis XI à Peronne, et la paix défavorable qu'il fit avec le duc de Bourgogne, indisposèrent le roi contre son ministre, à qui il attribuait ces fausses démarches. Baluë ne put voir sans un dépit criminel la chute de son crédit; il se lia d'intérêt avec l'évêque de Verdun; ils travaillèrent de concert à empêcher l'accommodement du prince Charles, frère de Sa Majesté, auquel elle offrait la Guyenne en apanage au lieu de la Champagne. Baluë alla

(1) SAUVAL, dans ses *Antiquités de Paris*, dit que ce fut le seigneur de Villiers le Bocage, homme violent, et qui n'entendait point raillerie, qui attaqua Baluë avec une troupe de gens armés. Il soupçonnait ce prélat d'avoir les faveurs de la femme d'un notaire de Paris, nommée Jeanne du Bois, jeune et belle femme, dont les galanteries faisaient du bruit, et dont le seigneur de Villiers était amant déclaré. La mule de l'évêque qui était bonne, le tira d'affaire, et l'emporta à toutes jambes dans le cloître Notre-Dame où il demeurait. La conduite que tint Louis XI favorise ce récit; les informations furent faites, le fait avéré, et tout cela n'eut aucunes suites. Je ne pense pas que ce prince, qui savait se faire craindre autant qu'aucun autre, eût été si tranquille, si le favori se fut trouvé dans une autre espèce.

(SAUVAL, *Antiquités de Paris*, troisième tome, à la fin.)

même jusqu'à négocier avec Charles, duc de Bourgogne. Un domestique de l'évêque de Verdun, nommé *Simon*, fut chargé des dépêches. Il fut arrêté. On le présenta au roi : Baluë et l'évêque de Verdun, convaincus de leur perfidie, furent tous deux arrêtés ; le cardinal fut mené prisonnier au château de Montbazou-les-Tours. Il convint de ses crimes, nomma ses complices ; ses meubles confisqués furent vendus, et l'argent employé pour les affaires du roi ; les autres furent données à ceux qu'il plût à Sa Majesté. Après différentes négociations à Rome, qui durèrent près de onze ans, Louis XI fit enfin relâcher le cardinal de l'étroite prison où il avait eu le temps de pleurer ses péchés.

Il fut remis en 1480 au cardinal légat, Julien de la Ruvere, neveu du pape Sixte IV. Quelques-uns ont prétendu qu'il avait passé ces douze années dans une cage de fer, mais Aubry, Mézeray, et le père Daniel, n'ont point admis ce sentiment. Depuis ces auteurs, le comte de Boulainvilliers s'est déclaré pour le premier sentiment d'une façon qui ne semble laisser aucun doute. « Quant au cardinal de la Baluë, dit-il (lettre 14 sur les anciens parlemens de France, p. 194 de la dernière édition, quoi qu'en disent Mézeray et le père Daniel), *j'ai vu de mes yeux un cachot de fer où il fut renfermé durant onze années entières. Les murailles, les planchers, la porte, la petite fenêtre pour recevoir la nourriture, et vider les immondices, la cheminée même y sont de fer d'une forte tôle assurée par de grosses barres de même métal ; ce cachot est au Plessis-lès-Tours, assez loin de l'appartement où Louis XI est mort, mais sous les premières salles de celui de la reine qui sont à présent en ruine.* » Quoi qu'il en soit, le cardinal Baluë fut conduit à Rome, il y obtint l'évêché d'Albe, et mourut légat de la Marche d'Ancône, au mois d'octobre 1491, dans sa soixante-dixième année. Il fut inhumé dans l'église de Sainte-Praxède à Rome, avec cette épitaphe, suivant l'auteur de l'*Athenæum Romanum*.

D. O. M.

*Joanni Andegavensi (1), episcopo Albanensi,  
 Hic heros prosperâ, et adversâ, variâ usus fortunâ;  
 In Piceno sub Innocentio octavo legatum agens,  
 Septuagenarius gloriosè obiit.  
 Infœlicitatis humanæ (2); fœlicitatis exemplum inemorabile  
 Antonius episcopus veteris amicitia memor posuit.*

Une preuve de l'amour et du goût que le cardinal Baluë avait pour les sciences, est le soin qu'il prit de rassembler de rares manuscrits dont il enrichit la bibliothèque qu'il fit bâtir dans son évêché d'Evreux.

Il a composé le discours qu'il fit au nom de Charles VIII, fils et successeur de Louis XI, au pape Innocent VIII, et l'auteur de l'*Athenæum Romanum* le met au nombre des savans cardinaux qui ont publié des ouvrages.

(Vid. AUBRY, *Histoire des Cardinaux*, t. II, p. 394, édition de 1643 ; — l'*Histoire du Comté d'Evreux*, de M. LE BRASSEUR, p. 198 et suivantes ; — l'*Athenæum romanum*, p. 183, *ad calcem*, et 184 ; — les auteurs de l'*Histoire de France*, *Philippe de Commines* ; — la nouvelle édition du *Gallia Christiana*, etc.)

BANCHEREAU (GILBERT) (1600 ou environ), d'une des meilleures familles de Poitiers, alliée à celles de Dreux, de Brillac et de Chevalier, était fils de Louis Banchereau, et naquit à Poitiers le 22 janvier 1574 suivant un avis au lecteur qu'on trouve à la p. 119 de ses poésies latines, daté du 22 janvier 1591, avec cette note, *qui meus est natalis dies, ætatis XVII inæunte*. A partir d'après cette époque, il mériterait d'avoir place parmi les enfans célèbres dans la littérature, puisqu'il faisait imprimer à cet âge ; mais les dates de quelques-autres de ses ouvrages font connaître qu'il était auteur

(1) Cette épitaphe peu exacte, semble le faire Angevin ; mais il faut référer le titre d'*Episcopo à Andegavensi*.

(2) *Instabilitatis*.

bien avant ce temps là. Dès l'an 1587, âgé de douze ans seulement, il traduisit une partie des quatrains de Pibrac de français en latin. Cette traduction imprimée en 1589 ne parut qu'après deux livres d'autres poésies latines intitulées, *Faces funereæ*, dédiées à Louis Banchereau son frère, et imprimées à Paris en 1588. La même année il présenta à Claude de Brilhac (1), son ami, frère de Pierre, un Claudien avec des observations marginales. Il parle même de quelques cantiques en vers latins, qu'il présenta en 1587, à Ambroise de Varade, ou Varadeau (*Varadeus*). En 1589 il dédia les sept Psaumes de la Pénitence rendus en vers hexamètres, et pentamètres à Marie Tiraqueau petite fille d'André I<sup>er</sup>. Les pièces contenues dans la dernière partie de ses poésies latines, intitulée *Mérops*, fut, suivant l'avis au lecteur, l'ouvrage de l'enfance, puisqu'il n'avait que quatorze ou quinze ans. Enfin ce recueil, qui est tout ce que j'ai pu trouver de lui, parut en 1596 sous ce titre : *Gilberti Bancherelli Plaiades*. Poitiers Jean Blanchet. 1596, in-12, pp. 136. En conséquence du titre général de Pléiades, il a donné à la première partie celui d'*Electre*; à la seconde celui d'*Alcione*; celui de *Cæleno* à la troisième; de *Maja* à la quatrième; d'*Astérope* à la cinquième; de *Taigete* à la sixième; de *Mérops*, à la septième et dernière.

Ce n'est qu'une médiocre partie des poésies de notre jeune poète. On n'y trouve point un nombre infini de vers qu'il avait faits, et dont il donne une espèce de catalogue. Dans

(1) Cette maison d'une très ancienne noblesse a donné plusieurs maires à la ville de Poitiers. Jean de Brilhac en 1535; le même en fit les fonctions comme échevin plus ancien en 1572. Pierre de Brilhac, sieur de Nouzières, lieutenant-général criminel en 1613. François, sieur de Boisvert, conseiller au présidial en 1619. Claude dont il s'agit ici mourut le 9 décembre 1591, à l'âge de vingt ans. Il avait déjà donné des preuves de ses talens et de son goût pour les lettres. Pierre a fait aussi quelques vers latins, il est mort fort âgé en 1613. Ils étaient fils de François de Brilhac, lieutenant général criminel. Voyez sur cette famille Morey et Trincant, pag. 97 de la *Généal. de la maison de Savonières*. Elle subsiste encore à Poitiers.

les *Piâdes* se voient plusieurs traductions du grec, et même des vers qui prouvent que le jeune auteur ne s'était pas borné à la connaissance de la langue latine.

Tout ce que j'ai dit paraîtra peut-être incroyable. C'est une objection que le jeune *Banchereau* s'est faite à lui-même, et à laquelle il répond dans la seconde pièce de la première partie intitulée *Electre*, adressée à la postérité, et composée en 1592 à l'âge de dix-sept ans. C'est ainsi qu'il s'exprime :

*Dicta hæc de illepidio nimium mirare Poetâ ?  
Sic ego sim illepidus, dummodò vera fient.*

C'est dans cette même pièce qu'il parle de ses ouvrages, dont il donne la liste. Les littérateurs la verront sans doute avec plaisir.

*Qui leni quondam Gratiani funera cantu  
Diximus (1), ænati lævaque fata senis ;  
Claroque montanas (2) stringi qui legibus arces  
Scripsimus, imparili metraque nexa pede.  
Claudimus (3) aut bino latialia dissona libro,  
Struximus (4) et doctis curva sepulchra viris.  
Nominibus (5) versis Anagrammata cuditus, et mox  
Casta (6) pati voluit nos Galatea jugum ;  
Inque dedit magnas tria millia Carmina vires,  
Queis sine fine suo vix bene stetit opus.*

(1) Vers sur la mort de J. Daurat.

(2) Poème sur la prise de Clermont en vers élégiaques.

(3) Deux livres de poésies diverses, ou de vers latins hexamètres et pentamètres.

(4) Peut-être les deux livres intitulés, *Faces funereæ*, qui composent la quatrième partie du recueil de 1596.

(5) Anagrammes, qui étoient sans doute accompagnées de vers, et que le poète Daurat avait mises à la mode, par le grand nombre de bonnes et de mauvaises qu'il a composées.

(6) Poème apparemment intitulé, *Amours de Galatée*, en trois mille vers, sans être achevé.



*Carminibus* (1) *Gallis nobis fuit unica Laurus*  
*Scripta, fuit Græcâ morte sepultus Amor* (2).  
*Queis* (3) *duplici juvenem damnare Poemate Bacchum,*  
*Fas fuit* (4), *et cæco rursus amore capi.*  
*Funus* (5) *apum senis cantavimus ante libellis,*  
*Votivas* (6) *dedimus carmine scæpe preces.*  
*Culpæ* (7) *in septenis Davidem pœnitet Hymnis*  
*Nos etiam alterno vinximus hosce gradu.*  
*At* (8) *libuit cultum Vidæ renovare volumen,*  
*Sic quod erat Gallum nunc latiale sonat.*  
*Ambusti* (9) *culicis funebri insistere pompæ,*  
*Lausoni* (10) *ausoniam in funere ferre facem.*  
*Lividus* (11) *haud unquam nostris indictus abibit*  
*Versibus : hic si quidem pagina sacra fuit.*

(1) Le Laurier, poème français, le seul que l'auteur ait composé en sa langue. Le même sujet fut traité en latin par Nicolas Rigault, qui étudiait le droit à Poitiers, et qui n'avait encore que 19 ans; il est dédié à Scévole de Sainte-Marthe, et fut imprimé en 1596, chez *Blanchet*, à Poitiers, in-8o, avec un autre petit poème, intitulé *Purpura*, dédié à Bonaventure Irland dont nous parlerons. Banchereau adresse au jeune Rigault une petite Ode sur ces deux poèmes, pag. 108 de ses poésies. Je crois Nicolas Rigault Parisien. Dom Colomb m'apprend dans une de ses lettres, que le même Rigault fit imprimer à Poitiers, la même année 1596, un petit ouvrage badin en prose, intitulé : *Satira Mennippæa, somnium L. Riberii Curculionis Parasiti Mortualia*, aussi dédié à Bonaventure Irland.

(2) Les funérailles de l'Amour en vers grecs.

(3) Deux poèmes contre Bacchus.

(4) Nouvelles Amours.

(5) Les funérailles des abeilles, en six livres.

(6) Prières en vers.

(7) Les sept Psaumes de la Pénitence de David en vers hexamètres et pentamètres. On les trouve dans le recueil de 1596, partie dernière, intitulée : *Mérope*.

(8) Il semble que l'auteur veuille parler d'une traduction de *Vida*, de français en latin; si c'est le fameux *Jérôme Vida*, qu'est-ce que cela veut dire?

(9) Le papillon brûlé. Car il s'agit d'un papillon qui va se brûler à la chandelle, dans ce poème fort joli. On le trouve pag. 71 du recueil de 1596 il contient 164 vers.

(10) Vers funèbres sur la mort de François Lauzon, insérés dans le recueil, pag. 88 et suiv.

(11) Poème contre les envieux.

*Huicque (1) iterum iratâ fudi convitia lingua,  
 Verba mihi quando lege soluta fluunt.  
 Et (2) novies centum nuper Babylonica Thisbe  
 Sarrupuit versus virgo pudica mihi.  
 Piramus hic multâ torrebât pectore flammâ,  
 Piramithisbedos gloria magna meæ;  
 At gravius forti modulâmur carmen avend  
 Mensque senilis erit, quæ juvenilis erat...*

Quelle prodigieuse fécondité, quelle facilité de versification dans le jeune poète! Si les vers n'ont pas toute la correction qu'on exige, s'ils manquent quelquefois de netteté, si l'on y trouve des tours durs, quelques gallicismes, on doit de l'indulgence à un jeune homme, à un enfant qui composait déjà en trois langues dans un âge fait pour en apprendre les premiers principes. On peut même dire qu'il y a dans les poésies du jeune auteur, de la justesse, de la vivacité, quelques images d'un coloris agréable, et en général de l'esprit. Comme je crois ses poésies rares, je joindrai ici deux épigrammes qui ne sont pas sans quelque sel. La première est dans le goût satyrique.

*Dic (§) quare extollis tanto tua nominæ fastu,  
 Te tam magnificâ nobilitas ve notâ?  
 Si quodcumque geris, tu in publica commoda transfers,  
 Se facere id conjux dicere jure potest.*

L'autre est galante, et imitée du Grec.

- (1) Discours en prose sur le même sujet.  
 (2) La Piramithisbéide, ou les Amours de Pirame et Thisbé, poème contenant neuf cents vers. L'auteur n'avait pas encore vingt-deux ans.  
 (3) On pourrait la rendre ainsi :

*D'un air fier, d'un ton important,  
 Damon nous traite de canaille,  
 Pour le public, dit-il, sans cesse je travaille;  
 Sa femme en pourrait dire autant.*

*Si te (1) si læsam dicas cum basiæ sano ,  
 Aut si blandidâ læsa querare manu ;  
 U't socias unâ possimus jungere dextras ,  
 Quæ tibi surripui , reddere cuncta paro.*

La muse du jeune Banchereau fut accueillie des savans Poitevins. Scévole de Sainte-Marthe honora le poëme du Papillon brûlé d'une très belle épigramme ; on la trouve à la page 306 de l'édition in-12 de 1606. Bonaventure Irland, Adam de Blacrod, Abel de Sainte-Marthe, Jean d'Elbene, François Citois le médecin, Rigaud et Jean Faucon le complimentèrent. Je n'ai rien à dire sur sa mort, ni sur le progrès de ses études. Il faisait des vers avec tant de facilité que je viens de m'apercevoir que le titre de l'errata du livre est en vers. Les voici :

*Nullus huic libro excudendo interfuit Argus :  
 Argue , mox tamen ut sic malè scripta legas.*

Un autre poète du dix-septième siècle nommé *Banchereau* nous a donné une petite comédie intitulée *l'Espérance glorieuse*, et une tragi-comédie intitulée *les Passions égarées*. L'auteur, dit-on dans les tablettes dramatiques, n'avait que vingt ans lorsqu'il publia ces deux pièces en 1632.

BANDONIVIE (600), que les auteurs de la Vie de Sainte-Radégonde, imprimée à Poitiers en 1621, et dont nous parlerons, appellent mal *Bandomine*, avait été élevée dès son enfance avec sainte Radégonde. Elle survécut à cette pieuse reine de quelques années, puisqu'elle acheva sa Vie que Fortunat avait commencée. On trouve deux manuscrits de cet ouvrage. Messieurs de Sainte-Radégonde en ont un,

(1) C'est-à-dire, quant à la pensée.

*Pour un baiser qu'il avait pris ,  
 Lucile querellait Lysandre.  
 Eh, lui dit-il, point tant de cris!  
 Je suis prêt à vous le rendre.*

dont l'écriture est du douzième siècle ou environ. Il a été inséré dans le recueil de Surius, au 13. d'août, et a reçu l'approbation du savant cardinal Baronius, qui en parle sous l'année 566. Cette même Vie se trouve dans les Annales des saints de l'ordre de Saint-Benoit, au premier siècle, p. 326. Elle est intitulée : *Vita sanctæ Radegundis, reginæ Francorum, et monachæ Pictaviensis autore venantio fortunato episcopo Pictaviensi, Liber secundus autore Bandönivio moniali æquali*. Dom Rivet en juge très avantageusement. Suivant lui, nous avons peu de monumens de ce siècle, où l'on trouve autant de discernement, de justesse, de candeur, et de piété. Le style, ajoute-t-il, est simple, clair, et naturel, plus intelligible et moins embarrassé que celui de Fortunat. On peut en croire un juge aussi compétent que dom Rivet.

(Voyez les auteurs de la *Vie de sainte Radegonde*, imprimée à Poitiers en 1621 ; — FABRICIUS, *Bibliothèque de la Moyenne et Basse Latinité*, t. I, liv. 1, p. 450, de l'édition de 1734 ; — DOM RIVET, *Histoire Littéraire de la France*, sixième siècle, t. III, p. 491, et les auteurs cités.)

BARDOU (N.) (1723), curé de Saint-Cybard de Poitiers, était d'une naissance au-dessous de la médiocre, puisque son père n'était qu'un menuisier de Poitiers. Quelques critiques dont les sentimens bien plus ignobles que la naissance de Bardou ne méritent que la haine, et le mépris des honnêtes gens, le lui ont reproché, aussi bien qu'un œil de verre qu'il avait pour ôter le choquant de celui qui lui manquait. Ce reproche fait dans de mauvais couplets (1) qui me sont tombés entre les mains ne sauraient le déshonorer. Vouloir nous rendre responsables des défauts du corps et de la naissance, c'est insulter au bon sens, et aux lois de la Société. Du côté du cœur, et de la probité, Bardou était extrêmement estimable, et on rendit à ce vrai mérite l'hon-

(1) Ces couplets sont si misérables, que je ne pense pas qu'on m'eût pardonné la liberté que j'aurais prise de les employer ici. D'ailleurs ce serait faire trop d'honneur à la malignité d'un *rimailleur*.

mage qu'on lui devait. M. Rousseau de la Parisière, évêque de Nîmes, qui l'aimait, voulut se l'attacher lorsqu'il alla à son évêché (1), il se refusa aux bontés du prélat. Le motif est bien noble : il avait une mère dont il avait éprouvé la tendresse dans les soins et la dépense de son éducation : il ne put se résoudre à la quitter ; pour éviter la séparation, il se contenta de la petite cure de Saint-Cybard de Poitiers. Quoique destiné à l'église, et par conséquent aux études les plus sérieuses, il conserva toujours du goût pour le léger et l'amusant de la poésie ; il est vrai que ce fut surtout dans sa jeunesse qu'il fit ces petits sacrifices aux muses. On trouve quelques-unes de ses pièces dans les recueils de son temps, et en particulier dans ceux de Sercy. S'il faut en croire Boileau, la poésie de Bardou n'avait rien que de très méprisable. Il a placé son nom dans ses satyres avec beaucoup d'autres qu'il prétendait indignes d'occuper leur siècle et la postérité. C'est ainsi qu'il en parle dans la satire à son esprit auquel s'adresse.

Laissez mourir un fat dans son obscurité.

Un auteur ne peut-il pourrir en sûreté?...

Que vous ont fait Perrin, Bardou, Mauroy, Boursaut,  
Colletet, Pelletier, Titreville, d'Hesnault ?

Je ne prétends pas faire ici l'apologie de l'abbé Bardou, au point de le donner pour un bon poète au lecteur ; mais j'observerai que tous les jugemens de Boileau ne sont pas confirmés chez la postérité : les poésies de Boursaut ont du mérite, elles sont encore lues avec plaisir ; d'Hesnault était né poète, moins exact, moins châtié, moins poli que Boileau, on trouve peut-être chez lui des traits plus grands, plus nobles que dans Boileau. Chez ce dernier le travail remplace quelquefois le génie, dans d'Hesnault le génie supplée toujours au travail. Enfin si les poésies de Bardou

(1) En 1740.

valaient celles de Brébœuf, de Boursaut, et de d'Hesnault, elles mériteraient des éloges que nous ne leur donnerons point. Il faut pourtant convenir qu'il y a de l'esprit, c'est peut-être même un défaut. Bardou *courait après* les pointes que Voiture avait mises à la mode (1); le goût s'en soutenait encore parmi ceux qui ne l'avaient pas assez formé pour les mépriser. On jugera de ses vers par les stances qui suivent :

*Sur une Beauté qui avait donné de l'amour à un M<sup>\*\*\*</sup> (2).*

STANCES DE L'ABBÉ BARDOU.

Objet d'une flamme coupable,  
 Philis, êtes-vous bien capable  
 De profaner un sacré lieu;  
 Et par des feux illégitimes  
 Usurper sur les droits de Dieu,  
 En lui dérobant ses victimes?  
 Ce n'est pas assez que vos charmes,  
 Par la puissance de leurs armes  
 Mettent les mondains aux abois,  
 Si votre beauté *sans seconde*,  
 Ne tue une seconde fois  
 Ceux qui sont déjà *morts* au monde.  
 S'il est vrai que sous votre empire  
 Un M.... jour et nuit soupire,  
 Accablé de mille tourmens;  
 Malgré les dures destinées,  
 Vous pouvez entre vos amans  
 Compter des têtes couronnées.  
 Celui que votre aimable vue,  
 Par les traits dont elle est *pourvue*,  
 Jette en une extrême langueur,  
 Malgré la règle qu'il a prise,  
 Aime mieux être en votre cœur,  
 Que dans celui de son église.

(1) Sur la fureur des Pointes. Voyez Boileau, chant II de l'*Art poétique*, p. 110 et suiv. Tout le monde sait l'histoire du Sonnet du *Misanthrope*, qu'on aurait trouvé bon, si Alceste n'en avait pas fait la critique.

(2) Voyez le recueil de Sercy, cinquième partie, pag. 282.

Son cœur qui ne saurait éteindre  
 Ce feu dont il n'ose se plaindre,  
 Endure un si cruel tourment,  
 Que si votre pitié n'accorde  
 A son mal quelque allègement,  
 Il s'étranglera de sa corde.

Ces stances n'annoncent pas un grand poète ; Bardou eut pourtant l'honneur de remporter le prix à l'académie d'Angers. La pièce qui lui valut cette *couronne* étaient des vers sur la victoire remportée par M. de Catinat au combat de la *Marsaille* (1). Gacon qui avait fait une ode sur le même événement se plaint des juges d'Angers qui lui préférèrent Bardou. « Le mépris que le sieur Rousseau, dit Gacon (2), « fait voir pour cette ode de ma façon, est apparemment « fondé sur la préférence que l'académie d'Angers donna à « un autre ouvrage des plus méprisables. Si effectivement « mes vers doivent céder à ceux qui eurent le prix, je les « tiens pour les plus ridicules qui soient jamais sortis de la « cervelle d'aucun poète. Eh! qui n'éclaterait de rire en « voyant l'auteur couronné donner des ailes au poignard. »

Quiconque fuit, périt un peu plus tard;  
 Et bientôt sur ses pas sent voler le poignard.

Et en parlant du général,

De Turenne, et Condé le double esprit l'anime.

« C'est auprès de ce chantre, quatre fois plus dur que  
 « Chapelain dans sa *Pucelle*, qu'il plait à notre excellent ri-  
 « meur (Rousseau) de me donner une voix enrouée, etc. »

Il ne faut pas tout-à-fait s'en rapporter à Gacon piqué de

(1) Livré le 4 octobre 1693; les troupes du duc de Savoie, des Allemands et des Espagnols, y furent absolument défaits par le maréchal de Catinat.

(2) Dans son épigramme :

O Catinat ! quelle voix enrhumée,  
 De te chanter ose usurper l'emploi, etc.

la préférence qu'on avait donnée sur lui à l'abbé Bardou ; mais il est sûr aussi que ce dernier n'était pas plus grand poète que lui. Il mourut à Poitiers le 21 mai 1724 , regretté par les qualités de son cœur de tous les honnêtes gens dont il était connu. (Extrait d'un mémoire manuscrit que m'a envoyé M. l'abbé Poinsin , chanoine de Saint-Pierre-le-Puellier de Poitiers dans une lettre du 5 septembre 1753.)

( Voyez le recueil de Sercy cité, l'Anti-Rousseau, deuxième partie, pag. 206 ; — BOILEAU, *Satire à son esprit.* )

BARRAUD (JACQUES) (1626), d'une très bonne famille que je crois originaire de Touraine (1), naquit à Poitiers vers l'an 1555. Il passa sa jeunesse à Toulouse , où il fit son droit, et s'y fit recevoir docteur ; il revint ensuite dans sa patrie, et y exerça la profession d'avocat avec beaucoup de réputation ; il parlait avec éloquence, il écrivait avec solidité. Son âge n'étant plus compatible avec les fatigues du barreau, il se retira ; mais sa retraite fut glorieuse, et il sut faire usage du repos qu'il se procurait. Il rassembla les mémoires épars qu'il pouvait avoir sur les points de Coutume qu'il avait traités au présidial de Poitiers , fit de nouvelles recherches , passa enfin les dernières années de sa vie à la composition de son commentaire sur la Coutume de Poitou. Ce que je viens de dire est tiré d'une épigramme que lui adresse *Jean Nicolai* son neveu , docteur régent de la faculté de droit de Poitiers.

*Ordine distincto sacris adulescere Mystas  
Vesta suis voluit , comagis apta forent.  
Namque decem jussit ritus spectare per annos ,  
Tum tractare decem , tumque docere decem.*

(1) Ce qui me le fait croire, c'est que je retrouve un François Barraud natif de Tours , établi à Poitiers en 1573, avec la qualité d'enquêteur, commissaire et examinateur pour le roi en Poitou , au siège et ressort de Poitiers , allié à la famille de Rogior et de Sainte-Marthe, auteur d'une petite traduction française d'un ouvrage de Sébastien Foxe, intitulé *Discours de la jeunesse.*



*Non alio coluit Barraudus more Themistin ,  
 Ut clarus terris , nomen in astra daret.  
 Aspicit hunc juvenem , studiisque Tholosa probatum  
 Legitimis , summo juris honore beat :  
 Pictonicum inde forum petit , in numerosque relatus ,  
 Intonat cloquio juris , et arte potens.  
 Emeritus demum , et causâ demissus honestâ ,  
 Incipit in alios jura docere senex.  
 Quid superest , certè ut qui ternis partibus cetas  
 Tam praeclara fuit , sit quoque fama triplex.*

Ces vers de Jean Nicolai se trouvent à la tête du Commentaire de la Coutume de Poitou de Barraud, et prouvent qu'il était lui-même homme de lettres. Ce Commentaire fut publié par l'auteur qui le dédia à Messieurs du présidial de Poitiers en 1625, et imprimé dans cette ville chez Julien Thoreau et François Cytoys, veuve Meisnier, sous ce titre : *Coutumes du comté et pays de Poitou.... avec les annotations sommaires de M<sup>e</sup> Jacques Barraud, docteur ès-droits, et avocat au siège présidial de Poitiers, avec la conférence des coutumes de Paris, Anjou, Tours, Loudunois, Bretagne, Berry, Angoumois, Xaintonge et la Rochelle, par J. F. C.*, grand in-4<sup>o</sup>, p. 489, sans le procès-verbal. Notre auteur fut complimenté par les plus célèbres avocats de Poitiers, Antoine Citoys, et Jacques Faulcon, qui compare ce qu'a fait Barraud, sur sa Coutume, à ce qu'a fait Cujas sur le Droit Romain :

*..... Consiliis , et ore clarus.  
 Ezurgens Jacobus (1) alter , ille  
 Barraudus veteris , novique juris  
 Inturpres bonus , et bonus patronus ;  
 Qui toto patris eruditus usu ,  
 Nos solus docet omne quod priores  
 Nescivere viri , aut tulere sæcla.*

Du nombre de ceux qui firent l'éloge de son ouvrage sont encore Pierre Longueil, Jean-le-Let, dont je parlerai ,

(1) Cujas s'appelait Jacques.

Etienne Riffaut, Pierre Liége, qui a lui-même fait un Commentaire sur Poitou, Pierre Citoys, sénéchal de Luçon, Pierre et Jacques Barraud, fils de l'auteur, et suivant les apparences d'une Nicolai, puisque Jean l'appelle son oncle. L'épigramme de Jacques Barraud fils, nous apprend que le père eut plusieurs enfans qu'il vit établis. C'est ainsi qu'il parle :

*Te Genius fecit numerosâ prole parentem ,  
Est tibi jamque frequens filius , atque nepos .  
Liberii at inumeri cum simus , erit tamen hæres  
Ingenii liber hic solus ab asse tui .*

L'auteur dans une très utile préface, dit qu'il a eu plus d'égard à prendre des partis solides et à se ranger du côté des opinions sûres, qu'à la politesse du style et aux agrémens de l'expression. C'est le parti qu'on doit prendre : *Ornari res ipsa negat contenta doceri*. Après un exposé chronologique des rédactions de la Coutume (en 1509, en 1514, et en 1559), il parle des dignités de comte, vicomte, baron et châtelain, relativement à la Coutume du comté de Poitou, de son étendue, de ses dépendances. Il parle ensuite de la dignité de sénéchal de robe-courte, ou grand sénéchal, unique d'abord en Poitou, et depuis divisée et attribuée à six sénéchaux, (de Poitiers, de Chatelleraud, de Civray, de Fontenay-le-Comte, de Montmorillon et de Dorat (1). De l'établissement de ces sénéchaux appelés aussi baillis, depuis Charles VII en 1453, jusqu'à Henri III en 1580, de leurs fonctions, et de celles de leurs lieutenans ou sénéchaux de robe-longue. On peut enfin trouver des connaissances bien détaillées de ce qui concerne l'état de la justice, et des juridictions dans la Coutume du Poitou. Il finit cette préface par une décision qui souffre difficulté dans toutes ses parties ; si la Coutume du Poitou, dit-il, est muette, ou tellement obscure qu'il

(1) Qu'on appelle les six grandes sénéchaussées du Poitou.

faillie une interprétation décisive, il faudra avoir recours aux Coutumes des pays ou provinces voisines si elles se trouvent raisonnables, et, en cas de silence, au droit écrit. Quoique les raisons qu'il en donne soient fort plausibles et adoptées par de très grands jurisconsultes, il est presque hors de doute qu'à moins d'une entière opposition de l'esprit de la Coutume avec celle de Paris, le parlement admet toujours cette dernière pour règle de ses jugemens. Cet usage qui a prévalu, est prouvé par une multitude d'arrêts modernes.

Le Commentaire de Barraud est précédé à chaque titre des articles qui composent ce titre, avec la conférence et quelques observations d'un auteur qui s'est désigné par les lettres initiales *J. F. C* (1). On ne saurait mieux comparer cette conférence qu'à celle de Fortin sur Paris ; le travail est utile et bien entendu. La Coutume est aussi conférée avec elle-même, et comme je l'ai dit, il y a de temps en temps de courtes notes fort judicieuses. Ceci est donc étranger au travail de Barraud. Cet auteur traite son titre de suite en le distinguant par chapitres précédés de sommaires : méthode qu'a suivie Chopin sur Paris, et qui en répandant plus de clarté que celle d'une glose sur chaque article, réunit les objets et épargne bien des répétitions. Les sommaires bien faits répandent une grande lumière dans l'ouvrage, et peuvent servir de table et d'abrégé au lecteur. Ce sont des maximes relatives par les nombres qui y sont marqués au Commentaire, il faut avoir bien médité sur sa matière, la posséder supérieurement pour la traiter avec cet ordre.

Je ne saurais mieux comparer le travail de Barraud sur la Coutume du Poitou qu'à celui du savant Domat sur le Droit Romain. Tous ceux qui ont écrit depuis lui ont avec beaucoup de raison applaudi à son ouvrage. Outre l'intelligence de l'esprit de sa Coutume, on voit dans Barraud beaucoup de connaissance du Droit Romain, de ces lois respectables qui font

(1) Qui est je crois : Jean-François Coutineau.

tant d'honneur à l'esprit humain et dont les auteurs seront toujours, et chez tous les peuples policés, les oracles de la législation. Barrand ne jure point *in verba Magistri*, mais lorsqu'il n'est pas d'accord avec nos plus célèbres jurisconsultes, il discute, il détaille, il prouve sa négative. Le style est clair et concis : l'auteur se décide toujours d'après le principe, et s'il se trompe, c'est même avec principe et méthode. Je crois que son ouvrage est celui qui jette les lumières les plus sûres dans un esprit qui n'est pas encore familier avec la Coutume du Poitou et ses maximes. Ceux qui les connaissent s'y affermiront, et l'air géométrique qui règne partout est le coin auquel doivent être marqués tous les bons ouvrages.

BARRAUD (JACQUES) (1632), fils de celui dont nous venons de parler, et dont nous avons rapporté quelques vers latins sur la publication du Commentaire de la Coutume du Poitou, prit aussi le parti de la jurisprudence. Il se présenta en 1632 pour disputer une chaire de droit vacante. Pour mettre les juges de la dispute en état de décider de sa capacité, au lieu de présenter son ouvrage, c'est-à-dire sa thèse, ou l'examen de la question qui lui était échue à traiter, il le fit imprimer et en distribua les exemplaires. Ce morceau de jurisprudence parut sous ce titre : *Recitatio solemnis ad cap. ad Audientiam IIII de sponsalibus, et matrim apud Gregor.* Poitiers, 1632, in-8°, 58 pp. Il est dédié à MM. Nicolas de Sainte-Marthe, lieutenant-général, Jean Nicolai (1), cousin-germain de l'auteur dont on a vu quelques vers cités dans l'article de Jacques Barrand père, et Jean le Roy, professeur de droit. La lettre est datée du 15 des calendes du mois d'août, c'est-à-dire du 18 juillet 1632.

Les 39 premières pages sont employées à donner des no-

(1) Dans un recueil manuscrit in-folio de la bibliothèque des avocats à Paris, se trouvent avec plusieurs autres traités de droit, dictés par des professeurs de Poitiers, *J. Nicolai in singulos libri 2. Decret. Epist. Titulos Paralitla*. Le manuscrit a pour titre : *MS. DD. (Doctorum) Pictaviensium ad varios juris eccl. Titulos*.

tions préliminaires sur le mariage, qu'il distingue en mariage spirituel; tel est celui des évêques et de leurs églises, et en mariage charnel, qui est celui qui sert de fondement, de source, et de lien à la société. Il définit ensuite les fiançailles qu'il appelle *spes matrimonii*, en montre la pratique, l'honnêteté et la nécessité, et parle du lien conjugal, du respect qui lui est dû religieusement et politiquement. Il y a sur toutes ces matières une érudition vaste et bien entendue, beaucoup de précision et de solidité. Depuis la page 39 où il rapporte le texte du chapitre *ad audientiam*, jusqu'à la fin on trouve une explication historique, littérale et légale de ce chapitre, dont il explique très nettement l'espèce décidée par Alexandre III. Barraud dans ce petit livre est historien, littérateur et jurisconsulte, et fait voir en tout beaucoup de justesse et de discernement. J'ignore s'il a donné d'autres preuves de ses talents; il finit par cette épigraphe : *Si nostrum annuerit nobis victoria Martem.*

BAUDRY (ANTOINE) (1668), sieur de Saint-Gilles d'Asson, gentilhomme Poitevin, avait ajouté les revenus d'un prieuré assez considérable à un bien de famille, qui seul le mettait en état de vivre fort agréablement et avec aisance. On fut surpris de le voir tout d'un coup abandonner son bénéfice et sa patrie, avec tous les autres avantages qu'il pouvait prétendre pour se retirer à Port-Royal-des-Champs, maison célèbre par le mérite et le nombre des grands hommes qui habitaient alors cette solitude.

Ce fut en 1647 qu'il prit ce parti, de la manière dont parlent les auteurs du Nécrologe de Port-Royal; il n'avait guère que 30 ou 35 ans lorsqu'il se dévoua à la retraite. Il imita les grands modèles qu'il y trouva : les uns avaient passé du barreau dont ils étaient les oracles, à l'emploi de jardinier, les autres à des offices plus vils encore, d'un rang plus élevé. L'abbé Baudry devenant l'homme d'affaire des religieuses dans une de leurs fermes qu'elles faisaient valoir par leurs mains, il devint leur métayer. Le continuateur de Moréry dit même, que pour s'occuper d'un travail encore plus pén-

ble, il apprit le métier de menuisier, et en fit usage. On crut le placer dans un poste plus utile à la communauté en lui confiant l'emploi dangereux de pourvoir aux besoins de ceux que les circonstances des affaires obligeaient à se cacher. Il s'en acquitta au gré de ceux qu'il voulait bien regarder comme ses supérieurs, et que le même intérêt réunissait.

Après la dispersion de 1662, il se retira avec MM. (Claude) de Sainte-Marthe et de Pontchâteau dans une maison du faubourg Saint-Antoine, près de Pincourt. Il y mourut au mois de novembre 1668 et non pas le 30 décembre 1663, comme le disent les auteurs du Nécrologe justement relevés de cette erreur par l'auteur du Supplément de Moréry. La date de ses ouvrages prouve nettement qu'il n'était pas mort en 1667 ; il fut inhumé à Sainte-Marguerite, sa paroisse, et son cœur fut porté à Port-Royal-des-Champs. Le savant Hamon lui fit une épitaphe. On sait qu'il a excellé dans ce genre d'inscriptions ; la voici telle qu'on la trouve dans le Nécrologe de Port-Royal.

*Hic situm est Cor Antonii Baudry de Saint-Gilles d'Asson, qui seculi Nobilitatis oblitus, ut veram fidei nobilitatem comparat, quæ sola de humilitate est, servum se fecit ancillarum Christi quæ solas Sponsi nobilitate gloriosas dilexit, et utiliter miratus est. Tantus in eo pauperum amor, ut verè in eis, et propter eum (amorem) egeret : Tantus amor justitiæ, ut quidquid alii injustè paterentur, pœna esset servo Dei, et patientiæ meritum. Pauper factus est de divite, cum negotiis careret, aliorum negotia, quæcumque pietati jungerentur suæ fecit. Melius arbitratus est veritati, et charitati laborare sequendo aliorum judicium, quam sibi privatim requiescere sequendo suum.*

Je laisse à juger de cette dernière partie de l'éloge. Les ouvrages que lui attribuent l'auteur du Supplément de Moréry, sont ceux qui suivent :

1<sup>o</sup> *Placet pour les abbesses, prieures, et religieuses de Port-Royal, contre M. l'archevêque de Paris, en 1664.*

2<sup>o</sup> *Lettre à la sœur Madeleine de Sainte-Melvide qui avait signé le Formulaire et qui rétracta sa signature, 1664.*

3<sup>e</sup> *Lettre à la mère Dorotheé, mise abbesse de Port-Royal par M. l'archevêque de Paris en 1667.*

4<sup>e</sup> *Lettre au P. Annat, jésuite, touchant un écrit qui a pour titre : La bonne foi des Jansénistes, du 15 janvier 1657.*

Il a encore, dit le même auteur, eu part aux deux premiers volumes de la morale pratique des jésuites avec MM. de Pontchâteau, Claude de Sainte-Marthe et Varet.

Tous ces écrits font connaître qu'il n'avait rien de plus à cœur que le parti qu'il soutenait, et l'ont mis au rang des protecteurs déclarés de Port-Royal. On sait que les auteurs qui en avaient embrassé la défense écrivaient avec une noblesse de style, et une politesse d'expression qui a été longtemps admirée, et qui le serait encore si on ne lui avait substitué ce qu'on appelle légèreté et délicatesse. Mais la nation peu constante dans ses goûts, a poussé les agrémens de cette légèreté si loin qu'il est à craindre qu'on ne tombe dans le faux et la frivolité. L'esprit à force de briller exclura le jugement si des génies fermes, et nés pour servir de modèles, ne s'opposent au torrent.

BASILE (566), Gaulois d'origine, citoyen et chef de la ville de Poitiers, où il avait un crédit considérable, vivait dans le sixième siècle, sous le règne des enfans de Clotaire-le-Grand. Dans les guerres élevées entre Chilpéric et Sigebert, vers l'an 566, il se déclara pour Chilpéric. Grégoire de Tours qui en parle dans son quatrième livre, chap. XLV, de son *Histoire de France*, dit qu'il se mit à la tête des habitans de Poitiers et des environs pour résister à Mummole, lieutenant de Sigebert, qui s'était chargé de remettre Tours et Poitiers sous la domination de Sigebert. Basile avait affaire à un général plus habile que lui, il fut enveloppé avec la multitude qu'il avait rassemblée, et périt avec Siagrius et les Poitevins qui l'avaient suivi, La chronologie et la ville de Poitiers où Basile fut inhumé, peuvent donner lieu de croire que c'est celui dont Fortunat a fait l'építaphe : il avait épousé Baudegonde, Française d'origine. L'un et l'autre étaient d'une naissance illustre. Outre les talens militaires et poli-

tiques qui distinguaient Basile, on peut encore le regarder comme l'un des plus grands hommes de son siècle du côté des sciences et du mérite qui fait l'homme de lettres, surtout de l'éloquence. C'est le fond de l'éloge que fait de cet illustre Pottevin, le poète Fortunat son intime ami, dans l'épithaphe qu'il fit pour lui, à la prière de Baudegonde sa veuve: on la trouve au livre quatrième de ses poésies, p. 106, de l'édition de 1603.

**Elle est conçue en ces termes :**

**EPITAPHIUM BASILI:**

Impedior lacrymis nomen prorumpere amantis ,  
Vixque dolenda potest scribere verba manus.  
Conjagis affectu copor dare pauca sepulio ;  
Si loquor, affligor ; si nego, dirus ero.  
Qui capis hoc titulo cognoscere, Lector, humatum,  
Basilium illustrem mœsta sepulchrâ legunt.  
Cujus blanda pio recreabat lingua relatu,  
Et dabat eloquio verba benigna suo.  
Hinc doctrina rigans ; illinc dulcedo redundans,  
Ornativ radio lux geminata virum.  
Regis amor, carus populis, ita pectore dulcis,  
Ut fieret cunctis in bonitate parens.  
.....  
.....  
.....  
Hunc consulem, laetati forte frequenter,  
Misit ad Hispanos Gallica cura viros.  
.....  
.....  
..... etc.  
Annis bis denis cum Baudegunde jugali  
Jungit in orbe duos unus amore torus.  
Qui tamen undecimo lustro cito raptus ab ævo,  
Post finem terræ regna superna petit....

Fortunat attribué à Basile, comme on le voit, la douceur, la facilité de l'expression, le profond savoir, le don de l'éloquence. Il était aimé du prince, cher au peuple dont il était le père : on l'envoya plusieurs fois dans les ambassades



d'Espagne. Il vécut vingt ans avec Baudegonde, et en tout cinquante-cinq ans.

(Voyez FORTUNAT, et les notes de BROUVERUS, d'où j'ai tiré cet article; — GRÉGOIRE DE TOURS, liv. IV, chap. XLV.)

« BEAUSOBRE (ISAAC DE) (1738), naquit à Nyort (1) le 8  
« mars 1659, d'une famille originaire de Provence, et qui  
« jouissait du droit de bourgeoisie en Suisse, où un de ses  
« ayeux s'était réfugié dans le temps de la Saint-Barthe-  
« lémy (en 1572). Le père et la mère de M. de Beausobre  
« étaient fort considérés; on en peut juger par la liaison  
« étroite dans laquelle le père a vécu avec M. de Villette (2),  
« gentilhomme très distingué dans sa province, et lieute-  
« nant-général des armées du roi, qui prit M. et M<sup>me</sup> de  
« Beausobre pour parrain et marraine d'un de ses enfans.  
« On prétend que le nom de Beausobre n'était pas le véritable  
« nom de la famille, que celui qui se réfugia en Suisse pour  
« se mieux cacher, le prit en échange de celui de *Bossard*,  
« et qu'il était de la maison des *barons de Baux*; mais comme  
« M. de Beausobre s'est suffisamment distingué par d'autres  
« endroits, nous n'entrerons pas dans un plus grand détail  
« sur son extraction: nous ajouterons seulement qu'on lui a  
« entendu dire en conversation qu'il était né dans les con-  
« jonctures les plus favorables pour s'élever dans le monde  
« s'il avait voulu en profiter; qu'il n'aurait eu qu'à prêter  
« l'oreille aux sollicitations de M. de Vieux-Fourneau, cou-  
« sin-germain de son père, qui le persécutait, non pour le

(1) L'illustre M. Falconnet m'ayant longtemps fait espérer qu'il pourrait me procurer des Mémoires sur la personne et les écrits de M. de Beausobre, de la part de M. de Beausobre, fils de ce savant homme, j'ai toujours différé à faire cet article; mais une maladie et un voyage de M. de Beausobre, m'ont privé de ces Mémoires après lesquels j'ai longtemps aspiré, et m'ont réduit à m'en tenir à la Bibliothèque Germanique, t. XLIII, art. 3, p. 68 et suiv.

(2) Il était oncle de M<sup>me</sup> de Maintenon, ayant épousé N. d'Aubigné, sœur de Constant, père de la marquise; M. de Villette était fort attaché à la religion P. R.

« faire changer de religion , mais pour l'engager à s'attacher  
 « au droit, parce qu'étant lui-même cousin de M<sup>me</sup> de  
 « Maintenon , il voulait le présenter à cette dame et faire sa  
 « fortune. » *Il se refusa à ces propositions , quelque attrayantes  
 qu'elles fussent pour un jeune homme , et se dévoua tout entier à  
 sa religion.*

« Il fit ses humanités sur les terres de M. de Villette , et  
 « acheva ses études à Saumur (1). *Il fut fait ministre* à l'âge  
 « de 22 ans au dernier synode de Loudun , et fut chargé de  
 « l'église (P. R.) de\*\*\*. Il la servit pendant trois ou quatre  
 « ans, dans l'espace desquels il épousa M<sup>lle</sup> Claude-Louise  
 « Arnaudeau, dont le P. était ministre de Lusignan. »

Le temple où M. de Beausobre prêchait ayant été fermé  
 après la révocation de l'édit de Nantes, un mouvement de  
 zèle (2), que l'erreur inspire aussi bien que la vérité, l'ayant  
 porté à enfreindre les ordres de la cour, il fut obligé de se  
 cacher et ensuite de s'enfuir, son procès ayant été instruit,  
 et la sentence le condamnant à faire amende honorable pour  
 avoir brisé le sceau du roi apposé à la porte du temple.

(1) Ecole célèbre des protestans, rivale de celle de Genève, même sur  
 les dogmes, et surtout sur ceux de la Grâce.

(2) M. de Beausobre qui, quoique jeune, était déjà très savant, igno-  
 rait-il qu'une action bien plus excusable que la sienne est condamnée  
 par les écrivains qui la rapportent, quoiqu'elle eût pour objet l'honneur  
 de la religion et du christianisme, attaqué par la fureur et l'implété les  
 moins équivoques. Domitien, animé par Maximilien son gendre, ayant  
 fait afficher un édit qui condamnait les chrétiens aux peines les plus  
 dures, un d'eux le déchira avec un courage infini, dit Lactance [*de  
 moribus persecutorum*, cap. XIII, t. II, p. 199 de la nouvelle édition],  
 mais mal-à-propos non recté. Eusèbe qui rapporte le même trait de ce  
 zèle, le qualifie d'emporté et de déplacé, *calore nimio fidei ignitus*, dit-il,  
 en parlant de ce chrétien. Si la loi d'un prince payen méritait du respect,  
 par cela seul qu'il était souverain, quelle excuse pouvait donner M. de  
 Beausobre à sa démarche contre la loi d'un prince chrétien, dont il était  
 le sujet, quelque dureté que l'erreur et le préjugé lui fissent trouver dans  
 cette loi ?

(Voyez EUSÈBE, *Hist. Eccl.*, cap. V, p. 596 de la traduction de Rufin,  
 et LACTANCE, au lieu cité.

« Ses premières vues se tournèrent vers l'Angleterre , mais  
 « des circonstances particulières l'ayant empêché d'y passer  
 « d'abord , il se rendit en Hollande. Il eut l'honneur d'y être  
 « connu de S. A. S. madame la princesse d'Orange qui le  
 « goûta beaucoup , et qui crut faire une acquisition considé-  
 « rable pour S. A. madame la princesse d'Anhalt-Dessau sa  
 « fille , en lui procurant M. de Beausobre pour chapelain.  
 « Elle l'engagea donc à remplir ce poste , et il se rendit à  
 « Dessau en 1686. Son mérite lui fit bientôt trouver dans  
 « cette retraite une nouvelle patrie et tous les agréments  
 « imaginables ; M<sup>me</sup> la princesse d'Anhalt , qui avait beau-  
 « coup d'esprit , et même un esprit orné , sut faire de M. de  
 « Beausobre tout le cas qu'il méritait , et l'honora d'une  
 « confiance particulière. Ce fut dans cette agréable situation  
 « qu'il poussa et perfectionna considérablement les connais-  
 « sances qu'il avait acquises pendant le cours de ses études. »  
 Le duc de Saxe-Baireuth s'étant fait Réformé , c'est-à-dire ,  
 Calviniste de Luthérien qu'il était , M. de Beausobre composa  
 à cette occasion *la Défense de la Doctrine des Réformés* ,

« Cet ouvrage , qui fut fort bien reçu des P. réformés ,  
 « aurait encore fait plus de fortune si l'édition n'avait été  
 « extrêmement mauvaise et fautive. Il parut à *Magdebourg*  
 « en 1693. »

Au bout de huit ans de séjour à Dessau , il alla former un  
 nouvel établissement (en 1694) à Berlin. La manière dont y  
 étaient reçus les P. R. qui s'étaient expatriés , les commodités  
 que Berlin fournissait pour l'étude , l'éducation de sa famille , et  
 ses amis qui étaient venus s'y établir , l'y déterminèrent.

C'est là qu'il a achevé le reste de sa carrière , et qu'il a  
 exercé le ministère dont il était revêtu dans sa communion  
 pendant *quarante-six ans*. Il fut d'abord aggregé au nombre  
 de ceux que les prétendus réformés appelaient *Pasteurs or-*  
*dinaires*.

« Il n'y en avait que trois alors (1) qui desservaient les

(1) Aujourd'hui [ en 1738 ] , il y en a cinq.

• paroisses que S. A. E. avait accordées aux Français. Mais  
 • ses talens distingués pour la chaire lui procurèrent dans la  
 • suite l'honneur d'être chapelain de LL. MM. Prussiennes.  
 • Et il en fit les fonctions jusqu'à la mort de la reine *Sophie-Charlotte*, aïeule du roi de Prusse régnant.

• Pour rassembler sous un seul point de vue les divers  
 • emplois dont il a été revêtu, il a été, outre ceux qu'on  
 • vient de nommer, conseiller du consistoire royal, directeur de la maison Française, inspecteur du collège Français, et un an avant sa mort, il avait été déclaré inspecteur des églises Françaises de Berlin, et des autres églises comprises dans l'inspection de Berlin. Lorsqu'on assigna à chaque paroisse ses *Ministres particuliers*, il fut placé à l'église qu'on a appelé de *la Ville-Neuve*; mais à la mort de M. Lenfant, en 1728, il remplit sa place au *Werder*, qu'il a conservée jusqu'à sa mort.

• Lorsque M. de Beausobre eut formé son établissement dans Berlin, il se remit bientôt à ses études et leur consacra le loisir que l'exercice de ses fonctions lui laissait. Afin de se proposer un but auquel il les rapportât, il entreprit *l'Histoire de la Réformation*. Comme il n'a rien publié-là-dessus, on sera peut-être surpris d'apprendre que ç'a été l'objet de ses recherches; mais cette surprise diminuera quand on saura qu'il avait considérablement avancé cet ouvrage rempli de discussions (1) épineuses et de très longue haleine, qu'il l'avait poussé jusqu'à la confession d'Ausbourg (2), et qu'il a laissé son manuscrit dans un état qui permet de le donner au public. Livré à cette entreprise, il ne l'a presque point perdu de vue, et de là vient qu'il s'est écoulé une longue suite d'années sans qu'il donnât rien au public.

(1) Surtout si M. de Beausobre a prétendu faire l'apologie de la conduite des patriarches de la Réforme, et justifier la marche de l'esprit tout humain qui a formé cette prodigieuse révolution.

(2) C'est-à-dire jusqu'en 1530.

« MM. de Beausobre et Lenfant, ayant été chargés par la cour de travailler à une version du Nouveau Testament, ils partagèrent entr'eux cette tâche. M. Lenfant eut les *Evangelies et les Actes*, les *Epîtres et l'Apocalypse*, et M. de Beausobre les *Epîtres de saint Paul*, qui sont, sans contredit, le morceau le plus difficile. » Ils publièrent leur ouvrage l'an 1718 (1), en 2 volumes in-4°, sous ce titre : *Le Nouveau Testament de notre Seigneur Jésus-Christ, traduit en Français sur l'original Grec, avec des notes littérales pour éclaircir le texte, par MM. de Beausobre et Lenfant*. A Amsterdam, chez Pierre Humbert, 1718, in-4°, 2 tomes, premier vol., pp. 490; second vol., pp. 702, sans les Préfaces.

La Préface générale sur le Nouveau Testament, et l'abrégé de l'Histoire Evangelique et de celle des Apôtres, sont de M. Lenfant. M. de Beausobre est l'auteur de la Préface générale sur les Epîtres de saint Paul. Les ouvrages de M. Lenfant n'intéressant point cette bibliothèque, nous ne parlerons ici que des travaux de M. de Beausobre; et pour ne point nous égarer, nous prendrons pour guides les auteurs judicieux du Journal des Savans (2).

Dans la première Préface générale sur les Epîtres de saint Paul, M. de Beausobre fait plusieurs remarques. Saint Paul, dit-il, que tout le monde regarde comme un prodige de grâces et de sainteté, a laissé à l'église quatorze épîtres qui ont été mises dès le commencement au nombre des livres sacrés. Les hérétiques mêmes n'ont osé nier que cet apôtre n'en fût l'auteur, quoiqu'ils les aient rejetées, ou entièrement comme les *Ebionites* et les *Corinthiens*, ou en partie comme *Marcion*, qui ne recevait que dix épîtres, dont il retranchait même plusieurs endroits qui détruisent ses impiétés. Tels étaient aussi les *Gnotistes* qui refusaient de

(1) Il en a paru une seconde édition chez le même P. Humbert, avec des additions et des corrections importantes des deux auteurs.

(2) Voyez le Journal des Savans, in-4°, lundi 2 décembre 1720, p. 577 et suiv.

reconnaître les deux épîtres à Thimothee. L'auteur passe ensuite à l'abrégé des quatorze épîtres ; il explique en peu de mots à qui elles sont adressées, et en fait le sommaire du côté des faits, de la doctrine et de la morale. Il nous apprend comment elles ont été conservées, et de quelle manière les copies s'en sont multipliées. Saint Paul, dit M. de Beausobre, était très éloquent, mais ce n'est pas dans le style ou dans les mots que consiste son éloquence, c'est dans le sublime des pensées, dans la force des raisonnemens, dans l'usage admirable qu'il fait de l'écriture, dans la justesse des images, l'énergie des expressions, l'abondance et la beauté des figures. Après quelques observations sur les difficultés qu'ont trouvées tous les interprètes dans l'intelligence de ces divines épîtres, difficultés qu'il faut attribuer à la sublimité des matières et à la méthode de saint Paul dans ses citations, où suivant M. de Beausobre, il a toujours suivi les Septante, il donne une idée de la vie de ce grand apôtre.

Cette préface générale est terminée par l'ordre des dates qu'il paraît au traducteur qu'on doit donner aux quatorze épîtres ; il marque aussi les lieux où elles ont été écrites. Outre cette préface générale qui fournit de grandes lumières pour l'intelligence du texte, au moins dans la partie historique, M. de Beausobre a fait *des Préfaces particulières à chaque épître*. On peut dire que chacune de ces préfaces est un morceau achevé dans son genre. Celle qui précède l'épître aux Hébreux n'est pas la moins considérable ; l'auteur y prouve d'une manière invincible qu'on ne saurait raisonnablement ôter à saint Paul cette épître que toute l'antiquité chrétienne lui a attribuée.

Les auteurs du Journal des Savans reprochent à nos deux traducteurs, 1<sup>o</sup> de s'être servis dans plusieurs occasions de manières de parler surannées et hors d'usage, et qui ont même le ridicule des anciennes versions protestantes : ils en donnent une assez longue liste. On a beau prendre les choses sur le ton philosophique, il est des expressions dont

on ne saurait sauver le ridicule à nos oreilles ; c'est une faiblesse de l'esprit humain , dira-t-on ; mais elle est générale , et il faut y sacrifier quoi qu'on en ait. Il y a plus ; je crois que c'est une espèce d'infidélité dans une traduction , de rendre une idée sainte et sérieuse par des termes auxquels on attache aujourd'hui une espèce de burlesque (1). On sait à quoi s'est exposé un ancien traducteur de la Bible , Chateillon , qui n'a pas rejeté les termes les plus bas sous prétexte d'entrer dans le sens de l'original. Le reproche tombe en particulier sur M. de Beausobre , qu'un faux respect pour les anciennes versions a fait donner dans ce défaut. Dire que ces expressions étaient les seules qui pussent exprimer le sens des auteurs avec la force et la précision de l'original , c'est ignorer les grâces et les richesses de notre langue. L'expérience nous apprend que les auteurs les plus polis , ceux qui ont le plus de scrupule sur le style sont aussi ceux qui ont rendu les originaux avec le plus d'énergie. Il est bien difficile qu'un auteur , pénétré du sens de son texte , soit obligé de s'exprimer d'une façon basse et triviale , ou

(1) *D'un seul nom quelquefois le son dur et bizarre*

*Rend un poème entier ou burlesque ou barbare,*

dit Boileau en parlant du poème de *Childebrand*. Si ce préjugé a lieu dans les *noms propres* , à plus forte raison dans les autres occasions. La manière dont Henri Etienne a traité la traduction de Chateillon dans son *Apologie d'Hérodote* , fait le procès aux protestans. Les Odes gothiques de Marot étaient passables au temps des *Valois* ; mais peut-on souffrir aujourd'hui cette strophe.

Ouvre seulement  
Ta bouche bien grande ,  
Et soudainement  
Ehahi seras ,  
Quand la trouveras  
Pleine de viande.

Enfin on sait par expérience qu'il n'y a rien de plus vrai que ce qu'a dit Horace.

. . . . Cui lecta potenter erit res ,  
*Nec facundia deceret hunc , nec lucidus ordo.*

de s'en éloigner. Il y a souvent plus de caprice que de raison dans la prétendue énergie qu'on attache à un terme grossier et hors d'usage.

Outre ce reproche, on peut encore accuser les deux illustres traducteurs de s'être livrés à la prévention et à l'esprit de parti, en excluant de leur traduction le mot *tradition* et quelques autres consacrés par le témoignage unanime de l'antiquité ecclésiastique.

Le même esprit, les mêmes préjugés règnent dans les notes littérales. Dans l'explication du premier verset du premier chapitre de l'Épître de saint Paul aux Philippiens, M. de Beausobre dit que les *évêques* sont les prêtres, ou les *anciens*. Dans la préface, sur la première Épître de saint Paul à Timothée, on appuie encore sur cette prétendue identité des *évêques* avec les *prêtres*. Les mêmes auteurs du Journal ajoutent qu'on peut même trouver dans les notes des choses favorables aux *Sociniens*. Ils citent pour exemple la note du verset 6, chap. II, de l'Épître Saint-Paul aux Philippiens, où il semble que M. de Beausobre veuille affaiblir le langage de l'écriture et de l'église, touchant la divinité de Jésus-Christ.

Il s'éleva parmi les protestans quelques critiques contre cette version. Le ministre Därtis, qui s'était retiré de Berlin l'attaqua, ce qui engagea M. de Beausobre à une réponse qu'il publia en 1719. Il y avait peut-être autant et plus de passion que d'équité dans la conduite du censeur : suivant l'auteur du Mémoire sur la vie de M. de Beausobre, il fut regardé comme un adversaire passionné et de mauvaise humeur.

« Lorsque la Société anonyme, qui devait travailler à la Bibliothèque Germanique se forma (1), M. de Beausobre fut un des principaux membres, et cela l'engagea à donner quelques pièces pour cette bibliothèque, » comme sa *Dis*

(1) En 1720, sous la direction de M. Lenfant qui fut le premier auteur du projet que lui inspira le succès de la bibliothèque Anglaise. Voyez la préface du premier volume de la Bibliothèque Germanique, qui commence au mois de juillet 1720.



*sertation sur les Adamistes*, imprimée dans le quatrième volume, et réimprimée à la fin de l'histoire des Hussites de M. Lenfant, avec un supplément et une seconde partie où l'auteur fait l'histoire de l'Adamisme depuis sa naissance, et prétend prouver que cette hérésie n'a jamais existé.

*La Vierge érigée en reine de Pologne*, précédée d'une *Dissertation sur les Images de main divine, et d'une autre sur les Images de main apostolique*, t. XVIII et suivans. La *Dissertation sur la statue de Paneade. La Réponse aux Journalistes de Trévoux qui attaquèrent l'histoire du Manichéisme* et les autres savantes pièces qui sont répandues dans la Bibliothèque Germanique depuis le quatrième tome (1) jusqu'à sa mort. Dans tous ces ouvrages on reconnaît, il est vrai, un auteur livré aux préjugés de son parti, mais il faut convenir, et les adversaires les plus judicieux de M. de Beausobre en sont convenus, qu'on y trouve aussi un savant du premier ordre, un littérateur à qui rien n'échappe, qui possède éminemment l'Histoire Sainte, les Antiquités du Christianisme puisées dans leurs sources, la Théologie payenne, l'Histoire profane, tous les talens d'un critique éclairé. L'étendue, quoique vaste de ses connaissances, n'exclut de ses ouvrages ni la solidité, ni un jugement exquis et délicat, et ce qui n'est pas moins surprenant une expression pure, vive et agréable.

Nous ne parlerons ici que de la *Dissertation sur la Statue de Paneade* (2), dans laquelle le dogme catholique est le moins intéressé. C'est une pièce achevée du côté du style, et du profond savoir qu'on y trouve. L'auteur y examine quatre questions.

*La première*, si Eusèbe a vu la statue qui était à Paneade, et qu'on disait être celle de Jésus-Christ.

(1) Jusqu'au quarante-troisième volume.

(2) *Paneade* était une ville située sur les frontières de la Palestine et de la Phénicie : on l'a aussi appelée *Césarée* en l'honneur de Tibère, et *Néroniade* en l'honneur de Néron. C'était l'ancienne ville de *Dan*, le Jourdain. y prenait sa source au pied du mont *Panius*.

(Voyez *EUSEBE*, de la traduction de Rufin, p. 581, chap. XIII.

*La seconde*, s'il est vrai que l'Hémorroïsse (1) de l'évangile a dressé, comme on le lit dans Eusèbe et quelques-autres auteurs, une statue au fils de Dieu.

*La troisième*, comment il peut être arrivé que les chrétiens de Panceade aient pris une statue de quelque prince ou de quelque philosophe payen, pour une statue de Jésus-Christ.

*La quatrième*, enfin de quelle sorte de personne pouvait être cette statue.

Sur la première question *il estime* qu'Eusèbe n'a jamais (2)

(1) Math., ch. IX, v. 18.

(2) Voici cet endroit tout entier de la traduction de Ruffin. *Verum, quia urbis hujus (Panceadæ) sectimus mentionem, justum videtur commemorare etiam illud in eâ, quod historid dignam duximus. Mulierem, quam sanguinis profusio laborantem, à Salvatore curatam Evangelia tradiderunt, hujus urbis cinem constat fuisse; domusque ejus in eâ etiam nunc ostenditur, pro foribus verò domûs ipsius basis quædam in loco editiore collocata monstratur, in quâ mulieris ipsius, velut genibus provolutæ, palmasque suppliciter tendentis imago ære videtur expressa. Adstat verò alia ære nihilominus fusa statua, habitu viri stolâ completè circumdati, et dexteram mulieri porrigentis. Hujus ad pedes statuæ è basi herba quædam novâ specie nascitur, quæ cùm exorta fuerit, excrescere usque ad stolæ illius ærel indumenti fimbriam solet; quam cum summo vertice crescens herba contigerit, vires inde ad depellendos omnes morbos, langoresque conquirat; itâ ut quæcumque illa fuerit infirmitas corporis, haustu exiguo madefacti salutaris graminis depellatur; nihil omninò virium gerens, si antequam æreæ fimbriæ summitatem crescendo contigerit, decerpatur. Hanc statuam ad similitudinem vultûs Jesu formata tradebant, quæ permansit ad nostra usque tempora, sicut ipsi oculis nostris inspeximus. Ex nihil mirum, etc. Eusèb., Ecclesiast. Histor., lib. VII, cap. XIV, p. 382 de l'édition de Bâle, de 1159.*

C'est-à-dire : mais puisque nous avons fait mention de cette ville (*de Panceade*), je crois devoir rapporter comme une chose digne de l'histoire, que la femme qui, suivant l'évangile, fut guérie d'un flux de sang par le Sauveur, a été citoyenne de cette ville : on y montre encore sa maison. Au-devant de cette même maison, on montre un *piédestal* placé sur un lieu un peu élevé, et sur ce piédestal se voit la statue en bronze de cette femme à genoux, et tendant les mains comme une personne qui supplie. Il y a auprès une autre statue aussi en bronze, représentant un homme décentement habillé d'une *stôle*, ou robe longue, et qui étend la main du côté de la femme. Aux pieds de cette *seconde* statue et de la base, naît une herbe d'une espèce nouvelle qui, lorsqu'elle a commencé à paraître, a

vu la statue en question, quoique l'endroit où il en parle paraisse bien décisif, puisqu'il dit qu'il *l'a vue de ses propres yeux*. A une assertion si positive, M. de Beausobre oppose la manière moins certaine dont s'exprime Eusèbe, en disant que c'était une *tradition* que la statue représentait Jésus-Christ.

Il prétend trouver de la contradiction dans la certitude qui paraît d'un côté dans son récit, et l'incertitude qu'on y peut voir d'un autre côté. Il en conclut ou que ce récit est une preuve de l'inexactitude d'Eusèbe qui n'a point du varier, ou que l'assertion est une addition à son texte. Il convient pourtant de bonne foi que les manuscrits ne donnent aucune preuve d'addition au texte, et que Rufin a traduit cet endroit fidèlement : il donne plusieurs autres conjectures qui, selon lui, rangent au moins ce fait dans l'ordre de ceux dont on peut douter ; elles sont d'une érudition exquise, et peu commune.

Il décide très précisément, à l'égard de la seconde question, que l'Hémorisme n'a jamais élevé de statue à Jésus-Christ ; il donne pour preuve de sa négative la variété qui se trouve dans les récits d'Eusèbe, de Philostorge, d'Astère, et de Sozomène. Le premier parle de deux statues, de celle d'une femme et de celle d'un homme ; les trois autres ne font mention que de la statue de Jésus-Christ. Ils diffèrent encore sur le lieu où elle était élevée ; enfin il prétend trouver

coutume de crotter et de s'élever jusqu'à la frange de la robe de cette statue de bronze ; et quand elle est parvenue à y atteindre, elle y prend des qualités propres à guérir toutes les maladies et toutes sortes de langueurs ; en sorte que de quelque nature que soit le mal dont le corps est affligé, on est sûr de la guérison en faisant tremper cette herbe salutaire dans un peu de boisson. Mais elle est absolument sans vertu si on la cueille avant qu'elle ait atteint la frange de la statue. *La tradition était que cette statue représentait les traits du visage de Jésus-Christ. Elle a subsisté jusqu'à notre temps, et nous l'avons vue nous-mêmes de nos propres yeux.* Il n'y a rien d'étonnant, etc. Le lecteur jugera plus sainement du parti qu'a pris M. de Beausobre contre ce passage bien favorable à la vénération des images et à l'usage des premiers chrétiens.

quelques contradictions vraies ou apparentes dont il tire en logicien serré tout l'avantage qu'il peut en tirer : mais tous conviennent de l'existence de la statue de Jésus-Christ ; c'est ce que n'a pu nier M. de Beausobre, et c'est le seul objet intéressant. La différence des narrations supposée aussi réelle que le veut M. de Beausobre, ne tend qu'à appuyer plus précisément le fait principal.

Il entre ensuite dans la question du culte religieux qu'on a pu rendre à cette statue, et il la décide suivant les principes du Calvinisme.

Sur la troisième question, M. de Beausobre nie que ces deux statues qu'on disait être, l'une celle de l'Hémoroïsse, l'autre celle de Jésus-Christ, aient été l'ouvrage de la reconnaissance de la femme dont l'Evangile rapporte la guérison. Il les attribue au roi Agrippa, fondé sur un passage de Joseph, suivant lequel ce prince, dit M. de Beausobre, embellit le Panion ou la fontaine de Paneade, de quantité de statues comme il avait fait à Bérïte. Il faut du préjugé pour voir dans Joseph ce qu'y a vu M. de Beausobre. Cet Hist., liv. XX, ch. VIII, de l'Histoire des Juifs, dit bien qu'Agrippa, fils d'Agrippa-le-Grand, accrut Paneade qu'on appelait alors Césarée de Philippes, et qu'il lui donna le nom de Néroniade en l'honneur de Néron ; mais il ne parle point des statues qu'il fit élever dans le Panion. Pourquoi n'en aurait-il rien dit, puisqu'il parle bien de celles dont il embellit Bérïte aux dépens des autres villes de ses états ? A l'égard de l'origine de la tradition rapportée par Eusèbe et les autres auteurs ecclésiastiques, il croit la trouver dans les titres que les payens donnaient à leurs Dieux et à leurs princes, et il compose une inscription qui aurait pu convenir à Jésus-Christ, ainsi qu'à l'un de ces princes. Mais M. de Beausobre n'a aucune preuve de cette inscription qui est entièrement son ouvrage, quoiqu'on puisse la trouver, selon lui, dans le récit d'Eusèbe qui se sert des termes de *Salvateur* et *Bienfaiteur*. Ces conjectures sont certainement de celles dont on peut dire *se non e vero, bene e trovato*.

du Manichéisme. On y verra une sagacité, une finesse de raisonnement surprenante dans la réfutation, et le savoir infini que M. de Beausobre faisait voir dans toutes ses productions.

« Voilà tout ce qui a paru pendant la vie de M. de Beausobre; mais ses ouvrages manuscrits surpassent en nombre tout ce qu'il a mis au jour. » Je n'oserais dire comme les auteurs du *Mémoire de sa vie*, qu'ils le surpassent en importance, au moins me paraît-il que du côté des matières, M. de Beausobre ne pouvait rien publier de plus intéressant que les ouvrages imprimés que nous avons de lui. Il est vrai que pour la quantité des volumes, l'Histoire de la Réformation aurait seule pu faire plusieurs volumes in-4°, de la manière dont l'auteur avait traité ce vaste sujet.

Il avait composé l'Histoire des Préliminaires de la Réformation, qui faisait un volume à part :

*L'Histoire des Pauliciens.*

*L'Histoire des Bogomites.*

*L'Histoire des Vaudois.*

*L'Histoire des Albigeois.*

*L'Histoire des Frères de Bohême.*

*L'Histoire Critique de l'Origine et des Progrès du culte des morts parmi les chrétiens et les payens.*

*Un Supplément à l'Histoire de la Guerre des Hussites*, donnée par M. Lenfant.

*Une Dissertation sur les livres d'Optat, évêque de Milève.*

Il a aussi laissé un volume d'*Observations Philologiques* sur le Nouveau Testament, pour servir de troisième volume au Nouveau Testament de MM. Beausobre et Lenfant; divers volumes de Sermons dont l'auteur, qui les destinait à l'impression, avait fait choix avant sa mort; un grand nombre de Dissertations sur divers sujets de littérature et d'histoire ecclésiastique.

On peut juger par là que la vie de M. de Beausobre a été active et laborieuse, surtout si l'on pense qu'il apportait une extrême attention à ses ouvrages; qu'il n'était point de

ces auteurs rapides qui ont aussitôt enfanté que conçu ; mais qu'exact, délicat, rarement content de lui-même, il corrigait et retouchait à diverses reprises ses compositions. On peut dire que la Prétendue Réformation a produit peu de prédicateurs de son mérite. Un grand feu d'imagination, une abondance d'expression jointe à beaucoup de justesse, une manière neuve et originale de traiter les sujets les plus communs, des ouvertures surprenantes (on eût pu dire hardies), pour l'explication de l'écriture sainte, du brillant, du sublime, du pathétique ; en un mot, toutes les qualités de l'orateur étaient réunies en sa personne, et se sont soutenues dans leur force jusqu'à la fin ; car il a encore prêché dans sa 79<sup>e</sup> année avec tout le feu et toute l'imagination de sa jeunesse. Le public devait être à portée d'en juger en peu de temps, suivant les auteurs de la Bibliothèque Germanique dans le Mémoire de sa vie. Apparemment on travaillait alors (en 1738) à l'édition de ses sermons ; je ne les ai point vus, et j'ignore s'ils ont été imprimés. Si l'on joint à la composition presque journalière de ses Sermons, les relations qu'il avait avec les personnes les plus considérables par le rang et par le savoir, ses correspondances littéraires, et en général, toutes les distractions dont la vie d'un ministre aussi distingué que M. de Beausobre dans son parti, et d'un savant aussi célèbre ne peut qu'être remplie, on verra qu'il a bien mis à profit tous ses momens de loisir.

« M. de Beausobre était d'une stature au-dessous de la médiocre, mais bien pris dans sa taille, et ayant le port noble et l'air gracieux. Il avait les traits beaux, l'œil vif, la physionomie heureuse, un visage toujours riant, et l'on trouvait véritablement en lui ce je ne sais quoi qui prévient et gagne les cœurs au premier abord.

« Le fond de son caractère ne démentait point cet extérieur. Il était poli, affable, obligeant, propre à se produire avec distinction dans les compagnies, et même dans les cours, bien différent de ces savans qui contractent une espèce de rouille dans le cabinet. Aussi a-t-il eu beaucoup

« d'accès à la Cour d'Anhalt-Dessau , et à celle de la feue  
« reine de Prusse , dont le goût et les lumières étaient supé-  
« rieurs à son rang. Il ne possédait pas moins le talent de la  
« parole en conversation qu'en chaire ; on l'écoutait toujours  
« avec plaisir , et sans se donner des airs de supériorité , il  
« était réellement si supérieur aux autres qu'on ne pouvait  
« lui refuser l'estime et la déférence que mérite un beau  
« génie cultivé par les grâces , assaisonné par la douceur  
« et la modestie : son cœur était encore préférable à son  
« esprit. Il était généreux , désintéressé , humain , compa-  
« tissant , éloigné de tout esprit de rancune et de vengeance ,  
« toujours porté à rendre service , incapable de nuire à qui  
« que ce soit. S'il péchait à cet égard , c'était peut-être par  
« un excès de facilité et de complaisance. Détestant la médi-  
« sance , à plus forte raison la calomnie , il saisissait toujours  
« les beaux endroits du prochain et se plaisait à les étaler ,  
« supprimant ses défauts , lors même qu'il aurait eu quelque  
« intérêt à les relever. En un mot , c'était un de ces excellents  
« caractères pour la société , d'autant plus estimables qu'ils  
« sont très rares. » L'auteur du Mémoire de sa vie , qui fait  
ce beau portrait , en appelle à témoin ceux qui ont été à  
portée de le connaître. Il le finit en louant la régularité  
de sa conduite toujours conforme à son caractère , et l'atta-  
chement qu'il a constamment témoigné pour la religion où  
il a vécu.

« Une constitution vigoureuse a préservé M. de Beausobre  
« de maladies considérables , et l'a fait parvenir jusqu'à un  
« âge avancé sans infirmités. Ses indispositions ordinaires  
« étaient des fièvres et des rhumes que quelques remèdes  
« domestiques dissipaient bientôt. Nous avons déjà dit qu'il  
« prêcha avec force jusqu'à 79 ans. Vers le commencement  
« d'octobre 1737 , il se trouva mal la nuit qui précédait un  
« dimanche auquel il comptait de prêcher. Ce fut le commen-  
« cement de sa dernière maladie , et quoiqu'il ait eu quelques  
« intervalles favorables pendant huit mois qu'elle a duré , le  
« mal qui consistait en suffocation et en fièvre , ne laissait

« pas de faire toujours des progrès qui ne permettaient pas de concevoir des espérances de rétablissement. » Vers les fêtes de la Pentecôte on s'aperçut qu'il tendait à sa fin, et en effet, il mourut le 5 juin 1738 à l'âge de 79 ans 3 mois.

M. de Beausobre a laissé des enfans de deux femmes, savoir : de la première qu'il avait épousée en France, M. *Léopold de Beausobre*, colonel d'un régiment d'infanterie au service de S. M. l'impératrice de Russie; M. *Charles-Louis de Beausobre*, pasteur de l'église de Berlin, connu par des ouvrages (1) qui annoncent le digne fils d'un illustre père, et une fille; un troisième fils nommé *Albert*, mort capitaine à l'âge de 22 ans devant Belgrade, et la cadette de ses filles mariée à M. de *Mauclerc*, étaient morts seize à dix-huit ans avant lui. Du second mariage, contracté avec M<sup>lle</sup> *Charlotte Schwartz*, il a laissé deux fils en bas-âge (en 1738.)

(Voyez la *Bib. Germanique*, t. XLIII, année 1738, article 3, depuis la page 68 jusqu'à la page 81; — les *Journaux des Savans et de Trévoux*, cités; — et les ouvrages imprimés de M. de Beausobre.)

— Cet article était imprimé lorsque l'auteur reçut par les soins de l'officieux M. Falconet, les Mémoires sur la vie de feu M. Isaac de Beausobre. Quoiqu'il fut un peu tard et qu'on ne put plus employer le Mémoire même, au moins l'auteur rendra-t-il encore quelque service à la république des lettres, en employant ici les faits omis par les auteurs de la Bibliothèque Germanique, ou en rectifiant d'après ces Mémoires ceux qui méritent d'être rectifiés.

Nous avons dit d'après l'auteur du mémoire qui se trouve dans la Bibliothèque Germanique, que la famille de Beausobre était originaire de Provence, et qu'un des ayeux de M. de Beausobre s'était retiré en Suisse, où il avait pris le nom de Beausobre au lieu de celui de *Bossard*, et qu'il était de la maison des barons de *Beaux*. Voici la remarque de l'auteur du nouveau Mémoire.

(1) Voyez le *Mercur Suisse*, ou *Journal Helvétique*, mois d'avril 1743.



comme ce Synode fut tenu en 1683 (1), Beausobre, né en 1659, était dans sa vingt-quatrième année.

Le nom de l'église protestante qu'il servit d'abord est en blanc dans la Bibliothèque Germanique et dans la nôtre. Le *Mémoire* manuscrit m'apprend que c'était celle de *Châtillon* sur Indre en Touraine, il y reçut ce que les protestans appellent *l'imposition des mains*, le 19 juillet 1683.

Le nom de sa femme, est *Arnodeau* dans la Bibliothèque Germanique, l'auteur du *Mémoire* la nomme d'*Arnaudot*. Nous nous y sommes conformés.

L'auteur du *Mémoire* ne dit point que M. de Beausobre ait brisé le sceau apposé à la porte du temple; la seule raison, dit-il, pour laquelle il est condamné, c'était parce qu'il avait chanté des psaumes et fait le prêche dans sa maison, au reste il ne manqua jamais au respect qu'il devait aux ordres du roi; la sentence qui le condamna, ajoute-t-il, n'a point d'autres motifs; c'est donc un fait que n'ont pas dû employer les auteurs de la Bibliothèque Germanique.

On ne dit point où M. de Beausobre se réfugia d'abord. Ce fut à Rotterdam où il arriva au commencement de novembre 1683. Il fut protégé par M. Jurieu qui voulut être son hôte; ce ministre qui avait beaucoup de crédit, était, dit l'auteur du *Mémoire*, l'oracle de tous les protestans de France. Peut-être Jurieu contribua-t-il à l'avancement de M. de Beausobre.

La princesse d'Orange, dont M. de Beausobre acquit l'estime, était la princesse douairière *Amélie*, née comtesse de *Solms*, veuve de *Frédéric-Henri*, prince d'*Oranges*; elle le plaça en qualité de ministre de cour auprès d'*Henriette-Catherine de Nassau*, mariée en Allemagne avec le prince d'*Anhalt-Dessau*. Un jour, dit l'auteur du *Mémoire*, cette princesse qui estimait infiniment M. de Beausobre, l'entretenant du prince Léopold son fils, pour qui elle avait une

(1) L'ouverture s'en fit le 2 juin.

à celle du disciple, obligea ses parens à lui en chercher un autre : on le mit en pension chez un gentilhomme du voisinage, qui avait un précepteur domestique chez lui pour ses enfans. La sordide économie de la femme de ce gentilhomme réduisant le jeune Beausobre à une espèce de jeûne continuel, il tomba malade ; il fallut encore prendre un autre parti pour son éducation. L'auteur du *Mémoire* rapporte que le petit Beausobre qui était retourné à la maison paternelle, ayant entendu un sermon du célèbre ministre *Charles Drelincourt*, se retira dans sa chambre et se mit à réciter tout haut ce qu'il avait retenu du sermon, non-seulement il en faisait une juste analyse, mais il répétait les endroits qui l'avaient le plus frappé. Sa répétition avait toute la noblesse et tout le feu que Drelincourt donnait à ses discours. Le père et la mère, qui d'une chambre voisine avaient entendu tout ce qu'avait répété leur fils, avec ce plaisir que conçoivent naturellement des parens tendres, prièrent le ministre Drelincourt et quelques autres personnes à dîner ; ils firent l'histoire de la répétition qu'avait fait leur fils dans sa chambre, on engagea ce jeune enfant de recommencer. Il obéit, et surprit ses auditeurs, autant par la fidélité de sa mémoire que par les agrémens de sa prononciation. Il fut loué ; le ministre prédit qu'il deviendrait un des ornemens de l'église protestante : la prophétie était naturelle. On envoya le jeune Beausobre chez un autre gentilhomme qui avait aussi un précepteur domestique pour ses enfans, il y resta jusqu'à ce qu'il fût en état d'aller étudier à Saumur, où brillaient les plus grands hommes du parti : il y acheva ses humanités, y fit son cours de philosophie, et donna dix-huit mois entiers à l'étude de la théologie. Après avoir passé quelque temps à Nyort, il alla chez M. de Vilette qui l'avait invité à venir sur ses terres prendre l'air et les plaisirs de la campagne. Il n'employa le temps de cette retraite qu'à se fortifier dans les connaissances qu'il avait acquises.

Nous avons dit que M. de Beausobre fut fait ministre à l'âge de vingt-deux ans, au dernier Synode de Loudun ;

comme ce Synode fut tenu en 1683 (1), Beausobre, né en 1659, était dans sa vingt-quatrième année.

Le nom de l'église protestante qu'il servit d'abord est en blanc dans la Bibliothèque Germanique et dans la nôtre. Le *Mémoire* manuscrit m'apprend que c'était celle de *Châtillon* sur Indre en Touraine, il y reçut ce que les protestans appellent *l'imposition des mains*, le 19 juillet 1683.

Le nom de sa femme, est *Arnodeau* dans la Bibliothèque Germanique, l'auteur du *Mémoire* la nomme d'*Arnaudot*. Nous nous y sommes conformés.

L'auteur du *Mémoire* ne dit point que M. de Beausobre ait brisé le sceau apposé à la porte du temple; la seule raison, dit-il, pour laquelle il est condamné, c'était parce qu'il avait chanté des psaumes et fait le prêche dans sa maison, au reste il ne manqua jamais au respect qu'il devait aux ordres du roi; la sentence qui le condamna, ajoute-t-il, n'a point d'autres motifs; c'est donc un fait que n'ont pas dû employer les auteurs de la Bibliothèque Germanique.

On ne dit point où M. de Beausobre se réfugia d'abord. Ce fut à Rotterdam où il arriva au commencement de novembre 1683. Il fut protégé par M. Jurieu qui voulut être son hôte; ce ministre qui avait beaucoup de crédit, était, dit l'auteur du *Mémoire*, l'oracle de tous les protestans de France. Peut-être Jurieu contribua-t-il à l'avancement de M. de Beausobre.

La princesse d'Orange, dont M. de Beausobre acquit l'estime, était la princesse douairière *Amélie*, née comtesse de *Solms*, veuve de *Frédéric-Henri*, prince d'*Orange*; elle le plaça en qualité de ministre de cour auprès d'*Henriette-Catherine de Nassau*, mariée en Allemagne avec le prince d'*Anhalt-Dessau*. Un jour, dit l'auteur du *Mémoire*, cette princesse qui estimait infiniment M. de Beausobre, l'entretenant du prince Léopold son fils, pour qui elle avait une

(1) L'ouverture s'en fit le 2 juin.

extrême tendresse, lui demanda ce qu'il en pensait, M. de Beausobre ne répondit d'abord qu'en faisant l'éloge du jeune prince. Mais enfin, lui dit la princesse d'Anhalt, il n'est pas parfait, au moins a-t-il quelque petit défaut : *Madame*, reprit-il alors, *puisque votre altesse m'ordonne de lui en dire mon sentiment, je trouve que pour un prince si jeune, il décide quelquefois avec trop de légèreté.* Quelque temps après, M. de Beausobre étant à table avec le jeune prince, qui fut informé de ce jugement : On m'a dit, Monsieur, lui dit Léopold, que vous trouvez que pour un jeune prince, je décide trop légèrement ? *On vous a dit la vérité*, monseigneur, répondit Beausobre sans détour. Le prince désarmé par cette sincérité fit verser deux verres de vin, présenta l'un à M. de Beausobre, et prenant l'autre lui dit, en l'embrassant, *qu'il était et qu'il voulait toujours être de ses amis* : sentiment qu'il a en effet conservé jusqu'à sa mort.

On ne dit point ce qui occasionna la *Défense de la Doctrine des Réformés*. Ce fut pour répondre au livre de George Moebius, qui fut publié muni de l'approbation de tous les théologiens de l'académie de Leipsick ; en sorte qu'en cette occasion, M. de Beausobre attaquait tous ces théologiens en corps. Le titre entier de l'ouvrage est : *Défense de la Doctrine des Réformés sur la Providence, sur la Prédestination, sur la Grâce et sur l'Eucharistie*, Magdebourg, in-8°, 1694. Nous la datons d'après nos guides de 1693.

Nous disons qu'il alla former un nouvel établissement à Berlin en 1694. Il y alla cette année ; mais son établissement n'y fut qu'au commencement de l'année 1695.

En parlant de l'*Histoire de la Réformation*, nous n'avons pu en fixer l'objet. Le dessein de M. de Beausobre était de donner l'*Histoire de l'état de la Religion chrétienne dans l'Occident*, surtout dans les temps qui précédèrent la Prétendue Réformation depuis le Concile de Bâle jusqu'à la *Confession d'Augsbourg*.

Ajoutez à ce que nous disons, que MM. de Beausobre et Lenfant furent chargés par la cour de travailler à une

version du Nouveau Testament, que l'ordre que leur en donna S. A. E. Frédéric-Guillaume, était du 4 juillet 1696. L'auteur du Mémoire dit que cet ordre avait été suggéré au prince par l'illustre baron de Spanheim, ministre d'état, l'un des plus savans hommes de ce siècle, et très attaché à sa religion.

Pendant que M. de Beausobre travaillait avec M. Lenfant à sa traduction du Nouveau Testament, il eut occasion de voir le fameux Jean Toland. Cet incrédule trouva à qui parler, et l'auteur du Mémoire fait sentir la supériorité qu'eut son rival sur lui. L'auteur du Mémoire dit avoir vu plusieurs fois *Jean Toland* aussi plein de circonspection, et même de modestie avec ceux dont il craignait les lumières, que fier et hautain avec les personnes sur qui il se flattait de la supériorité.

On apprend dans le Mémoire manuscrit que M. de Beausobre ne contribua pas peu à confirmer la *princesse d'Anspach*, depuis reine d'Angleterre, dans son attachement au protestantisme. Elle était demandée en mariage par l'archiduc Charles qui avait été déclaré roi d'Espagne après la mort de Philippe IV, et malgré les dispositions du testament de ce prince, qui ont mis Philippe de France, duc d'Anjou, sur le trône: la diversité de religion s'y opposait. Beausobre fut consulté, et la princesse se détermina à refuser un trône qu'elle ne pouvait posséder qu'en cessant d'être protestante. Elle épousa quelque temps après (en 1703) le prince Georges, électeur d'Hanovre, depuis roi d'Angleterre.

En 1701, Frédéric I<sup>er</sup> du nom, roi de Prusse, ayant permis aux Français réfugiés dans ses états, de faire une collecte générale pour l'acquisition d'un terrain destiné à l'établissement qu'il leur permit de faire à Berlin dans la partie de la ville appelée Frédéric-Stad, MM. de Beausobre, Marconnay, d'Ancire et quelques autres, furent nommés pour commissaires. Il parcourut l'Allemagne en savant qui sait mettre ses voyages à profit, et rassembla quantité de Mémoires pour sa grande *Histoire de la Réformation*.

Le roi Frédéric (1), de Prusse, s'étant remarié en secondes nocces, Beausobre fut député pour haranguer Sa Majesté, comme il l'avait été pour complimenter le prince royal électoral, qui avait épousé en 1606 la princesse d'Hanovre, sa cousine-germaine, nièce de la reine de Prusse, morte en 1705 à l'âge de 37 ans.

Il entra en 1707 dans le consistoire royal. Il y fit voir sa probité et sa fermeté dans une occasion délicate : il y eut une place vacante dans ce même consistoire, il y avait à Berlin un ancien ministre français nommé Forneret, homme de mérite qui y prétendait ; c'était à tous égards lui faire un affront que de l'en exclure. La place fut donnée à un autre. Forneret n'osa se plaindre. M. de Beausobre éclata ; il alla trouver le ministre, et lui dit que la place appartenait à Forneret par son âge, par son mérite, par équité ; que lui, Beausobre, rougirait d'occuper une place dont il verrait un homme de tant de mérite exclus. La remontrance porta coup, et sans déplacer le sujet nommé par la cour, on forma une place surnuméraire en faveur de Forneret qui eut le pas et le premier rang dans le consistoire.

Frédéric ayant donné en 1709 un édit de naturalité générale aux réfugiés dans ses états, ils en remercièrent le prince en corps ; ce fut par la bouche de M. de Beausobre qui fit ce compliment à Sa Majesté Prussienne, le 1<sup>er</sup> janvier 1710.

SIRE,

« Ce ne sont plus des réfugiés qui ont l'honneur de présenter à Votre Majesté leurs respects et leurs vœux au commencement de cette année. Ce sont vos sujets naturels ; mais des sujets qui sont redevables de cet avantage, non à leur naissance, mais à la clémence de Votre Majesté. Cette nouvelle grâce ne saurait rien ajouter ni à notre zèle, ni à notre fidélité. Mais comme elle donne un nouvel éclat à

(1) Mort en 1713.

comme ce Synode fut tenu en 1683 (1), Beausobre, né en 1659, était dans sa vingt-quatrième année.

Le nom de l'église protestante qu'il servit d'abord est en blanc dans la Bibliothèque Germanique et dans la nôtre. Le *Mémoire* manuscrit m'apprend que c'était celle de *Châtillon* sur Indre en Touraine, il y reçut ce que les protestans appellent *l'imposition des mains*, le 19 juillet 1683.

Le nom de sa femme, est *Arnodeau* dans la Bibliothèque Germanique, l'auteur du *Mémoire* la nomme d'*Arnaudot*. Nous nous y sommes conformés.

L'auteur du *Mémoire* ne dit point que M. de Beausobre ait brisé le sceau apposé à la porte du temple; la seule raison, dit-il, pour laquelle il est condamné, c'était parce qu'il avait chanté des psaumes et fait le prêche dans sa maison, au reste il ne manqua jamais au respect qu'il devait aux ordres du roi; la sentence qui le condamna, ajoute-t-il, n'a point d'autres motifs; c'est donc un fait que n'ont pas dû employer les auteurs de la Bibliothèque Germanique.

On ne dit point où M. de Beausobre se réfugia d'abord. Ce fut à Rotterdam où il arriva au commencement de novembre 1683. Il fut protégé par M. Jurieu qui voulut être son hôte; ce ministre qui avait beaucoup de crédit, était, dit l'auteur du *Mémoire*, l'oracle de tous les protestans de France. Peut-être Jurieu contribua-t-il à l'avancement de M. de Beausobre.

La princesse d'Orange, dont M. de Beausobre acquit l'estime, était la princesse douairière *Amélie*, née comtesse de *Solms*, veuve de *Frédéric-Henri*, prince d'*Oranges*; elle le plaça en qualité de ministre de cour auprès d'*Henriette-Catherine de Nassau*, mariée en Allemagne avec le prince d'*Anhalt-Dessau*. Un jour, dit l'auteur du *Mémoire*, cette princesse qui estimait infiniment M. de Beausobre, l'entretenant du prince Léopold son fils, pour qui elle avait une

(1) L'ouverture s'en fit le 2 juin.

extrême tendresse, lui demanda ce qu'il en pensait, M. de Beausobre ne répondit d'abord qu'en faisant l'éloge du jeune prince. Mais enfin, lui dit la princesse d'Anhalt, il n'est pas parfait, au moins a-t-il quelque petit défaut : *Madame*, reprit-il alors, *puisque votre altesse m'ordonne de lui en dire mon sentiment, je trouve que pour un prince si jeune, il décide quelquefois avec trop de légèreté.* Quelque temps après, M. de Beausobre étant à table avec le jeune prince, qui fut informé de ce jugement : On m'a dit, Monsieur, lui dit Léopold, que vous trouvez que pour un jeune prince, je décide trop légèrement ? *On vous a dit la vérité, monseigneur, répondit Beausobre sans détour.* Le prince désarmé par cette sincérité fit verser deux verres de vin, présenta l'un à M. de Beausobre, et prenant l'autre lui dit, en l'embrassant, *qu'il était et qu'il voulait toujours être de ses amis* : sentiment qu'il a en effet conservé jusqu'à sa mort.

On ne dit point ce qui occasionna la *Défense de la Doctrine des Réformés*. Ce fut pour répondre au livre de George Moebius, qui fut publié muni de l'approbation de tous les théologiens de l'académie de Leipsick ; en sorte qu'en cette occasion, M. de Beausobre attaquait tous ces théologiens en corps. Le titre entier de l'ouvrage est : *Défense de la Doctrine des Réformés sur la Providence, sur la Prédestination, sur la Grâce et sur l'Eucharistie*, Magdebourg, in-8°, 1694. Nous la datons d'après nos guides de 1693.

Nous disons qu'il alla former un nouvel établissement à Berlin en 1694. Il y alla cette année ; mais son établissement n'y fut qu'au commencement de l'année 1695.

En parlant de l'*Histoire de la Réformation*, nous n'avons pu en fixer l'objet. Le dessein de M. de Beausobre était de donner l'*Histoire de l'état de la Religion chrétienne dans l'Occident*, surtout dans les temps qui précédèrent la Prétendue Réformation depuis le Concile de Bâle jusqu'à la *Confession d'Augsbourg*.

Ajoutez à ce que nous disons, que MM. de Beausobre et Lenfant furent chargés par la cour de travailler à une



version du Nouveau Testament, que l'ordre que leur en donna S. A. E. Frédéric-Guillaume, était du 4 juillet 1696. L'auteur du Mémoire dit que cet ordre avait été suggéré au prince par l'illustre baron de Spanheim, ministre d'état, l'un des plus savans hommes de ce siècle, et très attaché à sa religion.

Pendant que M. de Beausobre travaillait avec M. Lenfant à sa traduction du Nouveau Testament, il eut occasion de voir le fameux Jean Toland. Cet incrédule trouva à qui parler, et l'auteur du Mémoire fait sentir la supériorité qu'eut son rival sur lui. L'auteur du Mémoire dit avoir vu plusieurs fois *Jean Toland* aussi plein de circonspection, et même de modestie avec ceux dont il craignait les lumières, que fier et hautain avec les personnes sur qui il se flattait de la supériorité.

On apprend dans le Mémoire manuscrit que M. de Beausobre ne contribua pas peu à confirmer la *princesse d'Anspach*, depuis reine d'Angleterre, dans son attachement au protestantisme. Elle était demandée en mariage par l'archiduc Charles qui avait été déclaré roi d'Espagne après la mort de Philippe IV, et malgré les dispositions du testament de ce prince, qui ont mis Philippe de France, duc d'Anjou, sur le trône: la diversité de religion s'y opposait. Beausobre fut consulté, et la princesse se détermina à refuser un trône qu'elle ne pouvait posséder qu'en cessant d'être protestante. Elle épousa quelque temps après (en 1703) le prince Georges, électeur d'Hanovre, depuis roi d'Angleterre.

En 1701, Frédéric I<sup>er</sup> du nom, roi de Prusse, ayant permis aux Français réfugiés dans ses états, de faire une collecte générale pour l'acquisition d'un terrain destiné à à l'établissement qu'il leur permit de faire à Berlin dans la partie de la ville appelée Frédéric-Stad, MM. de Beausobre, Marconnay, d'Ancire et quelques autres, furent nommés pour commissaires. Il parcourut l'Allemagne en savant qui sait mettre ses voyages à profit, et rassembla quantité de Mémoires pour sa grande *Histoire de la Réformation*.

Le roi Frédéric (1), de Prusse, s'étant remarié en secondes nocces, Beausobre fut député pour haranguer Sa Majesté, comme il l'avait été pour complimenter le prince royal électoral, qui avait épousé en 1606 la princesse d'Hanovre, sa cousine-germaine, nièce de la reine de Prusse, morte en 1705 à l'âge de 37 ans.

Il entra en 1707 dans le consistoire royal. Il y fit voir sa probité et sa fermeté dans une occasion délicate : il y eut une place vacante dans ce même consistoire, il y avait à Berlin un ancien ministre français nommé Forneret, homme de mérite qui y prétendait ; c'était à tous égards lui faire un affront que de l'en exclure. La place fut donnée à un autre. Forneret n'osa se plaindre. M. de Beausobre éclata ; il alla trouver le ministre, et lui dit que la place appartenait à Forneret par son âge, par son mérite, par équité ; que lui, Beausobre, rougirait d'occuper une place dont il verrait un homme de tant de mérite exclus. La remontrance porta coup, et sans déplacer le sujet nommé par la cour, on forma une place surnuméraire en faveur de Forneret qui eut le pas et le premier rang dans le consistoire.

Frédéric ayant donné en 1709 un édit de naturalité générale aux réfugiés dans ses états, ils en remercièrent le prince en corps ; ce fut par la bouche de M. de Beausobre qui fit ce compliment à Sa Majesté Prussienne, le 1<sup>er</sup> janvier 1710.

SIRE,

« Ce ne sont plus des réfugiés qui ont l'honneur de présenter à Votre Majesté leurs respects et leurs vœux au commencement de cette année. Ce sont vos sujets naturels ; mais des sujets qui sont redevables de cet avantage, non à leur naissance, mais à la clémence de Votre Majesté. Cette nouvelle grâce ne saurait rien ajouter ni à notre zèle, ni à notre fidélité. Mais comme elle donne un nouvel éclat à

(1) Mort en 1713.

« votre bonté royale , elle donne aussi une nouvelle ardeur à  
« notre reconnaissance. N'étant plus distingués de vos autres  
« sujets par le caractère d'étrangers, nous n'aspérons, Sire,  
« qu'à nous distinguer par notre amour pour notre roi, et  
« par reconnaissance envers notre magnifique bienfaiteur.  
« Que ne pouvons-nous, Sire, en donner d'autres preuves à  
« Votre Majesté, qu'en lui disant que le plus sûr et le plus  
« beau de tous les empires est celui que les bienfaits établis-  
« sent dans les cœurs, et que s'il n'y a point de meilleur  
« roi que Votre Majesté, il n'y aura jamais de meilleurs  
« sujets que nous. »

Le roi Frédéric étant mort en 1713, l'église protestante d'Utrecht demanda M. de Beausobre au commencement de 1714. Le ministre Dartis, qui avait servi quelque temps les églises de Berlin, et qui, dit l'auteur du *Mémoire* manuscrit, avec de l'esprit et du savoir, était un homme remuant, dévot, emporté dans son parti, prétendit que M. de Beausobre ne pouvait être regardé comme orthodoxe au sens que donnent à ce terme les églises protestantes; on remarque que dans ces circonstances mêmes M. de Beausobre faisait subsister la femme et les enfans de Dartis à Berlin. L'accusé se justifia par une infinité d'attestations. Il paraît qu'on n'eut aucun égard à la dénonciation de Dartis, puisqu'on porta à Berlin les actes de la vocation de M. de Beausobre; mais il se refusa absolument à l'élection: le roi s'étant même intéressé à le retenir, on revint à la charge, mais sans succès.

En 1715, l'église de Hambourg offrit à M. de Beausobre des avantages qui le tentèrent, il demanda même son congé au roi de Prusse: il l'obtint; on trouva le secret de le faire révoquer en présentant une requête à S. M. Prussienne, qui fut dressée par M. Lenfant son collègue, et signée par les ministres les plus distingués de Berlin (1), le grand-maréchal, la reine, toute la cour appuya la requête. M. de Beausobre resta enfin fixé à Berlin. Il ne songea plus qu'à

(1) Lenfant, Petit, Ancillon, Convenant, Forneret.

mettre la dernière main avec M. Lenfant, à sa traduction du *Nouveau Testament*, commencé dès l'année 1696. Elle parut, comme nous l'avons dit, en 2 volumes in-4°, en 1718, et les auteurs en présentèrent un exemplaire au roi de Prusse. Ce prince ayant souhaité que l'ouvrage fût dédié au *Prince Royal*, les traducteurs composèrent chacun une Epître dédicatoire. Celle de Beausobre fut préférée, et c'est celle qu'on voit à la tête du livre. Quelques jours après, nos deux savans eurent l'honneur d'être admis à la table de Sa Majesté Prussienne, qui les fit dîner avec elle.

Toujours attentifs à donner à leur version toute la perfection qu'ils voulaient qu'elle eût, M. de Beausobre et son collègue ne laissèrent pas d'y travailler au milieu de leurs autres occupations. C'est cette extrême attention qui produisit la nouvelle édition de 1741 et les deux volumes de remarques critiques et philologiques dues aux soins de M. de Beausobre; quoique ce travail fût fort sérieux, il coûta peu à l'auteur accoutumé à ne lire jamais que la plume à la main. Il reprit avec plus d'ardeur que jamais son grand projet de l'*Histoire de la Réformation*.

En 1726, on fit encore quelques démarches pour l'attirer à Londres; la proposition en fut faite dans le consistoire de l'église française du rit Anglican, connue alors sous le nom de *Savoye*, fondée après le rétablissement de Charles II (1).

Le roi d'Angleterre, Georges I<sup>er</sup>, et la reine favorisaient cette vocation, quoique notre savant eût déjà soixante-sept ans, âge où les églises protestantes, dit l'auteur du *Mémoire* manuscrit, songent plutôt à se défaire d'un ministre qu'à l'acquérir; mais M. de Beausobre arrêta toutes ces démarches, et ne pensa plus qu'à sa grande histoire.

Ce fut en chemin faisant, et en se livrant à l'esprit de

(1) Les protestans y ont eu de très savans ministres Français. Entr'autres les ministres Lombard, de l'Ortie, Isaac et Jean du Bourdieu, père et fils, Jacques Abadie, auteur de l'excellent *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, de la Rivière, les deux la Motte, l'un de Paris, et l'autre de Guyenne.

discussion qui le guidait toujours, qu'il composa l'*Essai critique de l'Histoire du Manichéisme*, dont le premier tome parut in-4° à Amsterdam en 1734, et le second en 1739, après sa mort; l'auteur y traite des modernes accusés de Manichéisme, et en justifie quelques-uns.

En parlant des enfans de M. de Beausobre, nous n'en avons dit que ce que nous en avons trouvé dans la Bibliothèque Germanique, nous apprenons par le Mémoire manuscrit que M. Léopold de Beausobre, fils du premier lit, est actuellement lieutenant-général au service de l'impératrice de Russie; que Charles-Louis, second fils du premier lit, est mort en 1752 après avoir été longtemps ministre à Berlin; qu'Albert mourut capitaine à l'âge de 22 ans au siège de Bellegarde. Henriette encore fille, et Marie, morte femme de M. Mauclerc, ministre de la cour à Stetin, Louis et Léopold-Emilius, sont les enfans du second lit.

(Extrait d'un Mémoire manuscrit envoyé à Berlin, et dressé sur les titres de la famille de M. de Beausobre, et sous ses yeux.)

BERCHORIUS (PIERRE) (1362), que quelques-uns ont mal appelé *Berthorius*, nous apprend dans le prologue de son *Réductoire Moral* son nom, son surnom, sa qualité, sa patrie, et ses occupations. *Sum igitur, dit-il, quidam peccator Ordinus sancti benedicti Monachus; de terris Francorum genitus, natione Gallus, patriâ Pictavinus, nomine Petrus, cognomine Berchorius, et reverendissimi in Christo Patris Domini D. Petri de Pratis (Pratis) (1) divini Dei providentiâ Episcopi Prænestini,*

(1) Pierre de Prato, ou de Pratis, archevêque d'Aix fut élevé au cardinalat par Jean XXII nommé vice-chancelier, et évêque de Préneste. Il travailla en qualité de légat à la paix, entre Philippe de Valois, et Edouard roi d'Angleterre. Il mourut à Avignon, au mois de mai 1361. Il est auteur d'un livre intitulé: *De Laudibus B. Mariæ Virginis*, dont le manuscrit est à la bibliothèque de Saint-Victor de Paris. *Vid. Athenæum Roman. Aug. Oldoini, pag. 557, Litt. P.* Ce Pierre Duprat était, suivant toutes les apparences, d'Auvergne, et de la même famille qu'Antoine Duprat, chancelier de France, quoique François Duchesne n'en ait rien dit dans son histoire des chanceliers de France.

*et Sacrosanctæ Romanæ Ecclesiæ cardinalis, et vicecancellarii familiaris domesticus, qui etiam per ipsum libris, et necessariis mihi communicatis, et traditis, ad istos labores meos sum inductus, et in istis etiam directus multipliciter, et adjutus.* « Je suis pécheur, moine de l'ordre de Saint-Benoît, né en France, Français de nation ; le Poitou est ma patrie, mon nom Pierre, Berchorius mon surnom ; je suis attaché à révérend père en Dieu monseigneur Pierre Després (Duprat) évêque de Préneste, cardinal, et vice-chancelier de l'église ; c'est lui qui m'a engagé à ces travaux, en me fournissant les livres, et tout ce qui m'était nécessaire, il a lui-même dirigé mes ouvrages, et m'a beaucoup aidé ; si je dis mon nom, ajoute-t-il avec un esprit de candeur et d'humilité chrétienne, qui brille dans toutes les occasions où il parle de lui, ce n'est pas pour m'assurer quelque gloire de mon travail, mais plutôt dans la vue qu'on ne puisse imputer qu'à moi ce qui se trouvera de défectueux et de peu exact ; s'il s'y trouve quelque chose qui mérite l'approbation du lecteur, c'est à Dieu qu'il en faut rendre gloire. » Il nous apprend dans le même prologue qu'il a travaillé dès sa plus tendre jeunesse ; sa première, et sa plus sérieuse occupation fut de lire le texte de l'Écriture ; il le lut quatre fois en entier, avec tant d'application qu'il pouvait sans le secours des concordances citer d'une manière précise les figures de la Bible, les autorités, ou ce qui sert à prouver le dogme, et les faits historiques. Le second objet de ses études fut la connaissance des *propriétés des choses* : pour y parvenir il ne se contenta pas de ce que pouvait lui apprendre l'écriture, il lut avec soin tous les livres qui pouvaient l'instruire, tels que l'histoire naturelle de Plin, les questions naturelles de Sénèque, Solin, les *Otia imperialia de Gervais* (1), et un grand nombre d'autres qu'il n'indique pas. La morale qu'on peut en tirer sur son troisième but dans ses travaux. Il entreprit de réunir cette partie des sciences à la physique ; ce

(1) Chancelier de l'empereur Othon IV.

travail lui coûta plusieurs années. Son *Répertoire Moral* en fut le fruit, il y employa cinq ans. Après avoir passé quelques autres années à le corriger, à l'augmenter, à le mettre apparemment dans l'état où il a paru, il avait dessein de faire un abrégé moral, c'est-à-dire de réduire dans un petit traité tout ce qu'il avait dit dans de plus amples volumes. Il déclare qu'il n'a jamais eu en vue que le salut du prochain, et le sien; qu'un peu de réflexion sur la manière de penser de son siècle aurait suffi à le détromper s'il avait eu pour but des avantages purement humains, *ce serait une folie*, dit-il, *d'y penser dans un temps tel que le nôtre, où l'on voit les chefs du clergé, et les grands, mépriser les travaux de ceux qui s'appliquent aux sciences, ne leur faire pas la moindre libéralité, dans un temps où l'on voit les ignorans fort à leur aise, et tenir bonne table, et les savans mourir de faim. Cum videam cleri rectores, et populi labores philosophantium spernere, nulli prorsus manum largitionis extendere; quin imò sæpè videas, ignaris epulantibus, scientificos esurire.* Il finit ce prologue par des plaintes contre ceux qui enfouissent le talent, et qui ne sont savans que pour eux. Il leur applique quelques passages de l'Ecriture, et entre autres celui-ci : *Quare tu solus, et nullus tecum? I. Reg. 21.* Il déclare qu'il est bien éloigné de cette façon de penser; il l'a prouvé bien clairement par les trois volumes *in-fol.* qui nous restent de lui, et qui ont été imprimés plusieurs fois. L'édition dont je me sers, est celle de Cologne de 1692, in-fol., avec ce titre : *R. P. Petri Berchorii Pictaviensis, ordinis sancti benedicti opera omnia; sive Reductorium, Repertorium, et Dictionarium Morale utriusque testamenti, catholicum, philosophicum, historicum, tropologicum, et dogmaticum, etc.... tribus tomis distinctum. Colonia Agrippinæ apud Joannem Wielmam Friessen Juniores, an 1692.*

Le Réductoire Moral. *Reductorium Morale super tota Biblia*, est divisé en deux parties; la première contient trente quatre livres des *Moralités* sur les différens livres qui composent le corps biblique, à commencer depuis la Genèse qui est le premier livre de l'ancien Testament, jusques à l'Apocalypse

de Saint-Jean qui est le dernier du nouveau. Ces Moralités sont un commentaire qui n'a pour objet que la morale à laquelle peut donner lieu le texte de l'écriture. Après une expression assez nette qui est souvent une paraphrase, et quelquefois un abrégé d'un chapitre, l'auteur entre dans les explications morales ou dans ce qu'on appelle le *sens spirituel*, et *allégorique*. Donnons-en un exemple qui rende la méthode de notre auteur sensible, et fasse connaître son génie. Sur ces paroles de la Genèse, *erat autem terra labii unius*. Après l'explication, ou l'exposé littéral du fait historique de la tour de Babel, et de la confusion des langues, il dit en parlant des géans. « Ces géans (1) sont les orgueilleux qui prétendent élever jusqu'au ciel, c'est-à-dire bien au-delà de leurs forces, et de leur mérite, une tour, c'est-à-dire, leur état, leur condition; dans la plaine de Sennaar, qui signifie planteur, c'est-à-dire dans ce misérable monde; et pour y réussir plus certainement forment une espèce de société, et s'occupent du même projet. Ce qui fait que souvent Dieu s'irrite contre eux, dissipe leurs assemblées, les divise les uns des autres, ou par la mort, ou par les malheurs qu'il répand sur eux, et ainsi par les obstacles qu'y met la providence, l'ouvrage qu'ils avaient commencé reste imparfait, ou ne s'exécute pas. Ce qui fait dire à Job, que Dieu dissipe les projets des méchants, et empêche leurs mains de les exécuter. »

L'auteur finit toujours par un passage de l'Ecriture Sainte

(1) *Tales Gigantes sunt superbi qui turrim, id est, fastigiosum et altum statum, in campo Sennaar, qui interpretatur Fœtor, id est in isto mundo factido, ædificare nituntur sursùmque ad altitudinem cœli, id est altos gradus, et status ultra, quàm requirunt ipsorum merita ascendere moliantur, et hoc ut melius faciant, plures quandoque in eandem societatem conveniunt, et ad hoc communiter occupantur quapropter scèpè fit quod Dominus contra eos indignatur ipsorumque malam concordiam rumpit, et ipsos per mortem, vel per infirmitates dividit; et sic occultè faciente Domino, opus malum quod cœperant impeditur. Undè Job, 5, dissipat concilia malignorum, ne possint manus eorum implere quod cœperant, lib. I, Moralit. super Genes., cap. VIII, pag. 6.*



relatif à ce qu'il vient de dire , et qui sert à confirmer la morale qu'il a tirée du texte. Au lieu d'une seule explication , ou d'un sens moral , il en donne quelquefois plusieurs.

Dans ses *Moralités* sur le Nouveau Testament , il s'étend sur les états différens de la vie. On peut regarder chaque chapitre comme autant d'Homélies. Par exemple sur le chapitre 13 de l'apocalypse (1), il explique la bête qui avait sept cornes et dix têtes. Par l'application qu'il fait de cette bête , il entend les mauvais juges : *Ista Bestia* , dit-il , *est Ballivus* , *qui dicitur Bestia* , *quasi vastia* , *quâ tales solent vastare omnia bona subditorum*. Ou bien , dit-il encore , *dic quod ista Bestia est Clericus Bestialis* , *qui à mari* , *id est* , *ab humili Plebe* , *et paupere statu veniens quandòque acquirit plura capita* , *id est* , *dignitates* , *et præbendas* , *et quandòque cornua* , *id est* , *mîtram* ; *quandòque fit vel Episcopus* , *vel Abbas*.....

Le *Réductoire Moral* , qui est une seconde partie , est divisé en quatorze livres , dont le titre particulier est , *De Rerum Proprietatibus*. Il y parle d'un nombre prodigieux de matières ; c'est dans cet ouvrage , où l'on peut dire que Berchorius a employé tout son savoir ; c'est le fruit de toutes ses lectures. Il y est théologien , physicien , médecin , anatomiste , botaniste , géographe , astronome : il y est tout , et c'est une vraie *Encyclopédie* que ce *Réductoire Moral*. Il traite dans chaque chapitre de la nature d'un être , en explique les propriétés , et ramène ensuite ce qu'il en a dit à différens points de morale , que ses réflexions , et son imagination fort vaste , lui offrent.

On trouve à la tête une table générale , et une table particulière très exactes , qui mettront le lecteur au fait des matières qui composent ce grand ouvrage. Mais comme il n'est pas entre les mains de tout le monde , j'ai cru devoir placer ici la table générale des quatorze livres.

Dans le premier , l'auteur parle de Dieu , des anges , des esprits sensibles , ou animaux , des qualités et des humeurs.

(1) *Moralitatum* , capit. XIV , pag. 258. colon. 1.

Dans le *second*, de l'homme et de ses parties extérieures et intérieures.

Dans le *troisième*, des choses qui varient l'état de l'homme, de celles qui contribuent à la conservation de son être, des différentes sortes de personnes considérées comme père et fils, maître et domestique, etc., du sommeil et des veilles, de l'action et du repos.

Dans le *quatrième*, de ce qui contribue à la destruction de l'homme, c'est-à-dire des maladies et de la mort.

Dans le *cinquième*, des choses qui concernent la nature du ciel et des corps célestes, les changemens de saison, etc.

Dans le *sixième*, de la matière et de la forme; du feu, de l'air, de leur action et de leurs impressions.

Dans le *septième*, des volatiles, des oiseaux.

Dans le *huitième*, des eaux, des mers et des fleuves.

Dans le *neuvième*, des monstres marins et des poissons.

Dans le *dixième*, des animaux, des insectes, des serpens.

Dans le *onzième*, de la terre et de ses parties, des perles, des pierres précieuses.

Dans le *douzième*, des herbes, des arbres et des plantes.

Dans le *treizième*, des choses qui ne sont qu'accidentelles, telles que les couleurs, les odeurs, les saveurs, les liqueurs, les mesures, les nombres, les poids, les instrumens, les sons.

Dans le *quatorzième*, des choses extraordinaires dans la nature, ou plutôt des différentes parties de l'Univers, et de ce qu'elles ont d'admirables.

Un exemple court fera connaître la méthode de l'auteur, chap. XLVIII (1), liv. XIII. Il explique ce qu'on entend par l'extrémité des branches d'un arbre, appelée en latin *flagellum*. C'est ainsi qu'il moralise après en avoir donné la définition et la propriété. *Allega quod qui habent alios corrigere et flagellare, scilicet Judices et Prælati, solent multorum flatibus, id est murmuris et oblocutionibus subjacere, quia sicut dicit proverbium, cap. XV. Non amat pestilens eum qui se corripit.*

(1) De Flagello.

Il y a un très long chapitre sur les raretés du Poitou, *lib. XIV, cap. XLIII*. Dans la mer Aquitanique, dit Berchorius, il y a une espèce d'oiseaux (1) qui n'ont d'autre principe de production que la pourriture des vieilles planches des vaisseaux. La corruption de l'eau et celle du bois pourri forment une espèce de pustule glaireuse qui se convertit peu à peu en oiseau. D'abord on le voit attaché par le bec aux planches pourries. Il est absolument inanimé ; dans la suite, il se détache, il tombe dans l'eau, il y prend vie, et s'envole. La morale de l'auteur, c'est que comme ces oiseaux, nous sommes faits de terre, que les eaux salutaires du baptême nous donnent la vie, et que nous devons prendre notre vol vers le Ciel. Il imagine d'autres *moralités* que je laisse. Il dit encore qu'on voit venir tous les ans à la tour de *Maillezais*, à celle de *Coudray*, et à celle de *Clairboux*, des oiseaux pour y faire leur nid. Ce qu'il y remarque d'admirable, c'est que ce petit peuple envoie trois ou quatre députés examiner l'état des lieux, et que sur leur rapport, ils accourent en foule, et y font leurs nids ; les habitants, ajoute-t-il, les appellent *Congalérans*, en français. On en élève, et ils ne vivent que de viande, refusant toute autre nourriture. Il compare ces oiseaux à JÉSUS-CHRIST.

Près du monastère de Saint-Michel-en-l'Herm, on trouve dit-il, encore un oiseau, qu'on appelle *Pidencul* (ou *Mono-pode*), il ne marche jamais à terre, et nage se servant de son

(1) L'auteur suit le système des anciens, qui attribuaient à la corruption sans autre germe, une force générative. Dans les voyages du nord, on lit que les hirondelles sortent du fond des mers, où elles s'enfoncent pendant les rigueurs du froid, et s'enveloppent dans une espèce de vase, qu'on a cru longtemps le seul principe de production de ces oiseaux. M. Huet dit qu'en Suède, et dans les autres pays du Nord, les hirondelles se plongent dans des lacs vers l'équinoxe d'automne, y restent sous les glaces pendant l'hiver, et en sortent au printemps.

(Voyez *Petr. Dan. Huetii, Commentarius de rebus ad eum pertinent, lib. II, pag. 98*, et *Citois Opusc.*, page 133 de l'édition in-4<sup>e</sup> de 1639, où il cite des vers latins de François d'Amboise.)

unique pied comme d'une rame. Cet oiseau, dit-il, représente un véritable moine : il ajuste la comparaison assez bien. Une singularité d'un autre genre dont il parle encore, et qui lui paraîtrait, dit-il, incroyable, s'il ne savait la chose de très bonne part, et de gens dignes de foi, est le privilège particulier de chasser les serpents dont jouit la famille des seigneurs de *Puy-Taillé*, petite bourgade près de Mirebeau. Il prétend que le seigneur de *Puy-Taillé*, et ceux de sa famille, munis de ce rare privilège, avaient le pouvoir de chasser les serpents, quelque part où il s'en trouvât, et quelque grand qu'en pût être le nombre, en leur criant à haute voix : *Qu'ils eussent à se retirer, que le seigneur de Puy-Taillé l'entendait ainsi*. Non-seulement les serpents obéissaient à la voix de ce seigneur à l'instant même, mais jamais ils ne reparaissaient dans l'endroit d'où il les avait chassés. Pour rendre sa narration croyable, Berchorius répète, que c'est un fait dont personne ne doute dans la province, et il ajoute qu'on lit quelque chose de semblable dans Solin et dans Plin au sujet des Marses et des Psilles. Il en paraît très persuadé. Il compare le pouvoir de messieurs de *Puy-Taillé* à celui que JÉSUS-CHRIST a donné à son église par ces paroles (Luc 10) : *Eccè dedi vobis potestatem super serpentes, et scorpiones, et super omnem virtutem inimici*. L'auteur rapporte encore quelques merveilles qui ne servent qu'à prouver sa disposition à les croire avec trop de facilité.

Le troisième Tome comprend son grand dictionnaire, ou son *Repertoire Moral* depuis la lettre A, jusqu'à la dernière lettre de l'Alphabet. Il y donne des explications morales d'environ trois mille mots, tous tirés de l'Ecriture-Sainte. On peut les regarder comme autant de traités théologiques et moraux. Il s'y trouve quelquefois de très vives satyres sur les abus de son temps, et des comparaisons qui montrent une grande connaissance de l'Ecriture, sur laquelle elles sont toujours étayées, et une fécondité d'imagination surprenante ; avec ces comparaisons il pousse loin les traits vifs de sa morale. Au reste, il en agit avec la meilleure foi du monde,

s'il s'emporte quelquefois contre les moines, il n'en excepte pas son ordre par une prédilection qu'on aurait pu lui reprocher. Ce dictionnaire est très méthodique. L'auteur donne d'abord la définition de la chose signifiée; il parle ensuite des différentes acceptions du même mot, et des divers sens dans lesquels on peut l'employer, et où il l'est effectivement dans l'Écriture-Sainte, ou dans les Pères; du sens direct, et du sens figuré. Il s'arrête sur chaque sens, et étale sa morale. Plus on lit cet auteur plus on est surpris de l'étendue et du nombre de ses ouvrages, qui tous demandaient une vaste érudition sacrée, profane et de grandes réflexions.

Quelque considérable que soit le recueil des ouvrages de Berchorius en trois volumes in-fol., l'éditeur aurait dû ajouter aux mots du titre *omnia opera*, ceux-ci, *quæ reperiri potuerunt*. Il nous manque un tome entier auquel l'auteur avait donné le titre qui suit : *Inductorium morale quod agitur de diversis Thematibus et authoritatibus et quibusdam brevibus collationibus*, divisé en trois livres, suivant Trithème.

Nous avons encore perdu une partie ou un livre de son Réductoire moral; c'est le quinzième livre où il traitait de *Poëtarum fabulis*.

Un Abrégé de l'histoire de la Bible, dont parle le même Trithème, en un livre.

Sa Cosmographie, un livre.

Un grand nombre de sermons, un recueil de lettres et plusieurs petits traités.

A l'égard de la traduction française de Tite-Live (1), qu'il entreprit par l'ordre du roi Jean; elle se trouve à la bibliothèque de Sorbonne parmi les manuscrits. C'est sans doute de cette traduction dont il s'agit, dans le catalogue des livres de Jean, duc de Berry, comte de Poitou, duquel nous parlerons à son article.

Suivant la remarque de l'éditeur des ouvrages de Berchorius publiés à Cologne en 1692, le *Répertoire Moral* a été

(1) Voyez le Dictionnaire de la Bible ou Répertoire moral, au mot *Roma*.

imprimé à Lyon en 1517 ; le *Réductoire moral* au même endroit en 1536 ; le recueil entier de ses ouvrages , à Venise en 1583. Antoine Possevin , dans son *Apparat sacré*, parle d'une édition de Nuremberg de 1489 ; d'une autre de Lyon de 1520 ; d'une troisième de Paris de 1521 ; et d'une quatrième de Venise de 1589. Il ne dit point si ces éditions contenaient le Recueil entier des œuvres de Berchorius , et on peut en douter.

Suivant l'építaphe de notre illustre Poitevin , inhumé dans l'église des Barnabites à Paris , près de l'autel (1), du côté de l'Épître , sous une tombe plate , il a été prieur de ce monastère , il était originaire ou natif de Saint-Pierre-du-Chemin aux environs de Maillezais en Poitou , et il fut l'auteur de cinq ouvrages célèbres , qui sont énoncés dans cette építaphe ; on y fixe sa mort à l'année 1362. La voici telle que la donne Le Maire dans l'ouvrage intitulé : *Paris ancien et nouveau*, tome I, page 375.

## HIC JACET.

*Vir Venerabilis , magnæ profundæque scientiæ , ac mirabilis et subtilis eloquentiæ , FRATER PETRUS BERCHORIUS , prior hujus prioratûs , qui fuit oriundus de villâ Sancti Petri de Itinere , in episcopatu Malliziâcensi in Pictariâ , qui tempore suo fecit quinque opera solemnia , scilicet : Dictionarium , Reductorium , Breviatorium , Descriptionem mundi et translationem cujusdam Libri (2) , vetustissimi de latino in gallicum ad præceptum excellentissimi principis Joannis , regis Francorum. Qui obiit anno 1362.*

(Vid. *opera Berchorii*, Prolog., *Reduct. Moral.*, pag. 273 de l'édition de 1692 et les autres endroits cités ; — TRITHÈME , de *Script. ecclesiast.* ; — SIXTE DE SIENNE , liv. IV ; — ANTOINE POSSEVIN , in *Apparatu sacro* : Sponde , année 1350 , nomb. XI ; — VOSSIUS , de *Histor. lat.*, lib. XIII , cap. IX ; — *Paris ancien et nouveau*, de LE MAIRE , au lieu cité ;

(1) On ne l'y voit plus.

(2) Ce certain livre très ancien , dont il s'agit ici , a pour titre les *Décades de Titè-Live*.

— *La Croix-du-Maine*, DUPIN et MORÉRY, qui n'est rien moins qu'exact sur l'idée qu'il donne des ouvrages de Berchorius).

BÉRENGER (PIERRE) (1150), natif de Poitiers, fut disciple du célèbre Abélard. Les erreurs de son maître ayant été condamnées dans un concile tenu à Sens, en 1140, Bérenger se déclara hautement en faveur de sa doctrine contre saint Bernard. Il écrivit même une apologie très vive. On y voit un esprit aigre et tout de feu. Il promettait une seconde partie : mais, ou il ne la fit pas, ou il la supprima. Il avait senti combien la première l'avait rendu odieux. La seconde, qui devait renchérir, eût tout soulevé contre lui. On a encore de lui deux lettres, dont l'une fut écrite contre les Chartreux, dont il fait des portraits fort peu ménagés, et l'autre adressée à l'évêque de Mende. C'est le même style, le même emportement que dans l'apologie. Ces pièces sont imprimées dans le Recueil des Œuvres d'Abélard, publié, à Paris, en 1616. Le style, malgré les défauts de son siècle, ne laisse pas d'avoir quelque chose d'agréable ; il est vif, abondant, orné. On y trouve assez souvent des applications heureuses des pensées des anciens ; ce qui prouve qu'il était moins étranger que les savans de ces temps dans les belles-lettres.

Bérenger, archidiacre d'Angers, qui vivait à peu près dans le même temps, a quelquefois été confondu avec notre savant. Il paraît même que Gerson a fait cette faute dans son *Traité contre le Roman de la Rose*, t. III de la nouvelle édition, p. 31. Au moins parle-t-il de la conversion de celui-ci dans les mêmes termes qu'on parle de celle de Bérenger, de Tours : « Mon Dieu, lui fait-il dire à l'article de la mort, je vais paraître aujourd'hui devant vous, ou pour trouver mon salut, comme me le fait espérer la pénitence que j'ai faite, ou pour ma condamnation, ce que me fait craindre tant de personnes que j'ai séduites par ma fausse doctrine, et que je n'ai pu ramener à la voie véritable de votre Sacrement. » C'est constamment une erreur de fait dans le célèbre Gerson, que la parité des noms a jeté dans cette méprise.

Je ne sais rien de sa mort qu'on peut placer vers la fin du douzième siècle. (Voyez BAYLE, *Dictionnaire historique*, et les *Œuvres d'Abélard*, édition de 1616.

BÉRAUDIERE (FRANÇOIS DE LA) (1646), de l'ancienne maison de Rouet en Poitou, seigneur de Sigon, prit d'abord le parti de la robe, et fut reçu, suivant Blanchard, conseiller au parlement de Paris le 12 janvier 1587; il le fut pendant dix-huit ans, c'est-à-dire jusques en 1605. Engagé dans cet état il épousa Elizabeth des Dormans, fille de Charles des Dormans, seigneur de Bièvre et de Nozay, et maître des comptes, et de Marie de Marseille. Cette dame étant morte, il prit le parti de l'église, et fut grand doyen de celle de Poitiers en 1612; abbé de Noaillé où il introduisit la réforme de la Congrégation de Saint-Maur, et enfin nommé évêque de Périgueux en 1614 après deux années de vacance du Siége. S'il fut digne de la magistrature, il ne le fut pas moins de l'épiscopat. Il employa le temps qu'il remplit le siége de Périgueux à introduire la réforme dans des monastères, et à la fondation de quelques édifices religieux qui seront des monumens perpétuels de sa piété. Le 15 août 1617, il posa la première pierre du couvent des Minimes d'Aubeterre (1), sous le titre de *l'Assomption*, et leur accorda la paroisse de Saint-Quentin. Il consacra en 1623 l'église des Récollets, et contribua beaucoup à la fondation du monastère des Bénédictines de Falanc. Son église cathédrale se ressentit de ses soins, aussi bien qu'un grand nombre d'églises de son diocèse qu'il fit réédifier; enfin il fonda un séminaire à Périgueux pour l'éducation des sujets destinés à l'église. Toutes ces occupations, une application continuelle sur son troupeau, des visites fréquentes dans son diocèse, et la conversion d'un grand nombre de Protestans dont il était infecté, ne l'empêchèrent pas de donner encore plusieurs preuves de son amour pour les lettres. Ses ouvrages

(1) Petite ville entre la Saintonge et le Périgord.



sont rassemblés dans un recueil intitulé en latin : *Otium Episcopale*, quoique tout ce que contient ce recueil soit écrit en français : il fut imprimé à Périgueux, 1635, in-4°. On trouve des vers à la tête ; ils contiennent une espèce d'épithaphe historique de l'auteur.

Je laisse à nos neveux en partant de ce monde ,  
 Mon livre , un séminaire fondé de mes deniers ,  
 Pour y faire nourrir des pauvres écoliers .  
 Mon église refaite , à nulle autre seconde ,  
 Fasse le Ciel bening que la postérité  
 Reçoive à ce sujet très grande utilité ,  
 Que de telle action le bon Dieu se contente ,  
 De mes péchés passés il m'octroie pardon ,  
 Me donne Paradis à la fin pour guerdon !  
 C'est à ce point où gît mon désir , mon attente !

Ces vers ne donneront pas une haute idée de notre prélat , considéré comme poète : aussi à peine mérite-t-il cette qualité. Il paraît qu'il y aspirait beaucoup moins qu'à celle d'orateur. Son *Otium Episcopale* contient plusieurs discours joints à ses poésies.

1° *La France triomphante*. C'est un poème au-dessous du médiocre.

2° *Un discours intitulé Philadelphie*, où il a fait l'éloge de l'amitié de Louis XIII pour Gaston d'Orléans, son frère.

3° *L'Oraison funèbre de très-chrétien, très-clément et très-débonnaire prince Henri IV, roi de France et de Navarre, dédiée à la Reine*.

4° *Consolation envoyée à M<sup>me</sup> d'Aubeterre sur le trépas de M. le maréchal, son mari, datée du 20 février 1628*.

5° *Consolation envoyée à M. de Boisson, seigneur d'Aussone, président au parlement de Toulouse, sur l'apostasie de Philippe de Boisson son fils, protestée en la ville de Mucidan en Périgord au mois d'août 1627*.

6° *Adresse de salut pour les dévotés de la foi au roi*. L'auteur plein d'un vrai zèle pour la conversion des protestans avait

offert d'entrer en conférence avec leurs ministres, entr'autres avec Jacques Clémenceau, ministre de Poitiers, et de la Roche-Crosé, ministre de Civray. Ce fut sur leur refus qu'il publia l'*Adresse du salut*, qui est un recueil de passages cou-sus les uns aux autres sans beaucoup d'art.

Le ministre Clémenceau et Crosé ayant écrit contre ce Traité, M. de la Béraudière répondit par un ouvrage intitulé : *Adresse de salut pour les dévotés de la foi contre le Supplément d'icelui, fait par Clémenceau, ministre de la ville de Poitiers, avec un Dictionnaire sur le même sujet, et une seconde Apologie du même livre contre le Juge des Controverses de ce temps, du ministre Crosé de la ville de Civray*. Ces deux Apologies sont datées l'une et l'autre de Noaillé, en 1610.

On trouve à la suite de ces écrits :

1<sup>o</sup> *La Censure du livre de Jacques Crosé, dit la Roche Lodu-nois, ministre de l'église de Civray, par les pères consistoriaux du Synode de la Rochelle.*

2<sup>o</sup> *La copie d'une Lettre écrite par le Consistoire de l'église prétendue réformée de l'église de Civray en Poitou, au sujet de la conversion du sieur Olivier Enguerrand (1), ministre de Chef-Boutonne en 1606, au mois de novembre.*

Nous craindrions d'ennuyer le lecteur si nous entrions dans une examen détaillé de tous les ouvrages de M. de la Béraudière ; quelques remarques sur l'Oraison funèbre d'Henri IV feront connaître le goût de son éloquence. Après un texte très juste, *ad vesperam demorabitur fletus, et ad matutinam lætitia*, ps. 29, ce qui était relatif à la mort d'Henri IV assassiné l'après-midi, et au jeune prince son successeur qui

(1) Olivier Enguerrand était de Mante-sur-Seine, né catholique. Il embrassa le Calvinisme en 1602. Fait ministre de Chef-Boutonne, près de la Rochelle, il demeura 3 ans dans le ministère, après lesquels ses inquiétudes sur la religion l'ayant engagé à un examen plus sérieux, il rentra dans le sein de l'église catholique. Il abjura entre les mains de Saint-Belin, évêque de Poitiers, et publiquement à Chef-Boutonne. (Voyez la *Bibl. Chartr.*, et les Synodes des églises protestantes, t. I, p. 316, au Synode de la Rochelle de 1607.)

tint son lit de justice le lendemain matin. L'orateur commence son discours en ces termes :

« L'excellent et ingénieux Beseliel, duquel, par le commandement de Dieu, Moïse se servit en la construction de l'Arche de son alliance, n'embellit jamais son œuvre de tant d'ornemens divers, ni la *bouquetière Gliscera* ne changea oncques en tant de diverses sortes la disposition et mélange des fleurs qu'elle mettait en ses bouquets, comme ce même Dieu fait à tous momens ressentir aux mortels l'effet de sa puissance. . . . . c'est de quoi j'ai à vous entretenir. . . . . » Belle comparaison que celle de la Providence avec la *bouquetière Gliscera* ! Joignez à des phrases de la nature de celle-ci quantité de citations grecques et latines entassées sans beaucoup de choix : voilà ce qui compose l'Oraison funèbre du plus grand de nos rois. Tel était encore l'état de l'éloquence, et il a fallu plusieurs années pour la réformer.

M. de la Béraudière mourut en 1646.

(Voyez le *Gallia Christiana*, diocèse de Périgueux ; — parmi les évêques, et dans la *Liste des Abbés de Noailly* ; — BLANCHARD, *Liste des Conseillers au Parlement de Paris*, p. 103 ; — et les ouvrages de l'auteur.)

BERNIER (FRANÇOIS) (1612), sieur de la Brousse, était Poitevin ; il vivait au commencement du dix-septième siècle. Sans avoir beaucoup de talens pour le dramatique, il s'attacha à ce genre de poésie, et composa la tragédie intitulée : *l'Embrion romain*, vers l'année 1612 ; elle ne fut imprimée qu'en 1618. « Mais, dit l'auteur dans son épître, cette pièce a été retenue par plusieurs années, et rendue comme inconnue aux hommes. » Le sujet du poëme, auquel l'auteur a donné un titre si bizarre, est la naissance de *Remus* et de *Romulus*, leurs premiers exploits, et le rétablissement de Numitor, leur grand-père, sur le trône, dont il avait été expulsé par *Amulius*, son frère. C'est ainsi qu'*Amulius* parle à sa nièce, la vestale *Rhea Silvia*, mère des jumeaux *Remus* et *Romulus*. On jugera par les vers, du style et du génie de l'auteur.

AMULIUS.

. . . . . Venez, louve eshontée;  
Voyez-vous la méchante ! oh ! qu'elle est effrontée !  
Comme elle hausse les yeux et marche arrogamment !

SILVIE (1).

Je chemine en princesse, et toi trop méchamment  
Tu veux fouler ma gloire, estimant qu'impudique,  
J'ai du pressant amour exercé la pratique.  
Grosse ai-je été vraiment, mais d'un fœt qui n'a pu  
Altérer mon honneur, où les dieux m'ont déçu.  
N'es-tu point satisfait du meurtre de ta race ?

AMULIUS.

Ne crains-tu point la mort pour user de menace ?

SILVIE.

Je suis tout assurée, et j'en bénis le jour.

AMULIUS.

Mais premier conte-moi de ton gentil amour.  
Qui fut ce beau mignon qui, violant ta couche,  
Au sang du grand Procas donna telle escarmouche ?

L'auteur joignit à cette tragédie une tragi-comédie intitulée : *Les heureuses Infortunes*. En 1619, il publia encore *Deux Bergeries*. Quel que fût l'état du théâtre français où le goût ni les décences ne s'étaient point encore introduites, il n'y a guère d'apparence qu'on s'y soit chargé des drames de Bernier. Si l'on veut bien s'en rapporter à Colletet (2), la Brousse était un homme d'esprit, et il ne lui manquait qu'un air du grand monde, qu'il n'avait pu acquérir au fond de sa province d'où il n'était jamais sorti. Je crois que c'est faire beaucoup de grâce à l'auteur d'adopter ce jugement. L'air de la cour donne bien à l'esprit quelque délicatesse, un vernis

(1) Fille de Numitor et nièce d'Amulius, qui l'avait mise dans un collège de vestales pour éteindre la famille de son frère.

(2) De la Poésie morale, p. 186.

poli, je ne sais quelles décences qu'on n'acquiert point ailleurs ; mais il ne réforme point le fond du génie, il ne donne point cette véritable noblesse, cette étendue qui naît avec nous, et qu'on reconnaît malgré la rouille de la province, qu'avait le grand Corneille avant de paraître à Versailles.

(Voyez l'*Histoire du Théâtre français*, t. IV, année 1612, p. 171).

BERREAU (JACQUES) (1565), avocat, d'une bonne famille du Poitou, parent de Lancelot Voësin, sieur de la Popelinière, neveu d'un Jean le Tourneur, seigneur de la Boissonnière, dont le fils étudia la jurisprudence avec le célèbre Chopin. Ils passèrent ensemble une partie de leur jeunesse. Berreau, dont il paraît que la fortune était médiocre, ne put former un établissement à Paris, comme il semble qu'il le souhaitait dans un Sonnet qu'il adresse à Barnabé Brisson, son compatriote. Il fut obligé de rester dans sa province ; on voit même qu'il était plus souvent à la campagne qu'à Poitiers, peut-être n'avait-il pas le talent de la parole, sans lequel il est bien difficile à un jeune avocat de se faire un fond de réputation au barreau, surtout dans les sièges inférieurs à la cour, où il faut plaider avant d'écrire et de parler. On en jugera par les six derniers vers du Sonnet à Brisson : après l'éloge de ce grand homme, il dit :

(1) Ici je chante assis sur le bord aquatique, . .  
De mon Loi doux-coulant maint sonnet poétique,  
Selon la passion qui m'en vient émouvoir.  
Eh ? que ferai-je de mieux ? mon désastre me force  
D'être ici sans renom, n'ayant moyen ni force,  
De me faire au barreau ainsi comme toi voir.

(1) M. l'abbé Goujet se sert de ce Sonnet, pour prouver que Berreau, fixé dans sa province, se borna à servir ses compatriotes dans la profession d'avocat ou par la plaidoirie, ou seulement par ses conseils, ce qui n'aurait point été une occupation infructueuse, surtout à Poitiers : il me semble que ces vers ne le prouvent point, et si l'on joint pour commentaire ceux que le bibliographe y ajoute :

Il dit ailleurs qu'il vivait dans son village, où il tâchait de tromper son ennui dans les différentes occupations qu'on peut avoir à la campagne. Un pareil séjour est toujours fatal à la réputation. Quelqu'excellent acteur qu'ait été Baron, il lui fallait un théâtre. Aussi Berreau est-il fort peu connu ; personne n'a parlé de lui en qualité de jurisconsulte, et comme poète ; ses contemporains et ses compatriotes mêmes ont gardé un profond silence sur sa muse. Sainte-Marthe, et les autres poètes dont j'ai parlé, si obligeans, si prompts à louer, je ne dis pas des talens réels et distingués, mais tout ce qui en avait l'apparence, ne disent rien de notre Berreau. La Croix du Maine qui ne cherchait qu'à grossir son recueil, et chez qui l'on trouve tant de noms obscurs, n'en a point fait mention, et Duverdier ne nous apprend rien de sa personne, quoiqu'il ait connu ses écrits, dont il a fait d'assez bons extraits. Berreau a pourtant fait un grand nombre de vers, et l'on peut dire qu'ils valent bien ceux de ses contemporains. Il y fait moins parade de savoir que Ronsard et les autres ; mais on trouve plus d'aisance et de douceur dans sa poésie, que dans une infinité d'autres ouvrages du temps. On peut lire les siens sans savoir le Grec, et sans avoir lu tous les Scholiastes, où *le Prince des poètes Français* puisait toutes les finesses de ses vers, qui ont quelquefois embarrassé le savant Muret. Ses poésies parurent à Poitiers en 1565, in-4°, sous ce titre : *Les Eglogues, et autres œuvres poétiques de Jacques Berreau, Poitevin*, chez Bertrand Nosce-reau. L'auteur les dédie à J. B. Thiercelin, évêque de Luçon. On y trouve dix Eglogues. Le sujet de la première, est la *calamité du temps*. *L'amour fait l'objet de la seconde*, de la quatrième, de la cinquième, de la sixième, de la huitième

Solitaire je vis en mon petit village,  
Où à divers ébats mes ennuls je déçois.

Le contraire de ce que dit M. l'abbé Goujet paraît certain. Berreau n'était ni avocat plaidant, ni avocat consultant. Il vivait dans son village éloigné des affaires.

et de la neuvième. *Le poète chante les plaisirs de la vie rustique dans la troisième, les malheurs de la guerre dans la septième, et les douceurs de la paix dans la dixième, relativement à celle de Cateau-Cambresis, du mois d'avril 1559.*

Ces dix Eglogues sont suivies de neuf odes, dont Duverdier a donné quelques fragmens, et d'une *Gaieté*, titre qu'on donnait alors aux petites pièces dont le sujet avait quelque chose de trop libre. Avec ce titre, le poète se prétendait quitte du respect qui est dû à tout lecteur censé, et débitait quelquefois des grossièretés capables d'alarmer la pudeur la moins scrupuleuse. Après cette *Gaieté*, on trouve trois chansons et un adieu à l'amour. Les autres pièces de poésies sont : le *Ravissement d'Hylas* ; l'*Histoire d'Hypomène et d'Atalante* ; *Complainte de la France sur la guerre entre les Français, l'an 1562* ; un *Poème sur la paix faite entre les Français après la guerre civile* ; l'*Épithaphe de Claude de Belleville* ; quarante *Sonnets sur divers sujets*. Il se plaint amèrement de son sort dans quelques-unes de ses poésies, et en particulier dans le dix-huitième Sonnet. Le tour en est assez bon pour lui concilier l'estime du lecteur, qui voudra bien réfléchir sur près de deux cents ans écoulés entre Jacques Berreau et nous. C'est une attention que doit nous inspirer l'équité pour nos prédécesseurs dans les lettres, on aura plus d'indulgence pour eux ; j'ose dire même qu'on y trouvera souvent de vraies beautés, que le préjugé nous empêche d'y voir. Fonder son mépris sur un terme qui a vieilli, sur une expression bannie de l'usage, sur un tour de phrase rejeté par nos réflexions sur la langue, c'est en user avec autant de dureté que si nous méprisions nos pères parce qu'ils portaient une vaste fraise, une longue barbe, et un chapeau pointu. C'est donner sans y penser dans les préjugés qui ont guidé Perrault et ses pareils dans les jugemens qu'ils portaient d'Homère et des anciens, dont les mœurs ne ressemblent point aux nôtres. Disons mieux, c'est faire notre procès chez la postérité : mais terminons cette réflexion un peu longue par le Sonnet de Berreau.

Je me plains à bon droit de cruelle fortune,  
De ses aveugles yeux, de son iniquité :  
Car dès le premier point de ma nativité,  
Elle ne m'a montré jamais faveur aucune.

Au contraire toujours m'a été importune  
Par ne sais quel arrêt de ma fatalité.  
Et toujours me combat de tant d'adversité,  
Qu'un n'est plus malheureux sous le Ciel de la lune.

On dit d'elle partout qu'elle est communément,  
Et muable et légère, et qu'ordinairement  
Elle fait monter l'un, et l'autre précipite.

Je ne sais pas comment les autres elle joue ;  
Mais quant à moi, je tiens sans muer, l'opposite  
Du sommet, et degré le plus haut de sa roue.

(Voyez les *OEuvres Poétiques* de l'auteur ; — La *Bibl.* de DUYERDIER VAUPRIVAS, p. 590 et 591 ; — et la *Bibl. Française*, t. XII, p. 147 et suiv.)

BERRY (JEAN, DUC DE) (1406), troisième fils du roi Jean, frère du roi Charles V, et oncle de Charles VI, comte de Poitiers, d'Auvergne, d'Etampes, de Montpensier et de Boulogne, naquit au château du bois de Vincennes le 30 novembre de l'an 1340. Il se trouva à la funeste journée de Noailly (1) près Poitiers, en 1356. Il portait déjà la qualité de comte de Poitou. Ce fut lui qui retira des mains des Anglais, sous Charles V, les villes de Limoges, Poitiers et la Rochelle. On peut le mettre avec justice, au nombre de ceux qui ont illustré le Poitou par leurs talens pour les lettres, et leur amour pour les sciences ; il joignit au lustre d'un sang, qui a donné des rois à toute l'Europe, une véritable inclination pour les sciences et les savans. Sa sagesse égala celle de Charles V, son frère. Il était l'oracle qu'on consultait dans les temps les plus fâcheux qu'ait jamais vus la France : ses conseils et sa prudence détournèrent longtemps nos malheurs. Ange de

(1) Maupertuis, suivant quelques auteurs.



paix , 'génie protecteur de l'état , il calmait les passions des princes , inspirait aux plus emportés les voies de douceur , et la préférence du salut public , au plaisir de la vengeance des injures particulières.

L'amour de l'étude, et celui des bâtimens étaient ses passions. On ne peut que l'accuser d'avoir porté cette dernière trop loin , aussi bien que celle des meubles , des pierreries et des bijoux , qui le rendaient quelquefois injuste et avare pour les satisfaire. C'est ce prince qui fit bâtir à Poitiers le château dont il reste encore quelques tours du côté de la porte de Paris (1) ; ces vestiges en annoncent la magnificence. Il a aussi fait bâtir presque en entier le Palais où se rend aujourd'hui la justice : la tour appelée de Mauberjeon , ornée de statues d'un assez bon goût. La grand'salle et celles qui les accompagnent donnent une haute idée du projet.

Il séjournait très fréquemment à Poitiers ; il y avait une bibliothèque où il rassemblait avec soin les manuscrits qu'il pouvait recouvrer , et donnait aux propriétaires de ces manuscrits , ou le prix ou de très belles copies pour les substituer à la place des Originaux. J'ai vu dans les titres de l'Eglise collégiale de Saint-Pierre-le-Puellier de Poitiers , un livre manuscrit en vélin : il est magnifiquement relié et couvert de deux ais de six pouces de large sur un pied de long , avec une feuille d'argent doré , où l'on trouve outre la figure de saint Pierre , celle de sainte Loubette , ancienne patronne de cette église , et un Christ relevé en bosse , la figure du Prince nu-tête , et ayant un manteau doublé d'hermine et de vert , avec ces mots : *Johan fils et frère de roi de France , comte de Poitiers*.

La première pièce qui se trouve dans ce volume , est l'Evangile supposé de Nicodème , commençant ainsi : *In nomine*

(1) Ce vaste édifice formait un triangle , dont les angles étaient terminés chacun par une grosse tour : il a été détruit en partie lors du siège de Poitiers de 1369. Il y a aujourd'hui une promenade dans la place qu'occupait ce château.

*Sanctæ Trinitatis. Incipit gesta Salvatoris Domini Nostri Jesu-Christi quem incipit (1) Theodosius Magnus Imperator Jerusalem, in Prætorio Pontii Pilati in codicibus publicis. Cet ouvrage manuscrit contient seize feuillets, et commence par ces mots: Post Crucem et Passionem Domini Nostri Jesu-Christi, historiatus est Nichodemus acta Salvatoris ad principes Sacerdotum, et reliquos Judæorum. Ipse Nichodemus scripsit litteris Hebræicis, Theodosius autem Magnus Imperator fecit eam transferri de Hebræo in Latinum.*

La seconde pièce manuscrite, concerne l'origine et la fondation de Saint-Pierre-le-Puellier, par sainte Loubette.

La troisième pièce, est sur le recouvrement des reliques du bois de la vraie croix dans l'église de Saint-Pierre-le-Puellier.

A la fin, on lit ce qui suit en caractères un peu différens et moins beaux : *Illustris, potentissimus et metuendissimus Dominus Joannes, ex spectabili, feliciq[ue] generositate pollenti Regali Francorum prosapia ingenitus, Bituricensis, et Averniæ Dux, celeberrimus Comes Pictaviensis Urbanissimus, hunc libellum novum supra scriptum, ex quodam vetustissimo libro seu quaternione qui in præsentî volumine erat insertus, transumi, et scribi, et ibi consui mandavit, et ligari. Prælibatum vero vetustissimum quaternionem apud se retinuit, et cum cæteris suis voluminibus decrevit perpetuò permansurum.* Ces soins ne se prennent que par un amateur. Ils ne sont inspirés que par un goût décidé pour les lettres.

On peut voir, p. 76, de l'introduction à l'Histoire de Charles VI, par le Laboureur, l'inventaire des livres de Jean, duc de Berry, par lequel il paraît qu'en 1404, il avait acheté *trois cents écus d'or* le livre de Lancelot-du-Lac, et plusieurs autres très chèrement.

On trouve dans la Bibliothèque de France du P. Le Long,

(1) Ce mot y est, mais il faut peut-être y substituer celui de *Invenit*. Voyez sur ce manuscrit ce que nous avons dit en parlant de la légende de sainte Loubette.

nombr. 12648, la note d'un manuscrit conservé dans la Bibliothèque de Saint-Victor de Paris, nombr. 85, sous ce titre : *Epistolæ Joannis ducis Biturensis, Caroli ducis Andegavensis, Joannis ducis Borbonii, et Philippi virtutum Comitæ ad Sigismundum Regem Romanorum, anno 1412*. Jean mourut âgé de soixante-seize ans, le 26 mai 1416. Bouchet le fait vivre quatre-vingt-dix ans ; mais c'est une erreur.

Je renvoie à notre histoire générale ceux qui voudraient le connaître plus particulièrement.

(Voyez entre autres FROISSARD ; — l'*Histoire de Charles VI*, du Religieux de Saint-Denys et de JEAN JUVÉNAL DES URSINS ; — LE LABOUREUR, au lieu cité ; — les *Annales de BOUCHET*, quatrième partie, p. 238, où l'on trouve l'*Épître* que BOUCHET lui a faite dans son style, etc.)

BERTRAM (CORNEILLE - BONAVENTURE) (1594), naquit à Thouars, en Poitou, en 1531 ; il fit ses humanités, à Paris, sous Adrien Turnèbe et Jean Stracelius. Dans la suite il se livra à l'étude des langues orientales, et surtout aux langues hébraïque et araméenne, dans lesquelles il eut pour maîtres Ange Caninius et le docte Jean le Mercier. Il alla à Toulouse et à Cahors pour s'y former dans la jurisprudence, sous les grands maîtres qui la professaient dans ces universités. Mais son goût dominant pour les langues le suivit, et il trouva même l'occasion de s'y perfectionner avec François Roaldés (1), qui professait le droit à Toulouse. Les fureurs de la Saint-Barthélemy s'étant étendues dans toutes les villes considérables de la France, Bertram n'en évita les effets qu'en fuyant de Cahors. Il se retira de Genève, où il exerça pendant deux ans les fonctions de ministre de la nouvelle religion qu'il avait embrassée. Il fut aussi nommé professeur en hébreu, à la place d'Antoine-Rodolphe Chevalier (2), qui s'était

(1) Ce savant jurisconsulte, natif de Rouergue, était un élève de Bona-venture Irland, qui lui donna le bonnet de docteur à Poitiers. (Voyez les *Éloges de Sainte-Marthe*, liv. IV, p. 174, de l'édition de 1606).

(2) Sur Chevalier, qu'on a aussi appelé *Cevallier*, voyez le *Callia orientalis* de Colomiès, p. 43 de l'édition in-4<sup>o</sup>, de 1663.

fait une grande réputation. Il y épousa Gèneviève Dénoze (*Denosa*) (1), avec qui il fit connaissance chez Théodose de Bèze, dont la femme était intime amie de Gèneviève, et sa tante. Ce fut pendant qu'il professait à Genève, qu'il publia une édition du *Thrësor de la Langue sainte*, de Sanctès Pagninus (2), augmenté d'un grand nombre d'observations, tant de Jean le Mercier et d'Antoine-Rodolphe Chevalier, que des siennes.

En 1574, il fit imprimer le *Parallèle de la Langue hébraïque avec la Langue araméene*.

Son excellent ouvrage de la *République des Hébreux* a été imprimé, en 1580, à Genève, in-8°, sous ce titre : *Bon. Cor. Bertrami de Politia judaica tam civili quàm ecclesiastica*. Tous les savans ont donné le prix à ce livre de Bertram sur ses autres ouvrages. L'auteur n'y dit précisément que ce qu'il doit dire, sans rien omettre d'essentiel. Il développe avec une supériorité d'esprit infinie les choses dont il parle, il porte la lumière sur les plus obscures. Il donne de tout une idée nette et exacte. M. le président de Thou, qui était en état d'en juger, regarde la *République des Juifs*, de Bertram, comme son chef-d'œuvre. Elle est imprimée dans le huitième tome des *Grandes Critiques* d'Angleterre. Constantin l'Empereur y a joint de très savantes observations.

Il est le premier des protestans qui ait entrepris de donner une traduction française sur l'hébreu de tous les livres de la Bible, et cet ouvrage lui a fait une grande réputation dans son parti. Les calvinistes ne traitent cette traduction que de révision; mais c'est faire tort au mérite de Bertram. Il est vrai qu'il fut aidé dans son travail par les plus savans de ses confrères, Bèze, la Faye, Rottan, Jaquemot et Goulard. Mais il n'est pas moins vrai que Bertram, plus savant qu'eux tous dans la langue sainte, revoyait tout ce qu'ils faisaient : et c'est proprement à lui qu'on doit attribuer ce grand ouvrage

(1) Morte de la peste, en 1606, suivant la Faye dans la *Vie de Bèze*, p. 48.

(2) Dominicain de Lucques, mort en 1541.

qui a paru à Genève en 1588. Robert Olivetan et Calvin (1), son parent, n'entendaient pas assez l'hébreu pour fournir la carrière immense qu'ils avaient entreprise. Ils s'étaient attachés aux anciens interprètes qu'ils n'avaient ni osé, ni pu abandonner. Leurs changemens n'étaient que l'ouvrage de l'intérêt de parti ou de la passion, et non les fruits de leurs connaissances fort bornées. Bertram, parfait grammairien, se donna plus de liberté. Il redressa un grand nombre de passages mal traduits dans la version d'Olivetan ; mais, par malheur, trop attaché aux interprétations des rabbins et à sa secte, il a trop négligé les anciens interprètes. On l'accuse aussi d'avoir corrompu quelques passages qui étaient fidèlement rendus dans les premières éditions, et d'avoir pris pour guides les versions de *Munster* et de *Tremellius*. Tous les savans conviennent pourtant que Bertram était heureux en conjectures et en critiques grammaticales, partie importante dans un traducteur.

C'est à Bertram que nous devons l'édition du Commentaire de Jean le Mercier, sur Job, imprimé à Genève, in-folio, en 1574. Le Mercier écrivait d'un caractère si menu, qu'il échappait à la vue. Bertram fut seul capable de déchiffrer le manuscrit.

Le père le Long, dans ses Dissertations sur les Bibles Poliglottes, lui attribue celle qui parut à Heidelberg, en 1586, sous ce titre : *Biblia Poliglotta, vulgò dicta Vatabli*, in-folio, 2 vol. Elle ne contient que l'Ancien Testament, en hébreu et en grec, avec l'ancienne version de saint Jérôme et la nouvelle de Sanctès Pagninus, en quatre colonnes. Les notes, qui sont

(1) Leur Bible, traduite en français, fut imprimée en 1535. La traduction de Bertram prouve qu'on a eu tort d'honorer la Bible d'Olivetan de ce distique injurieux aux anciens interprètes :

*Religionis habet nunc pura fluentia beatæ  
Trita sub Ausonio quæ jacuere luto.*

Voyez l'Histoire des Traductions françaises de l'Écriture-Sainte, imprimée, à Paris, chez Charles Robustel, en 1692, ch. III, p. 34 et suiv.

sous le nom de Vatable, se trouvent au bas. Le fond de ces notes peut bien être de ce savant, mais elles sont mêlées de réflexions calviniennes, qu'on ne doit attribuer qu'à Bertin le Comte, un de ses disciples, que Robert Étienne avait chargé de rassembler les explications de Vatable. Bertram peut aussi y avoir quelque part.

On imprima, à Spire, en 1588, un autre ouvrage de notre Bertram, dans lequel il a prétendu expliquer les endroits les plus difficiles du Nouveau Testament; il lui donna ce titre : *Bon. Corn. Bertami Lucubrationes Franekentallenses*, parce que ce livre fut composé à Franekental.

Bayle nous apprend qu'il est aussi l'auteur des Explications des Figures de la Bible, gravées en 1588, et jointes à la version française de la Bible de Genève.

Le projet est le même (1) que celui qui a été si parfaitement exécuté, soit relativement aux figures, soit du côté de la pureté du style, des explications et de celle de la doctrine, par Nicolas Fontaine, ou Sacy, sous le nom de Royaumont.

Bertram, après tant de travaux, qui ont tous la langue sainte et l'explication de l'Écriture pour objet, mourut en 1594, à Lauzanne, où il remplissait une chaire que lui avait offert le magistrat de Berne. Parmi les témoignages avantageux à Bertram qu'a rassemblés Colomiès dans le *Gallia orientalis*, on en trouve un qui n'est pas suspect : c'est celui de Jean Porthaise (2), cordelier savant, même dans la langue sainte.

(Voyez le *Dictionnaire historique* de BAYLE; — COLOMIÈS, *Gallia orientalis*, articles *Bertramus*, p. 168 et suiv., et *Cevalerius*, p. 43, de l'édition in-4<sup>o</sup> de 1665, et les auteurs cités).

(1) Ce projet n'était pas nouveau : je crois que nos anciennes tapisseries, où l'on trouve quelquefois des légendes entières, en ont donné la première idée.

(2) Porthaise prend, dans quelques ouvrages, la qualité de théologal de Poitiers, et Victor Cayet lui donne, en 1594, celle d'abbé de Fontenay-le-Comte. Voyez les Singularités historiques et littéraires du P. Liron, t. III, p. 84 et suiv.

BERTRANDUS-PRUDENTIUS (vers 850), moine de Charroux, doit une nouvelle vie aux recherches et à la sagacité de M. l'abbé le Bœuf, à qui rien n'échappe de tout ce qui intéresse les siècles les plus obscurs de notre Histoire. Il a découvert de notre Bertrandus - Prudentius, qui vivait vers le milieu du neuvième siècle, suivant Dom Rivet, un poème sur la *Musique*, dont le poète fait l'éloge, et auquel il a joint une description du chant des animaux, et surtout de celui des oiseaux. Il se trouve dans un manuscrit de la bibliothèque du roi, actuellement coté 2627. M. l'abbé le Bœuf m'ayant communiqué la copie qu'il a faite de ce poème, on en verra peut-être quelques vers avec plaisir. Je l'aurais joint ici en entier à l'éloge de Bertrand, si la pièce m'en avait paru digne : mais, outre les défauts dans la prosodie et dans la grammaire, je n'y ai vu ni imagination, ni feu, aucuns des agrémens dont la matière était fort susceptible. La pièce ne peut passer, à nos yeux, que pour le faible essai d'un écolier. Le titre de ce petit poème est conçu en ces termes, dans le manuscrit de la bibliothèque du roi :

*Bertrandi-Prudentii quondam (1) carrofensis (monachi) super Arte musicâ versus CLXX, quorum plenitudinem, proh dolor ! mors abstulit sua.*

Dans l'état où se trouve ce poème, il est divisé en vingt-quatre chapitres ou sections : ces divisions sont en prose, et forment le sommaire de ce que contiennent les vers qui les suivent ; manière peu brillante et fort commode au poète, qui s'épargnait par ce moyen l'embarras des transitions et la liaison de ses matières. La première section est l'utilité de la musique, et le rang qu'elle tient parmi les sept arts libéraux.

*Utilis in multis ars musica rebus habetur,  
Quam reliquas inter, vocitant quas nunc liberales,  
Et septem numerant, nostri posuere priores. . . . .*

(1) De Charroux.

Voilà par où débute l'auteur : dans la seconde section, il dit que la musique est un art difficile, et qu'il n'y a que la mémoire qui puisse conserver les sons, parce qu'on ne peut les écrire : apparemment on n'avait pas encore de notes pour en exprimer la valeur (1).

*Quis, nisi mente, queat perplexos cernere cantus ?  
Quisve sonos oculis possit spectare melodos ?*

Il prétend expliquer, dans la troisième section, la raison du nom de la musique : c'est, dit-il fort simplement, que la première des muses s'appelle *Musique*.

*Aonio quasdam dicunt in vertice musas  
Carminis esse deas, ex his est Musica princeps  
Dicta, velut priscos aiunt cecinisse poetas.*

Il passe ensuite aux inventeurs de la musique, qui, suivant lui, furent *Jubal*, *Moyse*, *Marie*, sa sœur, *Débora* et *David*, plus savant qu'eux tous. Il rapporte les différentes espèces de musique dont on s'est servi : les vers sont passables.

*Rebus in adversis Threni, atque lamenta sonabant ;  
Sic in funeribus Tibiæ, carmenque lugubre :  
In templis hymnos, et cantica sacra canebant.  
Convalescens cytharam plectro seriebat eburno ,  
Et dabat in bello quemvis tuba rauca boatum.*

La sixième section, où le poète énonce les avantages de la musique contre la tristesse et l'ennui, est l'endroit de la pièce qui m'a paru le plus agréable et le mieux tourné ; on y sent que le poète avait lu Virgile dont il copie les pensées. Voici ses vers :

(1) On en attribue l'invention au moine Gui Aretin, en 1021.



*Tristes exhilarat mentes , demulcet amaras ,  
Si labor est durus , cantando scæpè levatur (1).  
Nam via difficilis , facilis fit carmine semper ;  
Dumque metunt segetes , video cantare puellas ;  
Atque suas etiam satagunt dùm texere telas ,  
Scæpè solent proprium cantu relevare laborem.*

Dans la septième section, il dit que la musique inspire de la gaieté aux animaux comme aux hommes. Il ne prouve cette proposition générale que par les vers de Virgile, qu'il enchasse dans cette strophe :

*Immemor herbarum quos est mirata juventa (2).*

Il passe ensuite au détail des animaux sensibles à la musique, au nombre desquels il met avec le serpent et le dauphin les *Energumènes*. Il est fort sec dans ces sujets. Dans la onzième, il dit que la musique, dans les trois premiers états du monde, tient le premier rang. Par ces trois états ou conditions du monde, il entend le ciel, la terre et la mer; et par le rang que la musique tient au ciel, il entend ce concert Platonique formé par le cours admirable des astres (3).

*Non tamen omnimodis desunt qui volvere dicant  
Ipsam dulcisono quodam modulamine cælum.*

C'est une preuve que l'auteur avait une idée du système des anciens. Dans la douzième section, il parle de l'agrément du chant des oiseaux en général. Il entre dans l'énumération en parlant du coq dans la treizième; du coucou dans la quatorzième, auquel il attribue un fort beau chant :

*Diffundit rutilo passim bona carmina rostro.*

(1) Voyez Virgile, *Éclogue 9 ad calcem. Georgic., lib. I, vers 293 et 294.*

(2) Virgile, *Eclog. 8, vers 2.*

(3) Voyez Cicéron, *in somnio Scipion.*

C'est la première fois que j'ai vu louer cet oiseau pour les charmes d'un gosier mélodieux. Suit le rossignol, où le poète n'a certainement point exprimé, ni égalé les douceurs de son chant ; il en compare les beautés et les tons variés à la beauté et à la variété de son plumage :

*Et quot sit plumis pennisque decora venustis ,  
Tot cantus , totidemque sonos dat ab ore melodos.*

On sent le ridicule de la comparaison, le plumage du rossignol n'ayant rien de comparable à son chant : il ne faut que le voir et l'entendre pour décider. Dans la seizième, il parle de la colombe et de la tourterelle ; du perroquet, dans la dix-septième : mais comme ces oiseaux étaient extrêmement rares de son temps, il n'en parle que par oui-dire. Suit le phénix, que Dieu, dit-il, *paradisiacis jussit remorariis agris*. Le cigne vient après ; il en loue, comme les anciens, la voix mourante : il finit par le merle. On voit, qu'à l'exception du rossignol, il n'a pas été fort heureux dans le choix des oiseaux. La linotte, la fauvette, le pinçon, l'alouette, le charbonnet, et mille autres, valaient bien le coq, le coucou, la colombe, le cigne, etc. Il passe aux animaux à quatre pieds, dans lesquels il trouve du goût pour la musique ; il met pour exemple le grillon et la syrène. C'est au lecteur à juger du choix. Dans la vingt-quatrième et dernière section, il conclut que rien n'est parfait sans la musique, qu'ainsi on ne saurait trop l'estimer :

*Ne bene stare potest, quod permanet ipsius (musicæ) expertus :  
Propterea non est, à quoquam despicienda.*

Sans doute, il se trouvera plus d'un lecteur à qui cet extrait paraîtra fort long. On l'excusera en faveur de la rareté de la pièce, que personne n'a encore publiée, et qui pourra bien ne le jamais être. Au reste, elle peint le goût et le génie du siècle.

BESLY (JEAN) (1644), avocat du roi au siège de Fontenay-le-Comte, naquit en 1571, non pas à Fontenay même, comme on le croit communément (1), mais à Coulonges-les-Royaux, bourg au levant de Fontenay. Il était fils de Jean Bealy, marchand, et de N. Arnaud. Les dispositions qu'il fit voir de bonne heure pour les sciences, engagèrent ses parens à ne rien négliger pour son éducation. On l'envoya à Poitiers où il fit ses humanités et son cours de philosophie ; il alla ensuite à Toulouse faire son droit. Le petit bourg de Coulonges n'offrait pas une carrière assez étendue pour ses talens, il alla s'établir à Fontenay où il exerça la profession d'avocat. Il travailla d'abord à se former dans cette science, à laquelle on donne au palais le nom de *procédure*, sans laquelle toute la théorie devient souvent inutile, et qui fait une partie de la jurisprudence, plus essentielle que ne le pense le commun des juriconsultes. Il l'acquît en peu de temps, et fit ensuite son principal objet de l'étude des lois. La réputation qu'il se fit au barreau, dans un temps où celui de Fontenay possédait de très grands hommes, lui procurèrent un mariage très avantageux. Il eut l'honneur d'entrer dans la famille de Brisson, en épousant Catherine Brisson, fille d'Artus, cousin issu de germain du président (2). Il la perdit après quelques années de mariage, et épousa, en secondes noces, Claude Boileau. Le mérite et la famille de cette seconde femme ne déshonorait point sa première alliance. La considération qu'il s'était faite dans l'office d'avocat du roi qu'il avait acquise, le fit choisir, avec François Brisson (3), par les habitans de Fontenay, pour député aux états de Paris de l'an 1614. Quoique ces états aient eu le sort de plusieurs assemblées

(1) C'est ce que j'apprends d'un mémoire qu'a eu la bonté de m'envoyer M. Gusteau, prieur de Doix près Fontenay, qu'il a joint à quelques autres instructions, dont je le prie de trouver bon que je lui marque ici ma reconnaissance. M. Gusteau, plein de zèle pour sa patrie et pour les lettres, les cultive lui-même avec succès.

(2) (Voyez BLANCHARD, président à Mortier, p. 293.)

(3) Neveu de Barnabé et fils de Pierre, sénéchal de Fontenay.

générales, c'est-à-dire, n'aient produit aucun fruit, on y agita cependant, comme dans toutes ces occasions, les questions les plus importantes du gouvernement. Celle qui occupa davantage les esprits fut la réception du concile de Trente, toujours demandée par les partisans de Rome, et toujours refusée par ceux qui sont attachés à leur roi et à leur patrie. Besly se distingua parmi ceux qui firent voir les dangereuses conséquences de l'acceptation de ce concile, que Henri III, dans les embarras les plus grands de la ligue, avait eu le courage de rejeter constamment. La manière dont il s'acquitta de sa députation, lui acquit l'estime des plus grands hommes de son temps, des Pithou, des Bignon, des Dupuy, des de Thou, des Sainte-Marthe, des jésuites Jacques Syrmond et Philippe l'Abbe. L'étude de notre Histoire, et en particulier de celle de l'Aquitaine, fixa son goût : il s'y livra tout entier, et résigna à Jean Besly, son fils, sa charge d'avocat du roi ne réservant que la qualité d'avocat du roi honoraire qui lui fut confirmée par arrêt de la cour, qui accorda cette faveur à son mérite. Il était âgé de 72 ans, et déjà accablé de toutes les infirmités de la vieillesse, qu'un travail fatigant et opiniâtre avait accélérée, lorsqu'il mourut, la plume à la main, le 18 mai 1644 (1), et fut inhumé dans l'église de Notre-Dame de Fontenay, où l'on voit son épitaphe. Besly, dit Nicolas Maquin, qui a fait son éloge, était bien pris dans sa taille, assez beau de visage (2), d'un esprit vif, d'un jugement net, fait pour les discussions, et d'une mémoire très heureuse. Affable, officieux, ami sincère, né pour la société, il embrassait avec plaisir toutes les occasions de lui être utile. Il aimait véritablement sa patrie, et cet amour a presque été l'âme de tous ses travaux. Il paraît que la jurisprudence, quelques progrès qu'il y ait fait, n'a été

(1) Les continuateurs de Moréry disent le 18 juin; c'est une erreur. L'article de Besly dans ce vaste recueil, est une copie informe et négligée de l'éloge de Nicolas Maquin.

(2) Il ne faut donc pas s'en rapporter au portrait gravé à la tête de son Histoire du Poitou.

pour lui qu'une étude de devoir, un goût d'état. Dans sa jeunesse, il se crut né pour la poésie, et certainement il se trompait. Le peu de vers français que j'ai vus de lui sont des titres exclusifs du Parnasse. Tels sont le sonnet qu'on trouve à la page 42 des pièces qui composent le Recueil intitulé : *Tumulus Sammarthani*; un autre sur l'Histoire généalogique de la Maison de France, et une ou deux autres pièces fugitives : ses vers latins sont un peu meilleurs. Il a fait une épigramme sur la mort de Rapin, jointe aux autres pièces, et signée J. B. P. Jean Besly, Poitevin, et une autre sur la conciliation des Antinomies du droit de Julien Collardeau assez passable. Il lisait nos poètes. Ronsard était encore le *prince des poètes français* (1). Un consentement unanime et presque incompréhensible des savans et des beaux esprits, avait placé sur le trône du Parnasse la verve déréglée, l'enflure et le galimatias de ce poète. Besly en fut la dupe avec les de Thou, les Scaliger et tous les plus grands hommes de l'Europe. Son admiration pour les hymnes de Ronsard l'engagea à les enrichir d'un commentaire à l'imitation de Muret, de Belleau et de Richelet, qui avaient pris cette peine pour ses sonnets amoureux; le commentaire de Besly a été plusieurs fois imprimé, quoiqu'on lise dans les supplémens de Moréry qu'il n'a jamais paru. Il ne fallait que de l'érudition pour réussir, et Besly en étala assez pour satisfaire le goût du public; mais ce genre d'étude n'était pas assez solide pour l'auteur, qui était né pour les recherches les plus épineuses de notre Histoire. Il rassembla de vastes recueils de pièces originales, de chartes et de documens, sur les antiquités de la Gaule aquitanique, sur l'Histoire des anciens Ducs de Guyenne, comtes héréditaires du Poitou, et sur les matières liées à son principal objet : voilà les travaux où son génie l'appelait, et c'est en effet dans cette partie seule qu'on peut dire qu'il a réussi; quelque louange qu'on lui ait donné en

(1) On lui donnait presque toujours cette qualité en parlant de lui, et il l'a même à la tête de quelques-unes des éditions de ses poésies.

qualité de poète (1), il n'en a mérité qu'en celle d'historien et d'antiquaire. Tout occupé de ses travaux, il ne publia rien, et, sans le soin du célèbre Pierre Dupuy (2), conseiller d'état, son ami, le public eût été privé du fruit des veilles du savant Besly. La partie la plus achevée de ses ouvrages a été imprimée sous ce titre :

*Histoire des Comtes du Poictou et Ducs de Guyenne, contenant ce qui s'est passé de plus mémorable en France, depuis l'an 811 jusqu'au roi Louis le Jeune; vérifié par titres et par anciens historiens; ensemble divers traités historiques, par feu M. Jean Besly, conseiller et avocat du roi honoraire au siège royal de Fontenay-le-Comte. A Paris, chez Robert Bertault, 1647, in-folio.*

L'épître dédicatoire adressée, sous le nom de Jean Besly,

(1) RAPIN, liv. II, de ses poésies latines, pag. 30, lui adresse celle-ci.

*Belius es, Belí, nec jam mutare labores  
Litteram; aut potius Delius alter eris.*

(2) Je ne parle ici que d'après les mémoires que j'ai reçus de Fontenay, où l'on m'assure que Jean Besly fils n'a été et n'a pu être l'éditeur des ouvrages de son père, n'ayant qu'un génie médiocre et étant même mort fou; ce sont les termes de M. Gusteau, prieur de Doix. Ainsi, tout ce qu'annonce le titre, l'épître dédicatoire et les préliminaires du livre, ne doit être regardé que comme une enveloppe dont les vrais éditeurs ont voulu voiler leur nom. Le compliment de Colletet sera donc aussi un pur compliment; c'est ainsi qu'il lui parle, en le considérant comme éditeur de l'Histoire des Comtes de Poictou.

Si ton père s'acquiert une immortelle gloire  
Dans cette noble histoire,  
Comme dans ces traités savans et curieux,  
Besly, digne héritier de ce puissant génie,  
Puisque tu mets au jour ses écrits précieux,  
Dois-tu pas avoir part à sa gloire infinie !

On trouve même une épigramme attribuée à Jean Besly, fils, jointe à celle-ci. Colomiès et presque tous ceux qui ont parlé de l'édition des ouvrages de Besly en font honneur au fils. Cependant après quelques réflexions sur le commerce intime de MM. Dupuy avec Besly, et sur quelques autres circonstances, je crois pouvoir préférer l'opinion de M. le prieur de Doix, fondée sans doute sur une tradition constante, à tout ce qui paraît la détruire.

fil, à M. Dupuy, est datée de Paris le 1<sup>er</sup> février 1647. Elle est suivie d'un *avant-propos* de l'auteur, qui y dit qu'il avait rendu de grands services à Catel qui a publié l'Histoire des Comtes de Toulouse, et à quelques autres savans qu'il a la modestie de ne pas nommer, quoiqu'il se plaigne assez vivement de leur ingratitude. Plus reconnaissant que ceux qu'il blâme, il nous dit qu'il a de très grandes obligations à MM. de Thou, Petau, Salo, Bignon, de Peiresc-Dupuy, Savaron, de Sainte-Marthe, Taveau de Sens, de Cordes, Justel, Brisson de Fontenay, Traincant de Loudun, Robert du Dorat, M. de la Rocheposay, évêque de Poitiers, et à quelques autres savans avec lesquels il était en relation. Il promet, à la fin de cet avant-propos, l'*Histoire des Comtes de Toulouse* (1) et des *Comtes de Béarn* (2), la *suite chronologique des Evêques de Poitiers* (3), des *remarques sur les Rois de France* *de du Tillet, les Chanceliers de France des deux premières races de nos rois* (4), un *Traité contre l'erreur de ceux qui ont écrit que, pendant l'interdit du roi Philippe, les Français n'employaient pas dans les actes publics les années de son règne, mais la date, regnante propheta Jesu ou regnante Christo : sur l'usage de cette date, l'histoire de l'interdit, et de celui de Philippe-Auguste, dont il devait prouver l'injustice.*

L'*Histoire des Comtes de Poitou* (5) est divisée en deux parties; la première subdivisée en deux autres, comprend l'histoire suivie des comtes de Poitou, ducs d'Aquitaine, depuis Abbon comte de Poitou, établi, dit-il, comte ou gouverneur de Poitiers par Charlemagne, jusques et compris Louis le Jeune, qui épousa Éléonor de Guyenne.

La seconde partie de l'Histoire des Comtes de Poitou est composée d'un recueil de preuves tirées des auteurs contem-

(1) Catel en a publié une.

(2) M. de Marqua l'a publiée.

(3) Elle a été imprimée.

(4) Il y en a eu quelque chose de publié.

(5) Voyez l'ordre chronologique que nous avons placé à la tête de cet ouvrage.

porains, imprimés ou manuscrits, et d'un grand nombre de chartes originales, dont la plus grande partie n'avait point encore paru.

On ne saurait refuser à Besly l'honneur d'avoir défriché le premier un terrain inculte et presque abandonné. On trouve sans doute du mécompte, et quelques erreurs dans son histoire; mais on y trouve aussi bien des lumières qu'on n'avait point avant lui, et qu'on n'aurait peut-être jamais eues sans ses recherches, et le travail prodigieux qu'elles ont dû lui coûter. Les laborieux auteurs de la congrégation de Saint-Maur qui promettent l'Histoire du Poitou à la république des lettres, iront sans doute bien plus loin que Besly; mais au moins a-t-il tracé la route. Dans une nuit obscure, la lueur d'une étoile sert de phare.

Les pièces qui composent la seconde partie du volume sont les suivantes :

1<sup>o</sup> *Une préface sur la Table ou l'Arbre généalogique des Comtes de Poitou et ducs de Guyenne ou d'Aquitaine*, en 7 pages.

2<sup>o</sup> *Le tableau généalogique de la maison de Lezignan extrait des mémoires de Besly en faveur de M. Desmarais, issu en ligne masculine de Simon de Lezai, frère de Hugues VIII, sire de Lusignan ou Lésignan.*

3<sup>o</sup> *Les ducs de Guyenne sous la première lignée des rois de France avec les preuves.* On n'y trouve que ces preuves rangées sous le nom de chaque duc auquel elles sont relatives.

4<sup>o</sup> *Les rois de Guyenne depuis l'an 778*, c'est-à-dire un recueil de preuves relatives à ceux auxquels Besly donne le nom de rois de Guyenne.

5<sup>o</sup> *Du duc Hugues dit l'Abbé, fils de Charlemagne.* Les preuves sont accompagnées d'une glose ou commentaire historique en français. L'auteur y soutient que Hugues dit l'Abbé, était fils légitime de Charlemagne.

6<sup>o</sup> *La vraie origine de Hugues, roi d'Italie, contre Gaspard Scioppius.* Besly prétend contre Scioppius que Hugues était fils de Thibaud, comte, et de Berthe, sœur de Hugues, bâtard de Lothaire II, et non pas fils de Lothaire, et petit-



fils de Lothaire I<sup>er</sup>, empereur, frère d'un autre Lothaire, roi de Lorraine.

Cette dissertation critique est suivie d'observations latines sous ce titre : *Notæ in stemma Gonzagicum Gaspa-Scioppi. Gradus Priores XVIII.*

7<sup>o</sup> *Traité où l'on fait voir de quelle Lorraine Charles fils du roi Louis d'Outremer était duc.*

8<sup>o</sup> *De Philippe I<sup>er</sup> roi de France, de son mariage avec Bertrade de Montfort; comme il fut excommunié pour adultère, et absous avec condition.* Ce morceau est plus exact et plus achevé que les précédens.

9<sup>o</sup> *Empêchement du mariage du roi Philippe I<sup>er</sup> et de Bertrade de Montfort.* Besly prouve la légitimité de ce mariage, et l'amitié conjugale des deux époux jusqu'à la mort. Il se trompe certainement en disant après Guillaume Malsbury que Philippe mourut à Saint-Benoît-sur-Loire. Il mourut à Melun en 1108, et fut inhumé à l'abbaye de Saint-Benoît-de-Fleury suivant le témoignage unanime des auteurs du temps, de l'auteur de la Chronique de Marigny, d'un autre qui a écrit l'Histoire de France, depuis Robert jusqu'à la mort de Philippe I<sup>er</sup>, et de l'abbé Suger.

10<sup>o</sup> *Deux Traités sur la clause ou date, regnante Christo.*

L'auteur prouve que cette date n'a point été en usage pendant l'excommunication de Philippe I<sup>er</sup>, et qu'on se servait des termes *regnante Philippo*, comme on a fait devant et depuis ce prince. Il tire ses preuves de l'insuffisance de l'auteur qui a donné lieu à l'opinion contraire, des actes publics de ces temps, des termes et de l'usage de la formule *Regnante Christo*.

11<sup>o</sup> *Remarques sur les Mémoires et recherches de la France et de la Gaule Aquitanique faussement attribués au sieur de la Haye.* C'est un examen critique de ces Mémoires dont il prétend démontrer la supposition par les bévues et le peu d'exactitude qui y règne; nous en parlerons dans l'article de la Haye.

12<sup>o</sup> *De l'Origine ou de l'Éthymologie des mots roture et*

*roturier*. C'est une dissertation en forme de lettre adressée à M. Dupuy, datée de Fontenay du 22 avril 1620. Il fait venir les deux mots dont il s'agit de *rupta et ruptura*, auxquels il donne la signification de labour, labourage, *rumper, arare, frangere, colere*.

Ce nom de *routier* ou *rouptier*, d'où celui de *roturier* étant donné à ceux qui labouraient la terre. Il prouve assez bien cette étymologie.

*Extrait d'une lettre à M. du Puy du Fou, du 25 juillet 1632, sur ces mots, Podium Fagi, qui expriment ceux de Puy du Fou ou du Fau, qui est le même.*

En 1647, Jean Besly fils, ou quelques autres sous ce nom, publia la suite des évêques de Poitiers, sous ce titre: *Evêques de Poitiers avec les preuves, par feu M Jean Besly, etc.*, à Paris in-4°, chez Gervais Aillot, 1647. Il est dédié par Jean Besly fils, à M. l'évêque de Poitiers, Henri-Louis Châteignier de la Rocheposay.

C'est une collection de matériaux presque sans ordre sur chaque évêque. C'est dommage que l'auteur n'ait pas mis la dernière main à cet ouvrage. Tel qu'il est, il a servi à la liste des évêques de Poitiers du *Gallia Christiana* de la première édition, à quelques corrections près, auxquelles les derniers éditeurs en ont joint de nouvelles.

Dans l'édition des Annales d'Aquitaine de J. Bouchet de l'an 1644, se trouve une *Dissertation de Besly en forme de lettre adressée à M. de la Rocheposay sur l'inscription O. A. V. O. 1 et B. VII.*; nous en parlerons à l'article de Guillaume V, duc d'Aquitaine et comte de Poitiers. Ce morceau est fort superficiel en ce qui regarde l'explication de cette inscription. L'auteur s'y livre à son imagination, et ne donne aucune lumière.

Dans le quatrième tome du Recueil des anciens historiens de France de François Duchêne, on a inséré une *Préface de Besly sur l'ouvrage de Pierre Tudebode*. Besly y fait voir beaucoup d'intelligence et de jugement. Né reconnaissant, il nous apprend qu'il devait le Manuscrit de Pierre Tudebode

de Sivrai au baron de Cressonnières en Poitou, dont il fait un très bel éloge (1).

Ménage, pages 314, 381 et 660 de ses *Origines* de la langue française, parle de quelques *Mémoires manuscrits* que possédait M. Dupuy, et dans le catalogue de ces *Manuscrits*, il est parlé de deux volumes in-fol. *contenant des preuves pour l'histoire des comtes du Poitou* que les éditeurs n'ont pas apparemment jugé à propos d'insérer dans le volume imprimé.

Enfin, à la tête des œuvres d'Alain Chartier, publiées avec un Commentaire par le savant André Duchêne (in-4°, à Paris 1618), on a imprimé un fort beau *fragment d'une lettre de Besly à André Duchêne, écrite de Fontenai le 26 juin 1617*, qui sert de préface à ce volume.

On peut juger de ce catalogue que Besly était aussi laborieux que savant dans notre histoire ancienne, et qu'il n'était pas indigne des louanges que lui ont données une infinité de savans du premier ordre, dont on peut voir les noms dans la Bibliothèque de Colomiès, qui avait lui-même beaucoup d'estime pour Besly. Guillaume Colletet n'a été que leur écho lorsqu'il a dit dans ces vers qu'on lit au bas du portrait de Besly :

Veux-tu rendre à Besly la véritable gloire  
Que son travail exige, et qu'il mérite bien ?  
Ne le regarde plus comme un historien,  
Mais comme le génie et l'âme de l'histoire.

( Voyez l'éloge de Jean Besly, par NICOLAS MAQUIN, à la

(1) Je ne connais le baron de Cressonnières que par ce qu'en dit Besly en cette occasion. « Je dois, dit-il, cet exemplaire à la générosité du « baron de Cressonnières, cet illustre ami des lettres, aussi estimable « par ses belles actions que par une naissance la plus distinguée du Poi- « tou ; tant qu'il a vécu nous avons été intimes amis. » *Eum Codicem mihi dono dedit Phillingenius Baro Cressomerius ex nobilitate Pictonica vir nobilissimus, et rebus gestis clarissimus, mihi quæ, dum fata sinebant amicissimus.* (BESLY ; dans sa préface de l'Histoire de Tudebode).

tête de l'*Histoire des Comtes du Poitou* ; — BLANCHARD, dans les *Présidens à Mortier*, à l'article de BARNABÉ BRISSON, p. 295 ; — et les auteurs cités.)

— (1652). En parlant de l'édition des Œuvres de Besly, nous avons dit dans les notes, sur la foi d'un Mémoire que M. Gusteau, prieur de Doix et homme de lettres, nous a envoyé, que Jean Besly son fils n'a pu être l'éditeur des Ouvrages de son père, parce qu'il passait pour constant dans Fontenay qu'il était mort en démence ; ce docte prieur, amateur de la vérité, s'est détracté par un nouveau Mémoire, où il nous a envoyé l'építaphe de Jean Besly fils, qui contient son éloge.

**HTC SISTE PEDEM.**

*Hic oculos, hic animam advorte, et Besliorum genio suavissimum immortalis famæ odorem spiranti parentaturus advorte, et quæ quot fuerint omnes hæc meminisse, meminerint.*

*Pietatis ergo, et inviolandæ,  
 Ut nec ante... nec post fata  
 Observantia.  
 Joanni Beslio.  
 Joannis Beslii senatoris quondam  
 Lectissimi,  
 Rationum regiarum quondam patroni  
 Callentissimi,  
 Historiarum veterumque memoriarum  
 Exquisitissimi (Viri) filio  
 Regis patronatus, senatorisque dignitatis  
 In adolescentiâ,  
 Eruditionis in juventute  
 Primis ab annis paternæ virtutis  
 Heredi dignissimo  
 De patris, de suis, de omnibus  
 Benè merito  
 Fontis Naxadum bis majori vigilantissimo  
 Semper acerrimo defensori  
 Multiplici nomine reparatori  
 Post sedata ad sinceritatem, composita  
 Ad charitatem litium jurgia.*

*Post emerita togata militiæ  
 Stipendia ,  
 Post sudores , et regiarum , et publicarum  
 Rerum ergo exhantlatos  
 Marentissimus , paternæ , et maturæ  
 Cælo , suis præcoci  
 Victimæ  
 Parentans filius Franciscus Bestius  
 Pientissimus hoc studii devotissimi  
 Monumentum  
 Consecravit  
 Anno reparate salutis MDCLII  
 XXVII die ante calendâs  
 IXbres.*

Il n'y a pas d'apparence qu'on eût élevé un pareil monument à un homme mort dans le malheur de la démence.

BIENASSIS (PAUL) (1563), médecin, natif de Poitiers, a traduit du latin deux livres d'Euchaires Rodion, médecin, sur l'accouchement et les différens accidens qui peuvent survenir aux femmes en travail, avec les moyens d'y remédier. Cet ouvrage fut imprimé à Paris in-16 par Nicolas Bonfrons en 1577, et auparavant, suivant la Croix du Maine, en 1563, par Jean Foucher.

(DUVERDIER, p. 940; — la C. D. M., p. 371.)

BILLY (NICOLAS DE) (1631), avocat à Fontenai-le-Comte, y vivait au commencement du dix-septième siècle. Dans le volume 303 des manuscrits de feu M. le comte de Brienne, qui sont actuellement un des ornemens de la bibliothèque du roi, on trouve de notre Billy une lettre qu'il écrivit en 1621 au savant monsieur Dupuy, avocat au parlement. Elle contient des recherches sur le Béarn. Le sujet de cette lettre et le nom du célèbre Dupuy, auquel elle était adressée, font l'éloge de l'ouvrage et celui de l'auteur. On n'était guère en liaison avec tous les hommes illustres de cette savante famille, qu'on n'eût un savoir réel et distingué. La lettre dont je parle m'a paru un titre suffisant pour consacrer ici le mérite littéraire de Nicolas de Billy à la postérité.

BLACVOD (ADAM DE) (1) (1613), conseiller au présidial et échevin de la maison de la ville de Poitiers, était d'une noble et ancienne famille d'Ecosse. Guillaume son père, engagé dans le parti des armes, mourut en combattant pour son roi et sa patrie contre les Anglais. Un de ses aïeux, écuyer du célèbre cardinal d'Amboise, mourut jeune à Rome; son épitaphe (2) qu'on lit dans l'église Saint-Augustin au champ de Mars, prouve la noblesse de sa famille. Une preuve plus certaine encore se tire du mariage que contracta Guillaume Blacvod avec *Hélène Réid*, nièce de *Robert Réid*, évêque des Iles Orcades et chef du parlement d'Ecosse. Ce fut de ce mariage que naquit en 1539 Adam dont il s'agit ici, et deux autres fils, *Henry et Georges Blacvod* (3), qui se sont tous deux distingués dans l'Université de Paris.

(1) Ou Blackvod.

(2) La voici telle que la rapporte Gabriel Naudé dans l'éloge de Blacvod, qui nous sert de guide.

*Scotia quem genuit generosa è stirpe Joannes  
Blacvod, heu miser hic est situs ante diem.  
Clarus erat Scutifer Patris alti Rhotomagensis  
(\*) Cardinalis, hic placidæ frontis et oris erut.  
Inde animi pietate, fide, et virtutibus impar  
Carcere ab hoc tandem se tulit ad superos.*

(3) Doyen de la Faculté de Médecine de l'Université de Paris en 1592 et 1593, *profondément savant*, dit du Val dans le livre intitulé : le Collège Royal de France, *tant aux humanités qu'en la philosophie, et en la médecine où il excellait*. Ce Henri fut père d'un autre *Henri*, lecteur royal en médecine et en chirurgie en 1624, homme d'un génie vaste, mais inconstant; philosophe, orateur, médecin, soldat, courtisan, voyageur, homme d'intrigues; l'état où il se trouvait était rarement celui dont il se contentait. Il mourut à Rouen le 17 septembre 1634. (Voyez le Collège Royal, p. 87 et 88).

Georges Blacvod professa la philosophie d'Aristote à Paris en 1571, et ensuite la théologie. Naudé dit qu'il prit ce dernier parti pour ne pas paraître indigne des riches bénéfices dont il jouissait. Il mourut à Poitiers, et fut inhumé dans l'église paroissiale de Saint-Porchaire

\*, *Forté Cardia* qui se prend pour *Cardinalis* dans de pareilles piéces.

Adam avait à peine dix ans qu'il se trouva orphelin. Hélène Réid, sa mère, n'ayant pas longtemps survécu à la douleur que lui causa la mort de son mari, Robert Réid, son grand oncle et son tuteur, l'envoya à Paris pour y faire ses études. Il y eut pour maîtres les célèbres Turnèbe et Daurat, dont les leçons ont formé tant de savans littérateurs et tant de poètes. Ce fut de ce dernier que Blacvod prit pour la poésie le goût qu'il a toujours conservé. Né pour éprouver bien des disgrâces, le jeune Blacvod perdit un second père en perdant Robert Réid, son tuteur. Ce prélat (1) était venu en France en qualité d'ambassadeur pour le mariage de Marie, reine d'Ecosse (2), avec François, dauphin, depuis François II, roi de France. Il mourut à Dieppe où il allait s'embarquer pour repasser en Ecosse. Cette mort dut accabler son pupille: cependant il ne perdit point courage. Il alla lui-même en Ecosse pour y recueillir les débris de sa fortune; mais il ne trouva que trouble et confusion dans sa patrie. L'éloignement de la reine Marie d'Ecosse, la mort de la reine (Marie) d'Angleterre, avaient ouvert la porte aux différends de religion, toujours vifs, toujours cruels. Blacvod revint à Paris. Il s'y appliqua à la philosophie, aux mathématiques, et même à l'étude des langues Orientales. Il alla ensuite à Toulouse, où il passa deux ans dans les écoles de droit. Revenu à Paris, il y fit quelques cours de philosophie avec réputation. Les liaisons qu'il forma avec Jacques Béton,

Cette famille existe encore à Poitiers sous le nom de *Froxes* dans deux frères, dont l'un sans alliance, est honoré de la croix de Saint-Louis, récompense de sa jeunesse passée au service.

(1) Robert Réid avait été honoré de plusieurs ambassades; à Rome, auprès d'*Adrien VI*, de *Clément VII*, de *Paul III*; en France, auprès de *François I<sup>er</sup>*, d'*Henri II*; et en Angleterre, auprès d'*Henry VIII*. (Voyez l'Épitaphe de Blacvod, par Naudé).

(2) Née le 12 décembre 1542, conduite en France en 1548, mariée à François II en 1558, retourne en Ecosse en 1561, passe en Angleterre en 1568, meurt de la main d'un infâme bourreau en 1587. Elle parlait latin, français, écossais, anglais et espagnol. Poitiers lui fut donné pour son douaire en 1560.

archevêque de Glasgow, lui donnèrent accès auprès de Marie, reine d'Ecosse. Cette princesse se souvint de Robert Réid, évêque des Iles Orcades, oncle de notre Blacvod. Elle donna gratis au neveu un office de conseiller au présidial de Poitiers. En qualité de douairière, elle en jouissait à titre d'engagement. Blacvod fut reçu avec toute la faveur qui était due à son mérite. Pierre Rat, qui était alors président, le complimenta même le jour de sa réception par un discours extrêmement flatteur pour le récipiendaire. Fixé par cet emploi, il ne pensa plus qu'à former un établissement solide à Poitiers. Il épousa quelque temps après Marie Courtinier, fille de Nicolas Courtinier (1), receveur-général des finances en Poitou. Il en eut onze enfans, quatre garçons et sept filles. Des garçons l'un prit le parti de la robe, et succéda à son père dans la charge de conseiller; il vivait encore en 1644. L'autre qui prit le parti des armes, fut tué à l'assaut de Saint-Paul-l'Amiate, près de Castres, dans le Haut-Languedoc. Une de ses filles épousa Jacques Criton en premières noces, et en secondes noces François de la Motte le Vayer (2). Mais retournons à Blacvod. L'amour de l'étude, qui avait toujours fait sa passion dominante le revendiqua tout entier. Les devoirs de son état ne remplissaient pas tous ses momens; un office de conseiller est presque toujours *otium cum dignitate*; il sut mettre son loisir à profit.

(1) L'auteur du Supplément de Moréri de 1733, lui donne la qualité de *procureur du roi*; mais il se trompe dans la traduction qu'il a faite du latin de Naudé, qui dit *Generalis apud Pictones Quæstoris Regii filia*. Ce qui signifie comme nous le rendons, receveur-général des finances, ou comme on disait alors *général des finances*, et non procureur du roi, qu'on exprime en latin par *Cognitor Regius*, comme le fait toujours Sainte-Marthe, M. de Thou et nos modernes qui se sont piqués de bien écrire en latin. Mais le Moréri est plein de ces fautes qui déshonorent une collection si utile d'ailleurs.

(2) De ce mariage naquit un fils, François de la Motte, mort à 35 ans. Il est l'auteur d'une traduction de *Florus*, publiée en 1556 sous le nom de *Monsieur, frère de Louis XIV.* (Voyez l'Hist. de l'Acad. Fr. de M. l'abbé d'Olivet, t. II, p. 138. et suiv., et le *Sorberiana*, p. 261.)



fils de Lothaire I<sup>er</sup>, empereur, frère d'un autre Lothaire, roi de Lorraine.

Cette dissertation critique est suivie d'observations latines sous ce titre : *Notæ in stemma Gonzagicum Gaspa-Sciopi. Gradus Priores XVIII.*

7<sup>o</sup> *Traité où l'on fait voir de quelle Lorraine Charles fils du roi Louis d'Outremer était duc.*

8<sup>o</sup> *De Philippe I<sup>er</sup> roi de France, de son mariage avec Bertrade de Montfort; comme il fut excommunié pour adultère, et absous avec condition.* Ce morceau est plus exact et plus achevé que les précédens.

9<sup>o</sup> *Empêchement du mariage du roi Philippe I<sup>er</sup> et de Bertrade de Montfort.* Besly prouve la légitimité de ce mariage, et l'amitié conjugale des deux époux jusqu'à la mort. Il se trompe certainement en disant après Guillaume Malsbury que Philippe mourut à Saint-Benoît-sur-Loire. Il mourut à Melun en 1108, et fut inhumé à l'abbaye de Saint-Benoît-de-Fleury suivant le témoignage unanime des auteurs du temps, de l'auteur de la Chronique de Marigny, d'un autre qui a écrit l'Histoire de France, depuis Robert jusqu'à la mort de Philippe I<sup>er</sup>, et de l'abbé Suger.

10<sup>o</sup> *Deux Traités sur la clause ou date, regnante Christo.*

L'auteur prouve que cette date n'a point été en usage pendant l'excommunication de Philippe I<sup>er</sup>, et qu'on se servait des termes *regnante Philippo*, comme on a fait devant et depuis ce prince. Il tire ses preuves de l'insuffisance de l'auteur qui a donné lieu à l'opinion contraire, des actes publics de ces temps, des termes et de l'usage de la formule *Regnante Christo*.

11<sup>o</sup> *Remarques sur les Mémoires et recherches de la France et de la Gaule Aquitannique faussement attribués au sieur de la Haye.* C'est un examen critique de ces Mémoires dont il prétend démontrer la supposition par les bévues et le peu d'exactitude qui y règne; nous en parlerons dans l'article de la Haye.

12<sup>o</sup> *De l'Origine ou de l'Éthymologie des mots roture et*

*roturier*. C'est une dissertation en forme de lettre adressée à M. Dupuy, datée de Fontenay du 22 avril 1620. Il fait venir les deux mots dont il s'agit de *rupta et ruptura*, auxquels il donne la signification de labour, labourage, *rumper*, *arare*, *frangere*, *colere*.

Ce nom de *routier* ou *rouptier*, d'où celui de *roturier* étant donné à ceux qui labouraient la terre. Il prouve assez bien cette étymologie.

*Extrait d'une lettre à M. du Puy du Fou*, du 25 juillet 1632, sur ces mots, *Podium Fagi*, qui expriment ceux de Puy du Fou ou du Fau, qui est le même.

En 1647, Jean Besly fils, ou quelques autres sous ce nom, publia la suite des évêques de Poitiers, sous ce titre: *Evêques de Poitiers avec les preuves, par feu M. Jean Besly*, etc., à Paris in-4°, chez Gervais Aillot, 1647. Il est dédié par Jean Besly fils, à M. l'évêque de Poitiers, Henri-Louis Châteignier de la Rocheposay.

C'est une collection de matériaux presque sans ordre sur chaque évêque. C'est dommage que l'auteur n'ait pas mis la dernière main à cet ouvrage. Tel qu'il est, il a servi à la liste des évêques de Poitiers du *Gallia Christiana* de la première édition, à quelques corrections près, auxquelles les derniers éditeurs en ont joint de nouvelles.

Dans l'édition des *Annales d'Aquitaine* de J. Bouchet de l'an 1644, se trouve une *Dissertation de Besly en forme de lettre adressée à M. de la Rocheposay sur l'inscription O. A. V. O. 1 0 1 B. VII.*; nous en parlerons à l'article de Guillaume V, duc d'Aquitaine et comte de Poitiers. Ce morceau est fort superficiel en ce qui regarde l'explication de cette inscription. L'auteur s'y livre à son imagination, et ne donne aucune lumière.

Dans le quatrième tome du *Recueil des anciens historiens de France* de François Duchêne, on a inséré une *Préface de Besly sur l'ouvrage de Pierre Tudebode*. Besly y fait voir beaucoup d'intelligence et de jugement. Né reconnaissant, il nous apprend qu'il devait le *Manuscrit de Pierre Tudebode*

bibliothèque. Ce qui me surprend, c'est que Hotteman et Boucher aient trouvé des traducteurs, et que Blacvod n'en ait pas eu.

L'Apologie du pouvoir illimité des rois est suivie d'un autre Traité aussi important du lien du sacerdoce ou de la religion avec l'empire; sous ce titre: *de Vinculo Religionis et Imperii Libri tres, adversus eos qui perduellionem fuco pietatis adumbrant*.

Ce traité dédié à Marie, reine d'Ecosse, par une lettre datée du dernier mars 1575, parut d'abord en deux livres seulement. Environ quarante ans après, c'est-à-dire en 1612, l'auteur y en ajouta un troisième qui fut imprimé à Poitiers, in-12, avec les deux autres. Cette édition dédiée à Henry, prince de Galles, petit-fils de la reine Marie, est fort mauvaise et sans date. Mais comme Blacvod y réfute le fameux livre de *Ecclesiasticâ et Politicâ potestate* d'Edmond Richer, qui parut en 1611, on ne saurait lui donner une date antérieure à l'année 1612, peut-être même est-elle de 1613, puisqu'on y parle des réfutations d'André Duval, qui fut le plus violent critique de Richer.

Le but de l'auteur dans les deux premiers livres, est de prouver que l'harmonie de la société ne saurait se soutenir sans un chef. C'est un corps, il lui faut une tête à laquelle tous les membres obéissent. Ce chef n'ayant d'autre supérieur à reconnaître que Dieu, doit respecter la religion établie pour lui rendre un culte digne de lui. Du mépris de la religion résultent les malheurs des rois, comme du mépris des rois, résultent les malheurs de leurs sujets. Enfin ces deux livres sont un Commentaire historique et politique des deux vers d'Horace cités par l'auteur.

*Regum timendorum in proprios greges,  
Reges in ipsos Imperium est (solius) Jovis.*

Voilà le principe de l'auteur qui établit bien disertement le pouvoir *absolu* et l'indépendance *entière* des rois. Dans la

troisième partie de son *Traité*, Blacvod fait l'Apologie de la première. La mort funeste d'Henri IV passait pour le fruit d'une doctrine pernicieuse qu'on avait eu la criminelle audace de répandre dans quelques ouvrages : les esprits ulcérés avaient cru en trouver des vestiges dans la soumission pour la religion que Blacvod exige des rois. On confondait son *Traité* du lieu de la religion et de l'empire, avec les écrits qui avaient mis le couteau à la main des Châtel et des Ravailiac.

S'il est des occasions où un auteur se doit une Apologie, celle-ci en est une. Blacvod travaille donc à la sienne dans cette troisième partie. Il se plaint amèrement de l'accusation, et soutient qu'elle ne peut être que l'ouvrage de la plus noire calomnie. « Mes ennemis, dit-il, n'ont qu'à examiner les principes que j'ai établis dans mon second livre, ils y verront qu'en faisant un devoir aux rois de leur respect pour la religion, j'y ai établi les obligations de respect et de soumission de la part des sujets pour leurs souverains. Il ajoute qu'il a toujours pensé que Dieu seul était leur juge, que l'opinion contraire n'avait jamais été celle d'un chrétien, mais celle d'un Buchanan, d'un Wiclef, d'un Luther, d'un Calvin et des autres hérésiarques qui ont fait le malheur de l'Europe. » Il réfute l'erreur de ceux qui limitent le pouvoir des rois, et se sert du contrat primordial par lequel les sujets s'obligent à l'obéissance ; il qualifie la révolte de parjure et de sacrilège. En parlant de lui-même, il tire sa justification des dangers où il s'est trouvé. Cette partie moins importante, n'est pas sans intérêt. Il nous dit qu'ayant appris par M. Thibotot, gouverneur du fils de M. le duc de Montpensier (1), que la Ligue était conclue (en 1588) contre Henri III, il resta presque immobile d'étonnement. « Quelques jours après, ajoute-t-il, ayant voulu m'opposer aux violences que les ligueurs exerçaient

(1) François de Bourbon, duc de Montpensier, mort en 1592, père de Henri, dernier duc de Montpensier.

« contre un de mes amis, très honnête homme et fort bon  
 « catholique, on se moqua de mes remontrances; il se trouva  
 « même dans la troupe un savetier, qui me dit que je devais  
 « remercier Dieu de la bonté qu'on avait de me souffrir à Poi-  
 « tiers, parce qu'on me croyait bon catholique, quoiqu'au  
 « fond, je fusse un traître et un partisan du *Béarnais*, aussi  
 « bien que les anciens officiers du présidial. Ce même ligueur,  
 « continue l'auteur, m'insulta quelques mois après dans la  
 « rue, et m'accusa de trahir la ville et d'avoir reçu de l'ar-  
 « gent pour la livrer aux huguenots; lui ayant dit que c'était  
 « un bruit faux et inventé par lui-même ou ses pareils, ce  
 « savetier me répondit qu'il savait bien ce qu'il disait et à qui  
 « il parlait; que pour lui il était bon catholique et *franc Poi-  
 « tevin*. Je répliquai, on me menaça de me tuer: je lui fis  
 « une prédiction qui fut vérifiée. Je lui avais prédit qu'il se  
 « ferait pendre; cela arriva quelque temps après pour des  
 « crimes qui ne méritaient pas un moindre supplice. La po-  
 « pulace, bien loin d'applaudir à cette juste sévérité, fit  
 « passer ce misérable pour un saint, pour un martyr. On  
 « avait vu, disait-elle, le *Saint-Esprit en forme de colombe*,  
 « s'arrêter sur l'épaule du patient, lui parler à l'oreille, le  
 « consoler au gibet. » Tels furent les préludes de la triste fin  
 de Henri III, duquel l'auteur fait l'éloge en détestant le  
 coup parricide qui lui ôta la vie.

Dans cette dernière partie, Blacvod fait aussi l'Apologie  
 du jésuite Guillaume Critton ou *Creickton*, qu'on avait accusé  
 d'avoir engagé Guillaume Parri à assassiner la reine Elisa-  
 beth d'Angleterre. On sait que le scélérat Parri fut condamné  
 à mort et exécuté en 1583. Apparemment l'innocence de  
*Creickton* fut reconnue, puisqu'Elisabeth qui n'était rien  
 moins qu'indulgente pour la société, le fit élargir et lui  
 permit de se retirer. Après ce que nous avons dit du mariage  
 d'une fille de Blacvod avec Jacques Critton, professeur en  
 humanités à Paris, on sent le motif qui faisait parler Blacvod  
 en faveur du jésuite. Le livre finit par une violente invective  
 contre l'ouvrage célèbre du docteur Edmond Richer de *Eccle-*

*nastic et Politicâ Potestate* qui a donné tant de chagrins à son auteur. Il n'y est pas nommé, mais on ne saurait s'y méprendre. Il pousse l'emportement et la déclamation aussi loin que le docteur du Val, et traite le livre et l'auteur plus mal que les prélats qui condamnèrent le *Traité*, puisqu'ils ne le firent qu'avec la restriction (1), *salvis tamen Juribus Regis, et Ecclesiæ Gallicanæ*.

Le style du *Traité* dont nous parlons est agréable et très pur, mais il sent un peu le déclamateur : les matières m'en ont paru mal distribuées. L'auteur y passe trop rapidement d'un objet à un autre ; et l'objet principal est enveloppé dans des digressions trop étendues, ce qui empêche de reconnaître la liaison des principes, où l'on croit trouver des contradictions apparentes dans les points les plus importants. Au reste, pour ôter toute sorte de doute à ses censeurs, il déclare qu'il a toujours regardé comme très certain qu'on n'a jamais pu attenter à la vie d'un souverain, sans crime et sans parjure, *qui ne Caligulis quidem Heliogabalis, aut Neronibus jure necem allatam arbitramur*.

Dans le Recueil de Naudé, cet important *Traité* est suivi d'un Commentaire rempli de piété sur le L. psaume *Miserere mei Deus*, sous ce titre : *In Psalmum Davidis L. cujus initium est, miserere mei Deus, Adami Blacvodæi meditatio*. Il est dédié à Geoffroy de Saint-Blin, évêque de Poitiers, par une longue lettre où il fait l'éloge du prélat, datée de Poitiers du 16 mai 1608. On y apprend que depuis l'âge de huit ans, l'auteur qui en avait près de soixante-huit, n'avait jamais passé un jour sans réciter ce psaume. Il y a beaucoup d'érudition sacrée et profane dans ce petit morceau, et même d'érudition rabbinique. Blacvod s'en sert à propos pour prouver la vérité de l'Eucharistie aux protestans.

Il est suivi d'une hymne en vers saphiques en l'honneur de saint Augustin, et d'une prière en vers hexamètres pour

(1) Voyez la Chronologie Universelle du P. Briet, jésuite, année 1612, quinzième liv., II. part., p. 411.

la santé du roi Henri IV et du dauphin (depuis Louis XIII), son fils.

On voit encore de nouvelles preuves de la piété de l'auteur dans un Recueil de prières en latin, dédié à Jacques Béton son protecteur, archevêque de Glasgow, par une lettre datée à Poitiers de la *semaine sainte* 1598. De ces prières les unes sont en prose, les autres en vers.

En 1609, il rassembla ses poésies latines en un corps et et les dédia à Nicolas Bruslard, chancelier de France. Ce magistrat n'étant encore que conseiller aux enquêtes, avait été nommé son rapporteur pour l'examen à sa réception dans la charge de conseiller au présidial de Poitiers. Il avait eu occasion de connaître le mérite de Blacvod, et l'avait toujours estimé depuis. C'est ce que m'apprend l'Épître dédicatoire qui est bien moins un panégyrique du patron, qu'une satire des mœurs du temps, dans la robe, dans le clergé et dans le peuple. Elle est datée de Poitiers du 30 mars 1609. Ce Recueil de poésies est intitulé : *Varii generis Poëmatia*.

La première pièce sous le titre d'*Apothéose de Charles IX* (*Caroli noni Christianismi Francorum Regis Apotheosis*), contient environ 700 vers. Ce poème a de vraies beautés, il y a de l'imagination, elle est bien réglée, et la versification en est fort belle. Le poète peint parfaitement bien les malheurs du règne de Charles IX, ceux de ce prince en particulier, et l'indifférence ou plutôt l'espèce de satisfaction avec laquelle il mourut. C'est ainsi que l'auteur retrace les malheurs des trois derniers règnes, en remontant à la mort de Henri II.

*Invida prænantem celerato stamine fuscum  
Prærupit Lachesis. Proles generosa parentem  
Franciscus studio sequitur, patriæque ruinas  
Compositis capiat rebus sarcire, parentem  
Mox sequitur fato. Viçæ pars, Carole, nulla  
Fluxit amica tibi. Sceptrum juvenilibus annis  
Delatum, et pueri jugulum furialibus ausis  
Conjurata petit, sacro gens impia bello,*

*Bello ut sacrilegam possis agnoscere Brenni  
Progeniem. Tibi nulla quies , tibi nulla tumultu  
Hora vacans cessit.*

Tous les vers répondent à la beauté de ceux-ci , qui plairont sans doute aux connaisseurs.

La seconde pièce est un autre poème imprimé pour la première fois en 1604 à Poitiers, chez Jean Blanchet, in-4°. Il contient environ 300 vers. L'entrée de Maximilien de Béthune , marquis de Rhony, dans la ville de Poitiers, en fait le sujet. Les vers ne sont peut-être pas moins beaux, mais le sujet moins intéressant en rend la lecture ennuyeuse. Il y a des écarts, et selon moi un défaut de jugement, en ce que le poète déclame contre la nouvelle religion, en parlant à un seigneur qui y était fort attaché.

La troisième est une Ode sur l'arrêt du 28 novembre 1579, rendu aux Grands-Jours de Poitiers, pour le rétablissement de la religion catholique et des églises en Poitou. Dans cette Ode et dans toutes les autres, on ne voit pas ce feu, cet emportement qui font le caractère de ce genre de poésie. L'auteur est froid. Le style pur en est languissant.

La quatrième est la pièce qui paraît sous le nom de *Jean de la Haye*, dans le Recueil de Scévole de Sainte-Marthe de 1573, et que j'ai soupçonnée avec raison être l'ouvrage de Blacvod. (Voyez l'article de Jean de la Haye).

Le reste consiste en petites pièces, qui sont : l'*Épithaphe d'André Béton*, mort au service de l'infortunée reine d'Ecosse, celle de Cujas, de Louis de la Ruelle et de Jean Boiceau, morts presque en même temps. Un autre de François Pallustre, sieur de Chambonneau, qui se trouve dans l'église de Saint-Didier ; le *Tombeau de François Lauson*, en vers et en prose. L'*Épithaphe*, ou plutôt une *Épître* sur la mort d'Henri IV qui m'a paru peu de chose en comparaison de l'apothéose de Charles IX. L'*Épithaphe du duc (Henri) de Montpensier*, mort au mois de février 1608 ; celle de Georges



Baron, conseiller à Poitiers, suivie de celle d'un autre Georges Baron, père du premier, qu'il appelle l'*Oracle de la Province*. Les autres sont des vers sur les livres de quelques savans Poitevins. Il n'y en a point dont nous n'ayons parlé.

Les plus considérables de ce Recueil après celles dont nous avons donné une légère idée, ou annoncé le titre, sont deux petits poèmes, de *Jezabelis Anglæ Parricidio*. La Jezabel Anglaise dont il s'agit, est la reine Elisabeth, qui venait de faire trancher la tête à *Marie Stuart*, reine d'Ecosse. Blacvod pénétré de douleur de la mort de cette malheureuse princesse, s'emporte sans ménagement contre Elisabeth. C'est une Relation en vers du supplice de la reine Marie, à laquelle il a joint une épitaphe en prose en style lapidaire.

A la page 478, on trouve un petit poème moral sur la vanité et le néant des choses de ce monde, traduit du français, de la reine d'Ecosse, princesse (1), comme l'on sait, aussi spirituelle que belle.

Après une Ode à Henri III, où il lui recommande la cause de *Marie* prisonnière à Londres, on trouve une épigramme présenté par Henri IV. Lorsque ce monarque fit en 1595 son entrée à Poitiers, il avait déclaré qu'il ne voulait point que la ville lui fit de présent, qu'il ne demandait que les cœurs des citoyens, qu'on ne fit aucune dépense pour son entrée. On se contenta pour lui obéir de placer son portrait au-dessus des portes de la ville avec ces vers de Blacvod.

*Omnibus effigiem portis sacravimus istam,  
Ut nostrâ dignum munus ab Urbe feras.  
Nostra dari prohibes, tibi te damus, optime regum,  
Urbs hæc nil melius, dare majus habet.*

Ce Recueil finit par un poème sur l'avènement au trône

(1) On trouve quelques vers français de cette reine, dans son éloge par Brantôme.

de Jacques I<sup>er</sup> (1), né en 1566, et successeur d'Elisabeth, morte en 1603. Il contient environ 5 ou 600 vers.

Au Recueil des poésies latines de Blacvod, succède un ouvrage en français assez considérable, intitulé : *Martyre de Marie Stuart, reine d'Ecosse et douairière de France*, avec cette épigraphe : *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus*. Il avait eu plusieurs éditions, Naudé l'a publié avec les corrections et les augmentations que l'auteur y avait faites avant sa mort. Bien des raisons doivent faire estimer ce morceau historique. Blacvod était du conseil de Marie, il avait fait plusieurs voyages pendant la captivité de cette princesse, et un en particulier avant l'exécution du jugement de mort rendu contre elle et contre les droits de tous les souverains ; il a vécu dans une étroite liaison avec l'archevêque de Glasgow, ambassadeur d'Ecosse. Enfin il a toujours eu beaucoup de part à tout ce qui s'est fait par les agens de la reine d'Ecosse. On ne peut lui reprocher que son emportement lorsqu'il parle d'Elisabeth avec laquelle il ne saurait garder de ménagement ; peut-être aussi les louanges qu'il donne à la reine d'Ecosse sont-elles outrées. Il faut convenir que si l'on ne saurait être un bon historien, à moins d'être vide de passion, sans haine et sans amitié, Blacvod ne mérite pas ce titre. Sa haine paraît dans la manière dont il parle d'Anne de Boulou et de la naissance d'Elisabeth, de ses ministres et de toutes ses actions ; son amour ou sa passion pour les intérêts de la reine d'Ecosse, lorsqu'il parle de la conduite qu'elle tint en Ecosse après la mort de François II ; de ses mariages avec mylord Darley, fils aîné de Matthieu Stuart, comte de Lenox, et avec Jacques Hébron, comte de Bothwell ou Bodwel, amiral héréditaire d'Ecosse. Cela n'empêche pas que le livre de Blacvod ne soit considérable par le détail où il est entré de la conduite d'Elisabeth, et des malheurs de Marie, dont il rapporte la mort avec des circonstances qu'on aurait ignorées sans lui. La mémoire de la reine d'Ecosse y

(1) Et sixième du nom en Ecosse.

est justifiée contre l'ingrat Buchanan , et même contre M. de Thou dans des occasions importantes , et l'on ne saurait s'empêcher de convenir que cette princesse , environnée de traîtres , a quelquefois été plus imprudente que criminelle. Le style de l'auteur est fort bon , il ne lui manque que d'être un peu plus historique ; mais aussi est-ce moins une histoire qu'une espèce de manifeste.

On trouve à la fin deux épitaphes critiques d'Elisabeth. Blacvod y rassemble tout le fiel de sa haine contre cette princesse. Voici le dernier distique de la première.

*Dum luat insancæ damnata piaculæ vitæ ,  
Hic jacet Elisabeth , si bene fecit , habet.*

La seconde est plus modérée :

*Cui (1) mater pellex avicæ , pollexque sororis ,  
Et fratris scortum perneciale sut.  
Vulgi prostibulum , vitiosi larva pudoris ,  
Carnificis meritò jussa perire manu.  
Quæ germana soror matris (quis talia credat :)  
Neptis et incesti prodigiosa patris ,  
Maternorum hæres scelerum , Chaos impietatis ,  
Regalis probrum perneciesque throni :  
Fax orbis , patriæ pestis , parricida propinqui  
Sanguinis , et decori semper iniqua suo ,  
Flagitiis animo , defunctaque corpore stupris ,  
Hic jacet Elisabeth : quod malè fecit , habet.*

Outre les ouvrages de Blacvod imprimés dans l'édition in-4° de Gabriel Naudé , j'ai entre les mains un manuscrit

(1) Anne de Boulen ou Bolein , passait pour fille de Henry VIII et de la femme de Thomas Boulen. Elle avait une sœur , Marie Boulen , qui fut , dit-on , aussi maltresse de ce prince qui épousa Anne , mère d'Elisabeth , il lui fit trancher la tête comme coupable d'adultère , entre autres avec Georges Boulen son frère , qui fut aussi décapité. Ceci est nécessaire pour l'intelligence de l'épitaphe.

d'environ 300 pages, contenant plusieurs discours latins sur différentes matières et quelques poésies latines ; entre autres plusieurs épigrammes sur la mort de l'amiral de Chatillon, dont quelques-unes ont été insérées dans le Recueil des poésies de Daurat sans aucune distinction. J'y ai aussi trouvé cette épitaphe que j'ai lue à Saint-Cybard ; c'est celle de Charles du Pont, conseiller au présidial de Poitiers, époux de Jeanne Baron. Elle m'a paru d'un fort bon tour.

*Vota ferant animæ requiem : nec curet amicus  
Molliter an durè pulveris umbra cabet.*

Celle de Passerat que l'auteur peut avoir eu en vue, est bien moins chrétienne et n'est pas plus belle.

(Voyez l'édition des ouvrages de Blacvød, par Gabriel NAUDÉ ; et l'*Eloge latin* de l'auteur, à la tête de cette édition.

BLANCHET (PIERRE) (1519) (1), naquit à Poitiers vers le milieu du quinzième siècle. Suivant ce qu'en dit Jean Bouchet dans son Recueil d'épithames de diverses personnes (2), il était avocat, poète et auteur de ces farces satiriques qu'on prenait alors pour des comédies, et qui ressemblaient assez à celles dont nous parlent Horace (3) et son illustre imitateur dans ses vers.

Thespis fut le premier, qui barbouillé de lie,  
Promena par les bourgs cette heureuse folie,  
Et d'acteurs mal ornés chargeant un tombereau,  
Amusa les passans d'un spectacle nouveau.

Blanchet ne s'en tenait pas à la composition, il y joignait le talent de l'action. Presque tous nos premiers auteurs drama-

(1) Il y a eu une famille d'imprimeurs de ce nom à Poitiers ; j'ai plusieurs livres imprimés chez Jean Blanchet et sa veuve, en très beaux caractères.

(2) Epithame 13, fol. 7, ro de l'édition in-fol. de 1545. *Vid. infra.*

(3) Horat., de *Arte poet.*, vers le milieu, et Boileau *Art poët.*, chant troisième, au commencement.

tiques, si l'on peut leur donner cette qualité, étaient acteurs, ou par goût, ou par nécessité. Suivant les apparences, notre Blanchet était plus connu dans les carrefours qu'au palais. Il composait plus de vers qu'il ne plaiderait de causes. Il était craint dans son métier comique. Bouchet en parle comme d'un lieutenant de police, comme d'un homme qui aussi redoutable à Poitiers, que Lucilius l'était à Rome, se rendait tributaire tous les ridicules grossiers et tous les défauts de ses compatriotes sans, égard au rang. *Primores populi arripuit, populumque tributim*. La populace moins sensible à la satire par le rang qu'elle occupe dans la société, trouvait à se dédommager de la part qu'elle pouvait avoir aux pièces comiques de Blanchet par les portraits des gens en place qu'elle y trouvait. Après avoir passé plus de quarante ans dans ces sortes d'amusemens, dont Blanchet se faisait une affaire fort sérieuse, il prit un parti bien opposé à ce genre de vie; peut-être alors regardait-on les choses d'un autre œil; ce fut celui d'embrasser l'état ecclésiastique. Il se fit prêtre. Il s'acquitta de tous les devoirs de son nouvel état, et tourna son penchant pour la poésie vers des sujets saints. Il mourut fort âgé après vingt ans d'une vie régulière. Dans un testament en vers dont parle Bouchet, il fit plusieurs legs; mais de tous ces legs aucun ne devait enrichir le légataire, c'étaient des fruits de la pure imagination du testateur qui voulait égayer un sujet sombre par lui-même, et se divertir lui et ses amis. Il en nomma trois pour exécuteurs de ce testament, et les chargea par une disposition spéciale de l'acte de faire dire trois cents messes pour le repos de son âme, à la charge de les acquitter de leur bourse, sans pouvoir le faire de l'argent qu'il pourrait laisser. Jean Bouchet fut l'un de ces exécuteurs du testament. Le testateur mourut à Poitiers après cet acte singulier et un peu bizarre, l'an 1519. Ce que le vieux style ne rebute pas l'ont peut-être avec plaisir l'épithaphe de Blanchet faite par Bouchet son ami. C'est de là que j'ai tiré tout ce que je viens de dire de Blanchet. Les notes expliqueront les mots inusités qui s'y rencontrent.

Ci dessous git ce lapideux cachet (1)  
 Le corps de feu maître Pierre Blanchet,  
 En son vivant poète satyrique,  
 Hardi sans lettre (2); et fort joyeux comique.  
 Lui étant jeune, il suivit le palais,  
 Où composaient souvent rondeaux et lays (3)  
 Faisait jouer sur échaffaux Bazoche (4);  
 Et y jouait par grand art sans reproche,  
 En reprenant par ses satyriques jeux  
 Vices publics et abus outrageux:  
 Et tellement que gens nolisés de vices  
 Le craignaient plus que les gens de justice,  
 Ne que prêcheurs et concionateurs (5)  
 Qui n'étaient pas si grands déclamateurs.  
 Et néanmoins parce qu'il fut affable,  
 A tous étaient sa présence agréable.  
 Or quand il eut quarante ans un peu plus,  
 Tous ces ébats et jeux de lui forcus,  
 Il fut fait prêtre, et en cet état digne,

(1) Ce cachet de pierre, cette tombe.

(2) Sans en demander la permission: on dit encore au Châtelet, accorder lettre pour dire donner acte, ce qui équivaut souvent à *permettre*. L'origine de ces expressions vient des rescrits ou permissions par lettres qu'accordaient les empereurs, et qu'accordaient nos rois par lettre du petit ou du grand sceau, de cachet et autres.

(3) Lays, petites ou longues pièces de vers. Le savant jésuite Brouverus donne lieu de croire que ce mot vient du grec. C'était le premier chant que les enfans apprenaient. En Flandre, dit-il, on appelle les Noël*s* *Leyden*, et les Cantiques plus élevés *Liéder*: d'où les mots de la basse latinité *Leusa*, ou *Lisa*, *Leudum*, *Leudus*, ou *Liedus*, Chanson, Vaudeville, Pièce de vers. FORTUNAT, liv. VII, poëm. VIII, *ad Lupum*, se sert de LEUDUS en ce sens.

*Nos tibi versiculos, dent barbara carmina LEUDOS.*

De là certainement *Lay*, *Virelay*, ou *Lay retourné* ou *viré* comme on dit encore en Poitou, *Triolay* qu'il faut écrire ainsi, et non pas *Triolet*. Je ne sais si on ne pourrait pas en tirer aussi *Ballet* et *Ballade*.

(4) Farces auxquelles on donnait ce nom, parce qu'elles étaient jouées parclercs du palais ou de la Bazoche. V. les recherches du Théâtre Français.

(5) On prêchait alors très communément dans les places publiques; voyez-en des exemples dans ce que dit l'Histoire de Savonarole et de Thomas Cornette, et autres. Ces Sermons étaient souvent des Satires sanglantes des vices du temps, des modes, etc.

Duquel souvent se réputait indigne,  
 Il demeura vingt ans très bien disant  
 Heures et messe, et paisible gisant.  
 Et néanmoins par passe-temps honnête,  
 Lui qui n'était barbare, ne agreste,  
 Il composait bien souvent vers huitains (1);  
 Noël's, *Dicties* (2) de bonnes choses pleins,  
 Et pour la fin, son ordonnance ultime,  
 Et testament fit en plaisante rime (3),  
 Où plusieurs legs à tous ses amis fit  
 Plus à plaisir qu'à singulier profit.  
 Nous fûmes trois que ses exécuteurs nomme  
 Lesquels chargea de faire dire en somme  
 Après sa mort des messes bien trois cents,  
 Et les payer de notre bourse, sans  
 Rien de ses biens, lesquels laisserait prendre  
 Comme assuré qu'à ce voudrions entendre,  
 Après mourut sans regret volontiers  
 L'an mil cinq cent et dix-neuf à Poitiers,  
 Dont fut natif. Priez donc Dieu pour l'âme  
 Du bon Blanchet, qui fut digne qu'on l'amè.

Pierre Gervais parle de notre Poitevin comme d'un auteur de farces vives, qu'il appelle *satires proterveuses et amusantes* dans l'épître de dame Rhétorique qui est la vingt-deuxième du Recueil des épîtres familières de Bouchet. M. de Beauchamps pense dans ses recherches sur les théâtres de France, que Blanchet pourrait être l'auteur de la célèbre farce de *Pathekin*, qu'on a rajeunie sur notre théâtre. C'est une conjecture qui fait honneur à Blanchet, cette farce ayant longtemps passé pour un chef-d'œuvre. S'il m'est permis de joindre à cette conjecture que rien ne prouve, une autre qui n'a aussi de fondement que l'imagination, ne serait-ce point de

(1) Ou comme disent les Italiens *in ottava rima*.

(2) Discours en prose ou en vers, sur différentes matières, surtout de morale.

(3) On a plusieurs exemples de ces testaments rimés, entr'autres celui de Villon. Ces testaments étaient souvent des satires assez vives des abus du temps.

*Pierre Blanchet* qu'est venue l'origine des *Pierrots* dans nos anciennes pièces, et de leur habillement blanc ? Je n'appuierai point sur cette idée que me donne le nom seul de Pierre, ou *Pierrot Blanchet*.

(Voyez BOUCHET au lieu cité ; — M. DE BEAUCHAMPS, *Recherches des théâtres*, tome I, page 228).

BLONDEL (PIERRE) DE CALEX (*Calexius*), (1587), est, si l'on en croit le témoignage de La Croix du Maine, la même personne que Pierre Langlois, écuyer, sieur de Belestat. *Je ne sais*, dit-il, dans l'article de Pierre-Marin Blondel, *pourquoi il y a un tel changement en ces noms, où que ce n'est qu'une même personne*. Ce bibliographe aurait bien dû nous dire ce qui le déterminait à parler ainsi. Son autorité n'a pas empêché M. l'abbé Goujet d'en faire deux auteurs, et de dire que *Pierre-Marin Blondel* était ami de Langlois de Belestat, dont il ne dit qu'un mot. Le nouveau bibliothécaire ne donne point non plus les motifs de son avis contraire à celui de La Croix du Maine ; je suis fâché qu'il les ait supprimés, il aurait pu répandre quelque lumière sur ce point obscur de l'histoire littéraire. La variété, ou plutôt l'opposition des sentimens, semblait exiger la discussion. Il est vrai que P. Langlois de Belestat était poète, né à Loudun, et médecin. Pierre-Marin Blondel avait les mêmes qualités. Mais d'où vient cette diversité de noms qui n'ont rien d'analogue les uns aux autres ? Pourquoi Scévole de Sainte-Marthe adresse-t-il des vers au *seigneur de Belestat*, et une autre pièce *ad P. Blond. Calesium Medicum Juliodunensem* ? En aurait-il usé ainsi avec la même personne ? Nous avons des ouvrages très sérieux de P. Langlois de Belestat, où il prend constamment ce nom. Nous en avons de P. Blondel, où il prend aussi celui qui lui convient. Il est certain qu'il était contemporain et intime ami de Scévole de Sainte-Marthe, et qu'il publia en 1575 un livre intitulé : *Hypocratis Prognostica cephrasis*, imprimé à Paris. Sainte-Marthe le complimenta sur cet ouvrage en fort beaux vers latins qu'on trouve à la p. 202 de l'édition de 1606, in-12, Silvar., lib. I, et qui ont été retranchés sans que



l'on puisse en pénétrer la raison, de l'édition in-4° (1). Je placerai ici les vers de Sainte-Marthe, on y trouve l'éloge de Pierre Blondel (*Calexius*), ils lui sont adressés avec ce titre :

*Ad P. Blondellum Calesium Medicum Juliodunensem.*

Après avoir parlé avantageusement de la médecine, de sa dignité, de sa nécessité, il dit à Blondel :

*Teque adeò, Blondeli, animæ pars optima nostræ,  
Quo melior nemo langore oppressa levare  
Corpora, et effusos accersere robur in artus,  
Nec verò sola est ægris succurrere membris  
Cura tibi, est alios etiam Doctissimus ipse,  
Quà fieri id possit ratione docere laboras.  
Debita si meritis accedat gratia tantis,  
Est benè quod speres : quod si labor irritus, et se  
Cogatur virtus ipsa contenta manere,  
Hoc saltem fuerit pretium pro talibus ausis,  
Quod te hominem præstas homini, multosque juvando,  
Summum imitare Deum, duce quo dum tu quoque pandis  
Quæ producendas ratio sit idonea vitæ,  
Ipse tuam innumeros vitam producis in annos.*

Dans le Recueil des œuvres de la Péruse imprimé en 1556 à Poitiers, in-4°, on trouve une Ode de Marin Blondel à la louange de la Péruse. Il s'agit encore de savoir si Pierre-Marin Blondel est le même que Pierre Blondel : j'y vois beaucoup d'apparence. Cette Ode confirme ce que dit La Croix du Maine des travaux dramatiques de notre auteur. Il était encore jeune en 1556, et les muses eurent ses premiers hommages. Peu de professions fourniraient autant de poètes que la médecine, et ce n'est pas sans raison que les Mythologues ont fait Apollon Dieu des médecins et des

(1) On a retranché quelques autres pièces qui rendent cette édition fort défectueuse, et les autres très nécessaires.

poètes. Blondel dans son Ode, s'adresse à sa muse et lui dit d'apprendre à son ami que s'il a chaussé le cothurne avec succès, lui (Blondel) n'est pas sans talents pour le comique, qu'il lui enverra incessamment quelques pièces en ce genre. Les vers ne valent pas la peine d'être copiés, et d'ailleurs on les trouve dans le nouveau bibliographe. Ayant consulté le savant M. Falconet sur cet article, j'ai fait une nouvelle découverte; mais elle donne lieu à un nouvel embarras. Il me fit voir dans sa riche bibliothèque une édition grecque d'Hippocrate, publiée en 1538, à Bâle, in-fol., par le docteur Jean Cornarius; elle a appartenu, non pas à Pierre-Marin Blondel de Calex, mais à un David ou Daniel Blondel; son nom y est signé *D. Blondel Calexii*. Cet exemplaire fournit une preuve du savoir de ce Blondel, quel qu'il soit. On y voit des observations marginales, sur le texte d'Hippocrate. Elles sont latines et grecques, d'un caractère très net et très lisible, et donnent à cet exemplaire un grand prix.

(Voyez SC. DE SAINTE-MARTHE, au lieu cité; — la *Bibliothèque de LA CROIX DU MAINE*, aux mots Pierre Langlois et Pierre-Marin Blondel, et aux renvois, l'article précédent; — la *Bibliothèque Française* de M l'abbé GOURT, t. XII, p. 68.)

BOHAIN (MICHEL DE) (1504), chanoine de Saint-Hilaire de Poitiers et médecin célèbre, vivait vers le milieu du quinzième siècle et dans les premières années du seizième. Il y a eu deux savans médecins naturalistes de ce nom. J'ignore si notre Bohain était de leur famille. Il est inhumé dans la chapelle de la Vierge à Saint-Hilaire-le-Grand, au chevet de l'église, sous une tombe plate, autour de laquelle on lit avec peine son épitaphe que j'ai copiée sur le lieu avec toute l'exactitude possible.

*Occubuit bravia Michael; tumuloque potitus (1),  
Hic situs est medicos de Bohain artis honos.*

(1) Ou *camulo*.

*Qui tulit octobres sua sanus fata kalendas ,  
Evocus Hilarii (1) , canonicusque pii .  
Quindecies Titan centenos egerat orbes ,  
Tuncque aderat nostræ quarta salutis hiems .*

D'après cette épitaphe très obscure , Michel de Bohain mourut sans maladie , le 1<sup>er</sup> octobre de l'année 1504 , et il était le coryphée des médecins de son temps.

BOICEAU (JEAN) (1589) , seigneur de la Borderie (2) , avocat au présidial de Poitiers , a mérité les éloges des plus grands jurisconsultes. Il mourut fort âgé à Poitiers le 14 avril 1589 , avec la réputation d'une probité égale à son savoir. Soit qu'il eût la vue naturellement faible , soit que l'étude et les veilles la lui eussent affaiblie , il en fut longtemps privé ; mais il la recouvra : Scévole de Sainte-Marthe , son ami , l'en félicite dans cette jolie épigramme de son premier livre , p. 276.

*Res passim obscuras clare dum lumine spargis ,  
O lux , ô Patrii fama , Bocelle , fori ,  
Invidit se se tibi lux , longumque negavit ,  
Prodigus acceptæ tu quia lucis eras .  
Sed quia nulla fuit lux , nil cernente Bocello ,  
Se , ne se careat , reddidit illa tibi .*

On comparait Boiceau aveugle , au célèbre Appius Claudius , surnommé *Cæcus* , et on lui appliquait ce que Valère Maxime a dit de ce Romain : *Hunc cæcum aliquis nominet à quo Patria quod justum , et rectum erat per se parium cernens , coacta est providere ?* Peut-on raisonnablement appeler aveu-

(1) *Ab evocando*.

(2) C'est ainsi qu'il signalait , et non Boisseau. M. l'abbé Goujet s'est trompé quand il a dit que Jean Boiceau , pour qui il marque peu d'estime , n'est connu que par ses liaisons avec *J. de la Péruse*. On verra qu'il est connu par des côtés bien plus brillants , et que c'est peut-être celui par lequel il l'est le moins. Boiceau est un nom familier à tous ceux qui connaissent le *Traité de la Preuve par témoins* , publiée par M<sup>e</sup> Danty ; et ce *Traité* est entre les mains de tout le monde. M<sup>e</sup> Danty n'en est que le second traducteur.

de un homme duquel sa patrie peu éclairée sur ce qui était juste et équitable, était obligée d'emprunter les lumières ? Outre le Recueil de ses mémoires et de ses consultations qui ont servi à former le Commentaire in-folio sur la Coutume de Poitou publié par les enfans de Jean Constant, dont nous parlerons, Boiceau a publié un excellent Traité de la Preuve par témoins, qui sert de Commentaire à l'article 54 de l'ordonnance de Moulins du mois de février 1566, imprimé à Poitiers chez les frères Boucher, en 1582, sous ce titre : *Ad legem regiam Molinæis habitam de abrogatâ testium, à librâ centâ, probatione Commentarius*, in-4°, pp. 165, sans la table.

L'ouvrage fut reçu avec un applaudissement universel. Les savans qui étaient alors en grand nombre à Poitiers, s'empressèrent à louer l'auteur et le livre. De ce nombre furent Sc. de Sainte-Marthe, Bonaventure Irland, Adam de Makvod, Louis de Sainte-Marthe, frère de Scévole, Abel son fils, Jean Constant, neveu de Boiceau. Joseph Scaliger, qui était alors précepteur des enfans de Louis Châtaignier d'Abain, joignit ses éloges aux leurs. Les vers qu'il adressa à Boiceau se trouvent dans ses Poésies, p. 287 de l'édition in-4° de 1610. L'ouvrage était trop utile pour ne pas avoir les honneurs de la traduction. Il parut traduit en français par *Gabriel-Michel*, avocat au Parlement en 1606, et fut joint à la traduction française de la Paraphrase latine de M. Bourdin, sur la belle ordonnance de 1539 qu'avait faite Fontaneau (1). La traduction de Michel fut réimprimée en 1615 avec cette même Paraphrase, enrichie de quelques additions tirées des Mémoires de Boiceau. Ajoutons encore que M<sup>e</sup> Danty, avocat, l'a publié en latin et en français, avec des additions plus considérables et quelques changemens, et l'a joint au traité de la Preuve par comparaison d'écriture de M. le Vayer, le tout imprimé à

(1) Et non pas Gabriel Michel, comme le dit mal l'auteur du Supplément de Morery.

Paris (1) en 1715, in-4°, sous ce titre : *Traité de la Preuve par témoins en matière civile, contenant le Commentaire latin et français de Jean Boiceau, sieur de la Borderie, avocat au présidial de Poitiers, sur l'article 54 de l'ordonnance de Moulins, par Danty avocat, avec le traité de la Preuve par comparaison d'écriture de M. le Vayer*, Paris, in-4°, 1715.

Parlons du mérite de l'ouvrage de Boiceau. Ce jurisconsulte y traite toutes les questions qui ont rapport à la Preuve par témoins, et les cas auxquels elle doit être admise ou rejetée. On voit un auteur formé dans la pratique du palais, familier avec notre jurisprudence et le langage des lois. Ce ne sont point des questions étrangères, plus savantes qu'utiles, mais d'un usage si fréquent qu'on peut dire qu'elles se présentent tous les jours. Aux lumières que l'auteur répand sur son sujet, on trouve beaucoup de solidité réunie ; des principes développés avec sagacité, des distinctions subtiles devenues sensibles et mises à la portée de tous les lecteurs. L'ordre qui règne dans l'ouvrage satisfait, parce qu'il éclaire. Enfin, s'il m'est permis de dire mon sentiment, ce traité peu considérable par la grosseur du volume l'emporte sur une infinité d'infolios, et il serait à souhaiter que les points obscurs de notre jurisprudence fassent toujours traités avec la même méthode.

Non-seulement Boiceau était jurisconsulte profond, il se mêlait encore de poésie. Il a écrit, dit La Croix du Maine, différens poèmes, *L'Aigle et Robineau*, dont Jean de la Péruse parle dans une ode adressée à Boiceau avec lequel il était intimement lié, et imprimée avec sa tragédie de *Médée*. Une *Eclogue pastorale sur le vol de l'Aigle en France par le moyen de la Paix*, imprimée à Paris chez André, l'an 1539. Apparemment l'ouvrage était relatif à l'arrivée de Charles-Quint en France. *Robineau*, dont parle La Croix du Maine, est sans doute aussi le poème en langage Poitevin, dont parle Duverdier Vauprivas, intitulé :

(1) Il y en avait eu une édition en 1697, et il y en a eu une depuis celle de 1715, en 1752, chez de Nully au Palais, d'Espilly père et fils, in-4°.

Le Ménélogue de Robin (1)  
 Le quau a perdu son procès ;  
 Trinklât de Gric in Francès,  
 Et di Francez in bea Latin,  
 Et peux di qui in Poitevin.

Cet ouvrage badin fut imprimé à Poitiers en 1555 (2). On le trouve aussi dans le Recueil intitulé la *Gente Poitevinrie*, p. 26 de l'édition de 1660. Il y en a plusieurs éditions.

Après les Normands, on accuse les Poitevins d'être les plus entêtés plaideurs, et d'avoir le plus d'inclination pour le procès. Le *Ménélogue de Robin*, est une satire vive et pleine d'esprit contre le penchant des gens de campagne pour la chicane, et un éloge délicat des magistrats des Grands-Jours, qui terminèrent un nombre infini de procès, dont une grande partie était sans objet raisonnable. Dans le procès qui occasionne les plaintes de Robin, il s'agit d'un *sabot cassé d'un coup de palet par Talbot, voisin de Robin*. Ce dernier va consulter son affaire à Sivrai, où elle est trouvée *indubitable*. Il fait assigner Talbot devant le juge du lieu. Il y gagne son procès. Talbot condamné, en appelle à Poitiers. La sentence est infirmée par le président Doyneau, juge d'une réputation de savoir et d'intégrité décidée. Robin en appelle aux Grands-Jours, où la sentence rendue contre lui est confirmée. Il se plaint des magistrats amèrement. Tout langage a ses finesses : on voit que Boiceau possédait celles du jargon Poitevin : la naïveté n'y est point grossière, les caractères sont bien finis.

(1) C'est-à-dire :

Le Ménélogue de Robin,  
 Lequel a perdu son procès ;  
 Traduit de Grec en Français,  
 Et de Français en beau Latin,  
 Et puis de là en Poitevin.

(2) M. l'abbé Goujet parle-t-il sérieusement quand il dit, que ce *Ménélogue* est une *traduction en langage Poitevin* : apparemment il a pris le titre à la lettre et un badinage pour une réalité. Il est vrai qu'il cite Duverdiér, mais il lui fait dire ce qu'il n'a certainement pas dit.

*Denique qui Musis jampridem vixit amicus,  
A quibus hoc unquam ne moriatur habet.*

21<sup>o</sup> *Forme et Ordre de Plaidoirie en toutes les cours royales et subalternes de ce royaume, régies par coutumes, styles et ordonnances royaux.* Poitiers, in-8<sup>o</sup>, 1542, chez Jean et Enguilbert de Marnef, frères.

Personne, que je sache, des modernes n'a fait connaître le seul ouvrage de jurisprudence qu'a publié Bouchet. On apprend par l'avis au lecteur qu'il avait déjà travaillé à un livre de même nature. Lors de la première réformation des Coutumes du Poitou, on avait retranché les styles de la plupart des juridictions de cette province, sans rien statuer sur ces mêmes styles qui servaient toujours de règle aux praticiens. Bouchet avait compilé tous ceux de sa province et ceux des autres provinces du royaume qu'il avait pu rassembler, *et en avait fait*, dit-il, *une brève instruction en forme de plaidoirie en court laye, divisés par titres et en ordre juridique.* Il ne publia point ce Recueil.

L'ordonnance de 1539 ayant établi des lois générales, il réforma son travail, et le fit imprimer en conséquence d'un privilège qui lui fut accordé par les officiers du Parlement tenant les Grands-Jours à Poitiers, par arrêt du 4 novembre 1541. Entre ceux qui le félicitèrent sur son livre, paraît un auteur qui ne se désigne que par ces lettres, P. T. L. F., qui signifient, si je ne me trompe, *Patri Ludovicus Filius.*

Voici les vers où l'on le compare à Ovide *au pis aller.*

Ovide fut de telle affection  
Envers Phébus, et les Muses épris,  
Qu'il ne pouvait, et l'eût-il entrepris,  
Accommoder son inclination  
A exercer autre vacation;  
Aussi les vers l'ont fait à jamais vivre:  
Mais le renom de l'auteur de ce livre  
*Viendra au pis*, non en moindre évidence,  
Veu qu'il a su très heureusement suivre  
Et poésie, et civile prudence.

Quoique Bouchet soit très peu connu dans la jurisprudence, son ouvrage m'a paru solide et estimable, soit par le fonds des choses, soit par l'ordre et la méthode qu'il a suivis. Non-seulement il peut servir à faire connaître ce qu'on appelle l'ancien style et la forme de procéder avant et depuis François I<sup>er</sup>, il peut être encore utile à développer le vrai sens de plusieurs articles de la Coutume du Poitou en ce qui est de style et de formalité, et à donner des idées plus claires que celles qu'on a communément de quantité d'expressions employées dans le texte, et dont la connaissance est essentielle pour acquérir celle des dispositions et de l'esprit de la loi. Le livre de Bouchet peut aussi passer pour un commentaire ou une paraphrase de l'ordonnance de 1539.

22<sup>e</sup> *Les Annales d'Aquitaine, Faits et Gestes en sommaire des rois de France et d'Angleterre, pays de Naples et Milan, par Jean Bouchet. Poitiers, 1524, in-fol. Item, revues et corrigées par l'auteur, et continuées jusqu'en 1535. Poitiers, 1535, in-folio; Paris, 1540, avec des additions dont Bouchet se plaint. Il y en a plusieurs autres; mais la meilleure est celle d'Abraham Mounin, Poitiers, 1644; auxquelles on a joint plusieurs pièces et chartes, extraites des Cartulaires et des Bibliothèques de Poitiers. Je crois que cette édition a été donnée par Jean Filleau.*

Les Annales de Bouchet ont sans doute bien des défauts, mais elles ont aussi quelque chose de très estimable. Au lieu de se contenir dans les bornes de l'Aquitaine qui offrait un projet assez vaste et d'une exécution très difficile, il entre dans l'histoire générale de l'Europe. Il a si peu parlé des Comtes héréditaires de Poitou, qu'on peut réduire ce qu'il en a dit à quatre ou cinq feuillets au plus, et ce peu, dit Besly, est si confus et si négligemment écrit, que l'on n'y saurait rien trouver sur quoi l'on puisse s'assurer. En voulant tout embrasser, il ne satisfait un lecteur judicieux que sur peu de chose. La suite qu'il a prétendu donner des Evêques de Poitiers, n'est pas plus exacte que celle des Comtes hérédi-



L'Hyver, à la Saint-Martin ,  
Nous fera revoir la Ville.

Alors sans craindre la peste ,  
Nous relirons tous les deux ,  
Toi, les loix de ton Digeste ,  
Et moi, mon Code amoureux.

L'honneur avec les ducats  
Sont le tribut légitime  
Du meilleur des Avocats :  
Moi, je m'en tiens à la rime.

Trop heureux , si je peux plaire  
A celle qui m'a ravi.  
Celle pour qui je veux faire  
Cent mille vers si je vi.

Sainte-Marthe adresse aussi plusieurs pièces de vers à Boiceau dans son Recueil de 1573.

Le jeune poète Banchereau en a fait plusieurs sur la mort du même Boiceau. Il en marque la date dans ces vers.

*Borderii superas animus migravit ad arces ,  
Dum bis septem Taurus anhelat ope.*

Joseph Scaliger consacra cette épitaphe à la mémoire de son ami.

*Quæ , Boisselle , fuit votorum summa tuorum ,  
En volvenda ultrò contulit hora tibi.  
Quod non ulterius terris considerare velles ,  
Quàm Patricæ posses utilis esse tuæ.  
Nam (1) quamvis haustu Phebææ lucis adempto ,  
Perpetua ante oculos nox stetit atra tuos ;  
Indelibatæ virtus tamen integra mentis ,  
Et pro sollicitis impigra cura reis  
Semper inextincti suffecit luminis usum ,  
Civica pro dubiis lûibus arma ferens.*

(1) Nous avons dit qu'il devint aveugle.

*Ac suprema licet, spatio tibi vita per acto,  
 Stringebat metas interiore rotd,  
 Mansisti ut posses Patriæ componere lites,  
 Postquam (1) perpetuâ lite laborat, obis.*

Tout cela prouve que le nom de Boiceau est moins obscur que ne le dit M. l'abbé Goujet.

(Voyez les auteurs cités; — et la *Bibliothèque Française* de M. l'abbé Goujet, t. XII, p. 54 et suiv.)

BOTTEREAU (RENÉ) (1662), avocat au parlement, fit ses études dans l'université de Poitiers. Il y reçut la licence en 1657, le doctorat en 1658, et disputa en 1659 la chaire de professeur des institutes qui vint à vaquer. Les suffrages ne lui furent pas favorables, il fut rejeté. Il appela du décret; mais une maladie qui lui survint, et les poursuites de ses antagonistes rendirent longtemps le jugement sur son appel indéci. Il publia en 1661, étant encore jeune, un ouvrage latin intitulé *Hadrianus legislator*, imprimé à Poitiers chez Jean Fleuriau, dédié à M. Pierre Barbarin, seigneur de Jossé, président à Poitiers, qu'il appelle son Mécène. Son but dans cet ouvrage de 120 pages est de faire la vie de l'empereur Elius Adrien, en qualité de législateur seulement, c'est-à-dire de faire voir d'un seul coup d'œil toutes les lois que cet empereur a faites en différens temps, pendant les 21 années qu'il gouverna l'empire. Le projet est neuf (2), et l'on peut dire à la louange de l'auteur qu'il remplit fort bien son titre. Il a réduit son ouvrage dans un ordre chronologique, qui y répand beaucoup de lumières: chaque année comprend un chapitre et fait la division de l'ouvrage, et chaque chapitre est distingué en sections ou nombres, avec un sommaire abrégé où l'on voit d'un coup d'œil le sujet que l'auteur y traite. Il fixe

(1) A cause des troubles civils où se trouvait la France plongée; Henry III fut assassiné trois mois après.

(2) Il est vrai que François Baudouin (*Baldunus*) avait fait quelque chose de semblable sur Constantin le Grand; mais il y a beaucoup plus d'ordre et de précision dans l'ouvrage de Bottereau.

le commencement du règne d'Adrien à l'an 870 de Rome, et de Jésus-Christ (1) 119. Quoique l'objet unique de l'auteur soit ce qu'a fait Adrien en qualité de législateur, on ne laisse pas de trouver dans l'ouvrage des faits particuliers sur sa vie, ses voyages continuels, et quelques autres circonstances qui ont une liaison naturelle avec les lois qu'il établit et qui peuvent leur servir d'explication.

Le mérite du livre est qu'on y apprend l'histoire et les motifs de ces mêmes lois ; instruction d'une grande utilité pour l'intelligence parfaite du texte, et sans laquelle on ne marche souvent qu'à tâtons. Les circonstances qui accompagnent la législation étant toujours d'un grand poids pour en expliquer les termes et en fixer la force. Enfin je crois que l'*Hadrianus legislator* de Bottereau doit être regardé comme un fort bon livre ; la méthode en est claire, et on y trouve un jurisconsulte qui sait tirer de l'étude de l'antiquité et de l'histoire tous les avantages qui peuvent embellir la jurisprudence sans l'énerver. Elle est le but où tout vient se réunir avec cet art que les grands peintres savent ménager dans les tableaux, où la figure dominante fixe toujours les yeux. Il a joint à son ouvrage une petite pièce de vers où il donne une idée fort juste de la vie et du caractère varié d'Adrien. La voici : elle servira à faire connaître son talent poétique.

*Fraudibus Ausonias , meritisque Hadrianus habenas ,  
 Suscipit indignus , dignus et imperio.  
 Extulit indè suum propriis virtutibus orbem ,  
 Distinxit vitilis sed benefacta suis.  
 Musarum fautor , doctos at sæpè jocatus ,  
 Mecænas genio , Liciniusque parl.  
 Comis in afflictos , ægris devotus amicis ,  
 Sæpius at sanum messuit ense caput.  
 Sæpius incassum , tandem subtere vocata  
 Funera , adhuc regnat legibus ipse suis.*

(1) Suivant Calvisius et le P. Briet, l'an de J.-C. 117, ce qui me paraît plus exact. Voyez Calvisius, page 468, col. 2.

*Sic notat alternâ fugientia tempora vitâ ,  
Ut consentirent vilâque , morsque sibi.*

BOUCHARD (GUILLAUME) (*vers 1322*), me paraît encore Poitevin. Le nom de Bouchard, connu par les lieux qui le portent en Poitou, me détermine à le mettre au nombre des poètes Provençaux que cette province a produits. Il fut aussi l'un des valets de chambre de Philippe-le-Long, comte de Poitou. Il se déclara pour dame *Thiburge de Layncel*, d'une maison noble de Provence, et pour laquelle il fit plusieurs chansons, dont Nostradamus nous apprend que l'une commençait ainsi :

*En vous seu ai messa ,  
Seguent ma promessa ,  
Mon cor et m'amour.*

C'est-à-dire ,

Vous avez, suivant ma promesse,  
Et mon cœur, et ma tendresse.

(*Voyez les Vies des Poètes Provençaux*, p. 198.)

Peut-être pourrais-je encore joindre ici, BERNARD MARCHIS, chambellan, et GIRAUDON LE ROUX, gentilhomme de Philippe-le-Long, comte de Poitou; mais je n'ai point de conjecture précise qui me les fasse adopter. Le premier aima une demoiselle de la maison des Réquistons en Provence. L'autre, la belle Albe Flotte, et tous les deux travaillèrent à immortaliser leur amour et les charmes de leurs maîtresses.

(*Voyez NOSTRADAMUS, Vie des Poètes Provençaux*, p. 196 et 198.)

BOUCHET (JEAN) (1555), procureur en la sénéchaussée de Poitiers, et non pas avocat, comme l'a mal-à-propos qualifié Bayle dans son Dictionnaire historique, d'après La Croix du Maine, naquit à Poitiers même, le 30 janvier 1475, suivant le calcul Aquitannique. Il était fils de Pierre Bouchet, Angevin de naissance ou d'origine, mort au mois de juin 1480 par un accident bien funeste, rapporté par Jean Bou-

chet, dans ses Annales d'Aquitaine et dans ses diverses Epitaphes (1). Pierre Bouchet était allé souper chez un de ses voisins, procureur comme lui; la femme libertine de ce dernier voulant faire périr un époux qui lui était devenu odieux, lui prépara du poison dans un plat de pois. Le père de Bouchet eut le malheur de manger le morceau empoisonné, et mourut quatre jours après (2). Jean n'avait encore que quatre ans, et restait seul de quatre enfans. Quoique Bouchet eût perdu par la mort prématurée de son père, l'effet ordinaire des soins de la tendresse paternelle, son éducation ne fut pourtant point négligée. Il eut le bonheur de tomber entre les mains d'un maître aussi attentif à former le cœur que l'esprit de ses élèves. Il en parle avec éloge dans le Recueil des Epitaphes de diverses personnes, où il dit qu'il s'appelait *Julien Tortereau, qu'il était Angevin, licencié en théologie et professeur en l'Université de Poitiers, au collège de Puygarreau, principal de ce collège, grand confesseur et prédicateur célèbre, d'un désintéressement* (3) *tout à fait chrétien et d'une réputation de doctrine presque universelle.* Après avoir fait ses premières études, Bouchet inclina d'abord pour le parti de l'église: il nous apprend lui-même qu'il fut *tonsuré*; mais il n'alla pas plus avant, et il embrassa la profession de son père, je veux dire celle de procureur. Cet état paraît peu compatible avec son penchant pour l'étude et la poésie dont il faisait ses délices; mais il l'était plus qu'il ne l'est aujourd'hui. Presque

(1) Folio 73, verso de l'édition in-folio de 1545.

(2) Si l'on en croit Jean Bouchet, son père mérite quelque place parmi les savans du Poitou. Il était, dit-il, procureur

Très diligent, loyal, scientifique,  
Bon orateur, ayant grosse pratique.

Dans l'épithaphe de Pierre Bouchet.

(3) Il fut curé de Migné près Poitiers, et partageait les revenus de la cure avec son vicaire, et ces revenus ne montaient qu'à 30 livres. Il refusa l'office de grand-vicaire. Voyez son éloge dans le *Gallia Orientalis*, du Colomniès qui l'appelle mal *Trotellerus*, p. 3, édition in-4° de 1663: ceci servira de supplément.

tous les procureurs étaient alors gradués, et il y avait peu de différence de leurs fonctions à celles d'un avocat. L'état de procureur n'émoussa point la vivacité du goût de Bouchet pour l'aménité des belles-lettres, l'histoire et la poésie. Il s'y livra même avec ardeur, et y consacra tous les momens que les fonctions de sa profession lui laissaient libres. La versification est le premier pas que font dans les lettres presque tous ceux qui s'y attachent. Ce fut par la poésie que débuta Bouchet. Il s'appliqua ensuite aux antiquités du Poitou, et à l'étude de l'histoire d'Aquitaine et de France. Dans une maladie dont il fut attaqué, *il fit vœu à Dieu et à saint Hilaire d'écrire les faits et gestes de ce saint évêque*. La composition de ses Annales furent l'exécution de son vœu, comme il le dit au commencement de ce grand ouvrage. Le savant le Duchat avance dans le *Ducatiana* que Jean Bouchet, ami de Clément Marot, se livra quelque temps aux innovations des protestans; qu'il fut même emprisonné pour fait de religion sous le règne de François I<sup>er</sup>, mais que dans la suite il abandonna le parti. C'est un fait dont je ne trouve aucunes preuves dans ce que j'ai lu du grand nombre d'ouvrages qu'il a laissés. Je n'ai trouvé au contraire que des sentimens très catholiques dans ses écrits, beaucoup de zèle contre l'hérésie et les novateurs; et il paraît même que ses liaisons avec Marot auraient été plus grandes, si ce dernier n'avait pas donné matière à le regarder comme un des fauteurs du protestantisme. Bouchet aimait les talens de Marot, il haïssait ses erreurs. S'il ne prit point parti contre lui dans la querelle que lui fit le méchant poète Sagon (1), il ne voulut point non plus entrer en lice avec ses ennemis, ni écrire en sa faveur: il se contenta de le plaindre. Peut-être quelque ouvrage où Bouchet parle avec vivacité contre les abus et les désordres des ecclésiastiques de son temps, ont-ils pu occasionner quelques chagrins à l'auteur. Apparemment que ce que dit le Duchat n'est pas

(1) François Sagon, Normand, secrétaire de l'abbé de Saint-Evroul. Il vivait encore en 1559.

un fait hasardé sans fondement. Bouchet se maria, et eut huit enfans : quatre filles et quatre garçons. *Marie*, l'une de ses filles, fut religieuse à Sainte-Croix de Poitiers ; les trois autres se marièrent du vivant de leur père. Des quatre garçons, l'un se nommait *Gabriel* (1), l'autre *Louis*, et le troisième *Joseph*. Il parle avec éloge de ce dernier dans la 125<sup>e</sup> de ses épîtres familières. *Joseph* rima de fort bonne heure, c'est ainsi qu'en parle son père.

« Le mien *Joseph* qui commence à rimer,  
 « A fait d'un chien, en rime, sans limer,  
 « Lequel douze ans ou plus gardé t'avoie,  
 « Quelques regrets qu'à présent je t'envoie :  
 « Où il a fait quelque description  
 « Des chiens loyaux dont on fait mention. »

La cinquante-unième épître du même recueil, est adressée à son fils *Gabriel*, qui était encore au collège.

Et *Louis*, si je ne me trompe, a suivi les traces de son père ; c'est à lui que j'attribue un dixain imprimé à la tête du *Style ou Forme et Ordre de procéder dans toutes juridictions*, imprimé en 1542.

On trouvera ces vers dans l'endroit où nous parlerons de ce livre.

Jean Bouchet mourut estimé de tous les savans de la province avec lesquels il était en relation, et même de ceux de toute la France qui l'ont honoré des témoignages de leur estime les plus brillans. L'année de sa mort est incertaine ; mais les Annales d'Aquitaine se trouvant continuées par une main étrangère depuis 1552 jusqu'en 1555, il est à présumer qu'il mourut quelques années avant. Il a publié un grand nombre d'ouvrages en prose, et une quantité prodigieuse de vers. Nous allons tâcher d'en donner un catalogue.

(1) Il parait qu'il succéda à la charge de son père dans le procès-verbal de la Coutume de Poitou, réformée en 1559. L'abbé et les religieux de Saint-Cyprien comparaissent par *Me Gabriel Bouchet*.

Nous ne nous arrêterons que sur ceux que le père Niceron et M. l'abbé Goujet n'ont pas fait connaître. Ce dernier a donné une notice fort exacte de ses poésies ; ce qui fait que nous nous contenterons de donner les titres de plusieurs ouvrages en vers de Bouchet pour ne point répéter inutilement ce qu'on trouve ailleurs.

1° *L'Amour transi sans espoir*, recueil de pièces, imprimé à Lyon, in-4°, 1507. Cet ouvrage était en partie composé en l'an 1500. Les principales pièces de ce recueil sont : *la Complainte des Etats sur les voyages et guerre de Naples* ; on y a joint *la Chronique du feu roi Charles VIII*, de ce nom, qui contient ce qui s'est passé depuis sa mort jusqu'au couronnement de Louis XII, et une autre *Complainte sur la mort de Charles VIII*, arrivée suivant Bouchet, le dernier du mois d'avril 1497.

2° *Les Angoisses et Remède d'amour du Traverser en son adolescence*, Poitiers, Marnef, 1537, in-4°. Goth., Lyon, de Tournes, 1530, in-16. Item, Rouen, 1599, in-12, avec *l'Histoire de Nisus et d'Euriale*. C'est encore un recueil de poésies qui consiste en élégies ou complaintes, ballades et rondeaux. Ce sont des fruits de la jeunesse de l'auteur. On peut les parcourir pour voir les progrès de notre langue et de notre poésie. Les amours de *Nisus et d'Euriale*, sont une traduction d'un roman en latin, d'Eneas Silvius, ou Pie II. Il en a paru une nouvelle depuis quelques années dans un recueil de pièces.

3° *Les Regnards traversans les périlleuses voies des folles fiances du Monde*, composés vers l'an 1500, et publiés sous le faux nom de *Sebastien Brant*, Allemand, auteur de *la grande Nef des Fous*. C'est du titre de cet ouvrage que Bouchet a pris dans la suite le nom du *Traverseur des voies périlleuses*. Il y en a deux éditions in-folio, sans date. C'est un amas de moralités qui commencent ordinairement par *J'ai vu*. Il y entre dans un grand détail des mœurs corrompues de son temps, et n'épargne personne. Il y parcourt tous les états de la vie ; ces sortes de plans étaient fort à la mode du temps de Bouchet, où les poètes étaient une espèce de prédicateurs fort emportés.



4° *Histoire et Chronique de Clotaire I<sup>er</sup>, roi de France, et de sainte Radégonde, son épouse, fondatrices du monastère de Sainte-Croix de Poitiers.* Poitiers, 1527, in-4°.

Ce livre est une traduction de la vie de sainte Radégonde, écrite par l'évêque Fortunat et l'abbesse Bandonivie. Il n'y a aucune ombre de critique, et l'ouvrage est bien plus rare qu'il n'est estimable.

5° *Opuscules du Traverser des voies périlleuses, nouvellement par lui revus, amendés et corrigés, contenant l'Épître de Justice à l'instruction et honneur des ministres d'iselle. Le Chapelet des Princes et la déploration de l'église militante sur les persécutions*, 1517, in-4°, gothique. La première édition est in-4°, sans date. Ces pièces avaient paru en divers temps. M. l'abbé Goujet en cite une édition de 1526. Quelques-unes ont été réimprimées en différens recueils. On peut voir ce qu'en dit l'auteur de la Bibliothèque Française, qui en a fait l'analyse. Ce sont toutes pièces de morale, où l'on trouve quelquefois des traits fort solides et même des vérités assez bien exprimées, surtout dans le *Chapelet des Princes*, adressé au jeune Charles de la Trémoille, dont il voulait se faire un protecteur et un Mécène.

6° *Les Cantiques de la simple et dévote âme amoureuse, et épouse de N. S. Jésus-Christ, et comment ladite âme se doit préparer pour avoir l'amour et la grâce de son dit époux; aussi y sont les Méditations sur les sept jours de la semaine.*

Dans la 95° de ses épîtres familières à Louise de Bourbon, abbesse de Sainte-Croix de Poitiers, l'auteur dit que son livre est plus dévot que plaisant, et il a grande raison; il ajoute qu'il a suivi un livre.

. . . . . En latin bien tissu,  
Et fort dévot dans son œuvre est issu.

7° *Le Temple de bonne Renommée, et repos des hommes et femmes illustres, trouvé par le Traverser des voies périlleuses en plorant le très regretté décès du feu prince de Talmond, unique*

*ils du Chevalier et Prince sans reproche.* Poitiers, 1516, goth., première édition; *idem*, Paris, 1518, in-4°.

Le sujet de cet ouvrage est l'éloge de Charles de la Trémoille. Voyez son article. Le reste est accessoire au sujet. Il y a beaucoup d'imagination dans ce livre, et elle est souvent peu réglée. S'il y loue partout la vertu, il fait quelquefois des sorties vigoureuses contre les vices de son temps, qui sont ceux de tous les siècles. Ce livre mérite l'attention des curieux.

8° *Le Panégyric du Chevalier sans reproche, ou la Vie et les Gestes de Louis II de la Trémoille.* Poitiers, 1527, in-4°, goth. On trouve un long fragment de cet ouvrage dans l'histoire de Charles VIII, publiée par Godefroy, in-folio, Paris, 1684. L'abbé le Gendre en juge très avantageusement dans sa notice des historiens de France. C'est dommage que l'auteur qui avait la manie d'être toujours poète, ait rempli cet ouvrage de pièces de vers qui en font un morceau bizarre. Les idées poétiques dans lesquelles il est noyé, donnent un air chimérique à la vérité même. Toutes les vertus, tous les défauts y sont comme dans Homère, des dieux et des déesses, et c'est sous l'enveloppe des nuages poétiques que les plus grands faits y sont rapportés; certainement on peut dire à Bouchet, *nimis es Poeta*. C'est le véritable Eumolpe de Pétrone, tout lui donne matière à faire des vers. Ce livre qui contient 194 feuillets, serait réduit à 20 ou 30 si l'on n'en tirait que ce qu'il y a d'historique.

9° *Les élégantes Epîtres extraites du Panégyric du Chevalier sans reproche*, parurent en 1545 sans l'aveu de l'auteur. Le cours qu'avaient les ouvrages de Bouchet, occasionna cette édition.

10° *Le Labyrinthe de Fortune et le séjour des trois nobles dames, composé en vers par l'auteur des Regnards traversans*: Poitiers, chez Jacques Bouchet, in-4°, 1524. Paris, Lotran, 1532, in-4°; *ibidem*, chez Philippe le Noir, 1534, in-4°. Il est dédié à Marguerite de Valois, sœur de François I<sup>er</sup>, et divisé en deux parties. L'objet en est la

consolation des personnes qui se trouvent dans l'adversité. Le vrai sujet, est la mort d'Artus de Gouffier, grand maître de France, arrivée au mois de mai 1519. Bouchet en fait un long éloge. Les trois nobles dames sont : *la Foi, l'Espérance et la Charité*.

11° *Le Conflit d'Heur et Malheur, par dialogue*, qui fait partie du précédent ouvrage, a été imprimé séparément à Paris, chez Denis Janot, sans date.

12° *Les Triomphes de la noble et amoureuse dame, et l'art de honnêtement aimer, composé par le Traverser des voies périlleuses*. Poitiers, chez Jacques Bouchet, 1530, in-fol.; Paris, 1537, in-8°. L'ouvrage est un mélange de prose et de vers; cette noble dame est l'âme unie au corps; les tentations auxquelles elle résiste, et les vices qu'elle détruit sont les triomphes. Bouchet a imité la *Psychomachie* de prudence dans cet ouvrage.

13° *Les Exclamations, Epttres, et Oraisons de la noble dame amoureuse, dite l'Ame incorporée*. Paris, Vincent Sertenas, 1535, in-4°.

Ce sont les Discours et Epttres en vers extraits de l'ouvrage précédent.

14° *Rondeaux, Ballades, et autres Poésies*. Paris, 1536, in-16.

15° *Le Jugement Poétique de l'amour féminin, et séjour des illustres Claires, et honnêtes dames, avec une apologie en prose au commencement*, in-8°. Poitiers, 1536, *ibidem*, 1538, in-4°. Le plus intéressant de ce livre est l'éloge de Louise de Savoye, mère de François I<sup>er</sup>, morte en (1) 1531, âgée de 55 ans passés, suivant du Fourny. Tout y est allégorique.

16° *Les anciennes et modernes Généalogies des rois de France, et même du roi Pharamond, avec leurs épitaphes*. M. l'abbé Goujet en cite trois éditions : la première de 1531, la seconde de 1536, et la troisième de 1545. On peut le consulter sur les différences de ces éditions.

(1) Le 22 septembre.

Dans celle de 1545, imprimée à Poitiers in-folio, on trouve un Recueil d'autres poésies, savoir :

*Déploration de François de Valois, dauphin de Viennois* (mort empoisonné le 12 août 1536).

*Épithaphes de plusieurs personnes*; morceau intéressant pour la province.

*Déploration de feu M. François de la Trémoille* (mort dans son château de Thouars, âgé de 39 ans).

*Dixains moraux sur les Apophthegmes, et subtiles réponses des sept Sages de Grèce.*

*Autres Dixains de plusieurs matières.*

*Quatre Élégies des Angoisses d'Amour.*

*Remèdes d'Amours.* Voyez l'article 2 de ce catalogue.

*Quatrains et Cinquains d'aucuns mémorables faits.*

*Patron pour les Filles qui veulent apprendre à écrire.*

*Le Chapelet des Princes.*

*Rondeaux et Ballades.*

Les anciennes et modernes Généalogies des rois de France, contiennent une histoire en vers et en prose de nos rois, depuis Pharamond jusqu'à Louis XII. La première partie, sans mélange de vers, regarde les chefs des Français avant Pharamond. Cette partie n'a rien de considérable que le *Poème à M. le Dauphin*, où l'auteur fait l'éloge des Français, et prouve assez bien et par des faits historiques, que les Gaulois et les Français ne sont en rien inférieurs aux Romains, et que toute la supériorité des derniers n'est que le fruit de l'impression qu'ont faite sur l'esprit les historiens et les orateurs Romains. J'ose dire que ce discours, au style près, ne serait pas indigne de nos modernes. L'auteur, dans un parallèle suivi, fait voir que Rome le cède à la France en plusieurs choses, et que la France ne le cède à Rome en pas une.

Dans la seconde partie, à l'exposition en prose de la Généalogie des rois, il y joint l'épithaphe du roi dont il parle; on y trouve dans une Prosopopée l'histoire du prince. L'on

homme lui adresse une Ode française du nombre de celles qu'il fit pour les entr'actes de la tragi-comédie de Job, jouée à Poitiers, en 1573. C'est celle qui commence :

Tant que vous êtes favorit  
De la fortune ; tout vous rit.

et qui l'est à la page 116 des Œuvres mêlées de Sainte-Marthe, imprimées à Poitiers, chez les frères Bouchet. Il y a bien de l'apparence qu'il était lui-même l'un de ces frères. Guillaume se livra à la littérature, et il donna, dès l'an 1584, une preuve des progrès qu'il y avait fait, par la publication d'un ouvrage qu'il composa et qu'il imprima lui-même, comme il le dit, sous le titre (1) *des Serées de Guillaume Bouchet*, in-4°. Il y en a eu quatre éditions dont la dernière est de 1635, à Rouen, Celle dont je me sers est à Paris, chez Jérémie Rerier, 1608, trois volumes in-12, fort gros, contenant douze Serées chacun. L'auteur dédia son livre à *Messieurs les Marchands de la ville de Poitiers*. L'épître dédicatoire est du 15 août 1584. L'auteur y dit qu'il a voulu donner des marques de sa reconnaissance aux marchands ses confrères de l'honneur qu'il leur a plu lui déférer en l'établissant leur juge et consul. *J'ai choisi ce petit livre*, ajoute-il, *d'autant plus volontiers qu'il m'a semblé proprement vous convenir, attendu que les discours libres et gail-lards contenus en icelui se ressentent encore de l'ancienne prudhom-mie du bon vieux temps et simplicité de nos pères*. L'auteur de l'Eloge de Jean Bouchet ajoutant quelques observations sur notre Guillaume (p. 20 du tom. 27 des Mém. du P. Nicéron) porte ce jugement de son ouvrage. *Ce sont des discours farcis de toutes sortes de plaisanteries et de quolibets souvent assez fades, et dont les meilleurs ont été pillés par une infinité d'auteurs qui sont venus depuis. Les obscénités grossières y sont assez fréquentes. On y trouve beaucoup d'érudition, mais la plupart des faits tirés des anciens auteurs y sont estropiés et rapportés fort infidèlement.*

(1) Vers la fin de son discours sur les Serées.

*Ils marquent toujours que Bouchet avait beaucoup lu , quoique sa mémoire le trompât souvent. Il n'est rien de moins solide que ce qu'il dit sur les questions de physique qui s'agitent dans chaque Serée , en un mot on peut dire que tout l'Ouvrage n'est pas quelque chose de fort considérable quoiqu'il fût estimé autrefois.* Je ne sais si tous les lecteurs de l'Ouvrage de Bouchet adopteront ce jugement. Pour moi , s'il m'est permis de dire ce que je pense, après ce censeur , je crois qu'on doit avoir un peu plus d'indulgence pour un ouvrage de la nature de celui dont il s'agit. J'y trouve un style vif, assez poli pour le temps , des traits singuliers assez bien amenés, un caractère de conversation soutenu , moins de fadeur que ne le dit le censeur , du neuf, une érudition étendue sans pédantisme, des défauts d'exactitude qui ont quelquefois leurs grâces, des fautes qui choquent bien moins dans l'Ouvrage de Bouchet , qui les fait quelquefois à dessein, qu'elles ne choqueraient dans un ouvrage sérieux. L'auteur peut fort bien aller de compagnie avec Bonaventure Desperiers , Verville et ceux de son genre. Les copies multipliées de ses bons mots en vers et en prose , en font l'éloge. Je regarde enfin ses Serées comme un ouvrage original , et c'est un mérite dans la Littérature. Au reste , mon jugement dans cette occasion, comme dans toutes les autres , n'est que l'expression du sentiment d'un particulier qui n'a ni un rang , ni un nom assez considérable pour faire loi dans la Littérature , où la liberté doit régner en souveraine. La lettre qui précède l'édition in-4° de 1556 des OEuvres de Jean de la Péruse, est de Guillaume Bouchet ; elle est adressée à Jean Boiceau de la Borderie , qui avait joint ses soins à ceux de Bouchet pour rassembler le Recueil des OEuvres de la Péruse, leur ami commun. On trouve dans ce Recueil des vers du même Bouchet à la louange de la Péruse , et quelques pièces de ce dernier prouvent leurs intimes liaisons.

BOUCHET (JEAN-ANTOINE) (1573), était peut-être de la même famille que celui dont nous venons de parler. Il naquit à Poitiers en 1555 , et fit voir dans une grande jeunesse beaucoup de disposition et d'amour pour les Lettres. Je ne con-

nais point d'ouvrages du jeune Bouchet ; mais une épitaphe que j'ai lue dans l'église paroissiale de Saint-Paul , où il est inhumé et où l'on voit son portrait peint sur toile , l'annonce comme ayant écrit ; il mourut suivant ce monument , que le temps consumera bientôt , le 11 septembre 1575 , âgé de 19 ans 3 mois 5 jours et 10 heures. On ne saurait être plus exact ; aussi est-ce l'amitié qui se chargea du soin de l'épitaphe faite, est-il dit , par Mathurin Reys , son compagnon d'école. Ce Mathurin Reys a été avocat et a brillé au barreau de Poitiers. Apparemment il était meilleur jurisconsulte que poète. On en jugera par les deux quatrains d'un Sonnet dont j'épargne au lecteur les derniers vers.

Sus, sus, pleurez mes yeux , et toi mon cœur soupire ,  
Et vous mes deux poumons , le vrai siège d'amour ,  
Haussant , et très haussant sanglotez nuit et jour ,  
La mort de mon Bouchet , mort que je n'ose dire.

Vous ne le verrez plus , ô pauvres yeux , décrire  
Ses amours , ni toi cœur ne sentiras autour  
De toi , le feu duquel il chantait sans séjour ,  
Ni brûler des poumons du feu de ton martyr.

L'auteur de l'épitaphe place pieusement et chrétiennement son ami aux Champs-Élisées dans les derniers vers. Apparemment le jeune Bouchet avait déjà quelque Iris à laquelle il avait consacré sa muse , à l'exemple des poètes de son temps.

BOUCHEUL (JOSEPH) (1720) naquit au Dorat , capitale de la Basse-Marche , d'une famille considérée dans cette petite ville. Ses travaux sur la Coutume du Poitou , qui a presque fait l'unique objet de ses études , m'ont engagé à l'insérer dans cette bibliothèque , où l'on trouvera tous les autres auteurs qui ont fourni la même carrière. Né posthume et fils unique , il fut élevé par sa mère avec toute la tendresse possible. Il montra de bonne heure des dispositions heureuses , et s'attacha particulièrement à l'étude du Droit. Ses ouvrages sont garans des progrès qu'il y fit. Le premier qu'il ait composé a été son vaste Commentaire sur la Coutume de Poitou. On

trouve sur chaque article le véritable esprit de cette Coutume qu'il concilie avec toutes celles qui y ont quelque rapport ; il y joint ce qu'ont écrit avant lui les commentateurs de la Coutume qu'il corrige ou rectifie. C'est dans cette partie de son ouvrage que Boucheul est le plus faible. Son fils qui a fait son éloge à la tête de son grand Commentaire, ne date point sa mort. Boucheul est encore l'auteur du *Traité des Conventions de succéder*. Il y donne des règles pour les rédiger suivant le droit, en assurer l'exécution et en prévenir les inconvéniens. On y trouve les différentes conventions qui sont autorisées dans les Coutumes qui les permettent, quelle étendue elles peuvent avoir, et leurs effets. L'auteur explique aussi les précautions que l'on peut prendre dans les Coutumes qui rejettent ces conventions. Son ouvrage est un précis de ce que la jurisprudence romaine, la doctrine des arrêts et le sentiment des auteurs, ont de relatif à son sujet. La matière des substitutions a une intime liaison avec ce Traité. Cet ouvrage fut imprimé à Poitiers, chez Jacques Faucon, en 1727, in-4°, page 664, sous ce titre : *Traité des Conventions de succéder, ou des Successions contractuelles*. Son Commentaire sur la Coutume de Poitou fut imprimé la même année, chez le même libraire, sous ce titre : *Coutumier général ou Corps et Compilation de tous commentateurs sur la Coutume du comté et pays de Poitou, avec les conférences des autres Coutumes, les notes de M<sup>r</sup> Charles du Moulin, et de nouvelles observations sur le tout, tant de Coutume que de Droit-Ecrit ; par M<sup>r</sup> Joseph Boucheul, avocat au siège royal du Dorat*, 2 vol. in-fol. Le premier volume avec la table 991 pp. ; le second volume 886 pp.

Je me suis aperçu que l'on n'a pas à Poitiers pour les écrits de Boucheul toute l'estime à laquelle l'auteur a pu aspirer sans injustice. Sa Coutume n'y est considérée que comme la compilation de Ferrières l'est au palais. Je conviens que Boucheul eût pu porter sa critique plus loin, discuter les questions avec plus de clarté et de précision, donner plus aux raisonnemens et moins aux autorités ; mais on ne saurait lui refuser le mérite d'un auteur judicieux et très intelligent dans une Coutume



*Denique qui Musis jampridem vixit amicus ,  
A quibus hoc unquam ne moriatur habet.*

21<sup>o</sup> *Forme et Ordre de Plaidoirie en toutes les cours royales et subalternes de ce royaume , régies par coutumes , styles et ordonnances royaux.* Poitiers, in-8<sup>o</sup>, 1542, chez Jean et Enguilibert de Marnef, frères.

Personne, que je sache, des modernes n'a fait connaître le seul ouvrage de jurisprudence qu'a publié Bouchet. On apprend par l'avis au lecteur qu'il avait déjà travaillé à un livre de même nature. Lors de la première réformation des Coutumes du Poitou, on avait retranché les styles de la plupart des juridictions de cette province, sans rien statuer sur ces mêmes styles qui servaient toujours de règle aux praticiens. Bouchet avait compilé tous ceux de sa province et ceux des autres provinces du royaume qu'il avait pu rassembler, *et en avait fait, dit-il, une brève instruction en forme de plaidoirie en court laye, divisés par titres et en ordre juridique.* Il ne publia point ce Recueil.

L'ordonnance de 1539 ayant établi des lois générales, il réforma son travail, et le fit imprimer en conséquence d'un privilège qui lui fut accordé par les officiers du Parlement tenant les Grands-Jours à Poitiers, par arrêt du 4 novembre 1541. Entre ceux qui le félicitèrent sur son livre, paraît un auteur qui ne se désigne que par ces lettres, P. T. L. F., qui signifient, si je ne me trompe, *Patri Ludovicus Filius.*

Voici les vers où l'on le compare à Ovide *au pis aller.*

Ovide fut de telle affection  
Envers Phébus, et les Muses épris,  
Qu'il ne pouvait, et l'eût-il entrepris,  
Accommoder son inclination  
A exercer autre vacation ;  
Aussi les vers l'ont fait à jamais vivre :  
Mais le renom de l'auteur de ce livre  
Viendra *au pis*, non en moindre évidence,  
Veu qu'il a su très heureusement suivre  
Et poésie, et civile prudence.

Quoique Bouchet soit très peu connu dans la jurisprudence, son ouvrage m'a paru solide et estimable, soit par le fonds des choses, soit par l'ordre et la méthode qu'il a suivis. Non-seulement il peut servir à faire connaître ce qu'on appelle l'ancien style et la forme de procéder avant et depuis François I<sup>er</sup>, il peut être encore utile à développer le vrai sens de plusieurs articles de la Coutume du Poitou en ce qui est de style et de formalité, et à donner des idées plus claires que celles qu'on a communément de quantité d'expressions employées dans le texte, et dont la connaissance est essentielle pour acquérir celle des dispositions et de l'esprit de la loi. Le livre de Bouchet peut aussi passer pour un commentaire ou une paraphrase de l'ordonnance de 1539.

22<sup>o</sup> *Les Annales d'Aquitaine, Faits et Gestes en sommaire des rois de France et d'Angleterre, pays de Naples et Milan, par Jean Bouchet.* Poitiers, 1524, in-fol. Item, *revues et corrigées par l'auteur, et continuées jusqu'en 1535.* Poitiers, 1535, in-folio; Paris, 1540, avec des additions dont Bouchet se plaint. Il y en a plusieurs autres; mais la meilleure est celle d'Abraham Mounin, Poitiers, 1644; auxquelles on a joint plusieurs pièces et chartes, extraites des Cartulaires et des Bibliothèques de Poitiers. Je crois que cette édition a été donnée par Jean Filleau.

Les Annales de Bouchet ont sans doute bien des défauts, mais elles ont aussi quelque chose de très estimable. Au lieu de se contenir dans les bornes de l'Aquitaine qui offrait un projet assez vaste et d'une exécution très difficile, il entre dans l'histoire générale de l'Europe. Il a si peu parlé des Comtes héréditaires de Poitou, qu'on peut réduire ce qu'il en a dit à quatre ou cinq feuillets au plus, et ce peu, dit Besly, est si confus et si négligemment écrit, que l'on n'y saurait rien trouver sur quoi l'on puisse s'assurer. En voulant tout embrasser, il ne satisfait un lecteur judicieux que sur peu de chose. La suite qu'il a prétendu donner des Evêques de Poitiers, n'est pas plus exacte que celle des Comtes hérédi-

taires. Manquant absolument de critique, il confond les temps, et donne souvent des pièces fausses ou très suspectes pour des originaux respectables, des idées chimériques ou des traditions populaires pour des autorités auxquelles il ne manque aucun degré de certitude. Mais le temps auquel vivait Bouchet lui sert d'excuse. La critique, ce flambeau de l'histoire, ne brillait point encore ; il était même quelquefois dangereux d'en adopter les principes, quelques lumineux qu'ils fussent. L'esprit de discussion qui conduit à la vérité, avait été fatal à quelques savans. Il faut donc pardonner à Bouchet les fautes qui lui sont communes avec bien d'autres auteurs de son temps. Il nous présente d'ailleurs quelques faits fort bien débrouillés, des anecdotes historiques très intéressantes, et qu'on ignorerait absolument sans lui, des réflexions judicieuses. Dans sa façon d'écrire libre et naïve, on découvre un sincère amour pour la vérité, de l'intelligence des affaires, et même du courage et une affection pour sa patrie, dont les patriotes ne sauraient lui tenir trop de compte. Jean de la Haye dont nous parlerons, en louant son zèle, lui reproche un esprit de partialité, en disant : « *Qu'on croirait que comme procureur il serait partie dans son livre, et qu'il ne parle avantageusement que de ceux desquels il avait les char- ges.* » Ceux qui voudront voir un éloge magnifique des *Annales de Bouchet*, n'ont qu'à lire celui qu'en a fait *Quentin*, professeur de droit dans l'Université de Paris. *C'est*, dit-il, *un historien unique ; auteur impartial, antiquaire éclairé, chronologue exact, il a toutes les qualités, et n'a aucun des défauts des autres écrivains. S'il se trouve quelques fautes dans ses Annales d'Aquitaine, c'est à l'imprimeur qu'il faut les imputer.* Il est bon de faire observer que l'éloge de Bouchet est précédé de celui de *Jean le Maire*, dont il place les illustrations de la *France* au-dessus des *Décades de Tite-Live*.

Quelque grand que soit le nombre des ouvrages de Jean Bouchet dont nous avons parlé, nous n'avons pas tout ce qu'il a fait. Il avait entrepris la traduction de la grande Nef des Fous et ne l'abandonna que parce que Pierre Blan-

chet exécuta le même projet : c'est ce qu'il nous apprend dans l'építaphe de Blanchet.

Il avait aussi entrepris une histoire générale de France abrégée, ou comme il s'exprime : *le Sommaire des Faits et Gestes des rois de France, et les concordances des chroniques, quant aux généalogies, dates et autres discrèpances*. Mais la traduction de l'histoire de Robert Gaguin, qui parut, le détourna de la publication de son travail ; il se restreignit à ses généalogies anciennes et modernes des rois de France. Il y a beaucoup d'apparence que ne voulant pas perdre tout-à-fait ses peines, il fonda depuis ce qu'il avait fait dans ses Annales d'Aquitaine, qu'on peut appeler une Histoire de France depuis Clovis jusqu'à Henri II.

Enfin, non-seulement Bouchet aimait les spectacles de son temps, qu'on appelait *Mystères*, parce qu'ils avaient pour objet ceux de notre religion ; mais on peut dire qu'il a composé quelques pièces de ce genre : c'est ce qui paraît par la quatre-vingt-onzième de ses Epîtres Familières.

Je sais que le présenter aux lecteurs de notre temps en qualité de poète, c'est beaucoup risquer. On ne saurait pourtant lui refuser du feu, du génie, de l'invention, et même le mérite de l'expression dans plusieurs occasions. Il est un de ceux à qui notre langue a quelque obligation.

(Voyez ses ouvrages, dont ce que nous avons dit, est tiré : les *Mémoires du père Niccron*, article BOUCHET, t. XXIV ; — la *Bibliothèque Française* de M. l'abbé GOUJET, t. XI, p. 242 et suiv. ; — *Dictionnaire Historique* de BAYLE, Verbo BOUCHET ; — LA CROIX DU MAIN et DUVERDIER ; — *Ducatiana*, t. I, p. 18 ; — LE GENDRE, sur les *Historiens de France*, à la tête de son *Histoire* in-fol., t. I.)

BOUCHET (GUILLAUME), SIEUR DE BROCHOURT (1573), d'une famille d'imprimeurs de Poitiers, où il naquit en 1526, fut honoré par les marchands qu'il appelle ses confrères, à cause du commerce de la librairie qu'il faisait, de la dignité de juge consul de la justice consulaire de Poitiers. Il fallait qu'il fût ami et estimé de Scévole de Sainte-Marthe, puisque ce grand

homme lui adresse une Ode française du nombre de celles qu'il fit pour les entr'actes de la tragi-comédie de Job, jouée à Poitiers, en 1573. C'est celle qui commence :

Tant que vous êtes favorit  
De la fortune ; tout vous rit.

et qui l'est à la page 116 des Œuvres mêlées de Sainte-Marthe, imprimées à Poitiers, chez les frères Bouchet. Il y a bien de l'apparence qu'il était lui-même l'un de ces frères. Guillaume se livra à la littérature, et il donna, dès l'an 1584, une preuve des progrès qu'il y avait fait, par la publication d'un ouvrage qu'il composa et qu'il imprima lui-même, comme il le dit, sous le titre (1) *des Serées de Guillaume Bouchet*, in-4°. Il y en a eu quatre éditions dont la dernière est de 1635, à Rouen, Celle dont je me sers est à Paris, chez Jérémie Rerier, 1608, trois volumes in-12, fort gros, contenant douze Serées chacun. L'auteur dédia son livre à *Messieurs les Marchands de la ville de Poitiers*. L'épître dédicatoire est du 15 août 1584. L'auteur y dit qu'il a voulu donner des marques de sa reconnaissance aux marchands ses confrères de l'honneur qu'il leur a plu lui déférer en l'établissant leur *juge et consul*. *J'ai choisi ce petit livre*, ajoute-il, *d'autant plus volontiers qu'il m'a semblé proprement vous convenir, attendu que les discours libres et gail-lards contenus en icelui se ressentent encore de l'ancienne prudhom-mie du bon vieux temps et simplicité de nos pères*. L'auteur de l'Eloge de Jean Bouchet ajoutant quelques observations sur notre Guillaume (p. 20 du tom. 27 des Mém. du P. Nicéron) porte ce jugement de son ouvrage. *Ce sont des discours farcis de toutes sortes de plaisanteries et de quolibets souvent assez fades, et dont les meilleurs ont été pillés par une infinité d'auteurs qui sont venus depuis. Les obscénités grossières y sont assez fréquentes. On y trouve beaucoup d'érudition, mais la plupart des faits tirés des anciens auteurs y sont estropiés et rapportés fort infidèlement.*

(1) Vers la fin de son discours sur les Serées.

*Ils marquent toujours que Bouchet avait beaucoup lu , quoique sa mémoire le trompât souvent. Il n'est rien de moins solide que ce qu'il dit sur les questions de physique qui s'agitent dans chaque Serée , en un mot on peut dire que tout l'Ouvrage n'est pas quelque chose de fort considérable quoiqu'il fût estimé autrefois.* Je ne sais si tous les lecteurs de l'Ouvrage de Bouchet adopteront ce jugement. Pour moi , s'il m'est permis de dire ce que je pense, après ce censeur , je crois qu'on doit avoir un peu plus d'indulgence pour un ouvrage de la nature de celui dont il s'agit. J'y trouve un style vif, assez poli pour le temps, des traits singuliers assez bien amenés, un caractère de conversation soutenu, moins de fadeur que ne le dit le censeur, du neuf, une érudition étendue sans pédantisme, des défauts d'exactitude qui ont quelquefois leurs grâces, des fautes qui choquent bien moins dans l'Ouvrage de Bouchet, qui les fait quelquefois à dessein, qu'elles ne choqueraient dans un ouvrage sérieux. L'auteur peut fort bien aller de compagnie avec Bonaventure Desperiers, Verville et ceux de son genre. Les copies multipliées de ses bons mots en vers et en prose, en font l'éloge. Je regarde enfin ses Serées comme un ouvrage original, et c'est un mérite dans la Littérature. Au reste, mon jugement dans cette occasion, comme dans toutes les autres, n'est que l'expression du sentiment d'un particulier qui n'a ni un rang, ni un nom assez considérable pour faire loi dans la Littérature, où la liberté doit régner en souveraine. La lettre qui précède l'édition in-4° de 1556 des Œuvres de Jean de la Péruse, est de Guillaume Bouchet; elle est adressée à Jean Boiceau de la Borderie, qui avait joint ses soins à ceux de Bouchet pour rassembler le Recueil des Œuvres de la Péruse, leur ami commun. On trouve dans ce Recueil des vers du même Bouchet à la louange de la Péruse, et quelques pièces de ce dernier prouvent leurs intimes liaisons.

BOUCHET (JEAN-ANTOINE) (1573), était peut-être de la même famille que celui dont nous venons de parler. Il naquit à Poitiers en 1555, et fit voir dans une grande jeunesse beaucoup de disposition et d'amour pour les Lettres. Je ne con-

nais point d'ouvrages du jeune Bouchet ; mais une épitaphe que j'ai lue dans l'église paroissiale de Saint-Paul , où il est inhumé et où l'on voit son portrait peint sur toile , l'annonce comme ayant écrit ; il mourut suivant ce monument , que le temps consumera bientôt , le 11 septembre 1575 , âgé de 19 ans 3 mois 5 jours et 10 heures. On ne saurait être plus exact ; aussi est-ce l'amitié qui se chargea du soin de l'épitaphe faite, est-il dit, par Mathurin Reys , son compagnon d'école. Ce Mathurin Reys a été avocat et a brillé au barreau de Poitiers. Apparemment il était meilleur jurisconsulte que poète. On en jugera par les deux quatrains d'un Sonnet dont j'épargne au lecteur les derniers vers.

Sus , sus , pleurez mes yeux , et toi mon cœur soupire ,  
Et vous mes deux poumons , le vrai siège d'amour ,  
Haussant , et très haussant sanglotez nuit et jour ,  
La mort de mon Bouchet , mort que je n'ose dire.

Vous ne le verrez plus , ô pauvres yeux , décrire  
Ses amours , ni toi cœur ne sentiras autour  
De toi , le feu duquel il chantait sans séjour ,  
Ni brûler des poumons du feu de ton martyr.

L'auteur de l'épitaphe place pieusement et chrétiennement son ami aux Champs-Elisées dans les derniers vers. Apparemment le jeune Bouchet avait déjà quelque Iris à laquelle il avait consacré sa muse , à l'exemple des poètes de son temps.

BOUCHEUL (JOSEPH) (1720) naquit au Dorat , capitale de la Basse-Marche , d'une famille considérée dans cette petite ville. Ses travaux sur la Coutume du Poitou , qui a presque fait l'unique objet de ses études , m'ont engagé à l'insérer dans cette bibliothèque , où l'on trouvera tous les autres auteurs qui ont fourni la même carrière. Né posthume et fils unique , il fut élevé par sa mère avec toute la tendresse possible. Il montra de bonne heure des dispositions heureuses , et s'attacha particulièrement à l'étude du Droit. Ses ouvrages sont garans des progrès qu'il y fit. Le premier qu'il ait composé a été son vaste Commentaire sur la Coutume de Poitou. On

trouve sur chaque article le véritable esprit de cette Coutume qu'il concilie avec toutes celles qui y ont quelque rapport ; il y joint ce qu'ont écrit avant lui les commentateurs de la Coutume qu'il corrige ou rectifie. C'est dans cette partie de son ouvrage que Boucheul est le plus faible. Son fils qui a fait son éloge à la tête de son grand Commentaire, ne date point sa mort. Boucheul est encore l'auteur du *Traité des Conventions de succéder*. Il y donne des règles pour les rédiger suivant le droit, en assurer l'exécution et en prévenir les inconvénients. On y trouve les différentes conventions qui sont autorisées dans les Coutumes qui les permettent, quelle étendue elles peuvent avoir, et leurs effets. L'auteur explique aussi les précautions que l'on peut prendre dans les Coutumes qui rejettent ces conventions. Son ouvrage est un précis de ce que la jurisprudence romaine, la doctrine des arrêts et le sentiment des auteurs, ont de relatif à son sujet. La matière des substitutions a une intime liaison avec ce Traité. Cet ouvrage fut imprimé à Poitiers, chez Jacques Faucon, en 1727, in-4<sup>o</sup>, page 664, sous ce titre : *Traité des Conventions de succéder, ou des Successions contractuelles*. Son Commentaire sur la Coutume de Poitou fut imprimé la même année, chez le même libraire, sous ce titre : *Coutumier général ou Corps et Compilation de tous commentateurs sur la Coutume du comté et pays de Poitou, avec les conférences des autres Coutumes, les notes de M<sup>r</sup> Charles du Moulin, et de nouvelles observations sur le tout, tant de Coutume que de Droit-Ecrit ; par M<sup>r</sup> Joseph Boucheul, avocat au siège royal du Dorat*. 2 vol. in-fol. Le premier volume avec la table 991 pp. ; le second volume 886 pp.

Je me suis aperçu que l'on n'a pas à Poitiers pour les écrits de Boucheul toute l'estime à laquelle l'auteur a pu aspirer sans injustice. Sa Coutume n'y est considérée que comme la compilation de Ferrières l'est au palais. Je conviens que Boucheul eût pu porter sa critique plus loin, discuter les questions avec plus de clarté et de précision, donner plus aux raisonnemens et moins aux autorités ; mais on ne saurait lui refuser le mérite d'un auteur judicieux et très intelligent dans une Coutume



qui a de grandes obscurités. On a la satisfaction de voir qu'il n'évite point les difficultés. Il gauchit rarement, et s'il ne donne pas des décisions aussi certaines, aussi absolues qu'on le demanderait, au moins ses essais frayent-ils le chemin. En un mot tel blâme peut-être Boucheul qui en tire de grands avantages. Ce sont les sentimens des avocats du présidial les plus éclairés, dont je ne suis que l'écho.

BOUCHORST (FLORENT) (1562) (*Bouchorstius*), Allemand de nation, naquit en 1540. Il vint fort jeune en France, et s'arrêta à Poitiers pour y étudier la jurisprudence. Il y était en 1562, année célèbre par les troubles des protestans, qui s'y trouvèrent les plus forts et y firent des ravages dont cette ville se ressentira toujours. Bouchorst était né poète : les fureurs dont il fut témoin animèrent sa muse.

Il composa sur le tumulte de 1562, le petit Poème qui m'engage à le placer parmi les écrivains du Poitou. Il fut imprimé avec la Harangue de Pierre Rat, dont nous parlerons, la même année (1562) chez le même libraire, François Boisateau, et même format, petit in-4°, avec ce titre : *Urbis Pictaviî tumultus, et ejusdem restitutio, variis, aspersa allegoriis, sic ut totam ferè historiam rei gestæ persequatur, Carminè Elegiaco reddit apud Florentium Bouchorstium*. Ce livre est dédié à Guy de Daillon, comte du Lude, gouverneur du Poitou, dont l'auteur fait l'éloge et par occasion celui du président François Aubert, sieur d'Avanton (1). Bouchorst avait à peine vingt ans lorsqu'il publia ce poème où il y a de vraies beautés. Pierre Exard, dont on trouve quelques vers au commencement de l'ouvrage, nous l'apprend.

*Vere recens orlo, vix namque vigesimus annus  
Venerat, hoc cecinit cum sua musa melos*

Il est composé d'environ 800 vers élégiaques. Non seule-

(1) Maire en 1564 et 1565, il avait été conseiller au Parlement de Paris.

ment le poète a pour lui le mérite d'une matière très intéressante ; mais on y voit celui d'une imagination vive , féconde et même brillante. Ovide , modèle né de la jeunesse , fut le sien : il l'a imité fort heureusement. Nous allons donner quelques preuves de ce que nous venons d'avancer. Le jeune auteur attaché à l'Université où il était venu prendre des leçons de jurisprudence , débute ainsi :

*Arma , gravesque cano turbas , quibus inclyta juris  
Mœnia Pictavii , nuper ad ima ruunt....  
Impia dum stolidam commovit inertia vulgus ;  
Miles ut (1) externis adhaeretur equis.  
Interdum fugere Dece , fugere Camœnæ :  
Fugerat Astrea gloria magna Themis.  
Ardua Magnorum cecidere sacrarum Divum ,  
Perfidus antiquas ignis adussit opes.*

Après l'invocation , il parle des commencemens des troubles de Poitiers , causés par la différence des deux religions , et les haines réciproques des particuliers (2). Les premières étincelles de ce feu parurent au mois de mai 1562 : Poitiers était tranquille. Le poète introduit Mars indigné du bonheur de Poitiers , qui va trouver Bellone pour l'engager à le venger de cette espèce d'injure. Cela occasionne le discours de Mars , une très belle description de la demeure de Bellone , et les ordres de la déesse suivis de leurs sanglans effets. Thémis quitte Poitiers , les muses l'accompagnent.

L'auteur qui ne nomme presque aucun des chefs (3) , parle ensuite du siège et des attaques des catholiques , du chef des calvinistes que le prince de Condé avait envoyé pour commander dans Poitiers : c'était Sainte-Gemme ; et des autres officiers qui lui amenèrent du secours. Il se déchaîne

(1) Les Reitres.

(2) Le massacre de Vassy fut la première source de tant de malheurs.

(3) Par la crainte des suites comme il le dit lui-même. . . . . *Quos cedere forsan non sine jactura nostra Thalia potest.*

surtout contre les Gascons de Grammont, qui commirent les plus horribles désordres. Voici la peinture qu'il en fait.

*Vox fera, sævi oculi, facies imbuta colore,  
Lurido, et hamatæ fæda per ora manus.  
Terrorem incutiunt cunctis . . . . .*

Il entre ensuite dans le détail des ravages horribles qu'ils commirent ; les tombeaux violés, les reliques profanées, le corps même de sainte Radégonde trainé dans les rues et réduit en cendres, les églises forcées, les statues des saints brisées, les clochers abattus, les orgues brûlées, tous les ornemens des temples pillés font l'ensemble déplorable de cet affreux tableau. En voici les principaux traits tracés par la main de l'auteur.

*Vidi ego qui Divæ cujusdam nobile corpus (1). . . .  
Ante ter annorum sæcula trina jacens,  
Dispersere solo, et fædarunt pulvere membra ;  
Imaque reclusis ossa tulere rogis. . . .  
Subjiciunt alii flammæ, atque intima Templi  
Nunc sude, nunc facibus limina fracta ruunt.  
Scilicet ignis edax, sticcis laquearibus ardens  
Æstuat, et tremulo pascitur orbe trabes  
Sacrosque libros, veterum memoranda parentum  
Nomina, posteritas quæ meminisse queat,  
Ignibus exurunt, teter petit halitus auras ;  
Parvaque longævum devorat hora decus.  
Quid memorem evulsas valvas ? Quid culmina celsis  
Turribus insand dilacerasse manu ?  
Quid casum idolis factum, cælataque tigna,  
Atque fenestrarum vitra resparsa viis :  
Ausi etiam auratis Templo radiantia fulcris  
Organa funesto præcipitare gradu.  
Organa quæ septem poterant miraculæ mundi  
Vincere, quæis nullum clarius extat opus. . . .*

Après cette description dont je ne donne ici qu'une partie,

(1) Sainte Radégonde.

il parle historiquement des suites du siège, de l'attaque de la porte Saint-Lazare (1), près de laquelle étaient les deniers publics dans une tour qui existe encore, et de laquelle Pineau, receveur général, avait la garde. Bouchorst emploie le ministère des Dieux pour ramener la paix. Mercure descend (2) et remontre aux habitans de Poitiers les crimes où les a jetés leur révolte : il n'est pas écouté. Le maître des Dieux s'adresse à Hercule (3). L'armée royale parut le 23 juillet. Elle assiégea Poitiers le 1<sup>er</sup> août. Pineau qui commandait dans le château, et dont on admira la valeur, s'étant déclaré pour les assiégeans, les rendit maîtres de la ville qui fut rendue au maréchal de Saint-André, accompagné du comte du Lude, de Bourdeille et de Richelieu, que l'auteur ne nomme qu'énigmatiquement. Astrée et les muses retournent à Poitiers. Jupiter les console, et leur fait voir les savans jurisconsultes qui doivent illustrer l'Université. Ces savans étaient les professeurs mêmes, contemporains de Bouchorst, qui se sert de ce moyen pour faire leur éloge. Ceux dont il parle, sont :

## MARTIN PORTIER.

*Vir senio, et pietate gravis, gnarusque malorum,  
Promptior afflictis omnibus addit opem.*

## CHARLES LE SAGE.

*..... Sapientia cujus  
Inclita condignum nomen habere dedit.*

## ANTOINE DUYGIEN.

*Mitis, et excelso vir bonitate potens.*

## MATHURIN LÉNÉ.

*..... Ter maximus ore  
Ore tonans animos in sua verba trahit.*

(1) A l'extrémité du pont Guillon, appelée aujourd'hui la porte de Paris, parce qu'elle y conduisit.

(2) Ce Mercure c'est le Légat

(3) Le maréchal de Saint-André.

Après ces quatre docteurs, paraissent Joseph le Bascle (1), dont il dit :

*Aspice ut insignem tibi nunc Basclæus honorem  
Excoquit, ut docto Pectore Jura sonat !  
Ille per obscuræ tendens mysteria legis,  
Abdita divino lumine cuncta docet.*

Louis de la Ruelle, Elius Donat Macrolore, écossais, François Lauzon, Pierre Rat, dont nous parlons dans notre Bibliothèque, Laurent Duval, Bardouin et de Lézé (*Læsius*). L'ouvrage est terminé par les hommages particuliers qu'il

(1) Joseph le Bascle, docteur régent ès-droits, seigneur des Defans, fut maire en 1569, et de rechef en 1588. Il mourut l'année de sa mairie, et fut inhumé le 22 décembre dans l'église paroissiale de Saint-Didier. L'auteur de la Liste des Maires de Poitiers observe qu'on porta devant le corps l'enseigne, le guidon, la cornette, les éperons, les gantelets, le casque et la cotte d'armes. Les sergens du maire habillés en denil, et les douze anciens bourgeois portant chacun une torche. Le cercueil fut porté par les quatre plus anciens échevins, toutes les compagnies de la ville étant en armes, piques et enseignes traînantes. L'évêque de Poitiers fit le service, et le père Moricet, prieur des Jacobins, prononça une oraison funèbre. On voit encore son épitaphe à Saint-Didier, au bas de son portrait peint sur toile, ce qui est une raison de la conserver ici. On y lit ces vers :

L'école, la noblesse, les peuples m'ont connu  
Des maires, des docteurs et des juges la gloire.  
Mon esprit monte en haut d'où il était venu,  
Mon corps descend en bas sous une tombe noire.  
L'étude, la vertu, le pays, ont retenu  
Pour exemple à jamais, de mon nom la mémoire.

Le poète n'a pas fort bien réussi ; cependant il n'a fait que traduire une épitaphe latine, faite par Louis de la Ruelle pour René le Fevre. Voyez son article.

Au-dessus du portrait d'une femme, qui est à côté de celui-ci, on lit :

*Cy gît demoiselle Marguerite Estivale, femme de Messire Joseph le Bascle, lieutenant-civil et criminel en la ville de Saint-Maixent, laquelle décéda le 18 janvier 1578.*

rend aux trois illustres frères, Guy de Daillon (1), comte du Lude, René de Daillon (2), évêque de Luçon qu'il appelle.

*Renatus legum Doctor, Divinque Sacerdos,  
Unica Doctorum gloria magna virtus.*

Et François de Daillon (3), baron de Briançon.

Il y a joint les éloges du président François Aubert, de Jean de la Haye, lieutenant-général-civil, qui a un long article

(1) Fils de Jean II de Daillon, premier comte du Lude, et d'Anne de Batarnay. Il signala son courage à la défense de Metz, à la bataille de Renty, à la prise de Calais, dans l'occasion dont il s'agit, et au siège de 1579. Il mourut à Briançon le 11 juillet 1585.

(2) René, mort évêque de Bayeux et commandeur de l'ordre du Saint-Esprit en 1600.

(3) Mort au siège de Poitiers, et inhumé dans l'église cathédrale de Saint-Pierre, où l'on voit son portrait armé de toutes pièces, peint sur toile, et prêt à céder aux injures du temps. Il est attaché au mur de clôture du chœur du côté de la porte méridionale; on y lit une épitaphe que j'ai cru devoir conserver à la postérité comme une pièce historique qui pourrait lui échapper. Elle est conçue en ces termes :

*Generosiss. Francisco Dallonio Ludio Domino de Briançon primi Ordinis equiti, prudentiss. liberaliss. humaniss. pietatis, religionis, fortitudinis, probitatis, omnisque avitæ virtutis retinentiss. æqui, bonique amantiss. et studiosiss. qui tertio bello sacro Pictavii ab Hugonotis et Germanis remp. Christ. Christum, et Regem exosis obsessi, dum prius ad Lazarianam portam sua virtute fugatis hostibus, Cohortium Præfectus, strenui militis, non minus quàm invicti Ducis partibus fungens, quassatos, et dirutos muros umbiret irruptioni excipiendæ et propellendæ magis, quàm morti vitandæ providens, cœci tormenti globo percussus interiit. Eheu! Eheu! adolescentis, optimi fortiss. caput omnibus cariss. teterrimis faucibus ignivomis ferreus transvolans globus confregit, evulsit, dissipavit. Eheu! Eheu! caput salutis publicæ devotum, trunco corpore per tecta vicosque Urbis, cui cavebat incautus, globus truncatum dispersit. Anna Batarnia mater luctuosiss. Pro dolor! Filio cariss. Vidus Pictaviæ Pro-rex, Renatus, et alter Franciscus Dallonii fratres amicissimi fratri Cariss. summo cum mœrore posuerunt, anno Christi 1569.*

*Vixit annis xxxj, mense I. Dies xxj. obiit x<sup>o</sup>. Kal. 7<sup>bris</sup>, anno Christi 1569. (C'est-à dire le 25 août.)*

dans ce Recueil, de Jean de Brilhac (1), lieutenant-général-criminel : c'est ainsi qu'il parle de ces deux magistrats.

*Judicat hic causas, Judicat ille scelus.  
Rectus uterque bonis, et sævus uterque malis,  
Justitiam æquali semper honore colunt.*

De Jean Barbier (*Barbyrius*), et de Jean Palustre (2), l'un et l'autre avocats du roi.

Tout ce qu'il y avait alors de plus illustre à Poitiers paraît ainsi sur la scène. J'ai dit ce que je pensais de favorable du poème du jeune Bouchorst; qu'on me permette d'ajouter qu'on y désirerait plus d'exactitude dans l'expression, moins de négligence dans la versification, un peu plus de conduite dans le tout. Mais ce ne serait plus l'ouvrage d'un jeune homme de vingt ans que son génie entraîne, que son feu anime quelquefois aux dépens de la justesse et de l'art.

BOULLENGER (JULES-CÉSAR) (1628) naquit vers l'an 1570 à Loudun, où Pierre Boullenger (3) son père, qui s'y était établi après avoir quitté Troye en Champagne sa patrie, s'était acquis la réputation d'un excellent grammairien. Il eut à peine fait ses études, qu'il entra chez les Jésuites : il en prit l'habit à Paris vers l'an 1585. Ses talens le firent destiner par sa compagnie à l'emploi de professeur. Il faisait ses leçons alternativement avec le savant père Jacques Syrmont; il demeura douze ans de suite dans la Société et y enseigna pendant dix. Boullenger était d'un caractère peu constant. Il se

(1) Jean de Brilhac, sieur de la Riche, enquêteur en Poitou, maire en 1535, en fit la charge comme plus ancien échevin en 1572, pendant les contestations occasionnées par Jean de la Haye.

(2) Jean Palustre, avocat du roi, maire en 1560, père de François Palustre, seigneur de Chambonneau, conseiller au présidial et maire en 1585. Il avait épousé Catherine Fumée; il mourut jeune, ayant quitté la robe pour les armes. Il est inhumé à Saint-Didier, où on lit son épitaphe en vers latins assez bons. Je les aurais placés ici, si je ne craignais d'être trop longs.

(3) Voyez son éloge dans Sainte-Marthe, liv. III, pag. 169 de l'édition de 1606. Colletet le nomme Bullenger.

servit du privilège dont on y jouit de se dégager de ses vœux. La raison (1) qu'il en allègue est remplie d'humanité. Son père était mort, ses frères qui l'avaient suivi laissaient des orphelins sans fortune et sans secours : il eut le courage d'abandonner la retraite et de se rejeter dans tous les embarras du monde pour leur servir de père. Je souhaite que ces motifs soient véritables, ils font honneur à l'humanité et à la religion qui n'est apparemment pas incompatible avec des devoirs de charité si essentiels. Quoi qu'il en soit, Boullenger passa vingt ans à enseigner dans différentes universités de l'Europe, à Paris, où il professa au collège d'Harcourt et à celui des Grassins, à Toulouse et en Italie. On fait dire à Naudé (2) que pendant qu'il professait la rhétorique aux Grassins, il fut emprisonné pour crime de fausse monnaie ; ses amis, ajoute-t-on, le tirèrent d'affaire en le faisant sauver. Il s'enfuit et fut obligé de demander l'aumône. Il prit la route d'Italie et alla à Pise, où il fut fort bien reçu du grand-duc Côme de Médicis, qui l'avait même appelé, si l'on en croit Boullenger dans l'avis que nous avons cité. Il paraît qu'il s'était engagé avec le grand-duc ou l'académie de Pise pour cinq ans ; il y en passa six. Il parle fort avantageusement de la régularité avec laquelle on lui payait ses appointemens et des autres agrémens qu'il eut pendant qu'il resta à Pise. Ces faits paraissent certains ; mais je me garderai bien de garantir l'accusation de fausse monnaie dont j'ai parlé. Tout le monde lettré sait quel degré de foi mérite (3) les recueils de la nature

1 Voyez l'avis au lecteur qui précède le traité de *Instrumento templorum*, daté à Rome du 15 octobre 1620. Il était alors rentré dans la société. Ce traité est le premier du second tome de l'édition in-folio, de Lyon 1621.

2, *Naudæana*, pag. 33 de l'édition de 1704.

3, Il serait à souhaiter que tous les recueils auxquels on donne le nom d'*Ana* fussent des Archives, dont on pût dire avec Lucrèce :

*Floriferis ut apes in saltibus omnia libant*  
*Omnia nos iidem decerpimus aurea dicta,*  
*Aurea perpetuâ semper dignissima famâ.*

Mais il s'en faut beaucoup que les éditeurs puissent raisonnablement le



de celui dont nous parlons : de très honnêtes gens y sont souvent fort mal traités par humeur , soit que le savant qu'on fait parler fût mal disposé , soit qu'il ait plu à l'éditeur de satisfaire ses mécontentemens particuliers à l'abri d'un nom illustre et révééré. S'il fallait en croire le même recueil , Boulenger avait tous les vices qui peuvent faire haïr ou mépriser un particulier. Rien de plus inégal , y dit-on , que lui ; il était alchimiste , débauché , homme de lettres , ivrogne , livré aux femmes. Jamais Cardan ne s'est peint lui-même sous de plus odieuses couleurs. Après une éclipse de vingt années et plus , passées hors la société , il demanda à y rentrer. Il y fut reçu vers l'an 1619. Il avait le talent de la parole ; Sainte-Marthe nous apprend même dans l'éloge de Pierre son père qu'il avait été prédicateur du roi , et il le traite d'*excellent et de savant orateur* ; c'est en parlant d'une Histoire de France de Pierre , que son auteur supprima , dit-il , par modestie ; le même élogiste lui adresse une épigramme (pag. 307 du livre des Épigrammes) où il l'engage à donner quelques vers sur la mort d'un frère (1) que Boulenger venait de perdre.

*At fratri æternam tribuis dum carmine vitam ,  
Longior accrescet sic quoque vita tibi.*

dire de leurs recueils , où quelques faits vrais sont noyés dans bien du faux.

(1) C'était peut-être Louis Boulenger mort dans un âge peu avancé. Il avait des talens et aurait pu se distinguer dans la république des lettres. A la tête du livre de Daniel Drouin dont nous parlerons , intitulé *le Reverse de Fortune* , se trouve une épigramme latine de Louis Boulenger ; on jugera de sa poésie par cet échantillon.

AD. DROUIN. CHARISSIMUM HUIUS LIBRI AUTOREM LUD. BULLENGERUS.

*Adversus fortis tela aspera forte secundâ ,  
Sic resecas certæ legibus historiæ  
Ut dura inconstansque aliis , tibi certa favensque  
Nectare Pegaseo sors tua scripta linit.  
Fallor et in Doctos nullum Fortuna labores  
Jus habet ; ingenium sors tibi fausta tuum est.*

Le compliment est honnête ; il semble que Sainte-Marthe regardait Boullenger comme un bon poète. Il n'a pourtant jamais paru en cette qualité. Une preuve plus décisive de l'estime de Sainte-Marthe, c'est l'éducation qu'il lui confia des deux jumeaux ses fils. Cela peut lui servir d'apologie. Suivant ce qu'on fait dire à Guy Patin, il mourut à Tournon en 1628, et suivant le père Labbe, dans la Bibliothèque des savans de la société, ce fut à Cahors au mois d'août de la même année (1628).

Il a fait un très grand nombre d'ouvrages. Les plus considérables et les meilleurs ont les antiquités romaines pour objet : presque tous ont été publiés en trois volumes in-fol. ; le premier imprimé à Lyon chez les héritiers de Guillaume Rouille en 1618 ; les deux autres, qu'on relie en un seul, aussi à Lyon aux dépens d'Antoine Pillehotte, en 1621. Il prend à la tête de son titre la qualité de docteur en théologie et celle de professeur en l'université de Pise.

Le premier volume contient le *Traité de l'empereur et de l'empire romain* en douze livres, dont les trois premiers sont intitulés : *De Insignibus Imperii*, *Purpure*, *Diademate*, *Coronâ*, *Igni*, *Fortunâ aurore*, *Imaginibus*, *Infulis*, etc. Les neufs derniers traitent de *Dignitatibus et Officiis utriusque imperii, occidentis et orientis*. L'auteur y a gardé l'ordre chronologique des empereurs par lesquels les offices dont il parle ont été établis.

Il y a joint un petit *Traité des offices ou des charges du royaume de France*, et deux abrégés concernant l'église de Constantinople. Ce volume est terminé par les trois *Diatribes* de Boullenger contre les observations de Casaubon sur Baro-nius qui avaient paru en 1617. Ce premier volume est dédié à Côme de Médicis II, grand-duc de Toscane, dont l'épître dédicatoire contient l'éloge.

Le second volume contenant les opuscules est divisé en deux tomes.

Le premier contient trois livres sous ce titre général : *De Instrumento templorum*, dédié au cardinal Maphée Barberin. L'épître dédicatoire est datée de Pise, le 10 des calendes de

mai, c'est-à-dire le 22 avril 1620. L'auteur marque qu'il était à Rome l'année précédente 1619. Il s'agit dans le premier de ces trois livres de *Veste pontificum, episcoporum et sacerdotum*. Dans le second de *Donariis*; dans le troisième de *Forma templorum*. L'auteur a prétendu y expliquer les endroits les plus difficiles d'Anastase, le bibliothécaire, sur la vie des papes.

On y trouve encore les traités de *tota Ratione Divinationis*, de *Oraculis*, *Sortibus*, *Auguriis et Auspiciis*, de *Ominibus et Prodigiis*, de *Terræ motu et Fulminibus*, de *Magia licita et vetita*, qui n'avaient point paru.

Le dernier tome comprend les livres de *Triumpho*, de *Circo romano Ludisque circensibus*, de *Theatro* et de *Venatione Circi*, avec de fort bonnes tables.

Outre les ouvrages qui se trouvent dans ce vaste Recueil et qu'on peut regarder comme les meilleurs, l'auteur publia en 1598 deux volumes imprimés à Paris in-8°, sous ce titre : *Réponse au prétendu orthodoxe sur le fait de l'Eucharistie*. Il ne paraît pas que ce livre ait eu un grand succès.

On verra dans le jugement que Scaliger portait de ses écrits, qu'il a aussi travaillé sur l'Apocalypse, et qu'il a même réussi si l'on en croit ce grand critique.

Enfin je connais de Boullenger un corps d'histoire écrite en latin, sous ce titre : *Julii Cesaris Bullengeri Lodunensis theologiæ doctoris, in academid pisand professoris historiarum sui temporis libri XIII in quibus motuum toto orbe causas, initia, gradus ab Henrico II, Francorum rege, ad Henrici IV obitum deduxit, in-folio, Lugd., 1619.*

Quelques-uns ont prétendu que le dessein de l'auteur était de déprimer l'autorité que s'est acquise avec tant de justice l'Histoire incomparable du président de Thou.

Outre la folie de cet impertinent projet, Boullenger n'était pas né historien. Il y a bien de la différence entre coudre des passages et des citations les uns aux autres sur une matière d'antiquité, et former le corps majestueux d'une histoire, où les événemens les plus importans doivent venir se ranger dans un ordre naturel et lumineux, avec le détail judicieux

des circonstances, l'examen et le développement des motifs. Comparer l'un à l'autre, c'est comparer Aulugelle avec Tite-Live; un sergent qui a été à la découverte avec huit ou dix soldats, à Turenne ou à Villars. L'Europe fertile en littérateurs supérieurs à Boullenger, n'a produit qu'un de Thou. A peine l'histoire de notre Poitevin est-elle connue. Elle est encore moins recherchée. C'est le jugement qu'en porte le savant M. l'abbé Langlet dans sa Méthode pour l'histoire, t. IV, p. 101, de l'édition in-4° de 1729.

Pour le mérite d'antiquaire, on ne saurait le refuser à Boullenger, Joseph Scaliger le lui accorde. Il dit même qu'il est un de ceux qui ont le mieux réussi sur l'Apocalypse. Il est vrai qu'il lui reproche de tirer des ouvrages des autres tout ce qu'il a de bon dans les siens; c'est-à-dire, qu'il lui ôte le rare mérite des découvertes. Il ajoute que Boullenger se copie souvent lui-même, c'est ce qu'on appelle dans la littérature vivre de ses fonds. Avec ce secret assez commun un auteur se multiplie à la faveur d'un titre différent, ou de quelque autre finesse presque usée et qu'on reconnaît aisément.

Un autre témoignage d'autant plus honorable qu'il est moins suspect, est celui que rend à notre auteur Richard de Montaigne (1) dans la réfutation des dissertations critiques de Boullenger sur les observations de Casaubon contre Baroniüs. Il est vrai que le critique le traite dès la première page d'ignorant, de calomniateur; c'était le ton des controversistes du dernier siècle; mais il ajoute qu'il ne reconnaît point l'érudition qu'il avait fait voir dans ses écrits sur les cirques, les amphithéâtres et les autres points d'antiquités romaines qu'il avait traités. *Hic non eras ille Bulengerus qui res circenses et amphitheatrales, cæteraque Romana tractabas cum applaudi spectantium in podio senatorum.*

(1) Elle a paru in-folio sous ce titre : *Richardi Montacutii Angli antidiatribæ ad priorem partem Diatribarum Julii Cesaris Bulengeri adversus exercitationes Eruditissimi Isaaci Casauboni*, in-fol., 1625, pag. 323, in *Officind ultiland.*

de personnes, qu'elles ne sont dans Archimède même dont il n'était pas content.

6° *Astronomiæ Philolaicæ fundamenta explicata, et asserta adversus Sethi Wardi impugnationem*. Cet ouvrage est une réponse à *Sethus Ward* qui avait attaqué son *Philolaüs*. Paris 1657, in-4°.

7° *C. L. Ptolomæi Tractatus de Judicandi facultate, et animi principatu græcè, cum versione latine et commentario* *Ism. Bullialdi*. Paris 1667. Il avait déjà été publié en 1663, in-4°.

8° *Ismælis Bullialdi ad astronomos monita duo*. Paris 1667. De ces deux avis aux astronomes, l'un regarde l'avenir et détermine le retour d'un phénomène dont on n'avait encore parlé qu'avec incertitude; l'autre concerne le passé. (Voyez le *Journal des Savans*, in-4°, année 1667, p. 10.

*Opus novum ad arithmetice infinitorum libris sex comprehensum, in quo plura à nullis edita demonstrantur*. Paris 1682, in-8°. On trouve un fort bon extrait de cet ouvrage dans le *Journal des Savans* en 1682, 30 novembre, p. 327.

Dès l'an 1640 il avait composé une dissertation intitulée, *Diatriba de Sancto Benigno*; elle ne fut imprimée qu'en 1657, in-8°. On la trouve dans le quatrième tome des *Essais de littérature* du père Desmolets. C'est une critique de la chronique de Saint-Benigne de Dijon, insérée dans le premier tome du *Spicilège* du père Dacheri. L'auteur y prouve que tout ce qu'on y dit de saint Benigne, de sa mission à Dijon, et de son martyre en 224 sous l'empire d'Autélius, est rempli de contradictions insoutenables.

En 1649, il composa un traité en forme de consultation, en faveur des églises de Portugal. Depuis que ce royaume, ayant secoué le joug de la domination espagnole, était rentré sous celle de ses vrais maîtres, les églises demeuraient dépourvues d'évêques par le refus que faisait le pape de donner des bulles aux évêques nommés par le roi Jean (de Bragance) IV. L'auteur estime dans cet ouvrage que le roi Jean IV, ayant supplié depuis huit ans les papes Urbain VIII et Innocent X, de donner des bulles aux évêques nommés,

dépense avec la recette, il donna cette forme à son dernier article : *item, mon père il faut vivre*. Le lecteur excusera l'anecdote : en parlant d'un savant on n'a pas toujours à offrir de ces traits qu'on trouve en abondance dans la vie d'un guerrier, ou d'un homme d'état, et qui intéressent toute la nation. Après avoir fini son cours de philosophie à Paris, Ismaël Boulliau alla à Poitiers où il étudia le droit : son goût ne le porta pas du côté de la jurisprudence ; il avait fait abjuration à l'âge de 21 ans. Cette démarche avait exigé de sa part un examen précédent des dogmes qu'il quittait, et de ceux qu'il embrassait ; dans la suite même il prit le parti de l'état ecclésiastique. Tout cela l'engagea dans une étude profonde, et très sérieuse de la théologie positive et de l'Histoire sacrée. Il y joignait aussi l'étude de l'Histoire profane, celle des mathématiques, et surtout celle de l'astronomie à laquelle son goût le portait. Il eut le bonheur de demeurer plusieurs années chez M. (Jacques) Dupuy (1), garde de la bibliothèque du roi, où s'assemblait tous les jours ce que Paris avait de plus illustre dans les sciences et dans les grands emplois. Boulliau était un des tenants de ce camp toujours ouvert aux savans. Il s'y fit beaucoup d'amis par un mérite reconnu et par ses ouvrages ; de ce nombre fut le hardi critique François Guyet, et le très savant Daniel Huet, depuis évêque d'Avranches. Ce dernier parle de Boulliau, comme d'une connaissance dont il avait lieu de se féliciter. Après l'éloge de MM. Dupuy, Pierre et Jacques, et de celui de François Guyet dont nous venons de parler il ajoute : « ce fut dans ce temps là (à l'âge de 21 ou 22 ans) que je liai avec Ismaël Boulliau qui demeurait alors chez MM. Dupuy, et quoique nous fussions dans la suite éloi-

(1) Frère de Pierre mort le 16 décembre 1631. Jacques, qu'on appelait M. de Saint-Sauveur, parce qu'il était prieur de Saint-Sauveur en Brie, lui succéda dans l'emploi de garde de la bibliothèque du roi. Ils étaient fils de Claude Dupuy, conseiller au parlement, petit-fils de Clément, avocat célèbre, qui était fils de Geoffroy.

Enfin l'on peut dire que s'il avait donné un peu plus d'ordre à ses écrits, qu'il y eût fait voir plus de jugement et qu'il eût travaillé avec plus d'exactitude, que ses sujets fussent plus discutés, ses matériaux plus choisis, il aurait égalé ceux qui se sont le plus distingués dans ce genre d'étude. C'est le jugement que porte l'abbé d'Aubignac dans sa pratique du théâtre, où il ajoute qu'il ne faut pas toujours s'arrêter aux inductions qu'il tire de ses citations.

(Voyez les auteurs cités et ALEGAMBE, *Bibl. Sociét. J.*)

BOULLIAU (ISMAEL) (1694) (1), et non pas Boulliaud comme l'écrivit mal le père Nicéron, et presque tous ceux qui ont parlé de lui, était fils d'un procureur de Loudun. Il naquit le 28 septembre 1605 d'une famille attachée aux erreurs du calvinisme, il y fut élevé; mais Dieu l'éclaira dans la suite. Il fit ce qu'on appelle les premières classes à Loudun, et sa philosophie à Paris. Chevreau, dans son recueil intitulé *Chevreana*, rapporte un trait qui peut avoir ici sa place. Il marque l'esprit de Boulliau et sert à le faire connaître. Son père lui ayant demandé compte de l'argent qu'il lui avait donné pour sa dépense à Paris, le jeune Boulliau ne se trouvant pas fort en état de compter de *Clerc à Maître* mais voulant pourtant satisfaire aux ordres qu'il avait reçus, exagéra sa dépense par plus de soixante articles qu'il commençait toujours par le mot d'usage, *item*. Malgré cette ressource ne pouvant encore faire cadrer la

(1) C'est la vraie manière d'écrire son nom. Chevreau son ami et son compatriote ne l'écrivit point autrement, non plus que MM. Dupuy et ceux qui le connaissaient le plus parfaitement. *M. Boulliau vous a mandé la perte que nous avons faite de M. Guyet*, dit Jacques Dupuy à un de ses amis, dans une lettre du 20 mai 1655. Dans la table des noms rendus en latin dans la vie de Peiresc *Bullialdus* est expliqué par *Boulliau*. Il ne signait lui-même jamais autrement. L'observation que je fais n'est pas nouvelle, je viens de la lire dans l'auteur des *Observations sur les Écrits modernes*, tom. V, p. 55. Tout cela devait empêcher le P. Nicéron de se méprendre à son nom. L'auteur du *Journal des Savans* l'appelle toujours *Boulliau*, lorsqu'il parle de ses ouvrages, et dans l'éloge qu'il en fait dans le journal du lundi 14 février 1694. Cela rend la faute inexcusable.

dépense avec la recette, il donna cette forme à son dernier article : *item, mon père il faut vivre*. Le lecteur excusera l'anecdote : en parlant d'un savant on n'a pas toujours à offrir de ces traits qu'on trouve en abondance dans la vie d'un guerrier, ou d'un homme d'état, et qui intéressent toute la nation. Après avoir fini son cours de philosophie à Paris, Ismaël Boulliau alla à Poitiers où il étudia le droit : son goût ne le porta pas du côté de la jurisprudence ; il avait fait abjuration à l'âge de 21 ans. Cette démarche avait exigé de sa part un examen précédent des dogmes qu'il quittait, et de ceux qu'il embrassait ; dans la suite même il prit le parti de l'état ecclésiastique. Tout cela l'engagea dans une étude profonde, et très sérieuse de la théologie positive et de l'Histoire sacrée. Il y joignait aussi l'étude de l'Histoire profane, celle des mathématiques, et surtout celle de l'astronomie à laquelle son goût le portait. Il eut le bonheur de demeurer plusieurs années chez M. (Jacques) Dupuy (1), garde de la bibliothèque du roi, où s'assemblait tous les jours ce que Paris avait de plus illustre dans les sciences et dans les grands emplois. Boulliau était un des tenants de ce camp toujours ouvert aux savans. Il s'y fit beaucoup d'amis par un mérite reconnu et par ses ouvrages ; de ce nombre fut le hardi critique François Guyet, et le très savant Daniel Huet, depuis évêque d'Avranches. Ce dernier parle de Boulliau, comme d'une connaissance dont il avait lieu de se féliciter. Après l'éloge de MM. Dupuy, Pierre et Jacques, et de celui de François Guyet dont nous venons de parler il ajoute : « ce fut dans ce temps là (à l'âge de 21 ou 22 ans) que je liai avec Ismaël Boulliau qui demeurait alors chez M. Dupuy, et quoique nous fussions dans la suite éloi-

(1) Frère de Pierre mort le 16 décembre 1631. Jacques, qu'on appelait M. de Saint-Sauveur, parce qu'il était prieur de Saint-Sauveur en Brie, lui succéda dans l'emploi de garde de la bibliothèque du roi. Ils étaient fils de Claude Dupuy, conseiller au parlement, petit-fils de Clément, avocat célèbre, qui était fils de Geoffroy.



de personnes, qu'elles ne sont dans Archimède même dont il n'était pas content.

6° *Astronomiæ Philolaicæ fundamenta explicata, et asserta adversus Sethi Wardi impugnationem*. Cet ouvrage est une réponse à *Sethus Ward* qui avait attaqué son *Philolaüs*. Paris 1657, in-4°.

7° *C. L. Ptolomæi Tractatus de Judicandi facultate, et animi principatu græcè, cum versione latine et commentario Frm. Bullialdi*. Paris 1667. Il avait déjà été publié en 1663, in-4°.

8° *Ismælis Bullialdi ad astronomos monita duo*. Paris 1667. De ces deux avis aux astronomes, l'un regarde l'avenir et détermine le retour d'un phénomène dont on n'avait encore parlé qu'avec incertitude; l'autre concerne le passé. (Voyez le *Journal des Savans*, in-4°, année 1667, p. 10.

*Opus novum ad arithmetica infinitorum libris sex comprehensum, in quo plura à nullis edita demonstrantur*. Paris 1682, in-8°. On trouve un fort bon extrait de cet ouvrage dans le *Journal des Savans* en 1682, 30 novembre, p. 327.

Dès l'an 1640 il avait composé une dissertation intitulée, *Diatriba de Sancto Benigno*; elle ne fut imprimée qu'en 1657, in-8°. On la trouve dans le quatrième tome des *Essais de littérature* du père Desmolets. C'est une critique de la chronique de Saint-Benigne de Dijon, insérée dans le premier tome du *Spicilège* du père Dacheri. L'auteur y prouve que tout ce qu'on y dit de saint Benigne, de sa mission à Dijon, et de son martyre en 224 sous l'empire d'Autélius, est rempli de contradictions insoutenables.

En 1649, il composa un traité en forme de consultation, en faveur des églises de Portugal. Depuis que ce royaume, ayant secoué le joug de la domination espagnole, était rentré sous celle de ses vrais maîtres, les églises demeuraient dépourvues d'évêques par le refus que faisait le pape de donner des bulles aux évêques nommés par le roi Jean (de Bragance) IV. L'auteur estime dans cet ouvrage que le roi Jean IV, ayant supplié depuis huit ans les papes Urbain VIII et Innocent X, de donner des bulles aux évêques nommés,

il put les faire sacrer par les métropolitains. Avant de donner son avis, il rapporte les différentes manières dont l'église s'est servie dans tous les temps pour se pourvoir de pasteurs. Ce qu'il y dit des élections, d'abord par le clergé et le peuple, ensuite par les empereurs et nos rois, est d'une érudition curieuse et recherchée, et mérite d'être lu.

En 1651, au mois de mars, il en fit un autre sous le nom du roi Jean IV, pour demander au clergé de France son conseil et sa médiation envers le saint siège. Boulliau ne tira de ces excellens ouvrages d'autre fruit que de les voir condamner par le saint office. Ces deux traités, où il raisonne en théologien éclairé, ne furent imprimés qu'en 1656, à Strasbourg, in-8°, par les soins de M. Portner.

L'éditeur ami de Boulliau y joignit une dissertation de *Pop. Romani fundis*, composée par le même auteur en 1651. On la trouve dans le deuxième tome des antiquités romaines de Grævius.

L'auteur l'avait faite à l'occasion d'une remarque de M. Rigault, conseiller au parlement de Metz. Cette dissertation roule sur une question de l'ancien droit romain agitée par Cicéron dans l'oraison *pro Cornelio Balbo*. Il s'agissait de savoir si Balbus, citoyen de Cadix, avait été justement fait citoyen romain par Pompée, et si pour avoir la qualité de citoyen romain, il fallait être *populus fundus*, c'est-à-dire, avoir renoncé à ses lois, pour se soumettre à celles de Rome. L'adversaire de Balbus le prétendait. Cicéron s'en moque comme d'un ignorant, et soutient qu'il suffisait qu'un particulier renonçât à la ville dont il était, et fût reçu dans celle de Rome.

En 1649, parut l'histoire de Ducas avec le texte grec, la version latine et des notes de Boulliau. Elle fut imprimée au Louvre, in-f°, pour faire corps avec l'histoire byzantine, et fut dédiée au cardinal Mazarin.

Le père Nicéron et l'auteur du Journal des Savans ajoutent qu'il avait fait un ouvrage sur la Pâque des Juifs, qui n'a pas été imprimé. Il y parlait de la célébration de la

Pâque (1). Dans les additions de M. l'abbé Granet à cet article (tom. X, p. 62) des Mémoires du père Nicéron, on apprend que notre Ismaël Boulliau a écrit deux lettres à Albert Portner sur la mort de Gascendi, qui se trouvent dans un recueil intitulé *Lessus Mortualis*.

J'en ai trouvé une autre, dont j'ai déjà dit un mot, à la tête du Tércence de François Guyet, imprimé à Strasbourg en 1657, parmi les éloges qu'ont donné les savans à François Guyet. Elle est datée du 23 avril 1656. Cette lettre, d'un style net et concis, apprend en très peu de mots la mort de Guyet, arrivée le 13 avril précédent; on y trouve des particularités sur les écrits, sur le caractère et l'esprit de Guyet et son éloge. Elle donne une idée bien avantageuse du style épistolaire de Boulliau, qui, par un accord assez rare, joignait les talens du littérateur, beaucoup de politesse dans l'expression, et de finesse dans les pensées, à des sciences profondes, abstruses, et qui semblent faites pour jeter je ne sais quelle sécheresse dans le génie et dans le style. Le catalogue de la bibliothèque de Thou rédigé par matières, *secundum Scientias et Artes*, et publié par Joseph Quesnel, avec une table alphabétique des auteurs, est l'ouvrage d'Ismaël Boulliau; il a paru en deux volumes in-8°, Paris, aux dépens des créanciers de la maison de Thou, en 1679.

(Voyez le Journal des Savans, par M. Cousin, lundi 14 février 1694, les mémoires de M. Huet en latin, le père Nicéron et les autres auteurs cités.

BOUNIN (JEAN) (1664), chanoine hebdomadier, et scribe ou secrétaire de l'église de Luçon, naquit à la Flocellière en Bas-Poitou, vers l'an 1600, puisqu'il se donne pour sexagé-

(1) Suivant le Rit de Moïse anticipé par Jésus-Christ un jour avant que les juifs célébraient la leur. Les remarques du savant Thoinard ayant convaincu Boulliau de la faiblesse de l'opinion qu'il avait prétendu établir dans son Traité sur la Pâque des Juifs, il supprima son ouvrage. On y a sans doute beaucoup perdu, quoique le sentiment de l'anticipation de la Pâque par Jésus-Christ ne fût pas soutenable, par les excellentes raisons que Thoinard en donnait.

naire dans l'Épître dédicatoire de ses Antiquités de la ville et de l'église de Luçon, adressée à Nicolas Collebert (1), sacré évêque de Luçon le 24 juillet 1661. Il dit dans cette même épître qu'il y avait 43 ans qu'il demeurait à Luçon, où il obtint fort jeune la dignité de chanoine hebdomadier. Il publia en 1656 l'ouvrage qui nous donne lieu de parler de lui. Je me sers de la troisième édition publiée à Fontenay-le-Comte chez Gatien Petit-Jean en 1661, in-4°, pp. 38, sous ce titre magnifique : *Antiquitates Urbis et Ecclesiæ Lucionensis auctoritate probatorum Historicorum, traditione veterum, ac ejusdem Ecclesiæ indubitata fide comprobata, comprobata, operâ et studio M. Joannis Bounin Presbiteri Flocelleriani, dictæ Ecclesiæ Lucionensis Hebdomarii, nec non Capituli ejusdem Scribæ, Tertia Editio. Fontenaci Comitû. 1661.*

Voilà, comme je l'ai dit, un titre qui annonce des merveilles que nous donne l'auteur ! *Fumus ex fulgore*. Il promet beaucoup, il donne peu ; mais cependant on ne saurait dire de lui qu'il ne prodigue pas les miracles. Tout est merveilleux dans son livre in-4°, qu'on peut réduire à trois pages.

La première pièce est une espèce de Dédicace à *Pierre de Nicelle*, évêque de Luçon (2), et aux doyen, chanoines et chapitre de Luçon. Elle contient un Compliment en quatre vers latins, où il se dit leur très humble serviteur.

*Vestra dico vobis, nam debeo singula, vester  
Innumerus titulis, vester et officiis.*

Suit une seconde Épître dédicatoire faite pour la troisième édition, adressée à *Nicolas Collebert*, sacré évêque de Luçon le 24 juillet 1661, et qui prit possession de son évêché le 14 mars 1662, l'auteur a cru, dit-il, devoir cet hommage à son nouvel évêque.

Les antiquités de la ville et de l'église de Luçon parais-

(1) C'est l'orthographe de l'auteur.

(2) Décédé le 11 février 1680, après 23 ans d'épiscopat.

sent : c'est un poème qu'a voulu faire l'auteur ; il contient soixante-onze vers latins. Après une courte exposition , qui est liée à une espèce d'invocation à la Vierge et même au chapitre de Luçon , l'auteur nous apprend que *Lucius* , second fils de Constantius Chlorus et d'Hélène , et frère de Constantin , ayant tué son frère aîné dont on ne sait pas le nom , fut obligé de se sauver. Il s'embarqua avec quantité de reliques qu'Hélène sa mère lui avait données , et fit naufrage en Bas-Poitou. Il fixe l'endroit dans un lieu qu'on appelle encore aujourd'hui *Naufract* (*Navis fracta*.)

*Fortur sed in ipso*

*Portu naufragium fecisse , locusque vocatur naufract.*

Il crut que Dieu ne voulait pas qu'il passât outre ; il chercha un endroit convenable à ses pieux dessein , y bâtit une église sous l'invocation de la Vierge. *Lucius* et plusieurs prêtres , compagnons de son voyage , vécurent saintement auprès de cette église , ils s'y firent même moines , et il ne tient pas à l'auteur de nous persuader (1) qu'ils embrassèrent l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel.

*Lucius* bâtit dans la suite une ville : c'est Luçon.

*Construxit et Urbem*

*Lucius ipse suo ritu de nomine dictam Luçonium.*

C'était autrefois une ville célèbre ; mais les Danois et les Normands la pillèrent , et y firent des ravages que les Turcs n'y auraient pas faits : *Scyta quod nec Turca patrasset*. Et cela est fort vraisemblable , car dans les temps éloignés dont parle l'auteur , ils n'existaient pas. Les guerres civiles de la Ligue ont achevé la ruine de Luçon.

Voilà l'histoire des antiquités de la ville et de l'église de Luçon. Bounin qui a craint de trouver des incrédules pour

(1) Dans ses observations sur son Poème , p. 15.

ses vers, a voulu justifier la vérité de ces faits par des observations en prose. Il était fécond en grands titres, tel est celui qu'il donne à ses observations qui ont environ dix pages. *Annotationes ex probatis authoribus, ad faciliorem et pleniorum hujus Historiæ intelligentiam, ejusdem Bonini studio collectæ.* C'est encore un fruit des travaux et des veilles de Bonnin. Quoi qu'il en dise, tout se réduit à nous donner une traduction latine du chapitre V de la première partie des Annales d'Aquitaine de Jean Bouchet, depuis la page 17 jusqu'à la page 21. Il vaut même mieux lire l'original, on y trouvera encore plus de merveilles. Bonnin cite pourtant Nicephore Calliste, Eusèbe, Baronius et quelques autres auteurs; mais ses citations ne servent à prouver que ce que tout le monde sait, et on n'y trouve pas un mot de *Lucius* ni de *Luçon*. Il fait un grand écart sur l'Ordre du Mont-Carmel, et peu de religieux de cet Ordre pouvaient témoigner plus de zèle pour son antiquité.

Ces observations qu'on a voulu donner pour pièces justificatives, sont suivies d'une pièce plus importante, c'est la *Bulle de Jean XXII*, donnée à Avignon le 13 août 1317. La seconde année du pontificat de *Jean*, contenant la division de l'évêché de Poitiers en trois évêchés, et la création ou l'érection de l'évêché de Maillezais et de celui de Luçon avec leurs bornes et les autres conditions primitives de l'érection. Le pape donne à Maillezais et à Luçon le nom de *Cité*, et la qualité d'*Eglises Cathédrales* aux églises de l'abbaye de Maillezais et de celle de Luçon, de l'Ordre de Saint-Benoît. On voit dans cette Bulle le pouvoir presque immense que s'arrogeaient les papes en France. Jean ne consulte dans sa bulle, ni le roi, ni de l'évêque de Poitiers, c'est de l'avis des cardinaux, par son *exacte connaissance et par la plénitude de l'autorité apostolique*, qu'il fait un acte si considérable; et pour l'exécution, il veut qu'elle ait lieu, il déclare que personne n'ait à s'y opposer, *cujuscumque præminentiæ Ordinis, conditionis, aut status, seu Archiepiscopali, vel Episcopali, seu Regali præfulgeat dignitate*, et cela sous peine d'excommunication.

On trouve après la copie de cette Bulle, la suite *Chronologique des Evêques de Luçon, depuis Pierre de Vorey (de Vorey),* dernier abbé de Luçon, décédé le 12 novembre 1334, jusqu'à Nicolas Collebert, vingt-huitième évêque auquel l'auteur adresse la troisième édition de son livre.

La pièce qui suit est un extrait de la Bulle de sécularisation de l'église de Luçon, par le pape Paul II, sur la demande de Louis XI, et du chapitre et clergé de la ville et du diocèse de Luçon; elle est datée de Rome le 12 janvier 1468, elle fut enregistrée au Parlement ainsi qu'une autre Bulle de Pie IV (1), approbative et confirmative des statuts de l'évêché de Luçon, le 5 septembre 1645.

Bounin a joint une pièce justificative des faits annoncés dans son poème. C'est une prose que chante de temps immémorial l'église de Luçon à la grande messe du dimanche d'après l'Ascension, jour de la célébration de la fête des saintes reliques. Cette hymne dont le style ne paraît pas excéder le treizième siècle, contient d'une manière, je ne dirai pas plus certaine, mais plus claire et plus détaillée, l'histoire des antiquités de la ville et de l'église de Luçon; et l'auteur aurait fort bien pu supprimer ses vers et sa prose, en nous donnant cette pièce, qui est un extrait de la Légende de *Lucius*. On y fait faire à *Constantius Chlorus* le personnage d'un fort bon catholique. C'est lui dans cette prose qui donne des reliques à son fils, qui lui donne plusieurs *Clercs* pour compagnons de voyage, et qui l'envoie à sa bonne aventure, après l'avoir recommandé à Dieu dans ses prières. Tout cela est fort pieux pour un prince payen tel qu'était *Constantius*.

*Vastissimo Mari,  
Relinquent-Patriam,  
Per patris industriam  
Navis præparatur;  
Quæ tam victualibus,*

(1) Donnée à Rome le 3 des Ides de mars, c'est-à-dire le 13 mars 1472.

*Quàm multis pignoribus  
Sanctorum ditatur....*

*Et ut nil deficiat,  
Quin Deo serviat,  
Turba Clericorum.  
Luget Pater Filium  
Passurum exilium,  
Sub Dei tutela  
Hunc commendat precibus....*

Je laisse au lecteur éclairé à juger de la validité de tous ces titres, et du mérite de la critique de Bounin. Un *Emery Rochereau*, chancelier et chanoine de Luçon, et *J. Lambert*, autre chanoine, lui adressèrent chacun un compliment en vers, où l'un et l'autre prétendent que le très savant antiquaire Bounin, n'offre que nectar et ambrosie à ses lecteurs. Pour récompense de ses travaux et de ses rares découvertes, ils lui souhaitent cette manne céleste.

*Luçonis arcana aggrediens, operose repertor :  
Te violæ Patriæ, Rosæ rubicunda coronet,  
Nectar et Ambrosiam capias super astra beatus.*

Jean de la Boucherie du Buignon, avocat, en parle comme nous pourrions faire d'un *Mabillon* ou d'un *du Cange*, il le compare modestement à Besly : l'amitié les faisait parler. Ce qui me surprend, c'est que le chapitre de Saint-Pierre-de-Poitiers dans une lettre où il remercie l'auteur, qui lui avait envoyé son in-4° qu'on peut comme je l'ai dit, réduire à trois pages, ait pris le ton élogiste, jusqu'à dire que ses très doctes recherches lui ont fait admirer les rares lumières qu'il avait de l'antiquité. Je doute fort qu'ils parlassent sérieusement. Cependant le docte auteur l'a pris sur ce pied, puisqu'il a fait imprimer leur lettre à la fin de son ouvrage. Elle est datée du 23 décembre 1656.

(Voyez l'ouvrage même ; je le dois à M. Secousse, ainsi que beaucoup d'autres livres plus rares que celui-ci.)



BOURBON (GABRIELLE DE) (1516), fille de Louis de Bourbon (1), premier comte de Montpensier, et de Gabrielle de la Tour, sa seconde femme, et sœur de Gilbert de Montpensier, père du connétable Charles de Bourbon, épousa, au mois de juillet 1458, Louis II du nom, sire de la Trémoille (2), vicomte de Thouars, prince de Talmond, etc. En qualité de princesse du sang et de petite-fille de saint Louis, Gabrielle a illustré toute la France. C'est à titre de vicomtesse de Thouars que nous faisons au Poitou l'honneur de la placer au nombre de ses savans. Ce fut Anne de France (3), dame de Beaujeu, et depuis duchesse de Bourbon, qui ménagea le mariage de la princesse Gabrielle avec Louis de la Trémoille. Le but d'Anne de Beaujeu était d'attacher à ses intérêts Louis de la Trémoille, pour fortifier son parti contre la maison d'Orléans, et les autres princes mécontents du grand crédit que la dame de Beaujeu avait dans les premières années du règne de Charles VIII. De cette union qu'avait formée la politique, et dont l'inclination et les vertus des époux serrèrent les liens, naquit, un an après ce mariage, Charles, prince de Talmond. Sa mort prématurée donna un si violent chagrin à son illustre mère, qu'elle y succomba environ neuf mois après. Nous en parlons. Si l'on prend littéralement le récit de Jean Bouchet, dans le *Chevalier sans reproche*, Louis de la Trémoille, son héros, et la princesse, étaient poètes; ils s'écrivent en vers dans l'ouvrage de Bouchet, et leurs épitres sont même assez longues; mais il paraît certain que ces épitres sont l'ouvrage de l'auteur qui cherche l'occasion de remplir tous ses écrits de ses vers qui étaient estimés de son temps. Je ne prétends donc point me servir de ces titres, qui

(1) Troisième fils de Jean I<sup>er</sup> du nom, duc de Bourbon, et de Marie de Berry, mort prisonnier en Angleterre en 1434.

(2) Fils de Louis I<sup>er</sup> de la Trémoille et de Marguerite d'Amboise, né le 20 septembre 1460.

(3) Épouse de Pierre, sire de Beaujeu, puis duc de Bourbon, morte au mois de novembre 1522.

sont plus que suspects , pour mettre Gabrielle de Bourbon , vicomtesse de Thouars , au rang des savans de ce siècle. Dans le portrait purement historique de la princesse , fait par le même Bouchet , feuillet 89 , du chevalier sans reproche , édition in-4<sup>o</sup> , *goth.* , de 1527 , il nous dit en son style naïf , et où l'on trouvera par conséquent des agrémens qu'il est difficile de remplacer : « Que jamais elle n'était oiseuse , mais  
 « s'employait une partie de la journée en broderies et autres  
 « menus ouvrages appartenant à telles dames , et y occupait  
 « ses damoiselles..... Et quand aucunes fois , *ajoute-t-il* , était  
 « ennuyée de tels ouvrages , se retirait en son cabinet fort  
 « bien garni de livres , lisait quelques histoires , ou chose morale ou doctrinale , et s'y était son esprit ennobli et enrichi  
 « de tant de bonnes sciences , qu'elle employait une partie des  
 « jours à composer de petits traités à l'honneur de Dieu , de la  
 « vierge Marie et à l'instruction de ses damoiselles. Elle composa , en son vivant , une *Contemplation sur la Nativité et*  
 « *Passion de notre Seigneur JÉSUS-CHRIST* ; un autre traité intitulé : le *Château de Saint-Esprit* ; un autre traité intitulé :  
 « le *Viateur* , qui sont toutes choses si bien composées , que  
 « l'on estimerait être plus ouvrage de gens de grans lettres  
 « que composition de femmes. *Voire , et si n'était nullement*  
 « *présomptueuse*. Car elle faisait toujours voir et visiter ses  
 « compositions à gens de haut et bon savoir , comme je sais ,  
 « parce que de sa grâce me baillait la charge de les faire  
 « amender. »

Il est à souhaiter qu'un si grand exemple soit imité dans notre siècle fécond en dames auteurs. La Croix du Maine , qui a placé la princesse Gabrielle dans sa Bibliothèque , annonce les ouvrages dont parle Bouchet , sous des titres un peu différens. Il appelle le traité intitulé : le *Viateur* , le *Voyage du Pénitent* ; le *Château de Saint-Esprit* est , chez lui , le *Temple de Saint-Esprit*. L'*Instruction des jeunes Filles* est citée sous le titre d'*Instruction des jeunes Pucelles* ; la *Contemplation sur la Nativité et la Passion de notre Seigneur JÉSUS-CHRIST* , sous celui de la *Contemplation de l'Ame dévote sur le Mystère de l'Incarna-*

*tion et Passion de Jésus-Christ*. Il me semble qu'il est plus sûr de s'en rapporter à Bouchet, à qui l'illustre auteur avait donné la charge de les faire corriger, et qui, par conséquent, les avait pu examiner, qu'à la Croix du Maine, qui n'est, peut-être, que le copiste peu fidèle de Bouchet. Dans le même ouvrage de ce dernier auteur, on trouve un récit très pieux et très circonstancié de la mort de Gabrielle de Bourbon, vicomtesse de Thouars, arrivée au château de Thouars le dernier novembre 1516 (1). Ce récit est suivi d'une longue épitaphe contenant son éloge funèbre en vers; je n'en rapporterai que ce qui confirme ses talens littéraires : dans la huitième stance, ou huitain, il dit :

Elle approcha de Léonce (2) en la lettre,  
Et la veux mettre en l'ordre de Christine (3)  
Et de Sapho, en prose, non en mètre (4)  
Où la vis être ardue, et fort adextre,  
Faisant connaître à tous sa discipline.  
Fort fut encline à ressembler Pauline (5)  
En la doctrine, et savoir de la foi,  
Où elle fit plusieurs livres de soi.

Elle est inhumée au milieu du chœur de l'église collégiale de Thouars avec Louis de la Trémoille son époux. Cet épitaphe se lit sur leur tombeau.

*Ci gît le corps de très Haut, et très Illustre prince Louis de la Trimouille, qui fut tué à la bataille de Pavie, 1524, âgé de 63 ans 26 jours; et de très Haute, et très Illustre Princesse*

(1) D'autres datent sa mort du mois de décembre : Bouchet témoin oculaire est préférable; voyez Bouchet *fol.* 155 du chevalier sans reproche.

(2) Leontium, femme savante, et philosophe célèbre par la tendresse qu'Epicure avait pour elle; ou *Léontia*, fille de l'Empereur Léon de Thrace, femme de Marcien. La comparaison est-elle bien raisonnée?

(3) Christine de Pise, voyez Morery.

(4) Mètre, *metrum*, vers.

(5) Pauline, ou *Paula*, à laquelle saint Jérôme adresse plusieurs lettres.

*Gabrielle de Bourbon son épouse* (1), *qui mourut à Thouars, le 3 novembre 1516.*

BOURSAULT (PIERRE-FLAMIN) (1550), frère de la belle Gelonis, épouse de Salmon Macrin, était d'une famille riche et considérable de Loudun. Il y naquit vers le commencement du seizième siècle. Il était encore jeune lorsque Macrin épousa sa sœur, moins âgée que lui de quelques années seulement. Il paraît par les différentes pièces de vers que lui adresse Macrin, qu'il régna entr'eux une parfaite union avant et depuis le mariage de Gelonis. Il paraît aussi que Flamin Boursault était né poète, et avait de grands talens pour la poésie latine et française. Son beau-frère parle en différens endroits de ses vers, et de leur beauté; je me contenterai de rapporter les éloges qu'il lui donne dans une ode du troisième livre (p. 47 du recueil de 1530). Flamin était encore sous la conduite de *Saberius*, peut-être Savier, son précepteur; Macrin ne laisse pas de lui dire « qu'on trouve dans ses discours une finesse, « et un agrément infini; que les grâces lui ont accordé toutes leurs faveurs, et leur nectar le plus doux; que s'il n'était pas né à Loudun, il le croirait de la race de Pindare, « ou plutôt de celle d'Orphée. » On verra avec bien plus de plaisir les vers de Macrin :

*Mirus arguto lepor ore manat ,  
Et favens dulci tibi melle vocem  
Temperat Peitho , rignosque fundit  
Nectaris imbres.  
Pictorum tellus nisi te tulisset....  
Pindari clarum genus arbitrarer :  
Seu mage illius fide qui canorâ  
Saxe pertraxit , Tigriumque sævas  
Contudit iras.*

Je sais qu'il ne faut pas prendre à la lettre les louanges d'un ami, d'un parent, d'un poète : mais on ne saurait,

(1) L'auteur de l'épithaphe s'est constamment trompé. *Vid. suprà.* Note première, et le texte.

après un pareil témoignage, refuser à Flamin Boursault la qualité d'homme de lettres et celle de poète, surtout si l'on joint cette preuve aux autres endroits des poésies de Macrin où il parle des vers qu'il faisait, et à ce que dit du même Boursault le célèbre Jacques Goupil, qui compare ses vers à ceux d'Orphée, dans une pièce où il dit que Gelonis sa sœur, morte quelque temps après lui, a voulu le rejoindre pour jouir de la douceur de ses chants.

*At Cytharâ adduxit Germanam Borsalus aureâ  
Vati quâ juvenis par fuit Odrisio.*

Un autre poète (1), *Claudius Mago*, dit qu'après sa mort il est environné des poètes aux Champs-Élisées, de même que la belle Gelonis est à la tête des femmes illustres, ou des héroïnes.

*Utque Poetarum cingit te densa corona  
Cantantem Oelia carmina blanda fide,  
Sic Soror insignes istic Heroidas inter  
Dux regit ovantes cum gravitate choros.*

Gelonis étant morte au mois de juin 1550, il faut placer la mort de pierre Boursault dans la même année.

BRETON (FRANÇOIS LE) (1586) (2), né à Poitiers d'une fort bonne famille, avocat au Parlement, se distingua par une licence criminelle qui lui coûta la vie. C'est ainsi qu'en parle Maimbourg, p. 181 du premier tome de l'Histoire de la Ligue. « Un certain avocat de Poitiers, nommé le Breton, « qui avait perdu sa cause à Poitiers et à Paris, en plaidant

(1) Peut-être Claude Mangot l'avocat, dont nous parlons.

(2) Loysel l'appelle *Jean*, p. 530 de ses Opuscules, dans le *Dialogue des Avocats*. Il est aussi appelé *Jean* dans l'Indice alphabétique, p. 642. Le P. le Long et le P. Daniel l'appellent *François*. Ce qui m'a déterminé contre Loysel, est un article de la Bibliothèque de M. de Thou, t. II, p. 473, où l'on trouve parmi les manuscrits modernes, *Arrêt contre François le Breton, avocat, 1586*.

« pour une veuve, irrité de ce que les ducs de Guise et de Mayenne, le roi de Navarre et le roi (Henri III) même, auxquels il s'était adressé..... l'avaient rebuté comme un fou, fit un libelle tout rempli d'injures atroces et de calomnies contre le roi et contre Messieurs du Parlement. L'écrit ayant été saisi avec l'auteur, on crut qu'il fallait un exemple de cette furieuse liberté. On fit bonne et brève justice à cet insolent auteur qui fut pendu [le 22 novembre 1586] devant les degrés du palais. » Sa mort qui aurait dû intimider les plus hardis déclamateurs, donna matière à de nouveaux écrits aussi mauvais que les siens. Dans le catalogue de la Bibliothèque de M. de Thou, on parle de *l'Extrait du Liere* de François Le Breton, t. I, p. 364. Les Seize firent courir une remontrance faite en 1577 pour la réformation des abus de l'état et de la justice. Ils enlevèrent la première page, et la firent passer pour le livre de Le Breton dont on avait fait brûler tous les exemplaires.

Loysel dans son Dialogue le met au nombre des avocats distingués, et l'auteur des notes nous apprend dans l'indice alphabétique que les Ligueurs le regardèrent comme un martyr du parti. Bouchet, curé de Saint-André-des-Arts, ce déclamateur furieux, l'auteur de ces libelles empoisonnés qui entretenaient le feu de la discorde, monta en chaire pour faire l'apothéose de l'avocat Le Breton, et ne craignant pas d'insulter aux magistrats sévères, mais équitables qui l'avaient condamné, on dit que Bouchet fut assez insolent pour honorer son héros de cette apostrophe : *O Le Breton ! ton cordeau est plus honorable que la pourpre de ceux qui t'ont fait pendre !* Apothéose qui méritait à son auteur le même honneur qu'on avait fait à Le Breton.

(Voyez MAIMBOURG, au lieu cité ; — LE LONG, *Bibl. de la France*, col. première, p. 413 ; — CAYET, t. I de sa *Chronol. Novenaire*, feuillet tourné 33 ; — DANIEL, *Hist. de France* ; — l'Arrêt contre Le Breton, se trouve dans les manuscrits de la *Bibl. de M. de THOU* ; — *Indice alphabétique* joint au *Dialogue des Avocats* de LOYSEL, p. 642, *verbo* Le Breton.)

BRISSON (BARNABÉ) (1591), fils de François Brisson, lieutenant particulier de Fontenay-le-Comte, et de Marie Foucher, naquit en cette ville, où sa famille tenait un rang distingué par les charges, le bien et ses alliances. Dans le procès-verbal de la rédaction de la Coutume du Poitou, par Thibault Baillet et Roger Barne en 1514, on voit un Jean Brisson, avocat : c'était le bisaïeul de Barnabé. Ce *Jean Brisson*, suivant Blanchard, avait épousé *Françoise Cousin*, de laquelle naquit *Nicolas*, père de *François*, et aïeul de notre *Barnabé*. Après le cours de ses études, il s'appliqua à celle du droit sous les grands maîtres qui la faisaient fleurir à Poitiers. Sa patrie n'offrait pas à ses talens une carrière assez brillante pour s'y fixer. Il alla à Paris, et ne fut pas longtemps à se faire un nom célèbre parmi les jurisconsultes les plus éclairés du Parlement, et surtout parmi les plaidans. Il se vit en très peu de temps dans le grand emploi. Ce fut lui qui fut chargé de la célèbre cause de Simon Bobé, bailli de Colommiers, contre Jacques Brosset et Anne du Moulin, fille de Ferry du Moulin, frère de Charles. Tout rendait l'affaire importante. Dans le fait, il s'agissait d'un meurtre sans exemple. On accusait Jacques Brosset et sa femme d'avoir massacré la femme Bobé, fille de Du Moulin, leur tante, un enfant âgé de huit ans, la servante et un autre enfant presque à la mamelle. Dans le droit, la question (1) était de savoir à qui appartenaient les meubles, et de décider si le père (Simon Bobé) héritier de ses enfans, devait les emporter en cette qualité, ou s'ils appartenaient pour moitié aux héritiers de la femme commune en biens. Le prédécès de la mère ou des enfans absolument inconnu, donnait lieu à la ques-

(1) On a vu au Parlement une espèce presque pareille à celle-ci, dans l'affaire de la succession du sieur Etienne, de la demoiselle Dubin sa tante, et de la demoiselle Etienne, leur fille, noyées au bac d'Argenteuil, dans un petit bateau qui les y conduisait, sans qu'on eût pû distinguer aucun instant de survie. Dans cette grande affaire, traitée par MM. du Vaudier et Guéau de Reverseaux, la cour a jugé que la fille avait survécu à ses père et mère.

tion : Si la mère avait été tuée la première , les enfans survivans avaient transmis la propriété du mobilier à leur père ; si le massacre des enfans avait précédé celui de leur mère , les héritiers de la mère y avaient moitié. De la part des accusés , on demandait aussi main-levée d'un décret de prise de corps décerné contre eux au Châtelet sur de pures présomptions qui n'opéraient ensemble aucune preuve du crime. Brisson plaida cette cause avec l'appareil qu'elle méritait ; il avait le célèbre Jacques-Auguste de Thou , pour antagoniste ; l'arrêt fut favorable (1) au malheureux Bobé , et sur la demande en main-levée du décret , la Cour sans y prononcer qu'implicitement , renvoya les parties au Châtelet. L'arrêt est du 22 mars 1572. Ce plaidoyer de Brisson qui me paraît tronqué dans le recueil où je le trouve , est suivi de quelques autres qu'il prononça , tant en qualité d'avocat des parties , qu'en celle d'avocat-général , sur des matières , toutes fort importantes. Brisson qui savait prodigieusement , négligeait dans ses discours l'éloquence pathétique du sentiment , pour étaler une lecture immense et des beautés étrangères. Quelque beau que fût naturellement son génie , il paraissait en négliger le fond , et ne voulait paraître riche que du bien d'autrui. Il affecte peu , et content de se faire admirer , il a je ne sais quelle sécheresse rebutante dans ses discours. Ce n'est pas qu'on y voie un jugement profond à travers toutes ses citations , beaucoup de conduite et d'artifice même dans la liaison de ses pensées ; mais c'est encore une fois qu'on remarque plus de soin à se faire regarder comme érudit , qu'à s'insinuer dans le cœur de ceux à qui il parle. Quand ce jugement ne serait pas celui qu'ont porté ses contempo-

(1) C'est-à-dire que la Cour présuma que les enfans avaient survécu à la mère ; mais dans cette espèce singulière , les demandeurs en partage étaient ceux même qui étaient accusés du meurtre , et jamais on n'avait dit avec tant de raison que le droit de succéder à ses enfans était pour le père :

. . . . . *Solutia luctus*  
*Exigua ingentis , misero sed debita Patri.*



rains de ses talens pour l'éloquence du barreau, il ne faut que le lire pour en juger sur le même pied. Cela n'empêcha pas Brisson de se faire une des meilleures réputations du palais. Henri III qui était, sans contredit, le génie le plus délicat et l'homme le plus éloquent de son temps, eut une estime infinie pour Brisson; ce prince en parlant de lui, disait ordinairement que personne dans l'Europe n'égalait son Brisson en science. *Equidem audiui*, dit Scévole de Sainte-Marthe, *cum diceret (Henri III) nullum in orbe Christiano Principem esse qui haberet quem Brissonio suo in litterarum gloriâ opponeret*. L'estime du monarque ne fut pas infructueuse. Elle l'était rarement chez ce grand prince dont la libéralité était sans bornes. En 1575, il fut pourvu de la charge d'avocat-général au Parlement de Paris, estimé vingt mille écus d'or, dit M. le duc de Nevers dans ses Mémoires, et que le roi lui donna gratuitement. Si M. le duc de Nevers ne s'est point trompé, ceux qui, comme le père Nicéron, ont dit qu'il l'avait achetée de Guy Dufaur Pibrac, son prédécesseur, se sont mépris. Achille de Harlay ayant été nommé en 1579 pour présider aux Grands-Jours de Poitiers, il y vint accompagné de Brisson, qui y fit l'emploi d'avocat-général. C'est ainsi que Sainte-Marthe en parle dans une pièce adressée à Achille de Harlay (*Silvar. libr. prim.*, p. 191, de l'édition de 1106.)

*Nec vobis etiam comes additur alter  
Bruta sono qui saxa trahat, qui flumina sistat,  
Sed qui Threecio gravior Brissonnius Orpheo  
Humanas teneat facundis vocibus aures.*

C'est dans cette même pièce qu'on apprend que Brisson avait étudié la jurisprudence à Poitiers avec Achille de Harlay. « Tout retentit, dit le poète, des cris de joie « que cause votre arrivée, les roches de Passe-Lourdin, « les rives du Clain, le vallon de Crounelles, les coteaux de « Saint-Benoît. »

*Præruptique invia rupes*

*Lurdini (1), et placidis ludit qui Clanus in undis  
 Quæque jacent rigud virides in valle Crotellæ,  
 Quique Pii servat Benedicti nomina Clivus :  
 Nimirum et vobis olim loca nota, verendæ  
 Dum Themidis sacram pueri properatis ad ædem.*

Il fut un de ceux qui s'égayèrent sur la Puce de made-moiselle des Roches. A peine fut-il retourné à Paris qu'il se vit honoré d'une charge de président à Mortier, par la rési-gnation que lui en fit, au mois d'août 1580, Pompone de Bellièvre auquel il donna, suivant l'auteur du Journal d'Henri III, soixante mille livres (2). Le roi qui l'avait ho-noré du titre de conseiller-d'état, se servit de lui en quelques négociations importantes. Il fut envoyé en ambassade en Angleterre. Ce fut à son retour que par ordre de Sa Majesté, il composa le recueil connu sous le titre de Code d'Henri III : ouvrage considérable et par sa matière et par la grande connaissance qu'il fallait avoir des ordonnances de nos rois. L'ordre qui y règne mériterait seul à Brisson le nom de grand jurisconsulte, quand on n'aurait de lui que ce seul ou-vrage : ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'il ne fut pas plus de trois mois à ramasser tant de matériaux et à leur don-ner la belle disposition qu'ils ont. Il fut nommé président de la commission établie sous le nom de *Chambre Royale*, pour faire le procès aux partisans qui avaient contribué à abîmer la France. Les séances ouvrirent le 9 juin 1584. La Ligue et le parti des Guises ayant fait soulever Paris en 1589 contre son roi, les membres du Parlement, fidèles à leur devoir, se hâtèrent de sortir d'une ville rebelle où les chaires même de nos églises retentissaient des blasphèmes les plus énormes

(1) Tous ces endroits sont aux environs de Poitiers, à une ou deux lieues.

(2) On remarque qu'il fut aussi le premier qui vendit sa charge d'avo-cat-général. M. Despeisse lui succéda ; Ind. Alfab. des Avocats à la fin des Opusc. de Loysel.

contre la Majesté royale. Brisson y demeura pour son malheur. La Ligue lui défera la charge de premier président, vacante par la captivité d'Achille de Harlay qu'elle avait enfermé à la Bastille : il l'accepta. Il est vrai, qu'avant d'en prendre possession, il protesta par un acte daté du 21 janvier 1589, que c'était par force et pour sauver sa vie et celle de sa femme, et qu'il désavouait tout ce qu'il pourrait faire de préjudiciable au service du roi. Quoi qu'il en soit, il éprouva que le parti qu'il prenait n'était pas le plus sûr. La défiance que les Seize conçurent de sa conduite, les fit résoudre à se débarrasser de lui de quelque façon que ce pût être. Ils prirent d'abord des mesures pour l'assassiner ; mais leur dessein ayant éclaté, ils résolurent d'agir ouvertement contre lui et contre deux autres magistrats, Larcher, conseiller au Parlement, et Tartif, conseiller au Châtelet. Il fut arrêté en allant au palais le 15 novembre 1591, à neuf heures du matin, à dix il fut confessé, et à onze étranglé avec les deux autres malheureuses victimes des fureurs de la Ligue. Brisson fut exécuté le premier. Il fit tout ce qu'il put pour éviter l'exécution du jugement rendu contre lui, avant même qu'il fût arrêté, et signé, disent quelques auteurs, du sang même des scélérats qui s'érigeaient en juges. Il parla avec force, il supplia, il demanda même comme une grâce d'être renfermé entre quatre murailles avec de l'encre et du papier, pour achever un livre fort avancé sur l'instruction de la jeunesse : on ne l'écouta pas. Voyant qu'il fallait mourir, il s'écria, à ce que l'on prétend : *O Dieu ! que tes jugemens sont grands !* Il lui prit une telle sueur entre les mains du bourreau, qu'on vit sa chemise toute degoûtante, comme si l'on l'eût plongée dans la rivière. Son corps et ceux de MM. Larcher et Tardif, furent ensuite pendus dans la Grève avec des écriteaux. Celui de Brisson portait ces mots : *Barnabé Brisson, l'un des chefs des traîtres et hérétiques*. Enfin le corps enlevé fut inhumé à Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie. On mit depuis cette épitaphe sur son tombeau :

*Cy-gît le corps de messire Barnabé Brisson, chevalier, conseiller du roi en ses conseils d'état et privé, et président en la Cour du Parlement, seigneur de la Boissière, de Gravelles, la Cour, Gilles-Voisin, le Breuil, Epinay-sur-Orge et Vaudimoise, qui décéda le quinzième jour de novembre 1591, et demoiselle Denise de Vitry (de Vigny), sa femme, laquelle trépassa le mercredi 3 juin 1615.*

Il serait à souhaiter qu'une victime aussi illustre n'eût été sacrifiée qu'au bien public, à l'amour de la patrie et à sa fidélité pour son souverain. On serait en droit de combler Brisson d'éloges; mais plus on examine sa conduite, plus on la trouve équivoque dans les motifs qui le déterminèrent à rester avec les scélérats qui le firent périr. Le président de Thou dans ses Mémoires (1) dont la sincérité n'est pas suspecte, donne lieu de penser que l'ambition d'occuper la place de premier président le flatta au point de ne pas négliger l'occasion de la remplir, quoiqu'il ne pût la devoir qu'aux Ligueurs. *Plusieurs, dit ce grand homme, plainquirent davantage la perte que faisait la République des lettres, que celle de l'Etat.* S'il eût été persuadé du contraire, était-il homme à s'exprimer ainsi sans ajouter aussitôt l'Apologie de Brisson, ou quelque correctif équivalent? Loysel dans son curieux Dialogue des Avocats, fait dire à Pasquier, admirateur de Brisson, qu'il avait un jugement sûr en toutes choses, *fort en celle qui l'a conduit à la destinée de son malheur.* Le même Pasquier s'explique encore plus clairement dans ses lettres. Mézeray, après avoir parlé de sa mort, se contente de dire que *cette catastrophe était indigne d'un homme si docte et si excellent, mais qu'elle est ordinaire à ceux qui pensent nager entre deux partis.* Le duc de Nevers regarde sa mort comme un juste jugement de Dieu sur un magistrat qui avait assisté à la dégradation de son souverain, d'Henri III, dont Brisson avait éprouvé la libéralité et l'estime au point d'en être considéré comme le premier homme de l'Etat.

(1) Voyez aussi son Hist., liv. 102, p. 184 et 195, sous l'année.

Mornac dans son petit livre intitulé *Ferix Forenses*, donne de la conduite de Brisson la même idée que M. de Thou. « Il croyait, dit-il, qu'on respecterait la dignité où on l'élevait : » il se trompa ; *exitu nam pessumo, belli fait civilis atra victima*.

On a même été jusqu'à l'accuser d'avoir contribué à la captivité du premier président Achille de Harlay. Le Grain, dans sa Décade de Henri IV, l'accuse ouvertement d'avarice et d'ambition : l'Épithaphe critique qu'il rapporte, faite dans le temps de sa mort par un auteur royaliste et anti-ligueur (1), l'accuse d'un amour excessif de l'argent. Le même le Grain, nous apprend que le premier président de Harlay l'appelait *Barrabas*, au lieu de *Barnabas* qui était son nom de baptême ; et si l'on peut citer l'auteur (2) détestable de l'Apologie de Jean Châtel, où il me paraît que le Grain a pris ce qu'il dit de Brisson, ce magistrat sacrifiait son honneur et sa conscience à l'intérêt et à l'ambition. C'était un homme qui vendait publiquement la justice ; les auteurs de la Satyre Menippée, n'en parlent que comme d'un homme dont il fallait se défier. Enfin on n'a jamais douté de l'attachement qu'il avait pour le duc (Charles) de Mayenne, et de la haute considération qu'avait M. de Mayenne pour Brisson, auquel il confiait ses plus importantes affaires. Ce fut Mayenne même qui vengea sa mort, autant par ressentiment que par politique. Il fit pendre (3) quatre des Seize qui avaient été les auteurs de la mort de Brisson : Louchart,

(1) Je le soupçonne même de Calvinisme.

(2) Cet ouvrage a été attribué au docteur Boucher, Ligueur furieux.

(3) Dix-huit jours après, le prêtre qui le confessa (complice de sa mort), et le bourreau même, furent pendus lorsque le Parlement fut de retour de Tours à Paris, ce qui donna lieu à ces vers de Pasquier qu'on trouve dans la *Satyre Menippée*, t. I, p. 26.

Méchans pendars qui les juges pendés,  
Impunité par-là vous prétendez ;  
Mais vous devez tout le contraire attendre  
Oncques pendard ne put son juge pendre.

commissaire au Châtelet, Emonot, procureur, Améline et Anroux, avocats, furent pendus dans la salle du Louvre (1). Enfin, il me paraît qu'il est difficile de répondre au reproche qu'on fera toujours à la mémoire de Brisson d'avoir dégradé son prince en recevant le serment que le duc de Mayenne fit entre ses mains (2) de *lieutenant-général de l'Etat et couronne de France*. Après ce que j'ai dit, je n'ajouterai point que Pierre Urmeau dont nous parlerons ailleurs, lui dédia les deux Harangues anti-royales et toutes *Ligueuses* à l'occasion du *Serment de la Sainte Union des fidèles catholiques dans le Poitou*. On me répondra que dans les circonstances il eût été dangereux de supprimer de pareilles dédicaces. Mais les eût-on faites aux de Harlay, aux de Thou, aux grands hommes qui se faisaient une loi invariable de leur devoir, et qui désapprouvaient hautement le zèle affreux de leurs concitoyens et leur désobéissance pour leur prince ? Il faut pourtant convenir que l'historien Herrera, qui n'est rien moins que méprisable, dit en parlant de Brisson, qu'il périt pour avoir entretenu des intelligences secrètes avec les ministres d'Henri III, qu'il se rendit odieux aux Seize en conseillant aux Parisiens de traiter avec lui, qu'on surprit des lettres que Brisson écrivait au roi, que les Seize les envoyèrent au

(1) Le supplice des scélérats complices de la mort de Brisson, Larcher et Tardif, donna lieu à cette épigramme d'Antoine Loysel.

*Ista Sacerdotum Themidis, quæ fœda videntur  
Ora tibi, non sunt : sancta sed ipsa Themis.  
Quam conjuratus deformi tollere lætho  
Dum cupiit, jugulum præbuit ipse suum.  
Jam rediviva hâbilem repentens Jove \* nate vigorem,  
Morte suâ Phœnix pulchrior ipse redit.  
Naturæ ; rerum miracula cerne viator,  
Unde datum est vulnus, contigit inde salus.*

C'est-à-dire, que la mort de ces magistrats fut cause de celle des Seize et de la Ligue, qui perdit ses chefs les plus furieux.

(2) Qualité déferée au duc de Mayenne par la Ligue le 27 mars 1589.

(1) Themis.

duc de Mayenne pour recevoir ses ordres ; que ces ordres n'étant point arrivés ou n'étant pas conformes à leur fureur, ils résolurent de se faire eux-mêmes la prétendue justice qu'ils demandaient.

Du côté du mérite littéraire et des grands talens, tous les auteurs, les ennemis même de Brisson, déposent en sa faveur. « Ce président, dit l'auteur de l'Apologie du duc de Mayenne, était reconnu de tout le monde pour le plus rare et le plus capable homme de sa charge qui fut dans le royaume, et peut-être un des premiers de la chrétienté. » Suivant Pasquier dans une de ses lettres, *la grandeur de son jugement n'avait point en lui effacé les fonctions de sa mémoire, ni la mémoire celles de son jugement, ainsi qu'il advient ordinairement que ces deux ne compatissent d'une même balance ensemble, et surtout avait un esprit merveilleusement clairvoyant à bien déchiffrer un procès ; particularités, ajoute-t-il, d'autant plus admirables, qu'il avait petite tête et le front raccourci. J'ai son portrait dans mon cabinet* (1). Brisson d'après ce portrait avait l'air sombre, les traits désagréables, en sorte que j'en crois volontiers du Perron sur l'article de sa figure qu'il traite de *laide*. Pour son éloquence, ce qu'ont fait dire au cardinal, est opposé à tous ceux qui en ont parlé, qui lui attribuent une expression abondante, naturelle et facile, et qui ne lui reprochent qu'une affectation déplacée de paraître tout savoir et d'étaler ses recueils en épuisant la matière (2).

(1) Celui qu'on trouve p. 25 de la *Satyre Ménippée*, t. I, de la dernière édition, me paraît en être la copie. On a omis les vers que je rapporterais.

(2) Si le conte qu'on trouve dans le *Perroniana* est vrai, il affectait aussi un langage obscur, parlant Latin et Grec en Français.

Dans une Harangue qu'il faisait au roi, il se servit du terme d'*indagation*. On lui demanda ce que signifiait ce mot. Il dit qu'il n'avait rien que de très clair, qu'il signifiait *recherche*. Fort bien lui dit-on ; au lieu de dire : *Il faut chercher le roi et la reine*, il faudra donc dire : *Il faut indiquer le roi et la reine*.

(Voyez le *Perronn.*, verbo Brisson ; — les Notes de Ch. JOLY, sur le *Dialogue des Avocats* de LOYSEL.

On lit au bas du portrait dont j'ai parlé, quatre vers : le sens en est fort beau ; l'auteur y compare Brisson à Papinien, et dit que si l'un et l'autre ont malheureusement péri, on a également regretté leur perte. Il me semble que l'expression en est moins claire que le sens ; les voici tels qu'ils sont gravés.

*Viderit effigiem quisquis, Br'ssonij illi  
Picto notus erit, Papiniane, tuus.  
Si fatq' exitium utrisque immatura dedere,  
Pœnituit facti jam satis ipsa sui*

On a imprimé en 1606 in-4°, à Paris, le Recueil de la plus grande partie de ses ouvrages. Il est composé de ceux qui suivent.

- I. *Selectarum ex Jure Civili antiquitatum, libri IV.*
- II. *De Ritu nuptiarum, et Jure connubiorum, libri II.*
- III. *Ad Legem Juliam de adulteris, liber I.*
- IV. *De Solutionibus et Liberationibus, libri III.*
- V. *Commentarius in leg. Dominico, Cod. de Spectaculis, et leg. omnes diles Codice, de Feriis.*
- VI. *Parergon liber singularis.*
- VII. *De Regio Persarum Principatu, libri III.*

Outre ces ouvrages, on a de Brisson :

- I. *De Formulis, et solemnibus Populi Romani Verbis, libri VIII.* Imprimé pour la dernière fois à Mayence en 1649, in-4°.
- II. *De Verborum quæ ad jus pertinent significatione, libri XIX.*  
C'est une espèce de Dictionnaire de droit, qu'on a fondu dans les autres ouvrages de cette nature qui ont suivi (1).

(1) Dans le Dictionnaire de Jean Calvin.



III. *Le Code du roi Henri III*, imprimé à Paris en 1587, et plusieurs fois depuis.

*Notæ in Titum-Livium*, dans l'édition de Tite-Live, publiée par François Modius en 1588, in-fol.

Quelques poésies latines, insérées dans le premier volume du Recueil de Jean Gruther, sous le nom Anagrammatique de *Ranucius Cherus*, p. 708, et dans le Recueil intitulé la *Puce*. Il les composa à Poitiers pendant les Grands-Jours de 1579. La poésie de Brisson est d'un style pur et fort clair, mais je n'y trouve ni la force ni le coloris qui distingue le poète d'avec le prosateur. Il y a de la justesse, de l'esprit, mais peu de cet esprit à qui l'on donne le nom de génie.

On peut voir le catalogue de ces ouvrages avec l'indication des différentes éditions qui s'en sont faites dans les Mémoires du P. Niceron, t. IX.

Je n'ai à ajouter à ce catalogue que les harangues et les plaidoyers de Brisson dont j'ai parlé. Ils se trouvent dans un Recueil imprimé à Paris, in-8°, 1634, sous ce titre : *Recueil des Plaidoyers notables de plusieurs anciens et fameux avocats de de la Cour de Parlement, faits en causes célèbres. Voyez la première partie*, pp. 246, 264, 430, 451, 548.

Le jugement de chacun des ouvrages de Brisson nous mènerait trop loin : cet article est déjà long ; je me contenterai de dire en général que si l'on ne trouve pas dans ses écrits cet ordre, cette méthode qui fait aujourd'hui le premier mérite de nos bons livres, c'est la faute du siècle de l'auteur. Sous les règnes des Valois, étaler une érudition universelle, une lecture vaste, des connaissances qui embrassaient, si j'ose ainsi parler, depuis le cèdre jusqu'à l'hyssope ; posséder toutes les langues savantes, c'était le moyen de se faire un grand nom. Il fallait n'ignorer rien, avoir tout lu, n'importe de quelle façon on s'exprimât. Accabler son lecteur d'observations fort souvent déplacées, de citations grecques, latines, et même arabes ; c'était ce qu'on appelait du savoir. Un livre se soutenait mal sans cet énorme poids de richesses

étrangères, et souvent mal arrangées. Les livres de Brisson ressemblent à ces gardes-meubles où l'on trouve de quoi orner des palais, mais où l'on ne trouve pas un endroit où passer un instant agréable. Ce sont des perles sans lustre, des diamans bruts. Ils n'étaient pas moins estimés. A juger de notre Poitevin d'après les idées de son temps, il était sans difficulté un des plus grands hommes qu'ait eu la France. C'est une source intarissable de choses rares, une carrière de science que tous ses ouvrages. Il possédait la théologie, la jurisprudence, les belles lettres, les langues (1), l'histoire sacrée, la profane. Il savait prodigieusement, et son savoir n'a rien de commun. On ne peut que profiter beaucoup à lire tout ce qu'il a écrit. Son histoire, ou ses matériaux sur l'histoire des anciens Persans, est un de ses plus excellents Recueils. L'Europe fournirait aujourd'hui peu d'hommes assez érudits pour composer un ouvrage si savant. J'ai pensé dire pour réussir si mal.

(Voyez NICERON, t. IX ; — les *Lettres* d'Etienne PASQUIER ; — et les auteurs cités dans le cours de cet article.)

BRISSON (PIERRE) (1590), seigneur du Palais, frère de Barnabé dont nous venons de parler, fut sénéchal de Fontenay-le-Comte. Il épousa Jeanne Bertrand dont il eut plusieurs enfans, et entr'autres Marie Brisson, femme de M. de Sallo de Beauregard (2), aïeul de l'illustre auteur d'un Journal qui a servi de modèle à tous les autres. Il s'en fallait beaucoup qu'il eût le mérite et la science de Barnabé son frère. Il fut longtemps la dupe de Jean de la Haye, dont nous parlerons. Par ce que dit de lui le président de Thou, il

(1) Il avait étudié la langue grecque et même les langues Orientales sous Jean de Maumont, né à Maumont en Limousin, et de cette ancienne maison qui a donné un évêque à l'église de Poitiers, Bertrand de Maumont, mort en 1585. (Voyez l'Ordre Chronologique des Evêques, et Colomès, Gall. Orient., p. 63.)

(2) Jacques Sallo, reçu conseiller au Parlement le 12 juillet 1619, père de Denis, né en 1629. Auteur d'un Journal qu'on regardera toujours comme le modèle de ces sortes d'ouvrages.

paraît que Pierre Brisson qui avait la témérité de vouloir se mêler des affaires les plus importantes, n'en était pas fort capable et n'avait pas à beaucoup près tous les talens qu'il croyait avoir. Le chagrin qu'il eut d'avoir été trompé par la Haye, paraît dans l'ouvrage qu'il publia en 1578. Il fut imprimé à Paris avec privilège, par Jacques Dupuy, à l'enseigne de la Samaritaine, sous ce titre : *Histoire et vrai discours des guerres civiles es-pays de Poitou, Auxais, Xaintonge et Angoumois, depuis l'année 1574 jusqu'à l'édit de pacification de l'année 1576*. Le style en est assez pur pour le temps, les événemens exposés avec intelligence, les intrigues des chefs des troubles, qui furent Jean de la Haye et le fameux la Noüe Bras-de-Fer, bien développées. C'est dans cet ouvrage que j'ai puisé mes Mémoires pour l'article de la Haye ; il a encore publié un *Traité de l'Instruction et Nourriture des Princes*, dédié à Henri III et imprimé en 1582. C'était une traduction de l'ouvrage que l'éloquent Jérôme Osorio, Portugais, évêque de Sylves en Algarve, avait écrit et dédié à Sébastien, roi de Portugal. (*Voyez de Thou, année 1574, La Croix du Maine et Morery*). L'un et l'autre ne parlent que de l'institution du prince qui est bien moins intéressante pour notre histoire que l'autre ouvrage dont nous parlons.

(*Voyez la Préface du Codicile d'Or, petit in-16, imprimé en 1665, p. 42.*)

BRISSOT (PIERRE) (1522), naquit à Fontenay-le-Comte en Poitou, l'an 1478. Son père, célèbre avocat de cette ville, ayant remarqué en lui des dispositions heureuses pour les sciences, n'oublia rien pour les cultiver. Après avoir fait ses humanités dans son pays, il vint à Paris vers l'an 1495 pour y étudier en philosophie. Il y fit son cours sous Villemor, l'un des plus célèbres professeurs de ce temps-là. Il avait de l'inclination pour la médecine. Villemor le détermina à se tourner de ce côté, et s'y fit recevoir lui-même docteur en 1500. Brisson s'appliqua à cette science pendant quatre années, au bout desquelles il enseigna la philosophie dans l'université de

Paris. Il professa pendant dix ans , et se prépara en 1512 à l'examen qu'il avait à subir avant d'être promu au doctorat en médecine. Il reçut le bonnet de docteur en 1514. Il n'était pas homme à suivre l'usage en aveugle. La voie de l'examen lui parut préférable à celle de la coutume ou de l'autorité. Il reconnut que les *Arabes* avaient introduit dans la pratique une infinité de choses opposées à la doctrine d'Hypocrate et de Galien , aussi bien qu'à l'expérience et au raisonnement. Il pensa à rétablir la méthode de ces deux grands maîtres. C'était alors tout ce qu'on pouvait imaginer de plus raisonnable. Il entreprit d'abord d'expliquer les livres de Galien , au lieu de ceux d'*Avicenne* , de *Rasis* et de *Mesué* , qui étaient les auteurs dominans dans les écoles de toutes les universités de l'Europe. Il fit même imprimer à ses dépens un des ouvrages de Galien selon la version , et l'édition de *Laonicenus*. Il l'expliqua si savamment qu'il fit connaître que les médecins *Arabes* n'y avaient rien entendu. L'explication d'un autre ouvrage de Galien , et d'un traité de *Mesué* lui fit voir la nécessité de la connaissance des plantes. Il résolut de voyager pour l'acquérir ; mais avant de quitter Paris , il entreprit de détromper le public d'une erreur invétérée. La pratique constante des médecins , était de faire saigner , dans la pleurésie , non pas du côté où était le mal , mais du côté opposé. Brissot prétendit que cette doctrine était contraire à celle d'Hypocrate et de Galien , une pure invention des *Arabes*. Des pleurésies dangereuses régnèrent à Paris en 1515 et en 1516. Un des élèves de Brissot suivit ses principes avec tant de succès , que le public et plusieurs célèbres Médecins , du nombre desquels fut le docteur *Villemor* , se rangèrent du parti de la doctrine contre laquelle tout le monde s'était d'abord soulevé. Après ce triomphe Brissot pensa à l'exécution de ses projets de voyages ; il passa en Portugal en 1518. Il s'arrêta à *Evora* , où il s'appliqua à la pratique de la médecine. Des pleurésies qui régnaient dans le Portugal lui donnèrent une nouvelle occasion d'y établir sa pratique pour la saignée. Elle réussit à *Evora* comme à Paris ; mais le docteur Français

trouva un adversaire déclaré de sa méthode dans le médecin du roi de Portugal nommé *Denis*. Ce dernier s'imagina qu'un système dont un étranger pouvait passer pour auteur, cessait d'être vrai, parce qu'il ne l'avait pas lui-même trouvé. Eh ! d'ailleurs la vérité, qui paraît avec un air de nouveauté, a-t-elle jamais manqué de contradicteur ? La faculté d'*Evora* se trouva partagée en *brissotiens*, si j'ose ainsi parler, et en *dionysiens*. On convint de s'en rapporter à la décision de l'université de Salamanque ; mais tandis qu'elle travaillait à discuter la question, Denis obtint par son crédit un arrêt qui proscrivit la doctrine de Brissot, et fit défense de la suivre. Cela n'empêcha pas l'université de Salamanque de juger contre le docteur Portugais, et en faveur de Brissot. Les *Dionysiens* en appellèrent vers l'an 1529, au jugement de l'empereur *Charles-Quint*. Ils employèrent auprès du prince tous les moyens que l'ignorance et la malignité d'une basse jalousie purent mettre en usage. La méthode de Brissot, disaient Denis et ses partisans, est dangereuse pour le corps ; c'est en médecine, une hérésie aussi funeste que le Luthéranisme en religion ; elle est le fruit de l'ignorance et de la témérité. C'est même un attentat sur la religion, une véritable impiété. Pendant la chaleur de ces déclamations, il arriva un événement fâcheux à nos *orthodoxes*. Charles III, duc de Savoie, mourut le 16 septembre 1553 d'une pleurésie après avoir été saigné du côté opposé à la *pleurésie*, c'est-à-dire conformément à l'ancienne doctrine. Charles V qui allait condamner Brissot, ne le fit pas ; mais ce médecin n'obtint point les honneurs d'un triomphe complet. Tout ce qu'opéra l'incident de la mort du duc de Savoie, fut que l'affaire resta indécise, et que les poursuites des ennemis de notre Brissot cessèrent. Je parle comme s'il eût encore vécu alors. Mais il n'y avait plus que sa mémoire qui y fût intéressée. Il ne vit que le commencement de la dispute, et mourut à Lisbonne vers la fin de l'année 1522, d'une dissenterie, à l'âge de 44 ans.

Il se disposait à s'embarquer pour les Indes ; il fut regretté des savans médecins, et en particulier du médecin

juif (1) *Amatus Lusitanus*, qui lui devait la connaissance des aromates. Il refusa de s'engager dans les liens du mariage. Il aimait trop une vie dégagée des embarras qui en sont inséparables. Les livres faisaient toute sa passion, et il était si peu intéressé qu'il ne visitait de malades que lorsqu'il n'avait plus d'argent. Lorsqu'on l'appelait pour en visiter quelqu'un, il regardait dans sa bourse, et s'il y trouvait, dit le docteur Moreau, deux *Testons*, il refusait d'y aller. Le seul ouvrage qu'on ait de Brissot est sa réponse à la lettre du docteur Denis sur la saignée dans les inflammations de poitrine, et surtout dans la pleurésie, publiée par le médecin juif Amat, Portugais, son ami, imprimée à Paris en 1525, in-8°, chez Simon de Coline sous ce titre : *Apologetica disceptatio in qua docetur per quæ loca sanguis mitti debeat in viscerum inflammationibus, præsertim in pleuritide*. Cette édition a été omise par Merklin. Le savant René Moreau a fait imprimer ce même traité à Paris, in-8°, en 1622, avec des commentaires, de nouveaux éclaircissemens sur cette matière, et un nouveau traité de sa part sur la pratique de la saignée dans la pleurésie, sous le titre que lui avait donné l'auteur, avec cette addition au titre : *Editio nota Renato Moreau Doctore Medico Parisiensi illustrata, qui dialexin de missione sanguinis in pleuritide subjunctit*. Il y a aussi joint une vie de Brissot fort bien faite qui nous a guidés dans cet article. Dans la liste alphabétique des médecins anciens et modernes qui se trouve dans le traité de *Nobilitate* du savant jurisconsulte Tiraqueau, cap. XXXI, il est ainsi parlé de notre Brissot, pag. 280 de l'édition in-fol. de 1574. *Petrus Brissotus cujus doctus imprimis est liber de venæ sectione in pleuritide, qui primus Gallorum recentiorum docuit venam esse aperiendam à parte effecta*. Apparemment le docteur Moreau ne pensait pas autre-

(1) *Amatus Lusitanus* ou *Amat, Portugais*, est encore fort estimé aujourd'hui. Nous avons les six centuriers de ses Cures, *Curationum Medicinalium*, dont la dernière partie a été publiée à Venise, en 1560, avec un fort bon dialogue sur les plaies de la tête.

ment de cet ouvrage, puisqu'il l'a jugé digne de ses soins et d'une nouvelle édition à laquelle il a joint la vie de l'auteur. Brissot nous apprend lui-même au commencement de son apologie qu'il avait dessein de faire un traité de *Rectitudine Villorum et Fibrarum*. (Voyez les Mémoires de Nicéron, tome XVI, pag. 321 et suiv., la vie de Brissot à la tête de l'édition de René Moreau, et les auteurs cités.)

BROSSIN (GEORGES) (1690), connu d'abord sous le nom de Plassac (1), et depuis sous la qualité de chevalier de Meré (2) était cadet d'une maison du Poitou distinguée par l'antiquité de sa noblesse et par l'éclat de ses alliances, fils d'un seigneur de Meré, chevalier des ordres du roi et de N... de Gombault, fille de Paul de la Tour-Landry, comte de Châteauroux. Du côté maternel il avait l'honneur d'appartenir à la maison de Bourbon-Condé; son éducation fut conforme à sa naissance, son goût perfectionna ce que ses maîtres avaient commencé. Il ne se contenta pas de ce vernis de savoir qui passe souvent pour le savoir même dans un homme de qualité; il s'appliqua avec soin aux mathématiques, aux langues savantes, à la lecture des meilleurs poètes et des plus excellens orateurs de la Grèce et de Rome. Il lisait, dit-il, Platon, Homère, Démosthènes, Thucydide, Cicéron, Virgile, Salluste et César. Les premières années de sa jeunesse furent consacrées au service; son goût ou sa fortune le lui fit quitter. Il se livra aux plaisirs de la cour et à ceux d'une philosophie dont il réduisit tous les principes à ce qu'il appelle *décence de mœurs et de sentimens* (3). Cette *décence* n'est pas fort

(1) Petit bourg de Saintonge dans l'élection de Saintes. Guy Patin lui donne ce nom, tome I<sup>er</sup>, lettre 137, pag. 367.

(2) A quatre lieues de Saint-Maixent, cinq de Niort, dix de Poitiers.

(3) Si l'on consulte ces philosophes à *décences*, ils vous disent que la pureté de leur morale est expliquée par un ancien :

*Non tibi quid liceat, sed quid fecisse decebit*

*Occurat, mentemque domet respectus honesti.*

Mais ils deviennent leurs législateurs en glosant leur texte, et l'on peut dire que toute leur morale se renferme dans ces vers :

doignée d'un *Épicurisme délicat* qui donne le nom de vertu à tout ce qui est consacré par ses caprices. Paris et une jolie maison de campagne aux environs de Poitiers furent les lieux où il fixa son séjour. Dans sa retraite, il composait les Ouvrages dont il enrichissait de temps en temps le public ; à Paris, il recevait l'encens qu'on prodiguait à ses ouvrages, il y entretenait aussi ce goût voluptueux et poli qui régnait dans quelques sociétés dont il était le héros. Il fut lié avec les personnes les plus illustres par leurs talens, et des qualités d'esprit et de cœur qui feront toujours leur éloge chez la postérité. Balzac était son véritable ami, M. le duc de la Rochefoucault, ce génie si juste, si pénétrant, l'auteur des *Maximes*, le connaissait et l'estimait. Pascal, l'auteur de ces *Lettres* qui vivront autant que le bon goût et la fine raillerie subsisteront, le consultait et avait les plus grands égards pour lui. Ménage lui a dédié ses *Observations sur la langue française* ; on peut voir les louanges dont il le comble dans l'épître dédicatoire qu'il lui adresse. Le maréchal de Clérambaud (1), frère de l'évêque de Poitiers, s'étant retiré en cette ville, se dédommageait des agrémens de la cour dans la conversation et le commerce intime du chevalier de Meré. L'unique Ninon le proposait pour modèle à ses élèves ; la marquise de Sablé lui abandonna presque Voiture ; la duchesse de Lesdiguières était son héroïne. Terminons une liste qui ne serait complète qu'en nommant tout ce que la cour et la ville avaient de plus illustre. L'immortelle marquise de Maintenon était une élève du chevalier de Meré, et l'on peut dire qu'il n'avait point eu de maître. Il finit ses jours dans sa retraite à quelques lieues de Poitiers, et revenu de bien des erreurs

- Que tantôt la raison sévère à vos désirs,
- Ne leur permette pas jusqu'au moindre murmure ;
- Que tantôt la raison facile à vos plaisirs,
- Hâte les mouvemens qu'inspire la nature. »

(1) Philippe de Clérambaud, comte de Fallua, fait maréchal de France en 1653 et mort à Paris le 24 juillet 1665. *Vid.* Anselme, maréch. de Fr., sect. 143.



dont il s'était fait une *espèce de système*, il mourut dans un âge fort avancé, vers l'an 1690, et très persuadé, dit M. Michault, de toutes les vérités du christianisme que les lumières de son esprit lui avaient toujours rendues respectables, et que l'exemple de la marquise de Sevret (1), sa belle-sœur, lui rendit aimables et précieuses à son cœur. Ce fut à cette dame qu'il laissa tout son bien : il nous apprend lui-même que sa fortune était très bornée ; il eut quelques procès et vécut avec éclat au milieu de ses créanciers ; la probité et une extrême exactitude dans les devoirs de la société faisaient le fond de son caractère. Il avait le cœur tendre ; mais né pour les douceurs de l'amitié, il ne connut presque point les passions où nous jette l'amour : vif, galant, spirituel, il avait l'art de plaire à tout le monde ; mais tout le monde ne lui plaisait pas ; il n'était guère plus sensible aux charmes d'une belle personne qu'on l'est aux agréments d'une belle campagne, d'un beau jour, de l'émail d'une fleur. Il raisonnait autant en amour qu'un autre en amitié, et dans une maîtresse il aurait exigé toutes les qualités qu'un homme délicat et éclairé exige dans un ami : aussi toutes ses liaisons ont-elles duré, elles n'étaient point exposées aux accidens qui rompent des nœuds formés par le tempérament ou par d'autres rapports que le caprice fait éclipser comme il les fait naître. Né philosophe, et pour pousser plus loin les vérités les plus abstraites du raisonnement, il dissimule toujours ce talent dans ses écrits ; mais avant de les caractériser, indiquons-les. Nous avons du chevalier de Meré ;

1° *Les Conversations du M. D. C.* (de Clérambaud) et du *C. C. M.* (chevalier du Meré), imprimées à Paris chez Claude Barbin en 1669, in-12, et depuis avec un discours sur la *Justesse*, chez Denis Thierry, in-12, 1671. *Ibidem* 1675, in-12. Lyon, in-12, 1677.

(1) Elle avait épousé Charles Yonques son frère utérin. La seigneurie de Sevret est à deux lieues de Meré, à quatre lieues de Lusignan et à neuf de Poitiers, sur la route de Bordeaux.

Ces Conversations occasionnées par le séjour du maréchal de Clérambaud à Poitiers, sont divisées en six parties et regardent principalement l'éducation et les devoirs d'un prince né pour régner.

2° *De la Justesse. Discours à Madame \*\*\**. Il se trouve avec les Conversations dans l'édition de 1672. *Item*, Lyon, 1690, in-12. Dans ce Discours le chevalier de Meré a prétendu démontrer que Voiture était bien éloigné de mériter les louanges que madame la marquise de Sablé, et quelques autres beaux esprits lui donnaient sur la justesse d'expression.

Il est cruellement relancé par madame de Sévigné, qui dans une de ses Lettres (1) dit : « Corbinelli abandonne Meré et son chien de style, et la ridicule critique qu'il fait en collet-monté d'un esprit libre, badin et charmant comme Voiture. Tant pis pour ceux qui ne l'entendent pas. » J'aime la colère de madame de Sévigné. Elle vaut mieux à mon gré que tout l'esprit de Meré. On l'a imité, on l'a surpassé : Voiture n'a guère eu de rivaux.

3° *De l'Esprit. Discours à Madame de \*\*\**. Paris, Thierry, 1677, in-12. Lyon, J.-B. Girin, 1690, in-12, joint à l'ouvrage suivant *de la Conversation. Discours à madame de \*\*\**. M. Michault remarque avec beaucoup de raison que le nom de l'auteur étant désigné dans le privilège par ces lettres initiales M. A. G. C. S. D. M., dont les dernières indiquent les mots de chevalier, seigneur de Meré. Il résulte un nouvel embarras pour le nom de famille du chevalier de Meré, mais les premières ne sont apparemment qu'une légère enveloppe.

4° *Les Agréments. Discours à la même*, joint aux précédens.

5° *Lettres de M. le chevalier de Meré*. Paris, Thierry, in-12, 1682, 2 t. *Ibidem*, 1689. Lyon, 1691.

Ces ouvrages réunis : Amsterdam, 1692, in-12, 2 t.

6° On lui attribue celui qui suit. *Réflexions, Sentences, et Réflexions morales et politiques*. Paris, 1687, in-12.

1) Tom. IV, pag. 331.

7<sup>e</sup> OEuvres posthumes de M. le chevalier de Meré, Paris, 1700, in-8°; la Haye, 1701, in-12.

L'éditeur est M. l'abbé Nadal son admirateur; il y a joint l'éloge très léger et fort peu satisfaisant du chevalier de Meré.

Ces œuvres posthumes sont :

*De la vraie Honnêteté, divisée en deux parties :*

*De l'Éloquence et de l'Entretien.*

*De la Délicatesse dans les choses et dans l'expression.*

*Des Commerces du Monde.* Les pièces qui y sont jointes sont de l'éditeur.

L'ouvrage le plus connu du chevalier de Meré sont ses Lettres. Il faut convenir qu'elles tiendront toujours quelque rang dans notre littérature française. L'esprit qui y brille, la nouveauté des tours, celle des idées; je ne sais quel air original, de vrais agrémens en font encore les délices de bien des lecteurs. On y trouve un air séduisant, quelques expressions vraies, heureuses, qui peignent les pensées de l'auteur avec ce coloris qui leur donne des grâces supérieures à la variété des goûts. Mais le ton analytique et métaphysicien que garde toujours l'auteur est une source d'ennui. Il n'est varié que dans les mots, ce sont toujours les mêmes pensées; une analogie si grande dans les idées et dans les phrases qu'on ne s'aperçoit pas de leur changement. On peut comparer les Ouvrages du chevalier de Meré à ces paysages où les mêmes figures répétées ne diffèrent que dans l'attitude; de vieilles ruines, un torrent, des troupeaux, un berger sous un hêtre en font toujours l'ensemble. On peut ajouter qu'à force de vouloir exprimer avec délicatesse, les traits du tableau échappent, on a de la peine à les apercevoir. Au lieu d'embellir la nature, le chevalier de Meré l'a presque toujours fardée. Accablée d'ornemens, elle disparaît, c'est une coquette qui substitue à des beaux traits du fard et des mouches. Disons-le, l'auteur s'est fait un style et une manière particulière, mais c'est souvent aux dépens de la clarté, du vrai, et même de la pureté de la langue. On devine plus souvent ce qu'il a voulu dire qu'on ne le conçoit nettement. Néologue de profes-

sion, il ne brille qu'auprès de ces gens qui sont toujours disposés à admirer ces tours mystérieux, ces expressions qui flattent l'oreille par le charme imposteur d'un son agréable. Je crois qu'on ne saurait mieux caractériser les écrits du chevalier, qu'en disant de lui ce qu'a dit d'Héraclite, le peintre de la nature, Lucrèce dans ces beaux vers :

(1) *Heracitus inis quorum dux prœlia primus ,  
 Clarus ob obscuram linguam , magis inter inanes ,  
 Quam degravis inter Grajos qui vera requirunt .  
 Omnia enim stolidi magis admiranur , amantque  
 Inversis quæ sub verbis latitantia cernunt ;  
 Veraque constituunt , quas bellò tangere possumus  
 Ausus , et lepido quæ sunt fucata colore .*

Notre siècle infecté de ce mauvais goût n'a vu que trop d'imitateurs du chevalier de Meré, pour ne pas le regarder comme chef de secte ; on doit le mettre à la tête de ces écrivains dangereux qui auront besoin d'un glossaire dans trente ans, et à qui il faut déjà des Œdipes au lieu de lecteurs. Quelle différence de cette manière d'écrire avec ce style (2) noble, châtié, purifié de taches, dégagé d'enflure, et qui ne brille que par des charmes puisés dans le sein de la nature. Le chevalier de Meré avait assez d'esprit pour lire Homère, Platon, Cicéron, Démosthènes et Virgile ; mais il avait le goût assez gâté pour s'ennuyer avec eux. Si l'on l'en croit, Virgile n'était qu'un *versificateur ennuyeux*, Homère plus grand, plus sublime, le rebutait quelquefois *par les choses de mauvais air* qu'il y trouvait. Avec ce tour d'esprit je ne conçois pas trop sur quoi il fondait l'estime qu'il marque pour Montaigne, qu'il lui plaît de faire plus savant que Scaliger ; Montaigne, ce génie libre, élève de la nature et des anciens dont il était le sincère admi-

(1) *Lucret., de Rer. Nat., lib. 1, p. 27 de l'édit. de Seb. Gryphius de 1576.*

(2) *Vid. Petr. Satyricon, pag. 3, au commencement. On peut dire de Meré ce qu'il y dit des déclamateurs de son temps. Primi omnium eloquentiam perdidistis : levibus enim, atque inanibus sonis ludibria quedam excitando, effecistis ut corpus orationis enervaretur, et caderet.*

rateur. On ne saurait trouver plus d'opposition qu'il y en a entre le chevalier de Meré et Montaigne ; l'un ne pense qu'à se faire admirer, l'autre n'est occupé qu'à se faire entendre. Le premier charge tous ses portraits de draperies, le second leur épargne la gaze la plus légère. Montaigne présente souvent autant de pensées que de mots. Meré ne présente bien souvent que des mots. Ceux qui l'ont comparé avec Brantôme en avaient une idée si fausse, qu'elle ne mérite pas de réfutation. Évitant autant qu'il m'a été possible de copier l'excellent Recueil de M. Michault, je me contenterai de dire que le chevalier de Meré fait porter un jugement fort raisonnable de ses Lettres à Jurandon, son procureur. « Dans la haute  
 « pensée, dit-il à M. Gogué (1), que j'avais de mon éloquence,  
 « j'écrivis pour une petite affaire à M. Jurandon, procureur  
 « au parlement. Je n'oubliai rien de tout ce que l'art, le génie  
 « et l'invention peuvent contribuer de plus merveilleux pour  
 « un chef-d'œuvre, et j'ose dire, sans vanité, que la plus  
 « brillante poésie n'eût pas effacé cette lettre; mon procureur  
 « la lut avec beaucoup de plaisir et d'admiration. Mais après  
 « l'avoie lue, voilà, dit-il, une excellente pièce, et je m'é-  
 « tonne qu'on puisse parler si élégamment sans savoir ce  
 « qu'on dit, car je ne comprends que fort peu de chose en  
 « tout ce beau discours, si ce n'est que votre ami m'ordonne  
 « je ne sais quoi, et je le voudrais bien servir. Je ne crois pas  
 « néanmoins que tant de belles paroles ne soient là que pour  
 « se montrer et pour amuser les gens qui sont accablés d'af-  
 « faires. Je veux communiquer cette lettre à quelqu'un qui  
 « soit du palais et de l'académie tout ensemble. Je prierai

(1) Lett. 44, tom. I, pag. 231 et suiv. de l'édition de 1689. M. Gogué était procureur du roi à Saint-Maizent. Voyez la lett. 166, pag. 585. Il était d'une famille ancienne et distinguée par le savoir. Rapin, pag. 78 de ses poésies latines, dans une pièce adressée ad Convivas, dit :

*Et tu, Goguite, gloria vincens patrem,  
 Patrumque, bina Juris olim lumina.*

Ces deux vers nous indiquent trois savans du nom de Gogué.

« M. Patru de me l'expliquer, aussitôt après je ferai réponse à ce gentilhomme. » Si le récit de l'auteur est exact, il prouve qu'il n'observait pas toujours la loi des décences dont il parle si souvent. Pourquoi tant d'art et de finesse dans une lettre à un procureur pour lui parler d'une petite affaire ? Eh d'ailleurs, pourquoi un homme de bon sens, tel que l'était apparemment Jurandon, avait-il besoin d'un interprète tel que le célèbre Patru pour comprendre le sens de cette lettre ? Sans doute les louanges dont on comblait M. de Meré de toutes parts, l'avaient gâté : il était naturellement vain de ses talens ; il en parle sans cesse, vante à tout propos sa science dans les langues, dans les Mathématiques où il avait, dit-il dans une lettre à Pascal (1), découvert des choses si rares que les plus savans des anciens n'en ont jamais rien dit, et desquelles les meilleurs mathématiciens de l'Europe ont été surpris. Il prétend désabuser dans cette lettre Pascal de son attachement pour les Mathématiques, dont toutes les vérités ne valent pas un sentiment. M. Huet a adopté ce système (2) ; tout singulier qu'il soit, il peut trouver des partisans : mais prétendre, comme le soutient Meré (3), que l'amour des lois et de la patrie prouvent un esprit mal fait dans Caton, qu'on doit être injuste par pitié, que César était le plus honnête homme des Romains, qu'Auguste doit être mis à côté de Néron, par la raison qu'il en agit peu galamment avec Cléopâtre, que l'attachement de Scipion aux coutumes de la république marque un esprit étroit et de peu d'étendue. Soutenir, dis-je, ces maximes comme des vérités morales, c'est une singularité qui ne saurait faire honneur au cœur ni à l'esprit d'un auteur. S'il parlait comme il pensait, il pensait mal ; s'il déguisait ses sentimens à ses amis, c'était encore mal penser.

(Voyez parmi les éloges de quelques auteurs français, celui

(1) Lett. 19, pag. 110, tom. I,

(2) Dans sa Démonstration évangélique au commencement.

(3) Lettre 56, pag. 267.

du chevalier de Meré par M. Michault, avocat à Dijon, depuis la page 369 jusqu'à la page 400. Les auteurs qu'il cite, et les Lettres du chevalier de Meré; il s'est peint lui-même dans toutes ses lettres, et presque dans tout ce qui est sorti de sa plume.)

## C

**CAILLEAU (GILLES)** (1565), religieux cordelier de la province d'Aquitaine, paraît dans la Bibliothèque de Duverdier et dans celle de la Croix du Maine, sans que ni l'un ni l'autre aient exprimé le lieu de sa naissance. On voit seulement qu'il a fait quelque séjour à Poitiers en 1547, qu'il y fit imprimer sa Paraphrase sur les Heures de Notre-Dame, volume in-16. La province d'Aquitaine, jointe à ce séjour, et le nom de Cailleau, qui est celui de quelques particuliers de Poitiers, me font croire que Gilles Cailleau était Poitevin. Outre la Paraphrase sur les Heures de Notre-Dame, il est l'auteur des ouvrages qui suivent:

*Le Souverain Gouvernement et Directeur des monarques, rois, princes, communautés, voire, et privées familles décrit au vif au psaume 137, dédié au roi Charles IX, imprimé à Angoulême, in-4°, par Jean de Minières, 1565.*

*Deux Épîtres, l'une de saint Jérôme à saint Ambroise, de la lecture des livres de la Bible, l'autre de saint Basile, de la lecture des livres des Gentils, à Paris, par Vincent Sertonas, 1538, in-16.*

*Les Reconnaissances de saint Clément à saint Jacques, frère de notre Seigneur, contenues en dix livres.*

*L'Histoire des Pérégrinations de saint Pierre, ses disputes contre Simon le Magicien; ensemble les disputes des trois frères chrétiens et philosophes contre leur père, pleines d'innombrables doctrines, tant des moyens, pour de l'athéisme parvenir à la connaissance de Dieu et de l'immortalité de l'âme, que*

de la *Providence divine*, traduites en français par Gilles Caillau, Paris, in-8°, par Jean Poupy, 1574.

(LA CROIX DU MAINE, page 460.)

CAILLER (RAOUL OU RODOLPHE) (1619), était d'une très bonne famille de Fontenay-le-Comte, dans laquelle le célèbre André Tiraqueau et Nicolas Rapin avaient pris leurs femmes. Dans l'ancien Procès-Verbal de la Coutume de Poitou réformé en 1514, on trouve un *Artus Cailler*, lieutenant particulier au siège de Fontenay-le-Comte. Celui dont nous parlons était neveu de Rapin. Il n'a tenu qu'à M. l'abbé Goujet de se décider sur ce degré de parenté, au lieu de le faire d'une manière douteuse, mais fausse (1), beau-frère de Rapin. Il n'avait qu'à lire l'épître dédicatoire adressée au roi Louis XIII, qui précède le recueil des vers mesurés de Rapin, dont Cailler a procuré l'édition, il aurait vu que l'éditeur fait gloire d'être avec le même zèle que l'auteur son oncle, le très humble et très fidèle sujet de Sa Majesté. Suivant les apparences, Cailler naquit à Fontenay. La Croix du Maine qui lui donne un assez bon article (2), m'apprend qu'il suivit d'abord le barreau au parlement de Paris, et qu'il était encore fort jeune en 1584 : *quoique déjà fort docte, et versé en la poésie française, grecque et latine*. On trouve dans le recueil intitulé la *Puce de mademoiselle des Roches*, quelques pièces de vers signées *Cailler*, ce qui sert de preuve, que dès l'année 1579 il était déjà poète (3), et qu'il se trouva aux Grands-Jours de Poitiers. Ses ouvrages, suivant le catalogue qu'en donne La Croix du Maine, sont :

1° *Discours du Rien en prose*. C'est suivant les apparences, l'imitation du *Nihil* de Passerat (4), publiée par Philippe

(1) Bibl. française, tom. XIV, pag. 133.

(2) Il ne paraît pas que M. l'abbé Goujet l'ait consulté.

(3) Il parle dans ces vers comme un jeune poète qui pourra mieux réussir. Voyez la *Puce* des Grands-Jours, dans le recueil intitulé, *Jeunesse de Pasquier*, pag. 637 et suivantes. Il y a 24 stances et un sonnet.

(4) M. l'abbé Goujet qui parle de cette imitation, ne nous dit rien qui en fasse connaître l'auteur, non plus que celui de l'*Eloge de tout*, qu'il se



Girard en 1587, et à laquelle Girard a joint l'*Eloge de quelque chose*.

2° Une traduction de quelques *Traités de Julien David du Perron*, père du Cardinal.

3° *Discours de l'Ombre*.

4° *Discours du Quatre*.

5° *Discours de l'Amour de soi-même*.

6° Et quelques poésies françaises non imprimées, qui consistaient, suivant le même La Croix du Maine dans un poème intitulé, *le Chat*, un autre du *Passereau*, et celui des *Avetes*, c'est-à-dire des *Mouches à miel*.

Outre ces pièces dont les titres nous annoncent une imagination vive et délicate, je trouve une élégie de Rodolphe Cailler d'environ 300 vers à la page 226 et suiv. du dernier volume des poésies de Ronsard, dans le Recueil des pièces faites sur sa mort, intitulé *Tumulus Ronsardi*, de l'édition in-12, de 1587. A juger des autres poésies de Cailler par cette élégie, il y avait de la noblesse et beaucoup de feu dans ses idées. Il eût même réussi, si au lieu d'être l'imitateur servile du style et de la manière de Ronsard, il eût préféré des beautés vraies, simples et naturelles à l'enflure, à l'érudition déplacée, au *gigantesque* de son modèle. Mais le moyen de résister au torrent et de ne pas sacrifier au goût passager, mais dominant de son siècle? La pièce de Cailler commence par ces vers :

Pleurons, pleurons Ronsard : tous les poètes pleurent ;  
Mais plutôt par sa mort tous les poètes meurent.

contente de mépriser comme des bagatelles peu dignes d'attention. Mais si dans la littérature on méprise tout ce qui n'a pas un objet sérieux, que deviendra-t-elle? Que deviendra le *Moineau de Catulle*? Que deviendront les *Odes d'Anacréon*, celles de *Sapho*, toute l'antiquité galante, tout ce qu'on appelle élégant badinage? C'est prendre les choses sur un ton trop moral. J'aimerais autant dire comme Malherbe, en parlant du Diophante du savant Meziriac; cet ouvrage fera-t-il diminuer les *dénrées*? Voyez la Bibl. fran. de M. l'abbé Goujet, tom. XIV, pag. 119.

Après avoir fait son éloge , il dit :

Les Muses et l'Amour le pleurent avec nous ,  
Les Muses et l'Amour n'avaient rien de plus doux.

Cela est naturel , et pourrait mériter notre approbation. On trouve plusieurs autres vers aussi bien tournés ; mais on y trouve aussi cette tirade très digne des poètes les plus enflés de la Pléiade.

Mais bons Dieux ! qu'est-ceci ? je sens faillir ma voix ,  
J'ai le cœur étouffé , j'ai l'estomac pantois.  
Je rougis , je pâlis , je tremble , je forcène ,  
Mon corps est tout en eau : mon âme n'est pas saine.  
J'ois Parnasse trembler ; je vois le double mont  
Séparer ses deux chefs , je vois tourner en rond  
Les champs et les forêts , je vois comme il me semble ,  
Les flambeaux de la nuit s'élever tout ensemble ;  
Je vois dedans les Cieux le triste Délion ,  
Cacher son chef doré , je vois . . . je ne vois rien.

Tout cela n'est dit que pour venir à l'éloge du cardinal du Perron , *et si l'auteur voyait qu'il ne voyait rien*, le lecteur étonné de ce délire prétendu poétique et en effet ridicule , peut bien en dire autant.

Cailler se distingua par son zèle pour la mémoire de Nicolas Rapin , son oncle. Il en a géminé les preuves. La première qu'il en donna fut de rassembler tous ses vers mesurés , c'est-à-dire ceux où Rapin ayant égard à la prosodie , et peu ou point du tout à la rime , avait voulu transmettre dans notre langue le génie des langues grecque et latine. Cailler dédia le Recueil de ces vers à Louis XIII l'année même qu'il monta sur le trône. Rapin les avait , dit-il , dédiés à Henri IV. Il ne pouvait leur choisir un plus illustre protecteur. Il convient que c'est un nouveau genre d'écrire qui n'avait pas fait fortune , mais il espère que sous le règne du monarque auquel il le dédie , il aura plus de partisans : il s'est trompé. Cette Epître dédicatoire est d'un style assez

pur pour le temps. L'auteur s'y développe en peu de mots, tout y est noble et précis.

Les autres preuves du zèle de Cailler pour le nom de son oncle, se tirent des vers qu'il a faits à sa louange. L'Épître est suivie d'un *Sonnet au roi* en vers rimés, et d'une autre pièce de 80 vers alexandrins adressée à Henri IV en faveur des vers mesurés. On y trouve un bel éloge de ce monarque et du dauphin Louis XIII. Quelques pages après, est une Ode saphique rimée et mesurée. De tous les *modes* imités des Latins et des Grecs, c'est celui qui paraît le moins éloigné du génie de notre langue ; mais la quantité jointe à la rime, augmente les difficultés et la gêne, et donne, malgré tous les soins et l'art du poète, un air dur et gothique à la versification. Le lecteur en jugera par ces stances de l'Ode dont je viens de parler. Cailler s'adresse à son oncle, et dit :

Si le sang t'émeut, donne moi que mon vers  
Comparable aux tiens raisonne entre les airs,  
Et que les beaux tous calabrois me soient *or* (1)  
Un riche renfort.

J'ai le cœur hardi, bouillant, et de beau sang :  
Quelque jour mon Luth fera voir à son rang,  
Qu'il ne craint l'effort de la Muse sans art  
Sous ton étendard.

Parmi les vers faits sur la mort de Rapin, on trouve encore une Ode du même Cailler en vers mesurés alcaïques : sa poésie ressent l'étude ; on y reconnaît encore le génie grec et latin qui défigure presque toutes les poésies de ce siècle dont Philippe Desportes commença à reconnaître le faux, et que Malherbe a banni tout-à-fait de notre poésie.

Dans l'Académie des poètes français publiée en 1599, se trouve une pièce galante de Cailler, où il prend le nom de Caliante, c'est-à-dire *belle fleur* ; cela a fait penser avec beaucoup de raison, me semble, à M. l'abbé Goujet (2), qu'on

(1) A présent.

(2) *Bibl. Franç.*, t. XIV, p. 134.

doit lui attribuer les *infidèles fidèles*, fable bocagère (c'est-à-dire pastorale), de l'invention du pasteur Caliante, imprimée en 1606. Je n'ai point vu cette pièce. Suivant le bibliographe que je viens de citer, elle est dédiée à Charles Maillé, comte de Carman. C'est une fable compliquée où le poète qui s'embarrasse dans la narration, cherche à se tirer d'affaire par la voie des enchantemens ou par quelque métamorphose. Elle est citée par M. de Beauchamps et par l'auteur de la Bibliothèque des Théâtres, sous ce titre : les *Infidèles fidèles*, par le pasteur Caliante ou F. Z. D. B., en 1603. Lettres qui jettent dans un nouvel embarras, n'ayant rien de relatif, à ce qu'il paraît, au nom ni à la patrie de Rodolphe Cailler. On trouve dans les délices de la poésie française, *Recueil* imprimé en 1620, plusieurs poésies du feu sieur Cailler; donc il était mort quelque temps avant.

(Voyez ce Recueil, depuis la p. 956, jusqu'à la p. 964; — LA CROIX DU MAINE; — les *Poésies* de Nicolas RAPIN, édition de 1610, in-4°; — les *Œuvres* de RONSARD, t. X, in-12, de l'édition de 1687; — *Bibliothèque des Théâtres*, v° *Infidèles*; — la *Bibliothèque Française* de M. l'abbé GOUJET, aux lieux cités; — et la *Puce des Grands-Jours*, p. 637 et suiv.)

CAILLER (SUZANNE) (1619), sœur de Raoul Cailler (1) dont je viens de parler et nièce de Nicolas Rapin, a tenu sa partie avec distinction parmi ceux qui ont chanté les louanges de cet illustre Poitevin. Je préférerais même sa poésie à celle de son frère; il y a de la vivacité, de la noblesse, et une belle imagination: on trouve une Ode ou des Stances sur le trépas de son oncle, qu'on lit encore avec plaisir. On en jugera par quelques strophes:

Donques Rapin est mort, et la trouve neuvaïne,  
Qui plonge par neuf mois son corps dans l'Hypocrène,

(1) Et non pas sa fille ou simplement sa parenté, comme le dit M. l'abbé Goujet.

N'a pu l'en garantir ?  
 Hélas ! qu'attendons-nous ayant suivi la trace ,  
 Et courtoisé longtemps ces filles du Parnasse ,  
 Si non qu'un repentir.  
 Leur discours affecté qui charme nos oreilles ,  
 Faciles à tromper , nous promet des merveilles ,  
 Si nous suivons leurs pas.  
 Le Ciel pour notre esprit est le moindre partage ,  
 Nous sommes immortels , et notre bel ouvrage  
 Est exempt du trépas. . . . .  
 Bel esprit abusé sous l'erreur du mensonge ,  
 Dont le corps méprisé , pour embrasser un songe ,  
 Gît au tombeau reclus ;  
 Qu'il est vrai ce qu'on dit , qu'aussitôt que la vie  
 Par un destin fatal des Parques est ravie ,  
 Ne se reflète plus !  
 Las ! si pour avoir pris la vertu pour son guide ,  
 On évitait les traits de la mort homicide ,  
 Comme ont chanté ses sœurs ,  
 Nous te verrions encore d'une harmonie douce ,  
 En mariant ta voix aux accords de ton ponce ,  
 Nous combler de douceurs.  
 Nous verrions de ton Luth l'admirable cadence  
 Etonner l'univers , et promettre à la France  
 Un renom immortel.  
 Nous verrions un essaim d'une vive jeunesse  
 Sur les vieux monumens de Rome et de la Grèce ,  
 Te dresser un autel. . . . .

Je crois que le lecteur sur cet échantillon pensera que la nièce n'était pas indigne de l'oncle. J'ignore son sort.

CAILLET (PIERRE) (1620), avocat au présidial, et docteur régent de la Faculté de Droit de Poitiers, y naquit d'une très bonne famille. Jean Caillet, avocat, en était maire en 1554, temps où la mairie était un emploi très important par la circonstance des affaires, et, dès l'an 1504, René Caillet (1) était abbé de Montier-Neuf. Celui dont nous par-

(1) René Caillet, abbé de Montier-Neuf, successeur de Louis de Rochechouard, mourut dans l'abbaye de Montier-Neuf, où il est inhumé dans l'aile qui fait face à la nouvelle sacristie. On y voit son épitaphe en

lous s'étant appliqué à joindre l'usage à la théorie du Droit , fit imprimer en 1619 un Discours latin , où il prouve la nécessité de l'union de la jurisprudence française avec la romaine dans l'école même. Je n'ai pu trouver ce petit ouvrage , et je n'en parle que d'après Jean Umeau dont voici les termes : *Pictaviensis Schola jampridem legum explicationibus juris gallici particulas inserendi morem observat , ut publicè testatus est olim D. Cailletus Antecessor , recitatâ super hoc argumento solemniter oratione , Typis quæ mandata anno 1619.* Le jeune Ranchereau le traite d'avocat du premier ordre et même d'excellent poète dans une pièce de vers qu'on trouve à la p. 49 de ses poésies. Voici les premiers vers :

*Petre candidior decor Phalangis ,  
Totis artibus imbibi furorem  
Quo tu Pegasidas favente , quæris ,  
Quo tu bicipitem petis recessum ,  
Quo tu carmina perfurente fundis.  
Et Cantus rectas amœniores ,  
Quo tu versiculo benigniori  
Hinc illincque novem advocas Sorores.*

Dans un manuscrit de la bibliothèque léguée par M. Riparfont à l'Ordre des Avocats , on trouve différens Traités de Pierre Caillet , sur le Droit civil et canonique.

caractères gothiques et en assez mauvais vers. La voici telle que je l'ai copiée sur le lieu. Elle ne se trouve point dans le *Gallia Christiana*.

(\*) *Hic ante jacent antistitis ossa Renati  
Caillieti geniti sanguine Chizeio  
Qui terris quondam , celso nunc regnat Olympo ;  
Nam fuit hic magno præditus ingenio.  
Consillio Clarus , servatis legibus auxis  
Claustro Monasterii , rexit et ille novi.  
Occubuit Junii decimo , jam quinque peractis  
Imperii lustris , nunc (\*\* tenet) astra poli*

(\*) *Ex vivo illis.*

(\*\*) *Pejorata se mot oculis.*

CARRÉ (JEAN) (*Carræus*) (1666), Poitevin, et, suivant les apparences, de la même famille que François Carré, médecin, dont il est parlé dans les articles de Contant père et fils, naquit dans les erreurs du calvinisme, dont il a été un des plus savans défenseurs. Il fut longtemps ministre, et l'était encore à Châtellerault en 1630 et même plus tard : il s'attacha à la langue sainte. Colomiès qui parle de lui dans son *Gallia orientalis*, dit que Carré, étudiant à Genève en 1605 (1), y fit imprimer des vers hébreux sur la mort de Théodore de Bèze. *Il a publié quelques ouvrages en français, dit le même Colomiès, et je les ai lus autrefois avec beaucoup de plaisir et d'attention. Le savant M. Charles, ministre de Châtelleraud, continue-t-il, m'a appris que Carré avait fait des vers hébreux sur la mort de Moïse Amirault* (2). *Il était alors âgé de 82 ans, et j'ai vu depuis ces vers à Poitiers, écrits de la propre main de Carré dans le cabinet de M. Gousset. (Vid. Gallia orient., page 228, de l'édition in-4° de 1665).*

CHAMBES (NICOLAS OU COLETTE DE) (1472), fille du seigneur de Chambes-Monsoreau et d'une dame de l'ancienne maison de Chabot en Poitou, eut l'honneur d'entrer dans l'une des plus grandes maisons de France par le mariage qu'elle contracta avec Louis d'Amboise, vicomte de Thouars, prince de Talmond, etc. L'épouse n'avait d'autre dot que beaucoup de mérite, une beauté touchante, et l'art de plaire plus rare et plus touchant que la beauté. Elle perdit son époux, dont elle n'eut point d'enfans, le dernier jour de février 1469, suivant Jean Bouchet. Charles, duc de Guyenne, frère de Louis XI, eut occasion de voir la belle veuve. Elle était encore jeune, elle fit une impression vive sur le cœur du prince. Il l'aima : « *C'était*, dit Bouchet dans son style naïf, *à plus pour ses grâces et vertus, que pour sa beauté ; car elle savait à éloquentement parler, et plus élégamment écrire en prose et rithme. à voire jouer de tous instrumens musicaux.* » Quoi que dise Jean

(1) Théodore de Bèze, mort le 13 octobre 1605.

(2) Arrivé en 1684.

Bouchet du motif de l'attachement du duc de Guyenne et des vertus de Colette de Chambes, l'histoire ne laisse pas de nous apprendre que de cet amour prétendu platonique, sont nées deux filles naturelles (1). Le prince, devenu son amant, devint son protecteur. Elle avait besoin de son crédit contre les persécutions des enfans du premier lit de Louis d'Amboise et de Marie de Rieux (2), et en particulier contre Louis I<sup>er</sup> de la Trimouille qui avait épousé Marguerite d'Amboise qui devint l'héritière de cette maison; Charles venait d'avoir la Guyenne en apanage. Louis XI son frère la lui avait cédée par le traité de 1469. Il offrit à la belle de Chambes une retraite agréable à Saint-Sever. Mais elle ne jouit pas longtemps de l'éclat dangereux de sa faveur. La vie du prince et la sienne eurent le même terme. Charles en passant par Saint-Jean-d'Angély s'était lié avec l'abbé de Saint-Jean, Faure Versoris, natif de Dauphiné. *Un jour, dit Bouchet, que le duc de Guyenne goûtoit avec ladite de Monsoreau, audit lieu de Saint-Sever, ledit abbé de Saint-Jean-d'Angély para une pêche qu'il donna à ladite dame de Monsoreau pour boire, dont elle mangea la moitié, et ledit duc de Guyenne l'autre en mauvaise heure; car bientôt après, ladite Monsoreau alla de vie à trépas, et ledit ne fit depuis son profit, et l'an 1472, le douzième jour de mai mourut à Bourdeaux.* L'empoisonneur, poursuivi par les amis du duc de Guyenne, fut mis en prison dans la tour de Nantes où la foudre, qui tomba sur cette tour, l'écrasa.

Les talens et l'esprit cultivé de la demoiselle de Chambes, qui savait *eloquemment parler, et plus élégamment écrire en prose et en rithme*, son origine poitevine et son mariage avec le dernier des vicomtes de Thouars de la maison d'Amboise, m'ont paru lui assurer un rang parmi les savantes Poitevines dont

(1) Jeanne, morte religieuse de l'Ordre de Saint-Dominique, et N., première femme de François de Volvire, seigneur de Ruffec, qu'elle épousa en 1490.

(2) Fille de Jean III du nom, sire de Rieux et de Rochefort, maréchal de France. (Voyez ANSELME, *Maréchaux de France*).



j'ai rassemblé les noms. J'emploie toujours avec plaisir ceux des personnes extraordinaires, qui ont fait honneur à leur sexe par d'autres charmes que ceux d'une beauté passagère.

(Voyez les *Annales d'Aquitaine* de JEAN BOUCHET, quatrième partie, pag. 276 et 278 ; — D'ARGENTRÉ, *Histoire de Bretagne*, page 1009 ; — LE P. ANSELME, *Histoire des grands Officiers*, *Liste des Maréchaux de France*).

CHARLES VII (1461), roi de France, doit être regardé comme le restaurateur des arts et des lettres dans le Poitou par l'établissement d'une Université qui a été longtemps l'une des plus célèbres de la France. En établissant le siège de son parlement à Poitiers (1), il ne donna pas moins d'éclat à cette grande ville. On y vit briller par la présence de cette compagnie l'éclat le plus vif et le plus pur de la majesté royale depuis 1423 (2) jusqu'en 1436, temps auquel il semblait que Paris se refusait pour ainsi dire à cet honneur. Cette époque servit encore à faire naître à Poitiers le goût des lettres et de la jurisprudence. La province qui doit un rang à Charles VII parmi ses comtes et ses souverains, ne saurait donc lui en refuser un parmi ses savans. Quand la qualité de protecteur ne suffirait pas, peut-on lui contester celle de génie orné, poli par le savoir : Né au milieu des guerres civiles, dans le trouble des armes, il eut peu de momens à donner à l'aménité des muses. Mais son goût n'était pas oisif. Il suffisait d'avoir le titre de savant pour être bien reçu du monarque. Jean de Brégnny, Germain de Tribonville, Jean de Builhon, Simon de Phares, Philelphe, Gerson, Juvenal des Ursins, Jean Charretier en sont des preuves. Le roi passait avec eux tous les momens que les affaires lui laissaient libres. Il allait plus loin, il se chargeait de l'éducation de ceux dont les dispositions promettaient de répondre à ses soins. Guillaume Charretier, qu'on vit dans la suite évêque de Paris et professeur en droit

(1) En 1423.

(2) La fête de saint Hilaire est chônée au palais à Paris, depuis ce long séjour du parlement à Poitiers.

dans l'Université de Poitiers, fut un de ses élèves, Martial d'Auvergne n'a pas oublié cette circonstance ; c'est ainsi qu'il s'exprime en son style :

Le feu bon roi ému de bonne colle,  
Tenait des clerks et Boursiers à l'école,  
Et fut jadis son écolier premier  
Le bon évêque de Paris Charretier.  
Ses ennemis même si le louaient  
Des saiges clerks qui auprès lui étaient:  
Car il avait toujours en compagnie  
Gens fort prudens et pleins de prud'homie.  
Et s'il savait un homme d'excellence,  
Expert en lettre, en clergie (1) et science,  
Le retenait et faisait conseiller.  
Qui cause était de faire travailler.  
Beaucoup de gens à savoir et apprendre.  
*Science, alors, se faisait moult vendre.*

Outre l'Université de Poitiers qui lui doit son établissement, il ajouta à celle d'Angers l'étude de la théologie et le droit civil, Caen lui doit aussi la sienne. Ce fut ce prince qui réunit le comté de Poitou à la couronne pour y demeurer inséparablement attaché par ses lettres de l'an 1436. Il naquit à Paris le 22 février 1403, vint à la couronne le 22 octobre 1422, et mourut à Mehun-sur-Yerre le 22 juillet 1461, en sorte que le 22 a été un jour fatal qui a servi d'époque aux trois circonstances qui ont partagé sa vie. Il est l'auteur de cette fameuse loi connue sous le nom de Pragmatique-Sanction, publiée à Paris le 13 juillet 1438.

CHASTEIGNIER (RENÉ) (1565), pronotaire du Saint-Siège, abbé commendataire de la Merci-Dieu et de Nanteuil en Vallée, prieur de l'église séculière et collégiale de Saint-Georges-de-Rex et d'Alloüe, fut le quatrième fils de Guy Chasteignier, seigneur de la Rocheposay, échanson ordinaire des rois Louis XI et Charles VIII et de Madeleine Dupuy,

(1) Mots synonymes.

j'ai rassemblé les noms. J'emploie toujours avec plaisir ceux des personnes extraordinaires, qui ont fait honneur à leur sexe par d'autres charmes que ceux d'une beauté passagère.

(Voyez les *Annales d'Aquitaine* de JEAN BOUCHET, quatrième partie, pag. 276 et 278 ; — D'ARGENTRÉ, *Histoire de Bretagne*, page 1009 ; — LE P. ANSELME, *Histoire des grands Officiers*, *Liste des Maréchaux de France*).

CHARLES VII (1461), roi de France, doit être regardé comme le restaurateur des arts et des lettres dans le Poitou par l'établissement d'une Université qui a été longtemps l'une des plus célèbres de la France. En établissant le siège de son parlement à Poitiers (1), il ne donna pas moins d'éclat à cette grande ville. On y vit briller par la présence de cette compagnie l'éclat le plus vif et le plus pur de la majesté royale depuis 1423 (2) jusqu'en 1436, temps auquel il semblait que Paris se refusait pour ainsi dire à cet honneur. Cette époque servit encore à faire naître à Poitiers le goût des lettres et de la jurisprudence. La province qui doit un rang à Charles VII parmi ses comtes et ses souverains, ne saurait donc lui en refuser un parmi ses savans. Quand la qualité de protecteur ne suffirait pas, peut-on lui contester celle de génie orné, poli par le savoir : Né au milieu des guerres civiles, dans le trouble des armes, il eut peu de momens à donner à l'aménité des muses. Mais son goût n'était pas oisif. Il suffisait d'avoir le titre de savant pour être bien reçu du monarque. Jean de Brégný, Germain de Tribonville, Jean de Builhon, Simon de Phares, Philelphe, Gerson, Juvenal des Ursins, Jean Charretier en sont des preuves. Le roi passait avec eux tous les momens que les affaires lui laissaient libres. Il allait plus loin, il se chargeait de l'éducation de ceux dont les dispositions promettaient de répondre à ses soins. Guillaume Charretier, qu'on vit dans la suite évêque de Paris et professeur en droit

(1) En 1423.

(2) La fête de saint Hilaire est chômée au palais à Paris, depuis ce long séjour du parlement à Poitiers.

dans l'Université de Poitiers, fut un de ses élèves, Martial d'Avvergne n'a pas oublié cette circonstance ; c'est ainsi qu'il s'exprime en son style :

Le feu bon roi ému de bonne colle,  
Tenait des clercs et Boursiers à l'école,  
Et fut jadis son écolier premier  
Le bon évêque de Paris Charretier.  
Ses ennemis même si le louaient  
Des sages clercs qui auprès lui étaient ;  
Car il avait toujours en compagnie  
Gens fort prudens et pleins de prud'homme.  
Et s'il savait un homme d'excellence,  
Expert en lettre, en clergie (1) et science,  
Le retenait et faisait conseiller.  
Qui cause était de faire travailler.  
Beaucoup de gens à savoir et apprendre.  
*Science alors se faisait moult vendre.*

Outre l'Université de Poitiers qui lui doit son établissement, il ajouta à celle d'Angers l'étude de la théologie et le droit civil, Caen lui doit aussi la sienne. Ce fut ce prince qui réunit le comté de Poitou à la couronne pour y demeurer inséparablement attaché par ses lettres de l'an 1436. Il naquit à Paris le 22 février 1403, vint à la couronne le 22 octobre 1422, et mourut à Mehun-sur-Yerre le 22 juillet 1461, en sorte que le 22 a été un jour fatal qui a servi d'époque aux trois circonstances qui ont partagé sa vie. Il est l'auteur de cette fameuse loi connue sous le nom de Pragmatique-Sanction, publiée à Paris le 13 juillet 1438.

CHASTEIGNIER (René) (1565), pronotaire du Saint-Siège, abbé commendataire de la Merci-Dieu et de Nanteuil en Vallée, prieur de l'église séculière et collégiale de Saint-Georges-de-Rex et d'Alloüe, fut le quatrième fils de Guy Chasteignier, seigneur de la Rocheposay, échançon ordinaire des rois Louis XI et Charles VIII et de Madeleine Dupuy,

(1) Mots synonymes.

fille de Louis Dupuy, de la très ancienne maison Dupuy, descendant par les femmes de la maison royale de France (1). La noblesse de la maison des Chasteignier, distinguée dès le commencement du onzième siècle, alliée par d'autres mariages aux maisons d'Angleterre et de Castille, est connue de tous ceux qui ont quelque notion de la haute noblesse de France. Notre René joignit au lustre du sang, celui des lettres dans leur naissance sous le règne de François I<sup>er</sup>. Il fit imprimer à Paris, dit André Duchêne (2), que je suis, par Poncet-le-Preux, en 1533, les Commentaires de saint Anselme, sur les Epîtres de saint Paul, auquel il ajouta ses notes particulières. Il avait trouvé cet ouvrage manuscrit dans la bibliothèque de la Merci-Dieu (3). Il le dédia à Gabriel de Grammont, cardinal et évêque de Poitiers. En 1548, il composa un Discours latin, adressé à Anne duc de Montmorency, pair et connétable de France. Il y rapporte ses plus célèbres actions. C'est l'éloge de ce héros. Il n'a point été imprimé. Il mourut l'an 1565, le 9 mars, et fut inhumé dans l'église de la Merci-Dieu, sur Gartempe, avec cette épitaphe.

*Renatus Chasteignier, hujus Monasterii olim Abbas, cujus anima, Dei misericordia, cum beatis quiescat in cœlis, amen, si placeat: ab humanis altissimo permittente, migravit anno salutis nostræ MDLXV, die IX mensis martii.*

(Voyez l'*Hist. général. de la maison de Chasteignier* par ANDRÉ DUCHÊNE, Paris, 1634, pag. 211; — *Athenæum ligustic.*, p. 488).

(1) L'ordre généalogique m'a déterminé à placer ici les savans de cette maison sans en interrompre la suite.

Voir l'*Hist. de la maison de Chasteignier* par Duchêne, livre III, p. 205.

(2) Pag. 211.

(3) Abbaye de l'ordre de Cîteaux en Poitou, près de la Rocheposay, il y a eu de très rares manuscrits, et il peut encore s'y en trouver quelques-uns.

CHASTEIGNIER (ROCH) (1562), second fils de Jean Chasteignier, seigneur de la Rocheposay, et de Claude de Montkon (1), héritière des seigneuries de Touffou, de Talmond, d'Abain et autres, de l'ancienne maison de Montléon qui possédait de très grandes terres en Poitou, naquit à Touffou, le 7 février 1527; on lui donna sur les fonds de baptême le nom de René qu'il quitta depuis à la confirmation pour celui de Roch. Comme il n'était pas l'aîné (2) il prit le nom de Touffou. Il montra dans sa première jeunesse une inclination noblement partagée entre le savoir et la valeur, *il se délectait, dit l'auteur* de son oraison funèbre (3), *à voir et lire livres de toutes langues*; il voulut aussi joindre l'utile instruction des voyages à celle des livres; il parcourut presque toute l'Europe dans ce dessein. Il ne perdit aucune occasion de signaler son courage sous François I<sup>er</sup>, Henri II et François II. Henri II récompensa ses services de la charge d'échanson de monseigneur le Dauphin, depuis François II. En 1551, il passa en Italie, pour la guerre de Parme et de la Mirandole où il entra, et fit des prodiges de valeur. Il y reçut plusieurs plaies et resta boiteux d'un coup de mousquet à la jambe; le roi à son retour lui donna la charge d'écuyer de son écurie. Il se trouva en 1554 à la bataille de Renty en Artois, et y eut un cheval tué sous lui. En 1555, il défit les secours que les Espagnols voulaient faire entrer dans *Vulpian* en Piémont; et fut la cause de la prise de cette place. Il obtint le 18 août de la même année la compagnie de cent cheval-légers qu'avait commandé le baron d'Aussun. Il reçut encore un coup d'arquebuse à la cuisse au pont d'Esture; la récompense fut un office de gentilhomme ordinaire de la chambre avec 1200 liv. d'appointement sur l'état, et 1200 liv. de pension. Étant allé en Piémont en 1556, il fut pris dans une sortie qu'il fit contre

(1) Décédée en 1564.

(2) Claude porta le nom de la Rocheposay. Ainsi Ronsard qui l'appelle *fils aîné de M. de la Roche de Posé*, se trompe.

(3) Pag. 117, des Preuves.

les Espagnols qui se disposaient au siège d'Ascoli au mois de juillet 1557. Le duc d'Albe auquel il fut présenté fut inexorable pour sa rançon. Il fut d'abord renfermé dans le château de *Laquilla*, ensuite en celui de Naples, et de là dans le château de Milan. Il y demeura trois ans prisonnier. *Pendant sa captivité, dit Duchêne (1), il s'amusa à faire des vers en français et en espagnol, dont il a laissé un livre.* Il s'évada de sa prison, contre toutes sortes d'apparences, par adresse et à la faveur d'un habit déguisé, vers le mois de novembre 1559. On trouve dans Duchêne la relation qui fut faite de cette évasion, p. 280 et suivantes. Elle mérite d'être lue. Sa liberté fut suivie de sa mort qui arriva devant la ville de Bourges en 1562, d'un coup de mousquet qu'il reçut à une batterie du côté de Saint-Ursin. Il en mourut âgé de 35 ans, sans postérité. Outre l'histoire de sa vie assez détaillée dans Duchêne, liv. III, chap. IV, depuis la page 266 jusqu'à la page 286, on trouve encore son Oraison funèbre, pag. 217. des Preuves, et un poème de Ronsard, qui contient son éloge et les actions particulières de la vie de notre jeune Mars. Il fut inhumé à la Rocheposay.

(Voyez ANDRÉ DUCHÊNE, *Hist. gén. de la maison de Chasteignier* aux endroits ci-dessus cités; — DE THOU, liv. XII et XXX de son histoire; — RONSARD, tome III, page 382 de l'édition in-16 de 1573, et notre Histoire générale).

CHASTEIGNIER (ANTOINE) (1553), cinquième fils de Jean Chasteignier, seigneur de la Rocheposay, et de Claude de Montléon, frère de Roch dont je viens de parler, naquit à la Rocheposay le 2 janvier 1530 (2). Il fut d'abord destiné à l'église, et pourvu de l'abbaye de Nanteuil en Vallée et du prieuré de Marignac. Il étudiait à Padoue l'an 1550; né pour les armes, il en prit le parti, et alla à la Mirandole. Il offrit ses services à d'Andelot, frère du fameux Gaspard de Coligny.

(1) Pag. 277.

(2) Il y a des raisons de laisser ici cet article et les suivants, à cause de la suite généalogique.

Il fut pris avec lui et quelques autres seigneurs français , en allant à Parme pour visiter les places des environs. Mais les Espagnols qui l'avaient fait prisonnier lui rendirent sa liberté, moyennant la rançon convenue entr'eux, et Saint-Simon l'un de ses compagnons d'armes. D'Andelot et Syplierre furent conduits à Crémone. En allant à Ferrare pour y reprendre le cours de ses études , il fut une seconde fois arrêté à Boulogne. Il obtint sa liberté sept ou huit jours après par le crédit du cardinal de Ferrare. De retour en France, il résigna ses bénéfices à l'un de ses cadets pour embrasser tout-à-fait le militaire , et prit le nom de l'Ile-Bapaume. Le connétable de Montmorency qui l'aimait, l'envoya en 1552 au camp de Hestiu, sous l'amiral de Châtillon. Il fut bientôt pourvu de l'enseigne de la compagnie d'André de Montalembert, seigneur de Dessé, lieutenant du roi dans Théroüenne. S'étant renfermé dans cette place avec Montalembert, pour la défendre contre l'armée de Charles V qui en forma le siège, il y fut tué le 23 juin 1553 à l'âge de 22 ans, comme il enlevait le drapeau d'un porte-enseigne qu'il venait de tuer. Antoine avait l'esprit très cultivé. Il a laissé un recueil de ses poésies françaises. Il contient plusieurs odes, et des sonnets adressés au connétable de Montmorency, trois odes au poète Ronsard, dont il y en a une sur la mort de Ligneris, la traduction d'un pœaume, des étrennes aux dames de la cour. Mais la plus grande partie de ses poésies est employée à louer la valeur des Français qui portaient les armes en Italie. On y trouve plusieurs particularités historiques, et entr'autres les occasions où lui-même s'était trouvé. Ronsard lui a adressé une ode qui est la 30<sup>e</sup> du 3<sup>e</sup> livre de l'édition de 1567, et la 19<sup>e</sup> de celle qui fut faite un peu avant la mort de Ronsard. Elle est intitulée, à *Antoine Chasteignier de la Rocheposay*. Le même poète (1) a fait aussi une longue pièce de vers sur la mort de notre Antoine. Il y chante son mérite poétique et son courage. La pièce est d'environ deux cents vers, on la

(1) T. III, p. 390 de l'édition in-16, de 1573.



trouve toute entière dans Duchêne, liv. III, p. 291 et suiv.  
Il s'adresse à la muse de l'élegie, et lui dit :

Ah ! larmeuse Déesse, ah ! vraiment orandroit (1).  
Tu auras nom Elégie à bon droit.  
Ce sonneur de tes vers, ce Chasteignier ta gloire,  
A passé mort-outré la rive-noire.  
Ce docte Chasteignier qui d'un vers qui coulait  
Plus doux que miel, louer te soulait.

Il fait paraître ensuite l'amour, les jeux, et les grâces qui  
joignent leurs pleurs à ceux des muses. Il ajoute :

Puis nous sommes nommés des Dieux les interprètes,  
Leur cher souci, et leurs sacrés poètes !  
O beaux noms sans profit, ô titres par trop vains !  
Puisque la mort souille à l'égal ses mains  
Dedans le sang sacré des saints poètes, comme  
Elle les souille au sang d'un (2) vilain homme.

Orphée, Linus, Amphion, Homère sont morts, mais  
leurs vers rendent leur renommée immortelle.

Les vers tant seulement peuvent frauder la mort.  
Hélas ami ! quel destin, ou quel sort  
Hélas ! s'opposa tant à ta gloire première,  
Qu'avant mourir tu ne mis en lumière  
Tes beaux vers amoureux qui chantaient à leur tour  
Et l'amer fiel, et le doux miel d'amour !....  
Et toutefois hélas ! dans ton cercueil moisie,  
Gît avec toi la belle poésie.

Le poète jure de faire vivre le nom de son illustre ami,  
parle du genre de sa mort, console le père par les circonstances  
glorieuses de cette mort que j'ai rapportées, et lui  
dresse dans ses vers un tombeau poétique où il exprime les  
cérémonies qu'observaient les Grecs, et qui sont rapportées

(1) Désormais.

(2) Homme ignoble, méprisable, sans talents.

par Homère en parlant de la mort de Patrocle et des regrets d'Achille.

Cette élégie est suivie d'une épitaphe latine d'un auteur inconnu, plus chrétienne et moins ennuyeuse que la pièce de Ronsard. Elle finit par ces vers :

*Hunc obcessa diù Mirandula sensit amicam ;  
Sensit et in nostram Parma recepta fidem.  
Sed, Theravenna, tuis abigens è mœnibus hostes ,  
O nimium nostris nobilitata malis !  
Pronus in adversam transverso gutture terram  
Concidit ; inceptum sic remoraris iter.  
Mortuus est patriæ , patriæ quem mater alebat ,  
Quo potuit fato nobiliore mori ?*

Enfin, ajoute Duchêne, Jonathas Petit, avocat au Parlement et au Grand-Conseil, a encore composé une longue élégie sur la mort de ce jeune seigneur qu'il appelle son *regretté maître*.

(Voyez ANDRÉ DUCHÊNE, *Hist. de la Maison de Chasteignier*, t. III, p. 289 et suiv.)

CHASTEIGNIER (FRANÇOIS) (1578), frère de Roch et d'Antoine qui précèdent, devint l'aîné de la maison. Il naquit au château de Touffou (1) le 21 avril 1532. Il eut pendant sa jeunesse l'abbaye de la Grenetière en commande. Il quitta ce bénéfice après la mort de ses frères et parut dans le monde sous le nom de *Talmond*, et avec la qualité de maître d'hôtel ordinaire du roi (Charles IX) en la place de son père. Le mariage accordé entre lui et Gabrielle de Rochechouart, dame de Ruffec, veuve de François de Volvire, seigneur de Ruffec, gouverneur d'Angoumois, n'ayant point été effectué, notre François, devenu propriétaire des terres de Talmond et de Touffou par la mort de Claude de Montléon sa mère, épousa Louise de Laval, héritière des baronnies de la Faigue et de Ver, et des seigneuries de Lilly, Montigny, la Rosière et

(1) Sur la Vienne à quatre lieues de Poitiers, près Chauvigny.

autres. Elle était fille de Louis de Laval de la branche des barons de Loué, marquis de Néele, puînés des comtes de Laval et de Léonor de Castilio, dame de Mathefelon, et de Bauçay en Lodunois. Elle descendait du côté de son père des plus anciennes maisons de France, et même de la maison royale de Bourbon. François de la Rocheposay parut avec distinction au siège de Brouage et à celui de la Rochelle en 1573 : il suivit Henri III en Pologne. Ce monarque devenu roi de France le retint pour l'un de ses quatre chambellans ordinaires, ce que nous appelons aujourd'hui gentilhomme de la chambre. Il fut chargé en 1575 de remettre à M. (François) le duc d'Alençon, les villes de Saint-Jean-d'Angély et de Cognac. Il s'acquitta de cette commission avec conduite et fermeté. Il fut pourvu par lettres du 28 janvier 1576, d'une compagnie de cinquante lances des ordonnances du roi, vacante par la mort de Jean de Nogaret, seigneur de la Valette, père du célèbre duc d'Epéron. Etant allé visiter le comte (Gaspard) de Schomberg, son beau-frère (1), à Nanteuil en Valois, il y mourut le 9 septembre 1579 âgé de 47 ans ; il fut inhumé dans l'abbaye de la Merci-Dieu, où Louis Chasteignier lui fit élever un mausolée avec cette épitaphe, composée par Joseph Scaliger.

D. O. M.

Sacrum

et

*Memoriæ æternæ Francisci Castanæi Tuffolti, ac Rupisposæ Domini, Equitis Torquati Regii, Præfecti turmæ quinquagenariæ Equitum Cataphractorum, qui per vestigia majorum, ac Clarissimorum Gentilium suorum incedens, semper fidem ergà Regem servavit, strenuam, ac fortem operam manu, ac consilio erga patriam navavit, fortissimos Galliarum Heroes societate belli æqua-*

(1) Il avait épousé Jeanne Chasteignier, veuve de Henri Clutin de Villeparisis.

*vi, liberalitate, ac munificentia superavit, tandem in castro Nemptogilo agri Silvanectensis morbo correptus interit, et mis tride sui desiderium reliquit.*

*Obiit Eidus septembris 1578. Vixit annos 47.*

*Ludovicus Castaneus fratri Charissimo merens posuit.*

Il ne laissa de Louise de Laval, sa femme, qu'un fils mort à Chartres à 13 ans, le 18 mai 1591, pendant le siège de cette ville par Henri IV.

Jusqu'ici je n'ai rien dit qui puisse assurer à François de la Rocheposay, la qualité d'homme de lettres ; mais il est certain qu'il la méritait et qu'il savait fort bien les langues grecque et latine : cela se prouve par la considération qu'il avait pour Joseph Scaliger et pour le poète Daurat, qui lui écrivait des lettres mêlées de grec et de latin, qu'il n'eût pu entendre s'il n'eût possédé ces langues, et que Daurat ne lui aurait point écrites de ce style s'il ne lui eût connu assez d'intelligence pour les lire et y répondre. Duchêne, p. 124, des Preuves de l'Histoire Général. de la maison de Chasteignier, en rapporte une où Daurat le remercie d'un présent qu'il avait fait à l'un de ses enfans dont François Chasteignier était le parrain. Il parle de la grandeur du présent et promet à son bienfaiteur de lui dédier une ode de Pindare, traduite en vers latins. Il lui offre aussi ses services en matière de livres, et lui parle d'un ouvrage nouveau. Elle mérite d'être lue, et contient de bons mémoires pour la vie de Daurat.

(Voyez DUCHÊNE, au lieu cité.)

CHASTEIGNIER (Louis) (1595), seigneur d'Abain, de la Rocheposay et de Touffou, baron de Preuilly et de Malval, chevalier des ordres du roi, conseiller en ses conseils d'état et privé, capitaine de cinquante hommes d'armes de ses ordonnances, gouverneur et lieutenant-général pour Sa Majesté de la Haute et Basse Marche, fut le septième des enfans de Jean Chasteignier et de Claude de Montléon ; il naquit au château de la Rocheposay le samedi 15 février 1535. Il fit ses premières études dans l'Université de Paris, et eut pour maîtres Adrien Turnebe, et Jean Daurat qui lui donna aussi pendant

quelque temps des instructions domestiques à la Rocheposay. Ce précepteur obligé de retourner à Paris où sa profession publique le rappelait, lui envoya le fameux Joseph Scaliger. On ne pouvait pas avoir de plus grands maîtres. L'esprit de l'élève répondit à leurs soins. Il se forma avec succès dans la connaissance de la langue grecque et de la langue latine. La philosophie, l'histoire, la politique, tous les beaux-arts entrèrent dans le plan de l'éducation qu'il reçut : ils formèrent son cœur, ils ornèrent son esprit. En 1556, il entreprit le voyage d'Italie. Il avait dessein de s'engager dans la religion de Malte ; il en fit même le voyage avec M. de Chanteraine, ambassadeur de la religion. Mais la mer lui était contraire, il quitta ce parti et prit l'abbaye de Nanteuil en Vallée que lui résigna Antoine Chasteignier son frère. Il alla à Milan en 1559 solliciter la liberté de Roch de Chasteignier dont j'ai parlé ; il y passa neuf mois, et fut ensuite nommé parmi ceux qui devaient conduire Elisabeth de France, sœur de Charles IX, en Espagne. Après la mort de Touffou son frère, arrivée en 1562, il embrassa le parti des armes, prit le nom d'Abain et rechercha en mariage Claude Dupuy (1), fille de Georges Dupuy et de Jeanne Raffin de la maison de Pecalvary en Agenois. Elle était sa parente au troisième degré ; il obtint en 1565 dispense du pape Pie IV et l'épousa en 1567. Charles IX l'honora peu de temps après du collier de son ordre (Saint-Michel). Il se trouva aux batailles célèbres de Saint-Denis, de Jarnac et de Moncontour, au combat de la Roche-Abeille, et fit voir partout une valeur et une conduite dignes des plus grands emplois. Il fut pourvu en 1573 de celui de

(1) Morte le 30 octobre 1632, âgée de 93 ans, et inhumée dans l'église paroissiale de Dissai. Abel de Sainte-Marthe lui a fait cette épitaphe :

*Tot varias inter dotes, queis Podia fulsit,  
Hæc tumuli pario marmore scripta leges.  
Hic Jacet Herois conjux è stemmate Regum  
Materno, et magni Præsulis alma parens.*

Ce prélat est l'évêque de Poitiers dont nous parlerons.

gentilhomme ordinaire de la chambre , et suivit Henri III en Pologne ; il revint en France avec ce prince, après la mort de Charles IX. Le nouveau roi qui connaissait le mérite du seigneur d'Abain, le combla de bienfaits, que j'ose dire mérités ; il le fit maître-d'hôtel ordinaire de sa maison, gentilhomme ordinaire de sa chambre, et conseiller de son conseil privé. Il le choisit aussi pour aller à Rome assurer de sa part Grégoire XIII de son *Obéissance filiale*, à cause de son nouvel avènement à la couronne, avec ordre de rester auprès de sa Sainteté en qualité de son ambassadeur ordinaire. Il resta à Rome cinq ans entiers. Il se distingua dans cette ambassade par des actions de vigueur dignes de la grandeur de son caractère et du maître qu'il servait. Il s'opposa autant qu'il lui fut possible à la réception de l'ambassadeur qu'Etienne Bathory, élu roi de Pologne en la place d'Henri III, avait envoyé à Rome. Il fit ses remontrances au pape, et lui dit que le roi Henri III, son maître, était le seul légitime roi de Pologne, qu'il fallait l'entendre avant de recevoir l'ambassadeur de Bathory, qu'il demandait un temps compétent pour en avertir le roi son maître. *Que si l'ambassadeur de Bathory se trouvait en sa présence en quelque cérémonie ou action publique que ce pût être, qu'il lui passerait son épée au travers du corps, même aux yeux et en présence de sa Sainteté.* Il informa la cour de sa conduite et de ce qui se passait en celle de Rome. Henri III lui ordonna de se contenter d'un simple acte de protestation contre la réception de l'ambassadeur de Bathory. Il fit cet acte avec toute la publicité et la hauteur possible, en présence de *Paul Uchanascki* (c'était le nom de l'ambassadeur) et du pape auquel il adressa la parole. L'acte fut dressé en même temps en présence de trois cents gentilshommes qu'il avait menés exprès, par des notaires qui le reçurent, et d'Abain se retira aussitôt. Cette action se passa le onze avril 1579. Il demanda ensuite de la part du roi le chapeau de cardinal pour Charles de Bourbon, neveu du cardinal de ce nom, oncle du roi. Les lettres du roi au sujet de cette promotion sont du 27 octobre 1579. La com-

pagnie de cinquante hommes d'armes étant vacante par la mort de François de la Rocheposay son frère, le roi l'en gratifia. En 1580, il demanda au pape la promotion au cardinalat de Philippe de Lénoncourt. Le temps de son ambassade finit, et il fut rappelé de Rome au mois de mars 1581. A son retour en France, il fut fait conseiller d'état en la place de Nicolas d'Angennes; le brevet fut expédié le 3 mars 1582. Au mois d'août 1582, il fut commis avec Philippe Dubec, évêque de Nantes, et René Baillet, second président au Parlement de Paris, pour aller visiter les provinces de Lyonnais, de Forez, de Baujolais, de Dauphiné et de Provence. Il fut fait à son retour l'un des quatre chambellans ordinaires du roi, et chevalier du Saint-Esprit. Il en reçut l'ordre des mains du roi le dernier jour de l'an 1583. Il passa en 1585 en Poitou avec François de Bourbon, duc de Montpensier, pour s'opposer aux progrès de la Ligue. Il rendit cette année et les suivantes de grands services à Saumur dont les Ligueurs voulaient se rendre maîtres; à Angers contre le parti des Calvinistes, et aux environs de Poitiers contre les Reistres et les Lansquenets, à la journée d'Auneau en Beauce en 1587, et en Picardie en 1588. Il obligea le duc d'Aumale de sortir de cette province. Il alla à Florence en 1589, pour négocier le mariage du grand duc de Toscane, Ferdinand de Médicis, avec la princesse Christine de Lorraine. Le roi le félicita du succès de sa négociation par une lettre écrite à Tours le 30 mai 1589. La mort du roi arrivée au mois d'août (le 2) suivant, le seigneur d'Abain fut arrêté à Poitiers par les Ligueurs, nonobstant le sauf-conduit du duc de Mayenne. Ce duc regardé comme le chef de l'état, écrivit pour sa liberté et lui demanda même son amitié par une lettre du 26 août 1589. Le cardinal Charles de Bourbon, déclaré roi par le parti de la Ligue, s'intéressa aussi pour sa liberté. La lettre est datée du château de Chinon, où le cardinal était lui-même détenu prisonnier, du dernier août 1589. D'Abain fut remis en liberté. Il se rangea aussitôt du parti d'Henri IV, son roi légitime. Ce monarque lui

donna des marques de son estime par différentes lettres qu'on trouve dans Duchesne, il lui donna même avis de l'heureuse journée d'Yvri par une lettre datée du camp, du 14 mars 1590. Il fut fait prisonnier en la petite ville de Chauvigny, à quatre ou cinq lieues de Poitiers, le 17 mars par le vicomte de la Guierche, Georges de Villequier, gouverneur de Poitou et de la Marche pour la Ligue. On le conduisit à Poitiers. Le roi offrit en échange de d'Abain, Bois-Dauphin, pris à la bataille d'Yvri. Ces offres furent refusées du vicomte de la Guierche qui assiégeait Chauvigny défendu par Henri Chasteignier, baron de Malval, fils de notre d'Abain. Le vicomte lui offrait sa liberté sans aucune rançon en lui faisant remettre Chauvigny par le baron de Malval. Il crut que c'était mettre sa rançon à trop haut prix : il refusa généreusement ces conditions, ou du moins demanda qu'il lui fût permis d'en donner avis à MM. de la Trémoille et Malicorne. Ces seigneurs qui ne voyaient pas de moyen de faire lever le siège, lui firent approuver les conditions du consentement du roi qui prit la peine d'en écrire lui-même à d'Abain le 14 juin 1590. Il profita de sa liberté pour faire lever aux Ligueurs le siège de la Rocheposay ; il fut récompensé en 1591 par le titre de lieutenant-général pour le roi de la Haute et Basse-Marche, d'abord sous le gouvernement d'Auvergne, ensuite en gouvernement particulier. Il signala le commencement de sa lieutenance-générale par la levée du siège de *Belac*, que le vicomte de la Guierche fut obligé d'abandonner après un siège opiniâtre où cette petite ville supporta 476 coups de canon. Montmorillon et Mirebeau furent aussi pris sur le vicomte de la Guierche. Il nettoya, après ces expéditions, la Haute-Marche des partis de la Ligue qui s'y soutenaient, et tout malade qu'il était, il en chassa le duc de Nemours et le marquis de Saint-Sorlin, qui se retirèrent en Auvergne fort maltraités. Ses services et sa fidélité éprouvée lui firent donner le soin du gouvernement du Limousin pendant l'absence du duc de Ventadour, et la lieutenance du Poitou, au .



delà de la Vienne, pendant l'absence du sieur de Malicorne; la défaite et la mort du vicomte de la Guierche, chef de la Ligue en Poitou, et noyé dans la Vienne avec plus de cent gentilshommes de son parti, lui firent beaucoup d'honneur. Le marquis de Pisani ayant été envoyé à Rome pour engager le pape à procurer la paix à la chrétienté, le roi le choisit comme une des personnes les plus distinguées du royaume, pour joindre sa procuration à celles qui étaient remises au marquis pour agir en leur nom. S. M. lui écrivit aussi le 18 mai 1593 pour l'engager à se trouver à Mantes, où elle avait résolu de se faire instruire sur la religion catholique, et à y amener la compagnie de cinquante hommes d'armes qu'il commandait. Le blocus de Poitiers formé par Malicorne, gouverneur de Poitou, l'empêcha de se trouver à Mantes: les services qu'il rendit au roi le firent aisément excuser. Il y apprit le succès de la conférence de Mantes, et la conversion du roi qui voulut bien l'en instruire lui-même par une lettre écrite à Saint-Denis le 25 juillet 1593. L'année suivante, il s'employa efficacement à apaiser les troubles du Limousin; il suivit en 1595 le roi qui allait en Franche-Comté, pour aller au-devant des ennemis qui avaient passé les monts. Ce fut dans ce temps-là que Charlotte de la Trémoille, princesse de Condé, voulut mettre d'Abain auprès du jeune prince son fils. Elle avait aussi envie de donner à ce prince, Joseph Scaliger pour précepteur; mais la mort de Louis Chasteignier d'Abain rompit les mesures de la princesse. Il mourut à son retour de la Franche-Comté en la ville de Moulins, le 9 septembre 1595; son corps, apporté à la Rocheposay, y fut inhumé le seizième de novembre. Ce que j'ai dit de l'éducation de Louis Chasteignier, a dû faire comprendre au lecteur que je pouvais placer ici ce grand homme à titre de savant; mais comme je n'ai donné qu'une esquisse légère de ses talens littéraires, on me permettra de revenir surmes pas et de retoucher le tableau. Personne ne se déclara plus ouvertement, et ne montra plus d'estime que lui pour les gens de lettres. Il garda pendant trente ans Joseph

Scaliger, son précepteur, dans sa maison, et lui confia l'instruction de ses enfans. C'est à la *Roche-posay*, à *Touffou*, et à *Mabul*, que Scaliger a composé une grande partie de ses ouvrages. Il dédia son Commentaire sur Varron à son illustre patron chez lequel il l'avait composé; plusieurs raisons, dit Scaliger, m'ont engagé à vous dédier ce que j'ai fait sur Varron : votre amour pour les lettres qui vous distingue dans la noblesse; votre génie supérieur, et qui eût même pu se passer de l'étude; votre attachement aux sciences, et les progrès que vous avez faits qui auraient pu suffire à vous illustrer; enfin les obligations infinies que je vous ai....

*Quod quidem multis de causis facio, tum quod ex nobilitate nostrâ non potui invenire magis litterarum amantem quam te, ejus ingenium tale est ut etiam sine libris videatur cultum esse potuisse. Tantum autem litterarum consequutus es, ut vel satis ad summam gloriam esse possit. Tum si quis quærendus erat cui nullum me debere fatear, tu profectò unus occurristi. . . . Vale. ex castro vestro Ruppiposæorum, 4<sup>o</sup>. Idus X. M. D. L. XIV.* Scaliger retiré en Hollande, ne perdit point l'estime de son dèv. Louis Chasteignier prit le soin de le faire payer d'une pension que Henri III lui avait accordée; il lui envoyait de Rome, et d'ailleurs, les livres les plus rares qu'il pouvait découvrir. Pendant son ambassade de Rome, il y fit autant admirer son éloquence et l'art de persuader qu'il possédait souverainement, que ses talens pour la négociation. Il y contracta une intime liaison avec le savant *Muret*; ils lisaient ensemble les meilleurs auteurs grecs et latins. C'est ce qu'on apprend dans une lettre de notre illustre d'Abain, au savant Dupuy, conseiller au Parlement de Paris. *Nous lisons, lui écrit-il, les politiques, ayant parachevé nos éthiques.* Tous les savans de Rome s'empressaient à le connaître et à en être connus. Le cardinal Sirlet, Vincentius Laurens, qui fut aussi cardinal, Fulvius Ursinus, Christophe Clavius, Petrus Victorius, en Italie. En France, Daurat, Ronsard, Cujas, Jacques-Auguste de Thou, notre historien, Claude Dupuy, Florent Chrétien, Scévole de Sainte-Marthe, François de

Foix de Candale, évêque d'Aire, Arnaud d'Ossat, depuis cardinal, furent ses amis particuliers. Presque tous se sont cru obligés de transmettre à la postérité des monumens de leur estime et de leur amitié, ou de leur reconnaissance pour notre héros. Les Français comme les étrangers se sont empressés de concert à célébrer son érudition, sa valeur et sa probité. Notre Tite-Live, de Thou, fait son éloge en ces mots (1) : *Ludovicus Castaneus Abennius vir nobilitate, eruditione, et morum probitate insignis*. Florent Chrétien a fait aussi son éloge à la fin du poème grec qu'on trouve dans les Opuscules de Joseph Scaliger. Roland Bétaulaud a consacré quelques vers latins à sa mémoire. Scévole de Sainte-Marthe a placé son éloge parmi ceux des savans hommes qui ont illustré la France. On trouve plusieurs pièces latines et françaises dans le même poète qui n'ont pas d'autre objet. Abel a imité le zèle de son père : Paulus Melissus, Guielmus de Lubec, un grand nombre d'autres lui ont rendu leurs hommages. Louis d'Abain, tout savant qu'il était, n'a pourtant rien publié. Tout ce qu'on trouve de lui est une lettre latine à *Petrus Victorius*, imprimée avec celles de Muret. C'est la quatre-vingt-huitième. Deux lettres françaises qui sont parmi celles qui ont été écrites à Joseph Scaliger par les savans qui étaient en relation avec lui. Un volume de lettres écrites à Henri III et à la reine mère Catherine de Médicis pendant son ambassade à Rome, qui étaient en original dans la bibliothèque de M. Dupuy, fils de Claude Dupuy, conseiller au parlement, avec celles que le roi et la reine sa mère lui écrivirent depuis 1576 jusqu'en 1580. Parmi les manuscrits de M. Dupuy, on trouve encore un manuscrit in-fol. en deux volumes, contenant l'ambassade de Louis Chasteignier, seigneur d'Abain (à Rome.)

(Voyez l'Histoire de la Maison de Chasteignier, l. III, depuis la p. 305 jusqu'à la p. 395, et les preuves depuis la p. 125 jusqu'à la p. 146, où l'on trouvera presque tout ce qui a été

(1) Liv. XCIV.

écrit par les auteurs contemporains, en vers et en prose, sur Louis Chasteignier d'Abain ; — sur sa postérité, voir les p. 396, 397 et 398.)

CHASTEIGNIER (HENRY) (1591), baron de Malval, fils aîné de Louis dont nous venons de parler, et de dame Claude Dupuy son épouse, se distingua dans les lettres et dans les armes, et y aurait sans doute paru avec autant d'éclat que son illustre père, s'il eût fourni une carrière plus longue. Il naquit à Abain le 14 janvier 1569. Il eut pour guide de ses études le fameux Joseph Scaliger. Son père l'instruisit dans le métier de la guerre. Il n'avait encore que vingt ans lorsqu'il donna des preuves de sa prudence et de sa valeur au siège de Chauvigny qu'il défendit avec intrépidité contre le vicomte de la Guierche, gouverneur du Poitou pour la Ligue. La résistance que le vicomte trouva dans cette bicoque, qui soutint comme je l'ai dit, 476 coups de canon et un siège de trois semaines, valut au père de Henri sa liberté sans rançon. L'année suivante 1591, il eut encore l'honneur de contribuer à la levée du siège de Belac, petite ville de la Marche (1) dont le seigneur d'Abain était nouvellement établi gouverneur, et que le même vicomte de la Guierche avait aussi assiégée ; mais s'étant engagé quelque temps après dans un combat contre les rebelles, avec la compagnie de chevaliers qu'il commandait entre Champigny et Milly, il y fut tué d'un coup de fusil, dont la balle lui passa au travers du corps. Sa mort est datée dans l'épithaphe que lui fit Scaliger, du 22 septembre 1591 ; ses entrailles furent enterrées à Mirebeau, et son corps à la Rocheposay. Scaliger lui a donné dans l'épithaphe dont je viens de parler, le titre : *Adolescentis nobilis, literis, et militaribus studiis excultissimi*. Dans les vers sur la mort de cet illustre élève, il dit après avoir parlé de son courage :

*At quamvis titulus plenis tibi fructibus ingens  
Armorum merito est ; tamen est prior ordine virtus ,  
Et doctæ impubes ætas operata Minervæ.*

(1) Sur les frontières du Limousin.

Scévole de Saint-Marthe a fait aussi une longue pièce de vers sur la mort du jeune Malval. Il en parle comme d'un jeune héros qui avait réuni les muses avec la guerre. Il le place aux Champs-Élysées, où il lui fait raconter

Comment loin du vulgaire ayant suivi l'adresse  
Des Grecs et des Romains, dont la vraie noblesse  
Mélant aux faits de Mars, des Muses le souci,  
Il maria le livre avec la vaillance.

Il joignit à ce poème quelques autres pièces de vers, et entr'autres ce sonnet que je rapporterai parce qu'on y trouve la vie de Henri de Malval.

Également chéri des Muses et de Mars,  
J'ai hanté l'Italie au printemps de mon âge :  
J'ai peu de temps après fait mon apprentissage  
Sous un père excellent aux armes et aux arts.

J'ai gardé Chauvigny avec peu de soldars,  
Et ne l'ai point rendu qu'à mon grand avantage,  
Retirant des ligueurs pleins d'orgueil et d'outrage  
Mon père prisonnier entre mille basars.

J'ai secouru Belac : enfin comme à la plaine  
J'attaquais l'ennemi, la tempête soudaine  
D'un coup de plomb fatal m'a tué jeune d'ans.

Mais pourquoi pleurez-vous ma jeunesse ravie ?  
Pour gagner de l'honneur j'étais venu en vie :  
L'ayant si bien acquis, n'ai-je pas fait mon temps ?

(Voyez DUCHESNE, *Histoire générale de la Maison de Chasteignier*, livre III, depuis la page 404 jusqu'à la page 416. Les poésies dont je parle y sont en entier).

CHASTEIGNIER DE LA ROCHEPOSAY (HENRI-LOUIS) (1651), évêque de Poitiers, abbé de Saint-Cyprien de cette ville et de Nanteuil-en-Vallée, était le septième fils de Louis Chasteignier d'Abain et de Claude Dupuy, et naquit à Tivoli pendant l'ambassade de son père à Rome, le 6 septembre 1577. Il eut pour parrain le cardinal Louis d'Est, frère du duc de Ferrare, et pour marraine Éléonore d'Est, leur sœur. Le célèbre Joseph Scaliger fut son précepteur, et malgré la

différence de religion, leurs liaisons ont presque toujours duré. Il reçut la tonsure à Rome, le 26 janvier 1596, et les quatre jours suivans les quatre ordres appelés *mineures*. Henri de Gondi, évêque de Paris, et depuis cardinal de Retz, lui conféra la prêtrise, et Henri IV le destina par brevet à l'évêché de Poitiers. Il en fut pourvu par Louis XIII en 1611, après la mort de Geoffroi de Saint-Blin, et fut sacré évêque dans l'église des Feuillans à Paris, le 13 mai 1612, par Jean de Bouzy, cardinal, évêque de Béziers, assisté de Gabriel de l'Aubépine, évêque d'Orléans, et d'Armand-Jean du Plessis, évêque de Luçon, et depuis cardinal, duc de Richelieu. Il mourut subitement le 30 juillet 1651 (1), âgé de 74 ans. Ce prélat avait l'âme grande, l'esprit vif et élevé, un jugement net et beaucoup d'érudition. Il aimait l'étude et chérissait les savans. Les plus agréables momens de sa vie étaient ceux qu'il passait au château de Dissay, où il se livrait tout entier à la théologie de l'école, à laquelle il joignait toujours la lecture de l'écriture et des pères. Son expression avait de l'aïssance et de la dignité. Capable des plus importantes affaires, il les abandonna pour ne point donner de jalousie au cardinal de Richelieu, rival toujours dangereux, dont il était plus prudent d'être l'admirateur que l'émule. Pendant le séjour qu'il fit à Rome au commencement du pontificat de Paul V (2), il travailla à la bibliothèque des cardinaux qui parut à Toulouse en 1614, in-4°, sans nom d'auteur, et à Poitiers en 1616, in-4°, avec son nom. L'ouvrage porte ce long titre : *Nomenclator S. R. E. cardinalium qui ab anno Christi M<sup>o</sup> quipiam commentati sunt, seu ab eo tempore quo pontificis electione ad eos tantum ob cleri multitudinem revocata, maximus illis honos, qualem videmus haberi ceptus est. Accesserunt ad calcem pontificum, et cardinalium epitaphia supra CC. quæ Alphonsi*

(1) Le nouveau Meréri dit en 1611; c'est une faute d'impression qu'on corrigera apparemment dans la nouvelle édition qu'on prépare.

(2) Camille Borghèse, successeur de Léon XI, qui ne fut pape que 27 jours. Paul V fut élu le 16 mai 1605, et mourut en 1621.

*Ciacconi libro de pontificum gestis appositè interseri operæ est. Tholozæ apud Dominicum de la Caze, an 1614, in-4º.* Aubery parle avec éloge du recueil de notre prélat, qui lui a beaucoup servi dans son Histoire des cardinaux français. Il est le fruit de beaucoup de lecture et des recherches que fit l'auteur à Rome. Quelques-uns ont prétendu que son but était d'obtenir lui-même le chapeau et de se trouver un jour au nombre des cardinaux auteurs dont il parlait. Sa naissance et son mérite étaient des titres qui pouvaient lui faire regarder cette dignité comme due à sa personne. Cependant s'il a eu ce dessein, ce qu'on ne saurait penser que d'après des conjectures assez naturelles, il s'est trompé. *Sa Nomenclature des cardinaux* a été suivie de plusieurs autres ouvrages composés dans la retraite de Dissay : les autres sont,

*Un abrégé des plus célèbres distinctions tant de philosophie que de la théologie : Un commentaire en français sur saint Mathieu, imprimé à Poitiers en 1619. Des Exercitations ou Observations théologiques et morales sur saint Marc, saint Luc et saint Jean, et les Actes des Apôtres, et sur les quatre livres des Rois en latin, imprimées in-4º, à Poitiers, chez la veuve Meinier, en 1626, sous ce titre : Exercitationes in Marcum, Lucam, Joannem, et Acta Apostolorum, etc.* L'objet de ces observations que j'ai lues, est d'instruire chrétiennement ses diocésains et surtout les personnes destinées par état à l'instruction des autres. On y trouve en général plus de piété que d'érudition. Le prélat qui a imité les écrivains sacrés des premiers siècles, pense bien plus à l'établissement d'une foi pure et des bonnes mœurs, qu'à faire parade d'un profond savoir. Il y combat les hérétiques et en particulier les protestans, dans toutes les occasions qui s'y présentent. Toujours occupé de ses devoirs, il anime les ecclésiastiques à remplir les leurs, plutôt en père tendre qui a la sanctification de ses diocésains pour but, qu'en savant qui cherche à se faire une réputation passagère. Le style en est noble, mais inégal, quelquefois même obscur et *estortillé* : au reste la piété, la droiture qui brillent partout remplacent bien la politesse et la correction des termes.

D'après l'impression qu'a produite sur mon esprit la lecture de l'ouvrage, je le crois très utile aux prédicateurs. Les applications des textes à la morale sont heureuses. Il y a même communément beaucoup d'esprit. C'est dommage que l'auteur ait tout-à-fait négligé la lettre et ses difficultés.

Il a joint à cet ouvrage des explications sur les autres livres de l'Ecriture (1) dans le même goût polémique; elles forment un très gros volume in-folio imprimé à Poitiers. On trouve à la fin une notice des saints du Poitou. *Letania pictonica*, qu'on doit plutôt considérer comme un projet que comme un ouvrage fini. Il n'y a ni exactitude, ni découvertes, ni l'esprit de discussion qu'exigeait la matière: tout y est sec, et si j'ose employer ce terme, *croqué*. Ce qu'il y a de bon est dû à Besly, avec qui l'évêque était fort lié, ou à Grégoire de Tours; le reste sont des copies de Bouchet ou des notions tirées des anciens bréviaires et des légendes.

On lui doit encore des Dissertations morales et politiques, sous le titre de *Dissertationes ethico-politicae*. Je n'ai pu voir cet ouvrage et n'en puis parler.

Jean du Verger de Hauranne, abbé de Saint-Syran (2), fut honoré de la protection de l'évêque de Poitiers et composa même un livre en sa faveur, intitulé: *Apologie pour Messire Henri Chasteignier de la Rocheposay contre ceux qui disent qu'il est défendu aux ecclésiastiques de prendre les armes en cas de nécessité*. Il y avait sans doute un peu de complaisance de la part de l'abbé pour son patron, et quelles que soient ses raisons, car j'avoue que je n'ai point vu cette apologie, il me paraît bien difficile d'accorder le principe qu'il s'agissait d'établir

(1) La Genèse, l'Exode, les Nombres, Josué, les Juges, Job, et tous les Prophètes.

(2) Tous les auteurs et l'abbé lui-même ont toujours écrit *Cyran*. Mais M. l'abbé le Boëuf, d'après l'abbé Châtelain, a fait voir que l'on doit écrire *Syran*; le nom du saint étant *Sigirannus*, et non *Cyranus*. L'abbé de Saint-Cyran mourut le 11 octobre 1643, à Paris, et fut inhumé dans l'église de Saint-Jacques du Haut-Pas.

(Voyez les *Mém.* de Marolles, année 1643, pag. 151).



avec la pureté de la morale évangélique, quand même un prélat prendrait les tempéramens (1) que prenait Philippe, évêque de Beauvais, cousin germain de Philippe-Auguste.

Ce qui donna occasion à cette apologie fut la conduite que tint, en 1614, l'évêque de Poitiers à l'égard du prince de Condé. Ce dernier était près de Poitiers, accompagné d'une nombreuse noblesse et d'une partie de ses troupes, que le marquis de Bonnivet avait ralliées; il avait mis garnison dans Amboise, et avait eu une entrevue avec le duc de Vendôme. L'évêque, sur des avis secrets qu'il eut, craignit que le dessein du prince ne fût de se rendre le maître de Poitiers. Son appréhension n'était pas sans fondement. Le duc de Roanès, gouverneur, avait donné lieu aux mêmes soupçons. Il dépêcha des courriers vers le roi et la reine mère; et, pour obvier aux troubles qu'il craignait, fit les fonctions de gouverneur de place, *non pas en camail ni en bonnet carré*, dit l'auteur qui m'apprend ce fait, *mais avec une pique à la main, armé et cuirassé, et en capitaine résolu de faire le gendarme et de garder la ville*. Les portes furent fermées, les chaînes tendues, le quartier de l'évêché se mit sous les armes, et l'entrée de la ville fut refusée au prince.

Je veux bien que le zèle serve ici d'excuse au prélat; mais une occasion où la postérité équitable ne lui pardonnera pas si aisément, c'est l'esprit de prévention et l'animosité qu'il fit voir dans l'affaire du malheureux Grandier, qui avait été sa victime avant d'être celle du cardinal de Richelieu.

(1) Ce prélat, dit notre histoire, pour satisfaire au principe : *Ecclesia nequit sanguinem*, se contentait dans le combat d'assommer les ennemis, et avait à sa suite des gens qui les égorgaient. Ayant été fait prisonnier de guerre par Richard Cœur de Lion, il fut redemandé par le pape. Richard envoya au saint père la cuirasse ensanglantée, le casque et les armes de l'évêque, et lui demanda s'il reconnaissait, à cette marque, *un de ses enfans*. *Vide, pater, si tunica sit filii tui, an non? Vid. Math. Paris, et Hoveden*. Il y a une fort belle lettre de Fulbert, évêque de Chartres, contre les évêques de son temps qui allaient à la guerre, *Trésor des anecdotes*, de dom Martène et dom Durand, tom. I.

Voyez l'article de Grandier, celui de Nicolas de Sainte-Marthe, Vigneul-Marville, tom. II, p. 24 et 25, de la première édition, le *Gallia christiana* de la dernière édition, l'*Éloge de la Famille des Chasteigniers*, par ABEL DE SAINTE-MARTHE, dans les *Preuves* de DUCHESNE, p. 145, et le même DUCHESNE, *Histoire de la Maison des Chasteigniers*, liv. III, p. 445; — LOISEL, *Histoire de notre Temps*, année 1614, p. 57.

CHATELIER (LÉON BARLOT DU) (1644), fils d'Antoine, et petit-fils de Joachim, chevalier des ordres du roi, conseiller en ses conseils d'état et privé, premier maréchal des camps et armées de France, naquit au bourg du Poiré près Fontenay-le-Comte, le 14 mars 1582, d'une très noble famille (1), et l'une des meilleures de la province. Ses premières années furent consacrées à l'étude. Les mathématiques, les fortifications et la perspective furent les sciences auxquelles il se livra. Elles étaient celles qui paraissaient les plus nécessaires au parti des armes pour lequel il était destiné. Il le prit dès l'âge de douze ans, et porta le mousquet pendant deux ans dans la compagnie du sieur de Perne, qui fut depuis gouverneur de Saintes. Il était d'une taille avantageuse, d'une figure agréable, robuste et adroit dans les exercices militaires; il donna de lui une opinion si favorable, que dans une assemblée de la noblesse convoquée en 1597 par Malicorne, gouverneur du Poitou, pour conserver cette province au roi et la mettre à l'abri des tentatives du duc de Mercœur, on donna à Châtelier Barlot un commandement absolu sur la noblesse et les autres états à sept ou huit lieues aux environs de sa maison. C'était une espèce de gouvernement. Toute la province avait été divisée en sept parties, et sept gentilshommes des plus distingués étaient nommés les chefs, à qui chaque canton devait obéir. Du Châtelier Barlot n'avait encore que quinze ans lorsqu'on lui déféra cet honneur. Le

(1) Elle subsiste encore aux environs de Fontenay-le-Comte. En 1559, vivait *Renée Barlot*, veuve de feu Gilles de Laval, dame en partie de la *Mothe-Saint-Héray*.

Poitou ayant été purgé en peu de temps des restes de la ligue et des brigands qui, sous le nom du duc de Mercœur, levaient des tributs forcés, pillaient les maisons, assiégeaient les châteaux et s'y remparaient. Le jeune Barlot obtint de son père, qui avait été son guide, la permission d'aller trouver le roi qui était au siège d'Amiens (1). Il s'y attacha au maréchal de Biron (2). On sait les suites heureuses de ce siège. Amiens fut repris par S. M. Tout se soumit aux armes légitimes du vainqueur; la paix de Vervins (en 1598) fut l'heureux terme de la ligue et des guerres civiles. Du Châtelier Barlot pendant les douze années de tranquillité qui suivirent cette paix, se tint à la cour à la suite du roi. Il l'accompagna jusqu'à Donchery où le maréchal de Bouillon vint trouver Sa Majesté et fit sa paix avec elle. En 1609, le roi étant sur le point d'exécuter ce grand projet, dont tous nos historiens parlent, avait fait lever un régiment pour M. le dauphin. Châtelier Barlot obtint la troisième compagnie (3). La funeste mort d'Henri IV rendit cette faveur sans effet. Il eut ordre en 1612 d'accompagner le duc de Mayenne, qui alla en Espagne suivi de cinq cents gentilshommes chercher l'infante, épouse de Louis XIII. Le prince de Condé et le duc de Bouillon ayant pris les armes pour satisfaire les mécontentemens qu'ils prétendaient avoir de la cour, du Châtelier fut honoré d'un régiment d'infanterie de dix enseignes. Il eut peu de jours après la qualité de mestre de camp. La paix de Loudun fut suivie de la mort du maréchal d'Ancre, et des brouilleries entre la reine-mère et le roi. Cette princesse s'étant retirée à Loches et ensuite à Angoulême, le duc de Mayenne marcha contre le duc d'Épernon, qui favorisait la retraite de la reine-mère : du Châtelier fut de l'armée du duc de Mayenne. Il suivit toujours constamment le parti de la cour, je veux dire

(1) En 1597.

(2) Qui y commandait.

(3) Le sieur de Reignac avait la première, le marquis de Mony la seconde.

celui du roi. Au siège de Saint-Jean-d'Angély, en 1621, Soubise demanda à lui parler et le fit prier d'obtenir du connétable de Luynes qu'il engageât le roi à accepter une capitulation : je passe sous silence plusieurs autres occasions peu importantes, où il eut part ; il se trouva en 1622 au blocus de la Rochelle, où il se signala, dit-il, dans plusieurs petits combats, pendant ce blocus qui dura six ou sept mois. Il se mit ensuite à suivre la petite armée de Soubise, avec le duc de la Roche-Foucauld, et s'enferma dans Fontenay-le-Comte en 1622. Cette même année il fut confirmé dans sa charge de maréchal de camp. Pendant l'hiver de cette année, il fut député pour faire exécuter à la Rochelle les édits concernant le rétablissement de la religion catholique. Il servit ensuite sous les maréchaux de Thoiras, de Themines et de Schomberg contre les Rochelais, jusqu'à la prise de la Rochelle, *après vingt mois de siège*, le jour de la Toussaint 1628. Il suivit le roi en Piémont, dans cette campagne mémorable où Sa Majesté, en personne, força le pas de Suze au milieu de l'hiver. L'année suivante 1630, il retourna en Savoie avec son régiment sous le commandement du maréchal de Châtillon, et rejoignit le roi après la prise de Rumilly par Sa Majesté, et celle d'Annecy par Châtillon. Ayant reçu ordre d'aller à Conflans avec Manicamp pour en forcer les faubourgs, il franchit, pour abrégér le chemin, des roches escarpées et des précipices affreux, en se laissant glisser du haut en bas avec cinq mille hommes qui en firent autant ; ce qui fit dire au secrétaire d'état la Vrillière qui accompagnait le roi, qu'il avait bien oui dire que *les oiseaux franchissaient les montagnes, mais non pas les armées avec armes et bagages.*

Conflans fut pris la même nuit. Il se mit à suivre le prince Thomas qui était fort pressé, lorsqu'il reçut ordre d'aller attaquer *Miollans*, qui se rendit deux jours après ; Montmellian résista huit jours. Un ordre du roi l'obligea d'en quitter le siège pour rejoindre le maréchal Schomberg, avec lequel il partit de Suze pour attaquer Veillane qui, tout bien fortifiée qu'elle était, fut aussitôt prise qu'attaquée. Il se trouva aussi

au siège de Casal. Mazarin qui négociait la paix et qui allait et venait de l'armée du roi à Casal, ayant quitté les ennemis pour passer à l'aile gauche que commandait du Châtelier Barlot, le négociateur essuya cinquante coups de mousquet qui lui furent tirés par les enfans perdus du régiment de Champagne. Il avait beau crier *qu'il apportait la paix*, il eut infailliblement été tué s'il n'eût été reconnu de la Fitte, aide de camp. Casal fut rendu, la paix fut faite avec les impériaux, l'Espagne et la Savoie, et le duc de Mantoue rétabli. Du Châtelier Barlot retourna à la cour. Il fit un voyage à sa maison en 1631; il y resta peu de temps, et fut un de ceux qui contribuèrent le plus à la prise de *Bergançon* et de *Saint-Tropez* (1) par le maréchal de Vitry. Il fut rappelé en 1632 en Lorraine où il joignit le roi, mais le duc ayant fait satisfaction, on revint à Paris. La rébellion de Montmorenci avait déterminé le roi à faire un voyage en Languedoc; mais la journée de Castelnau-dary, où le maréchal fut fait prisonnier (2) finit les troubles. Tout plia: Pezenas et Béziers se rendirent à du Châtelier. En 1633, il servit en qualité de maréchal de camp sous le marquis de Saint-Chaumont, et nettoya Trèves et ses environs des troupes allemandes et espagnoles. La prise de Fredembourg, entre Trèves et Metz, lui fit beaucoup d'honneur, elle ne coûta au roi que quatorze hommes. Nancy ayant été pris par Sa Majesté en personne après vingt-deux jours de tranchée, elle donna à du Châtelier Barlot des marques d'une extrême considération, lui ayant ordonné d'entrer le premier dans la ville par la porte Saint-Nicolas à la tête de six compagnies du régiment de ses gardes pour demeurer dans la *Ville-Neuve*. Le roi fit plus, il voulut être logé par du Châtelier, lui, la reine, le cardinal de Richelieu et le garde des sceaux dans la ville-Neuve; que les clefs de la ville lui fussent remises, et qu'il fit la fonction de gouverneur, honneur dont il jouit tant que le roi resta à Nancy. Il alla passer l'année suivante 1634

(1) En Provence.

(2) Le 17 septembre 1632.

dans sa maison. En 1635, quoique malade et incommode de la goutte, il partit pour l'armée de Flandre commandée par les maréchaux de Châtillon et de Brézé; il avait la qualité de premier maréchal de camp, avec le brevet de général, si le maréchal de Châtillon ou celui de Brézé n'eussent pu commander. Il contribua beaucoup au gain de la bataille d'Avein, livrée le 28 mai 1635 contre le prince Thomas qui y perdit plus de quatre ou cinq mille hommes tués sur la place, sans un grand nombre tués en fuyant et quantité de prisonniers. Obligé de se retirer au commencement de l'hiver 1635, après avoir levé le siège de Louvain faute de vivres, il revint à la cour avec le maréchal de Châtillon. Louis XIII, ayant résolu de lever de nouvelles troupes d'infanterie, et de leur donner le drapeau blanc, et le nom des provinces où elles seraient levées, ordonna à Châtelier Barlot qui s'était défait du régiment que le roi lui avait donné, de faire le régiment de Poitou. Il le mit sur pied; il était composé de *neuf cents Piques; neuf cents Corselets et neuf cents Mousquets*. Telle est l'origine du régiment de Poitou, qui s'est distingué dans une infinité d'occasions. Il se retira en 1636, dans sa maison, d'où ses fatigues passées et des maladies continuelles ne lui permirent plus de sortir. Il mourut le 30 avril 1644, oublié du prince, et haï du ministre (1), qui ne lui offrit, dit-on, le bâton de maréchal qu'à des conditions qu'on ne devait pas mettre après plus de quarante ans de service.

Ce fut apparemment dans sa retraite qu'il composa ses

(1) L'on m'assure dans des Mémoires que j'ai reçus de Fontenay, que le cardinal de Richelieu dans le dessein de bâtir le château de Richelieu et la ville même, dans la paroisse de Poiré, dont du Châtelier Barlot était seigneur, et de joindre la petite rivière de la *Vendée* à la mer, par un canal qu'on ne pouvait faire qu'à travers les terres de Barlot, lui proposa la vente de sa terre et celle du château, qu'il lui promit même de joindre au prix qu'il en exigerait le bâton de maréchal; que Barlot répondit à ces offres qui lui furent faites par le cardinal même: *Monseigneur, un bâton de maréchal ne se vend pas, on le gagne, et j'ai assez beau jeu*. Il perdit pourtant la partie, et mourut sans cet honneur.

Mémoires publiés de son vivant, et dont j'ai tiré tout ce que je viens de dire de sa personne. Ils parurent avec ce Titre : *Mémoires pour servir à l'Histoire, tirés du cabinet de messire Léon du Châtelier Barlot, chevalier des ordres du roi, conseiller en ses conseils d'état et privé, etc., depuis l'an 1596 jusques en 1636, à Fontenay par Pierre Petit-Jean, 1643, petit in-4°, pag. 113, sans un avant-propos.*

Le Gendre juge très défavorablement de ces Mémoires : « ils valent moins, dit-il, que les almanachs, sur la marge  
« desquels les bourgeois marquent à leur manière les prin-  
« cipaux événemens. L'avant-propos, ajoute-t-il, promet de  
« si grandes choses qu'on est surpris quand, en ouvrant le  
« livre, on ne voit qu'un simple nota des sièges ou autres  
« occasions, où cet officier s'est trouvé. Quoiqu'il fut homme  
« de condition, et qu'il eût fort pratiqué la cour, il parle  
« Français et orthographe pitoyablement. » Après avoir lu  
l'ouvrage entier, on ne saurait disconvenir qu'il n'est point  
digne d'un officier tel qu'on nous l'annonce dans l'avant-  
propos, et tel qu'il était en effet. Il ne saurait passer que  
pour une espèce de journal sans goût et sans choix. On  
pourrait réduire tout ce qu'on y trouve d'instructif à dix ou  
douze pages, quoique l'auteur parle des événemens les  
plus importans du règne de deux rois; comme on pourra  
le remarquer dans l'analyse que j'en ai faite pour former  
son éloge historique, l'éditeur parle sous le nom d'un de ses  
amis, plein de zèle pour le public et toujours prêt à faire  
des larcins pour lui rendre service. Il y a longtemps que ces  
détours ne font plus fortune, et je ne doute pas que l'auteur  
ne se soit amusé à publier lui-même son ouvrage fort mince  
à tous égards. Cependant il faut convenir qu'il sert à per-  
pétuer la mémoire des services rendus à l'état par l'auteur,  
à qui notre histoire n'a pas rendu toute la justice qu'il  
méritait. Tant il est vrai que la valeur et le courage ne  
suffisent pas pour immortaliser un guerrier! Pour le  
style, je trouve le jugement que porte l'abbé le Gendre un  
peu sévère; il est négligé, sans ornement, quelquefois un

peu grossier ; mais il est vif, serré, et on y reconnaît, malgré ses défauts, un homme du métier. Comparé aux écrivains de son temps, je ne trouve point le style de du Châtelier Barlot si pitoyable que le fait entendre le Gendre.

A la suite de *l'avant-propos*, on trouve plusieurs pièces de vers, la première de Jean Besly, c'est peut-être le fils. Les vers m'ont paru d'un tour plus naturel que ceux du père qui mourut peu de temps après (1). L'auteur des vers compare *poliment* du Châtelier Barlot à César.

Ainsi de ses hauts faits, d'un style souverain,  
César fut l'écrivain.

Julien Collardeau dont nous parlons aussi, donna quatre stances à la louange de l'auteur des Mémoires. Elles sont fort passables. P. d'Enfer y joint une épigramme latine qui vaut encore mieux, peut-être parce qu'elle est latine : Voici les deux derniers vers qui se passeraient bien des deux premiers :

*Enae, manique potens Ajax, fœcundus Ulixes,  
Divisa inter eos gloria, tota tua est.*

Romain Dupin Pager qui a aussi sa place dans notre Bibliothèque, lui adresse un sonnet à la manière libre de ceux de Maynard ; un J. Gobin, avocat, un autre plus régulier et plus mauvais que celui de Pager, et Fr. Châtevère une épigramme. On trouve à la fin du livre ce rondeau sans nom d'auteur.

#### RONDEAU.

Il a bien fait d'éterniser sa gloire  
Ce grand Léon, au temple de mémoire,  
Par ce discours qui charme nos esprits :  
De sa valeur tous nos cœurs sont épris.

(1) En 1644. Voyez son article.



Malgré le temps , malgré la parque noire ,  
Jamais son nom dans l'oubli n'ira boire ,  
Les eaux du Rhin , du Rhône et de la Doire  
Portent ces mots sur leur rivage écrits :  
Il a bien fait.

Son bras a fait plus qu'on ne saurait croire ,  
Il entassa victoire sur victoire ,  
De sa vertu , sa vertu fut le prix ,  
Tous autres biens lui furent à mépris ,  
Et chacun dit , en lisant son histoire :  
Il a bien fait.

(Voyez les Mémoires de du Châtelier Barlot, le reste extrait d'un long éloge latin gravé sur son tombeau, que M. Gusteau, prieur de Doix, a eu la bonté de m'envoyer avec quelques observations.)

— J'ai daté la mort de messire Léon Barlot du Châtelier, du 30 avril 1644, sur un mémoire peu exact, son épitaphe dont j'ai une copie figurée entre les mains, et un long éloge funèbre latin datent bien précisément sa mort du 6 janvier, jour de l'Épiphanie de l'année 1646.

Ce que j'ai dit de la haine du ministre contre lui est justifié par cet éloge où l'on dit : *Illustrissimum virum Leonem Barlotium prædicamus, omnibus virtutibus, maxime cardinalibus (quanquam cardinales ipsi minus faverint) eminentissimè præcellentem* ; et plus bas : *Fortunatior fuisset Leo Barlotius, si se eminentissimo cardinali Armando Richelio submisisset, sed submittere se se leones nesciunt, nec fortunati esse aut haberi ambiunt dummodò sint, et habeantur generosi qui nunquam armatis cesserat Heros, certè nullò minus Armandis*. Tout cet éloge est sur ce ton épigrammatique, ce sont des pointes continuelles. Au reste je n'y ai rien vu que je n'aie dit dans son article.

Léon Barlot eut deux enfans : l'un, après avoir servi en qualité de capitaine de cavalerie, prit l'habit de frère jésuite qu'il quitta peu de temps après ; il était, dit-on, d'une simplicité si grande qu'il demandait si le mystère de la très Sainte-Trinité ne s'était pas opéré par l'entremise de l'ange

Gabriel. On ignore ce qu'il est devenu ; son cadet mourut lieutenant de galère , dans un combat naval.

CHEBROU DU PETIT-CHATEAU (LAURENT-MARIE) (1753), docteur de Sorbonne, de la maison et société de Navarre, est né à Niort où M. son père (1), d'une noble et ancienne famille du Poitou, s'est rendu considérable par son mérite personnel et ses emplois, ayant été commissaire général de la Bretagne. Laurent-Marie, son aïeul, mort à Rennes en 1729 âgé de 72 ans, signala son zèle en réprimant les entreprises des calvinistes en Saintonge, dans l'Aunis, en Angoumois et en Poitou, où il commandait plusieurs régimens, et son bisaïeul se trouva, en 1627, à la défense de l'île de Noirmoutiers contre les Anglais. M. l'abbé du Petit-Château, animé par une infinité d'exemples domestiques, a toujours travaillé à se rendre leur digne successeur ; il en a donné des preuves en publiant, en 1750, *l'Idée de la vérité et de la grandeur de la Religion, démontrée par des preuves claires et à la portée de tout le monde*. Paris, chez Hérissant fils, rue Notre-Dame, à la Croix-d'Or et aux Trois-Vertus, 1750, in-12, 280 pages.

L'auteur dans cet ouvrage a rassemblé avec choix et méthode tout ce qu'ont dit de plus clair et de plus à la portée de toutes sortes de lecteurs, en faveur de la religion chrétienne, Pascal, Grotius, Abadie, et les autres écrivains célèbres qui ont traité cette grande matière.

C'est le fruit d'une lecture solide et bien digérée, un recueil de preuves où l'auteur qui a craint de les affaiblir par l'art et l'ornement des liaisons et des transitions, s'est contenté de les présenter dans un ordre lumineux qui n'a d'enchaînement que le raisonnement qui les rapproche. Destiné pour le plus grand nombre des lecteurs, le livre de

(1) Jean-Madelaine Chebrou, écuyer, seigneur du Petit-Château. M. l'abbé Chebrou a un frère président de Niort, et lieutenant général d'épée, dont les sentimens répondent à la naissance. Cette famille est alliée à celles de Brisson et de Tiraqueau.

M. du Petit-Château ne laisse pas de satisfaire les génies les plus habitués aux raisonnemens abstraits et métaphysiques.

L'ouvrage entier est divisé en cinq parties, et chaque partie en différens articles qui forment un *Traité* suivi, où l'auteur suit pied à pied les gradations de l'impiété et de l'incrédulité.

Il établit dans la première partie la nécessité d'un culte et d'une religion autre que la naturelle, et prouve, contre Hobbes, la différence réelle du bien et du mal, l'obligation où est l'homme de suivre le bien et d'éviter le mal, et que le culte extérieur, ou la religion, n'est point, comme Hobbes l'a prétendu, l'ouvrage de la politique.

Dans la seconde, on prouve, contre Spinoza, Socin et les Matérialistes, l'existence de Dieu, la spiritualité et l'immortalité de l'âme, la vérité de la création du monde, telle qu'elle est rapportée par Moïse et l'authenticité des livres des prophètes.

L'auteur, dans la troisième partie, fait voir que Jésus-Christ est venu dans le temps marqué par les prophètes, et prouve la vérité de sa mission par leurs écrits, et la vérité de leurs écrits par sa mission. Il parle dans les autres articles des caractères divins qui ne permettent pas de le confondre avec les autres hommes, et de sa résurrection.

La quatrième partie est employée à démontrer les vérités qui ont une liaison nécessaire avec la divinité de Jésus-Christ; tels sont les miracles, la propagation de l'évangile, la foi qu'on doit aux livres du nouveau testament, leur authenticité prouvée par la dispersion des Juifs, par la punition des ennemis du christianisme.

Enfin M. l'abbé du Petit-Château répond dans la cinquième partie aux objections contre la religion tirées par les incrédules de la religion même, sur l'Incarnation, la Trinité, la Résurrection, l'Eucharistie, l'Essence divine. Il y a ajouté une réfutation abrégée du système de Spinoza, une réponse générale à toutes les objections, et un examen des religions qui fait connaître que la chrétienne est la seule véritable.

Il faut convenir que toutes les preuves qu'emploie M. l'abbé du Petit-Château ne sont pas d'une égale force, qu'il y en a même qu'il semble qu'on aurait dû négliger; que des raisonnemens qu'il emploie, quelques-uns auraient besoin d'être plus développés; que, faute d'être réunis à d'autres, on y trouve une apparence de pétition de principe; que dans les preuves de fait (1), on désirerait quelquefois plus d'exactitude, qu'il y en a qui ne sont pas assez supérieures au doute historique; mais l'auteur qui a travaillé, comme il l'annonce dans son titre, pour toutes sortes de lecteurs, part d'après une maxime certaine dans l'expérience, c'est que le tour de l'esprit humain variant à l'infini, tel est insensible à une démonstration géométrique qui se laisse toucher par un fait, même hasardé. Les uns veulent des preuves de sentiment, les autres ne sont affectés que par les faits, celui qui résiste à un argument historique, se rend à une raison morale ou physique. J'ai lu quelque part qu'un Juif cabaliste se fit chrétien parce qu'il trouva dans les lettres du nom de *Jésus* un argument de sa divinité, qui lui parut insurmontable. Coriolan qui avait résisté à toutes les raisons du sénat, céda aux larmes de Veturie. Un roi de Castille refusa d'épouser une princesse de Portugal, parce qu'elle s'appellait *Urraca*. Les raisons d'état et de politique cédèrent au son désagrément.

(1) L'auteur dit, pag. 263, qu'Alexandre Sévère adorait Jésus-Christ tous les matins. Le passage de *Lampridius* qu'il cite, n'est point précis. Tout ce qu'il prouve, c'est que cet empereur avait placé Jésus-Christ dans son Oratoire au rang des personnes extraordinaires, telles qu'*Apollonius de Thyane*, *Abraham*, *Orphée*. Il dit encore que Lucain, Juvénal et Stace reconnaissent que Jésus-Christ avait chassé les démons. Il aurait bien dû citer les endroits où ces poètes font cet aveu. En parlant du prodige arrivé sous Julien, connu sous le nom d'*Apostat*, lors de l'entreprise de la réédification du temple de Jérusalem, il a fait mal à propos Alipse gouverneur de cette province. Ammien Marcellin ne lui donne point cette qualité, et parle même d'un autre gouverneur.

Voyez lib. XXIII, p. 429 de l'édition de Boxhornzuerius, in-16. Il date la mort de Dioclétien de l'an 310 (au bas de la page 318); il ne mourut que vers le mois de mai 313, etc.

M. du Petit-Château ne laisse pas de satisfaire les génies les plus habitués aux raisonnemens abstraits et métaphysiques.

L'ouvrage entier est divisé en cinq parties, et chaque partie en différens articles qui forment un Traité suivi, où l'auteur suit pied à pied les gradations de l'impiété et de l'incrédulité.

Il établit dans la première partie la nécessité d'un culte et d'une religion autre que la naturelle, et prouve, contre Hobbes, la différence réelle du bien et du mal, l'obligation où est l'homme de suivre le bien et d'éviter le mal, et que le culte extérieur, ou la religion, n'est point, comme Hobbes l'a prétendu, l'ouvrage de la politique.

Dans la seconde, on prouve, contre Spinoza, Socin et les Matérialistes, l'existence de Dieu, la spiritualité et l'immortalité de l'âme, la vérité de la création du monde, telle qu'elle est rapportée par Moïse et l'authenticité des livres des prophètes.

L'auteur, dans la troisième partie, fait voir que Jésus-Christ est venu dans le temps marqué par les prophètes, et prouve la vérité de sa mission par leurs écrits, et la vérité de leurs écrits par sa mission. Il parle dans les autres articles des caractères divins qui ne permettent pas de le confondre avec les autres hommes, et de sa résurrection.

La quatrième partie est employée à démontrer les vérités qui ont une liaison nécessaire avec la divinité de Jésus-Christ; tels sont les miracles, la propagation de l'évangile, la foi qu'on doit aux livres du nouveau testament, leur authenticité prouvée par la dispersion des Juifs, par la punition des ennemis du christianisme.

Enfin M. l'abbé du Petit-Château répond dans la cinquième partie aux objections contre la religion tirées par les incrédules de la religion même, sur l'Incarnation, la Trinité, la Résurrection, l'Eucharistie, l'Essence divine. Il y a ajouté une réfutation abrégée du système de Spinoza, une réponse générale à toutes les objections, et un examen des religions qui fait connaître que la chrétienne est la seule véritable.

Il faut convenir que toutes les preuves qu'emploie M. l'abbé du Petit-Château ne sont pas d'une égale force, qu'il y en a même qu'il semble qu'on aurait dû négliger; que des raisonnemens qu'il emploie, quelques-uns auraient besoin d'être plus développés; que, faute d'être réunis à d'autres, on y trouve une apparence de pétition de principe; que dans les preuves de fait (1), on désirerait quelquefois plus d'exactitude, qu'il y en a qui ne sont pas assez supérieures au doute historique; mais l'auteur qui a travaillé, comme il l'annonce dans son titre, pour toutes sortes de lecteurs, part d'après une maxime certaine dans l'expérience, c'est que le tour de l'esprit humain variant à l'infini, tel est insensible à une démonstration géométrique qui se laisse toucher par un fait, même hasardé. Les uns veulent des preuves de sentiment, les autres ne sont affectés que par les faits, celui qui résiste à un argument historique, se rend à une raison morale ou physique. J'ai lu quelque part qu'un Juif cabaliste se fit chrétien parce qu'il trouva dans les lettres du nom de *Jésus* un argument de sa divinité, qui lui parut insurmontable. Coriolan qui avait résisté à toutes les raisons du sénat, céda aux larmes de Veturie. Un roi de Castille refusa d'épouser une princesse de Portugal, parce qu'elle s'appellait *Urraca*. Les raisons d'état et de politique cédèrent au son désagréa-

(1) L'auteur dit, pag. 203, qu'Alexandre Sévère adorait Jésus-Christ tous les matins. Le passage de *Lampridius* qu'il cite, n'est point précis. Tout ce qu'il prouve, c'est que cet empereur avait placé Jésus-Christ dans son Oratoire au rang des personnes extraordinaires, telles qu'*Apollonius de Thyane*, *Abraham*, *Orphée*. Il dit encore que Lucain, Juvénal et Stace reconnaissent que Jésus-Christ avait chassé les démons. Il aurait bien dû citer les endroits où ces poètes font cet aveu. En parlant du prodige arrivé sous Julien, connu sous le nom d'*Apostat*, lors de l'entreprise de la réédification du temple de Jérusalem, il a fait mal à propos Alipe gouverneur de cette province. Ammien Marcellin ne lui donne point cette qualité, et parle même d'un autre gouverneur.

Voyez lib. XXIII, p. 429 de l'édition de Boxhornzuerius, in-16. Il date la mort de Dioclétien de l'an 310 (au bas de la page 318); il ne mourut que vers le mois de mai 313, etc.

ble de trois syllabes. Nos historiens disent que ce qui détermina la fameuse contestation sur la loi Salique entre Philippe de Valois et Edouard roi d'Angleterre, furent ces mots de l'Evangile (1), *Lilia non laborant, neque nent*. Les dispositions de l'esprit donnent ou ôtent le degré de force aux raisonnemens qu'on lui propose.

CHEMERAULT (MADELAINE) (DE) (1590), vivait à Poitiers en 1598. Elle était parente des dames des Roches, et d'une des meilleures maisons du Poitou. Le sieur de Chemerault chevalier de l'Ordre, et deux de ses fils se signalèrent en 1569 au siège de Poitiers. Comme les dames des Roches, elle avait du talent pour la poésie. Elle écrivait aussi fort bien en prose : ses ouvrages n'ont point été imprimés ; mais quelques pièces conservées dans les cabinets des curieux, et en particulier quelques sonnets prouvent qu'elle méritait de partager avec ses illustres parentes la gloire du bel-esprit. On trouve son éloge parmi ceux des dames illustres par leur savoir. La Croix du Maine, en parle dans les additions à sa Bibliothèque française, pag. 497. A la tête des deux harangues prononcées par Pierre Umeau, pour le serment de la *Sainte-Union* en Poitou, au mois d'août 1589, se lisent ces vers français de Madelaine Chemerault.

Si cette antique foi, lien des saintes âmes,  
Qui reluit maintenant par vos doctes écrits,  
Pouvait encor tourner dedans son premier pris,  
Nous vivrions bienheureux loin du bruit des alarmes (2).  
Tout plein de piété, aimant votre patrie,  
Vous ne pouviez chanter qu'Union, Union.  
Aussi le Tout-Puissant hait la division :  
Aimons donc l'unité, puisqu'il se l'est choisie.

Ces vers serviront à apprécier son mérite poétique ; on y

(1) Math, 6. 28.

(2) Ces sortes de rimes n'étaient pas encore bannies de notre poésie, où l'on croyait que c'était assez de *rimer aux yeux*. On pense aujourd'hui qu'il suffit de rimer à l'oreille. Chaque siècle a ses défauts.

apprend aussi qu'elle vivait en 1590, date de l'impression de deux harangues d'Umeau.

CHESNEVERT (N.) (1580), était d'une famille très noble, et très ancienne du Poitou. La Poplinière cité par Colomies dans sa Gaule orientale, p. 56, en parle en ces termes dans son histoire sous l'année 1574. « Chesnevert riche, puiné de l'Aubouinière, docte, éloquent, et bien versé ès lettres hébraïques, grecques et latines. Extrait d'ancienne noblesse, et qui de longtemps avait acquis grande réputation parmi les protestans, tant pour sa doctrine, que pour être estimé avoir fait son devoir au siège de la Rochelle. Il avait écrit et commencé de publier un discours contre quelques chefs, demi-imprimé par l'avis des premiers, mais non au contentement de plusieurs, qui ne pouvant souffrir que ces chefs, et d'autres y fussent calomniés, les en avertirent aussitôt; en sorte que ce discours étant sous la presse à la Rochelle, et prêt d'être achevé, il fut retardé par la plus saine partie. » Le même la Poplinière sous l'année 1578 rapporte qu'il fut tué à Fontenay.

(Voyez COLOMIÉS, *Gallia Orientalis* p. 56; — à son article, la POPLINIÈRE, dans sa grande histoire.)

CHEVREAU (URBAIN) (1701), naquit à Loudun le 20 avril 1613; il s'appliqua à l'étude dès sa première jeunesse, et y fit des progrès qui lui ont mérité un rang distingué parmi les savans. Il aimait la liberté, et rejeta tout engagement qui eût pu gêner ce goût. Il refusa même un canonicat qu'on lui avait donné, et vécut toujours dans le célibat. Il a passé une grande partie de sa vie à voyager. Il fut, en 1653, secrétaire des commandemens de Christine, reine de Suède. Il quitta cet emploi et était à Loudun au mois de juillet de l'an 1656, il y resta jusqu'à la fin de l'année 1662. Au commencement de l'année suivante il était à Cassel, et au mois de février 1664 à Copenhague, où le roi de Danemarck l'avait engagé à venir. Il n'y resta pas longtemps, retourna à Cassel; en 1665 il alla à Zell et à Hanover. Il était attaché à ces deux cours par les caresses



qu'il y recevait et la liberté dont il jouissait. L'électeur palatin ( Charles-Louis ) lui fit l'honneur de le visiter à Heidelberg avec toute la maison électorale et les principaux de son conseil. Il l'y retint avec le titre de *conseiller* ; Chevreau fut employé pour instruire à la religion catholique *Madame la Princesse électorale* (1), qui devait épouser *Monsieur*, frère de Louis XIV. Il employa environ trois semaines à la conversion de cette princesse (2), que le maréchal de Praslin épousa à Metz au nom de Monsieur, en 1671. Chevreau, après bien des courses, revint en France. Il était à Paris en 1678. Après son retour il fut fait précepteur de Monsieur le duc du Maine; il a été depuis secrétaire de ses commandemens. Plusieurs années avant sa mort il se retira dans sa patrie, et c'est à Loudun qu'il est décédé le 15 février 1701. Il avait fait bâtir une fort belle maison qu'il a donnée aux filles de l'Union, à condition qu'elles recevraient trois religieuses. Elle était ornée d'une très riche *bibliothèque* qui lui revenait à plus de vingt mille écus. Dans cette retraite il n'avait de passion que pour ses livres et pour les fleurs, qu'il se plaisait à cultiver.

Il a donné un grand nombre d'ouvrages en différens genres, qui n'ont pas tous été également estimés ; mais dont les plus considérables lui ont fait une réputation solide, parce qu'il suivait son génie.

Je suivrai le catalogue qu'en a donné le P. Nicéron, en y faisant les additions et les remarques qui me paraîtront nécessaires.

1<sup>o</sup> *Considérations fortuites*, traduites de l'Anglais, de Joseph Hall, in-12, à Paris. Cet ouvrage de Hall, peu connu en France, y fut estimé lorsque la traduction de Chevreau eut paru. Elle représentait toutes les grâces de l'original, peut-

(1) Elisabeth-Charlotte, palatine de Bavière, morte à Saint-Cloud le 8 décembre 1722, âgée de 70 ans.

(2) Il parle de cette conversion, et des moyens qu'il employa pour y parvenir, dans le *Chevreana*, partie I<sup>re</sup>, p. 186.

être même s'y trouvait-il plus de délicatesse, quelque chose de plus vif, et de moins sombre que dans l'original Anglais. Un bon traducteur français fait honneur aux ouvrages de cette nation. Notre légèreté jointe à sa force, notre clarté jointe aux ombres que répand nécessairement leur méthode, fait un agréable mélange d'où résulte peut-être la perfection.

Cette traduction fut suivie de celle d'un autre traité du même Joseph Hall, sous ce titre : *de la Tranquillité de l'Esprit*. Je n'en ai qu'une mauvaise édition, à Lyon, chez François Comba, 1660, in-12, 108 pages. Le père Nicéron, ni ses reviseurs n'ont point connu cet ouvrage. L'auteur le dédia à M. de Beaumont (1), abbé de Sablonceau, précepteur du roi, qui est apparemment M. de Péréfixe, depuis archevêque de Paris. « Vous vous êtes rendu, lui dit-il, le protecteur d'une ville qui m'a vu naître..... Il n'était pas juste que je restasse muet au milieu d'un peuple qui n'ouvre la bouche que pour vous bénir. » Cette lettre est un peu dans le goût cauteux et guindé du panégyrique. Elle est suivie d'un avertissement au lecteur, où il prévient l'objection qu'on aurait pu lui faire sur la religion de Joseph Hall. *Il ne doit pas (l'ouvrage) s'être suspect, dit Chevreau, si tu considères que la mer a des perles aussi bien que du limon, que la terre produit du baume aussi-bien que de l'aconit, et que la main qui a fait des sacrilèges peut faire des aumônes* : l'ouvrage est divisé en vingt-huit chapitres. L'auteur y prouve méthodiquement qu'il n'y a de vraie philosophie que la chrétienne, que le souverain bien, que les payens ont tant cherché, consiste dans la tranquillité d'esprit que la grâce seule peut donner, que nos vertus ne sont réelles que dans son ordre de la grâce, et que le seul christianisme peut anéantir nos défauts.

(1) Jean Péréfixe était maire de Poitiers en 1511. La maison de Beaumont est originaire du Poitou. Peut-être même l'évêque de Paris y est-il né. En ce cas c'est un savant à joindre à notre Bibliothèque. Outre Moréry, voyez les éloges des évêques de Paris par Martignac ; Paris ancien et nouveau, par le Maire, tom. I.

La traduction est polie, on sent que l'auteur a voulu y joindre tous les agrémens, toutes les fleurs dont son sujet était susceptible. On ne peut y reprendre que quelques termes hors d'usage, et quelques tours qui ont vieilli.

*L'Ecole du Sage, ou le Caractère des Vertus et des Vices* parut en 1664, in-12; c'est encore une traduction du même original anglais. Au moins le fond de l'ouvrage est-il de Joseph Hall, à l'exception du chapitre de *la Gloire* imité du latin de Meursius. Chevreau dédia ce petit ouvrage à la célèbre marquise de la Suze, de l'illustre maison de Châtillon. On y trouve un bel éloge de cette dame fondé sur sa naissance et ses talens. Les noms des vertus et des vices, dont on parle dans ce traité, forment la division des chapitres.

Sorel, dans sa Bibliothèque, p. 101, et Bayle, parlent des *Lettres de Chevreau*; elles furent imprimées in-8°, à Paris, en 1642, dit Nicéron. Je ne les ai point vues; si l'on s'en rapporte à Sorel, l'auteur y réussit très bien.

Le même bibliographe lui attribue *Scanderberg et Hermigène*, imprimé à Paris en 1648, in-8°, 2 tomes. Cet ouvrage n'a eu qu'un succès passager: peu de romans en ont un autre. Il y a une imagination assez vive, et le style en est fleuri.

En 1651, il fit imprimer le *Tableau de la Fortune*, Paris, in-4°. Ce fut le premier ouvrage où Chevreau montra le goût d'érudition, qui était son goût naturel. C'est un ouvrage historique tiré de différens auteurs. Son sort n'a pas été plus heureux que celui de ses lettres. Et quoiqu'il y ait d'excellentes choses, il n'est plus lu.

Ses *Remarques sur les Poésies de Malherbe* parurent à Saumur, en 1660, in-4°; à peine fut-il quinze jours à les rassembler. Le savant Tanneguy le Fèvre, de Saumur, son intime ami, se chargea de l'édition; elles ont paru de nouveau en 1689, et en 1722 avec les œuvres de Malherbe.

Chevreau, dans une lettre écrite à Benserade le 17 juillet 1687, et insérée dans ses Œuvres mêlées, se plaint fort d'une infidélité de la Ménardière. Il lui avait prêté son manuscrit

sur Malherbe. La Ménardière le confia à Ménage qui le copia, et inséra dans ses remarques celles de Chevreau, ou du moins ce qu'il y avait de meilleur. Il traite en cette occasion Ménage de parasite de livres, et proteste que puisque ce plagiaire lui avait dérobé ce qu'il y avait de plus curieux, il ne ferait jamais imprimer ces remarques, à l'exception de celles qu'il pourrait trouver dans quelques lettres critiques à Tanneguy le Fèvre.

L'auteur de son article, dans le recueil du P. Nicéron, même l'érudition prodiguée dans ces remarques. Je ne sais si c'est juger bien sainement d'un pareil ouvrage que de trouver à redire que l'auteur y soit *érudit*. D'ailleurs Chevreau a perdu bien de son mérite dans le vol dont il se plaint. On lui avait dérobé ce qu'il y avait de plus curieux.

*L'Histoire du Monde* est sans difficulté le chef-d'œuvre de Chevreau. Il en a paru en peu de temps plusieurs éditions depuis celle de 1686, in-4°, 2 vol. On trouve dans le père Nicéron un bon examen et un détail curieux de ce qui les concerne. Il préfère celle de 1698, à la Haye, in-12, 5 vol., qui est l'ouvrage de Chevreau sans additions étrangères, qui auraient pu déplaire à l'auteur. On trouve un sommaire de l'ouvrage à la tête de l'édition de 1717, donnée par M. Bourgeois de Châtenet, et imprimée à Paris, et non à Amsterdam, avec beaucoup de fautes, et sans aucune exactitude.

Le titre annonce la grandeur du dessein. On a jugé différemment de ce grand ouvrage. M. l'abbé Lenglet, dans son Catalogue des historiens, y trouve beaucoup de savoir, et croit qu'il peut être utile. Ce qui s'y trouve, selon son avis, de mieux discuté, sont l'histoire grecque, la romaine, la mahométane et celle de la Chine. Celles d'Égypte et d'Assyrie y sont négligées.

Masson n'y trouve que les matériaux d'un grand édifice ; encore s'en faut-il beaucoup, suivant ce critique, que le recueil soit complet, il n'y en a pas le demi-quart de ce qu'il fallait.

S'il m'est permis de dire ce que je pense, j'avouerai avec Masson qu'il n'y a point assez d'ordre dans l'*Histoire du Monde*, que la méthode de l'auteur, avec tout l'air de précision qu'elle paraisse offrir, est extrêmement embarrassée : Chevreau qui descend dans des détails fort *minutieux*, néglige souvent des faits importants ; il pense bien plus à étaler ses recueils, et la moisson qu'il avait fait chez les Rabbins et dans les auteurs orientaux, qu'à éclaircir son lecteur et à lui tracer une route facile dans les pays qu'il lui fait parcourir. On trouve partout des dissertations, des traits d'une érudition recherchée, et souvent déplacée, et on perd presque toujours l'objet principal au milieu des accessoires. Enfin c'est un labyrinthe où le lecteur s'engage dans le fil d'Ariane. Je ne sais si tous les lecteurs s'accoutument volontiers des terminaisons et des sons hébreux et arabes qu'il donne aux personnages connus de l'Écriture. Tous ces défauts n'empêchent pas que l'ouvrage de Chevreau ne soit très digne de l'attention et de l'estime de tous les savans. On lui a reproché le crime de plagiat, et d'avoir copié ce qu'il dit des quatre monarchies, du *Théâtre historique, théorique, pratique*, de Chrétien Mathias, imprimé pour la seconde fois à Amsterdam. C'est, dit-on, la même chronologie, le même ordre et les mêmes fautes : il faut avoir conféré l'ouvrage de *Chrétien Mathias* avec celui de Chevreau pour prononcer. C'est ce que je n'ai pu faire, n'ayant pas ce dernier à ma portée. Mais j'ose dire qu'un grand nombre de ces découvertes se trouvent fausses quand elles sont examinées. L'Alcibiade de Campistron était, disait-on, le Thémistocle de Durier ; il s'y trouva quinze ou vingt vers et quelques situations de copies.

*Les Œuvres mêlées* en deux parties furent imprimées à la Haye, en 1697, in-12. Ce livre consiste en lettres françaises et latines, en portraits, en poésies diverses, en sonnets, en élégies, etc. Plusieurs de ces lettres contiennent l'explication de quelques passages difficiles des auteurs grecs et latins, des réponses sur des endroits obscurs de l'Écriture, des ques-

tions sur notre langue , et même quelques dissertations. Il y en a une fort curieuse sur les *Psilles* , qui avaient , dit-on , la vertu d'assoupir les serpens , et de guérir ceux qui en étaient mordus. Dom Jean Martianay , à qui l'on doit l'édition de saint Jérôme , ayant reçu l'ouvrage de Chevreau , qui lui en fit présent , lui écrivit une lettre fort polie , et lui fit voir que faute d'avoir une bonne édition de saint Jérôme , il n'avait point employé ce que ce Père avait dit des *Psilles*.

Tous les tribunaux littéraires applaudirent unanimement à ce livre , et louèrent l'érudition de son auteur , son goût , son discernement. Tout le monde convint qu'il pouvait servir de modèle en son genre.

Les deux volumes du *Chevræana* parurent ; le premier en 1697 , le second en 1700 , et les deux ensemble la même année , à Amsterdam , en 1700. On en trouve un fort bon extrait dans le *Journal des Savans* du 19 août 1697. Ce ne sont pas , y disent les auteurs de ce journal , des pensées et des paroles légèrement imputées à un homme de nom , et jetées au hasard sur le papier par des gens qui se soient imaginés les avoir entendues de sa bouche ; ce sont des faits historiques , des traits d'érudition et de critique , des points de morale qu'un homme véritablement savant et habile a mis lui-même sur le papier , et sur lesquels il a fait de sages et judicieuses réflexions. Il y en a sur toutes sortes de sujets ; celles qui regardent les passages les plus difficiles de l'Écriture sont les plus considérables. Il y a aussi quelques anecdotes sur les savans que l'auteur avait connus , le Fèvre de Saumur , Dufresne , Trichet , Neuré , etc. On pourrait fort bien donner à ce recueil le titre d'*OEuvres mêlées* , il y a aussi quelques pièces de vers. Elles prouvent au moins du goût pour la poésie , de l'esprit , et de la délicatesse. On peut dire que Chevreau était allé dans les sciences du Cèdre jusqu'à l'Hysope. Ce savant quittait un point d'érudition hébraïque , rabbinique ou mahométane , le texte du Thalmud ou de l'Alcoran pour faire un madrigal ou un sonnet en bouts rimés. Il fit celui qui suit sur des rimes données par M. de Saint-Aignan sur

la célèbre Ninon de l'Enclos qui commençait à paraître dans le monde avec ces talens qui l'y ont immortalisés (1).

Depuis le siècle de *Pepin*,  
Jusques à celui de la *Fronde*,  
On n'a rien vu de si *Poupin*,  
Que cette belle *Vagabonde*.  
Elle est aussi droite qu'un *Pin*,  
Plus pénétrante qu'une *Sonde*,  
Plus savante qu'un *Calepin*;  
Et va la nuit comme une *Ronde*.  
Elle est douce comme un *Mouton* :  
Dort l'hiver en draps de *Coton*,  
Fixe au Marais son *Habitude* (2).  
Se contente au soir d'un *Poulet*,  
Touche le Luth, parle en *Oracle*,  
Et siffle comme un *Flageolet*.

Outre les ouvrages dont nous avons parlé, Chevreau est l'auteur de ceux qui suivent :

*Coriolan*, tragédie ; *Œuvres diverses : les deux Amis*, tragi-comédie, imprimée à Paris, 1638, in-4°.

Un volume de poésie, Paris in-8°, pag. 228, 1656.

*L'Avocat dupé*, comédie ; *les véritables Frères Rivaux*, tragi-comédie ; *l'Innocent exilé*, tragi-comédie, sous le nom de *Provais*.

*Hydaspe*, 1645. Toutes ces pièces ne lui ont pu acquérir la qualité de grand poète, ni celle de dramatique.

L'abbé de Marolles en parlant des meilleurs traducteurs de son temps, page 277 de ses Mémoires, II<sup>me</sup> partie, attribue à Chevreau la traduction de quelques traités de Théodoret et de saint Jean Chrysostome.

(Voyez NICERON, t. XI, p. 343, et t. XX, p. 31 ; — les ouvrages de CHEVREAU ; — SOREL, *Bibl. Française*, aux endroits

(1) Je le place ici d'autant plus volontiers, qu'on n'en a point parlé dans la vie qu'on nous a donnée de cette admirable fille.

(2) Apparemment au lieu de, *habitude*, il faut lire, *habitable*.

cités;— *Journal des Savans*, septembre 1686, mars 1697, août 1697; — *MASSON*, *Hist. Crit. de la Rép. des Lett.*, t. XIV, p. 398; — *Hist. des ouvrages des savans*, nov. 1696; — *Mémoires de Trévoux*, mars 1701; — *Mémoires d'Ancillon*, etc.)

CHOISNIN (JEAN) (1584), naquit à Châtellerault vers l'an 1530 d'une des meilleures familles de cette ville. Il avait un frère nommé François Choisin, au service de Jeanne d'Albret, reine de Navarre, mère d'Henri IV. Jean Maan, qui a fait l'Histoire de l'Eglise de Tours, parle d'un François Choisin, doyen de cette église en 1590. Jean qui avait des talens, un esprit délié, capable des affaires les plus importantes, alla à la cour et s'attacha au service du duc d'Anjou, depuis roi de Pologne et de France, sous le nom d'Henri III. Jamais la France n'avait été dans de plus grandes agitations que celles où elle se trouva dans le seizième siècle, et jamais aussi elle ne produisit un si grand nombre d'esprits supérieurs, surtout dans cette science à laquelle on a donné le nom de politique, et qui consiste souvent à aller à son but par les voies obliques de l'adresse et de la dissimulation. On est surpris en lisant notre Histoire de voir la différence prodigieuse qui se trouve entre la conduite de François I<sup>er</sup> et celle de sa postérité. Apparemment Choisin se distingua, puisqu'on le choisit pour avoir part à la plus grande affaire qu'on pût jamais traiter vis-à-vis de toutes les puissances du Nord et de l'Espagne. Je veux dire l'élection du duc d'Anjou au trône de Pologne. Tout fait l'éloge de Choisin dans cette occasion: la négociation dans laquelle on l'employait, et ceux qui l'employèrent. Il suffit de dire qu'il fut choisi par Catherine de Médicis et par Jean de Montluc, évêque de Valence, connu de toutes les puissances de l'Europe (1) par

(1) Il avait pris pour devise, dit Varillas, ce vers de Virgile.

*Quæ regio in terris nostri non plena laboris?*

C'est-à-dire:

*Quel climat sous les Cieux n'est plein de mes travaux?*

Au lieu de ces paroles, *Væ mihi si non Evangelisavero*. Voyez ce qu'en



treize ambassades où il avait toujours réussi. Comme Choisin a publié toutes les circonstances de la célèbre négociation qui conduisit le duc d'Aujou au trône de Pologne, et qu'il s'y trouve quelques particularités qui le concernent, nous les tirerons de son ouvrage, dont nous ferons une courte analyse. Peu d'historiens, si l'on excepte Varillas (1), se sont attachés à nous détailler les circonstances admirables de cette négociation, et le peu fidèle Varillas, au lieu de suivre pas à pas la route que lui traçait Choisin (2), l'a abandonné en cent occasions pour se livrer aux chimères politiques dont il repaît ses lecteurs.

L'ouvrage de Choisin qui devait lui servir de boussole, est intitulé : *Discours au vrai de tout ce qui s'est fait et passé pour l'entière négociation de l'élection du roi de Polongne, divisé en trois livres, fait par Jean Choisin de Châtellerault, secrétaire du roi de Polongne, dédié à la reine, mère des rois*; à Paris, chez Nicolas Cheneau, 1574, in-8°, 124 feuillets : l'Épître dédicatoire est datée de Paris du 16 mars 1574. L'auteur y fait l'éloge de Catherine de Médicis, et en rendant raison de la publication de son travail, dit que c'est à dessein de fermer la bouche à ceux qui attribuaient le succès de l'ambassade de Montluc, non pas à ses talens et au crédit de la France, mais à la force et aux recommandations, ou plutôt aux ordres de la cour Ottomane. Ceux qui liront Varillas (3), verront que cet auteur, sans citer de garans, a renouvelé cette espèce de calomnie, qu'il nous donne comme une vérité décidée chez nos historiens.

dit le même Varillas, p. 6, de son Avertissement sur l'*Histoire de Charles IX*. Nous avons pourtant un volume assez épais de ses Sermons. Il remplace mal ses négociations que nous n'avons pas.

(1) Dans le tom. II de l'*Histoire de Charles IX*, année 1575.

(2) Dans l'édition de Hollande, de l'*Histoire de Charles IX* de Varillas, il est appelé *Chouen*; mais il faut s'en prendre aux imprimeurs de Hollande, fort inexacts dans des noms qui leur paraissent aussi étrangers que les leurs nous le paraissent. Ce défaut diminue souvent le prix de ce qui nous vient de leur part quand ils n'ont point de bons correcteurs français.

(3) Varillas, *Hist. de Charles IX*, p. 299, tom. II.

Choisin nous apprend dans le premier livre, qui est fort court, qu'il partit en 1572 avec Balagny (1), fils de l'évêque de Valence, pour jeter les premières semences du projet qu'on voulait exécuter. Balagny étudiait à Padoue. Il ne prit d'autre qualité que celle d'un jeune seigneur qui voyageait pour connaître les cours du Nord. Il ne fut suivi que de notre Choisin, Charbonneau, gentilhomme du Dauphiné, et du Belle, bailly de Valence. Ils virent en passant l'archiduc Ferdinand dans une de ses maisons près d'Innsbruck, et la cour de l'empereur qui tout intéressé qu'il fût à découvrir les motifs du voyage de Balagny, ne s'en méfia même pas. Dire, comme l'ont fait quelques auteurs, et Varillas (2) en particulier, que Balagny fit à la cour de l'empereur le métier d'espion, c'est une erreur. On savait quels étaient ses desseins sur le trône de Pologne, et si Balagny s'arrêta quelque temps en Allemagne, ce fut plutôt pour ne pas donner de soupçons par une trop grande précipitation à partir, que pour faire des découvertes utiles à son projet. La peste ravageait la Pologne lorsque le jeune Balagny y arriva, et Sigismond Auguste, dernier roi de la maison des Jagellons, s'était retiré au château de Knichin en Lithuanie, où il allait chercher une santé qu'il avait perdue depuis longtemps. Dans sa relation, Choisin parle en homme intelligent des objets qui méritent l'attention du lecteur, et qui peuvent l'intéresser sans le détacher de l'objet principal. De ce genre est ce qu'il dit des merveilleuses salines de Cracovie qui sont des carrières plus étendues que celles qu'on voit aux environs de Paris, et d'où l'on tire le sel par quartiers, comme l'on tire les moëllons de nos carrières. Choisin et Balagny y descen-

(1) Jean de Montluc, sieur de Balagny, fils de Jean de Montluc, évêque de Valence, et de demoiselle Anne Martin, légitimé par lettres du mois de janvier 1567, mort en 1603 avec les qualités de prince de Cambray et de maréchal de France. Voyez Anselme, *Maréchaux de France*, sect. 94.

(2) Pag. 297 du tom. II de l'*Histoire de Charles IX*, année 1572.

dirent, et mirent une heure et demie à ce voyage souterrain au bout de laquelle ils se trouvèrent dans une espèce de ville percée de plusieurs rues, et où trois ou quatre cents hommes travaillaient à tirer le sel. La maladie du roi les empêcha de voir ce prince, mais ils furent traités par ses ordres avec une politesse, et des bontés qui font dire à l'auteur qu'il n'y a point de nation si humaine, ni si polie avec les étrangers que la Polonoise. Sigismond Auguste expira le 7 juillet 1572. Balagny commença alors à concilier adroitement la faveur des Polonais au duc d'Anjou par les éloges qu'il sut en faire dans les occasions. Il confia même le motif de ses louanges aux enfans du grand chancelier, *Erasmus* et *Gaspard Binski*, avec lesquels l'âge et un rapport d'inclinations l'avaient intimement lié. L'abbé Cyre, ambassadeur de l'empereur, qui travaillait depuis six ans pour l'archiduc Ernest, fils de S. M. I., se défia si peu du jeune Balagny, dont l'âge ne lui paraissait pas convenir au maniement de si grands intérêts, qu'il lui fit part de tous ses projets. Peut-être aussi était-ce plutôt confiance du succès qu'indiscrétion : quoi qu'il en soit, Balagny et ceux qui l'accompagnaient profitèrent de tout, et le premier repassa en France pour y rendre compte de son voyage. Il vit avant de partir la pompe funèbre du roi de Pologne dont l'auteur embellit encore sa narration.

Choisnin resta en Pologne, et devint ainsi le chef de la négociation. Il fallait trouver des ressources dans son adresse et dans ses talens, car il resta, dit-il, avec bien peu d'argent. La nouvelle de l'affreux massacre de la Saint-Barthelémy qui parvint promptement en Pologne, où il y avait beaucoup de noblesse protestante, sous le nom d'Évangélique, mit Choisnin dans une posture très embarrassante. Il vantait les charmes et la douceur d'un prince que la renommée peignait sous les traits horribles d'un meurtrier, d'un homicide de sa nation. Comment concilier ces éloges avec les nouvelles publiques ? Il eut pourtant assez d'éloquence pour obtenir qu'on ne condamnerait point le duc d'Anjou jusqu'à ce qu'on

été vu le *Boiteux* (1), c'est-à-dire l'évêque de Valence, qui éclaircirait la vérité et donnerait des lumières qu'il était impossible d'avoir de si loin. L'auteur exact ne se contente pas de parler de ce qu'il fit pendant l'absence de Balagny : il le suit dans sa route, parle des différens endroits où la peste l'obligea de s'arrêter, et des honneurs qu'il y reçut, et en particulier à Dantzik, dont Choisinin décrit avec une brièveté admirable la situation, le commerce et la richesse. Arrivé en France, Balagny y rendit un compte si satisfaisant de sa conduite qu'il eut ordre de retourner en Pologne. C'est là que finit le premier livre de la relation de Choisinin.

Il entame le second livre, qui est seul beaucoup plus long que les deux autres, par le départ de l'évêque de Valence. Peu de personnes étaient capables de conduire cette négociation. Il fallait nécessairement trouver un homme éloquent, qui écrivit et qui parlât facilement la langue latine familière à la noblesse Polonoise. La cour, fertile en beaux esprits, ne l'était point en savans. L'évêque proposa lui-même le célèbre Pybrac, mais le roi et la reine-mère en avaient besoin; il parla de Truchon, premier président de Grenoble, il était d'ailleurs malade; le chevalier Sèvre n'avait point assez de réputation, Lansac paraissait trop jeune; Montluc quoique âgé et infirme partit donc le 17 août 1572, huit jours avant la Saint-Barthelémy. Cette circonstance rendit son voyage très difficile, et le hasard, ou des raisons d'une politique qu'on n'a jamais bien démêlée, y formèrent de nouveaux obstacles. Un secrétaire de l'évêque de Verdun (2), qui joignait des intérêts très réels à d'autres raisons peu connues, arrêta avec Manègre, lieutenant du gouverneur de Verdun, notre ambassadeur qui risqua sa vie en cette occasion. L'intérêt particulier du secrétaire de l'évêque de Verdun était d'avoir l'évêché de Valence pour son frère, en faisant tuer

(1) C'était le nom qu'on donnait à Montluc qui était *boiteux*, dans toute l'Europe où il était connu.

(2) Maceracau

Montluc qui était regardé comme un fauteur déclaré des protestans. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que l'évêque de Verdun se prêta à ce projet.

Les raisons inconnues étaient, à ce qu'on prétend, des ordres secrets du duc d'Anjou et de la reine-mère, qui craignaient le succès de l'ambassade de Montluc. L'auteur donne un extrait de la lettre de Charles IX à l'évêque de Verdun, une copie entière de la lettre de la reine-mère, et une autre de la lettre du duc d'Anjou, qui ôteraient le soupçon des motifs que leur impute quelques historiens, s'il était vrai que tout ce qu'écrivent les princes est toujours l'expression de la vérité et de leurs sentimens.

Montluc croyait trouver à Strasbourg le conseiller Malloc ou l'abbé de Rutz, son neveu, avec le savant Joseph Scaliger ; il comptait sur le secours de leur plume ; mais le premier était malade, les autres ne s'y trouvèrent point. Il rencontra heureusement Bazin, procureur du roi en la prévôté de Blois, esprit solide et très cultivé par l'étude : il le prit avec lui. Etant arrivé à Francfort, il se trouva dans un nouvel embarras ; il fut arrêté par les colonels des Reltres qui lui demandèrent le paiement des sommes qu'ils prétendaient leur être dues par la cour de France ; mais sa fermeté et son adresse le tirèrent encore de ce mauvais pas : je pourrais ajouter son éloquence puisque cette affaire fut portée au sénat de Francfort, où il plaida sa cause et y obtint un jugement dont on trouve la copie dans Choisin (1). Montluc arriva après des difficultés insurmontables à tout autre à Leipsick, vers le 6 octobre 1572 et vers le milieu du mois d'octobre à Mezericz, première ville de Pologne. La peste ravageait ce royaume. Il reconnut toutes les difficultés de l'affaire dont il était chargé, lorsqu'il se fut avancé à Connin. Il y avait six ans que l'empereur ménageait le trône de

(1) Varillas dit que les colonels des Reltres ne le mirent en liberté qu'après qu'il leur eût donné 300 écus. Ce fait est faux, et ce fut pour qu'on le conduisit en sûreté jusqu'à Leipsick qu'il donna 300 écus à Crocuf, qui en avait d'abord demandé quatre cent mille.

Pologne à l'archiduc Ernest, son fils : la haute noblesse de la Lithuanie lui était presque déjà toute dévouée. Le czar de Moscovie (1) était sur les rangs, et peut-être le plus dangereux des compétiteurs, par les offres qu'il faisait d'établir une union et une paix perpétuelle entre les deux états. Le roi de Suède (2), dont la femme était sœur de Sigismond, proposait son fils qui, descendant de la maison des Jagellons, paraissait avoir une espèce de droit à l'élection. Le duc de Prusse s'était fait un puissant parti, on le regardait comme uni à la nation, il était vassal du royaume et ses trésors étaient considérables. Enfin il y avait un cinquième parti formé par les Polonais qui demandaient un Piaste (3), c'est-à-dire un roi de leur nation.

A tous ces obstacles, l'évêque de Valence n'avait à opposer que ses talens supérieurs, une conduite mesurée, et qui put lui acquérir les cœurs des Polonais, une éloquence adroite et insinuante qui fit valoir le grand nom de la France et la réputation du duc d'Anjou, en détruisant les impressions de la funeste journée de la Saint-Barthelémy.

Bazin, notre Choisin, l'abbé de l'Isle (4), et le jeune Lanasac qui fut envoyé dans la suite, avec quelques gentilshommes Polonais, étaient toutes les ressources de Montluc qui écrivait jour et nuit, tantôt en latin, tantôt en italien et en français. Choisin rapporte que Montluc avait écrit en latin, en six mois de temps, *dix rames de papier*. Solikoski, Polonais, traduisait les pièces de l'évêque en sa langue. Je me livrerais à un détail trop étendu si je parlais de toutes les

(1) Basiliowitz.

(2) Jean, roi de Suède.

(3) Piaste, c'est-à-dire *paysan Polonais*, parce que, dit Mezeray, les Polonais ayant élevé vers le neuvième siècle un paysan sur le trône, ils furent si satisfaits des grandes vertus de leur roi, qu'ils en conservent encore le souvenir, et donnent le nom de *Piaste* à tout sujet polonais proposé pour l'élection. Ce mot signifie aussi une charrette, suivant Choisin.

(4) Gilles de Noailles, frère puîné de l'évêque d'Acqs, le plus grand négociateur de l'Europe après Montluc.

difficultés que surmonta Montluc et des moyens adroits dont il se servit pour éloigner tous les compétiteurs. Il tira avantage de tout, il se servit même avec succès du portrait du duc d'Anjou, l'un des plus beaux princes de son temps, dont il fit répandre une infinité de copies qui, par l'air de douceur et l'aimable vivacité qui régnaient dans tous les traits du prince, servaient d'apologie contre les faux bruits qu'on répandait de sa cruauté, et de son naturel dur et sanguinaire (1), bruits que semblaient autoriser le massacre de la Saint-Barthelémy, qui causa le plus d'embarras à Montluc. La harangue qu'il prononça le 10 avril acheva le grand ouvrage de l'élection. On admira son éloquence, on se rendit au charme victorieux de son discours. Et si l'élection s'était faite un jour après, *il ne s'y fut trouvé un seul contredisant*, dit Choisin. L'auteur ajoute ici une circonstance que la dignité historique a fait supprimer à nos écrivains, mais qui peut trouver ici sa place. Il en atteste la vérité. Pendant tout le temps que Montluc parla, *une alouette resta sur le mas de la tente, chanta et gasouilla toujours*. Ce qui fut remarqué par un grand nombre de seigneurs Polonais, comme un augure favorable, l'alouette ne se reposant ordinairement que sur la terre; au contraire, Choisin remarque qu'on vit passer un lièvre et un pourceau à travers les tentes lorsque les autres ambassadeurs parlèrent, et que la grande tente tomba dès qu'on eut donné audience aux ambassadeurs de Suède. Je suis sûr qu'on ne manqua pas de faire part de ces espèces de prodiges à la reine-mère, qui était fort attachée aux impressions qui en peuvent résulter sur son esprit superstitieux. Choisin qui paraît les vouloir rejeter, ne laisse pas de s'y livrer lui-même dans la suite de ses réflexions.

Les autres ambassadeurs donnèrent que 32 copies de

(1) J'ai lu quelque part que Montluc fit répandre une infinité de copies du portrait du duc d'Anjou, pour le faire parvenir à l'héritière de Sigismond, et toucher son cœur par l'espérance flatteuse de posséder un prince très bel homme. Cela me paraît un peu romanesque.

leurs harangues, une à chaque Palatin; Montluc en répandit adroitement, et en ôtant le moyen d'y répondre, un si grand nombre que la Pologne en fut remplie.

Balagny, son fils, notre Choisin, et un Français qui se trouvait en Pologne, et qu'il appelle toujours le *bon Français*, furent employés *et non autres*, dit l'auteur, à entretenir les idées favorables que la harangue de Montluc avait inspirées. Depuis le 10 avril jusqu'au 3 mai qu'on commença à procéder à l'élection, l'évêque et ses agens furent toujours dans l'action, et occupés à répondre aux rivaux de la France, parlant et écrivant sans cesse. Enfin le neuvième mai, veille de la Pentecôte, sur les sept heures du soir, le duc d'Anjou fut élu d'une voix si unanime, que de plus de 40 mille voix les compétiteurs du duc n'en eurent pas 500 qui passèrent même ensuite du côté de la France, et que de tous les grands du royaume, il n'y eut que l'évêque de Plosko, homme d'une opiniâtreté invincible, qui demeura constant dans le parti de l'archiduc Ernest. Si le génie puissant de l'évêque de Valence étonna toute l'Europe jusqu'au terme de l'élection, il ne fut pas moins admirable, par la facilité avec laquelle il aplanit les difficultés qui suivirent cette élection. Il faut convenir qu'il était secondé par des personnes d'une très grande intelligence, par l'abbé de l'Isle, par Lansac, et même par Bazin, et notre Choisin, dont la modestie qui l'a empêché de parler presque de lui-même, n'empêche pas qu'on ne s'aperçoive qu'il rendit des services très importants dans cette ambassade. L'auteur, avant de terminer son second livre, réfute assez bien ceux qui attribuèrent le succès de la négociation au crédit et aux recommandations du grand seigneur qui auraient alarmé la jalouse délicatesse des Polonais, qui voulaient avoir une liberté entière dans leur choix; il produit aussi en sa faveur le témoignage de l'évêque d'Acqs (1), qui écrivait à Montluc, le 14 mars 1573, que l'intention de la Porte était de voir un *Pollac* élevé sur le trône de Pologne.

(1) L'illustre François de Noailles



Dans le troisième et dernier livre, Choisinin parle des difficultés de son retour, et du passage des ambassadeurs Polonais en France. L'empereur, offensé de ce que l'archiduc Ernest avait été rejeté, multipliait ces difficultés. Montluc les surmonta par de nouveaux efforts d'adresse, par ses discours, par ses lettres, par un talent de persuader que personne n'a jamais eu au point qu'il le possédait. On trouve dans ce second livre une lettre de Montluc, au secrétaire du Landgrave de Hesse, qui est une preuve de la facilité avec laquelle il écrivait en latin; la netteté, la pureté du style égalent tout ce que nous avons de mieux écrit en ce genre. Choisinin promet de joindre à son livre le discours que prononça l'évêque de Valence, pour l'élection du duc d'Anjou, elle ne s'y trouve point. Pour le mérite de la relation de Choisinin, il est incontestable, non-seulement par le fond des choses dont il parle; mais encore par le tour qu'il leur donne, et la manière claire et précise dont il les expose, on ne saurait dire plus de choses, et des plus importantes en moins de paroles. L'auteur se fait lire avec plaisir, malgré les changemens qu'a éprouvés notre langue.

On y trouve une justesse de raisonnement qui est jointe aux agrémens sagement ménagés de la variété des matières. Ce n'est point le style aride et ennuyeux d'un journaliste, c'est un homme intelligent qui écrit poliment, qui démêle avec adresse les intérêts de toutes les puissances dont il parle, qui fait connaître en quatre mots, les mœurs, le pays où les choses se passent; c'est enfin un homme élevé à la cour, un négociateur, qui s'exprime toujours avec clarté, qui pense toujours avec noblesse. Telle est l'impression qu'a fait sur mon esprit l'ouvrage de Jean Choisinin.

Le Lecteur décidera si elle est juste.

Outre cet ouvrage, nous avons encore de lui *le procès-verbal du récollement général des terres et pays reconquis en 1584*, in-folio, conservé, dit le P. Lelong, dans la bibliothèque de M. le Peletier, ministre, n. 174.

Pierre Langlois de Belestat lui adresse ces vers, en lui

dédiant le sixième de ses Tableaux hiéroglyphiques, qui est celui du Cynocéphale.

Au portrait de Cynocéphale,  
Se comprend La lune qui naît,  
Et le tems de l'an se connaît  
Qui rend la nuit au jour égale.  
Mais votre esprit qui ne décroît,  
En sa vigueur toujours parolt,  
Conservant sa beauté première.  
Et votre renom qui reluit,  
Sans être empêché de la nuit,  
Va continuant sa lumière.

(Voyez l'ouvrage de CHOISNIN ; — LA CROIX DU MAINE ; — DE THOU, *Historiar. sui temporis*, liv. V, ann. 1573 ; — VAILLANT, *Hist. de Charles IX*, t. II, ann. 1573, vers la fin ; — LE LONG, *Bibl. Histor. de France* ; — *Tabl. hiéroglyph.* de LANGLOIS DE BELESTAT, p. 33.)

CITOYS (FRANÇOIS) (1652), docteur en médecine de la faculté de Poitiers (1), naquit en cette ville en 1572, d'une famille considérée, et où l'amour des lettres a longtemps brillé. Il fut reçu docteur à l'âge de 26 ans, et ne fut pas longtemps à se faire une réputation distinguée. Dès l'année 1605, Scévole de Sainte-Marthe, dans une Ode où il remercie les médecins de Poitiers, dont les lumières l'avaient tiré d'une maladie dangereuse, parle de lui comme d'un génie cultivé qui devait faire honneur à sa patrie à laquelle, dit le poète, il promettait mille hyppocrates en lui seul. Cet éloge est trop brillant pour le supprimer :

*Nam quid te commemorem  
Culte ô Citesi, civitatis exurgens  
Novum pictonicæ jubar ?  
Quo jam spondet in uno  
Patria mille sibi hyppocrates !*

Paul Contant exprime à peu près la même chose en fran-

(1) Cette famille existe encore dans le Poitou.

çais dans son *Jardinnet poétique*, où en parlant du jeune médecin (en 1608) il dit page 22 :

- « Et toi mon cher Citoys, dont la docte jeunesse
- « Promet mille printemps à ta blanche vieillesse,
- « Qui de tes rais féconds, comme un soleil naissant,
- « L'ignorance et l'erreur lo'n de toi va chassant :
- « Assurant au futur qu'à l'égal de ton âge
- « Croltra ton bel esprit, ton los et ton courage.
- « Permets que je chante. . . .

Le jeune Banchereau (1) en le félicitant sur l'éclat avec lequel il avait soutenu ses thèses, ne paraît pas moins pénétré du mérite du jeune médecin : *Qu'on se batte désormais*, lui dit-il, *et d'estoc et de taille*, il n'y a plus rien à craindre, Citoys guérira tout, *hic cito, Citosius qui medicatus erit*. Il répondit à ces flatteuses espérances. L'illustre de Thou, crut même lui devoir un éloge, en parlant de l'ouvrage que ce médecin publia sur la *Colique du Poitou*, qui parut, à Poitiers, en 1616. Nous en parlerons plus bas, en donnant le catalogue de ses autres ouvrages.

Ses talents reconnus lui valurent l'estime d'un des plus grands hommes qu'ait eu la France, je veux dire du grand cardinal de Richelieu, qui lui fit obtenir la qualité de médecin du roi, lui ayant donné celle de son propre médecin longtemps avant (2). Il réussit à la cour, comme il avait fait dans sa patrie, et son mérite transplanté ne parut qu'avec plus d'éclat. Il n'était pas de ces génies étroits qui ne sauraient embrasser qu'un objet ; aussi bon courtisan qu'habile médecin, il savait guérir et plaire. Le cardinal aimait la poésie, et passait volontiers quelques momens dérobés aux affaires, dans ces entretiens vifs et légers, aussi utiles à la santé que le séné et la rhubarbe. Citoys faisait aussi des vers,

(1) Pag. 38, *vid.* pag. 26.

(2) Dans une espèce d'avis, qui précède le *Traité sur la nature de la peste*, imprimé en 1639, il dit qu'il y a trente ans que M. le cardinal lui avait confié le soin de sa santé.

et était un de ceux qui amusaient le ministre par une conversation pleine d'agréments. En disant ceci, je ne parle que d'après Abel de Sainte-Marthe, qui dit la même chose dans une épigramme qu'il lui adresse (1) ; la voici :

FRANCISCO CITESIO, MEDICO REGIO, VIRO DOCTISSIMO.

*Richelii heroïs morbos, et dura laboris  
Tædium, dum verbis auxilioque iervas,  
Hoc agit æoniæ et medicæ Deus artis, Apollo,  
Qui tua casta pari numine corda fovent.*

Il contracta une étroite amitié avec le célèbre abbé (Métel) de Boisrobert. On sait la manière adroite dont il s'y prit pour faire revenir auprès de leur maître commun cet amusant et agréable abbé que le cardinal avait éloigné de la cour pour quelque imprudence de la part de l'abbé. Personne ne voulait ou n'osait parler pour le favori disgracié. Les uns voyaient son éloignement avec plaisir, les autres craignaient de se nuire à eux-mêmes en voulant l'obliger. Citoys, qui s'aperçut que le cardinal perdait un homme amusant, et qui avait l'art de dissiper bien des nuages dans son esprit, entreprit de le faire reparaitre, et y réussit : le ministre se plaignit d'un mal de tête et d'un accablement extraordinaire ; il demanda à son médecin un remède prompt contre son incommodité. Monseigneur, lui dit Citoys, je vais donner une ordonnance ; il sortit aussitôt et écrivit : *Pour remède spécifique, recipe Boisrobert*. Le cardinal, qui s'ennuyait effectivement de ne l'avoir pas auprès de lui, exécuta l'ordonnance, et fit revenir Boisrobert. Si ce trait fait honneur à l'esprit de Citoys, il en fait encore plus à son cœur. Il est surprenant que l'abbé, qui a loué tant de personnes, de son temps, dans ses poésies, ne dit qu'un mot à la louange de Citoys : mais la reconnaissance (2) n'était pas le fort de ce bel-esprit. Dans

(1) Page 224 de ses Poésies, jointes à celles de Scévole, son père.

(2) Tout le monde sait l'épithaphe qu'il fit au cardinal de Richelieu ;

une de ses lettres en vers, adressée à M. de la Chambre, médecin ordinaire du roi, p. 41 du premier Recueil, il le met au rang des premiers médecins de son temps. Il consulte M. de la Chambre sur la bile noire, à laquelle l'abbé était fort sujet, et s'exprime en ces termes :

Outre nos maitres uniformes ,  
Outre les Citoys , les Delormes ,  
Les Mayernes et les Valots ,  
Les Merlets et les Bourdelots ,  
Je pense avoir vu pour ma bile  
Tous les charlatans de la ville.

Après la mort du cardinal de Richelieu , il retourna dans sa patrie, et mourut à Poitiers, doyen de la faculté, en 1652, âgé de 80 ans, sans laisser de postérité.

Tous les ouvrages latins et français de Citoys ont été réunis, et imprimés en un volume in-4°, treize ans avant sa mort, c'est-à-dire, en 1639, sous ce titre général :

*Francisci Citesii regis, et eminentissimi cardinalis de Richelieu, medici atque facultatis medicæ pictaviensis decani, Opuscula medica.* Paris, chez Sébastien Cramoisi, in-4°, 1639, pp. 302, sans l'épître dédicatoire adressée au cardinal de Richelieu. Ces ouvrages sont :

§. *De tempestivo Phlebotomiæ ac Purgationis usu Dissertatio.*

§. *Abstinens confolentanea, cui obiter annexa est pro Jouberto Apologia.* Cette fille (1), native de Confolens, en Poitou, s'appelait Jeanne Balam. Sa longue abstinence, qui commença en 1599, fit beaucoup de bruit, quoiqu'on sache que ce phénomène ne soit pas unique ; le docteur Duncan, professeur

l'esprit y deshonoré le cœur. Il perdait une pension considérable par la mort du ministre ; il s'en explique en ces termes :

Ci gît, où gît par la mort.....  
Le cardinal de Richelieu,  
Et, ce qui cause mon ennui,  
Ma pension gît avec lui.

(1) *Vid. Citesium : Abstinens Confolentanæa*, p. 64.

de Saumur, en cite plusieurs exemples dans sa Chimie naturelle (1), et l'auteur, d'après Laurent Joubert, dont il entreprend la défense, rapporte celles dont Joubert parle.

Citoys, dans cet ouvrage, ne se contente pas de rapporter un fait attesté et connu alors de tout le monde (2); il en montre la possibilité, et détruit les objections de ceux qui croyaient avoir de bonnes raisons pour le nier.

Israël Harvet, médecin d'Orléans, ayant nié formellement ce fait et tous les autres de cette espèce, Citoys y répondit par un autre petit ouvrage qu'on doit regarder comme la suite du précédent, et qu'il intitula :

*Abstinentia puellarum consoletanea ab Israelis Harveti consutatione vindicta.*

La colique bilieuse du Poitou, maladie dont on peut voir l'histoire et les effets dans M. le président de Thou, sur l'année 1572, liv. LIV, vers la fin, avait animé le zèle de ce que cette province avait eu de plus célèbres médecins. Jean Pidoux, Pascal Lecoq, François de Saint-Vertunien-Lavau et Pierre Milon, dont on trouvera ici les articles, avaient travaillé à découvrir les causes de cette maladie et à en détruire les effets; Citoys rassembla leurs mémoires, fit un traité en règle sur cette maladie. Son livre fut imprimé à

(1) P. 48, édit. de 1682. Ceux qu'on pourrait y ajouter, formeraient un juste volume. J'ai trouvé celui qui suit dans la bibliothèque de Duverdier, tiré de Jean Molinet, dans la *Récollection des Merveilles advenues de son temps*.

J'ai vu frère Nicole,  
Un Souisze dévot,  
D'abstinence l'école,  
Fort bien gardant son vot (vœu),  
Vingt ans vivre en ce monde,  
Sans manger peu ni point;  
Dieu, en sa gloire munde,  
Lui donne viande à point.

Bibl. de Duverdier, p. 278, verbo Jean Molinet.

(2) V. le président de Thou, liv. CXXIII de son Histoire sur l'année 1599, et les vers de Nicolas Rapin, rapportés par Citoys à la tête de sa Dissertation.

Poitiers, en 1616, avec une épître dédicatoire à Jacques de Pradelle (Pradellæo), professeur royal à Montpellier, et médecin du roi, sous ce titre :

*De novo et populari apud Pictones Colico bilioso, diatriba.*  
Dans tout le cours de cet ouvrage, d'autant plus intéressant qu'il est le seul que nous ayons, *ex professo*, sur cette matière, on reconnaît une grande érudition, une lecture consommée des bons auteurs, des connaissances de l'anatomie supérieures à celles du siècle auquel l'auteur vivait, une théorie si juste et si bien raisonnée, que les lumières de la physique moderne n'y ont point fait de changement; une pratique enfin si conforme aux règles de l'art et aux indications que fournit la maladie, que les plus savans médecins de nos jours, dans les pays où cette maladie paraît encore, la suivent sans aucun changement essentiel.

Le plan qu'a suivi l'auteur est juste, sa méthode lumineuse. Il commence par l'énumération des différens symptômes qui accompagnent ou qui suivent la maladie. Examinant ensuite quelle peut être sa nature, il observe que quoiqu'elle soit fort commune à Poitiers, on ne doit pourtant pas la regarder comme une maladie *endémique*, ou particulière au Poitou, puisque cette province n'est pas la seule qui en ait été affligée, et qu'au contraire la Bretagne, la Saintonge, l'Angoumois, etc., la Moravie, la Silésie, etc., en ont éprouvé les fureurs. Il la range donc parmi les maladies *épidémiques*. De là passant aux causes externes du mal, il les attribue à l'intempérie du climat et à la nature des vins du Poitou, qui sont ordinairement *acerbes*. La principale des causes internes est, selon l'auteur, une surabondance de bile extrêmement acre, qui une fois parvenue dans le canal des intestins, et s'y mélangeant avec les sucs *gastriques* et *intestinaux* leur communique leur acrimonie. Ces sucs, portés ensuite dans la masse générale des fluides, l'infectent de leurs mauvaises qualités. De ce mélange d'humeur avec le sang, il explique, d'une manière concise, les symptômes les plus frappans de cette cruelle maladie.

Il réfute par occasion un passage de Pline, qui fixe l'époque de la naissance de la colique au temps de Tibère, en disant que cet empereur fut le premier qui en fut attaqué. Il prouve par des citations exactes qu'Hypocrate l'a décrite plus de cinq cents ans auparavant, aussi bien que Dioclès qui fut presque contemporain d'Hypocrate. Après une recherche exacte des symptômes qui caractérisent la colique du Poitou, il passe à la méthode de traiter la maladie, et parle des remèdes spécifiques dont on doit se servir. Il finit en expliquant la méthode de prévenir la récurrence et d'emporter les restes du mal. Parmi les secours qu'il propose, les eaux de Luques, en Nivernais, ou celles de Spa, et surtout celles de Forges, tiennent le premier rang.

Tout ce que la faculté de médecine de Poitiers, et même tout ce que le Poitou avait de plus illustre, complimenta l'auteur sur son ouvrage. On trouve, au commencement du livre, les petites pièces de vers qui lui furent adressées. Les auteurs de ces ouvrages sont François Meynard, professeur en droit, dont nous parlerons, Jean Rabreuil (1), célèbre avocat au présidial de Poitiers, Pascal Lecoq, Antoine Rabault, Jean Raffou, Jacques de Mairé, François Pidoux, Antoine Jaquet, Jean Engaine, P. de Lugré, Henri Garsonnet, François Carré, tous médecins de Poitiers. Antoine Citoys, frère de l'auteur, professeur en droit et avocat au présidial de Poitiers, qui fit l'épithaphe de Jean Faulcon, rapportée à son article, et dont on a quelques autres poésies latines. Jean Barraud, avocat

(1) Tous les auteurs poitevins, qui ont eu occasion de parler de Rabreuil, le font qu'avec des marques d'une estime particulière pour ses talents. Le juriconsulte Jean Umeau, *cap. VI de ses Autumnalia subcesiva*, p. 31, le met au nombre de ceux qui ont aimé la poésie et la jurisprudence. *Inter fori nostri advocatos*, dit-il, *Rabreullius, cujus renidet apud politiores memoria (poemata concinnavit)*. Il parlait ainsi en 1655. On trouve quelques pièces de vers latins et français à la louange de quelques auteurs, et à la tête de leurs livres.

V. dans le *Tumulus Sc. Sammarthani*, p. 126 et 127, une pièce de vers français de sa façon.



distingué et connu par son *Commentaire sur la Coutume de Poitou*, fils d'une sœur de Citoys, Étienne Riffaud, avocat, qui a aussi laissé de très bons *Mémoires sur sa Coutume*, et Pierre Citoys, fils d'Antoine (1).

De toutes ces pièces de vers, toutes en latin, il y en a peu qui ne soient estimables du côté de l'expression, ou de la pensée, et souvent à ces deux égards : le compliment le moins suspect est celui de François Meynard, qui donne plutôt une attestation à Citoys, qu'il ne lui fait un compliment. Voici la pièce :

*Muliam est pictonicum scriptis illa prodere morbum,  
Sed plus est curis perdere posse novis,  
Quam cito, quam doctâ curare Citesius arte  
Carnificis possit termina dira mali;  
Hic ego, nec medicus, nec Picto (2), salute receptâ,  
Testor, et in dubium carmine signo fidem.*

L'épigramme de Barraud m'a fort plu ; peut-être plairait-elle au lecteur.

*Juravere Venus, liberque in funera Pictæ  
Gentis, at imbelles risit Apollo minas.  
Teque artes docuit, quibus ipse potentiâ ægris  
Unus ades, gemini quam potuere Dei.*

Citoys joignit aussi une pièce badine à son ouvrage ; elle est adressée à ses confrères, et me paraît digne de trouver ici sa place.

#### AD COLLEGAS.

*Nunc prece, nunc pretio mecum placate dolores,  
Quos facit ira Dei, quos hominumque gula.  
Nunc prece flectamus divini numinis iram,  
Plectamus pretio nunc hominumque gulam.*

(1) Presque tous ceux dont nous parlons ici, ont donné d'autres preuves de leur goût pour les lettres.

(2) Il était de Frise. V. son article.

Enfin aux ouvrages de Citoyens dont nous venons de parler , est encore joint un petit traité écrit en français , intitulé : *Avis sur la nature de la peste et sur les moyens de s'en préserver et guérir* (imprimé, pour la première fois ; en 1623). On y trouve la composition du Policreste de Poitiers, p. 296.

Je suis redevable de tout ce qu'il y a de bon dans cet article à M. Poitevin, docteur en médecine à Poitiers. Je prie le lecteur de transporter cette note à tous les articles des médecins de la faculté de Poitiers, dont je parle. Ce zélé citoyen n'ayant épargné ni soins ni démarches pour me procurer de telles mémoires , des extraits exacts , et même les ouvrages de ceux de ses illustres confrères qu'il a cru dignes de paraître dans ce recueil.

CLAUDIOLA-VARENILLA, fille du consul Claudius-Varenus, épousa M. *Censor Pavius*, ou *Soranus Pavius*, lieutenant de l'empereur, propréteur dans l'Aquitaine, et consul désigné.

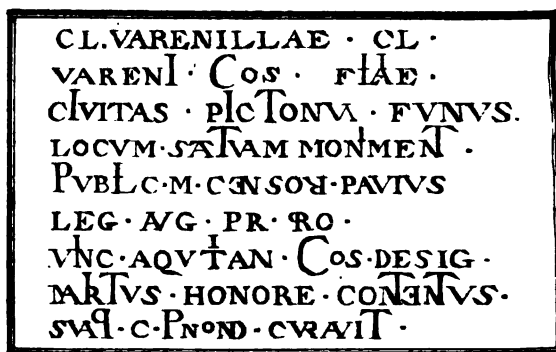
Elle mourut à Poitiers, et son nom exprimé par des diminutifs donne lieu de penser qu'elle mourût jeune. Dom Mabillon a cru qu'elle pouvait être Gauloise. Son savoir , ou quelque action brillante lui acquit (1), dit-il, l'estime des Poitevins, ou de la capitale du peuple qu'on appelait alors les *Pictons*. Ils lui en donnèrent les preuves les moins équivoques, en lui rendant, après sa mort, les plus touchans honneurs. Ils lui firent de magnifiques funérailles, consacrèrent une place pour son mausolée, lui élevèrent une statue, et immortalisèrent leur reconnaissance et leur amour par un monument public. Pavius, époux de Varenilla, satisfait de tant de marques de distinction, voulut faire les frais du monument, et en déchargea les *Pictons*, ou Poitevins, malgré

(1) En parlant de l'inscription que nous allons donner, ce savant bénédictin dit : *Hæc inscriptio facta est in honorem cujusdam prænobilis heroinæ gallicæ sive ob eruditionem, sive ob præclarum aliquod facinus*. C'est là faire gauloise et savante. Voyez le supplément de la diplomatique du P. Mabillon, à la fin.

eux. Toutes ces circonstances ne nous permettent pas de douter du mérite de Varenilla. Son article m'a paru lié avec l'Histoire littéraire du Poitou. Son époux possédait les plus grandes dignités de cette province ; peut-être Varenilla lui devait-elle la naissance.

Il faut en convenir, j'ai saisi d'autant plus volontiers l'occasion de parler de Varenilla, qu'elle me fournissait celle de joindre, à ce que j'en dis, un monument précieux. C'est une inscription romaine que j'ai publiée il y a quelques années. Elle se trouve, comme je le remarquais alors, sur un marbre blanc d'environ six pieds de long, sur deux de largeur. Elle est la source d'où j'ai tiré tout ce que je dis de Varenilla.

L'inscription est conçue en ces termes, gravés en caractères romains parfaitement bien formés, et dignes des plus beaux temps de la république romaine :



Dom Marthène et dom Durand ont publié cette inscription dans leur Voyage littéraire, ainsi que dom Mabillon à la fin de sa Diplomatique. Mais ces savans hommes ne l'avaient examinée qu'en courant, et de la façon dont ils la donnèrent on n'y voit qu'un sens imparfait : ils changèrent même, faute d'attention, le nom de Claudiola, ou Claudia-Varenilla, en celui de Cluarenilla, et le nom de Claudius-Varenus en celui de Cluarenus.

C'est ainsi qu'ils pensèrent qu'on devait lire l'inscription entière : « *Charenilla Charenis consulis filia civitas* (1). *Pictorum, funus, locum, statuum, monumentum publicum M. Censor Pavius, legionum Augusti primus prætor, provincie Aquitanie consul designatus, maritus honore contentus, sudque causâ ponendum curavit.* »

Après un examen fait sur les lieux de cette même inscription et de la ponctuation, j'ai cru qu'on devait la lire de la manière qui suit : « *Claudius Varenilla Claudii Varenis consulis filia civitas Pictorum funus, locum, statuum, monumentum publicum mæsta curavit, erexit, nuncupavit. Soranus Pavius, legatus Augusti, prætor provincie Aquitanie, consul designatus maritus, honore contentus sud pecuniâ ponendum curavit.* »

J'ai appris depuis quelque temps que les savans religieux de la congrégation de Saint-Maur, qui n'ont dans tous leurs travaux que la vérité pour but, avaient adopté en partie les points pour lesquels je me suis déclaré, d'après le rapport de mes yeux et ceux de quelques autres personnes.

Les lecteurs qui voudront voir les différentes pensées que j'ai eues sur cette inscription, et quelques instructions qui m'éloigneraient trop de mon objet, pourront consulter les Journaux de Verdun des mois de décembre 1750, janvier 1751 et février 1752.

Le marbre sur lequel l'inscription est gravée, est actuellement dans l'église de Saint-Pierre de Poitiers. On prétend qu'il y a été transporté de la petite église de Saint-Jean, située derrière l'évêché, qui même, dit-on, a pu être le mausolée de notre Varenilla. Quoique rien ne démontre cette tradition,

(1) Qu'on me permette de remarquer ici que puisqu'il s'agit de la *clité des Pictons*, dans cette inscription trouvée à Poitiers, ce serait vouloir s'en imposer à soi-même que de croire que le lieu auquel on donne le nom de vieux Poitiers, situé au-dessus de Châtellerault, fut la position originale de la ville de Poitiers. Quelque fort démoli, ou quelque ancien camp aura occasionné le nom de vieux Poitiers, ainsi que ceux de vieux Rouen, vieux Evreux, vieux Verneuil, etc.

je ne laisse pas de la trouver fort recevable. La petite église de Saint-Jean a toutes les marques d'une antiquité fort reculée, et même celle d'un bâtiment romain. Elle formait dans son origine un carré oblong, ouvert de tous les côtés. Si l'on lui trouve aujourd'hui la forme d'une église et quelques indices d'un monument chrétien, il faut les attribuer aux augmentations et aux changements qu'on y a faits, et qu'il est très aisé de distinguer de l'ancien bâtiment. Dom Martène et dom Durand qui l'ont vue, n'ont fait aucune difficulté d'adopter la tradition du transport du marbre en question de cette chapelle dans l'église de Saint-Pierre. D'après ce qu'ils en disent, il n'y avait pas fort longtemps que ce transport avait été fait. Il faut pourtant convenir que la mémoire de ce fait est absolument échappée. J'ai consulté des personnes d'un âge fort avancé qui n'en ont aucune idée.

A l'égard de l'époque qu'on doit assigner à l'inscription, quoique les caractères aient toute l'élégance et la beauté du siècle d'Auguste, qu'elle soit conçue en termes fort purs, je m'en tiens volontiers au sentiment du savant auteur des notes qu'on trouve dans le même Journal du mois de janvier 1751, page 52. Il fixe cette époque avant le règne de Dioclétien, vers le milieu du troisième siècle.

COLARDEAU (JULIEN) (1650), procureur du roi à Fontenay-le-Comte, y naquit en 1570. Après avoir pris dans sa patrie les premières teintures des lettres, ses parens l'envoyèrent à Paris, où il acheva ses études sous les maîtres les plus célèbres de son temps. Il alla ensuite à Poitiers faire son droit sous Louis de la Ruelle, jurisconsulte de beaucoup de réputation; et François Lauzon (1). Rappelé à Fontenay, les vœux de sa famille l'y fixèrent, et il suivit d'abord le barreau avec succès. Le goût de la jurisprudence et du savoir y était établi. Fontenay avait formé les Tiraqueau, les Brisson, les

(1) Il lui donne la qualité de très savant professeur dans l'analyse de la cinquante-deuxième antinomie de la première Centurie, page 66. Nous parlerons de l'un et de l'autre.

Imbert (1), les Besly. L'office de procureur du roi s'étant trouvé vacant, Colardeau quoique fort jeune encore en fut pourvu en 1590. Il en fit les fonctions pendant trente ans, c'est-à-dire jusqu'en 1620, qu'il la résigna à Julien Colardeau l'ainé de ses enfans. Libre des travaux qu'exigeait sa charge, il se livra entièrement à l'étude tranquille du cabinet. Ses affaires domestiques et ses amis qu'on peut appeler, dit-il, *les honnêtes larrons de notre temps*, l'en arrachaient quelquefois : mais il ne le quittait jamais qu'à regret. Quoiqu'il eût déjà cinquante ans, il eut le courage d'entreprendre un très long et très pénible ouvrage ; nous en rendrons compte. Il l'avait mis en état de paraître après trente années d'un travail suivi et assidu, lorsqu'il mourut octogénaire le 6 juillet 1652. Je n'en connais que la première partie qui fut publiée par les soins de Julien Colardeau procureur du roi, son fils aîné. Cette partie a paru sous ce titre : *Antinomia juris universi conciliata. Centuriæ tres in-4º*, 1652, pp. 356.

L'auteur dès l'an 1634 avait écrit au grand cardinal de Richelieu et lui avait demandé la permission de lui dédier son ouvrage qu'il lui avait même envoyé. Le cardinal l'honora de la réponse la plus flatteuse. Elle est un titre trop glorieux à

(1) Jean Imbert ayant toujours pris la qualité de *Rochelais* à la tête de ses ouvrages, j'ai cru ne pas devoir lui donner un article particulier dans cette Bibliothèque, pour ne pas contrevenir à la protestation que j'ai faite de ne point entreprendre sur les droits de l'Académie royale de la Rochelle, quoique Imbert appartienne au Poitou en qualité d'écrivain et de savant. En effet, à peine eut-il quitté l'école du droit qu'il alla s'établir à Fontenay, où il a exercé la profession d'avocat pendant plus de trente ans avec une réputation supérieure. Dans un âge déjà avancé, il fut pourvu de l'office de lieutenant criminel. Il en était revêtu à sa mort arrivée à la fin du seizième siècle. Ses *Institutiones forenses*, publiées en 1543 en quatre livres et en fort beau latin, et plusieurs fois depuis, et traduites en français, non seulement par Guillaume Lymandais, conseiller en la sénéchaussée et cour conservatoire de Lyon, mais par l'auteur même, quoiqu'en dise Simon qui s'est trompé, et un autre livre intitulé *Manuel* ou *Enchiridion*, publié plusieurs fois en latin et en français, lui ont mérité les éloges des plus célèbres jurisconsultes, ceux de du Monlin et de M. d'Expilly. On sait que Pierre Guenois et Bernard Automne ont commenté son texte.

notre Colardeau pour la supprimer. On y verra aussi avec quel zèle le plus célèbre de nos ministres accueillait le savoir, et comment il traitait les gens de lettres de son temps. Telle est la lettre dont il s'agit; elle était écrite de la main du cardinal.

« MONSIEUR,

« Ce me sera toujours un grand contentement de pouvoir m'employer utilement pour ceux qui vous ressemblent. J'ai lu le sujet, la préface et une partie du livre que vous désirez mettre au jour. Il est digne de son auteur et tel que je m'assure qu'il lui acquerra de l'honneur parmi les savans et profitera à tous ceux qui le liront. Je vous ai obligation particulière de vouloir le faire paraître sous mon nom. Je vous en rends grâces et vous prie de croire que je rechercherai les occasions de vous en témoigner mes ressentimens, et à Monsieur le procureur du roi, votre fils, et de vous faire voir que je suis,

« Monsieur,

« Votre affectionné et à vous servir,

« LE CARDINAL DE RICHELIEU. »

*De Ruel, ce 30 janvier 1634.*

J'ignore quels obstacles empêchèrent alors la publication du livre. L'éditeur, ne pouvant plus lui donner le même patron après la mort du ministre, le dédia à *Jacques Raoul*, premier évêque de la Rochelle; l'épître dédicatoire est datée de Fontenay 1652. On trouve à la tête du livre un court éloge de son auteur par Nicolas Maquin, lieutenant général de Fontenay, une approbation latine ou plutôt un éloge complet par Jean Filleau, avocat du roi de Poitiers, datée du 18 août 1650. Cela est suivi d'un distique du fils de l'auteur, d'une épigramme latine de Jean Besly, qui compare le travail de Colardeau à celui de *Julus Pacius*, et d'une ode de deux strophes en vers français signée *G. C.*, qui signifient Guillaume Colletet. La première est à la louange de Fontenay : La voici :

La source aux Nnyades sacrées (1)  
 Dont le nom est plus éclatant  
 Que celle où le vieillard d'Astrée  
 Devint poète en un instant ;  
 Cette illustre et claire fontaine ,  
 Dont à la honte d'Hypocrène ,  
 Les Muses chérissent les eaux ,  
 Nous produit tous les jours de sa féconde veine  
 Des Brissons , des Imberts et des grands Tiraqueaux.

A la suite d'un avis au lecteur , où l'imprimeur fait sentir qu'il n'a pas voulu entreprendre l'édition du livre entier , est la préface contenant le plan , la matière et l'ordre de tout l'ouvrage. L'auteur nous apprend que son dessein est de traiter des *Antinomies* du droit romain , c'est-à-dire de concilier les lois opposées , ou comme il s'explique , qui paraissent opposées entr'elles. Entreprise que n'a jamais formée aucun jurisconsulte sur tout le corps du droit , et qui n'a été exécutée sur quelques parties détachées que par peu de personnes , par *Uldric Zazius* et par *Jules Pacius*. Il ne se dissimule pas l'importance et la difficulté de son dessein ; mais il espère qu'avec un travail sans relâche il pourra réussir. Il fixe ensuite le véritable objet de ses observations , et déclare qu'il ne s'arrêtera point à ces *Antinomies* chimériques qui résultent des variantes ou de quelques autres prétendues raisons d'opposition qui ne sont bonnes qu'à occuper un lecteur qui peut abuser de son loisir. Accurse est le commentateur qui lui a

(1) A cause du nom latin *Fons Nnyadam* , *Fontenay*. C'est Rapin qui s'en est servi le premier , et qui l'a introduite chez les Sainte-Marthe , les de Thou et les autres savans de son temps. Les armes de cette ville (située en Bas-Poitou sur le penchant d'une colline , au pied de laquelle coule la petite rivière de Vendée) , sont d'azur à une fontaine d'argent avec cette légende en orle. *Fonteniacum felicitum ingeniorum scaturigo*. Fontenay, sources abondante d'heureux génies.

Le cardinal de Bourbon (Charles , archevêque de Rouen) , qui y mourut le 9 mai 1590 , y est inhumé dans l'église Saint-Nicolas. Au mur de l'autel du côté de l'épître , sont ses armes avec cette courte inscription. *Obiit piissimus princeps nono maji 1590.*



fourni la plus grande partie de ses matériaux. A l'égard de l'ordre qu'il a suivi, c'est celui qu'a suivi Godefroy lui-même dans la disposition du corps du droit.

L'auteur pose d'abord la thèse prouvée par les textes du droit qui y sont analogues, ou dont la conformité sur la même décision ne diffère presque que dans quelques termes qui ne rendent tous que le même sens et le même principe.

Dans une autre colonne il rapporte tous les textes, ou réellement opposés, ou qui n'ont qu'une contradiction apparente, c'est ce qu'il appelle *Antithèse*. Au pied est l'examen de ces contradictions ou antinomies qu'il intitule *Analyse*. Il y rapporte les différens moyens dont se servent les docteurs anciens et modernes pour la conciliation des textes, et ne le fait point sans une discussion nette et critique de leurs raisons et de leurs opinions. Cette discussion est suivie du parti que prend l'auteur pour la conciliation qui n'est pas toujours celui des auteurs qui l'ont précédé.

On sait qu'une pareille méthode répand un jour dans les endroits du texte des lois les plus embarrassans, et qu'on peut regarder un pareil travail comme un excellent commentaire. Il est difficile d'être plus exact dans les citations où l'on trouve tous les textes en entier, et plus judicieux dans la concordance, ou la conciliation qui est le fruit de l'examen de l'auteur, qui ne se donne la liberté d'abandonner les opinions des autres que lorsqu'elles paraissent dénuées de preuves. Il fallait une sagacité admirable et une lecture immense. Colardeau réunit l'une à l'autre; et si la suite n'a pas paru, on ne peut que la regretter. Ce n'était pas sans fondement que le cardinal de Richelieu avait donné son suffrage au livre manuscrit.

La reconnaissance m'oblige de dire que je dois à M. Causin de Vauvert, avocat, l'exemplaire des Antinomies de Colardeau que je n'avais pu trouver à Paris, et qu'il a eu la bonté de m'envoyer d'Angers. C'est aussi à son zèle pour les lettres et à son amour pour sa patrie, que je dois l'idée de la Bibliothèque du Poitou qu'il m'inspira en 1749.

COLARDEAU (JULIEN) (1669), fils de celui dont nous venons de parler, et procureur du roi de Fontenay-le-Comte, y naquit vers l'an 1600, puisqu'il eut la charge de son père sur sa résignation dès l'année 1620. Dès l'an 1619, il était auteur et fit imprimer un roman satyrique contre la danse et les mascarades plein d'imagination et de vivacité, ou les ballets masqués, sous ce titre: *Larvina, Satiricon in Chorearum lascivias et personata Tripudia*, à Paris chez Jean Libert, in-12, pp. 156, 1619. Il dédia ce petit livre à Guillaume de Monthelon, intendant de Poitiers. L'épître dédicatoire est datée de Fontenay, le 9 octobre 1619, *éris Fontis Nayadum Pictonici, VII idus octobris 1619*. Une preuve que Colardeau était encore dans la première jeunesse, se tire d'une lettre de Jean Morel de Rheims auquel il avait communiqué son ouvrage avant de le rendre public. « Eh ? « quoi, lui écrit Morel, vous êtes déjà auteur ? En vérité, « c'est un vrai miracle. Tant de science, tant d'érudition, un « jugement si net, si formé à l'âge où vous êtes, cela ne se « conçoit pas. » *Hui ! tam cito ? miraculum ! Te id ætatis adolescentem perçenisse eò maturitatis ingenii, eruditionis et doctrinæ !* Le reste de la lettre est employé à faire l'éloge du livre de Colardeau qu'il engage à le publier. L'auteur est transporté en songe dans une antre dont l'entrée est extrêmement étroite. Il y trouve la déesse *Larvina* (1) avec tout son cortège, il décrit leurs postures et leurs habillemens; on trouve partout une imagination brillante et extrêmement vive. L'auteur a affecté le style obscur d'Apulée, et s'est attaché à faire revivre l'ancienne latinité. *Latinitatem exolitam reviviscere curavi*, dit-il dans une espèce de préface, *antiquata quædam, ad quæ Hercules ! Grammatici trepidarint restituens audacior, forsan quàm per fuerit stilo*. On jugera de sa manière de penser et d'écrire par cette première phrase. La nuit se sentait de sa vieillesse. Les oiseaux à crêtes (les coqs) allaient recevoir le jour, comme un petit garçon dont l'aurore était prête d'accoucher. C'est

(1) C'est-à-dire la déesse de la Mascarade.

ainsi que je crois pouvoir rendre le latin de Colardeau. *Noctis senium erat, et jam parturientis aurora infantulum diem cristatæ suscipiebant obstetrices.* Je ne pense pas que l'air de la Garonne puisse inspirer à ses habitants un style plus gascon. Quoi qu'il en soit, il fallait avoir beaucoup de connaissance des auteurs latins qui sont les plus négligés, et entendre parfaitement leur langue pour réussir aussi bien que l'a fait le jeune auteur de la satire. Heinsius qui a brillé dans ce style, n'y montre pas plus de finesse et d'habitude.

La mort de Sainte-Marthe, arrivée en 1623, réveilla toutes les muses ; celle de Colardeau tint sa partie dans ce concert. On trouve à la page 25 du tombeau de Sc. de Sainte-Marthe une pièce de vers latins d'un fort bon tour. La diction est pure, le style facile et les pensées justes et naturelles.

Quelques années après il publia un poème en vers français, intitulé : *Les Tableaux des victoires de Louis XIII.* Je n'ai pu trouver ce poème que je ne connais que par un sonnet que Colletet adresse à l'auteur. S'il faut en croire l'éloge que contient ce sonnet, Homère serait placé un cran plus bas que Colardeau : c'est ainsi que lui parle Colletet.

Quelqu'on ait cru d'Homère, et que tout l'univers  
Vante les fictions dont il orne ses vers,  
Ne sois point ébloui de l'éclat de sa gloire.

Son art dans ces *Tableaux* ressuscite aujourd'hui ;  
Et d'autant que la fable est moindre que l'histoire,  
D'autant l'estime-t-on plus louable que lui.

On sait que Colletet, quoique inférieur en tout à Dorat, le remplaça sur le Parnasse dans l'emploi de *louangeur banal*. Ainsi ses éloges ne sauraient fixer le degré d'estime qu'on doit aux auteurs auxquels il les a prodigués.

Nous ne répéterons point ici que c'est au savant dont nous parlons que nous devons l'édition des *Antinomies* du droit de Julien I<sup>er</sup>, son père, publiées en 1652. Dans l'éloge que Nicolas Maquin fait de ce jurisconsulte, il dit que ce digne fils, marchant sur les traces de son père, augmente tous les jour

par les monumens de son génie l'éclat du nom de Colardeau. Celui dont nous parlons mourut le 20 mars 1669 et fut inhumé dans l'église des Capucins de Fontenay ; il eut pour successeur un troisième Julien Colardeau (1), sieur de Villepreau, mort le 16 février 1677. Les restes de cette famille distinguée par le rang et le mérite languissent dans une extrême misère.

(Voyez la satire intitulée *Larvina* ; — COLLETET, p. 239 de ses *Divertissemens*, édition de 1633, et les auteurs cités. — Le reste tiré des Mémoires que j'ai reçus de Fontenay).

— Des titres de famille dont on m'a adressé l'extrait m'apprenant que Julien, sieur de la Touche, conseiller, procureur du roi en la sénéchaussée et vice-sénéchaussée de Fontenay, premier échevin de ladite ville, avait épousé demoiselle Jacqueline Saivre, duquel mariage entr'autres enfans naquit Julien, fils aîné, baptisé le vingt-troisième jour de janvier 1596, qui eut pour parrain Julien Colardeau son grand-père.

La procuration *ad resignandum* que donna Julien II son père en abandonnant sa charge à son fils, est datée du 8 février 1621 ; c'est dans cet acte que se trouve énoncé l'extrait

(1) On peut encore regarder ce troisième Julien Colardeau, sieur de Villepreau, comme une des personnes savantes et lettrées qu'a produit Fontenay : on en trouve la preuve dans une inscription gravée sur la porte de la maison qu'il habitait à Fontenay, conçue en ces termes.

*Hec erat in votis urbis deponere curas  
Interdum, et solis hic indulgere Camænis,*

Son épitaphe qu'on voit à demi effacée dans le chœur de l'église des Jacobins de Fontenay, en parle aussi comme d'un savant.

*Non tibi ficta damus Collardeo, juris amicus*

*Musarumque tuo tempore frater eras....*

*Tu dictis factisque potens, tu stirpe tuorum*

*Inclitâ, et antiquâ nobilitate micat.*

*Sed quid non possunt tua carmine facta referri,*

*Sî taceam, ceris plus mihi laudis erit.*

Tout cela n'est pas fort bon, mais cela prouve la qualité de savant et d'ami des lettres dans ce troisième Julien Colardeau. Extrait d'une lettre missive de M. Gasteau, prieur de Doix près Fontenay, du premier septembre 1733.

de baptême du fils ; il paraît par un autre extrait de son contrat de mariage que Julien, troisième seigneur de la Mongie, épousa le 29 août 1619 demoiselle Jeanne Amelin, fille d'honorable homme Gaspard Amelin, avocat à Thouars, et de dame Anne Guerry.

COLIN (SÉBASTIEN) (1566), médecin de Fontenay-le-Comte, où il vivait en 1566, a prétendu et voulu prouver qu'on imputait souvent à tort aux médecins les fautes commises par les apothicaires, qui confondent par ignorance une plante avec une autre, séduits par l'analogie du nom. Cette accusation est formée par Sébastien Colin, dans un petit livre où il a déguisé son nom, sous l'anagramme de *Liset Benancios*. C'est à Jacques Contant à qui je dois cette anecdote littéraire, ignorée de Baillet qui rend ce nom par *Antoine Belize*, *Symphorien Champier* (1).

Contant parle du *faux Acorum*, qu'il appelle Glayeul d'eau, ou Fleur jaune (*Gladiolus*), pris, dit-il, pour le véritable *Acorus*, ou *Calamus aromaticus*, par les anciens trompés par le texte de Serapion qui a donné lieu à l'erreur. « Encore « que les médecins, dit Contant, fussent versés dans la connaissance des simples, et intelligence des langues, toutes fois ont-ils continué en cette erreur, et ont été cause de « grands inconvénients qui surviennent aux malades. A cette « cause, je veux montrer que la faute de l'usage de telles « drogues ne procède tant des apothicaires, que des médecins, combien qu'il leur eût été (aux apothicaires) imputé par « un livret, composé par M<sup>e</sup> Sébastien Colin, médecin au pays de « Poitou, lequel pour n'être connu s'est fait cabaliser en son livret, *Liset Benancios* (2). » Outre ce livret qui a dû paraître

(1) Pag. 534, des Auteurs déguisés. Duverdier semble le prendre pour un nom véritable ; la Croix du Maine s'est débarrassé de l'enveloppe, mais il ne l'a pas levée.

(2) Pierre Braillet, marchand apothicaire de Lyon, a écrit en 1557, un traité contenant la déclaration, les abus et ignorances des Médecins, qui est, dit la Croix du Maine, qui ne connaissait pas Sébastien Colin dans son anagramme, une réponse au livret de *Liset Benancios*.

tre en 1557 au plus tard, Colin a traduit du grec en français *le onzième livre d'Alexandre Trallien sur les gouttes*.

Et du latin en français la pratique et méthode de guérir les gouttes, de M<sup>e</sup> Antoine le Gaynier, *avec des augmentations de sa part sur la cure de cette maladie* : ces traités ont été imprimés à Poitiers en 1556, par Enguilbert de Marnef.

On a du même auteur un *Traité de la Peste*, pris du grec de Tralien, avec un abrégé des causes et remèdes de la peste, et un traité du régime de vivre, imprimés chez le même Marnef, à Poitiers en 1566.

CONSTANT (JEAN) (1659), natif de Poitiers (1), était fils d'une sœur de Jean Boiceau dont nous avons parlé ; il suivit d'abord le barreau au parlement de Paris. Ses talens, et son application à l'étude, le firent connaître dans cette noble profession. Il prit le savant *Réné Chopin* pour guide dans la carrière où il voulait s'avancer (2). Il nous assure lui-même que ce grand jurisconsulte lui accorda son estime et son amitié. Il vécut sur le même pied avec un avocat peu inférieur à Chopin ; c'était avec le fameux *Anne Robert*, dont l'éloquence égalait celle des plus grands orateurs de son temps. Constant dit qu'il plaida souvent contre lui. *Collega meus (Anneus Robertus) cum quo etiam amicissimè semper vixi, et in ardua illa forensi sæpè concertavi*. Quel que fût l'éclat des lauriers que pouvait cueillir notre Constant dans un champ si célèbre, il le quitta. Ce ne fut pas sans être regretté au palais, qui ne vit qu'avec peine la perte d'un de ses élèves. Il revint dans sa patrie, où il y exerça la charge d'avocat du roi avec beaucoup d'applaudissement. Mais soit que Constant ne trouvât pas dans cet emploi de quoi remplir le goût vif qui le portait à la jurisprudence, soit qu'il y fut déterminé par d'autres raisons, il se démit de sa charge d'avocat du roi à Poitiers, en faveur de Jean Constant son fils, et re-

(1) Cette famille subsiste encore, et la charge de lieutenant général est occupée par M. Constant dont la probité est généralement estimée.

(2) Pag. 2 de son Commentaire sur le Poitou.

prit le titre d'avocat du public, qui lui donnait plus d'occupation, et ne lui était pas moins honorable (1). Il paraît cependant qu'il se fixa à son cabinet et à l'emploi d'avocat consultant. La Coutume de Poitou a ses ténèbres. Il s'appliqua à les dissiper. Les fréquentes espèces qui lui étaient proposées par les consultants, lui en donnaient tous les jours occasion. Il fit un corps de ses consultations, recueillit celles que les avocats du parlement, ou ceux du présidial de Poitiers donnaient, joignit ces matériaux à ceux qu'il avait trouvés dans les écrits du judicieux Boiceau son oncle, qui avait été présent à la réformation de la Coutume en 1559. Il y ajouta les arrêts rendus de son temps, ceux qui pouvaient servir de règle, et les jugemens du présidial de Poitiers. Il forma de toutes ces pièces judicieusement réunies un juste volume sur la Coutume de Poitiers, qui n'a été publié qu'après sa mort. Elle arriva vers l'an 1646, au moins est-ce la dernière époque de ses consultations. Jean Constant a mérité les éloges des plus savans jurisconsultes de sa patrie. On trouve à la tête de son Commentaire un magnifique éloge que lui a consacré Jean Filleau aussi avocat du roi à Poitiers, dont nous parlerons. On l'y compare à tout ce que Rome a eu de plus grands jurisconsultes. « Constant, dit l'auteur de l'éloge, a pénétré les plus sombres obscurités du droit municipal de sa patrie. La force de son génie, a fait briller le grand jour, où l'on ne trouvait que ténèbres ; la postérité trouvera tous les jours des lumières dans ses écrits ; ses concitoyens dans les questions épineuses de leur Coutume, n'auront qu'à les consulter, ils y trouveront un oracle qui lèvera toutes leurs difficultés. Dans l'opposition des sentimens, c'est, dit encore Filleau à la fin de son éloge, à celui de Constant qu'on donnera toujours la prépondérance, comme les empereurs

(1) C'était imiter les plus grands hommes du barreau : le célèbre Le Maître avait passé de la charge de président à l'emploi d'avocat, et si c'était ici l'occasion, l'on pourrait gémir les exemples, surtout dans ces temps qu'on peut regarder comme les plus beaux du barreau.

« Théodose et Valentinien la donnaient à l'avis de Papien. » Jean Umeau, qui a fait la table de ce Commentaire et qui a eu soin de l'impression, en parle (1) en mêmes termes ; il donne à Constant la qualité du premier et du plus éclairé des consultants de la province de Poitou. C'est dans le chapitre IX de son petit traité du Double-Lien. Il y examine si la prérogative du double lien a lieu au-delà des frères germains, et des enfans de ces frères, ce qu'on appelle les *Termes du Droit*, dans la Coutume de Poitou, où la représentation a lieu à l'infini (2). Après avoir décidé que le double lien ne s'étend pas au-delà des termes du droit, il prouve son opinion par le sentiment de nos plus grands auteurs, en y joignant l'autorité de Constant, il dit : *C'est aussi notre usage, attesté par le célèbre Jean Constant notre dernier commentateur, dont le sentiment est d'un grand poids, soit qu'on ait égard à son profond savoir qui l'a distingué au parlement de Paris comme au présidial de Poitiers, soit qu'on considère sa probité, et sa grande expérience qui lui ont acquis le premier rang parmi les avocats consultants après avoir passé de la place d'avocat du roi à la barre des avocats.* L'opinion du premier parlement de France, n'est guère moins favorable à notre Constant. Il était ami du célèbre Nicolas Rapin dont nous parlerons, qui lui donne les qualités flatteuses d'*astro*, d'*étoile* du Poitou. Il s'exprime en ces termes dans un épigramme du II<sup>me</sup> livre des poésies latines, pag. 32.

*Constantem, Albineumque hodiè, Antonille, videbis  
Pictonici stelas astraque bina soli.  
Hei mihi libertas quod non datur ista Rapino,  
Tantum heroum non licet ore frui !*

Ayant pris jusqu'ici la liberté de dire mon sentiment particulier sur les ouvrages des savans dont j'ai parlé, quand j'ai

(1) Pag. 39 de son Recueil de 1665, dans le *Traité de la Prérogative du Double-Lien*.

(2) Article 277.



pu les examiner par moi-même, j'userai ici de la même liberté. Elle ne tend qu'à l'instruction du lecteur. C'est pour sa satisfaction que je me suis imposé cette espèce de devoir plus onéreux et plus embarrassant qu'on ne pense.

Personne ne s'est expliqué si nettement que le fait Constant sur le ressort et les marches communes ou avantagères du Poitou et de la Bretagne (1), et il le fait en peu de mots, et d'une manière fort satisfaisante. Ce qu'il y dit de l'ancien *Droit de Fiance* qui avait lieu dans les marches communes prévalantes, et des traces qui en restent encore, est curieux, et mérite d'être remarqué. On trouve de temps en temps chez l'auteur de ces traits singuliers sur les antiquités et les origines de la loi municipale qui ont leur prix, et ne peuvent que plaire aux vrais savans. Le fâcheux, c'est que l'auteur, pour se distinguer, adopte quelquefois des opinions neuves, mais qui n'ont malheureusement point eu d'autre mérite que celui de la nouveauté soutenue de l'érudition. Je mets dans ce genre ce qu'il dit de l'origine des Fiefs et de leur prétendue relation avec le Droit Romain (2). L'intérêt du siège et de la Juridiction lui fait aussi quelquefois adopter des opinions contraires à la jurisprudence reçue. L'on trouve des sentences de la sénéchaussée ou du présidial, qui paraissaient opposées aux principes, qui sont pourtant citées comme des préjugés très considérables. Je crois que les jugemens des juges inférieurs à la cour ne devraient paraître dans nos livres qu'à titre d'actes de notoriété, et lorsqu'ils concernent un usage, ou l'interprétation de quelque disposition spéciale de la Coutume, ou lorsqu'ils sont confirmés par une jurisprudence certaine, ou par des arrêts. Sans ces précautions, c'est induire les praticiens en erreur, et grossir un ouvrage de pièces hors d'œuvre. On trouve encore des opinions de quelques avocats de Poitiers, débattues par Constant, qui sont visiblement fausses, et ne méritent pas

(1) Pag. 8.

(2) Pag. 9, 10, 11, 12.

« recueillit avec beaucoup de contentement, et nous fit passer à l'un et à l'autre combien il avait à gré notre rencontre, nous donnant toute liberté de prendre et cueillir ce que nous voudrions de son magnifique jardin pour en remplir les papiers qu'il voyait dédiés à cet usage, chose qu'il ne permettait à tous. Mais voyant la connaissance que nous avions des plantes, et le désir d'en savoir encore davantage, il nous permettait d'en remplir des portefeuilles, dont j'ai encore les plantes en mes quinze herbiers, que j'ai avec beaucoup de soin et de diligence recueillis de divers endroits, et qui paraissent et paraîtront malgré mes envieux, comme un trésor d'inestimable prix et valeur. »

Jacques Contant ne s'en tint pas à ce voyage d'Italie, il parcourut toutes les provinces de la France avec les mêmes vues et le même soin. Le fruit de tous ces voyages fut le grand recueil des quinze herbiers dont il parle, et qu'on admirait dans son cabinet avec trente-deux laquettes remplies des productions les plus rares de la nature en tout genre. Paschal le Coq, dont nous parlerons honora ce cabinet du distique qu'on lit au bas de la gravure du même cabinet, publié avec les ouvrages de Jacques et de Paul Contant.

*Quæ Pelago, quæ nata solo quæ fusa per Auras,  
Contentus capsis continet, hincque libris.*

Outre les langues savantes, Jacques Contant possédait l'Italienne, l'Espagnole et la Portugaise. Il le dit lui-même dans son ouvrage sur Dioscorides (1). Avec tous ces secours et un amour véritable de sa profession, il s'y livra tout entier, et entreprit une espèce de commentaire sur Dioscorides, imprimé après sa mort à Poitiers par Julien Thoreau en 1628, in-folio, pp. 250, sous ce titre : *Les divers exercices de Jacques et Paul Contant père et fils, maîtres apothicaires de la ville de Poitiers, où sont éclaircis et résolus plusieurs doutes qui*

(1) Pag. 174, 183, 217.

*se rencontrent en quelques chapitres de Dioscorides, et qui ont travaillé plusieurs interprètes; composés par le dit Jacques, et recueillis et revus, augmentés et mis en ordre par ledit Paul, pour servir de Commentaire aux simples écrits dans son poème (de Paul) intitulé le second Eden.*

Le siècle de Contant n'était pas celui de la connaissance de la nature. La science des simples, des végétaux et de toutes les autres productions, était encore dans son enfance. Il ne faut donc pas chercher dans ses écrits les lumières pures et vives qu'ont fait briller de nos jours dans leurs ouvrages les Tournefort, les Jussieu, les Réaumur, et nos autres célèbres naturalistes. Cependant on ne saurait refuser à Jacques et Paul Contant, le tribut du juste hommage qui est dû à la belle passion qu'ils ont eue pour leur état. Les nations qui adoraient le soleil n'attendaient pas qu'il fût à son apogée pour lui rendre leur culte. Ils en adoraient les premiers rayons. C'était beaucoup faire que d'oser aller plus loin que les anciens, et d'étendre ses vues au-delà de la carrière qu'ils ont fournie. Contant et son fils l'ont fait. On ne saurait même leur refuser une critique assez juste, et quelques découvertes estimables. En lisant leurs écrits avec attention, on y trouvera quelques secours pour l'histoire naturelle de Poitou (1). Il y règne beaucoup de modestie, et je ne sais

(1) En parlant du bûis qu'on trouve en quantité au village de Crounelles, à deux petites lieues de Poitiers, sur la route de Bourdeaux, Contant observe que de son temps il y avait un célèbre tourneur, qu'il ne nomme pas, qui fesait un jeu de quilles avec la boule, la pirouette, et la botte qui enfermait le tout, si délicatement que l'ouvrage entier, la botte y comprise, ne pesait qu'un grain de froment. Il parle de cette merveille de mécanique en petit comme d'une chose ordinaire, et dit qu'on semit de ces ouvrages autant qu'on voulait en acheter. Pourquoi n'avoir pas dit le nom d'un ouvrier si délicat et si industrieux? Ne serait-ce point un sieur de la Boissière dont Paul Contant fait l'éloge, en parlant d'un *chien de huit pieds, et quatre oreilles, qui n'avait qu'un œil au front*, et en disant que c'était un présent qu'il avait reçu

Du sieur de la Boissière, Architas Poltevin,

nées de l'édifice. Il ne s'agissait que de les rassembler, mais l'ouvrage quelle sagacité, quelles peines demande cet assemblage. Si la perfection ne résulte que de l'ensemble, il en faut aussi paraître les défauts, c'est donc à l'éditeur à finir l'ouvrage, à supprimer ce qui le défigure, à substituer les auteurs à celles dont la dureté ou l'inexactitude ont quelque chose de choquant. Il en vint à bout; il ne se contenta pas du titre d'éditeur : quelque honorable qu'il fût, quelque intelligence qu'il y ait fait paraître, il voulut ajouter du sien, en offrant le trésor dont il était le dépositaire; il joignit au commentaire de la Coutume des *additions, contenant plusieurs arrêts du parlement de Paris avec les sentences du préidial de Poitiers intervenues sur divers articles de la Coutume de Poitou*. On trouve à la fin de ces additions, sous le titre d'*omissions*, quelques autres décisions et trois arrêts, desquels deux regardent les prérogatives des juges royaux, et un autre les obligations du codécimateur d'une paroisse aux réparations de l'église. Ces additions sont en français; le style en est clair; les espèces précises; mais je ne conseillerais pas à un lecteur étranger dans la jurisprudence de se fixer à toutes les décisions qu'on y trouve. J'en ai remarqué plusieurs opposées à la jurisprudence actuelle, et quelques-unes aux vrais principes. De ce nombre sont la première décision, qu'un (1) *Sergent royal ne peut mettre à exécution le jugement d'un juge subalterne, et non royal*. Elle n'est fondée que sur une sentence présidiale. La seconde (2), *qu'un sergent doit toujours déférer à l'appel en cas d'exécution*. La cinquième (3), sur l'article 21 qui distingue le contrat d'échange d'avec le contrat de vente pour le paiement des lods et ventes. La seconde décision sur l'article 58 qu'on ne peut procéder par exécution pour arrérages de ventes foncières, et qu'il faut un jugement préalable, ce qui n'a lieu que contre un héri-

(1) Pag. 521.

(2) Pag. 522.

(3) Pag. 523.

tier contre lequel il faut faire déclarer le titre valable. Cette décision n'est encore fondée que sur une sentence. Un examen sérieux fera connaître qu'on peut donner quelques autres exemples de décisions, qui bien loin de servir de règle, sont contraires à celles de notre droit.

CONTANT (JACQUES), et CONTANT (PAUL) (1) (1632), son fils, l'un et l'autre apothicaires de Poitiers, ont eu une réputation qui n'est pas encore éteinte chez les savans. Jacques, d'une honnête famille de Poitiers, se destina de bonne heure à la pharmacie, et ne négligea rien pour acquérir les connaissances nécessaires à son état. Après de très bonnes études, qui le mettaient à la portée de consulter les auteurs dont il avait besoin, il s'attacha à François Carré (2), apothicaire de Poitiers, auquel il donne le titre de *fameux et incomparable en sa profession*. Ils parcoururent ensemble toute l'Italie; les jardins et les cabinets furent visités. Ils virent tout ce qu'il y avait de plus grands hommes dans la botanique et la science de la nature. Ce fut en 1582 qu'ils firent ce voyage. Jacques Contant en parle ainsi dans son commentaire sur Dioscorides, chap. XXXIX, en parlant de l'*Agnus Castus* distingué en blanc et en noir. « Ils se voient tous deux, dit-il, à Padoue dans le jardin public de la Médecine qui appartient à la seigneurie de Venise, comme je l'ai vu en 1582 étant à Padoue, avec le fameux et incomparable en sa profession, le sieur François Carré, apothicaire de cette ville de Poitiers, où par bonheur nous avons voyagé ensemble, et en toute l'Italie; et se souviendra ledit Sr Carré que le docte l'Anguillare, pour lors gardien du dit jardin, et alors en grande réputation en la connaissance des simples, nous

(1) Il est appelé *Constant* dans la Bibliothèque de Thou, tom. II, pag. 308, et à la Table. C'est une faute des savans auteurs du Catalogue, il y a encore à Poitiers une famille du nom de *Contant*.

(2) François Carré médecin de Poitiers, mort doyen de sa faculté vers l'an 1630, a fait plusieurs pièces de vers latins et français qu'on trouve à la tête des livres de ses confrères; il avait épousé une fille de Paul Contant.

quelle candeur qui plaît à tout lecteur dont le cœur a les mêmes vertus. Joseph Scaliger parle fort avantageusement du travail de Contant sur Dioscorides, dans une lettre qu'il écrivait en 1574 à François de Saint-Vertunien Lavau, leur ami commun (1). *Accepi alteras litteras*, écrit Joseph Scaliger, *cum Commentario Contenti Pharmacopola in Dioscoridem, cujus ego doctrinam, industriam, atque acumen laudo*. De la part d'un critique tel qu'était Scaliger, l'éloge est flatteur.

L'ouvrage dont il s'agit, est divisé en CCXXV chap.; toutes les citations en vers latins concernant les propriétés, l'usage, ou la figure des plantes, sont rendues en vers français. Ces vers ne font pas grand honneur à Contant du côté de la poésie; mais ils prouvent qu'il entendait bien ses textes, assez communément obscurs en ces occasions. Il s'arrête souvent à la fable et aux origines, ou aux étymologies des noms des plantes tirées d'Ovide, ou de quelqu'autre Mythologue payen, ou de quelques historiens; mais c'est à dessein d'égayé son sujet, et pour amuser agréablement le lecteur. Il faut convenir que notre goût est bien éloigné de cette méthode: mais notre sévérité exclusive de ces agréments, n'exclut-elle pas aussi quelquefois des connaissances utiles?

A l'égard du style, Contant n'est rien moins que scrupuleux et poli. On y trouve quantité d'expressions particulières au Poitou, et qui ne sont intelligibles qu'aux Poitevins. Bien des gens, par exemple, ignorent qu'*Arantelle* (2), veut dire, toile d'araignée, *Bournays*, une ruche, *humeurs*, un orme,

Timanthe sans égal, dont la dextre savante,  
Fait tout ce que nature à notre oeil représente.

Jardin poët. de PAUL CONTANT, pag. 83.

C'est sans doute de la délicatesse de ces ouvrages qu'est venue l'expression proverbiale dont on se sert à Poitiers, et aux environs. *Voilà des besognes de Croustelles*.

(1) Pag. 394 du Recueil des Nouvelles OEuvres de Joseph Scaliger in-4° de 1609.

(2) *Araneæ tela*.

*se rencontrant en quelques chapitres de Dioscorides, et qui ont travaillé plusieurs interprètes; composés par le dît Jacques, et recueillis et revus, augmentés et mis en ordre par ledit Paul, pour servir de Commentaire aux simples écrits dans son poème (de Paul) intitulé le second Eden.*

Le siècle de Contant n'était pas celui de la connaissance de la nature. La science des simples, des végétaux et de toutes les autres productions, était encore dans son enfance. Il ne faut donc pas chercher dans ses écrits les lumières pures et vives qu'ont fait briller de nos jours dans leurs ouvrages les Tournefort, les Jussieu, les Réaumur, et nos autres célèbres naturalistes. Cependant on ne saurait refuser à Jacques et Paul Contant, le tribut du juste hommage qui est dû à la belle passion qu'ils ont eue pour leur état. Les nations qui adoraient le soleil n'attendaient pas qu'il fût à son apogée pour lui rendre leur culte. Ils en adoraient les premiers rayons. C'était beaucoup faire que d'oser aller plus loin que les anciens, et d'étendre ses vues au-delà de la carrière qu'ils ont fournie. Contant et son fils l'ont fait. On ne saurait même leur refuser une critique assez juste, et quelques découvertes estimables. En lisant leurs écrits avec attention, on y trouvera quelques secours pour l'histoire naturelle de Poitou (1). Il y règne beaucoup de modestie, et je ne sais

(1) En parlant du bois qu'on trouve en quantité au village de Crotaelles, à deux petites lieues de Poitiers, sur la route de Bourdeaux, Contant observe que de son temps il y avait un célèbre tourneur, qu'il ne nomme pas, qui faisait un jeu de quilles avec la boule, la pironette, et la boîte qui enfermait le tout, si délicatement que l'ouvrage entier, la boîte y comprise, ne pesait qu'un grain de froment. Il parle de cette merveille de mécanique en petit comme d'une chose ordinaire, et dit qu'on faisait de ces ouvrages autant qu'on voulait en acheter. Pourquoi n'avoir pas dit le nom d'un ouvrier si délicat et si industrieux? Ne serait-ce point un sieur de la Boissière dont Paul Contant fait l'éloge, en parlant d'un chien de huit pieds, et quatre oreilles, qui n'avait qu'un œil au front, et en disant que c'était un présent qu'il avait reçu

quelle candeur qui plaît à tout lecteur dont le cœur a les mêmes vertus. Joseph Scaliger parle fort avantageusement du travail de Contant sur Dioscorides, dans une lettre qu'il écrivait en 1574 à François de Saint-Vertunien Lavau, leur ami commun (1). *Accepi alteras litteras*, écrit Joseph Scaliger, *cum Commentario Contanti Pharmacopola in Dioscoridem, ejusque doctrinam, industriam, atque acumen laudo*. De la part d'un critique tel qu'était Scaliger, l'éloge est flatteur.

L'ouvrage dont il s'agit, est divisé en CCXXV chap.; toutes les citations en vers latins concernant les propriétés, l'usage, ou la figure des plantes, sont rendues en vers français. Ces vers ne font pas grand honneur à Contant du côté de la poésie; mais ils prouvent qu'il entendait bien ses textes, assez communément obscurs en ces occasions. Il s'arrête souvent à la fable et aux origines, ou aux étymologies des noms des plantes tirées d'Ovide, ou de quelqu'autre Mythologue payen, ou de quelques historiens; mais c'est à dessein d'égayier son sujet, et pour amuser agréablement le lecteur. Il faut convenir que notre goût est bien éloigné de cette méthode: mais notre sévérité exclusive de ces agréments, n'exclut-elle pas aussi quelquefois des connaissances utiles?

A l'égard du style, Contant n'est rien moins que scrupuleux et poli. On y trouve quantité d'expressions particulières au Poitou, et qui ne sont intelligibles qu'aux Poitevins. Bien des gens, par exemple, ignorent qu'*Arantelle* (2), veut dire, toile d'araignée, *Bournays*, une ruche, *humeau*, un orme,

Timanthe sans égal, dont la dextre savante,  
Fait tout ce que nature à notre oeil représente.

Jardin poët. de PAUL CONTANT, pag. 83.

C'est sans doute de la délicatesse de ces ouvrages qu'est venue l'expression proverbiale dont on se sert à Poitiers, et aux environs. *Voilà des f-messes de Crounelles*.

(1) Pag. 394 du Recueil des Nouvelles OEuvres de Joseph Scaliger im-4° de 1609.

(2) *Araneus tela*.



*atelle* (1), un éclat de bûche, des fruits *sechés*, des fruits séchés au four ou au soleil. Contant emploie *bonnement* tous ces termes, et une infinité d'autres frappés au même coin. Il mourut avec l'estime générale de ses compatriotes, et même honoré de celle de plusieurs savans étrangers, vers l'an 1690. Le verset du Pseaume CIII, qu'il compte suivant les hébreux et les protestans CIV, et la traduction de Marot dont il se sert, me font croire qu'il était engagé dans le Calvinisme : mais ce n'est qu'une conjecture.

CONTANT (PAUL) embrassa avec la même passion que Jacques son père l'étude utile et séduisante des plantes, et des autres parties du naturalisme qui conduisent à la perfection de la pharmacie. Comme son père il voyagea dans différens parties de l'Europe pour s'instruire. Il ne suffit pas pour faire un grand herboriste de pâlir sur les auteurs anciens et modernes qui ont traité cette brillante partie de la physique, il faut toucher de ses mains, considérer de ses propres yeux, examiner la plante, voir les feuilles et les fleurs attachées à leurs tiges. Ce n'est que par cette voie qu'on *peut prendre*, comme l'a dit un moderne (2), *la nature sur le fait*. On apprend plus sur une roche escarpée, dans un antre sauvage, à travers les ronces et les épines d'un buisson, dans des haies, aux bords d'un ruisseau, dans un bois, au milieu des prés, que dans l'ombre du cabinet le plus riche et le mieux fourni. Guidé par le principe et des règles solides, la carrière devient immense. Paul Contant pénétré des ces vérités employa sa jeunesse à voyager. Un de ses amis lui en fait le compliment à la tête de son second *Eden* dont nous parlerons.

Contant, que je t'honore, et que partout le monde  
On admire à bon droit ta curiosité !  
Car où est le climat que tu n'as visité ?  
Fus-tu pas jeune d'ans partout faire ta ronde ?

(1) Ou *Etelle*, *forté* du latin *Stella* ; car on donne en Poitou le même nom à une *Etoile*.

(2) M. de Fontenelle dans l'éloge de *Joseph Pitton de Tournefort*.

De retour de ses voyages, il travailla de concert avec son père, et joignit les recherches qu'il avait acquises à celles dont il était héritier présomptif. Il aimait la poésie, mais sa passion pour les vers était subordonnée à celle qu'il avait pour les plantes. Il les satisfait l'une et l'autre dans un poème d'environ 2500 vers qu'il fit imprimer à Poitiers en 1608, sous ce titre : *Le Jardin et Cabinet poétique de Paul Contant apothicaire de Poitiers*, in-8°, 99 pp. sans compter l'Épître dédicatoire à Maximilien de Béthune duc de Sully, lieutenant-général pour le roi en Poitou, et plusieurs pièces de vers (1) à la louange de l'auteur, imprimés à la tête du livre. Il annonce dans son Épître dédicatoire une suite de son Jardin poétique, qui a effectivement paru, et dont nous parlerons. La matière de ce poème sont les arbres, les fleurs, les animaux terrestres, les aquatiques, et ceux de l'air. Telle est son exposition.

Je chante les beautés de la terre nouvelle,  
 Les Emaux printanniers de sa robe plus belle ;  
 Je chante les vertus des plus mignardes fleurs  
 Que l'aube au teint vermeil enfante de ses pleurs :  
 Je chante au beau jardin qui ne craint la froidure  
 Des gelés Aquilons, le temps ni son injure ;  
 Mais qui tout verd, tout gai, tout riant et tout beau  
 S'éternise en mes vers en dépit du tombeau.

(1) Les amis de l'auteur qui louèrent son travail, sont Jean Moreau, official de Poitiers, dont on trouve une pièce de vingt-deux vers latins, et une épigramme française ; Nath de Rondeau, official de Tours ; Jean le Geay, docteur en théologie ; le sieur de la Cigelle, dont on voit un sonnet assez bon pour le temps ; Scévole de Sainte-Marthe, dont les vers latins fort bien tournés louent autant le duc de Sully que l'auteur ; on ne les trouve point dans le Recueil de ses pièces. Un auteur qui prend le nom d'Aquilus, qui est peut-être en français de l'Aigle ; Paschal le Coq, qui a un article dans cette bibliothèque ; François Citoys, dont nous avons parlé ; Samuel Veprel, apothicaire de Saintes ; un sieur de la Montaigne ; la Gastinalière Madronet ; le médecin Bernalde de Verville ; Frappier, chanoine ; Denis Bandevain, chantre de S.-Gatien de Tours ; François Arnaudet, chirurgien, et Bernier de la Brousse dont nous avons parlé.

Après l'invocation à Apollon, il ne fait pas difficulté de dire qu'en parlant des curiosités de son Cabinet, et de celles de son jardin, il étale à l'univers.

. . . . . Tout ce qu'a de plus brave  
La terre dans son flanc, Neptune sous les eaux,  
L'air dedans la rondeur de ses moëtes cerceaux.

Le premier arbre dont il parle, est le cèdre qu'il désigne sans le nommer, ainsi que la plupart des arbres et des plantes. Ce qui fait une suite d'énigmes dont tous les lecteurs ne savent pas toujours le *mot* ; un exemple le prouvera.

Honneur Savoisien, honneur du mont transt,  
Dont jadis le Grégeois, pour Ilion détruire,  
Un cheval monstrueux de ton bois fit construire.

Tout le monde est-il en état de reconnaître le *Sapin* dans ces vers ? Il y a encore des descriptions plus obscures, et *Contant* a fort bien fait d'indiquer à la fin de son poème les noms des plantes et des animaux dont il parle. Doit-on s'attendre que le commun des lecteurs puisse trouver, sans ce secours, l'*Agnus Castus* dans les vers qui suivent ?

Je t'honore arbrisseau, dont les dames d'Athènes,  
Qui de la chasteté donnaient preuves certaines,  
Guirlandant leur beau chef, et des feuilles faisaient  
Leur couche (1) en la saison qu'elles sacrifiaient,  
Aux manes de Cérès, pour que leur sacrifice  
Dit Thesmophorien, vers les dieux fût propice.

Il faut avoir lu Dioscorides (2) et ce que disent Bayle et

(1) Leur lit.

(2) Ch. CXVI, liv. I, pag. 91, de l'édition de Mattiolo, in-16, Lyon, 1534 ; — Bayle, verbo *Tesmophories*, *Athènes*, lib. XIV ; — Giraaldi, hist. Deor. Sintag. XIV, pag. 411, de l'édition de Bâle de 1560 ; — Pline cité par Giraaldi, lib. XXIV, etc.

autres auteurs qui ont parlé des Thesmophories pour ne pas marcher à tâtons.

Il n'est pas plus clair dans ce qu'il dit des fleurs, à la réserve de quelques-unes qu'il a bien voulu nommer. Il emploie les pag. 20, 21, 22 et 23, à louer les médecins de Poitiers, ses amis et ses contemporains.

Pidoux (1), La-Vau, Milon, le Coq, Citoys encore,  
Et Rabaud, et Raffou, de Mayré que mes vers  
Veulent faire voler par ce vaste Univers.

Il ajoute à leur éloge celui de Robin (2), le premier de nos

(1) Nous parlons des cinq premiers dans cette Bibliothèque. Pour les trois autres qui me sont moins connus, et dont je n'ai vu que quelques pièces de vers sur les Ouvrages, ou sur la mort de leurs confrères, voici ce qu'en dit Contant.

Trois jeunes médecins, honneur de l'Univers,  
Recevront maintenant dans le champ de mes vers.  
Ce sont Rabaud, Raffou et de Mairé encore  
Qui comme un bel oiseau, l'honneur du sein de Flore,  
Envolent dans ce tout, par un alme pouvoir,  
L'odeur de leurs vertus et de leur grand savoir ;  
Et en dépit de l'âge enseignent la structure  
Des plus rares secrets de toute la nature.  
Ne trouvant rien çà-bas si hautement écrit,  
Qui ne soit trop facile à leur divin esprit.

Antoine Rabaud dont on trouve une épigramme latine sur l'éloge du Coq de Paschal le Coq, et quelques autres petites pièces de ce genre, est placé dans la liste des doyens de la faculté de médecine de Poitiers après François Citoys.

Jean de Raffou lui succéda suivant cette liste, et Jacques de Mairé paraît avoir succédé à Jean de Raffou.

(2) Jean Robin fut le premier, dit M. de Jussieu dans son discours sur le progrès de la botanique, qui cultiva les plantes étrangères dans un jardin que lui donna Henri IV avec une petite pension. Il n'y avait point encore à Paris de jardin public des plantes, et l'établissement du jardin royal est dû à Guy de la Brosse, qui l'obtint de Louis XIII dont il était le médecin ordinaire. Voyez le discours cité sur l'histoire des progrès de la botanique en France.

herboristes , duquel il dit qu'il tenait plusieurs plantes. C'est ainsi qu'il en parle :

Herboriste fameux du plus puissant monarque ,  
 Qui ait oncques passé la Charontide barque ,  
 Autre Anazarbéen (1) d'un chacun estimé ,  
 Comme étant d'Apollon le fils le plus aimé ,  
 Supplée à mon défaut , Robin. . . . .

Il ne laisse passer aucune occasion de louer les savans de son temps , et surtout les amateurs des simples ; c'est à ce dernier titre qu'il comble d'éloges Charles de l'Ecluse , dont les travaux réunis à ceux de *Pierre Belon* et *Jacques Dalechamp* , nous ont fait connaître que les anciens n'avaient pas été fort loin dans la science des plantes , *Pernant* , *Bouchetière* et quelques autres. Il ne fait point de difficulté de dire que son jardin et son cabinet méritaient l'estime de tous les curieux , et il faut convenir qu'il avait raison dans un temps tel que le sien dont il parle ainsi pag. 37 de son poème.

Car en mes jeunes ans , nous n'avions connaissance  
 Que des simples qui sont aujourd'hui par la France  
 Sans estime , et sans prix ; et nous n'avions encor  
 Les couronnes en main , ni le riche trésor  
 Des Indes recouvré , et des Espagnes belles  
 OEilladé la beauté des plantes plus nouvelles  
 Nous n'avions de Bizance encore découvert  
 Les Tulippes sans fin , et le Simpliste expert  
 En ce temps n'avait vu plante dont l'excellence  
 Méritât qu'on en fit estime par la France.

Son poème finit par la description de quelques animaux extraordinaires qu'il conservait dans son cabinet , et même par celle de quelques monstres , et en particulier d'une jeune fille qu'on vit à Poitiers en 1605 , qui n'avait qu'un pied , et point de bras , les traits du visage d'une beauté parfaite ,

(1) Dioscoride d'Anazarbée.

faisant de son pied tous les ouvrages que les femmes peuvent faire de leurs mains, et parlant Flamand, Italien; Français, Anglais et Allemand (1).

Paul Contant avait promis une suite de ce poème. Il exécuta sa parole en publiant son second *Eden*, qui est la seconde partie du jardin et cabinet poétique, il le joignit aux observations de Jacques son père sur Dioscorides, qui peut servir de commentaire ou de supplément à son poème. Il dit souvent en vers ce qu'on trouve en prose dans l'ouvrage du père. Dans ce nouveau poème Adam et Eve chassés du Paradis terrestre en punition de leur désobéissance, dont il parle à la fin du Jardin poétique, travaillent à former un jardin où ils rassemblent toutes les plantes, fleurs, simples, arbres, arbustes, dont il est question à l'ouvrage du père. Les matières y sont traitées didactiquement et par chapitre. Contant ne cherche point à se parer par des beautés d'imagination, ni par l'art des épisodes.

(1) Voici la description de l'auteur, pag. 79. Le lecteur curieux me reprocherait peut-être l'omission du texte en cette occasion.

Et depuis peu de jours une fillette nue,  
Belle en perfection, dedans Poitiers s'est vue  
Sans bras, n'ayant qu'un pied; dont le discours flamand,  
Italien, français, anglais, et allemand,  
Donnait tant de couleurs à sa grâce gentille,  
Qu'on l'admirait en tout comme une entière fille:  
Et alors que son corps se couvrait d'un manteau,  
Tout ce qui paraissait en elle était très beau.  
Ses yeux étaient fort doux, et sa bouche petite,  
Ses cheveux frisés. . . . .  
Et de son pied tantôt tissait de beaux ouvrages,  
Filait, cousait, faisait tous les autres ménages.  
Bref cet esprit gentil, pour l'âge, et pour l'attrait,  
Dans un corps si difforme était trouvé parfait.

Il joint à cette fille, un homme de 40 ans, *sans cuisses, sans genoux, sans jambes et sans pieds*, n'ayant qu'un bras, et sans mains, qui dansait sur une table, montait dans une échelle, en descendait, jouait du violon, cousait, filait, brodait.

Son modèle pour la versification est du *Bartas* qui avait encore quelques partisans, et même des admirateurs. Il réussit souvent à rendre ses défauts, son brillant gigantesque, cette ridicule enflure, ces mots de nouvelle fabrique qui n'ont plus de place raisonnable que dans la *Gigantomachie*, ou dans le *Dom Japhet d'Arménie*, de Scarron. Cet ouvrage quoique postérieur à celui dont nous avons parlé, est moins supportable, et il faut plus de patience que je n'en ai pour en soutenir la lecture suivie. Jamais on ne s'imaginerait que Malherbe et Racan étaient contemporains de Paul Contant : à les comparer, on mettra un siècle de distance. J'aurai occasion de citer quelques vers du second *Eden* dans l'article de Paschal le Coq. Contant était déjà âgé lorsqu'il publia ses derniers ouvrages, et ceux de son père. Il y joignit une table des productions de la nature qui se trouvaient dans son cabinet. Elle est divisée en *fruits, bois, écorces, fleurs, racines, gommes, fossiles, pierres, ou cailloux, productions marines, conques, minéraux, poissons, et animaux étrangers*, et contient huit pages in-fol. à deux colonnes. On ne saurait lire ce Catalogue, sans être surpris qu'un particulier ait pu amasser tant de raretés dignes du cabinet d'un prince. Il est suivi d'une table alphabétique des plantes communes et étrangères avec leurs différentes dénominations et leurs étymologies, où l'on trouve souvent moins de vérité que d'imagination. Mais c'est le privilège des étymologistes. Il dérive par exemples *Abies* (Sapin) *ab abundo*, *absynthium* (Absynthe) *ab absentid*, parce que les animaux s'en éloignent. Ce catalogue a 92 pages. Il ne faut pas s'attendre à trouver dans cette liste la division méthodique et ingénieuse de nos illustres (1) modernes. Par une Epître dédicatoire adressée au prince de

(1) Suivant M. de Jussieu, la manière la plus simple de connaître les plantes, c'est de les connaître par leurs *fleurs*, et par leurs *fruits*. Il divise ces fleurs en deux genres. En *fleurs simples*, ou à *étamine* et à *piailles*, et en fleurs composées, dont les *étamines* et les *piailles* sont environnées de *pétalles*, ou de *feuilles*. C'est, à peu de chose près, la méthode de M. de Tournefort

Condé (Henri de Bourbon), on apprend que Paul Contant avait l'honneur d'en être estimé, et que ce prince eut même la curiosité d'aller visiter son cabinet. Tous les savans qui passaient par Poitiers se donnaient cette satisfaction : quand il ne nous en assurerait pas dans son Jardin poétique, comme il le fait pag. 62 de ce poème, nous l'aurions appris par ce qu'en dit Goltz dans son voyage *Belgico-Gallicum*, à l'article de *Poitiers*, où il en parle comme une des raretés de cette grande ville. Paul Contant se maria deux fois, et eut une fille du premier lit, qui épousa François Carré, médecin estimé. Il paraît par un jugement du présidial de Poitiers du dernier février 1633, cité dans le commentaire de *Letat* sur Poitiers, rédigé par Filleau (1), que Paul Contant mourut en 1632. Il s'agit de sa succession dans ce jugement.

(Voyez les Ouvrages de CONTANT père et fils, et les auteurs cités.)

COQ (PASCAL LE) (1632), était d'une famille distinguée par ses richesses, son ancienneté et sa noblesse ; outre le célèbre le Coq connu sous le nom de *Galli*, dont on a un recueil d'anciens arrêts, le Parlement de Paris a eu plusieurs magistrats de ce nom que je crois tous de la même famille que notre le Coq. Il naquit en 1567 à Villefagnan, en Poitou, près Ruffec, sur les frontières de cette province et de la Saintonge. Il se livra de bonne heure à l'étude de la médecine, et parcourut, pour s'y perfectionner, les Universités les plus célèbres de l'Europe. Son goût dominant était pour la botanique : il n'épargna ni peines, ni soins, pour acquérir dans cette partie de la profession plus de connaissances que n'en avaient les médecins de son temps, et passa neuf années entières à voyager en Piémont, en Suisse, en Italie, en Allemagne, en Hongrie, en Bohême, dans les Pays-Bas et en Angleterre, formant partout où il allait d'étroites liaisons avec les savans qu'il consultait. La connaissance des langues vivantes fut encore une des acqui-

(1) Pag. 146, tom. II.



tions qu'il fit dans ses voyages, et qu'il joignit aux langues savantes qu'il possédait. Pendant le séjour qu'il fit à Montpellier, il eut l'honneur de remporter le prix de la botanique avec l'applaudissement des professeurs et des personnes les plus éclairées de cette fameuse école (1). Il fut reçu dans la faculté de médecine de Poitiers en 1597, âgé de trente ans, et y exerça la médecine pendant 37 ans avec une estime générale, acquise par une pratique heureuse, jointe à une excellente théorie. Il n'était pas encore majeur lorsqu'il publia un ouvrage assez considérable, sous le titre qui suit : *Bibliotheca Medica, sive Catalogus illorum qui ex professo artem Medicam in hunc usque diem scriptis illustrarunt. Autore Paschali le Coq Villefagnensi, Doct. Med. Pictaviensi. 1590, in-8°, Basilæ apud Conradum Valdkirchum.*

Cet ouvrage, dont le titre est magnifique, se sent un peu de la jeunesse de l'auteur; outre qu'il n'est pas complet à beaucoup près, c'est que le Coq omet souvent le format, l'année et le lieu de l'impression, et ne donne aucune connaissance plus précise des auteurs dont il parle, que celle qu'on trouve dans les catalogues de nos libraires. Mais que pouvait-on attendre d'un auteur de vingt-trois ans? C'était beaucoup de marquer par un travail de cette nature son goût pour sa profession; et son livre, tout imparfait qu'il est, ne laisse pas d'être utile à ceux qui veulent connaître les auteurs qui ont traité de la médecine, et dont plusieurs sont devenus assez rares pour avoir besoin d'indication pour être connus.

Quel qu'ait été le savoir de Paschal le Coq, je ne connais point d'autre ouvrage imprimé de sa façon à joindre à celui-ci, que la table des auteurs qui ont expliqué les écrits, et

(1) La botanique était encore inconnue dans l'école de Médecine de Paris, qui n'a eu des botanistes que depuis Louis XIII. La première démonstration publique s'est faite à Paris par Guy de la Brosse, médecin ordinaire du roi en 1640. Dès l'an 1598, Henri IV avait fait construire un jardin public à Montpellier. (Voyez l'article de Jacques et Paul CONTANT, et le Discours sur les progrès de la Botanique de M. Antoine de Jussieu.)

la philosophie d'Aristote, tirée de la bibliothèque de Gesner, et imprimée à la fin de l'édition des Œuvres d'Aristote à Genève, et plus ample dans l'édition de Paris, chez Duval, et son discours sur la nature et les propriétés du Coq, qui fut imprimé à Poitiers en 1613, chez Antoine Mesnier, sous ce titre grec et latin (1) : *ALECTOR PROLEGOMENOS, sive Oratio de Galli Gallinacei natura, et proprietatibus, quam Paschalis le Coq, Med. Doct. Pictavensis, pro solemnibus medicarum Prælectionum principiis, in Academia Pictavensi decantavit*, in-8°, p. 60. On trouve joints plusieurs complimens latins qu'il fit aux chefs des compagnies devant lesquelles il le prononça.

C'est un usage dans l'école de Médecine de la faculté de Poitiers, que le docteur qui fait l'ouverture de cette école, la fasse par un discours latin, dont le sujet est libre, et au choix de celui qui doit parler. Chaque docteur en est chargé à son tour. Notre médecin, pour remplir ce devoir, choisit l'éloge du Coq et de ses propriétés, et prononça ce discours, qu'on appelle le *Discours des Principes*, le 13 décembre 1613.

Il le dédia à François le Coq, son frère, conseiller au Parlement de Paris, qu'il appelle le chef de la famille des le Coq, *Gallinaceæ gentis nostræ Coryphæus*. Il lui dit qu'il a quantité d'autres discours du même genre qu'il a prononcés, tant à Montpellier qu'à Poitiers, et qui paraîtront s'il continue de l'en presser, sinon qui seront abandonnés aux vers : *consimilis argumenti solennes aliquot orationes quas me suprâ xx, annos in illustri Monspelienſi brebeuterio et infrâ id tempus in hoc inclito Pictavensi tatreio dixisse intellixisti, vel in lucem urgere perges, vel blattis hospites relinques*.

Plus de vingt distiques latins qui précèdent ce discours, et qui sont tous à la louange de l'auteur, peuvent servir de pièces généalogiques pour sa famille, étant presque tous de la façon de ses parens, fils, frères, neveux, etc., qui signent avec l'expression du degré de parenté. On y voit les noms de François le Coq, conseiller au Parlement, son

(1) L'Eveilleur.

frère, de Jacques le Coq et de Pierre le Coq, ses oncles, d'Aymar le Coq et de François le Coq, ses neveux, fils de François, de Pierre et Jacques le Coq, autres neveux, fils de Jacques, de Vertunien, Paschal, François et Aymar le Coq, ses fils, de Pierre Lestreux de la Touche, son cousin maternel, de Pierre Préverault, autre cousin maternel, de Jean Eroard, son neveu (1), Victor Drouin, son gendre, de Pierre Milon, son allié. De tous ces vers imprimés, je n'en ai point trouvé qui valussent ceux que j'ai vus manuscrits et sans nom d'auteur à la fin du discours de Paschal le Coq; les voici tels que M. Poitevin, médecin de Poitiers, me les a fait transcrire.

*Dilectum superis Gallum testatur Apollo,  
Dilectum Gallis Gallia tota docet.*

L'autre épigramme relative à l'ouvrage, est telle :

*En Veneri gratum Galli dum perlego Gallum,  
Hæc ego cum Gallo profero, Galile, tuo.  
Ah! pereat Gallos quisquis dedit esse capones!  
Debuit hic proprios perdere testiculos.*

Mais c'est assez, et peut-être trop en dire sur ce qui accompagne le discours de notre médecin, parlons du discours même. Si le lecteur fait quelque grâce à nos extraits, c'est sans doute surtout à ceux des ouvrages peu connus comme celui-ci (2).

L'auteur, que son âge et un grand nombre d'actions publiques pareilles à celle-ci, semblaient autoriser à quelque familiarité avec son auditoire, prend effectivement dans son discours un air simple, un ton familier. Pour en venir à l'éloge du Coq, il fait un assez long, et j'ose même dire, un

(1) Ayant épousé une fille de François le Coq, conseiller.

(2) *Petrus Francius* a fait aussi l'éloge du Coq, sous ce titre : *Petri Francii Encomium Galli Gallinacci*, in-4°, Amst. 1680. (Voyez le Journal des Savans, pag. 9 de l'édit. in-4°, 17 mars 1681.)

ennuyant détour. Il parle d'une visite qu'il avait faite à un malade à la campagne ; son malade se portant mieux , notre médecin voulut prendre l'air , il sortit ; cela lui donne occasion de faire une très longue énumération des objets qui l'amuserent ; mais celui qui fixa le plus son attention et ses regards fut , dit-il , un combat très animé de deux Coqs ; il en conçut l'idée de faire l'éloge de cet ornement de nos basses-cours. François Meynard , professeur en droit , avait fait l'éloge du Guy-de-Chêne , que l'auteur appelle *putidum avicula excrementum* ; on l'avait écouté favorablement : il demande la même indulgence. Point de livre si mauvais qu'il puisse être , ajoute-t-il , où l'on ne trouve quelque chose d'utile , point d'objet dans la nature si petit qu'il paraisse , qui ne puisse s'emparer de l'imagination d'un philosophe. Ceux , ajoute l'auteur , qui voudraient nier ce que j'avance , n'ont pas fait attention à la *Batrachomyomachie* d'Homère , à l'ouvrage d'Aristarque sur les Abeilles , à l'éloge de la Mouche de Lucien , au poème du Moucheron de Virgile , au Moineau de Catule , au Noyer d'Ovide , au Ver à soie de Vida , et à la Puce de la célèbre des Roches , qui a occupé les Scaliger , les Brisson , les Sainte-Marthe , les Pithou , Boiceau de la Borderie , ces deux illustres dames , Madeleine et Catherine des Roches ; enfin au Guy-de-Chêne du savant François Meynard.

Il entre en matière : la première qualité qu'il loue dans le Coq , c'est le soin qu'il semble prendre de nous tirer des bras du sommeil. Pour le nom latin de *Gallus* , il dit qu'on le lui a donné par antiphrase , *quâ minimè castratus*. Il observe que chez les Topinamboux , leurs prêtres font dans leurs sacrifices la même cérémonie que faisaient chez nos prêtres gaulois ceux de Cybèle.

Le plumage des Coqs par ses nuances efface celui de tous les autres oiseaux , à l'exception des pigeons. Il passe au chant du Coq , sonore , ferme et réglé , et aux avantages de ce chant. Après l'énumération de quelques-uns de ces avantages , il dit : *hoc canente devotus exilit ad precandum , hoc canente divus Petrus culpam suam diluit*. Il parle des raisons physiques du chant

*triplé* du Coq, et rapporte les opinions de Démocrite et de quelques autres fort peu satisfaisantes, sans en donner une meilleure. Il adopte la vieille opinion que le chant du Coq et sa vue font peur au Lion; et s'en rapportant là-dessus aux anciens, il croit que la raison de cette frayeur dans le Lion, est que le Coq est de la nature du feu que craignent les Lions qui aiment l'eau. Après un détail de plusieurs autres propriétés, telles que sont chez le Coq, celles d'indiquer les changemens de temps, de préférer une mort glorieuse à une honteuse fuite dans leurs combats, il parle de l'usage de ces combats connus non seulement en France, mais aux Indes mêmes, dans l'île de Java, où le roi Tuban nourrit dans des cages un grand nombre de Coqs destinés à ces combats, qui font un de ses plus grands amusemens. Il joint à ce qu'il a dit sur la valeur du Coq de très beaux vers de Passerat qui en a fait l'éloge adressé à M. de Mesmes. Cette citation, est, sans faire tort à l'auteur, l'endroit le plus beau de son discours, et j'aurais souhaité pour la gloire de le Coq, que ces vers eussent été de lui. Ils égalent en beauté tout ce que l'antiquité a de plus délicat (1).

(1) Ceux qui n'ont pas les Poésies de Passerat qui commencent à devenir rares, mesureraient mauvais gré d'avoir supprimé ces vers.

.... *Ubi magnanimos campo irritavit aperto  
 Billis amara duces, agnataque misit in arma,  
 Unguibus et rostris repetito verbere pennæ  
 Pendentem exercent pugnam. Rapit impetus ambos,  
 Fit sonitus crebro assultu, volat acta per auras  
 Pluma nivis ritu, statque atro pulvere cælum.  
 Nulla quies pugnae, rabido mora nulla furori:  
 Nunc capitis rubros apices, nunc tempora figunt,  
 Lumina nunc fodiunt nigro stillantia tabo.  
 Quin adeò ignescunt stimulis discordibus iræ,  
 Viribus exhaustis, ut sæpè occumbat uerque,  
 Sternaturque pari per mutua vulnera letho.  
 Gallinæ interea tacitæ formidine mussant,  
 Quem fortuna sibi regem velit esse, virumque.  
 Alter ut inferior cessit, tenebrasque petivit*

Ils sont suivis du détail des propriétés médicinales du Coq. Non seulement il donne, dit l'auteur, un aliment excellent aux personnes saines, mais il fournit des remèdes dans un grand nombre de maladies. En général, ajoute-t-il, il rend la voix claire, il est bon encore contre le mal de tête, la phthisie, la fièvre phrénétique, la petite vérole, les maladies vénériennes, la goutte. En particulier la crête d'un Coq guérit les personnes mordues d'un chien enragé, elle est propre à celles dont les vaisseaux sont relâchés. Sa cervelle arrête le flux de sang; elle redonne des forces aux malades; en attachant son cœur palpitant à la cuisse d'une femme, elle accouche plus facilement, etc. Il parcourt ainsi toutes les parties du Coq, à chacune desquelles il attribue une propriété singulière; ses garans sont Galien, Tallien, Oribaze, Avicenne, Rhazis, etc.

Je ne sais si tout cela était bien digne de la *gravité doctorale*; au moins l'auteur devait-il donner à tous ces détails un tour moins sérieux et faire connaître que c'étaient des sentimens de la *vénérable antiquité* qu'il rapportait, et non les siens particuliers. Rien ne le fait soupçonner.

Ce discours finit par des reproches d'ingratitude qu'il adresse à ceux qui maltraitent les Coqs, et en particulier à ces femmes qui les privent du principe de courage et de fécondité que leur avait donné la bienfaisante nature:

*Inoerundissimo ausu, barbarâ manu caput cristâ truncant,  
adacto in interiorâ nefario cultro, miserrimos testiculos excimunt,  
et tam diris malis, medicinam, si Dis placet, allaturæ exemptos  
testes vorandos illi (Gallo) evirato intrudunt, vulnus consuunt,  
cineribus aspergunt.*

Le style de l'auteur est recherché, mais peu naturel; sa

*Multa gemens, solio regni quod pulsus aviti.  
Laude tumens alter, primos sublimis in ungues  
Erigitur, victorque suum canit ipse triumphum.  
Et quisquam humanâ miretur clade perari  
Imperium, proceresque animas impendere sceptris,  
Cum tanti exigua surgant de corte tumultus P.*

phrase guindée ressemble beaucoup à celle d'Apulée: elle en a quelquefois les agrémens, mais presque toujours les défauts. Paschal le Coq cherche à paraître spirituel et enjoué, mais il ne réussit pas toujours, et je doute que nos savans médecins accoutumés aux charmes de l'élocution pure et polie des Astruc de notre temps, s'accommodât volontiers du style de le Coq.

Il faut pourtant convenir qu'on reconnaît partout une vaste lecture, beaucoup d'érudition, et peut-être l'auteur en fait-il trop paraître. On peut dire de l'éloquence ce qu'Ovide a dit des discours des amans.

*Si latet ars prodest : offert deprehensa predorem.*

C'est relativement à ce discours *de Gallo Gallinaceo*, que Contant, p. 36 et 37 de son second *Eden*, dit après avoir fait une liste des médecins illustres dans la Botanique :

Je vois ce docte Coq, grand chantre d'Épidaure,  
*Chantre chanteur du chant du chantre chante-aurore,*  
 Qui en ses derniers jours un Coq déplumera,  
 Et par divers lopins, savant le donnera  
*Gratis* et de bon cœur, suivant ses humeurs bonnes,  
 A divers officiers, à diverses personnes,  
 Aux juges, aux consuls, aux riches financiers,  
 Au commun populaire, aux savans écoliers.  
 Bref qui départira ce Coq en tant de pièces,  
 Que surtout l'on verra rencontre de liesses,  
 Qui rendront le chanté et le docte sonneur  
 Plein d'admiration dans la chaise d'honneur.  
 Oui c'est un Coq vraiment, et Coq de sa paroisse,  
 On le verra comblé d'honneurs et de richesse.  
 C'est lui qui dans Poitiers un jour fera florir  
 Les plantes que surtout je désire chérir.  
 Ses voyages lointains, l'emploi de sa jeunesse,  
 A chercher curieux du monde la richesse,  
 Seront très sûrs témoins qu'en son temps il sera  
 D'un chacun admiré; car pour lui l'on fera  
 Des autels à Flora: par lui les anémones  
 Seront vus dans Poitiers, les perleuses couronnées,

Et les lys persiens ; bref chez lui seront vus  
Les riches dons par lui de l'Écluse (1) reçus.

C'est dans la bouche d'Adam que Contant met ces vers :  
outre qu'ils sont instructifs , leur singularité dans le tour et  
dans les pensées pourra amuser le lecteur à qui je fais d'ail-  
leurs connaître Contant. Qui sait si ces vers n'ont point trouvé  
d'approbateurs ? C'est dans de pareilles pièces qu'on trouve  
l'Histoire des révolutions du Génie.

Scévole de Sainte-Marthe , dans son Ode latine aux méde-  
cins , parle en termes bien honorables de le Coq. La nature  
dans son sein n'avait rien de caché pour lui ; il connaissait ,  
dit Sainte-Marthe , tout ce que comprend le Ciel , la Terre  
et les Mers.

*Tu Galle ardua cui  
Natura se totam exerit,  
Et celo , et pelago , et solo.*

M. de Thou le traite aussi de médecin célèbre ; enfin il est  
hors de doute que Paschal le Coq a eu une réputation bien  
établie. Il épousa la fille de Saint-Vertunien-Lavau , dont il  
eut les enfans que nous avons nommés , et dont Paschal et  
Vertunien le Coq , tous deux reçus médecins à Poitiers ,  
moururent jeunes ; le premier en 1629 , âgé de 25 ans ; le  
second en 1624 , âgé de 26 ans. Leur père mourut dans une  
bonne abondance , avec l'estime générale de ses citoyens , et  
doyen de sa Faculté , le 18 août 1632 , âgé de 65 ans. Il n'y a  
plus de descendans de ce docteur , et ceux du nom de le Coq ,  
qui existent en Poitou , descendent de François le Coq , son  
frère , conseiller au parlement. Avant de terminer son arti-  
cle , nous croyons devoir ajouter ici le monument glorieux ou  
l'éloge en style lapidaire que ses confrères consacrèrent à sa  
mémoire. C'est , suivant les apparences l'ouvrage de François

(1) Charles de l'Écluse , ou *Clusius* en latin , dont *Érard Vorstius* a fait  
la vie en latin. Le même Contant fait encore un autre éloge aussi magni-  
fique de Paschal le Coq dans son *Jardin et Cabinet poétique* , p. 21 et p. 35.



Cytois, son successeur au Décanat. La pièce est longue, mais elle est bien tournée. Je la publie telle que me l'a envoyée M. Poitevin, médecin de Poitiers.

V. G. S.

*Clarissimo viro, domino D.  
Paschali le Coq Villefano Pictoni,  
Medico regio,  
Collegii medici pictaviensis,  
Decano dignissimo.  
Triplici bonorum genere  
Animi, corporis fortunæ  
Instructissimo.  
Omnibus viris doctis, patriis et externis,  
Quorum vernaculas callebat linguas,  
Personæ, et famæ notissimo.  
Ob insignem rei herbariæ peritiâ  
In famosis Europæ Academiis  
Quas frequentavit plurimas,  
Archibotanico facili insignito  
Et  
In publico professorum Monspel. Jatreto,  
Palam et plaudentibus Doct. spectatoribus,  
Botanicam palmam  
Gloriosè assequuto.  
In medicinâ theoricâ, et practicâ  
Quam XXXVII annos sedulò exercuit.  
Doctore experientissimo.  
Ardente febre catharrhosâ  
Post sexennalem à levi apoplexiâ paresin  
Proh dolor! suffocato.  
Æternum hocce suæ, dum vixit, observantiæ  
Perpetuæque luctus monumentum  
Francisc. Citoys, medicus regius, et  
Decanus successor  
Cæterique doctores, et collegæ  
M. P. (1).  
V. ann. LXV. M. IX. D. XXI:  
M. die Mercurii XVIII, M. August. horâ  
X. matutinâ,  
Ann. MDCXXXII.*

(1) Il fallait au moins deux PP, posuere.

Tous ses confrères joignirent chacun une Pièce de vers à cet éloge ; on trouve dix Épigrammes dont les auteurs sont François Citoys , Jean de Raffou , François Pidoux , Antoine Jaquet , Jean Engaine, Pierre de Lugre , François Carré . Jean Garnier, François Umeau , Pierre Bardon.

COTTIBI (SAMUEL) (1689), fils de Jacques Cottibi, ministre de Poitiers, y naquit vers l'an 1630 ; son père , né catholique, ayant embrassé la religion prétendue réformée, s'était fait considérer dans le parti, et son fils était encore jeune lorsqu'il fut fait ministre en 1653. Les conversations qu'il eut, dit-on, avec le père Adam, jésuite de la maison de Poitiers, lui ouvrirent les yeux. Après six ou sept ans d'exercice du ministère en cette ville, il quitta la chaire de peste où il était assis et fit abjuration le 25 mars 1660 entre les mains de Gilbert de Clérembaut, évêque de Poitiers. Les P. R. de France, assemblés à Loudun au mois de novembre 1659, avaient indiqué un jeûne général ce même jour 25 mars. Il était extraordinaire de destiner aux larmes et à la mortification du jeûne un temps que la paix rendue à l'Europe par le traité des Pyrénées (1) et le mariage du roi qui en fut le lien, devaient consacrer à la joie et aux actions de grâces qu'on avait à en rendre au ciel. *Dans la lettre que Samuel Cottibi envoya le même jour aux pasteurs et anciens de l'église réformée de Poitiers*, pour leur faire part de son abjuration, il reprocha aux protestans qu'il quittait l'irrégularité de leur conduite, que ne pouvaient, leur disait-il, tenir de fidèles sujets, de vrais Français. Tout le savoir du savant Daillé, qui lui répondit, ne put effacer les impressions qu'avaient faites la lettre de Cottibi qui fut rendue publique ; aussi Daillé s'arrêta-t-il davantage aux matières de controverse qu'à ce reproche. Il fait un portrait fort désavantageux du nouveau converti ; selon lui, Cottibi n'était ni orateur, ni théologien, encore moins régulier dans sa conduite qui avait scandalisé plus d'une fois les protestans. Il faut convenir que la lettre

(1) Signé le 7 novembre 1659.

est peu de chose, mais à l'égard des reproches sur les mœurs, un ministre qui déclame contre ce qu'il appelle un faux frère n'est pas un témoin recevable. Cottibi répliqua à Dailé dans un petit Ouvrage intitulé : *Réplique à la lettre de M. Dailé, ministre de Charenton, par M. Cottibi, ci-devant ministre de Messieurs de la religion prétendue réformée de Poitiers sur le sujet de sa conversion à Poitiers*, in-12, 1661, seconde édition. Il ne paraît pas qu'il ait poussé les contestations plus loin. Quelque faible idée que Dailé ait voulu donner de Samuel Cottibi, la peine qu'il prit lui-même de répondre à sa première lettre par une espèce de Traité en forme sur le jeûne, le carême et la confession, celle d'un autre ministre appelé F. Ingrand, et *le préservatif contre le scandale* que donne la révolte des pasteurs de Mathieu Bochart, ministre d'Alençon, ainsi que quelques autres écrits, prouvent combien les calvinistes de France furent sensibles à cette désertion. Dans la suite Cottibi quitta Poitiers et alla s'établir à la Rochelle où il devint avocat du roi, par le don de cet office que lui fit gratuitement Sa Majesté en 1683. Il le posséda jusqu'en 1689 qu'il mourut à Saint-Maixent, laissant un fils qui lui a succédé dans la charge d'avocat du roi à laquelle il joignit celle de procureur du roi de police créée en 1699, et dont il a été le premier (1) titulaire. A la fin de la seconde partie du Recueil intitulé, *la Geste Poitevine* : on trouve une pièce de vers en jargon poitevin sur l'abjuration de Cottibi ; elle est en forme de dialogue et prouve par le détail de la cérémonie en quelle considération il était. L'auteur de la pièce qui me paraît avoir assez bien réussi dans cette espèce de burlesque, y fait aussi l'apologie du nouveau converti. Quand il était des vôtres, dit l'auteur dans son langage, il était d'une conduite exemplaire, c'était un homme de bien, le premier des pasteurs, le plus savant ministre que vous eussiez, il était capable de faire la

(1) M. Cottibi, son petit-fils, vit actuellement à la Rochelle ; je lui dois une partie des faits de cet article.

leçon à tous les jésuites , mais à présent qu'il vous a quitté ,  
c'est un fou , un idiot , un esprit renversé.

Quond glerlet premé vou , n'er tet puoint Rusien ;  
On contraire glerlet in vré home da ben ,  
Le premé do pastou , le pu savont menistre ,  
Qui ognit fa la leçon à treton les jésuistes.  
Mais avoure que glest , grace au bon Diu , viri ,  
Glest foh , glest idiot , giat l'esprit carviri.

Tiré d'un mémoire donné en partie par M. Cottibi , son petit-fils. (Voyez l'article de Jean Daillé , et la lettre à M. le Coq de la Talonnière , le Recueil de la Gente Poitevinrie , seconde partie , pag. 121.)

COYTTAR (JEAN) (1590), né à Loudun , se fit recevoir médecin à Poitiers , où il demeura d'abord quelques années. Il le quitta pour retourner dans sa patrie où il resta jusqu'en 1577, qu'il revint à Poitiers pour y occuper la place de doyen de la Faculté , vacante par la mort de François Pidoux. Il mourut aussi lui-même en cette ville en 1590. Il était ami de Salmon Macrin , qui lui confia ce qu'il avait de plus cher , je veux dire la santé de sa chère Gélonis. Il parle de Coyttar dans plusieurs endroits de ses poésies.

On a de lui un ouvrage assez considérable sous le titre suivant : *Joannis Coyttari pictaviensis medici, de febris purpuratis epidemicis quæ anno 1557 vulgatæ sunt liber. Pict.*, 1578, in-4°, pp. 347, sans l'épître dédicatoire , la préface et les tables.

Le livre est dédié à J.-Baptiste Tiercelin , évêque de Luçon. Après un récit détaillé de la manière dont il a commencé son ouvrage , il passe au panégyrique de son protecteur qu'il loue du côté de la naissance , du savoir et de la piété. Sa lettre est datée de Poitiers le 2 octobre 1578.

Elle est suivie de deux pièces de vers à la louange de l'auteur , l'une par Pierre Boulenger de Troye (1), établi pour lors à Loudun. L'autre par Pierre Joyeux , médecin de Loudun ,

(1) Père de Jules-César dont nous avons parlé.

dont nous parlerons. Ces deux pièces sont extrêmement flatteuses pour Coyttar. Joyeux ne se contente pas de le comparer à Hyppocrate.

*Coyttarus antiquo non minor Hyppocrate.*

Il en fait un Dieu.

*Atque ego, mortales morbo qui liberat isto,  
Illum non hominem, sed reor esse Deum.*

Dans une préface d'une juste longueur, Coyttar impose aux ignorans la nécessité de se taire et aux savans celle de publier les fruits de leurs travaux. Au nombre de ces derniers, il place René le Fèvre (1), François Doyneau (2) et Jacques de Sainte-Marthe, à chacun desquels il donne un éloge bref, mais brillant.

En parlant de lui-même, il dit qu'il a cru pouvoir au milieu de tant d'écrivains imiter la conduite de Diogène, qui voyant tout le monde occupé, l'un de son commerce, l'autre dans la magistrature; celui-ci au labourage, cet autre à l'exercice des armes, voulut aussi s'employer et se mit à rouler son tonneau dans la place publique pour ne pas demeurer seul dans l'inaction. Les traités peu raisonnés et les ouvrages négligés sur les fièvres pourprées qui tombèrent entre les mains de Coyttar le déterminèrent à traiter une matière où bien des gens n'entendaient rien. Le pourpre qui avait ravagé le Poitou en 1557, était regardé comme une maladie nouvelle, on le confondait encore avec la petite vérole, ou la rougeole. Une autre raison qui ne lui permit pas de se taire, fut le livre de *Nicolas Michel*, doyen de la Faculté de Médecine de Poitiers. Il s'en fallait beaucoup que Michel eût fait un excellent ouvrage sur le pourpre. Il y avait bien des défauts dans ce qu'il avait oublié sur cette maladie. Ce docteur avait cependant

(1) Voyez l'article d'Élie Regnier.

(2) Nous parlerons de lui et de Jacques de Sainte-Marthe.

fort mal traité les médecins de son temps. Coyttar ne put tenir contre l'envie de relancer ce critique et de lui prouver qu'il y avait lieu de lui faire à lui-même les reproches qu'il faisait aux autres, qu'il s'était fort écarté des principes des anciens. Cela ne l'empêche pas de le traiter avec beaucoup de politesse, en disant que s'il s'est arrêté à critiquer l'ouvrage du docteur *Michel*, c'est pour affaiblir le préjugé auquel l'autorité d'un si savant homme aurait pu donner lieu contre lui (Coyttar), motif honnête, à l'abri duquel on peut mettre la critique la plus vive.

L'ouvrage de Coyttar est divisé en deux livres. Le premier contient vingt-un chapitres, le second vingt-trois. Il parle fort exactement dans le premier livre des causes et des effets du pourpre et des fièvres pourprées; il expose ce que ces maladies ont d'analogue, ou de différent avec la peste, ou les autres maladies, telles que la petite vérole, la rougeole, etc. Il entre dans le détail des signes généraux et particuliers; fixe les classes des fièvres pourprées, et finit par l'indication des crises salutaires ou mortelles.

Il expose, dans le second livre, la méthode qu'on doit suivre dans la curation de la maladie dont il parle, après avoir établi des règles certaines pour fondement de sa méthode, tant par rapport au médecin, que relativement au malade; il confirme ce qu'il avance par le récit de quelques cures.

Le lecteur qui voudra connaître plus particulièrement la contexture du traité de Coyttar, consultera la table des chapitres, elle peut servir à faire juger bien favorablement de l'ouvrage entier. On y trouve non seulement beaucoup d'ordre, de netteté et d'érudition, une lecture bien digérée des anciens; mais aussi une expression polie, une phrase pure et fort latine: on peut dire enfin que l'ouvrage de Coyttar tiendra toujours sa place entre les écrits des médecins les plus éclairés de son temps, et qu'il est un des auteurs de la Faculté de Poitiers, dont le mérite n'est pas équivoque. On lit ces vers du Médecin *Pierre Joyeux* à la fin du livre de Coyttar.

## IN ZOILOM.

*Qui caperas frontem , nec perlegis ista libenter ,  
 Audi , nam sunt hæc , Zoile , scripta tibi.  
 Coyttarus et fatuæ contemnunt crimina linguæ,  
 Et nihili invidiosæ lumina torva facit.  
 Nam solùm prodesse bonis cupit , uique salutis  
 Hæc illis , tibi sint , Zoile , scripta neci.*

CRAMAUD (SIMON DE) (1429) , que quelques auteurs ont mal à propos appelé PIERRE DE CRAMAUD, était frère de Pierre, seigneur de ce lieu (1), où Simon naquit vers l'an 1360. Il fut d'abord maître des requêtes et chancelier de Jean, duc de Berri, comte de Poitiers. Sa naissance et un mérite extraordinaire lui firent obtenir les premières dignités de l'église. Passer d'un siège à un autre, en posséder plusieurs à la fois, était alors une pratique très commune. Elle avait été introduite et autorisée par le schisme où se voyait l'église, en proie à l'ambition et aux factions de ceux qui s'en disaient concurrentement les chefs. Depuis la mort de Grégoire XI, arrivée en 1378, jusqu'à l'élection de Martin V par les pères du concile de Constance en 1417, l'église avait été déchirée par des troubles intestins. Simon occupa les sièges d'Agen, de Carcassonne, d'Avignon, de Poitiers et de Rheims, et le patriarchat d'Alexandrie. Jean XXIII, qui fut déposé par le concile de Constance, le fit même cardinal après son élévation au pontificat en 1410. Il eut beaucoup de part à ce qui se fit pour faire cesser le schisme. La France s'étant soustraite à l'obédience de Boniface IX et de Benoît XIII, en 1398, Simon de Cramaud qui était alors patriarche d'Alexandrie, se déclara pour ce parti avec quelques autres cardinaux contre Nicolas de Clémangis, qui s'était laissé éblouir par les promesses de Benoît. On écrivit de part et d'autre, et le schisme augmenta. Les écrits même de Clémangis sur cette matière furent solennellement condamnés, mais dans la suite on se rangea de son côté. Ce fut apparemment dans ces disputes, ou pendant

(1) Cramaud, près de Rochechouard, en Poitou.

le concile de Pise, en 1409, qu'il publia un traité du *Schisme* dont parle l'auteur de l'*Athenæum romanum*. Il se distingua au concile de Constance (1), et y prononça, le dimanche 27 avril, un discours qui eut l'approbation des pères de ce concile. Il prit pour texte ces paroles : *Libera, Deus Israël, ex omnibus tribulationibus suis ecclesiam*. Martin V, qu'on appelait avant son élection Othon Colonne (2), confirma le cardinal Cramaud dans les dignités ecclésiastiques dont il était revêtu. A la sortie du concile de Constance, ce prélat retourna à Poitiers. Il avait succédé dans ce siège à Bertrand de Maumont, décédé au mois d'août 1385. Il y mourut en 1429, suivant le témoignage unanime de tous les auteurs; ainsi il faut regarder comme une faute la date de sa mort placée en l'année 1426, qu'on trouve au bas de son portrait dans le mur de clôture du chœur de l'église de Poitiers. L'inscription est conçue en ces mots : *Simo de Cramado, obiit 1426*. Il fut inhumé dans le chœur de la basilique de Saint-Pierre, et on y voyait autrefois un magnifique tombeau de marbre avec sa statue en albâtre. Il ne reste plus de ce monument détruit par les protestans, que le tableau dont nous avons parlé, et au-dessous une inscription en lettres gothiques sur une pierre peinte en noir, Cette couleur et les caractères effacés en plusieurs endroits, permettent à peine de lire ce qui suit :

*Simon S. R. E. et Sancti Laurentii in Lucina presbyter cardinalis, et episcopus pictaviensis jacet in hoc sepulchro; cujus imago de alabastro est super tumulum marmoreum posita, et statua cardinalis in proximo pilari prædicto sepulchro contiguo erecta. Qui dum fuit Romæ, promotus ad cardinalatum, erat archiepiscopus Remensis, et pro sustentatione sui status, fuit sibi datus episcopus pictaviensis, cujus etiam ante per multos annos fuerat episcopus; et fundavit in ista ecclesia unam præbendam cum grosso quadraginta librarum, pro nutrimento unius magistri et sex puerorum in musica instruendorum ad faciendum divinum servitium...*

(1) Commencé au mois de novembre 1414, et fini en 1418.

(2) Le jour de saint Martin 1417.



Cette inscription, dont le reste est peu lisible, nous apprend que Simon de Cramaud a fondé dans l'église de Poitiers une prébende avec un gros de quarante livres, et qu'il a laissé des fonds pour l'entretien de six enfans de chœur et un maître. Suivant les apparences, il n'y avait point d'enfans de chœur, ni de musique dans l'église de Poitiers avant l'évêque Cramaud (1).

(Voyez l'*Athenæum romanum* d'AUGUSTIN OLDONUS, p. 607, lettre S., verbo *Simo de Cramado*; — BESLY, Liste des évêques de Poitiers; — les auteurs de la nouvelle édition du *Gallia christiana*, diocèse de Poitiers; — l'Histoire des cardinaux français par AUBÉRY; — CIACONIUS, avec les additions de Panvini, et autres.)

## D

**DAILLÉ (JEAN)** (1670), naquit à Châtellerault le 6 janvier 1594, de N. Daillé, et N. de Berthon. Son père faisait sa résidence ordinaire à Poitiers à cause de la charge de receveur des consignations qu'il y exerçait; il y fit venir le jeune Daillé qui eut le malheur de le perdre de bonne heure ainsi que sa mère, et demeura sous la tutelle d'un de ses oncles maternels établi à Châtellerault, où il tenait un rang distingué parmi les protestans. Il avait déjà onze ans, quand on l'envoya à Saint-Maixent pour y apprendre les premiers élémens de la langue latine. Son premier maître fut un protestant nommé *Hevin* qui avait du mérite et du savoir; de Saint-Maixent Daillé alla à Poitiers où il continua ses humanités, et ensuite à Châtellerault, enfin à Saumur où il fit sa rhétorique. A seize ans il alla faire sa logique à Poitiers, sous un *Ecoissais* nommé Adamson, et un Italien appelé *Ange Politien*, dont on a quelques ouvrages de controverse contre le

(1) On trouve dans la Liste des évêques de Poitiers, par Besly, pag. 300 et suivantes, l'acte de fondation de six enfans de chœur, daté du 6 octobre 1402.

cardinal Bellarmin. Il acheva sa physique, et les autres parties de son cours de philosophie à Saumur sous le savant *Duncan* (1). Après un nouveau voyage à Poitiers, il revint encore à Saumur en 1612, il avait dix-neuf ans. Il se livra avec ardeur à l'étude de l'Écriture et des Pères. Le fameux Mornay du Plessis, gouverneur de Saumur, le chargea, au mois d'octobre de cette même année 1612, de l'éducation de ses deux petits fils (Saint-Germain et Saint-Hermine), enfans du sieur de Fontenay Husson son gendre, que Mornay faisait élever chez lui. On sait en quelle considération était ce héros du protestantisme auprès de son parti. Daillé obtint toute sa confiance. Il travailla à la mériter par une grande assiduité à l'étude. Il lia alors une étroite amitié avec François *Gomar* et *Cameron* qui faisaient de l'académie de Saumur, l'école la plus brillante du calvinisme. Ce fut dans ce même temps que se formèrent ses liaisons avec *Cappel* (2), *Amirault* (3), et de

(1) Ministre de Saumur, père de Cérisantes, dont on a quelques poésies françaises. Voyez la vie de Grotius par M. de Burigny, tom. II, pag. 85 et suiv.

(2) Louis Cappel, frère de Jacques et fils de Jacques, conseiller au parlement de Rennes, petit-fils de Louis, avocat du roi à Paris. Louis a écrit l'histoire de sa famille, *de capellorum gente*.

(3) Moyse Amirault, ministre de Saumur, naquit à Bourgueil en Anjou au mois de septembre 1596, et mourut âgé de 68 ans en 1664. Il était fils d'Abel Amirault, qui l'était de Guillaume frère de Julien, l'un et l'autre (Guillaume et Julien) enfans d'Hervé Amirault. Hervé était fils de Jean et frère d'Etienne, élu pour le roi sur le fait des aides et tailles, et échevin d'Orléans en 1509 lors de la première réformation de la Coutume d'Orléans, dans le procès-verbal de laquelle il parait [ *folio ff, ij*, tourné de l'ancienne édition de 1536 ]. Bayle se trompe dans la Généalogie de Moyse Amirault, qu'il fait descendre de cet Etienne, échevin d'Orléans, au lieu de Jean son frère. Moyse eut pour fils un autre Moyse, avocat au parlement de Paris, et depuis docteur en droit dans l'université d'Oxford. De ce dernier sont nés Moyse troisième, membre de la chambre-basse du parlement d'Angleterre, et Marthe Amirault, épouse de Jean Caillard, écuyer. Tiré d'une lettre missive de M. Amirault, avocat à Montreuil-Bellay, qui a dressé ce petit mémoire sur les titres de la famille dont il est lui-même.

*l'Angle*, ministres connus par leur savoir. En 1619 il partit avec ses élèves, et se rendit avec eux à Genève, et de là, traversant le Piémont et la Lombardie, ils allèrent à Venise où ils passèrent l'hiver. Pendant son séjour en Italie, il y perdit le sieur de Saint-Germain l'un de ses disciples qui mourut à Padoue; le célèbre Fra-Paolo lui fit obtenir par son crédit les passe-ports nécessaires pour renvoyer en France le corps du défunt qu'il fit conduire sous l'escorte de deux domestiques, comme si c'eût été un ballot de livres ou de marchandises. Daillé après avoir parcouru l'Italie avec le jeune Saint-Hermine, retourna par la Suisse et l'Allemagne, gagna les Pays-Bas et la Hollande où il passa le reste de l'année 1620, et le commencement de la suivante, dont il employa le reste à visiter l'Angleterre. Ils arrivèrent sur la fin au château de la Forêt-sur-Sèvre en Bas-Poitou, où Mornay faisait sa résidence. Suivant Daillé, tout le fruit qu'il avait tiré de ses voyages était la connaissance qu'il avait faite avec le célèbre Fra-Paolo, qui tâcha de le fixer à Venise. L'année suivante 1623, Mornay le demanda à la province du Poitou pour exercer le ministère dans sa maison. Il n'eut pas de peine à l'obtenir du colloque assemblé à Bournezeau. Au mois de novembre de cette même année (le 13) son protecteur mourut entre ses bras, âgé de 74 ans. Après la mort de Mornay, il travailla à mettre ses papiers en ordre, donna des marques de sa reconnaissance à son bienfaiteur en écrivant *ses dernières heures*, c'est-à-dire les circonstances, et tout ce que dit et fit Mornay dans sa dernière maladie. L'ouvrage fut imprimé dans le temps, et l'a été depuis à la fin de la vie du même Mornay, composé par un gentilhomme nommé de Liques qui la dressa sur les mémoires de la veuve. Cette vie ayant été trouvée en latin parmi les papiers de Daillé, lui a été attribuée sans autre fondement raisonnable que parce qu'une partie était écrite de sa main. Il a paru aussi quatre volumes des *Mémoires de Duplessis-Mornay*, dont on imprima les deux premiers aussitôt après sa mort, et les deux autres avec la vie de l'auteur, longtemps après. On est redevable de l'ordre où ils se trou-

vent à Daillé, qui passa, comme je l'ai dit, près d'un an à les ranger et les disposer. Il quitta la Forêt-sur-Sèvre vers le milieu de l'année 1625, et alla à Saumur, où après quelques affaires qu'on lui suscita, il s'établit avec la femme qu'il avait épousée en Bas-Poitou; mais ce ne fut que pour peu de temps. Son mérite connu des Pr. Réf. le fit appeler pour remplir une place de ministre à Charenton, vacante par la mort de Durand; il vint à Paris au mois de septembre 1626, il y trouva un établissement fixe, qui a duré pendant quarante-quatre ans. Livré à l'étude, et à la composition, ce n'était qu'avec peine qu'il quittait son cabinet; et si l'on excepte quelques voyages que les affaires de son parti exigeaient, il n'en fit que deux, l'un en 1639 lorsqu'il alla voir sa famille et celle de sa femme en Poitou, l'autre en 1653, quand il établit son fils ministre à la Rochelle (1). Après cela, il ne faut pas s'étonner du grand nombre d'ouvrages imprimés ou manuscrits que Daillé a composés. Pendant le cours d'une longue vie, étant mort à Paris à l'âge de plus de soixante et seize ans le 15 avril 1670.

Outre les dernières heures de du Plessis Mornay dont nous avons parlé, et les soins qu'il donna pour rédiger ses mémoires; — il a composé :

En 1628, son traité français de l'*Emploi des Saints Pères*, qui fut imprimé à Genève sur la fin de l'année 1631, in-8°, avec la date de l'année 1632. Cet ouvrage lui fit une grande réputation, et quoiqu'il n'ait pas eu l'approbation universelle des savans de sa communion même, il eut pourtant les honneurs de deux traductions, l'une en Anglais par Thomas

(1) Adrien Daillé, né à Paris le deuxième jour d'octobre 1628. Auteur de l'abrégé de la vie de Jean dont nous parlons, qui après avoir été ministre à la Rochelle, fut le collègue de son père, ayant été élu ministre à Charenton, en la place de Mestrezat en 1638. M. de la Monnaie prétend que, c'est à ce même Adrien Daillé qu'il faut attribuer l'édition du *erroniana*, imprimé à Rouen en 1669. Il mourut à Zurich, en Suisse, le 1690.

Smith qui le fit imprimer, traduit en cette langue, à Londres, in-4°, 1651, l'autre en latin par Mettayer, ministre de Saint-Quentin, imprimé à Genève en 1656, in-4°, avec des remarques de Daillé.

En 1629, il composa un grand *Traité* en français de l'*Eucharistie*. Deux traités sur cette matière, l'un de Le Faucheur, l'autre d'Aubertin, tous les deux ministres, ayant été publiés presque en même temps, Daillé n'osa pas faire paraître le sien dans la crainte d'ennuyer le public auquel on aurait présenté trois fois la même chose en même temps. Le fils de Daillé nous assure que l'ouvrage de son père n'avait rien de commun avec les autres : mais le moyen de croire qu'on puisse sur le même dogme ne pas se rencontrer en une infinité d'occasions ?

L'*Apologie des Eglises Réformées* parut en 1633, in-8°; l'auteur en fit une traduction latine imprimée à Amsterdam dans le même format, et Thomas Smith son ami en publia une traduction anglaise en 1653, in-8°.

L'auteur tâche de justifier dans cet ouvrage la séparation des églises protestantes d'avec l'église catholique, et prouver qu'elle a pu se faire sans schisme. Ce livre lui suscita beaucoup d'affaires avec les catholiques offensés de la liberté odieuse dont il avait usé dans son apologie, et avec les protestants mêmes qui désapprouvèrent ce qu'il y dit de la tolérance du synode de Charenton avec les protestants d'Allemagne de la confession d'Augsbourg.

La critique que firent les protestants mêmes de cet ouvrage, occasionna celui que l'auteur composa en latin en 1634, sur la matière de la *réunion des calvinistes avec les luthériens*. Des raisons particulières l'empêchèrent de le publier. Apparemment ces mêmes raisons l'ont engagé à supprimer quatre lettres qu'on trouva écrites de sa main, reliées avec son exemplaire de l'apologie des églises P. R. Il y en a deux en français, les deux autres sont en latin ; il y soutient l'exclusion qu'il avait donnée aux Sociniens dans son apologie, où il les rejette absolument de la communion des protestants,

ce qui avait très fort indisposé un Anglais de ses amis auquel il répond.

M. de Chaumont, garde du cabinet du roi, ayant fait imprimer ses remarques sur l'apologie, Daillé réfuta aussitôt les remarques par une *lettre adressée à M. de Monglat*, imprimée en 1634, in-8°.

M. de Chaumont répliqua à la réponse de Daillé par un écrit intitulé : *Discours pacifique*, et Daillé y opposa ses *considérations sur le Discours pacifique de M. de Chaumont*, imprimées à Sedan, in-12, 1634. Il se trouva une duplique de M. de Chaumont, et la *réponse de Daillé*, dit son fils, fut prête sur-le-champ ; mais on jugea à propos de la supprimer de la part des protestans.

Le clergé de France assemblé à Paris s'étant aussi plaint au roi de l'apologie par la bouche de M. de Netz, évêque d'Orléans, dans une harangue que prononça ce prélat au nom de l'assemblée devant Sa Majesté, l'auteur de l'apologie publia, en 1636, un petit écrit sous ce titre : *Lettre de Jean Daillé à un sien ami, sur les plaintes faites contre lui et ses collègues*. Il prétend justifier dans cette lettre le retranchement fait par les protestans dans le Pseaume vingtième d'une prière pour le roi, fondé sur le texte hébreu différent de la Vulgate dans l'interprétation du verset dont il s'agit.

La harangue de M. de Netz, évêque d'Orléans, tomba entre les mains de Daillé : il y fit une réponse imprimée en latin à Amsterdam, jointe à l'édition latine de l'apologie, avec quelques autres pièces qui y sont relatives.

M. de Muits, professeur en langue sainte, avait attaqué Daillé sur la préférence qu'il donnait au texte hébreu sur la Vulgate canonisée par le Concile de Trente dans sa *lettre à un sien ami* ; l'auteur de la lettre répondit à l'attaque du savant de Muits par un petit traité latin où la politesse et la modération firent autant d'honneur à Daillé que le savoir qu'il y fait paraître : de Muits fut le premier à louer la modestie de son adversaire.

*La Foi fondée sur les Saintes Ecritures*, suivit l'apologie de

fort près. La première édition parut à Charenton, en 1634, in-8°.

Le même ouvrage traduit en latin par l'auteur fut imprimé depuis en 1660, à Genève, in-8°.

Daillé, dans cet ouvrage, combat la méthode des controversistes catholiques, fondée sur le principe tant de fois réfuté, que l'Écriture doit servir de règle dans la foi et le dogme, et que toute autre espèce d'autorité n'a rien d'assez respectable pour devoir subjuguier notre entendement,

Cette même année 1634, il composa un autre traité français, divisé en quatre livres, sur le culte des images, qu'il a dans la suite traduit en latin.

Le traité en français ne fut imprimé qu'en 1641, à Genève, in-8°, avec ce titre : *De la créance des Pères sur le fait des images*.

La traduction latine parut l'année suivante, Leyde, 1642, in-4°.

En 1636 parut *Examen de l'avis de M. de la Milletière sur l'accommodement des différends de la Religion*, in-8°. La traduction latine fut publiée en même temps.

Il travailla l'année suivante à une apologie contre le même de la Milletière ; mais elle ne fut pas publiée.

Il avait écrit dès l'an 1644, son traité : *De poenis et satisfactionibus humanis, libri VII*, mais il ne fut imprimé qu'en 1649, in-4°, Amst., chez Blaeu. Il traite dans cet ouvrage des peines et des satisfactions que l'homme doit à Dieu d'après ce qu'en pensent, selon lui, les Pères de l'église des quatre premiers siècles ; mais Daillé attaché dans ce traité et dans quelques autres à ces premiers docteurs de l'église, avait-il oublié qu'il avait avancé dans son livre *de l'emploi des pères*, qu'il était presque impossible de démêler leurs sentimens sur les questions agitées ? D'après son principe, que devenait tout son ouvrage ?

Le traité de *Jejunis et Quadragesimæ*, composé dès l'an 1645, ne parut qu'en 1654, à Daventer, in-8°. Il suit la même méthode que dans le précédent, et n'emploie que les écrivains ecclésiastiques des quatre premiers siècles de l'église.

En 1646 il composa ses traités latins de la *Confession auriculaire*, de l'*Extrême-Onction*, et de la *Confirmation*, imprimés le premier sous ce titre :

*De sacramentali sive auriculari latinorum Confessione disputatio, Geneva, 1661, in-4°.*

Les deux autres sous celui-ci :

*De Confirmatione, et Extrema-Untione Disputatio, Geneva, 1669, in-4°.*

Dans ce même temps il fit la critique des constitutions attribuées à S. Clément, et des canons appelés apostoliques : il s'inscrit en faux contre ces anciens monumens, prétend que ce sont des pièces manifestement supposées, en fixe l'âge et la véritable antiquité. Cette pièce, dit son fils dans l'*Abrégé de sa Vie*, a été publiée à Hardewic, par les soins de *Tollius*, aussi connu par la témérité de sa critique, que par son érudition. L'ouvrage imprimé in-8°, en 1653, en latin, parut sous ce titre : *De Pseudopigraphis Apostolicis.*

En 1645, il avait travaillé pour son usage, et pour s'éclaircir lui-même, dit l'auteur de sa Vie, à la question du *Péché originel*, et à la matière de la *Grâce universelle* (1) qui partageait alors les protestans, et animait les ministres les plus savans les uns contre les autres. Il se contenta de communiquer son manuscrit à un de ses amis, et n'en voulut point permettre l'impression. Ce petit traité ne parut point en effet : mais soit qu'il eût, ou non, les mêmes vues lorsqu'il composa les deux volumes de son apologie pour les deux Synodes d'Alençon et de Charenton sur la matière de la Grâce universelle, cet ouvrage fut imprimé après avoir demeuré sept ans dans le cabinet de l'auteur, et parut à Amst., en 1655, in-8°, sous ce titre : *Apologia pro duabus ecclesiarum in Gallia protestantium Synodis nationalibus.* L'ouvrage fit beaucoup de bruit, et lui donna bien des affaires. L'auteur se plaignit que Courcelles, Arminien célèbre, avait fait imprimer son ouvrage

(1) En Arminiens, et en Gomaristes, ou Remontrans et Contreremontrans. Voyez la Vie de Grotius, par M. de Burigny, tom. I, L. II, p. 91 et suiv.



sans son aveu , et après en avoir tiré par surprise le manuscrit des mains de Blondel auquel Daillé l'avait confié. On fit faire à Blondel une déclaration conforme à ces plaintes. Tout cela ne servit à rien , l'apologie fut vivement attaquée par le célèbre Samuel Desmarets, professeur de Groningue. Daillé montra une tendresse vraiment paternelle pour son ouvrage, et donna lieu de soupçonner par le tour de sa réponse , qu'on ne l'avait pas si fort désobligé qu'il voulait le faire croire en publiant son apologie. Cette réponse parut sous le titre suivant :

*Vendiciæ apologiæ pro duabus ecclesiarum in Gallia protestantium synodis nationalibus, adversus epicritam.* Amst., 1657, in-8°.

Par *Epicritam* , c'est-à-dire , Critique , il faut entendre Samuel Desmarets, qui avait donné le titre d'*Exercitations Epicritiques* à son ouvrage contre Daillé , sans le nommer. Desmarets répondit , et l'affaire fut assoupie. Nos deux savans se reconcilièrent de bonne foi , et s'embrassèrent à l'hôtel de Turenne, où ils eurent une entrevue. Cette dispute littéraire ne laissa pas de faire tort à M. Daillé par la découverte que fit le public pendant qu'elle dura , de quelques aventures qui n'étaient rien moins qu'honorables pour notre savant. On reprochait à Daillé jusqu'à des galanteries qui dégradèrent un peu le ministre , et le théologien. Ceux qui voudront s'instruire de ces malignes anecdotes consulteront la préface de la *Défense de l'Apologie*, où Daillé répond aux injures que du Moulin , professeur d'histoire en Angleterre , avait insérées dans une digression déplacée, qu'il avait fait servir d'avant-propos à son gros traité du Ministère Ecclésiastique , et ce même *Avant-Propos*.

Cottiby, ministre de Poitiers, fils d'un autre ministre du même nom , et son successeur , ayant embrassé la religion catholique, et fait abjuration le jour de Pâques 1660, se crut obligé d'instruire (1) ceux qu'il quittait , des raisons de son

(1) Samuel Cottiby écrivit sur sa conversion une lettre d'environ 16 p. in-12, c'est fort peu de chose. Elle est imprimée avec la réponse de Daillé, et une autre du ministre Ingrand.

changement ; Daillé fit à ce sujet *sa lettre à M. de la Talonnière* (le Coq) *sur le changement du sieur Cottiby*, imprimée en 1660, in-8° ; on peut regarder cette lettre comme un petit traité contre la pratique de la confession auriculaire, et du jeûne du carême.

La réponse de Cottiby et celle de père Adam (1), jésuite de Poitiers, occasionnèrent l'ouvrage suivant :

*Réplique aux deux livres de MM. Adam et Cottiby*, Genève, in-4°, 1662, seconde édition, 1669.

L'avocat du roi de la Rochelle ayant vainement déclamé contre l'ouvrage de Daillé sur la lettre et le changement de Cottibi, Daillé trouva le moyen d'avoir son discours, et en fit une critique exacte et sérieuse ; mais elle n'a jamais paru, soit par ménagement pour le magistrat, ou qu'il crût qu'il ne devait pas se mesurer avec un athlète trop peu connu.

Dégagé de l'affaire des Synodes, et de cette nouvelle dispute, il entreprit de démontrer que les ouvrages qui portent le nom de *S. Denis l'Aréopagiste*, et de *S. Ignace d'Antioche*, étaient supposés. Ces deux traités dont le dernier a révolté presque tous les savans, parurent avec la censure du livre des *OEuvres Cardinales*, qu'on trouve dans *S. Cyprien*, quoiqu'il ne soit pas de lui, et son jugement sur la version latine que Ruffin a fait des diverses pièces d'Origène sous ce titre :

*De scriptis quæ sub Dionisii Areopagitæ, et Sancti Ignatii Antiocheni nominibus circumferuntur. Genevæ, 1666, in-4°.* .

Dans les dernières années de sa vie, et à l'âge de 71 ans, il entreprit un ouvrage de bien plus longue haleine. Le premier tome de ce grand ouvrage a paru en 1664, in-4°, avec ce titre : *Adversus latinorum traditionem de religiosi cultûs objecto disputatio* ; et l'ouvrage entier à Genève en 1671 aussi in-4°, intitulé : *De cultibus religiosis latinorum, lib. IX, Genevæ, 1671.*

(1) Il était de Saintonge ; c'est de ce jésuite, d'ailleurs assez habile homme, qu'on a dit en parlant de ses sermons, qu'Adam n'était pas le premier des hommes.

Cette inscription, dont le reste est peu lisible, nous apprend que Simon de Cramaud a fondé dans l'église de Poitiers une prébende avec un gros de quarante livres, et qu'il a laissé des fonds pour l'entretien de six enfans de chœur et un maître. Suivant les apparences, il n'y avait point d'enfans de chœur, ni de musique dans l'église de Poitiers avant l'évêque Cramaud (1).

(Voyez l'*Athenæum romanum* d'AUGUSTIN OLDONINUS, p. 607, lettre S., verbo *Simo de Cramado*; — BESLY, Liste des évêques de Poitiers; — les auteurs de la nouvelle édition du *Gallia christiana*, diocèse de Poitiers; — l'Histoire des cardinaux français par AUBÉRY; — CLACONIUS, avec les additions de Pavini, et autres.)

## D

DAILLÉ (JEAN) (1670), naquit à Châtellerault le 6 janvier 1594, de N. Daillé, et N. de Berthon. Son père faisait sa résidence ordinaire à Poitiers à cause de la charge de receveur des consignations qu'il y exerçait; il y fit venir le jeune Daillé qui eut le malheur de le perdre de bonne heure ainsi que sa mère, et demeura sous la tutelle d'un de ses oncles maternels établi à Châtellerault, où il tenait un rang distingué parmi les protestans. Il avait déjà onze ans, quand on l'envoya à Saint-Maixent pour y apprendre les premiers élémens de la langue latine. Son premier maître fut un protestant nommé *Hevin* qui avait du mérite et du savoir; de Saint-Maixent Daillé alla à Poitiers où il continua ses humanités, et ensuite à Châtellerault, enfin à Saumur où il fit sa rhétorique. A seize ans il alla faire sa logique à Poitiers, sous un *Ecossais* nommé Adamson, et un Italien appelé *Ange Politien*, dont on a quelques ouvrages de controverse contre le

(1) On trouve dans la Liste des évêques de Poitiers, par Besly, pag. 200 et suivantes, l'acte de fondation de six enfans de chœur, daté du 6 octobre 1402.

cardinal Bellarmín. Il acheva sa physique, et les autres parties de son cours de philosophie à Saumur sous le savant *Dumoulin* (1). Après un nouveau voyage à Poitiers, il revint encore à Saumur en 1612, il avait dix-neuf ans. Il se livra avec ardeur à l'étude de l'Écriture et des Pères. Le fameux Mornay du Plessis, gouverneur de Saumur, le chargea, au mois d'octobre de cette même année 1612, de l'éducation de ses deux petits fils (Saint-Germain et Saint-Hermine), enfans du sieur de Fontenay Husson son gendre, que Mornay faisait élever chez lui. On sait en quelle considération était ce héros du protestantisme auprès de son parti. Daillé obtint toute sa confiance. Il travailla à la mériter par une grande assiduité à l'étude. Il lia alors une étroite amitié avec François Gomar et Cameron qui faisaient de l'académie de Saumur, l'école la plus brillante du calvinisme. Ce fut dans ce même temps que se formèrent ses liaisons avec Cappel (2), Amirault (3), et de

(1) Ministre de Saumur, père de Cérísantes, dont on a quelques poésies françaises. Voyez la vie de Grotius par M. de Burigny, tom. II, pag. 85 et suiv.

(2) Louis Cappel, frère de Jacques et fils de Jacques, conseiller au parlement de Rennes, petit-fils de Louis, avocat du roi à Paris. Louis a écrit l'histoire de sa famille, *de capellorum gente*.

(3) Moyse Amirault, ministre de Saumur, naquit à Bourgueil en Anjou au mois de septembre 1596, et mourut âgé de 68 ans en 1664. Il était fils d'Abel Amirault, qui l'était de Guillaume frère de Julien, l'un et l'autre (Guillaume et Julien) enfans d'Hervé Amirault. Hervé était fils de Jean et frère d'Etienne, élu pour le roi sur le fait des aides et tailles, et échevin d'Orléans en 1509 lors de la première réformation de la Coutume d'Orléans, dans le procès-verbal de laquelle il parait [folio ff, ij, tourné de l'ancienne édition de 1536]. Bayle se trompe dans la Généalogie de Moyse Amirault, qu'il fait descendre de cet Etienne, échevin d'Orléans, au lieu de Jean son frère. Moyse eut pour fils un autre Moyse, avocat au parlement de Paris, et depuis docteur en droit dans l'université d'Oxford. De ce dernier sont nés Moyse troisième, membre de la chambre-basse du parlement d'Angleterre, et Marthe Amirault, épouse de Jean Caillard, écuyer. Tiré d'une lettre missive de M. Amirault, avocat à Montreuil-Bellay, qui a dressé ce petit mémoire sur les titres de la famille dont il est lui-même.

*l'Angle*, ministres connus par leur savoir. En 1619 il partit avec ses élèves, et se rendit avec eux à Genève, et de là, traversant le Piémont et la Lombardie, ils allèrent à Venise où ils passèrent l'hiver. Pendant son séjour en Italie, il y perdit le sieur de Saint-Germain l'un de ses disciples qui mourut à Padoue; le célèbre Fra-Paolo lui fit obtenir par son crédit les passe-ports nécessaires pour renvoyer en France le corps du défunt qu'il fit conduire sous l'escorte de deux domestiques, comme si c'eût été un ballot de livres ou de marchandises. Daillé après avoir parcouru l'Italie avec le jeune Saint-Hermine, retourna par la Suisse et l'Allemagne, gagna les Pays-Bas et la Hollande où il passa le reste de l'année 1620, et le commencement de la suivante, dont il employa le reste à visiter l'Angleterre. Ils arrivèrent sur la fin au château de la Forêt-sur-Sèvre en Bas-Poitou, où Mornay faisait sa résidence. Suivant Daillé, tout le fruit qu'il avait tiré de ses voyages était la connaissance qu'il avait faite avec le célèbre Fra-Paolo, qui tâcha de le fixer à Venise. L'année suivante 1623, Mornay le demanda à la province du Poitou pour exercer le ministère dans sa maison. Il n'eut pas de peine à l'obtenir du colloque assemblé à Bournezeau. Au mois de novembre de cette même année (le 13) son protecteur mourut entre ses bras, âgé de 74 ans. Après la mort de Mornay, il travailla à mettre ses papiers en ordre, donna des marques de sa reconnaissance à son bienfaiteur en écrivant *ses dernières heures*, c'est-à-dire les circonstances, et tout ce que dit et fit Mornay dans sa dernière maladie. L'ouvrage fut imprimé dans le temps, et l'a été depuis à la fin de la vie du même Mornay, composé par un gentilhomme nommé de Liques qui la dressa sur les mémoires de la veuve. Cette vie ayant été trouvée en latin parmi les papiers de Daillé, lui a été attribuée sans autre fondement raisonnable que parce qu'une partie était écrite de sa main. Il a paru aussi quatre volumes des *Mémoires de Duplessis-Mornay*, dont on imprima les deux premiers aussitôt après sa mort, et les deux autres avec la vie de l'auteur, longtemps après. On est redevable de l'ordre où ils se trou-

vent à Daillé, qui passa, comme je l'ai dit, près d'un an à les ranger et les disposer. Il quitta la Forêt-sur-Sèvre vers le milieu de l'année 1625, et alla à Saumur, où après quelques affaires qu'on lui suscita, il s'établit avec la femme qu'il avait épousée en Bas-Poitou; mais ce ne fut que pour peu de temps. Son mérite connu des Pr. Réf. le fit appeler pour remplir une place de ministre à Charenton, vacante par la mort de Durand; il vint à Paris au mois de septembre 1626, il y trouva un établissement fixe, qui a duré pendant quarante-quatre ans. Livré à l'étude, et à la composition, ce n'était qu'avec peine qu'il quittait son cabinet; et si l'on excepte quelques voyages que les affaires de son parti exigeaient, il n'en fit que deux, l'un en 1639 lorsqu'il alla voir sa famille et celle de sa femme en Poitou, l'autre en 1653, quand il établit son fils ministre à la Rochelle (1). Après cela, il ne faut pas s'étonner du grand nombre d'ouvrages imprimés ou manuscrits que Daillé a composés. Pendant le cours d'une longue vie, étant mort à Paris à l'âge de plus de soixante et seize ans le 15 avril 1670.

Outre les dernières heures de du Plessis Mornay dont nous avons parlé, et les soins qu'il donna pour rédiger ses mémoires; — il a composé :

En 1628, son traité français de l'*Emploi des Saints Pères*, qui fut imprimé à Genève sur la fin de l'année 1631, in-8°, avec la date de l'année 1632. Cet ouvrage lui fit une grande réputation, et quoiqu'il n'ait pas eu l'approbation universelle des savans de sa communion même, il eut pourtant les honneurs de deux traductions, l'une en Anglais par Thomas

(1) Adrien Daillé, né à Paris le deuxième jour d'octobre 1628. Auteur de l'abrégé de la vie de Jean dont nous parlons, qui après avoir été ministre à la Rochelle, fut le collègue de son père, ayant été élu ministre de Charenton, en la place de Mestrezat en 1638. M. de la Monnaie prétend que, c'est à ce même Adrien Daillé qu'il faut attribuer l'édition du *Perroniana*, imprimé à Rouen en 1669. Il mourut à Zurich, en Suisse, en 1690.

lorsqu'il en était dehors, que l'air du monde et le ton de la bonne société. Il lisait tout, et faisant des extraits de tout ce qu'il lisait, il s'était acquis une facilité infinie à traiter toutes sortes de sujets. Sa vieillesse ne paraissait qu'à la blancheur de ses cheveux, étant d'une santé ferme et d'un tempérament robuste, qu'il conserva jusqu'à sa dernière maladie. On a gravé son portrait avec cette légende autour de l'estampe : *Joannes Dallæus, Evangelii Minister, quis desiderio sit pudor, aut modus tam cari Capitis ?* On lit ce distique au bas :

*Dallæo ingenium, mens et divinitor, atque os  
Magna sonans; verùm proh dolor! Ille fuit.*

(Voyez sa vie, par Adrien DAILLÉ, son fils, imprimée à Paris par Samuel Penier, in-8°, 1660; — BAYLE, *Diet. Crit.*; — NICERON, t. III, p. 66 et suiv. — En comparant le catalogue des ouvrages de Daillé tel qu'on le trouve ici avec celui qu'a donné le père Niceron, on verra qu'il s'en faut bien que le dernier ait été exact. Voyez aussi l'article de Daillé, dans la critique qu'a faite M. l'abbé Joly du *Dictionnaire* de Bayle.)

DEFFENSOR (OU LE DÉFENSEUR) (696), grammairien et moine bénédictin du monastère de Ligugé, à une lieue de Poitiers, est l'auteur d'un ouvrage intitulé : *Scintillæ, sive loci communes ex omni ferè sacra scripturâ excerpti*. C'est un recueil de pensées et de maximes, divisé en quatre-vingts chapitres, sur un mot qui sert de titre au chapitre. Tels sont les mots *abstinentia*, *ebrietas*, etc. Ces sentences, rangées sous de pareils titres, sont tirées des différens livres de l'Écriture sainte, de saint Ambroise, saint Athanase, saint Augustin, saint Basile, saint Césaire, saint Clément, Cassien, saint Cyprien, saint Ephrem, Eusèbe, saint Grégoire, saint Jérôme, saint Hilaire, Isidore, Joseph et la vie des Pères. Dom Mabillon copia cet ouvrage dans un manuscrit de la bibliothèque du Mont-Cassin, comme il le rapporte, pag. 123 de son *Musæum italicum*. Il ne

prenait cette peine que parce qu'il le croyait inconnu. Cela est étonnant : le petit recueil de *Deffensor* ayant été imprimé à Bâle, in-16 oblong, en 1544 ; à Cologne, in-16, en 1550 ; à Anvers, par les soins de Gesner, en 1550 ; à Venise, par ceux de Simler, en 1552 ; à Rome, in-4°, en 1560. On le trouve même joint dans cette édition au septième volume des œuvres de Bede. Fabricius dit qu'il avait l'édition de 1556. J'ai celle de Bâle de 1554 ; c'est un in-16 oblong, en lettres italiques, avec une table des matières assez ample et fort bien faite.

Le titre de mon édition est celui que j'ai employé, auquel l'éditeur a ajouté : *Autore D. Deffensore theologo vetustissimo antehac in lucem non editi, cum præfatione et capitulum indice perutili. Basileæ, anno 1544.* On lit à la fin du livre : *Basileæ apud hæredes Andreæ Cratandri, anno XLIV, mense martio.* On trouve, outre la préface de notre *Deffensor*, une épttre dédicatoire de Jean Hérolde. L'éditeur l'adressa à Adrien de Ridmatten, comiti et præfecto Vallesie, episcopo Sedunensi ; et une assez longue lettre de l'imprimeur au lecteur, où il traite son auteur de théologien excellent et très catholique, et fait l'éloge de son livre. Il pense pourtant que son nom peut être un nom supposé : mais la manière dont l'auteur l'annonce me paraît écarter le doute.

Dans la préface qui se trouve jointe à toutes les éditions, l'auteur déclare qu'il n'a rien mis du sien dans son livre, que tout ce qu'il y a de lui, est l'arrangement et l'ordre qu'il lui a donné, que l'ouvrage est dû à la grâce de Dieu et aux ordres d'Ursin, son supérieur. Nous parlerons de cet Ursin. Dans la crainte que cet ouvrage ne fut regardé sur le pied des Apocryphes et dans la vue de lui donner une sorte d'authenticité il s'en déclare l'auteur et apprend à son lecteur que *Le Défenseur* est son nom, il le prie de se souvenir de lui. « *Ne id opus quoque* (1), ce sont ses termes, *sine autore putaretur*

(1) Mon édition porte, *ne id opus quod si sine autore, putetur.* N'est-ce point quasi qu'il fallait corriger ?



« *apocryphum, unicuique sententiæ per singulas capitulatim virtutes  
a sum scripsi autorem, nomen adscribens meum, quod est Def-  
a fensor, non ob gloriam vanam, sed ut quicumque legerit, mei  
a memoriam habeat.* »

Après une déclaration si précise, le moyen d'attribuer cet ouvrage à un autre, comme l'ont fait quelques auteurs qui le donnent à Alvarès de Cordoue ou à saint Césaire, évêque d'Arles ? Dom Mabillon le regarde comme un auteur fort ancien, parce qu'il ne cite point d'auteurs postérieurs à Isidore. Il faut convenir que *Defensor* est ancien, puisque Ursinus, ou Ursin, son supérieur, dont il parle, vivait comme nous le disons ailleurs au septième siècle, vers l'an 680. A l'égard du mérite de l'ouvrage, les sources précieuses où l'auteur a puisé, ne permettent pas de douter que le fond n'en soit excellent, et l'on ne lit ces recueils qu'avec beaucoup de profit. Celui-ci peut orner l'esprit et sert encore davantage à former le cœur, en inspirant l'amour de la vertu et la haine du vice. Il n'a fallu à l'auteur qu'un peu de travail pour ranger ses matériaux, et quelque lecture pour les trouver, rien n'étant lié que par le sujet principal du chapitre, c'est-à-dire par la vertu, ou le vice dont on parle.

(Voyez la préface de l'Ouvrage; — le *Musæum italicum* de dom MABILLON, pag. 123; — ALBERT FABRICIUS, liv. IV, page 57, *Biblioth. Med. Infn. Latinit.* Ce bibliothécaire ne connaissait pas apparemment l'édition de Bâle, qui est la première, puisqu'il n'en parle pas.)

DEFFRANS (CHRISTOPHE) (1596), écuyer, seigneur de la de la Jalousière, et de la Chaslionière près de Niort en Poitou, publia en 1595, une traduction en vers héroïques français des *Métamorphoses* d'Ovide. Son ouvrage parut sous ce titre : *Histoires des Poètes comprises au grand Olympe et en suivant la Métamorphose d'Ovide, avec des additions, et Histoires propres pour la poésie.* Par ce titre singulier, Deffrans voulait faire comprendre qu'on trouvait dans Ovide tous les sujets qu'avaient traité les Poètes, ou bien qu'on y trouvait toute l'*Histoire poétique*. Ce titre, tout bizarre qu'il paraît, était une

imitation de ceux qu'avaient donné quelques autres auteurs à leurs traductions, dont l'une était intitulée : *le grand Olympe des Histoires poétiques*. Un moderne a donc eu tort de le traiter de *fastueux et obscur*. Il n'avait rien de plus magnifique qu'un grand nombre d'autres. Il est vrai que les additions qu'on annonce feraient croire que le traducteur Deffrâns a ajouté à son original, quoique l'on ne trouve aucune augmentation au fond des choses qu'une longue et fastidieuse paraphrase dont on se serait fort bien passé. Le génie d'Ovide n'est pas d'être trop concis, ni dans ses pensées ni dans son expression. L'auteur qui aimait apparemment la musique, a joint des notes pour mettre les lecteurs en état de chanter ses vers. Sa musique et sa poésie n'ont pas eu un sort plus heureux l'un que l'autre. Sa versification, dit M. l'abbé Goujet, a tous les défauts du plus grand nombre des poètes de son temps, babillemens, syllabes de trop, enjambemens, mauvaises rimes, expressions forgées.

Le même auteur qui me fournit cet article, ajoute « que malgré ses défauts le langage de cette version est moins barbare, la versification même plus coulante et moins dure » que dans la traduction du même ouvrage d'Ovide en vers héroïques donnée plus de 20 ans après par Raymond, et Charles de Massac. » Je copie les expressions du Bibliographe moderne.

(Voyez *Bibliothèque française*, tome VI, p. 32, 34, et dans le Catalogue, p. 437.)

DESMOULINS (FRANÇOIS) (1519), était d'une très ancienne famille de Poitiers. Jean Desmoulins, sieur de Rochefort, secrétaire du roi Louis XI, était maire de Poitiers en 1464, suivant la liste jointe aux Annales de Bouchet. François ayant eu l'honneur d'être choisi pour remplir la fonction de précepteur du plus savant de nos rois, du père des lettres, doit sans doute être placé parmi ceux dont le génie et les talens littéraires ont brillé dans le Poitou. Desmoulins fut, dit Bouchet, le précepteur d'école de François I<sup>er</sup>. Il est vrai que ce prince n'était encore que le fils d'un comte d'An-

goulême ; mais il se trouvait le plus proche du trône , et élevé à la cour sur le pied de l'héritier présomptif ; il attira bientôt sur lui les yeux de toute la nation. Parvenu à la couronne après la mort de Louis XII , décédé (1) sans postérité masculine ; il donna à notre Desmoulins une preuve touchante de l'estime qu'il avait pour lui , puisqu'il alla loger dans sa maison lorsqu'il fit son entrée à Poitiers , en 1519 (2) , avec la reine et Louise de Savoie , sa mère. Le roi , dit Bouchet , qui a donné une relation curieuse de cette entrée , *logea en l'hôtel de M<sup>e</sup> François Desmoulins , son précepteur d'école , qu'on appelle la maison de Rochefort , en la paroisse de Saint-Savin*. Cette maison existe encore à Poitiers et a l'air d'une maison considérable ; on y voit les armes de la famille de Desmoulins sur la porte d'entrée. J'ignore le sort de François et ne connais aucun ouvrage de lui. Mais quand il n'aurait point écrit , la qualité de précepteur de François I<sup>er</sup> lui assure l'estime du lecteur. Je trouve dans la Bibliothèque française de M. l'abbé Goujet l'article d'un Laurent Desmoulins , poète , qui composa l'épithaphe en vers de la reine Anne de Bretagne (3) et le *Catholicon des mal avisés , autrement dit le cimetière des malheureux*. L'auteur fait Laurent Desmoulins chartrain , parce qu'il était lié avec Milles d'Iliers , évêque de Chartres. Ce Laurent ne serait-il point de la même famille que notre François ? Ils étaient contemporains , portaient le même nom , vivaient tous deux à la même cour , avaient les mêmes inclinations. Ces raisons sont au moins aussi fortes pour le faire Poitevin , que ses liaisons avec Milles d'Iliers et un chanoine de Chartres

(1) Le 1<sup>er</sup> janvier 1515 , âgé de 52 ans.

(2) Le 5 janvier , veille des Rois. Voyez Jean Bouchet , *Ann. d'Aquit.* , part. IV , depuis la page 363 jusqu'à la page 366. Le maire , nommé Maurice Vernon , eut l'honneur de haranguer le roi , accompagné de vingt-quatre échevins ; et de lui présenter un cerf d'argent ayant au cou les armes du roi et au-dessous une salamandre de 200 livres , à la reine une image de sainte Radégonde , et à madame la régente , mère du roi , un bassin et un lis dedans.

(3) Morte en 1514 , dans sa trente-septième année.

pour le faire Chartrain ; surtout si l'on fait attention aux relations qu'avait la maison d'Iliers avec Jean Bouchet, qui a fait l'éloge d'Antoinette d'Iliers, baronne de Clairvaux (1). Je laisse la décision au lecteur, n'osant adopter Laurent sur ces conjectures.

(Voyez les *Annales* de BOUCHET au lieu cité ; — la *Lista des Maires de Poitiers* jointe à ces *Annales*, année 1464 ; — la *Bibliothèque française* de M. l'abbé GOUJET, à l'article de Laurent DESMOULINS, pag. 95 et suivantes, et pag. 316 du onzième tome, article BOUCHET.)

DESPLANCHES (JEAN) (1600), sieur du Chastellier et de la Bastonnerie, prieur de Comblé, chantre de Sainte-Radégonde, était fils de Philippe Desplanches, sieur du Chastellier, oncle de François Bernier de la Brousse dont nous parlons, et neveu de Pierre Fauveau qui a aussi un article dans notre *Bibliothèque* ; il nous apprend dans ses poésies qu'il était né à Noaillé. Après s'être livré à tous les amusemens que le monde et quelques talens peuvent procurer, il entra dans l'état ecclésiastique, devint prieur de Comblé, et sous-chantre de Sainte-Radégonde. Il se conforma aux deux états de vie où il se trouva : sa muse fut galante et profane pendant qu'il fut dans le monde, elle devint pieuse lorsqu'il fut entré dans l'état ecclésiastique. La manie de son temps l'avait entraîné : il avait chanté ses maîtresses réelles ou imaginaires comme la plupart des autres poètes. *Marguerite*, *Isabelle*, *Catherine* et *Francine* furent les quatre objets auxquels il consacra sa muse. *Marguerite* en eut la fleur, *Isabelle* qui lui succéda ne se fut pas si bien partagée, *Catherine* le fut encore plus mal. Desplanches lui paya son tribut en assez mauvaise monnaie ; des acrostiches, quelques madrigaux assez minces, une chanson et trois sonnets furent son lot. *Francine* trouva presque la veine du poète à sec, les fonds étaient épuisés. Elle n'eut que quatre sonnets, des stances et une chanson. Ces poésies amoureuses forment le premier recueil de ses

(1) Marguerite d'Iliers, vivante en 1359, était baronne de Luçon.

œuvres poétiques publiées en 1611, in-12, à Poitiers (1) ; le second est intitulé : *Poèmes et Mélanges de diverses poésies* ; on y trouve son poème contre les femmes intitulé : *Misogine* ; ses œuvres chrétiennes sous le titre d'*Exercices spirituels*, la plupart desquels sont des versions de plusieurs psaumes de David énoncés par quatrains qui ne valent pas mieux, dit Colletet, que les vers de Bernier de la Brousse, neveu de Desplanches, qui ne valent rien. Ainsi ajoute le même Colletet, qui n'est pourtant pas un de ces juges difficiles qu'on ne contente qu'avec peine ; l'on peut dire que l'oncle et le neveu, qui d'ailleurs étaient gens d'esprit, et même assez éclairés dans les sciences, ne seront jamais comptés entre les plus chers favoris des muses : c'est leur faire grâce, que de s'exprimer avec ce ménagement. Ce qui peut faire plus de plaisir aux personnes qui aiment l'histoire littéraire, sont diverses épitaphes et tombeaux qui ont même leur utilité pour l'histoire civile du Poitou. M. l'abbé Goujet dit que les pièces du second recueil qu'on lit le plus volontiers, sont deux sonnets à la louange des harangues du *juris-consulte Umeau*, qui avait pris, dit-il, la défense de la religion et celle du roi ; j'observerai l'erreur de ce jugement sur le compte d'Umeau dans son article.

(Voyez les *OEuvres de Desplanches* ; — COLLETET, sur la Poésie morale ; — et la *Bibl. française* de M. l'abbé GOUJET, tom. XIV, pag. 171. et suiv.)

DROUHET (JEAN) (1662), apothicaire de Saint-Maixent, que l'auteur de la Bibliothèque des Théâtres appelle mal Doutet, prit la liberté de présenter en 1661 (2) à la célèbre *Hortense de Mancini* (3) qui venait d'épouser M. de la Meilleraye (4), un petit poème en vers poitevins intitulé : *la Moiré de Sen-Moixon*, olèz vervedé de trestoute loz autre, c'est-à-dire

(1) Colletet date une édition de Poitiers de 1617.

(2) Et non en 1662 comme le dit le même bibliographe : c'est M. Mau-point, avocat.

(3) Nièce du cardinal Mazarin.

(4) Armand Charles de la Porte, duc de Mazarin, de la Meilleraye et de Mayenne, marié au mois de février 1661.

*la Mairie de Saint-Maixent où il est parlé de toutes les autres mairies du Poitou.*

L'auteur joignit à cette pièce d'environ quatre cents vers, une espèce de comédie singulière dans son genre, intitulée *le Mixaille à Tauny toute birotée de Nouvea, et frêchemont immolée*, c'est-à-dire, *la gageure de Tauny nouvellement composée et imprimée*. Comédie poitevine avec des argumens en français sur tout le sujet, et sur chaque acte. A Poitiers, chez Pierre Amassard, 1661. L'auteur y a joint l'explication des mots poitevins les plus difficiles. Mais ces mots ne sont point rangés par ordre alphabétique, et le lecteur y perd. Ceux qui se piquent d'entendre les finesses du jargon, prétendent trouver de fort jolies choses dans cette pièce. Jean Drouhet y parle franc poitevin. C'est ainsi qu'il expose en français le sujet de la comédie : un apothicaire Huguenot auquel on donne le nom de *Tauny*, rapportant le sermon d'un ministre qui venait de prêcher, soutenait d'après lui *que la seule foi disposait à la justification*. Un maréchal nommé *Georges* conteste, et dit à l'apothicaire qu'il lui ferait voir dans l'Écriture *que les bonnes œuvres avec la foi disposent à la justification*. Tauny gage son mortier *que non*, le maréchal son enclume *que si*; le dernier ouvre le Nouveau Testament, et lui fait lire le vingt-unième verset du chapitre II de l'épître de saint Jacques. *Notre père Abraham ne fut-il pas justifié par les œuvres, lorsqu'il offrit son fils Isaac sur l'autel ?* Le maréchal veut emporter le mortier de Tauny l'apothicaire, ce dernier s'y oppose; les ministres jugèrent à propos d'apaiser l'affaire, et condamnèrent Tauny à donner vingt francs à Georges. Sa femme s'en fâche. Sa tante irritée veut le deshériter malgré le consistoire. Enfin le crédit des ministres et la tendresse de la tante pour un de ses petits-neveux font casser le testament. Voilà le sujet de cette comédie qui, dépouillée de son jargon, n'a rien de fort amusant.

M. le chevalier de Mouhy qui est plus exact que l'auteur de la Bibliothèque sur le nom de *Drouhet*, et la date de sa pièce, dit que les pièces de notre auteur étant en *langue pro-*

*campale*, il a cru n'en pas devoir faire mention. Il faut ignorer entièrement le génie de ces deux dialectes, l'un délicat et poli, l'autre rustique et dur, pour les confondre. Mais vraisemblablement M. le chevalier de Mouhy n'a point vu la pièce de Drouhet.

La mairie de Saint-Maixent est aussi très peu de chose ; on parle des apprêts d'un grand repas.

- De gran, et bea festin, et toute la braverie,
- Qui se fit au palais le jou de la Moirie.

L'auteur parle du potage, du rôti, de l'entremets et du dessert, en cuisinier assez entendu. Son récit est long et m'a paru fort ennuyeux ; dans un si grand repas il n'y a pas un grain de sel.

Tout cela est précédé d'un assez longue épître dédicatoire à la duchesse de Mazarin. Il la félicite sur son mariage avec M. de la Meilleraye, et dit que dans ce mariage, comme dans toute autre occasion, feu M. le cardinal Mazarin a bien fait voir qu'il était habile homme, et qu'il avait pensé à la bien loger.

*O vatum, ignare mentes et cœca futuri  
Pectora!*

Aurait-on pu dire à l'apothicaire Drouhet. Notre belle duchesse n'aurait pu démentir l'apostrophe.

DROUIN (DANIEL) (1600), sieur de Belendroit, naquit à Loudun d'une famille distinguée vers l'an 1550 (1). De la façon dont il s'exprime dans la Lettre dédicatoire d'un ouvrage dont nous parlerons, il fut de bonne heure engagé dans le parti des armes. Il vit naître les guerres de religion et ne put rester indifférent. On peut dire à sa gloire qu'il ne se méprit point, et qu'il suivit constamment le bon parti, celui à qui la Ligue

(1) Son père, suivant une note marginale qui se trouve au feuillet 127 tourné, du traité du *Revers de Fortune*, était homme de lettres et même auteur.

donna dans la suite le nom de *Royaliste*. Les armes qu'il porta  
 dès sa jeunesse ne l'empêchèrent point de se livrer au goût  
 qu'il avait pour l'étude de l'histoire et pour la poésie. Sa mé-  
 thode dans ses lectures ne contribua pas peu à lui donner cette  
 étendue de savoir qui paraît dans ses ouvrages. Pendant  
 quinze ans qu'il employa à lire l'histoire, il ne lisait pas un  
 livre qu'il ne fit un extrait des morceaux qui le touchaient  
 le plus. Il donnait même un autre degré d'utilité à ses ex-  
 traits ; il les rédigeait par matière , et sous des chapitres gé-  
 néraux ; en sorte que non seulement il se fit des fonds con-  
 sidérables dans les lettres, mais qu'il se vit encore en état de  
 faire valoir ces fonds , surtout dans un siècle où l'on ne se  
 faisait pas un scrupule de publier ces sortes de recueils, même  
 dénués de liaisons , et tels que le compilateur les rédigeait ,  
 sous les titres de *Diverses Leçons, de Mélanges, de Variétés, d'Ad-  
 versaires*. Drouin paraît plus délicat, on peut en juger par  
 l'ouvrage qu'il publia en 1587 sous ce titre : *Le Revers de  
 Fortune, traitant de l'instabilité des choses mondaines*, par Daniel  
 Drouin, sieur de Belendroit, Loudunois ; dédié à Henry d'Or-  
 léans, duc de Longueville , comte souverain de Neufchatel et  
 de Dunois. Paris, chez Claude de Montroil, 1587, in-8°, 266  
 feuillets. L'épître dédicatoire est datée de Paris du 8 juin  
 1587 ; on y trouve une partie de ce que j'ai dit de la naissance  
 et des études de Drouin. Il paraît aussi que cet ouvrage est  
 le premier de cette nature qu'il ait publié. Enfin il remercie  
 Dieu d'être du nombre des *Serviteurs du prince*, auprès duquel  
 il avait apparemment quelque poste honorable. Avant de  
 passer aux observations que mérite l'ouvrage , j'observerai  
 que Drouin se préparait à donner un grand nombre de livres,  
 et à publier ses recueils l'un après l'autre ; s'étant appliqué,  
 dit-il , à les mettre par ordre et lieux communs, et en faire livres à  
 part. Il menace même le public à la fin de la même lettre d'un  
 autre livre que celui qu'il lui offrait et qu'il aurait intitulé :  
*les Yngéances divines*, différant des *Revers de fortune*, qu'il  
 appelle *choses fortuites*. J'ignore s'il a exécuté son dessein. La  
 préface assez bien tournée pour le temps, est un discours sur



les malheurs auxquels l'homme est assujéti, et sur le principe établi par Platon, *que Dieu n'ayant pu allier ensemble le plaisir et le déplaisir, les attacha aux deux extrémités de toutes choses, de façon que le commencement de l'un fait la fin de l'autre* : ce sont les termes dont l'auteur s'est servi pour rendre la pensée du philosophe qu'il cite, si bien exprimée par Horace, *extrema gaudii luctus occupat*. De tous ceux qui ont parlé de la misère de l'homme, il en est peu qui n'aient pas préféré à son sort celui des bêtes. Boileau (1) a suivi la route qu'on lui avait tracée. Pour Drouin, il convient et prouve que les bêtes ont leurs misères aussi bien que les hommes ; que si le faible est chez les animaux la proie du plus fort, le plus fort a souvent à craindre du plus faible. Il étale ses recueils en cet endroit ; défaut inévitable d'une vaste lecture, mais qu'on excuse pourtant plus volontiers que ces longs discours dont les mots sont souvent vides de sens. L'auteur en conclut que le malheur étant nécessairement attaché à notre condition, il ne faut point se livrer au désespoir, et que toute la sagesse consiste à l'éviter.

L'ouvrage entier est divisé en trois livres. Le premier est divisé en dix-huit chapitres : il y parle de la chute et des causes du renversement des plus grands empires ; de celui des Assyriens, des Perses, des Grecs et des Romains ; des républiques les plus puissantes, Numance, Carthage, Corinthe ; de la destruction des villes les plus célèbres, de Jérusalem, de Rome, de Constantinople. Enfin, il emploie les derniers chapitres à prouver en philosophe, et par des exemples, que le combat naturel des élémens tend à la destruction des corps les plus vastes de la nature, que le principe d'un être se trouve dans la décomposition des parties d'un autre.

Le deuxième livre contient vingt-quatre chapitres. L'auteur y rappelle la mémoire des princes précipités du trône dans les horreurs, ou de la mort, ou d'une extrême indigence. Il remonte aux premiers temps et répand une variété agré-

(1) Satire VIII.

ble par la nature des revers dont il rapporte les exemples. Il en joint aussi de modernes aux anciens.

Le dernier livre est divisé en vingt chapitres. Il y parle des malheurs arrivés aux grands, aux princes, aux gens de cour, aux savans, et de la fortune surprenante de quelques particuliers élevés aux plus grands honneurs. Il conclut que bien vivre et craindre Dieu, sont les seuls moyens de se mettre à l'abri des revers de la fortune, et que la corruption du cœur est le principe des maux auxquels l'homme est assujetti. *Si nous dormons, dit-il, nous avons des songes horribles; si nous veillons, nous sommes disposés au mal: l'allégresse nous rend dissolus, l'ennui nous met au désespoir, et par ce moyen, fortune étant ainsi engendrée, il nous est impossible de la fuir, vu qu'elle prend naissance de notre corruption, et se fortifie en notre vice, sinon par l'abstinence du mal, et appréhendant les châtimens du Tout-Puissant.*

Le style est assez net; l'auteur, toujours guidé par le bon sens, ne s'éloigne point de son dessein: les différentes parties de son ouvrage, malgré l'air de recueil qu'on y trouve, ne laissent pas d'être assez bien liées et de former un ensemble qui n'a rien de choquant, rien de disparat, un système bien suivi. Avec un peu de critique, l'auteur aurait pu se flatter d'avoir donné un bon livre. Sainte-Marthe (Scévole) honora l'ouvrage de Drouin de son suffrage: on voit à la tête un sonnet qu'il lui adresse et où il le traite d'ami. On ne le trouve point dans ses recueils. Drouin aimait la poésie. La Croix du Maine parle de lui dans sa Bibliothèque, comme d'un poète dont on avait déjà plusieurs ouvrages imprimés en 1584. On reconnaît son goût pour les vers dans l'ouvrage dont nous venons de parler; il en cite plusieurs des auteurs contemporains, Ronsard, Garnier, la Peruse, les dames des Roches; on en trouve aussi plusieurs de sa façon. Toutes les fois qu'il cite quelque poète latin ou grec, ou c'est en traduisant l'original, ou en se servant de la traduction de quelque poète français. Il cite aussi ses œuvres poétiques en deux endroits. Afin de donner une idée de sa poésie, nous mettrons sous les

yeux du lecteur les six vers qu'il tire de ses œuvres poétiques, pour prouver que les passions sont la source du bouleversement des états et des plus grands changemens qui arrivent dans le monde. Elles ont le pouvoir, dit-il,

De changer les palais d'un roi en un tombeau,  
Mettant en un fagot, leur fleurissant rameau.  
Chassant une saison pour une autre saison,  
Bâtissant d'un château une pauvre maison.  
Tout passant d'ici bas de muable en muable ;  
Et l'homme cependant n'est sinon qu'une fable.

Ces vers suffiront pour satisfaire la curiosité du lecteur, qui n'y reconnaîtrait ni un versificateur exact, ni un bon poète.

J'ai encore sous les yeux un autre ouvrage de Drouin : il est intitulé : *le Miroir des rebelles, traitant de l'excellence de la Majesté royale et de la punition de ceux qui se sont élevés contre icelle, avec la louange de ceux qui ont préféré l'honneur de leur roi et l'utilité de la patrie à leur propre vie*, imprimé à Tours avec privilège du roi, in-8°, 1592, feuillets 263.

Cet ouvrage dut mériter l'approbation des savans, des bons Français et de tous les honnêtes gens. L'auteur engage ses compatriotes à la réunion par deux motifs : par la crainte des malheurs que les rebelles à leur prince légitime ont éprouvés dans tous les temps, et par la gloire attachée à la fidélité des sujets pour leur roi. La révolte est un crime, il le prouve par des exemples et par l'Écriture : la fidélité et le respect pour le prince et le magistrat sont des devoirs, la religion les commande, la politique les rend nécessaires. L'ouvrage entier est divisé en cinquante-et-un chapitres, où l'on trouve un enchaînement assez juste. L'érudition en est plus soutenue du raisonnement que dans le premier traité. Elle n'est pas moins étendue. L'auteur y parle en politique éclairé sur plusieurs points délicats et importans du droit public, sur la royauté, le pouvoir du magistrat, en quoi l'église lui est subordonnée. On trouve partout beaucoup de modération ; s'il ose blâmer la conduite de Henri III, qui eut la faiblesse

de se faire chef d'un parti dans ses états , il le fait avec modestie ; s'il déclame contre l'esprit d'intrigue et d'ambition des prêtres et des prélats ligueurs , il se tient dans les bornes d'un écrivain qui ne cherche qu'à détruire le mal au lieu de l'aigrir ; il ne s'emporte que contre le fanatisme et la fureur de ces gens qui , sous prétexte de maintenir la pureté de la religion , sacrifiaient l'état et prêchaient la révolte contre le magistrat et le souverain. Il fait de temps en temps de fort beaux portraits de Henri IV qu'il représente partout en père de ses peuples , en prince qui ne pense qu'à les rendre heureux , et dont les victoires sont autant de pas à l'affermissement de leur bonheur. La plus grande partie du livre est employée à faire connaître les dangers de la révolte contre le souverain et les suites funestes des séditions arrivées en Europe parmi nous et chez nos voisins. On trouve quelquefois de la force et de l'élévation : on en jugera par ce morceau qui finit son ouvrage. Après avoir parlé de la nécessité de l'union des parties avec leur chef , c'est-à-dire des sujets avec leur roi , il dit : *A ce saint devoir vous engage la France désolée pour avancer vos pas à son secours , elle vous appelle d'une clameur pitoyable ; et afin d'attendrir vos cœurs d'une juste compassion , d'animer vos courages contre ces rebelles , qui sont cause que tout le pays est désolé , les larmes à l'œil et les soupirs à la poitrine , elle vous découvre son giron tout rouge du sang de ses enfans , et les mains étendues vous montre de toutes parts la démolition et embrasement de ses beaux édifices , de ses populeuses et riches villes pillées et saccagées par ses propres sujets remplis de fureur et de rage..... Secourez donc , mes amis , la France en sa plus dure affliction , défendez votre mère nourrice et la garantissez de tant d'outrages. Suivez votre roi qui , généreux , s'oppose si vaillamment à ces traitres qui ont conjuré sa mort et la ruine de l'état.... Hâtez-vous pour avoir part à ces honorables victoires.....* Quelque délicat qu'on soit en matière de style , je crois qu'on trouvera dans ce fragment des beautés réelles qui feront estimer notre Drouin et qui lui assureront quelque place parmi nos bons auteurs.

DUBOIS (PHILIPPE-GOIBAUD) (1694), naquit à Poitiers en

1626, d'une famille au-dessous de la médiocre. Il vint à Paris sans autre science que celle de jouer du violon, et s'y fit recevoir maître à danser. Ce fut en cette qualité qu'il fut produit au duc de Guise (Louis-Joseph) qui prit tant d'attachement pour lui, qu'il ne voulut point d'autre gouverneur. Il se rendit digne de ce poste où l'élevait la faveur du jeune duc, et pour le mieux remplir il eut le courage d'apprendre à l'âge de trente ans les élémens de la langue latine. Il s'y appliqua par le conseil de MM. de P. R. qui gouvernaient non seulement M<sup>lle</sup> de Guise, mais encore tous ceux qui approchaient de cette pieuse princesse. Ils dirigèrent sa conscience et ses études; il prit aussi leur manière d'écrire, un style grave, noble et périodique, mais lent et trop uniforme. Son illustre élève étant mort à 21 ans (1), il se trouva sans occupation, il se destina à la traduction des ouvrages de saint Augustin et à ceux de Cicéron qu'il jugea les plus utiles; quelque temps après, le hasard ayant amené à Paris une de ses anciennes connaissances, veuve d'un de ses compatriotes, il l'épousa. Il fut reçu à l'académie française le 12 novembre 1693 à la place de Nicolas Potier de Novion (2), premier président du parlement de Paris; ce fut à ses élégantes traductions qu'il dut cette place. Il n'en jouit pas longtemps, étant mort le 1<sup>er</sup> juillet 1694, d'une fièvre pourprée, le septième jour de sa maladie, âgé de soixante-huit ans.

Outre les traductions des ouvrages de saint Augustin, et de ceux de Cicéron dont nous allons donner la liste, M. l'abbé d'Olivet le fait auteur : 1<sup>o</sup> *De la Réponse à la lettre de M. Racine contre M. Nicole*, datée du 22 mars 1666.

2<sup>o</sup> *Du Discours sur les Pensées de M. Pascal*, Paris, in-12, 1672.

3<sup>o</sup> *Et du Discours sur les Preuves des Livres de Moïse*, imprimé à la suite des *Pensées de M. Pascal*. Paris, in-12, 1672.

(1) Louis-Joseph de Lorraine, né en 1650, mort en 1671.

(2) Reçu à l'académie le 27 mai, mort le 1<sup>er</sup> septembre 1693.

Le père Nicéron a adopté le sentiment de M. L. d'Olivet, mais M. l'abbé Goujet prétend dans des corrections sur le P. Nicéron, que les deux discours, le premier sur les Pensées de Pascal, et le second sur les livres de Moïse appartiennent à l'auteur de la vie de saint Louis, c'est-à-dire, à Filleau de la Chaise. Il en parle comme d'un fait certain.

Dubois a traduit de saint Augustin, 1<sup>o</sup> les deux livres de la Prédestination des Saints, et du Don de la persévérance, avec quelques lettres. Paris, 1676, in-12.

2<sup>o</sup> De la Manière d'enseigner les Principes de la Religion chrétienne à ceux qui n'en sont pas encore instruits avec les traités.

3<sup>o</sup> De la Contenance, de la Tempérance, de la Patience, et contre le Mensonge. Paris, 1678, in-12.

4<sup>o</sup> Les Lettres, sur l'édition des Pères bénédictins, Paris, 1684, in-folio, 2 vol., et in-8<sup>o</sup>, 16 vol. Les notes sont de M. de Tillemont.

5<sup>o</sup> Les Confessions. Paris, 1686, in-8<sup>o</sup>.

6<sup>o</sup> Les deux Livres de la Véritable Religion et des Mœurs de l'Église catholique avec des notes de Tillemont, Paris, 1690, in-12.

7<sup>o</sup> Les Sermons sur le Nouveau Testament. Paris, in-8<sup>o</sup>, 4 vol.

Les deux premiers en 1694, les deux autres en 1700.

Il y a à la tête de cette édition une longue préface contre l'éloquence que l'auteur veut exclure de la chaire, et contre laquelle M. Arnauld a publié un excellent ouvrage sous le titre de *Réflexions sur l'Éloquence des Prédicateurs*. Paris, 1695, in-12.

Le Traité de l'Esprit et de la Lettre. Paris, 1700, in-12.

Les traductions de Cicéron sont :

1<sup>o</sup> Les Offices, avec des notes et les sommaires des chapitres. Paris, 1691, in-8<sup>o</sup>, avec le latin à côté, et la Haye, 1692, in-12.

2<sup>o</sup> De la Vieillesse, de l'Amitié, avec les paradoxes. Paris, 1691, in-8<sup>o</sup>.

Une Lettre de Boileau à Maucroix et des notes sur cette lettre, nous apprennent que ce grand poète n'aimait pas Dubois, et que Maucroix avait lieu de s'en plaindre et s'en était effectivement plaint amèrement à Boileau son ami. Maucroix avait traduit en même temps que Dubois les *Traités de la Vieillesse et de l'Amitié*, et la première *Tusculane* de Cicéron, avec le dialogue de *Causis corruptæ eloquentiæ*. Il les avait envoyés aux censeurs pour avoir l'approbation et le privilège. Dubois engagea les censeurs à garder près d'un an le manuscrit de Maucroix, et pendant ce temps, il fit imprimer le sien. Sur les plaintes que fit Maucroix à Boileau de ce procédé de notre Dubois, dont il fut instruit, ce dernier lui répond en ces termes dans une lettre du 29 avril 1695 (qu'on trouve page 136 et suivantes du quatrième tome de ses *Œuvres* de l'édition in-12, de 1724).

*Je reviens aux pièces que vous m'avez remises entre les mains (c'étaient les traductions de la Vieillesse, etc.), il n'y en a pas une qui ne soit très digne d'être imprimée. Je n'ai point vu les traductions des traités de la Vieillesse et de l'Amitié, qu'a faites aussi bien que vous le dévot dont vous vous plaignez. Tout ce que j'en sais, c'est qu'il a eu la hardiesse, pour ne pas dire l'impudence, de retraduire les Confessions de saint Augustin, après Messieurs de Port-Royal, et qu'étant autrefois leur humble et rampant écolier, il s'était tout-à-coup voulu ériger en maître. Il a fait une préface au-devant de sa traduction des Sermons de saint Augustin qui, quoique assez bien écrite, est un chef-d'œuvre d'impertinence et de mauvais sens. M. Arnaud, un peu avant que de mourir, a fait contre cette préface une Dissertation (1) qui est imprimée.... Jamais ouvrage n'a été mieux réfuté que la préface du dévot. Tout le monde voudrait qu'il fût en vie pour voir ce qu'il dirait, en se voyant si bien foudroyé.*

Quoiqu'il en soit, les traductions de Dubois ont été regardées comme d'excellens ouvrages. Le sens de l'auteur y est

(1) Elle parut d'abord sous le titre de *Réflexions sur l'Éloquence des Prédicateurs*, à Paris, in-12, 1695.

fidèlement exprimé, le style est noble et très châtié, les pensées bien rendues : on ne voit point cet air gêné qui est si ordinaire aux traducteurs, et malgré la liberté du style, l'auteur est exact et ne quitte point son original de vue, pour lui donner ses idées comme fait ordinairement d'Ablancourt et quelquefois Maucroix, qui est bien souvent diffus, lâche et négligé. Le défaut qu'on a reproché à Dubois, c'est de donner son style, et toujours le même style, aux originaux qu'il traduit. Cicéron et saint Augustin s'expriment chez lui du même ton ; c'est le même tour de phrase, le même génie : On ne voit pas dans la copie cette manière particulière, propre à ces auteurs, et qu'ils savaient eux-mêmes heureusement varier suivant les matières qu'ils traitaient ou les personnes qu'ils faisaient parler. Cicéron a chez lui son style, il en donne un autre à Caton, et Lélius s'exprime autrement que cet ancien censeur. Le lecteur délicat saisit ces différences avec plaisir. Il se trouve pour ainsi dire avec ces illustres acteurs ; il les entend, il les admire dans les *Traités de la Vieillesse* et de l'*Amitié* de Cicéron ; mais c'est un plaisir que la traduction de Dubois ne saurait lui donner : c'est un tableau où les yeux fatigués voient toujours les mêmes couleurs ; rien de varié, rien de caractérisé.

(Voyez les *Mém. de NICERON* ; — l'*Histoire de l'Acad. franç.*, par M. l'abbé d'OLIVET, p. 205, éd. de 1730 ; — *OEuvres de Boileau*, tom. IV, p. 136.)

DUPETIT-BOIS (1576), Poitevin, a composé la *Dorée*, *chant pastoral ou chant de la Trémoille*, seigneur de l'île de *Noirmoutiers*, imprimé à Poitiers par les frères Boucher, en 1576.

DUPUY (LOUIS) (1540) n'appartient au Poitou que par l'établissement qu'il fit à Poitiers, où il alla demeurer. Il professa la médecine et se fit beaucoup de réputation. Il était fils de Guillaume Dupuy, médecin estimé, qui avait professé à Grenoble, qu'il quitta pour s'établir dans la petite ville de Romans en Dauphiné, où Louis naquit. Il a traduit du grec en français le dialogue de Lucien, intitulé : *Toxaris* ou de l'*Amitié*, qu'il fit imprimer.



*Les Épîtres de Diogène le Cynique*, imprimées à Poitiers par les Marnefs, en 1549.

*Les Commentaires d'Ammonius* sur les institutions de Porphyre, traduites, dit la Croix du Maine, à Paris, en 1540. Les Lettres de Diogène sont dédiées à Guillaume Dupuy, son père.

(Voyez DUVERDIER VAU-PRIVAS ; — LA CROIX DU MAINE ; — ALLARD, *Bibliothèque du Dauphiné*, page 186.)

DUVAL (GABRIEL) (1618), avocat, est le critique dont nous parlons dans les articles de François Pidoux et de François Gauthier, contre lesquels il a écrit sous le nom d'Ulalius. Né à Poitiers d'une honnête famille, il s'appliqua à l'étude du droit et disputa une chaire de professeur vacante dans l'Université. Il ne réussit pas. Ceux qu'il attaqua prétendent dans leurs réponses que c'était faute de capacité. Mais un adversaire qui dépose est un témoin récusable. Duval avait certainement du mérite, savait le droit romain, parlait et écrivait assez bien latin. Il s'occupa à la composition de quelques traités de droit. Il en a fait un *de furtivis Nuptiis*, sur les mariages clandestins, que je n'ai pas vu, et un autre sur la loi *Gallus*, *de liberis et posthum.*, imprimé à Paris en 1608, sous ce titre : *Gabrielis Vallii in supremi regni curia advocati ad leg. Gallus de lib. et posth. liber singularis*. Il orne son titre de cette épigraphe un peu fière pour un petit livre. *Nullius addictus jurare in verba magistri*. Il est dédié à M. l'avocat général Servin. On apprend dans l'épître dédicatoire que la jurisprudence avait toujours été son goût dominant ; « s'il avait, dit-il, formé  
« le dessein de travailler sur la loi *Gallus*, dont personne  
« n'avait encore pénétré le vrai sens, c'était pour apprendre  
« aux professeurs qu'ils avaient tort de s'arrêter à des *nécessi-*  
« *ries*, comme si le droit n'avait plus de difficultés à éclaircir. » On peut sans se méprendre regarder ceci comme un trait satyrique contre ses rivaux. Il en convient en quelque façon.  
« Je m'écarte, ajoute-t-il, de l'opinion du célèbre Cujas ; Dieu  
« sait quels cris je vais occasionner. On m'accablera d'injures ; mais je saurai me taire. Quelque plaie qu'on ait faite  
« à mon cœur, il n'y reste point de cicatrice. » Cela est rela-

tif au refus qu'il avait éprouvé pour la chaire de professeur. Il finit en demandant à M. Servia sa protection pour son ouvrage, et en l'assurant que son approbation fera naître un autre traité.

Dans celui dont il s'agit, il explique les treize paragraphes de la loi Gallus par un commentaire sur tous les termes les plus embarrassans. A l'occasion du nom de Scévola de qui est cette loi, il loue Scévole de Sainte-Marthe et le plaint de n'avoir pas pu vivre dans le cercle des savans de la capitale, ville unique, la seule auguste, la seule de marbre. Toutes les autres, dit-il, ne sont que de briques, on n'y trouve qu'une ombre épaisse, une noire fumée. *Civitates aliæ lateritiæ sunt, in his nihil præterquàm fumosi nigrique fuligine postes.* Ces louanges de Paris et ce mépris déplacé de sa patrie me paraissent des restes d'aigreur contre un compétiteur préféré.

Il passe ensuite à l'explication de la loi. La matière de l'institution et de la substitution qui y est traitée est une des plus obscures du droit romain. Pour l'expliquer avec succès, il faut concilier des principes qui paraissaient opposés, des opinions contraires des plus grands jurisconsultes. L'auteur s'en acquitte assez heureusement. Il distingue les époques différentes du droit sur la matière de l'institution, discute les sentimens qu'il rejette et prend son parti en homme intelligent.

Si la matière était moins aride, d'un intérêt plus général, je me serais fait un devoir de donner un extrait plus étendu du commentaire de Duval; mais je me contenterai de joindre à ce que j'ai dit, qu'il en agit avec tout le respect qu'on doit aux grands noms, en rejetant l'autorité de Bartole, celle d'Accurse et celle du savant Cujas, qu'il prétend n'avoir pas compris le sens de cette loi où ils ont admis une substitution et des degrés de substitution qu'il détruit. Dans le titre de l'ouvrage dont je viens de parler, Duval ne prend que la qualité d'avocat au parlement, et il plaint ceux qui ne résident point à Paris. Cela ferait croire qu'il y demeurerait et qu'il y suivait le barreau; mais on apprend par la réponse à la cri-

tique qu'il avait lâchée contre François Gautier dans un ouvrage manuscrit sur la loi unique au code, *De sentent. quæ pro eo quod interest profertur*, qu'il demeurait à Poitiers, où, s'il en faut croire l'auteur de la réponse, il n'était pas fort occupé. Il y est comparé au Bdelycleon d'Aristophane, c'est-à-dire au *Dandini* de Racine, qui n'avait point d'occasion que de consulter celles qu'on lui fournissait dans sa famille. *Quis te* (1) *jurisconsulti*, lui dit le critique, *titulo donavit.... nisi fortassis.... è solio domi posito, respondeas consulentibus, quid juris si puer urceum fregit, si uxor vestipiscam depalmarit, si felis caseum rapuit.... si gallina domini jurisconsulti librum concacavit?.... alias consultationes non est quod expectes*. Vous vous qualifiez d'avocat au parlement, *in supremæ regni curiæ*, continue le critique, vous auriez dû ajouter *demeurant à Poitiers*. Car si l'on avait besoin de vous au parlement, le moyen de vous y trouver, personne ne vous connaît, personne ne sait *albus an ater sis*.

Toute cette critique est du même style, il faut convenir qu'il avait eu tort d'insulter Gautier, et plus grand tort encore d'insulter, comme il fit dans la suite, la faculté de droit en corps dans un ouvrage sur la loi, *in quartam ff. ad legem Falcidiam*. Toute compagnie mérite du respect, quelque lieu qu'on ait de s'en plaindre. C'est se livrer à la passion que de l'insulter, c'est s'exposer à une juste indignation. Il se répandit en invectives, contre les docteurs régens, dans cet ouvrage. il les appelle *juris inconsulti*, *è sæcæ doctores*, *indocti incultique*, leur dit que Barclay qui avait quitté Poitiers pour aller professer à Toulouse, *avait changé du plomb avec de l'or*. Je ne veux point répéter ici toutes les injures grossières que la passion fit vomir à notre Duval contre sa patrie et ses compatriotes.

(1) A quel titre prenez-vous la qualité de jurisconsulte? Je l'ignore; à moins que ce ne soit parce que vous vous érigez un tribunal domestique, de dessus lequel vous répondez à ces belles questions. *Que décide la loi si un valet casse un verre, si une femme donne un soufflet à sa servante, si le chat a mangé le fromage, si une poule fait son ordure sur les livres de M. le jurisconsulte?...* Je ne vois pas que vous ayez d'autres consultations à donner.

tes, et je n'aurais pas même donné cet extrait si je ne l'avais trouvé dans l'ouvrage du défenseur de l'université et de François Gautier, imprimé (à Poitiers) en 1617, sous ce titre : *Hercules Bouzucos, sive monitor amicitie Ulalii Caninii Strabonis, qui juris utriusque doctores academiam pictaviensis in libris singularibus impudenter et calumniose diffamare conatur. Audit quod non vult qui pergit dicere quod vult.* (pp. 40.) On l'accuse d'imposture dans les faits, de manque de respect pour le grand Cujas et d'ingratitude pour ses maîtres ; on lui reproche qu'ayant disputé avec Barclay une chaire vacante, il répéta plusieurs fois ces mots : *Ego tibi docebo*. Enfin l'auteur finit par une menace sérieuse de se servir des voies de droit contre ses calomnies et d'invoquer le secours du magistrat, s'il n'est plus sage à l'avenir. Cette critique est vive, bien écrite, savante, elle a dû embarrasser Duval, et je ne crois pas que les rieurs aient été de son côté. L'auteur la finit par l'anagramme de Vallius Ulalius, en grec OULALIOS, c'est-à-dire *infacundus, loqui nescius* : il y joint cette épigramme :

*Ulatio nomen tibi fata dedere, quod infans,  
Et docti cassus voce futurus eras.*

Il en ajoute un autre sur le surnom de Caninius qu'il lui donne à la tête de l'ouvrage.

*Nom loquitur, quisquis loquitur tam sœva, Canini,  
Sed potius demens verba Canina latrat.*

On trouvera peut-être à redire que je m'arrête si longtemps sur l'article de Duval et sur des brochures presque anéanties dans l'oubli ; mais je crois que ceux qui aiment les anecdotes de la littérature, me sauront quelque gré du soin que je prends de conserver ces pièces fugitives qu'on ne trouve qu'avec beaucoup de peine, et qu'on cherche même souvent inutilement. L'article d'un auteur qui a régné en souverain dans l'empire des lettres, est, sans doute, d'un plus grand

intérêt. Les faits neufs, les anecdotes qui le regardent, sont des découvertes intéressantes. Mais fait-on l'histoire d'un peuple quand on ne connaît que le nom des rois, ou des autres chefs? Celui d'un soldat ne figure-t-il pas quelquefois à côté de celui du général?

FIN DU TOME PREMIER.

**Bibliothèque Poitevine.**

**TOME VII.**

---

**HISTOIRE LITTÉRAIRE  
DU POITOU.**



**Bibliothèque historique et critique du Poitou.**

---

# **HISTOIRE LITTÉRAIRE DU POITOU,**

**P. A. DREUX-DURADIER,**

**PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION, ET CONTINUÉE JUSQU'EN 1849.**

**PAR M. DE LASTIC-SAINT-JAL.**

---

**TOME II.**

---

**NIORT,  
ROBIN ET C<sup>ie</sup>, LIBRAIRES-ÉDITEURS,**

**RUE SAINT-JEAN, N<sup>o</sup> 6.**

---

**1849.**





# **BIBLIOTHÈQUE**

## **HISTORIQUE ET CRITIQUE**

### **DU POITOU.**

---

#### **E**

**ÉLÉONOR DE GUYENNE** (1203), fille de Guillaume X, comte de Poitiers, et d'Éléonor (1) de Châtellerault, a réuni tous les titres auxquels les hommes doivent leurs hommages. Les plus grands princes de l'Europe aspirèrent à l'épouser, et la France félicita son roi de cette alliance ; elle ne descendit d'un trône que pour monter sur un autre. L'éclat de sa beauté égalait celui de sa naissance, et un esprit pénétrant, délicat et cultivé relevait en elle ces prérogatives de la nature. Je laisse à nos historiens et à ceux d'Angleterre le soin de faire connaître cette grande princesse dans le récit détaillé des faits où toute l'Europe fut intéressée. Je me contenterai de rapporter ce qui est essentiellement lié à mon sujet, et relatif à ma méthode. Elle naquit au commencement du douzième siècle, vers l'an 1122. Guillaume, son père, l'ayant

(1) Aénor ou Aliénor de Châtellerault est appelée sœur du vicomte de Châtellerault dans une Chronique manuscrite de Limoges. Elle mourut avant Guillaume X, son mari, et fut inhumée dans l'abbaye de Saint-Vincent de Nieul-sur-Autise.

déclarée son héritière, lorsqu'il abandonna ses états par une retraite qui a jeté de profondes ténèbres sur les dernières années de sa vie, elle épousa Louis le Jeune au mois d'août 1137. La cérémonie de ce mariage se fit à Bordeaux. Louis fut reconnu comte de Poitiers dans Poitiers même, le 8 de ce mois d'août, et duc d'Aquitaine dans la ville de Bourges, le jour de Noël. Les prédictions de saint Bernard ayant soulevé toute l'Europe contre les infidèles, Louis VII fut l'un des princes qui se laissèrent entêter de cette espèce de dévotion qu'on faisait consister dans leur destruction. Éléonor voulut suivre son mari dans le voyage long et fatigant qu'il entreprenait : *Elle ne voulait pas, disait-elle, demeurer exposée aux inquiétudes d'une cruelle absence.* Ces sentimens étaient bien tendres. Éléonor les conserva peu de temps, au jugement de son époux. Cette princesse était belle, jeune, spirituelle, vive, sans doute imprudente. Louis amoureux n'avait pas assez de mérite pour n'être pas jaloux, son esprit était borné et naturellement inquiet. Il s'alarma sur quelques apparences, il alla jusqu'à croire la reine capable d'une infidélité. Ces idées bien ou mal fondées lui firent hâter son retour en France. Il revint après avoir échoué devant Damas avec l'empereur Conrard en 1150 (1). Le sultan Saladin avait été, suivant l'opinion la plus suivie, l'objet de la jalousie de Louis en Orient; en France, il en imagina d'autres. Rien de plus fécond que l'esprit d'un mari soupçonneux : le seul remède que le faible monarque crut capable de le guérir, fut la voie du divorce. Éléonor, sans doute fatiguée des plaintes d'un époux, qui s'était rendu méprisable par là même qu'il se croyait méprisé, ne fit pas grande résistance à la proposition qu'on lui en fit. Quoi qu'en puissent dire Bouchet et les

(1) Mathieu Paris, en parlant du divorce, page 80, dit que ce fut, *Propterea quod diffamata esset de adulterio, etiam cum infideli, et qui genere fuit diaboli.*

D'autres en attribuent la cause à la crainte qu'avait Louis VII de ne pas avoir d'enfans mâles d'Éléonor; c'est le sentiment de l'auteur de la Vie de Louis le Jeune.

autres auteurs qui font faire à Éléonor des plaintes très touchantes et verser beaucoup de larmes, comme s'ils avaient été présents à cette triste scène, le mariage d'Éléonor qui suivit son divorce de fort près, donne lieu de croire qu'elle ne fut rien moins qu'inconsolable.

On prétend même que pour se venger des soupçons de Louis, elle publia qu'elle avait cru épouser un roi, et non pas un moine. Ce divorce si peu raisonné et dont les suites furent si funestes à l'état, fut prononcé dans une assemblée d'évêques à Beaugency, en 1151. La parenté des époux en fut le motif, et ce qu'on ne saurait regarder aujourd'hui que comme une chose tout-à-fait déraisonnable, Louis qui avait eu deux filles de la reine, Marie (1) et Alix (2), ne laissa pas de rendre à Éléonor sa dot en entier. Quelle différence à tous égards, dans la façon d'agir et de penser d'un temps à un autre ! Mais laissons les réflexions qu'on peut faire sur la conduite de Louis VII à nos historiens.

Éléonor, une seconde fois maîtresse de l'Aquitaine, de la Saintonge et du Poitou, ainsi que de sa personne, épousa en 1152 Henri II, duc de Normandie, comte d'Anjou et depuis roi d'Angleterre, du chef de Mathilde, sa mère. Louis s'y opposa vainement. Si l'on en croit un moderne (3), les futurs s'aimaient déjà avant de s'épouser. Henri qui avait un esprit étendu et une ambition extrême, ne vit dans Éléonor qu'une princesse qui pouvait faciliter une voie au trône, et encore assez belle pour mériter ses attentions. Mais elle ne resta pas assez longtemps en possession du cœur d'un époux naturellement volage et voluptueux. Elle se vit méprisée ; elle chercha à s'en venger, et elle ne garda point de ménagement

(1) Mariée à Henri, surnommé le Large, comte de Champagne.

(2) Mariée à Thibault, surnommé le Bon, comte de Chartres.

(3) Larray, et il semble que la Chronique de Normandie donne lieu à cette opinion : *Separati sunt auctoritate christianitatis post clausum Pascha... Circa Pentecostem. Henricus..... sive repentino, sive premeditato consilio duxit Alienor comitissam pictavensem.* Guillaume de Neubrige en dit autant, liv. I, chap. XXXI.

dans sa vengeance. Elle porta les choses jusqu'à armer ses fils contre leur père. Elle négocia pour leur retraite à la cour de Louis. Ce prince écouta volontiers des raisons qui lui parurent raisons d'état, d'autant plus fortes qu'il chagrinait Henri. Peut-être le regardait-il comme le possesseur d'un bien dont il regrettait la perte. Henri, instruit des intrigues de la reine son épouse, la fit enfermer dans une étroite prison où elle resta seize ans. Elle n'en sortit que par la mort de son époux, arrivée en 1189.

Richard Cœur-de-Lion son fils, monté sur le trône, finit sa captivité. Il eut lui-même besoin de cette princesse dans celle où il tomba à son retour de la Terre-Sainte. Elle se servit de toute son éloquence pour l'en tirer, en s'adressant au roi de France, au pape, à l'empereur et à tous les princes de l'Europe. Elle se retira sur la fin de ses jours au monastère de Fontevault, et y mourut après avoir donné à cette maison plusieurs marques de sa libéralité. Voyez le *Clypeus Fontebraldensis*, page 159.

On fixe le jour de sa mort au 31 mars 1203. Elle avait alors plus de 80 ans. Le nécrologe de Fontevault en fait un brillant éloge. Si de pareilles pièces n'étaient pas plus souvent l'ouvrage du respect et de la reconnaissance due à la mémoire des bienfaiteurs, que celui de la vérité, l'éloge d'Éléonore suffirait à fermer la bouche de ceux qui ont parlé d'elle d'un ton à rendre sa réputation équivoque. Voici les termes du nécrologe. Il est difficile d'en bien rendre l'énergie, quoique l'expression n'ait rien de fort, pur.

*Nobilitatem generis vitæ decoravit honestate, morum dilavit gratiâ, virtutum floribus picturavit, et incomparabilis probitatis honore ferè cunctis præstitit regibus mundanis.* Ce fut dans cette même abbaye qu'elle fut inhumée. Le témoignage de Balée ne fait pas moins d'honneur à Éléonore : cette princesse, suivant cet auteur, était d'une si grande douceur ; elle s'était conciliée l'amour des Anglais à un tel point par les agrémens et les grâces qu'elle répandait dans toutes ses actions, qu'après la mort de Richard, elle n'eut point de peine à obtenir le suf-

frage de toute la nation, pour placer Jean, son petit-fils, sur le trône, à l'exclusion de Hubert de Cantorbéry.

Le même Balée détaille les Ouvrages qui nous restent de cette grande princesse. Elle écrivit, dit-il, plusieurs lettres pour la liberté du roi Richard, son fils.

Une lettre au pape Célestin III (1).

Un autre à l'empereur Henri.

Plusieurs lettres au prince Henri son fils.

Plusieurs au roi de France et à d'autres souverains.

Il reste aussi plusieurs chartes de cette princesse, en qualité de duchesse d'Aquitaine et comtesse de Poitiers. L'an 1199, le lendemain de l'Invention de sainte Croix, elle était en cette ville. Elle y souscrivit une charte confirmative des privilèges que lui avaient accordés ses prédécesseurs, et en particulier son père et son aïeul. L'original s'en trouve à l'abbaye de Montiers-Neuf de Poitiers, et une copie imprimée dans les preuves de l'Histoire de la maison de Châtagnier, par Duchesne; page 38.

J'ai vu une charte de Philippe-Auguste de l'an 1204, qui confirme aux habitants de Poitiers toutes les franchises, droits et libertés que leur avaient accordés la princesse Éléonor et ses prédécesseurs, comtes de Poitou. Elle suivit la mort d'Éléonor. Suivant ce titre, qui est original dans le Cartulaire de la maison de ville de Poitiers, ces franchises et droits consistaient :

1° Dans la liberté accordée pour le mariage des filles et veuves, en quelque endroit qu'elles voulussent se marier, tant au dehors qu'au dedans de la ville.

2° Dans le droit de distribuer ou disposer librement de ses biens, droit que le titre appelle *Eleemosina*, sans être forcé de le faire de telle et telle façon. C'est ce qu'on appelle en droit *Jus testamenti activum*.

3° Dans le droit de ne pouvoir être obligé de donner cau-

(1) Quelques-uns attribuent à Pierre de Blois trois lettres écrites au pape par Éléonor. On les trouve même dans les Lettres de Pierre de Blois : ce sont les lettres CXLIV, CXLV et CXLVI.

tion , ou d'en servir , excepté les cas de *forfaitures* , ou délits qualifiés , tels que trahison , vol ou larcin.

4<sup>o</sup> Dans le droit de jouir par les étrangers qui viendraient s'habituer à Poitiers des mêmes droits que les citoyens naturels.

5<sup>o</sup> Dans le droit de commune (1), pour la défense de la ville et des habitans.

On peut avoir recours au Recueil de Besly, où l'on trouvera encore quelques autres monumens de cette nature , souscrits par Éléonor. Une preuve de son goût pour la poésie , dont j'ai oublié de parler , se tire du nombre des poètes provençaux que Louis , son mari , conduisit dans son voyage en Orient pour dissiper les ennuis inséparables d'une longue navigation.

(Voyez les *Annales d'Aquitains* par BOUCHET , qui est un des apologistes d'Éléonore , partie III , page 136 et suivantes ; — BESLY, dans son *Histoire des Comtes de Poitou* ; — MÉZERAY ; — LE P. ANSELME ; — BAYLE , *Dictionnaire historique* ; — BAILLÉZ , Centurie troisième des écrivains d'Angleterre , page 53 et page 247 , et l'*Héritière de Guyenne* , ou l'*Histoire d'Éléonor de Guyenne* , divisée en trois parties. A Rotterdam , chez Reiniers-Léers , 1691 , in-8<sup>o</sup> , ouvrage moins romanesque qu'on ne le pense communément , et où l'auteur a presque toujours des garans de ce qu'il avance.)

EMERIC (Louis) (vers 1321) , seigneur de Rochefort , en Poitou ; vivait à la fin du treizième siècle et au commencement du quatorzième. Il fut d'abord secrétaire du roi d'Aragon , et ensuite de Philippe-le-Long , comte de Poitiers , et depuis roi de France. L'objet de son amour poétique fut une demoiselle nommée Florence , de la maison de Forcalquier. Il fit quantité de chansons à sa gloire. Une de ces petites pièces , dit Nostradamus , commençait par ces vers :

*Chacun jour m'es ben a fort mais d'un an ,  
Quand jou ne vest aquello que tant ami (2).*

(1) *Communiam juratam*.

(2) Littéralement : Chaque jour est pour moi plus long qu'un an , quand je ne vois pas celle que j'ai tant aimée.

C'est-à-dire :

Chaque jour est pour moi d'une longueur extrême,  
Lorsque je ne vois pas le cher objet que j'aime.

Il se plaint dans ces vers, ajoute Nostradamus qui les avait lu, avec des expressions remplies d'une douleur vive et tendre, que la cruelle médisance l'obligeait de s'éloigner de l'objet de son amour. Pétrarque, qui avait lu tous nos bons poètes provençaux et qui a souvent enrichi ses poésies des beautés de leurs ouvrages, parle d'un Emeric qu'il met au nombre des poètes illustres à qui l'amour a dû ses victoires. Il s'exprime ainsi dans son poème du Triomphe de l'Amour :

*Amerigo, Bernardo, Ugo et Anselmo,  
E mille altri ne vidi à cui la lingua,  
Lancia, e Spada fu sempre, e Scudo, e elmo.*

Notre Emeric pourrait être du nombre de ceux qui se sont signalés dans la poésie et dans les armes, et il y a apparence qu'il s'en agit dans les vers de Pétrarque.

(Voyez LACROIX DU MAINE ; — NOSTRADAMUS, *Histoire de Provence*, sous l'an 1300, p. 314 ; — PÉTRARQUE, *del Trionfo d'Amore*, cap. IV, p. 499, de l'édition de 1574 ; — *les Vies des Poètes Provençaux*, p. 197.)

EMMÉRAMNE (SAINT) (652), évêque de Poitiers, successeur de Jean I<sup>er</sup>, naquit à Poitiers, ou aux environs, au commencement du septième siècle ou à la fin du sixième. Sa vie a été écrite par Cyrinus, évêque de Frisingue. Il en parle comme d'un prélat très savant, et qui s'étant livré à l'étude, dès sa plus tendre jeunesse, n'eut point d'autre objet que son instruction et la religion. *Hic puerili ætate, dit Cyrinus, mundum despiciere, . . . . et ad sacrum liberalium Litterarum studium informare ; ita dumtaxat, ut superno iudice inspirante, ad summum promereretur ascendere Pontificatus honorem.*

Quoique très digne de l'épiscopat où parvint Emméramne, il l'abdiqua pourtant par des raisons d'humilité ou



par quelque autre motif qui nous est inconnu. On place son abdication à l'année 642 ou environ, et sa mort à l'année 652.

(Voyez les auteurs du *Gallia Christiana*.)

ESCARS (CHARLES D') (1614), fils de Jacques de la *Pérusse*, seigneur d'Escars, et de dame Jourdain de l'Isle, dame de Merville, première femme de Jacques, fut évêque de Poitiers en 1564 après Jean d'Amoncourt. Il ne resta sur ce siège que jusqu'en 1571 qu'il obtint l'évêché de Langres où il fit son entrée en 1574 (1). C'était un génie orné par l'étude, né pour les affaires les plus importantes. Il avait été choisi en 1573 comme le prélat le plus savant et celui qui parlait le plus purement et le plus aisément la langue latine, pour aller à Metz recevoir les ambassadeurs Polonais qui venaient apporter au duc d'Anjou la nouvelle de son élection au trône de Pologne; il répondit parfaitement à l'attente de la cour, et fit admirer son éloquence dans une harangue qui fut imprimée dans le temps. Notre prélat fut avec Montluc, archevêque de Valence, et Pibrac, un de ceux qui, suivant l'expression de Charles IX, *furent les honneurs de la maison*, c'est-à-dire avec qui les ambassadeurs Polonais s'entretenaient avec le plus de plaisir à la cour de France dont ils ignoraient la langue, et où on ignorait la leur. Le duc d'Anjou devenu roi de France sous le nom de Henri III, mit Charles d'Escars au nombre des Commandeurs de l'Ordre du Saint-Esprit qu'il venait d'établir dans le premier Chapitre qu'il tint aux Augustins de Paris, le 31 décembre 1578. Le même prélat se trouva, en 1576 et en 1588, aux Etats tenus à Blois; il mourut en l'abbaye de Fontaine de Bèze, en 1614.

(Voyez DE THOU, *Histoire de son temps*; — SAINTE-MARTHE; — *Gallia Christiana*.)

(1) Dans un arrêt rapporté par Chopin, de *Sacra Politia*, tit. VIII, n. 4, pag. 131, et cité par Besly. Il est encore qualifié d'évêque de Poitiers, quoique l'arrêt soit daté du 13 mai 1575.

## F

**FAUCON (NICOLAS)** (1310 ou environ), natif de Poitiers ou des environs, mal-à-propos appelé par La Croix du Maine *Salconi* ou *Salcoin*, vivait au commencement du quatorzième siècle. Il servit de secrétaire à Ayton, seigneur de Coucy, né en Arménie, et parent d'Ayton, roi d'Arménie, mort en 1270, après avoir pris l'habit de moine dans l'ordre de Prémontré. Ce fut sous la dictée d'Ayton qu'il écrivit en 1305 une histoire d'Orient. Deux ans après, Faucon traduisit l'ouvrage en latin, sous le titre d'*Historia orientalis*. Le but de l'auteur original, qui écrivait par ordre de Clément V, était d'engager les princes de l'Occident à passer en Orient. Il le leur conseilla de toutes ses forces, en soumettant avec modestie ses avis au saint-siège.

La traduction de Faucon a disparu très longtemps; ce ne fut qu'en 1529 que le manuscrit ayant été trouvé, suivant La Croix du Maine, dans la bibliothèque du roi de Navarre, au château de Vendôme, il fut imprimé d'abord à Hagueneau, par Mesnard Molther, en 1529, in-4°; à Bâle, en 1532 et en 1555, in-folio; à Helmstadt, en 1585, avec Paul de Venise, in-4°; à Berlin, en 1671, in-4°, avec le même Paul de Venise et autres, par André Mullerus. Il a été traduit en flamand par J.-H. Glazemacherus, et imprimé à Amsterdam, in-4°, en 1664.

(Voyez LA CROIX DU MAINE et ALBERT FABRICIUS, *Bibl. mediæ et infim. latinæ*, lib. I, pag. 1 et pag. 87.)

**FAULCON (JEAN)** (1606), naquit en 1570 à Châtellerault, à 7 lieues de Poitiers, et exerça la profession d'avocat dans cette dernière ville. Il joignit au sérieux de la jurisprudence les délices de la littérature; s'il faut en croire son épitaphe, il se livra même à l'étude de l'antiquité. Sa mort prématurée ne lui permit pas d'acquérir dans la république des lettres tout le nom qu'il eût pu s'y faire; il mourut le troisième août 1606, à l'âge de 33 ans. Dans une épigramme que

lui adresse Scévole de Sainte-Marthe, pag. 297 de l'édition de 1606, on apprend que J. Falcon a traduit Anacréon en vers latins :

*Quem Falco mihi das Anacreontem ,  
Argivæ decus aureum Camenæ ,  
Nunc per te ausonio lepore tinctum  
Ut exoscutor ! ut lubent revolvo ! etc.*

On trouve aussi des vers de notre Falcon à la tête des poésies de Banckereau ; à en juger par cette pièce en vers endécasyllabes, Falcon réussissait très heureusement dans cette sorte de poésie. Il fut inhumé aux Cordeliers de Poitiers, où j'ai vu son épitaphe écrite à la main sur du vélin, dans un cadre attaché près l'autel de la chapelle de sainte Anne.

#### ÉPITAPHE DE JEAN FALCON A CHATELLERAULT.

*Adesta viator et lege , dein tuge , Pius genius ut maneat monet. Sæva Mæor  
hic alumnæ defunctæ , quo obeunte , Gratæ omnes obierunt , his sacris cineribus  
insalutatis , te velant transgredi , Joannes Falco Castheloensis , ad litterarum  
laudem natus , felicitis et amœni ingenii vir , hic dormit ingenius mori. En vitæ  
ejus ordinem. Dum vixit , libris vixit : ingenius moribus et variis artibus  
commendatissimus , atque antiquitatis quæsitior diligentissimus , multa dedit  
posteriori litteraturæ monumenta , plura daturus , si Deus voluisset. Ad hujusce  
civitatis ornementum , præsertim feri in quo sibi jam nomen paraverat , hæc  
præmatura fata ! Dum ad famam meritis properat , cum summo conjugis , paren-  
tum , primatum urbis , togatorum omnium mæore , intempestivè ereptus morte  
concidit 3o nonas aug. 1606 , ætate XXXIII. Plura loqui non sinit dolor. Abei ,  
viator ; et bono viro , et pio , bona et pia verba dicite. At tu , mi Falco , si  
quid manes sentiunt , æternùm vive nostri memor , et ultimum hoc pietatis  
officium jam lubens , prout vivus omnia , à me suscipe :*

*Ant. Cæsius Colleg. suo per  
XXX ann. Arcias. non  
sine lacrymis P.*

Cette épitaphe me paraît d'un goût délicat, on y voit ce vernis tendre et gracieux qui fait le mérite des inscriptions du genre de celle-ci. Elle nous apprend que Jean Falcon a

donné plusieurs preuves de ses talens dans le littéraire ; je ne connais que la traduction dont j'ai parlé , encore n'en connais-je que l'indication qu'en donne *Sainte-Marthe*.

**FAUVEAU** ou **FULVIUS (PIERRE)** (1562), naquit à Noaillé, à trois lieues de Poitiers , lieu célèbre par la défaite du roi Jean. Il passa sa vie à Poitiers dans la poussière de l'école , et s'y livra sans ménagement au goût qu'il avait pour la poésie. Son indifférence pour sa fortune et pour sa réputation , lui attira le mépris de ses compatriotes et l'empêcha de se faire connaître dans le monde. Il ne laissa pas de produire plusieurs pièces de vers assaisonnées de beaucoup d'esprit et de délicatesse. Roland Bétaulaud , d'un goût et d'un savoir exquis , en a sauvé quelques-unes de l'oubli où elles auraient été ensevelies sans ses soins. Tout ce qu'il a fait était marqué au bon coin , surtout quelques pièces de théâtre , où il avait imité Sénèque avec tout le discernement possible , sachant descendre à propos de la gravité de son modèle. Il avait puisé ses talens pour la composition dans le commerce qu'il avait lié avec les savans qui fréquentaient l'université de Poitiers , et surtout dans les conversations qu'il avait eu occasion d'avoir avec le célèbre Marc-Antoine Muret. Ce grand homme avait professé au collège de *Sainte-Marthe* , et Fauveau avait été son compagnon et son émule. Un fait que je ne dois pas oublier , c'est que Joachim du Bellay , étant venu pour étudier la jurisprudence à Poitiers , Fauveau , du Bellay et Muret firent une espèce de pari à qui d'eux réussirait le mieux dans la composition d'une pièce galante. Salmon Macrin , dont nous parlerons , fut choisi pour le juge du camp dans ce combat poétique. On lui présenta les trois pièces ; il adjugea le prix à celle de Fauveau. Il mourut à Poitiers lors de la première guerre civile (1). *Sainte-Marthe* que je traduis littéralement , dans ce que je viens de rapporter de notre poète , dit dans l'éloge qu'il en fait , qu'on crut que Fauveau , naturellement timide , mourut de peur , à la vue des désordres que fit la population ,

(1) En 1562. Voyez l'article de Bouchorst , sur ces troubles.

imbue des dogmes de Calvin, dans l'église des Jacobins et dans la ville de Poitiers, où elle tua un grand nombre de personnes; mais il attribue sa mort à une cause bien différente dans le premier livre de ses Épigrammes, où l'on trouve une pièce de vers sur la mort de P. Fauveau, p. 270. C'est ainsi qu'il s'exprime avec plus de vérité sans doute que dans cet éloge.

*Interim vaga mens boni poetæ,  
Quam de corpore tam citò hinc fugavit  
Lues insoliti pudenda morbi,  
Errabit loca per tenebricosa,  
Damnans improbulos amoris ignes,  
Quos urbis dubice morant puellæ;  
Laudansque ingenium Mesonieri,  
Sola cui Caprimulga cor perurit;  
Et sanissimus ipse mente cùm sit,  
Sed vult quoque mentulâ vigere.*

Jean Gruter dans son Recueil des poètes français (1) qui ont écrit en latin, nous a conservé quelques poésies de Fauveau dignes de l'immortalité par la pureté du style, la délicatesse et le génie qui brille partout; ainsi c'est aux soins de Roland Bétaulaud, à ceux de Gruter, et en particulier à ceux de Sc. de Sainte-Marthe que Fauveau doit sa réputation. Jean Desplanches, son neveu, a fait son épitaphe. En parlant de l'éloge de Sainte-Marthe, il s'exprime ainsi dans ses œuvres poétiques :

*Ta prudence, ton savoir,  
Qui Phénix te faisait voir  
Parmi la gent poltevine;  
Sans ce poète renommé,  
Scévole des Dieux aimé,  
Te suivaient chez Proserpine.*

*Et moi, rare et grand Fauveau,  
Noaillois, astre nouveau*

(1) Première partie, page 922 et suivantes.

En ta mémoire je chante,  
Flein d'une jeune bonté,  
Ces airs que mon luth monté  
Gros de ton amour enfante.

(Voyez les Éloges de Sainte-Marthe et les auteurs cités.

FAUVEAU (CHRISTOPHE) (1678), docteur de la maison et société de Navarre, chanoine de Saint-Pierre de Poitiers et official, naquit à Poitiers au commencement du dix-septième siècle, d'une des meilleures familles de cette ville, et de parents estimés par leur piété et leur attachement à la religion catholique. Il fit dans sa patrie ses premières études et son cours de philosophie. L'université de Poitiers n'eut point d'élève plus attaché à l'étude, et plus avide de s'instruire. Après s'y être fait recevoir maître ès arts, il vint à Paris pour se faire agréger à la première des universités. Décoré de la prérogative de l'agrégation, il étudia en théologie, et ne fut pas longtemps sans se faire connaître. Les trois années qui sont destinées pour se mettre en état de soutenir ce qu'on appelle la *tentative*, sont souvent un temps bien court pour beaucoup des étudiants; cet intervalle fut trop long pour notre Fauveau; son application à l'étude en avait hâté les progrès. Il fallut pourtant suivre les règles de l'université, et il soutint son acte de tentative et fut reçu bachelier. Après avoir fini son cours de théologie, il fut reçu docteur de la maison et société de Navarre en 1632; il retourna à Poitiers, où il obtint un canonicat et la qualité d'official. Il la conserva pendant la vacance du siège épiscopal (1) arrivée après la mort de M. de la Rocheposay, et y fut confirmé par M. de Clérambault. Il s'acquitta des devoirs de cet état à la satisfaction du chapitre, de l'évêque et du diocèse. Ce n'est pas là ressembler, dit le docte Launoy, à l'official dont Pierre de Blois nous a laissé le portrait, et dont les couleurs ont été rafraîchies

(1) Le siège peut être regardé comme vacant depuis le 31 juillet 1631 jusqu'en 1653, et même depuis ce temps jusqu'à la nomination de M. de Clérambault, en 1657. Voyez la suite des Evêques de Poitiers, t. I, p. 33.

par J.-Baptiste Thiers, curé de Chamrond. Quand on voit Fauveau, official pendant le vacance, approuvé par son chapitre, continué par deux évêques, ne peut-on pas le regarder, dit encore le même Launoy, comme un homme admirable. *Rara avis in terris, nigroque simillima cigno*. En effet, personne n'ignore, continue-t-il, que la coutume et presque la règle invariable des chapitres, dans les cas de vacance du siège épiscopal, est d'établir deux nouveaux officiers et de destituer les anciens, de faire de nouveaux vicaires généraux, un nouvel official pour montrer son pouvoir. Si le chapitre de Poitiers s'éloigna de cet usage, ce n'est pas qu'il manquât de sujets très en état de s'acquitter des charges qu'exigent ces emplois, mais Fauveau était trop généralement connu pour un homme d'une intégrité, d'une fermeté admirables. Savant théologien, bon jurisconsulte, personne ne savait mieux que lui pacifier les différends des ecclésiastiques et concilier les parties. Ces talents connus par le successeur de M. de la Rocheposay l'engagèrent à le continuer dans l'emploi d'official, et même, dit Launoy, à lui en faire présent (*gratis dedit*). Christophe Fauveau prononça le 5 juin 1643 l'oraison funèbre de Louis XIII; elle fut imprimée à Poitiers la même année. Il vivait encore en 1677, et il était presque doyen de la faculté de théologie; il devait donc être fort âgé. J'ignore le temps de sa mort. Je ne dois pas omettre ici que le savant Launoy à qui je dois cet article, était son intime ami, qu'il avait pour lui une estime sincère, et dont il a donné des preuves, non seulement dans l'éloge brillant qu'il en fait dans son Histoire du Collège de Navarre, mais dans les différentes lettres qu'il lui adresse (1), qui sont la dixième de la première partie de ses

(1) Elle est intitulée : *Ad Christophorum Fauveum parisiensem theologum, et pietaviensem officialem*. Le savant auteur de cette lettre montre que Bellarmin a donné une fausse époque au dogme ecclésiastique, qui soumet le pape aux conciles universels ou œcuméniques, et aux saints canons. Il y rappelle plusieurs choses intéressantes sur l'université de Paris et les autres universités qui n'ont marché dans la voie de la doctrine qu'elles ont embrassée qu'à la clarté des lumières que leur avait donné l'église ro-

lettres *ad amicos*. Les deux dernières de la troisième partie et une dissertation sur Victorin, évêque et martyr, imprimée pour la seconde fois en 1664.

(Voyez l'*Histoire du Collège de Navarre*, partie troisième, livre troisième, chapitre CXIII, pages 837 et 838, et les *Lettres* du même auteur indiquées.)

FERRAND (JEAN) (1570) (1), médecin de Poitiers, y fleurissait en 1570, année en laquelle il publia un ouvrage sous ce titre : *De Nephritis et Lithiasis, seu de Renum, et Vesicæ*

maine par ses plus saints pontifes, et au secours desquelles est venu le synode de Florence.

Dans la sixième lettre de la troisième partie, Launoy fait voir qu'à partir d'après les principes de Bellarmin et des autres théologiens, qu'il appelle *curiales magistri*, théologiens de cour, lorsqu'ils parlent de l'autorité des conciles confirmés par le pape, il s'ensuit que l'infaillibilité est un point de foi, *romanum pontificem indeficientis judicii privilegio destituit ad fidem pertinere*.

Dans la septième et dernière de cette troisième partie, l'auteur y prouve que Bellarmin a négligé les lois de l'histoire, en posant l'état de la question sur la *faillibilité*, ou l'*infaillibilité* du pape, qu'il a omis de parler d'un nombre infini d'auteurs favorables à la doctrine de l'université de Paris, qu'il cite à faux presque tous ceux qu'il cite en faveur de son opinion. La censure de Bellarmin y est examinée, elle est rejetée contre lui, et on en fait voir les absurdités.

Cet abrégé des lettres du docte Launoy fera connaître la doctrine et la manière de penser de Fauveau, son ami, qui n'était sans doute autre que celle de Launoy sur cette matière.

(1) Cette famille est ancienne dans le Poitou. En 1596, noble Michel Ferrand, conseiller du roi et lieutenant général à Châtellerault, tint René Descartes sur les fonts de baptême ; ce que m'apprend l'extrait de baptême de ce philosophe, que m'a fait tenir M. de la Borde, curé de Saint-Georges de la Haye, par lui certifié véritable le 21 juin 1751. On le trouvera peut-être ici avec plaisir.

Extrait des registres de baptêmes faits en l'église paroissiale de Saint-Georges de la Haye, en Touraine.

Le 3 avril 1596 a été baptisé René, fils de noble homme Joachim Descartes, conseiller du roi en son parlement de Bretagne, et de D<sup>lle</sup> Jeanne Brochard ; ses parrains nobles Michel Ferrand, conseiller du roi et lieutenant général à Châtellerault, et noble René Brochard, conseiller du roi, juge magistrat à Poitiers, et dame Jeanne Proust, femme de M. Serin, contrôleur des tailles



*calculi definitione, causis, signis, prædictione, præcautione et curatione, ex Hippocrate, Dioscoride, Galeno, Avicenna, Ætio, et Paulo Æginetâ, aliisque celeberrimis medicis, collectis per Joannem Ferrandum seniore, medicum pictaviensem.* Paris, apud Guillelmum Julianum, 1570, in-12, 204 pages. Ce titre étendu, annonce non-seulement le sujet de l'ouvrage, mais la méthode qu'a suivie l'auteur. Après avoir défini d'après Hippocrate, Dioscoride, Galien, et les autres célèbres médecins anciens et modernes, la maladie de la pierre, ou du calcul, qui affecte les reins ou la vessie, il en indique les causes, les signes ou le pronostic, la manière d'y obvier, celle d'en empêcher les progrès ou d'en détruire la cause, sans s'écarter des auteurs qu'il indique, en sorte que ce livre est à peu de chose près, un extrait méthodique de ces mêmes auteurs, sur la matière de la pierre ou du calcul. On ne peut en excepter que quelques observations fondées sur des cures faites par l'auteur, ou sous ses yeux, dont il rapporte l'historique en peu de mots. Il n'y a guère de jeune médecin qui ne fût en état d'en faire autant avec l'intelligence des textes et une lecture attentive. L'ouvrage est dédié à François Aubert, sieur d'Aventon, lieutenant-général de Poitiers, dont nous avons parlé.

Il parle dans l'historique de ses cures, qui m'ont paru la partie la plus intéressante, de pierres de différentes grosseurs, produites dans différentes parties du corps, dans la vessie, dans l'enveloppe du foie, dans les reins, dans les jointures des bras, dans le pouce de la main, dans l'estomac. On apprend que Pierre Deschares, son gendre, qui s'était déjà fait quelque réputation dans la médecine, mourut de la pierre.

*pour le roi à Châtellerauli, le registre signé FERRAND avec paraphe, RENÉ BROCHARD et JEANNE PROUST.* Non seulement cet extrait prouve l'ancienneté de la famille de Ferrand en Poitou, mais il prouve encore que Descartes, ainsi que Mallebranche doivent leur origine maternelle à Poitiers; l'un par la famille de Lauzon, l'autre par celle de Brochard. La Haye est la dernière ville de la Touraine, et sépare cette province de celle du Poitou.

Une note manuscrite qui se trouve dans l'exemplaire dont je me sers , m'apprend que dans un catalogue de livres qui se vendaient à Lyon , imprimé en 1656 , page 176 , il est fait mention du livre dont nous avons donné le titre, imprimé, y dit-on , à Paris en 1550 , ce qui est une faute , et depuis in-12 , à Paris en 1601 , et d'un autre traité du même Jean Ferrand, *de Febribus*, imprimé à Paris en 1620. Je n'ai point vu ce dernier.

FÈVRE (RENÉ LE), (1569), seigneur d'Estrépiéd, président en la troisième chambre des enquêtes du parlement de Paris, était fils de Guillaume le Fèvre , procureur du roi à Loudun, et de Mathurine Berthelot. Ces deux familles, le Fèvre et Berthelot , sont des plus distinguées du Loudunois. Guillaume le Fèvre , père de René , était fils d'Étienne , qui avait en 1436 la qualité d'enquêteur en la ville de Loudun , et François son frère était avocat du roi en la chambre des comptes. La tante de Mathurine Berthelot , appelée Jeanne , était entrée dans la famille de Briçonnet , qui a donné des ministres et des chanceliers à la France , des archevêques et des cardinaux à l'église. Je ne puis m'empêcher de dire encore que Guillaume, procureur du roi de Loudun , tenait déjà un rang si distingué par son mérite , sa famille et ses alliances , que le roi Charles VIII honora ses épousailles de sa présence , la messe ayant été célébrée par le cardinal Guillaume Briçonnet , cousin germain de Mathurine Berthelot , qui fut servie par l'évêque de Meaux et par celui de Lodève , ses deux fils. Ce fut de ce mariage que naquit René le Fèvre , dans la ville de Loudun , en 1502. Il suivit d'abord le barreau au parlement de Paris , d'où il alla à Poitiers ; il obtint une chaire de professeur en droit civil dans l'université. La réputation des professeurs et le nombre des étudiants, rendaient alors la faculté de droit la plus célèbre de la France et peut-être de l'Europe. François I<sup>er</sup>, qui cherchait à acquérir le titre de père des lettres , que la voix unanime des savans lui défère , avait les yeux ouverts sur tous ceux qui se distinguaient par de véritables talens. Ceux de le Fèvre parvinrent jusqu'à lui. Il l'honora d'une

charge de conseiller au parlement de Paris, où il tâchait d'attirer tout ce que la France avait de plus grands jurisconsultes. Guillaume Paradin, en parlant des savans qui ont illustré le règne de François I<sup>er</sup>, joint notre le Fèvre à André Tiraqueau. *Andreae Tiraquelli*, dit-il (livre III de son histoire), *scripta adhuc mihi videre contigit, in quæ laudes pleno ore congerantur... Ejus classis esse audio Fabricium Juliodunensem cujus nunquam falli judicium, aut remitti studium ferunt*. En 1558, il fut revêtu de la charge de président de la troisième chambre des enquêtes, au lieu de l'infortuné Aymar Ranconnet. Il soutint dans cette dignité la réputation de savoir et de probité qu'il avait acquise. En 1549, il avait été honoré du doyenné de l'église de Saint-Pierre de Poitiers. Il mourut dans cette ville, le 20 mars 1569, et fut inhumé à Saint-Pierre avec cette inscription : *Hic jacet nobilis vir dominus Rénatus le Fèvre, doctor regens in hac universitate, præsesque in senatu parisiensi, qui obiit 20 mart. 1569*. Louis de la Ruelle, dont je parlerai, lui fit cette épitaphe qui se trouve dans le recueil de Scévole II de Sainte-Marthe, de 1573.

*Doctor, Senator, Præses, ac Decamus cheu!  
Scholæ, Fori, Cleri decus, vitæ probe  
Exemplar hic jacet. Jacet corpusculum :  
Ex pulvere animum ad astra revocavit Deus.*

FÈVRE (GUILLAUME LE) (1569), seigneur de Villiers, frère de René et fils de Guillaume le Fèvre, procureur du roi de Loudun, et de Marguerite Berthelot, naquit à Loudun. Il embrassa l'état ecclésiastique, et obtint un canonicat dans la cathédrale de Poitiers. Il fit son objet de l'étude de la théologie positive et des langues grecque et hébraïque qui forment le parfait théologien. Il avait la réputation de les entendre si parfaitement, que le fameux imprimeur Robert Étienne ayant entrepris, en 1540, de donner une édition nouvelle de la Vulgate, s'adressa à François Vatable et à notre Guillaume le Fèvre, pour donner à son édition la perfection qu'il voulait qu'elle eût. C'est un fait prouvé par l'épître qu'adresse

Robert Étienne au lecteur. Il s'exprime en des termes qui font trop d'honneur à Guillaume le Fèvre pour ne pas en orner son éloge : « *Opportunum esse video*, dit Étienne, *ut te ex animo valere jubeam : quod tamen ante facturum non sum , quàm pro officio hominis grato animo præditi, agnovero beneficium acceptum à Guillelmo Fabricio canonico Pictaviensi, amico et familiari nostro , viro hebraïcè , græcè et latinè erudito , qui in his bibliis emendantis , et locis cognatis annotandis candido , et liberati studio me plurimum adjuvit.* »

C'est-à-dire : « Je pourrais finir ici , cependant je ne crois pas devoir le faire, avant de déclarer, comme j'y suis obligé par reconnaissance, les services que m'a rendus Guillaume le Fèvre , chanoine de Poitiers , mon intime ami , homme très habile dans les langues hébraïque , grecque et latine , et qui m'a rendu de très grands services dans les corrections et les notes qu'on trouvera dans cette édition. »

C'est donc d'après le témoignage de Robert Étienne , en partie aux soins de Guillaume le Fèvre qu'est due la belle édition de 1540 , et les notes ne sont pas moins son ouvrage que celui du célèbre Vatable. Outre cette preuve de son intelligence dans la langue sainte , on en a encore une autre dans un ouvrage qu'il publia à Poitiers en 1536, sous ce titre :

*Philobiblius , sive Dialogus de studio divinarum et humanarum litterarum.* Il le dédia au grand Budé, son ami. Il parle dans ce livre de l'avantage de l'étude de l'Écriture , jointe aux autres connaissances , et préfère la philosophie chrétienne à tout ce qui peut occuper l'esprit de l'homme.

Salmon Mancrin parle souvent de lui dans ses poésies , et toujours avec éloge ; il l'appelle dans une de ses épigrammes : *Triplici clarissime linguâ Guilelme.* Il déclare que c'est lui qui l'a engagé à travailler sur des sujets pieux , et au second livre de ses hymnes , il lui dédie un poème qui commence par ces vers :

*Ante omnes , mihi care Hilarme , cives ,  
Et more , et ratione litterarum ,  
Excellis , eminesque....*

Tout ce que je viens de dire prouve la doctrine peu commune de Guillaume le Fèvre, qu'on peut placer au rang des plus savans hommes de son temps; il prouve aussi sa piété et son attachement à ses devoirs. J'ignore l'année de sa mort.

(Extrait de la généalogie manuscrite de messieurs de Sainte-Marthe. — Voyez COLOMIÈS, *Gall. Orient.*, p. 6 et 7; auquel notre article peut servir d'addition.)

FILLEAU (JEAN) (1) (1682), chevalier de l'ordre de Saint-Michel, conseiller du roi en ses conseils, et son premier avocat au présidial de Poitiers, doyen des docteurs-régens de la faculté de droit, naquit à Poitiers en 1600. Après avoir fini le cours ordinaire des études, il vint à Paris, où il prêta le serment d'avocat au parlement, le 27 octobre 1618. L'année suivante, le 12 novembre, il reçut le bonnet de docteur en l'université de Poitiers. Trouvant en 1623 une chaire de docteur-régent en droit, vacante dans la même université, il se présenta pour la disputer. De trois docteurs juges de la dispute, il eut pour lui la voix du doyen. Son concurrent eut la voix des deux autres, et fut installé malgré son opposition. Il appela du décret d'installation au parlement, et plaida lui-même sa cause dans la langue des universités, c'est-à-dire en latin. Sur son plaidoyer, la cour lui donna une *loi d'honneur*, et lui dit, par la bouche de M. le premier président de Verdun, qu'elle était contente de sa capacité, qu'elle l'exhortait à suivre ses audiences. Cela annonce que le décret fut confirmé, il le fut en effet. Filleau suivit les avis de la cour, et plaida au parlement avec quelque réputation. Pendant qu'il y exerçait sa profession, il trouva le temps de donner un petit *Traité des drois, prérogatives et prééminences des églises cathédrales dans les conciles provinciaux*. Il fut imprimé à Paris chez François Targa, en 1628. Il en publia un autre en 1631, en latin, intitulé: *De (2) Comitibus consistorianis ad titulum X<sup>m</sup>, libri XII codicis*. L'auteur le dédia au célèbre Jacques

(1) Cet article, malgré les supplémens, est très imparfait dans Moréry.

(2) Des conseillers d'état.

Talon, qui, d'avocat général venait d'être fait conseiller d'état; son illustre frère, Omer Talon, ayant passé de l'ordre des avocats à la dignité d'avocat général du roi.

La même année 1631, parut son *Recueil d'édits, arrêts et réglemens notables concernant les ecclésiastiques, universités, baillifs, sénéchaux, etc.*, en 2 tom. in-fol., dont le dernier contient à la fin 200 notables questions de droit jugées par arrêt. Cet ouvrage, qui perfectionnait le recueil de Chenu, fut dédié à M. le président le Jay (1), et imprimé à Paris chez Étienne Richer.

En 1632, Filleau entra de nouveau dans la dispute pour une place de professeur en droit à Poitiers. Il y avait deux chaires vacantes, il obtient la première. Ce succès lui fit quitter Paris; il ajouta à l'emploi de professeur en droit la qualité d'avocat du roi au présidial de Poitiers dont il traita. Il fut reçu au parlement en cette charge, le 12 mars 1633.

Filleau était laborieux; la profession du droit et les occupations que lui donnait sa charge d'avocat du roi, ne l'empêchèrent pas de se donner encore au public. Il fit imprimer la *Preuve historique des litanies de la grande reine de France, sainte Radégonde, contenant par abrégé les actions miraculeuses de sa vie, tirées des historiens français*, à Poitiers, chez Abraham Mounin, 1643, petit in-fol. Il la dédia à M. de la Rocheposay, évêque de Poitiers. L'épître dedicatoire où l'on trouve l'éloge de ce grand évêque, est datée à Poitiers le 8 novembre 1643. C'est une espèce de vie, ou des matériaux pour la vie de cette sainte, tirés du manuscrit de Bandonvile, de Grégoire de Tours, de Fortunat et autres écrivains ou synchrones, ou peu éloignés du temps de sainte Radégonde. Cet ouvrage n'a jamais été fort considéré, les savans n'y ayant rien trouvé qu'on ne trouvât facilement ailleurs. La critique en devait faire l'âme, et il y en a fort peu. Quoique l'auteur

(4) Nicolas le Jay, président à mortier, au lieu de Jacques-Auguste de Thou, premier président en 1630, mort en 1649.

s'excuse sur le style, il n'est pas mauvais, il a même quelque beauté. Peu de temps après il donna une dissertation, ou traité intitulé : *De la Doctrine de l'Eglise sur la défense de l'entrée au-dedans des balustres des autels*, imprimé à Poitiers, en 1648.

Louis XIV étant allé en Poitou avec la reine-mère pour apaiser les troubles de la Guyenne, la cour fit un assez long séjour à Poitiers. Filleau eut l'honneur d'être admis à l'audience de la reine, qui lui témoigna son estime par les lettres de noblesse qu'elle lui accorda. Il obtint aussi un brevet de conseiller d'état, et le cordon de l'ordre de Saint-Michel. On sera surpris de tant d'honneurs accordés à un particulier qui, quoiqu'on en puisse dire, n'avait pu rendre encore de grands services à l'état.

Il fit imprimer, en 1654, la *Relation juridique de ce qui s'était passé à Poitiers touchant la nouvelle doctrine des Jansénistes*, in-12, p. 348. Il dédia ce livre à la reine Anne d'Autriche. L'épître dédicatoire est datée à Poitiers le 17 juin 1654. Il suivait en le publiant l'ordre que lui en avait donné cette princesse par une lettre qu'elle lui fit l'honneur de lui adresser, datée du 19 mai 1654 ; elle est imprimée à la tête de l'ouvrage. Il est divisé en quarante chapitres, l'auteur explique son dessein dans le premier.

Le second, auquel le trente-neuvième est relatif, expose les projets des premiers auteurs de la *Doctrine Jansénienne* (1). On y parle aussi de la prétendue assemblée de Bourgfontaine, qui a donné lieu à tant d'écrits. L'auteur fonde tout ce qu'il en dit sur le récit que lui fit, dit-il, un ecclésiastique qui y avait assisté, et sur des lettres de Jansénius à l'abbé de saint Cyran (Jean du Verger de Hauranne) (2) ; mais s'agis-

(1) Ce sont les expressions de l'auteur.

(2) Mort le onzième jour d'octobre 1643, inhumé dans l'église de Saint-Jacques du Haut-Pas, en présence de M. l'archevêque de Bordeaux, des évêques du Bellay, de Valence, d'Aire, et d'Utiqne, et du coadjuteur de Montauban et de Calcédoine, qui officia. (Voyez les *Mémoires* de M. de MAROLLES, année 1643, première partie, page 151.)

sant de faits aussi graves que ceux de cette chimérique assemblée , n'était-ce pas en agir trop cavalièrement avec le public qui aime à être instruit , que de citer un témoin anonyme , et de hasarder un *oui-dire* qu'on ne pouvait justifier , que de prendre pour garant un homme que l'auteur du récit traite lui-même d'inconnu. Tout le monde sait que le célèbre Arnould, l'un des chefs de cette assemblée imaginaire, n'avait pas encore 9 ans. Les lois de l'histoire, celles de l'équité, et surtout celles du christianisme, étaient toutes blessées par la conduite de Filleau, à qui cet ouvrage ne fera jamais d'honneur chez la postérité désintéressée. On demandait à l'illustre demoiselle de Lamoignon, s'il était permis de médire du Grand-Turc ; elle ne balança pas à se déclarer pour la négative ; tout souverain, toute tête couronnée mérite du respect. On lui demanda si au moins on ne pouvait pas mal parler du Diable ? l'en doute, dit-elle, après avoir hésité sur sa réponse. D'après des principes si chrétiens, que doit-on penser du récit de l'assemblée de Bourgfontaine, et des horribles imputations dont on noircit de gaieté de cœur la mémoire d'un évêque, celle de plusieurs prêtres connus ? Filleau parle dans les autres chapitres des moyens dont se servaient ceux qu'il traite de Jansénistes pour accréditer leur doctrine dans le Poitou, des oppositions que l'université y forma de concert avec les gens du roi du présidial, lui Filleau, avocat du roi, et Jarno son procureur, auquel la reine mère avait aussi fait l'honneur d'écrire et de marquer le gré qu'elle lui savait de ses démarches. La lettre dont S. M. l'honora se trouve dans cette relation. Les pièces singulières et originales dont le livre est composé doivent lui assurer quelque rang dans le cabinet des personnes qui aiment ces sortes d'anecdotes.

Sorel donne aussi une traduction de l'histoire de Sévère Sulpice à Jean Filleau, à laquelle a succédé celle de Giry, qui l'effaça tellement que celle de Filleau est à peine connue.

Un ouvrage considérable, qui a dû occuper longtemps Filleau, sont ses *Décisions catholiques*, ou *Recueil général des*



*Arrêts rendus en toutes les cours souveraines de France en exécution ou interprétation des édits qui concernent l'exercice de la religion prétendue réformée, avec les raisons fondamentales desdits arrêts, tirées de la doctrine des Pères de l'Église, des conciles et des lois civiles et politiques du royaume, examiné et approuvé par l'assemblée générale du clergé de France, dédié à M. le Tellier, ministre et secrétaire d'état, in-folio, pp. 876, sans les tables; il fut imprimé à Poitiers en 1663, sous le titre qu'on vient de lire.*

Après l'épître dédicatoire, qui contient un panégyrique assez bien tourné de M. le Tellier, on trouve une approbation du clergé de France fort honorable à l'auteur; elle est datée du 26 avril 1661. M. l'évêque de Lavaur, qui fit le rapport de l'ouvrage, « dit qu'il avait été lu par les commissaires nommés par le clergé dont il faisait nombre<sup>(1)</sup>, qu'ils l'avaient trouvé très docte, et très utile pour le bien et la défense de l'Église, et pour remédier aux fréquentes contraventions faites par ceux de la religion prétendue réformée aux édits de pacification. Que le livre de Filleau contenait les preuves authentiques des principales vérités de la foi, que l'auteur a tirées, et appuyées de la doctrine des Pères et des conciles de l'Église : qu'ils seraient d'avis pour l'avantage du public, si la compagnie le jugeait à propos, de le faire imprimer aux dépens du clergé pour en être distribué des exemplaires à tous les diocèses du royaume, et à messieurs les députés. Sur quoi la compagnie, délibération prise par province, a approuvé et loué l'ouvrage dudit sieur Filleau, l'exhorte de continuer ses emplois comme il a fait au bien et utilité de l'Église; et a arrêté que son livre serait imprimé aux frais et dépens du clergé, ce que ne pouvant faire exécuter présentement, à cause de la fin de l'assemblée, a prié Messieurs les députés qui seront pour la prochaine, d'en vouloir ordonner l'impression, et d'icelle faire faire aux frais du clergé, et envoyer des exemplaires à tous les diocèses, pour s'en servir

(1) Les autres étaient MM. les évêques de Digne et d'Adge, et les abbés Durivaut, Despesses et Montgaillard.

« à l'avenir contre les entreprises de ceux de la religion prétendue réformée. » Cet acte signé, l'abbé THOREAU (1), secrétaire, nommé à l'évêché de Dol.

Je n'ai garde de contredire une décision si avantageuse à l'ouvrage et à l'auteur ; mais comme elle ne fait pas assez connaître la méthode qu'il a suivie, la nature de son recueil, et ce qu'il a de singulier, je prendrai la liberté d'y ajouter quelques remarques. Filleau ne s'en est point tenu à une simple compilation des édits, ordonnances et arrêts, etc., il y joint des décisions sur le dogme et sur la discipline remplies d'érudition, et rassemble sous un point de vue tout ce que les plus célèbres controversistes avaient répandus dans leurs livres contre les erreurs capitales des prétendus réformés dont il expose la doctrine fort nettement. Tout ce qu'il dit des erreurs du calvinisme, dans le dogme et dans la discipline, de leurs variations, de leurs contrariétés est presque toujours tiré de leurs livres ou appuyé de faits historiques. Cette partie de controverse exécutée, il recueille tout ce que les lois et notre jurisprudence publique et particulière ont statué depuis la naissance du calvinisme contre ceux qui l'ont suivi. On reconnaît dans cette partie une seconde division en droit public et en droit particulier, observé dans les différentes espèces de délits particuliers des P. R. Les traités faits avec les protestans, et les édits, et ordonnances et déclarations établissent les décisions du premier ordre ; les arrêts et jugemens souverains, ou ceux des différens tribunaux, même inférieurs, sont le fondement des décisions du second ordre. Quoique la France soit enfin délivrée de la fureur de ces enfans malheureux qui ont si longtemps déchiré le sein de leur mère, il ne faut pas croire pour cela que le recueil de Filleau soit inutile. Outre qu'on peut s'en servir dans les occasions où l'on voit encore s'élever quelques étincelles de ce feu, c'est qu'on y trouve, comme je l'ai dit, des recueils fort utiles pour établir la vérité contre les erreurs

(1) Natif de Poitiers. (Voyez le *Gallia Christ.*)

des protestans, pour connaître distinctement, et discuter méthodiquement ces mêmes erreurs. L'avantage que procurent les recueils de Filleau, est d'autant plus sensible, qu'il parle presque toujours en théologien positif, soit en citant l'Écriture, et des faits constatés par la tradition univoque de l'Église, soit en rapportant les passages des écrivains les plus célèbres, et dont l'autorité n'est pas contestée chez les P. R. La jurisprudence y est puisée dans les sources les plus pures du droit; on peut aussi regarder l'ouvrage comme une espèce d'histoire du protestantisme en France. Il y a des anecdotes intéressantes et bien prouvées, un grand nombre de faits qu'on chercherait inutilement dans nos historiens, depuis la naissance du calvinisme en France jusqu'en 1668. On y trouvera encore bien des réponses aux plaintes des prétendus réformés et beaucoup de découvertes sur les falsifications qu'ils ont faites dans le texte des ordonnances et édits, ou des fausses interprétations qu'ils ont prétendu leur donner. Quelque honorables que soient l'approbation et la délibération du clergé de France de 1661, elles me paraissent dans les termes de la vérité, et il y a même lieu d'être surpris que l'auteur n'ait eu que des louanges pour récompense d'un si grand travail. Le seul point où les protestans auraient peut-être à se plaindre du défaut d'exactitude de Filleau, est ce qu'il dit des mœurs de Calvin dans le paragraphe second de la quatrième décision, sur la seule autorité de Bolsec dans la vie de cet hérésiarque. Nos modernes les plus exacts, Maimbourg même, se sont bien gardés d'adopter tous les faits rapportés dans Bolsec, et il s'en faut beaucoup que ce qu'il dit de Calvin s'accorde avec ce qu'en a écrit Papire Masson dans sa vie insérée à la fin de ses éloges. Le style est négligé, l'auteur se contente d'être solide; mais ne peut-on pas sacrifier aux grâces, et joindre la solidité à l'agrément? La force, la gravité, les nerfs du discours sont-ils incompatibles avec la pureté des termes, l'élégance d'une diction nette et d'usage?

Le temps auquel Filleau a écrit n'est pas assez reculé, pour

faire passer dans ses livres des mots barbares (1) ou surannés. Le tour des phrases n'est pas plus exact ; tout y ressent la dureté du palais, ou l'impureté de la province. Mais ces défauts qui blessent une oreille délicate, n'ôtent point à l'auteur le mérite que l'assemblée du clergé lui donne, ni à l'ouvrage les avantages que nous lui trouvons d'après des juges si éclairés. Ils ne rebutent que des esprits superficiels. Le fâcheux, c'est qu'un auteur n'est pas exempt de leur censure. Démosthènes fut jugé par des poissonnières d'Athènes ; il ne tenait pas à lui de se les rendre plus favorables.

Filleau sut réunir avec applaudissement la pratique du barreau à la théorie de l'école. C'était mériter la qualité de jurisconsulte au sens le plus étendu ; connaître les lois et la coutume de son pays, être prêt de répondre aux difficultés, savoir diriger une action, tirer une partie de l'embarras d'une fausse procédure, ne l'y pas jeter, c'est ce que Cicéron appelle être jurisconsulte.

Il entreprit avec Joachim Thevenet, et Étienne Riffaut, avocats distingués du présidial de Poitiers, de rédiger les Mémoires de Jean Lelet sur la Coutume du Poitou ; ces Mémoires formaient des additions considérables au commentaire qu'il avait déjà publié. Le libraire entre les mains duquel ils étaient les donna à Filleau pour les revoir, et ce savant partagea ce travail avec ceux dont je viens de parler. L'ouvrage ne fut commun entre eux que jusqu'au deux cent seizième article ; Filleau acheva le reste, c'est-à-dire les deux tiers de l'ouvrage, qui passa ensuite entre les mains de Mathieu Braud (2), avocat au parlement de Paris, où il suivait le palais. Il était de famille d'imprimeur : il donna le tout dans la forme où il est à Jean-Baptiste Braud, son

(1) Tels que *bailler*, *miliace*, *parangon*, *donques*, *ains*, et une infinité d'autres.

(2) Mathieu Braud, fils d'Elie Braud, libraire de Poitiers, et de Marie Huet, mort à Paris sans alliance. Cette famille existe à Poitiers, où il y a encore deux libraires de ce nom.

parent, qui se chargea de l'impression ; l'ouvrage parut enfin en 1683, avec une dédicace de Mathieu Braud, éditeur, à M. de Mesmes (1), comte d'Avaut, président à mortier, sous ce titre :

*Observations sur la Coutume du comté et pays de Poitou, anciens ressorts, et enclaves d'icelui, avec les sommaires des articles et la table des titres, par M<sup>e</sup> Jean Lelet, avocat au parlement et au présidial de Poitiers, revus, corrigés et augmentés par M<sup>e</sup> Jean Filleau, écuyer, conseiller du roi, etc., M<sup>es</sup> Jaachim Thevenet et Étienne Riffaut, anciens avocats audit siège présidial, le tout recueilli sous eux, et mis en l'ordre qu'il est par M<sup>e</sup> Mathieu Braud, avocat au parlement de Paris, 2 volumes in-4<sup>o</sup>, le premier de 638 pag., le deuxième de 516, sans la table des sommaires.*

Le lecteur me saura peut-être gré que je remarque ici que M<sup>e</sup> Louis Coutineau (2), avocat au présidial de Poitiers, a joint à cet ouvrage une table alphabétique des matières, qui m'a paru parfaitement bien faite, et qui est d'une grande utilité pour l'usage. Rien de si fatigant que la composition de ces tables, et rien de si nécessaire. Le public ne saurait trop applaudir à ceux qui en veulent bien prendre la peine. Elle fut imprimée en 1710, à Poitiers, chez Jean Fleuriau et Jacques Faulcon. Nous parlerons de la Coutume de Poitou, dont il faut toujours considérer Jean Lelet comme l'auteur, dans l'article que nous lui donnerons.

Jean Filleau mourut dans le sein de sa famille, comblé d'honneurs et de marques de distinction, le 18 juillet 1682, âgé de près de 83 ans, laissant de Jeanne Moreau, sa femme,

(1) Jean-Jacques de Mesmes, le plus savant magistrat de son temps, mort en 1689, père du premier président Jean-Antoine de Mesmes, mort en 1723.

(2) Louis Coutineau, fils de Pierre, avocat à Poitiers, et père d'un autre Pierre, docteur en droit, lieutenant-particulier de Saint-Maixent, et aïeul d'un autre Pierre, sixième du nom, mort avocat à Poitiers, encore jeune. Cette famille originaire de Saint-Maixent, à laquelle elle a donné cinq maires consécutifs, depuis 1538 jusqu'en 1624, est très-bien alliée.

un fils nommé Henri , auquel il résigna son office en 1681. La charge d'avocat du roi est encore actuellement occupée par le fils de ce dernier (1). Sa patrie révère en sa personne le nom et le mérite de ses pères. Jean Filleau fut inhumé dans l'église des Carmes de Poitiers , où l'on voit son épitaphe gravée en lettres d'or sur une grande table de marbre noir. Elle contient un magnifique éloge du défunt ; je ne sais même si on n'a point excédé les justes bornes ; on en jugera ; la voici telle que je l'ai copiée sur le lieu :

## D. O. M.

*Siste, viator, et luge,  
 Illatam, Foro, Academicæ, Patriæ, Regno,  
 Unius hominis morte, cladem.  
 Is erat Johannes Filleau, dominus de la Boucheterie,  
 Eques (2) torquatus, comes consistorianus (3), regi à conciliis  
 Et regiarum in purpurâ Pictaviensium curiâ,  
 Causarum actor primarius;  
 In alimâ ejusdem civitatis Academicæ antecessorum Decanus,  
 Et utriusque juris doctor plus quam jubilæus:  
 Quem antistites, principesque, non Franci solum,  
 Sed etiam Itali (4).  
 Sais sæpè colloquiis, ob famam doctrinæ, frequentarunt.  
 Quem summi pontifices suis sæpè rescriptis, et elogiis,  
 Ob ingentia in ecclesiam merita, cohonestarunt,  
 Quem Anna Austriaca regis mater imprimis suscepit.  
 Et aliquid etiam amicitiaæ parte ob singularem pietatem  
 Dignata est.  
 Quem Ludovicis reges justus, et magnus  
 In magnis negotiis administrum,  
 Ob constantissimam fidem,  
 Elegerunt.  
 Illum veteres, et recentes sectarii  
 Continuum oppugnatorem,*

(1) François-René-Remy Filleau, qui a eu la bonté de m'envoyer un excellent Mémoire sur la vie de son aïeul, que j'ai presque copié entièrement ici.

(2) Chevalier de Saint-Michel.

(3) Conseiller d'état.

(4) M. l'archevêque d'Athènes.

*Fraus hæretica*  
*Fortissimum eversorem ,*  
*Larvata impietas æternum domitorem senserunt*  
*Illum boni omnes defensore promptissimum ,*  
*Religio assertorem imperterritum ,*  
*Templa propugnatores acerrimum*  
*Experta sunt.*  
*Illum ut linguam suam*  
*Forum ,*  
*Ut suum oraculum*  
*Academia ,*  
*Ut suos amores ,*  
*Pictavia ,*  
*Ut suam gloriam Francia semper admirata est.*  
*Ille exitiosas bellorum intestinorum faces ,*  
*Sape restinguendo ,*  
*Suis laboribus publicam quietem sanxit ,*  
*A principe delegatus pacificator.*  
*Illæ collapsæ ecclesiæ , reique publicæ leges ,*  
*Editis in lucem benè multis , et magnis voluminibus*  
*Restituit.*  
*Versatissimus in omnibus scientiis scriptor.*  
*Ille corruptam morum disciplinam*  
*Restauraturus ,*  
*Se dedit in exemplum quod omnes imitari deberent ,*  
*Veræ pietatis author.*  
*Mortuus est die xviii mensis Julii anni*  
*M. DC. LXXXII.*  
*Quo modo vixit , piè , et sanctè.*  
*Nec tam corporis morbo , quàm impetu animi*  
*Ad cælum anhelantis , quò ipsi viam*  
*Peraverat ,*  
*Suscepta ingenti fide , prolisique lacrymis*  
*Sacra tum unxio , tum Eucharistia*  
*Quò illum triumphantem invezit exaggeratus cumulus*  
*Meritorum , quibus beatam æternitatem sibi*  
*Multipli jure obstrinxerat.*  
*Vixit annis propemodum lxxxiij.*  
*Paucis illis quidem , si expendas res quas gessit ,*  
*Paucioribus , si desiderium patricæ*  
*Ad cujus felicitatem , uti natus erat ,*  
*Sic in ejus commodum se se continuo impendit.*  
*Semper utilis ,*  
*Sæpè necessarius*

*Hoc seu aliquale doloris levamen.  
 Seu cœternum amoris monimentum ,  
 Ponebant mœrentes conjux Johanna Morault.  
 Et filius Henricus Filleau successor  
 Jam dignitatum , spe virtutum  
 Die xxvii julii an. M. DC. LXXXII.*

(Extrait des Mémoires de M. Filleau , avocat du roi , de Poitiers , des ouvrages de l'auteur , et de mes recueils manuscrits.)

**FILLEAU DE LA CHAISE (JEAN)** (1693) , frère aîné de Filleau des Billettes et de Filleau de Saint-Martin , naquit à Poitiers vers l'an 1630 , de Nicolas Filleau , écuyer , sieur des Ageois , et d'une dame des meilleures maisons du Poitou. L'aïeul paternel de Nicolas Filleau avait quitté Orléans avec sa famille dans le temps que les calvinistes y étaient les plus forts , c'est-à-dire vers l'an 1562. Il se déroba à leur persécution , qu'il s'était attirée par son zèle pour la religion catholique , il abandonna tout ce qu'il avait de biens dans l'Orléanais. Nicolas , son petit-fils , s'étant établi à Poitiers , entra dans les affaires du roi (1) , et sut , dit-on , y faire les siennes sans s'écarter des devoirs d'une exacte probité. Ce point historique peut trouver des incrédules , mais j'ai pour garant M. de Fontenelle , qui avait apparemment de bons Mémoires. Il eut trois fils , dont nous parlerons , et deux filles qui entrèrent , par leurs mariages , dans les familles les plus distinguées de la Haute et Basse-Marche. Jean Filleau , dont il s'agit ici , vint à Paris avec ses frères , et s'attacha , comme eux , à l'illustre madame de Longueville et au duc de Roanès ; mais comme eux il s'attacha encore plus étroitement à la lecture et aux études les plus sérieuses. Il se fit connaître des personnes chargées de l'éducation de M. le Dauphin

(1) Il fut receveur du taillon et des consignations , suivant un mémoire de M. FILLEAU , avocat du roi de Poitiers , joint à celui qu'il m'a fait l'honneur de m'envoyer sur Jean Filleau , son aïeul , dont nous avons parlé.



(mort en 1711), et il s'en fit estimer. On peut dire par conséquent qu'il eut l'estime des plus grands hommes (1) qu'ait jamais eu la France. Tillemont avait fait, par l'ordre de la cour, un recueil très ample et très exact des pièces qui devaient former la vie de saint Louis; c'était un modèle qu'on voulait proposer au jeune prince. Saci, qui avait entrepris l'exécution du projet, étant mort en 1684, Jean Filleau en fut chargé. Il travailla sur les recueils de Tillemont, et mit sans doute à profit ce qu'avait fait Saci. Les travaux réunis de ces savans hommes produisirent l'excellent ouvrage qui a paru sous le titre qui suit : *Histoire de saint Louis*, divisée en quinze livres, deux volumes in-12, et in-4°, un volume, chez Jean-Baptiste Coignard, 1688. Le style de Filleau, dit P. le Long, est pur, mais il est faible et languissant. Malgré la faiblesse et la longueur que l'auteur cité reproche à l'historien de saint Louis, ce style parut si noble et si beau, que les plus grands connaisseurs, les dictateurs de la république des lettres de ce beau siècle, Bayle et Basnages de Beauval (2) annoncèrent le livre sous le nom de Saci. Le dernier en a fait un extrait où l'on reconnaît cet art, ce jugement, cette main de maître qui paraît dans son *Histoire des Savans*. Qu'il nous suffise de dire ici que saint Louis est peint avec les traits qui lui sont propres, en grand roi, mais en saint; en saint, mais en grand roi, en héros, dont la piété, toute humble, toute vive qu'elle fût, était toujours raisonnée, toujours dégagée des faiblesses incompatibles avec une politique saine et judicieuse. Louis paraît vertueux dant tout son jour. Sa piété éclairée lui fait distinguer les vrais intérêts du ciel d'avec ceux que les hommes voilent de ce nom sacré. L'ouvrage, qui commence à devenir rare, a cédé quelque temps au mauvais goût. Mais c'est le destin des meilleurs écrits. Aujourd'hui il est très recherché

(1) C'étaient le grand Bossuet, le savant Huet, l'illustre Montausier.

(2) BAYLE, *Républ. des lettres*, décembre 1688. — BASNAGE, *Histoire des ouvrages des savans*, mars 1688, article VII.

et préféré au plus grand nombre des modernes qui ont traité le même sujet. Outre l'histoire de saint Louis, M. l'abbé Goujet a prétendu que le *Discours sur les pensées de Pascal*, et un autre sur les *Livres de Moïse*, sont de Filleau, et non pas de Dubois, comme nous l'avons remarqué dans son article, il dit qu'il le tient d'un des amis de Filleau; l'uniformité de style peut aisément induire en erreur. Notre auteur mourut en 1693, avec une réputation de piété égale à ses talens.

(Voyez les *Éloges* des académiciens par M. DE FONTENELLE et les auteurs cités.)

FILLEAU DE SAINT MARTIN (1695 ou environ) frère de Filleau de la Chaise et de Filleau des Billettes, vécut avec eux, et suivit leurs traces. Il a tellement pris soin de cacher sa vie que tout ce que j'ai pu savoir de lui, c'est qu'il est l'auteur de la traduction du célèbre roman de Don Quichotte. Elle a paru sous ce titre : *Histoire de l'admirable Don Quichotte de la Manche*, traduite de l'Espagnol de Michel de Cervantes; à Paris, chez Barbin, 1677, in-12, 4 vol. Elle a été imprimée plusieurs fois avec des augmentations et avec la traduction d'Avellaneda, par feu M. le Sage, en deux volumes, etc. S'il n'eût pas eu une modestie extrême, il n'aurait pas fait au public un mystère de cet ouvrage. Il pouvait l'avouer avec honneur, puisque l'approbation générale qu'on a donnée à cette traduction ne s'est jamais démentie. La beauté, les grâces du style, l'ont fait quelque temps attribuer au célèbre Arnauld : mais quel que fût le mérite de cet écrivain, je doute qu'il eût pu répandre dans l'ouvrage cette délicatesse sage, judicieuse, mais pleine d'enjouement; cette naïveté, ce badinage léger qui brillent dans le Don Quichotte français. Ce docteur, toujours grand dans sa manière, toujours sublime dans ses desseins, était né pour le style périodique, fort et soutenu; mais je ne crois pas qu'il eût pu donner à *Sancho Pansa* les expressions familières et agréables dont ses dialogues sont ornés. Cette traduction est peut-être l'unique preuve qu'une copie peut figurer à côté de son original. Je

connais des gens qui , avec une parfaite intelligence de la langue Castillane, et de toutes ses beautés, m'ont assuré que le Don Quichotte français valait bien l'espagnol.

Pour un lecteur français, je ne doute pas que Filleau ne lui plaise plus que Cervantes.

**FILLEAU DES BILLETTES (GILLES)** (1720) ; frère de Jean, sieur de la Chaise, et du sieur de Saint-Martin, naquit à Poitiers en 1634. Il vint à Paris avec ses frères, et s'attacha aux mêmes protecteurs. C'était même façon de penser, mêmes inclinations, même amour de l'étude : à tous égards, on peut dire de ces trois frères : *His amor unus erat* (1). Le temps de M. des Billettes était partagé entre le travail et les exercices de piété. Une de ses journées, dit M. de Fontenelle dans son éloge, les représentait toutes. Il était très versé dans l'histoire, dans les généalogies des grandes maisons de l'Europe, et même dans la connaissance des livres, qui fait une science à part. Il avait dressé le catalogue d'une bibliothèque générale bien étendue, économmée et complète, pour qui n'eût voulu que bien savoir. Surtout il possédait le détail des arts, de ce prodigieux nombre d'industries singulières inconnues à tous ceux qui ne les exercent pas. Comme l'académie avait conçu le dessein d'en faire la description, elle choisit M. des Billettes pour être un de ses pensionnaires mécaniciens à son renouvellement en 1699. Les descriptions d'arts qu'il a faites paraissent avec un grand nombre d'autres dans le Recueil de l'Académie ; elles consistent dans celles qui suivent :

*Deux manières de Routes à épurer l'eau*, Mém. de l'Académie de l'année 1699, p. 184.

*Description d'une Porte d'Écluse qu'on a pratiquée dans l'entreprise de la nouvelle navigation de la Seine*, Mém., 1699, p. 63.

*Du Batteur d'Or*, Hist., 1707, p. 154.

*De préparer les Cuirs*, Hist., 1709, p. 112.

(1) VIRGILE, *Æneid.*, liv. IX, v. 182.

*Du Doreur de Livres*, Hist., 1706, p. 141; — Hist., 1707, p. 154.

*De faire des Épingles*, Hist., 1700, p. 159.

*Du Graveur en taille-doucs*, Hist., 1703, p. 135; — Hist., 1704, p. 123.

*De l'Imprimerie, etc.*, Hist., 1699, p. 118; — Hist., 1700, p. 159; — Hist., 1701, p. 141; — Hist., 1702, p. 136; — Hist., 1704, p. 123.

*De la Pompoterie*, Hist., 1706, p. 141.

*De faire la Poudre à canon*, Hist., 1705, p. 137.

*De faire le Sucre*, Hist., 1707, p. 154; — Hist., 1708, p. 142.

Aucun de ces ouvrages ne fut imprimé qu'après sa mort ; c'est une circonstance convenable à sa modestie. Un régime exact et même ses austérités lui valurent une santé assez égale. Il conserva jusqu'au bout l'usage de la raison, et le 10 août 1720, il prédit sa mort pour le 15 suivant, où elle arriva en effet. Il était âgé de quatre-vingt-six ans. Il se maria deux fois, et toutes les deux à des demoiselles de Poitou (1). Il n'en a point laissé d'enfans vivans. La candeur et la sincérité étaient ses qualités dominantes. Le bien public et l'amour de l'ordre, l'objet de sa passion. Il la portait à tel point, que M. de Fontenelle nous dit que, lorsqu'il passait sur les marches du Pont-Neuf, il en prenait les bouts qui étaient les moins usés, afin que le milieu, qui l'est toujours davantage, ne devint pas trop tôt un glacis. Personne ne soulageait plus adroitement les besoins d'autrui. Il disait que ceux dont on refusait le secours, avaient eu l'art de s'attirer ce refus, ou n'avaient pas eu l'art de le prévenir, et qu'ils étaient coupables d'être refusés.

(Voyez M. DE FONTENELLE, *Histoire de l'Académie des Sciences*, année 1699, et les *Éloges historiques des Académiciens morts depuis ce renouvellement* ; p. 573.)

(1) Sa dernière femme, appelée Rouatin, est morte près de Poitiers, en 1735 ou 1736.

FONTENETTES (Louis) (1) (1661), médecin agrégé à la Faculté de Médecine de Poitiers, naquit en 1612, dans la ville du Blanc, sur les confins du Berry et du Poitou, où son père était médecin. Il commença ses études de médecine à Paris, alla les continuer à Montpellier, où il reçut le bonnet de docteur, en 1631, âgé de dix-neuf ans. Il passa les premières années de son établissement au Blanc, et se transporta ensuite à Poitiers. Il s'y fit agréger à la Faculté de Médecine en 1636. D'après les instructions que j'ai reçues, il avait une mémoire prodigieuse. On m'assure qu'on l'a vu très souvent, au sortir du sermon, le répéter en entier mot à mot. Il se vantait de n'avoir jamais rien oublié de ce qu'il avait appris; il aimait passionnément la lecture, et ne se fixait pas à la science qu'il professait; la mythologie, la poésie, l'histoire, entraient dans le système général de ses études. Il mourut au mois d'octobre 1661, à l'âge de quarante-neuf ans, laissant un fils dont nous parlerons.

Les fruits connus de ses travaux littéraires, sont les ouvrages suivans :

1° *Hypocrate dépayé*, ou la version paraphrasée de ses aphorismes, en vers français, par M. L. D. F., docteur en médecine, imprimé à Paris, en 1654.

L'ouvrage est dédié au fameux Guy Patin. L'auteur qui l'a composé en vers burlesques, fait l'apologie de ce genre de poésie, qui avait inondé ou plutôt infecté la France. Il a l'art de rendre ses raisons plausibles, en disant que la beauté et la vérité d'une science consistent à être connues de tout le monde, et que plus on se rend intelligible, plus on a de vrai mérite. Il oppose la méthode familière de Guy Patin aux fatras des Arabes et au jargon des chimistes; on sait que Guy Patin détestait la chimie. Fontenettes le prend par ce faible, et traite la chimie d'art diabolique et de fausse monnaie du

(1) Louis de Fontenettes a eu un frère jésuite, prédicateur célèbre : sa mémoire est encore en vénération chez les jésuites de Poitiers, qui, pour le distinguer de quatre autres Fontenettes qui ont été dans la société, l'appellent le *Grand Fontenettes*. C'est tout ce que je sais de ce jésuite.

métier, et les chimistes d'empoisonneurs et de singes du diable, qui n'a inventé que des arts obscurs et pernicieux à l'homme. « La communication, dit l'auteur, est la perfection du bien. Dieu, qui est la source de tous les biens, nous a caché les choses inutiles ou dommageables, et a rendu les nécessaires fort communes. » *Quid aquis formosius? in publico tamen currunt.* Il passe à la justification du style qu'il a choisi, et prétend que le style agréable, les plaisanteries de Plaute et de Térence, et l'ironie de Socrate, lui doivent servir d'excuse, et que c'est être burlesque que d'être naïf et enjoué. C'est-à-dire, qu'il confond Ménandre, ou Platon avec Tabarin, le *molle atque facetum* de Virgile avec le grotesque et le ridicule de Dassoucy. Au reste, dit-il à Guy Patin, son patron, si l'ouvrage vous déplaît, jetez-le dans le feu. *Dona veneris, Thelesine, marito.* Employez-le à quelque plus vil usage.

La lettre est datée de Poitiers, le 20 octobre 1652.

La préface qui précède l'ouvrage, est la traduction de celle de Perse, *nec fonte labra prohi caballino*, ou plutôt une paraphrase burlesque, où l'auteur est plus supportable que dans tout le reste de son livre. Le lecteur en jugera par ces premiers vers :

De l'eau que fit sourdre Pégase,  
 Qui fut tant soit peu plus qu'un aze,  
 Je ne me suis point abreuvé :  
 Je ne crois point avoir rêvé  
 Sur cette montagne au chef double,  
 Pour avoir d'abord l'esprit trouble,  
 Et sur-le-champ faire des vers,  
 Autant de torts que de travers.  
 Que Messieurs de l'académie,  
 Qui font de l'or sans alchimie,  
 Les Corneille, les Scuderis,  
 Soient des neuf sœurs les favoris.  
 Comme de la blême Pirène,  
 Je ne m'en suis pas fort en peine....  
 Pour moi, qui suis Provincial,  
 Qui rime, et qui vis assez mal,

J'entends assez mal à mon aise ,  
 Cheminant plus à pied qu'en chaise ;  
 Je soumets mes faibles écrits  
 Au jugement des beaux esprits , etc.

C'est ainsi qu'il traduit le quatrième aphorisme de la première section : *Tenuis et exactæ diætæ et in longis affectionibus semper , et in acutis in quibus non convenit , periculosæ sunt ; et rursus victus ad extremam tenuitatem progressi , difficiles sunt et refectiones ad extremum progressæ periculosæ.*

Lorsque maux , soit aigus , soit longs ,  
 Affligent jusques aux talons ,  
 En faisant exacte diète ,  
 On met en danger sa barette ,  
 Et tant plus on est abstinant ,  
 Tant plus on est impertinent.  
 Qui trop en prend , se fait dommage ,  
 Le médiocre est le plus sage.

Il y a peu d'aphorismes mieux rendus que celui-là, et beaucoup de plus mal. Le plus grand mérite de l'auteur est d'avoir assez bien pénétré le sens de son original , auquel même sa version , telle qu'elle est , peut servir de commentaire. Au reste, on voit par les derniers vers que cette version n'a coûté que dix jours à Louis de Fontenettes.

Que si monsieur le révérend ,  
 Qui me tient pour un ignorant  
 En matière de médecine ,  
 Dépouille son humeur chagrine ,  
 Et considère ce discours ,  
 Comme un ouvrage de dix jours ,  
 Sans distraction de ma charge ,  
 Il croira ma tête plus large  
 Qu'il n'a fait jusqu'à présent.  
 Qui mêle l'utile au plaisant ,  
 A tous les points de la partie :  
 Voilà mon affaire assortie.

Quel que soit cet ouvrage, il fut honoré de l'approbation de François Carré, médecin, confrère de l'auteur, qui lui adressa une épigramme latine, et de celle d'un autre qui signifie H. G. C. P., qui pourrait bien être Charles Patin, fils de Guy, qui en fit une française. L'une et l'autre sont imprimées à la tête de l'ouvrage, où on peut les voir.

Le docteur Fontenettes, qui avait plus d'amour que de génie pour la poésie, a fait un autre ouvrage qui n'a jamais été imprimé : ce sont les huit premiers chapitres du Livre de Job, en stances de six vers alexandrins. On verra par les premières stances, que le public n'a rien perdu à être privé de cet ouvrage, dont on m'a envoyé une copie manuscrite.

Dans la terre de Hus qui borde l'Idumée,  
Un homme que sa haute et belle renommée  
Avait fait d'un chacun reconnaître pour roi,  
Fit voir tant de vertus dans le cours de sa vie,  
Que Satan en eut tant de dépit et d'envie,  
Qu'il fit tous ses efforts pour ébranler sa foi.

Dieu répandit sur lui des richesses immenses;  
Il avait des maisons, des troupeaux, des finances,  
D'enfans beaux et bien faits il était entouré.  
Mais bien loin que ce saint en eût l'âme plus vaine,  
Remerciant de Dieu la bonté souveraine,  
Il voulait qu'à lui seul l'honneur fut déferé;  
Il recevait chez lui les belles compagnies,  
Les honnêtes plaisirs, et tables bien garnies...

Je crois que le lecteur se contentera de l'échantillon sans en exiger davantage.

FONTENETTES (CHARLES) (1710), fils de Louis dont nous avons parlé, naquit au Blanc en Berry en 1637; il fit ses études de médecine et reçut le bonnet de docteur à Montpellier, se fit ensuite agréger à la faculté de Poitiers où il est mort avec la qualité de doyen en 1710. Ayant donné en 1675 son avis dans un procès d'impuissance intenté au nommé Lavau par sa femme, un mois après la célébration de son mariage,



il estima que le malheureux Lavau avait tous les défauts requis pour canoniser la demande formée contre lui, c'est-à-dire qu'il était absolument impuissant. Le défenseur de Lavau, ou Lavau lui-même, pour affaiblir l'autorité qu'ont de pareils avis dans les tribunaux, s'emporta sans ménagement contre le docteur Fontenettes; la déclamation fut outrée; apparemment elle consistait à décrier sa capacité. Notre médecin, qui aurait dû charitablement pardonner ces emportemens à un individu auquel son avis ôtait une qualité aussi essentielle que celle dont il s'agissait au procès, s'emporta à son tour et soutint son opinion par deux réponses au *factum*, où il entassait, pour ainsi dire, opprobres sur opprobres contre Lavau, en entassant preuves sur preuves de l'impuissance dont on l'accusait (1). Les deux réponses qu'on peut regarder comme un savant et curieux traité sur cette matière, furent imprimées à Poitiers en 1675 et contiennent 94 pages. Si l'arrêt du parlement, qui déclara Lavau impuissant et le mariage nul, fit triompher la femme, il fit aussi triompher le médecin dont l'honneur dans cette affaire était, pour ainsi parler, partie intervenante.

FONTENETTES (CHARLES) (1753), fils de Charles et petit-fils de Louis, est né à Poitiers où il est dans le temps que j'écris ceci (en 1752) doyen des docteurs de la Faculté de Médecine. Sa probité et son désintéressement ne sont pas moins estimés que sa longue expérience. Tout ce que j'ai pu trouver de lui est une *Dissertation sur une fille de Grenoble qui, depuis quatre ans, ne boit ni ne mange*, imprimée à Poitiers au mois de

(1) Ce procédé me rappelle celui de l'impitoyable Énée qui sacrifie Turnus à son ressentiment. L'honneur du médecin offensé fit sur son cœur ce que le souvenir de Pallas fit sur celui d'Énée.

. . . . . Pallas te hoc vulnere, Pallas  
Immolat. . . . .  
Hoc dicens, ferru adverso sub pectore condit  
Fervidus. Ast illi solvantur frigore membra.

(VIRG. *Æn.*, lib. XII, v. 948 et seqq.)

février 1737, in-4°, 7 pages. Avant d'entrer en matière, M. Fontenettes donne la copie d'une lettre écrite par le sieur Devoise, curé de *Sessinet*, paroisse éloignée d'un quart de lieue de Grenoble au P. Chavany, jacobin, professeur en théologie à Poitiers. Dans cette lettre, le curé de *Sessinet* marque au père Chavany : « Que cette abstinence extraordinaire, dont toute la ville de Grenoble était témoin, était la suite d'une maladie violente dont cette fille avait été attaquée. Elle fut quelque temps sans parler, dit le curé de Sessinet, et on la crut morte, elle se remit pourtant et reprit peu à peu à manger. Mais étant retombée, la récidive fut suivie de l'abstinence entière dont il s'agit, abstinence telle qu'il n'eût pas été possible de lui faire avaler une goutte d'eau. Son haleine, suivant la même lettre, ne sa-  
 lissait pas la glace d'un miroir, et son linge était aussi blanc quinze jours après qu'elle s'en était servie que le premier jour, preuve qu'il n'y avait aucune transpiration chez elle. » Après la copie de cette lettre, M. Fontenettes fait voir que quelque extraordinaire que fût une pareille abstinence, il y en avait eu plusieurs exemples. Il cite la fille de *Confolens* dont a parlé le docteur Citoys et renvoie son lecteur, pour les autres exemples, au livre troisième de la pratique de Sennert, partie première, section deuxième, chapitre deuxième. Il passe ensuite au besoin de la nourriture, commun à tous les animaux dans l'état naturel (1) ; et dans

(1) Ils ressembleraient aussi beaucoup à ceux de M. Dodart sur la prétendue abstinence de *Catherine Charpy*, fille de Troyes, dont il est parlé dans le troisième volume des nouveaux Mémoires d'Histoire, de Critique et de Littérature de M. l'abbé d'Artigny, pag. 169 et suiv. Qu'on ait le secret d'empêcher la transpiration sensible, et ces abstinences cesseront d'être miraculeuses, disent les sieurs *Réboulet et la Brupe*, auteurs de la *Relation Historique du Voyage suisse*, imprimée à la Haye en 1686, pag. 101, après avoir rapporté une abstinence de sept ans d'une fille nommée *Apollonie Schreier*, née dans un petit village du canton de Berne, l'an 1583. Cette fille fut sans manger depuis 1601 jusqu'en 1608, après lequel temps elle mangea et vécut jusqu'à l'âge de 70 ans : histoire attestée, disent nos

ses principes, l'extinction ou la mort de l'animal est certaine, lorsqu'il n'y a plus de proportion entre la dissipation des fluides qui servent à l'action et aux fonctions convenables à chaque partie solide, et la réparation de ce qui est dissipé par la nourriture. Mais comme la mort n'arrive pas à l'instant même de la plus grande disproportion qu'on puisse imaginer, ou du défaut absolu de réparation, il en conclut qu'on pourrait vivre longtemps, supposé que la dissipation cessât aussi absolument que le remplacement que fournit la nourriture.

De là il conclut, 1<sup>o</sup> : Que s'il ne se faisait dans l'homme aucune dissipation, il n'aurait besoin d'aucune nourriture pour vivre.

2<sup>o</sup> Que la nourriture en général, et la nutrition particulière des parties solides et fluides ne sont pas essentiellement nécessaires à la vie ; mais d'une nécessité conséquente à la dissipation seulement, ce qui n'est qu'une seule et même conséquence avec la première.

Il applique ces principes, qui sont ceux de *Fortunus Licetus*, à la fille de Grenoble, et dit que ne se faisant plus de dissipation, elle n'a plus eu besoin de nourriture pour vivre.

Il s'objecte la continuation des mouvemens volontaires et involontaires ou naturels de cette fille, qui supposent une dissipation des esprits, agens naturels des organes.

Il répond à cette difficulté par la comparaison d'un horloge d'eau, où la liqueur circulant sans *dissipation sensible*, entretient le mouvement pendant plusieurs années. Je ne sais si l'on doit se contenter de cette comparaison : d'ailleurs, dit-il, l'air qui environne l'animal peut réparer la dissipation objectée en s'insinuant par les pores cutanés absorbans dont parle M. *Vioussens*. Voilà à peu près où se réduit toute la dissertation de M. de Fontenettes, qui n'a pensé qu'à être solide et a peut-être trop négligé les grâces de l'expression et l'ornement.

voyageurs, par leurs excellences de Berne, par le docteur *Lentulus* qui en a écrit l'histoire, dédiée au roi d'Angleterre, et par le célèbre médecin *Fabricius* qui en a donné quelques autres exemples.

(Voyez le *Journal des Savans* du temps ; on y trouve un long extrait de l'ouvrage de M. de Fontenettes.)

FORTUNATUS (VENANTIUS-HONORIUS-CLEMENTIANUS) (599), évêque de Poitiers, a infiniment illustré cette ville par sa sainteté et ses ouvrages, dont les savans ont toujours fait beaucoup d'estime. Le jésuite Brouverus qui a écrit sa vie, dit qu'il prit le nom de *Venantius*, en mémoire d'un *Venantius* de Bourges, que la réputation de sainteté et les miracles de saint Martin attirèrent à Tours, où il vécut et devint lui-même un modèle que Fortunat se proposa d'imiter. Il se donna celui de *Fortunatus* à cause de Fortunat, martyr de l'église d'Aquilée, qui travailla à la conversion de notre illustre écrivain. Brouverus croit que les noms de *Clémentianus* *Honorius* sont des noms de famille. Il était originaire d'un lieu que Paul Diacre appelle Duplavene, près de Servalle, dans la Marche Trévisane, et naquit vers l'an 530. Il fut élevé à Ravenne, où Théodoric, roi des Goths, établit sa résidence après la défaite d'Odouacre et celle des Hérules. Il fit, comme il le dit lui-même, peu de progrès dans les sciences, et ce ne fut qu'après sa retraite dans les Gaules qu'il s'appliqua sérieusement à l'étude. S'il quitta sa patrie, il y fut réduit par les circonstances des temps, par son attachement à la religion catholique que les barbares voulaient anéantir et par les ravages de l'Italie :

*Tristis erro nimis, patriis vagus exul ab oris.*

FORTUNAT, *lib. VI*, poème X.

Sa dévotion pour saint Martin y contribua beaucoup aussi. Il voulut visiter le tombeau d'un saint dont l'intercession lui avait rendu l'usage de la vue qu'il craignait de perdre. Il rapporte ce miracle, arrivé à Ravenne, dans son poème de la vie de saint Martin, *lib. IV*, vers la fin. Il sortit d'Italie quelque temps avant l'invasion des Lombards, qui s'en emparèrent sous la conduite d'Alboin vers l'an 568. On peut donc fixer la retraite de Fortunat en France à l'an 566. En

effet, il est aisé de prouver qu'il vint en France au commencement du règne de Sigebert, ou sous la fin du règne de Clotaire, son père. La protection et l'estime de Radégonde le fixèrent à Poitiers. Cette princesse qui connut ses talens l'employa dans ses plus importantes affaires, et il fit différens voyages auprès des princes et des grands pour le succès des négociations dont il fut chargé.

Il était né poète; il s'appliqua à des études plus sérieuses, mais cependant il écrivait de temps en temps en vers à ses amis qui l'en priaient, ou sur des circonstances qui réveillaient le penchant qu'il avait pour la poésie. On sacrifie, malgré qu'on en ait, à son génie. Nous avons ses poésies latines en onze livres, un poème sur la vie et les miracles de saint Martin en quatre livres, et quelques autres ouvrages, joints au corps de ses poésies sous le titre de *Supplément*. Elles ont été données au public plusieurs fois; mais la meilleure édition est celle de 1603, in-4°, du P. Brouverus, jésuite qui y a ajouté de fort bonnes notes.

La difficulté qu'on trouve à fixer le temps de son épiscopat à Poitiers, a fait prendre à quelques savans le parti de le révoquer en doute: mais il y a des preuves certaines de cet épiscopat. Paul Diacre et Aimoin nous l'assurent. La religieuse Bandonvie, qui vivait de son temps, joint son témoignage au leur. Il a toujours été regardé comme saint, et sa fête est célébrée dans le diocèse de Poitiers le 14 décembre. Brouverus finit la vie de Fortunat par l'épithaphe que lui fit Paul Diacre à la prière d'Aper, abbé de Saint-Hilaire.

Fortunat y est considéré non seulement comme un écrivain respectable, mais comme un saint dont l'auteur de l'épithaphe implore l'intercession. Le lecteur sera peut-être bien aise de la trouver ici.

*Ingenio clarus, sensu celer, ore suavis,  
Cujus dulce melos pagina multa canit;  
Fortunatus apex vatum, venerabilis actu,  
Ausoniâ genitus, hâc tumulatur humo.  
Hujus ab ore sacro sanctorum gesta piorum*

*Discimus , hæc monstrant carpere lucis iter.  
 Felix quæ tantis decoraris , Gallia , gemmis ,  
 Lumine de quarum nox tibi tetra fugit !  
 Hos modico prompsi plebeo carmine verus ,  
 Ne tuus in populis , sancte , lateret honor.  
 Redde vicem misero , ne iudice spernar ab æquo ,  
 Et (1) nimis meritis posce , beate , precor.*

L'opinion la plus commune est qu'il fut le successeur de *Platon* , évêque de Poitiers , qui avait pris la place de *Marovée* qui vivait encore en 592. L'évêque *Platon* est mort l'an 599 ou environ , et *Fortunat* ne parvint à l'épiscopat que sur la fin de ses jours , et n'en jouit que très peu de temps. Il fut inhumé dans l'église de Saint-Hilaire de Poitiers : vers le chevet de l'église , j'ai vu les restes de son tombeau.

Il a écrit plusieurs ouvrages en prose, outre ceux qui se trouvent dans l'édition de *Brouverus* : on a de ce saint écrivain la Vie de saint *Amand* ; celle de saint *Germain* , évêque de Paris ; celle de saint *Hilaire* , évêque de Poitiers ; celle de saint *Marcel* , évêque de Paris ; celle de saint *Maurille* , évêque d'Angers ; de saint *Médard* , évêque de Noyon ; de saint *Paterne* , poitevin , évêque d'Avranches ; de saint *Remy* , archevêque de Rheims , et celle de sainte *Radégonde*. L'exposition de la foi catholique du symbole de saint *Athanase*, *Quicumque*, etc.

Il ne faut pas chercher la pureté de la langue latine , ni même l'exactitude de la quantité et de la versification dans les poésies de *Fortunat* , son siècle n'était pas compatible avec ces talens qui y étaient presque inconnus : mais on trouve dans tous ses ouvrages beaucoup de génie , une grande facilité , de l'invention , des expressions vives , et je ne sais quelles grâces que des auteurs plus réguliers et plus polis n'ont pas. Sa prose est bien inférieure à ses vers , où il parait en général beaucoup d'esprit , des images variées et agréables. *Fortunat* y parle le langage du cœur et du sentiment , avec une naïveté et une force dignes de notre siècle. La piété les règle

(1) C'est-à-dire *magnis* , *ingentibus* , expression tirée de l'Écriture.

partout. Il est inutile de faire valoir ses écrits à ceux qui aiment la vérité de l'histoire de son siècle ; tous ceux qui les connaissent savent qu'on y fait des découvertes importantes pour les règnes sous lesquels il a vécu , soit pour les mœurs et les coutumes de son temps. Quand je parle de l'histoire de son temps , j'y comprends l'histoire ecclésiastique et l'histoire profane. Comme il est beaucoup plus connu qu'il n'est lu , je donnerai quelques-uns de ses vers qui ne déplairont peut-être pas. Ils donneront une idée de sa poésie.

## FALSUS MARTYR.

*Fortè (1) colebatur dum quis pro martyre latro ,  
Martini adventu se probat esse reum.  
Virtutis merito fidei radiante corusco ,  
Nec tacet extincti , nec latet umbra rei.*

FORTUNAT, lib. X, poème IX.

## DE ITINERE SUO.

*Passim stricta riget glacies concreta pruinis ,  
Nec levat afflicta flexilis herba comas.  
Terra jacet crustata gelu sub cortice duro ,  
Mollis et arborea nix tegit alta comas :  
Profusa cristatum struxerunt flumina murum ,  
Et densata gravem vestiit unda cutem.  
Mole sua frænantur aque , se lympa ligavit ,  
Obilce sub proprio vix sibi fecit iter.  
Fluminibus mediis nata est crystallina ripa ,  
Nec capimus subter , nec superatur iter.  
Asperius tumuit glacies aquilone fremente ,  
Cui dabit illa viam , que sibi pugnat aqua ?*

On ne saurait disconvenir de la force , de la fécondité et de l'agrément de l'expression.

Il commence ainsi le poème XII du septième livre :

*Tempora lapsa volant , fugitivis fallimur horis ,  
Ducit et in sentum lubrica vita viros.*

(1) Voyez SÉVERE SULPICE dans la Vie de saint Martin.

*Fine trahit celeri sine fine volubilis axis ,  
Nec retinet rapidas ad sua fræna rotas.*

Cela approche bien de ces vers d'Ovide :

*Tempora labuntur tacitisque senescimus annis ,  
Et currunt , fræno non remorante , dies.*

C'est ainsi qu'il parle d'un cuisinier dont il avait à se plaindre :

*Corde niger , fumo pastus , fuligine tinctus ,  
Et cujus facies cacabus (1) alter adest.  
Cui sua sordentem pinxerunt arma colorem ,  
Frizuræ (2) , cucumæ (3) , scafa (4) , patella (5) , tripes (6).  
Indignus versu , potius carbone notetur ,  
Et piceum referat turpis imago virum.*

LE MÊME, lib. VI, poème X.

Tout cela est poétique , et on ne saurait se prendre qu'à la barbarie du siècle des défauts qui s'y trouvent. Tout le monde sait que Fortunat est l'auteur de l'hymne que l'Église chante encore aujourd'hui , *Vexilla regis prodeunt* : on la trouve page 55 de l'édition de 1603. Elle fut composée par Fortunat à l'occasion du bois de la vraie croix apporté de Constantinople, à la prière et aux sollicitations de sainte Radégonde , qui l'avait demandé à l'empereur Justin II.

(Voyez LEYSERUS , *Histoire des poètes du moyen-âge* et la *Bibliothèque* de J. ALBERT FABRICIUS , liv. VI , pag. 537 et suiv. ; — sur tous ces ouvrages dom RIVET , *Histoire littéraire de la France*, tom. III, page 464 et suiv. , sixième siècle, et l'édition in-4° des *poésies de Fortunat* , par BROUVERUS. Cet éditeur lui attribue mal à propos l'hymne *Pange lingua*.)

(1) Un chaudron.

(2) Un gril.

(3) Un poëlon

(4) Un pot.

(5) Une casserole.

(6) Un trépied.



FOUILLOUX (JACQUES DU) (1574), seigneur de ce lieu, situé dans le territoire connu sous le nom de Gâtine, en Poitou, aux environs de Parthenay, naquit dans la terre de son nom, d'une famille noble, sous le règne de Henri II. Il eut une éducation conforme à sa naissance, la chasse et la poésie firent presque toute son occupation. C'est le sens qu'il faut donner aux paroles de Brantôme, lorsqu'en parlant de l'art militaire de Machiavel qui n'avait jamais été à la guerre, il dit que le projet de Machiavel était aussi ridicule *que si un philosophe allait écrire un livre de chasse, comme a fait le Fouilloux*; sens obscur, mais qui est le seul qu'on puisse raisonnablement donner à cette réflexion, qui n'a d'autre défaut que celui d'être mal exprimée. Mais ce défaut est fort ordinaire à cet écrivain, qui ne se pique de rien moins que d'exactitude dans l'expression, et le tour de phrase. Du Fouilloux s'appliqua à réduire en préceptes les connaissances qu'il avait acquises dans la pratique de la chasse. Il composa son livre de la Vénérerie, dont le sujet est la chasse du cerf, du sanglier, du lièvre et des renards. Il y joint plusieurs *recettes* ou remèdes pour guérir les chiens des maladies auxquelles ils sont sujets; le livre est divisé en 63 chapitres, et fut dédié au roi Charles IX. Il dut être fort bien reçu de ce monarque, le chasseur le plus intelligent de son royaume, et qui a lui-même écrit en maître sur cette matière.

L'ouvrage de Jacques du Fouilloux fut imprimé à Poitiers, par les Marnef et les frères Boucher, en 1562, et depuis à Paris, chez Galiot-du-Pré, en 1573. Il en a paru une troisième édition in-4°, avec figures, à Paris en 1624, avec quelques augmentations. L'auteur joignit à son *Traité de la Chasse*, un petit poème en vers français, intitulé: *L'Adolescence de Jacques du Fouilloux, écuyer, seigneur dudit lieu*. Ce poème ne fait pas grand honneur à sa muse; c'est une pièce d'un assortissement bizarre sans mérite, ni du côté de l'invention, ni du côté de l'expression. Le sujet est des plus simples. Du Fouilloux dit qu'étant échappé à ses maîtres à

l'âge de vingt ans , il alla dans les forêts où il rencontra une bergère , qui lui accorda le *don d'Amoureuse Mercy*. Nous allons donner une analyse et quelques vers de ce poème pour mettre le lecteur en état de juger par lui-même du mérite de du Fouilloux du côté de la poésie ; les vers nous apprendront aussi quelque chose de sa vie.

Pendant le temps que le noble François  
Faisoit ployer la France sous ses lois,  
Tendre orphelin , sortant de la tétine ,  
Transporté sus dehors de ma Gatine ;  
Dans un pays de bois et de rochers ,  
Lieu bien hanté de cerfs et de sangliers.

En servitude en ce lieu fus longtemps ,  
Et à Linieres où ne perdis mon temps....  
Car volontiers notre (1) généalogie  
Les filles aime , armes et venerie....  
Quand j'eus vingt ans , il me prit une envie ,  
M'émanciper , vivre à ma fantaisie.

Il parle ensuite de la chasse du cerf qu'il poursuivait ; il exprime quelques termes de chasse qu'il inscrit dans son poème , sans égard à la mesure , ni même à la rime. Après sa chasse , il dit qu'il trouva plusieurs bergères ; une d'elles fixe ses regards , il en fait le portrait par opposition avec les dames de cour. Ce portrait contient 70 vers , et l'on peut dire qu'il n'embellit point la nature ; sa bergère ressemble précisément aux nôtres , et notre Céladon n'en fait point une Astrée.

Point ne portoit gants de chamois , mitaines ,  
Ains en tout temps à découvert ses veines.  
Ne portoit point caleçons , ni patins ,  
L'égail (2) lavoit ses pieds tous les matins.  
Point ne trompoit le monde en ses cheveux ,  
Mais les siens vrais lui tomboient sur les yeux.

(1) Famille.

(2) La rosée avant que le soleil ait paru.

Il imagine quelque chose de bien neuf, pour se réunir à sa bergère ; il était caché derrière un buisson.

Ma robe, *dit-il*, étoit de bonne peau de loups,  
Qui me venoit assez mal à propous.

En effet, les chiens de la bergère le prirent pour un vrai loup, et il eût fort mal passé son temps, si les cris qu'il fit à *pleine tête* n'eussent fait venir la bergère à son secours : elle en eut pitié. Elle s'en explique. L'auteur qui n'a point voulu s'éloigner du naturel, la fait parler en Poitevin : c'était sa langue.

(4) Parlant à moi d'un cœur doux et humain,  
En me disant : Y seu priqueu marrie,  
De voutre ennu, et grande fâcherie,  
Igles vous ant pardingue, fa gran mau,  
Que fussiant morts les chins qui sont ytau.  
Sa vous plaset de venir chez mon pere,  
Igl vé donroit do vin à bonne chere.

Pour finir un extrait dont la longueur pourrait fatiguer, je passerai les dialogues de nos amans bien antipodes à ceux des bergères du Lignon, et les airs qu'on trouve notés dans ce poème singulier. Le premier est le chant des bergères qui appellent leurs brebis, le second, l'air qu'elles chantent quand elles *huchent* (appellent) leurs compagnes, le troisième est le chant qui sert de réponse. Je finis en disant que le galant termine l'aventure entre des genêts, où le poète ne démentant point le ton de vérité qu'il a adopté, dit :

(1) En me disant je suis bien marrie,  
De votre ennui, et grande fâcherie.  
Ils vous ont pardi fait grand mal,  
Que fussent morts les chiens qui sont tels,  
(si mauvais)  
S'il vous plaisoit de venir chez mon pere,  
Il vous donneroit du vin avec bonne mine,  
(de bon cœur).

Lors me trouvant si très près de la belle,  
Faveur d'amour me va jeter sur elle...

## G

GAITTE (1) (JACQUES) (1689), docteur de la Faculté de Paris et chanoine de Luçon, publia, en 1688, un *Traité de l'usure* sous ce titre : *Tractatus de Usurâ et Fœnore, item de Usurariâ trium contractuum pravitate*; Paris, in-4°, chez Arnoult Seneuze. L'auteur a divisé l'ouvrage en deux parties. Dans la première, il attaque *du Moulin, Saumaise*, et ceux qui ont adopté leurs principes en matière de prêt. Il fait voir dans cette partie que l'intérêt qu'on tire d'une somme d'argent prêtée à un marchand, pour être employée dans son commerce, est un intérêt *usuraire et illicite*. Il tire ses preuves : 1° de l'Écriture dont les passages rapprochés sont expliqués les uns par les autres ; 2° des Conciles, depuis celui d'Elvire de l'an 305 jusqu'à celui de Narbonne de l'année 1609. La troisième classe de ses preuves est fondée sur les décrets et les bulles des souverains pontifes. Il finit par des autorités tirées des écrits des Saints Pères. Les preuves, qu'on appelle de raison, parce qu'elles sont fondées sur des principes établis par le raisonnement, suivent les preuves *positives*. Il passe de là aux objections de *du Moulin* et des autres célèbres jurisconsultes qui ont, selon lui, sacrifié la religion à la politique, et y répond en jurisconsulte guidé par la théologie. Il emploie la seconde partie du *Traité* à combattre l'usage des *trois Contrats*. Pour faire entendre ce que c'est que cet usage, il l'explique en disant : « Que par le premier de ces trois contrats, les deux contractans s'obligent réciproquement à contribuer également au commerce ou de leur argent ou de leur industrie. Par le

(1) On prétend dans le *Supplément de Moréry* qu'il faut écrire *Galette* ; mais c'est une erreur réfutée par les auteurs du *Journal des Savans*, qui écrivent *Gaitte*, et par un *Mémoire* que j'ai reçu de Luçon.

« second, l'un des deux contractans stipule avec son associé  
« ou avec un étranger, lequel s'oblige de lui assurer le sort  
« principal qu'il a mis dans le commerce, et lui promet  
« pour cela une somme dont on convient dans ce second  
« acte. Par le troisième, le même contractant cède pour une  
« certaine somme le gain qui lui reviendra du commerce. »  
Ces trois contrats, suivant l'auteur, sont usuraires, lorsqu'ils sont passés en même temps. Cela lui donne occasion d'examiner la nature des différens contrats de commerce et de société, et de distinguer ceux qui sont usuraires dans ses principes d'avec ceux qui sont exempts du vice de l'usure et licites. La matière y est savamment discutée, et l'auteur s'est attaché à répondre aux difficultés les plus importantes et aux raisonnemens dont se sont servis Charles du Moulin, Claude Saumaise, Hugues Grotius, et les autres savans de toutes les communions qui ont prétendu accréditer leur système à la faveur des raisons de politique et de commerce qui deviennent des lois supérieures, selon eux, aux scrupules des théologiens. Le dernier siècle a produit un grand nombre d'écrits sur cette matière; notre auteur doit tenir un rang distingué parmi les théologiens catholiques. Son ouvrage, avant de paraître à Paris, avait déjà été imprimé à Lyon, mais rempli de fautes et bien moins parfait que l'édition de Paris de 1688, dont nous parlons.

(Voyez le *Journal des Savans* du 31 janvier 1689.)

GARNIER (RENÉ) (1499 ou environ), natif de Luçon, le plus savant homme de son temps, suivant l'auteur des *Additions aux Écrivains ecclésiastiques* de Trithème, se fit beaucoup de réputation dans la profession du droit civil. Il réunissait tous les talens d'un professeur. Son esprit était vif, son geste agréable, sa voix sonore. Personne ne se tirait avec plus d'adresse de l'embarras où jette quelquefois la contradiction réelle ou apparente des textes du droit. Il illustra, ajoute l'auteur que j'ai cité, le Poitou, sa patrie, et toute la France. Il va jusqu'à lui donner les noms de Solon et de Lycurgue. Il ne cite cependant aucun de ses ouvrages, soit que Garnier

n'ait point écrit , soit que le bibliographe ne connût pas ses ouvrages : Il n'y a pas de doute que ce soit dans l'Université de Poitiers qu'il ait enseigné le droit ; et suivant les apparences , il vivait à la fin du quinzième siècle , ou au commencement du seizième.

(Voyez TRITHÈME , édition de 1546 , page 417.)

GAUTHIER DE BRUGES (1306) , évêque de Poitiers , était Flamand d'origine , natif de Bruges ou des environs , ce qui lui fit donner le surnom de Bruges. Il consacra dès sa jeunesse sa vie à la piété , et prit l'habit des religieux franciscains , qu'on appelait *Frères mineurs*. Il se distingua dans son ordre par la régularité de ses mœurs et sa doctrine , et devint ministre de la province de Touraine sous le pontificat de Nicolas III , qui se connaissait en hommes et ne donnait les dignités qu'au mérite. Ce pape n'ayant siégé que trois ans , il faut référer la dignité qu'obtint Gauthier dans son ordre à l'année 1278. Gauthier , bien loin de démentir l'opinion avantageuse qu'on avait eu de lui , l'augmenta au point qu'il fut élevé à l'évêché de Poitiers. Il soutint l'éclat de cette haute dignité. Il publia en 1280 des réglemens pour la conduite de son église , auxquels il en ajouta d'autres deux ans après. Il la possédait en 1294 , lorsque Gilles de Rome , archevêque de Bourges , de la célèbre maison de Colonne , qui se prétendait primate d'Aquitaine , fondé sur un décret du pape Grégoire IX , ordonna à Gauthier , évêque de Poitiers ; de faire en son nom défense à Bertrand de Goût , archevêque de Bordeaux , qui prétendait prendre la même qualité de primate d'Aquitaine , de se qualifier tel à l'avenir , et qu'en cas de refus et d'obstination dans ce refus , il prit contre lui les dernières voies que l'Eglise emploie. Gauthier , quoique suffragant de l'archevêque de Bordeaux , ne laissa pas d'obéir exactement aux ordres de l'archevêque de Bourges. Cette conduite ne put qu'irriter contre lui l'archevêque de Bordeaux. Ce dernier ayant été élevé au souverain pontificat sous le nom de Clément V , en 1305 , voulut venger son église et soi-même de l'injure qu'il prétendait avoir reçue , déposa l'évêque de Poitiers

de l'épiscopat et l'obligea de se retirer dans le monastère des Cordeliers de cette ville. Il déclara en même temps par une bulle expresse l'église de Bordeaux exempte de la juridiction de celle de Bourges. Cette bulle fut donnée à Lyon la première année de son pontificat, le 6 des calendes de décembre, c'est-à-dire le 26 novembre. Gauthier ne se rendit pas, et regardant sa déposition comme injuste et sans fondement raisonnable, il en appela à un juge supérieur, à Dieu ou au futur concile. Il fit plus, il ordonna en mourant qu'on l'inhumât avec son acte d'appel à la main. Sa volonté fut exécutée, et notre prélat fut enterré avec son appel dans l'église des Cordeliers de Poitiers. On date sa mort du 21 janvier 1306.

Le P. La Mainferme, d'où j'ai tiré presque tout ce que je viens de dire de Gauthier de Bruges, section seconde du chap. V, page 56 et suivantes du *Clypeus fontebraldensis*, ajoute un fait miraculeux justifié par un ancien procès-verbal ou attestation d'un chanoine de Sainte-Croix de Loudun : la pièce est assez singulière pour trouver ici sa place. Elle est conçue en ces termes : *Universis præsentes litteras inspecturis salutem. Noveritis quòd in præsentià venerabilis et discreti viri Domini Raymondi Archipresbyteri de Loduno, ego Joannes Amandi Presbyter Canonicus sæcularis Ecclesiæ Sanctæ Crucis de Loduno, Diœcesis Pictaviensis, fateor, et in veritate recognosco me audivissimè à quodam Scutifero bonæ memoriæ Clementis Papæ V, quod ipse vidit et præsens fuit quando is Dominus Papa Clemens intempestivæ noctis silentio, seu de nocte, fecit aperire tumulum fratris Gualteri quondam Episcopi Pictavensis, pro eo quod audiverat dici, quòd is frater Gualterus appellaverat ab eodem, et quod habebat appellationem in manu quam petierat ibi poni post mortem, tempore quo vivebat ; et quod vidit is Scutifer, et præsens fuit cum de mandato dicti Domini Papæ Clementis V. Archidiaconus descendit in prædictum tumulum sic apertum, et invenit appellationem in manu dicti fratris Gualteri, sed etiam non potuit eripere, nec habere de manu tenentis eam, donec de mandato prædicti Domni Papæ is Archidiaconus prædicto fratri Gualtero, eam sibi reddere sub asseverationis certitudine repro-*

*misit. Quo facto manum laxavit dictus Gualterus, et eam accepit Archidiaconus, et tradidit Domino Papæ; et cum vellet exire idem Archidiaconus tumultu ante dicto, non potuit, asserens se detentum, nec potuit donec appellationem sibi redderet, et in manu posuit, ut promisit. Quod appellationis restituit, ut promiserat, de tumultu facilis, et leviter exivit. Hæc in verbo Sacerdotis me assero à Scutifero audivisse asserente mihi per juramentum suum præmissa omnia esse vera. Datum anno M. CCC. XXXIX.*

Depuis ce temps, ajoute l'auteur, Clément V eut une grande vénération pour l'évêque Gauthier et lui fit élever un magnifique tombeau dans l'église des Cordeliers de Poitiers. Ce tombeau existait encore du temps de Bouchet, auteur des Annales d'Aquitaine, qui en parle comme d'un monument existant. Il était placé devant le maître-autel; on y lisait ces vers :

*Frater Gualtherus qui doctor theologiæ,  
Qui tam severus vitiis, qui gemma Sophiæ,  
Qui speculum morum fuerat, terrorque malorum,  
Hunc decorare chorum meruit, decor ipse minorum,  
Qui pugil ecclesiæ fuerat, post gesta valoris,  
Clara patris merita multis patrocinia præstant.  
Publica quod sit ita miracula jam manifestant.*

Au chef du tombeau, on lisait ces rimes monacales, qui passaient alors pour des vers :

*Pontifex Gualtherus,  
Dei cultor verus,  
Vitæ suæ termino,  
Quiavit in Domino:  
Mense januarii,  
Pridiè Vincentii,  
Anno trecentesimo,  
Sexto cum millesimo.  
Oret pro lætantibus,  
Ut sint cum cœlitibus.*

Voilà notre Gauthier regardé comme un bienheureux. Il a laissé plusieurs ouvrages dont parlent Trithème, Fabricius



et les autres bibliothécaires, outre les Réglemens pour son diocèse, dont nous avons parlé :

1° Le manuscrit connu sous le nom du Grand-Gauthier, contenant la suite des évêques de Poitiers. Il se trouve dans le Cartulaire de l'église de Saint-Pierre.

2° *Tabula theologiæ, seu Tabula originalium nominum super universam scripturam*, dont les premiers mots sont : *Abel est nomen significans luctum*.

3° Un Commentaire en quatre livres sur le livre du Maître des Sentences, qu'on regardait alors comme un cours de théologie complet.

4° *Quodlibeta*, un livre.

5° *Questiones disputatæ*.

6° *Sermones per annum*, deux livres.

7° *Rudimenta pro concionatoribus*.

8° *Tractatus de pœnitentiâ*.

9° On a encore de Gauthier de Bruges plusieurs Extraits des Saints Pères.

(Voyez les auteurs du *Gallia christiana* ; — BESLY, *Liste des Evêques de Poitiers* ; — BOUCHET, *Annales d'Aquitaine*, quatrième partie, pages 182 et 183 ; — le *Clypeus fontebraldensis* du P. LA MAINFERME, t. II, page 56 et suiv. ; — ALBERT FABRICIUS, *Bibl. mediæ et infim. latin.*, page 343 ; — TRITHÈME, page 189 de l'édition de 1546 ; — SWERTIUS, page 295 ; — VALÈRE ANDRÉ, page 300 ; — OUDIN, t. III, p. 565.)

GAUTHIER (PIERRE) (1597), dit Chabot, est connu sous ce dernier nom, qui est celui de sa mère (1). Il naquit à Saint-Loup, dans le Poitou, en 1516, et fit ses premières études dans le lieu de sa naissance. Étant parvenu à l'âge de vingt-quatre ans, il alla à Poitiers pour y apprendre le Grec. Il fit des progrès si considérables dans les langues, qu'il fut appelé pour enseigner les humanités dans son pays. Il y régenta six ans, après lesquels il vint à Paris, en 1546, pour y étudier la

(1) Car son père s'appelait Gauthier, et était vendeur d'huile (de noir apparemment), dont le commerce est fort commun dans le Poitou.

philosophie au collège de Presle, sous Omer Talon. Après s'y être appliqué pendant trois ans et demi, il reçut le degré de maître-ès-arts, et répéta la philosophie à plusieurs enfans de condition. Enfin M. le chancelier de l'Hôpital lui confia l'éducation des six enfans de M. de Bellebat, son gendre. Chabot remplit cette place avec honneur pendant douze ans qu'il employa principalement à expliquer Horace d'une manière qui lui est particulière. Il répandit sur cet auteur, dit Bayle, tout le fruit de ses études. Son Commentaire contient l'analyse du texte, tant selon les règles de la grammaire que selon celles de la rhétorique et de la dialectique. Il avait fait imprimer une petite Analyse d'Horace dès l'an 1582, in-8°, comme une espèce d'échantillon du Commentaire qu'il avait dessein d'en donner au public, et, en 1587 (1), il publia ce Commentaire à Bâle; mais ne le trouvant point encore à son gré, il continua d'y travailler, et, quelques années après sa mort, Jacques Grasser, qui avait entre les mains les Recueils des passages et des remarques nouvelles de Chabot, les inséra en leur place, le mieux qu'il put, dans l'édition in-f° de l'année 1615. C'est ce qui fait que cet ouvrage n'est point dans l'état de perfection où il aurait paru, si Chabot eut assez vécu pour en faire faire lui-même une nouvelle édition. On a de lui une lettre contenant sa vie, *Epistola de vitâ sua*, imprimée à Francfort, chez Wechel, en 1594, in-4°, citée par Teissier dans son Catalogue des Auteurs des Bibliothèques.

Il mourut vers l'an 1597, et vécut quatre-vingts ans, avec quatre maladies dont il fut attaqué, qui étaient, suivant Boissard, *crebra meiendi orexis, audiendi gravitas, mandendi imbecillitas, frequens alternatio deambulandi, et conquiescendi propter ramices inguinum*.

(1) Antoine Tessier, dans le Catalogue des auteurs qui ont publié des Catalogues, etc., imprimé à Genève en 1686, date une édition du Commentaire de Chabot sur Horace, à la tête de laquelle se trouve la vie de ce poète tirée de ses écrits, de l'an 1591, à Bâle, in-f°, 1 vol., *Catalogus Auctorum*, p. 114.

Il se plut toujours à une vie fort solitaire, peut-être à cause de ses incommodités ; il était de fort bonnes mœurs , et supporta patiemment trois fois le pillage de son bien pendant le désordre des guerres civiles. Quelques-uns ont avancé qu'il avait été professeur dans l'université de Paris ; mais Boissard, qui a rassemblé avec soin toutes les circonstances de sa vie, n'en dit rien, et son silence donne lieu d'en douter.

(Voyez FREHER, *Theatr. Viror. Illust.* ; — Jacques BOISSARD, *Vita 80 Viror. doctrinâ illust.* ; — BAYLE, *Dictionnaire critique* ; — DRAUDIVS, *Bibl. classique*, p. 1088 et 1209, édition de 1625 ; — *Epitome de la Bible* de GESNER.)

GAUTHIER (FRANÇOIS) (1614), docteur régent en droit dans l'Université de Poitiers et avocat consultant, naquit à Poitiers et y mourut vers l'an 1614. Gabriel Duval dont nous avons parlé, avait fort mal traité notre Gauthier dans une petite brochure où il avait pris le nom d'Ulalius, anagramme de Vallius. Il n'avait pas eu plus de considération pour la Faculté de droit de Poitiers. Depuis que (1) Barclay l'avait quittée pour aller professer à Toulouse, on n'y avait plus vu, disait-il, aucun savant professeur. Cette critique trouva une réponse. « Quand Gauthier mourut, dit l'auteur de cette réponse, Poitiers perdit un de ses plus chers citoyens, la jurisprudence un jurisconsulte très éclairé, le barreau un avocat célèbre, l'Université un savant professeur, l'Eglise un fils docile. Les magistrats de tous les tribunaux, les avocats les plus consommés se réglaient sur ses avis, ses décisions formaient leurs jugemens. » Le critique reprochait à notre Gauthier qu'il ressemblait à Pierre Paschal, ce gascon historiographe de nom, qui, à force de publier qu'il travaillait à une histoire de France supérieure à toutes les

(1) Pendant que Barclay professa à Poitiers, il y dicta un *Traité*, ad Tit. XIII, lib. III, decret. Greg. IX de rebus ecclesiæ alienandis, vel non. Il se trouve en manuscrit avec plusieurs autres de différens professeurs de Poitiers, à la bibliothèque des avocats léguée à l'ordre par M. de Riparfont. Ce Barclay doit être Guillaume, père de Jean, auteur de l'*Argenis*. Bayle ne parle point du temps qu'il professa à Poitiers et à Toulouse.

autres , avait trouvé le secret d'obtenir de Louis XIII une pension de quatre cents écus. Gauthier , dit le critique , à force de vanter ses connaissances dans le droit et de répéter qu'il avait fait un Commentaire sur la Coutume de Poitou qui formait un très gros volume , a su en imposer comme Paschal et le faire croire au public. Il avait tenu le même langage pendant seize ans , sans avoir jamais fait paraître ce prétendu Commentaire. On lui répond qu'un auteur prudent ne publie pas légèrement de pareils ouvrages , mais que le composition de ce Commentaire est un fait certain et qui pouvait être attesté par les amis de Gauthier qui avaient vu l'ouvrage , par ses enfans qui le gardaient en manuscrit ; que Laurent Gauthier son fils était en état d'imposer silence à la hardiesse de l'imposteur , en publiant ce Commentaire. Après cela , il doit passer pour constant que Gauthier a effectivement fait un Commentaire sur la Coutume de Poitou. Mais je ne sache pas que l'ouvrage ait jamais été imprimé. J'ai cru devoir faire connaître un jurisconsulte qui a été assez estimé pour être défendu après sa mort , et dont l'ouvrage mériterait peut-être nos éloges et notre reconnaissance s'il était public. On trouve quelques pièces de vers latins de Gauthier à la tête des ouvrages de ses compatriotes , du jurisconsulte Meynard et de quelques autres. J'ai tiré cet article d'une petite brochure imprimée à Poitiers en 1617 , sous ce titre : *Hercules BOUZUGOS, sive Monitor amicabilis Ulatii Caninii Strabonis*, dont j'ai parlé dans l'article de Duval où j'ai observé que le critique était un candidat rejeté. Je ne connais point l'auteur de la réponse.

GAUTHIER (1714) , médecin de Niort , alla , sur la fin du dernier siècle , s'établir à Amsterdam. Il faut attribuer , suivant toutes les apparences , cette migration à la religion protestante qu'il suivait. Il a fait imprimer , en 1714 , à Niort , chez Jean Élies , un volume in-8°, contenant 207 pages , sous ce titre : *Réponse , en forme de dissertation , à un théologien qui demande ce que veulent dire les sceptiques qui cherchent la vérité partout , dans la nature comme dans les écrits des philosophes ,*

*lorsqu'ils pensent que la vie et la mort sont la même chose, où l'on voit que la vie et la mort des minéraux, des métaux, des plantes et des animaux avec tous leurs attributs, ne sont que des façons d'être de la même substance à laquelle les modifications n'ajoutent et n'ôtent rien.*

L'auteur déclare, dans un court avertissement, que, *quand il dit que la vie et la mort sont la même chose*, il n'entend parler que des animaux, des plantes et des minéraux, n'ayant pas dessein de confondre l'homme avec la bête, ni dans la vie, ni dans la mort; ni de donner la moindre atteinte à tout ce que la foi et la religion enseignent de la *spiritualité et de l'immortalité de l'âme*; que s'il donne une *liberté* aux animaux, il ne parle que d'une *liberté naturelle*, en ce qu'ils agissent d'eux-mêmes, sans violence; qu'il ne prétend pas pouvoir se garantir de la censure et de l'humeur des critiques, n'ayant jamais eu la présomption de croire que son livre serait du goût de tout le monde. Le système de Gauthier n'est que le pur *mécanisme de Descartes*, à l'exception de cette *liberté prétendue* des animaux dont il ne donne pas une idée fort claire, et qui est incompatible dans l'*animal* purement *animal*, si l'on y attache l'idée du choix, à moins que ce ne soit ce que l'on appelle *instinct*, et que l'illustre adversaire d'Épicure reconnaît dans les animaux, en disant (1) :

*Hinc non inficior Brutis assistere mentem.....  
Scilicet illa eadem est quæ machina flectitur omnis  
Nostra, volente animo.....*

(1) Voyez le sixième livre de l'Anti-Lucrèce, de M. le cardinal de Polignac, tom. II, p. 75 et suiv. de l'édition in-12. J'ai cru y trouver un développement du système de Gauthier. L'illustre prélat compare, comme lui, les animaux, ou les brutes, aux arbres et aux plantes, à l'orme, à la sensitive. Et la liberté naturelle, dont parle Gauthier, ne peut être que l'impression du premier moteur, de Dieu, sur ses ouvrages, ce que ne refuse pas d'admettre l'adversaire de Lucrèce :

*Dummodò mentem aliam fatearis, nempe supremam,  
Quæ præsit.*

Il a encore eu beaucoup de part à un assez mauvais journal, qui ne pouvait faire honneur ni au cœur ni à l'esprit de l'auteur. Il était intitulé : *Mercuré savant*. Il parut à Amsterdam, au mois de février 1684, et disparut après le mois de février. Le principal auteur de ce *Mercuré* n'était pas même notre Gauthier, mais un certain *Blégny*, chirurgien de Paris. Dès l'an 1676, le même *Blégny* avait entrepris un journal qu'il avait intitulé : *Nouvelles Découvertes dans toutes les parties de la Médecine*. Il le publiait tous les mois ; mais la manière outragante dont il traitait plusieurs personnes de mérite, donna lieu à un arrêt du conseil, qui le fit cesser en 1682. *Blégny* n'osant plus faire imprimer son journal en France, jeta les yeux sur la Hollande, et s'associa avec notre Gauthier réfugié à Amsterdam. C'était à lui qu'il adressait ses Mémoires. Cet ouvrage ne contenait point d'extraits de livres, mais plusieurs petites pièces, dont la plus grande partie regardait la médecine. C'était un assemblage bizarre et sans liaison de différens morceaux. On y trouvait des poésies, des nouvelles politiques, jusqu'à des chansons notées. La médecine en était l'âme, elle y régnait encore plus que dans le *Journal de Médecine*. Mais cet ouvrage, si mal conçu et si mal exécuté, produisit un excellent effet. Bayle, indigné qu'on osât présenter au public un recueil si peu digne de son attention, reprit la pensée qu'il avait eue autrefois de donner un ouvrage périodique. Le journal de *Blégny* et de Gauthier fit naître le modèle des journaux, je veux dire la *République des Lettres*, qui commença au mois de mars 1684.

**GENTE POITEVINRIE (La)** (1580) est un Recueil de différentes pièces de poésies en langage poitevin. On en cite une édition in-8° sans date à la page 307 du second tome du Catalogue de la Bibliothèque de Thou ; il y en a eu plusieurs autres avant l'an 1600 ; celle dont je me sers qui m'a paru la plus ample, est de 1660, à Poitiers, in-12. Le volume est divisé en deux parties. La première, qui contient les pièces de l'ancien Recueil, porte ce titre :

La Gente Poitevinrie  
 Tot de nouvea rencontrie,  
 Oû Talbot bain et bea  
 Falt réponse à Robinea.

(1) Lisez ou bain , y ve prie ,  
 Pre vou railli do sotrie  
 De beacop de chicanous ,  
 Qui fasan de moechant tours.

La seconde pièce, qui est une des meilleures, est intitulée *le Plet de Jon Michea* et parut dix ans après l'établissement des présidiaux (2), dont on y trouve l'éloge assez bien tourné. Je la crois de Jean Boiceau, ainsi que le *Menologue de Robin* dont nous avons parlé à l'article de ce jurisconsulte. Ce *Menologue* est suivi de la réponse de *Talebot à Robinea*, et du procès de Georget et de son voisin, dans le même goût, etc. A l'exception de ces pièces, où il y a de la naïveté et quelques pensées, tout le reste est fort peu de chose. Le chef-d'œuvre de ce Recueil est le *Menologue de Robinea*, qui fut applaudi des savans mêmes. La seconde partie du Recueil, intitulée, *Rolea* (3) *divisi in beacop de péces*, bien inférieure à la première, contient des chansons et quelques autres poésies poitevines, presque toutes dénuées de ces grâces qui appartiennent au jargon dans lequel elles sont composées. Les auteurs qui en ignoraient le génie, n'ont pensé qu'à copier la rusticité des paysans du Poitou. C'est un burlesque grossier et sans finesse, point d'images riantes dont la vérité exprimée avec les traits choisis que présentent toutes les langues, quelque ingrates qu'elles puissent être, fait toujours l'éloge de l'esprit et du discernement de l'auteur. La plus grande partie de ces pièces ont pour objet les événemens les plus célèbres du règne de Louis XIII, la prise de la Rochelle, celle d'Arras, de Perpignan, la naissance de Louis XIV, les succès de la France

(1) Lisez-la bien, je vous prie.

(2) C'est-à-dire vers l'an 1560.

(3) Recueil divisé, etc.

pendant la minorité de ce prince. Le morceau le plus considérable de cette partie, et celui qui m'a paru le meilleur, sont les *Quatrains de réjouissance sur la nomination du cardinal Antoine Barberin à l'évêché de Poitiers*. On y voit la description de la ville et son éloge assez bien tourné. On peut y joindre une autre pièce sur la conversion de Cottiby, ministre de la religion prétendue réformée, réconcilié avec l'Eglise le jour de Pâques de l'année 1660. Je n'ai rien trouvé d'ailleurs qui méritât l'attention du lecteur que l'épithaphe du cardinal de Richelieu, dont la naïveté a quelqu'agrément.

(1) Sy gist entre (2) quez deou pillés  
Mousiou l'évêque de Luçon.  
(3) Glavet d'os écus à millés  
Plût à Dieu que nous les usson !

Voici encore une inscription digne de la plus grande simplicité de nos Pères. Elle est en vrai langage poitevin.

(4) Quion qui cou reloge a fat foaire,  
L'est in moatre nommé Boislève ;  
A cause que les pouvre geant  
Gne saviant à quo l'heure igls diniant.

(1) Est-ce l'original ou la copie de celle qu'on trouve page 467 de la *défense d'Étienne Pasquier*, liv. III ?

*Ici gît et dort en somme  
L'archidiacre de Lusson,  
Qui d'argent avait grand'somme.  
Plût à Dieu que nous l'usson !*

On la trouve aussi dans la *Recherche des Recherches* de Pasquier, par GARASSE, page 644.

(2) Ces deux piliers.

(3) Il avait des écus à milliers.

(4) C'est-à-dire : Celui qui a fait faire cette horloge, est un maire nommé Boislève, parce que les pauvres gens ne savaient à quelle heure ils dînaient. Ce Boislève dont il s'agit ici, était d'une très ancienne famille du Poitou. Il y a eu trois maires de ce nom, Thomas Boislève en 1448,



*lorsqu'ils pensent que la vie et la mort sont la même chose, où l'on voit que la vie et la mort des minéraux, des métaux, des plantes et des animaux avec tous leurs attributs, ne sont que des façons d'être de la même substance à laquelle les modifications n'ajoutent et n'ôtent rien.*

L'auteur déclare, dans un court avertissement, que, *quand il dit que la vie et la mort sont la même chose*, il n'entend parler que des animaux, des plantes et des minéraux, n'ayant pas dessein de confondre l'homme avec la bête, ni dans la vie, ni dans la mort; ni de donner la moindre atteinte à tout ce que la foi et la religion enseignent de la *spiritualité et de l'immortalité de l'âme*; que s'il donne une *liberté* aux animaux, il ne parle que d'une *liberté naturelle*, en ce qu'ils agissent d'eux-mêmes, sans violence; qu'il ne prétend pas pouvoir se garantir de la censure et de l'humeur des critiques, n'ayant jamais eu la présomption de croire que son livre serait du goût de tout le monde. Le système de Gauthier n'est que le pur *mécanisme de Descartes*, à l'exception de cette *liberté prétendue* des animaux dont il ne donne pas une idée fort claire, et qui est incompatible dans l'*animal* purement animal, si l'on y attache l'idée du choix, à moins que ce ne soit ce que l'on appelle *instinct*, et que l'illustre adversaire d'Épicure reconnaît dans les animaux, en disant (1) :

*Hinc non inficior Brutis assistere mentem....*

*Scilicet illa eadem est quæ machina flectitur omnis*

*Nostra, volente animo....*

(1) Voyez le sixième livre de l'Anti-Lucrèce, de M. le cardinal de Polignac, tom. II, p. 75 et suiv. de l'édition in-12. J'ai cru y trouver un développement du système de Gauthier. L'illustre prélat compare, comme lui, les animaux, ou les brutes, aux arbres et aux plantes, à l'orme, à la sensitive. Et la *liberté naturelle*, dont parle Gauthier, ne peut être que l'impression du premier moteur, de Dieu, sur ses ouvrages, ce que ne refuse pas d'admettre l'adversaire de Lucrèce :

*Dummodò mentem aliam fœctaris, namq; supremam,  
Quæ præsit.*

Il a encore eu beaucoup de part à un assez mauvais journal, qui ne pouvait faire honneur ni au cœur ni à l'esprit de l'auteur. Il était intitulé : *Mercurie savant*. Il parut à Amsterdam, au mois de février 1684, et disparut après le mois de février. Le principal auteur de ce *Mercurie* n'était pas même notre Gauthier, mais un certain *Blégny*, chirurgien de Paris. Dès l'an 1676, le même *Blégny* avait entrepris un journal qu'il avait intitulé : *Nouvelles Découvertes dans toutes les parties de la Médecine*. Il le publiait tous les mois ; mais la manière outragante dont il traitait plusieurs personnes de mérite, donna lieu à un arrêt du conseil, qui le fit cesser en 1682. *Blégny* n'osant plus faire imprimer son journal en France, jeta les yeux sur la Hollande, et s'associa avec notre Gauthier réfugié à Amsterdam. C'était à lui qu'il adressait ses Mémoires. Cet ouvrage ne contenait point d'extraits de livres, mais plusieurs petites pièces, dont la plus grande partie regardait la médecine. C'était un assemblage bizarre et sans liaison de différens morceaux. On y trouvait des poésies, des nouvelles politiques, jusqu'à des chansons notées. La médisance en était l'âme, elle y régnait encore plus que dans le *Journal de Médecine*. Mais cet ouvrage, si mal conçu et si mal exécuté, produisit un excellent effet. Bayle, indigné qu'on osât présenter au public un recueil si peu digne de son attention, reprit la pensée qu'il avait eue autrefois de donner un ouvrage périodique. Le journal de *Blégny* et de Gauthier fit naître le modèle des journaux, je veux dire la *République des Lettres*, qui commença au mois de mars 1684.

**GENTE POITEVINRIE (LA)** (1580) est un Recueil de différentes pièces de poésies en langage poitevin. On en cite une édition in-8° sans date à la page 307 du second tome du Catalogue de la Bibliothèque de Thou ; il y en a eu plusieurs autres avant l'an 1600 ; celle dont je me sers qui m'a paru la plus ample, est de 1660, à Poitiers, in-12. Le volume est divisé en deux parties. La première, qui contient les pièces de l'ancien Recueil, porte ce titre :

parts étudier sous un maître si célèbre. Tout ce que l'Europe avait de savans venait écouter Gilbert. Il enseigna aussi à Paris, et y soutint la réputation qu'il avait avant d'y donner des leçons.

L'église de Chartres attira Gilbert, et l'honora de la qualité de *Chancelier*. Il s'employa, pendant qu'il y fut, avec les plus savans hommes de son temps, *Guillaume de Conches*, et *Pierre Abélard*, à combattre le ridicule système de ceux qui prétendaient anéantir l'éloquence et la grammaire, et à qui l'on donnait le nom de *cornificiens*. Il était encore maître de l'école de Poitiers, lorsqu'il fut élevé à l'épiscopat de cette ville, en 1142. L'esprit de Gilbert était fait pour son siècle. La logique la plus hérissée, les idées les plus singulières, les conceptions les plus abstraites, ne lui offraient que des fleurs.

La science des mots était à la mode. Sous le nom fastueux de *nominaux*, on avait vu une secte de philosophes s'acquérir un empire absolu aux dépens de la raison, subjuguée par les applaudissemens qu'on donnait à des obscurités inconcevables. Gilbert brilla dans cette carrière, et mérita même avec Pierre Lombard, Robert Pullus et Pierre Abélard, le titre de *labyrinthes de la France*, c'est-à-dire, de *philosophes très embarrassés et très embarrassans*. L'élévation de Gilbert à l'épiscopat ne désarma pas l'envie que des talens applaudis de toute l'Europe avaient animée. Un de ses archidiacons, surnommé *Qui non ridet*, chagrin de se voir déchu de ses prétentions au siège de Poitiers, poussa le zèle jusqu'à dénoncer la doctrine de son évêque. Il était bien difficile que Gilbert, toujours extrêmement abstrait dans ses spéculations, ne s'égarât pas. Le dénonciateur prétendit prouver que, suivant la doctrine de l'évêque, *les relations divines*, c'est-à-dire, *les attributs de la Divinité*, étaient distinguées *numériquement* de l'Essence divine, qu'il les faisait *accidentelles* en Dieu, ou suivant les termes *extrinsèques* à Dieu, qu'il prétendait qu'on devait concevoir la sagesse, la justice et les autres attributs, *non abstractivement*, mais seulement *concretivement*, ou *in concreto* ;

c'est-à-dire que Gilbert soutenait qu'on ne devait pas dire que Dieu fut la Divinité, ou la sagesse ; mais seulement un Dieu, un être sage, bon, etc. On voit par ces opinions à quelles fausses subtilités Gilbert se serait livré. Qu'il me soit permis de joindre ici la réflexion du sage auteur du livre de l'Imitation de Jésus-Christ. Non seulement elle est naturelle, mais je crois que la méthode de Gilbert et de ses pairs, dans les matières théologiques, l'a occasionnée. Je me servirai de la traduction de Corneille :

De quoi sert une longue et subtile dispute,  
 Sur des obscurités où l'esprit est déçu ?  
 De quoi sert qu'à l'envi chacun s'en persécute,  
 Si Dieu jamais n'impute  
 De n'en avoir rien su ?

Grande perte de temps et plus grande faiblesse,  
 De s'aveugler soi-même et quitter le vrai bien,  
 Pour consumer sa vie, à pointiller sans cesse  
 Sur le genre et l'espèce,  
 Qui ne servent de rien !

Saint Bernard, dont la foi et l'humilité étaient bien opposées à toutes ces subtilités, s'éleva contre Gilbert, comme il fit contre Abélard. Il écrivit contre ses opinions dangereuses et sophistiquées. Gilbert fut condamné dans un concile tenu à Paris en 1147 et dans un autre tenu à Rheims en 1148, Le pape Eugène III, auquel l'évêque de Poitiers en appela, ayant confirmé les décisions de Paris et de Rheims, Gilbert se rétracta avec toute la docilité d'un véritable enfant de l'Eglise, et mérita même d'être cité pour modèle par saint Bernard.

Il eut quelques différends avec les religieuses de Fontevault, mais la contestation fut terminée en 1150, et Gilbert devint un protecteur et un ami de l'ordre. Il ne bornait pas ses soins à ceux de l'instruction de ses diocésains ; toujours persécuté par les ennemis de la gloire, que ses talents lui

acquirent, il savait joindre à l'étude du cabinet, et aux saintes fonctions d'un pasteur vigilant, la passion des monumens durables. Il n'épargnait rien de tout ce qui pouvait contribuer à l'embellissement de son église et de son évêché, prodiguant, avec une libéralité sans bornes, l'or, l'argent et les pierreries. Il avait aussi rassemblé un grand nombre de volumes, qui ne consistant alors qu'en manuscrits, étaient et très rares et très chers. Il en fit présent à l'église de Poitiers. C'étaient les ouvrages des Pères, de saint Hilaire, de saint Ambroise, de saint Grégoire, et de saint Augustin. Ces trésors inestimables furent joints à ceux que pouvait posséder la bibliothèque de son église.

Enfin, d'après les termes de l'éloge qui lui fut consacré par le doyen de son chapitre après sa mort, il éleva des édifices d'une magnificence extraordinaire. Il mourut avec la réputation méritée d'un des plus grands prélats de son temps, et dans une vieillesse fort avancée, le 4 septembre de l'année 1154, la treizième de son épiscopat, sous le pontificat d'Anastase. Il fut inhumé dans l'église de Saint-Hilaire de Poitiers, par Geoffroy, évêque de Bordeaux, en présence des évêques de Saintes, d'Angoulême et de Périgueux. On prétend, et je n'en doute pas, que le tombeau de marbre blanc qu'on voit près de la sacristie, et qui était autrefois au-dessous d'une chapelle où était le tombeau de Fortunat, est celui de Gilbert de la Porée. Il est en forme de cercueil de six à sept pieds de long, élevé sur quatre piliers de deux pieds de hauteur; la façade exposée à la vue, est ornée de bas-reliefs, qui représentent l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem, et le jugement de Pilate. Le dessus, ou le couvercle de ce monument, est brisé, et le coffre sert actuellement à ramasser des cierges et quelques autres meubles du chœur. Apparemment il faut imputer la destruction de ce tombeau à la fureur des calvinistes, qui ont bien fait d'autres ravages à Poitiers; mais la réparation en était facile, et on l'a négligée.

A la fin du *Traité* manuscrit de la Trinité, de la bibliothè-

que des Carmes déchaussés de Paris , on trouve cette épitaphe :

*Temporibus nostris celeberrimus ille magister  
Hoc opus excepit , strenuus , sapiensque minister  
Floruit , et cunctis præcelluit ipse magistris.  
Logicus , ethicus , hic theologus , atque sophista  
Solaque de septem cui defuit astronomia  
Artibus , ac divâ præcelsus philosophia.  
Qui quàm facundus verbis fuit , atque profundus ,  
Sensu testantur benè qui legisse probantur  
Illius in libris magni Commenta Boëti ;  
Hic alter rectè , dictusque Boëtius ipse ,  
Cum Gislebertus proprio sit nomine dictus.  
Pictavis hunc genuit quem pontificem sibi legit ,  
Nobilior tanto verè dictata (1) patrono.  
Hic requie æternâ potiatur pace superâ.*

Gilbert de la Porée a composé un grand nombre d'ouvrages :  
Un Commentaire sur Boèce, *de Trinitate*, qu'on trouve dans l'édition des Œuvres de Boèce, à Bâle, in-folio.

Une Lettre à Mathieu , abbé de Saint-Florent. On la trouve au tome I des Anecdotes du P. Martène , p. 427.

Un Traité , *de sex Principiis* , souvent imprimé dans les anciennes éditions d'Aristote , en latin , par Hermolaus-Barbarus.

Des Commentaires sur Boèce , *de duabus Naturis et una Personâ Christi*, dont parle le P. le Long, dans sa Bibliothèque sacrée.

Des Commentaires sur tous les Psaumes. Ils se trouvaient manuscrits dans la bibliothèque de M. de Thou , suivant le catalogue imprimé de cette bibliothèque , tome II, p. 424.

Sur toutes les Épîtres de saint Paul.

Sur l'Évangile de saint Jean.

Un grand nombre de Sermons , où Pierre de Celles dit , liv. VII , épit. XIX , qu'il trouvait tant de beautés , qu'il les égalait sans difficulté à ceux de saint Bernard.

1) *Dictata*.

Des Livres de Questions, et un grand nombre d'au. Traités, ou tout-à-fait perdus, ou ensevelis dans la poussière de quelques cabinets.

Simon et Chopin, l'un dans sa Bibliothèque du Droit, l'autre dans son Traité du Domaine, disent que Gilbert a professé le droit à Poitiers avec un concours si grand d'auditeurs, qu'on pourrait le regarder comme le fondateur de cette université, s'il n'était pas constant qu'elle est entièrement de fondation royale. Il est fort probable que Gilbert qui avait un esprit si étendu et si universel, n'ignorait pas le droit, surtout le droit canonique, et qu'il pouvait en faire des leçons.

Enfin, on ne saurait disconvenir que ce grand homme n'ait été le plus éclairé de son temps, la gloire de sa patrie, et même celle de la France, et qu'il ne lui a manqué que de vivre dans un siècle où le savoir, guidé par l'examen et la raison, est venu à bout de substituer la vérité, ou un doute raisonnable à des subtilités, qui n'avaient d'autre réalité que celles que l'orgueil de l'esprit humain leur donnait.

(Voyez l'*Histoire littéraire* de dom RIVET, tom. IX ; — La *Bibliothèque de la moyenne et basse Latinité* de FABRICIUS ; — TRITHÈME et DU BOULLAY, *Histoire de l'Université de Paris* : — Le P. NOEL-ALEXANDRE, tom. VI, p. 486 ; — SAINT BERNARD, *Sermon* 80 ; — Le P. LA MAINFERME, *Clypeus fontebaldensis*, tom. II ; — BESLY, *Liste des évêques de Poitiers*, p. 100 et suiv ; — et les auteurs de la nouvelle édition du *Gallia christiana*, de LAURENT, évêque de Poitiers.)

GIVRY ou DE LONGWY (CLAUDE DE) (1561), appelé le cardinal de Givry, était fils de Philippe de Longwy et de Jeanne de Bauffremont. Il fut d'abord chanoine, puis archidiacre, et enfin évêque de Mâcon, par la démission d'Étienne de Longwy, son oncle ; il fut ensuite transféré à l'évêché de Langres, puis à ceux d'Amiens et de Poitiers (1), dont il eut l'administration perpétuelle par la permission de Clément VII.

(1) Il fit son entrée solennelle en cette ville en 1541.

Ce pape lui donna le chapeau en 1533 ; il eut beaucoup de part aux affaires les plus importantes de son temps. C'était un génie grand , élevé , capable des négociations les plus délicates. Il mourut à Mussi, âgé d'environ 80 ans, avec la qualité de doyen des cardinaux, le 8 août 1561, et fut inhumé dans l'église cathédrale de Langres. L'auteur de l'*Athenæum romanum* le met au nombre des cardinaux illustres par leurs écrits. Il publia en 1560 un Bréviaire pour le diocèse de Langres, magnifiquement imprimé, et les actes du concile provincial de ce même diocèse, où il avait présidé en 1517. Nous ne prenons point sur nous le jugement de ces sortes d'ouvrages, je veux dire du Bréviaire de 1560 ; c'est aux connaisseurs à les examiner. On sait quelle érudition est nécessaire pour la composition d'un Bréviaire estimable ; une saine critique, une bonne théologie, une connaissance entière de l'Écriture et des Pères sont des qualités absolument nécessaires pour l'entreprendre et y réussir.

(Voyez le *Gallia christiana* ; — AUBERY, *Hist. des Cardinaux français* ; — BESLY, *Athen. rom.*, lett. C, p. 170.

GOULD (THOMAS) (1734) (1) naquit à Cork, en Irlande, en 1657, et passa en France vers l'an 1678. Il s'arrêta à Poitiers et y fit sa théologie. Entièrement dénué des biens de la fortune, il ne subsista pendant quelque temps que des charités des personnes qui s'attendrissent sur le mérite indigent. Après avoir reçu les saints ordres, il fut envoyé par l'évêque de Poitiers (Hardouin Fortin de la Hoguette) en 1681 ou 82, à Thouars pour y être aumônier des religieuses ursulines de cette petite ville. Il commença dès ce temps-là à donner des marques de son zèle pour la conversion des P. réformés. On avait établi à Thouars une communauté où les filles des protestans, victimes innocentes de l'erreur où elles étaient nées, étaient instruites des vérités de la religion catholique ; l'abbé Gould fut un des plus zélés catéchistes. Ses succès le firent

(1) D'autres écrivent Gould, mal ; les PP. Martène et Durand l'appellent Goule dans leur Voyage littéraire, très mal.



connaître au duc de la Trémoille qui lui donna des marques de l'estime qu'il avait pour lui, en lui donnant un canonicat de l'église du château, à laquelle on donne à Thouars le titre de *Sainte-Chapelle*. Quelques années après, il le fit trésorier de ce chapitre. Il en remplit les devoirs avec exactitude. La conversion des protestans faisait toujours sa grande occupation. Il écrivait sur cet objet à M. le chancelier, aux ministres, à M. le procureur-général. Il fit tant qu'il obtint un brevet de *missionnaire pour le Poitou, pour la conversion des prétendus réformés de cette province*. Muni de cette commission, il alla dans le Bas-Poitou, où la moisson était la plus abondante. Lorsque l'entêtement des parens mettait obstacle au retour des enfans dans le sein de l'Eglise, il en donnait avis à la cour, qui secondait ses travaux par des ordres particuliers; enfin l'abbé Gould s'acquit la réputation d'un illustre missionnaire. Le roi l'honora même d'une pension de 300 livres en 1714. Il fut aussi nommé à l'abbaye de Saint-Laon de Thouars, ordre de Saint-Augustin; et cinq ou six ans après, on ajouta à sa première pension une nouvelle de 600 livres sur un évêché. Il résigna son abbaye de Saint-Laon au sieur Edmond Gold (1) qu'il faisait passer pour son neveu, et qui en effet n'était pas même son parent, comme il en est convenu plusieurs fois lui-même. Notre savant abbé mourut le..... septembre 1734, à l'âge de 77 ans, et emporta avec lui les regrets de toute la province. M. l'abbé Péronneau, chanoine de Thouars, en fait ce beau portrait dans le *Mémoire* qu'on m'a adressé de sa part. « Le caractère de l'abbé Gould était, dit-il, tendre, doux et bienfaisant. Il cherchait avidement l'occasion d'obliger, même ceux dont il avait le plus à se plaindre. Son cœur noble et reconnaissant était insensible à l'ingratitude des autres. Ce n'était que par des bienfaits qu'il se vengeait des ingrats. » A l'égard des qualités de son esprit, elles sont peintes dans ses différens ouvrages. On peut dire

(1) Et non pas *Gould*, ou *Goulde*, comme il est nommé dans les nouvelles publiques; il est mort le 23 juin dernier (1733).

que personne ne rappela les brebis errantes au bercail avec plus de talens et des dispositions plus heureuses que l'abbé Gould. Tout ce qu'il a écrit fait voir un théologien consommé dans l'étude de l'Écriture et des Pères. Ce n'était point un de ces scolastiques emportés qui prétendent subjuguier des préjugés par une manière de raisonner, et des autorités étrangères aux protestans. Toute autre autorité que celle de l'Écriture ne leur paraît point décisive dans les matières de foi. Au-delà du cinquième siècle, les écrivains les plus respectables leur sont suspects. L'abbé Gould, en médecin adroit, consulta le tempérament de ses malades pour les guérir. Il ne se servit avec eux que des passages les plus formels de l'Écriture, et ne leur opposa que le témoignage des auteurs des temps apostoliques ou voisins des apôtres. La connaissance qu'il avait de l'histoire de la prétendue réforme en Angleterre et des auteurs protestans, lui fournit encore des armes d'autant plus fortes, qu'elles lui étaient administrées par ses ennemis. Point d'aigreur dans la dispute, point de chaleur dans l'attaque, ou dans la défense; après avoir forcé le préjugé à se rendre à ce ton calme et plein de charité qui est celui de l'Évangile, il rend la vérité aussi aimable que sensible. Les ennemis les plus déclarés de son zèle furent contraints de lui donner eux-mêmes presque tous les éloges que nous lui donnons. Ils prétendaient trouver dans sa doctrine toute pure, toute catholique qu'elle est, des adoucissemens « qu'il proposait, disaient-ils, avec un certain caractère de douceur et d'honnêteté qui était, criaient les ministres, un venin caché et un piège adroitement dressé pour tâcher d'attirer à la communion romaine les protestans qui pourraient se laisser séduire par les artifices de cet Irlandais demi-Français. »

On peut ajouter que tout étranger qu'il était, il entendait fort bien notre langue et qu'il écrivait en français avec force et très purement. Il parut si dangereux aux prétendus réformés du Poitou dès l'année 1700, que les zélés du parti lui firent des menaces qui auraient pu intimider un autre que

l'abbé Gould. Il tint bon , et continua d'écrire et de catéchiser. M. Girard , évêque de Poitiers , l'en félicite dans une lettre du 20 mars 1700 , qu'on trouve à la page 242 des *Preuves de la Doctrine de l'Eglise*.

Je ne connais des ouvrages de l'abbé Gould que sa *Lettre écrite à un gentilhomme du Bas-Poitou, touchant la véritable doctrine de l'Eglise catholique contre les dogmes qui lui sont faussement imputés dans les écrits de deux ministres*.

M. Girard , qui lui écrivit , le félicite de son zèle avec une effusion de cœur qui ne fait pas moins d'honneur à la piété de ce prélat, qu'à celle de l'auteur de cette lettre (1). « J'espère, » lui écrit-il, que cet ouvrage sera une source de bénédictions , non seulement pour la personne à qui vous l'adressez , mais encore pour tous les autres nouveaux convertis de ce diocèse (de Poitiers) qui le liront sans prévention et avec attention , puisqu'ils y trouveront la connaissance exacte de la religion , sur les points qui y sont traités , et la doctrine de l'Eglise très solidement établie par la parole de Dieu. »

Ce même prélat lui parle à la fin de cette lettre d'une prière à la Vierge , précédée d'un avertissement qui servait à établir la doctrine de l'Eglise catholique sur le culte qu'elle rend à la mère de Jésus-Christ , et les déclare l'une et l'autre très orthodoxes.

Il fit imprimer , ou plutôt le roi fit imprimer à ses dépens un autre livre de notre auteur, intitulé : *la véritable Croissance de l'Eglise catholique*.

Ce même livre reparut en 1710 , suivant les termes d'un mandement de M. de la Poype de Vertrieu, du 28 décembre de cette même année , qu'on trouve à la tête de l'édition de 1720.

(1) Un auteur protestant prétendit réfuter cette lettre par un écrit , intitulé : *Antidote contre la Lettre d'un missionnaire à un gentilhomme du Bas-Poitou, touchant la véritable croyance, etc.*

(Voyez les-*Preuves de la Doct. de l'Eglise*, p. 236.)

Il s'en fit une troisième édition en 1717, et une quatrième en 1720; c'est celle dont je me sers. Cet ouvrage n'a que 231 pages. L'auteur y démontre l'injustice des imputations des P. R., qui attribuent à l'Église catholique des dogmes contraires à ceux qu'elle enseigne, faux et quelquefois impies. L'abbé Gould, dans un examen juste et précis, réduit tout au pied du vrai, et l'on peut dire qu'il rassemble sous un point de vue toutes les vérités de la religion catholique d'une manière si claire et si simple qu'on ne saurait qu'admirer la force et l'ordre de cet ouvrage; toutes les maximes en sont solidement établies, et l'auteur a su défendre les droits du sacerdoce, sans ces écarts dangereux qu'on a reprochés à tant d'autres controversistes qui ont compromis ceux de l'empire.

Dans l'édition de 1720, ce traité est suivi d'un autre ouvrage, intitulé : *les Preuves de la doctrine de l'Église fondées sur l'Écriture Sainte, pour servir de réponse à un Libelle, intitulé : Antidote contre la Lettre d'un missionnaire, touchant la croyance de l'Église romaine*. C'est un petit Traité des sacrements, et en particulier de l'Eucharistie, où il ne se sert presque que de preuves tirées de l'Écriture. Les ministres, qui avaient voulu embarrasser les questions essentielles qui nous divisent, l'avaient accusé d'imposture en ce qu'il avait dit que ce n'est point un article de foi parmi nous que le pape soit infallible, séparé du consentement de l'Église, qu'il soit au-dessus du concile, ni qu'il ait aucun pouvoir direct, ni indirect, sur le temporel des princes. « Je laisse à part, dit-il (1), ce qui regarde les injures, mais je ne crains point de soutenir, à la face de toute l'Église catholique, que ce n'est nullement un article de foi chez elle. » Il s'explique aussi clairement à la page 252, au sujet des entreprises de Grégoire VII, et retourne ensuite le reproche contre les protestans eux-mêmes, qui ont plus déposé de rois et de reines, dans un siècle, que tous les papes, qui ont excédé en cela leur pouvoir, n'ont entrepris d'en déposer en dix-sept siècles. Il

(1) Page 246.

justifie ce reproche par les exemples de la reine Marie, exclue du trône d'Angleterre par la prétendue réformation pour y élever Jeanne Gray, fille aînée de la duchesse de Suffolk, sous prétexte de conserver la pureté de la parole de Dieu.

De Marie Stuart, petite nièce de Henri VIII, pour donner la couronne à Élisabeth d'Angleterre.

De Charles I<sup>er</sup>, détrôné et conduit sur un échafaud.

De Jacques II, pour y substituer à sa place le prince d'Orange, et de sa postérité exclue par la doctrine de la déposition des rois, enseignée par Luther même dont il cite les termes, page 249, et ceux de Calvin que l'horreur qu'il en a lui fait supprimer. Ces endroits méritent d'être lus, l'auteur n'y dissimule pas les fautes que l'esprit de vertige a pu faire commettre à quelques mauvais Français, et même les entreprises de quelques papes. « Mais, ajoute-t-il, les bulles de Sixte V et de Grégoire XIV n'empêchèrent pas que le roi Henri IV ne fût reconnu comme légitime souverain (1). » Il passe ensuite aux points de controverse qu'il traite avec la même solidité. On lira surtout avec beaucoup de satisfaction ce qu'il dit des falsifications du texte qui se trouvent dans les Bibles protestantes de Genève, de Hollande et d'Angleterre, et les contrariétés qu'on y voit entr'elles.

Ce volume est terminé par un petit ouvrage lié au précédent, intitulé : *Reflexions sur le consentement général des chrétiens orientaux avec l'Église catholique, touchant les points de doctrine et de discipline que les protestans ont pris pour prétexte de leur séparation*. Il s'y agit surtout de la croyance des Orientaux sur le sacrement de l'Eucharistie. L'auteur y développe avec sa précision ordinaire tout ce qu'il y a d'important dans l'histoire et dans le dogmatique sur cet objet.

Le volume entier (2) a été imprimé sous ce titre général :

(1) Page 253.

(2) Le savant abbé Renaudot n'a pas fait difficulté de faire l'extrait de cet ouvrage dans un Mémoire qui se trouve à la tête de la *Dissertation sur la validité des ordinations anglaises et sur la succession des évêques de l'église anglicane*, imprimée à Bruxelles en 1723, in-42, 2 vol.

*La véritable croyance de l'Église catholique et les preuves de tous les points de sa doctrine , fondées sur l'Écriture-Sainte , nouvelle édition , revue , corrigée et augmentée. Paris , chez Jean-Baptiste Coignard , 1720 , in-12 , 535 pages.*

*Le Traité du sacrifice de la messe , avec l'explication des cérémonies qui s'y observent et la manière d'y assister dévotement , selon l'esprit de la primitive Eglise , adressé à une dame de qualité nouvellement convertie , fut imprimé par ordre du roi , à Paris , chez Jean-Baptiste Coignard fils , imprimeur de Sa Majesté , 1724 : in-12 , pp. 265.*

« M. l'abbé Gould , disent les auteurs du Journal des Savans (1) , établit d'abord dans ce Traité toutes les vérités catholiques sur le sacrifice de la messe , et il fait voir par l'autorité de l'Écriture sainte et par les témoignages des premiers Pères de l'Église , la sainteté et l'ancienneté des cérémonies qui s'y observent. L'auteur y donne l'origine du mot de *Messe* qui vient , dit-il , du mot hébreu *Missahac* , qui signifie une observation volontaire , comme il est remarqué au chapitre XVI du Deutéronome. Il fait ensuite voir l'ancienneté de cette expression dans l'église , par saint Ambroise , saint Léon pape , saint Grégoire-le-Grand , saint Augustin , saint Césaire d'Arles.

« Il passe à l'explication des cérémonies de la messe ; ce que l'auteur dit du *Memento des Morts* est remarquable. Il nous apprend que deux savans évêques de la religion protestante d'Angleterre ont eux-mêmes avoué que cette prière pour les morts est très sainte et de tradition apostolique ; c'est , dit-il , ce qu'on peut voir dans la déclaration de la duchesse d'York , première femme du roi Jacques II. L'Église anglicane protestante avait conservé cet usage de prier Dieu pour les morts du temps du roi Édouard VI , et dans la Liturgie anglicane , imprimée en 1678 par l'ordre de Charles II , après avoir prié pour les vivans , l'évêque ou le prêtre s'adresse à Dieu en ces termes : *Nous bénissons aussi*

(1) Mars 1724.

« ton saint nom pour les serviteurs et servantes morts dans ta foi et dans ta crainte (1).

« L'auteur, sur la fin de son Traité, justifie l'usage de « faire le service divin en langue latine. L'intention de l'Église, « dit-il, en se servant de la langue latine, n'est point de cacher les mystères. Elle approuve les traductions des épîtres « et des évangiles de l'année, et même la traduction de la « messe. Elle a toujours désiré, dit-il, page 208, qu'on dit « la messe dans la langue vulgaire des nations converties à la « foi de Jésus-Christ, et même le pape Paul V avait permis « de dire la messe en langue chinoise. »

Enfin M. l'abbé Gould, qui n'a jamais cessé de travailler pour le bien de l'Église, publia en 1727 *ses Entretiens, où l'on explique la doctrine de l'Église catholique par l'Écriture-Sainte et où l'on fait un juste discernement de sa croyance avec celle des protestans.*

C'est la même méthode et la même exactitude, et souvent même les mêmes preuves auxquelles il donne une forme bien différente. Quelque temps après parut l'*Abregé des Psaumes de David sur la conduite que chaque chrétien doit tenir dans le cours de sa vie, où il trouve le remède à ses inquiétudes, le sujet de sa tranquillité et de sa paix avec Dieu, avec son prochain et avec soi-même*, in-18, 1 vol.

Le dernier de ses ouvrages, imprimé en 1733, est un petit *Recueil des opérations que font les protestans aux catholiques sur quelques articles de foi controversés, et les réponses des catholiques aux objections.* Les PP. Martène et Durand, qui parlent de lui dans leur *Voyage littéraire* (2), où ils lui donnent mal à propos la qualité de *trésorier de la Sainte Chapelle de Paris et de Saint-Martin de Tours*, après avoir dit qu'il leur fit présent d'un livre qu'il avait composé contre les protestans, sans en

(1) Ce que dit le prêtre, p. 193 de la nouvelle *Liturgie*, imprimée en français à Londres en 1685, dans *l'ordre pour la sépulture des morts*, confirme encore cet usage.

(2) En 1718.

donner le titre , ajoutent , que comme Irlandais , il parlait *scientifiquement* de son pays.

(Voyez les Ouvrages de M. l'abbé GOULD ; — le *Mandement* de M. de la PORRE, évêque de Poitiers, à la tête de la véritable croyance de l'Eglise catholique; l'approbation en forme de lettre de M. Girard, aussi évêque de Poitiers, à la suite du Mandement et les autres endroits cités ; — le *Journal des Savans*, mars 1724; — le *Voyage littéraire* vers le commencement; tout le reste est tiré d'un Mémoire de M. Péronneau, chanoine de Thouars, auquel je n'aurais point retouché, si cet article n'avait pas été entre les mains de l'imprimeur lorsque je l'ai reçu. L'ordre et le style en sont dignes de la meilleure plume, et je ne saurais trop en remercier l'auteur qui l'a inséré dans une lettre datée de Thouars, du 18 septembre 1753.)

GOUPIL (JACQUES) (1564), natif des environs de Luçon, d'une très bonne famille, alliée à celle de Tiraqueau, passa sa jeunesse à étudier dans l'Université de Poitiers. Il fit de grands progrès dans les langues grecque et latine. Il quitta Poitiers et alla en Saintonge, où il s'occupa de l'éducation des enfans de première qualité de la province. Après quelques années, pendant lesquelles les leçons qu'il donnait aux autres l'instruisaient lui-même, il vint à Paris; son goût pour la médecine s'y déclara : il s'y livra tout entier, et fut reçu docteur en 1548. La connaissance des langues, et surtout de la langue grecque, le mit en état de paraître avec distinction. Il se fit même connaître assez avantageusement pour mériter une chaire de professeur en 1555. Il avait l'honneur de succéder au savant Sylvius (1), l'un des plus célèbres médecins du seizième siècle. Il s'appliqua dans cet emploi à faire connaître les originaux de sa profession. Ses travaux sur Dioscoride, Paul Éginète, Trallien, Actuarius, Rhasis, prouvèrent

(1) Mort suivant Sainte-Marthe cette même année 1555. Tout le monde sait l'épithète critique que fit Buchanan :

*Sylvius hic situs est, gratis qui nil dedit unquam.  
Mortuus et gratis quod legis ista dolet.*



jusqu'où il avait porté l'intelligence des textes. Un célèbre (1) moderne ne montre pas assez de reconnaissance pour Goupil et ses pareils, en leur faisant une espèce de reproche d'avoir borné leurs études à celles des anciens. *Ils s'imaginaient*, dit-il, en parlant de notre Goupil, de Ruel et de Sarazin, *qu'on ne pouvait pas aller plus loin. Leurs ouvrages roulent presque uniquement sur des confrontations de passages, des corrections, des variantes et autres pareilles discussions, qui bien loin d'enrichir le fonds de la botanique, ne servaient qu'à la resserrer de plus en plus dans les bornes étroites où les anciens l'avaient renfermée. N'y a-t-il point, comme je l'ai dit, de l'ingratitude à mépriser de pareils travaux ? Ne nous ont-ils pas mis en état de marcher dans une route obscure, embarrassée de ronces et d'épines, en nous l'aplanissant, en écartant les obstacles qui nous y arrêtaient ? Si nous avons fait de si grands progrès, ne les devons-nous pas aux veilles de ces laborieux auteurs qui ont dévoré tous les dégoûts pour nous offrir des fleurs à cueillir et nous mettre en état d'en distinguer le mérite ? D'ailleurs Goupil ne bornait pas son étude à la botanique. Ce grand homme, exposé à la fureur des premiers troubles, eut la douleur de voir la perte d'une rare bibliothèque qu'il avait rassemblée avec beaucoup de soins et une dépense infinie. La populace força sa maison, ses livres, ses chers livres furent pillés. Il faut être savant et les aimer pour bien concevoir quel fut son chagrin. Il fut si vif qu'il ne put longtemps y survivre. Il en mourut de tristesse en 1564. On trouve dans la Bibliothèque de Médecine de Menget le catalogue des ouvrages de Goupil ; nous l'allons donner avec les additions qu'on doit y faire.*

Il publia à Paris, chez Robert Étienne, en 1485, *le Traité de Rhasis de Pestilentia, traduit du syrien en grec, avec des corrections, et joint aux 12 livres de médecine de Trallien, in-folio.*

*Le Traité de Actionibus et Affectibus spiritus animalis*

(1) M. Ant. de Jussieu, Discours sur les Progrès de la Botanique, imprimé à Paris en 1718, 24 pag.

d'Actuarius, en grec, avec des scholies sur les 7 livres de Paul Éginète, de *Re medicâ*, Lyon, 1567, in-8°.

Une Version latine de Dioscoride, de *Materia medicâ*, avec des corrections.

Un Traité sur l'accouchement d'une petite fille (*infantulæ*) d'Agen, imprimé dans la sixième partie des *Œuvres* de Jacques Sytoius, in-folio.

Sept Observations et des Scholies sur la Version d'Actuarius, par Ambroise Léon de Nole, Paris, 1548, in-8°. Utrecht, 1670, même format.

La Sphère du monde d'Alexandre Piccolomini, gentilhomme siennois, dédiée à Catherine de Médicis, Paris, 1580, in-8°.

Une Lettre écrite en grec, adressée au savant cardinal Odet de Châtillon, imprimée chez Turnèbe.

Quelques Épigrammes latines et grecques dans les *Poésies* de Salmon Macrin, imprimées en 1550 sous le titre de *Næniæ*. Ce poète parle de lui comme de son ami et l'un des savans médecins à qui il avait confié la santé et la vie de sa chère Gélonis.

Tiraqueau parle encore d'un ouvrage de Goupil : c'est une traduction d'un morceau de Galien sur le Jeu de Paume, de *Ludo Pilæ*, que l'auteur dit en s'amusant ; c'est ainsi que le jurisconsulte que nous citons en parle dans son *Traité de Nobilitate*, chap. XXXI, p. 266, de l'édition de Rouille de 1574, en le mettant au nombre des célèbres médecins dont il fait l'énumération : *Jacobus Gopilus pictaviensis, vir græcè et latinè eruditissimus, cujus extat libellus Galeni de Luco Pilæ in latinum eleganter conversus ; id quod etiam ludi, et animi causâ fecit, dum multa magnaue in Medicinâ meditatur ; nam et Alexandrum Trallianum, à Bibliothecâ regis deprimum jam in vulgus edendum curavit, in eumque castigationes scripsit, de quo plura dicerem, nisi affinis, et amicus meus esset.* Ce fut Jacques Goupil, qui avec le secours de trois manuscrits, mit le premier au jour le *Texte grec d'Arétée*, imprimé en très beaux caractères, à Paris, chez Adrien Turnèbe, en 1554, in-8°. On trouve à la fin de cette édition plusieurs variantes, accom-

pagnées de quelques conjectures de l'éditeur qui ne sont pas à mépriser. La même année 1554, un anonyme, que le docte M. Wigan soupçonne être *Goupil* lui-même, fit réimprimer à Paris chez Morel, in-8°, la version de *Junius Paulus Crassus*, professeur de Padoue, augmentée des cinq chapitres omis dans la première édition, et de diverses notes, où l'anonyme relève les méprises de l'interprète latin. Jean Portesius a fait son *Paranimphe*, et P. Boulanger lui a élevé un tombeau poétique parmi les autres ouvrages de ce genre, pag. 101.

(Voyez les auteurs cités, *SAINTE-MARTHE*, *Elog.*, liv. I, pag. 73, Ed. de 1606 ; — *DUVERDIER VAUPRIVAS*, pag. 603 et 604 ; — *MENGET*, *Bibl. Med.*, verbo *GOUPIL* ; — *Le Collège royal de France*, in-4°, pag. 65 et à l'*Errata ad calcem* ; — *Le Journal des Savans* du mois de mars 1752.)

*GOUYN* (*OLIVIER*), (1550), né à Poitiers vers le commencement du seizième siècle, a composé un ouvrage dont le titre était suivant *Duverdier* : *Le Mépris et Contemnement de tous jeux de sort*, contenant neuf chapitres ; il y découvre les finesses et les fourberies que peuvent employer les joueurs : de pareils livres font plus de fripons qu'ils ne convertissent de joueurs. Ils ressemblent aux traités faits sur la matière des superstitions qui font plus de superstitieux qu'ils n'en corrigent. Le livre de Gouyn fut imprimé à Paris, in-8°, chez Abel l'Angelier, en 1550. La Croix du Maine sans dater l'édition, dit qu'il fut aussi imprimé à Poitiers.

(Voy. *DUVERDIER*, p. 930 ; — *LA CROIX DU MAINE*, p. 365.)

*GRAMMONT* (*GABRIEL DE*) (1534), fils de Roger de Grammont, sénéchal de Guyenne, et d'Eléonor de Béarn, fut, après la mort de Charles son frère, évêque de Couserans ; il fut employé, pendant qu'il fut sur ce siège, à plusieurs importantes négociations dans lesquelles il réussit au gré de la cour. Il passa de l'évêché de Couserans à celui de Tarbes, ensuite à celui de Poitiers, dont il prit possession le 26 mai 1532. Il fut même archevêque de Bordeaux et de Toulouse. Etant allé à Rome en 1532, pour y proposer le mariage du duc d'Orléans (depuis Henri II, roi de France), il y reçut le

chapeau de Clément VII. Il s'agissait du mariage de ce prince avec Catherine de Médicis, nièce du pape. Il avait été, en 1526, un des négociateurs qui avaient ménagé la liberté de François I<sup>er</sup> auprès de l'empereur Charles V. Il y était encore en 1527 et fut arrêté par l'ordre de Charles, qui avait appris la ligue formée entre le roi et le roi d'Angleterre Henri VIII. Il fut mis en liberté, alla en Angleterre négocier le mariage de Marguerite d'Orléans-Valois, veuve du duc d'Alençon et sœur de François I<sup>er</sup>, avec Henri, au lieu de celui de Catherine d'Aragon qu'on proposait à ce monarque; il n'y réussit pas; on a le discours qu'il fit au roi d'Angleterre en présence du parlement, pour dissuader cette alliance. Je n'ai point vu ce discours; mais tout concourt à faire croire que l'éloquence n'y brillait pas moins que la politique. Henri était lui-même trop éloquent, et François I<sup>er</sup> s'entendait trop bien en habiles gens, pour se méprendre dans le choix. La première qualité de tous ceux qu'il employait dans les ambassades était celle d'homme savant et éloquent. Le discours du prélat fut pourtant infructueux, le roi d'Angleterre ayant épousé Catherine d'Aragon. Le père Le Long, n. 1275, parle, dans sa Bibliothèque historique de la France, d'un manuscrit, in-folio, contenant les lettres de Gabriel de Grammont jointes à celles du cardinal du Tournon, de Jean du Bellay et de Pomponne Trivulce, écrites à l'évêque d'Auxerre, ambassadeur pour le roi à Rome. Ce sont des monumens respectables pour notre histoire. Gabriel de Grammont mourut d'une fièvre lente, au château de Balma, près de Toulouse, le 26 mars 1534. Son corps fut porté à Bidache, où il fut inhumé dans le tombeau de sa maison.

(Voyez August. Oldoidum, *Athenæum Rom.*, Litt. G., pag. 262; — *Le Gallia Christ.*; — BESLY, *Evêques de Poitiers*; — MORÉRY. — AUBÉRY, *Histoire des cardinaux Français*, etc.)

GRANDIER (URBAIN) (1634), bien plus connu par les horreurs de sa destinée que par ses talens, n'était pas Poitevin de naissance. Il naquit à Rouëres, près de Sablé en Anjou, de Pierre Grandier, notaire royal de Sablé, et de Jeanne

d'Estièvre (1) ; il fit ses études sous les jésuites de Bordeaux. Les talens qu'ils lui remarquèrent lui valurent l'estime de la Société ; il fut même pourvu, par leur moyen, de la cure de Saint-Pierre-du-Marché de Loudun, dont ils sont patrons. Il obtint aussi une prébende dans l'église de Sainte-Croix. L'union de ces deux bénéfices fut le premier motif de la jalousie de ses ennemis. Il avait le talent de la parole, il eut le malheur de prêcher contre les confréries et contre l'abus qu'il y a dans la conduite de ceux qui négligent la messe paroissiale ; ce fut la source de la haine des moines contre lui. Grandier eut la réputation d'excellent prédicateur, et de réussir mieux qu'eux, autre motif d'animosité. Enfin tous les malheurs qui lui sont arrivés, et la mort cruelle qui en fut la suite, n'eurent presque d'autres principes que ses talens acquis et naturels (2). Tous les avantages qu'il remporta en différentes occasions contre ses ennemis lui furent funestes : avec une figure moins agréable, une taille moins avantageuse, des agrémens moins puissans sur les cœurs, il ne serait pas devenu la terreur des pères et des maris, des jeunes gens même qui le regardèrent comme un rival dangereux. S'il n'eut point eu une supériorité de génie qui lui inspirait trop de fermeté, il aurait eu plus de ménagemens dans sa conduite avec des gens qu'il irrita à force de succès. Du nombre de ces succès sont le procès qu'il gagna en 1620 à l'officialité de Poitiers contre un prêtre nommé Mounier ; un autre qu'il gagna encore contre le chapitre de Sainte Croix et Mignon solliciteur de ce procès. L'arrêt qu'il obtint contre un nommé Duhibaut, les avantages qu'il eut contre le procureur du roi Trincant, qui l'accusait d'avoir abusé de sa fille ; contre l'évêque de Poitiers même ( M. de la Rocheposai ), tant au présidial de Poitiers, que devant l'archevêque de Bordeaux ( en 1631 ).

(1) Il avait un frère conseiller au présidial de Loudun.

(2) Jamais personne n'a eu tant de raison de dire :

*Ingenio periti qui miser ipse inco.*

Ce furent ces succès mêmes qui donnèrent naissance à la fameuse possession des religieuses de Loudun , à cette affreuse tragédie , dont il fut enfin la funeste victime , par l'adresse qu'eurent les acteurs d'y intéresser le plus redoutable ennemi qu'on put alors avoir en France , je veux dire le cardinal de Richelieu. Je n'entrerais point dans des détails qui épouvantent encore tous ceux qui les lisent ; il est facile de s'en instruire dans les ouvrages particuliers auxquels ont donné lieu la possession des religieuses de Loudun , et l'affaire du célèbre malheureux dont je parle. Il me suffira de dire qu'il fut condamné à être brûlé vif , préalablement appliqué à la question ordinaire et extraordinaire par jugement du 18 août 1634, rendu par les commissaires nommés , à la tête desquels était Laubardemont, maître des requêtes, ce qui fut exécuté, à l'égard du dernier supplice , dans la place de Sainte-Croix , avec des circonstances et une barbarie encore plus effrayantes que le supplice même.

Mais détournons les yeux d'un si horrible spectacle pour passer aux qualités d'hommes de lettres , et de savant , qui nous ont engagé à placer Grandier dans notre Bibliothèque.

J'ai dit que les jésuites de Bordeaux avaient jugé très-avantageusement des talens de Grandier ; ils ne se méprirent point. Non seulement il avait les grâces de la prononciation , mais il composait avec facilité , et réunissait le délicat avec le solide dans ses compositions.

L'éloge funèbre de Scévole de Sainte-Marthe en est une preuve. Ce grand homme était mort entre ses bras , et pour employer les expressions d'Abel de Sainte-Marthe son fils , *il lui avait servi dans ses dernières heures , de père , de fils et d'ami*. Il fut son panégyriste , et prononça l'oraison funèbre de Scévole le 11 septembre 1623 , six mois après la mort de ce grand homme , dans l'église de Saint Pierre de Loudun , dont il était curé. On la trouve jointe aux autres pièces qui composent le recueil intitulé : *Tumulus Scæv. Sammarthani* avec ce titre : *Oraison funèbre de Scévole de Sainte-Marthe , président et trésorier général de France à Poitiers , par M. Urbain*

*Grandier, curé de ladite église et chanoine de Sainte-Croix. A Paris, 1629, in-4°, 22 pages.*

Grandier y fait paraître beaucoup, et peut-être même trop d'esprit. Il y a quantité d'expressions figurées, de métaphores hardies, d'anthitèses et de tours épigrammatiques dont le faux éclat séduit facilement tous ceux qui n'ont pas un goût assez formé pour y résister.

Il parcourt la vie de Sainte-Marthe en orateur, et choisit avec jugement les circonstances les plus dignes d'occuper son auditoire. L'expression est noble, les transitions sont heureuses, sans être trop recherchées. Grandier est éloquent et orateur chrétien dans tout son panégyrique, et à l'exception des défauts que nous lui avons reprochés, et que le mauvais goût de son temps avait consacrés, on le lit encore avec plaisir. Le procureur du roi Trincant, dont il avait parlé avec distinction dans cet éloge, lui adressa des vers très flatteurs qu'on peut lire dans son article : Abel, fils aîné de Scévole, fit une épigramme pour le remercier, et du zèle qu'il avait montré en assistant son père à la mort, et du panégyrique. Elle est conçue en ces termes :

URBANO GRANDERIO, JULIODUN. ECCLESIAE RECTORI.

*Scævola cum periit, meliori sorte potiri  
Sperantem verbis, auxilioque juvas.  
Tandemque intrepidè morienti lumina condis,  
Et bonus exhalantem excipis ore animam.  
Dein populi in turbâ, procerum catuque frequenti,  
Mellito eloquio tollis ad astra virum.  
Debemus tibi, Granderi, qui patris, amici,  
Et nati officio fungeris ipse pto.*

*Abelii Epig., lib. II, p. 245.*

Un autre ouvrage qui lui a été funeste, puisqu'il fut un des prétextes dont on se servit pour le perdre, fut un *Traité du Célibat des prêtres*. Il faut convenir que Grandier dont un attachement contraire à la pureté de son état avait corrompu le cœur, abusa de son esprit dans la composition de ce *Traité*.

Il tâchait d'y détruire la nécessité du célibat des prêtres, et l'avait composé pour calmer par le poison de sa doctrine la conscience d'une jeune personne qu'il aimait, et avec laquelle il entretenait un commerce criminel. Je ne sais si ce livre a jamais été publié. Par l'arrêt de mort de Grandier, il fut ordonné que le manuscrit serait brûlé avec son auteur. Tout ce qu'on en cite sont ces deux vers qui se trouvaient à la fin, adressés à la personne pour laquelle l'ouvrage était destiné :

Si ton gentil esprit prend bien cette science,  
Tu mettras en repos ta bonne conscience.

Grandier ne le désavoua pas et convint même du motif. Il a passé, dit un moderne, pour être fort bien écrit. Je ne parlerai point de la satire intitulée : *Lettre de la Cordonnrière de la reine-mère à M. de Baradas* (1), qu'il a toujours constamment désavouée ; ouvrage de parti, indigne du génie et de la plume de Grandier, et où le cardinal de Richelieu était extrêmement maltraité ; ce fut encore un prétexte que prirent ses ennemis pour irriter contre lui la vengeance du cardinal, auquel on persuada que Grandier était l'auteur de cette satire violente et tout-à-fait méprisable.

Je ne dois pas passer sous silence un livre de piété ou recueil, assez gros, de prières et de méditations qu'il composa pendant les quatre mois qu'il fut détenu prisonnier au château d'Angers. Ceux qui ont vu le manuscrit qui fut produit au procès, ont assuré que tout y respirait la constance de son auteur dans ses maux et sa résignation aux ordres de la Providence. Bien loin qu'un tel ouvrage pût être celui d'un

(1) C'est le vrai titre de cette pièce, d'une obscurité et d'un galimatias presque inconcevables. Elle finit par quatre méchants vers, le reste est en prose ; cette pièce est signée, *Catherine d'Amour, ci-devant cordonnrière de la reine-mère*. Elle a été imprimée à la suite de la conversation de M<sup>e</sup> Guillaume avec le prince de Conty aux Champs-Élysées, pag. 95 de ce Recueil, qui contient 128 pages. La manière dont elle est citée, sous le titre de *Cordonnière de Loudun*, ne ferait croire que peu de personnes la connaissent.



magicien, qualité que la vengeance et la haine donnaient à Grandier, il aurait dû suffire à sa justification, et le style comparé avec celui de la *Lettre de la Cordonniers*, ne permettait pas de penser que l'un et l'autre fussent de la même plume.

Pendant le cours de son procès, il composa plusieurs écrits pour sa défense, qui ne firent pas moins d'honneur à son esprit qu'à la constance et à la fermeté héroïque et chrétienne qui ne l'abandonnèrent pas même au milieu des flammes et à l'instant de sa mort.

(Voyez l'*Histoire de la possession des Religieuses de Loudun*, par AUBIN ; — la Lettre de Seguin dans le *Mercure français* ; — le *Ménagiana*, tom. IV ; — BAYLE, article de Grandier ; — son Procès, dans les *Causes célèbres* ; — M<sup>e</sup> GAYOT DE PITTAVAL ; — et l'article d'AUBIN, tom. I<sup>er</sup> de cette Bibliot.)

GUI GEOFFROY (1086), connu sous le nom de Guillaume VIII par les modernes, était suivant le P. Labbe, dans le troisième Tableau généalogique des ducs de Guyenne, fils de Guillaume V, dit le Grand, dont nous parlerons, et d'Agnès de Bourgogne, sa troisième femme. On ne lui donne que le huitième rang dans le nombre des princes du nom de Guillaume, parce que Guillaume VI, son frère du premier lit, c'est-à-dire de Guillaume V et d'Almodie ou Adelmodie, fut duc de Guyenne et comte de Poitiers depuis la mort de son père, arrivée l'an 1030, jusqu'en 1037 qu'il mourut lui-même, suivant la Chronique de Maillezais, sans postérité, et parce qu'il fut encore précédé aux duché de Guyenne et comté de Poitou par Eudes ou Odon, fils de Brisque ou Prisque de Gascogne, seconde femme de Guillaume V, qui fut tué en mars 1039 devant Mauzé, château du pays d'Aunis, et par Pierre, surnommé *Acer*, le *Prompt*, son frère utérin, mort à Poitiers en 1058, qu'on a aussi appelé Guillaume VII. C'est donc à l'an 1058 qu'il faut placer le commencement de son règne en Poitou. Il fut d'abord comte de Gascogne qui avait été uni, ainsi que le comté de Bordeaux, au duché de Guyenne par le mariage de Brisque de Gascogne, et plus particulièrement par la mort d'Eudes, son fils. En cette qua-

lité, il avait assisté, en 1043, Henri I<sup>er</sup>, roi de France, contre Guillaume le Bâtard, duc de Normandie. Devenu duc de Guyenne et comte de Poitiers, il eut de grands différends avec Foulques Réchin et Guillaume le Barbu, fils de Geoffroy Martel et d'Agnès de Bourgogne. Ils prétendaient des droits sur la Guyenne et le Poitou du côté d'Agnès leur mère, épouse en premières noces de Guillaume V de Poitiers. Leur père, comme tuteur, les avait déjà fait valoir contre Eudes, dont nous avons parlé, et contre Guillaume VI. L'un et l'autre y avaient péri. Guillaume VIII fut aussi battu près de Chef-Boutonne, le mardi jour de saint Benoît, c'est-à-dire le 21 mars 1062. Il rétablit ses affaires et subjuguâ Saintes en 1063, passa ensuite en Espagne et prit Barbaste sur les Sarrasins : à son retour, il se saisit de Saumur au mois de juin 1069. Après avoir procuré la paix à ses états et s'être fait craindre de ses voisins, il pensa à signaler sa piété. On en voit un monument célèbre dans l'abbaye de Montiers-Neuf, qu'il bâtit aux environs de Poitiers avec une magnificence toute royale. L'église, qui subsiste encore presque en entier en forme de croix, malgré les efforts du temps et les fureurs des protestants, annonce un des grands édifices du onzième siècle. Dans l'état où elle est, elle peut encore passer pour une belle église, soit qu'on ait égard à son étendue ou à la régularité de ses parties. Il paraît par une ancienne inscription, qui était autrefois derrière l'autel et qui se trouve aujourd'hui scellée dans la muraille de l'ancienne sacristie, que le maître-autel fût consacré en 1096, dix ans après la mort de Guillaume, en l'honneur des martyrs saint Étienne, saint Laurent, saint Vincent, saint Chrysant et sainte Darie, par Urbain II qui y mit des reliques de ces saints. L'église avait été dédiée à la sainte Vierge, saint Jean et saint André. Le pape renouvela cette dédicace en faisant une nouvelle consécration de l'autel. Pendant que Guillaume faisait travailler à cette magnifique basilique, Philippe I<sup>er</sup>, roi de France, étant venu trouver le comte à Poitiers pour lui demander du secours contre Guillaume le Bâtard, duc de Normandie, notre comte

de Poitiers lui fit voir les bâtimens qu'il faisait élever, l'église était déjà fort avancée; le roi ne put s'empêcher d'admirer la magnificence de son vassal. Le comte en obtint même une charte que Bouchet dit avoir lue et qu'il date du 15 octobre 1076, par laquelle Philippe approuvait et confirmait tous les legs et donations faites, ou à faire, à l'abbaye de Montiers-Neuf par les vassaux du comte. J'ai entre les mains une copie de la charte de fondation; elle comprend les libéralités prodigieuses que le prince fit à l'abbaye de Montiers-Neuf, soit en terres et autres biens, soit à l'égard de la juridiction temporelle dont les seigneurs et nos rois avaient alors la faiblesse de se dépouiller par un motif de piété mal entendue et trop applaudie dans ces siècles. La préface ou le préambule de cette charte fait honneur à ce siècle et au prince, du côté de la langue latine. L'acte fut passé en présence de Gui I<sup>er</sup>, abbé de Montiers-Neuf, de Hugues de Lusignan, de Borel, seigneur de Montreuil, et quelques autres. On trouve dans Besly beaucoup d'autres chartes de Guillaume VIII, qu'il appelle Guillaume VII; quelques historiens le mettent au nombre de ceux qui ont aimé et cultivé la poésie provençale. Il épousa en premières noces une fille d'Audebert, comte de Périgord, qu'il répudia pour raison de parenté, prétexte ordinaire dont se servaient les grands qui s'ennuyaient des liens d'un mariage qu'ils voulaient rompre. Mahaud ou Mathéode, qui est peut-être le nom féminin de Mathieu (*Matheodis*), lui succéda et ne donna qu'une fille au prince; quelques historiens l'ont appelée Agnès et disent qu'elle épousa Alphonse VI, roi d'Espagne. Mathéode n'eût pas un sort plus heureux que la première. Le comte trouva encore des raisons pour rompre ce second mariage, l'histoire ne nous en instruit pas. Ce que je viens de dire de ces deux mariages est bien clairement exprimé par l'auteur de la Chronique de Maillezaïs. « *Qui* » (*Guilmus*) *relinquens filiam Audeberti comitis uxorem suam*, « *causâ parentelæ, aliam, Matheodam vocatam, accepit in conjugio, de quâ tantum unam filiam habuit, etc.* » Comment Besly, qui avait ce texte sous les yeux, a-t-il pu confondre *Matheo-*

*dis* avec la fille d'Audebert ? Le P. Labbe l'a relevé de cette erreur avec beaucoup de justice. Besly cite lui-même la Chronique de Maillezais dans ses preuves. Tout ce qu'on peut répondre en sa faveur, c'est qu'il est aisé de s'égarer dans le pays ténébreux des chroniques et des chartes. Ce second divorce arriva vers l'an 1068. Guillaume épousa, dans ce temps ou environ, Aldéarde de Bourgogne, fille de Henri de Bourgogne, et petite-fille de Robert 1<sup>er</sup> (1), duc de Bourgogne, qui survécut longtemps à son mari, si c'est elle dont il s'agit dans une charte de l'an 1119, rapportée par le P. Labbe. En effet, il est certain que Guillaume mourut le 24 septembre de l'an 1086 au château de Chizé. Il fut d'abord inhumé dans le chapitre de l'abbaye de Montiers-Neuf, et de là transféré, dit Bouchet, dans le chœur de l'église. On voit encore aujourd'hui dans le milieu de la nef un tombeau de pierre très moderne, où l'on trouve cette inscription :

## HIC JACET

*Guilielmus VII, qui est Gaufridus, dux Aquitanie et Pictavorum comes; hujus monasterii novi fundator. Obiit anno 1086.*

L'inscription est aussi moderne que le tombeau.

Guillaume eut d'Aldéarde de Bourgogne Guillaume IX dont nous parlerons, Hugues qui vivait encore en 1129, et Agnès de Poitiers, femme de Pierre Sanche, roi d'Aragon.

(Voyez BESLY, *Histoire des Comtes de Poitou*, sous l'article de Guillaume VII et dans les preuves ; — le P. LABBE, *troisième Tableau généalog.* des ducs de Guyenne, §§ 8 et 9, et le *troisième Tableau* des ducs de Bourgogne, § 1 ; — BOUCHET, *Annales d'Aquitains*, troisième partie, pag. 124 et 125, qui l'appelle Guillaume V ; — et les auteurs du *Gallia christiana*, diocèse de Poitiers, abbaye de Montiers-Neuf.)

GUILLAUME (1096), chanoine de Saint-Hilaire-le-Grand de Poitiers, vivait, suivant dom Rivet, vers la fin du onzième

(1) Troisième fils du roi Robert et de la reine Constance.

siècle. Il a laissé un petit poème en vers léonins ou vers rimés. C'est une apostrophe à Guibert, qui se porta pour pape depuis 1080 jusqu'en 1100. Il lui reproche sa résistance opiniâtre à l'église et l'exhorte à renoncer au titre de pape qu'il avait usurpé. Il ne prend dans son ouvrage d'autre qualité que celle de dernier chanoine de Saint-Hilaire. On le trouve dans les notes d'Usserius sur les Lettres hybernoises, qu'il publia en 1665. Le séjour que fit à Poitiers Urbain II, qui y célébra la fête de saint Hilaire en 1096 (1), occasionna ce petit poème suivant les apparences.

(Voyez dom RIVET, tom. VIII, onzième siècle, p. 448.)

GUILLAUME V (1030 ou environ), duc d'Aquitaine et comte de Poitiers, surnommé LE GRAND, était fils de Guillaume IV du nom, dit *Fier à bras* ou *Bras de Fer*, mort en l'abbaye de Saint-Maixent avec l'habit de religieux, le troisième jour de février 993, et d'Emme ou Emmeline de Blois, fille de Thibault le Vieux, comte de Blois. Il fut instruit dès sa plus tendre jeunesse de toutes les connaissances qu'on pouvait acquérir de son temps, et en particulier de celles qui ont l'intelligence de l'Écriture pour objet. Il y prit tant de goût qu'il rassembla une bibliothèque considérable, et, si l'on en veut croire Bouchet, qu'il établit même une école dans son palais à Poitiers. Je ne vois rien qui ne favorise cette opinion. Il avait pour modèle tous nos rois depuis Charlemagne, et l'école du palais qu'ils entretenaient dans leurs propres domiciles, était la plus considérable de la France. En hiver, que les nuits sont les plus longues, dit la Chronique d'Adémar, il en passait une partie à l'étude et ne quittait la lecture que lorsqu'il ne pouvait plus résister au sommeil. Le même auteur, en lui dédiant sa fameuse lettre sur l'apostolat de saint Martial, lui donne le titre de *Grammairien*, par lequel on enten-

(1) Dans l'ancienne sacristie de l'église de Montiers-Neuf, on trouve une inscription sur une pierre blanche, scellée dans la muraille, qui réferre la consécration de cette église, par le pape Urbain II, assisté de trois archevêques et d'autant d'évêques, à cette année 1096.

avait alors un homme versé dans la connaissance des belles-lettres. Dom Rivet ne fait pas difficulté de le regarder comme le contrepoids le plus puissant de l'ignorance des dixième et onzième siècles, et le restaurateur des sciences en France. Ce fut de son temps qu'on vit naître les troubadours ou trouvères de Provence et notre poésie française, dont on n'avait encore aperçu que de si faibles vestiges, qu'il est plus sûr de lui assigner le temps où a vécu Guillaume V que toute autre époque. Non seulement les savans trouvaient une retraite à sa cour, mais il n'oubliait rien pour les y fixer. Il donna à Renaud, surnommé Platon, l'abbaye de Saint-Maixent; les talens de Fulbert, qui a été évêque de Chartres, lui valurent la dignité de trésorier et chef de l'école de Saint-Hilaire-le-Grand.

Il honora Odillon, abbé de Cluny, de la plus intime confiance; ce fut lui qu'il chargea de la réforme des monastères de toute l'Aquitaine, où le désordre empêchait les progrès de la piété et de la science, dont la réunion seule peut faire fleurir les cloîtres. Cet heureux concert régnait dans le prince. Il fit rétablir l'église de Saint-Pierre de Poitiers et la plus grande partie des autres églises de cette ville qu'un incendie général avait presque toutes consumées en 1018 (1).

La fondation de la riche abbaye de Maillezais en Bas-

(1) Sur la pierre qui forme la clé de la voûte de Saint-Pierre de Poitiers, au-dessus du chœur, se voit une inscription qui paraît attribuer cet ouvrage à notre Guillaume. Elle est ainsi conçue :

O A V O  
M V I I d. X.  
I O I I

Je crois que les deux OO ne servent que d'ornement, et que l'inscription peut signifier *Almodis. Wilhelmus, millesimo septimo et decimo (anno) martis primâ (die)*. Voyez ce qu'en a pensé Besly, dans une Lettre écrite à M. de la Roche-posay, page 55 des pièces jointes aux Annales d'Aquitaine de Bouchet de l'édition de 1644. Au reste, il n'y a pas apparence que le bâtiment, tel qu'il est, soit l'ouvrage de Guillaume V; il paraît bien postérieur à cette époque, et du treizième ou quatorzième siècle.

Poitou , celle de l'abbaye de Bourgueil en Anjou , et un grand nombre d'autres , sont des preuves de sa pieuse magnificence et d'une libéralité égale à celle des monarques par l'importance de ses fondations. Mais si Guillaume était pieux , s'il était savant et même livré à l'étude , il l'était en prince qui n'est pas né pour l'ombre du cabinet , ou pour les pratiques d'une piété oisive et solitaire. Sa jeunesse fut agitée par les démarches avides et ambitieuses de ses voisins ; Adalbert , comte de Périgueux , et Gérard , vicomte de Limoges , l'attaquèrent. Il sut leur résister ; sa prudence et la mort de ses ennemis lui procurèrent la paix. Il sut la maintenir et se concilier l'estime des souverains et le respect des peuples , celui même des étrangers. A Rome , où sa piété le conduisait tous les ans , il recevait les honneurs qu'on rendait aux têtes couronnées ; les Italiens voulurent même l'avoir pour roi , et peu s'en fallut qu'il ne trouvât des sujets chez une nation étrangère. On peut voir dans Raoul Glaber et quelques autres auteurs ce qui empêcha cette faveur d'avoir son effet.

L'empereur Henri le Boiteux , le roi de France , celui d'Espagne semblaient se disputer l'estime et l'amitié du comte de Poitiers. En un mot , peu de monarques ont joui sur le trône des honneurs dont il a joui , d'autant plus touchans qu'il les devait à son mérite et à sa vertu , encore plus qu'à son rang. Il eut trois femmes *Athnodis* ou *Adelmodie* , sur laquelle on ne trouve rien qui puisse donner une connaissance précise ; ce qu'en dit Besly , n'ayant rien que de ténébreux et de très confus (1). Il en eut Guillaume VI qui lui succéda.

Sa seconde femme fut Prisque ou Brisque de Gascogne , dont il eut deux fils *Eudes* et *Thibaud* ;

La troisième , Agnès de Bourgogne , dont il eut Pierre , dit Guillaume VII , Gui Geoffroy , connu sous le nom de Guillaume VIII ;

Et l'impératrice Agnès.

(1) Il la fait tout à la fois sœur du vicomte de Limoges , Guy , et fille du vicomte Gérard ; lui donne le nom de Provence et celui d'Arles.

Ce prince mourut au milieu de cette nombreuse postérité, le dernier jour de janvier de l'an 1030 ou 1031. Il avait pris, quelque temps avant sa mort, l'habit de religieux dans l'abbaye de Maillezais. C'était une idée, qui toute singulière qu'elle paraisse aujourd'hui, était alors fort en vogue. Les moines avaient établi, comme une opinion certaine, qu'en se faisant inhumer avec leur habit, on ne pouvait manquer la voie du ciel. Le préjugé subjugué l'esprit des plus grands hommes. Guillaume suivit celui de son temps et fut inhumé dans l'abbaye de Maillezais.

Outre un grand nombre de chartes qu'on a de lui et dont une partie a été publiée par Besly dans son *Histoire des Comtes de Poitou*, on trouve six lettres de ce prince jointes au Recueil de celles de Fulbert, évêque de Chartres; le style en est net, dégagé de la barbarie de son siècle; et du Boullay, dans l'*Histoire de l'Université*, tom. I<sup>er</sup>, p. 597, dit qu'elles ne manquent pas d'élégance; dom Rivet, tom. VII, p. 284 et suiv., en fait l'analyse et en montre le mérite.

(Voyez BESLY, *Histoire des Comtes de Poitou*; — le P. LABBE, tabl. III, § VIII, des ducs de Guyenne; — ADÉMAR DE CHABANAIS; — DUCHESNE, tom. IV, p. 191 et 194; — DU BOULLAY, cité; — et CATEL dans son *Histoire des Comtes de Toulouse*, etc.)

GUILLAUME IX (1126), duc d'Aquitaine, comte de Poitiers, et suivant Catel, comte de Toulouse, était fils de Guillaume ou Gui Geoffroy, fondateur du monastère de Montiers-Neuf, et d'Aldéarde de Bourgogne, fille de Robert I<sup>er</sup> et nièce de Henri I<sup>er</sup>, roi de France, suivant le P. Labbe. Il naquit, suivant le même auteur, qui suit la Chronique de Maillezais, le 22 octobre 1071, et succéda aux états de son père en 1086; non seulement il fut un des plus grands princes du temps où il vécut, mais encore l'esprit le plus beau et le plus cultivé. Il imita d'abord le zèle et la piété de ses prédécesseurs, Guillaume V et Guillaume VIII, son père. L'an 1087, il travaillait à perfectionner les bâtimens de la célèbre abbaye de Montiers-Neuf fort avancés par son père. L'ordre



naissant des religieuses de Fontevrault, et son fameux fondateur *Robert d'Arbrissel*, éprouvèrent aussi ses libéralités.

Les suites ne répondirent pas tout-à-fait à ces commencemens. Par une lettre que lui adresse Urbain II et qu'on trouve dans les notes du P. Sirmond, sur les lettres de Geofroy, abbé de Vendôme, il paraît qu'il voulait usurper sur les moines de cette abbaye, l'église de Saint-Georges dans l'île d'Oleron, avec les revenus qui y étaient attachés. Ce monument prouve la réputation de savoir et de doctrine où était notre comte de Poitiers. *Ipsè pater tuus*, lui dit Urbain, *principatùs sui Ecclesias devotissimè coluit; plures rebus suis ditavit, novas etiam à fundamentis extruxit, de te verò miramur qui cum aliis bonis studiis, quantum ad militem polleas, in hac à patris tui probitate degenerare perhiberis, quod ecclesiarum jura perturbes, et quas ille fundavit expolies.*

Guillaume de Malmesbury (1) n'épargne rien pour noircir le portrait qu'il fait de notre Guillaume. La haine se déclare dans toutes ses expressions, la passion perce partout. Il ne laisse pourtant pas de lui accorder un génie vif, et même délicat. « C'était, dit-il, un fou, un homme livré aux femmes avec un emportement extrême. Avant son retour de Jérusalem, il s'était plongé si aveuglément dans toutes sortes de vices qu'on pouvait croire qu'à peine admettait-il une Providence. Mais à ces idées toutes fausses, toutes absurdes qu'elles étaient, il savait leur donner un tour si agréable, une enveloppe si naïve, si amusante même, qu'on ne pouvait l'entendre sans rire jusqu'à éclater. Il faisait bâtir (2), ajoute l'auteur, un château dans un lieu

(1) Lib. 5, de gestis Henrici I, Anglor. reg.

(2) Denique apud Castellum quoddam Yvor habitacula quædam quasi monasteria construens, Abbatiam Pellicum ibi se positurum delirabat, nuncupatim illam, et illam quæcumque famosioris prostibuli esset abbatisam, vel priorem, cæteras verò officiales instituturum canitans. Guillelm. de Malmesb. ubi supra. C'est à une pareille idée que l'on doit rapporter le nom que l'on donnait à Toulouse aux filles débauchées, que l'on appelait encore sur la fin du quatorzième siècle, les filles de la grande abbaye de Toulouse. Elles

« appelé Ybor : son dessein , disait ce prince , était d'y rassembler toutes les femmes dont la vertu n'était rien moins que reconnue. Celles dont la réputation était le plus mal établie , devaient tenir le premier rang dans cette communauté. Une telle , disait-il en la nommant , sera le chef : telle autre aura tel emploi. » Guillaume de Malmesbury n'oublie pas le divorce du prince avec Hildegarde sa femme , et sa passion sans bornes pour Mauberjeonne, femme du vicomte de Chatellerault. Il l'enleva à son époux et abandonna tout-à-fait Hildegarde , sa femme. Gérard , évêque d'Angoulême , ayant pris la voie d'excommunication contre lui , *on terra* , lui dit-il , *tes cheveux bien peignés et bien frisés avant qu'on me voie quitter la vicomtesse*. Le prélat était chauve. Pierre II , dit le Bienheureux , évêque de Poitiers , fit voir une fermeté qui ne servit qu'à le faire exiler.

En 1101 , suivant le calcul d'*Ordéric Vitalis* , Guillaume se croisa pour aller en Orient. Il partit , suivant cet auteur , à la tête de trois cent mille hommes ; mais ce nombre prodigieux , et presque incroyable qui suivit Guillaume , ne contribua pas au bonheur de ses armes. Il perdit tout , eût bien de la peine à sauver sa vie , et revint à Antioche à pied et sans suite. Tancrede en eut pitié et le soulagea autant qu'il le put.

ont ce nom dans les lettres de sauve-garde que leur donna Charles VI en 1389 , dont parle dom Vaissette dans son *Histoire générale du Languedoc* , tom. IV.

M. Astruc , dans son *Traité des Maladies vénériennes* , liv. I , parle d'un règlement donné par Jeune I , reine de Naples et comtesse de Provence , écrit en Provençal , intitulé : *Statuts du lieu public de débauche d'Avignon* , où la qualité d'*abbesse* est employée dans le sens de notre comte de Poitiers. « La porte du lieu sera fermée à clef , dit l'un des articles de ces statuts , afin qu'aucun jeune homme ne puisse aller , sans la permission de l'*abbesse* ou *baillive* , qui tous les ans sera élue par les consuls. » V. PASQUIER , *Recherches de la France* , liv. VIII , chap. 35. Ce que Guillaume de Malmesbury donne comme un exemple de libertinage outré , n'était peut-être qu'un projet que les mœurs du temps autorisaient. C'est à ces idées que Rabelais doit son abbaye de Thélème.

C'est ce que rapporte Foucher de Chartres dans son *Histoire du voyage de la Terre-Sainte*. *Ordéric*, plus équitable que *Guillaume de Malmesbury*, lui rend aussi plus de justice que lui et n'en fait point un portrait odieux. « Il était « brave, dit-il, rempli de probité et d'un esprit agréable. « En vivacité d'esprit et en bons mots, il surpassait ceux « qui en font une espèce de métier. » Il veut parler des jongleurs et des troubadours qui vivaient des saillies préparées dont ils amusaient les grands.

Apparemment les malheurs de son voyage de Jérusalem ne firent pas une grande impression sur son esprit, quoique *Guillaume de Malmesbury* nous dise le contraire. En effet, la date de ses amours avec la vicomtesse de Châtellerauld est postérieure à ce voyage ; ce fut en 1114 qu'il fut excommunié par Gérard, évêque d'Angoulême. Il fut cité au concile de Reims en 1119. Calixte II y présidait ; mais *Guillaume* ne s'y trouva pas. L'histoire parle des secours qu'il donna à *Alphonse*, roi d'Aragon, contre les Sarraxins, et de ses voyages au-delà des Pyrénées. Il mourut le 10 février 1126, et fut inhumé dans le chapitre du monastère de Montiers-Neuf, dont il est le fondateur avec son père.

Parmi les manuscrits de la bibliothèque du roi, il s'en trouve deux qui contiennent les vies et les ouvrages de cent dix-sept poètes qui ont écrit en langue provençale ou Aquitanique. Le plus ancien de ces poètes est notre *Guillaume IX*, qui s'était distingué dans ce genre de poésie avant la fin du onzième siècle, et non pas du neuvième, comme on lit dans l'*Histoire littéraire de la France*, par la faute de l'imprimeur et par un renversement de chiffre.

Au retour de son voyage d'Orient, il versifia ses aventures. Il se faisait un plaisir de déclamer ses vers devant les rois et les princesses avec lesquels il se trouvait, et d'en faire l'amusement des plus grands cercles. J'ai vu huit pièces de poésies de ce prince dans les recueils de *M. de Sainte-Palaye*. Ce savant académicien m'ayant mis à portée

de profiter des richesses immenses en ce genre que rassemble son cabinet, j'y ai copié le sujet d'une des pièces du comte Guillaume, auquel je joindrai quelques-uns de ses vers pour donner une idée de l'état de notre langue, ou si l'on veut de la langue provençale, dans laquelle tous les poètes du temps se piquaient de composer.

Le comte Guillaume dit dans cette pièce, qu'en allant en Auvergne du côté du Limousin, il rencontra la femme du seigneur *Garin* et celle du seigneur *Bernard*, qui le saluèrent *par saint Léonard* (1).

Il répondit à leur salut par quelques sons mal articulés et qui n'avaient aucune signification. Elles le prirent pour un muet. *Agnès* et *Ermessen* (ce sont les noms des deux dames) l'engagèrent à les suivre. Il les accompagna, elles le firent entrer chez l'une d'elles : Bon, dirent-elles, il n'y a rien à risquer avec lui. Il sera discret celui-là : on se met auprès du feu, on soupe. Les dames, extrêmement circonspectes, voulurent s'assurer qu'il était vraiment muet. Elles employèrent un moyen qui aurait pu rendre la parole à tout autre qu'au comte Guillaume, elles le firent égratigner par un chat depuis la tête jusqu'aux pieds : mais à cela pas un mot. Après cette expérience qui fut répétée, nos dames crurent, avec assez de raison, qu'elles ne risquaient rien à tout risquer : on le récompensa des égratignures.

Guillaume dit dans son langage naïf des choses que personne ne croira, et que le respect pour mon lecteur m'oblige de supprimer. Il ajoute qu'il en fût malade, et on le serait à moins. La pièce finit par un envoi aux deux dames qu'il prie de tuer le maudit chat pour l'amour de lui. En supprimant l'épisode du chat, qui me paraît fort déplacé, voilà l'original de Mazet de Lamporéchio. Voici les premiers vers de la pièce.

(1) Patron du Limousin ; cette formule de salut était : *Dieu vous garde*, et *saint Léonard*. Elle servait à faire connaître la province d'où l'on était, aussi bien que le compliment.

(1) En Alvernhe par Lemozi,  
Men ancy totz sols à tapi  
Trobey la molec d'en (2) Gary,  
E d'en Bernard,  
Saluderon me francamen  
Per sauh Launard.

Ce qui suit est bien plus obscur. Il finit ainsi en parlant à un de ses domestiques, qu'il charge de ses vers.

(3) Monet, tu m'iras al mati,  
Mo vers portaras el borssi,  
Dret à la r olier d'en Gary,  
E d'en Bernard.  
E digas lor que per m'amor,  
Auccisol cat.

Tels furent les originaux de notre poésie, dont bien des savans ont regardé Guillaume comme l'un des premiers auteurs. C'est le sentiment du savant Adrien de Valois. Toutes ses pièces respirent un goût de liberté d'esprit, qu'on caractérisera mieux en l'appelant libertinage. On trouve un grand nombre de chartes de Guillaume : Besly en a plusieurs dans son *Histoire des Comtes de Poitou*.

(Voyez les auteurs dont j'ai parlé ; — le *Clypeus fontebraledensis* du P. LA MAINFERME ; — et DOM RIVET, t. VI, p. 55, de l'*Histoire littéraire*.)

(1) C'est-à-dire : En Auvergne, du côté du Limousin, je m'en allai seul déguisé (*incognito*). Je trouvai la femme du seigneur Garin et du seigneur Bernard ; elles me saluèrent franchement ou honnêtement par saint Léonard.

(2) D'en ou dem, qu'on a dans la suite prononcé *dam*, veut dire *seigneur*, *monsieur*. *Dam chevalier*, dans nos vieux romanciers ; de là le mot de *dame*, *madame*, qu'on a séparé en deux mots jusqu'au dix-septième siècle, et le mot de *vidame*.

(3) C'est-à-dire : Monet, tu iras ce matin, tu porteras mes vers dans ta bourse (ta poche) droit à la femme de Garin et de Bernard, et tu leur diras que pour l'amour de moi, elles tuent leur chat.

## H.

**HAYE (JEAN) (DE LA) (1575)**, baron des Couteaux, lieutenant-général en la sénéchaussée de Poitou et siège présidial de Poitiers, était d'une famille très noble (1) si l'on s'en rapporte aux Mémoires qui ont paru sous son nom. Le président de Thou, qui parle de la *Haye* en différentes occasions, ne lui refuse point non plus la noblesse, ajoutant seulement que sa famille était fort mal partagée des biens de la fortune. Mais Pierre Briçonnet, frère de Barnabé, parle tout différemment de la famille de notre la Haye ; *Il est descendu*, dit-il, *d'une maison telle et si basse, qu'il n'est besoin d'en parler plus avant* : j'aurais pu ajouter quelque foi à ce que dit cet auteur, si la lecture de son ouvrage ne m'avait fait connaître plus de passion que d'équité dans sa manière d'écrire. Il est vrai, et l'auteur des Mémoires publiés sous le nom de la Haye, convient que ses premières occupations n'eurent rien de fort noble. Aidé d'un génie vif, il n'eut pas sitôt parcouru la carrière ordinaire des études, que s'étant fait recevoir avocat au parlement, il s'y chargea de l'emploi de solliciteur des affaires des plus grandes maisons du Poitou, sa patrie ; il suivit en particulier celles de l'ancienne maison de la Roussière-Girard. Non seulement il acquit la confiance de cette maison, mais la veuve du sieur de la Roussière (2) porta la reconnaissance des succès qu'elle lui dut, jusqu'à lui donner sa main. Elle était encore assez jeune pour espérer du retour d'un homme,

(1) M. l'abbé de Vairac le fait naître à la Haye, en Touraine, petite ville sur la Creuse, où naquit Descartes ; mais sans en donner de preuve. Voyez la suite de l'explication historique et topographique du voyage de l'infante. *Nécrologie* de mars 1722, vol. deuxième, pag. 63. Mais M. l'abbé de Vairac ne s'est pas piqué d'exactitude dans ce morceau historique, où quelques vérités sont enveloppées de bien des contes copiés de Jean Bouchet et de quelques autres auteurs aussi peu exacts.

(2) Anne de la Brosse, veuve du sieur de la Roussière (Emery Girard), morte en 1554.

à qui elle apportait de très grands biens (1). Il était déjà avocat du roi aux Monnaies, lorsque la dame de la Roussière l'épousa. Cette alliance le mit en état d'acheter la charge de lieutenant-général de Poitiers; c'était alors l'une des dignités les plus importantes de la province, dont elle le mettait à portée de partager le gouvernement civil et militaire. Ses talents, qui égalaient son ambition, lui en firent remplir les fonctions avec beaucoup d'éclat; le Poitou était exposé à toutes les fureurs de la Ligue et des guerres civiles. Il fit voir qu'un génie supérieur passe sans peine des exercices tranquilles du cabinet et du barreau, aux travaux et aux embarras de la guerre; qu'il sait quitter la plume quand il faut prendre l'épée. Le fameux siège de Poitiers (2) formé par les protestans, et l'amiral Coligny à leur tête, ne servit qu'à lui attirer l'estime générale de ses citoyens dont il embrassa la défense avec tout le courage et la prudence d'un homme qui aurait vieilli dans les armées. Il avait contribué l'année précédente à la conservation de *Lusignan*. Cette petite ville, dit M. de Thou, fut conservée par la diligence de François de Sépeaux Vieilleville, maréchal de France, qui était à Poitiers, et celle de Jean de la Haye. Il soutint la réputation qu'il s'était acquise en cette occasion, par sa présence d'esprit et par le soin avec lequel il s'acquittait de son devoir. Le comte du Lude s'était enfermé dans Poitiers pour défendre cette grande ville; il avait avec lui quelques capitaines de cavalerie et de gens d'épée... On leva outre cela six compagnies d'infanterie dans la ville sous autant de capitaines (3); Jean de la Haye était à leur tête. Il répondit

(1) Voyez les plaidoyers d'Abel de Sainte-Marthe et ceux de M<sup>e</sup> Anne Robert, M<sup>e</sup> Antoine Arnaud et de M. l'avocat-général Servin, joints au recueil de ceux de M. Corberon, publiés par Sainte-Marthe en 1693, in-4<sup>e</sup>, dans la cause de François et Barbe Girard, filles d'Emery de la Roussière et d'Anne de la Brosse.

(2) En 1569.

(3) Ces six capitaines étaient le Bascle, Lauson, Raby, Mourault de la Vacherie, Fressinet, de Nouzières. Tiré de la liste manuscrite de ceux qui

à l'attente qu'on pouvait avoir de lui. Non seulement il était attentif à repousser les attaques de l'ennemi, il se chargea encore du soin de faire panser les blessés. Enfin l'on peut dire qu'il partagea avec les plus grands capitaines qu'ait eu la France, le comte du Lude, le duc de Guise, Clermont d'Amboise, et un grand nombre d'autres, l'honneur d'avoir sauvé des mains de l'amiral de Coligny, Poitiers, sa patrie, et peut-être la France. Scévole de Sainte-Marthe exprime les sentiments d'estime et de reconnaissance qu'on avait pour la Haye, dans des vers qu'il lui adressa quelque temps après sur la naissance d'un fils. La pièce est intitulée dans le recueil in-4° de 1573 (1) *In clariss. viri Joh. Haii proprætoris pictaviensis filium recens natum*. Cette pièce est d'une beauté parfaite; je ne copierai ici que ce qui fait à mon dessein :

*Non tamen omnino, Superi, delere paratis  
Pictavicum genus, et civili scindere ferro,  
Cum pulchrum nobis generoso è sanguine prolem  
Sufficitis forti de semine nobilis Haii.  
Patria cui debet, latio quod Roma Camillo  
Debuli, urbs etiam pulsus hoc tempore Gallis,  
Qui sacra nec veriti fuerant violare Deorum  
Limina, sacrilegi soboles verissima Brenni.  
Non illum solas, præstat quibus impiger artes,  
Exercere togas juvat, et fora nata fovere;  
Sæpè etiam patriæ, cum res id postulat, arma  
Tempore sumpta placeant, et Pallade claret utraq;.....  
Fortunate puer, tali qui patre creatus,  
Quod sectere domi tantæ virtutis habebis  
Exemplum nullo meritò delebile sæclo.....*

Nous parlerons de la réponse que fit de la Haye à ces vers; suivons-le dans sa carrière. Il était d'une ambition démesurée;

se trouvèrent dans la ville de Poitiers pendant le siège de l'an 1369, laquelle se trouve dans la sacristie des PP. Cordeliers de Poitiers, dans un tableau que le Père Gardien a eu la bonté de m'envoyer.

(1) Dans les éditions postérieures elle n'a que ce titre : *Genethliacum* • le nom de *Haius* est changé en celui d'*Ælius*. On en verra la cause.



enflé par les louanges ; il conçut les plus grandes espérances. La familiarité avec laquelle il avait vécu pendant le siège avec les plus grands seigneurs, leur estime pour lui, son amour propre excessif, tout cela lui fit croire qu'on ne pouvait trop acheter ses talens. Il sollicita une charge de maître des requêtes auprès de la reine Catherine de Médicis : le refus qu'il éprouva put bien l'indisposer ; mais il ne le rebuta pas au point de se déclarer ouvertement. Il demanda la charge de président, ou en cas d'un autre refus, il se proposa de la faire supprimer pour donner à sa charge le lustre du premier rang qu'elle avait perdu depuis l'établissement des présidiaux. Ses nouvelles tentatives furent encore inutiles ; elles ne servirent qu'à découvrir la passion qu'il avait de s'agrandir, et de ne point reconnaître de supérieur. Peut-être, dans les circonstances où se trouvait la cour, vit-on du danger à se prêter aux vues d'un particulier trop ambitieux. Pierre Rat, dont nous parlerons, obtint la présidence à laquelle la Haye aspirait. Son orgueil trompé lui fit prendre le parti criminel d'extorquer de la cour ce qu'elle lui refusait. Ses concitoyens commencèrent à ouvrir les yeux sur sa conduite ; il devint suspect ; les plus clairvoyans furent ceux contre qui il conçut la haine la plus violente. Il dissimula pendant quelques années ; mais en 1574 il donna tant de prise à ses ennemis sur sa conduite, qu'on le déféra à la cour, comme un traître à sa patrie, un rebelle à son roi. Son intention, dit Pierre Brisson, très instruit des circonstances de la vie de la Haye, était de se déclarer, et de prendre les armes, avec le sieur de la Noüe, ce chef célèbre du parti protestant, connu sous le nom de *Bras-de-Fer* ; son dessein était de faire dépendre le sort des meilleures villes de France du parti qu'il prendrait ou au moins d'alarmer la cour. Il eût plusieurs conférences avec la Noüe, auquel il tâcha de persuader que leurs intérêts communs exigeaient qu'ils agissent de concert. Le prudent la Noüe lui ayant fait voir par ses démarches qu'il n'avait pas assez de confiance en lui pour agir en conséquence de ses propositions, il offrit

aux protestans de la Rochelle, et à la Noüe, sa femme pour gage de la sincérité de ses intentions. Il envoya même des députés au nom des états de Poitiers à Milhaud en Rouergne, pour faire accepter ses propositions qu'il décorait du nom de bien public. Il fit aussi plusieurs démarches à Poitiers et aux environs qui ne purent qu'exciter l'attention des catholiques. Le duc de Montpensier qui en fut averti, ôta la garde du château de Poitiers à celui qui y commandait, et la donna à deux échevins pour s'opposer aux entreprises que pourrait faire la Haye sur ce château. Ces précautions étaient sages. A peine le duc de Montpensier fut-il parti que la Haye essaya de s'assurer du château. L'inutilité des efforts qu'il fit pour en venir à bout, le désespéra. Son chagrin éclata. La Noüe s'étant emparé de Lusignan, à peu près dans le même temps, lui donna un nouveau sujet d'inquiétude. Ce capitaine avait pris cette place sans lui en rien communiquer ; d'ailleurs, il était à craindre que la prise de Lusignan par les protestans, ne réveillât l'attention sur la capitale de la province. Il suivit pourtant sa pointe. Sainte-Souligne (1) l'observait de près ; il voulut le rendre suspect et engager les habitans de Poitiers à s'en défaire. Cet officier s'était emparé de la porte de la Tranchée ; la Haye voulut le chasser de ce poste les armes à la main ; mais ses gens l'abandonnèrent ; il se vit même obligé de sortir de la ville. Il voulut se joindre à la Noüe, ils publièrent même de concert quelques écrits : mais tout l'effet de ces manifestes aboutit à confirmer les esprits dans l'opinion qu'on avait des mauvaises intentions de la Haye. Pour donner le change à la cour, il avait adressé de longs mémoires à la reine, où, en détaillant ses services, il articulait pour preuve de son zèle, les différentes sommes qu'il avait dépensées en espions. Il en faisait monter le total à plus de 80,000 livres, somme très considérable dans ce temps-là. Ces mémoires étaient spécieux, et soit qu'on les crut sincères, ou que la reine voulut amuser l'ambition de

(1) Joseph d'Oyncau, seigneur de Sainte-Souligne.

la Haye, elle lui promit pour indemnité une charge de maître des requêtes, après laquelle S. M. savait qu'il aspirait depuis longtemps. Ces promesses ne l'empêchèrent pas de prendre des mesures pour arriver au but qu'il se proposait. Pour se faire un parti dans la noblesse, il la constituait arbitre entre le roi et son peuple, dans ses conversations et dans les écrits qu'il répandait à propos. Mais ces ménagemens avec les différens partis étaient un obstacle invincible à ses projets; les liaisons qu'il entretenait avec la cour le rendaient suspect aux protestans, celles qu'il avait avec eux lui ôtaient toute confiance à la cour. Pour achever de convaincre la Noüe, et tout le parti calviniste de la sincérité de ses procédés, il leur proposa de remettre Poitiers entre leurs mains, soit qu'il eût effectivement ce dessein, ou qu'il voulût se rendre lui-même le maître d'une ville si importante. Il s'adressa au meünier du moulin de Tison (1), lui dit qu'on avait d'injustes soupçons sur lui, qu'il voulait rentrer dans la ville pour se justifier, et les dissiper. Il promit au meünier, s'il l'aidait dans un dessein si raisonnable, et de l'argent et son crédit. Ces offres firent leur effet. Le meünier s'y rendit, et la Haye lui assigna jour et heure pour entrer avec lui dans la ville par la porte Saint-Cyprien, située au-dessous de ce moulin. La Haye se présenta, il entra dans la ville (2): il était déguisé en prêtre, et tenait un bréviaire à la main; il prit la précaution de prendre un pistolet. Le meünier qui se défiait de la Haye, avait averti les principaux habitans de son entrée à Poitiers. La mèche fut éventée. Il s'en aperçut à la foule qu'il vit accourir pour l'accabler: il fut obligé de retourner sur ses pas, et tua

(1) Au midi de Poitiers.

(2) Le 23 mai 1574, un manuscrit que M. Poisson, chanoine de Saint-Pierre-le-Puellier de Poitiers, m'a prêté, dit que pour remercier Dieu de la découverte de la conjuration de la Haye, on décerna une procession générale qui se ferait tous les ans à pareil jour, fol. 43 du Manuscrit; elle n'a plus lieu.

en fuyant un des plus échauffés à sa poursuite. Il fut assez heureux pour échapper à ses ennemis. La mort de Charles IX étant arrivée peu de temps après (1), il assembla plusieurs catholiques le 5 juillet 1574 dans une maison près de Fontenay, il dina avec eux, et dans une longue conversation leur fit son apologie, et y ajouta celle des protestans. Il n'oublia rien pour les engager à mettre les armes bas, et à s'en retourner dans leurs maisons. Mais tous ses discours, quelques spécieux qu'ils fussent, n'eurent aucun succès. Pendant le siège de Lusignan, il fit tant par ses intrigues et par ses amis, qu'il obtint du duc de Montpensier un sauf-conduit pour aller à la cour; il y alla avec les députés de la Rochelle, qui y obtinrent une cessation d'armes à l'exception du siège de Lusignan dont le duc de Montpensier s'empara, ayant rasé par un dépit mal entendu ce fameux château qui faisait par sa prodigieuse solidité et son ancienneté, l'admiration de tous les étrangers et une des curiosités de la France. Un soldat de la compagnie des arquebusiers de la Noüe, ayant été pris aux environs de Lusignan, fut envoyé à Poitiers. Il y fut condamné à mort; il déposa dans l'interrogatoire qu'on lui fit subir, que la Haye avait formé une entreprise sur Poitiers; qu'elle avait été conclue à Lusignan; il en détailla toutes les circonstances.

Avant d'aller en cour, la Haye avait fait une course à la Rochelle: il avait promis d'appuyer de tous ses amis et de tout son crédit les demandes des députés de cette ville. Les troupes à la tête desquelles il était, s'étant trouvées sans chef après son départ, elles avaient été taillées en pièces aux environs de Pons. Elles pouvaient monter à quatre ou cinq cents hommes.

La Haye revint avec un pardon général de toutes les fautes qu'on pouvait lui reprocher. Il était outre cela rétabli dans tous ses biens par lettres patentes scellées du grand sceau. Le roi (Henri III) avait même poussé la clémence jusqu'à lui

(1) Le 31 mai 1574.

donner un ordre tant pour M. de Montpensier que pour tous les officiers, maire et échevins de Poitiers, portant que l'intention de S. M. était qu'il fût reçu dans sa maison de Poitiers. On sera surpris de la bonté excessive du monarque. Les services passés de la Haye, son éloquence naturelle et ses talens pour les affaires, eurent sans doute beaucoup de part au succès de son voyage. Les maire et échevins de Poitiers qui avaient été témoins, et presque les victimes des démarches et des projets furieux de la Haye, supplièrent qu'avant d'exécuter l'ordre dont il était porteur, il leur fût permis de faire leurs remontrances à S. M. La Haye qui savait à quel degré d'évidence on pouvait porter la conviction de ses crimes contre lui, craignit l'effet des remontrances. Il se retira dans une maison qu'il avait près de Poitiers appelée la *Bégaudière*. Sa haine contre ses ennemis, l'ardeur de la vengeance, son ambition, sa fureur étaient des passions trop actives pour qu'il restât longtemps oisif; il n'y demeura que deux jours, et alla à *Surgères* et à *Tadon*, à dessin de se ménager une entrée dans la Rochelle, sinon de communiquer par députés avec la Noüe et Perdillon : mais les Rochelais qui avaient quelque lieu de craindre que la Haye, qui revenait de la cour, ne voulût leur débaucher la Noüe, dont ils avaient alors tant de besoin, firent échouer son projet. Il fut obligé de retourner à sa maison, où ayant rassemblé ce qu'il avait d'amis dans le parti protestant, il forma avec eux de nouveaux plans pour surprendre les meilleures villes du Poitou. On prit chez lui les mesures nécessaires pour s'emparer de Poitiers. Il alla ensuite chez un de ses amis pour diriger ses opérations contre Fontenay; ce second projet fut aussi conclu, et l'exécution fixée au vendredi saint 1575. Enfin il arrangea un troisième plan pour surprendre Parthenay, en sorte qu'il devait s'emparer en même temps de ces trois villes. Il s'en fallut peu que celle de Fontenay ne fût prise; pour l'entreprise de Poitiers elle fut presque aussitôt découverte que conçue. Un bourgeois que le nommé Courrandière avait voulu engager dans le parti de la Haye en ayant sur-le-champ

donné avis à Bois-Séguin (1) gouverneur de la ville , la vigilance de des Roches-Baritaud conserva Fontenay. Le comte du Lude, gouverneur du Poitou , averti de la conduite de la Haye en instruisit aussitôt la cour. On adressa des lettres circulaires aux commandans des autres places. La Haye se vit abandonné de tout le monde. Amis , ennemis , catholiques , protestans , tout se déclara contre lui. Il ne laissa pas de vouloir se justifier auprès du comte du Lude , de des Roches-Baritaud , et de Bois-Séguin , protestant de son innocence dans les termes les plus forts , et rejetant tous ces bruits sur la haine de ses ennemis. Il poussa la hardiesse plus loin ; il entreprit de se justifier auprès du roi et de la reine-mère , promettant à leurs majestés de faire rentrer la Rochelle sous leur obéissance. On se souvint encore de ses services ; l'offre de la Rochelle avait alors quelque chose de bien séduisant. Il eut un sauf-conduit pour faire un voyage à la cour. Il se présenta devant le roi et la reine-mère. A l'égard de Poitiers s'il avait eu dessein de s'en emparer , leur dit-il , c'était pour en assurer la possession au roi ; à l'égard de Fontenay , c'était à la Roussière qu'il fallait tout imputer , qu'il n'avait jamais eu d'autre vue que de détruire le pouvoir qu'avaient les protestans dans les villes du Poitou ; pouvoir illégitime et démontré par le refus qu'elles avaient fait de recevoir garnison. Il fit même entendre qu'il agissait de concert avec la Noüe qui n'attendait que l'occasion de rendre quelque service important à leurs majestés. L'apologie de la Haye avait tout le degré de vraisemblance qu'on pouvait lui donner : cependant il n'y a pas d'apparence que le roi ni la reine-mère eussent pris le change. Ils ne laissèrent pas de le renvoyer avec toutes sortes de sûretés ; le roi l'honora même de la commission particulière de recevoir les hommages des fiefs dépendant de son domaine à Montmorillon. La Haye qui ne s'attendait peut-être pas à un succès si avantageux , en fit part à la Noüe , et l'assura en même temps que toutes les

(1) De la maison de Daillon du Lude.

faveurs de la cour ne lui feraient point changer de résolution, qu'il persistait toujours dans celle qu'il avait prise avec lui ; d'un autre côté, pour s'attirer la confiance des catholiques et passer dans leur esprit pour un homme employé par la cour, il fit sonner bien haut la commission que le roi lui avait donnée de recevoir les hommages de Montmorillon. Enfin il n'oublia rien de ce qu'il pouvait mettre en œuvre pour une nouvelle entreprise sur Poitiers. Pour ne pas révolter l'esprit de ceux qu'il voulait employer à l'exécution de son projet, il voulut leur persuader qu'il n'agissait que par ordre de la cour, que tout ce qu'il faisait y avait été concerté avec le roi et la reine-mère. Il convint avec ses complices d'un jour marqué du mois de juillet 1575. Il devait ce jour-là faire entrer plusieurs charrettes couvertes de foin sur les dix heures du matin. Elles devaient être remplies de halbardiers bien armés, qu'on distribuerait en différens endroits de la ville. Quelques momens après d'autres charrettes chargées de bois, dont on avait préparé les essieux, devaient se rompre sur les ponts, et à la porte Saint-Cyprien par où il aurait introduit dans Poitiers 200 hommes, au moyen de ces charrettes arrêtées qui auraient empêché de fermer les portes. Enfin pour être plus assuré de l'exécution de son dessein, il devait avoir dans la ville six hommes des plus résolus qui dans le même temps, et au même signal, auraient mis le feu dans six endroits de la ville éloignés les uns des autres, afin de faire courir le peuple dans ces mêmes endroits, et de l'occuper à éteindre l'incendie. Il y avait encore quelques autres mesures prises avec autant de précaution, ou plutôt avec autant de scélératesse ; mais la providence les rendit inutiles, en détournant l'orage prêt à éclater. Un ancien officier nommé *Bastardin*, marié en Poitou depuis quelques années, s'étant trouvé sur la place, qu'on appelait alors le vieux marché, et qui est aujourd'hui la place royale, avec un gentilhomme de ses amis, nommé *Dupin*, l'avertit de mettre à couvert son argent s'il en avait, qu'il avait ses raisons pour lui donner cet avis ; que Poitiers était à la veille d'éprouver une

révolution terrible. *Dupin* en homme prudent, et qui voulait avoir des connaissances plus précises de ce que lui disait *Bastardin*, l'emmena chez lui, et l'ayant adroitement enfermé dans un cabinet où il l'avait fait entrer, sous prétexte de boire ensemble, il alla avertir le magistrat et le fit arrêter. Son procès lui fut fait dans les formes, et il détailla dans ses interrogatoires tout le plan de la conjuration. Il eut la tête coupée sur la place Notre-Dame. Le lieutenant la Haye fut condamné par commission de la cour à pareille peine. Le jugement rendu contre lui par contumace fut exécuté en effigie sur la même place Notre-Dame. Le roi fut informé des crimes et des nouveaux projets de la Haye. Ils furent prouvés par des mémoires et des écrits de sa propre main qu'on trouva entre les mains d'un nommé *la Beauce*, arrêté à Orléans. Le 21 juillet 1575, Bois-Séguin et Sainte-Souline conclurent sa perte qui seule leur parut devoir assurer le salut de Poitiers et de toute la province. Il était à sa maison de la Bégaudière à une lieue de Poitiers; ils allèrent la nuit du 22 au 23 juillet suivis de trois ou quatre cents hommes de pieds et de soixante chevaux, et investirent sa maison. Les portes en furent enfoncées. Le lieutenant après avoir lâché un coup de pistolet, et se voyant forcé, eut encore le temps de se sauver dans un colombier où il s'enferma : il était déjà blessé ; il demanda le nom du chef, on lui nomma Sainte-Souline. Il ne devait pas s'attendre à en obtenir de grâce ; il demanda pourtant à lui parler. Sainte-Souline approcha, et le trouva percé de trois coups mortels, et noyé dans son sang. Le coupable auteur de tant de désordres n'eut pas la force de dire une seule parole. Il expira sur-le-champ : son corps tout sanglant fut porté à Poitiers, où tout mort qu'il était, on ne laissa pas de séparer la tête du corps en conséquence du jugement qui avait été rendu contre lui, et déjà exécuté en effigie. Sa tête fut exposée sur la porte Saint-Cyprien par où il devait entrer pour se rendre maître de la ville ; on dispersa ses membres dans les autres quartiers. Telle fut la fin des crimes et de l'ambition de Jean de la Haye. Le célèbre Scévole



de Sainte-Marthe qui avait été le panégyriste de ses talents et de ses belles actions, publia ces vers après sa mort ; il lui donne le nom d'*Elius* par un reste de ménagement pour la mémoire d'un homme qu'il avait estimé, ou parce qu'ils étaient alliés.

IN ÆLIUM , AD CIVES PICTAVIENSES .

*Qualis ubi Actæon mutatâ fronte , figuram  
Exuit , et similis desiit esse sui ;  
Ipse suis canibus , quos prædæ assueverat olim ,  
Discerpto miserè corpore , præda fuit .  
Sic quoque mutatâ cœpit cum mente videri  
Ælius , et similis desiit esse sui ,  
Civibus ipse suis , quos prædæ assueverat olim ,  
Discerpto in partes corpore , præda fuit .  
Ne tamen id fieri Divûm sine numine credas ,  
Par fuit his fatum , par quia crimen erat :  
Viderat Arcanum Cybeles hic , ille Dianæ ,  
Ille Dææ pœnas , solvit et iste Dææ .*

Par Cybèle l'auteur entend Catherine de Médicis mère de trois de nos rois, François II, Charles IX, et Henri III qui régnait alors. Les vers latins de Sainte-Marthe semblent n'accuser la Haye que d'avoir trahi les secrets de la reine-mère, ou de les avoir découverts malgré elle. Les faits que j'ai rapportés, et qu'un auteur (1) contemporain, et de la même province m'a fournis, paraissent bien plus graves que cette espèce de trahison. Quoi qu'il en soit, ils furent alors traduits en français en cette sorte.

Comme Actéon changeant sa forme , et premier être ,  
Et ne paraissant plus tel qu'il était devant ,  
De son corps déchiré vit ses propres chiens patir ,  
A la proie par lui nourris auparavant .

Ainsi lorsque ceUuy commença de paraître  
Changé de volonté , plus à soi ne semblant ,

(1) Pierre Brisson.

Fut des siens , qu'il avait appris à se repaître  
De proie et de butin , déchiré tout sanglant.

Cela pourtant n'avait sans le vouloir divin ,  
Car leur faute est commune , ainsi que leur destin ,  
Cettuy vit les secrets de la mère des Dieux ;

L'autre ceux de Diane , et chacun d'eux ressent  
De sa témérité la peine et le tourment.  
Voilà comment il en prend aux gens présomptueux.

L'auteur a prétendu faire un sonnet ; mais quelque irrégulier qu'il soit , j'ai cru que je ne pouvais me dispenser de le joindre à ce que j'ai dit de la Haye ; l'ouvrage de Pierre Brisson , dont je l'ai tiré , étant fort rare.

Jusqu'ici je n'ai fait voir cet ambitieux Poitevin , que du côté des dangereux talens qui causèrent sa perte , et pensèrent occasionner celle de sa patrie , montrons-le du côté de son mérite littéraire , et en qualité d'auteur.

En parlant des vers que Scévole de Sainte-Marthe lui adressa sur la naissance d'un fils , j'ai dit que Jean de la Haye , y fit une réponse : elle est en vers latins ; il y en a environ soixante et dix. Le père y montre un grand abattement sur l'état de sa patrie , et sur la mort de son fils arrivée peu de temps après sa naissance. Il la finit par une espèce de souhait d'accompagner cet enfant au tombeau. Les sentimens , et les vers m'en ont paru également beaux , on en jugera par l'extrait de la pièce. Elle est intitulée :

JO. HAII VIRI CLARISS. AD AUTHORIS GENETHLIACUM CARMEN ,  
RESPONSIO.

*Ergo suos augur vates frustratus Apollo  
Nunc primum vanos , mendaci perculit aurâ?...  
Erro , et mortales vexant deliria sensus ,  
Non vano mentes afflatu lusit Apollo  
Castalias , nec te penitus tua Musa sefellit ,  
Sammarthane ; puer divum mihi numino cretus ,  
Cretus , et ostensus tantum , non traditus urbi  
Pictonicæ , cælo carpit , quem terra negavit  
Felicem vitæ requiem.....*

*Gratid rectori superam, vobisque beati  
 Stelliferæ cives aulæ, quibus additus infans  
 Ille meus, meus ille patrem, patriamque tætur....  
 At mihi quum patriæ peragetur vita superstes,  
 Quid nisi luctus erit? Periere insignia laudis,  
 Virtutis monumenta jacent, decus omne profugit.  
 Nulla remanserunt sceleratis numina terris.....  
 Si quantum vellem, possem quoque, si vel in armis  
 Ulla paludato mihi vis, vel mentis in almâ  
 Pace vigor patriæ posset sarcire ruinas,  
 Nec Mario tantum, nec forti Roma Camillo  
 Debuit, ereptâ læti de faucibus urbe.  
 His defuncta malis proles mea, sidere terras  
 Illustrare novo pergit, fatigue manices,  
 Sammarthane, suæ gladios avertere genti,  
 Et deploratæ veniam, pacemque saluti  
 Poscit inoffensæ traducens tempora vitæ.  
 Quem, cum Parca volet, sequar, et felicibus illic  
 Illic ordinibus, celesti munere jungar.*

Si les vers de la Haye n'égalent pas tout-à-fait la beauté, la force, la délicatesse de ceux de Sainte-Marthe, au moins ne défigurent-ils pas le recueil de 1573 où ils se trouvent; et l'ouvrage peut donner lieu de penser que s'il se fût livré aux Muses, il n'aurait pas été indigne de leurs faveurs. Je crois que ceux qui sont sensibles aux beautés de la poésie latine en porteront le même jugement.

Je dis cela dans la supposition que ces vers fussent de lui, car j'ai entre les mains un manuscrit de pièces latines en vers et en prose, composées par Adam Blakvod dont nous avons parlé, où j'ai trouvé cette pièce plus étendue que dans le recueil de Sainte-Marthe, où elle a été imprimée sous le nom de Jean de la Haye. Il se pourrait fort bien faire que Blakvod qui faisait assez bien des vers latins, eût prêté sa plume à la Haye.

M. de Thou (1), sous l'année 1569, en parlant des services qu'il rendit au siège de Poitiers, ajoute qu'il composa le Journal de ce même siège et qu'il le fit imprimer depuis sous

(1) Page 585 de l'édition in-8° de 1606.

un autre nom que le sien. Varillas cite ce même Journal dans l'Histoire de Charles IX. Je ne sais s'il ne se trompe point en le distinguant du Journal qui a paru sous le nom de Marin Liberge qui a professé le droit à Poitiers (1).

A s'en tenir à la traduction de du Ryer, Jean de la Haye serait encore l'auteur d'un Commentaire sur la Coutume de Guyenne, imprimé par ses amis après sa mort. Mais c'est une de ces fautes si ordinaires au traducteur qui n'a pas toujours bien pénétré le sens de son original, ni entendu son latin. Ces Commentaires prétendus sur une coutume qui n'existe pas, ne sont autre chose que ses Mémoires, intitulés : *Mémoires et Recherches de France et de la Gaule aquitanique*, imprimés à Paris in-8°, 1581, et joints aux Annales d'Aquitaine de Bouchet, de l'édition d'Abraham Mounin, in-folio, 1643.

Jean Besly (2) et presque tous ceux qui l'ont suivi, ont prétendu que ces Mémoires n'étaient point l'ouvrage de la Haye ; ils en donnent même des raisons très plausibles ; ils se fondent sur l'ignorance de l'auteur de ses Mémoires, sur les pièces fausses et supposées dont ils sont remplis, sur la mauvaise foi, sur des présomptions bien raisonnables ; ils sont indignes, dit Besly, du génie et de l'intelligence du sieur de la Haye. Je souscris très volontiers à ce jugement et à la critique du savant Besly ; mais il ne donne point de preuve bien décisive, et il y a bien à répondre à tout ce qu'il dit pour les attribuer à un autre qu'à notre la Haye. Sans cesse occupé de ses projets, toujours dans l'embarras de la guerre ou des intrigues, il peut fort bien arriver que l'auteur ait fait bien des fautes et n'ait pas pénétré fort avant dans l'histoire de sa province. Les faux titres et les pièces supposées dont il se sert, ne me déterminent point non plus à lui ôter cet ouvrage. Son amitié ou sa haine pouvaient l'engager à imaginer toutes ces

(1) Et depuis à Orléans. Il fit même imprimer en cette ville un ouvrage intitulé : *Marini Libergii universi Juris descriptio*, in-4°, chez Marnef en 1567. *Bibl. Thuana.*, vol 1<sup>er</sup>, pag. 213.

(2) Dans la critique qu'il en a faite à la fin de son Histoire des Comtes de Poitou.

pièces. C'était un esprit vif ; un bronillon , un emporté peu capable , quoiqu'en dise Besly , de discuter les points historiques dont il parle. Tout ce qui favorisait sa passion lui paraissait un titre suffisant ; la façon dont il parle de lui-même est fort adroite , il y dissimule ses projets avec je ne sais quel air de bonne foi et de sincérité qui ferait presque croire ce qu'il en dit ; et si ces Mémoires ne sont pas de lui , il me paraît qu'ils ont bien rendu son esprit , son caractère remuant et inquiet.

Le président de Thou , comme je l'ai déjà dit , les lui attribue , et l'éditeur qui les publia en 1587 dit dans un avis au lecteur , qu'après sa mort (de la Haye) un artisan , nommé le *Ptovençal* , prit dans la maison de la Bégaudière où il fut tué. un sac de cuir dans lequel se trouvèrent ces Mémoires et beaucoup d'autres bronillons , ajoute-t-il , qu'on ne peut lire et que je garde. *Étant écolier à Poitiers ; c'est l'éditeur qui parle , je retrai le tout : cependant je n'ai voulu laisser perdre les observations qui s'ensuivent auxquelles je n'ai voulu ni diminuer ni ajouter , encore qu'il me semble que l'auteur n'y eût mis la dernière main.* Je sais que toutes ces histoires de manuscrits trouvés par hasard et par un inconnu , sont fort suspectes , que c'est même une marque fort ordinaire de supposition. Mais il se peut faire aussi qu'il y ait quelquefois de la vérité.

Si l'on en croit l'auteur , tout ce qu'il dit de l'origine des Poitevins et de leurs comtes héréditaires , est tiré de deux anciens manuscrits , dont l'un appartenait à l'abbaye de Montiers-Neuf , et l'autre venait de l'ancienne bibliothèque de Jean , duc de Berry. Dans quelque source qu'il ait puisé , il n'a pas été à celle de l'exactitude et de la vérité.

Les deux objets de l'auteur des Mémoires sont sa vie et des récits peu fidèles de ses entreprises , et la généalogie de la maison de Sanzay dont il réfère l'origine aux anciens comtes de Poitiers , par un mariage imaginaire de Jeanne , héritière de cette maison et fille de Raoul (1) ou Radulphe de Sanzay avec

(1) Le comte de Boulainvilliers a admis ces chimères.

Arnaud, frère de Girard qu'il fait fils d'Albon II<sup>e</sup> et d'Athilde, ou d'une Mauberjeonne sous le règne de Louis le Débonnaire. Les lecteurs peuvent consulter la critique de Besly sur ces Mémoires, ils prendront le parti qu'il leur plaira sur l'auteur véritable.

HÉLIODORE, prêtre de Poitiers, ayant eu un disciple aussi célèbre que saint Hilaire, mérite un rang distingué entre nos savans Poitevins. Saint Hilaire, voulant faire une étude particulière des écrits d'Origène pour lequel il paraît qu'il avait une grande estime, se voyait souvent arrêté faute d'entendre parfaitement la langue grecque : Héliodore la possédait. Il le choisit pour en recevoir les leçons : réunis par la piété, l'étude et le goût, on peut penser que leurs travaux étaient communs.

Saint Jérôme en était si persuadé, qu'il impute à Héliodore les fautes qu'il croyait trouver dans les écrits de saint Hilaire sur les Psaumes. Les éloges que le même saint Jérôme donne ailleurs à cet ouvrage, doivent aussi se répandre sur Héliodore, puisqu'il avait part à la critique. L'auteur de l'Histoire littéraire de la France prouve qu'il n'a pas accompagné saint Hilaire dans son exil, comme quelques-uns l'ont avancé. Il prouve aussi fort bien qu'on n'a pas dû le confondre, ni avec Héliodore, évêque d'Altino, ni avec un autre Héliodore, prêtre d'Antioche. Gennadius, qui les distingue, attribue à notre Héliodore un ouvrage intitulé : *De Naturis rerum exordialium* : de la Nature des causes premières. Il faisait voir dans cet ouvrage, dit Gennadius, qu'il n'y a qu'un seul principe ; que ce principe est Dieu, avec lequel il ne peut y avoir rien de co-éternel ; que Dieu n'est point pour cela auteur du mal. Le titre et la matière du Traité doivent en faire regretter la perte. On y trouverait apparemment de nouvelles armes contre ces dangereuses opinions des deux principes, dont la naissance a précédé Manès, quoiqu'elles soient connues sous le nom que leur a donné cet hérésiarque. (Voyez les auteurs cités.)

HENRI II (1189), roi d'Angleterre, duc de Normandie et de Guyenne, comte de Poitou, etc., du chef d'Éléonore, dite

de Guyenne, qu'il épousa après le divorce de cette princesse avec Louis le Jeune, roi de France, doit avoir une place distinguée dans les fastes littéraires du Poitou. Cette province, qui l'a reconnu comme un de ses souverains, doit le reconnaître comme un de ses savans. Il descendait de la célèbre maison d'Anjou (1), étant fils de Geoffroy le Bel ou Plante-Genest, comte d'Anjou, mort en 1151 avec la réputation d'un des plus savans princes de l'Europe, et de Mahaud ou Mathilde d'Angleterre (2), fille de Henri I<sup>er</sup> du nom, roi d'Angleterre, et veuve, lors de son mariage, de l'empereur Henri V, morte en 1167. Suivant la Chronique de Caen, Henri naquit au Mans l'an 1133. Le goût de Geoffroy pour les lettres influa sur l'éducation du prince son fils. Il fut élevé par les mattres les plus éclairés de son temps. De grandes dispositions répondirent aux soins qu'on prit de sa jeunesse. Il conserva toujours du goût pour les sciences et le porta aussi loin que les affaires d'un règne brillant, mais agité, purent le lui permettre. Ses délassemens les plus agréables étaient avec les Muses. Sa cour était l'asile de tout ce que l'Europe eut de savans. Il les chérissait, s'entretenait souvent avec eux et savait apprécier leur mérite. Dans les conseils, sa prudence et ses lumières égalaient la force et la politesse de ses discours. Il se plaisait à parler, et le faisait avec cette éloquence dont le charme victorieux acquiert dans la bouche des rois un mérite supérieur qui s'empare toujours de notre admiration. Tous les auteurs qui ont parlé de Henri, n'en parlent que comme d'un prince véritablement savant et éloquent.

Il ne faut que lire l'histoire de son règne pour y reconnaître

(1) La maison de Bourbon compte Henri parmi ses ancêtres. De son mariage avec Éléonore naquit, entr'autres filles, Éléonore, épouse d'Alphonse VIII, roi de Castille, mère de Blanche, femme de Louis le Gros, et aïeule de Saint Louis, tige des Bourbons.

(2) Le nom de Henri que portaient le père, le beau-père, le mari et le fils de Mathilde a donné lieu à cette épitaphe :

*Ortu magna, magna viro, sed maxima prole  
Hic jacet Henrici filia, sponsa, nurus.*

le génie éclairé qui en conduisait les événemens. S'il y en a eu de sinistres, on peut dire que son mérite, qui donna de la jalousie aux plus grands rois, en fut en partie la source. Suivant Polydore Vergile, il avait un génie juste et pénétrant, une mémoire prodigieuse. Il aimait la lecture et n'oubliait jamais rien de ce qu'il avait lu. C'était surtout dans l'adversité que paraissait toute la force de son esprit. Sa constance ne l'abandonna que dans des extrémités auxquelles la constance humaine ne pouvait résister.

La théorie et la pratique l'avaient rendu le capitaine de son temps le plus expérimenté. Ménager de la substance des peuples, il dispensait ses bienfaits avec sagesse. Il était adoré des gens de guerre. Sa libéralité animait le zèle du soldat, ses louanges celui de l'officier. Il les prodiguait à ceux qui étaient morts à son service, et ceux qui aimaient la belle gloire, croyaient ne pas trop payer ses éloges de tout leur sang. Enfin, ajoute Vergile, s'il était le plus éclairé politique de son siècle, il était aussi le plus lettré.

Jean Serlon, moine de Fontaines, en lui dédiant son poème latin sur l'Oraison dominicale, fait dépendre le succès de son ouvrage du jugement qu'en porterait Henri. Il faisait lui-même des vers, et surtout en langue Provençale, avec succès. Suivant le nécrologe de Fontevrault où il est inhumé, on le regardait du côté de la science comme le Salomon de son temps. En un mot, après un examen judicieux de ses défauts, on verra que tous se réduisent presque à une faiblesse qu'il est plus aisé de condamner que d'éviter. Rosemonde, ou la belle Cliffort (1), eut sans doute trop de pouvoir sur son cœur ; mais elle avait un génie délicat et cultivé, beaucoup de douceur, et une beauté qui lui fit donner le nom de *Rose*,

(1) Elle survécut peu de temps à Henri II, et fut inhumée dans un couvent de filles d'Oxford, avec cette épitaphe, qui marque, ou la malignité, ou la sincérité du Siècle.

*Hic jacet in tumulo Rosa mundi, non Rosa munda,  
Non redolet, sed olet quæ redolere solet.*



ou *Merveille du monde*. Il l'aima jusqu'à sa mort, arrivée à Chignon en Touraine le 6 juillet 1189.

On a consacré la mémoire du génie vaste de Henri dans ces vers de son épitaphe :

*Sufficit huic tumulus cui non suffecerat orbis :  
Res brevis est ampla (1), cui fuit ampla brevis.*

(Voyez Dom RIVET, ou son continuateur, tome IX, douzième siècle; POLYDORE VERGILE, in *Henrico secundo*, pag. 312; Les *Lettres* de PIERRE de BLOIS.)

HENRI, (surnommé au COURTMANTEL) (1181), fils de Henri II, roi d'Angleterre, et d'Éléonore de Guyenne, et frère de Richard, eut pendant sa vie le titre de comte de Poitiers : il naquit en 1155, et fut couronné roi d'Angleterre en 1170, du vivant de Henri II, mais sa mort arrivée en 1183 avant celle de son père, l'empêcha de monter sur le trône. Il se signala dans la poésie provençale aussi bien que Richard son frère. Ce prince avait toutes les belles inclinations de Henri II, et s'il faut en croire Arnoul de Lizieux, un esprit aussi vaste. Ce prélat, qui n'était pas un poète méprisable, a consacré la mémoire de notre Henri par l'épitaphe suivante qui ne saurait convenir à Henri II, puisqu'on y dit que le corps du prince fut inhumé en Angleterre, celui de Henri II, étant certainement inhumé à Fontevrault, comme nous l'avons dit dans son article. Je laisse au reste le lecteur donner à l'épitaphe l'interprétation qu'il jugera à propos de lui donner.

*Henrici, cujus celebrat vox publica nomen.  
Hoc pro parte (2), jacent membra sepulta loco.*

(1) Ou suivant d'autres :

*Res brevis amplia nimis, cui fuit, etc.*

(2) J'ai lu dans quelque recueil que la coutume d'inhumér les différentes parties d'un même corps en différens endroits était moderne : l'auteur qui l'avance s'est trompé. Non-seulement cette coutume subsistait dans le douzième siècle, comme le prouve cette épitaphe, celle de Richard,

*Quem neque viventem capiebat terra , nec unus  
Defunctum potuit consepelire locus.  
In tria partitus sua jura quibusque resignat ,  
Partibus illustrans sic tria regna tribus.  
Spiritus cælum , cordi , cerebroque dicata est  
Neustriu , quod dederat Anglia , corpus habet.*

Ce qui peut déterminer à attribuer cette épitaphe à la mémoire du prince Henri dont nous parlons , c'est , outre la raison que nous avons donnée , la naissance de Henri en Angleterre , son père étant né au Mans. Barthius qui rapporte cette même épitaphe , n'a point pris de parti : il ne s'en sert que pour prouver l'usage établi de distribuer les différentes parties du corps des grands en différens endroits. Si c'était ici le lieu de s'entendre avec Barthius sur cette coutume , il serait aisé de prouver que ceux qui ont prétendu qu'elle n'était pas fort ancienne , n'avaient pas une grande connaissance de l'antiquité , puisqu'on prouve par Victor d'Utique (*Lib. 1<sup>o</sup>*) que le cœur de Saint Cyprien fut placé dans une église particulière.

HERBODEAU (Louis) (1591) ne m'est connu que par ce qu'en dit le jeune poète Banchereau dans ses poésies latines , p. 29 et 107 de son Recueil. Ils étaient amis et , je crois , com-

*Cœur-de-Lyon* , et une infinité d'autres exemples qu'on pourrait joindre à ceux-ci ; mais nous apprenons par Victor d'Utique , lib. I , que dès le temps de saint Cyprien , qui souffrit le martyre , l'an 258 de Jésus-Christ , il était d'usage d'inhumer le corps dans un endroit et le cœur dans un autre , *unam (ecclesiam occupavit) ubi sanguinem fudit (Cyprianus) aliam ubi ejus sepultum est cor* , dit Victor. *Henricus Hutindoniensis* , en parlant de la sépulture de Henri II , roi d'Angleterre , au commencement du livre huitième , dit : « Le roi Henri était mort le premier décembre ; son corps fut « apporté à Rouen , ses entrailles , sa cervelle et ses yeux y furent inhu- « més. Le reste de son corps ayant été disséqué et saupoudré de sel , fut « enfermé dans des cuirs de bœuf et porté à Caen. » *Rex Henricus primâ die decembris obierat. Cujus corpus allatum est Rothomagum , et ibi viscera ejus , et cerebrum , et oculi conscripta sunt. Reliquum autem corpus cultellis circumquâque dissectum , et multo sale aspersum coriis taurinis reconditum est , Cadomumque deportatum.*

Voyez Barthius sur la Philippide de Guillaume le Breton , lib. V , p. 335 de son Commentaire.

patriotes. Herbodeau est l'auteur d'une traduction en vers français de la tragédie de Sénèque intitulée : *Hercules furens*. Cette traduction ou imitation a dû paraître en 1591. Voici ce qu'en dit Banchereau, p. 29, dans une épigramme à laquelle il donne cette inscription.

DE LUDOVICO HERBODELIO VERNACULÉ HERCULEM FURENTEM  
EXPRIMENTE.

*Gallia quis tragico resonare theatra cothurno  
Jusserit hoc tantum fingere doctus opus?  
Esse reur genium binis in vatibus unum,  
Quando hic A Garnerii voce tonare licet.*

Garnier était le Corneille de son siècle. On ne pensait pas que l'esprit humain pût aller plus loin dans le tragique. Le même Banchereau adresse encore une ode de trois strophes à Herbodeau sur la même traduction. Il y ajoute la date de l'année que parut la pièce d'Herbodeau. *Lodoico Herbodello Herculem furentem gallicis versibus exprimenti, anno 1591*. Ce poète est fort exact dans la date de ses petits ouvrages; il serait à souhaiter que ses confrères en Apollon l'imitassent, notre Histoire littéraire y gagnerait beaucoup. Il dit dans sa dernière strophe qu'Herbodeau donne lieu de douter qui de Sénèque ou de lui l'emporte.

*Cui tam bene irâ ferridus Hercules  
Est pictus, anceps ut prope nesciam  
Num præstet hic Annæus tibi, vel  
Tu Seneca, Lodoice, præstes.*

HILAIRE (SAINT), (368), a brillé d'une lumière si vive. d'un éclat si pur, que l'église l'a toujours regardé comme un flambeau allumé par l'esprit de Dieu, pour dissiper les nuages que l'erreur opposait à la vérité. Il en fut le confesseur intrépide. Il ne cessa de combattre pour l'Église, que lorsqu'il cessa de vivre.

(1) Fortè huic.

(1) L'opinion la plus commune donne à Poitiers l'honneur d'avoir vu naître saint Hilaire vers le commencement du quatrième siècle. Il était d'une des plus illustres familles des Gaules. L'étude des belles-lettres occupa sa première jeunesse. Né, suivant l'apparence, dans l'ombre du paganisme (2), il se livra d'abord au faux éclat que pouvait lui donner la qualité d'homme éloquent. Dieu qui l'avait destiné pour être le défenseur du Christianisme, lui en fit voir les sublimes vérités. L'esprit d'Hilaire était vif, mais il était juste et profond. Il cherchait le vrai bien ; la connaissance de la vérité, la pratique de la vertu, lui parurent des objets dignes de le fixer : mais ce système, qui n'était encore que celui d'un payen vertueux, ne le satisfait pas.

Il cherchait un port plus assuré dans ses agitations, un bien plus solide. « J'étais, dit-il (3), rempli de ces pensées (4), « lorsque les livres de Moïse, et des prophètes, me tombèrent

(1) Saint Jérôme, *lib. II, in epist. ad Galat.*, s'exprime de la sorte : *Hilarius latinæ eloquentiæ Rhodanus, Gallus ipse, et Pictavis genitus.*

Fortunat, dans ses Poésies, en parlant de sa demeure à Poitiers, désigne ainsi cette ville :

*Pictavis residens, quæ sanctus Hilarius olim  
Natus in urbe fuit, notus in urbe pater.*

Le même auteur, *lib. VI*, en parlant de la reine Gelsuinte :

*. . . . . Pictavas attingit arces  
Inclutus ille quibus verè amplius Hilarius oris  
Et satus, et situs est ore tonante loquax.*

Voyez à la fin de cet éloge ce qu'en dit le même Fortunat.

(2) Le P. Constant, qui a donné la dernière et la plus belle édition des Ouvrages de saint Hilaire, pense qu'il naquit dans le christianisme. Son opinion peut s'admettre ; celle que je suis est plus probable et plus générale.

(3) *De Trinitate, lib. I.*

(4) Louis Texier, prêtre, prieur d'Allone, près Saumur, a prétendu que saint Hilaire était né chrétien et fils de saint Francaire, confesseur, dont le tombeau fut découvert à Clairé, près Passavant, en Poitou, sous l'épiscopat de Jean du Bellay, évêque de Poitiers, en 1470 ; mais il n'articule pour preuve que la tradition et l'autorité de Jean Bouchet et de René

« entre des mains. Je fus charmé de ces paroles : *Je suis celui qui est*. Je connus par ces expressions, et par d'autres « droits des prophètes, que l'être appartient essentiellement « à Dieu ; qu'il est la source de toute beauté, la beauté « infinie.... Les écrits des Évangélistes et des Apôtres me « découvrirent au-delà de ce que j'avais osé espérer. » C'est ainsi que saint Hilaire rapporte les motifs ; et les progrès de sa conversion au commencement du premier livre de son *Traité de la Trinité*.

Le peuple de Poitiers touché des dons de grâce et de science qui brillaient en lui, depuis son baptême, le choisit pour évêque vers l'an 355 (1). Sa résistance fut inutile. Il fallut se soumettre à l'ordination. Il n'était encore que laïc, et même engagé dans les liens du mariage. Devenu chef du troupeau, il consacra sa vie aux soins qu'il devait à cet emploi important. L'Arianisme avait fait des progrès rapides, et l'Eglise était persécutée par l'empereur Constance. Il s'opposa sans ménagement à l'hérésie et à ses protecteurs. Il commença par adresser une requête à l'empereur, dans laquelle il le conjurait d'arrêter les persécutions injustes que souffraient les défenseurs de la vérité.

En 356, il dénonça Saturnin, évêque d'Arles, au Concile tenu à Béziers : mais son zèle déplut aux fauteurs de l'hérésie ; ils le dénoncèrent lui-même à l'empereur, qui, s'en rapportant aux relations qui lui furent envoyées, exila saint Hilaire en Phrygie avec Rhodane, évêque de Toulouse. Son exil ne ralentit point son zèle ; il soutint la pureté de la foi contre les blasphèmes d'Arius, soit dans le Concile de Séleucie, soit à Constantinople. Les Ariens, qui redoutèrent son éloquence et la force de ses raisons, le dénoncèrent encore à l'empereur.

Benolt qui l'a copié, avec un extrait de la généalogie de la maison du Bellay, sans pièces justificatives qui d'ailleurs ne remonteraient, suivant l'auteur, qu'au onzième siècle. Cet écrit, assez rare et au fond très peu estimable, est intitulé : *Discours fait en l'honneur de saint Francaire, père de saint Hilaire, évêque de Poitiers*. Saumur, in-8°, 1648, seconde édition.

(1) Suivant d'autres en 350, mais mal.

*C'était*, disaient-ils, *un homme dangereux ; c'était un brouillon qu'il fallait renvoyer dans sa patrie.* Il revint donc à Poitiers en 360, après plus de quatre ans d'exil. Il fut suivi de saint Martin, le plus célèbre de ses disciples, qui forma même la résolution de ne point s'éloigner d'Hilaire, son père et son maître. Ce fut pour exécuter ce dessein, que saint Martin fixa sa retraite dans le lieu qu'on appelle *Ligugé*, à une petite lieue de Poitiers (1). Saint Hilaire, de retour dans son évêché, pensa à remédier autant qu'il pouvait aux maux de l'église. Après de grands travaux, il mourut en paix dans son diocèse vers l'an 368 (2). L'église de Saint-Hilaire de la Celle de Poitiers a possédé longtemps les respectables reliques de ce glorieux confesseur. Elle les posséderait encore sans les fureurs des protestans, qui l'en privèrent et les brûlèrent en 1572. Il en reste encore quelques parcelles qu'on a renfermées dans une châsse, qui décore le maître-autel de l'église connue sous le nom de Saint-Hilaire-le-Grand.

Les ouvrages qui nous restent de ce saint docteur, sont un *Commentaire sur les psaumes*, où il établit la divinité de Jésus Christ, qui est le but de presque tous ses écrits. Il s'est beaucoup servi des *Commentaires* d'Origène, se donnant la liberté de retrancher ce qu'il jugeait à propos, et d'ajouter ce qu'il croyait devoir ajouter. Il ne cite cependant jamais ce grand homme, *apparemment*, dit le savant Érasme, *pour ne pas exposer son ouvrage aux préjugés où l'on était contre Origène.* Nous avons ses *Commentaires* sur les deux premiers, sur le cinquantième et les psaumes suivans jusqu'au soixante-neuvième, et depuis le psaume cent dixième jusqu'au dernier. Il avait travaillé sur tous les psaumes.

Son *Commentaire sur saint Matthieu*, composé, suivant

(1) Il y a encore un prieuré possédé aujourd'hui par les PP. Jésuites de Poitiers.

(2) Suivant saint Jérôme en 368. M. Fleury, 367. Robert Dumont, Vincent de Beauvais et Guillaume Cave, en 369. Sévère Sulpice, 365. Voyez Genebrard sur cette année.

quelques-uns, dans les premières années de son épiscopat, a paru à quelques savans une traduction d'Origène, tant on y trouve de rapport avec le style et le tour de phrase, même avec la manière de ce grand homme. On y voit ce goût pour les allégories si familier à Origène; d'ailleurs il y a une connaissance profonde de l'Écriture.

*Les douze livres de la Trinité* sont son plus célèbre ouvrage. Il y établit la consubstantiabilité du Père, du Fils et du Saint-Esprit contre toutes les hérésies, et en particulier contre les Ariens et les Sabelliens. Il le composa pendant son exil en Phrygie, c'est-à-dire depuis l'an 356 jusqu'en 360. Notre saint docteur connaissait les profonds abîmes du mystère dont il avait à traiter: il se plaint en plus d'un endroit d'être forcé à ce travail. Il craignait qu'en entreprenant d'expliquer la foi de l'Eglise touchant le mystère de la Trinité, il ne tombât dans quelque faute. C'est ce qui lui fit prendre le parti de ne rien dire de lui-même, mais de suivre pas à pas les saintes Écritures, en montrant l'abus que les hérétiques faisaient de certains passages qu'ils croyaient leur être favorables. Les anciens ont fort estimé cet ouvrage. Ils l'ont mis à la tête de tous ceux qu'il faut lire pour se confirmer dans la foi de l'Eglise sur la Trinité. Ils en ont loué l'éloquence et approuvé la doctrine. Saint Jérôme, en parlant du style de saint Hilaire, dit qu'il a toute l'élevation et la force du cothurne gaulois, avec l'agrément et les fleurs de la Grèce. Ce qu'a dit ce grand maître doit surtout avoir son application au traité de la Trinité, où l'on trouve ces traits élevés, ces beautés austères, si j'ose parler ainsi, particulières au génie français, jointes aux embellissemens de la Grèce: la force et la grandeur de l'expression, un style mâle et serré, orné des grâces de l'imagination, de figures vives, de lieux communs, de descriptions.

Le livre *des Synodes* est un autre Traité de la Trinité dans un goût différent. Il y rapporte en quels synodes l'hérésie des Ariens a été condamnée. Il l'adressa aux évêques des Gaules, en les félicitant de ne s'être point livrés aux factions des Ariens qui avaient fait de si terribles ravages. C'est encore

une traduction du grec, mais une traduction libre, où il s'attacha plus aux pensées qu'aux mots, et où il mit du sien quand il crut le devoir faire. Il ne faut pas mesurer les expressions de notre saint évêque sur cet état de précision où sont aujourd'hui les questions théologiques, par la nécessité qu'ont imposée la malignité et les détours de l'hérésie adroite à tirer avantage de tout.

La lettre de saint Hilaire à sa fille Abra et une hymne du matin composée, disent quelques auteurs, pour elle, ne me paraissent point dignes de la plume de ce grand saint : Érasme les a absolument rejetées, et dit, en parlant de ces deux pièces, *nugamentum hominis otiosè indocti, hymnus ejusdem est firinæ*. Il faut pourtant convenir que ce n'est pas un sentiment général, et depuis peu un fort savant homme les a employées dans l'énumération des ouvrages de saint Hilaire, sans marquer le moindre doute qu'elles fussent de lui : c'est aussi l'opinion de dom Constant et de l'auteur de l'Histoire littéraire de la France. Les raisons qu'ils en donnent ne me paraissent point assez convaincantes pour m'obliger à les recevoir.

*Les trois livres contre Constantius* : De ces trois livres, les deux premiers sont deux requêtes, dont l'une fut adressée à cet empereur ; l'autre présentée par saint Hilaire ; la troisième, composée pendant la vie de l'empereur et non pas après sa mort, comme l'a cru saint Jérôme, fut adressée aux évêques des Gaules. Il ne faut que la lire pour s'apercevoir qu'elle a été écrite pendant la vie de Constantius. Le style de ces trois ouvrages est vif, poli et soutenu. Il ménage Constantius dans les deux requêtes. Le moyen de se faire lire sans ces égards ? Mais dans la dernière, son zèle paraît tout entier et même avec trop de force, suivant l'opinion de quelques personnes. Au reste, il n'attaque l'empereur que du côté de la religion, que Constantius voulait détruire par toutes sortes de moyens.

*La lettre contre Auxence, évêque de Milan*, est adressée à tous les évêques catholiques et aux peuples fidèles : elle est à peu près du même style que les ouvrages contre Constantius. C'était un déserteur de l'église, un fauteur de l'arianisme



qu'il s'agissait de dévoiler dans l'évêque Auxence. Il le fait sans ménagement. Il le traite d'Ante-Christ, d'ange de Satan, d'ennemi mortel de Jésus-Christ, de perfide déserteur du christianisme, de démon même, *mihî certè nunquam aliud quàm diabolus erit, quia arianus est*, dit ce zélé docteur à la fin de son livre.

Je laisse quelques autres traités qu'on pourra voir dans la magnifique édition qu'ont donnée les RR. PP. Bénédictins (1) de la congrégation de Saint-Maur, des Œuvres de saint Hilaire, in-folio, 1697, à Paris. Je prie aussi le lecteur qui voudra connaître plus particulièrement ce grand évêque, de consulter la savante préface de cette édition.

Je ne puis pourtant omettre une partie des éloges donnés par les plus grandes lumières de l'Église aux ouvrages de saint Hilaire. Saint Jérôme ne tarit point sur ses louanges. Il n'en parle qu'avec un sentiment de respect et d'admiration, qu'il rend par les expressions les plus vives et les plus recherchées (2). Il l'appelle quelque part *la Trompette de la langue latine*, *le Rhône de la langue latine*. Il compare saint Hilaire et saint Cyprien à deux grands arbres, à l'ombre desquels l'Église s'est élevée. Dans une épître à Marcella, il dit qu'il n'ose reprendre un homme tel que saint Hilaire, l'écrivain le plus éloquent de son siècle, dont la foi, les vertus, les ouvrages sont admirés partout où l'Église est connue. *Il n'y a point d'ouvrage de saint Hilaire*, dit-il dans un autre endroit, *qu'on ne puisse lire avec sécurité*. Saint Augustin ne le cite aussi qu'avec éloge dans son Traité de la Trinité; *Personne*, dit ce père, *ne peut ignorer cet évêque si vénérable, ce défenseur si invincible de la foi, ce docteur si illustre des églises*. Les auteurs ecclésiastiques ne lui donnent pas de moindres éloges : ils l'appellent

(1) Dom Constant.

(2) Plusieurs écrivains, du nombre desquels sont Érasme et Possevin, se sont trompés en faisant à saint Hilaire l'application de ce que dit saint Jérôme d'un Hilaire, diacre, qu'il appelle par ironie *Deucalion orbis*, le réparateur du monde. (Voyez RIVET, *Critici sacri*, lib. III, pag. 504).

une des plus brillantes étoiles de l'Église. Ils disent que ce docteur profond et sublime, ce sage et prudent interprète des Écritures, en développe les paroles et les énigmes, entre dans leurs secrets, et enseigne ce qu'elles ont de plus profond et de plus caché.

La ville de Poitiers est sanctifiée par une infinité de monumens, qui retracent encore aux yeux de ses citoyens la mémoire de ce grand évêque. Tels sont la petite église paroissiale de Sainte-Abre, qui est une chapelle où l'on voit sous l'autel un tombeau de pierre, qui renferme, à ce qu'on prétend, le corps de cette vierge fille de saint Hilaire; le monastère de la Celle-Saint-Hilaire, qui, dans son origine, était une retraite où vivait ce saint évêque, et où l'on voit le lieu de sa sépulture. L'église de Saint-Hilaire-le-Grand, à l'extrémité méridionale de la ville, etc.

On prétend qu'une chambre qu'on voit auprès du grand portail de cette église est celle qu'il habitait, et qu'une espèce de crèche de bois est le lit où il couchait. On l'appelle le berceau Saint-Hilaire, et l'on y couche ceux qui ont le malheur de devenir insensés ou furieux. Je n'ai point vu de titres qui confirment assez puissamment cette tradition pour n'en pas douter; mais comme elle n'a rien de contraire à la foi ni à la piété, je ne vois point de raison de la rejeter absolument.

Devant l'hôtel-de-ville de Poitiers est une pyramide qui sert à consacrer la mémoire d'un miracle opéré par saint Hilaire, lorsqu'il entra dans Poitiers au retour de son exil : Un enfant, qu'avait abandonné sa mère pour voir le saint évêque, se noya; il lui fut présenté et Hilaire lui redonna la vie. La ville le regarde comme l'un de ses protecteurs, et son patron auprès de Dieu.

On verra, sans doute avec plaisir, l'éloge abrégé qu'a fait de ce saint évêque, Fortunat, l'un de ses successeurs, livre second de ses Poésies, poème 16; pag. 63 de l'édition de Brouverus.

*Si illarium quæris quis sit, cognoscere, lector ;*  
 (1) *Allobroges referunt Pictaviis genitum.*  
*Cùm populum regeret divind mente sacerdos ,*  
*Servabat legis fœdera sollicitus.*  
*Improbis ut vidit plebes quod scinderet error ,*  
*Græcorum virus protulit in medium.*  
*Yipereo promunt semper qui ex corde venena ;*  
*Filius ut dicant quia est creatura Dei.*  
*Queis magis auxilium prestat sapientia mundi ,*  
*De ingenito genitum quæ negat esse Deum ,*  
*Quam malè complexus, cupiens calcare prophetas ,*  
*Arrius infœlix cum retinet, crepuit.*  
*Egregius doctor veterum monumenta secutus ,*  
*Quem Stephanus vidit, comprobat esse Deum.*  
*Vinctus amore Dei, contempto principe mundi ,*  
*Intemerata fides pertulit exilium.*  
*In Patre, qui omnipotens Deus est, cognoscere natum*  
*Divinis tantum vocibus insinuat.*  
*Perpetuum lumen Christum, Dominumque, Deumque.*  
*Bis senis (2) populos edocet esse libris.*

Le lecteur qui voudra connaître dans un détail plus particulier, les actions de saint Hilaire, pourra consulter Baillet et les auteurs dont il s'est servi ; sa *Vie*, par FORTUNAT ; chez Surius, tome I, au 13 janvier ; — SULPICE SEVÈRE, BARONIUS ; — l'*Histoire ecclésiastique* de M. DE FLEURY, TILLEMONT, septième volume ; — ADON de Vienne, GRÉGOIRE de Tours, etc. L'édition des *Œuvres de saint Hilaire*, de dom PIERRE CONSTANT, bénédictin, et la préface qui est à la tête de cet ouvrage. Ce que dit saint Hilaire de lui-même dans le premier Livre de la Trinité, dans ses livres contre Constance, et passim.

HILAIRE (1100 ou environ), chef de l'école ou écolâtre de Saint-Hilaire-le-Grand de Poitiers, contemporain de Raoul Ardent, dont nous avons parlé, et premier maître de Gilbert de la Porée, doit être regardé comme une des lumières de la province et de son temps. Dom Rivet, qui en parle, relève

(1) *Id est ; Galli.*

(2) Les douze livres de *Trinitate*.

avec justice le P. Mabillon , qui a entendu ce qu'Othon de Frisingue dit de notre Hilaire , du grand saint Hilaire. Suivant l'auteur que je cite , c'est au même Hilaire qu'il faut attribuer un sermon manuscrit sur l'Eucharistie , sous ce titre : *De Corpore et Sanguine Christi* , qui se trouvait autrefois dans les bibliothèques des abbayes de Saint-Amand et de Laubel , et dans celle de la cathédrale de Saint-Omer. On ne saurait au moins attribuer cette pièce ni à saint Hilaire , évêque de Poitiers , ni à saint Hilaire , évêque d'Arles , puisqu'on y commence par citer le Traité du soin pour les morts de saint Augustin , postérieur à l'un et à l'autre ; mais il est à présumer , ajoute dom Rivet , qu'elle fut composée à l'occasion des erreurs de Bérenger sur l'Eucharistie , ce qui convient au temps d'Hilaire écolâtre de Poitiers.

(Voyez DOM RIVET , tom. VII , *État des Lettres en France* dans le onzième siècle , pag. 50 et 51.)

HILDEGARDE (1130 ou environ) , comtesse de Poitiers , duchesse d'Aquitaine , troisième femme de Guillaume IX , dont nous avons parlé , l'épousa après la mort de Philippe ou Mathilde de Toulouse , vers l'an 1112. L'histoire ne nous dit rien qui puisse faire connaître de quelle maison elle était : elle eut besoin de toute sa vertu avec le prince son époux , qui la mit aux plus sensibles épreuves par sa passion excessive pour la vicomtesse de Châtellerault. Elle eut en vain recours à tout ce qui aurait dû toucher son cœur et son esprit ; il marqua toujours pour Hildegarde une aversion que rien ne put vaincre. La foudre de l'excommunication , lancée par l'évêque d'Angoulême et celui de Poitiers , ne put les réunir. Hildegarde engagea le pape Calixte II à le citer au concile de Reims , pour y donner les raisons de son divorce. Elle se présenta devant les Pères du concile avec une suite digne de la qualité qu'elle ne cessait point de porter , quoique le désordre des passions lui arrachât son époux. Elle exposa le sujet de ses plaintes contre le prince et plaida sa cause devant le pape et les prélats assemblés avec tant de force , de précision et d'éloquence , qu'elle se concilia l'attention et l'admi-

ration de tous ceux qui s'y trouvèrent. *Interè Hildegardis, comitissa Pictavorum*, dit Ordéric Vitalis, *cum suis pedissequis, processit, et altè clardque voce querimoniam suam eloquenter enodavit, quam omne concilium auscultavit, se siquidem dixit à marito suo esse derelictam, etc.* Suivant toutes les apparences, elle se servit de la langue latine. Il paraît que c'est le sentiment de Fabricius dans sa *Bibliothèque de la moyenne et basse latinité*. Consultez cet auteur, lett. H, verbo *Hildegardis*; — ORDÉRIC VITAL, liv. XII, pag. 859; — le P. LA MAINFERME, *Clypeus fontebaldensis*, tom. II, pag. 197; — le P. LABBE, *Tabl. généalog.* de la Maison de France, duc de Guyenne, sect. X, troisième tableau.

HILLERIN (la famille (1) de) (1648), originaire de Fonte-

(1) Suivant un Mémoire qu'a eu la bonté de me faire tenir M. de Hillerin, avocat du roi au siège royal de Fontenay, Jean de Hillerin, écuyer, seigneur de Linières et de Chambort, fils de Dominique de Hillerin, chevalier, seigneur du Pommier et du Marny, et Marguerite Girard sa femme, eurent plusieurs en'ans, et entr'autres Jacques de Hillerin, conseiller au parlement de Paris, dont nous parlons, et Henri de Hillerin, écuyer, seigneur de Saint-Martin de l'Ébaubinais et de Burcq, qui est le seul dont la postérité subsiste. Ce Henri fut prévôt général de l'Anjou et du Lodunois, et fut marié deux fois. En premières noces, il épousa une demoiselle Briçonnet, de la famille du cardinal de ce nom. Il eut de cette première femme entr'autres enfans Charles de Hillerin (c'est le nom que lui donne l'auteur du Mémoire, et non celui de Jacques que lui donnent les auteurs du Supplément de Moréri), curé de Saint-Méri, à Paris, dont nous parlerons aussi. De Catherine Licquet, sa seconde femme, il eut entr'autres enfans Jean de Hillerin, prêtre, chanoine de Notre-Dame de Paris, aumônier du roi et conseiller au parlement de Paris. Pierre de Hillerin, écuyer, seigneur de la Guérinière, d'abord maître d'hôtel du roi et ensuite capitaine en chef du vol pour les champs de la grande fauconnerie du roi, lequel épousa Marie Fornier, fille de M. Fornier, président au parlement de Paris, duquel mariage est issu Jean-Baptiste de Hillerin, chevalier, seigneur de Boitissandeau, conseiller au parlement de Bretagne, père de M. de Hillerin du Boitissandeau, correcteur en la chambre des comptes de Paris, frère de N. de Hillerin, lieutenant de vaisseau, tué à la bataille de Malaga.

Le troisième fils de Henri de Hillerin et de Catherine Licquet fut Jacques de Hillerin, chevalier, seigneur châtelain de Bazoges, père de Jean de Hillerin, seigneur de Bazoges, conseiller au parlement de Paris, qui de

tenay-le-Comte en Poitou, où elle existe encore, a donné deux écrivains à cette province, Jacques et Charles dont nous allons parler.

Jacques, fils de Jean de Hillerin, seigneur de Linières et petit-fils de Dominique, seigneur du Pommier et du Magni, naquit à Mortagne, petite ville du Bas-Poitou ; il prit le parti de l'église et fut chanoine de Notre-Dame de Paris, prieur commendataire des prieurés de Saint-Pierre de Mortagne et de Saint-Julien de Concelles, conseiller, aumônier ordinaire du roi et conseiller au parlement de Paris, où il fut reçu le 10 mai 1613 suivant Blanchart. Il y mourut doyen des conseillers de la grand'chambre, âgé d'environ 90 ans, vers l'an 1648.

Il a laissé différens ouvrages de théologie et de jurisprudence, qui témoignent que l'auteur était extrêmement laborieux.

1° Un traité du *Verbe incarné* en trois volumes in-folio.

2° Un autre, intitulé les *Grandeurs de Marie*, dont il y a eu deux éditions, l'une in-12 et l'autre in-folio. C'est un recueil de différens passages de l'Écriture, des saints Pères et des sentimens des théologiens sur la vénération et le culte dû à la Vierge.

3° Un troisième ouvrage mystique dont voici le titre bizarre : le *Charriot à quatre roues pour conduire l'Ame au ciel*. L'auteur a imité dans son titre et dans sa manière de traiter son sujet, l'ouvrage de sainte Thérèse, intitulé le *Château de l'Ame*. Il y en a eu aussi deux éditions, une in-12 et une in-folio.

4° Enfin, on a de Jacques de Hillerin un livre intitulé : *Discours mélangés et actions diverses*, imprimé à Paris in-folio,

N. Charton, fille de M. le président Charton, n'eut qu'une fille, mariée à M. Irland, lieutenant criminel de Poitiers.

Jean de Hillerin, sieur de Linières, tige de la branche dont nous venons de parler, avait un frère nommé Pierre, seigneur du bourg de Saint-Hilaire, près Mortagne en Poitou, de qui descendent par différentes branches les de Hillerin de Poitou, de la Rochelle, etc.

1651. C'est une collection de plusieurs questions de droit avec plusieurs arrêts rendus au rapport de l'auteur, ou dans la chambre où il était conseiller, ouvrage intéressant par cette seule circonstance, mais dit l'auteur du *Mémoire*, on y trouve plusieurs détails sur ce qui se passa au parlement pendant que M. de Hillerin y était.

(Extrait d'un mémoire de M. de Hillerin, avocat du roi de Fontenay-le-Comte).

HILLERIN (CHARLES DE) (1669), prêtre docteur de Sorbonne, curé de Saint-Méri à Paris, fils de Henri de Hillerin, prévôt général de l'Anjou et du Lodunois et de Nicole Briçonnet, sa première femme, et neveu de Jacques de Hillerin, conseiller au parlement, dont nous venons de parler, fut pourvu de la cure de Saint-Méri lorsque cette paroisse avait deux pasteurs; mais il s'en démit dans la suite en faveur de M. Duhamel, curé de Saint-Maurice de Sens. Il se retira aussitôt (au mois de février 1644) dans le petit prieuré de Saint-André qu'il avait en Poitou, dirigé par les directeurs de l'abbaye de Port-Royal. Il y vint faire quelque séjour et mourut à Paris dans un voyage qu'il y fit, le 14 avril 1669, sur la paroisse de Saint-Jacques du Haut-Pas, où il fut inhumé auprès de l'abbé de Saint-Syran, qui avait été son premier directeur. Son cœur fut porté à P. R., et le docteur Hamon lui dressa l'épithaphe qu'on trouve dans le nécrologe du P. R. Charles de Hillerin, étant encore curé de Saint-Méry, publia, dit-on, dans le *Supplément de Moréri de 1753 les Grandeurs du Verbe incarné*, en français, imprimé à Paris en 1635. Peut-être cet ouvrage n'est-il qu'un abrégé de celui de Jacques son oncle, ou même c'est peut-être un ouvrage de ce dernier.

L'auteur du livre intitulé le *grand Chemin du Jansénisme au Calvinisme*, prétend dans cet ouvrage que lorsque Charles de Hillerin quitta la cure de Saint-Méry, il avait voulu la résigner à Jean Labadie (né à Bourg en Guyenne, le 13 février 1610, mort à Altena dans le Holstein en 1674); mais ce fait important ne me paraît pas assez bien prouvé pour être adopté,

et l'on prétend que M. de Hillerin a toujours protesté qu'à peine connaissait-il Labadie, qui était éloigné de Paris de cent cinquante lieues au temps de sa résignation. De pareilles accusations veulent être démontrées pour être crues par un lecteur judicieux.

(Extrait du Mémoire manuscrit de M. de Hillerin, avocat du roi de Fontenay.)

(Voyez le *Nécrologe du Port-R.* ; — le *Supplément de MOREY* de 1735, tom. I ; — la *N. Hist. du Port-Royal*, tom. IV, première année 1644, pag. 35 et suivantes.)

HUGON (PIERRE), (1321 ou environ), valet de chambre de Philippe-le-Long, était, dit Nostradamus, dans les vies des poètes provençaux, gentilhomme de Dompierre (1). Le bourg de ce nom situé en Poitou-sur-Boutonne, nous met en droit de lui donner place dans notre recueil. Il prit pour sa dame Béatrix d'Agoût, que d'autres ont appelée *Agouste d'Agoût* suivant Nostradamus, qui me paraît se tromper en la faisant de la maison de Roquefeuil. Cette belle Provençale était une de ces dames spirituelles qui présidait à ce qu'on appelait la Cour d'amours, que tenait la dame de Romanil (2), tante de la célèbre Laure. Ce galant sénat, semblable à celui qu'on avait vu sous les Bérengers, était composé de tout ce que la Provence avait de plus illustre. Dans le siècle dont nous parlons, on y voyait briller Jeanne des Beaux, Agnès de Forcalquier, dame de Tretz, Briande d'Agoût, comtesse de Lune, Mabile de Ville-Neuve, dame de Vence, Béatrix d'Agoût, dont il s'agit, dame de Saulx, et un grand nombre d'autres dont la naissance, l'esprit et la beauté sont si vantées dans les fastes provençaux. A ce tribunal se portaient toutes les questions que l'amour et la galanterie peuvent faire naître ; l'examen s'en faisait avec tout le sérieux de l'équité. Les gens de qualité et les poètes qui y étaient

(1) Car je crois qu'il n'y a point de différence ici entre Dompierre et Dampierre.

(2) Gentilme.



admis proposaient ; les dames décidaient. De cette cour parlait ce que l'on appelait les *Arrêts d'Amours*. Il est très aisé de concevoir que ces conférences donnaient matière à une infinité d'ouvrages d'esprit ; malgré la simplicité du siècle, ceux qui ont passé jusqu'à nous, portent encore un caractère de délicatesse et de génie digne des temps les plus polis de la monarchie. Il suffit pour en donner une preuve à ceux qui l'ignorent, de dire que c'est dans les écrits des élèves de ces écoles, que Pétrarque a puisé le tendre et l'agréable de ses sonnets. Ce que j'ai dit de la *Cour d'Amour* n'est pas éloigné de mon sujet, puisque je n'en ai parlé que pour donner une idée du mérite de notre Hugues de Dompierre qui y était admis en qualité de poète favori et d'amant décidé d'une des présidentes de ce tribunal. Il fit plusieurs chansons à l'honneur de Béatrix d'Agoût ; l'une de ces chansons commençait, dit Nostradamus, par ces vers :

*Tos tens amor m'i ten en tal façon ,  
Enfins qu'à quel mal dont s'adormis.*

C'est-à-dire,

Amour me tient toujours dans des liens si forts ,  
Qu'au milieu de mes maux à la fin je m'endors.

Si je me trompe dans l'explication du dernier vers, qui me paraît mal copié par Nostradamus, ce n'est qu'après le traducteur italien de ses *Vies des Poètes provençaux*, qui les rend ainsi en sa langue :

*Sempre m'i tien' amor in tal prigione ,  
Perfin che nel mio mal' io m'adormenti.*

Je ne saurais faire l'éloge de cette pensée, où je trouve plus de singularité que de justesse. Pierre Hugues de Dompierre ou de Dampierre, eut, suivant les apparences, le sort de ses confrères qui périrent presque tous en 1321, par la méchanceté des Juifs qui empoisonnèrent les eaux.

(Voyez l'*Histoire de Provence*, de NOSTRADAMUS; -- les *Vies des Poètes provençaux*, page 197; -- et le traducteur italien GIO GIUDICI, page 194; -- l'*Histoire de Provence*, de GAUFFREDDY, tome I, page 106 et 109; -- et RÉDI.)

HUGUES, surnommé de POITIERS (1070), archidiacre de Lisieux, et chapelain de Guillaume le Conquérant, duc de Normandie et roi d'Angleterre, dont il a écrit l'histoire vers la fin du onzième siècle, n'appartient au Poitou que par le nom de *Poitiers* qu'on lui donne, puisqu'il était Normand, né au village de Preaux, près le Pont-Audemer. Il était un des plus savans hommes de son temps. Ordéric Vital et Guillaume de Jumiège en font un grand éloge : s'il ne fait pas partie des savans que le Poitou peut revendiquer, au moins pourra-t-il servir de preuve de l'estime qu'on faisait de son temps des écoles de Poitiers, puisqu'on y accourait d'une province alors presque étrangère à la France, pour y venir puiser la science, et l'érudition comme à sa source. Nous pécherions contre les lois de notre projet, en nous arrêtant sur son article : nous nous contenterons de renvoyer ceux qui veulent le connaître à ORDÉRIC VITAL, livre III, page 503, à ANDRÉ DUCHESNE, qui l'a rangé au nombre des historiens de Normandie, depuis la page 178 jusqu'à la page 213 de son *Recueil*; GUILLAUME DE JUMIÈGE, livre VII, page 44; ALBERT FABRICIUS, *Bibliothèque de la moyenne et basse Latinité*, livre VII, page 479, et LE GENDRE, sur les historiens de France, à la tête de son *Histoire de France*, in-folio.

HUGUES DE POITIERS (1168), secrétaire de Guillaume, abbé de Vézelay, est l'auteur de l'*Histoire du Monastère de Vézelay*. Il commença à y travailler sous les ordres de l'abbé Ponce, en 1165, et la finit sous l'abbé Guillaume en 1168. On a de Hugues, dit Le Gendre, dans sa *Notice des Historiens de France*, une histoire imparfaite de son monastère. Je dis imparfaite, parce que nous ne l'avons pas toute entière; elle est bien écrite, et l'auteur, en homme d'esprit, y défend avec vigueur les droits de son abbaye. Son ouvrage n'est proprement qu'une description des combats qu'elle a eu

à soutenir, soit contre les évêques d'Autun qui attaquaient ses privilèges, soit contre les comtes de Nevers qui voulurent envahir son bien, et des victoires glorieuses qu'elle a remportées sur les uns et sur les autres par la protection des papes, et principalement par celle du roi Louis-le-Jeune, sous qui vivait Hugues de Poitiers. Cet ouvrage commence par le testament du comte Gérard, fondateur de cette abbaye, lequel vivait sous Charles-le-Chauve, vers le milieu du neuvième siècle. On ne peut qu'applaudir au jugement de l'abbé Le Gendre, le style de Hugues est assez latin, et d'une politesse qui le distingue des écrivains de son temps. La phrase est claire, le tour aisé, les matières assez bien digérées, on sent un homme accoutumé avec les bons auteurs, et qui s'étudie à prendre leur manière, et à employer leurs expressions. Tout ce qu'on peut reprocher à l'auteur sont quelques gallicismes qui défigurent son style, des dialogismes imités de l'Écriture Sainte, et quelques façons de parler qui en sont tirées, et dont on se faisait alors un mérite de se servir. On trouve dans l'*Histoire du Monastère de Vézelay* quelques traits historiques du règne de Louis-le-Jeune. L'Auteur, sans perdre le respect dû aux rois, parle de Louis avec une sincérité digne de l'histoire. Il condamne sans détour son divorce avec Eléonor, et par l'énumération des provinces dont il se privait par ce divorce, il fait concevoir combien cette démarche était contraire aux intérêts de la France.

Voici les termes de Hugues : *hic est rex Ludovicus qui decimo quinto anno regni sui, presidente in cathedra Romani Eugenio cum magno exercitu vexillo vivifico crucis insignito Hierosolimam perrexit, gentem inimicam fidei debellaturus, sed incognito Dei judicio, maxime suorum parte amissa absque triumpho rediit, pravoque usus consilio, uxorem suam, cum prænominata terra, quæ regnum aliquando per se extiterat dimisit.*

Le premier livre de cette histoire est rempli des brefs et des privilèges des papes Nicolas I<sup>er</sup>, Jean VIII et leurs successeurs jusqu'à Adrien IV. Duchesne a publié dans le quatrième volume des *Historiens de France* un extrait de cette

histoire concernant Louis VII. On le trouve depuis la page 424 jusqu'à la page 427.

Outre cet ouvrage, le père Le Long, dans sa *Bibliothèque de la France*, indique celui-ci : *Chronicon Hugonis et Ricardi Pictaviensis à Casare Octaviano ad Ludovicum Juniorem*. Tri-thème qui parle de Hugues sans indiquer sa patrie, dit qu'il était l'homme le plus savant de son siècle, d'un esprit vif, subtil et de plus très éloquent. Il lui attribue un livre d'histoire de son temps et un recueil de lettres.

L'*Histoire du Monastère de Vézelay* divisée en quatre livres, a été publiée pour la première fois par le père d'Achéry dans son *Spicilege*, page 446 de la première édition, et page 498 du second tome de la nouvelle.

(Voyez DUCHESNE, *Bibliothèque historique de France*, page 133, qui parle de cette histoire comme étant encore manuscrite; — FABRICIUS, *Bibliothèque de la moyenne et basse Latinité*, livre VIII, page 873; — LE GENDRE, *des Historiens de France*, au mot *Hugues de Poitiers*; — TRITHÈME, *Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques*; — la *Collection* de DUCHESNE, tome IV, page 424 et suivantes, et le *Spicilege* du père d'ACHÉRY)

HULLIN (GABRIEL) (1617), procureur fiscal de Tiffauge, où il est peut-être né, petite ville du Bas-Poitou, dans l'évêché de Luçon, publia en 1616 le *Traité de la nature et usage des Marches* (1) *séparantes les provinces de Poitou, Bretagne et Anjou*, imprimé à Nantes, in-12, pp. 140. Il dédia son livre à Henri de Gondy, duc de Retz et de Beaupreau, etc., et baron de Tiffauge. Il date sa lettre du 25 juillet 1616. Elle est suivie de quelques compliments en vers adressés à l'auteur sur l'utilité de son ouvrage. Quelques-unes de ces pièces sont sans nom d'auteur; les autres, c'est-à-dire la troisième n'est signée que par les lettres initiales J. D. L. C., la quatrième

(1) *Nota est Francorum vel Germanorum vox March. sive Marche, pro limite. Vid. Cujat. de Feudis, lib. 1, Tit. 1<sup>er</sup>, pag. 467; — Operum T., 4<sup>e</sup> édit. de 1577, in-folio; — et DUCANGE.*

L. II. qui peuvent signifier *Louis Hullin* ; la cinquième est du même auteur et l'une et l'autre en latin, ainsi que la sixième signée *Denis Hullin*, cousin de l'auteur ; la septième, et la huitième et dernière signées *Jean Guery*, avocat à Tiffauge, et *Pierre Pineau*. Le traité des Marches, divisé par chapitres, en contient trente. Il y en a quelques-uns dont on pourrait se passer. Gabriel Hullin suit la règle que Cicéron a établie et qu'il n'a pas toujours suivie lui-même. Il définit, il divise, et son traité est fort clair, quoique la matière soit fort obscure. Après avoir défini dans les cinq premiers chapitres les termes de *dividu*, *individu*, *divis* et *indivis*, par ce qui se peut diviser et ce qu'on ne peut diviser, ce qui est divisé et ce qui ne l'est pas, il fixe l'épithète qu'on doit donner aux *Marches* ou frontières, et dit qu'on doit les appeler *Individues potentiâ et actu*. Il définit le terme de *Marches un fief individu qui n'admet et ne reçoit aucun confort* ou communauté. Il divise ensuite les *Marches* en *Marches communes*, *avantagères* et *contr'hostées* (1) (contrà hostes). Dans les premières, le droit de prévention a lieu, c'est-à-dire que le juge poitevin, breton ou angevin, le premier saisi, a droit de connaître de la contestation et d'exercer sa juridiction. Il devient juge légitime. Dans les *Marches avantagères*, si elles sont *Marches poitevines*, *bretonnes* et *angevines avantagères*, les justiciables sont obligés de suivre la juridiction de l'avantage, exclusive des autres, sinon en matière féodale ou seigneuriale où le vassal suit la juridiction du seigneur. Les *Marches contr'hostées* ne sont considérées qu'en matière de *tenue et mouvances seigneur-*

(1) C'est-à-dire dans les *Marches* où le vassal était obligé de servir son seigneur, *poitevin*, *angevin* ou *breton*, contre ceux qui l'attaquaient, *contrà hostes*. Hors ce service et la mouvance ou tenue, les *Marches* étaient communes. Les guerres particulières de seigneur à autre, n'ayant plus lieu, et le roi seul ayant *jus belli et pacis* dans ses états. Il n'y a plus que la mouvance ou tenue, et les actions qui en résultent qui distinguent ces *Marches*. Ce droit est confirmé par l'article 11 du titre XXIV des récusations de l'Ordonnance de 1667. Voyez BORNIER sur cet article, et D'ANGENTRÉ, sur Bretagne, art. 50, n° 5, et art. 45, n° 9.

*rimles*, et appartiennent pour le tout aux seigneurs poitevins, si les Marches *contr'hostées* sont en Poitou. Il parle dans le quinzième de la pratique du droit de prévention en Marches communes, et de la coutume qu'on doit suivre en cas de prévention. Il examine les *actions* particulières, où les Coutumes de Poitou, d'Anjou et de Bretagne, différentes entre elles, donnent lieu à de grandes questions, et tâche de fixer la Coutume que doit suivre le juge saisi par le droit de *prévention*. Ce petit ouvrage m'a paru très utile pour les matières dont l'auteur y parle; et en le joignant à ce qu'a dit Jean Constant sur le même sujet, on peut marcher avec quelque sûreté dans une route fort embarrassée. C'est encore un livre à joindre aux interprètes de la Coutume du Poitou pour avoir la collection complète. Le sort d'Hullin m'est inconnu.

## I.

**IMARE** ou **IGMARE** (1164), abbé de Montiers-Neuf, prit l'habit de religieux dans le monastère de Saint-Martin-des-Champs à Paris, et fit profession entre les mains de Ponce, abbé de Cluny; il devint quelques années après prieur de de la Charité, puis abbé de Montiers-Neuf (1). Il fut créé en 1142, au mois de décembre, cardinal, évêque de Frescaty, par le pape Innocent II. Luce II, le nomma son légat en Angleterre. Il s'acquitta dans cette légation la réputation d'un homme intègre et sur qui les sollicitations ni les présens n'avaient point de prise. Mais il se déshonora tout-à-fait en prenant le parti de Victor IV, qu'il sacra même en qualité de plus ancien des cardinaux du parti de cet anti-pape. Arnolphe, évêque de Lisieux, cité par Baronius, sous l'année

(1) Cette abbaye fut fondée à Poitiers par le comte Guillaume VIII, mort en 1086. La charte de fondation que j'ai vue est datée du 5 des calendes de février, c'est-à-dire, du 28 janvier 1077; en commençant l'année au 1<sup>er</sup> janvier, c'est 1078.

1159, taxe le cardinal Imare de gourmandise dans une lettre adressée au sacré collège ; il dit qu'il avait précipité l'élection de l'anti-pape Victor, parce que l'heure du diner se passait. Apparemment qu'Imare était persuadé avec le prudent Gilotin (1), *qu'un diner réchauffé ne valut jamais rien*. Quoi qu'il en soit de cette anecdote et de la réflexion, Imare fut cruellement puni de sa lâcheté. Il fut déclaré par Alexandre III, en plein consistoire, rebelle au Saint-Siège et déchu de toutes ses dignités ecclésiastiques. Obligé de prendre la route de France, sa patrie, il fut arrêté par la garnison de Plaisance, dont le gouverneur tenait pour Alexandre. Son bagage fut pillé, il n'échappa lui-même qu'après avoir reçu mille outrages. Arrivé au monastère de Cluny, il y passa le reste de ses jours dans la pénitence. Il mourut environ l'an 1164, et fut inhumé dans l'église de ce monastère, auquel il avait fait de grandes augmentations. Ciaconius nous apprend qu'il était savant théologien, et très versé dans l'Écriture sainte, sur laquelle même, dit cet auteur, il a laissé des commentaires à la postérité.

(Voyez l'*Histoire générale des Cardinaux* d'AUBÉRY, tome I, page 48, et CIACONUS)

IRLAND (ROBERT) (1561), d'une des plus anciennes maisons (2) d'Écosse où les seigneurs du nom d'Irland, sortis

(1) Voyez BOILEAU, *l'Artin*, chant I<sup>er</sup>.

(2) J'ai sous les yeux les preuves des faits généalogiques que j'avance : ils sont justifiés par les titres originaux que m'a communiqués M. (François Hubert) Irland de Beaumont, lieutenant-général criminel de Poitiers.

Ces titres consistent : 1<sup>o</sup> Dans des lettres-patentes de Jacques II, roi d'Angleterre, données à Vitthal le 28 juillet 1664, scellées du grand sceau d'Écosse, de cire rouge en lacs de soie, d'argent et violet, et dûment en forme. Elles sont latines et suivies d'une traduction française.

2<sup>o</sup> Dans un acte de notoriété sur la noblesse de la famille d'Irland en France, signé Irland, baron de Murthlie, comte de Neykloure, Alex. Irland, baron de Domsey, Alex. Irland, fils aîné de *Burden*, et de quelques autres de la même famille ; des comtes de Drumont, de Moray, et d'autres des plus grandes maisons d'Écosse ; cet acte est en forme authentique.

d'Irlande, ont possédé pendant plus de trois cents ans la terre *Bordland* dans la province de Lorn et ensuite la baronnie de *Murthlie*, dans la province de Perth, jusqu'au commencement du quatorzième siècle, que cette baronnie passa dans la maison d'*Aberscrumby*; Robert Irland, dis-je, était fils d'Alexandre Irland et de Marguerite *Couïtes*, fille du seigneur d'*Auchterfont* et d'Anne d'*Auchinmouty*, petit-fils de Guillaume Irland, baron de *Burnben*, et d'Isabelle de *Pisindi*. La tige de cette branche était un Jean Irland, vivant en 1300 et baron de *Burnben* par la dotation que lui fit de cette terre Alexandre Irland, son neveu, dont les biens passèrent, comme je viens de le dire, dans la maison d'*Aberscrumby*. Celui dont nous parlons avait un frère qui continua la branche de *Burnben* qui existe encore en Écosse. Pour lui, ayant préféré le parti des lettres à celui des armes, il fit ses humanités et étudia la philosophie dans sa patrie, d'où il passa en France vers l'an 1496. Il s'arrêta à Poitiers et y fixa son séjour et ses établissements. Reçu docteur en droit dans l'université de cette ville, il y obtint une chaire en 1502. L'étude des lois fleurissait à Poitiers. Le concours des écoliers y était très grand: le docteur Robert Irland, bien loin de faire tort au lustre de l'université, le porta au plus haut degré (1). Le mérite et les talens des grands hommes qu'il forma et qui se sont fait honneur de prendre la qualité de ses élèves, font l'éloge de notre savant professeur. Le témoignage d'estime et de reconnaissance que lui a donné le célèbre Eguinard Baron, suffit à assurer à Robert Irland un rang distingué dans la jurisprudence. Baron, regardé par Cujas comme le plus savant homme de son

30 Dans les lettres-patentes données par Louis XIV, du mois de septembre 1665, scellées, etc.

40 Dans l'arrêt d'enregistrement, au rapport de M. Catinat, conseiller au parlement.

(1) Je crois que c'est de Robert Irland qu'il faut entendre ce que dit Rabelais en parlant des décrétales. *Il m'avint un jour à Poitiers, chez l'écos-sais docteur Decretalipotens, d'en lire un chapitre, etc., etc.* — Voyez son *Pentagruef*, liv. IV, ch. LII, page 641, tom. II, édition de 1691.



temps, comme le Varron de la France, a dédié à Robert Irland, son *Economie des Pandectes*, avec une épître dédicatoire dont l'adresse est conçue en ces termes.

« *Spectabili viro utriusque juris doctore apud pictavos Decano, « professionis legalis jure comiti et præceptori suo consultiſſimo « D. Roberto Irlando Scoto Equinarius Baro* (1) *Leonensis*. La lettre est datée à Poitiers le 25 décembre 1535. Il y joignit une épigramme où il compare Robert Irland aux plus grands hommes de l'antiquité; elle est terminée par ce distique.

*Vere, Irlande, es homo cynicus quem non facit quondam,  
Accensâ, medio repperit ille die.*

On ne saurait donner d'éloges plus flatteurs; c'est ainsi que j'ai rendu ce distique pour le faire entendre à tous mes lecteurs.

Sa lanterne à la main, en plein jour Diogènes  
Cherchait partout un homme, il y perdit ses pas.  
Irland est le trésor qu'il cherchait dans Athènes.  
C'est l'homme qu'il n'y trouva pas.

Il eut encore pour disciples le célèbre Roaldez (*Roaldesius*) dont Scévole de Sainte-Marthe a fait l'éloge (2) et qu'on regarde comme une des lumières de la jurisprudence dans le seizième siècle; Philippe Hurault, comte de Chiverny, chancelier de France, Achille de Harlay, premier président du parlement. Ces magistrats et la maison de Thou eurent pour Robert et ses enfans une extrême considération. A des noms

(1) De Saint-Brieux, en Bretagne. Voyez Sainte-Marthe, élog. lib. 1, page 54. Suivant du Verdier, dans le supplément à la Bibliothèque de Gesner, l'*Economie des Pandectes*, publiée par Baron, sur le fruit d'une découverte que ce jurisconsulte fit à Poitiers d'un très ancien commentaire. *In adversariis miræ antiquitatis inventa*: c'est ce que porte le titre de l'*Economie des Pandectes* de Baron. En sorte qu'on doit faire honneur de cet ouvrage au Poitou.

(2) Lib. IV, page 174.

d'un si grand éclat il est inutile d'en ajouter d'autres. Il professa pendant près de soixante ans avec une réputation qui se soutint toujours ; il avait épousé en premières noces Marie Savoteau, dont il eut Jean Irland, conseiller au parlement de Rennes, et dont le fils (1), après avoir possédé la charge de son père quelques années, fut pourvu de celle de lieutenant-général criminel de celle de Poitiers, qui a passé à sa postérité, qui la possède encore aujourd'hui. Il épousa en secondes noces Claire Aubert, sœur de François (2) Aubert, seigneur d'Avanton, qui quitta le parlement de Paris, où il était conseiller, pour l'office de président du présidial de Poitiers, que venait d'ériger Henri II. Il eut de ce second mariage un fils nommé Bonaventure Irland dont nous parlerons. Il a écrit la vie de Robert son père, mais je n'ai pu parvenir à la trouver, Robert mourut fort âgé le 15 février 1561, suivant une épitaphe que lui fit Louis de la Ruelle. Elle se trouve dans ses poésies latines jointes à celles de Sévole de Sainte-Marthe dans l'édition in-4<sup>o</sup> de 1578. Cette édition étant peu commune, on la verra sans doute ici avec plaisir ; c'est ainsi qu'elle est conçue :

*Epitaphium Roberti Irlandi  
Scoti mortui XV. Kal. mart.*

*Anno M. D. LVI.*

*Hic ex jure scotos pepulit scotus, arx scotelus  
Tollus deitneat sôma mên, haup animam.*

(Voyez les auteurs cités.)

IRLAND (BONAVENTURE) (1607), que quelques auteurs ont aussi appelé *Euthychès* ou *Eutichius* (3), au lieu de Bona-

(1) Tige des Irlands de Beaumont.

(2) Reçu conseiller le 3 septembre 1544, suivant Blanchard, qui dit qu'il se démit pour prendre la charge de lieutenant-général de Poitou en 1556, en quoi il y a apparence qu'il s'est mépris ; à moins que François Aubert n'ait possédé l'une et l'autre. Il est le premier qui ait été revêtu de la charge de président du présidial.

(3) Nom à la Grecque, qui rend celui de Bonaventure qui a l'air moins savant.

venture, était fils de Robert Irland, dont nous avons parlé, et de Claire Aubert, sœur de François Aubert, sieur d'Aventon, président au présidial de Poitiers. Il joignit à la qualité de docteur et ensuite à celle de doyen des docteurs-régens de la faculté du droit de Poitiers, l'office de conseiller au présidial de cette ville. Il y naquit en 1551, sa jeunesse fut confiée aux maîtres les plus célèbres, et en particulier aux soins de Ramus, humaniste, philosophe et géomètre le plus distingué du seizième siècle, et à ceux du docteur (*Etienne Forcatulus*) Forcadet. Il y répondit et se distingua avant sa majorité dans la littérature. Joseph Scaliger, qui reconnut son mérite, lui en fait compliment dans une des lettres du recueil in-4°, de l'édition de 1609; elle est adressée : *Bonaventura Irlando juveni doctissimo*. Scaliger lui dit entre autres choses : « Qu'en trouvant tant de savoir dans les lettres  
« qu'il avait reçues de lui, il ne sait si elles lui ont été plus  
« agréables par le plaisir qu'il a eu d'y voir des connaissances  
« ces si peu ordinaires aux jeunes gens de son âge, ou plus  
« utiles, par l'avantage qu'il trouvait lui-même dans le commerce d'un si savant homme. » *Ea enim est, ce sont les* termes de Scaliger, *eruditio tua, quantum ex litteris tuis humanissimis colligere potui, ut nesciam utrum major voluptas, quod præter ætatem doctus es, an fructus, quod tam doctus es, ad me redundare debeat*. Il répond ensuite aux questions que lui faisait le jeune Irland, et qui font connaître les progrès étonnans qu'il avait déjà faits dans le droit et dans la littérature.

Dans un discours latin sur la naissance de Louis XIII, imprimé en 1605, il dit qu'il avait déjà ajouté (dès 1601) trente-deux ans de possession à soixante, qu'avait employés Robert Irland, son père, dans ce laborieux exercice. On peut en conclure qu'il occupa une chaire de droit dans l'université de Poitiers, en 1579, à l'âge de vingt-huit ans. En 1581, Bonaventure Aubert, son oncle maternel et son parain, lui résigna gratuitement sa charge de conseiller au présidial. Etant pourvu de cet office, il voulut abandonner la

chaire qu'il remplissait ; mais il en fut dissuadé par les personnes les plus importantes de l'état et les chefs même de la justice : par le chancelier Philippe Hurault de Chiverny, le premier président Christophe de Thou, Faure de Pibrac, Arnaud Ferrier, élèves du père, protecteurs et amis du fils ; le célèbre Barnabé Brisson s'y joignit. Le moyen de résister à des avis si respectables ? Il les regarda comme des ordres, et conserva le titre de professeur que le savant Ferrier n'avait pas dédaigné de joindre à celui d'ambassadeur pendant qu'il était en Italie. Les occupations de sa charge de conseiller, qui étaient alors plus grandes qu'elles ne sont aujourd'hui, et celles de sa chaire, ne l'empêchèrent pas de publier quelques ouvrages. Un homme, attaché à l'étude, a toujours quelques momens à lui consacrer. Il sut même trouver quelques heures pour les agrémens des belles-lettres, pour le commerce amusant du Parnasse et des muses. Il parle dans la préface de son traité de *Emphasi et Hypostasi* de la vie de Robert Irland, son père, qu'il avait composée et dédiée au chancelier de Chiverny. J'ignore si elle fut imprimée, mais je n'ai pu la trouver, comme je crois l'avoir déjà dit ; revenons aux ouvrages que j'ai pu découvrir.

*Le Traité de l'Emphase et de l'Hypostase*, parut à Poitiers, chez Jean Blancher, in-8°, avec ce titre : *Bondaventuræ Irlandæ, antecessorum principis, sive ducis et capitanei regii apud pietavos, de Emphrasi et Hypostasi, ad rectè judicandæ rationis consideratio*. Il est dédié à Philippe Hurault (1), comte de Chiverny, chancelier des deux ordres, gouverneur de l'Orléanois, pays Chartrain, Blaisois, d'Amboise et Loudunois, chancelier de France et garde des sceaux. On trouve dans l'épître dédicatoire de cet ouvrage, et dans un avis au lecteur d'un autre dont je parlerai, presque tout ce que j'ai dit du père et du fils. Il y explique aussi son titre de *Emphasi et Hypostasi* ; mais cette explication n'est pas assez claire pour en donner une parfaite intelligence. Il faut lire l'ouvrage ;

(1) Mort le 29 juillet 1599, âgé de 75 ans.

je l'expliquerai dans un moment. Scévole de Sainte-Marthe , Louis , frère de Scévole , lieutenant - général de Poitiers , Emery Regnault , président , Adam Blacrod et François Gaudier , célèbre avocat de ce temps , honorèrent le livre de leurs complimens en vers latins : c'était l'usage ; un livre ne paraissait guère sans ces passeports. Il fallait être tout à fait inconnu dans la littérature pour n'en être pas plutôt accablé que muni. Revenons à l'explication du titre : par *Emphase* , l'auteur veut dire l'apparence , les fausses couleurs qu'on peut donner aux objets pour séduire notre jugement et le faire pencher où l'on veut le conduire. Par *Hypostase* , il entend la vérité , la réalité de la chose qu'on dérobe aux yeux. Le projet de l'auteur est donc de mettre l'esprit en garde sur la séduction que lui fait l'imagination frappée d'une apparence de réalité. En sorte qu'en donnant à son livre un titre plus clair et plus simple , on aurait pu l'intituler : *de vitandis Erroribus prejudiciorum* , ou *Ars rectè judicandi*. L'ouvrage est méthodique , il comprend les trois objets sur lesquels les erreurs sont d'une dangereuse conséquence , la jurisprudence , la religion et la philosophie. Il insiste peu sur le dernier ; mais la religion et le droit partagent presque le traité , et il les réunit souvent avec beaucoup d'adresse sous un même point de vue ; par des comparaisons neuves , mais justes , par des relations qui surprennent d'abord , mais qui frappent et plaisent au lecteur. Quoi qu'il embrasse beaucoup de matière , la variété n'étouffe point le bon ordre. L'auteur ne s'éloigne jamais de son but , il examine tous les côtés de son sujet , sans le perdre de vue ; enfin , il a le talent de faire voir beaucoup d'érudition sans qu'elle fatigue , de proposer plusieurs objets sans digressions , d'être théologien , jurisconsulte , philosophe et historien sans confusion et sans rien perdre de l'exactitude qu'on est en droit de lui demander. Je ne proposerai qu'un exemple pour tout. Il parle de la fausse apparence de nullité des jugemens qui résultaient du défaut de caractère et même de l'espèce de néant où la servitude réduisait *barbarius Philippus* qui les avait rendus.

Tout le monde connaît l'espèce de cette loi tirée du Dig. (1) Il dit que le conte de la fameuse papesse Jeanne peut bien avoir été imaginé pour proposer un fait qui pût cadrer avec l'espèce de la loi *Barbarius* ; que *Martinus Polonus*, qui voulait dire quelque chose de merveilleux, a appuyé sur le fait prétendu, en lui donnant toutes les couleurs de la vérité, toutes les apparences d'un fait réel, que l'auteur appelle *Emphase*. Les lecteurs crédules se sont laissés séduire, on a inventé de nouvelles preuves qui n'étaient que l'*Emphase* de l'*Emphase*, des apparences fondées sur d'autres apparences. Le latin de l'auteur est pur ; mais ses phrases sont longues et embarrassées, ce qui les rend obscures. Un style plus coupé eût été plus vif, il eût aussi été plus clair et plus agréable. Il parle dans cet ouvrage, feuillet 37, de Ramus, son maître, dont il plaint les erreurs, d'Etienne Forcadel et de Charles du Moulin, qu'il accuse de s'être laissé séduire aux raisons apparentes des novateurs. Il y a des occasions où on pourrait lui reprocher de ne s'être pas toujours garanti lui-même du préjugé ou du danger de l'*Emphase*. Je crois qu'on trouvera ce défaut dans le reproche qu'il fait à Laurent Valle, d'avoir écrit contre la donation de Constantin faite au saint siège. La validité de l'acte ne trouve plus guère de protecteurs.

Un autre ouvrage de Bonaventure Irland est un discours latin sur la naissance du dauphin Louis XIII, adressé à Henri IV et imprimé à Poitiers en 1605, sous ce titre : *Publicæ lætitiæ nuntiatio, ob natum regi, et regno delphinum, vigesima-septimâ die septembris 1601, et inde venerationis regum ab insimulatione paganismi adsertio*.

Ce discours est dédié à M. le chancelier Pomponne de Bellièvre, successeur de M. de Chiverni : il contient 72 pages sans compter un très long avertissement où l'on trouve une partie des choses que j'ai dites et l'épître dédicatoire. Entre

(1) Lib. I, tit. XIV, de *Officio Prætorum Leg. barbarius Philippus*, pag. 68.

autres raisons qu'il donne de la publication de son discours sur la naissance du dauphin (Louis XIII), il en rapporte une singulière : « Ce qui a achevé de me déterminer, dit-il, à l'impression de ce discours, est le rêve que fit une femme lors des réjouissances occasionnées par la naissance de M. le dauphin. Elle avait rêvé, me dit-elle, qu'elle me voyait chargé d'une boîte où était renfermé le dauphin, que j'ouvrais de temps en temps cette boîte pour montrer le prince au peuple charmé. Je n'ai pas voulu, ajoute l'auteur, me refuser à un si heureux présage.. »

Quoi qu'il en soit, ce discours est très peu de chose, et n'a rien qui réponde ni à la dignité, ni à la grandeur du sujet. Tout y est sec et aride; l'orateur y fait le jurisconsulte à contre-temps, l'érudition y est déplacée; à peine s'y agit-il du sujet principal. Rien n'y répond au *beau rêve* qui avait engagé l'auteur à le rendre public.

J'ai dit que Bonaventure Irland se délassait quelquefois avec les muses. On trouve plusieurs pièces de vers de notre jurisconsulte dans les livres imprimés à Poitiers de son temps, il y a même un sonnet au roi à la tête de son discours sur la naissance de M. le dauphin (Louis XIII). Le lecteur jugera de ses talens par la pièce qui suit, adressée à Scévole de Sainte-Marthe.

DE SCÆVOLA SAMMARTHANO.

*Dum se Gallica jactitat Camena,  
Atque inter numerat suos poetas,  
Notum carmine Scævolam latino.  
Statim vindicat ut suum latina  
En inquit, latlis modis sonantem !  
En, tum Gallica, Gallicis sonantem  
Ergo Gallica tum ait camena,  
Hunc inter loco Gallicos Poetas.  
Ergo, tum Latia huic refert Camena  
Hunc inter Latios loco poetas.*

Bonaventure Irland épousa Marie de Sanzay, de la famille des Sanzay, barons de Contre-Moret; il en eut plusieurs

enfants, entr'autres Bonaventure Irland de Lavau, qui fut contrôleur général de la maison de la reine, mère de Louis XIV, etc., et père de Louis de l'académie française, trésorier de Saint-Hilaire de Poitiers, dont nous parlerons.

(Voyez les *Lettres de JOSEPH SCALIGER* ; — les *Ouvrages de BONAVENTURE IRLAND*, *oïda*, et en particulier l'*Epître dédicatoire du Traité de l'Emphase et de l'Hypostase*, et ce traité, feuillet 25, 37 verso, et 54 verso ; — l'*Avantissement à la tête du Discours sur la Naissance de Louis XIII*, et l'*Article de Robert Irland*, sup., page 142.

IRLAND DE LAVAU (Louis) (1694), trésorier de Saint-Hilaire-le-Grand de Poitiers, et garde des livres du cabinet du roi, ne paraît point dans la Bibliothèque du Poitou, si son nom ne se trouvait pas dans les fastes de l'académie française. En effet, je ne connais point de monumens littéraires de Lavau, et par le portrait que nous en a tracé M. l'abbé d'Olivet, il est aisé de voir qu'il n'a jamais figuré dans le monde lettré avec cette distinction qui remplace aisément les ouvrages imprimés. Louis était fils de Bonaventure Irland, sieur de Lavau, conseiller du roi en ses conseils d'état et privé, et contrôleur général de la maison de la reine Anne d'Autriche, petit-fils de Bonaventure et arrière petit-fils de Robert. On peut voir ce que nous avons dit sur la noblesse de cette famille dans l'article de Robert Irland. Celui dont nous parlons parut jeune à la cour, et se fit d'illustres amis par des talens faits pour la société et pour les affaires.

Il accompagna les seigneurs qui allèrent de la part du roi pour être présens à l'élection de l'empereur Léopold (en 1658), passa quelque temps en Allemagne, et vit la plupart des cours du nord à dessein de s'instruire de leurs différens intérêts et de l'économie politique de leur gouvernement ; son projet était de se former pour les affaires étrangères. Rome était une école qu'il ne devait pas négliger ; il y alla. De retour en France, il quitta l'épée et embrassa le parti de l'église. Les liaisons qu'il avait avec le maréchal de Vivonne engagèrent M. Colbert à se servir de lui pour faire réussir le



mariage d'une de ses filles avec le duc de Mortemar. La récompense des services que l'abbé de Lavau rendit au ministre, fut une place à l'académie française. Elle lui fut accordée à la sollicitation d'un protecteur à qui il était difficile de refuser cette satisfaction. L'abbé de Lavau fut reçu le 4 mai 1679. Ce fut en qualité de directeur de l'académie qu'il eut l'honneur de faire les frais du service du grand Corneille, mort la nuit du dernier septembre au premier octobre 1684. Racine fut élu directeur ce même jour, premier octobre. J'étais encore directeur au moment de la mort de Corneille, disait l'abbé de Lavau, et moi répondait Racine, j'ai été nommé le jour de sa mort, et avant qu'on pût lui faire un service. Dans cette dispute, aussi honorable pour les contendans que pour le défunt, Lavau l'emporta; ce qui fit dire à Benserade, fertile en jeux de mots : *que si quelqu'un pouvait prétendre à l'honneur d'enterrer Corneille, c'était Racine; que cependant il ne l'avait pas fait.*

En 1672, il obtint la dignité de trésorier de Saint-Hilaire-le-Grand de Poitiers, à laquelle est unie celle de chancelier de l'Université. Il y succédait à Bonaventure Irland, qualifié dans son épitaphe de *conseiller du roi en ses conseils d'état et privé, contrôleur général de la maison de la reine-mère, seigneur du Treuil et de la Bussière, décédé le 28 avril 1672, à l'âge de 74 ans.* Ce qui me fait croire que le père de l'abbé de Lavau avait pu prendre le parti de l'église après la mort de sa femme; ce que je n'ose pourtant assurer, n'ayant point d'instructions précises sur ce fait. Notre académicien mourut à Poitiers, le 4 février 1649. Je ne connais de lui que quelques *complimens* imprimés; l'un fait au roi sur Madame la dauphine, le 12 mai 1690; l'autre à M. le dauphin, sur le même sujet, et un discours prononcé le 6 mai 1691, à la réception de M. de Fontenelle à l'académie française. Ces pièces sont fort peu de chose, et n'ont d'autre mérite que celui de la brièveté. Son grand talent était la prononciation, personne ne lisait avec plus de grâce que lui; un ouvrage acquérait, lorsqu'il le lisait, un degré de mérite qu'il n'avait

pas dans la bouche d'un autre. Aussi Ménage l'appelait-il *ami lecteur*, pour faire connaître l'obligation que lui avaient les auteurs dont il lisait les pièces. Il semble que (1) madame des Houlières ait voulu réduire tout le mérite de notre académicien à une belle déclamation. Cette illustre, dont le jugement n'était pas toujours sûr, l'insulta cruellement, j'ose même dire grossièrement, dans un vaudeville qu'on a publié dans un ouvrage périodique du temps. Tel est le couplet qui regardait l'abbé de Lavau :

Si tu ne savais pas mieux faire,  
Lavau, fallait-il t'imprimer ?  
Ne sors point de ton caractère,  
Contente-toi de déclamer,  
Sans présumer  
Que ton ignorance grossière  
Sur le papier peut nous charmer.

Cette même dame prend un ton bien différent dans des vers qu'elle lui envoya pour *bouquet* au mois d'août 1692 ; c'est ainsi qu'elle lui parle (t. II, p. 45 de la dernière édition.

Je cherche en vain sur le Parnasse  
Ces vives fleurs que rien n'efface,  
Et que vous y cueillez toujours.  
Que vous donner donc en leur place ?...  
Ce n'est ni du savoir, ni de l'esprit solide ;  
Ni de la piété qu'il vous faut souhaiter ;  
Vous en avez assez, abbé, pour en prêter.  
Est-ce une conduite rigide ?  
Est-ce une probité sur quoi l'on peut compter ?...

Il est vrai que la dame rabat bien sur la probité, la piété,

(1) Antoinette du Ligier de la Garde, née à Paris, en 1633 ou 1634, épouse de Guillaume de la Fon de Bois-Guérin, seigneur des Houlières, gentilhomme du Poitou, petit neveu de M. de Bois-Guérin, gouverneur de Loudun, qui refusa le bâton de maréchal de France que lui offrait Henri IV à condition de quitter la religion prétendue réformée. Voyez l'éloge historique de madame des Houlières, à la tête de l'édition de ses poésies, Paris, in-12, tome II, page 1733.

les mœurs; d'un bel esprit à un autre, ce n'est pas paiement. L'abbé de Lavau se déclara pour le parti des modernes contre les anciens. Ce n'était pas le moyen de se faire une réputation de *savant*. Il fallait se trouver à la suite de Desmarets, de Charpentier, de Perrault, contre Boileau, Racine, Huet, Boivin, Fraguier, et les plus grands hommes de l'académie. On lit dans le recueil d'épigrammes de Boileau celle-ci, où le nom de Lavau est joint à celui des partisans des modernes.

Ne blâmez pas Perrault de condamner Homère,  
Virgile, Aristote, Platon :  
Il a pour lui monsieur son frère,  
Grammont, Nevers, Lavau, Caligula, Néron,  
Et le gros Charpentier, dit-on.

(Voyez l'*Histoire de l'Académie*, par M. l'Abbé d'OLIVET, tom. II, pag. 305, et les auteurs cités.)

ISAAC (1163 ou environ), Anglais d'origine, moine de Cîteaux, et depuis abbé de l'Étoile en Poitou, du même ordre, contemporain de saint Bernard, dont il parle dans un de ses sermons sur l'Assomption, fut un des esprits les plus brillans du douzième siècle : il s'appliqua très sérieusement à la méthaphysique. On peut dire qu'il y fit des découvertes d'autant plus estimables qu'elles étaient plus solides et plus d'accord avec la raison qu'un grand nombre de subtilités dont ce siècle fut plutôt accablé qu'éclairé. Il se conduisit par des principes si justes, que sa méthaphysique se trouve d'accord avec les règles de la foi. C'est ce qu'on peut voir dans son *Traité sur l'Ame*, où il raisonne avec beaucoup de justesse, tant sur ce qui regarde l'ordre naturel que sur ce qui est relatif à l'ordre surnaturel et divin. La définition qu'il donne de l'Ame est si exacte que nos modernes après bien des réflexions, et un nombre infini d'écrits sur cette importante matière, n'en donnent pas une autre que celle qu'apporte l'abbé Isaac. Outre son *Traité de l'Esprit et de l'Ame*, on a encore de lui une *Lettre sur le Canon de la Messe* : on trouve cet écrit dans le *Spicilege de Dom d'Achéry*, tom. I.

où ce savant, bénédictin l'attribue par erreur à Isaac, évêque de Langres, comme il l'a reconnu lui-même dans la table du treizième volume, page 33 et plusieurs sermons. Les continuateurs de Dom Rivet ont déjà parlé de cet auteur avec estime, et sans doute ils donneront des instructions plus étendues sur sa personne et ses écrits.

(Voyez l'*Histoire littéraire de la France*, tome IX, page 190 et page 203 ; — GRANCOLAS, dans sa *Critique abrégée des Auteurs ecclésiastiques*, tome II, douzième siècle, page 300 ; — les auteurs du *Gallia christiana*, diocèse de Poitiers, et le Spicilege, au lieu cité.)

ISAMBERT (ANSELME) (1564), naquit à Thouars en Poitou au commencement du seizième siècle : il fit son droit à Poitiers, dont les professeurs étaient alors dans une grande réputation, et alla ensuite à Paris. Il a travaillé sur une matière bien vaste, mais d'un fréquent usage. Nous avons de ce jurisconsulte deux dialogues touchant les transactions : Ils ont paru sous ce titre : *Dialogi duo de Transactionibus apud Pandectas*, à Paris, in-8°, chez Martin le jeune, 1564.

(Voyez le supplément de la *Bibl. de Gesner*, par DUVERDIER.)

## J.

JAMET (LYON ou LÉON) (1550), seigneur de Chambrun, secrétaire de madame Renée de France, fille de Louis XII (1), naquit à Sussy en Poitou, d'une famille noble. Il s'engagea de bonne heure dans le parti des Novateurs ; il fut même un de ceux qu'on proscrivit, et qui furent obligés de s'éloigner. La protection de la duchesse de Ferrare le mit à l'abri des recherches et des châtimens. Il était intimement lié avec Marot qui lui adresse quelques pièces de poésie, et en particulier deux pièces qu'il intitule *du Coq à l'Ane*. Leur union et la manière dont lui écrit Marot font voir qu'ils se ressem-

(1) Née en 1509, mariée en 1527, avec Hercule II d'Est, duc de Ferrare, morte à Montargis, en 1575.

blaient beaucoup du côté de l'esprit et des mœurs ; et que le symbole de foi de Jamet n'était pas plus chargé d'articles que celui de Marot. Dans une de ses épîtres ce dernier le prie de lui rendre quelque service important, qu'il n'explique pas ; mais pour l'y engager, il lui conte la fable du Lion et du Rat, qu'il termine par ces vers (1) :

Or viens me voir, pour faire le lion ;  
Et je mettrai peine, sens et étude  
D'être le rat exempt d'ingratitude :  
J'entends si Dieu te donne autant d'affaire  
Qu'au grand lion : ce qu'il ne veuille faire.

Dans cette épître il se sert du style ordinaire à ceux qui déclamaient contre les pratiques de l'Eglise catholique.

Je ne t'écris d'abus trop abusant ;  
Tu en fais prou (2), et si n'en vas usant.

Il ajoute :

Je ne t'écris des dames de Paris ;  
Tu en fais plus que leurs propres maris.

Ces vers me paraissent décider de la doctrine et des mœurs de Jamet. Une autre preuve de sa manière de penser en religion se tire de ceux-ci de l'épître du *Coq à l'Ane*, qui suit celle dont nous avons parlé.

A Rome sont les grands pardons ;  
Il faut bien que nous les gardons  
De dire qu'on les appetisse,  
Excepté que gens de justice  
Ont le temps avec les chanoines.  
Je ne vis jamais tant de moines

(1) Suivant *Thomas Sybille* dans son *Art poétique*, Marot fut l'inventeur de cette espèce de satire. Voyez l'*Art poétique français*, pag. 65, édition de 1548.

(2) Trop ou beaucoup.

Qui vivent , et si ne font rien.  
L'empereur est grand Terrien , etc.

Il y a dans cette lettre, et dans une autre on même style, quantité de pareils traits. Elle est suivie d'une épître de Jamet, où malgré la gêne de la mesure des vers de quatre syllabes, et quatre rimes redoublées, ou si l'on veut, de huit syllabes avec une rime au milieu, et à la fin pareille dans les deux vers, on ne laisse pas de trouver un air naturel et beaucoup d'aisance. Il reproche à son ami Marot, le silence qu'il garde avec lui. Voici les premiers qui feront juger du talent de Jamet, dans cette espèce de poésie, si l'on peut appeler talent l'art de réussir dans ce qu'un ancien appelle, avec tant de raison, des bagatelles difficiles : *Nugæ difficiles*.

Mais voirement, ami Clément,  
Tout clairement dis-moi comment  
Tant et pourquoi ta te tiens quel (1),  
D'écrire à moi qui suis à toi ?  
T'ai-je laissé par le passé ?  
T'ai-je offensé ou couroucé ?

Cette lettre finit ainsi. Il parle de lui-même :

C'est à Ferrare au huitième au  
De la sienne proscription,  
Mais à la sienne intention,  
Que ce soit le dernier. Amen (2).

La Croix-du-Maine dit qu'il a fait plusieurs poèmes français qui n'étaient pas encore imprimés. Il fleurissait, dit-il; en 1550. Suivant les apparences, il était déjà avancé en âge. Charles Fontaine, poète du même temps, parle aussi de Lyon Jamet. L'estime seule de Marot, et la protection dont l'honora la duchesse de Ferrare font son éloge du côté de l'esprit; il paraît même que le duc de Ferrare l'employa dans

(1) Quel ou Coit, du latin *quies*, *quietus*.

(2) On prononçait Amen.

— Le P. LA MAIN-FERME, *Clypeus Fontebraldensis*, tome II, page 494 ; — *Annales d'Aquitaine*, de BOUCHET, page 153 ; — Les Auteurs de la nouvelle édition du *Gallia Christiana* ; la suite chronologique des *Evêques de Lyon* ou l'*Histoire ecclésiastique de ce diocèse de Jean-Marie de la Mure*, page 166 et suivantes.)

JOYEUX (PIERRE) (1600), médecin, natif de Loudun, où son père exerçait la même profession, a suivi les traces d'un grand nombre de ses confrères qui ont plus honoré Apollon en qualité de divinité des poètes, que comme Dieu de la médecine. Sainte-Marthe, qui a fait son éloge, dit qu'il était philosophe littérateur, poète et médecin. Il n'aurait tenu qu'à lui, ajoute-il, de se faire une grande réputation dans la médecine, s'il n'eût préféré une condition médiocre dans sa patrie à celle qu'il aurait pu se faire en la quittant. Il aimait Loudun, il négligea d'autres établissemens. Son mérite le distingua pourtant de ses compatriotes. Henry de Bourbon (1), prince de Dombes, qui eut occasion de le connaître lorsqu'il alla en Bretagne pour arrêter les progrès du duc de Mercœur et des Espagnols, le prit à son service. Lorsque Scévole de Sainte-Marthe alla dans l'armée de Bretagne en qualité de trésorier général de cette armée, Joyeux (1) et lui passèrent dix mois ensemble. Quelques soins que demandât l'emploi de Sainte-Marthe, un génie aussi actif que le sien avait encore bien des momens à donner aux muses. Il trouvait

(1) Fils de François, duc de Montpensier et de René d'Anjou, appelé le prince de Dombes, pendant la vie de son père, et depuis duc de Montpensier, né à Mézières en Touraine, en mai 1573, et mort à Paris en 1608.

(1) Et René Bouchet, sieur d'Ambillou, neveu de Scévole de Sainte-Marthe, fils d'Etienne Bouchet, sieur d'Ambillou, conseiller au siège royal de Saumur et de Marguerite de Sainte-Marthe. René naquit en 1560, à Saumur en Anjou, étudia les humanités à Paris et le droit à Poitiers. Il succéda à son père dans sa charge de conseiller. Il avait un frère, Jacques Bouchet et une sœur, Nicole Bouchet, qui épousa Jean Grimaudet, procureur du roi de l'élection d'Angers. Nous avons plusieurs poésies de ce sieur d'Ambillou.

dans les entretiens de Joyeux, de quoi satisfaire ses goûts. Il lui communiquait ses travaux littéraires, Joyeux lui communiquait les siens; chacun rimait de son côté. Le premier a exprimé avec bien des grâces l'obligation qu'il avait à son ami, non-seulement dans son éloge, mais encore dans une ode latine qu'on trouve dans le premier livre de ses *Lyriques*, page 118 de l'édition de 1606. Il regarde comme un présent du ciel, le bonheur qu'ils ont de se voir réunis; tantôt, dit-il, c'est l'histoire des anciens généraux qui nous occupe, tantôt c'est la recherche des causes et de leurs effets. Le souvenir de notre chère patrie nous revient dans l'esprit.

*Nunc ergo vetusta citare,  
Facta præstantum Ducum;  
Nunc lubet rerum latentes  
Quærere ortus. . . . .  
Sæpè et meminisse remotæ,  
Patriæ absentes juvat,  
Urbis et nostra superba  
Persequi primordia ab usque novo  
Gentis emergentis ortu.*

Ce fut pendant cette campagne que Joyeux fit le poème de la *Constance de Job*, et quelques autres poésies sacrées. Quelques années auparavant, il avait traduit en vers français le célèbre poème de Fracastor, connu sous le titre de *Syphilis*. C'est une vraie perte que cette traduction faite par un homme du métier qui était en état d'exprimer toute la force et tout le sens de l'original. Il est vrai que la langue française a bien changé de face depuis Joyeux, mais au moins sa traduction servirait-elle d'un commentaire à ce poème. Il traduisit aussi en vers la *Pédotrophie de Sainte-Marthe*, qu'on peut regarder comme le très digne pendant de la *Syphilis* de Fracastor. Joyeux ne se livrait pas tellement à la poésie française, qu'il négligeât la latine et même la prose en cette langue. Au jugement de son ami, il réussissait également dans l'un et l'autre genre. On ne peut, dit-il, rien voir de plus poli, rien de plus achevé



que ce qui partait de sa plume soit en prose, soit en vers. Les malheurs des temps, ou la négligence de ses héritiers nous ont ravi ces excellens morceaux ; Joyeux mourut à Paris d'une fièvre maligne sur sa cinquante-unième année ; il se trouve quelques petites pièces de lui dans les Œuvres de Sainte-Marthe : je crois que le lecteur les verra avec plaisir. Elles le mettront en état d'apprécier les louanges qu'il lui a données dans l'édition in-12 de 1606. On trouve ce distique à la fin d'un avis au lecteur ; il a été retranché des postérieures sans beaucoup de raison. Tout le monde sait que Sainte-Marthe ne s'est pas fort étendu dans ses éloges, et qu'il a préféré les fleurs aux fruits : Joyeux excuse ainsi l'auteur :

*Desine scriptoris brevitatem carpere, lector ;  
Non scribit vitas ille, sed elogia.*

Il lui adressa ce sonnet sur ses poésies diverses :

SONNET.

Si les divers accords ravissent notre oreille,  
Et si nous estimons seulement le pinceau,  
Qui de traits différens enrichit le tableau,  
Pour contenter notre œil d'une rare merveille,

A bon droit, cher Scévole, on dira non pareille,  
La muse qui t'ayant en son docte coupeau,  
De diverses douceurs nourri dès le berceau,  
Te fait ore (1) imiter l'industrielle abeille.

Ainsi ce grand ouvrier (2) a voulu que les cieux  
Fussent pour leur beauté riches de divers feux.  
Dans la diversité gît la beauté du monde ;

(1) Aujourd'hui.

(2) Ce mot a été longtemps de deux syllabes, ainsi que bouclier, sanglier, etc. Les auteurs de la critique du *Cid* blâmèrent Corneille d'avoir fait ces mots de trois syllabes.

Et qui pourra compter tout ce qu'a l'Univers  
De divers et de beau , celui peut en tes vers ,  
Conte tous les beaux traits de ta muse féconde.

Quand on réfléchira que ces vers ont près de deux cents ans, on en jugera assez favorablement pour estimer le style de Joyeux , et regretter même la perte de ses ouvrages.

JUSTE, abbé de Charroux, en Poitou (en 815) , fut un de ceux qui ranimèrent l'étude des lettres presque anéantie au neuvième siècle, où il vivait. Les liaisons qu'il avait avec l'homme le plus savant de son temps , font présumer qu'il n'était pas lui-même sans quelque science. Ce savant, ami de Juste , était Claude, chef ou modérateur de l'école du Palais établie par Charlemagne, lequel devint dans la suite évêque de Turin. Ce même Claude lui dédia une explication, ou des commentaires sur saint Mathieu, qu'il avait entrepris à la prière de l'abbé de Charroux. Ce titre est le seul qui nous autorise à parler de Juste ; mais on pardonnera la place que nous lui donnons à la stérilité du siècle, qui ne nous met pas en état de choisir. Dom Rivet parle de lui vers l'an 815.

## L

LAMBERT (MICHEL), (1682), maître de la musique de la chambre du roi, mérite bien que nous répandions quelques fleurs sur son tombeau. Illustre dans un art qu'on peut appeler la *Poésie de l'oreille*, un musicien est un véritable auteur : il plaît , il touche, il saisit avec autant de force que l'écrivain le plus parfait. Le pouvoir des sons et de la cadence a même sur l'esprit un effet encore plus absolu que celui des mots joints au plus beau sens. Si quelqu'un est insensible à l'harmonie qui résulte des accords des tons , on peut en conclure une imperfection d'organes ; mais ce n'est pas ici la place de faire l'éloge de la musique, contentons-nous de faire celui de notre musicien ; mais toujours guidés par la vérité qui nous fait voir le mérite de ceux dont nous

parlons , sans nous aveugler sur leurs défauts ; bien persuadés que ce n'est pas peindre l'homme que d'en faire un tableau où il ne se trouve point d'ombres.

Lambert naquit en 1610 à Vivonne , petite ville distante de quatre lieues de Poitiers. Il vint fort jeune à Paris , et eut le bonheur de trouver une entrée chez le cardinal de Richelieu qui voyait avec plaisir des talens à développer dans ses compatriotes. Le jeune Lambert jouait très bien du luth et du tiorbe ; il accompagnait les sons de ces instrumens d'une voix où brillaient le goût et les grâces les plus délicates. La musique n'était point encore à ce degré de perfection où elle arriva peu de temps après : pour peindre l'état où elle était et en même temps les talens de Lambert , servons-nous du pinceau d'un homme très intelligent : c'est ainsi que s'exprime l'auteur du poème de la musique, après avoir parlé d'*Orlando Lasso* , des deux Claudins et d'Aucoùteaux , il dit :

*Boisset fut le premier qui , le siècle passé ,  
Composa des chansons d'un style plus sensé.  
Des traits passionnés il peignit la tendresse ,  
Dans les bachiques jeux il sèma l'allégresse.  
Le Camus pour séduire , et le cœur , et les sens ,  
N'exhala que des airs plaintifs et gémissans ;  
Et des tendres oiseaux empruntant le langage ,  
De ses nouveaux printemps introduisit l'usage.  
Lambert qui les suivit , sur un ton doux et tendre ,  
Dans le bel art du chant les surpassa tous deux.  
Il fit porter des sons conduits avec prudence ,  
Apprit à soutenir , et battre la cadence ;  
Par des doubles fréquens il exerça la voix.  
Il la sut rendre ferme et légère à la fois.  
Mais ainsi qu'au défaut de beauté naturelle ,  
Des charmes imposteurs font briller une belle ,  
Ses airs n'ont ébloui que par un chant fardé ,  
Sur l'art de les chanter tout leur prix est fondé.  
La basse n'est jamais juste ni régulière ,  
Ses doubles sont marqués à la même manière ;  
Et malgré son recueil , que Ballard vendit cher ,  
Phébus a décidé qu'il n'avait fait qu'un air.  
Tel fut le goût français dans son adolescence....*

Un sonnet de Perrin, qu'on trouve tout entier dans le Parnasse Français de M. Titon du Tillet, et une épigramme de Colletet, qui y est jointe, prouvent les talens de Lambert pour le luth et le tuorbe, instrumens très à la mode. On ne connaissait pas alors les défauts de sa composition ; sa réputation lui fit obtenir la charge de maître de la musique de la chambre du roi. Tout ce que la cour avait de plus brillant et de plus élevé brigua l'honneur de l'avoir pour maître, et de prendre de lui des leçons de tuorbe : sa maison était une académie où se trouvaient les gens de la première qualité, et tous ceux qui se piquaient de quelque goût ; on le suivait même jusqu'à une maison de campagne qu'il avait à Puteausur-Seine, à deux lieues de Paris ; après cela, ce ne sera rien dire d'étonnant que de dire qu'on ne croyait point faire de partie agréable, si Lambert n'y était. On se l'arrachait ; heureux le grand seigneur qui pouvait l'avoir à sa table ! C'est ce que confirmeraient les vers de la troisième satire de Boileau si l'on en doutait. C'est ainsi qu'il fait parler le héros de la satire qui vante le repas qu'il offre :

Molière avec Tartuffe y doit jouer son rôle ;  
Et Lambert, qui plus est, m'a donné sa parole.  
C'est tout dire en un mot, et vous le connaissez.  
Quoi ? Lambert ! Oui, Lambert, à demain, c'est assez.

On voit par ces vers que non seulement Lambert allait d'égal avec Molière, mais qu'il était encore plus difficile de l'avoir, et si j'ose ainsi parler, qu'on s'en *faisait plus de fête*. Perrin, poète très médiocre, mais pourtant l'auteur des premiers opéras, Boisrobert, Quinault, et surtout Benserade lui fournissaient les paroles des airs qu'il composait. Il vécut assez longtemps pour se voir effacé par Lully, étant mort après ce grand musicien, en 1696, âgé de 86 ans : il fut inhumé dans l'église des Petits-Pères, sous la tombe du même Lully (1) qui avait épousé sa fille unique. On a quel-

(1) Mort en 1687.

ques recueils des œuvres de Lambert dont un fut gravé en 1666, un autre plus complet en 1689, in-folio, chez Christophe Ballard ; on a aussi de lui quelques petits molets, et des leçons de ténèbres d'un goût fort délicat.

(Voyez le *Parnasse français* et les auteurs cités.)

LANGLOIS (PIERRE) (1583), écuyer, sieur de Belestat, médecin du duc d'Anjou, frère de Charles IX et son successeur, sous le nom de Henri III, était d'une famille noble et distinguée du Lodunois ; ce que j'apprends des vers qu'il adresse au sieur de Belestat son frère. Dans l'ouvrage dont je vas parler, pag. 86, il lui dit :

De nos ayeux vous tenez la noblesse,  
Et vous prenez la douce liberté  
De votre esprit, qui me de gentillesse,  
Loin du vulgaire a son vol écarté.

Une conversation qu'il eut avec François Duplessis de Richelieu, père du célèbre cardinal de ce nom, donna occasion à deux ouvrages qu'il publia. On parlait du blason et de l'origine des armoiries. Belestat prétendit que la façon des armoiries, pour me servir de ses termes, est au tout hiéroglyphique et égyptienne. Il montra même le projet d'un ouvrage qu'il voulait faire sur cette matière. Il l'exécuta et composa une espèce de dissertation qu'il intitula : *Discours des hiéroglyphes des Egyptiens, emblèmes, devises, et armoiries*. Cet ouvrage fut imprimé à Paris, chez Abel Langelier, en 1583, avec une lettre dédicatoire à M. Philippe Hurault, comte de Chyverni, chancelier des ordres du roi, garde des sceaux de France, gouverneur du Lodunois. Il annonce son système hiéroglyphique dans cette lettre, et tire le fond de l'éloge du protecteur des quatre soleils qui étaient dans ses armes, qui signifiaient, dit l'auteur, l'éclat lumineux des quatre vertus essentielles à l'homme destiné aux grandes affaires. La date de la lettre est à Loudun, le premier juillet 1583 ; *Pierius Valerianus* lui fut d'un grand secours, il ne le dissimule pas. Il commence son discours par les emblèmes dont se servait

l'ancienne philosophie pour envelopper ses maximes. Les Egyptiens, soit faute de caractères, ou par mystère, écrivirent *emblématiquement*, et se servirent de figures d'animaux, de plantes, etc., qu'on a appelés *hiéroglyphes*. L'auteur pense avec raison que ce n'était que pour rendre la religion et les dogmes philosophiques plus respectables par ces voiles mystiques. Il donne des exemples. Il parle de ceux qui ont travaillé à les expliquer, comme *Orus Apollon*, égyptien, le premier de ceux à qui nous avons cette obligation. En disant que les Egyptiens ont été imités par les plus célèbres philosophes, tels que Pythagore, Platon, il prend de là occasion de répandre la bile la plus noire sur les alchimistes, et sur *Paracelse* qu'il traite *d'hérétique, d'imposteur, de furieux, d'athée, de vilain chien de Paracelse, d'ivrognecord, sale et gourmand qui s'ivrait dans les cabarets et tavernes avec des vilains comme lui*. Il passe aux figures employées dans l'Écriture et dans les prophètes, prouve l'utilité des obscurités qui s'y trouvent ; cela le conduit à expliquer une partie des Dits dorés de Pythagore, et l'usage des emblèmes en Grèce et à Rome. Il explique la vraie signification du mot grec *emblème*, parle de ceux d'Alciat, des qualités qu'ils doivent avoir pour être justes, de la différence de l'emblème à l'énigme ; il explique la nature de la devise ; peu de princes et peu de capitaines, dit-il, ont été sans avoir une devise particulière, soit pour se faire connaître dans une action, soit pour indiquer leur caractère et leur valeur. Ces devises sont devenues héréditaires, de là les armoiries et le blason. Il détaille les devises des anciens héros et des peuples, d'après Homère, Hérodote, Virgile et les autres poètes et historiens qu'on peut citer en cette occasion. Notre auteur critique sans ménagement ce qu'il trouve en son chemin qui le choque. Corneille Agrippa (1), qui a référé les figures des ours, des loups, des aigles que portaient les anciens sur leurs casques ou dans

(1) Dans son fameux traité latin de l'*Incertitude*, ou de la *Vanité des Sciences*.

leurs enseignes, à la vanité et à l'orgueil, n'est pas mieux traité que le pauvre Paracelse. *C'est un mauvais plaisant qui méritait avoir le fouet dans une cuisine. C'était un bouffon, un coquin, un impudent, qui est mort comme il a vécu.* Il le laisse là, et passe aux devises de Pompée, de Sylla, d'Alexandre, d'Auguste, de Mécène et de Vespasien, d'où sont sans doute, dit-il encore, venues nos armoiries. Il prescrit des règles pour les devises; elles doivent avoir, dit l'auteur, *un corps et une âme qui symbolisent. Le corps doit être connu, le mot couvert, presque ambigu, sententieux, subtil, en beau langage, étranger à celui qui porte la devise.* Ses préceptes sont en général fort sensés. Il critique les devises qu'on ne peut traiter que de *rèbus* (1) de Picardie. Après avoir parlé du recueil de Paul Jove, il promet de réunir un jour toutes celles de nos rois, princes, etc., avec l'explication historique. Je ne sais s'il a exécuté ce projet qui aurait son mérite. Il compare les pièces de nos armoiries aux récompenses distinctives accordées à la vertu et au courage chez les Romains; il critique le sentiment de Paul Jove qui fixe l'origine du blason au temps de Barberousse, et dit que les armoiries ont été de tout temps; il revient sur ses pas pour le prouver. *C'est, dit-il, se tromper que de croire que les lys n'aient pas été les premières armoiries de France, et de leur substituer trois crapauds, trois couronnes, trois croissants.* C'étaient des devises particulières à quelques rois, comme un porc-épic à Louis XII, une salamandre à François I<sup>er</sup>, un croissant à Henri II, deux mondes à François II, deux colonnes à Charles IX, trois couronnes à Henri III. *En qualité de vainqueurs des Goths, qui portaient trois grenouilles ou crapauds; nos rois ont pu les prendre; comme vainqueurs des Danois, trois couronnes.* Il remarque qu'on voit encore à Bayonne, sur le frontispice

(1) Voyez-en des exemples dans les bigarrures du sieur des Accords. Le goût en a longtemps régné en France; Charles VII a porté dans ses drapeaux la lettre K, la figure d'un cigne, et la lettre L, parce qu'il aimait une jeune demoiselle appelée Kassignelle, ou Cassignelle. Je crois que Rabelais a fort contribué à faire disparaître ces rébus par la critique qu'il en a fait dans son roman.

d'un portail , à la porte Saint-Nicolas en allant à Saint-Jean-de Luz, deux anciens écussons taillés en pierre. Sur l'écusson à droite il y a trois fleurs de lys , à gauche trois crapauds : c'était un fait à vérifier. Il relève après ces remarques et quelques autres , l'ordre de la noblesse dans l'état , et les distinctions que les différens peuples lui ont accordées. Mais il veut que le courage et la vertu constitue cette noblesse ; cependant il distingue l'ancienne d'avec la nouvelle : après l'éloge de l'ancienne et vraie noblesse , il passe à la critique de ces gentilshommes *qui ne vivent onc fumer autre cheminée plus loin que celles de leur village , et sans avoir jamais rien vu ni rien su , ne savent quasi en quelle partie de leur corps ils ont la tête assise.* Il excite la noblesse à l'étude , et lui montre , par l'exemple de Barthole , anobli par l'empereur Charles IV , que les lettres illustrent comme les armes.

On peut dire que , si tout n'est pas exact dans la dissertation de l'auteur , il y a pourtant de l'érudition , un système suivi , et assez de précision pour être encore lu avec plaisir.

A cet ouvrage il en joignit un autre imprimé la même année à Paris , aussi in-4<sup>o</sup> , 112 feuillets , sous ce titre : *Tableaux hiéroglyphiques pour exprimer toutes conceptions à la façon des Egyptiens , par figures et images des choses , au lieu de lettres , avec plusieurs interprétations des songes et prodiges.* Il fut dédié à M. de Richelieu (1) , conseiller d'état , prévôt de son hôtel et grand prévôt de France. La fin d'un sonnet qui précède l'épître dédicatoire renferme l'anagramme *de François du Plessis : foi aus princes des lys.* La lettre est aussi datée du 1<sup>er</sup> juillet 1583. Cet ouvrage est divisé en 54 chapitres , qui contiennent chacun une explication de différens animaux , plantes , astres , ou telle autre figure employée dans les emblèmes des anciens. Avant cette explication se trouve toujours une pièce de vers plus ou moins longue , que l'auteur adresse à un patron ou à un ami (2) , accommodant son com-

(1) François , père du cardinal.

(2) Ce sont presque tous illustres Poitevins à qui ces tableaux sont adressés.



pliment aux figures dont il présente l'explication. Par exemple le IX<sup>e</sup> tableau hiéroglyphique du porc et du sanglier est dédié à M. de Racan (1). Voici les vers :

Des présens par moi consacrés  
A mes amis plus honorés ,  
Ici sera votre partage ,  
O Racan , l'honneur de notre âge.  
Le sanglier brave et courageux  
De votre valeur est bien digne ;  
Mais quant au porc vil et fangeux  
Renvoyez-le à votre cuisine.

C'était un moyen pour dédier un livre à bien du monde. Les vers de l'auteur sont supportables pour le temps. Il y a de l'esprit et de l'adresse dans la plupart de ces petites dédicaces ; mais le mérite du livre consiste dans les explications qu'il donne , où l'on trouve quantité de choses utiles à ceux qui se livrent au goût des médailles et à l'étude des gravures et des bas-reliefs qui ont triomphé de l'injure des temps. Les mythologues y peuvent aussi faire quelque profit. L'auteur est court dans ses explications , net et assez précis.

La qualité de médecin que je lui ai donnée est prouvée par l'épigramme que lui adresse Sainte-Marthe , page 157 de ses poésies mêlées de l'édition de 1573.

AU SEIGNEUR DE BELESTAT ,

MÉDECIN DE M<sup>r</sup> (2), FRÈRE DU ROI.

La vertu cachée en la nuit ,  
De la paresse peu diffère ;  
Voilà pourquoi la tiennne fuit  
Du pays l'ombre casanière ;  
Et afin que mieux elle éclaire  
D'un jour qui vainque le sommeil ,  
Du prince elle prend sa lumière ,  
Qui de la France est le Soleil.

(1) Père du poète célèbre de ce nom , et poète lui-même.

(2) Depuis Henri III.

Il paraît, par les vers du 17<sup>e</sup> tableau hiéroglyphique adressés à Duplessis Mornay, que Pierre Langlois était protestant. Le lecteur en jugera.

Quel est ce bel esprit monté  
Sur l'aigle de la pitié,  
Qui si haut loin de nous s'envole ?  
Heureux vraiment sera celui  
Qui saura si bien comme lui,  
Changer la terre pour le pôle.

LAVAU (GUILLAUME DE), (1603), avocat au parlement de Paris, où il a longtemps suivi le barreau, était d'une ancienne famille de Poitiers (1), ami de Scévole de Sainte-Marthe qui lui adresse même quelques vers français (2). Il s'attacha, en entrant au palais, à M. Servin, avocat-général, et, pour mériter sa protection, lui dédia un petit livre de sa composition intitulé: *Observations de Guillaume de Lavau, avocat en parlement, sur les articles 40, 41, 42, 43, 44, de l'ordonnance de Blois*, imprimées à Poitiers par Jean Blanchet, imprimeur du roi, in-12, 1603, pp. 160.

L'épître dédicatoire adressée à M. Servin n'apprend rien au lecteur, si non que l'auteur, jeune encore, a composé son ouvrage sur les principes qu'il a trouvés établis dans les ouvrages du grand magistrat auquel il dédie son livre, et dont il fait l'éloge.

La prohibition des mariages clandestins, portée dans les articles de l'ordonnance de Blois de l'an 1579, fait la matière de l'ouvrage. On trouve d'abord le texte des cinq articles de l'ordonnance, ensuite de courtes notes sur l'article 44 tiré du concile de Trente; il rend la raison pour laquelle ce concile n'y est point énoncé: c'est, dit-il, *qu'il n'est pas observé en ce royaume*. Sur l'article 41, il remarque que

(1) Dans la liste des maires de Poitiers jointe aux annales d'Aquitaine de Jean Bouchet, de l'édition de 1634, on trouve Barthélemy Lavau, président de l'élection, maire en 1581.

(2) *Vid.* fol. 81 de ses poésies françaises.

l'ordonnance de 1556, qui permet aux pères l'exhérédation de leurs enfans mariés, sans leur consentement, n'anullait pas le mariage, et n'était pas aux enfans procréés de ce mariage la légitimité. Il ne donnait aux pères que le pouvoir d'une juste punition.

Sur le quarante-deuxième article qui concerne *le rapt de subornation des fils ou fille mineure de 25 ans*, il observe que pour les mâles cette minorité dure jusqu'à 30 ans, que même après être parvenus à cet âge, ils ne sont pas dispensés de demander l'avis de leur père. Sur le consentement du mineur au rapt, il dit qu'il avait vu imposer silence à un avocat qui plaidait pour un fils de famille ravi, et qui *alléguait son consentement au rapt*. M. l'avocat-général Servin dit qu'il ne devait pas être entendu, fondé sur les termes de l'ordonnance.

En interprétant l'article quarante-troisième, il parle d'un arrêt rendu le 22 janvier 1601, par lequel la cour jugea qu'un homme qui avait tiré une promesse de mariage d'une fille, à l'insu de son curateur, avait commis un vrai rapt.

Ces observations sont suivies de quelques questions relatives aux dispositions de la même ordonnance sur les mariages, sur la nécessité du consentement des parties, et sur la nécessité du consentement des parens, qu'il démontre nécessaire de droit naturel et civil.

Il examine, dans la troisième question, si les pères pouvaient exhéredier leurs enfans mariés sans leur consentement dans le droit romain, et distingue les enfans *émancipés* qui n'avaient pas besoin de ce consentement, d'avec ceux qui restaient sous la *puissance de leur père*, qui ne pouvaient s'en passer.

Dans la quatrième, il demande si la naissance des enfans peut rendre indissoluble le mariage contracté contre les dispositions du droit; il ne résout point absolument cette question qui n'en est plus une aujourd'hui.

Dans la cinquième, qui est la dernière, il prouve que l'or-

donnance comprend *les ayeux, ayeüles et autres ascendans sous les noms de pères et de mères.*

Ces questions sont suivies de deux plaidoyers qui paraissent être de la composition de l'auteur, en matière de rapt et subornation ; l'un pour la mère d'un nommé *Compagnon*, fils d'un élu de Chartres, demanderesse en rapt ; l'autre pour *Catherine Boquet*, défenderesse.

On trouve dans ces plaidoyers, ainsi que dans les notes de l'auteur, des recueils très curieux sur la matière des mariages clandestins, une littérature étendue et qui brille un peu trop aux dépens du jurisconsulte qu'on aperçoit à peine au milieu du grand nombre de citations dont il est surchargé. Mais c'était le vice dominant du siècle. Un avocat croyait mal étendre la preuve d'une maxime de jurisprudence, s'il ne joignait l'autorité souvent déplacée des SS. Pères et des poètes grecs et latins. On citait, au barreau, Tibule ou Pindare avec autant d'assurance que les auteurs du Digeste.

J'ai fait un extrait un peu étendu de l'ouvrage de G. Lavau, parce que je l'ai regardé comme moins connu qu'il ne méritoit de l'être ; et que je n'avais point d'autres mémoires sur sa vie que ce que j'en ai dit.

LAVAU (FRANÇOIS DE SAINT-VERTUNIEN), (1608), naquit à Poitiers d'une bonne famille (1) de laquelle était, suivant les apparences, Guillaume Lavau dont nous avons parlé. N. Lavau, son père, était médecin et savant, puisqu'il était en commerce de lettres avec le fameux Michel Servet dont, au rapport de Scaliger, *notre Vertunien avait une cinquantaine d'épîtres écrites par Servet à son père.* Il fut reçu médecin de la faculté de Poitiers, et mourut en cette ville l'an 1608, engagé dans les erreurs des protestans. Il se distingua dans la connaissance des langues savantes et des autres parties nécessaires à former le grand médecin. Il était intimement lié avec

(1) Dans le procès-verbal de la rédaction de la Coutume de Poitou de 1514, comparait un Jean de Saint-Vertunien, procureur d'office de Saint-Maixent.

l'ordonnance de 1556, qui permet aux pères l'exhérédation de leurs enfans mariés, sans leur consentement, n'anulait pas le mariage, et n'était pas aux enfans procréés de ce mariage la légitimité. Il ne donnait aux pères que le pouvoir d'une juste punition.

Sur le quarante-deuxième article qui concerne *le rapt de subornation des fils ou fille mineure de 25 ans*, il observe que pour les mâles cette minorité dure jusqu'à 30 ans, que même après être parvenus à cet âge, ils ne sont pas dispensés de demander l'avis de leur père. Sur le consentement du mineur au rapt, il dit qu'il avait vu imposer silence à un avocat qui plaidait pour un fils de famille ravi, et qui *alléguait son consentement au rapt*. M. l'avocat-général Servin dit qu'il ne devait pas être entendu, fondé sur les termes de l'ordonnance.

En interprétant l'article quarante-troisième, il parle d'un arrêt rendu le 22 janvier 1601, par lequel la cour jugea qu'un homme qui avait tiré une promesse de mariage d'une fille, à l'insu de son curateur, avait commis un vrai rapt.

Ces observations sont suivies de quelques questions relatives aux dispositions de la même ordonnance sur les mariages, sur la nécessité du consentement des parties, et sur la nécessité du consentement des parens, qu'il démontre nécessaire de droit naturel et civil.

Il examine, dans la troisième question, si les pères pouvaient exhériter leurs enfans mariés sans leur consentement dans le droit romain, et distingue les enfans *émancipés* qui n'avaient pas besoin de ce consentement, d'avec ceux qui restaient sous la *puissance de leur père*, qui ne pouvaient s'en passer.

Dans la quatrième, il demande si la naissance des enfans peut rendre indissoluble le mariage contracté contre les dispositions du droit; il ne résout point absolument cette question qui n'en est plus une aujourd'hui.

Dans la cinquième, qui est la dernière, il prouve que l'or-

donnance comprend *les ayeux, ayeules et autres ascendans sous les noms de pères et de mères.*

Ces questions sont suivies de deux plaidoyers qui paraissent être de la composition de l'auteur, en matière de rapt et subornation ; l'un pour la mère d'un nommé *Compagnon*, fils d'un élu de Chartres, demanderesse en rapt ; l'autre pour *Catherine Boquet*, défenderesse.

On trouve dans ces plaidoyers, ainsi que dans les notes de l'auteur, des recueils très curieux sur la matière des mariages clandestins, une littérature étendue et qui brille un peu trop aux dépens du jurisconsulte qu'on aperçoit à peine au milieu du grand nombre de citations dont il est surchargé. Mais c'était le vice dominant du siècle. Un avocat croyait mal étendre la preuve d'une maxime de jurisprudence, s'il ne joignait l'autorité souvent déplacée des SS. Pères et des poètes grecs et latins. On citait, au barreau, Tibulle ou Pindare avec autant d'assurance que les auteurs du Digeste.

J'ai fait un extrait un peu étendu de l'ouvrage de G. Lavau, parce que je l'ai regardé comme moins connu qu'il ne mérite de l'être ; et que je n'avais point d'autres mémoires sur sa vie que ce que j'en ai dit.

LAVAU (FRANÇOIS DE SAINT-VERTUNIEN), (1608), naquit à Poitiers d'une bonne famille (1) de laquelle était, suivant les apparences, Guillaume Lavau dont nous avons parlé. N. Lavau, son père, était médecin et savant, puisqu'il était en commerce de lettres avec le fameux Michel Servet dont, au rapport de Scaliger, *notre Vertunien avait une cinquantaine d'épîtres écrites par Servet à son père.* Il fut reçu médecin de la faculté de Poitiers, et mourut en cette ville l'an 1608, engagé dans les erreurs des protestans. Il se distingua dans la connaissance des langues savantes et des autres parties nécessaires à former le grand médecin. Il était intimement lié avec

(1) Dans le procès-verbal de la rédaction de la Coutume de Poitou de 1514, comparait un Jean de Saint-Vertunien, procureur d'office de Saint-Maixent.

Joseph Scaliger, Isaac Casaubon et quelques autres savans. Dans le recueil des lettres de Joseph Scaliger, on en trouve plusieurs adressées à François Vertunien, datées de *Malval* et de *Touffou*, maisons appartenant à M. Dabin de la Rocheposay ; il s'agit dans ces lettres des noms des plantes corrompus dans *Pline*, dans *Dioscoride*, ou dans les autres anciens naturalistes. Quelques lettres de Casaubon à Vertunien Lavau sont aussi des monumens distingués de leur amitié et de leurs relations. Quand ces preuves seraient solitaires, elles ne laisseraient pas d'attester à la postérité le mérite et la doctrine de Lavau ; mais on en trouve une infinité d'autres. Le président de Thou lui donne, dans ses mémoires (1), la qualité de son ami et de médecin célèbre ; Scévole de Sainte-Marthe lui adresse le serment (2) d'Hypocrate en vers latins. Suivant une remarque de M. l'abbé d'Artigny (pag. 290 du premier volume de ses mémoires de critique et de littérature), ce fut Lavau qui prit la peine de ranger par ordre alphabétique les morceaux détachés du *Scaligerana*, que Sarrau avait copiés sur les mémoires de messieurs Dupuy, et c'est de notre médecin qu'il faut entendre ces mots de l'avertissement au lecteur, *alius vir doctissimus digessit illa in ordinem alphabeticum*. L'auteur de l'observation ajoute que c'est à Lavau qu'on doit le premier *Scaligerana*. Mais une preuve encore plus décisive que ce médecin mérite les éloges que nous lui donnons, est le *Traité des plaies de la tête*, traduit en latin sur le grec d'Hypocrate, et publié sous ce titre :

*Hypocratis Coi de capitis vulneribus liber latinitate donatus à Francisco Vertuniano, doctore medico pictaviensi.*

*Ejusdem F. Vertuniani Commentarius in eundem, ejusdem Hypocratis textus græcus à Josepho Scaligero J. C. filio castigatus, cum ipsius Scaligeri castigationum suarum explicatione.*

*Lutet. apud Mamertum patissonium typogr. regium, in officina Roberti Stephani 1578, in-8°.*

(1) Liv. V, pag. 207, sous l'année 1592.

(2) *Sylvarum lib. 10*, pag. 199 de l'édition de 1606.

L'auteur dédia son ouvrage au savant *Laurent Joubert*, professeur en médecine à Montpellier, qu'il appelle son père et son cher maître, *patri, præceptorique suo carissimo*.

Lavau n'a point fait difficulté de convenir qu'il doit aux lumières de Joseph Scaliger tout ce qu'il y a de bon dans son livre ; il contient 94 pag. et annonce partout un traducteur éclairé et maître de sa matière. Outre le mérite de la traduction d'un ouvrage fort défiguré dans l'original par les copistes, et l'édition du grec d'Hypocrate, les corrections de Scaliger font du livre un morceau achevé dans son genre.

(Voy. les *Opuscules* de JOSEPH SCALIGER et les auteurs cités.)

LAUSON (FRANÇOIS) (1594), fils de Jacques Lauson (1), procureur du roi de la sénéchaussée de Poitiers, et d'Andrée Laurens, naquit à Poitiers en 1527. Il y fit ses études d'humanité et de jurisprudence. Ce fut avec tant de succès, qu'il n'avait encore que dix-sept ans, lorsqu'il soutint avec éclat sa thèse de licencié, et dix-huit seulement lorsqu'il obtint une chaire de Droit dans l'Université de Poitiers, où se trouvaient alors les plus célèbres professeurs qu'eût la France. Il s'était fait une très grande réputation dans la jurisprudence. Le roi, instruit de ses talens, de sa probité et de la noblesse de sa naissance, lui donna l'office de juge conservateur des privilèges de l'Université de Poitiers. Il fut élu maire en 1573. C'était un temps de trouble qui demandait un homme capable des plus importantes affaires. Le Poitou était encore le théâtre des plus fâcheuses scènes des guerres de religion. Ce n'était pas assez d'être grand jurisconsulte, savant et homme de cabinet, il fallait être homme de guerre, présider aux conseils, aux assemblées de la province entière, marcher l'épée à la main à la tête des troupes que le maire conduisait, en sa qualité de capitaine-général de la ville. Il satisfait avec distinction à toutes ces obligations. Il fut même cause du salut de sa patrie, en découvrant les intrigues de la Haye dont nous

(1) Cette famille existe encore aujourd'hui avec distinction dans le Poitou.



avons parlé. Sa parfaite connaissance du droit, son intégrité et la douceur de son caractère le rendirent extrêmement cher à ses citoyens et aux étrangers qui accouraient en foule à Poitiers écouter ses leçons. Il mourut le 18 décembre à l'âge de soixante et sept ans après avoir professé le droit pendant cinquante ans. Il eut de N. Hylboinet sa femme, trois enfans, François Lauson (1), conseiller au parlement de Paris, tige des magistrats de ce nom, dont l'amour pour les sciences a brillé surtout dans le président Lauson, qui avait une des plus riches bibliothèques de son temps. Naudé, Pierre Blanchot et le père Jacob dans leur *Traité des plus belles bibliothèques de la France*, en ont parlé avec des éloges qui rejaillissent sur le propriétaire de ce trésor. Disons quelque chose de plus, c'est à cette illustre famille que la France a dû son Platon, le célèbre père Mallebranche, fils d'une Lauson (2).

Le second des enfans de François, appelé Jean, se fixa dans sa patrie où il fut trésorier de France; Joseph le plus jeune fut conseiller au présidial. Ces trois fils ont signalé leur piété par le mausolée qu'ils ont fait élever à François Lauson leur père. On le voit dans l'église de Saint-Porchaire de Poitiers; il est orné des bustes de François et de son épouse. Sur une table de marbre on lit l'épithaphe qui suit, gravée en lettres d'or et conçue dans un style où l'on a affecté de répandre, par les abréviations que l'on trouve à chaque mot, toutes les obscurités des anciennes inscriptions. La voici telle que je l'ai copiée sur le lieu :

P. M. P.

*Illust. V. Fr. Losoni, imò: Soloni. ætat. leg. anar. antecedente, antecess. priv. leg. cons. ac. vind. reg. Pict. urbi Pegaso exerc. præf. qui legal. mil. Comes. illus. Pict. undè sublit. Obiit (3) XI kal. jan. MDXCIV. an. æt. LXVII.*

(1) Reçu suivant Blanchard, page 97, le 18 janvier 1581.

(2) Catherine Lauson, épouse de Nicolas Mallebranche, père du philosophe, né le 6 août 1638.

(3) Bancherchau que j'ai suivi, dit le 18 décembre qui serait le 15 des Kal. de Janv. au lieu du 22, qui est la date marquée sur l'épithaphe.

*Max. bon. omni. mœr. Hylboyneta, ux. C. tresque filii sup. bene de Patr. B. de Patr. et Rep. cui in præcipuis honorib. serv. mœr. P. (1).*

Je ne connais de Lauson que des cahiers manuscrits dont on trouve quelques parties dans la Bibliothèque des avocats du parlement de Paris ; mais je ne le regarde pas moins comme un des plus savans jurisconsultes du Poitou. J'ai plusieurs témoins qui déposent en ma faveur. Scévole de Sainte-Marthe, en lui dédiant une pièce en vers latins sur la mort du fameux Brissac, s'exprime ainsi dans un envoi qui suit cette pièce, p. 73 des vers mêlés du recueil de 1573 :

*Lausoni, ab Ausoniâ merito qui-nobile nomen  
Ducis, ab Ausoniâ quod data jura tenes.*

Gilbert Banchereau, dans une élégie sur la mort de François Lauson, l'appelle la gloire et l'appui de sa patrie.

*Qui column nostræ, qui decor urbis eras.*

Il égale le malheur de sa perte à la mort de Cujas.

*Ah ! nimium citò rapta tuis concivibus, heu ! heu !  
Franciscæ Orphæâ Lausoni flende lyrd.  
Sic rapitur Gallis doctus Cujacius arvis.*

Enfin Adam de Blakvod, dont nous avons parlé, conseiller au présidial, poète et jurisconsulte a consacré à la mémoire de Lauson deux épitaphes, l'une en vers et l'autre en prose, où il fait l'éloge de sa doctrine avec des expressions qui montrent qu'il en était très persuadé. Nous donnerons

(1) Je crois qu'on doit la lire ainsi :

*Illustrissimo viro Francisco Losoni, imò Soloni ætatis, leges Anarchid antecedente, Antecessori privarum legum, Consiliario ac Vindictæ Regio, Pictorum Urbis Pegaso, exercituum Præfecto, qui legalis Militiæ Comes, illustravit Pictones unde subiit. Obiit XI Kalendas Januariæ, anno 1594, ætatis 67, Maximo bonorum omnium mœrore. Hylboyneta uxor Carissima tresque filii superstites bene de Patre, bene de Patriâ, et Republicâ cui in præcipuis honoribus servantur mœrentes posuere.*

un extrait de la pièce en vers, quelque belle qu'elle soit, sa longueur pourrait rebuter. Elle contient soixante et dix vers.

*Lauso jacet modici clausus sub poudere Cippi ,  
 Illustri tot jam qui replet nomine terras.  
 Moribus haud melior , nec jure peritior ullus  
 Vixit , nec genii cui vena benignior artes  
 Ingenuas vitæ fudit mortalis in usum.  
 Etatem quarto decorarunt pilea lustrò  
 Doctori legum nodos , mirante senatu ,  
 Solventi , juvenum rupit subcellia plausus  
 Doctorumque chorus , sæcundæ præmia lingua.  
 Tàm matura stupet , Juvenili pendet ab ore  
 Docta Themis. . . . .  
 Sacrilegos auri montes constare pudendis  
 Artibus , et sædè miseram deglubere plebem :  
 Quid mystæ P Petram liquere , magumque Sinonem  
 Adscivere ducem Scortis ut pabula quærant ,  
 Antetulere focos aris , et œacula cælo.  
 Hæc oculis , animoque tuens mala publica Lauso  
 Decumbit , patriæ morbo , funusque propinquum  
 Regni privato præcedere funere gestit. . .  
 Nobilis ingenio , doctrinâ , moribus , actis ,  
 Conjuge , prole , domo , censu , servavit amicam  
 Casticolis animam stabili nunc pace beatus.*

(Voyez les Auteurs cités. — Le reste tiré de mes Mémoires et de ceux que m'a donnés M. le chevalier de Sainte-Marthe. — Bouchorste parle de François Lauson dans les éloges qu'il fait des professeurs de la faculté de droit de Poitiers à la fin de son Poème latin des troubles de l'année 1562, page cottée E iij.)

LAURENT (1161), doyen, et depuis évêque de l'église de Poitiers, succéda à Chalo, ou Calon, successeur immédiat de Gilbert de la Porée; il ne posséda pas longtemps le siège épiscopal; le Martyrologe ou Nécrologe du monastère de la Trinité de Poitiers, fixe sa mort au 5 des calendes d'avril, c'est-à-dire au 20 mars 1161.

Besly lui donne deux ans deux jours d'épiscopat. Outre l'éloge funèbre de Gilbert, il y a encore plusieurs chartes de

cet évêque dans les maisons religieuses de Poitiers. (Voyez Besly , Liste des évêques de Poitiers, pag. 109 et 110.

Laurent était ami et contemporain du célèbre Gilbert de la Porée : il lui donna des marques d'une sincère estime dans une lettre qu'il écrivit après la mort de Gilbert, adressée tant en son nom qu'au nom des chanoines de Saint-Pierre de Poitiers ses confrères, à tous les fidèles catholiques.

Cette lettre a été publiée par Besly dans sa Liste des évêques de Poitiers, pag. 103, sur un manuscrit de la bibliothèque du savant Paul Petau, conseiller au parlement, sous ce titre: *Planetus Laurentii decani pictaviensis, super morte Gilberti secundi pictaviensis episcopi.*

C'est une oraison funèbre fort glorieuse à la mémoire de Gilbert de la Porée ; la pièce n'est pas longue, on la trouvera peut-être ici avec plaisir. C'est un monument qui peut servir à la justification de Gilbert de la Porée. Je l'ai traduite pour mettre tous mes lecteurs à même de juger du style, des pensées et du goût dominant de ce siècle. Je m'éloigne de l'original le moins qu'il m'est possible.

(1) A tous les enfans de l'Eglise, notre sainte Mère, répandus dans toutes les parties du monde sous le nom de Jésus-Christ, Laurent, doyen, et les chanoines de l'église cathédrale de Poitiers assemblés : salut et dilection en Notre-Seigneur. Jong funeste et bien pesant pour les fils des hommes que celui de la mort auquel ils sont assujétis ! Nécessité de mourir, dure et cruelle condition ! Mais le mal est inévitable, la plaie incurable, le malheur sans remède. *Le savant meurt comme l'ignorant*, dit l'Ecclesiaste, *la mort de l'homme ressemble à celle de la bête, leur condition est égale.* Nous venons de voir mourir un docteur célèbre, un illustre pasteur de l'église, Gilbert, la perle des prélats, l'évêque, le pasteur de nos âmes. Nous sommes à présent des brebis errantes sans berger. Quo l'homme est fragile ! qu'il est faible ! et qu'est-ce que notre

(1) Cette oraison funèbre est une espèce de thrène ou de lamentation, composée de différens passages de l'Ecriture liés avec beaucoup d'art.

vie, si la foi de Jésus-Christ n'élevait nos pensées au ciel, et ne nous promettait l'immortalité ? O mort ! ô mon Dieu ! quand votre promesse s'accomplira-t-elle ? quand la victoire anéantira-t-elle la mort ? Vous nous l'avez appris ; nous le savons : ce sera quand ce corps mortel se revêtira de l'immortalité ; quand ce qu'il y a de sujet à la corruption deviendra incorruptible. Mais en attendant cet heureux moment , que sommes-nous ? Toute chair est aussi méprisable que l'herbe des champs , toute la gloire de l'homme ressemble à la fleur qu'elle porte. L'herbe a été desséchée ; la fleur est tombée. Comment un homme si célèbre par ses connaissances a-t-il disparu ? comment ce grand arbre est-il tombé ? C'était un cèdre planté au faite du Liban, un cyprès d'une hauteur surprenante. Hélas ! hélas ! ce savant homme , ce rare génie , ce mortel qui avait aimé la sagesse comme son épouse ; qui avait dit à la science : vous êtes ma sœur ; qui appelait la prudence sa tendre amie ; ce mortel nous est ravi. Pleurez, mes frères, pleurez, pontifes ; pasteurs, fondez en larmes. Pleurez, gémissis, crie, sois abîmée dans la tristesse, église malheureuse de Poitiers, église désolée ! ta gloire a disparu. Le chandelier qui soutenait ta lumière est renversé, ton flambeau est éteint. Tes jours de fête sont changés en jour de deuil ; les instrumens qui servaient à exprimer tes chants de joie ne servent plus qu'à exprimer ta douleur. Tu sais à présent quel bien tu as perdu ! combien il était précieux ! tu le sais ; tu ignorais le trésor que tu possédais ; tu as plus perdu que tu ne croyais posséder. Les choses excellentes le sont encore davantage quand on en est privé. Les ténèbres nous font reconnaître les avantages de la lumière. La maladie nous apprend combien la santé est précieuse. Malheureux ! quelle perte nous venons de faire ! La mort nous enlève un homme sans égal, excellent entre les excellens, qui ne s'attachait pas à la lettre qui tue, mais tout pénétré de l'esprit qui vivifie, comme notre Sauveur nous l'apprend ; scribe savant dans la loi du Seigneur, il tirait sans cesse de son trésor des choses nouvelles et anciennes. Mais jusqu'à quand lui payerons-nous un tribut

d'éloges et de regret ? Notre tristesse n'admet point de consolation ; sa gloire n'aura point de terme. *Ne louez point l'homme pendant sa vie*, dit l'Ecriture, *louez le après sa mort, louez-le quand tout est consommé*. Sur ces principes nous entreprenons de louer le plus louable de tous les hommes ; mais c'est avec douleur que nous le louons. Nous commençons, et la force nous abandonne ; nous entreprenons son éloge, et nous y succombons. Tout ce qui s'offre d'abord à notre esprit disparaît et s'efface auprès des objets qui succèdent. Si nous louons sa douceur, sa générosité à quelque chose de plus grand. Si nous voulons nous arrêter à sa modestie, son extrême bonté est encore plus touchante. Son humilité devient-elle notre objet ? sa patience l'emporte. Regardons-nous les occupations de ses premières années, les beaux-arts occupent son enfance. Il consacre sa jeunesse à l'étude de la philosophie. Son âge avance avec ses connaissances, il se livre à des études plus sérieuses et plus élevées ; c'est à la lecture des livres divins qu'il se donne tout entier. Etudier sans cesse la doctrine des prophètes, celle des apôtres, ne quitter jamais les livres saints, s'en remplir le cœur et l'esprit, méditer jour et nuit la loi du Seigneur, ce fut son seul objet, son unique occupation. Ses écrits sur les épîtres de saint Paul, sur l'évangile de saint Jean, et ses autres ouvrages (1) sont des garans assurés des progrès qu'il y fit. Ces ouvrages vivent ; oui, ils vivent et vivront toujours, ces illustres, ces éternels monumens de sa saine doctrine. L'envie, la cruelle envie ne les détruira pas ; le temps même ne les ensevelira jamais. Gilbert voyant que l'apôtre dont il était rempli dit de lui : *C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis*, et sa grâce n'a point été stérile en moi, et ne voulant point communiquer aux autres, sans fruit pour lui-même, les dons qu'il avait reçus, a voulu qu'ils lui fussent utiles ; aussi mérita-t-il un rang su-

(1) Il écrivit sur les psaumes, sur toutes les épîtres de saint Paul, sur l'évangile de saint Jean, sur Boèce, de la Trinité, plusieurs sermons et autres ouvrages. Voyez son article.

périeur à celui de tous les docteurs de son temps. Il se fit un nom illustre qui surpassa les noms les plus illustres de son siècle. La providence, qui a tiré la lumière des ténèbres, ayant voulu donner à l'église de Poitiers l'éclat d'une lumière si vive, a fait paraître ce flambeau ; elle l'a voulu allumer, afin qu'il ne restât point caché sous le boisseau, elle l'a élevé sur le chandelier, pour éclairer tous ceux qui sont dans la maison. Dès qu'il fut honoré de l'épiscopat, vrai paranymphe de l'épouse, ami sincère de l'époux, il n'eut plus d'amour que pour l'épouse de son maître ; il ne pensa plus qu'à lui marquer son zèle jaloux ; il s'oublia lui-même : toutes les forces de son âme, toute l'ardeur de son cœur n'eurent pour objet que l'honneur et la gloire du divin époux. Il employait ses richesses à acheter des ornemens précieux d'or et de soie pour embellir son temple. Dans ses mains l'argent se transformait en vases et en meubles consacrés au service de l'autel. L'art et l'élégance y surpassaient la matière. L'or était employé aux mêmes usages : il se changeait en lames, en vermeil pour donner une couleur brillante aux choses destinées pour nos saints mystères ; il le convertissait en fil, en frange, en étoffes pour satisfaire sa piété et son zèle. Dans le dessein d'embellir ce qui avait orné ses doigts, de l'or de ses anneaux il fit faire un calice ; les pierreries y furent enchassées. Faire sans cesse briller la *fille du roi*, ce fut le but continuel, la passion toujours dominante de l'évêque Gilbert ; il aurait, s'il l'eût pu, revêtu d'or les murailles, couvert le pavé de diamans, afin d'être en état de chanter avec quelque confiance aux noces de l'époux et de l'épouse : *Seigneur, voilà votre maison, voilà le lieu où réside votre gloire*. Mais ce qui mérite d'être rapporté avant toutes choses, c'est qu'il plaça gratuitement dans la bibliothèque de l'église de Poitiers, comme un trésor inestimable, un nombre presque infini de volumes qu'il avait rassemblés avec beaucoup de peine avant d'être élevé à l'épiscopat. Il y déposa ces traités admirables des pères sur l'Écriture ; les travaux, les veilles de ces auteurs, à la source desquels il avait puisé, dont il avait rassasié sa soif, de

l'autorité et du témoignage desquels il s'était servi pour fortifier ses sentimens ; il y plaça ces magnanimes défenseurs de la foi , Hilaire , Ambroise , Grégoire , Augustin , une multitude d'autres saints écrivains qui combattaient sans cesse pour la saine doctrine , qui avaient toujours le glaive en main pour elle , guerriers invulnérables et formés dans l'art des combats. Il eut après sa mort , pour défenseurs et pour protecteurs de ses ouvrages , ceux qui l'avaient soutenu pendant sa vie contre les attaques de gens mal instruits , qui sont assez hardis pour disputer sur la foi de Jésus-Christ, *sans savoir*, comme dit l'apôtre , *ni ce qu'ils disent , ni ce qu'ils avancent*. Ce serait s'engager trop avant que de prétendre exposer en détail comment , accablé d'ennemis domestiques , exposé aux embûches des étrangers , persécuté de toutes parts , il put délivrer son église des calomnieux , dissiper les entreprises formées contre ses intérêts , en augmenter les biens et les revenus. Les bâtimens et les murs de clôture qu'il fit élever , édifices semblables à une ville nouvelle , à une ville fortifiée , à une seconde Sion. Ces grands monumens paraissent , ils parlent , ils se font entendre , ils nous dispensent de nous expliquer davantage. Mais terminons cet éloge : revenons aux pleurs , non pour regretter encore nos pertes , mais pour noyer ses fautes dans nos larmes ; car enfin il était comme tous les hommes , enfant de la colère , homme conçu de la chair ; dans une longue vie passée dans la chair , il n'a pu mourir exempt des taches inséparables de la chair. Vous donc , mes frères , serviteurs fidèles de l'Eglise de Dieu , si vous avez quelques sentimens de pitié , si la pitié touche vos cœurs , joignez vos larmes aux nôtres ; faites quelque attention à nos douleurs : voyez quelle est notre tristesse ! Intercédez par vos prières auprès du Seigneur , afin qu'il délie notre évêque de tous les liens du péché , et lui accorde un bonheur sans fin dans la gloire de ses saints.

(Voyez BASLY , Liste des évêques de Poitiers , page 103 de l'édition in-4<sup>o</sup> , et les éditeurs du *Gallia christiana* , diocèse de Poitiers.)



LELET (JEAN), (1665), avocat au parlement et au présidial de Poitiers, naquit en 1592. Il se livra tout entier à sa profession ; P. Pestre, dont nous parlerons, son parent et son patron au barreau, lui servit de guide. Il avança rapidement dans la carrière, puisqu'il avait achevé à l'âge de quarante-quatre ans son commentaire sur la Coutume de Poitou. Il avait hérité des mémoires du judicieux Pestre, comme nous le dirons ; le projet avait déjà été exécuté par Rat, Theveneau, Constant, Barraud ; mais l'ouvrage du premier, écrit en latin, quoiqu'excellent, n'est pas à la portée de tous les lecteurs ; il ne peut même servir qu'à un jurisconsulte familier avec le droit romain, et déjà formé ; la jurisprudence, le texte de la coutume même, sur lequel Rat a travaillé, avaient souffert de grands changemens. Theveneau n'est point assez étendu ; les questions n'y sont point assez discutées ; quantité d'articles n'y sont point éclaircis, ou le sont superficiellement : Constant a plutôt donné des mémoires qu'un véritable commentaire ; il règne un air d'incertitude dans son ouvrage, qui n'est point assez satisfaisant pour qu'on puisse se fixer sur les difficultés les plus importantes. Barraud, profond, judicieux, méthodique, commente son texte en maître ; mais il ne tire pas toutes les conséquences qui dérivent de ses principes, c'est un ouvrage qu'on peut regarder comme des institutes sur la coutume du Poitou ; mais dans l'usage, les praticiens n'y trouvent pas le grand nombre de décisions qu'ils cherchent dans les livres. Lelet tâcha de réunir toutes ces qualités, d'être utile à tous les lecteurs un peu initiés dans la jurisprudence et dans le droit municipal. Il rassembla un grand nombre de décisions, tous les jugemens du siège où il était, et ceux des cours souveraines qui avaient de la liaison avec son projet, et qui pouvaient éclaircir son texte. S'il est moins grand jurisconsulte que Rat et Barraud, il est plus d'usage ; d'ailleurs il ne manque jamais de renvoyer aux auteurs qui l'ont précédé, et surtout à Jacques Barraud, ce qu'il fait à la tête de chaque article. Il emprunta aussi de cet ouvrage la conférence

de la coutume de Poitou , avec celles dont les dispositions et l'esprit lui sont le plus conformes ; il pose un grand nombre d'espèces , et les résout très judicieusement. Sa critique est saine , son ouvrage peut passer pour un fruit utile d'une grande lecture , de beaucoup de réflexion , et d'un esprit judicieux et éclairé. Les défauts qu'on y trouve sont quelquefois ceux de ses guides , ou ceux que des principes peu fixes dans quelques matières entraînent nécessairement dans la jurisprudence.

L'ouvrage de Jean Lelet parut imprimé à Poitiers par Julien Thoreau, en 1637, sous ce titre : *Observations sur la Coutume du comté et pays de Poitou, anciens ressorts et enclaves d'icelui, avec les sommaires des articles pour l'intelligence d'icelui, où sont aussi ajoutés deux indices alphabétiques, l'un du contenu au sommaire de chacun desdits articles, et l'autre des matières insérées es mêmes observations, par M<sup>e</sup> Jean Lelet, avocat au parlement et cour ordinaire et présidiale de Poitou, à Poitiers, in-4<sup>o</sup>, 862 pp. sans les tables. L'auteur dédia son ouvrage à M. de la Roche-posay (Henri-Louis Chateignier), évêque de Poitiers ; la lettre dédicatoire comprend les louanges du patron , et est employée à lui demander sa protection contre l'envie , sur le principe fort chimérique qu'on n'osera pas insulter un auteur, protégé par un aussi grand prélat. A la fin de l'ouvrage est encore une espèce de dédicace de l'auteur , à l'ordre des avocats ses confrères. La date est du 18 juillet 1636 ; la lettre est latine ; c'est dans cette lettre que j'ai appris que l'auteur avait quarante-quatre ans lorsqu'il publia son ouvrage. Il vécut longtemps après la publication de son livre , et rassembla plusieurs mémoires contenant des corrections et des additions à son commentaire. Ce sont ces mémoires qui ont servi à l'édition qui a été donnée en 1683 par MM. Filleau, Thevenet, Riffaut et Braud , et dont je parle dans l'article de Jean Filleau , avec quelques légères additions de leur part, et des changemens qui leur ont paru rapprocher plus particulièrement les choses de la coutume du Poitou ou de la jurisprudence actuelle. Il est bon de joindre l'édition de l'auteur*

avec celle de 1683 ; elles s'aident mutuellement ; et quel que puisse être le sentiment de ceux qui rejettent la dernière, je crois qu'on a obligation aux soins des nouveaux éditeurs, et qu'il y a de l'ingratitude à n'en pas convenir.

LIÈGE (PIERRE) (1), (1680), avocat au parlement, doyen des avocats du présidial de Poitiers, parut au barreau dès l'âge de 19 ans. Il s'attacha à sa profession, et recueillit avec soin les sentences prononcées au présidial, et les arrêts intervenus sur les appels de ses sentences. Il avait soin d'en charger les marges de son exemplaire de la Coutume du Poitou ; il eut la même attention pendant soixante ans qu'il suivit le palais. Ces observations pendant ce que la pratique et la consultation lui fournirent de mémoires, composent le corps de l'ouvrage que son fils a donné au public après sa mort, sous ce titre : *Commentaires sur la Coutume du comté et pays de Poitou, anciens ressorts et enclaves d'icelui, avec le procès-verbal de messieurs les commissaires de la réformation de la coutume, et les sommaires ; et un autre indice sur chacun titre, et les tables des titres ou rubriques, recueillis par M<sup>e</sup> Pierre Liège, avocat au parlement et doyen au siège présidial de Poitiers, revue et corrigée par plusieurs anciens avocats du présidial de Poitiers : à Poitiers chez Jean Courtois, imprimeur et marchand libraire au palais, 1695, in-4<sup>e</sup>, p. 262. Etienne Liège, avocat, fils de l'auteur, éditeur de l'ouvrage, l'a dédié au barreau du présidial de Poitiers. L'épître dédicatoire ne fait pas grand honneur au jeune Liège : elle est courte, et à peine l'auteur s'y fait-il entendre ; c'est un style enflé et ridicule, sans grâces et sans justesse, un modèle de mauvais style. Quelques pièces latines et françaises en vers à l'honneur de Pierre Liège et d'Etienne son fils, ne valent guère mieux. Et à l'égard du commentaire, il n'en mérite pas le nom : ce sont des remarques sur quelques articles expliqués par des préjugés ou par quelques arrêts. Il se trouve pourtant des observations où l'auteur s'étend ; mais il n'y a rien de fort remarquable que l'examen de quelques*

(1) Un Jean Liège était conseiller au présidial en 1644.

questions où l'auteur se décide presque toujours par l'autorité de la chose jugée. Il s'en faut beaucoup que ce commentaire ait le mérite de celui de Barraud, et de ceux dont j'ai parlé. Ce qu'il dit dans son observation sur l'article premier du titre premier, donne lieu de penser que Liège n'avait jamais envisagé sa coutume qu'en praticien, et non en jurisconsulte. Il blâme la méthode du savant Pierre Rat, qui s'est servi du droit romain dans son Commentaire sur la Coutume de Poitou. « Dans ces derniers temps, dit-il, on a considéré les coutumes comme des lois politiques, toutes particulières chacune dans leur détroit, subsistant par elles-mêmes, selon le consentement des peuples, et, selon l'usage, sans rien emprunter du droit romain, et suivant que cet usage aurait été expliqué et approuvé par les juges des provinces et par les supérieurs, nosseigneurs du parlement, et par leurs jugemens et par leurs arrêts fondés en des raisons correspondantes à l'esprit des coutumes. Et c'est ainsi que j'ai fait ces observations par manière d'apostilles seulement sur cet usage de notre coutume de Poitou, pendant le temps que j'ai été au barreau, non pas par forme de commentaire sur tous les articles de ladite coutume, dont plusieurs sont si positifs qu'il ne s'y rencontre aucune difficulté : mais seulement sur ceux dont résultent les questions les plus fréquentes au palais, et sur les matières les plus importantes de l'intérêt des familles et des particuliers qui fait la consonnance du droit public. » Je n'ajouterai point de réflexions sur le système de l'auteur, qui prétend que la connaissance du droit romain n'a rien de commun avec notre droit coutumier. Que le Code et les Pandectes ne servent qu'à obscurcir nos lois particulières sur les donations, les testamens, les successions, les prescriptions, etc.

..... *Credat Judæus Apella,*  
*Non ego.* .....

Je ne crois pas non plus que ce fut le sentiment de Ricard, d'Auzannet, de Le Maître, de Cochin, et de tout ce que notre

jurisprudence française a eu de plus respectable et de plus lumineux dans notre siècle et dans les précédens. Je dis ceci d'autant plus volontiers que je sais que la maxime de Liège s'établit chez ceux qu'un gain mécanique fixe et que le travail étonne. On méprise plus aisément une science qu'on ne l'acquiert. L'étude fatigue, le mépris est la ressource de l'amour-propre ; il ne coûte rien.

Pierre Liège mourut âgé de 79 ans, sur la fin du dix-septième siècle.

LIGNAC (JOSEPH-ALBERT LE LARGE DE), (1753), prêtre de la congrégation de l'Oratoire, âgé d'environ 40 ans, lorsque j'écris ceci (en 1753), est né à Poitiers de N. le Large, sieur de la Drageonnerie, et de N. Derbouville, d'une très bonne maison de Normandie qui subsiste encore aux environs de Verneuil. Le P. de Lignac, en qui il est aisé de reconnaître un génie vif, juste et étendu, une imagination riche, et ce qui est rare, toujours réglée, fit ses premières études avec ce succès qui annonce le talent. Le monde présente mille obstacles à un homme de lettres : ses embarras peuvent mettre quelquefois la philosophie la plus ferme à bout. M. de Lignac quoique jeune encore, avait eu quelques occasions de réfléchir d'après des exemples domestiques, il prit le parti de l'église et ensuite celui de la retraite, et entra dans la congrégation des prêtres de l'Oratoire, à qui la république des lettres doit tant de grands hommes. Les modèles qu'il y a trouvés n'ont fait que confirmer son goût pour l'étude et pour la piété. Les différens écrits qu'il a déjà publiés peuvent le faire regarder comme un de nos meilleurs physiciens. Le plus considérable de ses ouvrages est : *Lettres à un Américain sur l'histoire naturelle, générale et particulière de M. de Buffon, et sur les observations microscopiques de M. Needham*, qui composent la cinquième partie, et la moitié de la quatrième, Hambourg, 1751, in-12, cinq parties qu'on peut relier en 4 tomes.

Il faudrait réunir tous les talens du P. de Lignac, être un logicien aussi exact, un métaphysicien aussi subtil, un géomètre aussi précis, un naturaliste aussi éclairé, pour donner

ici une juste idée des *Lettres à un Américain*. Tout ce qu'on peut trouver à redire au projet de l'auteur, c'est qu'il s'est borné à la critique, au lieu de s'occuper, comme les grands hommes dont il est le censeur, à étendre les progrès de l'esprit humain dans la route immense de la nature; il a toutes les dispositions que demande une si belle entreprise. Au lieu d'arrêter les voyageurs dans leur carrière il ne tenait qu'à lui de se joindre à eux. On ne saurait disconvenir que la république des lettres n'ait de grandes obligations à des censeurs aussi éclairés que le père de Lignac, ils en rendent les sujets plus circonspects, c'est avoir part au gouvernement. Mais quand on peut se mettre à la tête d'une armée, en diriger la marche et les opérations, n'est-ce pas abuser de ses talents que de s'en tenir pour ainsi dire aux fonctions d'espion, quelque utiles qu'elles soient? N'y a-t-il pas plus d'honneur à être le chef et le mobile d'une affaire générale, qu'à se contenter d'un camp volant, ou du poste d'un partisan toujours en embuscade pour surprendre l'ennemi et profiter d'une fausse marche.

Après ces réflexions que le P. de Lignac voudra bien nous pardonner, puisque son mérite les a fait naître, tâchons de donner quelques légères idées de ses lettres, d'après celles qu'une lecture attentive nous en a fait concevoir.

La première partie de ces lettres en contient trois. Dans la première de ces trois lettres le P. D. L. critique en général les principes hypothétiques de M. de Buffon. Suivant le censeur, M. de B. contredit l'histoire de la création telle qu'elle est rapportée par Moïse, il fait revivre l'effet du *concours fortuit* d'Epicure, subsistant seulement l'*attraction* newtonienne au *hasard* épicurien. Si l'on en croit encore le P. de L. M. de Buffon n'a pas sur les principes de la morale d'autres idées que celles de Zénon et des autres Pironniens que nous a conservés *Sextus Empiricus*. (1), et qui ne consistaient, suivant

(1) *Pirrhoniarum Hypotyposcon*, traduit en latin par Henri Etienne, cum notis, in-8, 1562. Bayle a presque entièrement copié cet ouvrage dans son Dictionnaire où l'on le trouve dispersé en lambeaux.

ces philosophes, que dans les convenances ou les conventions arbitraires et le préjugé des peuples.

La seconde lettre est écrite sur la construction et la cause du mouvement des planètes selon M. de B. Le P. D. L. le trouve contraire aux lois du choc et du mouvement, il prétend que la comète de M. de Buffon, supposée d'une matière vitrifiable, et tel qu'il la demande, n'a pu, par son choc contre le soleil, produire le globe terrestre et les planètes, comme l'imagine M. de Buffon.

La dernière lettre est l'*Examen critique de l'idée que donne M. de Buffon de la construction de la surface de la terre*. Il attaque deux hypothèses de M. de B., celle de l'origine des coquillages fossiles et des plantes marines qu'on trouve dans les rochers les plus élevés au-dessus du niveau de la mer ; origine qu'on doit attribuer, suivant M. de Buffon, à une prodigieuse quantité d'eau qui se trouvait sur la terre avant le débrouillement du chaos, et la formation des montagnes que le même philosophe réfère aux sédiments de la mer agitée. Suivant le père de Lignac, l'élévation que M. de B. donne à son amas d'eau est bien inférieure à celle qui était nécessaire pour apporter des coquillages dans les entrailles des rocs les plus élevés ; il fallait un temps bien considérable pour former les montagnes, et ce temps peut aller à des millions d'années, ce qui n'est pas d'accord avec l'histoire de la création. D'ailleurs, les couches intérieures de pierre, de marne, de chaux, de marbre, etc., qui se trouvent dans la terre, ne pouvaient se former avec les coquillages seuls et les autres productions marines dont M. D. B. les compose. Il ne pouvait y en avoir assez. Il revient contre ces hypothèses dans la lettre suivante.

C'est la quatrième : le P. D. L. y expose les raisons qui ont déterminé M. D. B. à attribuer à d'autres causes qu'au déluge universel, l'origine des coquillages fossiles. Les coquilles logées dans les montagnes font corps avec elles ; il y a eu des montagnes avant le déluge ; donc, conclut M. de Buffon, les coquilles fossiles déposées dans les entrailles des

rochers, ont une cause antérieure au déluge ; le critique qui ne pense pas , non plus que M. D. B. , que les coquillages incorporés avec les rocs soient des monumens de la *friandise* des délicats des temps les plus reculés , ni les débris de quelques cabinets d'histoire naturelle arrangés par des curieux contemporains d'Adam et qui refuse aussi de se soumettre au système du célèbre M. Woodward , qui a cru que le transport et l'insertion des coquilles dans les plus hautes montagnes était une suite de la dissolution générale du globe terrestre par les eaux du déluge ; le censeur , dis-je , prend une route mitoyenne ; il convient avec M. de B. qu'il y avait des montagnes avant le déluge ; il rejette comme lui le système de la dissolution de M. Woodward, mais il dit que toutes les montagnes n'existaient point avant le déluge, et en particulier celles où l'on trouve des coquilles insérées et des plantes maritimes, que ces montagnes sont l'ouvrage du déluge, qui par l'agitation des eaux a rassemblé, réuni des cailloux, des pierres antérieures à l'inondation , qu'il appelle des *noyaux* , et qui sont, selon lui, de l'institution primitive. Il compare la formation de ces nouvelles montagnes autour de leurs *noyaux* à l'action de l'eau sur la chaux. Elle la réduit en matière laiteuse ; cette matière desséchée forme un corps solide. Il faut convenir qu'il y a bien de l'esprit , et une précision admirable dans ce système qui cadre parfaitement avec le récit de Moïse, ou du moins qui ne le choque en aucune façon sans avoir le merveilleux du système de la dissolution générale de M. Woodward.

Le P. D. L. ne laisse pas de se charger de sa défense contre M. de Buffon qui l'attaque indirectement, et on peut dire qu'il le fait assez heureusement.

La cinquième lettre est la suite de la précédente , l'auteur y fait une espèce de récapitulation et y apporte de nouvelles preuves de ce qu'il avait avancé dans la troisième et la quatrième. Il y prouve que la pétrification ou l'insertion des coquillages est l'ouvrage du déluge qui a formé les nouvelles montagnes où elles se trouvent, par le moyen de ces *noyaux*,



qu'il dit être d'institution primitive et la réunion des matières propres à la formation des montagnes ; le déluge , dit-il , est un miracle , mais les suites du déluge sont naturelles.

La sixième lettre a pour objet *l'idée de la construction animale suivant M. D. B.* Ce grand physicien (M. D. B.) prétend que dans les plantes et dans les animaux , chaque partie contient un tout où est le germe d'un tout , germe entièrement semblable au tout qui en résulte , et qui par le seul développement peut devenir et devient en effet une plante , un animal , comme cela se manifeste dans les vers , les polypes , les ormes , les saules , les groseliers (1) , il donne aux parties organisantes la même substance qu'aux êtres organisés. Enfin qu'on donne de la vie aux atomes d'Epicure , il me paraît que , selon M. de Buffon , que ces atomes semblables au tout qu'ils formeront composeront une plante ou un animal , de même que les atomes ou particules brutes forment par leur assemblage un corps brut , un rocher , etc. Il imagine un *moule intérieur* , une *puissance active* qui fait que la matière organique pénètre ce moule intérieur ; une matière organique ou vivante , et une matière brute qu'il appelle ailleurs *morte* , et de tout cela il en compose un homme , un cheval , un chêne , etc.

Il faut convenir que peu et très peu de lecteurs sont en état de suivre M. de Buffon. Le P. D. L. tâche de concevoir la marche délicate de ce rare génie , cependant il convient qu'il va quelquefois à tâtons ; mais il propose ses difficultés et les embarras où il croit que s'est jeté M. D. B. , avec une subtilité et une solidité de raisonnemens qui font voir que , s'il ne conçoit pas les hypothèses de M. D. B. , peu de personnes

(1) Le P. Mallebranche , critiqué par M. de Buffon , a dit quelque chose d'approchant , en disant que dans un pepin de pomme , tous les pommiers concevables étaient contenus avec tous leurs attributs , racines , troncs , branches , feuilles , fleurs , fruits , etc. , et ainsi des autres graines , germes , semences et principes primitifs de toutes les plantes et de tous les animaux. Mais il ne compose point une plante de la réunion d'une infinité de petites plantes invisibles , comme M. de Buffon , ni un cheval d'une multitude de petits chevaux.

en viendront à bout. Dans cette même lettre, il ne laisse pas passer sans observations critiques la proposition de M. D. B.; que de l'assemblage de ce qu'il appelle *molécules ou petits moules organiques*, il en résulte une infinité d'êtres, soit *vivans* soit *végétaux*; ce qui peut, ajoute M. D. B., donner lieu à l'axiôme des anciens : *Corruptio unius, generatio alterius*. Le père D. L. montre que sous quelque acception que ce puisse être, cet axiôme sera toujours une preuve de l'ignorance des anciens et même de celle d'Aristote (1), quels que soient les éloges dont le comble M. D. B. dans la physique, ce que le censeur appelle *recrépir l'ancienne philosophie*.

La septième lettre sur *l'idée de l'histoire naturelle de l'homme suivant M. D. B.* contient quelques remarques sur les conséquences qu'il prétend que les matérialistes pourraient tirer des principes de M. D. B. qui admet des *sensations corporelles*, et des *sensations propres à l'âme, une douleur du corps et une douleur de l'âme*. Il critique ensuite ce que dit M. de Buffon des défauts de la vue dans l'enfance, dont le premier, suivant le philosophe moderne, est de représenter tous les objets renversés, le second de voir tous les objets doubles, le troisième qu'un enfant ne saurait avoir de connaissance de la grandeur relative des objets.

Huitième lettre sur *l'idée de la métaphysique de M. de Buffon*. Le P. D. L. après avoir rendu justice à la foi et à la religion de M. de Buffon (2), dont on ne saurait soupçonner le christianisme, et après avoir fait quelques réflexions sur l'étude de la métaphysique, prétend trouver des semences de pirrhoneisme dans ce que dit M. de Buffon, de la nature des vérités métaphysiques. Le critique, à cette occasion, établit ce que c'est

(1) Voilà encore une nouvelle révolution au sort d'Aristote à joindre à l'histoire de sa philosophie faite par le docte Launoy. Quand je pense au sort de ce philosophe, tantôt adoré, tantôt l'objet de la raillerie, je ne puis m'empêcher de le comparer à *Marius* victorieux et triomphant, fugitif et enfoncé dans la boue des marais de *Minturne*, traité comme le premier des humains, regardé comme le dernier des hommes.

(2) L'auteur l'écrivait au mois de mars 1750. Voyez lettre VIII, p. 26.

que *vérité métaphysique*, et en donne plusieurs exemples familiers aux géomètres; ces vérités, dit-il, sont indépendantes de nous, nous les *découvrons*, nous ne les *faisons pas*. Il en conclut que bien loin d'être arbitraires, ce sont des vérités absolues et nécessaires. Cela paraît démontré non-seulement par des raisonnemens tirés de la nature de la géométrie, mais par une objection qui m'a frappé. Une vérité mathématique, dit-il, clairement exposée, est reçue de tous les hommes, Anglais, Espagnols, Indiens, etc., tous l'adoptent, tous en conviennent unanimement. Le système de la formation des planètes chassées du soleil par le choc de la comète de M. de Buffon, qui est un système purement arbitraire, aura-t-il le même sort chez tous les peuples quoique clairement exposé? N'en serait-il pas de même des vérités mathématiques si elles étaient créées par l'esprit humain? Dans la suite de cette lettre, il prouve contre M. de Buffon la réalité des notions que donne la géométrie de l'étendue (longueur, largeur et profondeur), et par l'exemple d'un dé à jouer, il démontre la distinction réelle des trois dimensions de ce cube. Il ne s'arrête pas à faire connaître la vérité des abstractions métaphysiques, il en montre la source et la fait voir dans la nature de nos sens; qui nous les font connaître par des abstractions indépendantes de nos caprices. Ces notions redressées par l'esprit qui a été aidé par les sens deviennent des vérités. Le P. de Lignac ajoute qu'il en résulte une conséquence bien évidente, que l'axiome des anciens : *Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu*, est entièrement faux. C'est un axiome que M. de Buffon prétend faire revivre, et qui, dans la suite, occupe la critique du père D. L.

De tout ce que je viens de dire de la manière de philosopher du père D. L., il s'ensuit qu'il n'est pas un de ces modernes qui se piquent d'abandonner la méthode de Descartes pour la nouvelle philosophie ou plutôt pour se livrer à celle de l'ancienne Grèce; ce qu'il dit du jugement de l'esprit sur le rapport des sens, est la pure doctrine qui dominait avant le règne du Newtonianisme. Quoique la Fontaine n'ait jamais été regardé

comme un philosophe , il me semble qu'on trouve ce que dit le P. D. L. expliqué dans ces vers de la fable 141 de son recueil où il dit en parlant de la vue :

Ce sens ne me nuit point par son illusion ,  
 Mon âme en toute occasion  
 Développe le vrai caché sous l'apparence.  
 Je ne suis point d'intelligence  
 Avecque mes regards peut-être un peu trop prompts,  
 Ni mon oreille lente à m'apporter les sons.  
 Quand l'eau courbe un bâton ma raison le redresse ,  
 La raison décide en maltresse,  
 Mes yeux, moyennant ce secours,  
 Ne me trompent jamais, en me mentant toujours.

Voilà la philosophie du père de L. aussi se déclare-t-il hautement disciple de Descartes et élève de Mallebranche dont il fait un magnifique éloge ; disons-le , un éloge mérité par notre Platon aussi admirable que celui de la Grèce jusque dans ses erreurs. Dans la suite de la lettre , il répond aux objections que M. de Buffon fait , après quelques auteurs , contre les définitions du point et de la ligne géométrique et en prouve la régularité ainsi que la précision des idées générales qu'il distingue par des exemples des abstractions chimériques. Il serait à souhaiter qu'il y eut un peu plus de modération dans le choix de ces exemples. Elle finit par la critique géométrique de la carte qu'a fait dresser M. de Buffon pour déterminer les plus grandes longueurs de l'ancien et du nouveau continent.

Neuvième lettre : *Idée de la manière de traiter l'histoire naturelle suivant M. de Buffon.* Le critique prétend que les conseils de M. de Buffon, qui ne demande qu'un spectateur sans dessein, indifférent sur l'ordre, ne peuvent que nuire. Que les gradations insensibles, les nuances imperceptibles de l'animal le plus parfaitement organisé au plus imparfait, sont chimériques, que ces progressions prétendues ne sont bonnes qu'à favoriser les idées des matérialistes qui y voudraient pour dernier terme , une machine *intelligente et libre*, l'homme. Il

passé ensuite à la critique que M. de Buffon a faite des botanistes, et la trouve déplacée et même peu juste. Enfin il parle de la distribution générale des différens sujets d'histoire naturelle que donne M. de Buffon, et termine sa lettre par des remarques critiquées sur l'éloge des anciens que M. de Buffon pousse un peu loin. Si Aristote « revenait parmi nous, » dit le censeur, il assisterait avec plaisir aux leçons de physique de M. l'abbé Nollet et irait très volontiers étudier « l'histoire naturelle dans les très riches et très curieux cabinets de M. de Réaumur. » Je crois que c'est un point dont M. de Buffon, tout pénétré qu'il paraisse du mérite d'Aristote, conviendra avec tous les naturalistes éclairés de notre siècle.

Dixième lettre : *Idée de la description du cabinet du roi par M. d'Aubanton*. Pour donner en deux mots un précis de cette lettre, il me suffira de dire que le critique y fait l'éloge de M. de Réaumur (1) aux dépens de M. d'Aubanton. Le premier si généralement connu, si généralement estimé, l'illustre M. de Réaumur avait-il besoin de ce détour pour briller d'un éclat pur que rien ne saurait obscurcir. Sans doute, ce grand homme, dont la modestie égale les talens, n'aura point applaudi au censeur.

Onzième lettre : *Idée des nouvelles observations faites par M. Needham, de concert avec M. de Buffon*. M. Needham prétend avoir découvert la démonstration de ce principe qu'il a adopté, qu'il y a une force productrice dans la nature, c'est-à-dire, une force innée dans un élément immatériel (2), en sorte que tout corps animal se forme par la vertu ou la force intrinsèque de cet élément qui n'est ni la force plastique des anciens et de quelques modernes (Cudworth, Grew, le Clerc, etc.), ni le germe préexistant du commun des naturalistes. Il fonde cette démonstration sur ce qu'il a découvert un petit mouvement dans quelques particules de germes d'amandes séparées de

(1) Réaumur, terre noble du Poitou, sur le Lay, à l'occident de Fontenay-le-Comte, dont il est éloigné de cinq à six lieues, n'est pas, je crois, le lieu de la naissance de ce grand naturaliste.

(2) Ce sont les molécules de M. de Buffon.

leurs lobes, dont il avait fait une infusion qu'il avait mise avec trois autres infusions dans des bouteilles bouchées avec du liège. Le critique à cette *force productrice* inconnue, substitue quelque essaim d'*animalcules* introduit dans le germe de l'amande, dont cet essaim s'était fait une loge, une espèce de bateau où il trouvait, avec sa subsistance, la facilité et l'agrément de manœuvrer dans l'eau. Ce second parti, dit-il, est au moins aussi vraisemblable que le premier. Ces animalcules valent bien le *je ne sais quoi*, la *force productrice*, le grand et le petit moule de nos physiciens qui, quoi qu'on en puisse dire, ne sont ainsi que le centre de gravité et l'attraction Newtonienne, que les qualités occultes des Péripatéticiens; après toutes ces découvertes, on peut encore fort bien dire après Lucrèce :

*Heu ! miseras hominum mentes ! Heu pectora cæca !*  
 • *Qualibus in tenebris vitæ, quantisque periculis*  
*Degitur hoc ævi quodcumque est.*

Pour rendre son hypothèse, de l'essaim des animalcules glissé dans le germe d'amande de M. Needham, sensible au lecteur, le père D. L. imagine une supposition qui égale son sujet en y portant la lumière.

« Quand j'entends raisonner, dit-il, MM. de B. et N. sur  
 « la cause des mouvemens des particules du germe d'amande,  
 « mon imagination me transporte au temps où les Américains  
 « virent pour la première fois les vaisseaux espagnols aborder  
 « sur leurs côtes. Je m'imagine être avec deux de ces sa-  
 « vages derrière un rocher, d'où ils observent ces étonnantes  
 « machines. Je suppose qu'ils ne sont point prévenus des  
 « fausses idées de l'idolatrie. . . . L'un d'eux, ayant vu  
 « des baleines d'une prodigieuse grosseur, s'écrie : c'est un  
 « de ces monstres marins animé d'une chaleur si vive qu'il  
 « jette du feu. Voyez ses ailes (1) énormes, il les prête au

(1) Il y a des poissons volans.

« vent pour avancer vers nous ; il semble qu'il nage le ventre  
 « en haut sur son vaste dos. Apercevez-vous ces trous par  
 « lesquels il vomit la flamme et la fumée ? Ce sont peut-être  
 « les organes de sa respiration, tels que ceux que nous voyons  
 « aux chenilles. Voyez-vous comme il tourne adroitement  
 « pour nous prêter son autre flanc ? c'est à nous qu'il en veut.  
 « Quel épouvantable bruit succède à ses feux ! C'est assuré-  
 « ment un animal dirigé par des *mouvements spontanés*. »

« L'autre Américain pense bien différemment. Ce n'est  
 « point là un animal, dit-il, c'est une machine naturelle qui  
 « s'est formée dans la mer. Elle me paraît être du bois.  
 « N'apercevez-vous pas ces grands arbres où ce que vous  
 « appelez des ailes est attaché. Après avoir ri de leur simpli-  
 « cité, je leur dis que c'est une machine où des hommes sont  
 « cachés et où ils manœuvrent sans être vus. » Le censeur  
 applique sa comparaison à ses idées et à celles de MM. de  
 Buffon et Needham. L'application est facile à faire : il leur  
 oppose encore le clavecin de la Raisin, dont il est parlé dans  
 la vie de Molière, par M. de Grimarest. On demandait un air,  
 le clavecin obéissait, parce qu'il y avait un enfant caché dedans.

Combien d'autres merveilles de la même espèce, qui sup-  
 posent un *principe vital*, un *moule vivant*, etc., à ce qui n'eût  
 jamais rien que de purement *brut* (1). Le père de L. examine

(1) Tous les monstres de l'Opéra, toutes les marionnettes, le Flateur  
 automate du célèbre Vaucanson. L'homme agissant, riant, souffrant, gai,  
 fâché, tranquille, agité, du P. Sébastien (Truchet), carme de la place  
 Maubert ; *Landroïde* d'Albert le grand, évêque de Ratisbonne qui abusa  
 sans doute de la simplicité de son siècle ; *la tête parlante* de Robert Grosse-  
 Tête, évêque de Lincoln, ou, selon d'autres, de Lancaster ; *le pigeon*  
 d'Architas, *la mouche de fer* présentée à l'empereur Charles V par Jean de  
 Montroyal, laquelle dit du Bartas :

*Prit sans aide d'autrui sa gaillarde volée,  
 Fit une entière ronde, et puis d'un cerceau las,  
 Comme ayant jugement se percha sur son bras.*

*La tête artificielle* de Henri de Villenes, que Henri II, roi de Castille, qui

dans le reste de sa lettre les autres expériences de M. Needham, et partout où l'observateur trouve une *force productrice des molécules vivans*, une *vertu végétative existante dans chaque point microscopique de la matière*, le critique n'y voit que des *animalcules* séparés ou agroupés, attirés par la liqueur, et adhérens à la matière. L'air les lui fournit dans toutes les configurations imaginables, et les *filamens animés et végétans* ne sont pour lui que des fourreaux qui contiennent ces petits

y soupçonna de la magie, fit briser devant lui. Une autre qu'on attribue au philosophe Roger Bacon, *le Bœuf, le serpent, la Grue*, et les autres machines de Boëcc, *les Teraphim des Hébreux*, dont parlent Selden de *Diis Syris* et le prophète Zacharie. Nos montres, dont le modèle qui était de bois, dit Rablais, fut condamné au feu avec son auteur. *La statue de fer* qu'un prisonnier trouva le moyen de faire aller par plusieurs détours au palais du roi de Maroc, pour lui présenter à genoux une requête pour la liberté du prisonnier, après quoi elle revint à la prison par le même chemin (*Journal des savans*, 22 novembre 1683). *Le cheval d'airain* de Vigelius, professeur de mathématiques à Iene en Saxe, si artistement construit qu'il faisait huit lieues de France, ou quatre milles d'Allemagne dans un jour, pourvu que ce fut en rase campagne (*Journal des savans* du 15 janvier 1680). *L'Homme* d'Antoine Salomon Keyselius, médecin du duc de Wirtemberg, contenant toutes les parties intérieures et auquel l'auteur prétendait donner la voix et le mouvement naturel (*Journal des savans* du lundi 30 décembre 1677). *La tête* de M. Comiers, prévôt de l'église collégiale de Ternant, qui parlait toutes les langues et répondait à toutes les questions (*Idem*, 11 mai 1676). Il est parlé dans le même journal, d'un mathématicien condamné à être pendu et brûlé par le parlement d'Aix, pour avoir fait un automate si artistement construit, qu'en lui mettant la main sur une guitare, dans le milieu d'une chambre, la fenêtre et la porte ouverte et l'auteur de l'automate jouant à la fenêtre, la machine jouait le même air; *la statue de Memnon*, etc.

Voyez, outre les auteurs cités, un petit traité de Bacon : *De mirabili Potestate artis et naturæ*, joint au traité de *Mirabilibus mundi*, fol. 42, ro et vo apud Simonem Colineum, 1542. Que les Américains dont parle le P. de L. voient ces productions de l'art, ils ne manqueront pas de les prendre ou pour des animaux dirigés par des mouvemens spontanés, ou pour des machines naturelles formées sur terre ou dans l'air, si on ne leur montre pas que ce sont des machines dirigées, ou par des hommes qui les font mouvoir et qui y sont renfermés, ou par les lois d'un mouvement imprimé sur la machine et qui n'est rien moins que spontané.



animaux. Il faut convenir que le système des animalcules vaut bien celui de M. Needham, et qu'il est moins embarrassant, quand on a une fois admis la préexistence des germes.

Douzième lettre : *Idée de la métaphysique que M. Needham prétend tirer de ses expériences.* D'après le P. de L., M. Needham a pris pour fondement de sa philosophie deux axiomes des anciens presque bannis de l'école même : le premier, que rien n'est dans l'entendement que ce qui vient des sens, *nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu* ; le second, que la corruption d'une chose est la génération d'une autre : *corruptio unius generatio alterius*. Conformément au premier principe, M. N. avance que l'âme même ne s'aperçoit de son existence que par comparaison ; mais, dit fort bien le P. de Lignac, n'est-elle pas elle-même à elle-même un terme, un but de comparaison ? Or, pour que cela soit, il faut un sentiment d'existence, d'individualité antérieure à tout. Il s'étend dans la suite, et prouve ces propositions ; il prouve même que le philosophe moderne se contredit en disant, comme il fait, que la faculté par laquelle l'âme distingue ses propres opérations et sa liberté, est une faculté innée, indépendante de tout agent extérieur. Cela ne s'accorde point avec le premier axiome, *nihil est in intellectu, etc.* La définition singulière que M. Needham donne de la matière a fort exercé la sagacité du critique ; ce sont de ces choses qu'il faut lire dans l'auteur même, ainsi que ce qu'il dit de la figure, de l'étendue et de la pénétrabilité de la matière, de la divisibilité à l'infini, du mouvement, etc., que M. Needham appelle à l'égard de l'âme des *modes d'activité en eux-mêmes, et de purs rapports à notre égard, des façons dont l'âme voit la matière ou des modes de perception*. Quoique le P. D. L. ait pour objet de critiquer l'ouvrage de M. Needham, on peut regarder cette douzième lettre comme une espèce de commentaire de ses ouvrages. Il faut convenir que très peu de lecteurs sont assez éclairés pour marcher sans guide sur les pas de M. Needham. Son système détruit presque toutes les idées auxquelles la philosophie de Descartes, de Mallebranche et de leurs élèves nous

avait accoutumés. Le critique, en nous le faisant reconnaître, et en opposant des principes plus connus à ceux de M. Needham, y porte la lumière, et nous en fait sentir le mérite ou les défauts.

La méthode du critique est exacte; on ne saurait s'exprimer plus nettement qu'il le fait, et comme il conçoit les choses avec précision, il les explique avec justesse: son style est pur, agréable, varié. On y trouve, dans les matières les plus sèches, un vernis gracieux, des agréments dans le fond des choses et dans la manière de les rendre; ami de la vérité, il paraît supérieur au préjugé; et l'estime infinie qu'il témoigne pour ses maîtres, pour Descartes, pour Mallebranche, n'est point aveugle. En regardant ce dernier comme notre Platon, on peut dire avec justice de l'attachement du P. D. L. pour sa doctrine, *Amicus Plato, magis amica veritas*.

En 1748, M. Lieutaud de Troisvilles (1), gentilhomme de Nantes, ami commun de M. de Réaumur et du père de Lignac, fit imprimer un ouvrage de ce dernier, intitulé: *Mémoire pour servir à commencer l'histoire des araignées aquatiques*, à Paris, chez Pissot, quai des Augustins, à la Sagesse, 1748, in-12, pp. 75, non compris l'extrait d'une lettre écrite par M. de Réaumur à l'éditeur, M. Lieutaud de Troisvilles, sur l'accouplement des araignées.

L'auteur du mémoire dit qu'étant aux Bordeaux, à quatre lieues du Mans, sur la fin de juillet, il prit le bain dans un petit ruisseau où il fut surpris de se voir environné de bulles d'air, éclatantes comme l'argent le plus poli, qui semblaient nager et le chercher. Il fut encore plus étonné quand il vit que c'était de grosses araignées dont le corps était enveloppé d'air. Deux ans après, M. de Troisvilles lui ayant envoyé deux de ces grosses araignées, il les examina. Il fait, à la page 3, la description de l'*araignée aquatique* qu'il dit être entièrement

(1) Par la lecture du mémoire on voit que M. de Troisvilles est lui-même un subtil observateur et un grand naturaliste, ses liaisons avec M. de Réaumur l'annoncent.

conforme aux *araignées terrestres* « à l'exception du corps, fait « à peu près comme la partie du fuseau sur laquelle on « arrange le fil ; elles ont, ajoute-t-il, des mamelons disposés « comme en paquet, qui leur sortent du derrière, où elles les « font entrer quelquefois entièrement et de telle sorte qu'on « les croirait terminées à leur extrémité postérieure par les « bords d'un grand trou à peu près rond , et garnis de poils « un peu raides. » Elles sont grises à la sortie de l'eau , et cette couleur est celle des poils dont tout leur corps est couvert. Ces animaux sont amphibies ; dans l'eau, ils paraissent en trois différens états, ou enveloppés d'une bulle d'air transparente au point qu'on voit leur corps à travers, ou couverts d'une espèce de vernis assez semblable, pour la couleur , au vif argent dont on garnit le revers des glaces de nos miroirs , ou sans vernis et sans bulle. Le second état est un état d'indisposition. Leur grandeur est différente, la plus grosse de ces araignées n'égale point la plus grosse araignée terrestre. On peut consulter le mémoire du P. de L. pour les suivre dans leurs opérations , dans leur conduite avec les autres *animalcules* de leur espèce , dans leurs travaux industriels , dans la manière dont elles s'enveloppent d'air, se munissent de vernis et se forgent une espèce de cloche pour en faire leur retraite. Le lecteur ne lira pas avec moins de satisfaction , pour peu qu'il ait de goût pour les ouvrages tout admirables de la nature, les dissensions de ce peuple aquatique , leurs combats, leurs amours, la manière dont se provigne leur espèce, leurs jalousies, leurs haines, dont la destruction du plus faible par le plus fort est la suite.

L'ouvrage finit par un examen critique sur ce qu'ont dit sur l'accouplement des araignées, Aristote, Aldrouande, Jonston, Bartholio , Plîne et le P. Kircher , et par quelques observations sur les parties *caractéristiques* des araignées terrestres et aquatiques , et la bourse où elles déposent leurs œufs.

Rien de plus exact , rien de mieux écrit que ce mémoire : il pourrait servir de modèle dans ce genre, si l'on n'avait pas les écrits de l'illustre historien de la nature, de M. de Réaumur.

Les agrémens de l'imagination joints à la vérité des images , jettent dans le mémoire du P. D. L. , ce degré d'intérêt qu'un esprit , maître de son sujet , fait donner à ce qu'il produit. Sans le secours de la fiction qui dépare tout ouvrage de la nature de celui-ci , dont la vérité fait le plus bel ornement , l'auteur a su trouver dans son style et dans ses expressions , tout le vif , tout le gracieux de Pline et de Virgile même.

M. de Réaumur qui parle avec estime du P. D. L. dans son Histoire des insectes , n'a pas cru indigne de la réputation de ses ouvrages d'y insérer ceux de son ami.

J'apprends que le P. D. L. fait actuellement imprimer un ouvrage sous le titre de *Métaphysique expérimentale*. Ce titre , qui ne doit paraître singulier qu'à ceux qui ignorent l'union nécessaire de la métaphysique avec la physique , sera sans doute rempli d'une manière satisfaisante pour ceux qui préfèrent la vérité et l'exactitude à toutes les richesses de l'imagination la plus féconde ; la vérité aux systèmes, et la *Méthode* de Descartes à ses tourbillons.

(Voyez les ouvrages du P. DE LIGNAC , l'Historique de cet article tiré d'une lettre qui m'a été écrite de Poitiers le 5 septembre 1753, par M. L. P. C. D. S. P. L. P.)

LUSSAUD (1), (N.), (1664), médecin de Niort où il fleurissait en 1663, a composé un livre en faveur de sa profession , intitulé : *Apologie pour les médecins contre ceux qui les accusent de trop déférer à la nature*. Patin , qui parle de l'auteur et de l'ouvrage dans la lettre 113 de la première édition de ses Lettres , dit que Lussaud avait prétendu réfuter le célèbre Moïse Amirault , ministre de Saumur , qui accusait les médecins du défaut en question , dans le dernier tome de sa Morale chrétienne : il ajoute , dans la même lettre , que notre médecin ne pouvait trouver d'imprimeur qui en voulut faire les frais , et qu'il ne savait pas si l'apologie verrait le

(1) Il est certain que son nom est *Lussaud*, et non *Lussand*, comme l'appelle Guy Patin , et Bayle après lui. Voyez les lett. de G. Patin de l'édition de 1723 , t. II , lett. 295 et 298.

jour, tant les libraires de Paris *étaient froids et peu entrepreneurs*. Cependant on voit dans la lettre 114 que Lussaud faisait imprimer son livre ; il marque fort peu d'estime pour ce livre et pour l'auteur qui avait refusé de déférer à ses sentimens, et de faire usage des matériaux qu'il lui avait donnés. Le ministre David Ancillon s'est mépris en faisant tomber sur Amirault ce que Patin dit de Lussaud. Il est vrai que la manière dont s'exprime Patin est obscure et amphybologique ; mais, avec un peu d'attention, on s'aperçoit aisément que la critique ne regarde point du tout Amirault, et qu'elle n'a que le pauvre Lussaud pour but. C'est ainsi que s'exprime le médecin de Paris : « Si M. Amirault daigne se donner la peine de répondre à ce livre (à l'apologie de Lussaud), il est homme à dire là-dessus de belles choses que Lussaud ne sait point, et qui ne sont point dans son livre. » Voilà certainement un éloge bien précis du ministre Amirault, que Patin estimait, comme cela paraît dans quelques autres endroits de ses lettres. Il ajoute de suite : *Je lui en ai suggéré quelques-unes, et entre autres de beaux passages et de bonnes autorités, mais il n'en a pas fait cas.* Il ne s'agit plus ici d'Amirault, à qui Patin n'aurait pas fourni des passages et de bonnes autorités contre l'honneur de sa profession, et pour un livre qu'il était très douteux que ce ministre voulut se donner la peine d'entreprendre, passages et autorités dont il ne pouvait, par conséquent, n'avoir pas fait cas. Ce qui suit ôte tout équivoque : Aussi, ajoute Patin, *est-il d'une province qui n'est pas loin du pays d'Adieusias, où on est ordinairement plus glorieux que savant, et où on ne manque pas de vanité ; aussi serait-ce contre la raison et contre le droit des gens qu'un Poitevin presque Gascon voulut apprendre quelque chose d'un Picard qui est sorti de la garenne des sots. Vervecum in patria, crassoque sub aere nati*, dit-il, en badinant sur le génie picard. D'ailleurs, Ancillon ne devait pas ignorer que Moïse Amirault était Angevin et non pas Poitevin.

On ne saurait méconnaître que la réflexion critique de Gui Patin ne tombe sur la patrie de Lussaud, Niort en Bas-Poitou, voisine du Bourdelais qu'il appelle pays d'Adieusias.

(Voyez le *Mélange critique* d'ANCILLON, tome I, pages 133 et suivantes, édition de Bâle 1698 ; — *Lettres* de PATIN, première édition, lettres 113 et 114 ; — BAYLE, *Dictionnaire historique et critique*, a relevé l'erreur d'Ancillon.)

## M

**MACAULT (ANTOINE)**, (1540), de Niort en Poitou, notaire, secrétaire et valet de chambre de François I<sup>er</sup>, a été l'un de ceux qui s'appliquèrent à faire connaître les anciens, et à leur faire parler notre langue. Il est auteur de plusieurs traductions. J'ai entre les mains sa version des *Apophtegmes*, c'est-à-dire, prompts, subtils, et sententieux dits de plusieurs rois, chefs d'armées, philosophes et autres grands personnages tant grecs que latins. Translatés de latin en français par l'élue Macault, notaire, etc., à Paris, par Jeanne de Marnef, veuve de Denis Janot, 1545, in-16, pag. 710. Cet ouvrage est orné d'un dixain de Clément Marot, ami de l'auteur, et qui avait auprès du roi le même emploi que lui. C'est ainsi que Marot parle de la traduction des *Apophtegmes* dans ce dixain adressé au lecteur.

Si savoir veulx les rencontres plaisantes  
Des saiges vieux faites en devisant,  
Où, qui n'as lettres à ce puisantes,  
Graces ne peux rendre assez suffisantes  
Au tien Macault ce gentil traduisant  
Car en ta langue orras ici lisant,  
Mille bons mots propres à oindre et poindre,  
Ditz par les grecs et latins : t'avisant  
Si bonne grâce eurent en bien disant,  
Qu'en escrivant, Macault ne l'a pas moindre.

Ces vers sont suivis d'une épître dédicatoire au roi François I<sup>er</sup>, datée à Paris du mois de juillet 1537. La traduction est sur le latin d'Erasmus. L'auteur promet la suite dans son épître

tre au roi. Le style de Macault est assez net pour le temps, et plus poli que celui de ses contemporains ; on y reconnaît déjà quelques étincelles du génie de notre langue. L'auteur joint ordinairement quelques réflexions politiques ou morales à la traduction du texte. Elles sont courtes et remplies de bon sens ; elles servent aussi à développer l'esprit des bons mots et des traits particuliers qu'il traduit. La Croix du Maine ajoute que Macault est encore l'auteur de plusieurs autres traductions, des trois premiers livres de Diodore de Sicile, imprimés à Paris, de l'oraison d'Isocrates à Nicoclès, imprimée chez Wekel en 1544, de celle de Cicéron pour le rappel de Marcellus, imprimée à Paris chez Antoine Augéreau en 1534.

(Voyez LA CROIX DU MAINE.)

MAINARDIÈRE (HIPPOLYTE-JULES PILET DE LA), (1663), d'abord médecin, et ensuite maître d'hôtel et lecteur ordinaire de la chambre du roi, reçu à l'académie française en 1665, était natif de Loudun (1). Il ne faisait que de sortir des écoles de Nantes, où il s'était fait recevoir docteur en médecine, lorsqu'il chercha à se faire connaître en attaquant un homme bien plus savant que lui ; c'était Marc Duncan, écossais, médecin de Saumur. Ce docteur avait prétendu que

(1) Il avait une maison à Besse sur l'Envgne, ruisseau qui tombe dans la Vienne, au-dessus du pont de Châtellerault, et près du lieu de la forêt où François 1<sup>er</sup> reçut Charles V ; c'est ainsi qu'il parle de cette maison dans son hymne *des belles connoissances de la nature*, adressée à madame la marquise de Rambouillet (Catherine de Vivonne, mère de l'illustre Julie d'Angennes, duchesse de Montausier) :

*Besse, le doux hameau de vous deux fréquenté,  
Et par votre séjour jusqu'aux astres monté,  
Pour son maître nouveau qui vos vertus adore,  
Invite leurs rayons à l'éclairer encore.*

C'est une apostrophe à Jules et Joseph Scaliger qui avaient passé quelque temps dans cette maison, lorsqu'ils étaient attachés à MM. de la Roche-posay.

la possession des religieuses de Loudun , qui faisait alors tant de bruit , n'était et ne pouvait être que l'effet d'une imagination dérangée par une noire mélancolie. La Mainardièrè attaqua l'ouvrage de Duncan , et soutint que la mélancolie , de quelque degré qu'elle fut , ne pouvait rien occasionner de pareil à ce qui se voyait dans la possession des religieuses. La réfutation plut au cardinal de Richelieu qui aurait pu raisonner mieux que personne sur les causes de ce qui se passait. Une approbation si flatteuse attira la Mainardièrè à Paris , et son ouvrage , que je ne crois pas fort excellent , lui traça un chemin vers la fortune. Il obtint la qualité de médecin ordinaire de M. , frère du roi Louis XIII. La médecine lui avait été assez favorable pour mériter un goût plus vif et plus constant que celui qu'il a marqué. L'attrait des belles-lettres l'emporta sur l'étude sérieuse de la nature et des autres parties de la médecine ; il paraît même qu'il l'abandonna entièrement. A l'exception d'un livre intitulé : *Raisonnement sur la nature des esprits qui servent au sentiment* , qu'il publia en 1638 avec la qualité de médecin de S. A. R. , il n'a rien fait imprimer qui ait le rapport le plus éloigné à la médecine. Sorbière , qui parle de cet ouvrage , ne marque pas en faire beaucoup d'estime. « Jusqu'à ce que je les aie mieux compris (1) que je n'ai fait , dit-il , je ne dois pas les préférer à ceux d'un *Masius* , d'un *Tolet* , d'un *Raconis* , ou de qui que ce soit du vulgaire des philosophes ; et cependant , chose étrange , ce personnage méprise les sentiments de l'école et fait profession de netteté , de politesse et de bon sens. »

La même année 1638 , littérateur décidé , il donna une prétendue traduction du panégyrique de Trajan par Pline. Je dis une prétendue traduction , parce qu'en effet ce n'est qu'un paraphrase de cet ouvrage , où la pensée de Pline noyée dans un déluge de paroles disparaît , et n'est jamais rendue ni avec la précision ni avec les grâces de l'original. Le public ne

(1) Ses raisonnemens.



lui pardonna point ce goût de liberté qui dérobe l'original au lecteur, sans que l'auteur ose prendre d'autre qualité que celle de traducteur.

L'honneur qu'il avait d'approcher le cardinal de Richelieu qui aimait la poésie, et surtout la dramatique, lui fit naître l'idée de travailler à une poétique en français. S'il faut l'en croire, il reçut même du cardinal l'ordre d'y travailler; il y mit tous ses soins, et en donna un très gros volume in-4°, en 1640, qui fut suivi d'un autre sur le caractère élégiaque qui parut la même année.

Cet ouvrage, tout épais qu'il soit, n'était qu'un essai, que l'ébauche d'un projet plus vaste, puisqu'il n'y parle que de la tragédie et de l'élégie; en continuant sur le même pied, il y avait matière à plus d'un in-folio. La mort de son Mécène fit perdre au public la suite de ce grand dessein.

Les uns ont prétendu qu'on ne devait point regretter cette perte, et c'est un sentiment si général aujourd'hui qu'on risquerait de déplaire, si l'on osait soutenir le contraire. Cependant l'abbé d'Aubignac, connaisseur et expert en cette matière, a pensé plus favorablement, et prétend qu'il y a de justes réflexions, de très bonnes remarques dans la poétique de la Mainardière, qu'on ne perd pas son temps à le lire. Quel que soit le sentiment de l'abbé d'Aubignac, personne ne lit cet ouvrage, quoique le goût du théâtre soit aussi vif que jamais.

Pour donner des preuves de la bonté de ses préceptes, la Mainardière fit une tragédie intitulée *Alinde*, où il observa toutes les règles du dramatique. La pièce n'en eut pas un sort plus heureux; le public, qui ne juge que d'après le sentiment, la réprouva par la grande et juste raison que cette tragédie l'ennuyait. Les connaisseurs, en convenant que l'auteur avait observé les règles des trois (1) unités, et toutes les autres qu'on doit suivre, décidèrent que c'était une pièce ennuyeuse dans toutes les règles; elle fut imprimée en 1643, in-4°.

(1) De temps, de lieu et d'action.

Nous avons dit que la paraphrase du panégyrique de Trajan avait déplu; l'auteur voulut essayer si une traduction littérale aurait un sort plus heureux. Il traduisit les trois premiers livres des lettres de Pline qu'il fit imprimer en 1643; mais il se trouva précisément dans le cas de la maxime : *En fuyant un défaut, on tombe dans un autre*. On ne retrouva plus les grâces du style épistolaire qui rendent Pline si estimable; cette netteté, cette naïveté, ces traits délicats et polis dont un grand nombre consistent autant dans l'expression que dans les pensées (1). Nous parlerons du recueil de ses poésies; achevons le détail de ses autres ouvrages: il était fécond.

En 1656, il publia, sous le nom du sieur du Rivage, quelques observations sur le poème Epique et sur le poème de la Pucelle, in-4°.

En 1660, un poème intitulé : *Chant nuptial sur le mariage du roi Louis XIV avec Thérèse d'Autriche*. Il contient sept cents vers, et n'a point assez de beauté pour se faire lire, quelque important qu'en soit le sujet.

Ce qu'on a le plus estimé de tout ce qui est sorti de sa plume sont ses relations historiques sur le secours d'Arras en 1655, sur le siège de Valenciennes en 1656, et sur le siège de Dunkerque en 1658, imprimées à Paris, in-8°, en 1662, et depuis chez Clousier en 1672. Je dis que ces pièces ont été les plus estimées, peut-être l'auteur n'a-t-il dû cette estime qu'à ses sujets qui sont intéressans, parce qu'ils font partie du corps de notre histoire.

Chapelain, qui jugeait bien mieux qu'il ne produisait, a dit que la Mainardière avait un style lâche, obscur quand il veut s'élever, plus riche en mots qu'en pensées. Il ne plaît presque jamais, et rebute presque toujours. Suivant le même Chapelain, on doit quelque estime à sa paraphrase des épigrammes choisies de l'antologie. J'ai lu cette partie de ses

(1) C'est ce que Montaigne appelle la *piperie du langage*, partie qui rend les lettres de madame de Sévigné si précieuses au public.

poésies , et je trouve qu'à l'exception de l'air érudit d'un auteur qui s'annonce comme *sachant du grec autant qu'homme de France* , il n'y a rien qui puisse faire pencher la balance pour ces imitations du grec. Qui sait si Chapelain , qui était bien aise qu'on le crut lui-même familier avec la Grèce , n'a pas un peu sacrifié à son faible en vantant cette partie des ouvrages de la Mainardière. Ceux qui connaissent ces épigrammes savent qu'il faut une grande délicatesse d'expression pour les faire passer dans notre langue. Il n'y a ni pointes (1) ni saillies. Tout le mérite ne consiste que dans la naïveté des images , ou dans un arrangement heureux des termes , qui ne se retrouve plus dans une autre langue. Dès qu'on transplante ces fleurs , elles perdent leur éclat , elles se fanent ; à peine cinquante madrigaux , je dis les plus estimés des connaisseurs , pourront-ils fournir une traduction assez heureuse pour conserver les grâces de l'original. Dans ces occasions même je ne vois pas que la Mainardière ait réussi. Donnons-en un exemple. L'épigramme qui suit prêtait une idée délicate , qu'on juge si le poète en a bien profité :

Ah ! qu'elle enchante doucement ,  
 Et qu'elle attache puissamment ,  
 Cette agréable voix qui , d'un bouton de rose  
*Semble à tous momens être éclosé !*  
 Quand tu chantes si proprement  
 Les vers que ta muse compose ,  
 Et que ton luth récite avec tant d'agrément ,  
 Que le cœur tout rempli d'une si belle chose  
 N'en respire pas librement ;  
 Dieux ! Quel nombre d'attraits et quel amas de charmes !  
 Comment ne pas rendre les armes ,  
 Lorsqu'on est pris de toutes parts ?  
 Qui pourrait soutenir le feu de ces regards ?

(1) Tout le monde sait le bon mot de Racan : Malherbe lui avait fait voir quelques pièces de ce genre ; il les trouva sans sel , mais ne voulut pas dire ce qu'il en pensait. Etant à table , Malherbe lui demanda ce qu'il disait de sa soupe ? Elle était fade. C'est , dit Racan , *une soupe à la grecque*.

La blancheur de ce teint *plus uni que la cire*.  
 Cet air galant et doux , cette aimable fierté !  
 Mais hélas ! que peut-on décrire ,  
 Quand l'esprit et le cœur n'ont plus de liberté ?  
 J'aime (1) ! Je brûle !... c'est tout dire.

Qu'on accompagne la pensée tendre et délicate des derniers vers d'une douzaine d'autres dont l'expression y réponde , on fera quelque chose qui approchera de l'original : mais de faire éclore la voix d'une belle *d'un bouton de rose* , et jeter dans ses vers la langueur plus que prosaïque et les *grécismes* qu'on trouve dans la Mainardièrè , on fera comme lui une mauvaise copie d'un excellent original. On a fait beaucoup de cas de celle qui suit :

Je vins nud sur la terre , et durant mon séjour ,  
 Je n'ai d'aucuns biens eu l'usage.  
 Pourquoi me tourmenter sur la fin du voyage ?  
 Je suis venu sans équipage ,  
 Il n'en faut point pour mon retour.

On peut encore mettre au nombre des pièces heureusement imitées cette épigramme sur un avare :

Avec un chagrin furieux  
 Phidon va perdre la lumière ,  
 A cause de l'argent qu'il faudra pour sa bière ,  
 Après que le trépas aura fermé ses yeux.  
 S'il se trouvait un galant homme  
 Qui voulut payer cette somme ,  
 Il serait content de mourir ;  
 Aussi bien voit-il sur son livre ,

(1) Si l'auteur des vers qui suivent a eu ceux-ci en vue , l'imitation est heureuse :

Dans les tendres sentimens  
 Qu'un sincère amour inspire ,  
 Si l'on a de vrais tourmens ,  
 On se tait , et l'on soupire.

Qu'il coûte tellement pour vivre ,  
Qu'il aime autant ne point guérir.

Celle de toutes les pièces de vers du volume in-folio de la Mainardière qui m'a paru la meilleure, est une lettre qu'il intitule *Galanterie*, à la célèbre Ninon l'Enclos. Elle est dans le style familier. Les idées en sont riantes, le style simple en est clair, et, en changeant quelques expressions, on en ferait une très jolie pièce et digne de nos meilleurs poètes; on aurait même pu l'enchâsser avec succès dans la vie de mademoiselle de l'Enclos qu'on a publiée depuis quelques temps. On en verra peut-être quelques vers avec plaisir :

Prenez le soin de corriger  
L'amour, votre fils, qui m'outrage.  
Depuis notre dernier voyage,  
Il m'a presque fait enrager.  
Pardonnez-moi si je le chasse,  
Car que voulez-vous que j'en fasse,  
Incommode et fier comme il est,  
Et faisant tout ce qui lui plaît?....

On dirait, à voir comme il grogne,  
Qu'il est maître de tout le monde,  
Qu'il faut ne penser rien qu'à lui,  
N'agir pour soi, ni pour autrui....  
On ne sait quasi que lui dire :  
Quand on le flatte, il en est pire.

Le gourmander, on ne le peut :  
Car il charme tout quand il veut.  
Etant, même en faisant la guerre,  
Le plus bel enfant de la terre,  
Et votre vrai fils en ce point,  
Que son pareil ne se voit point....

Surtout, de peur qu'il ne revienne,  
Ayez bien soin qu'on le retienne;  
Mais ce point n'est pas trop aisé,  
Car le marmot est fort rusé....

Pour prévenir ce mal extrême,  
 Il faut un remède de même (1).  
 Je crains qu'il soit un peu fâcheux,  
 Car il vous regarde tous deux,  
 Et me fait peine quand j'y pense :  
 Mais pour dormir en patience,  
 Et conserver son emboupoint,  
 Ninn, que ne ferait-on point ?

Donc, pour le tenir en servage,  
 Il vous fait à chacun sa cage.  
 J'entends vous enfermer tous deux,  
 C'est le moyen le moins douteux....

Savez-vous bien qu'en votre absence,  
 A toute heure, il prend la licence  
 Qu'on le veuille, ou ne veuille pas  
 De contrefaire vos appas ;  
 Imitant vos beautés divines,  
 Jusqu'aux moindres petites mines,  
 Cent traits gracieux et charmans,  
 Mille attraits et mille agrémens....

C'est bien pis en votre présence ;  
 Car, avec lui d'intelligence,  
 Vous le faites trouver plaisant,  
 Lorsqu'il est le plus malfaisant.

Mais, qu'il plaise ou qu'il incommode,  
 Belle, il le fait à votre mode,  
 Et toujours d'un air si joli,  
 Et tellement galant et poli,  
 Que les autres amours, ses frères,  
 Enfants grossiers de sottes mères,  
 Semblent même indignes du nom  
 Des frères du petit Ninn.

Je remarque en ses divins goûts  
 Qu'il m'aime fort auprès de vous,

(1) C'est une locution poitevine échappée à l'auteur. On dit, à Poitiers, un homme *de même*, au lieu d'un tel homme. Je n'aime pas du vin *de même*, pour du vin aussi mauvais, etc.

Qu'il coûte tellement pour vivre ,  
Qu'il aime autant ne point guérir.

Celle de toutes les pièces de vers du volume in-folio de la Mainardière qui m'a paru la meilleure, est une lettre qu'il intitule *Galanterie*, à la célèbre Ninon l'Enclos. Elle est dans le style familier. Les idées en sont riantes, le style simple en est clair, et, en changeant quelques expressions, on en ferait une très jolie pièce et digne de nos meilleurs poètes; on aurait même pu l'enchâsser avec succès dans la vie de mademoiselle de l'Enclos qu'on a publiée depuis quelque temps. On en verra peut-être quelques vers avec plaisir :

Prenez le soin de corriger  
L'amour, votre fils, qui m'outrage.  
Depuis notre dernier voyage,  
Il m'a presque fait enrager.  
Pardonnez-moi si je le chasse,  
Car que voulez-vous que j'en fasse,  
Incommode et fier comme il est,  
Et faisant tout ce qui lui plait ?....

On dirait, à voir comme il grogne,  
Qu'il est maître de tout le monde,  
Qu'il faut ne penser rien qu'à lui,  
N'agir pour soi, ni pour autrui....  
On ne sait quasi que lui dire :  
Quand on le flatte, il en est pire.

Le gourmander, on ne le peut :  
Car il charme tout quand il veut.  
Etant, même en faisant la guerre,  
Le plus bel enfant de la terre,  
Et votre vrai fils en ce point,  
Que son pareil ne se voit point....

Surtout, de peur qu'il ne revienne,  
Ayez bien soin qu'on le retienne ;  
Mais ce point n'est pas trop aisé,  
Car le marmot est fort rusé....

Pour prévenir ce mal extrême,  
 Il faut un remède *de même* (1).  
 Je crains qu'il soit un peu fâcheux,  
 Car il vous regarde tous deux,  
 Et me fait peine quand j'y pense :  
 Mais pour dormir en patience,  
 Et conserver son emboupoint,  
*Ninon*, que ne ferait-on point ?

Donc, pour le tenir en *servage* ;  
 Il vous faut à chacun sa cage.  
 J'entends vous enfermer tous deux,  
 C'est le moyen le moins douteux ....

Savez-vous bien qu'en votre absence,  
 A toute heure, il prend la licence  
 (Qu'on le veuille, ou ne veuille pas)  
 De contrefaire vos appas ;  
 Imitant vos beautés divines,  
 Jusqu'aux moindres petites mines,  
 Cent traits gracieux et charmaux,  
 Mille attraits et mille agréments....

C'est bien pis en votre présence ;  
 Car, avec lui d'intelligence,  
 Vous le faites trouver plaisant,  
 Lorsqu'il est le plus malfaisant.

Mais, qu'il plaise ou qu'il incommode,  
 Belle, il le fait à votre mode,  
 Et toujours d'un air si joli,  
 Et tellement galant et poli,  
 Que les autres amours, ses frères,  
 Enfants grossiers de sottes mères,  
 Semblent même indignes du nom  
 Des frères du petit *Ninon*.

Je remarque en ses divins goûts  
 Qu'il m'aime fort auprès de vous,

(1) C'est une locution poitevine échappée à l'auteur. On dit, à Poitiers, un homme *de même*, au lieu d'un tel homme. Je n'aime pas du vin *de même*, pour du vin aussi mauvais, etc.



Et pour moi j'y voudrais bien être ;  
 Mais aussi je voudrais connaître  
 Quo sa maman n'aimât que moi ;  
 Et je doute fort que le roi  
 Puisse avoir ce crédit en France.

Enfin, pour plus grande assurance ,  
 L'un et l'autre renfermez-vous ,  
 Et ne vous montrez plus à nous ,  
 Si vous voulez que je repose ,  
 Ou que je fasse quelque chose :  
 Car , je le jure sur ma foi ,  
 Votre fils trouble tout chez moi :  
 Et, s'il revient par quelque voie ,  
 Adieu, mon repos et ma joie.

LA MAINARDIÈRE, *Poésies*, p. 65.

Avant de finir j'observerai que , s'il en faut croire le magnifique exposé du privilège obtenu pour l'impression de ces poésies , la Mainardièrè a donné plusieurs ouvrages en latin. Ils me sont inconnus, et M. l'abbé d'Olivet, qui a apporté beaucoup d'exactitude dans le catalogue de ses ouvrages , n'en parle point. Mais revenons au privilège daté à Paris le 5 novembre 1655 : il est de la façon de l'obligeant M. Conrart, secrétaire du roi , ami de tous les beaux esprits ses contemporains , auteur et bel esprit lui-même. C'est ainsi que le roi parle dans les lettres du privilège ; *Notre ami et féal conseiller et maître d'hôtel ordinaire , Hyppolite Jules , etc. , nous a fait remontrer qu'il a ci-devant donné au public divers ouvrages de prose , concernant les sciences et l'éloquence , en latin et en français , tant de son invention que traduits , lesquels ont été reçus si favorablement , qu'il s'en est fait plusieurs éditions ; il est maintenant sollicité de mettre au jour , etc. A ces causes , désirant gratifier l'exposant , en considération de son savoir , de son mérite et de ses services ; sur les témoignages qui nous en ont été rendus par des personnes de rare vertu et de haute condition , nous lui avons permis , etc. ;* temps heureux , siècle d'or , où les auteurs trouvaient à la chancellerie des panégyristes , et peut-être

des privilèges aussi gratuits que les éloges. Il se trouve au-devant de l'ouvrage, où l'auteur n'a eu garde de le mettre par extrait. J'apprends par les mémoires d'histoire, de critique et de littérature de M. l'abbé d'Artigny, (tome VI, page 185), que la Mainardièrre mourut le 4 juin 1663.

(Voyez l'*Histoire de l'Académie française*, avec les additions de M. l'abbé d'OLIVET; — *Sorbieriana*, verbo la MAINARDIÈRE, p. 168, et les ouvrages de la MAINARDIÈRE.)

MAINE (GUILLAUME DU), dit MAYNUS), (1560), naquit à Loudun, vers le commencement du quinzième siècle. Il fut abbé de Beaulieu, lecteur de madame la duchesse de Berry, (Marguerite de Valois, sœur de François I<sup>er</sup>) et depuis, précepteur des Enfans de France. Son savoir dans les deux langues, dans la grecque et dans la latine, occasionna sa fortune. Le savant Budé l'ayant choisi pour précepteur de *Dreux Budé* son fils aîné et de ses autres enfans, lui fraya apparemment le chemin aux postes avantageux où il fut élevé. On sait que Budé était le protecteur déclaré des savans auprès du roi François I<sup>er</sup>, et ceux qui ont lu les lettres de ce grand homme ont pu y remarquer les éloges qu'il donne à Maynus. Dans une de ces lettres, page 58 du recueil de l'édition de Josse Badius, de 1522, il dit à son fils Dreux, qu'il sait par lui-même que Maynus était aussi savant qu'on pouvait l'être. *Quem ego noverim haud quaquam justè eruditione defectum.* Il dit dans une autre lettre à ce même fils (fol. 77, v<sup>o</sup>), qu'il le trouve bienheureux d'avoir un précepteur aussi instruit dans les deux langues que l'était Maynus, que c'était un bonheur qu'il n'avait pas eu dans ses études de trouver un aussi excellent guide. Non-seulement notre Maynus possédait le grec et le latin, il parlait aussi sa langue aussi bien qu'on pouvait la parler de son temps, et il composait aussi en français.

Ses ouvrages en cette dernière langue sont, suivant le catalogue qu'en donne La Croix du Maine :

*Plusieurs Epîtres* en vers français dont il y en a une sur la venue de M. le maréchal de Brissac.

*Le Laurier*, contenant la louange de l'étude et l'utilité qui en vient.

*L'heureux partage des excellens dons de la dresse Pallas résigné au roi Henri II.* Le tout imprimé à Paris, chez Michel Vascosan l'an 1555, temps auquel il *florissait*, dit la Croix du Maine. Suivant les lettres de Budé datées d'Ardre, du mois de mai 1520; puisque Maynus était déjà précepteur de ses enfans et possédait des connaissances si parfaites dans les langues savantes, il devait avoir au moins 30 ans, en sorte qu'en 1556, il pouvait avoir 65 ou 66 ans. J'ignore la date de sa mort, Salmon Macrin qui lui adresse un épigramme, page 55 du troisième livre de l'édition de Colines de 1539, donne lieu de penser qu'il avait été précepteur de quelque prélat. Il lui reproche que, jouissant d'un profond repos, il n'ait pas daigné lui écrire un billet. Parce que la tête de votre respectable élève est, dit-il, honorée d'une thiare, croyez-vous avoir droit de nous mépriser.

*An si discipuli tui vcrendum  
Sacratus decoret caput Thiaras (1),  
Circum tempora pendenti que vitæ,  
Pastorale pedum, manusque gestet,  
Contemnes ideo tumens amicum P*

Nicolas Bourbon en parle aussi comme d'un de ses plus illustres amis et lui donne la qualité de *grand homme, d'homme respectable* dans une lettre datée de Paris en 1533, qu'il adresse à *Lucius Stella* (Luc de l'Étoile) sur ses poésies intitulées *Nugæ*.  
(Voyez les auteurs cités.)

MAISONNIER (ROGIER), (1600), contemporain et ami de Scévole de Sainte-Marthe, de Jean de la Péruse et de Jean Boiceau, est au nombre de ceux que la Croix du Maine a employés comme auteurs dans sa Bibliothèque française : tout ce qu'il en dit, c'est que Maisonnier a composé plusieurs poésies françaises. Il était avocat à Poitiers. Les auteurs qui

(1) Je suis l'exemplaire, Thiaras est au nominatif.

ont travaillé sur la Coutume de cette province, rapportent quelques jugemens rendus sur ses plaidoyers, et le traitent d'avocat célèbre. Sainte-Marthe, dans sa jolie pièce sur la mort de Pierre Fauveau, poète et ami de Maisonnier, en parle aussi comme d'un ami de ce jeune poète. « Vous avez tout perdu, dit-il, en s'adressant à la maîtresse de Fauveau, par la mort d'un amant, dont les vers délicats faisaient tant d'honneur à vos charmes : mais, ajoute Scévole, voulez-vous m'en croire, caressez le jeune Maisonnier, caressez Metel (1); engagez-les à publier le Recueil des vers de votre amant, à rendre à la mémoire d'un défunt chéri les devoirs qu'ils voudraient qu'on rendît à leur mémoire. » Ces choses sont trop bien exprimées par Sainte-Marthe pour ne pas placer ici ses vers.

*At tu, si sapi, ô puella pulchra,  
Centum Basia nunc Mesoniero,  
Mille Basia nunc dabis Metello,  
Ut functi officio boni sodalis,  
Sparsa carmina colligant, et edant  
In lucem, faciantque jam sepulto  
Quod vellent fieri sibi sepultis. . .*

On peut voir la suite dans l'auteur, même épigr., liv. I, p. 271 de l'édition de 1606, in-12. Ces vers font connaître que ce n'est pas sans raison que la Croix du Maine a mis Maisonnier au nombre des auteurs français; ils furent faits en 1562. Un sonnet que le même Sainte-Marthe adresse à Maisonnier (dans la partie de ses poésies françaises qu'il intitule : Bocage de Sonnets mêlés, septième sonnet, feuillet 86 tourné), fait encore connaître plus particulièrement leurs liaisons et le mérite poétique de Maisonnier. C'est ainsi que s'exprime Sainte-Marthe :

*Je regrette ce temps plein d'honnêtes ébats,  
Quand, sur les bords du Clain, où tu as pris ton être,*

(1) *Metello*, Métel, ou plutôt *Memeteau*.

Nos muses, *Maisonnier*, qui commençaient à naître,  
 Nous retiraient déjà du populaire bas.  
 Nous chantions à l'envi. . . . .

MAIXENT (SAINT-), (515), abbé du monastère de ce lieu du Poitou, qui a retenu son nom, naquit à Agde, vers le milieu du cinquième siècle. Sa jeunesse fut formée par les soins de saint Sévère, abbé de la même ville d'Agde. Ses progrès dans les sciences et dans la vertu furent suivis de la jalousie. Ses ennemis le virent avec chagrin destiné à l'épiscopat par son mérite et la faveur qu'il lui attirait. Il céda à l'envie, et se retira dans le diocèse de Poitiers. Avant cette retraite, il portait le nom d'*Adjuteur*. Il le quitta pour celui de Maixent, et se mit sous la conduite de saint Agapite, prêtre et abbé du lieu; il fut son successeur. Le miracle (1) qu'il fit en présence de l'armée du grand Clovis aux bords de la Vienne, lui concilia la vénération et la protection de ce monarque. Il mourut le 6 juin de l'an 515. Il a écrit la vie de saint Vivence, prêtre en Poitou, sur les récits qu'on lui faisait de ses actions, et sur ce qu'il en avait vu lui-même. L'anonyme qui la cite dit qu'elle était *stylo corrente*, que dom Rivet explique par *style simple*. Je ne veux point entrer en lice avec ce savant bénédictin; mais peut-être ce style courant n'était-il que le langage du peuple, différent d'un langage plus pur, qui était celui des savans, et n'avait-il d'autre simplicité que sa grossièreté. Quoi qu'il en soit, dom Rivet pense que cette simplicité de style a pu occasionner la perte de cette vie. Il fallait, comme il a grande raison de l'observer, de l'extraordinaire, du merveilleux dans ces sortes d'ouvrages. Le vrai, dégagé des ornemens d'une imagination échauffée, ne flattait que peu, ou point du tout, le goût du siècle auquel il écrivait, et de ceux qui le suivirent. Mais si saint Maixent composait d'après les récits qu'on lui faisait, qui peut répondre de la simplicité de son ouvrage au sens qu'adopte dom Rivet?

(1) Voyez Grégoire de Tours, *Histoire de France*, liv. 2, vers la fin.

MALLET (1) (HUGUES) (1577), prêtre et curé de la paroisse de Saint-Cybard de Poitiers, où il est inhumé, a été l'un des plus savans adversaires des prétendus réformés : à une vie exemplaire et des mœurs très chrétiennes il joignit les talens d'un grand prédicateur, et ce qui est rare dans les personnes qui se livrent à l'éloquence de la chaire, une grande connaissance des langues grecque et hébraïque. La piété, la candeur, la charité étaient les armes qu'il opposait à l'entêtement des hérétiques. Je crois avoir vu dans la bibliothèque des Pères Augustins de Poitiers un livre de controverse de Hugues Mallet ; mais je ne puis l'assurer. Il mourut au mois de juin 1577, et fut inhumé dans l'église de Saint-Cybard, au pied du sanctuaire du maître-autel, avec cette épitaphe en vers latins gravés sur une pierre attachée au premier pilier, à gauche. On y trouve le fond de l'éloge que je viens d'en faire.

IN OBITUM DOMINI HUGONIS MALLET, PRESBYTERII.

*Qui jacet hic pastor, curavit pascere sacris*

*Quod sibi committi jussit ovile Deus.*

*Ut pius et doctus, sapiens, sincerus, apertus,*

*Congrua sic factis verba fuere suis.*

*Christaeque, miseri ejurato fœdere sæcli,*

*Exposuit populo dogmata sancta Dei.*

*Hæbræo, græco, ac latio sermone peritus,*

*Expulit à propriis finibus hæreticos.*

(2) *Hanc dum sacrilegus nimium sæviret in urbem,*

*Quid valeant, sancta protulit ille preces.*

*Quidquid habebat opes, sanctos convertit in usus ;*

*Post quorum custos pauperis arca fuit.*

*Hinc cessit fatis, clarum mansurus olympum,*

*Ut capiat meritis præmia digna suis.*

*Percipit interea felix victurus in ævum,*

*Ipsæ suo fundas nomine sæpè preces.*

Extrait de mon voyage manuscrit de Poitiers.

(1) Il y a à Poitiers deux personnes de ce nom, l'un conseiller au présidial, l'autre avocat. Je leur ai demandé sans succès quelques notions sur notre Hugues Mallet.

(2) En 1562, ou 1569.

MAQUIN (NICOLAS), (1652), avocat au parlement, et depuis sénéchal de Fontenay, contemporain et ami de Besly, a fait l'éloge de ce savant homme. Ce monument de leur amitié fait autant d'honneur à Maquin qu'à l'objet du panégyrique. L'auteur a pris pour modèle le style noble et pur des éloges de Scévole de Sainte-Marthe. Il l'a fort heureusement imité, et cet échantillon prouve que Maquin était fort capable de pareils ouvrages. Il serait à souhaiter que les savans de chaque province eussent des amis aussi zélés pour leur mémoire; au défaut des de Thou, des Fontenelle, et des de Boze, nous aurons recours à ces petits panégyriques. L'éloge de Besly est terminé par cette formule d'inscription : *Amicissimi, et doctissimi college manibus parentabat hoc elogio Nicolaus Maquinus fonteniacensis juridicus*. Il est imprimé à la tête de l'histoire des comtes du Poitou de Besly. Dans les pièces qui composent le recueil des éloges funèbres de Scévole de Sainte-Marthe, il s'en trouve aussi un en prose très digne de Sainte-Marthe, qui aurait eu de la peine à mieux réussir. Les connaisseurs les plus délicats s'y méprendraient; on a quelques autres éloges de Maquin, tous éloquens, d'une latinité pure, et d'un tour fort heureux, et entre autres celui de Julien Colardeau dont nous avons parlé, imprimé à la tête d'un ouvrage de Jurisprudence de ce dernier, publié par son fils, en 1652.

— Nous n'avions aucuns mémoires particuliers sur Nicolas Maquin, lieutenant-général de Fontenay, lorsque nous en avons parlé dans notre précédent article. Il paraît, par les titres de famille, dont M. Gusteau a eu la bonté de m'envoyer l'extrait, qu'il prenait la qualité de sieur de Ferbouillant et qu'il épousa demoiselle Catherine Diré, dont il a eu cinq enfans, deux garçons et trois filles; l'ainé, appelé Nicolas comme son père, seigneur de la Coussay, mourut sans postérité avec la qualité d'écuyer tranchant de la reine; le second, nommé René Maquin, sieur de Bourgneuf, capitaine au régiment de la Couronne, épousa Marie Angélique Diré, sa cousine germaine, dont il a eu troisenfans actuellement vivans,

Charles René Maquin, sieur de la Coussay, sans alliance ; Marie Jaquette Maquin, épouse de M. Gilbert Taraillé, conseiller au siège de Fontenay, et Marie, religieuse à Poitiers ; René Maquin, sieur de Bourgneuf, mourut à Poitiers en 1710, échevin et major de la place ; les trois filles de Nicolas Maquin et de Catherine Diré, ont été mariées, l'une avec un gentilhomme dont j'ignore le nom, la seconde, avec M. Goulard, seigneur de la Geffardière, et la troisième avec M. Charlet, duquel mariage est née demoiselle Marie Charlet, épouse de messire Jean Pierre . . . . sieur du Rivault, trésorier de France à Poitiers.

*Communiqué par la famille.*

MARCHEBRUSE (1350), suivant Gaufredy, ou MARCHEBRUSC, suivant Nostradamus, que le traducteur italien Gio Giudici a rendu par *Marco Brusco*, quitta le Poitou, sa patrie, avec sa mère de l'ancienne et illustre maison des Chabot, pour aller s'habituer en Provence. Quelque réputation qu'ait eu le fils dans la poésie provençale, celle de la mère alla encore plus loin. De la manière dont en parle Nostradamus, on peut la comparer à la fameuse Louise Labbe, ou à Leontium (1), du dernier siècle, ou plutôt ces dernières ont suivi ses traces sur le Parnasse et en amour. Elle était savante dans les belles-lettres ; elle composait en provençal avec tant de délicatesse et de génie, que ses ouvrages avaient presque toujours le prix ; elle ne parlait pas avec moins d'intelligence et de politesse les langues vulgaires, dit l'auteur des *Vies des poètes provençaux* ; il ajoute *qu'elle tenait cour d'amour ouverte en Avignon*.

Cette cour d'amour ne se bornait pas aux dissertations, à l'analyse des sentimens délicats, aux décisions des questions de constance ou d'infidélité ; notre spirituelle Poitevine n'imaginait pas toujours ; elle avait des amans, et sans se piquer d'une constance qu'apparemment elle traitait de ridicule, elle ne se faisait point une affaire de faire des heureux.

(1) Ninon de l'Enclos.



Sa conduite a donné lieu à quelques-uns de dire qu'elle était l'objet des sonnets satyriques de Pétrarque contre la ville de Rome à laquelle il donne des épithètes fort violentes. Sans doute, ils se sont trompés ; mais l'erreur en ce fait est toujours une preuve que la mère de Marchebruse n'était point femme à difficultés dans le commerce amoureux. Le moine de Montmajor la nomme, sans détour, la *Palharda d'Amor*. Cependant il fallait que les grâces de son esprit et la supériorité de ses talens effaçassent ses défauts, puisqu'à cette cour amoureuse se trouvaient non seulement les poètes du temps et les gens de qualité, mais même les dames qualifiées, ou, comme dit Nostradamus, les *gentilsfemmes du pays pour oïr les définitions des questions et tensons* (1) *d'Amours*, qui y étaient proposées et envoyées par les seigneurs et dames de toutes les *Marches et contrées de l'environ*. Ceux à qui elle voulait bien donner quelques-unes de ses pièces s'estimaient heureux. Ce qui me surprend même, c'est que Nostradamus dit cela des poètes contemporains de Marchebruse. Il fallait que la réputation de la dame auteur fut bien décidée pour inspirer de pareils sentimens à ses confrères en Apollon ; on sait que l'admiration des vers d'autrui n'est pas le défaut ordinaire des poètes, et qu'il faut un talent bien déclaré pour obtenir ce triomphe au Parnasse. Le moine des Iles d'Or (2) lui attribue un Traité de la *Natura d'Amor*, que d'autres donnent à son fils. On parle dans ce livre des fautes que l'amour fait faire, de l'abus qui s'y trouve, de son pouvoir, de ses changemens, de ses effets, de ses fausses espérances, de tous les biens, de tous les maux qu'il produit. On attribue au fils un autre livre intitulé : *Les Tables d'Amour*, les *Taulas d'Amor*.

(1) *Les Tensons*, dit Nostradamus, p. 15 de la préface des *Vies des Poètes provençaux*, étaient des disputes d'amour qui se faisaient entre les chevaliers, dames et poètes, entre-parlant ensemble de quelque belle et subtile question d'amour.

(2) Il descendait de l'ancienne maison de Cybo de Gênes, fut d'abord moine de Lérins et bibliothécaire aux Iles d'Yères. Voyez son article dans la *Vie des Poètes provençaux*, article 75, p. 248.

La mère et le fils vivaient à Avignon, sous le pontificat de Clément VI, vers l'an 1350. Tous ceux qui ont parlé des anciens poètes provençaux ont mis Marchebruse au nombre des plus célèbres. On trouve plusieurs pièces de ses poésies dans les Recueils manuscrits de M. de Sainte-Palaye. Comme il a bien voulu me les communiquer, je crois qu'on verra avec plaisir un échantillon de poésies de notre Marchebruse. L'auteur, dans une de ses pièces, dit qu'il trouva auprès d'une fontaine la fille du seigneur du château; elle était désolée et se plaignait du sort qui lui avait enlevé son amant qui était allé en Orient. Le poète la console, et lui dit qu'elle fait tort à ses charmes en se livrant à sa douleur; que celui qui fait fleurir les bocages, peut la consoler. Je veux bien le croire, répond la belle affligée; sans doute, Dieu qui me fait souffrir en ce monde aura pitié de moi dans l'autre; mais, quoiqu'il en soit, je suis séparée de mon amant.

Voici les premiers vers de cette pièce :

A la fontana del Vergier,  
 Ou lebera ver'z jost'al gravier,  
 A l'ombra d'un fust domesgier,  
 En aïziment de blancas flos,  
 E de novel chant costumier,  
 Trobey sola ses companhier,  
 Selha que non vol mon solatz (1).

L'amante exprime ainsi sa douleur :

Dels luelhs ploret josta la fon,  
 E del cor sospires pre on.  
 Jhesus, dis elha, reys del mond,  
 Per vos my creis ma gran dolors;  
 Quar vostra onta mi confon :

(1) Traduction littérale. A la fontaine du Verger, où l'herbe verdit auprès du gravier, à l'ombre d'un arbre domestique, auprès duquel naissent les fleurs, et où l'on chante ordinairement des vers nouveaux, je trouvai seule, et sans compagnie, une jeune personne qui refusa le plaisir (ou la consolation) que je voulais lui donner.

Quar li melhor de tot est mon  
Vos van servir : mas à vos platz (1).

Ab vos s'en vai lo mieus amlex ,  
Lo belhs , els gens esprosel riex.  
Sai m'en reman lo grans destríex ,  
Lo desiriers . soven els plors.  
Ay mala fos regs Lozotex ,  
Que fai los mans , e los presíex  
Per quel dols mes el cor intratz (2).

Voici les derniers vers :

Mas say mi tolh aquelha rey ,  
Dont joy mi crec , mas pauc mi tey ,  
Que trop s'es de mi alonhatz (3).

On trouve beaucoup d'autres pièces dans les recueils que j'ai indiqués. Il y en a où l'honnêteté n'est pas fort ménagée : d'autres presque inintelligibles. On n'en voit point de *Marca Brusca* , à moins qu'elles ne soient confondues avec celles du fils par la faute des copistes. Extrait des Mémoires de M. de Sainte-Palaye.

(Voyez les auteurs cités.)

MARTIN DE POITIERS, (1194), moine de Montiers-Neuf, a fait l'histoire de cette maison. Il n'en reste qu'un fragment imprimé au troisième volume du nouveau Recueil de pièces

(1) Traduction littérale. Elle pleurait (des yeux) auprès de la fontaine, et son cœur soupirait pour lui (son amant). Jésus, disait-elle, roi du monde, c'est pour vous que j'éprouve cette douleur ; car votre honte me confond : le plus brave de tous les hommes est mon amant, il va vous servir, vous l'ordonnez ainsi.

(2) Traduction littérale. C'est pour vous qu'est parti mon ami, le beau, l'aimable va s'exposer aux risques. C'est la cause de la tristesse où je suis, celle de mon chagrin, de mes pleurs. Mal soit au roi Louis, auteur de mes maux et des douleurs qui me serrent le cœur.

(3) Traduction littérale. Mais je sais qu'on m'ôte la chose (l'objet) qui faisait tout mon bonheur, et je ne saurais me taire en le voyant si éloigné de moi.

anecdotes de dom Martène, fol. 1210, sous ce titre : *Fragmentum Historiæ Monasterii novi pictaviensis, auctore Martino, monacho ejusdem loci*. Il le dédia à Robert, son abbé. Dans la liste des abbés de Montiers-Neuf, qu'on trouve dans le *Gallia christiana*, on ne voit point ce Robert. Ce qu'il dit de la mort de Guillaume VIII ferait croire qu'il vivait peu de temps après sa mort, puisqu'en parlant du tombeau qui lui fut élevé, il ajoute qu'il fut enrichi des inscriptions qu'il composa : *Et à meis litteris hoc titulo decoratum*, dit Martin. Les vers en sont léonins et obscurs. On trouve cette épitaphe dans le fragment inséré dans le Recueil de dom Martène : elle n'annonce qu'un assez mauvais rimailleur.

Le P. le Long parle de cet ouvrage, nomb. 5191 de sa Bibliothèque de l'Histoire de France, et les auteurs du *Gallia christiana* le citent dans l'article de Gui I<sup>er</sup>, abbé de Montiers-Neuf. Serait-ce ce même Martin que La Haye appelle *Féru* dans ses Mémoires, auteur d'une chronique de Montiers-Neuf, dont il a tiré, dit-il, tout ce qu'il a de plus rare dans ces mêmes Mémoires. Suivant ce qu'en dit La Haye, ce chroniqueur était au service de Constance, duchesse de Bretagne, morte en 1202. Ainsi il faudrait reculer sa mort jusqu'au commencement du treizième siècle, l'auteur de la chronique lui ayant survécu, et parlant même de Pierre Dreux, surnommé Mauclerc.

(Voyez les Mémoires de LA HAYE, p. 43, ch. XXXII, et les auteurs cités.)

MARTIN (ANDRÉ), (1695), prêtre de l'Oratoire, natif de Poitou, entra jeune dans l'oratoire. Il s'appliqua tout entier à l'étude de la théologie, et surtout à la lecture des livres de saint Thomas et de saint Augustin. Il enseigna quelque temps la théologie à Saumur, et il y a fait imprimer des thèses qui sont encore très recherchées. Il publia, en 1667, la *Philosophie chrétienne* sous le nom d'Ambroise Victor. C'est un extrait méthodique et très bien fait des ouvrages de saint Augustin sur les matières importantes qui forment le cours de la philosophie chrétienne. L'auteur emploie très souvent

les paroles mêmes de ce saint docteur. Le P. Martin mourut à Poitiers le 26 septembre 1695. Son livre a paru avec ce titre: *Philosophia christiana, Ambrosio Victore theologo collectore: Parisiis, apud Petrum Prome, 1667, in-12, 5 vol.* Il y en a une seconde édition augmentée de deux volumes, imprimée en 1671. Je n'ai vu que la première édition.

Le premier volume a pour titre particulier: *S. Augustinus de philosophia universim.*

Le second: *S. Augustinus, de existentia et veritate Dei.*

Le troisième: *S. Augustinus, de Deo.*

Le quatrième: *S. Augustinus, de animâ.*

Le cinquième: *S. Augustinus, de morali Philosophia.* On trouve à la fin de ce volume un petit traité intitulé: *Sanctus Thomas, de Voluntate et libero Arbitrio.*

L'auteur, dans la préface qui se trouve à la tête du premier volume, commence par définir la philosophie avec saint Augustin, un objet important qui mérite toute notre affection: *Rem magnam, totoque animo appetendam.* Il en fait valoir la dignité et la sublimité par le respect que tous les peuples ont eu dans tous les temps pour les philosophes qu'ils ont regardés comme des hommes élevés au-dessus du sort ordinaire des autres mortels, en sorte que, même suivant Marcile Ficin, non seulement ils s'occupaient de la recherche de la nature, mais les mystères de la religion leur étaient confiés, et que *prêtre et philosophe* étaient deux qualités presque toujours réunies.

Ce respect infini pour la philosophie n'a pourtant pas empêché qu'elle n'ait été la source d'une infinité d'erreurs. Que de chimères, que de contradictions chez les philosophes! D'où vient donc cette vénération naturelle pour eux? Il faut qu'il y ait une vraie philosophie qui mérite ces sentimens. C'est celle qu'on puise dans la doctrine de Jésus-Christ, et c'est cette même philosophie que le P. Martin prétend expliquer. Pour ne pas se méprendre, il forme un plan solide, et déclare qu'il n'entend se servir, pour élever son édifice, que des matériaux que lui fourniront les auteurs ecclésiastiques,

et les plus éclairés d'entre les profanes. Tout ce qu'il y trouvera de grand, de sublime, de digne de la vraie philosophie lui appartient, il le revendiquera. Il n'ajoutera du sien que des liaisons, encore le trouvera-t-on imprimé en caractères différens pour le distinguer.

Or, comme quiconque a lu saint Augustin convient que ce père est, en même temps, le plus grand théologien des philosophes, et le plus grand philosophe des théologiens, l'auteur déclare que c'est par les recueils et les extraits qu'il a faits de ses écrits qu'il commencera son ouvrage. Il en résultera, dit-il, une preuve bien claire que personne n'a pénétré si avant dans tout ce qui concerne la nature de Dieu ou de l'âme, et même celle du corps, et ne l'a expliquée si nettement et avec tant de sagacité.

Pour suivre un ordre méthodique et convenable à la matière, le P. Martin dit qu'il était nécessaire de ranger ses recueils de manière qu'ils formassent d'abord un traité de philosophie, considéré en général, et ensuite eu égard à chacune de ses parties, c'est-à-dire à ce qu'on appelle la logique, la physique et la morale. La difficulté de faire imprimer le corps complet, et les vœux de ses amis, l'ont engagé à donner d'abord les traités sur la philosophie en général, sur l'existence de Dieu, sur Dieu, sur l'âme et sur la philosophie morale, divisés en cinq petits volumes, qui font une espèce de cours complet de philosophie, dont les deux objets, comme le dit saint Augustin qu'il cite, sont l'âme et Dieu. La connaissance de l'âme nous conduit à nous connaître nous-même, celle de Dieu, à connaître notre origine; l'une est plus agréable, l'autre plus sublime. Celle-ci nous rend digne d'une heureuse vie, celle-là nous la donne. Il finit en condamnant dans son ouvrage tout ce que l'Église catholique y pourrait désapprouver. L'ouvrage est précédé de l'approbation des docteurs de Paris.

MATHÉE (DOM MICHEL), prieur de l'abbaye de Montiers-Neuf, ordre de Cluny, publia en 1544, à Poitiers, une traduction de *Théodore*, en 1 tome in-8°. Il dédia son ouvrage à *Jean Bouchet*, qu'il appelle *insigne historiographe des gestes des*

*Français*, à la tête de la lettre dédicatoire. On voit dans cette lettre que le père Mathée avait plusieurs autres ouvrages à publier, puisqu'il dit à Bouchet que s'il l'honore de son approbation, il mettra *au jour* d'autres ouvrages de la même nature. Cette lettre est suivie d'une réponse de Jean Bouchet qui le remercie de l'honneur que lui fait l'auteur de lui dédier un livre de la qualité du sien.

Cette traduction qui est, je crois, la première qui ait paru de l'histoire de Théodoret, m'a paru très littérale. Elle a toute l'obscurité du style du temps; j'ignore si elle est fidèle, n'ayant eu le livre de Michel Mathée, qu'un instant devant les yeux. Duverdier parle d'une édition in-16, à Paris, par Jérôme Marnef, en 1569. Il ignorait si le traducteur de Théodoret était le même Mathée que le médecin qui a traduit les six livres de *Pédation Dioscorides d'Anazarbe, de la matière médicale* avec des notes. C'est qu'il ignorait le nom de Michel que portait le prieur de Montiers-neuf, différent de celui de Martin que portait le médecin. Peut-être étaient-ils parens. Mais ce sont deux personnes. La traduction de Martin Mathée fut imprimée, suivant Duverdier, à Lyon par Thibault Payen, en 1559.

MAXENCE, et MAXIMIN (350) évêque de Trèves, étaient frères. Ils naquirent à Poitiers (1), d'une famille illustre et de l'ordre des sénateurs. Ils furent élevés l'un et l'autre avec beaucoup de soin dans l'étude de l'Écriture Sainte, et méritèrent tous les deux de parvenir aux plus grandes dignités de l'église par leur piété et leur doctrine.

Maximin ayant abandonné sa patrie, alla à Trèves, il y écouta les leçons de l'évêque *Agroetius* (2), qui lui conféra l'ordre de prêtrise. Après la mort de son maître, arrivée vers l'an 335 (3), il fut élu évêque de Trèves. Il se distingua dans son épiscopat. La faveur que l'empereur Constance accordait

(1) Quelques-uns disent à Sillé, village près de Loudun.

(2) Agrice.

(3) En 332, suivant Bollandus, au 29 mai.

au parti des Ariens , ne l'intimida point. Il embrassa avec vigueur la foi du concile de Nicée , et combattit l'Arianisme de toutes ses forces. Saint Athanase dans sa première dispute contre les Ariens , parle avec éloge des écrits que Maximin composa contre ces ennemis de l'église. Il reçut même chez lui Athanase proscrit par l'empereur. Ce grand homme exilé, banni du monde entier, trouva un asile dans la maison de Maximin pendant près de trois ans. C'est ce que nous apprennent Théodoret et l'auteur de la vie de Maximin , insérée dans le recueil de Surius, tom. III , au 29 mai. Ce saint évêque éleva un monastère au faubourg de Trèves, Saint Augustin en parle. Il fut aussi présent au concile de Milan en 343, à celui de Sardique l'an 347, et à celui de Cologne en 349 (1). Il mourut quelque temps après dans un voyage qu'il fit en Poitou. DADIN D'HAUTESERRE , *rerum Aquitan. lib. 5, Cap. 2*, pag. 308 et 309 ; — BESLY , *Liste des évêques de Poitiers*, pag. 6 ; — *L'histoire littéraire de la France*, tom. I, part. II, pag. 110 et suiv.

MAY DE CHATELLERAULT (PIERRE DE), (1567), secrétaire du sieur président Purpurat, sénéchal de Saluces, a écrit :

Les triomphes du baptême du très illustre Charles Emmanuel , prince de Piémont , en odes et sonnets, vers latins, italiens et français, avec des notes, imprimés à Paris, in-8°, par Thomas Richard, 1567.

(Voyez DUVERDIER , page 1025.)

MEAUME (FRANÇOIS), (1627), docteur en théologie , fit imprimer en 1626, à Niort en Poitou , un ouvrage intitulé : *la Royauté inviolable contre les injustes armes des rebelles de ce temps* , dédié au roi avec ces paroles de l'épître de saint Paul à Tite , c. 3 , v. 1 : *Admone illos principibus et potestatibus subditos esse , dicto obedire*. L'approbation de Jacques Gateau, docteur de Sorbone, fut datée à Poitiers le 15 janvier 1626. C'est un in-8° de 405 pages, non compris l'épître au roi , l'avis au lecteur , et les vers de quelques amis de l'auteur , tous de Niort.

(1) D'Hautserre dit 351 et se trompe.



Le livre est d'un style guindé, lâche et diffus ; au lieu de raisonnement et de la méthode, l'auteur se retranche dans les exemples, l'érudition et les lieux communs. L'avantage que le lecteur y peut trouver, c'est le texte des auteurs qui sont cités, copié en marge. La révolte des protestans de la Rochelle donna occasion à cet ouvrage. On y trouve partout un bon citoyen, un français zélé pour la paix et le bien de la patrie, un sujet pénétré des maximes de l'état et de la soumission due au souverain. Il s'adresse presque toujours aux prétendus réformés qu'il exhorte sans cesse à l'obéissance et à quitter les fausses maximes de leurs ministres, aussi contraires au repos de l'état qu'à la vérité de la religion. On ne saurait donner une plus juste idée de la *manière* et du style de Meaume qu'en comparant son ouvrage à l'histoire de Henri IV de Pierre Mathieu, qui paraît lui avoir servi de modèle (1).

MELLUSINE (1020 *ou environ*) était de l'illustre maison de Lusignan, elle vivait vers le onzième siècle. Elle a vraisemblablement fleuri dans le Poitou. Voilà tout ce qu'on peut raisonnablement conjecturer sur une héroïne si célèbre. Les modernes la font fille d'Aymeric I<sup>er</sup> de Lusignan, roi de Jérusalem et de Chypre, et femme de Raymond de Poitiers, prince d'Antioche, qui a épousé une autre princesse nommée Constance, fille unique et héritière de Bohémond Duc, et prince d'Antioche. Bouchet, dans ses Annales d'Aquitaine, dit qu'elle était fille ou sœur de quelque comte de Poitou. La Haye qui copie, dit-il, un auteur contemporain, l'a fait sœur de Guillaume VIII, fondateur de l'abbaye de Montiers-Neuf, mort en 1086, mais sa bonne foi est trop mal établie pour l'en croire, malgré les titres et les prétendues chartes qu'il donne

(1) Les beaux esprits de Niort dont on imprima les vers à la tête du livre de Meaume furent : Etienne Jouslard, écuyer, sieur de la Règle, président de l'élection de Niort ; Jacques Jouslard, sieur de Chantecaille, conseiller ; L. Coyaud, avocat ; J. Hugueteau, avocat ; et Jean Arnaudet, sieur de la Repoussonnère, aussi avocat.

pour garans. Je ne dis rien de ce qu'ont avancé sur la naissance de Mellusine et ses alliances, Jean d'Arras, dans son Roman de Mellusine, et frère Etienne de Lusignan, jacobin, dans sa fabuleuse histoire des soixante et sept nobles maisons descendues de celle de Lusignan. Ce bon religieux a beau déclamer contre le roman de Mellusine, ce qu'il a fait n'est guère plus estimable. Postel, savant singulier dans toutes ses opinions, la faisait descendre d'une des douze tribus d'Israël, parce qu'elle possédait, selon lui, la magie naturelle, c'est à dire la Cabale; et je crois que l'on lui aurait aisément persuadé qu'elle venait en droite ligne de Salomon. C'était, disent nos vieux romanciers en parlant de cette dame, un être étranger à son sexe et à l'humanité, quelque chose de plus qu'une sorcière, une fée, une incube. Enfin, on a dit d'elle en France, tout ce qu'on a débité en Angleterre du célèbre Merlin, né, dit-on, d'une femme sans père, sous l'ancien Vortigerne. Quoiqu'il en soit de toutes ces fables, de toutes ces chimères, il résulte pourtant une vérité, c'est que Mellusine avait un génie supérieur, des connaissances si admirées du siècle où elle vivait, qu'on les a regardées comme surnaturelles et tenant du prodige. L'imagination a embelli la réalité. On a cru qu'en parlant de Mellusine, on ne pouvait lui attribuer rien de trop merveilleux. En un mot, du côté de l'esprit, des connaissances et de l'art de plaire, on a chanté Mellusine, comme on a chanté Charlemagne et Roland du côté de la valeur. On en a fait une magicienne, une fée, une syrène, comme on a fait pourfendre des géans, arracher des montagnes, etc., à Roland. L'auteur d'un long poème sur la mort de François Cardinal de la Rochefoucault, maison qui se prétend aussi descendue de Mellusine, invoque très ingénieusement le secours de notre fée, qui lui fait voir d'âge en âge tous les héros de la maison de la Rochefoucault. On me permettra de finir par les vers qu'il lui adresse (1), comme à une nouvelle muse, ils me serviront d'autorité

(1) Page 41 de son poème.

auprès de ceux qui trouveront peut-être son éloge déplacé.  
Les voici :

*Nympha, parisque gradus, et totius unæ laboris  
Apta Comes (1), speculo Manifesta, et pectine nosci,  
Dic, age, quo Dominam memorem cognomine ? quasque  
Erigit inde novas, hinc priscas corrigit ædes  
Conscia prætorii, venturi præscia vates,  
Nil precor indignum. . . . .*

(Voyez le *Roman de Mellusine*, par JEAN D'ARRAS ; — Frère ÉTIENNE de Lusignan, *Généalogie des soixante-sept maisons*, etc., chap. 31, 32, 33, 34 et 35 ; — BOUCHET, *Annales d'Aquitaine*, troisième partie ; — *Les Mémoires de LA HAYE* ; — BRANTÔME, *Éloge de Louis de Bourbon II*, duc de Montpensier ; — *Breviarum Iconum* en latin et en français vers la fin ; — Le comte de GABALIS, *Entretien quatrième* ; — Dictionnaire de Moréry, etc.)

MESME (LAURENT) (2), (1677), qu'on n'a connu pendant sa vie et longtemps après sa mort que sous le nom de Michel Neuré, était, suivant ce que nous en dit Chevreau, fils d'un gargotier d'un faubourg de Loudun, où il naquit au commencement du dix-septième siècle. Entièrement dénué des biens de la fortune, il alla à Poitiers pour y faire ses études, mais ne trouvant pas le moyen d'y subsister, il fit le voyage de Bordeaux. Il y prit l'habit de Chartreux, autant par nécessité que par vocation. Il y demeura très longtemps ; Chevreau dit trente ans, pendant lesquels il ajoute que Neuré, ou Laurent Mesme, apprit les mathématiques sans maître. Il était né philosophe, et avec de très grandes dispositions pour les sciences ; l'austérité de son ordre le fatigua ; il

(1) On la représente ordinairement un miroir dans une main, et un peigne dans l'autre.

(2) L'auteur des suppléments de Moréri l'appelle Mathurin ; c'est aussi le nom que lui donne M. de Montmort dans son avis au lecteur, à la tête des œuvres de Gassendi ; d'autres l'appellent Michel ; mais la découverte de Chevreau ôte tout doute. Il a été suivi par M. Huet, et il semble que c'est une faute de s'écarter de ce que dit Chevreau, son compatriote, qui l'avait connu particulièrement.

l'abandonna et vint droit à Paris. Il s'y fit connaître avec toute la distinction qui était due à des talens supérieurs. Il acquit même l'estime et l'amitié du célèbre Gassendi. L'état de sa fortune l'obligea de chercher les moyens de vivre : il entra chez M. de Champigny (1) en qualité de précepteur de ses enfans, et alla en Provence, dont M. de Champigny avait l'intendance. Il paraît, par les lettres de Gassendi à Neuré, que ce fut vers l'an 1642 qu'il entra chez M. de Champigny ; il était en Provence en 1643 ; il y resta plusieurs années. Son éloignement de Paris ne l'empêcha pas d'être en relation avec Gassendi et les autres illustres amis qu'il s'y était faits.

Dans la suite le crédit de la dame de Bourneuf, gouvernante des enfans de Monsieur le duc de Longueville, lui fit obtenir l'emploi de précepteur de M. de Longueville, Jean-Louis-Charles d'Orléans, qui prit le parti de l'église en 1669, et du comte de Saint-Paul, Charles Pavis d'Orléans, tué auprès du fort de Tolhuis en 1672. Il s'acquitta de cet emploi au gré de l'illustre duchesse de Longueville (2), qui le gratifia même d'une pension considérable. Neuré, toujours ami de Gassendi, avait aussi lié quelque commerce avec Jean-Baptiste Morin (3), mais il n'en agit pas fort sincèrement avec ce dernier. Il devint l'émissaire de Gassendi, avec qui Morin se brouilla. Le pauvre Morin, à qui Neuré montra une déférence aveugle pour ses opinions, qui étaient souvent de véritables travers d'esprit, fut la victime de sa confiance pour ce faux ami. Nous ne saurions nous dispenser de parler de quelques circonstances de la dispute entre Gassendi et Morin, Neuré y ayant eu beaucoup de part.

(1) François Bochart de Champigny, fils de Jean Bochart, premier président au parlement.

(2) Anne-Généviève de Bourbon, fille de Henri II du nom, prince de Condé, et de Charlotte-Marguerite de Montmorency.

(3) Mathématicien et astrologue célèbre, mort à Paris le 6 novembre 1651. Il était de Villefranche en Beaujolais. On trouve le catalogue de ses ouvrages dans le livre intitulé *le Collège royal*, pag. dernière, dans les notes et corrections.

Morin avait prétendu prouver, dans un de ses ouvrages (1), l'immobilité de la Terre. Gassendi ayant publié en 1642 deux lettres contre ce système, sous ce titre : *de Motu impresso à motore translato*, Morin crut que Gassendi avait eu dessein de le réfuter. Il publia un écrit qu'il intitula (2) : *Alas telluris fractas ; les atles de la terre brisées, ou la terre sans atles*, voulant faire entendre par ce titre qu'il ôtait à la terre le mouvement que lui donnait Gassendi. Si Morin s'était contenu dans les bornes d'une critique raisonnée, il n'y avait rien à dire. Deux amis peuvent (3) penser différemment en pareil cas, sans blesser les droits de l'amitié ; mais il prit dans sa réponse un ton emporté et tout à fait incivil. Gassendi, qui reconnut le caractère de Morin qu'il n'avait pas eu dessein d'offenser, se contenta de s'en plaindre à quelques amis. Il fut assez sage pour ne pas répondre lui-même, mais il ne le fut pas assez pour le négliger. Au lieu de se commettre, il lâcha contre lui Bernier et notre Neuré ; les choses furent poussées à toute extrémité. De la manière dont on s'emporta, jamais philosophes n'en méritèrent moins le nom. Les injures les plus grossières, les anecdotes les plus chagrinantes furent les armes des combattans. Neuré, qui avait déjà pris le nom du sieur de la Roche, répondit à Morin sous celui d'un ami de M. Gauthier, conseiller au parlement de Provence, par une lettre datée d'Aix du 6 juillet 1649, signée LA ROCHE. Elle se trouve avec une autre adressée à M. Luillier, conseiller au parlement de Metz, datée de Lyon, le 25 septembre 1649, dans un recueil imprimé à Paris in-4°, 1650, chez Augustin Courbé. Neuré est aussi l'auteur de la lettre qui se trouve au-devant de l'apologie de Gassendi ; elle est adressée à M. de Barancy, avocat au parlement, et n'a paru qu'en 1649.

(1) Dans celui qu'il intitula : *Famosi problematis de telluris motu vel quiere hactenus optata solutio quæ telluris quies ostenditur*.

(2) Ce titre a été étrangement défiguré, les uns ayant écrit *Aræ*, les autres *Aliz*.

(3) *Diversum sentire duos de rebus iisdem,  
Incolumi licuit semper amicitia.*

Les lecteurs curieux de disputes littéraires à *fer é moulu* trouveront de quoi se satisfaire dans l'*Anatomia* (1) *ridiculi Muris*, imprimé à Paris in-12, en 1651, et dans une autre pièce intitulée : *favilla ridiculi Muris*, qui sert de réplique dans le procès de Gassendi et de Morin. Je sais que ces deux écrits appartiennent à Bernier ; mais Neuré y eût sans doute beaucoup de part, au moins fournit-il la plupart des anecdotes scandaleuses dont ils sont remplis. L'astrologue Morin y est cruellement déchiré. « On y dit qu'il avait été maître d'école jusqu'à l'âge de quarante ans, qu'on l'avait vu la plume à l'oreille et l'écritoire à la ceinture, aller demander de porte en porte si quelqu'un voulait apprendre à lire, à écrire et à calculer à tant par mois ; on lui reproche quelques coups de bâton qu'il avait, dit-on, reçu pour paiement de ses horoscopes, son humeur avare y est justifiée par des traits qui apprêtent à rire au public. » Morin, poussé à bout, fit imprimer de son côté un autre ouvrage intitulé : *Vincentii Pamurgi de tribus Impostoribus*. Il n'est pas besoin de dire que ces trois imposteurs étaient Gassendi, Neuré et Bernier. Quelle joie ! quel avantage pour Morin, s'il eut su que la qualité d'imposteur cadrerait si bien avec l'un de ses adversaires, avec Neuré, dont le nom, la naissance, l'état, la patrie, étaient déguisés au public. Je crois qu'une pareille découverte eut été plus agréable à Morin que celle du carré de l'hypothénuse ne le fût à Pythagore, qui immola cent bœufs à Jupiter. Il est étonnant que Neuré, qui avait tant de raisons de craindre qu'on ne parvint à lever la toile derrière laquelle il se cachait, surtout avec un homme comme Morin, se soit avancé si avant ; aussi ai-je remarqué qu'il ne parut dans la dispute que le moins qu'il lui fût possible. Ce fût Bernier à qui il céda l'honneur du tournoi, et qui se déclara le père des deux satyres dont j'ai parlé. Pardonnons

(1) C'était une allusion au titre que Morin avait donné à un de ses ouvrages imprimé en 1619, intitulé : *Nova Mundi subltunaris Anatomia*, dédié à M. du Vair, garde-des-sceaux de France.

à Neuré cet écart ; la partie était égale : il y avait dans ce combat, *signa, pares aquilas, et pila minantia pilis*. Mais, quelque indulgence qu'on ait, on ne lui pardonnera jamais la conduite qu'il tint avec sa bienfaitrice madame la duchesse de Longueville. Le désordre s'étant mis dans ses affaires, elle fut obligée de lui retrancher quelque chose de la pension qu'elle lui avait accordée. Neuré en fut outré. Il composa contre elle un ouvrage, où à peine gardait-il plus de ménagement avec la princesse qu'il n'avait fait avec l'astrologue Morin. Les exemplaires furent saisis, l'imprimeur, dédommagé des frais, rendit jusqu'au manuscrit. L'auteur de la satire fut connu. Des raisons particulières et les circonstances empêchèrent de sévir contre Neuré avec la rigueur dont on aurait pu user suivant les lois civiles, et même les lois naturelles. L'affaire fut étouffée, ainsi que l'ouvrage qui n'a point vu le jour.

M. Huet en parlant de Neuré ou Laurent Mesme dans ses mémoires, où il adopte tout ce qu'en dit Chevreau sur son nom et sa patrie, parle d'un voyage que fit Neuré à Caen avec les jeunes princes de Longueville ses élèves. « Pendant « ce voyage, dit M. Huet (1), Neuré qui aimait l'astrologie « allait au château de Caen, dont la vue est très étendue, « pour y examiner les astres et l'état du ciel. Il se servait « d'une lunette de quatre pieds seulement, avec laquelle il « ne cessait pas de découvrir *Vénus* fort distinctement. » Il parle dans le même endroit de ses liaisons avec Gassendi et Bernier, et de leur dispute avec Morin. Noël d'Argonne, chartreux, ou ce qui est la même chose Vigneul Marville dans ses *Mélanges d'histoire et de littérature*, nous apprend sans le nommer, des faits particuliers sur sa vie et sur sa mort, que je ne dois pas omettre ici. « NN. (Laurent Neuré, « ou plutôt Laurent Mesme) né à Bordeaux, dit-il, se fit « moine assez jeune (2) ; mais devenu inquiet, il apostasia

(1) Ce fait est placé par M. Huet vers l'an 1662.

(2) Contraire à ce que dit Chevreau, plus croyable, et son compatriote.

« et se déguisa si bien qu'on n'entendit plus parler de lui  
« que trente ans après, qu'il fut reconnu par un religieux  
« de son ordre chez M. le marquis de Vardes (1), à qui il  
« enseignait la philosophie de Descartes. Ce religieux lui fit  
« des propositions de la part de son général, pour l'obliger  
« à rentrer dans son couvent ; il s'en moqua et fit toujours  
« l'inconnu. On l'abandonna à lui-même, et quelques années  
« après il mourut avec des circonstances remarquables. C'é-  
« tait un des plus célèbres cartésiens de son temps (2) ; il  
« n'écrivait rien, se contentant de penser pour s'instruire  
« soi-même, ou pour instruire deux ou trois de ses amis. Sa  
« méthode d'étudier ou plutôt de méditer sur les sciences,  
« approchait assez de celle du P. Mallebranche, qui consiste  
« à consulter le Verbe ou la Sagesse éternelle dans le silence  
« des passions. Il passait les jours comme les nuits dans sa  
« chambre à la lueur d'une petite lampe qui ne lui servait  
« que pour jeter, dans le besoin, quelques figures de géo-  
« métrie sur le papier. Rarement il sortait du logis, et ce  
« n'était presque jamais que pour conférer avec des person-  
« nes savantes. Il vivait d'une grosse pension qu'une prin-  
« cesse (3) lui avait créée, pour le récompenser des leçons  
« de mathématiques qu'il avait données à M. le duc de L\*\*\*  
« (Longueville). Il fut pourtant ingrat envers cette dame, et  
« n'épargna point contre elle les traits envenimés de sa mé-  
« chante langue. Sur la fin de ses jours, il s'attacha particu-  
« lièrement à étudier les insectes avec le microscope, et il  
« avait fait quantité de remarques qui auraient augmenté  
« notablement l'histoire de la microscopographie, si on les  
« avait recueillies. Il avait observé que la démangeaison que  
« l'on se sent autour du nez, quand on se sert de lunettes  
« garnies de corne, vient des mittes ou petits vers qui s'y

(1) Ami et protecteur de Neuré ; il était chevalier des ordres du roi, capitaine des cent Suisses de la garde.

(2) Peut-être faut-il dire *Gassendistes*.

(3) Madame la duchesse de Longueville.



« engendrent. Le jour qu'il mourut, il commanda à son valet  
 « de porter une lettre à la poste. Ce valet, qui le vit extraor-  
 « dinairement changé, quoique sans maladie apparente, lui  
 « dit qu'il serait plus à propos d'aller quérir un confesseur  
 « et le médecin ; mais le bon homme, ne voulant entendre  
 « parler de l'un ni de l'autre, le valet partit, et à son retour  
 « il trouva la lampe éteinte et son maître mort, ce qui l'ef-  
 « fraya beaucoup. »

La mort de Neuré arriva vers l'an 1677. On peut conclure du récit de Vigneul Marville, qu'il était du nombre de ceux qui disent avec une malheureuse intrépidité : *Moriatur anima mea morte philosophorum*. On a eu raison de dire qu'il écrivait peu.

L'auteur du supplément au Dictionnaire de Moréry, qui a adopté le récit de M. de Montmort, lui attribue une vie de Gassendi (1). Jamais elle n'a paru, quoiqu'il dût cet ouvrage à la mémoire d'un ami aussi illustre, et que M. de Montmort lui eut donné tous les mémoires nécessaires. Et suivant les apparences, jamais cette vie n'a été écrite par Neuré.

Ce n'est encore que sur ce que lui écrit le savant (2) Jacques Moisant de Brieux, qu'on dit que Neuré a composé

(1) Dans l'avis au lecteur de l'édition in-folio des œuvres de Gassendi (à Lyon, 6 vol., 1658), M. de Montmort dit page dernière : *Ceterum ut nihil ad tantum viri (Gassendi) gloriam deesset, à Mathurino Neuro viro omni genere doctrinæ instructo, consequutus sum ut.... ejus vitam posteritati consignaret, ad eum missis, quæ ad ejus vitam illustrandam faciebant monumenta, variis è locis eruitis, sed dum Bibliopolæ, urgentibus Typis, veniam emittendorum in lucem operum efflagitant, audio ex Capello (Chapelain). . . . . Neuro per valetudinem et varia instantiaque negotia non licuisse amici vitam ad umbilicum perducere. Gassendi mourut âgé de 65 ans.*

(2) L'un des plus savans hommes de son temps, il avait été conseiller au parlement de Metz, il se retira à Caen, où il forma une académie, dont les membres étoient peut-être, comme le dit M. Huet, les plus savans hommes de l'Europe. Nous avons de M. Moisant de Brieux un recueil précieux de lettres latines, imprimé à Caen, in-8°, en 1670. Il s'en trouve cinq adressées à Neuré. (Voyez DAN. HUET, *Comment.*, liv. III, p. 159.)

l'histoire de M. le duc de Longueville (Henri d'Orléans II, né au mois d'avril 1597, mort au mois de mai 1663); quoique le savant magistrat en parle comme d'un livre prêt à finir, je doute encore que Neuré l'ait effectivement exécuté.

Pendant le séjour qu'il fit à Aix auprès des enfans de M. de Champigny, il publia sans nom d'auteur un petit ouvrage sur les abus du cérémonial d'Aix, dans la célébration de la Fête-Dieu, imprimé sous ce titre : *Querela ad Gassendum de parium Christianis provincialium suorum ritibus, minimeque sacris eorum moribus, ex occasione ludicrorum quæ Aquæ-sextis in solemnitate corporis Christi ridiculè celebrantur*. Ce livre, fort rare, réfuté par Pierre-Joseph Haitze dans un autre imprimé à Aix avec ce titre : *Esprit du Cérémonial d'Aix dans la célébration de la Fête-Dieu*, a été mis en vers provençaux par René Gaillard, et la doctrine ainsi que la morale en a été soutenue par un écrit de M. de la Roque, inséré dans le Mercure de France du mois de septembre 1738.

Ces mots du titre : *Provincialium suorum*, ont donné lieu à quelques-uns de dire que le faux Neuré se donnait pour provençal. Ce qu'on ajoute qu'il se donnait aussi pour normand n'est peut-être fondé que sur les liaisons qu'il avait avec plusieurs savans hommes de Caen, où il avait été quelque temps avec ses élèves.

L'auteur du Moréry, en parlant d'une lettre assez longue que Neuré avait écrite à son ami Gassendi sur les désagrémens de son état de précepteur pendant qu'il le fut des fils de M. de Champigny, datée d'Aix du 18 août, nous apprend à la vérité qu'il en souhaita la suppression, et qu'elle se trouve contre son intention p. 155 de la première édition des lettres de Gassendi; mais il n'en dit point le motif, et il semble qu'il n'y en avait pas d'autres que celui de la vanité de cacher au public qu'il était dans le poste de précepteur. J'ai lu quelque part qu'il travailla à faire supprimer toutes celles que lui avait écrites Gassendi lui-même, pendant qu'il fût auprès de MM. Bochart de Champigny; mais que François Henri, le véritable éditeur, moins complaisant que

M. de Montmort, avait conservé les cartons. On trouve même une observation à la fin du volume des lettres de Gassendi, où l'on apprend que Neuré avait demandé qu'on supprimât le nom de *Neuré* à la tête des lettres et dans l'adresse, qu'il regardait, comme un monument assez précieux pour lui, que Gassendi lui eut donné le nom d'ami, *amico* ou *suo*. Cette délicatesse parut singulière et personne n'en approfondit le motif. Je ne doute pas que dans cette occasion, ainsi que dans la première, la crainte d'être démasqué ne fut la véritable raison du faux Neuré. Il pouvait arriver mille incidens que détournaient la suppression de son nom, et des lettres qui donnaient des lumières sur sa vie. Le mystère découvert ne pouvait avoir que des suites fâcheuses pour lui, eu égard à son apostasie. Il voulait le cacher même à la postérité. On parle dans les supplémens de Moréry de quelques poésies latines de Neuré ; je ne les ai point vues.

Les lettres que lui écrit Gassendi se trouvent dans le recueil de celles de ce philosophe, tome sixième.

Dans la première du 27 août 1643, pag. 168, Gassendi lui marque qu'il lui envoie un télescope ; il l'engage aussi à supporter patiemment les peines que lui donnent MM. de Champigny ses élèves.

Dans la seconde du 13 novembre de la même année, pag. 172, il lui rend compte des raisons physiques d'une apparition dont lui avait parlé le duc d'Angoulême (Louis-Emanuel de Valois, petit-fils de Charles IX). Dans la troisième, du 9 mars 1644, p. 181, il remercie Neuré de la description d'un veau marin (*phocæ*) qu'il lui avait envoyé. Il loue l'exactitude et la pureté de son style, sa facilité d'expression, et les choix des termes et des pensées dans tout ce qu'il écrit.

Dans la quatrième du 24 février 1645, p. 220, il lui parle d'une éclipse de lune sur laquelle Neuré lui avait écrit, lui demande ses observations et lui envoie les siennes. Enfin, dans la cinquième sans date, il lui parle de la mort du savant Gabriel Naudé, qui était récente.

(Voyez CHEVREANA, édition de 1700, seconde partie.

pp. 290 et suivantes, la vie de Morin et son apologie à la tête de son *Astrologia Gallica*, imprimé à la Haye en 1661 ; — *Abrégé de la vie des savans*, seconde partie, pp. 187 et suivantes ; — *Huetii Commentarius de rebus, etc.*, l. 3, pp. 170 et 171 ; — VIGNÉUL MARVILLE, *Mélang. d'Hist. et de Litt.*, t. I, pp. 324 et suiv. de l'édit. de 1790 ; — la préface des *Œuvres de Gassendi* et ses *Lett.*, tom. VI ; — les *Supplémens de Moréry*, art. Neuré.

MEYNARD (FRANÇOIS), (1623), a fait trop d'honneur aux écoles de droit de l'Université de Poitiers pour ne pas trouver place dans notre Bibliothèque, quoiqu'il fut étranger. Il naquit à Stelleinwurf, en Frise, en 1570. Il était encore jeune lorsqu'il vint à Poitiers. Il y professa d'abord les humanités ; mais son goût le portait à la jurisprudence. Il s'y appliqua et se mit en état de disputer une chaire vacante dans la faculté de droit. Il l'obtint malgré les oppositions de quelques concurrens, et en particulier de N. Rousseau, qui eut le secret de se faire une brigue dans la Faculté même. Il prenait, en 1610, la qualité de professeur en droit. Elle paraît à la tête d'un livre qu'il publia en latin, imprimé à Poitiers chez Mesnier, sous ce titre : *Regicidium detestatum, quasitum, praecautum*. La funeste mort d'Henri-le-Grand donna occasion à cet ouvrage, qui parut un mois après. Florentin du Ruau, dont nous parlerons, montre beaucoup d'estime pour le livre et son auteur (1), qu'il appelle *l'honneur des Muses grecques et latines, et un des plus riches et singuliers ornemens de l'Université de Poitiers*. Mais si les savans Poitevins parlèrent avantageusement de l'ouvrage, il n'en fut pas de même des Angoumoisins qui se crurent insultés dans le livre de Meynard. L'auteur en montrant sa juste horreur pour l'exécrable Ravallac, rendit jusqu'à sa patrie odieuse. Par la distinction qu'il établit des *Français* et des *Gaulois*, il prétendit qu'on ne devait pas regarder Ravallac comme un Français, que l'Angoumois ne faisait pas partie de la France proprement dite.

(1) Du Ruau, *Tableau des Régences*, pag. 222.

Il fait un parallèle de la France ou des vrais Français avec les Gaulois, où l'Angoumois est maltraité.

On crut entrevoir que Meynard regardait le crime de Ravallac comme celui de sa patrie. Paul Thomas, Villotreau et Victor de Touarts, savans angoumoisins prirent la plume contre le *Régicide* de Meynard. Le dernier, dans son *Apologia pro Francogallis* (1), entasse injures sur injures contre lui. Il attaque la forme de l'ouvrage, il en attaque le fond, le style, les expressions, la personne de l'auteur ; tout y est accablé des traits de la plus violente critique. Jamais le zèle de la patrie ne peut aller plus loin, si l'on donne le nom de zèle à un emportement déréglé. Il faut convenir que Meynard avait un peu maltraité l'Angoumois, et que sa distinction de *Français* et de *Gaulois* est odieuse. Tout prête à des applications chagrinentes, et ses protestations de ne pas confondre les *bonnetes* gens de l'Angoumois avec Ravallac, ne sont pas des excuses suffisantes, ni même proposables. Au fond, le livre de Meynard fait voir une lecture fort étendue et beaucoup de savoir. C'est même un morceau que ne doivent pas négliger ceux qui veulent s'instruire à fond sur l'origine des Français. Il s'en faut beaucoup que Meynard soit aussi ignorant que les critiques voulurent le faire croire.

En 1614, il publia différens discours qu'il avait prononcés dans les écoles de droit. Ce sont des dissertations oratoires sur différens sujets. Elles parurent sous le titre de *Orationes legitima*. Il s'agit, dans la première, du gui de chêne, si fort estimé des anciens Druides. Paschalle Coq parle de ce discours avec éloge, dans celui qu'il a fait de *Gallo Gallinaceo*.

Il prie ses auditeurs de lui accorder la même faveur qu'ils avaient donnée à l'éloge du gui fait par son ami et son allié François Meynard. Il sera content, dit-il, si l'on l'écoute avec autant de plaisir que Meynard fut écouté. *Modo ei favoris*

(1) Imprimée à Paris, en 1610, in-8°, page 107, sous ce titre : *Apologia Victoris Tuartii pro Francogallis contra mendacia, imposturas, et calumnias Joannis Menardi Frisii, in Academia Pictaviensi Legulei*.

*vestri aurd fruar qud Cl. amicissimumque et affnem Meynardum juris Utriusque in Academiâ nostrâ antecessorem vile Viscum quercinum. . . . apud vos ingeniosissime depingentem. . . . estis prosequuti.*

J'ai oublié de dire qu'il fit imprimer, en 1612, un petit traité sur les droits des évêques. *Disputatio de Juribus Episcoporum, non modo legum Canonumque momentis expensa, sed rerum quoque judicatarum autoritate confirmata*, in-8. Poitiers 1612, page 145.

C'est un commentaire du récrit d'*Honorius III*, ou du chapitre 16, de *Officio judicis ordinarij, apud Gregorium*. L'ouvrage est court, mais dans un ordre lumineux et rempli d'excellentes choses. L'auteur y fait voir une connaissance étendue du droit civil et du droit canonique dont la réunion forme des décisions solides, où brille la connaissance de la saine antiquité. Il s'arrête sur tous les termes du récrit dont il fait un juste commentaire. Ce petit ouvrage fut présenté par l'auteur au nom de la faculté de droit, à M. de la Roche-posay, nouvellement évêque de Poitiers. L'épître dédicatoire adressée à ce prélat, est datée du jour même que *T. Caninius Rebilus* demanda autrefois à Rome un consulat de quelques heures. *Ipsa die quo T. Caninius Rebilus paucissimarum horarum Romæ quondam Consulatum petiit, anno 1612*. Par la singularité de cette date, il voulait indiquer les oppositions de *Rousseau* son compétiteur qui, dit-il dans un court avertissement, était plus savant dans la chicane du palais que dans les lois. Un des motifs de la publication de son livre fut, dit-il dans le même endroit, le dessein qu'il avait de faire voir les bévues qu'avait commises son adversaire dans l'explication de ce même récrit d'*Honorius*. Meynard fut complimenté par François Gauthier, son confrère, auquel nous avons donné un article particulier dans cette Bibliothèque. On trouve un court éloge en vers latin du livre de l'auteur et du prélat auquel l'ouvrage est dédié.

On doit encore mettre au nombre des ouvrages de Meynard une grande partie des notes jointes à la vie de sainte Radégonde,

publiée par Charles Pidoux, avec la règle de saint Cézaire, évêque d'Arles. Il y a de très bonnes choses et une érudition recherchée et digne de nos meilleurs critiques. J'ignore si Meynard a donné d'autres ouvrages. Sa réputation le fit connaître de Louis XIII. Ce monarque le gratifia même d'une pension de mille livres, objet considérable pour le temps. Mais il ne jouit pas longtemps du bienfait du prince, étant mort le 1<sup>er</sup> mars 1623, âgé de 53 ans. Il avait épousé *Jeanne Irland*, fille de *Bonaventure*, et petite fille de *Robert*, dont nous avons parlé. Je ne crois pas qu'il en ait eu d'enfants. Il fut inhumé dans l'église de Saint-Cybard de Poitiers où on lit cette épitaphe sur un tableau peint en toile, dans lequel il est représenté en robe et à genoux. J'ai cru devoir la conserver ici telle que je l'ai copiée sur le lieu (en 1749), peut-être a-t-elle déjà cédé aux injures du temps.

#### EPITAPHIUM.

*Vin., Viator, scire cujus hæc ossa quiescant? Francisci Meynardi, natione Friisii ex Stellinworffia J. U. CL. D. et Antecessoris celeberrimi in ahmâ Pietaviensi Academiâ, qui diu litteras bonas Professus, tantem publicis disputationibus Clarissimi antecessoris voce Cathedram in hac Universitate promeruit. Cui ob egregiam eruditionem et doctrinam Christianissimus rex Ludovicus XIII mille Librarum Pensionem annuam extra ordinem attribuit. Heu! Fatales Deæ non diu hoc beneficio regio uti frui, siverunt. Annos natus LIII. magno Reip. litterarum damno, et bonorum mœnore, et Conjugis suavissimæ lucis in ædibus suis diem suum supremum obiit Kal. Mart. sub horâ quintâ pomeridianâ, anno Sal. rep. MDCXXIII. cui æternam salutem precare. In æternæ pignus amicitiae Joanna Irlanda Conjugis mœrissima posuit.*

MICHEL (NICOLAS ou NICOLE), (1559), comme il se nomme lui-même à la tête d'un de ses écrits, docteur en médecine et doyen de la faculté de Poitiers, naquit au commencement du seizième siècle. Il fait un commentaire sur le livre d'*Alphonse Ferrier*, Napolitain, qui a traité des propriétés du *Gayac*. On faisait tant de cas autrefois de ce remède, qu'on le regardait avec une espèce de vénération, et comme un spécifique absolu que le ciel avait accordé à l'homme contre le mal *symphilitique*; Ferrier l'appelle le saint bois (*sanctum li-*

gaum), le commentaire de Nicolas Michel intitulé : *De l'administration du Bois Saint*, traduit du latin de Ferrerius, parut à Poitiers en 1540, in-8°. Jacques Content en parle ainsi, pag. 193, chap. 175 de son ouvrage sur Dioscoride : *Qui voudra entendre l'origine du Gayac, le lieu de son être, sa vertu et usage, lise Huttan Massa sur le Traité du mal français*, imprimé à Boulogne, en Italie, Alphonse Ferrier, Napolitain, sur le livre du Saint Bois commenté par M<sup>e</sup> Nicolas Michel, jadis docteur, doyen de la faculté de médecine de cette université de Poitiers. Le savant M. Astruc, en parlant de lui dans son Traité du mal vénérien, fait voir le peu de cas qu'il fait du Traité de Nicolas Michel.

Il est encore l'auteur d'un autre ouvrage intitulé : *Les causes, remèdes et cures des fièvres qui ont couru cette année 1557*, par Nicolas Michel; Poitiers, 1557. Le docteur Coyttar, médecin de Poitiers, dont nous avons parlé en le traitant par pure politesse de savant et d'homme illustre, l'accuse d'avoir traité ses confrères sans ménagement, et pour les venger de sa critique et de ses insultes, il prouve non-seulement l'injustice de cette critique, mais que Michel était lui-même tout-à-fait éloigné de la vérité et des principes de la saine antiquité. Suivant une liste des médecins de la faculté de Poitiers jointe aux Statuts, et imprimée en 1730, Nicolas Michel mourut en 1559.

MILHON ou MILLIO (PIERRE), (1320), suivant Naudé, était d'une famille noble du Poitou, et l'un des beaux esprits du treizième siècle. Il fut premier maître d'hôtel de Philippe le Long, comte de Poitiers. Il tenait un rang distingué parmi les poètes provençaux que ce prince, poète provençal lui-même, avait toujours à sa suite; par la qualité de poète provençal, il faut entendre ceux qui avaient choisi la langue provençale ou aquitanique pour composer en vers. Ce dialecte était alors du bel usage. Sa douceur, et je ne sais quel agrément qui lui était particulier et que n'avaient point les autres langues vivantes, l'avaient rendu la langue presque universelle de l'Europe. Il n'y avait presque aucune diffé-



rence entre le langage poitevin et le provençal. L'objet de l'amour et des poésies de Millio ou Milhon, fut une dame poitevine de la maison de *Montagu*. On pouvait appeler ces maîtresses des *infantes poétiques*, dont un chevalier du *Par-nasse* ne pouvait non plus se passer qu'un chevalier errant. Milhon fit pour la sienne quantité de chansons. Nostradamus rapporte le début d'une de ces pièces ; il était tel :

Pueisque dal cor m'y ven , faroy canson nauvella.

Il se vante, ajoute Nostradamus, qu'après bien des soins et des peines, il avait enfin obtenu *le don d'amoureuse mercy* (1). Le poète paraîtra indiscret ; mais dans ce temps une belle n'était point déshonorée par ces sortes d'aveux, quand la réputation du poète pouvait servir d'excuse.

C'était précisément ce bon vieux temps, dont on pouvait dire avec l'illustre Deshoulières que le bel esprit,

Des dons du ciel passait pour le gros lot ,  
Des grands seigneurs il donnait accointance ,  
Menait par fols à noble jouissance.

Au moins Milhon n'est-il pas le seul qui en ait usé ainsi. J'ai vu un assez bon nombre de ses pièces de poésies dans les recueils de M. de Sainte-Palaye ; il y a plusieurs chansons. Il s'en faut beaucoup qu'il se flatte toujours d'être bien traité : il se compare dans une de ses chansons à un malade à qui le médecin fait accroire qu'il réchappera, mais qui en est abandonné, quand sa fin s'approche. Il en est de même, dit-il, de ma maîtresse : elle m'a donné quelques espérances, mais elle me méprise aujourd'hui ; n'importe, ajoute-t-il, jamais je ne songerai à briser mes liens. On jugera de la versification de Pierre Milhon, par le premier couplet de sa chanson :

(1) Il est bon d'avertir que Jean Nostradamus ne s'explique pas comme César, et qu'il dit seulement, en parlant de cette chanson : *Pueisque dal cor, etc.*, en laquelle Milhon dit qu'il aura jouissance d'amour, ce qui rend le poète bien plus excusable.

Si com le mege fait creire ,  
 Al malant que crid e bray ,  
 Quan ly dis : tu scamparay ,  
 E del morir , sapper vere  
 Eperò sil delinquis ,  
 Enans qu'il mort sia ;  
 Ni no iva tant consolia ,  
 Quan s'aprosma de la fis (1).

(Voyez LA CROIX DU MAINE; — NAUDÉ, *Additions à l'histoire de Louis XI*, tome III, page 158, édition de 1723; — NOSTRADAMUS, *Histoire de Provence*; — *Vie des Poètes provençaux*, de Jean de NOTRE-DAME, page 196 de l'édition de 1575, et les recueils manuscrits des *Poésies provençales* de M. de SAINTE-PALAYE.

MILON V (1212), abbé du Pin, de l'ordre de Citeaux au diocèse de Poitiers, est nommé dans une chartre de Saint-Hilaire-le-Grand de l'an 1199, et dans une autre d'Éléonore de Guyenne, qu'on trouve dans le Chartulaire de la Mercy-Dieu de l'an 1212. Richard, roi d'Angleterre, le demanda à l'ordre de Citeaux, et en fit son aumônier. Il se reposa sur lui de ses aumônes, et des autres libéralités qu'il avait à faire. Milon s'en acquitta à la satisfaction du prince, et à celle des moines que les affaires conduisaient à sa cour. Il le suivit dans son expédition de la Terre-Sainte; il fut d'un grand secours à ce prince par le don particulier de la parole qu'il possédait. C'était Milon qui exhortait le soldat à la patience, et à ne pas abandonner les intérêts de la croix de Jésus-CHRIST, foulée aux pieds par les infidèles. Dans ces entreprises, un prédicateur éloquent et persuasif était aussi utile qu'un bon général. Son ministère était employé encore plus efficacement dans l'adversité: il soutenait le courage du soldat

(1) C'est-à-dire: de même que le médecin le fait croire par son malade, qui crie et se plaint, quand il lui dit: tu échapperas de la mort, saches-le comme une chose vraie; et cependant il l'abandonne avant qu'il soit mort, et ne va plus le consoler quand il voit la fin de la vie s'approcher. Il compare sa maîtresse à ce médecin, et se compare au malade.

rence entre le langage poitevin et le prov  
l'amour et des poésies de Millio ou Mill  
poitevine de la maison de Montagu. O  
maitresses des *infantes poétiques*, don  
nasse ne pouvait non plus se pas  
Milhon fit pour la sienne quanti'  
rapporte le début d'une de ce

Pueisque dal cor m'y ver

Il se vante, ajoute  
et des peines, il avait  
Le poète paraitra  
n'était point desh  
putation du po  
C'était préc  
dire avec l'i  
at qu'il fallait voyager. Il alla en Espagne  
sur se mettre au fait des mœurs des chrétiens  
es. Il exerça même quelque temps les fonctions  
acre à Avila dans la Vieille-Castille. Revenu en  
, il fut abbé au diocèse de Thérrouanne, il y mourut  
1194. Le continuateur de dom Rivet a cru ces titres suffi-  
J pour le placer au nombre des savans qui ont éclairé la  
rance. Peut-être, en repassant sur son article, y fera-t-il  
de nouvelles découvertes; je m'en tiens à ce qu'il m'en ap-  
prend, page 137 du tome IX.

MONTEMBOEUF (BERTRAND BERGIER DE), (1550), natif  
de Poitiers, est qualifié par Joachim du Bellay son contem-  
porain, du titre bizarre de poète *bédonnique bouffonique*, à  
la tête d'une ode pastorale, folio 136 du tome III de l'édi-  
tion de 1569. Il lui adresse aussi une pièce, folio 45 des jeux  
rustiques, tome VIII, où il lui donne le nom de *poète dythy-  
rambique*. On pourrait penser que du Bellay loue dans sa pre-  
mière pièce le poète Bergier, si ce qu'il lui dit dans la se-  
conde n'était pas décisif contre le pauvre poète qu'il maltraite  
sans miséricorde. Bergers, dit-il dans son ode pastorale,

de Poitou.  
si creux,  
de.

Oyez le son divin  
d'un nouveau poitevin,  
et la mémoire  
d'un poitevin,  
en (1)  
d'un poitevin.

217

leurs  
signes.

Le premier des bergers  
signant les dangers  
d'une aveugle ignorance,  
Les vers ôta le frain,  
Les faisant d'un libre train,  
Galopper parmi la France.

Ses vers, de fureur guidés,  
Comme fleuves débridés  
D'une audacieuse fuite,  
Nos campagnes vont foulant :  
Mais les ruisseaux vont coulant  
Toujours d'une même suite.

Ces deux stances contiennent des louanges ironiques qui détruisent ce qu'on pourrait trouver de sérieux dans les autres; c'est sur ce ton, tantôt flatteur, tantôt ironique, que du Bellay parle dans les quatorze strophes de cette pièce qu'il finit par cette dernière :

Ainsi l'arcadique Dieu  
Te favorise en tout lieu,  
Et tes brebis camusettes !  
Ainsi à toi seulement  
Demeure éternellement  
L'honneur des vieilles musettes !

(1) Pétrarque.

abattu, il l'animait au milieu des combats, où il marchait l'étendard de la croix à la main. Il arrêtait les fuyards et les déserteurs; sa voix produisait des armées, faisait des miracles quand les talens secondaient son ardeur. Ce fut Milon qui assista Richard à la mort, et l'exhorta à mourir chrétiennement. Suivant le témoignage rapporté par dom Martène, il lui administra l'extrême-onction et lui ferma les yeux.

(Voyez dom MARTÈNE, tome V, page 858 de sa collection; — le continuateur de dom RIVET, tome IX, page 181; — les auteurs du *Gallia christiana*, diocèse de Poitiers, abbaye du Pin; — les lettres d'Innocent III, épître XXX.)

MIRMET ou LE PETIT (PIERRE), (1194), moine de Charroux, était fort instruit dans la grammaire; c'est-à-dire, suivant le langage du douzième siècle auquel il vivait, dans les belles-lettres et la rhétorique. On était de son temps dans une ignorance absolue de la géographie. Pour sortir de ces ténèbres, il crut qu'il fallait voyager. Il alla en Espagne et en Afrique pour se mettre au fait des mœurs des chrétiens et des infidèles. Il exerça même quelque temps les fonctions d'archidiacre à Avila dans la Vieille-Castille. Revenu en France, il fut abbé au diocèse de Thérrouanne, il y mourut en 1194. Le continuateur de dom Rivet a cru ces titres suffisans pour le placer au nombre des savans qui ont éclairé la France. Peut-être, en repassant sur son article, y fera-t-il de nouvelles découvertes; je m'en tiens à ce qu'il m'en apprend, page 137 du tome IX.

MONTEMBOEUF (BERTRAND BERGIER DE), (1550), natif de Poitiers, est qualifié par Joachim du Bellay son contemporain, du titre bizarre de poète *bédonnique bouffonique*, à la tête d'une ode pastorale, folio 136 du tome III de l'édition de 1569. Il lui adresse aussi une pièce, folio 45 des jeux rustiques, tome VIII, où il lui donne le nom de poète *dytkyrambique*. On pourrait penser que du Bellay loue dans sa première pièce le poète Bergier, si ce qu'il lui dit dans la seconde n'était pas décisif contre le pauvre poète qu'il maltraite sans miséricorde. Bergers, dit-il dans son ode pastorale,

... Oyez le son divin  
 Du chalumeau poitevin ,  
 Renouvellant la mémoire  
 Du pasteur Sicilien ,  
 Et du grand Italien (1)  
 La vive et durable gloire.

Naguère notre berger,  
 Traversant d'un pied léger  
 Le dos chenu des montagnes ,  
 Ramena les doctes sœurs ,  
 Abreuvant de leurs douceurs  
 Les poitevines campagnes.

C'est lui, premier des bergers  
 Qui, dédaignant les dangers  
 De l'envieuse ignorance ,  
 A ses vers ôta le frain ,  
 Les faisant d'un libre train ,  
 Galopper parmi la France.

Ses vers, de fureur guidés ,  
 Comme fleuves débridés  
 D'une audacieuse fuite ,  
 Nos campagnes vont foulant :  
 Mais les ruisseaux vont coulant  
 Toujours d'une même suite.

Ces deux stances contiennent des louanges ironiques qui détruisent ce qu'on pourrait trouver de sérieux dans les autres; c'est sur ce ton, tantôt flatteur, tantôt ironique, que du Bellay parle dans les quatorze strophes de cette pièce qu'il finit par cette dernière :

Ainsi l'arcadique Dieu  
 Te favorise en tout lieu ,  
 Et tes brebis camusettes !  
 Ainsi à toi seulement  
 Demeure éternellement  
 L'honneur des vieilles musettes !

(1) Pétrarque.

Dans la pièce du VIII<sup>e</sup> volume , du Bellay ne ménage point la vanité de Bergier , qui s'était peut-être mépris au ton de la première. Après l'avoir comparé au poète Ascrée en ce qu'il est devenu poète du soir au matin , *sans art , sans travail et sans cure* ; il lui dit :

Tu ne prins oncques fantaisie  
De lire ancienne poésie ,  
Soit de ce temps , soit de jadis ,  
Et si , fais des vers plus que dix.

Tu ne sais que c'est de mesures ,  
D'apostrophes , ni de césures ,  
Ni de ces préceptes divers  
Qui montrent à faire des vers....

Premier tu fis des dithyrambes ,  
Lesquels n'avaient ni pieds , ni jambes ;  
Ains comme balles , d'un grand saut ,  
Bondissaient en bas et en haut.

Tu dis maintes gaies sornettes  
Sur le bruit que font les sonnettes ;  
Accordant au vol des oiseaux  
Les horologes et leurs appeaux.

Après , en rimes héroïques ,  
Tu fis de gros vers bédonniques ;  
Puis en d'autres vers plus petits ,  
Tu fis des hachi-gigotis.

Mais cette barbe vénérable ,  
Mais ce grave port honorable ,  
Qui d'auguste a je ne sais quoi ,  
Ne sont-ils pas dignes d'un roi ?

La Croix du Maine parle d'un Claude Bertrand Bergier qu'il fait natif d'Auvergne, et qui a traduit trente Psaumes de David selon l'Hébreu.

MONTESPAN (FRANÇOISE-ATHÉNAÏSE DE ROCHECHOUARD-MORTEMAR, marquise de), (1707), était fille de Gabriel de

Rochechouard, duc de Mortemar, et de Diane de Grandseigne, et sœur du maréchal de Vivonne, de Marie-Madeleine de Rochechouard, abbesse de Fontevault, dont nous parlerons, de Gabrielle, marquise de Thianges. Ayant épousé Henri-Louis de Gondrin de Pardaillan, marquis de Montespan, elle parut à la cour. Elle y surprit par l'éclat de sa beauté et les grâces de son esprit tout ce qu'il y avait alors de plus brillant, et l'on peut dire qu'elle s'attira les hommages de tous ceux qui crurent qu'on ne pouvait les refuser à la beauté : on admirait chez elle ce qu'on appela depuis, à la cour, *l'esprit de Mortemar* (1); c'était une délicatesse d'ex-

(1) On eût dit que la nature avait pris plaisir à combler cette famille de tous ses dons, et en particulier de ceux de l'esprit. Aux trois illustres sœurs, Marie-Madeleine-Adélaïde de Rochechouard, abbesse de Fontevault, Françoise-Athénais, marquise de Montespan, dont nous parlons, Gabrielle de Rochechouard, marquise de Thianges, épouse de Claude-Léonor de Damas, marquis de Thianges, on peut joindre, pour l'honneur des lettres, Louis-Victor de Rochechouard, comte de Vivonne, maréchal de France, génie facile, et né pour le commerce le plus délicat des muses et des beaux esprits; Marie-Elizabeth de Rochechouard, marquise de Castrie, sa fille, dont la modestie, la beauté et le savoir sont consacrés par l'éloge qu'en a fait M. Huet, dans ses Mémoires latins, liv. VI, p. 381. Il nous apprend que dans un voyage qu'il fit aux eaux de Bourbon, il la trouva un jour lisant le *Criton de Platon*, en grec, et qu'il fut étonné de l'intelligence avec laquelle elle lisait les écrits de ce philosophe. Il lui adressa la neuvième de ses églogues, intitulée : *Mimus, sive Speculum, le Miroir*. Les premiers vers de cette pièce sont un éloge achevé du savoir de cette admirable personne qui était encore dans la première jeunesse. Il la prie de s'amuser pour un moment à la lecture de son églogue, et ajoute :

*Mox tamen antiqui repetes dictata Platonis,  
Rursus et umbrosâ academi condita sylvis  
Heroas inter spectaberis herotnas.*

Le mérite littéraire n'éclate pas moins dans les alliances de cette grande maison. Jeanne de Saulx, épouse de René de Rochechouard-Mortemar, inhumés l'un et l'autre aux Cordeliers de Poitiers, entendait les langues grecque et latine; Françoise de la Beaune-Montreuil, sa mère, épouse du célèbre maréchal de Tavannes dont nous avons les mémoires, était si



pression, un tour fin dans la pensée ; cette fleur de génie que la nature donne , que perfectionne Versailles , et que toute l'étude ne saurait acquérir. L'Histoire anecdote du dernier règne nous conserve quelques-unes de ses réponses préférables à toutes celles qu'a rassemblées Plutarque. On trouve, ce qui est assez rare dans les bons mots, beaucoup de justesse à beaucoup de vivacité. *Montons* , dit-elle un jour à madame de Maintenon , à qui elle pouvait attribuer sa disgrâce , *Montons en carosse , et causons-y en bonnes amies , nous ne nous en aimerons pas davantage*. Ceux qui ont débité qu'elle avait eu besoin de l'esprit de madame de Maintenon pour les lettres qu'elle écrivait au roi , ignoraient que si cette dernière avait plus de solidité , un air plus raisonné dans son style , qu'elle devait peut-être à ses infortunes , madame de Montespan jetait dans ce qu'elle écrivait beaucoup plus de feu et plus d'enjouement ; ils ignorent ce que savait toute la cour. Les beaux esprits même trouvaient chez elle un Mécène : elle appréciait leurs talents , et il était difficile d'obtenir son suffrage pour de fausses beautés. Le charmant la Fontaine, qui l'avait éprouvé , lui dédia un livre de ses fables. Tout le monde sait par cœur la dédicace qu'il lui en fit ; c'est ainsi qu'il lui parle :

Le temps qui détruit tout , respectant votre appui ,  
 Me laissera franchir les ans dans cet ouvrage :  
 Tout auteur qui voudra vivre encore après lui ,  
 Doit s'acquérir votre suffrage.  
 C'est de vous que mes vers attendent tout le prix.  
 Il n'est beauté dans nos écrits

savante dans l'écriture et les textes, qu'elle convertit un fameux rabin dans une dispute réglée. Diane d'Escars, ayeule de trois sœurs et de maréchal de Vivonne, a passé pour l'esprit le plus cultivé et le plus délicat du seizième siècle. Personne n'ignore quelles étaient les lumières de feu l'illustre duchesse de Rochecouard, aussi célèbre par son érudition que par sa piété. De quelque côté qu'on envisage la maison de Mortemar, on ne trouve que beauté, esprit, érudition. Voyez le père Anselme, *Histoire des Généraux des Galères de France*, ch. IX.

Dont vous ne connaissiez jusqu'aux moindres traces.

Eh ! qui connaît que vous les beautés et les grâces ?

Paroles et regards , tout est charme dans vous.

Ma muse, en un sujet si doux ,

Voudrait s'étendre davantage.

Mais il faut réserver à d'autres cet emploi ,

Et d'un plus grand maître que moi ,

Votre louange est le partage.

L'éloge était mérité. L'auteur de la Vie de madame de Maintenon nous assure qu'il y a un grand nombre de ses lettres qui pourraient faire honneur à l'écrivain le plus poli. On nous fait même entrevoir que le public pourra les voir un jour. C'est un trésor pour lequel il forme sans doute des vœux très vifs. On en a déjà vu quelques-unes, et entr'autres celle que l'éditeur des lettres de madame de Maintenon a publiée, et qui est la soixante-dix-septième du premier volume. Elle survécut assez longtemps à sa faveur pour montrer une grandeur d'âme et des sentimens dignes de sa naissance et du christianisme.

Elle mourut aux eaux de Bourbon, où elle était allée chercher un remède à des incommodités habituelles qu'elle souffrit avec beaucoup de constance. J'ai entendu dire à une personne , qui l'avait vue dans sa retraite en Poitou, qu'elle s'était fait une habitude de l'humilité si grande , que , lorsque les derniers de ses domestiques manquaient au respect qu'ils lui devaient , elle en montrait une espèce de joie , ne permettant pas qu'on leur reprochât ces manquemens : sa mort arriva le..... 1707.

(Voyez les auteurs cités.)

MONTLOUDUN (GUILLAUME DE), (1343), professa d'abord à Paris, ensuite à Toulouse et enfin à Poitiers. Il était déjà prieur (1) de Saint-Paul de cette ville lorsqu'il fut élu abbé

(1) En 1083, l'évêque Isembert donna l'église de Saint-Paul de Poitiers au monastère de Montiers-Neuf, à peine était-il fini à l'égard des bâtimens. (Voyez BESLY, *Histoire des comtes de Poitiers*, page 387 et suivantes.

de Montiers-Neuf, en 1334. Jean Bouchet, en parlant de lui dans ses *Annales d'Aquitaine*, dit qu'il vint à Poitiers avec les enfans du roi de Hongrie, Sigismond; apparemment il avait été leur précepteur. Guillaume introduisit le goût des livres et de l'étude dans son abbaye. Il fit présent au monastère de plusieurs volumes. C'était alors un vrai présent; ils étaient rares et très chers; il fit aussi les fonds d'une bibliothèque dans le dortoir.

Trithème en parle comme d'un homme qui excellait dans la connaissance de l'écriture, de la philosophie d'Aristote, et du droit canonique. Il lui attribue un *Traité des Sacremens*, une *Somme des Cas de conscience*, et différens ouvrages de droit. Suivant Albert Fabricius, il a composé des gloses sur le sexte, sur les constitutions de Clément V, sur les extravagantes de Jean XXII, et sur le décret. Il parle aussi du *Traité des Sacremens* adressé à Ponce de Villemur (*de Villamuro*) qu'il appelle son cher fils.

Il mourut le 2 janvier 1343, et fut inhumé dans l'église de Montiers-Neuf. C'est une erreur grossière de la part de Simon, de dire qu'il a professé le droit à Poitiers en 1155. Il copiait Chopin qui a fait bien d'autres fautes dans ce qu'il a dit des universités. Fortsnerus fait notre abbé contemporain de Jacques de Arena. Fabricius, qui le fait vivre jusque en 1346, s'est aussi mépris.

(Voyez les auteurs de la nouvelle édition du *Gallia christiana*, tome II, diocèse de Poitiers, colon. 1270; — BOUCHET, *Annales d'Aquitaine*, quatrième partie, page 193; — FABRICIUS, *Bibl. Med. et Infirm. Latin.*, pag. 461; — OUDIN, dans son *Supplément aux écrivains ecclésiastiques*, tome III, page 966; — SIMON, *bibliothèque du droit*; — FORTSNERUS, CHOPIN, de *Domanio*, lib. 3, tit. 27, num. 17; — TRITHÈME, de *Script. Eccl.*, pag. 222 de l'édition de 1546; — BALUZE, ad *Petri de Marca Concord.*)

MOREAU (RENÉ), (1671), bachelier de Sorbonne, curé de Notre-Dame de Fontenay et vicaire-général du diocèse de La Rochelle, naquit le 16 septembre 1605, au village de la

Chapponnière, paroisse de Notre-Dame de Moulins en Poitou, alors du diocèse de Maillezais, transféré depuis à la Rochelle. Jacques Moreau, son père, était un laboureur du village de la Chapponnière, et Renée Vion, sa mère, était âgée de cinquante ans lorsqu'elle le mit au monde. Il donna, dès sa plus tendre jeunesse des marques de piété. Il étudia la rhétorique et la philosophie à Poitiers, et alla ensuite à Paris, où il fut reçu bachelier de Sorbonne. Lorsqu'il eut été ordonné prêtre, M. de Béthune, évêque de Maillezais, l'appela auprès de lui. Il lui conféra ensuite la cure de Notre-Dame de Fontenay, et il le fit son vicaire-général. Quelques différends dont la cause est ignorée, obligèrent René Moreau à se démettre de cette cure. Il retourna à Paris dans la vue d'y vivre absolument ignoré et dans la retraite; cette ville, la plus peuplée de l'univers, devenant un désert pour ceux qui n'y cherchent que la solitude. Il y était lorsqu'il fut nommé à la cure de Saint-Michel-du-Mai, diocèse de La Rochelle. Il fut obligé de la quitter quelques années après par ordre de son évêque, pour reprendre celle de Fontenay. Le même prélat (c'était M. de Béthune) lui rendit aussi le titre de grand-vicaire. Deux autres évêques eurent pour lui la même confiance; René Moreau mourut à Fontenay, le 18 janvier 1671. C'était, dit l'auteur de sa vie, un pasteur zélé, continuellement occupé du salut des peuples qui lui étaient confiés, travaillant avec ferveur à la conversion des hérétiques, détaché des biens de la terre, toujours appliqué à la prière, à l'étude ou à l'instruction des fidèles. On lui donne même le don de prophétie, et on prétend qu'il s'est fait plusieurs miracles après sa mort par son intercession. A la fin de sa vie, imprimée à Paris sous le titre de : *Vie d'un Curé de Poitou, etc.*, en 1719, in-12, pp. 28, on trouve un petit écrit de René Moreau, qui a pour titre : *Sentiment de Piété*. J'ignore le nom de l'auteur de cette vie. (Voyez le *Journal des Savans*, du lundi 5 juin 1719, article dernier.)

MORET DE LA FAYOLE (PIERRE), (1693), avocat au présidial de Poitiers, ne m'est connu que par quelques ouvra-

ges qu'il a publiés en différens temps, quoique je n'aie rien négligé pour avoir quelques mémoires instructifs sur sa vie.

En 1675, il fit imprimer à Paris l'*Histoire généalogique de la Maison de Rouci et de Roye*, en 1 vol. in-12. Le père le Long la cite n. 9789 et 16740 de sa *Bibl. de la France*.

En 1676, parut son *Histoire de la République romaine*, imprimée à Paris, chez Martin Coutelier, in-12, 2 vol. Il y traite du règne des rois et du gouvernement démocratique, partie la plus obscure et la plus négligée de l'histoire romaine. Il remonte aussi avant dans l'histoire qu'il l'a pu faire, et parle des Aborigènes que l'on convient avoir été les pères des Romains. Il est vrai que tout ce qu'on trouve dans le premier livre qui contient l'origine des Romains jusqu'à Romulus, n'est pas de la dernière certitude. L'auteur a la bonne foi d'en convenir lui-même. Mais, outre que ces recherches ne laissent pas de plaire, elles servent à éclaircir beaucoup de points de l'ancienne histoire : par exemple, ce que dit Denis d'Halicarnasse de la ville de Rome, qui subsistait en Italie avant Romulus, lequel par conséquent n'aurait fait que l'agrandir et y établir une monarchie plus brillante que celle que *Roma*, fille d'Italus, y avait établie en fondant cette ville à qui elle donna son nom. Ce sont là à peu près les remarques que l'abbé Gallois, auteur du *Journal des Savans*, fait sur cet ouvrage de Moret de la Fayole, dont il parle dans le journal du 17 février 1676, sans porter d'autre jugement, ni sur le style ni sur l'ordre observé par l'auteur dans son histoire. On peut dire que ni l'un ni l'autre ne sont pas méprisables.

En 1692, il publia un livre avec ce titre bizarre : *le Paravent de la France contre le vent du nord, ou Réflexions sur un Livre anonyme intitulé : le vrai Intérêt des Princes chrétiens*. Il fut imprimé à Poitiers.

Le *Journal des Savans* du 2 février 1693 s'exprime ainsi en parlant de cet ouvrage. De tous les libelles que la Hollande imprime et débite contre la France depuis la ligue d'Augsbourg, celui qui a pour titre : *le vrai Intérêt des Prin-*

*ces chrétiens depuis la tige d'Ausbourg, est un des plus outrageux. . . . La calomnie qui règne dans toutes les pages est si grossière. . . qu'elle aurait pu être méprisée. . . mais M. Pierre Moret de Fayole, avocat au présidial de Poitiers, a jugé à propos de l'arrêter par cette réponse:*

N.

NADAL (Augustin), (1740), abbé de Boudeau en Boulonnais, de l'académie royale des inscriptions et belles-lettres, ne dut la fortune dont il a joui qu'à ses talents. Il était fils d'un marchand passantier; qui quitta Bordeaux pour venir s'établir à Poitiers avec sa famille; il y fit ses premières études, et après en avoir fini le cours, il fut appelé à Paris par M. de la Bèrtière, sous-gouverneur de M. le duc de Chartres, depuis duc d'Orléans (1), que l'état et la religion pleuraient encore. Il entra par le moyen de ce protecteur chez M. le marquis d'Étampes, capitaine des gardes de Monsieur, frère unique de Louis XIV, en qualité de précepteur de ses enfants (2). Après quelques années, il eut le bonheur de trouver un véritable Mécène dans la personne de M. le duc d'Aumont (3), premier gentilhomme de la chambre du roi, et gouverneur de la province du Boulonnais. Ce seigneur, d'un goût sûr, d'un génie aussi élevé que délicat, venait de perdre Astolme de la Fosse son secrétaire, mort le 2 novembre 1708. Il donna sa place à remplir à l'abbé Nadal, avec la qualité de secrétaire de la province du Boulonnais. L'auteur de Saül et de Mariamne n'était pas tout-à-fait indigne de succéder à l'auteur de Manlius. Quatre ans après, c'est-

(1) Mort en 1752.

(2) On trouve dans ses poésies diverses une élégie sur la mort du marquis d'Étampes de Sallebris, guidon de la Gendarmerie, son élève, tué en 1704, le 15 août, à la bataille d'Hocstet. L'abbé Nadal dit :

Dans un espoir plus doux par nos soins élevé,  
A périr par le fer étais-tu réservé ?

(3) Louis.

à-dire en 1712, le feu roi, à la recommandation de M. le duc d'Aumont, le nomma secrétaire de l'ambassade extraordinaire dont ce duc fut chargé auprès de S. M. britannique la reine Anne, pour la paix d'Utrecht (1). Il s'acquitta de cet emploi à la satisfaction de la cour, qui lui accorda pour récompense l'abbaye de Doudeau en Boulonnais, en 1716. Après la mort de messieurs les ducs d'Aumont père et fils, l'abbé Nadal retourna à Poitiers. Cette ville avait le bonheur de posséder M. le Nain, qui y faisait sa résidence en qualité d'intendant de la province. Le goût de ce magistrat pour les arts et les belles-lettres, fut une ressource pour l'abbé Nadal. Il fut vu avec plaisir, il fut même chéri; il ne pouvait se séparer des muses après les avoir si longtemps cultivées, il saisissait toutes les occasions d'exercer sa veine. L'académie de musique qui s'était établie à Poitiers sous les auspices de M. le Nain, lui donna lieu de composer plusieurs morceaux pour être chantés dans les fêtes qui se donnaient à Poitiers, et en particulier chez M. l'intendant. Il était déjà âgé: les muses, dit-on, aiment la jeunesse; l'abbé Nadal crut qu'elles lui devaient toujours le même tribut, mais il se trompait, et s'il eut eu plus d'égard à conserver sa réputation qu'à sacrifier à son goût, il aurait supprimé plusieurs pièces qu'il composa pendant sa retraite à Poitiers. Il portait la délicatesse de la propreté jusqu'à l'excès dans ses habits et dans toute sa personne. Il avait une plaie qui s'opposait à ce goût par les suites nécessaires qu'elle eût. Il voulut les détruire et la fit fermer. Cette cure lui fut funeste et lui causa une attaque d'apoplexie dont il mourut le 7 août 1740. Il fut inhumé dans l'église paroissiale de Saint-Cybart de Poitiers, où l'on voit son épitaphe sur une tombe plate. On y découvre son âge qu'il avait toujours eu la faiblesse de cacher. Elle est conçue en ces termes;

*Cy git maître Augustin Nadal, ancien abbé commendataire de Doudeau, secrétaire d'ambassade en Angleterre et de l'académie*

(1) Conclut au mois d'avril 1714.

royale des inscriptions et belles-lettres, âgé de 76 ans (1), décédé le 7 août 1740. Priez Dieu pour son âme.

Deux ans avant sa mort (en 1738), il donna une édition complète de ses ouvrages, qui furent imprimés en 3 volumes in-12, à Paris, chez Briasson ; les deux premiers volumes sous le titre d'*Œuvres mêlées*, et le troisième sous celui de *Théâtre de M. l'abbé Nadal*. C'est aux pièces dramatiques qui composent ce volume que l'auteur a dû sa plus solide, sa plus grande réputation. Elles sont au nombre de cinq. *Saül*, *Hérode*, *Antiochus ou les Machabées*, *Mariamme*, auxquelles il faut joindre *Osarphis ou Moïse* qu'on a mise à la fin du second volume. Cette dernière pièce n'a point été représentée, quoique reçue des comédiens qui avaient déjà leurs rôles, et quoiqu'approuvée d'un censeur public. Le ministère mit à la représentation de la pièce des obstacles dont l'auteur dit qu'il adopta les motifs.

Ces motifs étaient le peu de respect qu'on reprochait à l'auteur d'avoir eu pour les vérités sacrées de l'Écriture dans l'ordonnance de sa pièce, et surtout dans le caractère qu'il donne à Moïse, tout-à-fait opposé aux grands desseins de Dieu sur le législateur de son peuple. Il alléguait pour s'excuser l'exemple de Corneille dans Polieucte ; mais quelle analogie entre Polieucte et Moïse ? Il apportait aussi celui de l'Athalie de Racine. Mais quelle différence dans la manière de traiter son sujet ! On prétend que toutes les fois qu'on joue Athalie, le parterre est rempli de Juifs, et qu'elle eût une réussite prodigieuse dans toutes les villes où il y en a. Je ne pense pas qu'*Osarphis* eût fait fortune à Metz ou à Avignon.

Je serais trop long si j'entreprenais l'examen critique et détaillé des cinq pièces de théâtre de l'abbé Nadal. Je me contenterai donc de dire en général qu'il n'y en a pas, où il n'y ait quelques beautés auxquelles les plus difficiles n'ont pu refuser leurs suffrages ; mais qu'il n'y en a pas non plus,

(1) M. Tiron dit 66 ans dans le Parnasse français ; c'est peut-être une faute d'impression.



où l'on ne trouve des défauts qui dépassent bien ces beautés. La poésie en est agréable et facile, mais elle a quelque chose de lâche, et l'on ne trouve point cette main de maître, ces traits hardis, sublimes, qui saisissent, qui élèvent, qui remplissent notre esprit et s'emparent de notre admiration. En un mot, le public qui redemande encore *Rodogune*, *Vincennes*, *Manlius*, ne pense plus à *Saül* ni à *Hérode*, et ne regrette point *Ossipus*.

Le premier volume contient l'*Histoire des Vestales*, en 96 pages; 2° *Un petit Traité du luxe des Dames romaines*; 3° *Une Dissertation sur l'origine de la liberté qu'avaient les soldats romains de dire des vers satyriques contre ceux qui triomphaient*; 4° *Une autre Dissertation sur les Vœux et les Offrandes des anciens*; 5° *Une Lettre adressée à M. Crébillon, sur sa tragédie de Pirrus* qu'il loue beaucoup, peut-être pour consoler l'auteur du mauvais succès qu'elle eût, quoique l'on lise le contraire dans la lettre de l'abbé Nadal; 6° *Une Lettre contenant quelques particularités de la vie du chevalier de Méré*, dont l'auteur a fait son grand modèle, et dont il publia, en 1700, les *Œuvres posthumes*, avec son éloge de ce genre fleuri, léger, qui amuse et n'instruit pas, étant dénué de circonstances et de faits; 7° *Des Pensées sur l'éducation*. On prétend qu'il a voulu s'y peindre, dans l'idée qu'il donne du précepteur dont on doit faire choix. Au reste, le portrait est beau, et il a sur le plan d'éducation qu'il trace, des réflexions fort justes et d'un homme du métier; 8° *Quelques autres Lettres et des Remarques critiques sur la Tragédie d'Hérode et de Mariamne de M. de Voltaire*. Il en attaque les mœurs, l'ordonnance de la fable, les caractères et même les vers, où il prétend trouver du plagiat. Apparemment si M. de Voltaire s'était amusé à critiquer la *Mariamne* de l'abbé de Nadal, il y aurait aussi trouvé bien des défauts. Je ne sais ce qu'a voulu dire l'auteur par ces derniers mots de sa critique; *Il n'y a que le temps qui donne le sceau au mérite des ouvrages et à la gloire des poètes*. Nous en avons quelques-uns parmi nous dont l'orgueil perce jusques dans l'avenir le plus reculé: mais tel jouit par

*avance* (1) des suffrages de la postérité qui cependant a déjà survécu à sa réputation ; si on s'en rapporte au jugement des maîtres et des connaisseurs. S'il avait en vue M. de Voltaire, il s'est mépris. 10<sup>e</sup> *Lettre à M<sup>me</sup> la comtesse de Finnes, sur la tragédie de Zaïre* : s'il faut en croire le critique, M. de Voltaire a prouvé par cette pièce qu'il n'entendait ni le théâtre, ni la versification. L'auteur, dit-il, y passe du faste épique dans un tissu de lignes prosaïques, sans cadence et mal rimées. En un mot, sans l'actrice admirable (2) qui joua la pièce, elle eût été sans mérite. Il finit en disant que le succès qu'elle a eu, il pouvait ajouter et qu'elle aura longtemps, a été si brillant qu'il présage la décadence du théâtre, prêt à retomber dans le chaos, si le public s'obstine à applaudir à de pareils poèmes. En effet, *Mérope* a succédé à *Zaïre*, et le public a encore admiré. Le lecteur appréciera la critique qui révolta tous les honnêtes gens. C'est ainsi que s'en expliquèrent les sages auteurs du *Journal des Savans*, en parlant de la préface de la *Mariamne* de M. l'abbé Nadal. L'Auteur, dirent-ils, a cru se dédommager de la chute de sa pièce par une déclamation injurieuse et offensante qui ne fait tort qu'à lui-même. 11<sup>e</sup> La dernière pièce est une lettre touchant la préférence de la rime sur la prose. Il fait l'éloge de la rime, et M. de Voltaire y est encore plus maltraité que la prose. On dirait que l'abbé Nadal avait formé le projet de se faire un nom par d'illustres inimitiés. Cette lettre est suivie de trois autres qui ne sont là que pour grossir le volume.

Le troisième est composé de plusieurs petites pièces de vers pieuses ou galantes, suivant les dispositions d'esprit où se trouvait l'abbé Nadal. Quand toutes celles de ce dernier genre auraient été supprimées, il n'aurait pas eu moins de droit à l'estime du public. Son caractère et son âge semblaient exiger ce petit sacrifice. Je pense la même chose de quelques

(1) Comment jouir par avance des suffrages de la postérité, en survivant à sa réputation ?

(2) La demoiselle Gaussin, à qui les pièces de Voltaire ont fait autant d'honneur qu'elle leur en a fait.

fragmens qui n'ont point assez de mérite pour être offerts à la postérité par un auteur vivant. Ceux qui liront le fragment du *poème de Radégonde*, conviendront de ma réflexion. Les deux premiers vers suffiront à ceux qui ne voudront pas lire tout.

Je chante cette reine en vertus si féconde ,  
Jadis l'amour du ciel et l'exemple du monde.

C'est ainsi que l'auteur débute : c'est à peu près le début de Brebœuf. *Je chante cette guerre en cruautés féconde.*

Le *si* du premier vers marque une grande faiblesse , et le *jadis* du second en parlant d'une reine qui jouit de la béatitude, me paraît ridicule. Est-ce que les saints ne sont plus l'amour du ciel , parce qu'ils le possèdent ?

Ces poésies diverses sont suivies des observations sur la tragédie ancienne et moderne, de quatre dissertations sur les quatre 1<sup>res</sup> tragédies de Racine, et de sept sur les sept autres, *Bérénice, Buzazeth, Mithridate, Iphigénie, Phèdre, Esther, Athalie*.

Il a encore travaillé avec M. Piganiol de la Force, à un ouvrage périodique intitulé *le Nouveau Mercure*, dédié à M. le prince de Dombes, à Trévoux, in-12 ; commencé en janvier 1708, interrompu en avril 1709, pendant dix-huit mois ; et tombé tout-à-fait avec le mois de mai 1711. On l'appelait *Mercure de Trévoux*, à cause du lieu où il était imprimé.

M. l'abbé Nadal et les autres auteurs de cet ouvrage suivaient le plan du *Mercure galant* : historiетtes, dissertations, pièces fugitives en vers et en prose, nouvelles du mois composaient ce *Mercure*. Toute l'attention qu'avaient les auteurs était de ne pas se rencontrer avec ceux du *Mercure galant*. Ceux qui sont jaloux de recueillir les suites des ouvrages périodiques ne doivent pas oublier le *nouveau Mercure* qui commence à devenir rare.

L'ouvrage par où l'abbé Nadal débuta fut son histoire des Vestales. L'auteur y fit connaître son caractère, et ce vernis galant et déplacé qu'on trouve dans presque tous ses écrits : le style en est travaillé et poli ; mais on reconnaît à chaque

ligne un goût affecté (1), un air précieux, beaucoup de néologismes et d'opposition avec la justesse et la simplicité d'une expression noble et naturelle. La critique qui en fut faite par l'auteur de la *France savante* est peut-être outrée; mais on est forcé d'avouer que les fautes qu'il reprend, sont de celles qu'un écrivain sage n'aurait point faites. La déman-gaison de joindre l'érudition à la galanterie, ne servit qu'à faire connaître que sur le premier point l'abbé Nadal ne pouvait en imposer qu'aux dames et à des juges de toilette.

L'auteur de la critique lui montra qu'il était moins fami-liier qu'il voulait le paraître avec les bons auteurs de l'an-cienne Rome, et que bien souvent il leur faisait dire toute autre chose (2) que ce qu'ils avaient dit en effet.

(1) Je ne sais si l'on ne peut pas dire de ce style ce que Boileau a dit dans ces Vers :

Je laisse aux doucereux ce langage affecté,  
Où s'endort un esprit de mollesse hébété.

Satyre IX, à son esprit.

(2) Exemple : De ces deux vers d'Ovide du *Concubitus Corynnæ*, qu'un abbé se serait fort bien passé de commenter,

. . . . . *Nec multum rara nocebat,*  
*Pugnabat tunicâ sed tamen ille, tegi.*

L'abbé Nadal en conclut que la *chemise* de Corynnæ était *large* et *lais-sait du jeu*. Cette *largeur* et ce *jeu* que laissait la chemise de Corynnæ sont des imaginations toutes pures du commentateur. Ovide n'a jamais voulu dire, et n'a jamais dit autre chose dans ces deux vers, sinon que la *chemise* de Corynnæ *était extrêmement fine*, et que l'*obstacle* qu'elle mettait aux *plaintes* de son *amant* était *peu de chose*. M. l'abbé, accoutumé aux *idées de toilette*, n'avait qu'à imaginer une espèce de gaze, dont la belle Corynnæ s'efforçait de dérober ses appas aux yeux d'Ovide, au lieu de chercher de la *largeur* et du *jeu* dans ce galant déshabillé.

Il n'est pas plus heureux dans la citation de ce vers de Juvénal : *Et nigrum flavo crinem abscondente galero*, qu'il prétend expliquer en disant qu'un cheveu blond ombrageait quelquefois une tête toute noire. Juvénal voulait dire seulement que les dames romaines cachalent leurs cheveux noirs avec une espèce de toque blonde, en comparant l'ornement de tête que Juvénal appelle *nitra*, à la mitre telle que nous la connaissons, il donne encore une explication fort déplacée et sans justesse.

(Voyez la première partie du premier tome de la *France savante*, pag. 56 et suivantes ; — M. TITON DU TILLET, dans son *Parnasse français*, édition in-fol., article 84, p. 752.)

NEVEU (MADELEINE), (1587), dame des Roches, et Catherine des Roches sa fille, ne sauraient être séparées ; elles furent unies par les liens les plus étroits. Ceux du sang ne pouvaient l'être davantage ; les talens, l'inclination, l'amour le plus tendre avaient formé entre ces deux admirables personnes des nœuds que rien n'a pu rompre. Madeleine, fille d'un gentilhomme appelé Neveu, épousa François Éboissard, seigneur de la Villée. Ceux qui ont fait le sieur Fradonnet, père de Madeleine Neveu, se sont grossièrement trompés. De ce mariage naquit Catherine des Roches ; elle devint l'unique objet des soins et de la tendresse de sa mère, après la mort du sieur de la Villée : la mère était savante, elle cultiva les talens de sa fille et réussit à en faire l'esprit le plus orné et le plus délicat de la province, et peut-être de la France. On ne parlait à Paris aussi bien qu'à Poitiers que des charmes et du savoir de la mère et de la fille. Leur réputation s'étendit surtout par les éloges qu'elles reçurent des magistrats célèbres et des avocats que les Grands-Jours amenèrent à Poitiers en 1579 (1). Ces dames qui y demeuraient, avaient fait de leur maison une espèce d'académie ; c'était un parnasse où elles présidaient en qualité de muses. On consultait leur goût, on leur dédiait des ouvrages, elles communiquaient ceux qu'elles faisaient ; les plus honnêtes gens voulaient avoir l'honneur de les connaître et d'en être connus. Obtenir leur estime c'était une preuve d'un mérite décidé. Enfin, la maison des dames des Roches était à Poitiers,

(1) De la façon dont parle M. l'abbé Goujet, on croirait que les Grands Jours de Poitiers durèrent autant que vécurent mesdames des Roches. Les beaux esprits de ce temps-là, dit-il, que le devoir ou la curiosité conduisaient aux Grands-Jours de Poitiers, ne manquaient pas de s'y trouver, c'est-à-dire, de se trouver aux assemblées académiques dont l'auteur parle six lignes au-dessus ; car on pourrait encore s'y méprendre. On sait que les Grands-Jours ne duraient que peu de temps, un mois ou six semaines.

ce qu'a été si longtemps, à Paris, le célèbre hôtel de Rambouillet. Aux brillantes qualités de l'esprit, on trouvait celles du cœur réunies, et pour comble de bonheur, après d'une mère qui avait encore des grâces que l'âge respecta dans une personne qui a été belle, on voyait une fille chez qui elles éclataient à leur plus haut point, une beauté naissante, et une beauté qui n'était point encore éclipcée. Étienne Pasquier dans l'avis au lecteur qui précède le recueil de vers compu des gens de lettres, sous le titre de *la Puce de Mademoiselle des Roches*, nous apprend que les charmes de cette belle fille donnèrent lieu à ce badinage, qui exerça une infinité de beaux esprits. « Étant, dit-il, transporté en la « ville de Poitiers pour me trouver aux Grands-Jours aux « quels devait présider M. de Harlay (Achille), je voulus « visiter Mesdames Desroches. Après avoir longtemps gu- « verné la fille (ce sont les termes de notre galant juricon- « sulte), l'une des plus belles et sages de notre France, j'a- « perçus une puce qui s'était parquée au beau milieu de son « sein, au moyen de quoi, par forme de risée, je lui dis « que vraiment j'estimais cette puce très prudente et très « hardie. » C'est le style de la galanterie du temps, et l'on peut dire qu'elle sent un peu l'homme à paragraphes. « Très « prudent (*quidem*), ajoute-t-il, d'avoir su choisir cette belle « place. Hardie (*autem*) de s'être mise en si beau jour. . . . « finalement, ayant été l'auteur de la Noise (c'est toujours « Pasquier qui parle); je lui dis que cette puce méritait « d'être *enchassée* dans nos papiers, et que très volontiers je « m'y emploierais, si cette dame voulait de sa part faire le « semblable.... Nous mîmes la plume à la main, et comme « un dimanche matin pensant la prendre à l'impourvu, je « lui eusse envoyé mon ouvrage; elle, n'ayant encore fait « mettre le sien au net, le mit entre les mains de mon « homme, afin que je ne pensasse qu'elle se fût enrichie du « mien. » Ces vers furent le signal d'un combat poétique qui dura autant que les Grands-Jours; juges et avocats, tous renoncèrent à leur gravité pour chanter la Puce de Cathe-

rine des Roches (1). Le président du Harlay, l'avocat-général Brisson, Antoine Loysel, René Chopin, Pierre Pithou, Jacques Mangot, Odet Turnebus, ou Turnèbe, tous se réunirent pour adresser des vers toujours trop savans et quelquefois même spirituels ; mais d'une galanterie bien éloignée de nos idées. On employa le latin, l'italien et même le grec, pour se signaler dans ce combat. Le barreau trouva des troupes auxiliaires dans les beaux esprits du Poitou et des environs ; Sainte-Marthe et Rapin s'y signalèrent. La Puce de Mlle Desroches eut tous les honneurs qu'on a rendus à la Guirlande de Julie (2) (d'Angennes). Les dames des Roches répondirent à tout : elles étaient comme les tenantes du tournois. On trouve dans le recueil des pièces sur cette *Puce* plusieurs ouvrages de la mère et de la fille. Comme il devient rare, on sera peut-être bien aise de voir ici quelques vers de la fille, ils serviront à faire connaître sa muse. On y apprend aussi les noms des beaux esprits dont j'ai parlé dans l'éloge qu'elle fait des principaux.

#### QUATRAINS

##### DE CATHERINE DES ROCHES AUX POÈTES CHANTE-PUCES.

O la digne ornement de la parfaite bande,  
Pasquier de qui le nom, l'oraison et les vers  
Volent par la rondeur de ce grand univers,  
*La Puce* maintenant votre secours demande.

Haussez-là, grand Chopin, de qui la voix exquise  
A souvent contenté ce fils du Jupiter,  
Ce du Harlay qu'on voit les grands dieux imiter,  
Que tout le monde admire, estime, honore et prise.

Le pilier, le miroir, l'oracle de la France  
Qui soutient, représente et anime sans fin

(1) On les trouve dans les lettres d'Etienne Pasquier, et dans le recueil intitulé *La Puce*.

(2) Julie Lucine, depuis duchesse de Montauzier, fille de Charles d'Angennes et de la savante Catherine de Vivonne, maison illustre du Poitou.

Peuple, princes et lois (1), brise l'air poitevin,  
Pour conduire la puce avec plus d'assurance.

Mangot (2) le vert printemps à la verte chenue,  
Le favori des Dieux, le Mercure facond,  
Qui est premier de tous et n'a point de second,  
La soulève et lui fait outre passer la nue.

Mesdames des Roches eurent un procès pendant les Grands-Jours; elles le gagnèrent. Catherine remercia ses juges de leur arrêt. Les vers coulent de la même source: voici la dernière stance: il y a de l'esprit et de la délicatesse.

O combien je désire une faveur du ciel!  
C'est que lisant les vers que je vous viens d'écrire,  
Vous les puissiez trouver aussi coulans que miel:  
Car ainsi je rendrai du miel pour de la cire (3).

Ceux qui connaissent le génie des poètes de ce temps et leur style, conviendront que ces vers valent bien ceux des savans qui se mélaient d'en faire. Notre langue naissante n'était pas encore débarrassée des vices et de l'affectation d'esprit et de savoir qu'on avait introduite dans tous les ouvrages sous le règne de François I<sup>er</sup>. Il ne faut que lire Pasquier, Baif, Ronsard, Jodelle, et tout ce qui a précédé Malherbe.

L'amour réciproque de la mère et de la fille fut assez constant pour engager la fille à refuser les partis les plus avantageux qui s'offraient, dans la crainte que le mariage n'y apportât quelqu'atteinte. Le même Pasquier qui parle en amant plutôt qu'en ami, s'exprime ainsi dans une lettre adressée à Pithou sieur de Savoie; l'air original de son style amusera. . . . « C'est une roche inexpugnable que je combats par mes vers. Je ne saurais si bien l'assaillir qu'elle ne se défende trop mieux d'une plume si hardie que je crain-

(1) C'est ici une finesse du temps pour exprimer le nom de Brissen.

(2) Jacques.

(3) A cause du sceau attaché aux arrêts de la commission.



« drai désormais de lui écrire. . . . Je ne vis jamais esprit  
 « si prompt ni si rassis que le sien. . . . le matin vous  
 « trouverez la mère et la fille, après avoir donné ordre à  
 « leur ménage, se mettre sur les livres; puis tantôt faire  
 « un sage vers, tantôt une épître bien dictée. Les après-  
 « diners et soupers la porte est ouverte à tout honnête  
 « homme. Là, l'on traite divers discours, tantôt de philoso-  
 « phie, tantôt d'histoire ou du temps, ou quelques propos  
 « gaillards. . . . La fille belle en perfection, tant de  
 « corps que d'esprit, requise en mariage, met toutes requê-  
 « tes sous ses pieds, résolue de vivre et mourir avec sa mère,  
 « et cela avenant elle se trouvera seule. . . mais lui ayant  
 « fait cette remontrance, encore n'est-elle demeurée sans  
 « réponse, me disant qu'elle ne pourra jamais être seule,  
 « ayant ses livres et papiers qui lui feront perpétuelle com-  
 « pagnie. Et puis, dites que notre France ne produit point  
 « de philosophes, puisque les femmes le sont. » *Jufien de*  
*Guersens* (1) ayant vu Catherine des Roches, fut un de ses  
 amans déclarés. Il en devint éperdument amoureux, et sa  
 passion lui fit faire un assez long séjour à Poitiers. Il y fit  
 imprimer, en 1571, la tragédie de *Panthée*, sous le nom de  
 sa maîtresse. Les auteurs de l'histoire du théâtre français  
 prétendent que quoique *Guersens* proteste dans les termes les  
 plus forts et devant Dieu, que cet œuvre n'est jamais sorti de la  
 boutique de son esprit; mais d'un *Jupiter* du cerveau duquel la  
*Pallas* de notre France la fait naître, il ne faut pas moins l'en  
 regarder comme le véritable auteur; la Croix du Maine qu'ils  
 font parler affirmativement, se contente d'insinuer que peut-  
 être est-ce une galanterie de la part de *Guersens*. *Duverdier*,  
 disent-ils aussi mal-à-propos; la donne à cette savante demoi-  
 selle; *Duverdier* la donne bien précisément à *Guersens* (2),

(1) Né à Gisors, diocèse de Rouen, en 1543, et mort sénéchal de Rennes, en 1583.

(2) l'ag. 141. Quoiqu'en disent les auteurs du Théâtre Français, et après eux M. l'abbé Goujet.

M. l'abbé Goujet pense et s'exprime de même. Pour moi je erois qu'on peut fort bien en partager l'honneur entre Guersens et sa maîtresse. La demoiselle des Roches qui faisait des vers aussi facilement qu'aucun poète de ce siècle, a fort bien pu y travailler avec un amant à qui la qualité de bel-esprit pouvait donner quelques privilèges. La protestation de Guersens aura alors quelque fondement. On peut voir dans l'Histoire du Théâtre Français, sous l'année 1571, t. II, p. 357 et suivantes, un extrait de cette pièce. Le titre est tel : *Panthée, tragédie prise du grec de Xénophon, mise en ordre par Caye-Jules Guersens*. A Poitiers, par les Boucher, 1571. Ce titre vient à l'appui de ma conjecture. Quoi qu'il en soit, Guersens ne réussit point auprès de la belle des Roches, et les fleurettes du bel-esprit n'allèrent point au cœur. La mère et la fille restèrent unies jusqu'au dernier moment de leur vie; elles la perdirent même l'une et l'autre presque au même instant, étant mortes le même jour de l'année 1587, d'une maladie épidémique, dont Poitiers éprouva les fureurs. Il paraît par la comparaison des ouvrages de ces deux savantes dames que la mère était plus savante, la fille plus facile dans ses compositions, plus délicate dans son style, plus fertile en idées et en images agréables. Scaliger qui vivait alors à la Rocheposay, et qui connaissait particulièrement mesdames des Roches, s'explique ainsi dans le Scaligerana (page 341 de l'édition de 1595). *Madame des Roches mère, qui en sait plus que madame sa fille, est plus docte et a plus lu et retenu d'histoires à mon jugement, qu'aucun Français parle autant promptement, facilement et éloquemment qu'il est possible. Bref, c'est la plus docte personne, pour ne savoir qu'une langue qui soit en Europe* (1). Suivant les apparences, la fille avait quelque teinture

(1) Sur quoi s'est fondé M. l'abbé Goujet, en disant, contre ce témoignage exprès de Scaliger, que Mme des Roches possédait bien la langue latine, qu'elle n'ignorait pas l'italienne; et qu'elle savait assez la grecque pour s'en servir dans le besoin? Sainte-Marthe ni Pasquier n'en disent rien. Ils s'abstiennent toujours d'en parler: leur silence joint à ce que dit Scaliger est décisif.

BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE ET CRITIQUE

es langues savantes. A s'en rapporter aux ouvrages qu'on lui adressait et aux titres de ceux qu'elle écrivait elle devait savoir le grec et le latin. Une grande partie de ces ouvrages est tirée du grec : mais les liaisons qu'avaient la mère et la fille avec Scaliger et les autres savans pouvaient aisément suppléer à la connaissance des langues. Il est peu d'auteurs contemporains qui ne se soient fait un devoir de parler des dames des Roches ; outre le concert d'éloges que forment en leur faveur ceux qui ont travaillé au recueil de la Puce, dont nous avons parlé, elles en ont reçu de beaucoup d'autres auteurs. Scévole de Sainte-Marthe leur a donné un rang distingué dans son recueil d'éloges latins. Il en parle aussi dans différens endroits de ses ouvrages avec la même estime. Il traduisit en vers latins une ode française de Madeleine, sur le retour de Henri III de Pologne en France. Scaliger la traduisit en grec. Cette dame ayant fait un poème d'environ 300 vers sur la mort du grand comte Brissac (mort à 32 ans au siège de Mucidan en Guyenne, au mois de mai 1569), il en félicita la dame auteur par une épigramme qu'on trouve à la page 170 de l'édition de 1573. Pierre Langlais de Belestat, dans ses hyéroglyphes leur adresse le tableau deuxième qui est celui du Phénix, avec ces vers :

A l'unique oiseau je compare  
Ces deux dames de vertu rare,  
Jointes d'un lien si heureux,  
Que ce n'est qu'une d'elles deux :  
Et cette une en tout ce grand monde  
Ne trouve rien qui la seconde.

Le père Hilarion de Coste n'a pas oublié nos savantes Poitevines dans ses éloges des Dames illustres. Tous ceux qui les ont rassemblées en ont orné leurs recueils. Le traducteur de Sainte-Marthe, Guillaume Colletet, a enrichi sur son original. Dans son traité du Quatrain il donne à la fille épithètes de *belle* et de *savante* ; c'est au sujet de la traduction en vers français des vers dorés de Pythagore, imprimée

les autres œuvres pour la dernière fois à Rouen, en 1604. Il en cite le premier quatrain ; le voici :

Adorez humblement les grands Dieux éternels ,  
En suivant du pays la forme coutumière :  
Révérez de la Foi la vertu singulière  
Qui unit les humains avec les immortels.

De pareils vers pouvaient passer pour bons dans leur temps.

Enfin, pour ne pas m'engager dans un détail qui deviendrait ennuyeux, Mornac dans ses *Ferix Forenses* les a mises au nombre des plus grands génies qu'on connut alors. Il les compare à Sapho et à Sulpitie. Le livre de Mornac devient rare, c'est ce qui m'engage à les mettre ici sous les yeux du lecteur avec le titre :

*DUE POETRIE AUGUSTORITI PICTONUM QUÆ A RUPIBUS VOCANTUR.*

*Sapphon suam celebret Camænarum Parens  
Græcia ; probamque Roma et academicam alteram  
Sulpitiam : habuit en nuper ad lentum Clitim (1)  
Quæ lambit ingens oppidum lacus sacer ,  
Castissimas purissimæ Saphicæ duas  
Poërias Gallia , novum exteris , novum  
Et patriis Tritoniæ ostentum choris.*

MORNAC, *Ferix Forens.*, pag. 69.

Les ouvrages de la mère et de la fille, dont on trouve le détail avec l'extrait d'un de ces écrits, intitulé : *le Dialogue de Jeunesse et de Vieillesse, mêlé de vers et de prose*, dans Duverdier, sous les noms de *Catherine de Fradonet et Madeleine Neveu* ; ces ouvrages, dis-je, ont été imprimés à Paris, chez Abel l'Angelier, in-4°, 1 tome, en 1569. Secondes œuvres à Poitiers, chez Nicolas Courtois, in-4°, 1583 ; à Rouen, 1604. La Puce se trouve à la suite des jeux poétiques de

(1) Ou Glenim, le Clain, petite rivière qui passe à Poitiers.

des langues savantes. A s'en rapporter aux ouvrages qu'on lui adressait et aux titres de ceux qu'elle écrivait elle devait savoir le grec et le latin. Une grande partie de ces ouvrages est tirée du grec : mais les liaisons qu'avaient la mère et la fille avec Scaliger et les autres savans pouvaient aisément suppléer à la connaissance des langues. Il est peu d'auteurs contemporains qui ne se soient fait un devoir de parler des dames des Roches ; outre le concert d'éloges que forment en leur faveur ceux qui ont travaillé au recueil de la *Puce*, dont nous avons parlé, elles en ont reçu de beaucoup d'autres auteurs. Scévole de Sainte-Marthe leur a donné un rang distingué dans son recueil d'éloges latins. Il en parle aussi dans différens endroits de ses ouvrages avec la même estime. Il traduit en vers latins une ode française de Madeleine, sur le retour de Henri III de Pologne en France. Scaliger la traduit en grec. Cette dame ayant fait un poème d'environ 300 vers sur la mort du grand comte Brissac (mort à 32 ans au siège de Mucidan en Guyenne, au mois de mai 1569), il en félicita la dame auteur par une épigramme qu'on trouve à la page 170 de l'édition de 1573. Pierre Langlais de Belestat, dans ses hyéroglyphes leur adresse le tableau deuxième qui est celui du Phénix, avec ces vers :

A l'unique oiseau je compare  
Ces deux dames de vertu rare,  
Jointes d'un lien si heureux,  
Que ce n'est qu'une d'elles deux :  
Et cette une en tout ce grand monde  
Ne trouve rien qui la seconde.

Le père Hilarion de Coste n'a pas oublié nos savantes Poitevines dans ses éloges des Dames illustres. Tous ceux qui les ont rassemblées en ont orné leurs recueils. Le traducteur de Sainte-Marthe, Guillaume Colletet, a enrichi sur son original. Dans son traité du Quatrain il donne à la fille les épithètes de *belle* et de *savante* ; c'est au sujet de la traduction en vers français des vers dorés de Pythagore, imprimée avec

les autres œuvres pour la dernière fois à Rouen , en 1604.  
Il en cite le premier quatrain ; le voici :

Adorez humblement les grands Dieux éternels ,  
En suivant du pays la forme coutumière :  
Révérez de la Foi la vertu singulière  
Qui unit les humains avec les Immortels.

De pareils vers pouvaient passer pour bons dans leur temps.

Enfin , pour ne pas m'engager dans un détail qui deviendrait ennuyeux , Mornac dans ses *Ferix Forenses* les a mises au nombre des plus grands génies qu'on connut alors. Il les compare à Sapho et à Sulpitie. Le livre de Mornac devient rare , c'est ce qui m'engage à les mettre ici sous les yeux du lecteur avec le titre :

*DUE POETRIE AUGUSTORITI PICTONUM QUÆ A RUPIBUS VOCANTUR.*

*Sapphon suam celebret Camænarum Parens  
Græcia ; probamque Roma et academicam alteram  
Sulpitiam : habuit en nuper ad lentum Clitum (1)  
Quæ lambit ingens oppidum lacus sacer ,  
Castissimas purissimæ Saphix duas  
Poëtrias Gallia , novum exteris , novum  
Et patriis Tritoniæ ostentum choris.*

MORNAC, *Ferix Forens.*, pag. 69.

Les ouvrages de la mère et de la fille , dont on trouve le détail avec l'extrait d'un de ces écrits , intitulé : *le Dialogue de Jeunesse et de Vieillesse , mêlé de vers et de prose* , dans Duverdier , sous les noms de *Catherine de Fradonet et Madeleine Neveu* ; ces ouvrages , dis-je , ont été imprimés à Paris , chez Abel l'Angelier , in-4<sup>o</sup> , 1 tome , en 1569. Secondes œuvres à Poitiers , chez Nicolas Courtois , in-4<sup>o</sup> , 1583 ; à Rouen , 1604. La Puce se trouve à la suite des jeux poétiques de

(1) Ou Glenim , le Clain , petite rivière qui passe à Poitiers.

Pasquier, imprimés à Paris en 1610; c'est de cette édition dont je me suis servi. Les Missives de mesdames des Roches, Paris 1586.

(Voyez les ouvrages cités; — DUVERDIER, pp. 142 et 834; — LA CROIX DU MAINE, v<sup>o</sup>, Caye-Jules Guersens, pag. 40; v<sup>o</sup> Catherine des Roches, pag. 41, et v<sup>o</sup> Madeleine, pag. 303; — SAINTE-MARTHE, *Élog.*, pag. 153 de l'édition de 1606; — HILARION DE COSTE, *Éloges des Dames illustres*, pag. 402; — M. l'abbé GOUJET, tom. XIII, pag. 256 et suivantes. Il a donné une bonne notice de leurs ouvrages.)

NICODON (JEAN), (1580), natif de Saint-Maixent, publia en 1578 une édition du traité de François Patrice de Sienne, de *Regno, et regis institutione*, sous ce titre qui exprime la supériorité de son édition sur les précédentes.

*Francisci Patricii senensis de Regno et regis institutione, libri novem multò quam antea emendatiores, una cum argumentis in singulos omnium librorum titulos, et autorum locis, unde exempla petita sunt, in margine adscriptis. Per Jo. Nicodonom sam-mazentinum: adjectus est etiam index locupletissimus. Paris, apud Joannem Hulpeau, 1578, in-16.*

Dans l'épître dédicatoire, datée du collège de Boncourt à Paris, du 29 janvier 1578, et adressée à François de Valence (*Valentino*), lieutenant-général d'Issoudun (1), l'éditeur parle de l'utilité des traités qui concernent le gouvernement et la conduite des princes. Le rang supérieur où le ciel les a placés mérite, dit l'éditeur, tous nos respects, il exige toute notre soumission; nous ne saurions nous écarter de ces principes sans perdre de vue la qualité de citoyen, et nos obligations; mais les princes, les rois, sont nos modèles, c'est sur eux que nous devons nous régler, leurs exemples ont sur nous une force bien plus puissante que ceux des personnes d'un rang inférieur. Les liens du devoir nous unissent donc avec eux; et la lecture des traités qui regardent les souverains ne nous est pas si étrangère qu'elle semble

(1) Ville du Berry.

paraître. Il passe à l'éloge du traité de *François Patrice*, qui a réuni dans son ouvrage toutes les perfections qui forment un roi parfait pour nous le proposer pour modèle. Il n'y a point d'auteur estimé dont Patrice n'ait employé les traits les plus exquis dans son ouvrage. « Pour prouver ce que  
« j'avance, dit Jean Nicodon, je me suis appliqué à marquer  
« avec soin, à la marge du texte, les traits les plus frappans  
« et les ressources où Patrice a puisé. Dans le dessein de  
« rendre encore l'ouvrage plus utile, j'ai joint un sommaire  
« exact à la tête de chaque chapitre. On y verra d'un coup-  
« d'œil ce qu'il contient : enfin, *ajoute-t-il*, j'ai eu une ex-  
« trême attention à rétablir les noms propres défigurés en  
« cent et cent endroits dans les précédentes éditions. » Il finit par les fruits qu'il espère tirer de l'approbation que le patron donnera à l'ouvrage.

Outre ces avantages, cette édition est précédée de la table des titres ; la lecture n'en est pas infructueuse. On trouve dans cette table le plan du livre, et la méthode de François Patrice. On peut dire, sans crainte de se méprendre, qu'elle annonce un auteur d'un jugement profond, et dont les vues étendues, mais justes, laissent peu de choses à désirer. Aussi les modernes qui ont travaillé sur le même sujet, et celui de tous (1) qui passe pour y avoir le plus heureusement réussi, ont-ils reconnu les obligations qu'ils avaient à François Patrice. L'éditeur a ajouté à la fin une table très ample, et faite avec beaucoup de soin ; travail ingrat, négligé par bien des auteurs, mais qui mérite toute notre reconnaissance lorsqu'il est exécuté avec goût et intelligence. Le choix qu'a fait Nicodon en publiant le traité de François Patrice, de *regno et regis institutione* ; et la manière dont il s'en est acquitté prouvent qu'il était en état de produire de son fonds.

S'il faut en croire le compliment en vers latins que lui fit sur son édition J. Mathieu de Saint-Jean-d'Angély en Saintonge, Jean Nicodon était excellent poète latin ; enchanté de

(1) M. Dugué.



la douceur des vers de Tibulle, et de la majesté de l'Enéide, il méritait d'avoir pour admirateur Tibulle et Virgile. Parlait-il en public ? Il ne le cédait qu'à Cicéron. Voici les vers de Jean Mathieu :

*Seu ledit latius lubens Camenis ,  
Admirans numeros Tibulliaros ,  
Admirans limos graves Maronis ,  
Sic ludis queat invidere ut ipse  
Ut Jano queat invidere uterque.  
Seu mulcet populum decente gestu ,  
Cedit Romuleo solùm Patrono.....*

En joignant cet éloge du talent de Nicodon à parler en public, à la date du collège de Boncourt, cela peut donner lieu de croire qu'il y occupait une chaire de professeur.

(Voyez l'édition du Traité de Patrice dont il s'agit ici).

## O.

**OLIVIER (PIERRE)**, (1), (1684), naquit à Poitiers ou aux environs vers l'an 1622. Ayant fait ses études au collège des jésuites de cette ville, il entra dans la société en 1641. Il professa pendant plusieurs années les humanités et la rhétorique au collège de Poitiers, et dans la suite à Bordeaux. Cet emploi, qui l'obligeait à l'étude des auteurs de la pure latinité, lui donna occasion de faire voir les progrès qu'il y avait faits. Rien n'excite plus le goût des jeunes gens pour l'étude que celui d'un savant professeur qui joint l'exemple aux préceptes. La méthode du P. Olivier était de publier de temps en temps quelques discours, ou des dissertations ornées sur les matières qui lui paraissaient les plus susceptibles d'embellissemens. Il apportait une extrême attention dans le

(1) Cette famille existe encore aujourd'hui dans les environs de Poitiers, dans messieurs Olivier de la Razillière, dont l'un a pris le parti de l'épée et l'autre celui de l'église.

choix de ses sujets , ne craignant rien tant que de déplaire ou d'ennuyer. On est naturellement prévenu dans le monde poli contre les productions qui naissent dans ce qu'on appelle la poussière du collège ; on pense qu'elles doivent y rester ensevelies. Le P. Olivier fit tout ce qui dépendait de lui pour subjuguier ce préjugé justifié par bien des exemples , condamné par beaucoup d'autres ; il supprima longtemps le zèle indiscret qu'ont presque tous les auteurs de publier leurs productions ; il ne le fit que de loin à loin , et choisit celles qu'il crut de l'intérêt le plus général. Son recueil de dissertations académiques avait été approuvé par le P. général de la province de Bordeaux (Claude Herbodeau), dès le mois de décembre 1664 ; il attendit jusqu'en 1672 pour obtenir la permission du magistrat. Ce ne fut qu'en cette année qu'il fit imprimer son recueil , après avoir essayé le goût du public par quelques pièces détachées ; il parut à Paris chez Michel le Petit , sous ce titre : *Dissertationes academicae de oratorid. historid et poetid.* L'ouvrage est divisé en 2 livres contenant chacun cinq dissertations. Suivant une table qui est à la tête, il devait y avoir trois volumes divisés comme le premier en deux parties, contenant cinq dissertations chacune, c'est-à-dire trente en tout. Je ne connais que ce premier volume , et suivant les apparences tout n'a pas été imprimé.

Dans une préface écrite d'un style vif, net, et où respire, ainsi que dans les dissertations, le goût de la bonne antiquité, l'auteur déclare que son seul but est de *plaire* ; parce qu'il a reconnu que toutes les règles cèdent à celle du plaisir dans tous les arts, dans l'éloquence, dans la poétique, dans le dramatique. Il est même fâché qu'un livre ne puisse faire passer aux yeux le charme de la prononciation ; apparemment le père Olivier avait le talent de la déclamation. Enfin, pour arriver à son grand but, à celui de plaire, il a répandu dans ses sujets toute la variété, tous les agrémens dont il a pu les parer. C'est ce qui a produit dans ses dissertations des descriptions, quelques lieux communs, des vers de différentes mesures, tous les ornemens qu'il a pu décentement em-

ployer. Il le fait avec beaucoup d'art et d'adresse, et dans cette variété je n'ai rien trouvé de monstrueux, point de disparates choquantes. Il y a même partout une uniformité de génie qui fait toujours reconnaître la main du même maître. Ce sont des fleurs, des plantes, des arbres ornés de leurs beautés, mais on les trouve dans leur place; et pour me servir de l'application que fait heureusement le père Olivier :

. . . . . *Facies non omnibus una ;*  
*Nec diversa tamen , qualem decet esse sororum (1).*

L'ouvrage dont je parle n'étant pas aussi connu qu'il mérite de l'être, je me suis cru obligé d'en donner un extrait. L'objet de la première dissertation est la difficulté qu'il y a à réussir dans l'histoire. Il regarde un historien accompli comme un être de raison qui n'a jamais réellement existé, et qui est à peine possible. Il prend pour texte les paroles du livre 2 de l'orateur de Cicéron. *Age vero, inquit Antonius, qualis oratoris, et quanti hominis in dicendo putas esse historiam scribere?..... Summi, inquit Catulus.* Voyons maintenant, dit Antoine, quel orateur, quel homme il faut être pour écrire l'histoire?..... un homme accompli, dit Catulus. Il donne pour exemple l'extrême difficulté qu'on trouverait à bien écrire l'histoire des troubles d'Angleterre sous Charles 1<sup>er</sup>; détaille en peu de mots tous les talents nécessaires à l'historien et les lois fondamentales de l'histoire, et en particulier cette loi primitive de *ne jamais oser rien dire de faux, d'oser toujours dire la vérité*; loi aussi difficile à pratiquer qu'elle est belle à proposer. Il prouve par les vices qu'on a reproché aux historiens les plus célèbres qu'il n'y en a pas de parfait, soit pour le fond des choses, soit pour le style. Il exige aussi, d'après Cicéron, que son historien soit un orateur accompli.

2<sup>o</sup> Le danger de la lecture des romans fait le sujet de la seconde dissertation; elle est intitulée : *Romanti cur historia peccare docentes?* Il définit les romans *une création de brillans*

(1) Ovid. Metham, lib. 2, v. 13 et 14.

*mensonges , un labyrinthe harmonieux de l'esprit humain , un magasin où les passions se débilitent , splendidam mendaciorum fabricam , vocalem mentis humanæ labyrinthum , officinam affectuum.* Non-seulement il accuse les auteurs de ces sortes de livres de tous les ravages ordinaires qu'on leur reproche dans la morale , il prétend encore qu'ils sont dangereux pour le dogme , et il avance sur l'autorité de Possevin et de Florimond de Rœmond que la lecture des Amadis ne contribua pas peu à l'établissement du luthéranisme en France , et que Luther s'en servit adroitement pour répandre l'impureté de ses dogmes contre les vœux des religieuses et le célibat des prêtres.

Je passe rapidement sur ce discours qui n'est rien moins qu'ennuyeux pour venir à un fragment de satire contre les romans dont il est suivi. La pièce est intitulée : *Puella romantios legens*. Elle contient environ cent vers. J'y ai trouvé de grandes beautés , une belle versification , et des images rendues d'après nature. On en jugera par quelques vers que je ne puis m'empêcher de joindre à mon extrait :

*Sola sedet thalamis , demisso Julia vultu.  
Fixa oculos , composita manus , neglectaque cultum ,  
Sola sedet. Nemo illa colos , lanasque sequaces  
Sustinet , et rigidas studiis imitata sabinas ,  
Exiguis laribus pompam mediatur ocrentem.  
Atque quondam : nunc ætela vigent meliora , animisque  
Tota vacanti. Deditur tulerat fabula Roma  
Si qua trahit pensum , et veteres sapit ore Camillas.  
Regna Phrygiæ , Assyriæ gætas , et bella superbo  
Parthiæ , Heronæque acies , blandamque laborem  
Venant , et accensos oculis ridentibus orbes.  
Trojam agitat , Parthique reges , Helenæque decentis  
Fortunam , et plenis illectum navibus ignem  
Europæ , atque Asiæ. Tantæ fax fœmina cladis !  
Mælus in ore Cyrus , et fœlis vindice Perseo  
Andromeda , Augustique fugax Cleopatra triumpho  
Et formosa sequens puerum Charitæ moderatum.  
Per maria , et terras , et mundi lîmen utrumque ;  
Casta quidem : namque hinc vitæ præcepta severæ  
Virtutisque animas , et suorum haurire decorem*

*Insuper opum. . . . .*  
*Promittit sapientum agmen. Sic itur ad alta*  
*Septa pudicitiae. Vivid vestalis acerris*  
*Fumantem Vestam suffluo supplice adorans.*  
*Lampadaque æternum curans, et tristia bella*  
*Avertens vultu, sceva aut contigia, nunquam*  
*Purior. O stultos majorum oracula Cætones!*  
*Scilicet austerâ latitantem fronte pudorem,*  
*Et latè obductum velis, et simplice cultu*  
*Lucifugum finire, ei solo horrore verendam.*  
*Ille culas Regum, teneros vagus inter Amores,*  
*Mans obit: et vincto melas rubet. Ah, mihi tandem*  
*Dia, age, quis spinas exulserit, et civilem*  
*Fecerit P exempli vis magna, et ductæ per omnes*  
*Fabula circuitus rerum, atque imitatio recti.*  
*Namque liber morum speculum, et placidis imago*  
*Merorum illustres animas, et grandia facta,*  
*Virtutesque canit, virtutum et præmia, palmas.*  
*Melleus cloquii sapor, obsequiosus amant*  
*Melleus ingenii flexus: sed vincit utrumque*  
*Ipse amor insinuans æcæ, atque per omnia regnans*  
*Mors imitator, et vitam verbosè corpora fundens (1).*

#### TRADUCTION.

(1) Julie est seule dans un endroit retiré de son appartement. Elle a l'air occupée, ses yeux sont baissés, son attitude est recueillie, elle est sous parure. Elle cherche la solitude: apparemment Julie s'occupe de la quenouille et du fuseau; à l'exemple de ses aïeules, elle travaille à quelque utile et simple ameublement. Que dites-vous? Cela était bon autrefois. Nos mœurs sont bien changées! Il faut penser à cultiver son esprit. Voilà le grand point. Dans un siècle aussi poli, aussi éclairé que le nôtre, on se moquerait d'une dame assez bonne pour filer comme sa grande mère. Julie pense bien à autre chose. Elle est toute occupée des héros de l'Asie, des aventures du sérail, des richesses de l'Assyrie, des guerres de la Perse, des révolutions, et des malheurs occasionnés par l'amour et par la jalousie. L'enlèvement de Troie, les amours de Paris, l'enlèvement d'Hélène, l'Europe et l'Asie en feu pour cette beauté, voilà les grands objets dont son esprit est rempli. De quels désastres une seule femme fut cause! Elle ne s'entretient plus que de la tendresse de Cyrus pour Mandane, de la délivrance d'Andromède par le généreux Persée, de la grandeur d'âme de Cléopâtre, qui se soustrait en mourant au triomphe d'Auguste, des chastes amours de la belle Caricléo

Il faudrait copier la pièce entière, pour ne rien perdre de ses beautés. L'auteur, après avoir parlé de la lecture des romans les plus célèbres, de Cyrus, de Cléopâtre, de Clélie, d'Argenis, de Théagènes et Cariclée, etc., et de l'intérêt vif et passionné qu'une jeune personne prend aux aventures chimériques de ces héros imaginaires, à leurs infortunes, à leur fidélité à toute épreuve, met dans sa bouche ces vers

pour le vertueux Théagène, qu'elle suit par terre et par mer, avec qui elle parcourt le monde entier. Toujours réservée, toujours sage, la tendre Cariclée ne s'écartera jamais de ses devoirs. C'est un modèle de vertu, c'est à une pareille époque qu'on s'instruit, qu'on se forme le cœur. Démêlant adroitement le miel d'avec le venin, la jeune lectrice est une industrieuse abeille qui sait se composer un trésor de vertu, de délicatesse et de sentimens. Les sages du temps nous en donnent leur parole. C'est en suivant de pareils guides qu'on peut pénétrer au sanctuaire de la sagesse la plus scrupuleuse. La Vestale la plus innocente, sans cesse occupée à entretenir le feu sacré, ou à adresser ses vœux au ciel pour implorer ses faveurs et détourner sa colère, n'eût jamais le cœur plus pur. Que nos pères étaient fous ! Que leurs maximes étaient ridicules ! Ces bonnes gens s'imaginaient que la pudeur ne régnait que sur un front austère, qu'elle avait besoin d'être voilée, que le grand jour la blessait, qu'une parure galante ne lui convenait pas. Elle n'était respectable chez eux qu'autant qu'elle était farouche. Génies étroits ! Qu'ils reparaissent : ils verront qu'elle se craint point l'éclat de la plus brillante cour, ni les amusemens agréables de l'amour et de la galanterie. Elle a perdu sa timidité, paraît hardiment, et se peint même le visage du vermillon. Eh, dites-moi, docteur suranné, comment ôter la bourre de l'esprit, quel moyen d'acquérir l'air, les manières, le bon ton ? Il faut des modèles pour se former. On en trouve dans les événemens intéressans, dans les portraits bien finis, dans les aventures bien filées d'un roman ingénieux. Il n'y a qu'à suivre les exemples qu'il fournit. Un livre où les mœurs sont soutenues, le vrai bien présenté, nous fait voir la vertu, l'héroïsme, le mérite récompensé, le crime toujours puni. L'expression polie de l'ouvrage instruit. Les amans n'y paraissent qu'avec un caractère tendre et délicat, ils y sont toujours soumis, toujours pénétrés d'un respect aveugle pour leur maltresse. Fort bien ! répondront les pédagogues du temps passé : oui ; mais l'amour, plus fort que toute cette prétendue délicatesse, ne laissera pas de s'insinuer dans un jeune cœur, les passions naissent, se développent dans la jeune lectrice animée. Ces discours polis, ces entretiens charmans sont des filets, le cœur s'y attache : il y est pris

bien naturels, et qui expriment les sentimens ordinaires d'une jeune fille :

. . . . . *O fidum pectus amori*  
*Julia ait : digna imperiis , et principe princeps.*  
*Fœlix illa malis si per discrimina tantæ*  
*Agnosci meruit (1).*

Et finit par ceux-ci :

. . . . . *Tanti secura furoris*  
*Inviolata manet , documentaque splendida culpæ ,*  
*Exemplis melior , mellor virtutibus ipsa ,*  
*Quas molli sermone doces , ridebit amorem*  
*Julia , et intentos vitæ Cypridis arcus*  
*Scilicet ; etc. (2).*

Ce mot finit la satire, dont on ne voit la fin qu'avec peine.

La troisième dissertation est un discours prononcé par le P. Olivier, lorsqu'il commença ses leçons sur Q. Curce. On y donne une idée de l'histoire exprimée d'après les anciens; on y examine lequel des anciens historiens est le plus estimable. Q. Curce y est regardé comme le modèle de l'histoire particulière. L'auteur introduit Famiianus Strada pour porter ce jugement et ajoute que, puisqu'un si grand homme a donné la préférence à Q. Curce, on ne saurait la lui refuser. L'auteur ne pouvait guère parler autrement dans la circonstance où il se trouvait.

#### TRADUCTION. •

(1) Ah! l'amant constant! le fidèle amant, dit Julie. Cela s'appelle aimer. La princesse mérite le trône. Elle est bien digne de son cher prince. Elle a eu bien des malheurs; mais enfin ses malheurs l'ont rendue heureuse. Après bien des dangers, la voilà reconnue. Elle est réunie à ce qu'elle aime.

(2) Julie au-dessus de toutes les faiblesses de l'amour, supérieure aux exemples dangereux qui ne prêchent qu'à pécher avec éclat, plus vertueuse même que la vertu dont on lui donne de si voluptueuses leçons, se moquera sans doute de l'amour. Il aura beau attaquer son jeune cœur, il est invulnérable. Le cœur de Julie invulnérable: quel abus! etc.

La quatrième traite du panégyrique. Après un court éloge de Louis XIV, on trouve une épigramme de l'auteur adressée au sculpteur qui travaillait au buste de ce monarque qui a été placé au-dessus du grand portail du collège de Poitiers. On suppose que l'artiste, peu satisfait de son ouvrage, y retouchait sans cesse.

*Quid facis ah! frustra te teris ducto otia scalptra,  
Et regem in crudo marmore quaris adhuc?  
Desine, mortali non est imitabilis heros:  
Non opis est nostras, crede, nec artis opus.  
Sudavit natura diis; sola astra dederunt,  
Solaque perfectum sic potuere dare.  
Proficis tantum votis: te transfer ad aras;  
Manera perficient. Dic, age, cedoq; polis.*

Je crois que la pièce n'y perdrait rien quand on retrancherait les deux derniers vers: j'en laisse le jugement au lecteur.

Dans la cinquième dissertation, le père Olivier développe la nature et les causes du plaisir qu'on éprouve dans la tristesse qu'inspire la poésie, et pourquoi les larmes sont agréables. C'est l'explication de cet hémistiche d'Ovide (1): *Est quædam sterc voluptas*. On y trouve un petit poème sur la tarantule et sur la guérison de sa piqure; il ressemble aux églogues du savant M. Huet, et par le tour du poème et par la pureté de l'expression. La dissertation sur la douceur qu'on trouve dans les larmes avait déjà paru dans un recueil imprimé à Cologne en 1665, in-12.

La sixième dissertation, qui est la première du second livre, est un examen de cette pensée d'Horace: *ut pictura, poesis erit*. On y traite de la partie qui rend le poète, ainsi que le peintre, supérieur en son genre; et l'on prouve que cette partie est l'imitation parfaite de la nature en ce qu'elle a de plus touchant et de plus beau. Le père Olivier, toujours appliqué à se concilier l'attention du lecteur par la voie du plaisir, rapporte ces vers sur Jésus-Christ mourant, *comino*

(1) Trist., liv. 4 élég. 3.



**l'expression vive et naturelle d'un sentiment qui doit toucher, et par conséquent admirable.**

*Aspice deficientem , et jam cælo morientes  
Atollentem oculos , suspiriaque ægra trahentem.  
Nec jam sufficient vires ; amor improbus urget :  
Inprobe amor , quid jam petis amplius ? exspiravit.*

On y trouve plusieurs autres exemples qui caractérisent le goût et les talents de l'auteur, et qui démontrent que le principe du *beau* et du *sublime* consiste moins dans la politesse du style que dans l'*imitation parfaite*, et la vive expression de la nature. C'est aux beautés de ce dernier ordre qu'il donne la préférence.

Le père Olivier, qui prend pour texte ce vers d'Horace : *et prodesse volunt et delectare poetæ*, explique, dans la septième dissertation, les raisons du plaisir que donne la poésie ; il traite son sujet en philosophe platonicien. Cette dissertation finit par la description en vers de la trompette marine.

L'auteur examine dans la huitième en quoi l'on doit faire consister le mérite de la poésie. Il le fixe dans ce qu'on appelle *génie*, belle imagination dont il établit la supériorité sur l'exactitude, et cette sagesse d'idées et de conduite exempte de grands défauts, mais presque toujours jointe à la médiocrité, qu'il appelle *la peste de la poésie*. Suivant ses principes, pour l'élocution il suffit que les termes soient usités ; il ne faut pas s'exprimer comme on faisait à la cour des Valois, ni emprunter les termes de la loi salique ; mais il ne faut pas non plus employer ces expressions efféminées qui sont faites pour la toilette d'une dame : la cadence des vers ne doit être ni choquante ni grossière, mais elle ne doit pas être trop affectée ni trop scrupuleuse ; s'il exclut les pensées dérégées, extraordinaires, il exige qu'elles ne soient pas trop resserrées, trop compassées. Il demande enfin de la politesse, de l'élégance dans le style, mais il veut une beauté naturelle et sans fard. Il est même d'avis qu'on peut y laisser quelques taches, telles qu'on en trouve dans le marbre le plus parfait,

quelques termes anciens, et qu'on en hasarde quelques nouveaux, quelques-uns de la province, ou même étrangers. Il s'autorise d'une comparaison où il y a bien de l'esprit : pour-quoi, dit-il, n'en sera-t-il pas du beau style, comme d'un beau palais, fait-on scrupule chez les rois ?

*Pictos ostendere vultus*

*Majorum, et stantes in curribus Æmilianos,*

*Et Curios jam dimidios, humeroque minorem*

*Corvum, et Galbam auriculis, nasoque carentem ?*

Il y a, comme je l'ai dit, beaucoup d'esprit dans la comparaison. C'est au lecteur à décider de la justesse de l'application. Si le père Olivier raisonne juste, Malherbe et la Motte ne sont pas deux grands poètes, et Corneille l'emporte de bien loin sur Racine.

*Pourquoi l'esprit poétique est-il plus estimé que l'esprit oratoire ? Ou pourquoi les poètes sont-ils préférés aux orateurs ?* Cette question fait la matière de la seconde dissertation. Elle a deux parties : l'auteur, dans la première, examine en physicien les causes du flux et reflux de la mer Aquitanique, de la Dordogne et de la Garonne qu'il attribue aux amas de sable que ces deux rivières roulent à leur embouchure, et qui sont arrêtés par la digue que forme l'Isle de Cazaux. Cette pièce mérite d'être lue ; les raisons employées par l'auteur sont solides, et les liaisons qu'elles ont entre elles empêchent d'en donner un extrait fidèle. Cette première partie est terminée par un poème de cent vers sur le même sujet, où l'auteur paraît aussi bon physicien que bon poète.

La seconde partie est un dialogue où il traite la matière principale de la préférence du génie poétique sur le génie oratoire. La raison qu'il en donne est la liberté du poète dans le choix des sujets et dans la manière de les traiter. Un poète, en effet, a peut-être moins d'esprit qu'un orateur, mais l'esprit de l'orateur paraît moins que celui du poète ; restreint dans ses sujets, restreint dans ses expressions et dans sa manière de peindre, moins libre, moins variée que

cette d'un poëte dont le pinceau plus brillant, plus lumineux, fait aussi plus de plaisir. Cette dernière partie est suivie d'un poëme sur le *Cypressat* de Bordeaux.

Dès l'an 1665, le père Olivier avait publié un recueil de pièces latines sous ce titre : *Lacrymarum deliciae Rhetorum collegarum P. P. S. J. mutuo studio expressæ ; sive dissertationes duæ de naturâ et arte lacrymarum, coloniarum ubiorum, apud Jodecum Kalcovium*, 1665, in-12. La première de ces dissertations, qui, suivant un avis au lecteur, est d'une autre main que de celle du père Olivier, est intitulée *Lacrymæ eloquentes*. On y fait l'éloge des larmes, de leur éloquence, de leur pouvoir, de leur origine : l'auteur y parle en physicien, en orateur et en poëte, en joignant plusieurs pièces de vers à la prose ; tout y est raisonné, intéressant et orné ; c'est la méthode et le style du père Olivier. La seconde pièce a été insérée dans le recueil de 1672 (p. 81), et est aussi intitulée : *Poeseos jucunda tristitia, sive lacrymæ in luctu cur suaviores? Problema*. Ces deux dissertations sont suivies d'un recueil d'odes latines sacrées. Il y en a douze : de *utraque Verbi divini nativitate, æternâ et temporariâ*, sur la naissance éternelle et temporelle du verbe divin : et sept sur les sentimens que peut inspirer Jésus-Christ naissant, sous ce titre général : *Christo nascenti affectuum Cytharisma*. Le père Olivier n'est pas moins élégant dans ses vers lyriques que dans ses autres ouvrages. Tout y paraît facile et naturel, quoique rien n'y soit lâche et négligé. Il y a beaucoup de feu, beaucoup d'art, et d'autant plus de travail qu'il n'en paraît point. J'apprends, par les mémoires qu'ont bien voulu me communiquer les PP. jésuites de Poitiers, que le père Olivier a fait une oraison funèbre d'Anne d'Autriche, qu'il a composé en vers latins un panégyrique de M. de Marillac, apparemment René, intendant de Poitiers, qu'il dédia à M. de Barentin ; et qu'il est aussi l'auteur de la *réponse au livre de la probabilité*, livre où l'on a prétendu que ce système théologique a été inconnu dans l'église primitive, que saint Augustin est le premier qui en ait parlé, et que la probabilité est l'opinion des anciens aca-

démiciens qui, comme l'on sait, ne différaient des Pirrhoniens qu'en ce que ces derniers ne reconnaissaient point de vérité, ou, si l'on veut, d'indice certain qui caractérisât la vérité, et que les autres s'occupaient à la chercher par la voie d'un doute universel. Je n'ai point vu l'ouvrage du père Olivier, ainsi j'ignore comment il a traité sa matière. Il mourut suivant ces mémoires, le 24 mars 1684.

## P.

PAGER (ROMAIN DUPIN), (1630), naquit à Fontenay-le-Comte vers la fin du seizième siècle. Il fit imprimer un Recueil de poésies latines et françaises en 1629. Il parait, par ses ouvrages, qu'il était lié d'amitié avec François Ogier, le premier prédicateur de son temps, Augustin de Thou de Chanteloup, Jean Besly, Julien Collardeau, Guillaume Colletet, et quelques autres personnes illustres par leur mérite et leur savoir. Collardeau honora les ouvrages de Pager d'une épigramme qui sert à le faire connaître, et que je crois devoir employer ici. Elle se trouve à la fin des pièces latines de Pager.

*Nomen poetæ, si vogas, Romanus est :  
Si nationem, fontenatum Pictonum.  
At si hæc legas latina, Romanum putes  
Hunc natione, verius quàm nomine.*

Les œuvres de Pager furent imprimées à Paris chez Jacques Quesnel, rue Saint-Jacques, aux Colombes, avec privilège du roi du 25 août 1629, la même année; elles sont divisées en deux parties. La première sous ce titre: *Les œuvres poétiques du sieur Dupin Pager, in-12, pag. 267*. La seconde partie, qui comprend les poésies latines, sous celui-ci: *Romani Pinæi Pagerii latina*. Ces poésies latines, parmi lesquelles il y a quelques pièces en prose, m'ont paru fort inférieures à l'éloge de Julien Collardeau; outre le peu d'intérêt

des sujets, la versification en est dure et obscure, et le compliment de Collardeau sur le beau latin de Pager, ne doit passer que pour un compliment.

Ses poésies françaises contiennent quelques odes, la consolation à Pasithée, des vers à Belinde, un poème sur l'hérésie en deux parties, et en stances de dix vers. Il y a environ deux cents stances. Ce poème est suivi de pièces sur différens sujets.

On trouve dans les poésies françaises de Pager des expressions vives, de belles images, des rimes neuves, et quelquefois des vers fort heureux. Mais le poète s'y livre trop à la vivacité de son imagination. On ne trouve point dans ses ouvrages cette sagesse, cette belle économie dont Malherbe a, le premier de nos poètes, fait connaître le mérite essentiel à notre langue et à notre génie aussi éloigné des liens d'une étroite captivité que de ce qu'on peut appeler *libertinage*. Je ne saurais mieux comparer Pager qu'à Théophile; dont il a presque tous les défauts. Colletet, ami de Pager, prit la trompette en faveur de ses ouvrages qu'il célèbre dans une ode fort longue. On la trouve à la tête des œuvres de Pager, et p. 117 des *Divertissemens* de Colletet. Si l'on prenait à la lettre les louanges de Colletet, son ami serait le coryphée des poètes latins et français. C'est ainsi qu'il l'apostrophe :

Soit que ta voix toute divine  
Se joigne aux antiques chansons,  
La force de tes nouveaux sons  
Etonne la rive latine.....  
On trouve moins Rome dans Rome,  
Qu'on ne la trouve en tes écrits.

Soit que d'un style magnifique,  
Et d'un air purement françois,  
Tu chantes la gloire des rois,  
Il n'est rien de plus héroïque....

Soit que d'une plume usinée  
A tracer mille raretés,  
Tu nous dépeignes les beautés  
De Belinde et de Pasithée.

Tu nous fais douter en tout lieu ,  
Si l'amour parle par ta bouche ,  
Ou toi , par celle de ce Dieu...

Pour mettre le lecteur en état de juger des poésies de Pagger , qui sont fort rares (1) , je vais copier ici quelques stances de son ode sur la prise de la Rochelle. Je ne dissimule point que je choisirai celles qui m'ont paru les plus belles.

### STANCES

#### DE DOMAIN PAGER SUR LA PRISE DE LA ROCHELLE.

Sourcilieux boulevards, effroyables murailles,  
Qu'un peuple forcené portait jusqu'aux cieux ,  
Vous ne servez à rien , qu'aux tristes funérailles  
Des fous qui méprisaient , et les rois et les Dieux... ..

Avorton d'une nuit moins vieux que nos grands pères ,  
Qui sapiez cet état jusques aux fondemens ,  
En croyant avancer le cours de nos misères ,  
Vous vous êtes creusés d'éternels monumens.

Douze siècles passés font voir que nos monarques  
L'ont toujours emporté sur tous les potentats.  
Insolens , toutefois vous aviez pris les marques  
Que la rébellion prend dedans les états.

Mais celui de qui l'œil garde cette couronne ,  
Et dont le bras puissant soutient les royautes ,  
Vous a fait dessécher comme feuilles d'automne ;  
Il vous a fait périr comme enfans avortés.....

Cet ange foudroyant dessus les infidèles (2) ,  
Qui défit tout un camp dans une seule nuit ;

(1) J'en dois l'exemplaire à M. de la Fautrière , conseiller au parlement , connu par son amour pour les belles-lettres , et par les talens qu'il réunit dans sa personne , comme on trouve tous les secours qui y conduisent , rassemblés dans son magnifique cabinet.

(2) Le célèbre Rousseau a donné à cette pensée toute l'étendue qu'elle

C'est celui qui, pour nous, a dompté les rebelles,  
Et qui fait qu'à nos yeux l'insulaire s'enfuit (1).

Les herbes qu'ils mangeaient, cherchant leur nourriture,  
Au lieu de les aider, leur ôtaient la raison,  
Et comme ils renversaient l'ordre de la nature,  
La terre pour des fruits, leur donnait du poison.....

J'ignore l'année de la mort de Pager, et les autres circonstances historiques de sa vie.

PALLADIUS (450 ou environ), fils d'Exupérance, préfet des Gaules, et parent ou allié du poète Rutilius, naquit dans le Poitou ou à Poitiers même, vers le milieu du cinquième siècle. Tout ce qu'on en sait est renfermé dans ce qu'en dit Rutilius, dans son *itinéraire*, vers 211 et suivans. *Prêt à partir de Porto, dit ce poète, je renvoyai à Rome et à ses études le jeune Palladius, l'espérance, l'honneur de ma famille. Il y avait quelque temps qu'il avait quitté les Gaules, pour aller se former à Rome dans l'exercice du barreau. Il fait l'objet de mes plus tendres soins. L'amitié me le fait regarder comme mon fils : par les liens du sang il est mon proche parent. Exupérance son père est occupé à rendre la paix aux Bretons, et à la leur faire aimer.* Dom Rivet pense que notre Palladius est le même que celui auquel nous devons un traité de l'agriculture intitulé : *De re rustica*. Barthius, qu'il cite, est du même avis. Cet auteur, suivant le P. Sirmond, se nomme *Palladius Rutilius Taurus Æmilianus*, à la tête d'un ancien manuscrit.

Enfin, comme le remarque dom Rivet, une autre preuve que Palladius, fils d'Exupérantius, est l'auteur du traité

devait avoir dans son ode sur la bataille de Peterwaradin, avec la noblesse de l'expression qui le distinguera toujours des autres poètes.

Ainsi le glaive Odèc  
De l'ange exterminateur,  
Plongea dans l'ombre éternelle  
Un peuple profonateur.....

(1) Les Anglais sous la conduite du duc de Buckingham en 1627.

dont il s'agit, c'est que cet ouvrage est d'un temps où la barbarie avait déjà commencé à prendre la place du bon goût et des belles-lettres. Il contient quatorze livres, dont les treize premiers sont écrits en prose, et le quatorzième en vers élégiaques. Dans le premier livre, Palladius donne divers préceptes généraux sur l'agriculture : il emploie les douze suivants à marquer ce que l'on doit semer ou planter, et tous les autres travaux qui conviennent à chaque mois de l'année, en commençant par le mois de janvier. Le quatorzième et dernier livre, qui est en vers, est intitulé : *De Insitione*, sur la manière d'enter et de greffer les arbres. Cet ouvrage se trouve presque toujours réuni avec les écrits de Caton, Varro et Columelle, *De Re rustica*. Les éditions les plus estimées sont celles de Robert Etienne de 1543, et celle de Josse Bade de 1529, in-folio, suivant Dom Rivet que le lecteur peut consulter.

(Voyez aussi l'*Histoire littéraire de la France*, t. II, V<sup>e</sup> siècle, sur la vie de Palladius et ses ouvrages, pag. 297 et suiv.)

PARTHENAY L'ARCHEVÊQUE (ANNE DE), (1550), était de cette maison célèbre en Poitou qui prit le surnom de *l'Archevêque* vers le commencement du XI<sup>e</sup> siècle, par considération pour Josselin de Parthenay, archevêque de Bordeaux, mort en 1086, dont Guillaume de Parthenay était frère, suivant toutes les apparences. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans cet examen généalogique, ni de détruire ou d'établir l'idée de ceux qui ont prétendu que Guillaume était fils de Josselin ; je me contenterai de renvoyer le lecteur à ce qu'en a dit le Laboureur sur les mémoires de Castelnau, et le père La Mianferme dans son *Clipeus Fontebraldensis*, tome II (1).

Anne était fille de Jean de Parthenay l'Archevêque, et de Michelle de Saubone (2), et sœur du fameux Jean l'Archevêque, seigneur de Soubise, l'un des héros du Calvinisme.

(1) Voir aussi le Dictionnaire historique de Bayle.

(2) Cette dame fut gouvernante de Renée de France, et la suivit après son mariage avec Hercule d'Est, duc de Ferrare.



Elle ne fut pas moins illustre par la vivacité de son esprit, l'étendue de ses connaissances, son érudition même, que par sa naissance. On sait qu'il y avait peu de cour au monde aussi polie, aussi livrée aux talens que celle de Renée de France, duchesse de Ferrare.

Anne de Parthenay fut un des ornemens de la cour de cette princesse. Elle se servait facilement de la langue latine; mais son goût pour l'étude ne se borna pas à cette langue savante, elle étudia la grecque, et y fit d'assez grands progrès pour lire toutes sortes d'auteurs grecs. Les disputes de religion commençaient à faire beaucoup de bruit; elle voulait s'en instruire, et se livra à l'étude de l'Écriture et des livres de la plus haute théologie. L'esprit de nouveauté dominait à la cour de la duchesse de Ferrare, Anne de Parthenay s'en laissa séduire. Théodore de Beze assure, dans son Histoire ecclésiastique, qu'elle était digne sœur de Soubise, c'est-à-dire, une des calvinistes les plus entêtées de son temps. Elle avait épousé, en 1533, Antoine de Pons (1), comte de Marennes.

Ce seigneur s'étant vanté que sa maison ne le cédait en rien à celle d'Est, dont le chef venait d'épouser une fille de France, seconde fille de Louis XII, fut obligé de quitter la cour de Ferrare. Outre les talens supérieurs du génie que possédait Anne de Parthenay, elle avait encore celui de chanter parfaitement bien. Elle entendait, disent les auteurs de son temps, toute sorte de musique. Le savant *Lilio Giraldi*, qui avait dédié son premier dialogue sur l'histoire des poètes à la princesse Renée de Ferrare, dédia le second à Anne de Parthenay. On trouve dans cette dédicace, qui est à la tête

(1) Antoine, sire de Pons, comte de Marennes en Saintonge, gentil-homme de la chambre de François I<sup>er</sup>, était lui-même très savant. Théodore de Beze, cité par Bayle, nous le représente comme un homme en état de tenir la place d'un théologien protestant. *Lilio Giraldi*, le Varron de son siècle, lui dédia son quatrième dialogue des poètes latins. Voyez le Recueil de ses œuvres, tome II, page 135 de l'édition de Bâle, in-folio, 1580.

du dialogue, un éloge magnifique de cette savante dame. *En adressant*, lui dit-il, *mon premier dialogue à la princesse Renée, j'ai fait ce que j'ai dû; en vous dédiant le second, je m'acquitte encore d'un devoir. Je rassemble dans mon ouvrage tous les anciens poètes depuis Homère; j'y joins ce que mes lectures m'ont pu apprendre des sybilles. Pouvais-je adresser ce dialogue à une autre personne qu'à vous, madame, dont la prudence et la sagesse égale celle des célèbres filles; qui tenez le premier rang après la princesse? Sans parler de votre illustre rang, de cette intégrité de mœurs qui vous rend un modèle admiré de tout le monde, peut-on penser sans surprise aux progrès que vous avez faits dans les sciences, à l'âge où vous êtes (1)? Ce n'est pas seulement dans la langue latine que brillent vos connaissances, vous la possédiez dès l'enfance. Vous avez fait de si grands progrès dans la langue grecque, qu'il n'y a point d'auteurs en cette langue que vous ne lisiez sans crainte d'être arrêtée par les difficultés. Tout ce qu'on en publie surpasse l'imagination. Après ce que je viens de dire, parlerai-je de votre goût pour la poésie, soit comme juge, soit comme auteur? mais vous ne vous bornez pas à la composition: tous les talens sont de votre ressort. Vous mettez en air, vous chantez vos vers avec une délicatesse et des grâces admirables. Les maîtres de l'art le publient eux-mêmes; mais ce ne sont pour vous que des qualités accessoires, que des talens d'amusement, quelque dignes qu'ils soient d'une princesse. Que ne pourrai-je pas dire de vos connaissances dans les livres saints? Ne vous voit-on pas tous les jours embarrasser les théologiens les plus savans, les prédicateurs les plus versés dans ces matières?*

L'auteur passe à la tendresse de la dame de Parthenay pour le seigneur de Pons son époux, et finit l'éloge par un épigramme ou un madrigal, où il répète en vers ce qu'il venait de dire en prose. Ce monument de l'estime du plus savant homme pour Anne de Parthenay mérite d'être joint à ce que j'en ai dit.

(1) C'était en 1543 au plutôt, le troisième dialogue délié à Anne d'Est étant daté du mois de mars 1544.

*Quod veteres æquas virtutibus Heroïnas  
 Pontia (1), et exiguo corpore (2), tanta nites,  
 Illoc deses non vita facit (3), madidique trientes,  
 Nec quas delittas plurima turba colit;  
 Sed quod Palladis teneras das artibus annos,  
 Thepiadumque sacris fœnibus ora lavas;  
 Et quod Socraticas audes evolvere chartas;  
 Miraque divini pandere sansa viri.  
 Et majora facis, veteris mysteria legis,  
 Atque arcana Novæ pectore, et ore tenes.  
 Me tibi sunt artes, quibus una Héroïdas æquas,  
 Et super alta tibi sydæra sternis iter.*

Bien d'autres savans que Giraldd lui ont rendu leurs hommages. Je me contenterai d'indiquer ici l'épître que Marot, qui était à la cour de Ferrare, lui adressa. Elle est intitulée : *Epître perdue au jeu contre madame de Pons*. Il y confirme tous les éloges de Giraldd.

(Voyez les auteurs cités : BAYLE, *Dictionnaire historique*, v° PARTHENAY ; — MAROT, tome I, page 206, édition de 1702).

PARTHENAY L'ARCHEVÊQUE (CATHERINE DE), (1631), fille unique de Jean l'Archevêque de Parthenay, sieur de Soubise, et d'Antoinette Bouchard, épousa en 1568 Charles Quellenec, baron du Pons, d'avec qui elle fut séparée pour cause d'impuissance, et en 1575, René de Rohan, II du nom, mort en 1586. Quoique sa veuve fut encore jeune, elle ne pensa qu'à faire élever les enfans qu'elle avait eus de ce mariage. Ils furent tous illustres autant par des talens extraordinaires et des connaissances acquises et naturelles, que par leur naissance.

Il ne faut que les nommer (4) ; l'ainé fut :

Henri II, duc de Rohan, pair de France, etc., mort des

(1) A cause de son mari Antoine de Pons.

(2) Apparemment elle était de petite taille.

(3) Cette galanterie est bien allemande.

(4) Marguerite, duchesse de Rohan, sa fille et l'héritière de cette grande maison épousa, en 1615, Henri Chabot, mort le 5 février 1635, âgé de 39 ans, d'où sort la maison de Rohan-Chabot.

blessures qu'il reçut à la bataille de *Rheinfeld* le 13 avril 1638, âgé de 58 ans. Il ne lui a manqué qu'une meilleure cause pour être un héros accompli. Il n'est pas moins illustre dans les lettres par ses différens ouvrages, *les intérêts et maximes des princes et des états souverains dont on a un grand nombre d'éditions*, et entre autres une, en deux vol. in-12, sous le nom de Cologne en 1606. Je crois la première de l'an 1638, à Paris chez Housse, in-4°, avec ce titre un peu différent : *de l'intérêt des princes et états de la chrétienté*.

*Le Parfait Capitaine*, autrement l'*Abrégé des guerres de Gaule*, des commentaires de César, avec quelques remarques; un recueil de l'ordre de guerre des anciens, et un traité particulier de la guerre par H. D. R. (*Henri, duc de Rohan*), Paris, in-12, 1658, et in-4°, 1638.

*Mémoires de Henri, duc de Rohan, sur les choses advenues en France depuis la mort de Henri le Grand jusqu'en 1629*, augmentés d'un quatrième livre, avec les discours politiques du même auteur, et son voyage en Italie, Allemagne, Angleterre et Ecosse en 1600. Paris, 1661, in-12, 2 vol.

Le second fils de Catherine de Parthenay fut Benjamin, sieur de Soubise, mort sans postérité après son frère Henri, duc de Rohan.

Catherine, première femme de Jean de Bavière, H. du nom, duc des Deux-Ponts, morte le 10 mai 1607, avait une beauté que rien n'égalait que son esprit et sa vertu. Ce fut elle qui répondit à Henri IV, qui lui proposait son cœur sans pouvoir lui donner sa main, *qu'elle n'était pas assez riche pour être sa femme, et de trop bonne maison pour être sa maîtresse*.

Anne, demoiselle de Rohan, morte à Paris le 20 septembre 1646, âgée de 62 ans, était un prodige d'érudition; quoiqu'on ait d'elle quelques lettres et quelques poésies françaises, elle possédait parfaitement les langues savantes, et la langue sainte lui était si familière qu'elle lisait ordinairement l'ancien testament dans l'original hébreu, et qu'au préche, au lieu de chanter comme les autres les psaumes de Marot, elle suivait le chœur en récitant le psautier en hébreu.

On peut voir ce qu'en disent mademoiselle de Schurman , qui n'ignorait presque aucune des langues mortes ou vivantes , et Colomiers , qui cite les lettres de cette savante , pag. 165 du *Gallia Orientalis*.

Quand Catherine de Parthenay n'aurait que la qualité de mère d'une si illustre et si savante famille , elle mérite place dans nos fastes littéraires; mais ce fut sur ses traces que ses enfans marchèrent dans la carrière du savoir. Catherine fit admirer sa constance au siège de la Rochelle , où elle ne vécut aussi bien que sa mère , pendant trois mois , que de chair de cheval et de quatre onces de pain par jour. Ces deux dames refusèrent d'être comprises dans la capitulation , et demeurèrent prisonnières de guerre. Elles furent conduites au château de Niort le 2 novembre 1628. Quelques-uns prétendent que Catherine était alors âgée de 91 ans; d'autres ne lui en donnent que 70 , et cette opinion me paraît la plus naturelle puisqu'elle avait encore sa mère ; elle est pourtant la moins suivie. Elle mourut au Parc en Poitou le 26 octobre 1631 ; il paraît qu'elle était âgée de 77 ans , puisqu'elle n'en avait qu'environ 14 lors de son premier mariage en 1568 ; ainsi , ce fait supposé , ceux qui lui donnent 91 en 1628 , ainsi que ceux qui réduisent son âge à 70 , se sont également trompés. On lui attribue l'apologie pour Henri IV , pièce remplie d'esprit et de délicatesse , dans laquelle , sous prétexte de disculper Henri , l'auteur lui fait des reproches très vifs , et entre dans le détail de tous ses défauts. Suivant la Croix du Maine , elle a composé plusieurs tragédies ou comédies françaises , et entr'autres la tragédie d'Holopherne qu'elle fit représenter , vers l'an 1574 , à la Rochelle , qu'elle regardait dans les préventions du parti protestant où elle était , comme une autre Béthulie. Suivant le même auteur , elle a traduit les préceptes d'Isocrates à Démonique , et elle a écrit plusieurs élégies ou complaintes sur la mort de l'infortuné baron du Pons , son premier mari , sur celle de l'amiral Coligny , et sur quelques autres événemens aussi tristes.

(Voyez le père ANSELME , *Maréchaux de France* , section 52 ;

— BAYLE, *Dictionnaire historique et critique*, articles QUELLE-NEC et L'ARCHEVÊQUE DE PARTHENAY; — LA CROIX DU MAINE, COLOMIERS, *Gallia Orientalis*, pag. 165.)

PATERNE (SAINT), (552) naquit à Poitiers l'an 482. Sa famille était considérable par ses grands biens et sa noblesse. L'amour du christianisme le détermina de bonne heure à se dérober aux avantages qu'il eut pu trouver dans le monde. Il embrassa l'état religieux dans le monastère d'*Auslon*, qu'on a depuis appelé *Saint-Jouin*. Il quitta cette maison avec un autre religieux, et alla aux environs de Coutances en Basse-Normandie, y prêcher la foi aux habitants encore idolâtres. Ses prédications ne furent suivies d'aucun succès; il les cessa, et se retira avec son compagnon dans une cellule. Saint Gennéroux, son abbé, l'y étant venu visiter, l'exhorta à ne pas abandonner tout commerce avec les hommes, auxquels il pouvait être utile par ses exemples. Il suivit ce conseil, et fut ordonné diacre, et ensuite prêtre par l'évêque de Coutances. Il travailla de nouveau à la destruction du paganisme. Childébert, roi de France, qui entendit parler de lui, le fit venir à Mantes, et lui donna des aumônes à distribuer aux pauvres de sa province. Saint Gilles, évêque d'Avranches, étant venu à mourir l'an 552, Paterne fut élu à sa place. Il avait alors soixante et dix ans; cet âge avancé ne l'empêcha pas de signaler son zèle par la conversion d'un grand nombre de payens et par la ruine d'un temple des idoles qui était dans son évêché.

Baronius, qui parle de saint Paterne sous l'année 569, le met au nombre des prélats vertueux et savans du sixième siècle qui assistèrent avec saint Germain au concile de Paris. On trouve sa vie dans Surius, sous le 16 avril, jour auquel l'église célèbre sa fête. Il était fort lié avec Fortunat, évêque de Poitiers: il fallait que ce dernier le regardât comme poète et savant, puisqu'en lui envoyant un de ses ouvrages il le prie d'en corriger les fautes. C'est dans la pièce trentième du troisième livre, où l'on trouve ce que je viens de dire exprimé en ces termes:

*Parivimus tandem jussis , venerande Sacerdos ,  
 Nomina officium Jure , Paterna , geris.  
 Qui propriis meritis ornans altaria Christi ,  
 Tam prece , quam voto das placitum Deo.  
 Supplico , cede tamen si quid me fortè sefellit ,  
 Nam solet iste meus error habere manus ,  
 Obtineat supplex modo pagina missa salutem ,  
 Hæc quoque cum relegis , me memorare velis.*

(Voyez les notes du savant jésuite BROUVERUS sur ces vers , et FORTUNAT , lib. 7 , poème 23 , page 181 ; — SURIUS , au lieu cité ; — *Dictionnaire de Moréry , etc.*)

PAULIN (SAINT), (359) , disciple et compatriote de saint Maximin , c'est-à-dire né à Poitiers ou aux environs , fut élu évêque de Trèves en 349 en la place de son maître. Il se trouva au concile d'Arles , convoqué par l'empereur Constance l'an 353 ; il y soutint avec une fermeté que rien ne put ébranler le parti de l'innocence et de la vérité contre les ruses et les blasphèmes de l'arianisme. L'empereur même tenta vainement de l'intimider en se déclarant l'accusateur d'Athanase ; Paulin n'abandonna point le défenseur de la vérité persécutée ; il fut déposé par le parti dominant des évêques ariens , exilé par l'empereur , tantôt dans un endroit , tantôt dans un autre , parmi des barbares , dans des lieux où le nom de Jésus-Christ était à peine connu ; sa patience alla plus loin que ses maux. Suivant Lupus , auteur de la vie de saint Maximin , insérée dans le recueil de Surius au 29 mai , Paulin vint dans le Poitou accompagné de plusieurs de ses diocésains pour emporter le corps de Maximin son prédécesseur. Les Poitevins s'y opposèrent , mais un orage qui survint leur fit connaître l'inutilité de leur résistance , et Paulin s'en retourna avec le trésor précieux qu'il était venu chercher. Il mourut en Phrygie l'an 359 , après cinq ans d'exil. Sa fête est célébrée le 31 août , et son nom est au rang de ceux des confesseurs. Saint Athanase , dans sa lettre aux évêques d'Egypte et de Lybie , parle de Paulin comme d'un écrivain dont les ouvrages , ainsi que ceux de saint Maximin son prédécesseur , du grand

Osius, de Philogone et d'Estache, ont servi de flambeau à l'Église et de guide aux fidèles.

(Voyez DOM RIVET, *Histoire littéraire de France*, tome I, part. II, pag. 121 et suivantes; — DADIN D'HAUTESBARR, *rerum Aquitan.*, lib. 5, pag. 308.)

PARISIÈRE (JEAN-CÉSAR ROUSSEAU DE LA), (1736), évêque de Nîmes, naquit à Poitiers le 3 mai 1667, d'une famille noble et ancienne en cette ville. On voit dans la liste des maires de Poitiers un *René Rousseau, sieur de la Parisière*, président des trésoriers de France en 1595. Il avait succédé en cette charge au célèbre Scévole de Sainte-Marthe; ce René, décédé en 1621, avait épousé *Marie Chabot* de l'illustre maison de ce nom, de laquelle il eut un fils, *Joan René*, conservateur des privilèges de l'université, et une fille, *Mario Rousseau*, qui épousa Pierre Certani, sieur de la Berbelinière, qui succéda à son beau-père dans la charge de président des trésoriers de France. Cette même famille a donné successivement trois abbés à l'abbaye de Montiers-neuf, *René*, dont on trouve l'épithaphe en vers français mesurés *iambes sénaires*, dont je soupçonne Nicolas Rapin d'être l'auteur; *Pierre*, mort en 1654, et un autre *René* mort en 1723. Enfin la famille de Rousseau appartient par ses alliances aux meilleures maisons du Poitou, aux Sainte-Marthe, aux Brilhac, aux Chabot, etc. Le père du prélat dont nous parlons était *messire César Rousseau Chevalier, seigneur de la Parisière, saint Léger et Bretigny*, et sa mère dame (1) *Mario Reveau de Partigny*. Il passa sa jeunesse à Poitiers, et y fit ses études au collège des jésuites. Le père de Brilhac, jésuite, son parent, qui lui trouva d'heureuses dispositions, se chargea de son avancement dans l'église dont il prit de bonne heure le parti. Il le présenta au père le Tellier, confesseur du roi, qui lui fit prononcer le panégyrique de saint Ignace de Loyola. Il s'en acquitta assez bien pour mériter une protection décidée

(1) Martin Reveau, sieur de Cyrères, conseiller du roi, lieutenant particulier et assesseur civil à Poitiers, maire en 1642.



de la part du même père le Tellier. Quelques autres actions publiques confirmèrent l'idée avantageuse qu'il avait donnée de ses talents. Il eut l'honneur de prêcher devant le roi le jour de la Pentecôte 1706, et le fit avec succès. Ce sermon est imprimé dans le recueil de ses ouvrages d'éloquence. Les liaisons intimes qu'il avait avec les jésuites ne servirent pas peu à sa nomination à l'épiscopat. L'illustre Fléchier, évêque de Nîmes, étant décédé en 1710, l'abbé Anselme (1) et l'abbé de la Parisière furent proposés; le premier s'était distingué par une éloquence qui le faisait regarder comme successeur nécessaire du plus éloquent des évêques; le second avec des talents peut-être moins solides, mais aussi brillants, et plus puissamment protégé, l'emporta, et fut nommé le 11 juillet 1710, à l'évêché de Nîmes. Il reçut ses bulles le 1<sup>er</sup> décembre, et fut sacré dans la chapelle de l'archevêché de Paris le 8 février suivant par M. l'archevêque (de Noailles), en présence des évêques de Tournai et de Séz. Il devait une partie de son élévation à des talents cultivés et à l'amour des lettres (2): il n'imita point ces déserteurs ingrats qui se piquent de les mépriser, quand ils n'ont plus rien à en espérer. Son amour pour la belle littérature fut constant, et l'abbé de la Parisière, devenu évêque, ne cessa point de travailler à former de plus en plus son style et son éloquence. Ses ouvrages, dont nous parlerons, en sont des preuves; Ayant été proposé le 21 mai 1731 pour l'abbaye de Saint-Jacques de Provins, au lieu de cette abbaye il fut pourvu de celle de Saint-Gilles. Il mourut le 15 novembre 1736.

(1) Antoine Anselme naquit le 13 janvier 1652 à l'Île-Jourdain, petite ville du comté d'Armagnac, et mourut le 8 août 1738, âgé de 86 ans, dans son abbaye de Saint-Sever, cap de Gascogne, qu'il avait obtenue en 1699.

(2) Un prélat bien plus connu par la beauté de ses vers que par les dignités qu'il a possédées dans l'église, s'est plaint de cette espèce d'ingratitude :

*Vidi ego qui ad summos, Musarum munere, honores*

*Evecti, mox ingratos contemnere Musas.*

*Nec vates saltem alloquio dignarier ipsos.*

Vida Pœt., lib. 1<sup>o</sup>, v. 503.

En 1740, une partie de ses ouvrages imprimés et non imprimés furent rassemblés et publiés sous le titre qui suit : *Panegyriques, sermons, harangues et autres pièces d'éloquence par feu M. de la Parisière, évêque de Nîmes*, in-12, deux tomes, Paris, Gissez et autres, 1740, le 1<sup>er</sup> tome de 458 pages, le second de 360, y compris les approbations et le privilège.

Le premier volume est précédé d'un long avertissement où l'on fait un grand éloge du cœur et de l'esprit de M. de la Parisière. On y dit « que peu empressé à se faire estimer, le « prélat avait brûlé lui-même la plupart de ses ouvrages, et « qu'il avait laissé égarer les autres, surtout ceux qui n'é-  
« taient qu'en genre de belles-lettres. » Après quelques réflexions sur la manière de penser du public en matières de productions littéraires, on fixe le degré d'estime qu'il doit avoir pour le recueil qu'on lui présente. « Notre auteur, « dit-on, s'est peint dans ces discours ; on y voit une âme « noble, élevée, une imagination féconde et soutenue, un « esprit qui pense toujours et qui pense indépendamment « de l'expression ; un style naturel, mais serré et concis, qui « dit beaucoup plus qu'il ne paraît dire, qui ménage les pa-  
« roles en faveur des choses, une parfaite connaissance du « monde et du cœur de l'homme, des peintures qui tracent « la marche de ses passions, et le représentent tel qu'il est... « On y voit une raison dominante, une précision exacte, une « justesse scrupuleuse, un ordre infini dans l'arrangement « des preuves, un raisonnement profond....., surtout on y « trouve un génie noble, heureux, qui se développe partout, « qui donne à tout, de la vie et de la grâce. » Pour dire en un mot ce que l'auteur de l'avertissement étend en plusieurs pages, M. de la Parisière avait toutes les grandes qualités qui forment le parfait orateur, et il n'avait aucun des défauts qui peuvent l'empêcher d'atteindre à la perfection, si l'on en excepte l'obscurité (1) qui ne résulte, dit-il, que de la préci-

(1) L'obscurité est toujours un défaut, de quelque part qu'elle vienne ; et elle est moins excusable dans l'orateur que dans tout autre, puisqu'il

sion de son style et de la force de ses pensées. Encore l'auteur, pour éloigner le choquant de ce défaut, dit-il que s'il y a des prédicateurs qu'on n'entend pas assez, il y en a un plus grand nombre qu'on entend trop bien ; dans ces derniers, on entend tout, et on n'entend rien ; dans les premiers, on fait grâce à ce qu'on n'entend pas en faveur des belles choses qu'on entend. Le lecteur évaluera l'excuse. S'il m'est permis de dire ce que je pense, elle n'est que spécieuse. Pour l'admettre, il faut supposer qu'un écrivain ou qu'un orateur ne saurait être profond, solide, éloquent, sans être en même temps embarrassé, obscur, et que la grande clarté dans le discours n'est pas compatible avec le nerf, la force, la dignité de l'éloquence. Il faut croire que Démosthène, Isocrate et Périclès n'étaient entendus qu'à demi, que Caton, Crassus, Cicéron, Hortensius avaient le même défaut, que Bossuet, Bourdaloue, Fléchier ont souvent embarrassé leur auditoire.

On ajoute dans le même avertissement *« qu'il n'écrivait jamais mieux que lorsqu'il n'avait pas le temps de penser, ou plutôt lorsqu'il pensait sur-le-champ, qu'il nous reste de lui des lettres dogmatiques qui, par leur précision, leur force, leur netteté, sont un chef-d'œuvre d'éloquence. Son secrétaire, dit-on, peignait moins vite qu'il ne pensait (M. de la Parisière) et ne s'exprimait. »* En ce cas, le prélat aurait dû toujours dicter. On fait ensuite l'éloge de son style épistolaire, et l'on y joint celui des qualités de son cœur. On

ne parle que pour se faire entendre de la multitude et du peuple ? Boileau, d'après Horace, n'a point ménagé ce défaut. C'est ainsi qu'il s'en explique :

Il est certains esprits dont les sombres pensées,  
Sont d'un nuage épais toujours embarrassées.  
Le jour de la raison ne le saurait percer :  
Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.  
Selon que notre idée est plus ou moins obscure,  
L'expression la suit, ou moins nette ou plus pure.  
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement ;  
Et les mots pour le dire arrivent aisément.

*Art. Poét., chant I, vers le milieu.*

peut dire que d'après ces portraits et celui qu'en a fait M. Ménard (1), conseiller au présidial de Nîmes, qui est imprimé à la fin de cet avertissement, M. de la Parisière était un homme accompli, un prélat sans défaut, pas la moindre ombre dans le tableau, point de taches dans cet astre. Cependant le soleil a les siennes; la perfection n'appartient point à l'humanité, et M. de la Parisière était homme.

Les pièces comprises dans le recueil dont nous avons parlé sont : 1<sup>o</sup> le panégyrique de saint Ignace de Loyola; dans cette pièce, comme dans toutes les autres, l'orateur fait paraître beaucoup d'esprit; les figures les plus favorites qu'il emploie sont l'antithèse, l'énumération, les gradations dans l'expression et dans la pensée. Il y a beaucoup d'art dans la manière d'exposer les faits qui concernent le héros du panégyrique. On sait que saint Ignace de Loyola se livra à tous les égaremens de la jeunesse, que dans sa conversion même il y a des traits d'un zèle singulier. M. de la Parisière n'a point dissimulé ce qui paraît choquant dans la vie de saint Ignace; il n'a pas même omis la contestation qu'eut ce saint avec un maure au sujet de la Sainte-Vierge (2), et son zèle emporté

(1) Il se trouve à la fin de l'histoire des évêques de Nîmes.

(2) Il s'agissait de la virginité de Marie; le maure convenait qu'elle était vierge avant l'enfantement; mais il niait qu'elle l'eût été après l'enfantement, quelques raisons que lui donnât Ignace. Il quitta même la dispute, et donna des deux à sa monture. Servons-nous du beau latin du P. Maphé : *Quo acro vehementius irritatus Ignatius parum abfuit quin estato gressu persequeretur abeuntem, et pugione confoderet... Cumque militari etiam tum spiritu religionis, officique momenta perpenderet, se ac vix pietati satisfactorum putaret, si tantas blasphemias pateretur inultas... Verumtamen incitatum jam generosi pectoris impetum retardabat suspicio latentis in tam speciosa cogitatione placuli, metusque probabilis ne per hanc animadversionem, et celeste munus et eam ipse... Virginitatem offenderet. Cum igitur multa acutum agitant...* statuit ad Bivium usque procedere, unde Maurum... noverat divertisse: in eo Bivio laxatis omnino Mulæ... habent, uâ de re totâ interpretari, ut si Bestia ipsa per se Mauri vestigiis insisteret, non dubitaret quin accepta futura esset ultio Majestati divinæ; sin minus, pro certo putaret nequaquam ul à se officii Deum, Beatamque Virginem postulare. Hâc ille mente processit ad Bivium..... planè divinitus factum est ut spontè sud jumentum angustiore viâ Barcinonem

qui le poussa jusqu'à vouloir tuer le maure anathème d'un coup de poignard, résolution qu'il aurait exécutée si sa mule à qui il s'abandonna n'eût pas pris une route opposée à celle du maure, comme le rapporte le célèbre jésuite Maphée dans la vie de saint Ignace. Il prend son texte dans ses paroles de l'Écriture : *ordinavit in me charitatem*, le Seigneur a réglé la charité en moi, cant. III, et en forme ainsi sa division : *un grand amour de Dieu toujours utile au prochain, un grand amour du prochain toujours glorieux à Dieu.*

Presque toutes les divisions de M. de la Parisière ont cet air *antithétique* et brillant. Il y en a qui ont même tout-à-fait le tour épigrammatique.

2<sup>o</sup> Le panégyrique de saint Bernard a pour texte : *venit prædicans in deserto*, Math., chap. XI, 1. Il en tire encore cette division ingénieuse : *Bernard, dont l'apostolat s'est déclaré dans la solitude la plus austère, Bernard dont la solitude s'est soutenue dans l'apostolat le plus éclatant* ; il n'y a pas moins d'art dans les sous-divisions. Le lecteur curieux qui n'a pas le recueil de M. de la Parisière sous les yeux, verra peut-être ici avec satisfaction la manière dont l'orateur traite les promesses qu'avait faites saint Bernard pour engager les princes chrétiens et les Français à l'entreprise de cette croisade (1) célèbre par ses malheurs et nos défaites. « S'il semble « échouer, dit l'orateur, s'il échoue quelquefois, le Seigneur « ne le permet que pour donner plus d'avantage à son zèle « ou plus d'éclat à sa vertu.... Il échoue dans cette croisade « qu'il prêcha par toute l'Europe, et à laquelle il engagea « les princes chrétiens ; ainsi le permettez-vous, Dieu des « armées, vous qui disposez à votre gré de la victoire, qui « tenez entre vos mains la vie et la mort, et qui retirez également votre gloire de tout. Le monde aveugle et malin en

*versus iter arriperet. Atque hunc in modum Ignatius in re tam gravi... lathalis noxæ crimen felicitis effugit quam sapientia. Inde progressus, etc.*

Vita sancti Ignatii, J. Petri Maffei, Paris. 1641, in-16, lib. I, cap. 3, pp. 21 et 22.

(1) En 1146, sous Louis le Jeune, qui se croisa avec Conrad.

« prit une occasion de scandale , et ne put croire qu'une entreprise si malheureuse dans ses succès eut été ordonnée dans les conseils adorables de votre sagesse. Mais n'avez-vous donc ordonné que ce qui réussit au gré des hommes ? N'aviez-vous point ordonné aux onze tribus d'Israël de venger sur celle de Benjamin l'outrage fait à la femme du lévite ? et cependant quel fut le sort des deux premiers combats ? » Il ajoute , pour justifier les promesses de saint Bernard , le miracle qu'il fit en rendant la vue à un aveugle ; miracle qui prouve sensiblement que la croisade était une entreprise que Dieu avait ainsi conduite « peut-être pour punir les crimes des chrétiens profanateurs de l'étendard de la croix ; peut-être pour procurer à quelques-uns d'entre eux la gloire de mourir pour vous (ô mon Dieu), peut-être pour mettre à une plus grande épreuve la vertu de votre serviteur , par cette confusion salutaire , parce que tout se fait pour vos élus ; peut-être pour récompenser par quelques prospérités passagères les vertus de ces infidèles , parce que vous faites justice à tous ; peut-être enfin par quelqu'autre vue de cette sagesse impénétrable , dont nous devons adorer tous les desseins. »

Ce que dit (1) l'orateur de l'antipape Anaclet et de la décision de saint Bernard en faveur d'Innocent II mérite d'être lu. « Disons le vrai , messieurs , dit l'orateur , il paraît assez difficile de démêler *le pasteur* légitime du mercenaire : tout est dans le trouble , chacun se prévient , les grands prennent parti , le peuple les suit , les faibles s'alarment , les plus sages ne savent à quoi s'en tenir , un concile assemblé à Clermont n'éclaircit rien ; un autre , convoqué à Etampes , sera-t-il plus heureux ; et où peut-on former une assemblée qui offre aux vrais fidèles un degré de certitude suffisant pour déterminer leur foi ? Seigneur , à qui irons-nous ? Par qui nous montrerez-vous celui que vous avez choisi ? *Hic venit in testimonium , etc.* »

(1) Tom. I , pag. 97 et 98.

3<sup>o</sup> Ces deux *panégyriques* sont suivis d'un sermon sur les plaisirs , pour le dimanche du carnaval , où il prouve que le chrétien est infidèle de rechercher les plaisirs suspects , et que le pécheur est injuste de se permettre les plaisirs légitimes. C'est la division de ce discours.

4<sup>o</sup> Un sermon pour une celture , dont la division est : on vit avec plus de repos ; on se sauve avec moins de peine. Il fut prononcé vers l'an 1714 : l'orateur prouve sa première proposition par la situation malheureuse où se trouvaient les fortunes des particuliers épuisées par une longue guerre. Il en fait des portraits vifs et d'autant plus beaux qu'ils étaient vrais. Il y ajoute une peinture du mariage et de ses inconvénients , qui n'est pas plus flatteuse. « On ne s'y dédommage mutuellement , dit-il , des tendres sentimens que par une félicité réciproque , et une estime sèche est tout ce qu'on met à la place de l'intime union qui devait faire tout le bonheur. En bien user , c'est ignorer les procédés violens , c'est n'exercer point une rigoureuse contrainte , c'est ne se point irriter de vives et d'éternelles contradictions , c'est se passer des goûts bizarres : moins que tout cela peut-être , c'est empêcher que rien n'éclate..... La bonne contenance est pour le public , l'humeur fâcheuse est pour le domestique. On y porte tout ce qui peut traverser le bonheur , et rien de ce qui peut le faire. On y porte l'impression d'une disgrâce , l'altération du funeste succès d'une affaire , le ressentiment d'une injure , toute l'amertume des chagrins. Ce n'est que dans ces occasions que l'amitié se réveille , et pour s'attendrir , il faut qu'il en coûte quelques brèches à l'honneur ou à la fortune..... Ou l'on s'observe , et cette gêne bannit la douceur de la confiance ; ou l'on s'abandonne à son naturel , et cette négligence qui laisse apercevoir tous les défauts fait naître les ennuis et les dégoûts ; ou enfin l'on s'aime avec une tendresse vive , et elle causera des sensibilités infinies , des délicatesses , des ombrages , des larmes , jusqu'à ce qu'enfin la mort de l'un accable l'autre d'une douleur mortelle. » Juvénal ni

Boileau, dans leurs satires outrées, n'ont rien dit de plus persuasif pour le célibat.

5° *Sermon pour le jour de la Pentecôte, prêché devant le roi à la chapelle de Versailles.* L'auteur y prouve que l'esprit de Dieu a triomphé de l'esprit du monde dans le temps que le christianisme n'était encore que dans ses commencemens ; que l'esprit du monde triomphe de l'esprit de Dieu, dans le temps que le christianisme devrait être dans sa perfection. C'est la division de ce sermon où il parle en orateur de l'établissement miraculeux du christianisme dans sa naissance ; et de l'état où il est aujourd'hui.

6° *Sermon sur la prière :* on y fait voir qu'en qualité de pécheurs nous devons beaucoup demander ; qu'en qualité de chrétiens nous pouvons tout espérer.

7° *Exhortation sur l'aumône, à une assemblée de charité ;* on y fait voir que la charité, pour avoir du mérite, doit être attentive et saintement curieuse pour découvrir les besoins des pauvres, libérale et sagement prodigue pour subvenir à leurs nécessités ; que l'attention est l'esprit du précepte ; que la libéralité en est la lettre.

8° *Sermon pour le jour de la circoncision ;* ces paroles en sont le texte : *in quo circumcisi estis, circumcistone non manu facta, sed in circumcissione Christi.* Coloss. 11, ch. 2. Il est divisé en ces deux points : obligation à tous les chrétiens de mortifier leurs sens, imposée par la grâce qu'ils ont reçue au baptême ; obligation à tous chrétiens de mortifier leurs sens, imposée par la loi expresse que J. C. leur en a faite.

9° *Sermon sur la paix, prononcé à l'ouverture des états du Languedoc.* *Erut opus justitiæ pax*, Isaiæ, 32 ; la paix sera l'ouvrage de la justice. L'orateur, dans une division moins marquée que dans ses autres discours, et qui n'en est pas moins agréable, prouve : 1° *Que la paix est l'ouvrage de la justice, que c'est la justice qui nous l'a donnée ;* 2° *Que c'est la justice qui doit nous en faire jouir.* Le second point de ce sermon est perdu, et on n'a que le premier.

10° *Discours prononcé dans la cathédrale de Nîmes aux approches de la peste.* L'auteur y proteste d'un ton vif et



pathétique de son zèle pour son troupeau. C'est ainsi qu'il termine son discours : « Pour moi, mes très chers frères, plein  
 « d'une tendresse pour vous, qui jusqu'ici ne m'a fait chercher  
 « que vous, et non vos biens..... je donnerais volontiers pour  
 « vos âmes tout ce que j'ai, et je me donnerais moi-même; je  
 « ne vous abandonnerai pas dans ces terribles épreuves. Heu-  
 « reux ! si je pouvais me multiplier pour vous servir, livrer  
 « ma vie pour sauver la vôtre et expier par ce sacrifice toutes  
 « les fautes d'un ministère défectueux sans doute, dans mes  
 « exemples et dans mes travaux, mais irréprochable dans  
 « ma volonté ! J'ose en prendre à témoin le père des lumières,  
 « le scrutateur des cœurs, le souverain juge, et je ne  
 « crains point d'être confondu. Allons tous ensemble à  
 « lui, etc. »

Le premier tome finit par cette pièce; celles qui suivent forment le second.

11<sup>e</sup> *Oraison funèbre de madame Marie-Louise de Savoie, Reine d'Espagne* (1). Elle fut prononcée dans l'église cathédrale de Paris, le 2 juin 1714, devant monseigneur le duc d'Orléans, depuis régent.

12<sup>e</sup> *Oraison funèbre* (2) *de monseigneur le dauphin et de madame la dauphine*. Elle fut prononcée le 19 janvier 1713, en présence des états de Languedoc assemblés à Montpellier, et l'orateur, dans un sujet si grand, si digne de la plus sublime éloquence, réussit assez bien pour satisfaire son auditoire. Quelque abondante que fut la matière, il eut l'adresse d'enchâsser dans son discours les espérances presque assurées d'une paix générale, les justes craintes que la santé du roi encore enfant inspirait à la France, et les regrets qui étaient

(1) Première femme de Philippe V.

(2) Monseigneur le dauphin, duc de Bourgogne, mort le 18 janvier 1712, âgé de 26 ans.

Marie-Adélaïde de Savoie, fille aînée de Victor-Amédée II, morte six jours auparavant.

Louis de France, duc de Bretagne, troisième dauphin, mort âgé de 8 ans, le 8 mars suivant.

dés à la mort du duc de Bretagne , qui suivit son père et sa mère au tombeau.

13° *Discours prononcé dans la cathédrale de Nîmes à la cérémonie d'une première communion des enfans* ; l'auteur prend pour texte ces paroles des évangélistes : *Sinite parvulos venire ad me ; talia est enim regnum Dei* ; laissez venir à moi les enfans , car le royaume de Dieu leur appartient. Il fait l'éloge de l'enfance , mais , pour être telle que l'exige l'esprit de l'évangile , elle doit être exempte de malice , *estote malitiam pueri* , sans légèreté , *nolite pueri officii sensibus*. Ces deux conditions font la division de ce discours plein de tendresse et d'onction , et dans ce genre simple qui convenait à l'occasion.

14° *Harangues au roi Louis XIV, à monseigneur le dauphin, à monseigneur l'archevêque de Narbonne (M. de la Berchère, président à l'assemblée générale du clergé de 1713), à M. le duc du Maine, à M. le marquis de la Vrillière, au roi (Louis XV), prononcée à Vincennes le 26 septembre 1713, à monseigneur le duc d'Orléans, régent du royaume, prononcée à Paris le vendredi 4 octobre 1713, à madame la duchesse du Maine, à monseigneur le prince de Dombes, à madame la duchesse de Berri, à son altesse royale Madame, à son altesse royale madame la duchesse d'Orléans, à M. le duc de Villars, à M. le duc, à M. le duc de Villars, à M. le chancelier, à M. le contrôleur général, à M. le marquis de la Fare, commandant en chef pour le roi dans la province du Languedoc, à M. Lamoignon de Baviile, intendant de Languedoc, à M. le marquis de Bon, premier président de la cour des aides de Montpellier. Discours prononcé à la bénédiction des drapeaux du régiment de..... Discours fait au passage de don Carlos.*

Les autres pièces sont différens mandemens que M. de la Parisière adresse à ses diocésains pour le jubilé, pour le carême, pour la publication de la constitution de Clément XI du 8 septembre 1713 (1), pour laquelle le prélat demande

(1) Ce mandement est daté du 20 janvier 1613, à Nîmes.

une acceptation humble, et sans rien excepter de la doctrine qu'elle renferme.

Une lettre pastorale datée à Paris du 5 avril 1720, dans laquelle il rend raison du refus qu'il avait fait d'approuver le précis de doctrine autorisé par plusieurs prélats, pour engager l'acceptation de la bulle de la part de ceux qui ne l'avaient pas encore reçue, et une harangue faite au roi à Versailles le 17 septembre 1730, par M. de la Parisière, pour la clôture de l'assemblée générale du clergé de France, tenue à Paris au grand couvent des Augustins. Cette pièce a mérité l'attention des personnes consacrées par état à la conservation des droits de la couronne (1), qui en ont critiqué quelques propositions qui leur ont paru contraires à ces droits, ou au moins captieuses. Des mémoires que j'ai reçus m'apprennent que M. de la Parisière faisait des vers dont le tour et la délicatesse lui auraient pu faire quelque réputation s'il se fut appliqué sérieusement à la poésie. Son style est fleuri et noble, le choix des termes, la beauté de l'imagination, le génie, brillent dans tous ses ouvrages; mais comme nous l'avons déjà fait sentir, il est souvent long et embarrassé; ses phrases fatiguent, et le sens trop longtemps suspendu demande une attention qui rebute le lecteur, et encore plus l'auditeur. Pour vouloir exprimer fortement, il s'exprime obscurément; l'art et l'esprit y étouffent quelquefois la nature, et cet enchaînement d'idées liées les unes aux autres dans une même période y jette une confusion inévitable, que toutes les grâces de l'expression et l'ordre du raisonnement le plus suivi

(1) Cette critique tombe en particulier sur ces paroles de M. de la Parisière. *Tout ce qui n'est qu'humain peut être à la merci des hommes; mais pour le dépôt de la foi et notre juridiction (du clergé) qui en est une suite nécessaire, c'est notre trésor, notre gloire, notre engagement; nous ne pouvons jamais consentir qu'on nous l'enlève, nous en sommes redevables à Dieu, à l'église, aux peuples, à votre majesté dont le règne est fondé sur la catholicité, et doit toujours se soutenir sur les mêmes principes.* Si cette proposition était exactement vraie, qu'était Henri IV engagé dans le calvinisme?

(Voyez les remontrances du parlement du 9 avril 1733, pag. 51).

ne sauraient dissiper. Enfin, quelques éloges que méritent les ouvrages de M. de la Parisière, il me paraît que le public a décidé qu'il n'avait ni la majesté ni la force de Bourdaloue, ni les grâces tendres, délicates et naturelles de son prédécesseur : moins théologien, moins familier avec les Pères, il avait moins d'onction, il était moins touchant que ces deux grands hommes.

PELGEY (1) CLAUDE (1607), natif de Poitiers, quitta sa patrie de bonne heure. Il n'eut d'abord d'autre qualité que celle de secrétaire de Monsieur, alors duc d'Anjou et depuis Henri III, roi de France. Mais dans la suite il se fixa tout à fait à Paris avec le titre de maître des comptes. Pendant le séjour qu'il fit à Poitiers, il conçut une vive passion pour l'illustre madame des Roches. Son application aux sciences les plus abstraites, aux mathématiques et à l'algèbre, son amour pour la poésie, la musique et la peinture, pour tous les beaux-arts qu'il cultivait avec autant de succès que de goût, ne purent le dégager de ces liens. Ses occupations et les agrémens de la capitale ne l'empêchaient pas de tourner les yeux du côté de Poitiers. Scévole de Sainte-Marthe m'apprend tout ce que je viens de dire dans une de ses Odes adressée à Pelgey. Elle est vive, elle est délicate, contient un bel éloge de notre Pelgey, de madame des Roches, et de l'amour dont il vante le pouvoir sur le cœur des sçavans et des philosophes même. « Vous, dit Sainte-Marthe à Pelgey son  
« ami, qui connaissez toute la nature, ses effets et leurs  
« causes, n'espérez pas d'éteindre jamais le beau feu qui vous  
« brûle, vous fonderiez en vain votre espérance sur vos talens.  
« Un homme s'éloigne-t-il du vulgaire par ses connaissances,  
« par l'élévation de son génie, c'est sur lui que l'amour  
« exerce le plus puissant empire. »

*Tu quoque (Pelgey) ovis faciles pendunt sua sacra Camœnæ ,  
Cui rerum cognoscere causas ,*

(1) D'autres écrivent Peljai; mal. Sainte-Marthe et Rapin rendent son nom par *Pelegeus* ou *Pelgeius*.

*Et varios terre tractus , et sidera cœli  
 Divi concessere faventes ,  
 Non ideò speres conceptam extinguere flammam.  
 Si (1) quis enim est qui mente sagaci  
 Præditus indoctæ fugiat vestigia plebis ,  
 Hoc demum Deus (Amor) hospite gaudet.*

Apparemment, Pelgey se payait de raison ou le temps fit sur lui ce que la raison n'avait pu faire.

Tous les auteurs contemporains qui ont parlé de lui, vantent son talent pour la musique et surtout pour le luth. Non seulement la Croix du Maine l'appelle *très excellent musicien*, mais Langlois de Belestat, en lui dédiant son trentième tableau hiéroglyphique *des doigts*, lui souhaite tous les doigts du monde :

*Mais j'ai tant admiré l'usage de vos doigts ,  
 Vous voyant d'une grâce à nulle autre seconde,  
 Fredonner sur le luth , quo content ne serais  
 De vous donner des doigts tant qu'il en est au monde.*

Avant ces vers il avait parlé de son éloquence. Rapis le met au nombre des grands poètes qu'il invite à regretter la mort de Desportes, arrivée au mois d'octobre 1606. Dans l'épigramme latine sur la mort de ce poète, il parle aussi du talent de Pelgey pour le luth.

*Quid, Pelegæ, taces et verba incondita mussas ?  
 Heu malè cum Plectro convenit iste dolor !*

Abel de Sainte-Marthe a fait un groupe de toutes ses bonnes qualités dans une épigramme assez délicate. Sans doute elle ne déplaira pas.

(1) C'est la pensée de l'immortel Fontenelle, qui dit, en parlant du pouvoir des brunes sur le cœur des philosophes :

*Quand vous verrez Brunettes d'un côté ,  
 Fuyez de l'autre en toute humilité :  
 Brunettes sont l'écueil de notre espèce.*

*Seu judex bonæ auri diligenti  
 Quæstorum numeros, et acta censes,  
 Seu te musica, seu juvat Mathesis,  
 Quæ constat numeris, et hæc, et illa ;  
 Seu molles numeros poëta pangit  
 Omnibus numeris es absolutus.*

Duverdier n'indique qu'un ouvrage imprimé de la composition de Pelgey. C'est *l'Hymne de la Clémence*, imprimée à Paris en 1571. La croix du Maine ajoute qu'il a écrit *deux livres de sonnets et de stances* pour madame des Roches ; *une élégie de la peinture en cinq cents vers alexandrins ; deux livres d'Optique*, lesquels ouvrages, dit-il, n'ont point été imprimés, à l'exception de *l'Hymne de la Clémence*.

On en trouve un long fragment dans la bibl. de Duverdier. A en juger par ce morceau, Pelgey méritait le nom de poète. Il y a de l'élevation, des idées riantes, de vraies beautés et un style encore supportable et assez noble, s'il n'était point déparé par quelques expressions trop hardies pour être justes. Il évite les *hyatus* ou *baillemens* qui étaient encore soufferts, s'attache à l'harmonie et à l'attrait des sons. Enfin le goût perce dans ses vers, et l'on y voit déjà briller l'aurore des beaux jours de notre poésie. C'est ainsi qu'il s'exprime en parlant de la clémence dont les princes doivent user.

En domptant son courroux, qu'en soi-mêmes (1) il penso  
 Quel état de ce monde est le plus gracieux,  
 Quand l'air pur et serain nous laisse voir les Cieux.  
 Ou quand les tourbillons, le tonnerre et les nues  
 Ravissent le beau jour et le Ciel de nos vues.  
 Certes en temps de paix le règne est tout ainsi,  
 Comme on voit le beau ciel en un temps éclairci,  
 Et quand l'air est troublé d'orage et de tonnerre,  
 Il représente aussi la Discorde et la Guerre.

Une nouvelle preuve que Pelgey était livré à toutes les

(1) Vaugelas a prouvé qu'on devait supprimer l's final ; mais ce grand homme n'avait pas encore paru.

sciences, se tire de la fondation qu'il fit à la Sorbonne d'une Chaire de Théologie en 1606. Sans doute son zèle pour la religion et la pureté de la doctrine, eut aussi part à cet établissement. C'est un honneur à Poitiers, que l'école la plus célèbre de l'Europe lui doive un fondateur antérieur au grand cardinal de Richelieu, poitevin aussi bien que Pelgey. J'ignore la date précise de sa mort.

(Voyez LA CROIX DU MAINE <sup>vo</sup>. — CLAUDE PELSEY — De-VERDIER, Bibl., p. 187 et 188; — *les poésies lyriques* DE SAINT-MARTHE, liv. II, p. 152, de l'éd. de 1606; — *les Poésies latines* D'ABEL, son fils, p. 46 de l'éd. in-4°; — *Poésies latines* DE RAPIN, p. 50; — *Tabl. Hiéroglyph. des Egyp.* de LANGLOIS DE BELESTAT, tab. 33, p. 86; — *les Muses françaises*, p. 21.

PESTRE (PIERRE) (1632), avocat au présidial de Poitiers, s'acquît une grande réputation dans la jurisprudence et dans l'usage du barreau. Il fallait qu'il fût d'une très bonne famille, puisqu'il épousa en premières noces Marguerite Thudert, d'une famille des mieux alliées de Poitiers dans la robe. Il en eut plusieurs enfans, et épousa dans un âge avancé Marie Constant, en secondes noces. Il arrive souvent que ceux qui sont les guides du public dans les affaires les plus embarrassées, et qui savent en tirer les parties avec succès (1), ne se servent pas de leurs lumières dans leurs propres affaires; Pestre fut de ce nombre; il était l'oracle de sa patrie, l'arbitre des plus grandes contestations; cependant ses affaires domestiques se trouvèrent dans un tel désordre après sa mort, que son bien saisi réellement put à peine fournir un douaire à sa veuve, Marie Constant, et qu'une partie de ses enfans renonça à sa succession. Il paraît, par une épigramme du jeune Banchereau (p. 25 de son

(1) Nos avocats les plus célèbres ne sont pas morts les plus riches. Bouchet a, dit-on, composé sa Bibliothèque du Droit au Châtelet, où ses créanciers l'avaient fait mettre. Le célèbre Gautier ne laissa pas de quoi faire ses obsèques. Patru fut obligé de vendre sa bibliothèque. M<sup>e</sup> Aubry n'a point fait au barreau la fortune due à ses talens, je ne rapporterai point des exemples plus modernes. Il y en a.

Recueil), que Pestre soutint ses thèses de licencié en droit en 1595, et qu'il le fit avec éclat. Si cependant il faut entendre des thèses de licence, par ce titre des vers latins adressés à Pestre par Banchereau. *P. Petreo propalam discutienda legum studiosi Theoremata proponenti 1595*. Voici ces vers ; les poésies de Banchereau ne sont pas entre les mains de tout le monde.

*Alma Themis gemini (1) solvenda cœnigmati juris  
Doctè cordato vult tribuisse viro.  
Quod tibi concessum est, toto admirante Senatu,  
Altera pars animæ Petre Petree meæ.  
Doctus hic nostras quo nemo venustet Athenas,  
Legibus numeris, eloquio etiam...  
Belius, Beribachius, quæque sunt juris altissimi,  
Hunc properant, nihilum te quoque Petre moveri.  
Undat facundæ victrix facundia lingvæ,  
Si quis verboso Theticon ense ferit.  
Te docuit validis defendere Dardolus armis,  
Quipia subtili calidus arte petat.  
Te voco quærendæ tam magna pericla cavolæ  
Non impugnacem nacta fuere virum.*

Il se vit le doyen des avocats de Poitiers. Jean Constant, dans son Commentaire, en parle avec distinction ; il travailla sur la Coutume de Poitou. Lelet, son parent, qui a mis ses Mémoires en usage dans son Commentaire, en parle avec beaucoup de considération dans un avis au lecteur qui précède ce Commentaire. « Je serais, dit-il, ingrat si je ne  
« confessais hautement que quelques Mémoires dressés sur  
« la Coutume du Poitou par défunt M. Pierre Pestre, vivant  
« doyen des avocats du présidial de Poitiers, mon germain,  
« m'étant après son décès tombés entre les mains, ont en  
« partie servi de fondement et de base pour la structure de  
« cet œuvre, moins poli, véritablement et parfait, que si  
« lui seul en eût été le maître. Mais afin qu'il parut, aux  
« yeux du public, combien durant sa vie on faisait état de

(1) Droit civil et droit canon.



« son savoir, de sa grande expérience en affaires et de ses  
 « judicieuses résolutions pour le palais, et que chacun ap-  
 « prit que ce qu'il a fait ç'a été avec telle recommandation,  
 « qu'à peine la postérité ne pourra rien laisser de semblable  
 « qui le puisse imiter. J'ai cru que ce qui était du sien de-  
 « vail être dénoté par ces deux lettres capitales : P. P., ce  
 « que j'ai fait d'autant plus curieusement et exactement que  
 « je suis assuré, par cet avertissement, que ce mien Com-  
 « mentaire en sera plus agréable et avantageusement profi-  
 « table au public. »

C'est avoir, de la part de Lelet, une reconnaissance bien étendue pour notre Pestre, dont il paraît très peu d'observations dans le Commentaire du premier? N'est-ce point une adresse de la part de l'auteur du Commentaire, pour s'en assurer l'honneur qu'on lui aurait contesté sur le fondement des Mémoires de Pestre, dont on savait qu'il était en possession? J'en laisse juges ceux qui connaissent l'ouvrage. A peine se trouve-t-il une douzaine d'observations sur le premier titre des Fiefs et Juridictions, qui contient 202 articles. Il faut convenir que ces observations sont très solides, et qu'elles font voir un jurisconsulte fort éclairé dans la théorie de notre jurisprudence et dans la pratique. Pestre y montre des vues étendues qu'un simple praticien n'a jamais; il raisonne et décide avec précision, et toutes ses gloses sont relatives au texte dont elles rendent l'esprit. Pierre Liège, dont je parlerai, a fait cette épigramme sur la réunion des ouvrages de Pestre avec ceux de Lelet.

*In Pestrei, ei Leleti fœdus.  
 Jam relictis à letho decus, ô Pestree, tuorum,  
 Et nobis, Leleto vindice, laetus ades.  
 Fœdus amicitiae sic iugis fœdera vestrae  
 Virtutis, vita hæc una duobus erit.*

Pestre mourut à Poitiers vers l'an 1632; au moins Marie Constant, sa veuve, plaidait-elle pour son douaire, contre les enfans du premier lit, cette même année.

**PHILIPPE LE LONG**, (1322), roi de France et de Navarre, porta la qualité de comte de Poitiers sous le règne de Philippe le Bel son père; ce n'est point comme prince, comme régent du royaume pendant la grossesse de Clémence de Hongrie sa belle-sœur, veuve de Louis Hutin, ni comme roi, héros et guerrier qu'il paraît ici; mais en qualité de savant, d'amateur, de protecteur des savans de son temps. Il est un de ceux à qui notre ancienne poésie, et surtout la provençale, doit ses plus grands progrès. Sa maison était un vrai Parnasse, et la plupart de ses officiers étaient poètes. Emeric de Rochefort, Pierre Hugon, Pierre Milhon, Bernard Machis et plusieurs autres n'étaient occupés qu'à entretenir son goût pour les muses. Lui-même composait, et, si j'ose me servir de cette expression, *rimait de compagnie*. Il laissa plusieurs poèmes en langue provençale qui n'ont point été imprimés; mais qui font l'ornement des cabinets où ils se trouvent.

« Le comte de Poitou, dit Jean Nostradamus en parlant  
« de lui, daigna bien faire honneur à la poésie en notre lan-  
« gue provençale, car outre qu'il était savant aux sciences  
« libérales, encore prenait-il plaisir à voir en sa cour des  
« plus savans poètes qu'il pouvait trouver, lesquels il hono-  
« rait et prisait, leur assignant bons et suffisans gages, et si  
« les provoyait des plus beaux et honorables offices de sa  
« cour. » Il passe ensuite à l'énumération de ses officiers  
tous poètes. Il mourut le 3 janvier 1322 au bois de Vincennes, âgé de vingt-huit ans. Ceux qui voudront connaître ce prince plus particulièrement peuvent consulter nos historiens, le continuateur de Guillaume de Nangis et autres.

En le mettant au nombre des savans comtes de Poitiers, je n'ai fait que suivre la Croix du Maine, qui a employé ce nom illustre dans sa Bibliothèque, et Naudé dans ses additions aux mémoires de Commines, chap. 8, p. 165, t. IV, édition de 1714. (Voyez les vies des poètes provençaux, de Jean de Notre-Dame, p. 195; — CRESCIMBENI. Dans une note que ce dernier a faite sur l'article de notre comte de Poitiers,

confond étrangement les choses, en lui attribuant ce qui ne peut convenir qu'à Guillaume IX, comte de Poitiers; il fait Philippe le Long grand-père d'Eléonor de Guyenne: c'est une remarque que je dois à M. de Sainte-Palaye, qui en a fait bien d'autres sur l'histoire de la poésie provençale et de nos antiquités.)

PIDOUX (JEAN), (1610), fils de François, médecin, mort à Poitiers doyen de sa faculté en 1577, était originaire de Châtellerault, d'une famille ancienne et distinguée, la dignité de maire de Poitiers ayant été possédée en 1575 par Pierre Pidoux, en 1593 par un autre Pierre Pidoux, sieur de Malaguet. Un René Pidoux fut reçu conseiller au parlement en 1594; mais la différence de leurs armes (1) peut faire croire qu'il était d'une autre famille. François, père de celui dont nous parlons, avait longtemps exercé la profession de médecin à la cour de Henri II et à celle de ses enfants. Jean naquit à Paris vers le milieu du seizième siècle. Il y étudia la médecine, et alla ensuite à Poitiers sa patrie d'origine, où il se fit recevoir docteur en 1571. Il revint à Paris et y prit aussi le bonnet en 1588. Dès l'an 1574 il avait eu l'honneur d'accompagner Henri III en Pologne. Il y resta avec ce prince jusqu'à la mort de Charles IX, arrivée le 30 mai de la même année, que Henri revint en France. Après la mort déplorable de Henri III en 1589, Pidoux devint médecin d'Henri le Grand son successeur. Ce monarque, qui eu lieu de reconnaître d'autres talens que ceux de la profession de la médecine dans Jean Pidoux, l'employa même en qualité de négociateur dans ses affaires les plus importantes. Outre le titre de médecin du roi, il paraît par ses ouvrages qu'il eut celui de médecin de Ludovic de Gonzagues, duc de Nevers. Il lui dédia son traité des eaux de Pougues, et il l'appelle dans la

(1) Les Pidoux de Poitiers portent d'argent à 12 frêles en trois lozanges de sable en devise, suivant l'auteur de la liste des maires de Poitiers, et ceux de Paris portent de sable à trois macles pointées d'or 2 et 1, suivant Blanchard, qui a peut-être confondu les lozanges avec les macles.

dédicace de ce traité, son *seigneur et son maître*. Nous sommes d'autant plus en droit de le revendiquer qu'il n'a jamais perdu Poitiers de vue, et qu'il y a presque toujours demeuré. Scévole de Sainte-Marthe, dans son ode aux médecins de Poitiers, n'a pas omis le nom de notre Pidoux. C'est ainsi qu'il en parle (en 1606) ; Pidoux était alors doyen :

*Nec, si hinc odessees, te silerem ,  
 Pidoxi poter, ordinisque princeps :  
 Et, quod frequentes prædicabunt posteri ,  
 Primus amor Pugidis Nymphæ , cui se Dea primùm  
 Patefecit uni ;  
 Cui vim naturæ latentis  
 Videre primo contigit, et sacros  
 Inde aperire fontes.*

Il s'agit ici trop clairement de la découverte des eaux de Pougues en Nivernais pour en avertir le lecteur. Nous donnerons un extrait du traité qu'il a composé sur ces eaux, et sur l'administration de la douche, inconnue en France avant lui. Joignons aux louanges de Sainte-Marthe l'éloge de Pidoux par Paul Contant, dont on a vu l'article. Il l'invoque dans le poème qu'il intitule *le Jardin et Cabinet poétique*, comme un autre Apollon. Voici ces vers :

Que ce docte Pidoux, ce phénix de la France,  
 Brille comme un soleil sous ma douce cadence ;  
 Que l'amas glorieux du docte et grand savoir,  
 Qui l'a fait ici bas comme un miracle voir,  
 Le fasse avec l'amas de tout l'honneur du monde  
 Triompher éternel sous la cambruse ronde.  
 Grand d'esprit, grand de corps, d'honneur et de moyens,  
 De vertu et de nom parmi ses citoyens.

Son traité sur les eaux de Pougues parut en 1597 à Poitiers, chez Jean Blanchot, avec ce titre : *La vertu et les usages des fontaines de Pougues en Nivernois, et administration de la douche par Jean Pidoux, médecin du roi et doyen de la faculté de médecine à Poitiers.*

*Discours qui peut servir aux fontaines de Spa, et autres de pareil goût.*

C'est un in-4° de 78 pages, en y comprenant une dissertation latine de 14 pages qui se trouve à la fin, et qui a pour titre : *J. Pidoux pictaviensis sententia de febrium sede.*

Par la dédicace, il paraît que onze ans auparavant le docteur Pidoux avait déjà publié un discours de la vertu et des usages des fontaines de Pougues, par l'ordre de Ludovic de Gonzagues, duc de Nevers, auquel il avait promis d'introduire en France l'usage peu connu de la douche, et que son traité était augmenté et corrigé. Il donne tout l'honneur de cet usage aux soins de ce seigneur, et dit que ce qu'il savait en cette matière était dû à l'expérience qu'il avait acquise à son service.

Dans l'avis au lecteur, Pidoux dit qu'il propose deux remèdes tirés des eaux minérales, l'un intérieur, l'autre extérieur, tous deux supérieurs à tous les remèdes ordinaires. Le remède intérieur est le breuvage des eaux de Pougues, l'extérieur est la douche.

On apprend dans le premier chapitre qu'entre Nevers et la Charité, auprès du village de Pougues en Nivernais, il y a deux fontaines distantes l'une de l'autre d'environ six pieds, l'une appelée la fontaine *S-Léger*, l'autre, la fontaine *S'-Marceau*. Après les raisons de ces deux noms que l'auteur fonde sur les traditions pieuses du pays, il fait la description de ces fontaines. « Toutes les deux, dit-il, sont claires à la vue, froides au toucher. On y trouve une mauvaise odeur, l'eau est piquante au goût, un peu aigre, avec quelque désagrément qui tient de l'astiction. La fontaine *S'-Marceau* est encore plus désagréable que celle de *S'-Léger*, qui est pourtant plus trouble et moins froide. »

Dans le second chapitre, il attribue la vertu de ces eaux à une substance vitriolique; Le goût acide et âcre qu'elles ont ressemble à celui qu'aurait de l'eau détrempée dans du vitriol. Il explique ensuite la nature de la mixtion du vitriol, ou plutôt la teinture que donne à l'eau ce minéral, dont les par-

ties les plus subtiles sont poussées par le feu souterrain qui en opère le mélange avec l'eau. Il croit qu'il y a aussi quelques parties sulfureuses dans ces fontaines, parce que : 1° on y trouve quelque odeur ; 2° parce que la mine du vitriol contient toujours quelques parties de soufre, dont le mélange avec le vitriol s'appelle *marcassite*.

Suivant Pidoux, ces fontaines contiennent des parties *lucides* ou *terrestres*, et n'ont rien de ferrugineux ; quoiqu'elles ne soient distantes l'une de l'autre que de six pieds, celle de *St-Marcou*, plus piquante au goût, contient plus de minéral. Il ajoute que ces eaux sont plus piquantes que celles de *Spa* ; cependant il les croit propres aux mêmes maladies, et croit leurs effets analogues. C'est ce qu'on ne lui passerait pas aujourd'hui que l'on regarde les eaux de *Spa* comme chaudes, et celles de *Pougues* comme froides. Apparemment Pidoux, qui avait analysé les eaux de *Pougues*, n'avait pas bien examiné la nature des eaux de *Spa*. Après avoir expliqué les propriétés des eaux de *Pougues* qu'il réfère à l'action que produisent en elles les parties subtiles, et à l'activité du soufre et du vitriol, il entre dans le détail du nombre de maux presque infini contre lesquels on peut employer ces eaux. En déterminant la manière de leur action, il parle des personnes auxquelles elles ne conviennent pas.

Les chapitres qui suivent sont employés à fixer la saison et le temps convenables à l'usage des eaux de *Pougues* ; le lieu et l'heure propres à les prendre, la quantité d'eau et le nombre de jours qu'il faut en user, la préparation des eaux, l'ordre qu'on doit observer en les buvant ; enfin le régime qu'il faut suivre.

Il parle aussi dans un chapitre particulier des accidens qui peuvent survenir pendant l'usage de ces eaux, et des moyens de les prévenir ou d'y remédier, et même du régime qu'il faut suivre après en avoir cessé l'usage. Une table ou un arbre joint à ces chapitres en rappelle la substance. Il y règle la mesure de l'eau qu'on doit boire, suivant la grandeur, l'âge et le tempérament.

Ce que dit Pidoux de la nature, des propriétés et de l'usage de l'eau de Pougues est assez conforme à ce qu'on en pense aujourd'hui, à l'exception de la quantité qu'il réduit pour le tempérament le plus fort à deux pintes et demie ou environ par jour, et qu'on étend aujourd'hui à quatre pintes et au-delà. Cette différence vient sans doute de la hardiesse qu'a inspirée l'expérience d'en faire boire une plus grande quantité. C'est à cette expérience qu'on doit l'usage plus fréquent et les succès de l'*émétique* et du *quinquina*.

Quoiqu'il en soit, on doit savoir beaucoup de gré au docteur Pidoux d'avoir écrit le premier sur les eaux de Pougues, et de l'avoir fait en homme éclairé; avec des principes de physique moins lumineux, il est vrai, moins développés que ceux des modernes, mais aussi clairs et aussi certains qu'ils pouvaient l'être de son temps, où l'on peut dire que la science de la nature était encore en son enfance.

Ce premier traité est suivi d'un autre sur l'administration de la *douche*. Après quelques remarques sur l'étymologie de ce mot *douche*, qui vient de l'Italie ainsi que la chose, il la définit, *une découlante liqueur en manière de fontaine sur le corps humain*, et ajoute qu'il y a peu de maladies auxquelles elle ne convienne, soit que l'on veuille *échauffer* ou *refroidir*, *humecter* ou *dessécher*, *résoudre*, *ramollir*, *resserrer*, *attirer* et *répercuter*. Il explique ensuite les différentes espèces de *douches* considérées relativement à la *matière*, ou à la *manière* de l'administration, ce qu'il fait avec un détail fort instructif, et qu'il faut voir dans l'auteur même.

Nous ne sommes pas en état de porter un jugement assuré sur cet ouvrage; tout ce que nous pouvons en dire, c'est que Pidoux est le premier qui ait introduit ces bains en France, et que, s'il n'est pas exact dans la théorie ou dans toutes les parties de la pratique qu'il propose, on doit excuser les fautes en faveur de la découverte et des avantages infinis qui en résultent. Pidoux pouvait dire littéralement : *Juxta integros accedere fontes*; et c'est un grand mérite.

A la fin du livre, l'auteur a joint son avis sur le siège des

fièvres : *sententia de februm sede* ; relativement à la *douche* qui se donne sur la tête.

Après un texte pris dans le premier chapitre d'Isaïe, *omne caput languidum, et omne cor mœrens à plantâ pedis usque ad verticem, non est in eo sanitas*. Il expose son système sur le siège des fièvres *continues* ou *intermittentes*, qu'il croit devoir placer dans la tête et dans le cerveau, plutôt que dans le cœur et dans tout autre viscère.

Cela lui donne matière à parler de la nature du cerveau, et revenant ensuite à son hypothèse, il prétend la prouver par quelques observations tirées d'Hippocrate, qui remarque que, dans les fièvres malignes dont il parle, le cerveau était la partie la plus affectée ; d'où l'on peut conclure, dit Pidoux, que dans ces fièvres, le siège de la maladie était dans la tête. Il donne encore pour preuve ce que rapporte Thucydide sur la fièvre pestilentielle dont furent affligés un grand nombre d'Athéniens lors de la guerre du Péloponèse. « Fernel (1), » dit-il, un des plus grands hommes qui ait paru, a prétendu « fixer le siège des fièvres intermittentes dans les entrailles. Il « se félicite de cette opinion comme d'une découverte admirable, mais l'exemple qu'il donne fait contre lui et vient à « l'appui de mon système. » Après avoir fait la critique de cet exemple, il passe plus avant et soutient que c'est même dans la tête qu'il faut chercher l'origine du mal vénérien, de l'hydrophobie (2) ou de la rage, des pâles couleurs, de la mélancolie et de la goutte. Il promet d'en donner ailleurs des preuves plus étendues, et de fixer la partie singulière du cerveau où se trouve le siège de ces maux.

Le sentiment de l'auteur ne pourrait être soutenu aujourd'hui que comme un sentiment hypothétique et probable. Quelque peu conforme qu'il soit avec la doctrine des moder-

(1) Jean Fernel, mort au mois de mai 1554, suivant les vers numéraux cités par Sainte-Marthe qui a fait son éloge, liv. I, pag. 4 du recueil des éloges, édit. de 1606.

(2) Horreur de l'eau.



nes, on voit dans l'ouvrage de Pidoux beaucoup de savoir et une lecture consommée des maîtres dont il n'était pas encore permis de s'éloigner.

Il a aussi travaillé à la curation de la colique bilieuse du Poitou ; et M. de Thou, en parlant de l'ouvrage de Citois, met Pidoux au nombre des illustres médecins dont les mémoires servirent à former son traité. On les trouve même imprimés à la fin de l'ouvrage du docteur Citois. Mais tout est-il imprimé ?

En 1605 il publia un traité sur la curation de la peste, avec une description du polycreste sous ce titre : *J. Pidoux medici pictaviensis pestis cura, et polychrestis descriptio*, in-8°, en tout 25 pp. La peste ravageait le Poitou ; Jean Pidoux, chargé de la fonction de professeur en chirurgie, dicta un traité sur la peste. La plupart des malades étaient dans un assoupissement comateux ; cela lui rendit la thériaque, dans laquelle il entre de l'opium, très suspecte. Il travailla à la composition d'un autre antidote plus sûr selon lui, et dont l'usage n'eut rien de dangereux. Cet antidote est très composé. Il lui donna le nom de confection polycreste, relativement à ses différentes propriétés. Il a longtemps été connu, et en usage sous le nom du polycreste de Poitiers ; on s'en sert même encore dans la province contre différents maux. Pidoux avait dicté son traité de la peste en français : il le dictait à des chirurgiens ; mais en le publiant il le mit en latin avec la description de son polycreste. Tout l'ouvrage est divisé en neuf chapitres : il y traite de la nature, des causes, des signes et de la curation de la peste en très peu de mots. Il définit, il divise, il est très clair et très méthodique. La chimie était encore regardée comme un art diabolique, comme la science des empoisonneurs et des charlatans. Il emploie la fin de son ouvrage à en dire du mal en beaux termes.

Je ne connais pas d'autres ouvrages de Jean Pidoux, sinon quelques pièces de vers qui sont en trop petit nombre pour lui donner la qualité de poète. Il mourut à Poitiers dans le sein de sa famille, avec la qualité de doyen qu'il avait en

1610, suivant la liste des docteurs en médecine de l'université de Poitiers.

PIDOUX (CHARLES), (1621), sieur du Chaillou, lieutenant-général en la sénéchaussée de Civray près Charroux sur la Charente, à douze lieues de Poitiers, était né à Poitiers où il faisait même sa demeure; il vivait en 1620 qu'il était revêtu du titre que nous lui donnons. Il a travaillé à la vie de sainte Radégonde avec Meynard, docteur, régent en droit à Poitiers, Besly, avocat du roi à Fontenay, dont nous avons parlé et E. L. P. qui rédigea les mémoires qu'on lui donna. Une partie des notes qui sont à la suite de la vie de sainte Radégonde, imprimée à Poitiers en 1621, sont de notre Pidoux avec l'*avant-propos*, qui est une espèce de préface qui contient l'histoire du livre.

Si la vie de sainte Radégonde, dans l'état où elle fut publiée, n'est pas encore un ouvrage parfait, du moins l'est-il beaucoup plus que ce qui avait déjà paru; les auteurs ont réduit beaucoup de faits au pied de la vérité; on y voit déjà cette lumière que répand la critique, des discussions et de l'examen; les notes mêmes peuvent passer pour fort bonnes. Il y a des recherches et une érudition peu commune. Enfin on a travaillé d'après des manuscrits et des originaux, et les auteurs les citent exactement. La vie de sainte Radégonde, imprimée dans la Fleur des Vies des saints, est due à Charles Pidoux au moins comme éditeur, suivant l'avis au lecteur qui précède cette vie. Le père Jacob dit dans son *Traité des plus belles bibliothèques* (p. 696), chapitre 107, partie 2, que Charles Pidoux avait rassemblé une très bonne bibliothèque qui fut vendue après sa mort.

PIDOUX (FRANÇOIS), (1662), fils de Jean Pidoux, médecin, naquit à Poitiers en 1586. Il fut reçu docteur en médecine en 1609, et parvint aux honneurs de la mairie en 1631. Il eut dans un âge fort avancé une maladie fatale à bien des savans, je veux dire la pierre, qui lui fit éprouver pendant quelques années de très vives douleurs. Quoique l'extirpation du principe de ce mal ne fut pas encore bien familière, que

son grand âge fit tout craindre des suites de l'opération, il ne laissa pas de s'y résoudre. Elle lui fut faite à la fin d'octobre 1656, par l'habile chirurgien Coll. L'opération fut heureuse. François Pidoux s'en félicite dans un petit traité sur la fièvre pourprée, p. 91. On lui tira deux pierres, étendues, solides et qui pesaient trois onces et une dragme. Il fut guéri parfaitement en deux mois de temps, et vécut encore six ans, étant mort en 1662, âgé de 78 ans. La fameuse scène qui se passa dans le convent des ursulines de Loudun, à quinze lieues de Poitiers, donna à François Pidoux occasion d'écrire ce qu'il pensait des actions de quelques-unes de ces religieuses, regardées comme des énergumènes. Il composa un ouvrage intitulé : *In actiones Juliodunensium virginum Fr. Pidoux doct. pictav. exercitatio pictav.*, 1635. Je l'ai inutilement cherché, mais j'apprends par la réponse qu'il fit à une critique assez violente de ces *exercitations*, qu'il y rapportait les actions les plus extraordinaires de quelques religieuses, et qu'il prétendait que ces actions n'étaient rien moins que naturelles, et qu'elles ne pouvaient être que l'effet de la possession. Le censeur de cet ouvrage, qui prit le nom d'Urahius, et dont le vrai nom était Gabriel Duval (avocat à Poitiers), en traita l'auteur sans ménagement; il attaqua Pidoux de tous les côtés; il lui reprocha qu'il n'avait été reçu médecin dans l'université de Poitiers qu'à force de sollicitations et de prières de la part de Jean Pidoux son père; qu'il était au désespoir de n'avoir pas eu la commission d'examiner les religieuses de Loudun, que M. de la Rocheposay, évêque de Poitiers, avait donnée aux sieurs Jaquet et Carré; que personne n'avait pris la défense de son livre que le docteur Umeau. Le critique alla plus loin, il traita Pidoux de *lunatique*, d'*ignorant médecin*, d'*écrivain ridicule*, de *mauvais grammairien*, d'*homme tout à fait dénué de bon sens*. Le docteur Pidoux aurait pu mépriser une satire qui, comme il le dit, ne courut que manuscrite; quand un censeur passe de certaines bornes, il n'est plus considéré comme un honnête homme; la malignité lui procure d'abord quelque accueil, mais la ré-

flexion le fait bientôt tomber dans le mépris : cependant il y répondit. Sa réponse est très peu de chose ; il débute par nous apprendre qu'il ne veut point arracher des louanges malgré qu'on en ait ; que tous les savans l'en ont accablé , mais qu'il ne saurait s'empêcher de réclamer contre ceux qui se sont mêlés de décrier ses *exercitutions sur les actions des religieuses de Loudun*. Il s'étend ensuite sur toutes les bévues de son critique , à qui il redit à peu près les mêmes injures. Il fait parade d'érudition grecque et latine , cite le texte d'Aristote et les commentateurs d'Averroës pour défendre des expressions peu latines ; Hyppocrates et Athenée à même dessein ; et avec aussi peu de succès ; se jette dans des discussions astrologiques et géométriques , pour prouver que son adversaire n'était ni astrologue , ni géomètre ; en un mot, quand la réponse n'aurait paru que manuscrite , aussi bien que la critique , le public , la charité et les belles-lettres n'y auraient presque rien perdu. Elle fut imprimée à Poitiers en 1636 sous ce titre : *Germana deffensio exercitationum Francisci Pidoux doctoris medici pictaviensis in actiones Juliodunensium virginum adversus Ulalium pictaviensem*. Il m'est encore tombé entre les mains un autre petit ouvrage de François Pidoux , c'est un traité de 100 pages , non compris sept pages remplies de complimens en vers latins adressés à l'auteur par des confrères et quelques autres amis. Dans ce traité , notre Pidoux cherche les causes de la fièvre pourprée ou du pourpre , maladie épidémique dont la ville et les environs de Poitiers furent affligés en 1651 (1). Il y indique les remèdes dont on pouvait se servir ; mais malheureusement ce livre qui , suivant les expressions des amis de l'auteur , aurait vaincu l'opiniâtreté du mal , ne parut que six ans après ; en sorte que Pidoux se trouvait précisément dans le cas du médecin de notre comique : c'était ce qu'il appelle *consulter sur la maladie d'un homme qui mourut hier*.

(1) Il l'attribue aux pluies presque continuelles de cette année , qui causèrent des humeurs *putrides* où il fixe la cause de ces maladies.

*Bis ternis, opus hoc si prodixisset ab annis,  
Corpora tot nunquam præda Charontis erant,*

Lui dit André Mauduit, l'un de ses confrères. Mais rendons-lui justice : Pidoux ne publia, il est vrai, son ouvrage qu'après que la maladie eut disparu ; mais, pendant qu'elle dura, il se livra tout entier à la pratique et n'abandonna point ses concitoyens, quelque dangereux que fut le mal. C'est le glorieux témoignage que lui rend J. Ryot, recteur de l'université de Poitiers :

*Ast ubi grassantem audivit Pidoxius hydram,  
Sollicitus lustrare domos, stigiumque venenum  
Incipit, assidud procul indè repellere curd,  
Omnibus unus adest.*

Ces vers tirés d'une pièce latine qui précède l'ouvrage, sont suivis de plusieurs autres de différens auteurs, dont on verra peut-être ici les noms avec plaisir. Ceux qui complimentèrent Pidoux furent, outre J. Ryot, H. Marel, docteur en théologie, de Hautesserre de Salvaion, François Carré, médecin ; Pierre Gilibert, professeur en droit ; François Umeau, Pierre Bardon, Louis Fontenettes, Pierre Fouqueteau, R. Cothereau, L. Nivard, Charles Fauveau, Joseph de Lugré, André Mauduit, Jean Busseau, médecin de l'université de Poitiers, Jean Umeau, professeur en droit, et quelques autres personnes qui ont voulu n'être pas connues.

En rapportant les noms de ceux qui ont honoré l'ouvrage de l'auteur, de leurs vers à sa louange et à la louange de son livre, je donne une preuve du lustre de l'université de Poitiers, dont les membres étaient prêts dans toutes les occasions à applaudir aux talens de ceux de leurs confrères qui se distinguaient. Si toutes ces pièces ne sont pas d'un mérite égal, au moins, toutes servent-elles à prouver que ceux qui les ont faites n'étaient pas infectés du venin dont les compagnies les plus célèbres ne sont pas toujours exemptes ; je veux dire de la basse jalousie.

« **PIE (FRANÇOIS DE LA)**, (1570), religieux de l'ordre de « saint Dominique ou des Jacobins, natif de Poitiers, a mis « en lumière la confession générale, extrait des saints doc- « teurs de l'église, imprimée à Paris, chez Michel Buffet. » Ce sont les termes de La Croix du Maine. L'auteur de la savante Bibliothèque de l'ordre de saint Dominique croit qu'il faut placer la publication de cet ouvrage vers l'an 1570 ; sa raison, c'est que la Caille, dans son histoire de l'imprimerie en France, donne cette date à l'impression ; c'était aussi, dit-il, le temps où vivait, suivant les apparences, le père François de la Pie. N'ayant rien de mieux à dire sur cet auteur, j'adopte volontiers ce qu'en dit le bibliothécaire que je cite.

(Voyez LA CROIX DU MAINE: *Bibl. ordin. Præd.*, tom. II, v<sup>o</sup> (François) de la Pie.)

**POITEVIN (JOACHIM)** (1), (1551), chantre de Sainte-Radégonde de Poitiers, s'est fait connaître dans la poésie française. Colomès, en parlant de lui dans ses *Mélanges historiques* (pag. 53 de l'édition de 1675, s'exprime ainsi : *M. de Beze pouvait se passer de tourner en vers français les cent psaumes qui n'avaient pas été traduits par Marot, puisque, dès l'an 1551* (2), *Jean Poitevin, chantre de Sainte-Radégonde de Poitiers, les avait tournés d'une manière aussi fidèle qu'édifiante, et les avait fait imprimer la même année, avec privilège de Henri II. Sept années après, Philibert Jambe-de fer, Lyonnais, les mit en musique au rapport de La Croix du Maine, dans sa Bibliothèque. Ce traducteur suit principalement les septantes. On joignit à la traduction des psaumes de Joachim Poitevin le cantique de Moïse, traduit en Français par Bonaventure des Perriers, et l'ouvrage*

(1) Il y a à Poitiers une ancienne famille de ce nom. Maixent Poitevin, sieur de la Bidolière, rendit de grands services à sa patrie au siège de Poitiers, en 1569. Voyez de Thou sur cette année, et la description du siège de Poitiers, par Marin Liberge.

(2) Dans le procès-verbal de la coutume de Poitou réformée en 1559, comparut Joachim Poitevin, chantre de Sainte-Radégonde. Joachim était donc son vrai nom. Et l'auteur ne l'écrivant que par la lettre initiale J. aura donné lieu à l'erreur des bibliographes et du savant Colomès.

fut imprimé à Poitiers, chez Nicolas Pelletier, 1551, in-8°. Il fallait qu'ils eussent quelque mérite, puisqu'ils ont été depuis réimprimés à Rouen, chez Jean Malard et Robert du Gord, 1554, in-16; à Paris, chez Nicolas du Chemin, en l'an 1558; à Lyon, chez Angelin Benoît, 1559, et les éloges de Colomiès, protestant habile, ne doivent pas être suspects.

(Voyez COLOMIÈS au lieu cité, du Verdier pag. 248; — LA CROIX DU MAINE, pag. 259; — l'avertissement sur le *Cymbalum Mundi*, de BONAVENTURE DES PERRIERS, de l'édition de 1732, pag. 28.)

POITIERS (PIERRE DE). (1205), appelé par quelques-uns PIERRE POITEVIN, est regardé comme un des plus grands génies du douzième siècle. Il fut disciple du célèbre Pierre Lombard, mort évêque de Paris en 1164, connu sous le nom de maître des sentences. Il enseigna pendant l'espace de 38 ans dans les écoles de l'église de Paris. Depuis l'an 1190 jusques en 1228, il en fut même le chancelier après la retraite de Pierre Comestor, ou le Mangeur, dans la maison régulière de Saint-Victor de Paris. Pierre de Poitiers, Pierre Lombard, Pierre Abélard avec Robert Pullus, anglais, et Gilbert de la Porée, sont ceux auxquels l'école est redevable de la théologie qu'on appelle scolastique pour la distinguer de celle qui est purement positive, et toute fondée sur l'autorité de l'Écriture et des Pères. On trouve dans les écrits de Pierre Poitevin et de ceux que je viens de nommer, même subtilité dans le raisonnement, même méthode, même style et même esprit. Tous ont soutenu des opinions hasardées, et quelquefois erronées. Gauthier, prieur de Saint-Victor, les appelait avec assez de raison le labyrinthe de la France, comparant leur génie à ce tortueux dédale où l'on ne pouvait trouver d'issue. Notre Pierre était moine et religieux de cette maison en 1119. M. Muratori, dans ses auteurs d'Italie (1), dit qu'on trouve encore l'oraison funèbre qu'il prononça au

(1) Tome III, page 416.

décès de Gélaze II , mort à Cluny , cette même année 1119 ; l'estime générale que notre savant scolastique s'acquit, le fit élire archevêque d'Embrun. Il est, suivant le calcul ordinaire, le quarante-unième archevêque de cette église ; il mourut , suivant Le Maire , auteur du Paris ancien et nouveau , dans la liste des chanoines de Paris élevés à l'épiscopat , en 1205. Dupin , qui se trompe , place sa mort à l'an 1200. En 1170, il composa un corps de théologie sous le titre de *sentences* , qu'on donnait communément à ces sortes d'ouvrages. Il est divisé en cinq livres , et dédié à Guillaume , archevêque de Sens. Il fut publié avec les huit livres des sentences de Robert Pullus en 1695, par dom Hugues Mathou , religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur , sous ce titre : *Roberti Pulli cardinalis , sententiarum libri octo. Item Petri pictaviensis olim academici parisiensis cancellarii sententiarum libri quinque nunc primum in lucem editi , et notis illustrati operâ et studio domini Hugonis Mathou*. Paris, 1695, in-folio. Outre le grand ouvrage des cinq livres des sentences , Pierre de Poitiers a aussi composé des commentaires allégoriques sur quelques livres de l'Écriture , un panégyrique dédié à Hugues , abbé de Cluny , en vers élégiaques passables pour son temps. Jean Maan en cite plusieurs morceaux dans son histoire latine de l'église de Tours. On a aussi quelques autres poésies manuscrites du même auteur. C'est lui qui est l'inventeur des arbres historiques , qu'il composa en faveur des gens peu instruits. Cette idée a sans doute fait naître celle des arbres généalogiques, de ceux où l'on donnait une espèce de filiation aux vertus et aux vices. On trouve dans la bibliothèque de Saint-Victor de Paris une *somme* des cas de conscience manuscrite, dont il est encore l'auteur, enfin Gauthier de Saint-Victor ayant attaqué sa méthode dans la théologie et dans la philosophie , Pierre y répondit par une apologie qui , si l'on en croit les continuateurs de dom Rivet , n'ôte rien à la force des objections de Gauthier.

(Voyez LE MAIRE , auteur du Paris ancien et nouveau , tome I , page 103 ; — DUPIN , *Bibliothèque des auteurs ecclé-*



*siastiques* du douzième siècle ; — MORÉRY, *vo* MATROU ; — FABRICIUS , lib. 7 de sa *Bibliothèque de la moyenne et basse latinité*, page 345 ; — Du BOULAY, *Histoire de l'université*, tome II et tome V ; — LE CONTINUATEUR DE DOM RIVET, tome IX, page 179.)

POPELINIÈRE (LANCELOT DU VOESIN, SIEUR DE LA), (1608), gentilhomme du Bas-Poitou, naquit, suivant La Croix du Maine qui lui donne environ quarante ans en 1584, vers l'an 1545. Né gentilhomme et avec de grandes dispositions pour les lettres, il passa sa jeunesse dans les meilleures universités de France, et s'appliqua à la connaissance des langues grecque et latine qui le conduisirent à celle de l'histoire. Il brilla en qualité de militaire et en celle de savant. Les douceurs du cabinet le délassaient des fatigues de la guerre. Peu d'auteurs ont mieux connu que lui les obligations d'un homme qui prétend occuper son siècle et la postérité. La Popelinière, avant d'écrire, paraît avoir fait un fond chez les anciens dont il connaissait le mérite, et dont il admirait la méthode. Il avait formé son esprit dans la lecture de ce que Rome et la Grèce nous ont transmis de meilleur dans l'histoire, la politique et l'art de la guerre. Il ne tint pas même à lui de se former un style plus net et plus pur que celui dont il s'est servi : c'est une faute de son siècle. Enfin il joignit beaucoup de pratique à la théorie ; il fut souvent chargé d'importantes négociations par les calvinistes dont il me paraît qu'il a toujours suivi le parti, quoique quelques-uns, comme la Faille dans ses *Annales de Toulouse*, aient prétendu qu'il est mort catholique. Il fut député par le prince de Condé à l'assemblée des états de Blois, pour y soutenir le parti protestant, et faire des remontrances pour le bien commun de la cause. Il fit une protestation qui fut répandue dans le public contre la tenue de ces états, auxquels les protestans ne voulurent donner aucune approbation. Un an auparavant, c'est-à-dire en 1575, la Popelinière prit Tonnay-Boutonne pour les huguenots ; la même année il fut choisi par les Rochelais pour gouverneur de l'île de Rhé. Il y donna des témoi-

gnages éclatans de prudence et de valeur. Landereau, l'un des chefs catholiques, y avait fait passer un bon nombre de troupes. Il se trouva avec les officiers les plus actifs, à la tête de ces mêmes troupes. Ces précautions n'empêchèrent pas la Popelinière d'y entrer l'épée à la main, et de forcer le bourg de Saint-Martin : tous les catholiques qui lui résistèrent furent taillés en pièces ; ceux qui voulurent se sauver se noyèrent. On peut voir dans les ouvrages de cet auteur plusieurs autres occasions où il ne se distingua pas moins dans le parti protestant. Tout le temps qu'il ne donna point à la guerre, il le donna à la composition d'un assez grand nombre d'ouvrages qui commencent à devenir rares, et qui ont tous un mérite réel qui assure à la Popelinière un rang distingué parmi nos historiens ; il mourut, suivant le même la Faille, en 1608, âgé d'environ 68 ou 70 ans. Les ouvrages de la Popelinière qui me sont connus, sont :

1<sup>o</sup> *Une traduction sur l'Italien, de Bernardin de Roque de Plaisance, des entreprises et ruses de guerre, et des fautes qui, parfois, surviennent à progrès et exécution d'icelles, ou le vrai portrait d'un parfait général d'armées, divisé en cinq livres avec des sommaires.* L'auteur y donne des leçons et des moyens de se bien conduire à un général, soit pour former le soldat à l'obéissance qu'il doit à son capitaine, soit pour l'observation de la discipline dans les marches et les campemens, dans l'attaque et dans la défense, et même dans les cas d'une surprise, d'une rencontre, des détachemens et des batailles rangées. Cet ouvrage est orné de beaucoup d'exemples tirés des anciens et des modernes ; et un officier qui aime son métier s'y instruit avec agrément. Il fut imprimé à Paris, in-4<sup>o</sup>, par Nicolas Chesneau, en 1571. C'est dans des écrits de cette nature que l'auteur s'essayait pour se rendre capable des autres dont nous parlerons. Il se nomme dans ce livre, où l'on trouve, dit Sorel (pag. 304 de sa Bibliothèque française) des marques de ce qu'il était et de ce qu'il pouvait produire.

2<sup>o</sup> *La vraie et entière Histoire des Troubles et Choses mémorables, avenues tant en France qu'en Flandre et pays circonvoisins*

*depuis 1563, comprise en 14 livres, les trois premiers et derniers desquels sont nouveaux, les autres revus, enrichis et augmentés de plusieurs choses notables, avec les considérations sur les guerres civiles des Français.* L'ouvrage est dédié au roi et à la noblesse française, par un discours qui est une fort longue pièce, imprimée à Bâle, 1572. Cette édition est la seconde, il y en a une troisième imprimée à Bâle en deux volumes in-8, 1579. Je crois la première de Cologne, in-8, 1571.

Il y a dans cet ouvrage beaucoup de détails historiques sur les troubles de la Guyenne et du Poitou; on y trouve toutes les grandes scènes qui se sont passées sur ce théâtre pendant dix années. Le fameux siège de Poitiers y est écrit avec toute l'exactitude possible, et j'ose dire que peu de nos modernes ont si bien réussi. C'est un excellent morceau.

3<sup>o</sup> *Histoire de France, enrichies des plus notables circonstances survenues es provinces de l'Europe et pays voisins, soit en paix, soit en guerre, tant pour le fait séculier qu'ecclésiastique, depuis 1550 jusques en 1577*, deux volumes in-folio, de l'imprimerie d'Abraham H\*\*\* (1), 1581; Paris, 4 volumes in-8, 1582; la Rochelle, 1587.

Il ne faut pas chercher dans cette histoire les grâces et la pureté d'un style moderne. Mais elle est remplie d'un si grand nombre de faits particuliers et qu'on ne trouve point ailleurs, qu'elle sera toujours estimée de ceux qui aiment notre histoire dans ses sources. Malgré l'irrégularité de son expression et la dureté de sa phrase, on y reconnaît toujours le style d'un capitaine, d'un homme de guerre et d'un homme d'état; attrait bien grand pour un esprit solide qui préfère les choses à la manière de les dire. La Popelinière est aussi moins emporté dans ce grand ouvrage que les autres auteurs calvinistes à qui l'esprit de parti a fait déguiser ou supprimer la vérité dans bien des occasions, et même donner des men-

(1) C'est-à-dire Hautin à la Rochelle.

(Voyez LA CROIX DU MAINE qui, en parlant de cette édition, dit qu'elle commence depuis 1553 où se termine celle de Sleydan, jusqu'en 1581.

songes pour des vérités. C'est cette modération désagréable aux protestans peu judicieux, qui a donné lieu de croire que la Popelinière était devenu catholique; il s'en faut pourtant encore beaucoup qu'il parle en autenr de la communion romaine. Le Gendre, qui a souvent jugé fort sainement de nos auteurs, ne lui reproche que sa prolixité, et ce reproche est juste. Il y a du trop, dit il, d'avoir fait deux volumes in-folio d'une histoire de 27 ans. Il loue au reste son exactitude et sa sincérité dans beaucoup d'endroits. Ce que dit Sorel ne regarde que le style qu'il trouve plus correct que dans ses autres ouvrages. Il remarque aussi qu'il a voulu se ménager des lecteurs dans les deux partis; mais, ajoute-t-il, il n'a contenté ni l'un ni l'autre. Le père Daniel et le Gendre en jugent différemment, et ils ont raison.

4<sup>o</sup> *L'Histoire des Histoires, avec l'idée de l'histoire accomplie.*

Plus, le dessein de l'histoire nouvelle des Français, et pour avant-jeu la réfutation de la descente des fugitifs de Troie aux Palus-Méotides, Italie, Germanie, Gaules et autres pays pour y dresser les beaux états qui soient en l'Europe, et entre autres le royaume des Français. *OEuvre ni vu, ni traité par aucun*, Paris, Jean House au Palais, 1599. Le privilège est du 6 juillet de la même année pour dix ans; on y trouve le nom de l'autenr. Le père Le Long en cite une édition in-8, à Paris chez Orry, de 1589, n'est-ce point une faute?

*L'Histoire des histoires* est un livre qui mérite encore d'être lu. La Popelinière y fait une critique souvent très judicieuse des auteurs de toutes les nations; on y trouve une infinité d'observations excellentes, et l'on peut dire que c'est la première méthode de l'histoire qui ait paru. L'auteur n'y fait point les écarts qu'on trouve dans Bodin. Il se renferme dans son projet, et n'affecte point le ton toujours critique du premier. Il rend justice aux anciens en relevant leurs défauts, et apprécie le mérite des auteurs les plus célèbres avec beaucoup d'équité. Si nous n'avions point le grand ouvrage de M. l'abbé Langlet, ce serait encore une espèce de nécessité de jire le livre de la Popelinière. Il servira au moins à prouver

qu'il n'avait pas mis la plume à la main en aventurier, et comme l'on dit, *illotis manibus*.

5° *Les Trois Mondes*, à Paris in-8° et in-4°. Il pouvait intituler son ouvrage *les Quatre Mondes*, puisqu'il y parle fort amplement de la découverte du nouveau monde auquel, dit-il, on a donné ce nom à cause des peuples si différens de nous dans leurs mœurs et dans leurs coutumes, et des richesses infinies qui ont fait penser aux voyageurs et aux gens de mer qui en ont fait la découverte, que c'était une terre différente de la nôtre, et qu'il ne fallait pas confondre avec l'ancien monde connu sous les noms d'Europe, d'Afrique et d'Asie.

6° *L'Amiral de France, et par occasion de celui des autres nations, tant vieilles que nouvelles*, par le sieur de la Popelinière, Paris, in-4°, 1584, feuillets 92.

Ce livre est devenu très rare; il est dédié à Anne de Joyeuse, amiral de France et de Bretagne.

L'épître est suivie d'un avant-discours où l'auteur prouve qu'un Français doit écrire en sa langue, et la préférer à toute autre; que les modernes sont peut-être les seuls qui aient préféré une langue étrangère à leur langue naturelle. Pourquoi, dit-il, écrire en latin? Sommes-nous esclaves des Romains?... Ecrire en langue étrangère, c'est imiter les gens qui négligent leurs affaires pour penser à celles des autres.

C'est, ajoute-t-il, *ce que font trop de bons esprits aujourd'hui, que vous diriez plus curieux de se montrer bourgeois d'Egypte, de Taprobane et des Indes, que d'être pus Français par les peuples voisins.*

Il attribue le peu de progrès qu'avait fait la langue française à cette manie d'écrire en latin; ce morceau est fort sensé et bien exécuté. Cet ouvrage, divisé en 15 chapitres, contient des choses fort curieuses sur notre marine et celle des autres nations. L'auteur remonte à notre égard au règne de Charlemagne, et trouve des amiraux depuis ce temps.

7° *Histoire de la conquête de Bresse et de Savoie par le roi très chrétien Henri IV*. Paris, in-8°, 1601.

Suivant La Croix du Maine, pag. 496 dans ses additions, la Popelinière est encore auteur d'un traité *du premier langage usité entre les Français ou Gaulois, et les changemens d'icelui, ensemble des mutations de la république française avec la langue d'iceux tout ensemble*. Il dit qu'il n'a point vu cet ouvrage. Peut-être est-ce une de ces occasions où il adoptait assez légèrement ce qu'on lui rapportait, comme le lui reproche Duverdiér avec beaucoup de raison. On lui attribue assez communément la vraie et entière *Histoire des Troubles et Guerres civiles avenues en notre temps pour le fait de religion*, publiée sous le nom de Jean le Frère, de Laval, imprimée in-8° en 1573, 1 tome, et en 2 tomes in-8° en 1583, à Paris. Toute la différence c'est que le Frère et Piguierre ont retranché tout ce qui était trop désavantageux aux catholiques. Il peut fort bien se faire, et je n'en doute même presque pas, que la Popelinière, qui voulait se faire lire dans les deux partis, des catholiques et des protestans, ait pris ce détour pour ménager sa réputation et l'estime des huguenots.

J'ai les anciens historiens de France de l'édition de Pithou, in-8°, avec quelques notes marginales de la Popelinière; elles ont presque toutes pour objet la topographique de la France et les pratiques catholiques des premiers siècles de notre monarchie. Tout ce qui concerne les points contestés et fait un témoignage favorable aux catholiques y est soigneusement observé; soit que la Popelinière cherchât à se convaincre, ou qu'il prétendit y trouver des réponses. Les noms des fleuves, des rivières, des villes, bourgs et châteaux exprimés par nos premiers historiens, y sont rendus en français ou soulignés lorsque l'auteur ne les explique pas. Il remarque aussi les conférences qu'on peut faire d'un auteur avec un autre, ou les faits en quoi ils diffèrent, et se sert de petites notes, avec des chiffres de renvoi. C'est une nouvelle preuve de l'attention avec laquelle la Popelinière étudiait notre histoire.

(Voir DUVERDIÉR, Bibl. pag. 782; — LA CROIX DU MAINE, pag. 282, et aux additions pag. 496; — DANIEL, tom. III,

col. 1104; — LE GENDRE, *des Historiens de France*, page 66; — la Bibliothèque du père LE LONG; — la Méthode de l'histoire de M. l'abbé LANGLET; — SOREL, *Bibliothèque française*, pag. 303 et 304; — les ouvrages de l'auteur et en particulier l'*Histoire des Troubles*; — LA FAILLE, *Annales de Toulouse*, pag. 239.

PORTE (FRANÇOIS DE LA) (1590), seigneur de la Lunar-dièrre, a été l'un des plus célèbres avocats du seizième siècle : il naquit dans la ville de Parthenay en Poitou, il épousa, au mois de mai 1548, Claude Bochard, fille d'Antoine, seigneur de Fainvilliers, conseiller au parlement et de Françoise Gayant, et en avril 1559, Madeleine Charles, fille de Nicolas, seigneur du Plessis Piquet et de Jeanne Bochard. Ce fut du premier lit que naquit Suzanne de la Porte, mariée à François du Plessis, seigneur de Richelieu, et par ce mariage mère du cardinal de ce nom. Il brilla à Paris dans la profession d'avocat, par tous les talens qui forment le grand homme. Le public auquel il s'était consacré n'admirait pas moins son désintéressement et son affabilité que ses lumières. Si la vanité peut paraître quelquefois excusable, personne n'eût eu plus d'excuses que François de la Porte. Il était l'oracle que toute la France consultait : l'âme des conseils des princes, le chef admiré d'un ordre le plus distingué de l'état. Cependant les consultants ne trouvaient en lui que douceur et politesse, les plus jeunes avocats, qu'un confrère toujours prêt à leur distribuer les trésors de lumières qu'il possédait. Le savant Mornac le compare, du côté du savoir et de la connaissance du droit, à *Mutius Scevola* ; mais il l'élève bien au-dessus par la douceur de ses mœurs et sa facilité à instruire ceux qui avaient recours à lui. Son cabinet était une véritable école de jurisprudence. Ne supprimons point le beau latin de Mornac : *Audiri*, dit-il, *sapissimè Clarissimum illum non ità pridem fori Parisiensis patronum Franciscum Portanum fuisse apud omnes Consultores, maxime verò apud causidicos juniores comitate tam eximie et suavi... ut et juræ illes civilia, Gallica, receptasque usu quotidiano regulas*

*comiter vultuque semper, et ore amico, neque unquam tetrico, et infesto doceret.*

Ce fut notre la Porte, pour lors bâtonnier des avocats du parlement de Paris, qui fut chargé par ses confrères de porter la parole au premier président Chistophe de Thou, pour se plaindre, en leur nom, de ce qu'il avait imposé silence à Charles du Moulin plaidant.

La Porte fut un des quatre anciens avocats qui firent, au mois de mars 1559, concurremment avec du Moulin, la fameuse consultation dans l'affaire de Martin d'Aragon, duc de Villahermosa, dans laquelle il s'agissait de toutes les questions de substitution les plus épineuses. Les ordonnances d'Orléans et de Moulins n'avaient point encore réglé les degrés auxquels la substitution peut s'étendre. Ce fut d'après les avis de ces grands hommes que le souverain s'expliqua, et réduisit l'extention des substitutions.

**POULCHRE (FRANÇOIS LE)**, sieur de LA MOTTE-MESSEMÉ (1600), d'une noble et ancienne famille du Loudunois (1), naquit au Mont-Marsan, en Gascogne. Après avoir fait ses premières études dans la maison de son père, à la Motte-Messemé, on l'envoya à Paris, où il ne fit pas de fort grands progrès. C'est ce que j'apprends de lui-même dans son poème des *Honnêtes Loisirs*, divisé en sept livres, liv. I, p. 99.

Après qu'on m'eut appris les premiers élémens,  
Des lettres que l'on montre avec les rudimens,  
Et que je fus instruit en la foi catholique,  
Maintien plus assuré de notre république,  
L'on me fit de Paris voir l'Université,  
Où n'ayant pas mon cœur, bien peu je profité;  
Car mon esprit tendait à manier les armes.

Il suivit Louis de Bourbon dans le voyage de Guyenne, en 1563. Il fit une grande diligence pour se trouver à la bataille

(1) A une lieue de Loudun et à dix de Poitiers.



de Dreux, mais il ne put arriver que le lendemain (1) : s'étant mis à la poursuite des fuyards, il fut obligé de s'arrêter pour rendre les derniers devoirs à son oncle, qui avait été tué dans la mêlée.

Il passa une année dans un voyage à l'extérieur, après lequel il revint à la suite de la cour. Il prit, en 1567, le drapeau du capitaine la Rivière, l'un de ses parens, et alla cotoyer l'armée du duc d'Albe. Ce qu'il dit des courtisanes qui suivaient cette armée, est curieux, et peut servir de commentaire à ce qu'en dit Brantôme (2). A la queue de l'armée, dit la Motte-Messemé, on voyait :

Deux gaillardes cornettes

De bien trois cents chevaux à tout le moins complètes (3),  
 Sous lesquelles marchaient des femmes de plaisir,  
 Pour servir le premier qui en avait désir,  
 Pourvu, cela s'entend, qu'il leur fût agréable.....  
 L'une avait un cheval, et l'autre lentement  
 Allait sur un mulet, ou sur une jument.  
 Les harnais néanmoins de la housse traînante  
 Sous leurs pieds paraissaient de velours reluisante,  
 De cinq ou six clinquans cousus tout à l'entour :  
 Il les entretenait qui voulait tout le jour,  
 Mais avec un respect plein de cérémonie.....  
 Or ces dames avaient tous les soirs leur quartier  
 Du maréchal-de camp, par les mains du fourrier,  
 Et n'eût-on pas osé leur faire une insolence.....

Mais le duc d'Albe, qui s'ennuya de tant de *cérémonies*, pour se défaire de cet escadron, les obligea à recevoir tous les

(1) M. l'abbé Goujet dit qu'il s'y trouva; il se trompe. C'est ainsi que le Poulchre parle de cette bataille.

Où à mon grand regret, je ne fus si heureux  
 D'arriver à l'instant du conflit sanguinaire,  
 Il ne tint pas à moi. . . . .

(2) Dans l'éloge du duc d'Albe.

(3) Liv. 1<sup>re</sup> des *Honnêtes Loists*, à la fin.

soldats indifféremment, à cinq sous par nuit. Cet ordre leur déplut, et elles quittèrent le camp.

Il a composé un poème divisé en sept livres, dont chacun paraît sous le nom d'une des sept planètes, sous le titre général des *Honnêtes Loairs*, et contient environ quinze mille vers alexandrins, où l'auteur a scrupuleusement observé la suite régulière des rimes masculines et féminines. Il s'y est interdit tous les agrémens d'imagination, et il suit à la lettre l'exacte vérité dans ses écrits. C'est l'histoire des troubles, depuis 1560 jusqu'en 1572, ornée, ou si l'on veut, embellie de la rime. Le livre fut imprimé à Paris, in-12, en 1587, caractères italiques, et très beau papier. L'auteur passa dix ans cloué sur cet ouvrage. Il en fit les amusemens de sa retraite; c'est ce que nous annonce le titre d'*Honnêtes Loairs*, qu'il lui donna. Il paraît qu'il quitta la cour, et se retira à sa maison de la Motte-Messemé, au commencement du règne d'Henri III, et vers l'an 1575, après vingt cinq ans de services. Il s'attendait, sous le règne de ce prince, qui avait été son protecteur sous celui de Charles IX, à des récompenses qu'il croyait dues à ses services; mais, dit-il :

Néantmoins aujourd'hui qu'il porte la couronne,  
A chacun, fors qu'à moi, libéralement donne.

Il s'en consola avec ses livres, resta fidèle à Dieu et à son souverain, et pensa à ses affaires. Elles étaient fort dérangées. Dans les poésies diverses, jointes à son poème des *Honnêtes Loairs*, on voit différentes pièces où il se plaint d'être accablé de procès, et que sa mère, mariée en secondes noces, avait ruiné sa maison avec son beau-père. Il dit, dans un sonnet à M. de Harlay, premier président, que son beau-père l'avait frustré de plus de deux cent mille livres, sans les dettes dont il trouva les biens de sa mère chargés.

Les poésies diverses qui sont à la suite des *Honnêtes Loairs*, ou de l'Histoire des Troubles, sont :

de Dreux, mais il ne put arriver qu'à sonnets, et une s'étant mis à la poursuite des fuyards, consistant en chan-  
rêter pour rendre les derniers devoirs, en a une partie adres-  
été tué dans la mêlée.

Il passa une année dans son, à M. Marion, son  
lequel il revint à la suite de Harlay, etc.  
drapeau du capitaine la P... que j'ai donnés, tirés du  
cotoyer l'armée du d... me paraît superflu d'anticiper  
qui suivaient cette... peut faire du mérite poétique  
commentaire à ce... dessemé. Si l'on juge de la qualité  
l'armée, dit la M... principes d'Horace (1), faveur unique  
peine à faire à l'auteur, on ne traitera

que de gazette rimée. On ne saurait le lire  
de h... mauvais gré de la peine qu'il a prise d'obs-  
Souv...  
Précis par des tours forcés, un style embarrassé, et  
étés de la rime.

Il se tue à rimer, que n'écrit-il en prose !

Voilà ce que tout lecteur, assez patient pour le lire, dira  
plus de fois en le lisant.

Il a mieux réussi dans ses poésies galantes. On y voit des  
idées agréables, des pensées délicates et neuves. Et lorsqu'on  
pense qu'il y a près de deux siècles que l'auteur écrivait, on  
ne peut lui refuser son suffrage dans quelques occasions.

C'est ainsi qu'il rend cette maxime galante dans un sonnet  
où j'ai changé quelques expressions.

*Collige, Virgo, rosas : pereunt nisi manè leguntur.*

#### AUX DAMES.

Si votre été durait autant que votre automne,  
Si le printemps, chez vous, ne craignoit pas d'hiver,

(1) Serm., lib. I, sat. 4.

*Non satis est puris versum perscribere verbis,  
Quem si dissolvas, quivis stomachetur eodem  
Quo personatus pacto pater.*

l'on pouvait toujours les mêmes fleurs trouver ,  
le ciel libéral en votre avrit vous donne.

viez toujours pour compagne Dione (1),  
soleil fixé sans se coucher ;  
temps l'on ne voyoit seicher  
Ils dont il vous environne.

viez bien raison d'épargner chichement  
ces tendres fleurs qui font votre ornement ;  
puisque ces fleurs sont de si peu de durée ,  
la première nuit , par son obscurité ,  
eût effacer l'éclat de leur vive beauté ,  
Cueillez , dès le matin , ce que perd la soirée.

Scévole de Sainte-Marthe , son contemporain et son vrai ami , le félicite de ses talens guerriers et littéraires , et de l'heureuse réunion de la valeur avec la science qu'il admirait en lui , dans une de ses odes pindariques du premier livre , vers la fin ( p. 123 et suiv. du Recueil de 1606 ). La Grèce , dit-il dans cette pièce , s'est illustrée , Rome a fait parler d'elle jusqu'aux extrémités du monde. Le courage et les beaux-arts sont la source de leur gloire. A la veille d'une bataille , ou dans une ville assiégée , il ne suffit pas d'être orateur ou poète , il faut de la valeur. Mais quelle estime ne doit-on pas faire d'un mortel qui , comme le Poulchre ; *re et nomine Pulcher* , est aussi brave qu'il est savant.

*Lauream junxit utramque simul ,  
Bellatorque bonus , bonusque poeta.*

Il le compare à Achille ; mais hélas ! dit-il , la goutte et la vieillesse dont vous êtes la proie vous arrêtent malgré vous. Mars vous redemande en pleurs , nos troupes voudraient encore marcher sous vos ordres ; tout parle de vous avec éloge ; *notumque Pulchri nomen atque laudes , tota diu sonuere castra.* Mais les Muses qui vous ont toujours accompagné , ne vous

(1) Vénus.

abandonnent point : elles vous consolent, elles vous honorent encore de leurs faveurs. Plein de leur divine flamme, vous chantez les guerres de nos princes où vous avez eu une si grande part.

*Hoc tu Dearum numine percitus ,  
Pugnata cantis principum duella ,  
Quorum etiam bona pars fuisti.*

Plût à Dieu, ajoute-t-il, que votre exemple apprît à la France à marcher sur de si nobles traces ! Il paraît par cette ode que François le Poulchre mourut fort âgé dans sa maison, où ses infirmités l'obligèrent de rester.

POUVREAU (Simon) (1561), né à Parthenay, exerça la profession d'avocat à Poitiers avec réputation. Il y fit imprimer, en 1561, un Recueil d'arrêts. L'avis au lecteur, qui précède ce Recueil, est daté du mois d'octobre 1551, à Poitiers. Pouvreau y fait l'éloge, en peu de mots, des Jugemens souverains connus sous le nom d'*Arrêts*, qu'il compare aux oracles de Delphes et aux maximes de Pythagore, si respectés par ses disciples, qu'ils se contentaient de répondre à ceux qui prétendaient les contester. *Notre maître l'a dit, ipse dixit.* Il joint à ce court éloge une idée historique du parlement de Paris, sur le modèle duquel ont été formés les autres. Il donne à Louis Hutin la fixation du parlement à Paris, en 1315, contre l'opinion la plus générale qui l'attribue à Philippe le Bel. Sur la fin de son avertissement, ou préface en forme d'épître, il dit que si son travail est bien reçu, cela l'encouragera à *mettre bientôt en lumières quelque chose de meilleur*. J'ignore s'il a tenu parole, et ne connais que ce Recueil dont le frontispice manque dans mon exemplaire.

Par l'examen que j'en ai fait, j'ai reconnu que Pouvreau a pris pour modèle le Recueil très estimé de Jean du Luc (1),

(1) Jean du Luc, en latin *Lucius*, était fils d'un procureur au parlement de Paris, nommé *Genest du Luc*, dans l'étude duquel il s'instruisit. Son mérite l'éleva à l'office de procureur général de Catherine de Médicis.

publié en très beau latin, en 1554, et divisé en douze livres, sous des titres différens. Ils se ressembloit pour l'ordre, la clarté et la méthode : ils diffèrent en ce que notre jurisconsulte poitevin a écrit en français, dans l'intention de se rendre plus généralement utile. Du Luc, tout Cicéronien, et ne datant jamais ses arrêts que par *ides* et *calendes*, n'est pas un livre à la portée de tous ceux qui fréquentent le palais. Il serait même fort susceptible d'un Dictionnaire particulier. L'*Arrestographe* français a évité cet embarras, et s'est mis à la portée de tous les praticiens ; son Recueil est divisé en vingt-quatre livres. Les livres subdivisés par titres, et les titres par arrêts, du Luc ne rapporte que des arrêts rendus au parlement de Paris ; Pouvreau en cite de tous les parlemens indistinctement. Il a soin, lorsqu'il copie du Luc, de le citer en l'appelant toujours *Monsieur*, ou le *Seigneur du Luc*. Je me suis pourtant aperçu qu'il rapporte quelquefois les mêmes arrêts, sans parler de lui. Je n'en donnerai qu'un exemple ; il est singulier, et prouve la rigueur des jugemens contre ces crimes que le relâchement de la morale a rendu trop communs. Du Luc (1) rapporte un arrêt du mois de mai 1551, sans date du jour, qui condamne un garçon cabaretier à être pendu pour cause d'adultère avec la femme de son maître. Il était jeune ; la femme, sujette au vin, lui avait donné occasion, en paraissant devant lui dans une indécence plus que négligée. Non seulement elle s'était exposée au péril, mais elle en avait cherché l'occasion. Après l'accusation formée par la femme et le mari, l'un et l'autre se désistèrent, et sollicitèrent la grâce de leur domestique. Toutes ces raisons n'empêchèrent pas les juges de suivre les lois à la rigueur (2), et de condamner le garçon cabaretier à la po-

Il avait été procureur de Henri II, pendant que ce prince était duc de Bretagne : devenu roi, il le donna à la reine. Voyez son épître dédicatoire à Henri II, datée du 8 mars 1552, et la page 80 de son Recueil, petit in-folio.

(1) *Placitorum Curiae, lib. XII, de Adult.*, p. 211, tit. IV.

(2) *Leg. quæ adulterium, Cod. de Adult.*

tence. Pouvreau a copié du Luc, arrêt 4, tit IX, liv. XXI, sans citer son auteur. Ceux qui aiment les anecdotes de notre jurisprudence, trouveront à se satisfaire dans ce Recueil autant que dans celui de du Luc; on peut ajouter qu'il règne partout beaucoup de netteté. L'auteur pose l'espèce, ou établit le principe en citant l'arrêt; il remarque aussi les *anomalies* des jugemens et ce qui en avait changé les dispositions. Après l'examen de l'ouvrage de Pouvreau, j'ai été surpris que son Recueil, fort bien digéré, fut si peu connu; on y trouve plus de trois mille décisions, et j'ose dire que le Recueil de Papon, si fréquemment cité, est bien moins exact, peut-être moins utile, bien moins clair que celui de Pouvreau, qui ne lui cède que dans la grosseur du volume, n'ayant que 319 feuillets, en petit in-8°. L'auteur a fini son Recueil par le fameux arrêt rendu au parlement de Toulouse, contre le faux Martin Guerre (Arnaud du Thil), sur lequel l'infortuné Jean Coras, conseiller au parlement de Toulouse, a donné un si ample commentaire, publié avec ses opuscules, en 1596 (1).

POYPE DE VERTRIEU (JEAN-CLAUDE DE LA) (1732), évêque de Poitiers, comte de Lyon, d'une famille illustre par ses services et son ancienneté, était vicaire de M. de Saint-Georges, archevêque de Lyon, lorsqu'il fut nommé, en 1702, à l'évêché de Béziers; il le refusa, et se défendit aussi d'accepter celui de Poitiers auquel il fut nommé la même année. Mais il fallut se rendre aux justes remontrances de ceux qui lui firent entendre qu'il devait sacrifier son inclination au bien de l'église. Il accepta donc la chaire épiscopale, vacante par la mort d'Antoine Girard, décédé après quatre ans d'épiscopat, le 8 mars de cette même année. Les journalistes qui ont parlé de sa mort, ont remarqué qu'il a formé plusieurs prélats qui ont passé de son école dans les premiers sièges de

(1) L'histoire de ce procès a été publiée par feu M. Gayot de Pittaval dans ses *Causés célèbres*. Coras fut massacré et pendu à Toulouse par les Ligueurs, le 4 octobre 1572.

l'église. On compte entre les évêques qu'il a formés M. de Villeroi, mort archevêque de Lyon; M. de Rochebonne, successeur de M. de Villeroi, après avoir gouverné l'église de Noyon; l'un et l'autre avaient été ses vicaires-généraux; M. de la Salle, qui a été évêque de Mende; M. Maboul, évêque d'Alais; M. de Revol, évêque d'Oleron; M. de la Parisière (Rousseau de Poitiers), évêque de Nîmes; M. de Genetines, évêque de Limoges. C'est ainsi que le grand prince de Condé formait des généraux d'armées et des maréchaux de France. Il contribua beaucoup à l'embellissement de l'église de Saint-Pierre de Poitiers. Il témoigna un zèle sincère, et n'épargna ni peines ni soins pour ramener les brebis égarées de son diocèse, je veux dire les prétendus réformés du Poitou, au sein de l'église catholique. Il est partie l'auteur d'un ouvrage célèbre, qui parut sous ce titre : *Compendiosæ Institutiones Theologicæ, ad usum Seminarii pictaviensis, jussu et auctoritate ill. ac reverendiss. Dom. D. Claudii de la Poype de Vertrieu, pictav. Episcopi, apud Joannem Fleuriau, Pictavii*, in-8°, 1708, 2 vol., en y joignant le second tome imprimé à Poitiers chez le même Fleuriau et Jacques Faucon.

Avec le secours des premiers principes d'une bonne logique, on peut acquérir dans cet ouvrage toutes les connaissances qui forment un théologien. Cette théologie est formée, m'a-t-on dit, des cahiers que M. de la Poype avait lui-même étudiés au séminaire de Saint-Sulpice. Ce prélat est le premier évêque de France qui l'ait rendue publique en l'honorant de son nom. Il l'examina, et la fit revoir par quelques théologiens; c'étaient les PP. de la Tour et Salton; jésuites et professeurs en théologie à Poitiers. M. de la Poype la proposa à son clergé, qui la reçut après quelques difficultés. Elle fut corrigée de temps à autre. C'est ce qui fait qu'on trouve plusieurs cartons dans la première édition qui est en gros caractères. Les questions théologiques y sont traitées avec beaucoup de précision. Il règne une grande méthode dans la distribution des matières et leur texture; mais elle est un peu sèche en preuves dans les questions de morale, et encore plus dans



celles de l'école. Le *Traité des Péchés* a été critiqué. Quelques personnes ont prétendu y trouver des maximes qui ont trait au *péché philosophique*. Au reste, elle a été adoptée par plusieurs évêques de France ; on l'enseigne en Picardie , en Bretagne. M. l'archevêque de Sens l'a reçue. Feu M. de Rastignac , archevêque de Tours (son nom fait son éloge) , l'a aussi introduite dans son séminaire. On peut donc la regarder comme un excellent ouvrage.

Les traités contenus dans le premier volume de la première édition regardent la Foi , l'Écriture-Sainte , l'Église , Dieu et la Sainte-Trinité. Le second volume traite des lois en général, et en particulier des préceptes de la loi divine , selon l'ordre du Décalogue. Quoique l'auteur ait eu principalement en vue l'instruction des séminaristes de Poitiers , néanmoins l'ouvrage peut servir à tous ceux qui commencent à étudier la théologie. Les matières y sont expliquées d'une manière plus étendue que le titre ne semble le promettre. Chaque traité est divisé en questions proposées, résolues et soutenues dans les termes, et selon la méthode ordinaire des écoles. On trouve une fort bonne analyse de cet ouvrage dans le Supplément du Journal des Savans , du dernier janvier 1709 , p. 25, de l'édition in-4°. Nous en avons tiré le peu que nous venons de dire.

Il fut du nombre des évêques qui signèrent la lettre écrite à S. A. R. Monsieur le duc d'Orléans, régent, pour l'engager à demander au pape des explications sur la constitution *Unigenitus*, « qui missent en évidence son véritable sens, et « qui pussent réunir tous les évêques, et bannir toutes les « mauvaises interprétations que les différens ennemis de « l'Église affectent de donner à la constitution : ou, sur le « refus de Sa Sainteté, ordonner la convocation du concile « de l'église gallicane, où la matière serait examinée à fond. » Ce sont les termes de cette lettre présentée à Son Altesse Royale, au commencement de l'année 1716.

Il mourut à son château de Dissay , à trois lieues de Poitiers , le 3 février 1732 , âgé de 77 ans , et après trente ans

d'épiscopat. Il fut inhumé dans la chapelle, qu'on appelle, des évêques, à Saint-Pierre de Poitiers.

PROBIEN (SAINT) (*PROBIANUS*) (568) était natif de Poitiers, fils de Francus et de Periculosa. Il éprouva la protection du ciel dès son âge le plus tendre. Fortunat rapporte dans la vie de saint Hilaire, qu'étant enfant il tomba dans une maladie où on le regarda comme mort. Ses parens, chrétiens et remplis de confiance en Dieu et aux mérites de saint Hilaire, portèrent Probien, dans l'état désespéré où il était, à l'église dédiée à ce grand évêque. Il y donna des signes de vie certains, et y retrouva la santé et la vie qu'il consacra depuis à Dieu. Il devint, dans la suite, archevêque de Bourges. Chenu, dans sa liste des archevêques de ce diocèse, le place sous l'année 554, et lui donne huit ans d'épiscopat. Ce fut lui, dit-il, qui, avec saint Germain, évêque de Paris, exhuma le corps de saint Ursin, premier archevêque de Bourges, décédé vers l'an 280, et qui le fit transporter dans l'église de Saint-Symphorien. Une preuve que Probien était un des plus savans prélats de son temps, aussi bien qu'un des plus pieux, c'est qu'il présida au premier concile de Paris, qu'il souscrivit la huitième année, laquelle, suivant Chenu, est la dernière de son pontificat. Il mourut à Rome, en 568. Son corps fut porté dans l'église de Saint-Laurent, hors les murs.

PROUST (FRANÇOIS LE) (1600), seigneur du Ronday, seigneur de Beaulieu, était fils de François le Proust (1), et petit-fils d'Étienne, receveur des aides et tailles de Loudun, sous les règnes de Louis XI et de Charles VIII. A peine eut-il fait ses études, qu'il prit le parti du barreau : il fut reçu au serment d'avocat, au parlement de Paris, à l'ouverture d'après la Saint-Martin 1571. Ses établissemens ou son inclination le retinrent dans sa patrie, où il exerça les fonctions d'avocat. Il y en avait alors peu de plus brillante et de mieux récompensée de l'estime publique. Il travailla aux recherches qui ont été publiées par son fils, sous ce titre : *De la Ville et Château du*

(1) Un manuscrit de la maison de Sainte-Marthe l'appelle l'incert.

*Loudunois, du Pays de Loudunois, et des Habitans de la Ville et Pays.* Elles n'ont été publiées qu'après sa mort, et jointes au Commentaire de la Coutume de Lodunois, de Pierre, son frère. C'est un ouvrage assez mince en tous sens; le style est ancien: ce n'est pas la faute de l'auteur; mais il est obscur, il aurait pu y remédier. Ce qu'il dit des antiquités de Loudun et du territoire est peu exact. Il y a pourtant des choses sur ce territoire qu'on ne trouve point ailleurs, et qui ont leur mérite: ce sont celles qui concernent les limites et la juridiction. Pour ce qu'il dit du château, comme il ne parle qu'aidé de quelques conjectures, il y a peu de fond à y faire. Par exemple, ce qu'il dit de la prononciation de *Loudun* et *Loudunois*, qu'il faut, dit-il, prononcer ainsi, et non pas *Lodunois*, est fort douteux. Sa grande raison est que le terme de *dun* ajouté à quelques autres noms de villes, telles que *Château-dun*, *Verdun*, etc., est un mot gaulois qui signifie *fort, élévation*; à la bonne heure: on peut même dire que cette observation est juste; mais triviale; mais qu'il faille dire *Loudun*, *Loudunois*, parce que les Poitevins prononcent encore, comme on faisait autrefois, *lou* pour *le*; c'est ce qu'on peut appeler idée hasardée: l'étimologie n'étant pas difficile à tirer du mot *Juliodunum*, s'il est vrai que ce soit le vrai nom latin de cette ville. Pour les instructions qu'il donne sur les grands hommes de ce territoire, il y a très peu de chose à y apprendre; il n'y parle presque que de quelques illustres de la maison de Sainte-Marthe, alliée à la famille des le Proust, par Renée le Proust que Jacques de Sainte-Marthe épousa; encore se contente-t-il de les nommer (1).

(1) On y trouve le nom de *Paul Désiré*, avocat au conseil, qui brillait en 1570, et dont Sainte-Marthe, dans l'épître à son frère (Louis Sainte-Marthe), p. 99 du Recueil de 1573, dit, après avoir fait l'éloge de Mangot :

Un Désiré aussi, notre second soleil,  
Dont les belles vertus luisent au grand conseil.

Celui de Guy Chauvet, célèbre avocat du même temps.

François survécut à Pierre, son frère, et ajouta quelques observations à son Commentaire, d'après la Coutume de Touraine réformée. Il mourut avant 1612, et laissa un fils dont nous parlerons. Il paraît par ce que dit le fils, que François Proust avait aussi fait quelques commentaires latins sur la coutume du Lodunois, qui ont été fondus avec le commentaire de son frère, et traduits en français.

PROUST (PIERRE LE) (1600), seigneur de Beaulieu, naquit à Loudun vers l'an 1560. Il prit le parti du barreau, et le suivit à Paris pendant trente ans. Il était à la suite du parlement étant à Tours en 1591. Le travail et son tempérament lui ayant occasionné une maladie de langueur, il fut conseillé d'aller prendre l'air natal; il alla à Loudun, et y entreprit son Commentaire, où il y employa deux ans; il mourut quelque temps après, suivant toutes les apparences, et laissa son ouvrage entre les mains de François, son frère, qui y fit, avec Pierre, son fils, les additions dont nous avons parlé. Pierre n'avait que cinquante-trois ans quatre mois lors de sa mort.

PROUST (PIERRE LE), son neveu, fils de François, seigneur de Bar, avocat au parlement, rassembla toutes les pièces de l'ouvrage de son oncle, les observations de son père, et ce qu'il avait fait lui-même; il en fit un corps, et publia le tout en 1612, sous le titre qui suit : *Commentaire sur les Coutumes du Pays de Lodunois, où se rapportent les Coutumes de plusieurs autres Pays, Ordonnances royales, Jugemens et Arrêts, Textes de Droit commun, Autorités et Avis conformes ou contraires à icelles*, par M. Pierre le Proust, seigneur de Beaulieu; à Saumur, par Thomas Portau, 1612, in-4°. Il joignit à ce Commentaire les *Recherches sur la Ville de Loudun et sur le Loudunois*, de François, son père. Le mérite de l'ouvrage de Pierre le Proust sur la Coutume, consiste dans des conférences qui ne sont pas un ouvrage si considéré qu'elles l'étaient alors. L'auteur prouve par la conformité de sa Coutume avec les autres, le degré d'autorité qu'elle doit avoir. En effet, elle ne fait point une loi, qu'autant qu'elle se trouve confir-

mée par l'usage et les coutumes voisines, faite d'avoir eu la solennité de l'homologation au parlement. M. l'avocat général Servin, en parlant de son authenticité, dit que le défaut d'homologation ne la devait faire considérer que comme on considère, dans notre jurisprudence, l'avis de plusieurs jurisconsultes réunis sur le même sentiment, qui n'a jamais la force de loi. On trouve à la tête de cette édition des stances de Pierre le Proust, l'éditeur. On y voit un jurisconsulte; mais certainement on n'y reconnaît pas un poète. On en jugera par les vers qui suivent. Ils renferment dans un langage plutôt deshonoré qu'embelli par la rime, la définition que les jurisconsultes donnent des lois comprises sous le nom de Coutumes.

Coutumes, droits non écrits sont  
Approuvés par un long usage;  
Et qu'en tout pays, d'âge en âge,  
Les habitans introduits ont.

Telles sont, en France, les lois  
Que nos majeurs y ont laissées,  
Et de temps en temps amassées,  
Les récitans en vieux gaulois.

Charles Rogier, conseiller au baillage de Loudun, assez bon poète latin dont j'ai parlé, a fait des vers sur ce Commentaire, où il traite l'auteur de *Législateur du Lodunois*, et ajoute que ses soins assurent à son neveu quelque réputation chez la postérité :

*Hoc patris officio manes multisque jurabit,  
Chare nepos, aliquod nomen et indifferes.*

## Q.

QUINTINIE (JEAN DE LA) (1680), directeur de tous les jardins fruitiers et potagers du roi, naquit à Saint-Loup, à

quelques lieues de Poitiers, en 1626. Il fit ses études au collège des Jésuites de cette ville; après avoir fini les deux années qu'on donne à la philosophie classique, il prit quelques leçons de droit; et vint à Paris pour y prêter le serment d'avocat. Il était naturellement éloquent; avec quelque étude il se fit un nom au barreau. Il s'y acquit même l'estime de quelques magistrats. M. Tambonneau, président en la chambre des comptes, informé de son mérite, lui proposa la conduite de son fils avec des appointemens qui le dédommaient des gains du palais. La Quintinie aurait manqué au vœu de la nature s'il y eut resté. Le barreau aurait conservé un médiocre avocat, la France n'aurait pas eu un grand naturaliste, un jardinier illustre. Il déroba quelques momens à son élève pour se livrer à son véritable goût : c'était l'agriculture. Il quitta les textes et les gloses des jurisconsultes pour lire Virgile, Columelle, Varron et les autres anciens qui ont écrit sur la matière qu'il chérissait. Il y joignit les modernes les plus estimés qu'il put trouver, et s'acquit toute la théorie qu'on pouvait avoir alors du jardinage et de l'agriculture. Il fit un voyage en Italie avec son élève. Il étudia dans ce magnifique jardin de l'Europe avec plus de succès qu'il n'avait fait dans ses livres. Les réflexions naquirent des objets. Tout l'intéressait en ce genre; il trouvait partout matière à instruction; il en est de la science qu'il étudiait comme de toutes les autres qui ont la nature pour objet. Il faut pratiquer; le guide le plus sûr, c'est l'expérience, et l'application des principes en développe la vérité ou l'incertitude; à son retour à Paris, il se livra tout entier aux expériences. M. Tambonneau, qui avait reconnu son goût, loin de l'en détourner, lui donna tous les moyens de le satisfaire en lui abandonnant le jardin de sa maison. C'est là que notre jardinier feuilleta le livre de la nature. Il planta, il arracha; il suivit les gradations presque insensibles, l'activité des germes dans les plantes et dans les herbes. Il planta en un même lieu un grand nombre d'arbres de la même espèce; ensuite il les arracha tous, l'un après l'autre, pour distinguer

le progrès des racines et celui de leur production. Cette expérience lui apprit qu'un arbre transplanté ne prend de nourriture que par les racines qu'il a poussées depuis la transplantation ; que ce n'est point par les petites racines qu'on lui laisse , et qu'on appelle le *chevelu*. Cela lui fit conclure que le soin de les conserver est superflu , et qu'il vaut mieux les couper. L'expérience lui apprit encore la méthode infailible de bien tailler les arbres, ce qu'il fallait faire pour contraindre un arbre à donner du fruit. Elle le rendit enfin le premier jardinier de l'Europe. Ces connaissances lui acquirent l'estime de quantité de seigneurs français et étrangers , et surtout de plusieurs Anglais qui étaient avec lui en commerce réglé de lettres (1). Le grand prince de Condé prenait beaucoup de plaisir à s'entretenir avec lui, et l'engageait à le venir voir à Chantilly ; Charles II, roi d'Angleterre, lui offrit une pension qu'il refusa ; enfin Louis XIV, qui ne négligeait aucun des talens parvenus à leur perfection, connut ceux de la Quintinie , c'est dire qu'il les récompensa. Il créa même en sa faveur une charge de directeur général des jardins fruitiers et potagers de toutes ses maisons royales. Le potager de Versailles fut augmenté ; le roi ne dédaigna pas d'y considérer les arbres et les légumes qui semblaient avoir acquis un nouvel être , une nouvelle dignité ; et par les regards du maître et par les soins de notre philosophe on fit le potager de Versailles tel qu'on le voit aujourd'hui. Nous parlerons de l'ouvrage de la Quintinie. Il épousa Marguerite Joubert : de trois fils qu'il en eut , l'aîné et le plus jeune moururent avant lui , et le second n'a vécu qu'autant de temps qu'il en a fallu pour publier l'ouvrage de son père. Il parut en 1690, sous ce titre :

*Instructions pour les Jardins fruitiers et potagers , avec un Traité des Orangers , suivi de quelques Réflexions sur l'Agriculture*, par feu M. de la Quintinie, in-4°, deux tomes ; à Paris, chez Claude Barbin, au Palais, 1690.

(1) On a imprimé en Angleterre le Recueil de ses Lettres.

Le frontispice de l'ouvrage est orné du portrait de l'auteur, gravé par *Vermeulen*, avec ces vers latins de Santeuil, au bas du portrait. Ils caractérisent notre illustre jardinier.

*Hanc decorate , Deæ quotquot regnatis in horti's ,  
Floribus è vestris supræque infræque tabellam.  
Hic dedit arboribus florere , et edulibus herbis ,  
Et se mirata est tanto Pomona colono.*

La partie de la Quintinie était les fruits et les légumes ; on ne pouvait pas l'exprimer plus heureusement , ni avec plus de précision , et le double sens qu'emporte le *florere* est délicatement employé ; il est beau , il est vrai.

On trouve ensuite un poème latin, du même Santeuil, intitulé : *Pomona*. Le poète engage toutes les nymphes du jardinage à couronner la Quintinie. Vos rameaux , dit-il , lui appartiennent ; c'est lui qui les a fait naître :

*Fas oliti fuerit , quos sevit , carpere ramos.*

Après une peinture vive de l'état de stérilité où se trouvaient les jardins potagers de Versailles , abandonnés par Pomone , il fait paraître la Quintinie qui arrête la déesse et l'oblige de retourner à Versailles.

*. . . . Quintiniades properantem sistit , et arti  
Confusus meritis Pomonæ spondet honores.*

Il entre avec elle dans les jardins.

*. . . . . Simul explicat artem ,  
Divinam plantandi artem , ceu numine plenus  
Re super hortensi memorabat multa , latentes  
Primævâ rerum repetens ab origine causas.  
Addebat dicenti animos præsentia regis.*

Santeuil rappelle ensuite les préceptes qu'a établis la Quintinie dans son ouvrage. On peut dire que ce poème en



est une analyse. Il passe à l'honneur que Louis XIV fit à la Quintinie de le nommer directeur de ses jardins.

. . . . . *Illum præficit hortis ,  
Illum adeò insignem , cui se natura videndam  
Omninò exhibuit , nondum intellecta colonis.*

Il ajoute cet éloge par lequel nous finirons :

*Quin etiam sentit tellus inarata colonum ,  
Et regule solum hoc uno cultore superbit.  
Hinc dubium est an præclaræ plus debeat arti  
Quàm natura sibi :*

Je serais trop long si je faisais à l'égard de l'Idyle de M. Perault, jointe à ce poème latin, ce que je viens de faire à l'égard du poème de Santeuil. Les talens de la Quintinie y sont consacrés, sinon avec autant d'art, au moins avec délicatesse. Passons à l'analyse du livre.

Tout l'ouvrage est divisé en six livres. Le premier est un abrégé de ce que doit savoir un honnête homme qui veut avoir un jardin pour y prendre quelque plaisir et pour en tirer du profit. Il réduit ces connaissances générales à treize maximes, qui sont expliquées plus au long dans les cinq autres livres suivans. A la fin du premier livre, est une explication des termes du jardinage suivant l'ordre *abécédair*e.

Il s'agit, dans le second livre, des qualités que doit avoir une terre pour être propre au jardin, de la situation, de l'exposition, de la distribution du jardin, pour joindre l'agrément à l'utilité, le profit au plaisir.

Après avoir expliqué en physicien éclairé par l'expérience les qualités d'une bonne terre, il passe à la situation et à l'exposition. Celle du nord est la moins bonne de toutes. Les meilleures sont celles du levant et du midi. Celles du midi pour les terres froides, celles du levant pour les terres légères et chaudes.

Il explique les moyens dont il faut se servir pour tirer du revenu d'un jardin. En parlant des espaliers, il réfute l'er-

reur commune de ceux qui croient le fumier utile aux arbres. Son expérience l'a convaincu du contraire.

Il parle, dans le troisième livre, des bonnes espèces de fruits, de la place convenable à chaque arbre, du choix des arbres, des marques de leur bonté qu'on connaît au luisant de l'écorce et à la vivacité du jet. L'auteur règle aussi la distance des arbres, distingue ceux qu'on doit mettre en espalier d'avec ceux qui réussissent mieux en buisson.

Le quatrième livre est employé à traiter de la taille des arbres : c'est le chef-d'œuvre du jardinage. Il donne d'excellentes instructions pour la disposition et la distinction des branches bonnes et mauvaises. Les bonnes, dit-il, naissent de l'extrémité de celles qui étaient restées sur l'arbre à l'entrée du printemps. Toute autre branche est mauvaise.

Il parle de la qualité des *yeux* qui doivent être gros, bien nourris, et voisins les uns des autres.

Il donne des leçons sur la taille de la vigne, arbuste très facile à tailler, et qui ne saurait se passer de la taille.

Il apprend enfin dans ce livre la manière d'éplucher les fruits, celle de les cueillir quand ils sont mûrs, et celle de les conserver. Il traite des maladies des arbres et des remèdes, de toutes sortes de greffes, de la manière de les faire, et des temps convenables.

Le dernier livre regarde les potagers, les graines, la terre propre à chaque légume, la quantité et la qualité qu'on en peut tirer chaque mois.

Il préfère, pour le choix de la terre, ce qu'il appelle un sable noir. Il a le juste tempérament du sec et de l'humide, accompagné d'un sel inépuisable. Il est facile à labourer et très pénétrable aux eaux pluviales.

Il a joint à ces six livres un *Traité des Orangers*, celui de tous les arbres dont la culture est, suivant l'auteur, la plus facile, qui reprend le plus aisément, qui vit le plus longtemps, qui soit sujet à moins de maladies, et qui ait moins d'ennemis.

A la fin du second volume, sont de très savantes réflexions

où l'auteur rend les raisons physiques, mais à la portée de tous les esprits, des instructions contenues dans l'ouvrage entier. Il y découvre les plus beaux secrets de la nature sur le suc nourricier, la sève des plantes, ses différences, son passage, ses effets. La sève, dit-il, est aux plantes ce que le chyle et le sang sont aux animaux. Cette sève n'est que de l'eau dans son origine; mais quand elle est filtrée dans une plante où elle s'introduit par les racines, elle devient solide de liquide qu'elle était, et suivant la disposition des pores par où elle passe, elle se change en écorce, en bois, en moëlle, en feuilles, en fruits.

Par l'analyse de ce grand ouvrage, fruit du raisonnement, de beaucoup de réflexions et d'une longue expérience, on peut voir si c'est sans raisons que la Quintinie a obtenu les suffrages de son siècle et ceux de la postérité. Non-seulement les deux poètes que nous avons nommés, Santeuil et Pérault, ont loué la Quintinie et son livre; mais tous les naturalistes et les savans, qui ont eu occasion d'en parler, ne l'ont fait qu'avec éloge. Boileau, dans l'Épître à son Jardinier, a fait connaître en un seul mot tout le mérite de notre Poitevin, en appelant le jardinage (1): *L'Art de la Quintinie*, comme si le jardinage était un art qu'il eût créé. J'ai été surpris de voir que le P. Rapin n'ait rien dit de ce grand homme dans son poème *de Hortis*. La reconnaissance lui en imposait l'obligation; mais l'amour-propre l'emporte souvent sur la reconnaissance.

(Voyez PÉRAULT, *Hommes Illust.*, tom. II; — MORÉRY, qui en a fait un bon extrait; — *le Livre de la Quintinie*; — *le Journal des Savans*, où l'on en trouve un très bon extrait, lundi, 15 mai 1690; — les deux Pièces de SANTEUIL et de PÉRAULT.)

(1) Laborieux valet du plus commode maître....  
 Antoine, gouverneur de mon jardin d'Auteuil,  
 Qui dirige chez moi l'if et le chevreuil,  
 Et sur mes espaliers, industrieux génie,  
 Sait si bien exercer l'art de la Quintinie.

**QUIRIT (FRANÇOIS) (1530) (1)** (*Quiritius*), était de Loudun, contemporain du célèbre Salmon Macrin. Je ne le connais que par une pièce de vers insérée dans les œuvres de Macrin, imprimée en 1528 chez Simon de Colines, à la fin du Recueil et dans celui qui fut imprimé en 1531.

## R.

**RADÉGONDE (SAINTE) (590)**, patronne de Poitiers, reine de France, fondatrice de l'abbaye royale de Sainte-Croix, sous la règle de saint Césaire (2), peut être regardée comme un des premiers flambeaux qui ont éclairé la France, et en particulier Poitiers, où elle a vécu très longtemps. Dieu, qui l'avait destinée pour servir d'exemple à l'Europe, l'avait comblée de tous les dons les plus précieux. On peut dire qu'elle joignait à une beauté capable de toucher le plus grand prince qui vécut de son temps, les talents de l'esprit à un degré assez élevé pour tenir sa place avec ceux qui se sont le plus distingués de ce côté-là, quand on ne la regarderait qu'avec les yeux de la chair et du monde. Elle était petite-fille de Bazin, roi de Thuringe, chez qui Childéric fut obligé de chercher un asile, et fille de Berthaire, nièce de Baderic et d'Hermanfroy, ses oncles paternels. Après la victoire de Clothaire et de Sigebert, et la ruine de sa patrie

(1) Cette famille a longtemps subsisté à Loudun. Une *Jeanne Quirit* y vivait en 1615 : j'ignore s'il y a encore des personnes de ce nom.

(2) Que cette reine introduisit dans son monastère de Sainte-Croix, vers l'an 539 au plus tard.

Voyez la page 257 et suivantes des *Singularités historiques et littéraires*, tome I, sur trois points de l'histoire de Radégonde : 1<sup>o</sup> sur son voyage d'Arles, qu'on détruit ; 2<sup>o</sup> sur l'établissement de la règle de saint Césaire ; 3<sup>o</sup> que sainte Agnès n'a pas été la première supérieure du monastère de Sainte-Radégonde, mais bien Richilde, morte en 539. Dom Rivet avance que Radégonde reçut cette règle en 536, ce qui confirme la remarque de dom Lyron, auteur des *Singularités Historiques*.

où périt le malheureux Berthaire, ce qui arriva vers l'an 527, Radégonde, âgée d'environ huit ans, tomba entre les mains du vainqueur. La politique et le mérite naissant de la princesse déterminèrent Clothaire à l'épouser. Il la fit élever avec tout le soin possible ; Dieu parla à son cœur : elle devint chrétienne et l'exemple de la cour ; sa douceur et son esprit cultivé l'en rendirent bientôt l'admiration. Je n'entrerai point dans le détail de la vie de cette princesse du côté de la piété ; on le trouvera dans Baillet et dans les auteurs qui ont travaillé à nous la faire voir comme un modèle de pureté et de sainteté.

La protection dont elle honora Fortunat, Grégoire de Tours, et quelques autres personnes aussi illustres par les sciences que par la piété, font l'éloge de son mérite littéraire. Fortunat nous en donne une preuve bien certaine, quand il dit d'elle, *lib. 8, cap. I, de ses Poésies* :

*Cujus sunt epulæ, quidquid pia regula pangit,  
Quidquid Gregorius, Basiliusque docent.  
Aut Athanasius, quidquid lenis Hilarius edunt,  
Quos causæ socios lux tenet una duos.  
Quod tonat Ambrosius, Hieronimus atque corruscat ;  
Sive Augustinus fonte fluenti rigat,  
Sedulius dulcis, quod Orosius edit acutus.  
Regula Cæsarii linea nata sibi est.  
His alitur jejuna cibus, palpata nec unquam  
Fit caro, fit nisi jam spiritus ante satur.*

L'amour de Dieu lui avait fait quitter le monde et tout ce qu'il a de plus séduisant ; mais sa piété active et raisonnée le cherchait quand elle pouvait lui être utile. Elle écrivit donc en différentes occasions au roi son mari, à ses ministres, aux évêques et à tous ceux qui pouvaient faire réussir les conseils de paix qu'elle donnait. Les poésies de Fortunat prouvent qu'elle aimait les muses, qu'elle savait joindre leurs innocentes douceurs avec la sévérité de la piété la plus vive : on peut même penser qu'elle faisait elle-même des vers. Le commerce qu'elle avait avec le saint prêtre Fortu-

nat, le premier poëte de son siècle, était trop intime pour en douter. Il lui écrivait en vers, et Radégonde lui répondait de même : ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle entendait et écrivait fort bien la langue romaine. Nous avons de cette pieuse princesse son testament écrit en latin, recueilli par dom Etienneot, et conservé dans ses manuscrits à la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés, et publié par Mounin, éditeur des *Annales de Bouchet*, avec quantité de fautes. On le trouve aussi dans Grégoire de Tours, page 472, liv. IX. Elle écrivit à l'empereur Justin, le jeune, et à l'impératrice Sophie : enfin il est certain que nous aurions des monumens très précieux de notre histoire, si l'on pouvait rassembler les écrits de Radégonde. Je ne prétends point ôter à Fortunat les poèmes sur la ruine des états de Thuringe, la lettre adressée à l'empereur Justin et à l'impératrice Sophie, ni un petit poème sur la mort d'Amalfroid, neveu de Radégonde ; mais comme ils sont sous le nom de la princesse qui paraît tenir la plume, que ces poésies sont pleines de vivacité et de sentimens extrêmement tendres, je crois qu'on peut dire que Radégonde a fort bien pu y travailler avec Fortunat. Je ne sais si je me trompe, mais je crois y trouver plus de noblesse et plus de douceur que dans les autres ouvrages de Fortunat. On y voit ce langage du cœur qui est particulier aux dames, ces expressions qui leur sont naturelles, le sentiment peint la nature caractérisée par les traits les plus délicats.

Radégonde mourut à Poitiers le 13 août 590.

RAFFAR (VINCENT) (1606), fut créé lecteur et professeur royal en philosophie par Henri III, pendant les troubles de la Ligue. Il fut confirmé dans sa chaire l'an 1594 par Henri IV : cela se vérifie par les lettres de confirmation que Raffar obtint cette même année. Il fut reçu et installé lecteur du roi par Regnauld de Beaune, archevêque de Bourges, grand aumônier de France, entre les mains duquel il prêta serment le 31 mars 1596, et fut couché sur l'état des lecteurs et professeurs ordinaires du roi, ce qu'on peut voir

par un extrait de l'état général des finances expédié au conseil pour l'année 1603. La date de cet extrait est du 7 février 1605. Raffar y est le huitième en ordre de treize lecteurs. Le jeune poète Banchereau lui adresse une épigramme dans la première partie de ses poésies latines, pag. 35, où il le compare à ce que l'antiquité a eu de plus illustre. Il lui donne dans le titre la qualité de *Professeur royal*. C'était un homme extrêmement laborieux, attaché à ses livres, et qui s'était fait un grand fond dans la lecture des meilleurs auteurs grecs et latins. On a de Raffar un discours : *De comparatione Philosophiæ platoniciæ cum Peripatheticæ*. Il mourut à Paris au mois de juillet 1606. (1)

RAPAILLON (N.) (1713), natif de Thouars, où son père était fermier des postes, vint s'établir à Poitiers. Il y fut pourvu d'un office de conseiller au présidial, et d'un canonicat dans l'église de Saint-Hilaire-le-Grand. Outre les fonctions de sa charge dont il s'acquittait avec distinction, il s'appliqua à connaître les antiquités de l'église de Saint-Hilaire, l'une des plus célèbres de la France. Il travailla pendant trente ans à l'histoire des abbés de ce Chapitre sur les chartes et les anciens documens qu'il était à portée de feuilleter. La matière était intéressante, non-seulement pour l'histoire de l'Aquitaine et celle du Poitou, mais même pour l'histoire générale de France, la dignité d'abbé de Saint-Hilaire ayant été remplie dans tous les temps par des ducs d'Aquitaine, comtes héréditaires du Poitou, par des princes du sang de France, ou par nos rois mêmes qui en sont les abbés nés depuis un temps immémorial. M. Rapailon avait, dit-on, laissé dix ou douze volumes manuscrits sur cette matière; ayant même été attaqué d'une paralysie sur la fin de ses jours, il dictait à un de ses neveux, nommé Frogier, auquel il résigna son canonicat. On ignore ce que sont devenus ses manuscrits, et en quelles mains ils sont tombés après sa mort.

(1) Au collège de la Merci, dont il était principal.

Ce laborieux magistrat mourut à Poitiers le 9 octobre 1713.

RAPIN (NICOLAS) (1608), naquit à Fontenay-le-Comte vers l'an 1540. Il fut reçu avocat au Parlement, et quelque temps après pourvu de la charge de vice-sénéchal (1) de Fontenay. Son mérite lui fit d'illustres amis; mais la fermeté avec laquelle il s'acquitta de ses devoirs, lui fit aussi de grands ennemis.

M. de Harlay devenu son protecteur, se chargea du soin de faire valoir son mérite; il le fit venir à Paris, et lui fit obtenir la charge de lieutenant de robe-courte. Quelque temps après, Henri III l'honora de celle de grand-prévôt de la connétablie. Le zèle et l'intrépidité avec laquelle il s'acquitta de cette charge lui suscitèrent de nouveaux ennemis.

Plus usé de travaux que de vieillesse, il demanda enfin sa retraite et l'obtint après la paix de Vervins (en 1598). Il se retira à Fontenay, où il s'occupa à bâtir sa jolie maison de *Terre-Neuve* (2). Ses amis, l'étude et la poésie remplissaient agréablement son temps. Tout ce qu'il y avait de noblesse considérable l'allait voir à sa campagne, les plus grands seigneurs ne passaient point sans le visiter. M. de Sully, marquis de Rosny lui fit cet honneur; on trouve dans ses poésies françaises (p. 243), les vers qui lui furent récités par trois jeunes enfans, dont l'un représentait Homère, l'autre Virgile, et le dernier Ronsard. Du fond de sa charmante retraite, il écrivait assez souvent en vers à ses illustres amis, MM. Gillet, de Harlay, Petau, etc.; mais il ne put résister à l'envie de les revoir encore à Paris, quoique son tempérament déjà usé, et que la saison, qui était celle d'un hiver fort rude, fussent des raisons qui eussent dû l'empêcher d'entreprendre un voyage de plus de cent lieues, il ne

(1) M. l'abbé Goujet se contente de dire, qu'il fut pourvu d'une charge de judicature; pourquoi ne la pas désigner. Il adopte plus bas l'opinion de ceux qui l'ont fait prévôt des maréchaux, c'est une erreur.

Voyez la *Bibliothèque française*, page 119, et page 120, tom. XIV.

(2) Aux portes de Fontenay.



du Poitou, qu'il n'avait pas cinquante ans accomplis en 1548. Il était d'une famille riche et distinguée. En 1518, on trouve un *Bertrand Rat*, maire de Poitiers; et en 1577, *Pierre Rat*, son neveu, dont nous parlerons, occupait la charge de président au présidial, qu'il emporta sur Jean de la Haye, lieutenant-général, et celle de maire (1). Il brilla très longtemps dans la profession d'avocat. Les suffrages de ses concitoyens lui déférèrent la mairie de Poitiers en 1539. Il eut l'honneur de recevoir, en cette qualité, l'empereur Charles V, qui y fit son entrée le 9 décembre, accompagné du prince dauphin et du duc d'Orléans. Pierre Rat lui présenta le dais à la porte de la ville, appelée la porte de la Tranchée, et le porta avec trois échevins, *Berthelot*, *Acton* et *de Crouzille*. Dans cette auguste cérémonie, ces quatre officiers étaient vêtus d'une robe de satin noir doublée de velours. L'empereur et les princes furent conduits jusqu'à l'église Saint-Pierre.

Le maire, suivi de quelques échevins et des bourgeois les plus considérables, porta les clefs de la ville au connétable (Anne de Montmorency), qui les reçut vers les sept heures du soir. On lui fit voir, le lendemain 10 décembre, les présens destinés pour l'empereur, et le même jour ils furent offerts par le maire, qui les accompagna d'un discours que l'empereur honora de son approbation. Il ordonna même à un de ses gentilshommes de le prendre, dit un manuscrit que je copie (2).

François 1<sup>er</sup> avait trop de goût pour s'en rapporter à un mérite vulgaire dans une occasion où il s'agissait de faire les honneurs d'une des plus considérables villes de son royaume. Et j'ose dire que le nombre des savans était déjà fort grand à Poitiers. Nous en avons donné des preuves dans l'extrait de la relation qui en fut faite alors. J'ai dit que Pierre Rat s'occupa longtemps des affaires du barreau; il n'abandonna la plaidoirie que pour se livrer plus sérieusement à l'étude de

(1) Jean Rat, son petit-neveu, fut reçu conseiller au parlement en 1600.

(2) Il m'a été communiqué par M. l'abbé Poinsin, chanoine de Saint-Pierre-le Puellier, à qui je dois quelques autres mémoires.

sa Coutume. Il rassembla ses Mémoires, et fit imprimer, au mois d'août 1548, son savant Commentaire. Il le dédia à François Olivier, garde des sceaux et chancelier de France. Personne, avant Rat, n'avait encore travaillé sur la Coutume du Poitou depuis la première réformation de 1514 (1), qui suivit la rédaction qui s'en était faite en 1509. Cette Coutume qui a de grandes difficultés, en avait encore davantage. Il fallait, si j'ose m'exprimer ainsi, *casser la glace*. Rat le fit avec succès. Il approfondit les principes de la loi municipale, il en pénétra l'esprit, il en expose le sens. On a toujours considéré le Commentaire de Pierre Rat dans sa patrie, et au parlement, comme une source où l'on pouvait puiser de grandes lumières sur l'intelligence du texte de la Coutume du Poitou. On y trouve beaucoup de connaissance du droit romain et du droit *coutumier*. Il est vrai qu'il traite quelquefois des questions qui paraissent aujourd'hui plus curieuses qu'utiles; qu'on est tenté de le soupçonner de la démanigaison familière aux écrivains de son temps d'étaler une érudition déplacée; mais ces digressions, qui s'éloignent du texte, avaient alors de fréquentes applications. Il est rare qu'on perde son temps à le suivre. On peut encore lui reprocher cette méthode fastidieuse de remplir ses pages de citations : mais c'est un défaut qu'avaient introduit les jurisconsultes ultramontains, et dont on ne s'est défait que longtemps après notre auteur. Du Moulin, cet homme né pour débrouiller notre jurisprudence; pour raisonner avec une force digne des siècles les plus éclairés, du Moulin avait eu la faiblesse de se ranger du parti des citations. Il a fallu un grand effort pour subjuguier un usage fondé sur la vanité ridicule de faire ostentation d'un savoir universel. D'ailleurs, on peut ajouter que Rat est plus retenu qu'un grand nombre de ses contemporains. On trouve dans un volume médiocre quantité de décisions très nettement exprimées, et sur des objets familiers dans l'usage. A la précision, il a joint un style facile, clair ;

(1) La dernière est de 1559.

et, sans adopter la barbarie des jurisconsultes d'Italie dans l'élocution, il s'est éloigné de cette pureté mal entendue qui demande un dictionnaire particulier pour l'ouvrage (1). Bien loin de gauchir les difficultés, c'est dans les endroits de son texte les plus obscurs qu'il s'explique le plus nettement. On en trouve plusieurs preuves dans la matière des *Fiefs du Chermerage* et du *Quart-Hommage*; matière très féconde en obscurités. Ce qu'il dit sur l'article 216 aurait pu servir à fixer la jurisprudence, si l'on ne s'était point écarté des justes principes qui l'ont guidé par des explications plus subtiles que solides. Enfin, on ne saurait trop lire l'ouvrage de cet ancien jurisconsulte. A quelques changemens près dans la jurisprudence, il sera toujours le guide de ceux qui veulent pénétrer l'esprit de la Coutume du Poitou. Nos plus célèbres jurisconsultes l'ont cité, et le citent encore avec éloge dans tous leurs ouvrages et dans leurs plaidoyers. Jean Girinet, avocat au parlement, dans des vers qu'il adresse à Anne de Chappes (2), met Rat au nombre des jurisconsultes à qui la France doit l'intelligence de ses Coutumes. . . . .

*Quid non, virtutis quos tenet ardor, agant ?  
Sic Picto Ratum, sua sic Aurelia Pirrhum  
Insignem, tua te sis habet ora, Baro.*

On trouve ces vers au-devant des Commentaires de Papon sur la Coutume du Bourbonnais. Ceux de Rat ont paru sous ce titre : *Petri Rat Pictaviensis Decurionis in patrias Pictorum leges, quas vulgus Consuetudines dicit, Glossenara. Pictavi ex officinâ Marnefiorum fratrum, sub Pellicano, 1548, in-folio, 226 feuillets. L'édition en est très belle pour le papier et pour les caractères.*

La Coutume du Poitou ayant été réformée en 1559, un

(1) Chopin s'est mis dans ce cas. Le *Recueil des Arrêts de du Luc* est encore dans ce genre, etc.

(2) Avocat très célèbre. Il était protestant, et fut tué à la journée de la Saint-Barthélemy, en 1572.

auteur anonyme, pénétré de l'excellence du Commentaire de Pierre Rat, le retoucha pour le faire cadrer à la nouvelle Coutume, et le publia, avec ses augmentations et ses corrections, en 1609; elles sont de peu de conséquence, et moindre que le titre ne les annonce; mais une chose en quoi cette édition est préférable, c'est qu'on y trouve le procès-verbal de la rédaction de la Coutume en entier, avec une table des sommaires de chaque titre. La table générale est très peu de chose; cette nouvelle édition parut sous ce titre : *Petri Rat Pictaviensis Decurionis in Pictorum leges, quas vulgus Consuetudines dicit, Glossemata, ad novam Consuetudinem nunc recens relata, et fideliter restituta, adjectis novæ Reformationis actis, nec non ad textus marginem aliquot emendationibus per quam necessariis*. Poitiers, 1609, in-4°, p. 630, sans le procès-verbal et les tables; les notes marginales regardent le texte, et le rétablissent.

L'ouvrage fut dédié par Meunier, l'imprimeur, à Jean Rat, conseiller au parlement, petit-neveu de Pierre, auteur du Commentaire. Cette édition est en très beaux caractères.

RAT (PIERRE) (1577), neveu du précédent, naquit à Poitiers vers l'an 1530. Il prit le parti du barreau et occupait, en 1562, l'office d'assesseur du conservateur des privilèges de l'Université; c'était notre Pierre Rat qui, je crois, était en 1577 (1) président au siège présidial, et maire de Poitiers. Nous avons de lui un discours latin, intitulé : *Petri Rati Junioris Jureconsulti, Regii Consiliarii, Conservatorisque Privilegiorum Assessoris ad Pictones admonitio ad illustrissimam Catharinam Claudiam Claramontanam*, avec cette épigraphe jointe au titre : *Parce victis, frange superbos*. Poitiers, chez François Boysateau, 1562, in-4°, p. 44, sans l'épître dédicatoire, qui en a quatre.

Cette épître dédicatoire nous apprend que Rat composa son discours pendant la fureur des troubles de Poitiers de 1562, et que lui et sa famille avaient toujours été protégés

(1) Au lieu de François Aubert, sieur d'Avanton.

par la maison de Clermont et par l'héroïne à laquelle il dédie son livre.

Le style de ce discours est vif, l'expression pure, les sentimens justes : on y voit régner une noble hardiesse, un zèle bien réglé qui répandent, dans tout ce que dit l'orateur, beaucoup de dignité.

RAYNALD ou RAYNAUD (1100), dix-huitième abbé de Saint-Cyprien, suivant les auteurs du *Gallia Christiana*, s'acquit une grande réputation dans son temps. Il fut disciple de saint Robert, fondateur de la Chaise-Dieu.

RAYNAUD (1030 ou environ), prêtre, chanoine de Poitiers, illustra le onzième siècle, auquel il vivait, par sa science et beaucoup de piété.

RÉGNIER (ELIE) (1527), brilla dans l'Université de Poitiers sur la fin du quinzième siècle ; c'était, dit Trithème qui en parle, un jurisconsulte célèbre, et un homme aussi profond dans l'intelligence de l'Écriture sainte que dans les sciences profanes. Il avait l'esprit vif, et parlait avec éloquence et facilité. Il professa longtemps et avec distinction le droit dans l'Université de Poitiers. On a de lui quelques ouvrages excellens. Je n'ai vu, ajoute Trithème, que ceux qui suivent :

*Causæ sex Decretalium, Liber unus.*

*Causæ Clementinorum, Liber unus.*

RENAUDOT (THEOPHRASTE) (1653), naquit à Loudun en 1584. Dans le procès que la Faculté de Médecine de Paris eut contre lui, Chenuot, avocat de la Faculté, ou Guy-Patin, qui plaida, dit-il, lui-même, avança que Renaudot avait été compagnon chirurgien à Paris en 1606, qu'il alla la même année à Montpellier, où il se fit recevoir docteur en moins de trois mois ; qu'étant retourné à Loudun faute d'occupation, il avait été obligé de se faire maître d'école : qu'en 1612, il était revenu à Paris où il avait pris des pensionnaires pour y subsister.

Après la chute d'une *Banque* ou *Mont-de-Piété* qu'il avait fondée, il se livra entièrement à ses gazettes dont il avait obtenu le privilège en 1631 par le crédit du cardinal Richelieu, et à la composition de quelques autres ouvrages dont l'histoire du temps faisait l'objet ordinaire. Nous indiquons ceux qui sont venus à notre connaissance. Il mourut à Paris dans une fortune honnête, en 1653. Il parait, par les ouvrages qu'il a publiés, qu'il n'abandonna jamais sa patrie de vue, et qu'il y a fait des voyages assez longs depuis 1612.

Il y était en 1623; il avait composé un *Traité touchant le soin des Pauvres*, imprimé vers ce temps-là.

Le 5 avril de cette même année 1623, il prononça l'oraison funèbre de Scévole de Sainte-Marthe au palais de Loudun.

Après la mort du malheureux Grandier, brûlé vif le 16 août 1634, Renaudot fut assez hardi pour faire son éloge; il parut à Paris en feuilles volantes.

En 1646, il publia l'*Abrégé de la vie et la mort de M. le prince de Condé*.

En 1647, il fit imprimer un autre livre dans le même goût, intitulé: *La Vie et la Mort du maréchal de Gassion*, aussi à Paris, in-4<sup>o</sup>.

En 1648, Renaudot donna encore la *Vie de Michel Mazarin, cardinal de Sainte-Cécile*, mort la même année. Ces ouvrages ne sont que très peu de choses, comparés au Recueil périodique de ses gazettes, commencé en 1631, et suivi jusqu'à sa mort: chaque année forme ordinairement un volume. On trouve dans les premières années des relations particulières, et tout le corps contient d'excellens Mémoires pour l'histoire générale de l'Europe, et en particulier pour celle de France. Renaudot avait l'art de se renfermer dans les justes bornes de son sujet, point d'écarts fatigans, jamais de réflexions triviales ou déplacées par leur inutilité ou leur malignité. Il narre avec ordre, avec intelligence, et son style vif et agréable conserve encore toutes ses grâces. Il est à souhaiter qu'on ne s'éloigne point du modèle qu'il a

donné. On doit regarder ce Recueil comme les annales historiques de la nation, dont il méritera toujours l'estime.

Dans l'épître dédicatoire du vingtième tome du *Mercur françois*, Renaudot s'approprie cet ouvrage depuis 1636 jusqu'en 1646. Il avait été conduit jusqu'en 1636 par Jean Richet. Cet auteur, qui était libraire, s'était attaché à rassembler les pièces originales pour former sa collection. Ce dessein suivi la rendait précieuse, Renaudot voulut être auteur; il entreprit de donner des analyses, des extraits qui, chez les savans, n'ont jamais le mérite des pièces mêmes, quelque bien faits qu'ils puissent être. Le continuateur n'eut point le même succès que Richet. On se dégouta même du *Mercur françois*. Cependant, ce qu'a fait Renaudot est aujourd'hui plus recherché des curieux, et le prix des derniers volumes est excessif comparé à celui des premiers. Mais il en faut convenir, la rareté est la raison de cette espèce de préférence, que de très mauvais livres ont sur de très bons.

RIBAudeau (ROBERT) (1559), qui est, je crois, celui que La Croix du Maine appelle Rivaudeau, épousa Françoise Tiraqueau, l'une des filles d'André I. Il fut un de ceux qui applaudirent aux ouvrages de son beau-père. Au-devant du *Traité de Retractu*, on trouve ce distique de Ribaudeau :

*At satius multò quom dicere pauca, tacere ;  
Et multa ut dicam, dicere pauca, ferar.*

Ils sont la suite de l'éloge que fit Raoul ou Rodolphe Gatier, qui avait épousé une sœur de Françoise Tiraqueau; le voici :

*Si socer est, instar (cei tradunt jura) parentis,  
Non minus est generi rejicienda fides (1),  
Sed quid opus laudes est hic numerare superbas ?  
Præstat opus, nec eas mens capiti artificis.*

Je ne connais Rodolphe Gatier (Gaterius) que par ces vers à l'égard de Robert Ribaudeau, s'il est le même que le Ro-

(1) *Quam filio.*

bert Rivaudeau de La Croix du Maine; il était gentilhomme et valet de chambre du roi Henri II, en 1549, et il est l'auteur d'une traduction française des deux livres de la noblesse civile d'Osorio, ce Portugais qu'on a appelé le Cicéron de son siècle. L'ouvrage fut imprimé à Paris chez Jacques Kerver, en 1549, in-8°. Un autre Rivaudeau, nommé André, a fait une tragédie intitulée : *Aman, fatori d'Assuerus*, représentée et imprimée à Poitiers, in-4°, 1567. Cet André, suivant les tablettes dramatiques, était cousin de Robert; il a encore paru à Poitiers, en 1567, un livre intitulé : *La Doctrine d'Epictète*, traduite par un Rivaudeau.

RICHARD (DE POITIERS), vers 1162, religieux de l'ordre de Cluny, composa, de concert avec Hugues, secrétaire de Guillaume, abbé de Vézelay, la chronique qui commence à Auguste et finit à Louis-le-Jeune, élevé au trône en 1137. Outre cet ouvrage, il est encore l'auteur d'une autre chronique conduite depuis la création du monde jusque en 1161, avec ce titre : *Richardi Pictavensis Monachi Cluniacensis Chronicum ab orbe condito ad annum Christi*, 1161. A l'exception de quelques faits particuliers des derniers siècles, prochains des auteurs de ces sortes d'ouvrages, de quelque point généalogique, et des usages du temps où ils écrivaient, il y a très peu de fruits à faire dans la lecture de ces sortes de pièces qui n'intéressent que les savans attachés aux recherches de l'espèce de celles dont nous parlons. Mais il faut convenir que dans ce genre, on y fait des découvertes importantes qui rendent ces morceaux intéressans et précieux aux amateurs, ce sont des roses qu'il faut cueillir à travers de beaucoup d'épines; mais enfin ce sont des roses qu'on ne méprise que faute de goût.

RICHELIEU (ARMAND-JEAN DU PLESSIS, DUC DE), 1642, cardinal, ministre d'Etat sous le règne de Louis XIII, naquit au château de Richelieu (1) en Poitou, le 5 septembre

(1) Sur les confins de la Touraine, à trois lieues de Chinon, à quatre de Loudun, et à seize de Poitiers.



1585. Destiné pour les armes, il apprit à monter à cheval, et tous les autres exercices de la profession qu'il devait embrasser. Mais né d'une famille peu accommodée des biens de la fortune, et Alphonse du Plessis, son frère, depuis cardinal, archevêque de Lyon, ayant renoncé à l'évêché de Luçon, pour entrer chez les Chartreux, Armand prit le parti de l'église, et obtint du roi une nomination en sa faveur à l'évêché de Luçon; il n'avait pas encore 22 ans. Il obtint du pape Paul V, une dispense d'âge, et fut sacré évêque à Rome le 17 avril 1607.

De retour à Paris, il étudia en théologie, soutint ses thèses en Camail et en Rochet en qualité d'évêque sacré.

Richelieu quitta la cour, se retira d'abord à Blois auprès de la reine-mère, ensuite à Luçon, et depuis à Avignon. Ce fut dans cette retraite qu'il composa l'*Instruction du Chrétien*, et un autre ouvrage intitulé : *Les principaux points de la Foi catholique défendus contre l'écrit adressé au roy par les quatre ministres de Charenton*. Il s'ennuya bientôt de faire des livres de théologie. La reine s'étant sauvée de Blois à Angoulême, l'évêque de Luçon offrit ses services au connétable de Luynes, qui avait succédé à la faveur de Concini, ils furent acceptés, et il travailla à l'accommodement entre le roi, la reine-mère et le connétable. Il s'empara même tout-à-fait de l'esprit de Marie de Médécis; sa faveur ne fit plus qu'augmenter. Il obtint le chapeau de cardinal le 5 septembre 1612. Et l'an 1624, le roi le fit son principal ministre. Je passerais les bornes que je me suis prescrites, si j'entrais dans le détail d'une vie dont tous les momens sont consacrés à la mémoire par tous nos historiens. Contentons-nous de jeter un coup-d'œil sur les ouvrages de ce célèbre ministre. Je passerai donc au détail de ses ouvrages.

*Les principaux points de la Foi catholique défendus contre l'écrit adressé au roi par les quatre ministres de Charenton*, parurent à Poitiers chez Antoine Mesnier, in-8°, 1617.

*L'Instruction du Chrétien* fut imprimée à Poitiers, chez Antoine Mesnier, 1621, in-8°.

*Traité de la Perfection du Chrétien*, Paris, Vitré, 1646, in-4° et in-8°, et 1662, in-8°; le même traduit en latin à Paris, en 1651.

*Traité qui contient la Méthode la plus facile et la plus assurée pour convertir ceux qui se sont séparés de l'Eglise*, Paris, 1651, in-folio, *ibid.*, 1657, in-4°.

*Journal d'Armand-Jean du Plessis, cardinal de Richelieu, qu'il a fait durant le grand Orage de la Cour es-années 1630 et 1631, tiré des Mémoires qu'il a écrits de sa main avec diverses autres pièces remarquables concernant les affaires arrivées de son temps*. Imprimé plusieurs fois et en plusieurs formats depuis 1648, jusqu'en 1666. Cet ouvrage ne saurait passer que pour un ouvrage superficiel, et n'est qu'un mémoire peu digne du cardinal par sa forme, et peu honorable à sa mémoire par le fond des choses qu'on y trouve.

*Testament politique d'Armand du Plessis, cardinal de Richelieu, etc.*, imprimé une infinité de fois depuis 1687, en 1 volume, qui parut in-12, jusqu'en 1737; et qui a paru à Amsterdam, en 2 volumes in-12, avec des notes de l'abbé de Saint-Pierre.

Tous les avis sont réunis sur l'excellence de l'ouvrage. Ils sont fort partagés sur l'auteur. Ceux qui l'attribuent au cardinal de Richelieu sont d'un mérite à balancer l'opinion de ceux qui le lui refusent, et les deux parties ont de bonnes raisons.

*Histoire de la Mère et du Fils, c'est-à-dire de Marie de Médicis, femme du grand Henri, et mère de Louis XIII, etc., contenant l'Etat des Affaires politiques et ecclésiastiques arrivées en France depuis et compris l'an 1600, jusqu'à la fin de l'an 1669*, par François Eudes de Mézeray, historiographe de France; Amsterdam, 1731, in-12, II tom.

Cet ouvrage donne encore matière à un nouveau schisme dans la république des lettres. Les uns prétendent que c'est un ouvrage que Mézeray fit dans sa jeunesse par les ordres du cardinal de Richelieu, les autres soutiennent que le cardinal en est l'auteur. S'il était certain que ce dernier n'avait

1585. Destiné pour les armes, il apprit à monter  
et tous les autres exercices de la profession de  
brasser. Mais né d'une famille peu accom-  
la fortune, et Alphonse du Plessis, son  
nal, archevêque de Lyon, ayant renon-  
pour entrer chez les Chartreux, Ar-  
l'église, et obtint du roi une nomi-  
vêché de Luçon; il n'avait pas  
pape Paul V. une dispense de  
Rome le 17 avril 1607.

De retour à Paris, il  
thèses en Camail et en P

Richelieu quitta la  
de la reine-mère, et  
fut dans cette ret  
tien, et un autre  
Foi catholique d  
tre ministres d  
livres de th

à-fr Outre ses manuscrits qui sont en grand nombre, on a de  
q se trouvent à la bibliothèque des avocats, on a de  
Riparfont, quelques mémoires imprimés qui font con-  
naître ses talens, et qui prouvent que sa réputation était  
un bien, justement acquis ; celui qui a fait le plus de bruit  
est un *Mémoire* sur la question de préséance, pour MM. les  
ducs et pairs de France, contre M. le maréchal, duc de  
Luxembourg, de l'imprimerie de Louis Sévestre, 1693, in-  
12, pag. 378.

**RIVET (André), 1665, ministre calviniste de France, docteur et professeur honoraire en l'Université de Leyde, et curateur de l'école illustre et collège d'Orange à Breda, naquit à Saint-Maixent en Poitou le 2 juillet, nouveau style.**

*la Perfection des Chrétiens*, Paris, Vitte, 1646.  
 1662, in-8°; le même traduit en latin à  
 1651, l'an soixante-dix-huitième de son âge  
 ce même ouvrage, et on lui fait répé-  
 heures, que n'étant encore âgé que  
 vidence d'une servante, une chute  
 'rir, si Dieu me l'avait visible-  
 en croit Rivet, le motif qui  
 la piété, c'est-à-dire son  
 consacrer dès-lors au  
 'il y parvint, ayant  
 nistre Jonas Chai-  
 , engagée dans le  
 as respectable. Rivet  
 stime des princes de cette  
 comte de Turenne, premier  
 de la Tour, et le prince Frédé-  
 Le mariage de Henri de la Tour, avec  
 au, fille puînée de Guillaume de Nassau,  
 aussi occasion de se faire connaître des héros de  
 maison. Henri-Frédéric confia à Rivet l'éducation de  
 aume, son fils, qu'il eut la douleur de voir mourir (4)  
 avant lui. Pendant qu'il fut en France, différentes églises  
 le voulurent avoir pour ministre. Il le fut à Sedan, à Thouars.  
 Les plus grandes affaires du parti passaient par ses mains :  
 matières de doctrine, matières de politique, tout lui était

(1) Les auteurs du Moréri et du supplément, qui ont déjà remanié cet article trois fois, ne sont point encore exacts, puisqu'ils datent sa naissance du mois de juin.

(2) Mort en 1650, âgé de plus de 87 ans.

(3) A cause de Charlotte de la Marck, duchesse de Bouillon, princesse de Sedan, qu'il épousa en 1591, morte sans postérité en 1594. Voyez Anselme, maréchal de France, Isabelle était sœur de père de Philippe-Guillaume, mort en 1618, de Maurice mort en 1625, et de Henri-Frédéric mort en 1647.

(4) En 1650.

pu avoir recours qu'à Mézeray, et qu'on put dire que si *l'Histoire de la Mère et du Fils* n'est pas de lui, elle est du cardinal; il me paraît presque démontré que Mézeray n'en est pas l'auteur, et par conséquent, je ne douterais pas qu'il ne fût du cardinal.

Une des pièces pour laquelle le cardinal montra plus de tendresse, et à laquelle on peut croire qu'il ait eu, par conséquent, le plus de part, est *Mirame*; la représentation lui en coûta plus de deux cents mille écus. Il fit bâtir la grande salle de son palais. Malgré tous ces soins et cette prodigieuse dépense, *Mirame* eut un succès médiocre.

*Europe*, comédie héroïque, imprimée, à Paris, chez Henri Le Gras, en 1643, est aussi attribuée au cardinal de Richelieu.

RIPARFONT (ETIENNE GABRIAUD DE), (1704), fils de Jean, assesseur civil et maire de Poitiers en 1627, naquit en cette ville vers l'an 1641. Sa fortune le mettait dans une situation qui lui permettait de suivre son goût dans le choix d'un état, et il trouva un père assez tendre et assez raisonnable pour ne pas le gêner. Il se décida pour la profession d'avocat, et vint à Paris pour y paraître sur un théâtre digne de lui; il prêta serment à la cour le 13 juin 1661.

Il mourut le 5 décembre 1704, âgé d'environ soixante-trois ans. Outre ses manuscrits qui sont en grand nombre, et qui se trouvent à la bibliothèque des avocats, on a de M<sup>e</sup> Riparfont, quelques mémoires imprimés qui font connaître ses talens, et qui prouvent que sa réputation était un bien, justement acquis; celui qui a fait le plus de bruit est un *Mémoire* sur la question de préséance, pour MM. les ducs et pairs de France, contre M. le maréchal, duc de Luxembourg, de l'imprimerie de Louis Sévestre, 1693, in-12, pag. 378.

RIVET (ANDRÉ), 1665, ministre calviniste de France, docteur et professeur honoraire en l'Université de Leyde, et curateur de l'école illustre et collège d'Orange à Breda, naquit à Saint-Maixent en Poitou le 2 juillet, nouveau style,

1571. C'est ce que j'apprends dans son discours sur la *bonne vieillesse*, en forme de lettre à son frère, où il dit qu'à *parait jour* (1), *deux juillet 1651, l'an soixante-dix-huitième de son âge s'achevait*. Il dit dans ce même ouvrage, et on lui fait répéter dans ses dernières heures, que n'étant encore âgé que d'un an, il fit, par l'imprudence d'une servante, une chute si dangereuse qu'il devait périr, si Dieu ne l'avait visiblement conservé. Ce fut, si l'on en croit Rivet, le motif qui détermina sa mère, dont il loue la piété, c'est-à-dire son entêtement pour le calvinisme, à le consacrer dès-lors au ministère ; il était encore jeune lorsqu'il y parvint, ayant reçu, dit-il, l'imposition des mains du ministre Jonas Chaigneau (2), en 1594. La maison de Bouillon, engagée dans le protestantisme, en était l'appui le plus respectable. Rivet s'y attacha ; son mérite lui valut l'estime des princes de cette maison, Henri de la Tour, vicomte de Turenne, premier duc de Bouillon (3) du nom de la Tour, et le prince Frédéric-Maurice, son fils. Le mariage de Henri de la Tour, avec Isabelle de Nassau, fille puînée de Guillaume de Nassau, lui donna aussi occasion de se faire connaître des héros de cette maison. Henri-Frédéric confia à Rivet l'éducation de Guillaume, son fils, qu'il eut la douleur de voir mourir (4) avant lui. Pendant qu'il fut en France, différentes églises le voulurent avoir pour ministre. Il le fut à Sedan, à Thouars. Les plus grandes affaires du parti passaient par ses mains : matières de doctrine, matières de politique, tout lui était

(1) Les auteurs du Moréri et du supplément, qui ont déjà remanié cet article trois fois, ne sont point encore exacts, puisqu'ils datent sa naissance du mois de juin.

(2) Mort en 1630, âgé de plus de 87 ans.

(3) A cause de Charlotte de la Marck, duchesse de Bouillon, princesse de Sedan, qu'il épousa en 1591, morte sans postérité en 1594. Voyez Anselme, maréchal de France, Isabelle était sœur de père de Philippe-Guillaume, mort en 1618, de Maurice mort en 1625, et de Henri-Frédéric mort en 1647.

(4) En 1650.

confié. Il se soutint avec tant de distinction que les protestans de Hollande lui députèrent, en 1619, quelques-uns d'entre eux pour l'engager à quitter la France et à se charger de l'emploi de professeur en théologie à Leyde. Il ne put se refuser à un honneur si marqué, et quitta sa patrie pour se transporter à Leyde où il professa depuis l'année 1620 jusqu'en 1632. Il épousa, la même année 1620, Marie du Moulin, sœur du célèbre Pierre du Moulin (1), née en 1574. Ils vécurent 30 ans ensemble dans une grande union. De plusieurs enfans de leur mariage, un seul lui survécut, il s'appelait Frédéric Rivet, et il lui donna le titre de gentilhomme domestique de S. A. d'Orange, en lui envoyant la copie de sa lettre à son frère sur la *bonne Vieillesse*. Ce fut en 1632, qu'il fut mis à la tête du collège d'Orange à Breda, fondé par Henri-Frédéric, prince d'Orange, père du prince Guillaume, et fils de Guillaume de Nassau, tué à Delphen (Hollande), en 1584, et de Louise de Coligny, fille de l'amiral. Rivet, fixé à Breda par ce nouvel emploi, se vit encore plus fortement attaché aux intérêts de la maison de Nassau, il les réunit avec les affaires de son parti, et fit quelques voyages à Londres pour le mariage du prince d'Orange avec la princesse Marie, à Amsterdam, à la Haye, etc. Il mourut presque dans son cabinet et la plume à la main, le 7 janvier 1651, âgé de 78 ans 6 mois 5 jours. On peut voir les circonstances de sa mort et le détail de sa maladie dans un petit ouvrage fait sur les mémoires de Marie du Moulin, sa nièce, qu'il engagea à les écrire. Il y en a eu plusieurs éditions, la deuxième sous ce titre : *Les dernières Heures de M. Rivet* vi-

(1) Né en 1567. Il faisait encore les fonctions de ministre en 1630, quoique âgé de 62 ans. Pierre était père de la célèbre *Marie du Moulin*, que Colomiès a placée parmi les savans français qui ont su la langue sainte : le nom de *du Moulin* est célèbre chez les protestans. Colomiès a rassemblé des mémoires rares sur un Claude du Moulin, penda à Benet, près Fontenay, en 1574. Il a été un des plus savans et des premiers ministres, patriarches de la première réforme en Poitou. Louis du Moulin s'est aussi fait un nom.

vant, docteur, etc., à Sedan, par François Chayer, suivant l'imprimé à Breda, par Jean Wæsbergue, en 1651, in-12, pag. 64.

Et la troisième (1) bien plus nette, à Utrecht, chez Jean Wæsbergue, 1652, in-12, pag. 68, jointe au discours sur *la bonne Vieillesse*, dont nous parlerons.

#### OEUVRES DE RIVET.

1<sup>o</sup> Le livre le plus connu, le plus souvent imprimé, et peut-être le meilleur d'André Rivet, est le *Critique sacré* qu'il composa à Thouars en Poitou, en 1611 (2). Je me sers de la quatrième édition imprimée à Genève, aux dépens de Pierre Chouet, en 1660, in-12, pag. 500, sous ce titre : *Andreae Riveti Pictavi S. Théol., doctoris et professoris, in Acad. Lugd. Batavæ Critici sacri Libri IV, præfixus est tractatus de patrum autoritate, errorum causis, et nothorum notis*. A la tête de cette édition, est l'épître dédicatoire de l'auteur adressée à Duplessis Mornay, dont il loue les travaux théologiques ; il y dit aussi que c'est par son avis qu'il a entrepris son *Critique sacré*, dans lequel il déclare qu'il a reçu beaucoup de secours de Mornay. Cette lettre est datée du 1<sup>er</sup> mars 1611, à Thouars, où il exerçait le ministère de l'église P. R. qui y existait.

Le *Traité de l'Autorité des Pères de l'Eglise* qui comprend 95 pages, sert de prolégomènes à l'ouvrage. Rivet y établit les principes protestans qu'il suit dans sa critique. Il y est plus modéré que le commun des écrivains de son parti. A l'exception de quelques découvertes que Rivet a faites dans la critique des pères, et qui sont en très petit nombre, son

(1) Elle est intitulée seconde édition, revue et corrigée ; mais en joignant celle de Breda annoncée dans l'édition de 1651, elle ne sera que la troisième.

(2) La première édition est de 1612 ; la troisième de 1625. Il paraît que la quatrième doit être de 1641, et que celle de 1660 n'est que la cinquième, si on en croit un avis au lecteur, qu'on trouve à la tête, daté de Londres, le 18 mai 1641.



livre n'est qu'un recueil abrégé de ce qu'ont dit sur les écrivains des six premiers siècles de l'église, Bellarmin, Possevin, et quelques autres savans bibliographes catholiques, et Robert Coc, Abraham Scultet, Jean Daillé, Henri Boxhornius et quelques célèbres protestans. Au reste, il faut convenir que Rivet n'a point prétendu dissimuler l'obligation qu'il avait à ceux qui l'ont précédé, puisqu'il a donné une liste alphabétique de leurs noms à la tête de son livre. Le but de son travail est de distinguer les véritables ouvrages des Pères, ceux qui leur appartiennent véritablement, d'avec les ouvrages supposés. C'est dommage que l'ivraie soit mêlée avec le bon grain. Rivet, en quatre livres fort courts, dit quantité de choses qu'on n'apprend d'ailleurs qu'en lisant de très gros volumes, et il est clair et très précis. On trouve cet ouvrage dans le second volume du recueil de ses œuvres en trois volumes in-folio.

2° *Isagoge ad scripturam*, imprimé, pour la première fois, à Leyde, in-4°, 1627. Il y parle des versions anciennes et modernes de la Bible.

3° *Theologicæ et scholasticæ exercitationes CXI*, in generis, ex publicis ejus prælectionibus in celeberrima Batavorum Academiâ, imprimé à Leyde, in-4°, 1633, avec une épître dédicatoire datée du 17 avril 1633, adressée aux états-généraux des provinces unies.

4° *Psalmi prophetici commentario illustrati*, imprimés à Rotterdam, en 1645. Ces psaumes sont les 2, 8, 16, 19, 22, 23, 24, 40, 45, 68, 110 et 119, qu'on appelle *Prophétiques*, parce qu'ils annoncent plus précisément que les autres la venue du Messie, et les circonstances de sa vie et de sa mort.

5° *Meditationes in Psalmos*, imprimées à Arnheim, in-4°.

6° Et jointes aux Commentaires sur le prophète Osée.

7° *Dissertatio de origine Sabbathi, in quâ modestè et placidè expenduntur quæ adversus communem orthodoxorum sententiam nupero adversus eundem Rivetum scripto protulit CL, et doctiss. theol. fr. Gomarus, Lugduni Batavorum, ex officina Isaacii Commelini, 1633, in-16, pag. 185.*

8° *Instruction chrétienne touchant les Spectacles publics des comédies et tragédies, où est décidée la question s'ils doivent être permis par le Magistrat, et si les enfans de Dieu y peuvent assister en bonne conscience ? Avec le jugement de l'antiquité sur le même sujet, par André Rivet, docteur en théologie, etc., à La Haye, par Théodore Le Maire, 1639, in-16, pag. 132.*

L'auteur, professant la théologie à Leyde, avait traité cette matière sur le vingtième chapitre de l'Exode, en parlant du troisième commandement de la seconde table du décalogue sur l'impureté. Depuis, il se crut obligé de publier en Français ce qu'il avait dit en Latin.

9° Un autre morceau, qui n'est pas moins rare et qui a aussi un mérite singulier, est un discours français qui n'a paru qu'après la mort de Rivet, sous ce titre : *La bonne Vieillesse représentée en une lettre latine de M. André Rivet, à M. Guillaume Rivet, son frère, sieur de Champvernou, et traduite en Français par lui-même, peu de jours avant leur mort à l'un et à l'autre, avec ses dernières Heures revues et corrigées, à Utrecht, chez Jean Wæsbegue, imprimeur, l'an 1652, in-12.*

Cette traduction faite le 15 décembre 1650, sur la lettre latine écrite à Breda, le 1<sup>er</sup> août de la même année, et insérée dans le second volume des œuvres de Rivet, sous ce titre : *de Senectute bond*, pag. 1266, est dédiée au fameux Conrart (1), secrétaire du roi, à qui tant d'autres ont dédié des livres. Rivet s'excuse sur le style. Vous prendrez, lui dit-il, en considération, que je suis Poitevin, et qu'il y a trente ans que j'habite entre les étrangers de ma nation. Cette lettre finit par les raisons de convenance qu'il y avait entre un traité de la *bonne Vieillesse*, et l'état infirme de Conrart accablé de gouttes.

10° *Andr. Riveti apologia pro sanctissimâ Virgine Mariâ Ma-*

(1) Valentin Conrart, secrétaire du roi, l'un des premiers académiciens, mort protestant le 23 septembre 1675. Voyez l'histoire de l'Académie française de M. l'abbé d'Olivet, tom. II, pag. 161, en parlant des livres qui lui ont été dédiés, pag. 165. M. l'abbé d'Olivet n'a rien dit de celui de Rivet.

*tre Domini adversus veteres et novos Antidisomarianitas, Colidirianos et Christianocasthegoros libris duobus absoluta cum indicibus necessariis. Lug. Batav., apud Franciscos Hegerum et Hackium, in-4°, 1639, pag. 384.*

Cette prétendue apologie est dédiée au prince Georges Rakoci, qu'on appelle communément Ragotski, vaivode de Transylvanie. Si l'on en croit Rivet, ce prince l'honorait de son estime et ses ouvrages de son approbation. Le livre de Rivet ne répond guère à son titre, et comme le dit le savant évêque de Vence, Antoine Godeau, l'auteur ne prend la qualité d'apologiste de la Vierge, que pour la déshonorer plus sûrement, s'il le pouvait.

11° *Jesuita Vapulans, sive Castigatio notarum Sylvestri Petrasanctæ Romani Loyolæ sectarii in epistolam petri Molinæ ad Balzacum in quâ Romæ et Romano Pontifici objecta vindicantur, Notanti calumniæ nota inuritur, ejus convitia absteruntur et refelluntur, simulque à variis criminationibus ecclesiarum reformatorum doctrina, et mores absolvuntur cum indicibus locupletissimis. Lugd. Batav. ex officinâ Francisci Hegeri, 1635, in-12, p. 607, sans l'épître dédicatoire.*

Cette épître est adressée à Frédéric-Maurice de la Tour, duc de Bouillon, prince de Sedan et de Raucourt, vicomte de Turenne, général des troupes des Provinces-Unies, sous les ordres du prince d'Orange. Elle est datée de la Haye, le 25 mai 1635; on y trouve l'histoire du *Jesuita Vapulans*.

12° *Instructio præparatoria accessuris ad sacram Domini missam. Accesserunt homiliæ duæ ad eandem rem pertinentes, editio priori multò correctior. Amsterdam, in-12, chez G. Blaeu, 1636, dédié au prince Frédéric-Guillaume, marquis de Brandebourg, etc. Cette épître dédicatoire est datée d'Arnhem 1635.*

13° (1) Le célèbre Grotius ayant publié en 1642 : *Son Moyen pour procurer la Paix à l'Eglise. Via ad pacem ecclesiasticam*. Rivet, calviniste sévère, s'éleva contre les idées de

(1) Voyez sa Vie, par M. de Burligny, tom. II, pag. 168 et 169.

Grotius qui tâchait, par la publication de son livre, de disposer les esprits à son grand projet de réunion des églises chrétiennes, et publia ses remarques sous le titre qui suit : *Animadversiones in Hugonis Grotii annotata in Georgii Cassandri consultationem ; accessit tractatus de Christianæ pacificationis et ecclesiæ reformandæ verâ ratione ante 80 annos editus*, in-8°, Leyde 1642.

*Grotius* est traité dans les remarques de Rivet avec aussi peu de ménagement que s'il avait voulu détruire les fondemens du christianisme. Son procédé ne fut approuvé que par les esprits emportés qui ignorent toutes les voies modérées en matière de religion, et par quelques protestans du caractère de Rivet, qui ne voyaient dans *Grotius* qu'un catholique romain.

La réponse de *Grotius*, intitulée *Animadversiones in animadversiones Andreæ Riveti*, occasionna une réplique (14°) de la part de Rivet intitulée : *Examen animadversionum Hugonis Grotii pro suis ad Cassandri consultationem notis* (15°) *accedit. Prodomus adversus Milliterium*, Leyde, 1642. Cet ouvrage que l'auteur appelle *Avant-Coureur (Prodomus)*, était la critique de l'*Avis sur l'Accommodement des Différends de Religion*, publié par la Milletière, sous les auspices du cardinal de Richelieu qui a travaillé très sérieusement à ce projet.

16° En 1643, parut encore un ouvrage de Rivet sur la même matière ; *Grotius* avait répondu à Rivet, dans l'ouvrage intitulé : *Votum pro pace ecclesiasticâ contra examen Andr. Riveti*. Rivet répliqua dans celui qui suit : *Andr. Riveti, apologeticus pro suo de veræ et sinceræ pacis ecclesiæ proposito contra Grotium*, in-8°, Lug. Bat., 1643.

Tous ces ouvrages, la réponse aux lettres de la Milletière, le *Catholicus orthodoxus*, les remarques sur la réponse de Nicolas Coiffeteau, au *Mystère d'Iniquité* de Du Plessis Mornay, et quelques autres ont été rassemblés dans l'édition de Rotterdam, en trois volumes in-folio, 1651 et 1660. L'auteur a publié lui-même le premier volume.

Outre le grand nombre d'ouvrages qu'a composés et publiés André Rivet, il a encore rendu service à quelque savans ; c'est à lui qu'on doit le traité de *Episcopis et Præbys*, de Saumaise. Suivant Colomiès, il a aussi donné l'édition des opuscules théologiques de Pierre Pichereau ou Picherel, mort dans la communion romaine avec des sentimens protestans ; le même auteur dit dans ses mélanges qu'il a pris dans quelques ouvrages le nom de *Renatus Verdaus*.

Les calvinistes sévères regardent André Rivet comme un de leurs plus grands théologiens ; il faut convenir qu'il avait une vaste lecture, une grande mémoire et beaucoup de facilité dans la composition ; mais il m'a paru qu'il ne raisonnait pas toujours avec exactitude ; il manque aussi très souvent de bonne foi. On voit qu'il pense plus au peuple et à s'assurer des lecteurs vulgaires, qu'à contenter les savans. Tout fourmille de préjugés et de passions dans ses livres. Le ton modéré qu'il affecte quelquefois n'est point son ton naturel. Bayle lui reproche quelque part (1) de citer les modernes sans consulter les originaux, en ajoutant qu'il aurait eu meilleure opinion de lui. J'ose dire encore que tous les savans les plus modérés d'entre les protestans en faisaient peu de cas, aussi était-il presque toujours leur ennemi déclaré. Soit dureté de caractère, soit jalousie secrète, ils le trouvaient toujours prêt à parler ou à écrire contre eux.

RIVET (GUILLAUME) (1651), sieur de Champvernou, frère d'André dont nous venons de parler, s'est acquis quelque réputation dans son parti. Avec des connaissances moins brillantes, peut-être moins étendues, il avait plus de jugement, plus de solidité. Il naquit aussi à Saint-Maixent le 2 mai 1580, près de neuf ans après André, au moins, dit-il dans une lettre qu'il lui écrivait, datée du 2 mai 1650, que ce même jour il entra dans sa soixante-dixième année. Il

(1) Tom. IV du *Dictionnaire historique*, pag. 240, Rem. (A) *verbo*, ephonie.

avait à peine 22 ans qu'on lui conféra la dignité de ministre. Il l'exerça avec estime dans différentes églises de France. Quoique éloigné de son frère qui était en Hollande, ils vécurent toujours dans une étroite liaison et dans un commerce de lettres suivi ; ils moururent aussi presque en même temps, Guillaume étant mort la même année 1651, quelques jours après son frère. On a de Guillaume un *Traité de la Justification*, et un autre qui a pour titre : *Libertatis Ecclesiasticæ deffensio, sive adversus potestatem, et auctoritatem supremam quam Romanus pontifex, sibi in ecclesiam universalem arrogat, tripartita pro præsumpturum fundamentorum numero, dissertatio*. Genève, 1625, in-12, pag. 461, y compris l'épître dédicatoire qui sert de préface ; cette épître est adressée à André Rivet, qui était alors professeur de théologie à Leyde.

Le titre annonce assez clairement le projet de l'auteur ; je me contenterai de dire que non-seulement il combat l'autorité que quelques théologiens veulent assurer au pape dans les matières même qui ne lui sont point subordonnées, telles que sont le temporel des rois, mais même le pouvoir spirituel, que nous appelons le pouvoir *des Clés*, donné à saint Pierre et à ses successeurs par Jésus-Christ, et respecté par tous les souverains attachés à la vérité de ses saints oracles. Le point sur lequel il insiste le plus est le pouvoir exclusif dans la personne du pape ou de saint Pierre, qu'il prétend égal aux apôtres, et auquel il ôte la suprématie que tant de siècles lui assurent. Après une lecture attentive de ce traité, on regrette que l'auteur n'ait pas travaillé pour une meilleure cause. Il a de la netteté, beaucoup d'ordre et de sagacité ; enfin, si l'espèce d'anarchie ecclésiastique qu'il prétend établir pouvait se soutenir, on pourrait dire de Guillaume Rivet ce que Virgile dit d'Énée.

*Sì pergama dextrâ (1),  
Deffendi possent, etiam hæc deffensa fuissent.*

(1) Virg., *Æn.*, lib. II, v. 291 et 292.

RIVET DE LA GRANGE (ANTOINE), religieux, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, était fils de Louis Rivet de la Grange et de Marie Maillard sa seconde femme; il naquit le 30 octobre 1683, à Confolens, dans la partie de cette petite ville qui appartient au diocèse de Poitiers, qu'elle divise d'avec celui de Limoges. La famille de Dom Rivet, originaire de Niort, s'était divisée en plusieurs branches. L'une, infectée des erreurs de Calvin, a produit André et Guillaume Rivet son frère, dont nous avons parlé; l'autre, à laquelle celui dont il s'agit doit le jour (1), conserva constamment la religion de ses pères. Antoine fit ses premières études à Confolens. Il avait à peine quatorze ans, que les progrès rapides qu'il fit, obligèrent le maître à avouer qu'il n'avait plus rien à montrer à son élève. Il perdit son père fort jeune (à treize ans), sa mère, qui l'aimait tendrement, fut deux ans à se résoudre à l'envoyer à Poitiers pour y faire son cours de philosophie sous les RR. PP. jacobins. Un accident y fixa son goût pour la solitude et la retraite. Il était à la chasse avec quelques jeunes gens de son âge, son cheval, qui se cabra, le renversa et le traîna assez loin, un pied engagé dans l'étrier. Préservé de ce péril, il entra dans l'église de l'abbaye de Saint-Cyprien de Poitiers pour en remercier Dieu, et crut y entendre (2) une voix forte et puissante qui le pressait de sa part de quitter le monde. Il résolut de lui obéir et de lui vouer sa liberté dans la congrégation de Saint-Maur. Il fallait vaincre la répugnance de sa mère et

(1) Dom Rivet avait deux frères, l'aîné chevalier de l'Ordre militaire de Saint-Louis, fut gouverneur du château de *Brignole* en Provence; le cadet, auquel nous aurions donné un article particulier dans cette Bibliothèque, si nous avions pu trouver des mémoires suffisants, a pris le parti de la médecine, et s'y est fait une réputation assez distinguée, pour devenir le premier médecin de son altesse feu<sup>e</sup> M<sup>me</sup> la duchesse d'Hanovre, mère de l'impératrice Amélie.

(2) L'Auteur des circonstances notables de la vie de don Rivet, assure qu'il entendit cette voix qui lui dit par trois fois : *Fais-toi bénédictin* (Voyez p. 118.)

sa respectueuse tendresse pour elle. Il en vint à bout , et obtint son consentement , dont il se hâta de faire usage. Il prit l'habit dans l'abbaye de Marmoutiers , près Tours , le 25 mai 1704 , âgé de vingt-un ans. Il fut reçu à la profession et prononça ses vœux le 27 mai 1705. On le fit passer à l'étude de la philosophie et de la théologie ; ayant été admis dans la suite à une académie formée à Saint-Florent-de-Saumur , où , sans s'assujettir à la méthode sèche et barbare de l'école , on puisait la vraie théologie à ses sources , dans les textes originaux de l'écriture , des conciles et des pères , il eut lieu d'y voir la religion dans toute sa majesté , et , pour ainsi dire , en grand , et d'en discuter les preuves sur les titres mêmes. Il a laissé des témoignages du goût qu'il y prit , et des lumières qu'il acquit , dans plusieurs dissertations sur l'Écriture Sainte , qui n'ont point encore vu le jour de l'impression. En 1716 , il fut transféré dans le monastère de Saint-Cyprien de Poitiers. Deux objets l'y avaient conduit : Le premier était le dessein d'écrire l'histoire des évêques de Poitiers , c'est ce que prouve une lettre de dom Rivet à M. de la Poype alors évêque de cette ville ; l'autre de donner la bibliothèque des auteurs de cette province (1). Il s'essayait ainsi à parcourir la carrière presque immense de l'histoire littéraire de la France. Il en dressa même le projet , dit dom Taillandier , avec un soin et une complaisance qui décèlent son goût pour ce genre de littérature.

Appelé à Paris l'année suivante (1717), ces deux projets échouèrent ; ses supérieurs le chargèrent de travailler avec quelques autres religieux à l'histoire des hommes illustres de

(1) C'est sans doute une perte pour le Poitou et pour la république des lettres , que ce savant religieux n'ait pas exécuté ce grand projet. Que de découvertes , que de richesses on a perdues ! Je ne suis point assez présomptueux pour croire que je réparerai cette perte. Je l'ai tenté , c'est beaucoup entreprendre.

. . . . . *Fortunæ osteria mando*  
*Quæ juvat !* . . . . .

OVID., *Métam.*, lib. II.



l'ordre de Saint-Benoît. Il rassembla plusieurs matériaux pour ce grand ouvrage qui n'a point eu d'exécution. Il est rare que ceux qui dépendent de plusieurs personnes en aient, ou elle est rarement heureuse (1). Libre de cette engagement, il se livra sérieusement à son grand projet de l'*Histoire littéraire de la France*. Il en partagea le travail avec ses illustres confrères D. Joseph du Clou, D. Maurice Poncet et D. Jean Colomb. Laborieux, exacts, d'un goût sûr, et capables de l'éclaircir lui-même dans les discussions des faits les plus sombres de notre littérature, ils étaient tels qu'il pouvait les souhaiter.

Nous avons déjà annoncé les neuf volumes in-4° de l'*Histoire littéraire de France*. Le premier parut en 1733.

Dom Rivet est encore auteur des ouvrages qui suivent :

1° *Du Nécrologe de Port-Royal*, imprimé in-4° en 1723.

2° *De la Préface qui est à la tête de la Bibliothèque Chartraine* ; c'est D. Rivet qui a mis cet ouvrage dans l'état où il a paru à Paris, in-4°, 1729.

3° *De la Lettre à notre très Saint Père le Pape Innocent XIII.*

4° *D'une Lettre d'un Ami de France à un Pasteur du diocèse d'Utrecht, sur ce qui est dit de Dom Thierry de Viasaines, dans les nouvelles ecclésiastiques du 16 décembre 1735, à l'article d'Utrecht*. Cette lettre est d'une feuille in-4°, datée du 29 de mars 1738.

Outre ces ouvrages imprimés, on a trouvé parmi ses manuscrits :

1° *L'Analyse d'un Mémoire présenté à l'Assemblée du clergé, sur la Constitution du 7 septembre 1713, pour savoir s'il est à propos de se contenter d'explications pour la recevoir*.

2° *Lettre d'un Théologien à un Religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, sur la signature du Formulaire : contre les cinq Propositions attribuées à Jansénius, datée du 23 mai 1723, de 28 pages*.

(1) On peut en faire une maxime. *Segnius expediunt commissa negotia plures*.

RIVIÈRE (PIERRE) (1499), naquit à Poitiers vers le milieu du quinzième siècle. Il était juriconsulte, poète et orateur; quoiqu'il soit mort fort jeune, il n'a pas laissé de se distinguer dans la république des lettres. Jean Bouchet, dont nous avons parlé, son compatriote et son contemporain, a laissé une espèce d'éloge de Pierre Rivière où l'on apprend qu'il traduisit de latin en français un poème assez rare, aujourd'hui intitulé en latin : *Navis Stultifera*, et par le traducteur *la Grande Nef des Fous du Monde*, que Bouchet avait lui-même entrepris de traduire.

L'année de sa mort, qui fut l'an 1499, il publia un autre ouvrage moral mêlé de vers et de prose, intitulé : *le Carrouil des Vertus*. Bouchet le préfère à la traduction de *la Nef des Fous du Monde*.

ROCHECHOUARD-MORTEMAR (MARIE-MADELAINE-GABRIELLE-ADÉLAÏDE DE) (1689), abbesse de Fontevault, appartient au Poitou par son origine, si elle ne lui appartient pas par sa naissance.

Elle donna à son ordre un modèle de toutes les vertus; ses mœurs, ses leçons, ses écrits, tout en elle guidait à la perfection. Les soins qu'elle prit d'élever à Fontevault de sçavans professeurs, y firent fleurir les belles-lettres et les sciences les plus solides. Elle écrivait sa langue avec cette exactitude et cette délicatesse qui ont fait le mérite de nos dames auteurs les plus célèbres; elle parlait, elle écrivait en latin avec autant d'élégance et de facilité. La langue grecque ne lui était pas moins familière.

Je ne connais de pièce imprimée de cette dame que la *Question sur la Politesse résolue*, par Madame l'abbesse de F\*\*\*, jointe à un recueil de divers écrits imprimés à Bruxelles, 1736, in-12, un vol. publié par M. de Themiseuil. On y aperçoit une justesse d'esprit, une délicatesse de raisonnement et de pensées admirables dans la distinction qu'elle donne de la *politesse* d'avec la *civilité* et la *flatterie*. Ce petit morceau, qui n'a que huit pages, égale tout ce que saint Évremont a de mieux écrit.

Il reste d'elle des ouvrages de piété, de morale, de critique, d'excellentes traductions, des maximes de conduite, des sujets académiques et un grand nombre de lettres. En réunissant ces morceaux dispersés, on formerait un corps plus digne du public que bien des ouvrages dont on l'accable plus qu'on ne l'enrichit.

Elle mourut le 15 août 1704, âgée de 59 ans.

ROGIER (PIERRE) (1584), seigneur de Migné, conseiller du roi en la sénéchaussée de Poitiers, d'une famille ancienne et considérable de cette ville, à laquelle elle a donné plusieurs maires (1), publia vers l'an 1584 la *vraie et entière Description du Pays de Poitou, Rochelois et Isle de Marennais, avec une partie du Pays de Xaintonge*. Suivant La Croix du Maine qui ajoute que l'auteur promettait à la fin de l'épître dédicatoire de cet ouvrage un discours sur l'illustre Maison de Lusignan en Poitou.

RENÉ ROGIER, qui était sans doute de la même famille, ne m'est connu que par ce qu'en dit le P. le Long, dans sa *Bibliothèque historique de la France*, n° 557, où il parle d'une Carte géographique du Poitou, gravée à Paris d'après Ortelius, en 1598.

DANIEL et CHARLES ROGIER, nés à Loudun et fils d'un médecin, sont loués par Abel de Sainte-Marthe, l'un comme un très savant médecin, l'autre comme un excellent poète, dans une épigramme qu'il leur adresse, p. 50 du recueil joint aux poésies de Scévole.

DANIELI ET CAROLO ROGERIIS FRATRIBUS.

*Sunt gemini fratres docti generosa parentis*

*Progenies, Phœbo gens adamata Deo.*

*Hinc alter patrias callet non degener artes,*

*Hinc alter cytharæ fila canora movet.*

(1) En 1526, Charles Rogier; en 1527, Jean Rogier; en 1530, Guillaume Rogier, sieur de Nouzillet; en 1558, Joachim Rogier, sieur de Migné, peut-être père de celui dont nous parlons; en 1570, Elibert Rogier, sieur de la Tour-Girard.

*Hinc etiam sibi sortis pari pietatis honore ,  
 Fœlices vitæ mutua dona ferunt.  
 Neque alter Cytharæ , succisq; potentibus alter  
 Implacidi tardant tristia jura Dei.*

Le même loue les poésies de Charles Rogier dans une de ses élégies, page 174. Il y célèbre les noms des grands hommes nés à Loudun :

*Scævola , Salmonius , Lætasque et plurima dudum  
 Pieridum Sophiæ nomina nota jugis.*

Il ajoute :

*Rogierus quoque testis erit , cui , flore sub ævi ;  
 Circumdat viridi laurea fronde caput.  
 Seu molles elegos , seu blanda epigrammata ludat ,  
 Gallivæ , aut laetis carmina culta modis.  
 Denique tantorum solus decora inclita vatum .  
 Rogierus genio , munus , animoque refert.*

On trouve dans le recueil des vers qui composent le tome de Sc. de Sainte-Marthe, plusieurs pièces de Charles Rogier. Il y prend la qualité de conseiller au bailliage de Loudunais. La généalogie manuscrite de la maison de Sainte-Marthe, m'apprend qu'il traduisit le poème latin de la Pédotrophie en vers français.

DANIEL ROGIER, ayant examiné la possession des religieuses de Loudun, soutint qu'il n'y avait ni magie ni sorcilerge. C'était soutenir en honnête homme, mais avec péril, l'innocence de Grandier ; sa voix, qui était presque solitaire, ne put se faire entendre, les cris du grand nombre l'étouffèrent. C'est une justice qu'ont rendue à Daniel Rogier ceux qui ont donné des relations fidèles de la possession des religieuses de Loudun.

MATHIEU ROGIER, parent et contemporain de Charles et de Daniel a fourni aussi quelques pièces dans le recueil des vers funèbres sur la mort de Scévole de Sainte-Marthe.



la méthode dont il se servit. Son mérite, ses  
 écrivains, lui fit donner l'emploi de maître  
 et encore chargé en 1720. Sa piété ten-  
 dait à acquiescer la confiance de plusieurs  
 pour guide dans les voies du salut,  
 leur conscience. Il publia, en  
 sous le titre de la modestie, qui sied si  
 à un prêtre, le péché de mettre son nom. Il a  
 écrit sur les divers Etats d'Oraison.  
 Poitiers, in-12, p. 388. Ce titre et la ma-  
 nière d'impression prouvent les progrès du père Rous-

BERNARD (1753), Irlandais (†), prêtre de la  
 Compagnie de Jésus, actuellement vivant à Paris, a signalé  
 son passage dans la maison des jésuites irlandais  
 à Poitiers, par un ouvrage intitulé : *Recherche sur la manière  
 d'inhumer des Anciens, à l'occasion des Tombeaux de Civaux en  
 Poitou*. Cet ouvrage fut imprimé, à Poitiers, chez Jacques  
 Faucon, en 1738. Il est dédié à feu M. le Nain, qui était,  
 pour lors, intendant de Poitou. C'est un in-12 de 200 pages.

L'auteur nous apprend dans l'épître dédicatoire, que c'est  
 par l'ordre de M. le Nain, par ses soins, par ses secours,  
 et sous ses yeux que l'ouvrage a été entrepris et exécuté. Il  
 dit dans sa préface que le même magistrat voulant satisfaire  
 sa propre curiosité et celle des gens de lettres sur le grand

(9) Ce savant jésuite est auteur de plusieurs autres ouvrages, dont on  
 pourra peut-être avec plaisir le Catalogue, quoique étrangers à notre projet.

1<sup>o</sup> *Lettres critiques sur les Voyages de Cyrus*, in-12, Paris, 1728.

2<sup>o</sup> *Sur le même sujet, six Soirées*, 1728.

3<sup>o</sup> *Lettres écrites des Champs-Élysées, par Sethos, à M. l'abbé Terrasson,*  
*sur son Histoire de Sethos*, 1731.

4<sup>o</sup> *Lettres critiques sur le Paradis perdu de Milton*, in-12, Paris, 1731.

5<sup>o</sup> *Continuation de l'Histoire ramaine*, des PP. Catrou et Rouillé, tome  
 XXI, in-40, Paris, 1748. Il travaille à la suite.

6<sup>o</sup> Le même auteur a travaillé aux *Mémoires de Trévoux*, pendant les  
 années 1730, 1740, 1741, 1742 et 1743.

Enfin se trouve au nombre des personnes de lettres de Poitiers, *Hilaire Rogier*, sieur de la Tour-Girard, conseiller au présidial et maire de Poitiers en 1576, et *Louis Rogier* son frère, sieur de Nouzillet et de Jardres, aumônier du duc d'Alençon (frère de Henri III) et grand archidiacre de Poitou, en l'église de Poitiers, frère d'Hilaire. *François Barraud*, natif de Tours, leur cousin germain, qui possédait à Poitiers la charge d'enquêteur, commissaire et examinateur pour le roi au siège et ressort de Poitiers, leur dédia en 1579 un petit livre intitulé : *Discours de la Jeunesse*, premièrement fait en latin par Sébastien Foxe, imprimé in-12, 1579, 26 feuillets. Ouvrage qui n'annonce, pour le dire en passant, qu'un très faible traducteur. On y préfère la jeunesse à la vieillesse; il y a beaucoup de justesse et d'esprit; mais ce mérite est celui de Sébastien Foxe.

ROLLOC (HERCULE) (1577), écossais, s'établit à Poitiers vers le milieu du seizième siècle. Il y fréquenta l'université, et peut-être y a-t-il professé. J'ai sous les yeux un poème latin de Rolloc. Il porte ce titre : *Invectissimi Gallie et Poloniae regis Henrici III. Pictavium ingredientis pompa. Pictavi ex officinâ Bochetorum, 1577, in-4°.*

Le poème contient environ 250 vers, sans la dédicace, et une autre petite pièce en vers élégiaques adressée à Henri III, au nom des écoliers de l'université. La poésie de Rolloc est dure, ses pensées mal rendues, le style aride et embarrassé.

ROUSSEAU (JEAN-BAPTISTE) (1753), naquit à Poitiers vers la fin du dernier siècle. Il prit de bonne heure le parti du cloître, et entra dans l'ordre de Saint-Dominique à Poitiers même. On l'envoya à Toulouse faire son noviciat, et il vint ensuite à la maison de la rue Saint-Jacques, à Paris, où il commença ses études monastiques; mais il ne les y acheva pas, et retourna à Toulouse avant d'avoir reçu les Ordres sacrés. Il fut affilié au couvent des Dominicains de Toulouse. A peine eut-il achevé son cours, qu'il fut chargé de professer lui-même la philosophie et la théologie à ses confrères. Il s'en acquitta à la satisfaction de son Ordre, et se distingua

par la clarté de la méthode dont il se servit. Son mérite, reconnu de ses supérieurs, lui fit donner l'emploi de maître des novices. Il en était encore chargé en 1720. Sa piété tendre, ses lumières vives lui acquirent la confiance de plusieurs personnes qui le prirent pour guide dans les voies du salut, en lui donnant la direction de leur conscience. Il publia, en 1710, un ouvrage de piété auquel la modestie, qui sied si bien à un religieux, l'a empêché de mettre son nom. Il a pour titre : *Avis important sur les divers Etats d'Oraison*. Paris, 1710, chez Billot, in-12, p. 388. Ce titre et la manière dont il est rempli prouvent les progrès du père Roussseau dans la piété.

ROUTH (BARNARD) (1753), Irlandais (†), prêtre de la Compagnie de Jésus, actuellement vivant à Paris, a signalé le temps qu'il a passé dans la maison des jésuites irlandais de Poitiers, par un ouvrage intitulé : *Recherche sur la manière d'inhumier des Anciens, à l'occasion des Tombeaux de Civaux en Poitou*. Cet ouvrage fut imprimé, à Poitiers, chez Jacques Faucon, en 1738. Il est dédié à feu M. le Nain, qui était, pour lors, intendant de Poitou. C'est un in-12 de 200 pages.

L'auteur nous apprend dans l'épître dédicatoire, que c'est par l'ordre de M. le Nain, par ses soins, par ses secours, et sous ses yeux que l'ouvrage a été entrepris et exécuté. Il dit dans sa préface que le même magistrat voulant satisfaire sa propre curiosité et celle des gens de lettres sur le grand

(9) Ce savant jésuite est auteur de plusieurs autres ouvrages, dont on verra peut-être avec plaisir le Catalogue, quoique étrangers à notre projet.

1<sup>o</sup> *Lettres critiques sur les Voyages de Cyrus*, in-12, Paris, 1728.

2<sup>o</sup> Sur le même sujet, *12 Soirées*, 1728.

3<sup>o</sup> *Lettres écrites des Champs-Élysées*, par Sethos, à M. l'abbé Terrasson, sur son *Histoire de Sethos*, 1731.

4<sup>o</sup> *Lettres critiques sur le Paradis perdu de Milton*, in-12, Paris, 1731.

5<sup>o</sup> *Continuation de l'Histoire romaine*, des PP. Catrou et Rouillé, tome XXI, in-4<sup>o</sup>, Paris, 1748. Il travaille à la suite.

6<sup>o</sup> Le même auteur a travaillé aux *Mémoires de Trévoux*, pendant les années : 1730, 1740, 1741, 1742 et 1745.



nombre de tombeaux de pierres qu'on voit à Civaux, engagea quelques personnes dont il connaissait l'exactitude, à se charger de l'examen. Ils se transportèrent, dit le père Roux, sur le lieu, le 17 novembre 1737; ils y demeurèrent trois jours. Cent cinquante hommes travaillèrent sous leurs ordres. Dans le détail des faits, constatés par cette visite, tout se réduisit à apprendre ce que tout le monde savait déjà dans la province :

1° Que Civaux est un village à six lieues de Poitiers au sud-est, de cette ville, sur le grand chemin de Limoges, que c'est une petite bourgade, dans une langue de terre plate, unie et longue d'environ trois quarts de lieue, et large d'environ 400 pas dans sa plus grande largeur, qu'elle est bornée à gauche, et du côté de l'occident par la Vienne, de l'autre côté par les terres qui s'élèvent tout autour en demi-cercle, comme une digue escarpée, et qui, par un progrès presque insensible, se termine en coteaux; que la Vienne, quand elle s'enfle, l'environne de tous côtés. C'est dans les différens endroits de cette plage isolée qu'on trouve les six ou sept mille tombeaux qui font l'objet des recherches de l'auteur.

2° Leur forme ordinaire est celle de nos cercueils de bois; il s'en trouve de toutes grandeurs, depuis un mètre jusqu'à deux mètres. Ils sont couverts d'une grande pierre, souvent plate, quelquefois convexe, de deux pouces d'épaisseur : un grand nombre de ces couvercles sont marqués d'une croix qui occupe toute la longueur et la largeur de la surface de trois ou quatre lignes de relief, et fort approchantes de ce que nous appelons croix de Lorraine. Il n'y a ni autre sculpture, ni inscription, à l'exception d'un seul de ces couvercles, où quelques caractères presque effacés semblent former le mot *Domine*.

3° Sur la surface intérieure de l'une de ces tombes, on trouva la figure d'un manoeuvre tenant un marteau : c'était sans doute, dit le père Roux, la figure de quelqu'un des ouvriers qui travaillaient dans la carrière voisine de Civaux.

4° On en fit ouvrir 150, on en trouva de vides, d'autres remplies de terre et d'ossemens, et dans quelques-unes un squelette entier rangé dans l'ordre naturel, quelquefois deux, et jusqu'à trois.

5° Des témoins respectables assurèrent aux députés de M. le Nain, qu'ils avaient trouvé des bouteilles de grès auprès de quelques cadavres, et d'autres, quelques médailles, dont sept furent envoyées à ce savant magistrat.

L'Auteur, après ces remarques, prétend que les tombeaux de Civaux ne sont point un reste d'antiquité gauloise; les Gaulois, dit-il, brûlaient leurs morts. Ce ne sont point non plus, ajoute-t-il, des tombeaux romains, ils n'en ont aucuns vestiges; les Romains plaçaient leurs tombeaux sur les grands chemins, et il n'y avait que les derniers du peuple ou les malfaiteurs qui fussent inhumés dans les sépultures communes.

Enfin, il prouve que ces tombeaux n'ont point servi à ceux qui furent tués à la fameuse bataille que livra (1) Clovis à Alaric à quelques lieues de Poitiers. Cette preuve résulte de celle qu'il donne que cette bataille ne se livra point à Civaux, ni sur les bords de la *Vienne*, ni dans le voisinage.

Il avance et prouve encore que ces tombeaux ne peuvent être les monumens d'aucune autre bataille, ni d'aucun campement antérieur ou postérieur à Clovis.

Enfin, le père Routh soutient que le grand nombre de tombeaux qu'on voit à Civaux ne peut indiquer qu'un ancien cimetière de Chrétiens. Il dit, à cet égard, de très bonnes choses sur la coutume des chrétiens de se servir de tombes ou cercueils de pierres, et sur l'usage des cimetières communs qu'il fixe en Poitou vers le commencement du troisième siècle, ou à la fin du second. Il croit que l'usage des cercueils de pierres, qui commença avec l'église, n'a fini que vers le quatorzième siècle, ou à la fin du treizième. Il répond fort bien à toutes les objections. Son style est pur, sa

(1) En 506.

phrase nette, il règne beaucoup d'ordre et un esprit géométrique dans tout l'ouvrage, qui le fait lire avec plaisir. On y trouve de l'érudition et rien n'est déplacé; tout concourt au but de l'auteur. Cet ouvrage a trouvé des critiques dans la province; mais quel ouvrage n'en trouve point? Pour moi je crois qu'il serait difficile de rien dire de mieux, et qu'on ne peut reprocher à l'auteur que d'avoir composé un in-12 sur une matière qui ne demandait peut-être qu'une dissertation de quelques feuilles.

A ces observations sur les tombeaux de Civaux, le père Month a joint une petite dissertation par laquelle il soutient qu'on ignore absolument aujourd'hui la position du champ de bataille ou du *Campus vaucladensis*, où Grégoire de Tours dit que Clovis combattit et vainquit Alaric. Il regarde comme une erreur insoutenable l'interprétation du *Campus Vaucladensis* par la plaine de Civaux, qu'ont donnée *Beuchet* dans ses *Annales*, *Belle-Forêt*, du *Hautin* et les frères *Saint-Marthe*. Il rejette *Vouglé* qu'ont employé *Mézeray* et quelques autres, parce qu'on ne trouve point d'endroits de ce nom, et il prétend que *Vouillé* employé par *Cordemoi* et *Daniel*, ne peut répondre au *Campus vaucladensis*: 1<sup>o</sup> à cause de la position que lui donne Grégoire de Tours, sur le Clain, à trois lieues de Poitiers; 2<sup>o</sup> à cause des différentes dénominations que donnent les anciens historiens à ce champ de bataille appelé *Vaucladensis* par Grégoire de Tours; *Vaugladis*, *Vaugladiensis*, par l'auteur du *Gesta Francorum*, *Mogotenno*, *Moglotenno*, par celui de la *Vie de Saint-Remi*; *Vauglunensis*, par *Fredegair*; *Vausaglenno*, par *Roricon*. La charte de Clotaire appelle Vouillé, *Villiacum*; ce second argument n'est pas d'un grand poids. N'avons-nous pas donné, presque dans le même siècle à une seule et même personne, des noms bien différents? Le célèbre du Guesclin (1) est appelé, dans nos historiens, du *Guéclin*, du *Gayaquin*, de

(1) Ménage a remarqué qu'on le nommait de quatorze façons différentes.

*Guesquin , Guesquinus , Guesclimus , Guesquinas , etc.* Je renvoie le lecteur à l'ouvrage pour se décider sur le mérite des autres raisons.

On peut aussi consulter sur l'opinion du père Routh, en ce qu'il ôte à Civaux et aux environs l'honneur d'avoir été le champ de bataille où Clovis et Alaric décidèrent leur querelle, un mémoire inséré dans le journal de Verdun du mois de janvier 1739, page 7 et suivantes. L'auteur du mémoire est M. Bourgeois, avocat au présidial de Poitiers ; quoiqu'il y ait déjà quelque temps qu'il ait quitté cette ville, pour aller s'établir à la Rochelle, sa patrie, d'où le goût des voyages l'a emporté dans les pays étrangers, on en parle encore à Poitiers comme d'un homme de goût, qui joignait à beaucoup de littérature une grande connaissance des bons livres. On m'a assuré qu'il avait fait de grandes recherches sur l'histoire civile et ecclésiastique de Poitiers, qu'il avait même de vastes recueils sur cette matière ; je ne connais de lui que le mémoire que je viens d'indiquer, que le journaliste a, dit-il, abrégé autant qu'il lui a été possible. M. Bourgeois veut prouver dans ce mémoire que tous les lieux désignés par le père Routh ne peuvent avoir été le *Campus caucledensis* de Grégoire de Tours ; sa preuve paraît obscure, et sans doute il faut un peu s'en prendre aux retranchemens faits par le journaliste. La distance de dix milles que marque Grégoire de Tours, du champ de bataille à Poitiers, était le grand moyen dont s'était servi le père Routh, pour ôter à Civaux et à ses environs la position convenable. En effet, dit-il, dix milles ne donnent qu'environ trois lieues plus ou moins, en évaluant le mille comme on l'évaluait du temps de Grégoire de Tours. De Civaux à Poitiers, il y a six grandes lieues, donc Civaux ni ses environs ne sont point la position convenable du champ de bataille ; mais M. Bourgeois dit que suivant Calepin, au mot *milliarium*, le mille ne faisait anciennement qu'une demi-lieue française, ainsi les dix milles vaudraient cinq lieues ; il s'agit de savoir si Grégoire de Tours a entendu parler des milles d'Italie ; c'était un

point à discuter : si M. Bourgeois l'a fait, le journaliste a supprimé cette discussion.

ROY (N. . .) (174 ), ouvrier et correcteur d'imprimerie chez le sieur Faucon, imprimeur de Poitiers, s'y fixa avec sa famille en 1735 ou environ. Ce que nous dirons prouve qu'il y vivait en 1739. Il était, je crois, né en Bretagne : après avoir fait de très bonnes humanités, il prit le parti de l'imprimerie, et sa fortune le réduisit à l'état d'ouvrier, d'où il passa à l'emploi de correcteur. On peut dire qu'il méritait un siècle plus favorable pour un talent qui était dans la naissance des lettres celui des personnes de la plus grande distinction et du mérite le plus rare. Ceux qui connaissent l'histoire typographique, savent que dans les quinzième et seizième siècles l'emploi de correcteur ne déshonorait pas les plus grands hommes ; non-seulement on sait que le grand Érasme l'a fait, mais des prélats, des évêques ne croyaient pas se dégrader en le faisant (1). Roy, obligé de subvenir à sa subsistance et à celle de sa famille, a passé sa vie chez les imprimeurs dans ce même emploi ; mais l'amour des lettres qui le revendiquait plus particulièrement, lui faisait employer le temps qui n'appartenait point aux maîtres chez qui il travaillait à la composition. Nous avons de lui un livre intitulé : *Traité de l'Orthographe française en forme de Dictionnaire, enrichi de notes critiques et de remarques sur l'Étymologie et le Genre des mots, la Conjugaison des verbes irréguliers et les Variations des Auteurs*, imprimé à Poitiers, chez Jacques et Jean Faucon père et fils, libraires-imprimeurs du roi, 1739, in-8°, 422 pages, sans y comprendre la préface qui en contient 60.

(1) On trouve au nombre de ceux qui voulaient bien se charger de l'emploi de correcteur, *Marc Musure*, qui a été archevêque de Raguse, *Jean Lascaris* d'une famille qui a donné trois souverains à l'empire grec, *Benedictus Thirrenus*, *Jean Chappuy*, *Frédéric Morel*, *Adam Ternouf*, *Joss Bade*, *Philippe d'Aquin*, *Frédéric Sylburge*, *Genelius*, *OEcolampade* et *Mélançon*. Les imprimeurs qui ont avili un emploi très distingué par son objet, ne se sont-ils pas eux-mêmes dégradés en déshonorant les lettres ?

L'auteur, dans cette préface assez bien écrite, donne des règles générales sur l'usage de l'emploi de chaque lettre de l'alphabet et sur la ponctuation. Dans son Dictionnaire, il en fait l'application à chaque mot, sur lequel il remarque les différentes manières dont les meilleurs auteurs l'écrivent, et se détermine à celle qu'on doit suivre conformément à l'étymologie, ou à l'usage qui est le tyran de toutes les langues vivantes. « Cet ouvrage, dit l'auteur du *Journal de Verdun*, « peut passer pour un fort bon abrégé du *Dictionnaire de l'Académie*, de ceux de Furetière et de Richelet, que l'auteur « suit pas à pas. » L'éloge du journaliste a été justifié par le débit du livre qui a eu plusieurs éditions, dont la dernière a été publiée par M. Restaut (Pierre), avocat au conseil, en 1752, in-8°, et s'est fort bien soutenu malgré le grand nombre d'ouvrages systématiques en ce genre, par la netteté et la simplicité de sa méthode supérieure aux autres, en ce que l'auteur n'a point cherché à se distinguer, ni à tracer une route nouvelle, presque toujours sujette au revers même après de grands applaudissemens.

M. le Nain, alors intendant de Poitiers, honora Roy de sa protection, et sans doute il en aurait éprouvé des effets avantageux, si une mort prématurée ne l'en avait privé. Il a laissé un fils actuellement vivant, et qui a pris le parti de l'église. L'absence de sa veuve qui vit à Poitiers, m'a privé des mémoires plus exacts que j'aurais voulu avoir. J'ai vu quelques pièces de vers français de Roy, mais je n'y ai rien trouvé qui lui mérite aucun rang parmi nos poètes, et la perte de ces pièces fugitives ne fera point de tort à sa réputation.

RUAU (FLORENTIN DU) (1617), naquit à Poitiers vers l'an 1580, d'une bonne et ancienne famille de cette ville. Florentin du Ruau, dont il était peut-être fils, y était maire en 1586. Celui dont nous parlons prit le parti du barreau. Il ne s'attacha pas tellement à sa profession, qu'il ne s'en soit écarté pour la composition de quelques ouvrages qui n'y ont qu'un rapport éloigné. Il fit imprimer en 1615 un livre intitulé : *Le Tableau historial des Régences, où se voit tout ce*

*qui s'est passé durant icelles, depuis Clotilde jusqu'à Marie de Médicis, à présent régente; ensemble de leurs droits et prérogatives.* par M. Florentin du Roux, avocat au siège présidial de Poitiers. A Poitiers, et se vendent à Paris chez Isaac Mesnier, rue Saint-Jean-de-Latran, 1615, in-8°, 1 vol. de 727 pages. Il est dédié à la reine mère (de Louis XIII), dont on voit le portrait à la tête du livre.

Les trois quarts de l'ouvrage sont employés à l'histoire de la régence de Catherine de Médicis.

RUELLE (LOUIS DE LA) (*Ruellius*) (1569), à qui Scévole de Sainte-Marthe adresse plusieurs de ses poésies latines et françaises, était intime ami de ce savant homme et son cousin germain. Il était fils de Charles de la Ruelle, docteur régent en droit de l'université de Poitiers, et d'Isabelle, fille de Guillaume le Fèvre, sœur de Michel, avocat au parlement de Paris, et de Nicolle, épouse de Louis de Sainte-Marthe, frère de Scévole second. Il était de Poitiers et docteur en droit dans l'université de cette ville.

Bouchorstius en parle comme d'un grand jurisconsulte et d'un bon poète, à la fin de son poème sur les troubles de Poitiers de l'année 1562.

*Cui sese gressu resonante Ruellius infert,  
Proximus ab illo qui loca digna tenet.  
Vir quo non alius quisquam jacundior extat,  
Seu faciles musas, seu tua jura colat.  
Audin' ut arguto depromat pectore leges?  
Ut referant alacrem guttura blanda sonum?  
Quem in medio juvenum gravidus de rebus agentem,  
Mille vident oculi, lumina mille ferunt.*

Son premier objet fut toujours l'étude de la jurisprudence, mais il s'amusait quelquefois avec les muses, comme le dit Bouchorst, et se délassait avec elles des fatigues d'une étude plus laborieuse. On trouve une douzaine de ses épigrammes choisies dans un plus grand nombre, à la fin des poésies de Scévole de Sainte-Marthe, de l'édition de 1573. C'est ainsi

que l'imprimeur parle dans un avis au lecteur : *Ayant entre mes mains quelques épigrammes latines de M. de la Ruelle, personnage savant et bien versé, non-seulement en la jurisprudence, mais aussi de lettres plus douces, j'ai pensé faire chose convenable, si j'en choisisais une partie pour ajouter aux OEuvres de M. de Sainte-Marthe, son proche parent et intime ami, afin de faire voir, assemblés en un même livre, les écrits de ceux dont les corps et les esprits sont unis ensemble des étroits liens de consanguinité et d'amitié.*

Quelque intime que fût la relation entre Sainte-Marthe et la Ruelle, il s'en faut beaucoup que son cher parent ait la netteté, la douceur, le génie qu'avait Sainte-Marthe pour la poésie latine. Les deux pièces qui suivent, m'ont paru les meilleures. La première regarde le siège de Poitiers formé le 22 juillet 1569, par l'amiral (Gaspard) de Coligny, à la tête des protestans, et que le duc de Guise (Henry) lui fit lever le 7 septembre, sept semaines après :

*Vandalus, Abderamas, Saracenus, Danus et Hunnus,  
 Attila Pictavii diripere solum.  
 Non queror : Impii erant, hostes quos Christus, eosdem  
 Perpressam esse mihi gloria summa fuit.  
 Nec queror inimitem licet, hostem habuisse Britannum ;  
 Stemmatis antiquus Franci inimicus erat.  
 Hoc queror et Christi et Franci sud nomine Francus  
 Qui mihi Pontem, arces, mœnia disjiciat.  
 Sed mihi fatale est, si bellum indixerit hostis  
 Christo, aut Regi, in me protinus arma ruunt.  
 Alius at semper quoties dejecta, resurgo ;  
 Se effert Palma magis, quò magis opprimitur.*

La seconde épigramme est faite sur le rétablissement des murs de la ville après la levée du siège.

*Quàm pia sit, Christo velata rebellio, fracta hæc  
 Æternum, reparata licet, monumenta loquentur.*

Sainte-Marthe lui adresse entre autres poésies, des stances sur les louanges de la ville de Poitiers. Il épousa made-



laine Le Sage, fille de Charles Le Sage (1), professeur en droit, dont il eut un fils, Charles de la Ruelle, seigneur de Mavault, et deux filles, Madeleine et Elisabeth.

RUFUS, contemporain d'Anastasius le grammairien, enseignait la rhétorique à Poitiers, avec encore moins de succès qu'Anastasius n'y enseignait la grammaire.

RUTILIUS NUMATIANUS, (418), fils de Lachanius, préfet de Rome, était Gaulois de nation : c'est ce qu'il y a de certain. Les uns le font naître à Toulouse, mais sans preuves ; d'autres, comme dom Rivet, à Poitiers, et je ne trouve pas ses conjectures fort décisives. On peut même tirer une preuve négative du silence de Rutilius sur Poitiers. Combien d'occasions ne devaient pas se présenter à son esprit de parler d'une ville qui devait lui être chère, si elle lui eut donné naissance ? Peut-être en parlait-il dans les vers de son *Itinéraire* qui nous manquent ; peut-être aussi n'en disait-il rien. Quoi qu'il en soit, j'ai cru que dom Rivet, parlant de lui comme d'un savant né à Poitiers même, je ne pouvais me dispenser d'en parler ici. Il composa son poème au commencement du cinquième siècle, sous l'empire d'Honorius. Sa poésie est moins riche, moins élégante que celle de Claudien, son contemporain, elle ne manque pourtant pas de beautés.

## S.

SAINTE-MARTHE (GAUCHER DE), écuyer seigneur de Villedan, de la Rivière, de la Baste en Cursai, de Lerné, du Chapeau, et des Nandes en Aunix, conseiller et premier

(1) Bouchorstius dans le poème que j'ai cité, parle ainsi de Charles Le Sage, après avoir loué Martin Portier, doyen des docteurs de la faculté droit, E. ij vers la fin.

*Quem verò comitem venerando incedere vultu ,  
Sacraque cui canis tempora sparsa vides :  
Præclarus tibi doctor adest , sapientia cujus  
Inclita condignum nomen habere dedit.*

médecin du roi François I<sup>er</sup>, était fils de Louis de Sainte-Marthe, seigneur du Chapeau, près Saumur, et de Marie du Treuil, d'une noble et ancienne famille d'Anjou, et petit-fils de Nicole ou Nicolas de Sainte-Marthe. Si Gaucher eût suivi les traces de son père et de son aïeul, il aurait pris comme eux le parti tumultueux du militaire. Leur nom connu, les services qu'ils avaient rendus à nos rois Charles VI, Charles VII et Louis XI, contre les Anglais et en Italie, semblaient l'inviter à suivre cette brillante carrière. Mais son inclination et la faveur qu'on accorda aux sciences sous le règne de François I<sup>er</sup>, le déterminèrent à en suivre l'attrait ; l'étude de la nature et celle de la médecine furent ses principales occupations. Il se fit recevoir docteur dans la Faculté de Paris, et l'on trouve plusieurs preuves de la réputation qu'il y acquit. Il fut successivement médecin du connétable Charles de Bourbon, mort au siège de Rome en 1527 ; de la princesse Renée de Bourbon, 28<sup>e</sup> abbesse de Fontevault, morte en 1534, aux gages, est-il dit dans les lettres de cette princesse données à Fontevault le 29 mars 1506, de trois cents écus d'or ; de Louise de Bourbon, nièce de Renée, morte abbesse de la même abbaye de Fontevault en 1575. Il eut aussi la qualité de premier médecin de François I<sup>er</sup>.

Il mourut le 14 janvier 1551, âgé d'environ 80 ans, et fut inhumé au chœur de l'église de Fontevault.

SAINTÉ-MARTHE (LOUIS DE) (1556), deuxième du nom, écuyer, seigneur de Neuilly, du Chapeau et de la Rivière, fils aîné de Gaucher de Sainte-Marthe et de Marie Marquet, naquit en 1509.

Louis avait tous les talens qui peuvent figurer sur le théâtre le plus célèbre, mais il se contenta de les faire valoir dans sa patrie. Il fixa son établissement et sa fortune à Loudun, par le mariage qu'il y contracta, au mois d'octobre 1534, avec Nicole Le Fèvre, fille de Guillaume le Fèvre, seigneur de Bizai et d'Estrepie en Loudunois.

Sa patrie, qui connaissait tout le prix de son mérite, le députa pour les intérêts de Loudun auprès de Charles IX.

laine Le Sage, fille de Charles Le Sage (1), droit, dont il eut un fils, Charles de la Ru Mavault, et deux filles, Madeleine et Elie

RUFUS, contemporain d'Anastasius seignait la rhétorique à Poitiers, succès qu'Anastasius n'y enseignai

RUTILIUS NUMATIANUS, (4) Marie Marquet, fet de Rome, était Gaulois de

certain. Les uns le font naître d'autres, comme dom Rive ses conjectures fort décisive

négalive du silence de F sions ne devaient pas

d'une ville qui deve naissance? Peut-ét faire des leçons publiques dans cette

raire qui nous m x sa résidence. Il n'avait que vingt-cinq Quoi qu'il en , puisqu'on place sa résidence à Poitiers, vers comme d'un

dispenser d' de Sainte-Marthe fut appelé à Lyon pour y procement d' , langues française, latine, grecque et hébraïque. poésie etédia ses poésies françaises à la duchesse d'Etampes. son cor, furent imprimées à Lyon, chez le Prince, en 1540.

Il fit encore imprimer à Lyon, la même année 1540, un recueil, intitulé *le Livre des Amis*, dédié au secrétaire d'Aranson.

Il prononça plusieurs éloges funèbres qu'il fit imprimer.

Charles estimé de tous les savans, honoré de la protection des grands et des princes dont nous avons parlé, mourut en 1555, à Alençon, à la fleur de son âge (à quarante-trois ans) et sans postérité.

SAINTE-MARTHE (JACQUES DE) (1587), chevalier, seigneur de Chamdoiseau et de la Guéritière, troisième fils de Gaucher, premier du nom, et de Marie Marquet, naquit à Fontevault, le 29 septembre 1517, jour de Saint-Michel. Après le cours ordinaire des études, il s'appliqua à se per-

sectionner dans les langues grecque et latine et dans les mathématiques. Son mérite le fit connaître à la cour, et Henri II le choisit, en 1551, pour son médecin ; après la mort de ce prince, il le fut de François II et de Henri III, et plus particulièrement des princesses Louise et Léonor de Bourbon, abbesses de Fontevault, qui ne faisaient rien d'important sans son avis.

Parmi ses ouvrages qui prouvent qu'il ne se bornait pas à la profession de médecin, est sa traduction latine des oracles magiques ou philosophiques de Zoroastre, avec les commentaires de Plethon, publiée par Jean Obsopée dans son recueil de 1529, page 122 de la seconde partie, sous ce titre : *Magica Zoroastri Oracula Plethonis Commentariis enarrata. Jacobo Marthano Pictaviensis Interprete.*

Il mourut à Fontevault, le 10 septembre 1587.

SAINTÉ-MARTHE (RENÉ DE) (1572), premier du nom, chevalier, seigneur de Châteauneuf, quatrième fils de Gaucher, premier de Sainte-Marthe, seigneur de Villedan, et de Marie Marquet, naquit en 1521, à Fontevault, où son père s'était habitué. Il eut, comme ses frères, le goût des lettres, et en particulier celui de la poésie latine. Il consacra quelques épitaphes à la mémoire de Marguerite de Valois, reine de Navarre, elles se trouvent dans le Recueil qu'en fit Charles, son frère, lieutenant criminel d'Alençon. Par le partage fait entre lui et ses autres frères en 1553, la seigneurie de Châteauneuf en *Thouarsais*, lui échut. Il la posséda jusqu'à sa mort arrivée en 1572.

SAINTÉ-MARTHE (JOSEPH DE) (1568), chevalier, seigneur de la (1) Guéritière, cinquième fils de Gaucher premier, seigneur de Villedan, naquit en 1518. Son père l'envoya à Paris faire ses études, il en acheva le cours au collège de Navarre ; il avait à peine quinze ans, qu'il se livra par piété

(1) En Anjou, près Montreuil-Bellay, petite ville où naquit le savant médecin René Moreau, fille de Mathieu, allié par la maison de Pontoise à celle de Sainte-Marthe.

et par un véritable goût, à l'étude des livres saints. Il se retira, sur les dernières années de sa vie, dans sa terre de la Guéritière, où il mourut.

**SAINTE-MARTHE** (SCÉVOLE DE, ou GAUCHER II) (1623), chevalier, seigneur d'Estrepié, de Beausse, des Humeaux, de la Jailletière, etc., en Loudunois, président et trésorier de France en la généralité de Poitiers, et deux fois maire de la même ville, appelé, par quelques auteurs, le grand Scévole, était fils aîné de Louis de Sainte-Marthe, chevalier, seigneur de Neuilly, et de Nicole Le Fèvre, et petit-fils de Gaucher premier. Il naquit, à Loudun, le 2 février 1536.

Dans ce même temps, et avant d'avoir atteint l'âge de dix-huit ans, il composa le *Tombeau de Brunette*, qui forme un recueil de dix petits poèmes réunis par le sujet et imités du latin de Marc-Antoine Flaminus.

Il publia, à Poitiers, en 1573, un recueil de poésies latines et françaises.

Il entreprit la poésie auquel il donna le titre de *Pedotrophie*, c'est-à-dire *Manière d'élever les Enfants à la Mamelle*.

Il publia un charmant petit poème intitulé : *Larmes à la Mémoire du très chrétien roi Henri III*.

Il commença aussi ses éloges des hommes illustres par leur savoir. Joseph Scaliger, à qui il envoya quelques-uns de ces éloges, lui écrivit le 22 juillet 1590, que tout le défaut de l'ouvrage était la brièveté.

Il mourut enfin après cinq ans de demeure fixe à Loudun, le 19 mars 1623, âgé de quatre-vingt-sept ans.

Il est peu d'honneurs qu'on n'ait rendu à sa mémoire. Les éloges funèbres qu'on fit après sa mort en vers et en prose composent un assez gros volume : ils sont joints à l'édition in-4° de ses ouvrages de 1632.

Voici la liste des ouvrages qu'il a composés : Il publia, en 1573, un recueil des cantiques les plus beaux de l'Écriture dédiés à Robert Fournier, sous ce titre : *Canticorum quæ in Bibliis leguntur, paraphrasis poetica : auctore Scævola Sammar*

*thano, Consiliario Regio et ærarü apud Pictones Antigraphæo. Pictavi ex Officinâ Bochetorum fratrum, in-4º, 1573, page 23.* L'épître dédicatoire est datée, à Poitiers, du dernier mai 1573.

On trouve dans cette édition la paraphrase du cantique de Moïse : *Audite Cæli quæ loquor* ; de celui d'Ezéchias : *Dixi in dimidio dierum meorum*, et du cantique de Moïse ; *Cantemus Domino*. Ils ne se trouvent point dans les éditions de 1606 et de 1632.

Ces poésies se trouvent jointes à celles qu'il appelle *Poésies mêlées*, non-seulement parce qu'elles sont sur différens sujets, mais parce qu'elles sont latines et françaises. Cette partie est intitulée : *Second volume des OEuvres de Scévole de Sainte-Marthe Lodunois, contrôleur général des finances en Poitou, contenant trois livres de Poésies mêlées de vers français et latins. A Poitiers, chez les frères Boucher, 1573, in-4º.*

*Les Louanges de la ville de Poitiers, 1573, in-8º.*

*Gallorum doctrinæ illustrium, qui nostræ Patrumque memoris floruerunt, Elogia.* Cet excellent recueil qui a servi de modèle à tous ceux qui ont travaillé dans ce genre, a eu sept éditions ; la première en 1598, et la dernière en 1722. Suivant le père Nicéron qui ne parle point d'une édition de Poitiers, de 1600, énoncée dans le catalogue de la bibliothèque de Thou, où je crois qu'on s'est mépris, et qu'on doit lire 1606, au lieu de 1600, on ne saurait contester à Sainte-Marthe, la dignité du style, la pureté de l'expression, le choix des faits, l'art de l'exposition ; mais ceux qui aiment la précision dans les dates, un corps historique, de la variété, un autre intérêt dans leur lecture que celui du style, ceux qui préfèrent les fruits aux fleurs, ne sont pas toujours contents de Sainte-Marthe. M. de Thou est plus rempli dans ses éloges, il ne plaît pas moins et il instruit davantage.

Le poème, sur la manière d'élever les enfans, divisé en trois livres, parut, en 1584, sous ce titre : *De Patrodophiâ, libri III.*

Les trois livres, dont ce poème est composé, contiennent environ cinq cents vers chacun : 1,500 pour le tout.

Le poète, après une invocation qui n'a rien de trivial, expose son sujet avec simplicité ; on peut restreindre cette exposition à ce peu de mots.

. . . . . *Refero quis cultus abinde*  
*Sit soboli primam in Cunia. . . . .*

Il tient beaucoup plus qu'il ne promet.

Les poésies latines de Sainte-Marthe ont paru aussi plusieurs fois. J'ai les deux éditions qui en ont été faites ; l'une sous ce titre : *Scævolæ Sammarthani poemata*, joints aux éloges, à Poitiers, 1606 ; l'autre est celle de 1632, in-4°, sous ce titre général : *Scævolæ et Abolis Sammarthanorum patris et filii Opera latina et gallica*, Paris, 1632. Mon édition porte 1633. C'est la moins parfaite, la moins belle et la moins curieuse de toutes.

Les poésies latines ont encore été imprimées in-4°, Poitiers, 1696, in-8°, avec les éloges, 1600, suivant le catalogue de la Bibliothèque de Thou, in-8° ; Paris, 1616, in-8° ; Patisson, 1587 ; Paris, 1575.

Quoi qu'en dise le père Nicéron, ces poésies ne m'ont paru ni plates ni dépourvues de feu et de majesté.

Le *Mercur*, du mois de novembre 1706, parle d'une édition de 1569, à Paris, in-8°, sous ce titre : *Les premières OEuvres du sieur de Sainte-Marthe*. L'auteur du mémoire est si peu exact sur ce qu'il dit des éditions des ouvrages de MM. de Sainte-Marthe, qu'on ne doit pas y compter.

Ses poésies mêlées eurent plusieurs éditions.

Le poème de l'*Immortalité de l'Âme*, du savant et infortuné Aonius Palearius a des beautés qui ne sont pas à la portée du commun des littérateurs, la difficulté de la matière a répandu quelques ombres inévitables dans ses vers ; mais on y trouve tant de force dans l'expression, quelquefois tant de grâces, qu'il atteint Virgile et Lucrèce, ses modèles.

Sainte-Marthe, pénétré du mérite du poème de *Palæarius*, voulut mettre le public à portée de le connaître. Il en traduisit la partie qui regarde la nécessité d'une Providence, et qui en établit le dogme contre les épicuriens et les autres philosophes, s'ils en méritent le nom, qui osent la nier.

Sainte-Marthe a aussi publié plusieurs traductions et imitations de poésie latine.

Il publia quelques recueils de poésie et mourut à Poitiers, le 10 avril 1610.

SAINTÉ-MARTHE (LOUIS DE) (1610), troisième du nom, chevalier, seigneur de Fontaine, conseiller du roi en ses conseils et lieutenant-général de Poitou, était le second fils de Louis de Sainte-Marthe II (1), seigneur de Neuilly, et de Nicole Le Fèvre, et frère de Scévole. Il naquit à Loudun en 1549, et fit le cours de ses études dans l'université de Poitiers, où il se fit recevoir docteur en droit civil et canonique. Son esprit, naturellement vif et étendu, ne se borna pas à la connaissance du droit. Il y joignit l'étude indispensable de l'histoire, les agrémens de la belle littérature et de la poésie française, latine et grecque. Il fit valoir ses talens pour l'éloquence et la science du droit dans la charge d'avocat du roi, au présidial de Poitiers, où il alla s'établir vers l'an 1572, après avoir suivi quelque temps les audiences du parlement de Paris.

Les affaires publiques et celles du barreau ne permirent pas à Louis de se livrer tout entier à ses goûts et aux douceurs du cabinet ; mais un génie, né pour les muses, trouve toujours quelques momens à leur sacrifier.

On trouve dans le recueil des poésies de Scévole de Sainte-Marthe, quelques pièces de vers de Louis, entr'autres une paraphrase du vingt-deuxième psaume de David. *Ad te levavi oculos meos*. Il en avait versifié plusieurs autres : il semble même, d'après mes mémoires, qu'il a paraphrasé tout le psautier.

(1) Dont nous avons parlé ci-dessus.



Il mourut à Poitiers à l'âge de soixante-un ans, le 10 avril 1610, avec l'estime générale de tous ses concitoyens et de toute la province.

**SAINTE-MARTHE (RENÉ DE) (1633)**, seigneur de Marigny, chanoine et grand-archidiacre de Poitiers, et depuis sous-doyen, frère de Scévole et de Louis, mérite de paraître avec les hommes illustres de sa famille; quoique je n'aie point trouvé de monumens imprimés de son mérite littéraire, le témoignage que lui rend son frère m'a paru suffisant pour me déterminer à ne pas l'oublier. Il naquit à Loudun en 1550, et mourut le 20 juin 1633.

**SAINTE-MARTHE (LOUIS DE) (1640)**, second du nom, écuyer, seigneur de Chamdoiseau, lieutenant-général en la connétablie et maréchaussée de France. Il savait parfaitement les langues grecque et latine, et composait dans l'une et dans l'autre. Il mourut à Paris le 25 décembre 1640.

**SAINTE-MARTHE (FRANÇOIS DE) (1641)**, premier du nom, écuyer, seigneur de Chamdoiseau, conseiller du roi en ses conseils. La capacité de François brillait surtout dans les matières ecclésiastiques, partie la plus importante de notre droit et peut-être la plus difficile.

Il publia une traduction libre des poésies de Virgile, et mourut le 6 janvier 1641.

**SAINTE-MARTHE (ABEL DE) (1652)**, premier du nom, chevalier, seigneur d'Estrepilé et de Beausse, conseiller du roi en ses conseils d'état et privé et bibliothécaire de Sa Majesté, naquit à Loudun le 3 mai 1566.

Pendant une longue vie, puisqu'elle fut presque d'un siècle entier, Abel acquit et conserva l'estime de quatre rois, Henri III, Henri IV, Louis XIII et Louis XIV, dont il a éprouvé successivement les bontés et célébré les exploits, celle des plus grands hommes de la France, la vénération et l'amitié de tous les savans et de tous les gens de bien, attachés à leur patrie et aux lettres. Le palais le regarda longtemps comme un de ces oracles, les muses comme leur plus cher élève. Le pape Urbain VIII (Maphée Barberin), ce grand

homme que sa suprême élévation ne détacha point du commerce des muses , pendant sa nonciature en France , sous le règne de Henri-le-Grand , lui témoigna , en différentes occasions une extrême bienveillance , qu'il lui conserva sur le trône de l'Église. Louis XIII l'honora d'un brevet de conseiller d'état le 22 octobre 1627. Il l'avait déjà gratifié d'une pension , en considération des ouvrages qui avaient la gloire de Sa Majesté pour but , le 22 avril 1626. Il en obtint une autre le 15 octobre 1630. Le 28 avril 1627 , il lui accorda gratuitement la charge de son bibliothécaire. En 1638 , il fut envoyé à Poitiers , avec ordre aux maire , échevins et habitants de suivre ses conseils , et de se conduire sur ses avis dans toutes les affaires , où Sa Majesté serait intéressée. La lettre de cachet qui lui fut adressée , fut enregistrée au greffe du présidial , et en celui de la Maison de Ville , en 1639.

Dans le voyage que la cour fit en Poitou et dans la Guyenne , en 1651 , pour en apaiser les divisions , il eut l'honneur de présenter au jeune roi quelques nouvelles poésies. Il avait alors plus de 85 ans ; son grand âge ajoutait je ne sais quel lustre à des talens applaudis depuis si longtemps. Si je ne craignais point de hasarder une idée trop poétique , je comparerais notre Abel présenté à Louis XIV , à Nestor environné des héros de la Grèce. Quelle gloire pour un vieillard qui , en parlant à ce jeune monarque , pouvait lui offrir les titres de l'estime de trois de ces prédécesseurs , de celle d'un grand pape , des cardinaux Richelieu et Mazarin , du grand Gustave , de Charles , père de Gustave , qui tous avaient rendu à son mérite cette espèce de tribut qu'obtiennent les vertus et les talens , et qui devient bien flatteur , quand il est payé par des hommes si fort au-dessus de la condition des autres !

Ce savant homme mourut à Poitiers où il s'était retiré , âgé de 86 ans , le 7 septembre 1652.

*OUVRAGES D'ABEL DE SAINTE-MARTHE , PREMIER DU NOM.*

On a de lui des plaidoyers , au nombre de douze , publiés

avec ceux de Nicolas de Corberon , beau-père de M. de Corbeville , sous ce titre : *Plaidoyers de messire Nicolas de Corberon , chevalier , seigneur de Torvilliers , conseiller du roi en ses conseils , avocat-général au parlement de Metz , et ensuite maître des requêtes ordinaire de l'hôtel de Sa Majesté , avec les Arrêts intervenus sur ces Plaidoyers , ensemble les Plaidoyers de M. Abel de Sainte-Marthe , avocat au parlement , et depuis conseiller du roi en ses conseils d'état , et garde de la bibliothèque de Sa Majesté à Fontainebleau , donnés au public par M. Abel de Sainte-Marthe , chevalier , seigneur de Corbeville , conseiller du roi en la cour des aides , garde de la bibliothèque du roi à Fontainebleau , Paris , in-4°, 1693.*

*Un Discours sur l'Expédition de la Valteline , sous les auspices et par les armes de Louis-le-Juste.*

*Elocutionis Oratoris aliquot Observationes ad Petrum Sammarthanum filium.* Ce petit morceau , qui n'a que sept pages , contient de fort bonnes observations sur la construction de la phrase latine , ses agrémens , ce qui la rend pleine , sonore , oratoire , et sur les défauts qu'on doit éviter.

L'auteur y prouve que de quelque nature que soient les aliénations du domaine de la couronne faites par le roi , par quelque acte , en quelque forme et par quelque motif que ce puisse être , elles sont toujours révocables.

*Illustrissimæ Gentis Plessiæ Richeliæ Elogium.* Dans cet éloge historique de la maison de Richelieu , l'auteur avance et prouve que la France n'en a point de plus considérable par elle-même , par ses alliances et par ses services.

*Elogium illustrissimæ Gentis Schombergiæ.* La maison de Schomberg , qui fait la matière de cet éloge , est une des plus anciennes de l'Allemagne , d'où elle est originaire par les anciens marquis de Misnie , de la dépendance des ducs de Saxe , électeurs du Saint Empire , desquels les Schomberg étaient maréchaux héréditaires.

*Illustrissimæ Albaspineæ Gentis Elogium.*

*Elogium illustrissimæ Gentis Bellevræ.*

Dans l'éloge qui suit , intitulé : *Elogium Ruxæ et Coiffieris*

*Efflatæ Gentium illustrissimarum.* L'auteur a réuni, comme l'annonce le titre, les éloges des maisons de Ruzé et de Coiffier d'Efflat.

*Illustrissimæ Gentis Buthilleriæ Elogium.*

*Divers discours français du sieur de Sainte-Marthe, présentés au roi, en lui dédiant ses ouvrages latins auxquelles les victoires de Sa Majesté sont décrites.*

Il y en a quatre : le premier, sur les Victoires obtenues par Sa Majesté en Poitou, Guyenne et Languedoc, représentées en 2 panégyriques.

Le second, sur l'Expédition militaire et les Suocès des Armes françaises dans la Vallée, sous les heureux Auspices de Sa Majesté.

Le troisième, sur la Défense de l'Ile-de-Ré, les Victoires qui l'ont suivie, et la Prise de La Rochelle.

La quatrième, sur les dernières Victoires de Sa Majesté obtenues dans le pays de Languedoc.

On ne saurait dire que le style de ces discours ne soit pas noble, grand et élevé ; mais il a le défaut du temps, une langueur inévitable que produit toujours un style périodique et trop uniforme.

Les poésies latines d'Abel de Sainte-Marthe réunies dans l'édition in-4° de 1633, à celles de Scévole, sont celles dont nous allons donner une notice.

*Daphne, sive de Lauro, Liber.* Ce poème est adressé à Henri IV, et l'auteur, jeune encore, suivait le barreau lorsqu'il le composa.

Pour le *Poème du Laurier*, l'auteur y parle de la culture que demande cet arbre.

*Lex Salica*, poème dédié par une épître latine à Henri de Bourbon-Condé, père du grand Condé.

*Sylvarum Liber.* Ces Sylves, où l'auteur, à l'imitation de Stace et de Scévole son père, a traité différens sujets, sont peut-être la partie la plus précieuse des poésies latines d'Abel de Sainte-Marthe.

*Eclogæ duæ.* La première intitulée *Dorylas*, est adressée à

Jacques-Auguste de Thou, nommé ambassadeur auprès de la république de Venise. Le poète, sous le nom de *Dorylas*, marque à ce grand homme le chagrin que lui donne ce voyage qui va les séparer, et il le conjure de revenir promptement.

La seconde est intitulée *Phylire* et est adressée à Jean Tu-meri, conseiller d'état.

*Epigrammatum Liber*. Par la première épigramme adressée au lecteur, il paraît que ce sont les fruits de sa jeunesse.

*Sylvarum Liber*. Ce second livre des sylves contient des poèmes dont les sujets sont plus importants que ceux du premier livre. Le premier poème est adressé au cardinal de Richelieu, sur sa nomination au ministère. Le poète qui connaissait le prélat, le flatte de la papauté assez adroitement, en lui disant qu'un jour à venir :

*Suppicient populi suprema in sede locatum ,  
Et submissa tuis affigent oscula plantis.*

Le second est sur le retour de Louis XIII après les succès de La Rochelle; le troisième est un compliment au duc de la Trémoille (Henri), qui venait d'abjurer le calvinisme en 1628, ce que l'auteur ne touche que légèrement. *Berny*, poème dédié à Nicolas Brulart de Silleri, chancelier de France; c'est la description de la maison et l'éloge du maître. Poème sur la mort de Claude Brulart, femme du président Nicolas de Bellièvre; deux petits poèmes sur la pucelle d'Orléans, adressés à Charles du Lys, de la famille de cette héroïne. Poèmes au chancelier d'Haligre, à Jean Bochard de Champigny, surintendant des finances; sur le tombeau de Scévole de Sainte-Marthe, au père Suffren; sur les notes de Brodeau-sur-Louet, sur les pastorales de René Bouchet, sieur d'Am-billou, son cousin, dont nous avons dit quelque chose.

*Elegiarum Liber*. Il remercie, dans la première, le cardinal de Richelieu de la protection dont il l'honore, et lui promet une éternelle reconnaissance. La seconde est une comparaison de Henri III avec Henri IV, elle mérite d'être lue. L'auteur

n'y loue point le premier des Bourbons aux dépens du dernier des Valois. *La troisième* est sur son retour à Paris après une longue maladie. *La quatrième* est la comparaison du chancelier de l'Hôpital avec M. Guillaume du Vair, garde-des-sceaux ; c'est encore une pièce qui mérite d'être lue. Dans *la cinquième*, adressée au premier président Achille de Harlai ; il lui fait ce beau compliment fondé sur la vérité.

*Cedite quos olim coluit generosa Vetustas ,  
Cedite , tam fortis non fuit ipse Cato.  
Ille etenim cessit factis , victusque dolori  
Succubuit , proprio dum miser ense cadit.  
At tu fortunâ , superato et carcere major ,  
Vivis et afflictis nunc quoque rebus ades.*

Il y a bien de la justesse et de la beauté dans ces vers. *La cinquième* est une comparaison de Castor et Pollux avec les deux frères Michel et Louis de Marillac, intendans des finances en 1616. L'auteur ne les nomme ni dans le titre, ni dans le corps de l'ouvrage, peut-être par complaisance pour le cardinal de Richelieu, ennemi de cette maison. Les autres élégies sont adressées à Charles Roger de Loudun, sur ses poésies à Jacques de la Guesle, procureur-général. Celle-ci finit par ces vers remarquables :

*At vos magnanimi , sanctique quiescite Manes  
Regis , quo melior nullus in orbe fuit ;  
Nam licet hoc facinus qui patravère nefandum ,  
Carnificis meritas non subière manus ;  
Hi tamen invictæ perculsi fulmine vocis ,  
Dedecus æternum , quod meruère , ferent.*

*Odarum liber unus.* Ce livre en comprend dix-sept sur différents sujets. L'expression en est pure, la versification harmonieuse ; mais elle ne diffère guère des autres poésies que par le titre et le mode des vers.

*Carminum Liber primus.* La première des pièces que ce

livre contient est adressée à Urbain VIII auquel il envoyait ses ouvrages.

Les autres sont ou des éloges ou des complimens adressés aux personnes les plus considérables dont l'auteur était aimé ou protégé.

*Carminum Liber secundus.* Ce sont des pièces de même genre où la beauté de la versification, et la fécondité du poète se font également admirer.

*Epigrammatum Liber.* Ce nouveau livre d'épigrammes est extrêmement varié, il y a quelques imitations du grec assez heureuses.

*Epigrammatum Liber secundus.* La seconde pièce de ce livre est trop remarquable pour en priver le lecteur. C'est une épigramme sur la mort de M. l'avocat-général Servin, mort à l'audience en parlant contre les duels.

*Servinus medio dum insana duella Senatu  
Culpa, et ante sui principis ora notat,  
Cœcidit exanimis, factoque hic sine quiescente,  
Hunc tandem extremi funeris hora tulit.  
Non potuit supero pia Numine pectoræ plenus,  
Sorte, loco, aut Cœtu nobiliore mori.*

*Hendecasyllabon Liber.* Cette sorte de poésie qui brille plus par les grâces tendres et la délicatesse de l'expression, que par le brillant de la pensée demande un génie naturel et juste; mais pour lui donner tout le mérite dont elle est susceptible, il faut aussi un choix dans les sujets; les vers qu'on admire le plus dans Catule sont ceux que la tendresse ou une molle volupté lui a dictés. Abel a fait connaître qu'il aurait réussi dans cette sorte de poésie, s'il s'y était appliqué, je crois en fournir une preuve, en donnant cet échantillon de ses *Hendecasyllabon*, c'est une imitation de l'*Anthologie*.

*En : nigros oculos reflectis in me,  
Nigrum detege, Magdalena vchum,*

*Ut albam faciem et nigros ocellos ,  
Lætus conspiciam , ô venusta Virgo :  
Bina sidera sic mihi recludas ,  
Auroramque simul , diemque reides.*

Ce volume est terminé par quelques psaumes en vers , et quelques autres poésies sacrées.

J'ai sous les yeux un recueil imprimé à Poitiers , chez Julien Thoreau , in-8°, 1640 , et que je crois mal daté de 1643 , par le père Nicéron , qui n'est au reste rien moins qu'exact dans cet article ; ce recueil contient les opusculs qui suivent , en vers et en prose.

*Le Parallèle de Louis le-Juste avec David* , dédié en latin au cardinal Mazarin , et en français à la reine-mère.

*Une Comparaison du Chef de la Justice avec le Soleil* , en vers latins , adressée au chancelier Seguier.

*Une Comparaison de la Pourpre avec l'Or* , adressée au président de Bailleul , intendant des finances.

*Une Comparaison de la Vertu avec la Lumière* , adressés à M. le Tellier , secrétaire-d'état.

Un autre petit poème qui est *une Description du Parlement*.

Et un autre intitulé : *Academia regia*, l'Académie française.

Ce même recueil contient encore trois relations historiques des campagnes de Louis XIII en Italie , et celle du siège et de la prise d'Arras , de 1640 , malgré tous les efforts du cardinal-infant.

Enfin , j'ai sous les yeux un autre recueil intitulé : *Psalterium Davidis heroicis versibus expressum ab Abelio Sammarthano Scævola Filio , sacri consistorii Assessore , aliaque ejus sacra Poemata* , editio tertia , auctior et emendatior : Augustoriti Pictonum , apud Julianum Thoreau , Regis et Academiæ Typographum , in-8°, 1641.

Le psautier est dédié au cardinal de Richelieu. Avant la préface , se trouvent deux petites pièces de vers latins , l'une de Nicolas de Sainte-Marthe , lieutenant-général de Poitiers , cousin d'Abel , et l'autre de P. Duval , écuyer , seigneur de



la Motte. Dans la préface, l'auteur dit que s'il a entrepris une traduction nouvelle, ce n'est pas qu'il ait pensé qu'on pût réussir mieux que ceux qui avaient déjà exécuté la même entreprise ; en effet, on ne saurait disconvenir que les psaumes, mis en vers par Buchanan, Flaminius et Spinæus, et quelques autres, ont de grandes beautés pour la poésie, et surtout la paraphrase de Buchanan qui a mérité l'applaudissement de tous les savans ; mais presque toutes ces versions sont des paraphrases, et celles qui paraissent les plus rapprochées du texte, sont l'ouvrage d'auteurs ouvertement hérétiques ou du moins suspects : c'est ce qui a déterminé Abel à entreprendre de fournir cette longue carrière, dans le dessein de donner une version exacte moins agréable, moins ornée, mais plus fidèle que les autres. D'ailleurs, il dit que cet ouvrage était l'exécution d'un ordre qu'il avait reçu et d'un vœu qu'il avait fait. Mais comme il avait attendu pour ce pieux ouvrage un âge fort avancé, qu'il craignait même de n'en pas voir la fin, il ne l'a pas mis dans la perfection qu'il lui aurait sans doute donnée dans cet âge heureux où les amis des muses en obtiennent les plus brillantes faveurs. Notre Abel, en imitant Desportes, abbé de Tyron, et Racan qui donnèrent leurs derniers jours à la paraphrase du psautilier, a eu leur sort : je veux dire que la poésie est languissante, dénuée des grâces et du feu de l'imagination. Ce ne sont que des vers. L'expression suit le sentiment, elle ne brille plus, quand il languit ; un exemple suffira pour convaincre le lecteur de ce que j'ai dit. Tout le monde est affecté des beautés du psaume 137, *Super flumina Babylonis*. C'est ainsi que le traducteur en rend le premier verset :

*Dum miseri liquidas sævæ Babylonis ad oras  
Sedimus, atque oculis lachrymarum flumina mœsti  
Mistimus, in mentem subit miserandæ Sionis,  
Conditio, infandi renovanda doloris imago.  
Hic lentæ salices, etc.*

L'expression est pure, les vers sont harmonieux ; mais y

trouve-t-on le sublime que présente l'original, même malgré les défauts d'un style dur et barbare, la cruelle image de cette consternation, de cet abattement rendu en deux mots : *Illic sedimus et flevimus* ! Nous nous sommes assis et nous avons pleuré.

Je ne prétends pas, par ces observations, ôter au *Psautier* d'Abel tout son mérite. L'auteur, qui avait médité sur son texte, le rend avec fidélité, et ses vers peuvent servir de commentaire à la Vulgate qu'elle éclaircit, et dont elle aplanit souvent les difficultés qui s'y rencontrent et qui arrêtent les personnes les plus intelligentes. Aussi Abel fut-il félicité par ses amis qui étaient ce que Poitiers avait de plus poli et de plus savant, F. Carré, médecin; Jean Rabreuil, avocat; Louis Fouqueteau, aussi avocat (1); G. Fonteneil, jésuite; G. Larrivé, de l'Oratoire. Jean de Bry (*Bryus*) nous apprend que les ordres dont parle l'auteur dans sa préface étaient ceux de Louis XIII.

*Rege jubente canit, Regis pia carmina Regi  
Fundit; sic Reges Regia Musa docet.*

Dans mon exemplaire, les psaumes sont suivis de la *Christiade*, sous ce titre : *Christiados, Liber unus*, imprimé chez le même libraire, en même format (in-8°), en 1635. Ce sont dix petits poèmes dédiés à Alphonse de Richelieu, cardinal, archevêque de Lyon, sur l'*Avent*, *Noël*, la *Circoncision*, l'*Épiphanie*, la *Transfiguration*, la *Passion*, *Pâques* ou la *Résurrection*, l'*Ascension*, le jour de la *Pentecôte* ou la *Descente du Saint-Esprit* sur les *Apôtres*, et la *Fête du Saint-Sacrement*.

*Partheniados Liber unus*, ou poème sur la Vierge, imprimé en 1635, dédié à Victor Bouthillier, archevêque de Tours. Il contient sept petits poèmes semblables à ceux de la *Chris-*

(1) Ce Louis Fouqueteau a traduit en vers français un poème sur l'Eucharistie, présenté par Abel à Louis XIII, à Lyon, après la maladie dont ce prince releva. On a aussi de lui quelques vers latins dans le tombeau de Scévole de Sainte-Marthe et ailleurs.

*tiades*, sur la *Conception de la Sainte-Vierge*, sur sa *Nativité*, sur la *Présentation au Temple*, sur le *Jour de l'Annonciation*, sur sa *Visitation*, sur sa *Purification*, sur l'*Assomption*.

*Hymnorum Liber unus*, dédié à M. de la Rocheposai, évêque de Poitiers. Ces hymnes sont sur *saint Louis*, *saint Jean-Baptiste*, *saint Pierre*, *saint Paul*, *les Innocens*, *sainte Catherine*, *sainte Marguerite*, sur les *Vierges*.

*Miscellaneorum Liber unus*, dédié à Nicolas de Sainte-Marthe, fils de Louis, lieutenant-général de Poitiers. Le titre annonce la nature du recueil, ce sont presque toutes poésies pieuses, où le goût de la bonne poésie respire avec celui de la piété de l'auteur.

(Extrait de la généalogie manuscrite de la famille de Sainte-Marthe, et des ouvrages imprimés d'Abel.)

SAINTE-MARTHE (SCÉVOLE DE, ou GAUCHER), troisième du nom, chevalier, seigneur de Méré-sur-Indre, en Touraine, des Lyonnieres et de Nouères, conseiller et historiographe du roi, naquit à Loudun, avec Louis, seigneur de Grélay, son frère jumeau, et une heure avant lui, le 20 décembre 1571.

Scévole III et son frère Louis firent leurs humanités à Poitiers, dans la maison de leur père qui y était alors établi. Leur père les envoya à Angers pour y étudier la jurisprudence. Miron, évêque d'Angers (1), le savant Pierre Ayraud, lieutenant criminel, et Claude Mesnard, lieutenant de la prévôté, illustraient cette ville célèbre par ses professeurs; ils firent connaissance avec eux; la fureur des troubles s'apaisa. Les deux jumeaux revinrent à Paris: il paraît qu'ils suivirent d'abord le barreau; ils sont employés dans le tableau des avocats de 1599, mais ils ne s'en firent point un état décidé et cherchèrent à mériter l'estime des savans par une autre voie. Le président de Thou leur donna entrée dans cette fameuse bibliothèque, où c'était une preuve de mérite

(1) Voyez sa vie écrite par Ménage, avec les observations, et imprimée à Paris, in-4<sup>o</sup>, en 1675.

d'être admis. Ce grand homme leur inspira cette passion pour l'histoire et pour la vérité qui en est l'âme, qu'ils ont toujours conservée. Ils étaient encore jeunes ; cependant il les crut capables de l'aider dans le projet de sa grande histoire. Ils répondirent à l'honneur que leur faisait M. de Thou ; il parait même qu'ils eurent quelque part à son travail, et que les secours qu'ils fournirent à notre historien furent importants par la manière dont il en parle dans le testament latin qu'il fit en 1616. Livrez-vous au travail, leur écrivait leur père, mais que ce travail ait la gloire du prince et de la nation pour objet. Ils remplirent ses vœux lorsqu'ils entreprirent l'*Histoire généalogique de la Maison de France*. Pour exécuter ce grand ouvrage, auquel ils ont employé près de cinquante ans pour le mettre dans l'état où il est, ils eurent la communication du trésor des chartres du roi, duquel MM. Dupuy et Godefroi, conseillers d'état, leurs amis, avaient fait faire l'extrait par ordre de Sa Majesté. Ils joignirent à une vaste collection de manuscrits tous les livres imprimés qu'ils purent rassembler sur notre histoire, et celle des états de l'Europe qui y est liée. Ils eurent la satisfaction de présenter à Louis XIII la première édition de cette histoire imprimée pour la première fois en 1619, en deux volumes in-4°. Le roi était à Tours ; Sa Majesté reçut le présent qu'ils lui firent avec tant de marques d'estime, tout jeune qu'il était, qu'il fit expédier aux auteurs un comptant de mille écus ; il y ajouta la charge de ses historiographes et une pension de trois mille livres. Le brevet est daté du quinze janvier 1620. Ce titre est-il plus honorable à nos deux jumeaux qu'au jeune roi ? Il fait honneur aux historiens ; il en fait au monarque ; c'est un fait que j'apprends avec plaisir à ceux qui regardent Louis XIII comme un prince tout-à-fait indifférent pour les gens de lettres.

L'*Histoire généalogique de la Maison de France* était encore bien imparfaite. Les auteurs le sentirent bien, ils travaillèrent avec autant d'ardeur que s'ils n'avaient fait que commencer. Elle reparut en 1627, avec beaucoup d'augmenta-

tion et ornée d'armoiries, en deux volumes in-folios. Cette édition est encore recherchée des connaisseurs. Elle a été suivie d'une troisième publiée en 1647.

Les Français et les étrangers, toute l'Europe applaudit à l'ouvrage des deux jumeaux. Je serais trop long, si je détaillais ici les éloges qu'ils reçurent de toutes parts.

André Duchêne et Justel le père leur avaient fourni un grand nombre de mémoires ; pour marquer au premier leur reconnaissance, ils lui donnèrent tout ce qu'ils avaient rassemblé sur la *Maison de Montmorenci*. De cet heureux concours ont résulté deux excellents morceaux : l'*Histoire de la Maison de Montmorenci* et celle de la *Trémouille*. C'est sur ce manuscrit que Pierre Scévole a composé son abrégé généalogique de cette dernière maison, imprimé en un volume in-12, en 1668.

Ce vaste recueil avait été précédé de l'*Histoire de la Maison de Beauveau*, publiée en 1626.

La réputation des deux frères établie sur des fondemens si solides, fit penser le clergé à les employer à l'exécution du projet que Claude Robert, prêtre du diocèse de Langres, avait tracé.

Ils furent chargés en 1645, du grand ouvrage de la *Gaul chrétienne*. Cette nouvelle entreprise les empêcha de donner, à leur *Histoire de la Maison de France*, la perfection qu'ils avaient alors dessein de lui donner, ils en avaient reçu l'ordre du roi (Louis XIV) ; et Christine de France, duchesse de Savoie, les avait engagés à ne pas négliger la maison de Savoie. Cette princesse leur en avait écrit deux fois.

Scévole survécut peu de temps à des titres si glorieux à sa mémoire.

Il mourut le 7 septembre 1650.

SAINTE-MARTHE (Louis DE) (1656), chevalier, seigneur de Grélay en Lodunois, naquit à Loudun le 20 décembre 1571. La ressemblance de Louis avec son frère jumeau était parfaite. C'était même taille, mêmes traits, même son de voix, à peine pouvait-on les distinguer.

Louis mourut à Paris, le 29 avril 1656, âgé de 84 ans 4 mois 9 jours, et près de six ans après son frère; il demanda à être inhumé avec lui sous les charniers de l'église paroissiale de Saint-Severin.

**SAINTE-MARTHE (PIERRE DE)** (1634), écuyer, sieur de la Jailletière, trésorier général de France en la généralité de Poitiers, naquit à Poitiers le quatrième jour de novembre 1578. Il exprimait avec force et élégance ses pensées, auxquelles il savait donner ce je ne sais quel vernis qui embellit les plus communes. S'il se livra à la poésie, ce ne fut qu'en homme qui aime mieux commander aux muses que d'être leur esclave; il les aima sans passion. Il a fait assez de vers français, pour en composer un volume, sur les victoires de Louis XIII., sur des sujets pieux et sur quelques autres matières, mais il négligea toujours de les rassembler, et l'on n'en trouve que quelques pièces qu'il n'a pu se dispenser de faire imprimer. Telles sont les pièces qu'il a jointes à celles qui forment le tombeau de son illustre père, qui sont dans l'édition in-4° de ses poésies.

Il mourut de la maladie fatale aux savans, c'est-à-dire de la pierre, le 29 septembre 1634.

Les auteurs de l'*Histoire du Théâtre français* (tome IV, page 285), parlent, sous l'année 1618, d'une comédie intitulée : *L'Amour médecin*, dont Pierre de Sainte-Marthe est l'auteur. Nous ne connaissons, disent-ils, que le titre de cette pièce indiquée par quelques catalogues; peut-être que les auteurs de ces catalogues n'en savaient pas davantage.

**SAINTE-MARTHE (NICOLAS DE)** (1645), chevalier, baron du Fresne, seigneur d'Authon en Vandomois. Il naquit à Poitiers, le 24 novembre 1579, et fit ses études en cette ville et sous les yeux de Louis, son père. Il embrassa la carrière du barreau, et s'y fit remarquer par de brillantes qualités. Il mourut le 6 février 1645.

**SAINTE-MARTHE IV° (SCRÉVOLE OU GAUCHER DE)** (1652), écuyer, seigneur des Humeaux, fut élevé avec beaucoup de soin et montra, dès son enfance, des dispositions qui en-

firent concevoir les plus heureuses espérances. Il suivit le barreau au parlement de Paris, et y brilla en qualité d'avocat dans quelques-unes de ces causes majeures, qui permettent à l'orateur de sortir du genre médiocre où le réduisent les causes ordinaires. Il aimait la poésie, et l'on voit encore quelques pièces de sa composition qui ne sont pas indignes du nom de Sainte-Marthe.

Il mourut à la fleur de son âge le 17 septembre 1652.

**SAINTÉ - MARTHE** (PIERRE-SCÉVOLE ou GAUCHER DE) (1690), écuyer, sieur de Méré-sur-Indre, conseiller du roi en ses conseils, son maître d'hôtel ordinaire, et historiographe de France. Il naquit à Paris le 21 novembre 1618. Il fit ses humanités au collège de Clermont, et eut le bonheur d'avoir pour maîtres les PP. Mambrun, grand poète latin; Noël, orateur distingué, et Bourdin, bon mathématicien.

Pour imiter les deux illustres jumeaux qui lui laissaient une si opulente succession dans l'histoire, il se joignit avec Nicolas-Charles de Sainte-Marthe, son frère, et leurs travaux devinrent communs, la continuation de l'*Histoire généalogique de France*, en fut l'objet, ainsi que le *Gallia Christiana* que le grand âge des premiers auteurs les empêchait de continuer. Il y avait déjà quelque temps qu'ils s'étaient livrés à ces études, lorsqu'Antoine Vion d'Hérouval qui était un répertoire vivant de chartres et d'anciens titres, leur en communiqua un très grand nombre qui leur fournirent, en quelques années, cinq ou six volumes in-folios d'extraits, tirés de plus de 300 volumes de la chambre des comptes, où Vion d'Hérouval était auditeur.

La réputation de notre Pierre Scévole égala bientôt celle de ses illustres prédécesseurs. Victor-Amédée, duc de Savoie, lui fit proposer des conditions très avantageuses pour passer à Turin, afin d'y travailler à l'histoire généalogique de sa maison, sur le plan de celle de France. La sincérité de notre savant, qui s'ouvrit à l'agent du duc de Savoie, sur certains points, déplut au prince qui, à son refus, choisit Gauche

non, auteur des deux volumes in-folios qu'on a sur cette maison.

Pierre Scévole publia la liste de tous les rois et princes souverains vivans, et de celle de tous les cardinaux.

En 1649, il fit graver une table généalogique dressée avec beaucoup de travail et de netteté. Il y fait voir que de la maison de France étaient sortis trente-trois empereurs et impératrices, plus de cent rois et soixante-dix reines, et qu'en 1380, vivaient cinq rois régnant en diverses parties de l'Europe, issus de la maison de France, savoir : en France, *Charles V*; dans la Navarre, *Charles II*, de la branche d'Évreux; en Hongrie et en Pologne, *Louis* surnommé le *Grand*, de la première branche d'Anjou; à Naples, *Louis*, premier duc d'Anjou, de la seconde branche, et en Portugal, *Ferdinand*.

Cette table fut dédiée à M. le prince de Condé, qui pour remerciement, gratifia l'auteur de la charge de maître d'hôtel du roi, par brevet du 28 janvier 1648. M. le prince était grand-maître de la maison du roi.

Il engagea les deux frères, Pierre Scévole et Nicolas-Charles à travailler à la *Généalogie de la Maison de Maille-Brézé*. Ils eurent l'honneur de la présenter manuscrite quelque temps après.

Pierre Scévole dont tous les projets étaient nobles et vastes, avait formé le dessein de publier une *Histoire des Vice-rois et Gouverneurs de tous les Royaumes de l'Europe*. Il se donna toutes les peines que demandait son projet, afin de se procurer des mémoires.

Il se délassait quelquefois l'esprit par de petits ouvrages : il traduisit un livre intitulé : *La Disgrâce du comte-due d'Olivarès, premier ministre de Philippe IV, roi d'Espagne*.

Il publia aussi, en 1651, les *Épîtres de Rabelais avec sa Vie à la tête de l'Ouvrage, et des Observations historiques, généalogiques et corographiques*.

En 1652, il traduisit de l'italien en français : *la juste Balance des Cardinaux vivans*.



Louis de Sainte-Marthe, le dernier des deux frères jumeaux, étant mort en 1656, Pierre Scévole, avec Nicolas-Charles, et leurs neveux se joignirent pour achever les ouvrages qu'ils avaient laissés imparfaits. Le clergé assemblé à Paris, en 1656, continua la commission qui avait été donnée aux frères jumeaux de travailler au recueil immense du *Gallia Christiana*. Abel-Louis, leur frère, prêtre de la congrégation de l'Oratoire, et qui en a été le général, se joignit à ce grand travail; il le revit, le lima, et en composa l'épître et la préface.

Cette savante Société reçut des complimens de tout ce que la France avait de savans dans tous les ordres. Enfin, le livre a été imprimé en quatre volumes in-fol.

L'ouvrage fut offert au clergé, le 13 septembre 1656, dans l'état où il devait être, malgré les brigues des ennemis secrets des auteurs.

On trouve l'histoire de ce qui se passa le 13 septembre 1656, à l'occasion de la présentation du *Gallia Christiana*, dans le procès-verbal du clergé du même jour. En voici les termes : c'est un monument trop respectable et qui fait trop d'honneur aux illustres frères dont nous parlons, pour ne pas nous en servir.

« Du mercredi, 13 septembre 1656, sur ce que M. l'abbé Poncet, promoteur, a dit que MM. de Sainte-Marthe, les  
« trois frères (Pierre Scévole ou Gaucher, Nicolas-Charles,  
« et Abel-Louis, prêtre de l'Oratoire) demandaient à entrer  
« pour présenter à la compagnie leur livre intitulé : *Gallia*  
« *Christiana*, il a été prié de les aller recevoir, et étant en-  
« trés, ils ont pris leurs places au-devant du bureau sur des  
« chaises sans bras; et le père de Sainte-Marthe, prêtre de  
« l'Oratoire, a pris la parole et a dit : *Dubitabam, Ecclesia*  
« *principes, illustrissimi, Clerique Galliarum celeberrimi Pro-*  
« *ceres delegati, apud vos dicturus, post illa quæ nuper gesta*  
« *sunt, in hoc Augustissimo Concessu ex occasione Libri Gallia*  
« *Christianæ, quale initium nostra esset habitura Oratio, an*  
« *Apologetico sermone, an sinceræ excusatione, an potius gratis-*

« *rum actione*, et le reste qui est imprimé avec la réponse du  
 « président de l'assemblée dans les actes du clergé de l'année  
 « 1656, page 804). Après quoi lesdits sieurs de Sainte-Mar-  
 « the s'étant retirés, la compagnie a témoigné la satisfaction  
 « qu'elle avait eue du discours du père de Sainte-Marthe, et  
 « par un applaudissement général, a témoigné l'estime  
 « qu'elle faisait de la réponse que Monseigneur le président  
 « y a faite. Mondit Seigneur le président a ensuite repré-  
 « senté à la compagnie les services que lesdits sieurs de  
 « Sainte-Marthe ont rendus au clergé, et ceux qu'ils lui  
 « peuvent rendre encore, et a dit qu'étant très juste de les  
 « reconnaître et de leur donner des marques de l'estime que  
 « la compagnie fait de leur mérite et capacité, elle ne pou-  
 « vait rien faire de plus honorable, ni de plus conforme à  
 « leur sentiment, que de leur accorder une pension : sur  
 « quoi, délibération prise par provinces, il a été unanime-  
 « ment résolu, qu'il sera donné à chacun desdits sieurs de  
 « Sainte-Marthe, la somme de cinq cents livres de pension,  
 « faisant pour trois celle de quinze cents livres, sur le fonds  
 « des *ministres convertis*, et que le sieur de Manevillette,  
 « receveur-général du clergé, leur baillera les trois mille  
 « livres qu'il a entre les mains, outre les trois mille livres  
 « que les sieurs de Sainte-Marthe ont déjà reçus. » La  
 libéralité du clergé n'était point excessive, et les auteurs en  
 offrant les quatre volumes du *Gallia Christiana* aux membres  
 de la compagnie, avaient eux-mêmes fait un présent qui se-  
 rait aujourd'hui de plus de huit mille francs.

L'ouvrage trouva des censeurs. Il y en eut qui reprochè-  
 rent aux frères Sainte-Marthe, d'avoir publié ce grand  
 ouvrage sous leur nom, au lieu de le faire sous celui de  
 Claude Robert. Mais Claude Robert avait-il été plus scrupu-  
 leux, lui qui n'avait travaillé que d'après *Démochares*, ou  
 de *Mouchi* qui fut le premier qui donna quelques catalogues  
 d'évêques en un corps, et Jean Chenu, avocat, qui les avait  
 augmentés ? Le docteur de Launoi fut un des censeurs, et il  
 ne tint pas à lui qu'on ne regardât nos auteurs que comme

des continuateurs , qui n'avaient fait qu'ajouter leurs fautes à celles de Robert.

Mais pour quelques censeurs que trouva le *Gallia Christiana*, une infinité de savans de tous les ordres s'empresrent à marquer aux auteurs l'estime qu'ils en faisaient. J'allongerais trop cet article , si j'entrais dans ce détail et dans l'extrait des lettres qui leur furent écrites de tous les lieux de l'Europe où le livre pénétra.

Il entreprirent encore de concert de mettre la dernière main à la continuation de l'*Histoire généalogique de la Maison de France*.

En 1661, les deux frères allèrent en Angleterre ; ils avaient envie de voir la fameuse bibliothèque d'Oxford. En revenant , ils tombèrent tous deux malades à Boulogne-sur-Mer. Ils se firent transporter à Paris ; mais Nicolas-Charles succomba après plus de trois mois d'une fièvre qui l'emporta le 8 février 1662. Pierre Scévole qui perdait , dans un frère chéri , un compagnon assidu de ses travaux , vit cette perte avec une extrême douleur. Il appela toute sa raison au secours , et se mit à travailler avec une nouvelle ardeur.

Il publia une table généalogique de toutes les maisons souveraines descendues , par les femmes , de celles de France , qu'il dédia au comte de Saint-Paul, fils du duc de Longueville, qui l'avait gratifié d'une pension lui et Nicolas-Charles, son frère , quelques années auparavant. Il y donne en abrégé l'origine de toutes les maisons souveraines , que le sieur de Rocoles a fait imprimer dans son introduction à l'histoire, en 1664 , sans indiquer ni le nom de l'auteur de qui il le tenait, ni l'ouvrage d'où il l'avait tiré.

Il n'avait pas perdu de vue son grand ouvrage de l'*Orbis Christianus* ; il travailla à le continuer. Guichenon , historiographe de Savoie , lui en écrivit en ces termes , en 1664 : *J'ai longtemps rêvé à votre nouveau dessein de l'Orbis Christianus, qui est une entreprise de géant, et qui demande la vie de deux ou trois hommes. Je ne doute pas de votre courage; mais je sais aussi où en sont logés ceux qui veulent faire de grands*

et longs ouvrages , à moins que d'être puissamment assistés. Ces réflexions , qu'il avait sans doute faites ne l'empêchèrent pas de publier son plan en 1664, avec une lettre adressée à tous les évêques et autres prélats du monde chrétien.

En 1669 , il envoya au célèbre jésuite Daniel Papebroch la *Vie de saint Gaucher*, dont il portait le nom , pour la faire tenir au père Henschenius , continuateur de Bollandus.

Deux ans auparavant, il avait fait imprimer l'*Abrégé de l'Histoire généalogique de la Maison de la Trémoille*, extraite des Mémoires manuscrits des frères jumeaux.

En 1670 , il publia l'*Etat de la Cour des Rois de l'Europe*, en trois volumes. Il contient les noms , surnoms , qualités , armes , alliances et postérité des rois et princes souverains , un état des ducs et pairs en France , des ducs , marquis , comtes et grands d'Espagne, grands officiers et chevaliers des ordres des couronnes , les vice-rois et gouverneurs des provinces , les maisons titrées de chaque état, leurs noms, qualités , armes et alliances, les cardinaux , patriarches , archevêques , évêques , généraux d'ordre et principaux abbés de l'Europe , avec les noms et qualités des princes vivans en Asie et en Afrique.

Quoique dégoûté de cet ouvrage rempli de dates et de noms propres , et sujet à un changement perpétuel , il ne laissa pas d'en donner une seconde édition en 1680.

En 1673 , il fit imprimer le *Traité historique des Armes de France et de Navarre*, extrait d'un plus grand ouvrage, contenant l'origine des maisons souveraines , de leurs armes et de leurs qualités. L'abbé de Marolles était un de ses intimes amis ; cet abbé pensait tout différemment sur l'origine des fleurs de lys , qu'il faisait remonter à des temps bien antérieurs au règne de Louis le Jeune et de Philippe-Auguste , son fils. Une conversation qu'ils eurent sur cette matière , dans le cabinet de l'abbé, occasionna la publication de l'ouvrage de Pierre Scévole.

En 1676, il alla à Lyon pour y traiter avec les libraires de cette ville de l'impression de l'*Hispania catholica* , qui était

des continuateurs, qui n'avaient fait qu'ajouter leurs fautes à celles de Robert.

Mais pour quelques censeurs que trouva le *Gallia Christiana*, une infinité de savans de tous les ordres s'empressèrent à marquer aux auteurs l'estime qu'ils en faisaient. J'allongerais trop cet article, si j'entrais dans ce détail et dans l'extrait des lettres qui leur furent écrites de tous les lieux de l'Europe où le livre pénétra.

Il entreprirent encore de concert de mettre la dernière main à la continuation de l'*Histoire généalogique de la Maison de France*.

En 1661, les deux frères allèrent en Angleterre; ils avaient envie de voir la fameuse bibliothèque d'Oxford. En revenant, ils tombèrent tous deux malades à Boulogne-sur-Mer. Ils se firent transporter à Paris; mais Nicolas-Charles succomba après plus de trois mois d'une fièvre qui l'emporta le 8 février 1662. Pierre Scévole qui perdait, dans un frère chéri, un compagnon assidu de ses travaux, vit cette perte avec une extrême douleur. Il appela toute sa raison au secours, et se mit à travailler avec une nouvelle ardeur.

Il publia une table généalogique de toutes les maisons souveraines descendues, par les femmes, de celles de France, qu'il dédia au comte de Saint-Paul, fils du duc de Longueville, qui l'avait gratifié d'une pension lui et Nicolas-Charles, son frère, quelques années auparavant. Il y donne en abrégé l'origine de toutes les maisons souveraines, que le sieur de Rocolles a fait imprimer dans son introduction à l'histoire, en 1664, sans indiquer ni le nom de l'auteur de qui il le tenait, ni l'ouvrage d'où il l'avait tiré.

Il n'avait pas perdu de vue son grand ouvrage de l'*Orbis Christianus*; il travailla à le continuer. Guichenon, historiographe de Savoie, lui en écrivit en ces termes, en 1664: *J'ai longtemps rêvé à votre nouveau dessein de l'Orbis Christianus, qui est une entreprise de géant, et qui demande la vie de deux ou trois hommes. Je ne doute pas de votre courage; mais je sais aussi où en sont logés ceux qui veulent faire de grands*

ages , à moins que d'être puissamment assistés. Ces  
 Il avait sans doute faites ne l'empêchèrent pas  
 en 1664, avec une lettre adressée à tous  
 autres prélats du monde chrétien.

, il envoya au célèbre jésuite Daniel Papebroch  
*saint Gaucher*, dont il portait le nom , pour la faire  
 père Henschenius, continuateur de Bollandus.

ans auparavant, il avait fait imprimer l'*Abrégé de*  
*histoire généalogique de la Maison de la Trémoille*, extraite  
 des Mémoires manuscrits des frères jumeaux.

En 1670 , il publia l'*Etat de la Cour des Rois de l'Europe* ,  
 en trois volumes. Il contient les noms , surnoms , qualités ,  
 armes , alliances et postérité des rois et princes souverains ,  
 un état des ducs et pairs en France , des ducs , marquis ,  
 comtes et grands d'Espagne, grands officiers et chevaliers des  
 ordres des couronnes , les vice-rois et gouverneurs des pro-  
 vinces , les maisons titrées de chaque état, leurs noms, qua-  
 lités, armes et alliances, les cardinaux, patriarches, archevé-  
 ques , évêques , généraux d'ordre et principaux abbés de  
 l'Europe, avec les noms et qualités des princes vivans en Asie  
 et en Afrique.

Quoique dégotté de cet ouvrage rempli de dates et de  
 noms propres , et sujet à un changement perpétuel , il ne  
 laissa pas d'en donner une seconde édition en 1680.

En 1673 , il fit imprimer le *Traité historique des Armes de*  
*France et de Navarre*, extrait d'un plus grand ouvrage, con-  
 tenant l'origine des maisons souveraines , de leurs armes et  
 de leurs qualités. L'abbé de Marolles était un de ses intimes  
 amis ; cet abbé pensait tout différemment sur l'origine des  
 fleurs de lys , qu'il faisait remonter à des temps bien anté-  
 rieurs au règne de Louis le Jeune et de Philippe-Auguste ,  
 son fils. Une conversation qu'ils eurent sur cette matière ,  
 dans le cabinet de l'abbé, occasionna la publication de l'ou-  
 vrage de Pierre Scévole.

En 1676, il alla à Lyon pour y traiter avec les libraires de  
 cette ville de l'impression de l'*Hispania catholica* , qui était

des continuateurs, qui n'avaient fait qu'ajouter leurs fautes à celles de Robert.

Mais pour quelques censeurs que trouva le *Gallia Christiana*, une infinité de savans de tous les ordres s'empressèrent à marquer aux auteurs l'estime qu'ils en faisaient. J'allongerais trop cet article, si j'entrais dans ce détail et dans l'extrait des lettres qui leur furent écrites de tous les lieux de l'Europe où le livre pénétra.

Il entreprirent encore de concert de mettre la dernière main à la continuation de l'*Histoire généalogique de la Maison de France*.

En 1661, les deux frères allèrent en Angleterre; ils avaient envie de voir la fameuse bibliothèque d'Oxford. En revenant, ils tombèrent tous deux malades à Boulogne-sur-Mer. Ils se firent transporter à Paris; mais Nicolas-Charles succomba après plus de trois mois d'une fièvre qui l'emporta le 8 février 1662. Pierre Scévole qui perdait, dans un frère chéri, un compagnon assidu de ses travaux, vit cette perte avec une extrême douleur. Il appela toute sa raison au secours, et se mit à travailler avec une nouvelle ardeur.

Il publia une table généalogique de toutes les maisons souveraines descendues, par les femmes, de celles de France, qu'il dédia au comte de Saint-Paul, fils du duc de Longueville, qui l'avait gratifié d'une pension lui et Nicolas-Charles, son frère, quelques années auparavant. Il y donne en abrégé l'origine de toutes les maisons souveraines, que le sieur de Rocoles a fait imprimer dans son introduction à l'histoire, en 1664, sans indiquer ni le nom de l'auteur de qui il le tenait, ni l'ouvrage d'où il l'avait tiré.

Il n'avait pas perdu de vue son grand ouvrage de l'*Orbis Christianus*; il travailla à le continuer. Guichenon, historiographe de Savoie, lui en écrivit en ces termes, en 1664 : *J'ai longtemps rêvé à votre nouveau dessein de l'Orbis Christianus, qui est une entreprise de géant, et qui demande la vie de deux ou trois hommes. Je ne doute pas de votre courage; mais je sais aussi où en sont logés ceux qui veulent faire de grands*

et longs ouvrages , à moins que d'être puissamment assistés. Ces réflexions , qu'il avait sans doute faites ne l'empêchèrent pas de publier son plan en 1664, avec une lettre adressée à tous les évêques et autres prélats du monde chrétien.

En 1669 , il envoya au célèbre jésuite Daniel Papebroch la *Vie de saint Gaucher*, dont il portait le nom , pour la faire tenir au père Henschenius , continuateur de Bollandus.

Deux ans auparavant, il avait fait imprimer l'*Abregé de l'Histoire généalogique de la Maison de la Trémoille*, extraite des Mémoires manuscrits des frères jumeaux.

En 1670 , il publia l'*Etat de la Cour des Rois de l'Europe*, en trois volumes. Il contient les noms , surnoms , qualités , armes , alliances et postérité des rois et princes souverains , un état des ducs et pairs en France , des ducs , marquis , comtes et grands d'Espagne, grands officiers et chevaliers des ordres des couronnes , les vice-rois et gouverneurs des provinces , les maisons titrées de chaque état , leurs noms , qualités , armes et alliances , les cardinaux , patriarches , archevêques , évêques , généraux d'ordre et principaux abbés de l'Europe , avec les noms et qualités des princes vivans en Asie et en Afrique.

Quoique dégoûté de cet ouvrage rempli de dates et de noms propres , et sujet à un changement perpétuel , il ne laissa pas d'en donner une seconde édition en 1680.

En 1673 , il fit imprimer le *Traité historique des Armes de France et de Navarre*, extrait d'un plus grand ouvrage , contenant l'origine des maisons souveraines , de leurs armes et de leurs qualités. L'abbé de Marolles était un de ses intimes amis ; cet abbé pensait tout différemment sur l'origine des fleurs de lys , qu'il faisait remonter à des temps bien antérieurs au règne de Louis le Jeune et de Philippe-Auguste , son fils. Une conversation qu'ils eurent sur cette matière , dans le cabinet de l'abbé , occasionna la publication de l'ouvrage de Pierre Scévole.

En 1676, il alla à Lyon pour y traiter avec les libraires de cette ville de l'impression de l'*Hispania catholica* , qui était



une partie presque achevée de son grand projet de l'*Orbis christianus*.

Pour achever de donner l'histoire des travaux littéraires de notre savant, disons qu'après tant d'ouvrages entrepris ou exécutés, il fit imprimer encore l'*Europe vivante, ou l'Etat des Rois, Princes, Souverains et autres Personnes de remarque dans l'Eglise, dans l'Epée et dans la Robe, vivans en 1685*. Paris, in-12, 1685. C'est un abrégé de l'état de la cour des rois de l'Europe, avec les changemens qu'exigeaient les cinq années expirées, depuis la dernière édition de ce livre imprimée en quatre volumes.

Il publia aussi, en 1684, des *Remarques sur l'Histoire de France*, du père Jourdan, et sur la *Critique du duc d'Epemon, touchant l'origine de la Maison de France*. Paris, in-12, 1 vol. Mais il n'a pas mis son nom à cet ouvrage.

Parmi les manuscrits qu'il a laissés, et qui sont en très grand nombre, on trouve :

1<sup>o</sup> L'*Histoire des Vico-Rois, Gouverneurs et Lieutenans-Généraux, Baillifs et Sénéchaux des Royaumes et Provinces de l'Europe, des Indes-Orientales et Occidentales*, en quatre ou cinq volumes in-folio.

2<sup>o</sup> Un *Traité des Ducs et Pairs de France, avec le véritable état de la Noblesse titulaire de France, tiré des registres du Parlement et de la Chambre des Comptes, et autres Cours souveraines du Royaume, avec des Notes historiques qui marquent l'origine des plus grandes terres du royaume et les noms des différens possesseurs*.

3<sup>o</sup> Une *Chronologie des Naissances, Mariages et Décès des Rois et Reines, Princes et Princesses, Papes, Cardinaux, Evêques et Personnes illustres, depuis 1500 jusqu'au dix-septième siècle*.

4<sup>o</sup> Une *Bibliothèque historique-géographique, où il range tous les Auteurs qui ont écrit sur cette matière, sous chaque Royaume et Province, avec des subdivisions pour chaque Ville, Abbaye, etc.*

5<sup>o</sup> *Différentes Histoires généalogiques des Maisons souveraines d'Autriche, des Rois d'Angleterre, d'Ecosse, du nom de Stuard ;*

*de Danemark, de Pologne, de Chypre-Lezignem, de Castille, d'Ar-  
ragon; des trois Maisons électorales de Bavière, de Saxe et de  
Brandebourg; des Ducs de Brunswic et de Lunabourg, de Virmen-  
berg, des Marquis de Bade, Landgraves de Hesse et Ducs de Bra-  
bant, qui viennent d'une même souche; des Princes d'Anhalt et des  
Ducs de Saxe Lawembourg, qui viennent d'une même souche; de  
Mecklembourg, de Lorraine, de Savoye, de Médicis, de Gonzagues  
et d'Est.*

De quelques maisons particulières, telles que celles des  
*Caraffes, Aquaviva, Crouy, des Guzmans, ducs de Medina-  
Sydonia, Brancaforte, Lignes, etc.*

6° *L'Histoire généalogique de la Maison des Rois de Navarre,  
tant ancienne que de celles de Champagne, Evreux, de Foix et  
d'Albret.*

7° *De l'Origine des Maisons souveraines, de leurs Titres, de  
leurs Armes, avec plusieurs Tables généalogiques, tant des Famil-  
les souveraines qui règnent à présent dans l'Europe et dans l'Asie,  
que de celles qui sont éteintes, avec plusieurs armoiries en taille-  
douce, ouvrages qui fait connaître les différens intérêts des Princes  
et les prétentions qu'ils ont sur plusieurs Etats de l'Europe.*

Pourrait-on croire, en examinant le Catalogue de tant  
d'ouvrages imprimés et manuscrits, en pensant aux voyages  
longs, fatiguans et coûteux que notre Sainte-Marthe n'entre-  
prit que pour chercher et se procurer des mémoires; pour-  
rait-on, dis-je, penser qu'il était tout-à-fait dégoûté de l'étude  
sur les dernières années de sa vie, qu'il en regarda même  
l'amour, ou plutôt la passion, comme quelque chose de si  
funeste au repos et à l'établissement de sa famille, qu'il vendit  
presque tous ses livres, et même la curieuse collection des  
manuscrits qu'il avait faite? C'est un fait que mes Mémoires  
avancent, et comme l'auteur me paraît très instruit, je n'en  
doute nullement. *Quelle folie, disait-il, de passer sa vie à de  
grands ouvrages! de quelque utilité qu'ils puissent être, l'auteur,  
presque toujours mal récompensé, use son tempéramment, dépense  
son bien, et a le chagrin de voir un madrigal, une épigramme,  
une bagatelle, conduire un ignorant à la fortune!*

Aussi vit-il sans inquiétude, dans Pierre Scévole, son fils, peu de dispositions pour l'étude, et il fut le premier à l'en éloigner et à l'engager dans le parti des armes, où il s'est distingué avec la qualité de capitaine du régiment de Rouergue.

Il mourut, ou plutôt il se reposa le 9 août 1690, âgé de soixante-douze ans.

SAINTÉ-MARTHE (ABEL-LOUIS DE) (1697) naquit à Paris le 12 août 1621. Il entra dans la congrégation des prêtres de l'Oratoire. Le P. François Bourgoïn, général de cet ordre, l'y reçut. Après son temps de probation, il fut envoyé à Nantes ; il n'avait encore que vingt quatre ans ; cependant il fut employé à enseigner la théologie et la philosophie à ses confrères.

En 1660, il fut élu par sa congrégation pour être assistant du général (Jean-François Senault) ; il remplit ce poste six années.

La partie de l'histoire à laquelle il s'attacha, fut celle des églises d'Orient. Il avait eu toutes les liaisons qu'il avait pu former avec les prélats et les prêtres maronites et coptes qui passaient en France. Il entreprit l'Histoire ecclésiastique des quatre patriarches d'Orient et de celui de Goa. Il corrigea les cartes géographiques de l'Asie, de l'Egypte et des Indes-Orientales, relativement à son projet, et pour assigner aux églises d'Orient la place qu'elles ont véritablement. Il fit aussi une collection des conciles tenus en Orient, et particulièrement à Goa, pour la réforme de ces contrées. Il n'oublia rien de tout ce qui pouvait rendre son ouvrage parfait. Il devait faire le sixième volume de l'*Orbis christianus*. Outre la théologie, l'Histoire de France et l'Histoire ecclésiastique, l'étude des langues grecque et hébraïque, la poésie et l'architecture, remplissaient les vides de son temps. C'était le délasement des travaux sérieux qui l'occupaient ; il peignait même avec goût. Ce fut lui qui fournit aux architectes le modèle du dôme de l'Oratoire de Saumur, de l'église de Nantes et de quelques autres édifices.

Ses poésies imprimées sont en petit nombre, mais elles

font voir beaucoup de goût et de génie : au commencement du premier volume de l'Histoire généalogique de la Maison de France, de la troisième édition, publiée par les deux frères jumeaux, on trouve un petit poème en vers héroïques, intitulé : *Sanctorum Gallie Regum ac Principum Sylva, ad Ludovicum XIV*. Il y parle de tous les rois de France qui se sont rendus illustres par leur sainteté.

Mes Mémoires parlent encore des pièces qui suivent comme de pièces imprimées, sans indiquer ni l'année, ni le nom du libraire, ni le lieu de l'impression.

*Ad Franciscum Cytesium (1), Sylva.*

*Thalera, sive gentis Thaleæ septem Flores*, qui est l'éloge de l'illustre maison de Tallon. On trouve cette pièce parmi celles d'Abel 1<sup>er</sup>, jointe aux ouvrages de Scévole.

*Caroli Castanæi Ruppiposæi et Carolæ Josserrandæ Epithalamum*. Cet ouvrage fut composé en 1641. L'auteur avait à peine vingt ans. Henri-Louis Chasteigner de la Rocheposay, évêque de Poitiers, qui le vit, en fit compliment à Scévole, père d'Abel de Sainte-Marthe.

Les poésies non imprimées sont les pièces qui suivent :

1<sup>o</sup> *De Spiritu-Sancto Carmen.*

2<sup>o</sup> *De divæ Marthæ ad R. P. Mambrunium S. J., præceptorum suum.*

3<sup>o</sup> *Contemptus Mundi in divo Cledaldo.*

4<sup>o</sup> *Obedientia, sive Sacrificium Abrahami.*

5<sup>o</sup> *Ad Scævolum et Ludovicum Sammarthanos Ode.*

6<sup>o</sup> *Virtute et Litteris Famam æternam comparari.*

7<sup>o</sup> *Ad Renatum-Michaellem Rupimalleum (de la Rochemaillet).*

8<sup>o</sup> *Ad Musas.*

9<sup>o</sup> *Ortus Solis, et ejusdem Occasus*, et plusieurs autres, dit l'auteur du Mémoire. Toutes ces pièces sont les fruits de sa jeunesse.

Abel de Sainte-Marthe, son oncle paternel, ayant vu quelques-unes de ses pièces, lui adressa cette épigramme :

(1) François Citoys, médecin, dont nous parlons.

*Quid mirum teneri primò si flore subævi ,  
Tàm benè plectra lyrae tangis P tibi Scævola Magnus ,  
Quàm sit avus , sunt penè tibi consortia divùm ,  
Dùm patris . et patru sub pectore sensa revolvis .*

Je ne rassemblerai point ici tous les éloges que lui ont donnés une infinité de savans , tant français qu'étrangers ; je m'engagerais dans un trop long détail. Il me suffira de dire que tous les éloges répandus sur les auteurs du *Gallia christiana* et du grand projet de l'*Orbis christianus*, lui appartiennent , avec ses deux frères.

Il se démit de l'emploi de général de son ordre le 14 septembre 1696 , et se retira à Saint-Paul-aux-Bois , diocèse de Soissons , où il mourut le 7 avril 1697.

SAINTE-MARTHE (NICOLAS-CHARLES DE) (1662), sieur de Noüeres, conseiller du roi en ses conseils, aumônier ordinaire de Sa Majesté, prieur de Saint-Germain, naquit à Paris le 26 avril, jour de Pâques 1623. Il eut part à tous les travaux de Pierre Scévole, son frère aîné ; on ne pourrait, sans répétition et des redites ennuyeuses, entrer dans le détail de ses travaux littéraires. Je prie mes lecteurs de voir ce que j'en ai dit dans l'article de Pierre Scévole. Il mourut, comme je l'ai dit dans ce même article , à son retour d'Angleterre , où il était allé avec son frère, le 8 février 1662.

SAINTE-MARTHE (FRANÇOIS II DE) (1677), chevalier, seigneur de Chamdoiseau, naquit au mois d'août 1616. Il fit ses humanités à Paris, au collège d'Arcourt, et sa philosophie sous *Padet*, qui a depuis professé au collège royal. Il prit le parti du barreau, et le suivit avec succès au parlement et au grand conseil, où il plaida avec beaucoup d'applaudissement. J'ignore le temps de sa mort.

SAINTE-MARTHE (CLAUDE DE) (1690) naquit à Paris le 8 juin 1620. Il y fit ses études et sa philosophie ; mais au lieu de prendre ses degrés pour parvenir au doctorat , comme sa famille l'y engageait , et de penser aux dignités de l'église dont il avait pris le parti , on fut surpris de le voir détaché de ce que le monde peut promettre de plus flatteur dans un

âge qui paraît fait pour en goûter les charmes. Il se retira à la terre de Chamdoiseau, et s'y livra entièrement à l'étude et à la prière. Il entra à Port-Royal-des-Champs et y devint le confesseur des religieuses; il parlait facilement, très purement et avec grâces. Il se livra à la prédication.

Il est auteur de différens ouvrages, et en particulier de ceux qui suivent :

1<sup>o</sup> *La Préface et le premier chapitre de l'Apologie de Port-Royal-des-Champs.*

2<sup>o</sup> *La Lettre d'un Théologien à un de ses Amis, sur la Lettre de M. de Chamillard, contre les Religieuses de P. R. (1665).*

3<sup>o</sup> *La Défense de P. R. et de leurs Directeurs (1667).*

4<sup>o</sup> Il a eu part à la traduction française du *Nouveau Testament*, connu sous le nom de Mons, quoique imprimée à Amsterdam, en 1667, pour la première fois. Cet ouvrage avait été commencé par Antoine le Maître, continué et achevé par le docteur Antoine Arnaud, Pierre Nicole, Louis-Isaac le Maître de Sacy, Joseph-Sébastien du Cambout de Pontchâteau, et notre Claude de Sainte-Marthe. Il revit et corrigea la seconde édition qui parut la même année, in-12, en deux colonnes. C'est ce que m'apprend l'intelligent auteur de la Bibliothèque du comte d'Hoim, pp. 14 et 15.

5<sup>o</sup> *Traité de Piété, ou Discours sur divers Sujets de la Morale chrétienne*, par feu messire Claude de Sainte-Marthe, prêtre. A Paris, chez Osmond, 1702, in-12, deux tomes.

« Quoique l'auteur de ces Traités, dit l'éditeur, les ait écrits lorsqu'il conduisait une communauté de religieuses, il les a aussi composés pour quelques personnes du monde, ce qui fait qu'on y trouve des vérités qui regardent l'un et l'autre état, et qui font voir qu'il en connaissait parfaitement les devoirs. Il les laissa à une personne qui, après s'en être occupée plusieurs années, ne voulut pas priver le public du fruit qu'il en pouvait tirer. On y apprend à se connaître soi-même, à sentir ses misères, à découvrir les illusions de l'amour-propre, à développer les plus secrets replis du cœur humain. L'auteur n'y affecte point les orne-

« mens de l'éloquence humaine; mais il s'y explique avec  
 « cette noble simplicité de l'évangile, qui a tant de feu qu'elle  
 « persuade les esprits et pénètre les cœurs. Il reste, ajoute  
 « l'éditeur, à donner des lettres et d'autres traités qui ache-  
 « veront le Recueil de ses ouvrages. »

6° *Lettres de M. de Sainte-Marthe sur divers Sujets de Piété, de Morale et de Conduite pour la Vie chrétienne.* Paris, 1709, chez Louis Roulland, in-12, 2 vol.

Ce sont les lettres dont parle l'éditeur des *Traités*. On y reconnaît aisément le même auteur, le même style, noble, vif, échauffé du feu de la charité chrétienne, soutenu de cette doctrine précieuse acquise aux pieds du crucifix. La piété y est élevée; mais elle n'a point cette hauteur mystique qui n'est à la portée que d'un petit nombre de chrétiens qui ont fait un divorce absolu avec le monde et ses occupations. Ces lettres sont même plus variées, et par conséquent plus agréables que les *Traités*. Quoique l'auteur y ait également en vue les grandes vérités de la religion, il y a répandu des traits et des récits de faits particuliers qui doivent plaire à toutes sortes de lecteurs.

7° On attribue encore à Claude de Sainte-Marthe une partie du livre intitulé : *Morale pratique des Jésuites*.

8° Un *Traité de la Foi humaine*.

9° Un *Mémoire sur l'Utilité des petites Ecoles*.

10° Enfin, j'ai eu entre les mains un petit volume in-12, manuscrit, intitulé : *Maximes et Reflexions de Piété sur différents Sujets*, par messire Claude de Sainte-Marthe, où tout respire une simplicité admirable.

SAINTÉ-MARTHE (JEAN DE) (1690), écuyer, avocat au parlement, naquit à Paris le 1<sup>er</sup> novembre 1627. Jean de Sainte-Marthe avait fait de très bonnes études, et à la connaissance des poètes, il joignit du génie pour la poésie; mais il étouffa ses talens, en les bornant à la critique des personnes qui lui déplaisaient dans la ville de Poitiers. Dans ces sujets ingrats il ne trouva d'autre gloire que celle de se faire craindre de ses citoyens, et de se faire admirer par un petit nom-

bre de personnes maligènes : c'est monter sur le Parnasse pour s'y charger d'épines. Après la mort de sa femme, il prit le parti de l'église et mourut prêtre, curé de Liège, en Roitot, près Loudun, vers l'année 1690.

SAINT-MARTHE (IL) (ANGEL DU) (1700), fils d'Abel-Ier, naquit le 10 août 1699.

Abel-Ier a payé aux munes et au public le tribut que stable leur devoit, quiconque a porté le nom de Saint-Marthe. On a de lui quelques ouvrages imprimés où règnent beaucoup de goût et de politesse. Son *Discours du Roi sur le rétablissement de la bibliothèque de Fontainebleau* fut imprimé à Paris, in-4°, avec les preuves justificatives des faits avancés dans le *Discours*.

En 1698, parut la *Méthode de nourrir les Enfants à la mamelle*, traduction d'un poème latin de Scévole de Sainte-Marthe, Paris, 1698, in-8°. La traduction est assez fidèle, et l'auteur s'est attaché scrupuleusement à rendre le sens du original; mais il manque de délicatesse et de force.

SAINT-MARTHE (DENIS DU) (1708), naquit le 24 mai 1689. Il forma le dessein d'embrasser l'état monastique; il fit cette démarche en 1667, et fit profession dans l'abbaye de Saint-Melaine de Rennes; le 12 août 1668. Après avoir achevé ses études, il fut employé à régenter la philosophie et la théologie dans les abbayes les plus célèbres de la congrégation de Saint-Maur. Il est mort le 28 mars 1762, dans sa 75<sup>e</sup> année. Le père Denis de Sainte-Marthe a donné au public un assez grand nombre d'ouvrages.

1° Un *Traité de la Confession contre les Erreurs des Calvinistes*, où la Doctrine sur ce point est expliquée par l'Écriture-Sainte, par la tradition et par plusieurs faits très remarquables. Il fut imprimé à Paris, in-8°, en 1665. C'est une réfutation de l'ouvrage de Dailhé sur cette matière. Il y a beaucoup d'érudition dans ce *Traité*; la dernière partie en est la plus curieuse, l'auteur y prouve l'usage de la confession auriculaire dès les premiers temps de la monarchie française devenue chrétienne par l'exemple de Clovis. Les auteurs du *Journal*



Grégoire pendant son pontificat, et l'énumération de ses ouvrages.

Le troisième livre contient fort au long le différend de saint Grégoire avec Jean le Jeuneur, patriarche de Constantinople, qui prenait le titre d'*Écumenique* ou *Universel*. Il fait l'apologie des éloges qu'a donnés ce pape à *Brunchaud*, et même celle de cette princesse. Il la fonde sur les grands biens qu'elle fit aux églises, sur le respect dû au rang suprême de *Brunchaud*, sur la date des faits atroces qu'on lui impute, postérieurs aux louanges de saint Grégoire.

Dans le dernier livre, on voit la révolution arrivée dans l'empire romain par la mort de Maurice, sacrifié à l'ambition de Phocas; sa constance à la mort, et celle de ses enfans. C'est un des traits les plus intéressans de l'Histoire du Bas-Empire. La mort de Grégoire est fixée au 12 mars de l'an 604.

Le débit de cette édition fut très prompt; cet ouvrage, traduit en latin, fut inséré dans le quatrième tome des écrits de saint Grégoire, dont le père de Sainte-Marthe procura une édition en quatre volumes (1), in-folio, en 1705, avec ce titre: *S. Gregorii, Papæ I, cognomento Magni, Opera omnia studia, et labore Monachorum Ord. S. Benedicti à Congreg. S. Mauri*. Le père de Sainte-Marthe était à la tête, et le directeur de ce grand ouvrage.

Si l'on en croit l'auteur des *Aventures de Pomponius*, la Vie de saint Grégoire et l'édition de ses ouvrages n'ont pas obtenu tous les suffrages. C'est de tous les travaux de la congrégation de Saint-Maur celui qui mérite le moins d'estime. L'éditeur, dit-il, est dépourvu d'érudition, il n'y a montré aucun jugement. La critique est outrée; mais il faut convenir qu'il s'en fait beaucoup que l'édition dont il s'agit, fort inférieure à celles de saint Augustin, de saint Hilaire, etc., ait tout le mérite qu'elle pouvait avoir.

Avant de la publier, le père de Sainte-Marthe avait défendu celle des écrits de saint Augustin; critiquée par tant de per-

(1) Le père Casier dit trois, et se trompe.

bonnes, et estimées de tous les savans, et des vertueuses personnes. Il donna deux petits ouvrages. Le premier intitulé : *Reflexion sur la Lettre d'un Abbé d'Alençon au R. P. Bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, sur leur dernier tome de l'édition de saint Augustin*, 1699, in-12. Le second, dont le but était le même, avait pour titre : *Lettre à un Docteur de Sorbonne, touchant la Mémoire d'un Docteur en Théologie, adressé à MM. les Prélats de France par un des Bénédictins*, 1699, in-12.

Quelques éloges qu'on eût donné à la collection que les frères Scévole et Louis de Sainte-Marthe avaient commencée, et qui avait été exécutée par Pierre Scévole, Abel et Nicolas de Sainte-Marthe, sous le titre de *Gallia christiana*, et publiée en quatre volumes in-fol., en 1666, quelque mérite qu'eût même ce grand ouvrage, il était défectueux en bien des parties. Ce fut ce qui engagea l'assemblée du clergé, en 1710, de charger le père de Sainte-Marthe de le refondre. On ne pouvait sans injustice lui ôter cet honneur : c'était un bien de famille. D'ailleurs la savante congrégation de Saint-Maur est en possession d'enrichir le public des ouvrages de la nature de celui-ci. Plus occupée du solide que du brillant, et de goûtes attachées aux ouvrages d'imagination, elle est regardée dans la république des lettres comme l'organon du vrai, posé dans les nouëtes les plus pures, ou au moins le père de Sainte-Marthe, secondé de quelques religieux qu'il choisoit, travailla donc au *Gallia christiana* et n'eut plus d'autre occupation. Le public vit paraître, en 1715, le premier volume du *Gallia christiana*, avec une infinité d'additions et de corrections ; en 1720, le père de Sainte-Marthe en publia un second, et le troisième a paru périodiquement, et cinq ans après, en 1725, le quatrième. Le premier de ces ouvrages est de SALMON (Jean), surnommé MACRIN, (1657), était fils de Jean Salmon et de Louise Tynet, et naquit à Loudun, en 1659. Il fit ses premières études à Loudun. Les talens que sa famille lui reconnut firent penser qu'étant né avec une fortune assez médiocre, il devait prendre la profession lucrative de bar-

Macrin eut douze enfans de son épouse ; il ne lui en resta que six, lors de la mort de sa femme arrivée le 14 juin 1550 (1). On trouve leurs noms dans le recueil des poésies qu'il intitule : *Nænia. Charles l'ainé, Timothée, Théophile, Suzanne*, épouse d'*Adrien Dreux*, *Camille et Marie*. La mort de Gelonis n'éteignit point cette belle passion. Elle fut le sujet des tristes chants de la lyre de Macrin, comme elle avait fait l'objet de ses plus doux amusemens. L'année même de sa mort, il publia un volume de poésies, où l'on trouve celles de quelques-uns de ses amis jointes avec les siennes, sous ce titre : *Salmonii Macrini Juliodunensis Cubicularii regii Næniarum, libri III, de Gelonide Borsala, uxore clarissima, qua annos 40 menses 2 dies 15 nata, obiit 14 junii anno Domini 1550. Lutetia, m-8o, 1550*. C'est dans un dicton de Jean Sanet que j'ai appris que le beau nom de Gelonis n'était que l'enveloppe de Guilloné Boursaut : le poète parle ainsi :

La mort avait ja chanté la victoire

Sur le tombeau de Guilloné Boursaut.

Il faut convenir qu'il exprime bien mieux ses plaisirs qu'il n'exprime ses regrets. A l'exception de deux ou trois pièces, son recueil de vers funèbres n'a rien de précieux. Outre une épouse chérie que la mort enlevait à Macrin, il se trouvait dans une posture désagréable du côté de la fortune ; elle pouvait à peine suffire à l'entretien de sa maison que six enfans rendaient un fardeau pesant à soutenir.

On a presque tout ce qu'il a fait de bon dans le Recueil divisé en quatre livres, de 1530, in-8°, chez Simon de Colines. J'ai sous les yeux ce Recueil, avec un autre chez le même de

(1) *Mille et quingentis annis si decem juvabit.*

*Adde latria, omni nostra Gelonis obiit.*

*Ubi latria quatuordecim illis annis obiit.*

*Salmonii Juliodunensis.*

Colines, et dans la même forme, en 1538; et un troisième divisé en deux livres, avec les *Epithalamiorum libellus unus*, en 1531; ses *Nenia*, ou regrets, imprimés à Paris, chez Vascosan, en 1550, divisés en trois livres, avec un recueil de différentes pièces qui ont la plupart la mort de Gelonis pour objet; elles sont de différents poètes, amis de l'auteur.

Il y a eu une fort belle édition des odes de Macrin, en 1537, in-8°. On trouve dans le *Pan. Nicaron* le catalogue de ses ouvrages qui m'a paru exact.

En ne regardant que ce que *Salomon-Macrin* a fait d'excellent, on le placera à côté d'Horace, et vis-à-vis de Catulle. Il l'emportera même dans l'esprit des honnêtes gens par le mérite des sujets, qui n'ont rien que d'honnête, et par le choix des expressions qui, toutes latines qu'elles soient dans Catulle, dévoilent sans cesse ceux qui n'ont pas le cœur assez généreux se prêter aux idées de la plus affreuse débauche. Les pièces adressées par Macrin à sa chère Gelonis, ont un caractère si tendre, des grâces si délicates, qu'on se sent agréablement affecté des sentimens qui animaient le poète. C'est à ces morceaux qu'on a toujours donné le prix. Les poésies de Macrin sont assez rares pour qu'on en trouve ici une collection avec plaisir. C'est la quatrième pièce du premier livre. Elle est adressée à sa Gelonis qu'il prie d'apprendre le latin pour être en état d'entendre ses vers.

*Amor natus à pyella, quibus* (1).  
*Ipse quæ mihi charis medullis.*  
*Ambobusque oculis, precatur, aude*  
*Primas discere litteras, et illis*  
*Quæ nati isti prædantur, prædantur*  
*Poverentes, sed quæ trahit* (2).  
*Hæc prædantur, consequuntur potius*  
*Externæ fuerit, in digne curâ*

(1) Elle en avait au moins dix-huit, si elle était sa femme.

(2) Pierre Boursoin. *Disertion sur l'art de l'écriture* (1655).

Or, toi, qui leurs vertus et leur gloire possèdes,  
 Et qui de droite ligne à leurs armes succèdes,  
 Tu n'as voulu souffrir que leur nom annobli,  
 De tant de beaux honneurs fût pressé de l'oubli;  
 Mais tirant du tombeau leurs armes et leur gloire,  
 Dedans un livre tien en as fait une histoire.

Portrait leurs écussons et leurs blasons, afin  
 Que ta noble maison ne prenne jamais fin.  
 Et que, malgré les ans, ta ligne florissante  
 Croisse de fils en fils à jamais renaissante.

Toujours puisse ta race augmenter en honneur,  
 Et toujours ta maison soit pleine de bonheur.  
 Illustre de vertus, et toujours puisse vivre  
 Avecques un Sanzay, un Ronsard, dans ce livre.

RONSARD, *Élég*, liv. II, p. 205, t. IV, édit. de 1575.

Duverdier, dans son article, parle de deux harangues qu'il prononça, l'une devant le pape Paul IV, contre les calomniateurs du roi Charles IX, l'autre, en qualité d'ambassadeur vers le roi de Portugal, après la prise de l'île de Madère. Ces deux harangues se trouvent dans le recueil des *Harangues militaires* de Belleforêt, à la fin du volume, dans les *Harangues de notre temps*; c'est-à-dire de temps où vivait Belleforêt. Le style en est dur et la phrase embarrassée; au reste, on y reconnaît un génie solide et beaucoup de précision, un homme capable des affaires dont il était chargé.

SAVARY DE MAULÉON (1230 ou environ), si l'on en croit Nostradamus et Rédi, était Anglais de nation, mais d'après un manuscrit du Vatican cité dans les observations de Crescimbeni, sur les Vies des poètes provençaux, il était un des plus grands seigneurs du Poitou, Poitevin de naissance, et fils de *Réols de Mauleon*, seigneur de Mauléon, de Talmont, de Fontenay, du château de Dailon, de Bernon, etc. Il prit tantôt le parti de l'Angleterre contre la France, et tantôt celui de la France contre l'Angleterre. Guerrier intrépide, général intelligent, il se fit valoir dans l'un et

armes des femmes. Cette généalogie, qui fait remonter la maison de Sanzay jusqu'aux premiers comtes héréditaires du Poitou, est des plus inexactes, et l'on peut dire que l'auteur y sacrifiait l'histoire et la chronologie à des chimères qui se détruisent d'elles-mêmes : ce fut sur les mémoires de notre René que le Jacobin (1) Etienne de Luzignen bâtit un édifice encore plus irrégulier, en composant son ouvrage, intitulé : *Les Généalogies de soixante et sept très nobles et très illustres Maisons issues de Méropée, fils de Théodoric II, roi d'Austrasie*, imprimées à Paris, en 1586, in-4°, 128 feuillets. Il cite souvent le témoignage et les mémoires de René de Sanzay. La Haye, qui paraît avoir adopté toutes les mêmes idées, a travaillé sur le même plan. Ces ouvrages, où les fables étouffent la vérité, où l'on substitue des fantômes à des êtres réels, passaient dans un temps où la critique n'avait point encore porté son flambeau sur les antiquités de notre histoire, et où les plus grandes maisons croyaient avoir besoin de ce faux lustre ; rien ne leur paraissait si beau que de descendre des héros de l'Iliade ou des Amadis, par une suite d'aïeux qu'on leur contestait d'autant moins qu'ils étaient plus inconnus, et dont ils pouvaient s'appeler eux-mêmes les pères.

Ronsard, dans le second livre de ses *Elégies*, tome IV, p. 203, loue la maison de Sanzay et l'auteur de la généalogie. Après avoir donné une origine du blason et des armoiries, il dit que tout change, puis il ajoute :

Le ilenne (le maison), mon Sanzay, sans avoir rien méé,  
 A toujours son bonneur en mieux continué,  
 Comme ne venant pas d'une race petite,  
 Où bien peu de noblesse en la maison habite,  
 Mais de l'illustré sang des comtes de Poitiers,  
 Dont les prédécesseurs furent vrais héritiers...

(1) Le Laboureur dit *Cordelier*, et se trompe. Etienne de Luzignen était de la royale maison de Luzignen-Cypre ; il mourut en 1590. Il est auteur de plusieurs ouvrages aussi peu estimés que celui dont il est parlé ici.

Grégoire pendant son pontificat, et l'énumération de ses ouvrages.

Le troisième livre contient fort au long le différend de saint Grégoire avec Jean le Jeûneur, patriarche de Constantinople, qui prenait le titre d'*Œcuménique* ou *Universel*. Il fait l'apologie des éloges qu'a donnés ce pape à *Brunchaud*, et même celle de cette princesse. Il la fonde sur les grands biens qu'elle fit aux églises; sur le respect dû au rang suprême de *Brunchaud*; sur la date des faits atroces qu'on lui impute, postérieurs aux louanges de saint Grégoire.

Dans le dernier livre, on voit la révolution arrivée dans l'empire romain par la mort de Maurice, sacrifié à l'ambition de Phocas; sa constance à la mort; et celle de ses enfans. C'est un des traits les plus intéressans de l'histoire du Bas-Empire. La mort de Grégoire est fixée au 12 mars de l'an 604.

Le débit de cette édition fut très prompt; cet ouvrage, traduit en latin, fut inséré dans le quatrième tome des écrits de saint Grégoire, dont le père de Sainte-Marthe procura une édition en quatre volumes (1), in-folio, en 1705, avec ce titre: *S. Gregorii, Papæ I, cognomento Magni, Opera omnia studio, et labore Monachorum Ord. S. Benedicti à Congreg. S. Mauri*. Le père de Sainte-Marthe était à la tête, et le directeur de ce grand ouvrage.

Si l'on en croit l'auteur des *Aventures de Pomponius*, la Vie de saint Grégoire et l'édition de ses ouvrages n'ont pas obtenu tous les suffrages. C'est de tous les travaux de la congrégation de Saint-Maur celui qui mérite le moins d'estime. L'éditeur, dit-il, est dépourvu d'érudition, il n'y a montré aucun jugement. La critique est outrée; mais il faut convenir qu'il s'en faut beaucoup que l'édition dont il s'agit, soit inférieure à celles de saint Augustin, de saint Hilaire, etc., ait tout le mérite qu'elle pouvait avoir.

Avant de la publier, le père de Sainte-Marthe avait défendu celle des écrits de saint Augustin; critiquée par tant de per-

(1) Le père Casier dit trois, et se trompe.

sonnes, et estimées de tous les savans, et des ecclésiastiques mêmes. Il donna deux petits ouvrages. Le premier intitulé : *Reflexion sur la Lettre d'un Abbé d'Allemagne au R. P. Benoît XIV. de la Congrégation de Saint-Maur, sur leur dernier tome de l'édition de saint Augustin*, 1699, in-12.

Le second, dont le but était le même, avait pour titre : *Lettre à un Docteur de Sorbonne, touchant la Mémoire d'un Docteur en Théologie, adressé à MM. les Prélats de France, par les Bénédictins*, 1699, in-12.

Quelques éloges qu'on eût donné à la collection que les frères Scévole et Louis de Sainte-Marthe avaient commencée, et qui avait été exécutée par Pierre Scévole, Abel et Nicolas de Sainte-Marthe, sous le titre de *Gallia christiana*, et publiée en quatre volumes in-fol., en 1656; quelque mérite qu'eût même ce grand ouvrage, il était defectueux en bien des parties. Ce fut ce qui engagea l'assemblée du clergé, en 1710, de charger le père de Sainte-Marthe de le refondre. On ne pouvait sans injustice lui ôter cet honneur : c'était un bien de famille. D'ailleurs la savante congrégation de Saint-Maur est en possession d'enrichir le public des ouvrages de la nature de celui-ci. Plus occupée du solide que du brillant, et des grâces attachées aux ouvrages d'imagination, elle est regardée dans la république des lettres comme l'organe du vrai, posé dans les sources les plus pures.

Le père de Sainte-Marthe, secondé de quelques religieux qu'il choisit, travailla donc au *Gallia christiana*; et n'eut plus d'autre occupation. Le public vit paraître, en 1715, le premier volume du *Gallia christiana*, avec une infinité d'additions et de corrections; en 1720, le père de Sainte-Marthe en publia un second, et le troisième a paru périodiquement, et cinq ans après, en 1725, le quatrième. SALMON (Jean), surnommé MAGREN. (1557), était fils de Jean Salmon et de Louise Tynd, et naquit à Louvain, en 1557. Il fit ses premières études à Louvain. Les talens que sa famille lui reconnut firent penser qu'étant né avec une fortune très modeste, il devait prendre la profession lucrative de bar-



loi. Ces Mémoires forment deux volumes in-12, imprimés sans nom d'imprimeur ni de libraire, en 1714, 1715 et 1716.

On a, outre ces neuf Mémoires de M. l'abbé d'Ettemare, les écrits qui suivent :

*Lettre de M. d'Et....., du 30 avril 1738, à l'occasion des faits faux avancés dans la dix-neuvième Lettre de dom la Taste, in-4°, 1738.*

*Seconde Lettre de M. d'Et....., du dernier juillet 1738, à l'occasion des faits faux avancés dans la dix-neuvième Lettre de dom la Taste, in-4°, 1738.*

Mémoire envoyé à M. Petitpied par M. l'abbé d'Et....., le 20 avril 1736, au sujet de deux écrits intitulés : *Système du Mélange, etc., et Système des Discernemens, etc., in-4°, 1736.*

*Eclaircissemens sur la Crainte servile et la Crainte filiale, selon les Principes de saint Augustin et de saint Thomas, in-4°, 1734.*

M. Mariette de l'Oratoire a donné un ouvrage sur le précédent. Il est intitulé : *Examen d'un Ecrit, qui a pour titre : Eclaircissemens.*

SIGEBRAND (818), évêque de Poitiers, fut présent, en l'an 830, à la dédicace de l'église de Noaillé, sous l'invocation de saint Hilaire, et à la translation du corps de saint Junien, qui y fut apporté de l'abbaye de Mairé, dont il était abbé. Il fut le prédécesseur d'Ebroin. Il paraît qu'il occupait la chaire épiscopale de Poitiers dès l'an 818, et peut-être avant, puisqu'en cette année ce prélat fit transcrire, à ses dépens, le texte des évangiles, qu'on trouve encore aujourd'hui parmi les Manuscrits de l'église de Saint-Pierre de Poitiers. C'est ce qu'on apprend de ces mots qu'on lit à la fin du Manuscrit : *Anno 818 ab Incarnatione Domini nostri Jesu-Christi, quinto calendas aprilis, Pascha Sigibrandus, donum Dei, episcopus fieri jussit* (1).

(Voyez la chronique de Maillezais, citée par BESLY, dans ses évêques de Poitiers, p. 20 ; — BOUCHET, *Annales d'Aqui-*

(1) Ce Manuscrit est le plus beau et le plus rare de ceux qui restent dans les archives de Saint-Pierre de Poitiers.

*tabis*, fol. 43, part. II; — *Voyage littéraire de dom Bénédic-  
tins* (1), p. 8 et 9; — et les auteurs du *Gallia christiana*.)

## T.

TAVEAU DE MORTEMER (LOUISE DE) (1681), fille du sieur de Taveau, baron de la Chèze et de Saint-Martin-la-Rivière, en Poitou, épousa Roger de Montbel, frère d'Antoine de Montbel, sieur de Champeron. Née avec du goût pour la poésie, elle s'y appliqua et y réussit. « Je lui dois, dit l'abbé de Marolles, un Recueil considérable de ses poésies écrit à la main, où tous les vers me paraissent naturels, ingénieux et bien tournés. Il y en a même quelques-uns dont elle a bien voulu m'honorer, comme il s'y en lit avec des lettres agréables et des portraits naïfs pour madame de Guise, abbesse de Montmartre, madame d'Humières, mademoiselle de Manneville, madame des Houlières, M. de Montresor, M. Bourdelot, abbé de Massé, MM. les abbés de V. et de Challivoy (Furetière), MM. Sorel, Cotin, Girar, Linières, Vaucelles, un président, et quelques autres qu'elle ne nomme point, où elle comprend encore une dame sous le nom d'Oralie, et y joint un dialogue plein d'esprit, de Cyrus et de Thomyris, avec des vers de madame des Houlières, et de presque tous ceux que j'ai nommés. » Louise de Taveau était veuve lorsque l'abbé de Marolles en parlait ainsi, peut-être même ne vivait-elle plus.

Voyez le dénombrement de ceux qui m'ont donné de leurs livres, par l'abbé de Marolles, *verbo* Montbel, et ses Mémoires, p. 395.

THÉODORIC DE SAINT-RENÉ (1728) fut le nom de religion que prit René de Vois, lorsqu'il s'engagea dans l'ordre des Carmes. Il naquit à Poitiers le 16 février 1665.

Le premier ouvrage que publia le père Théodoric de Saint-

(1) Dom Martène et dom Dand.

René fut celui qui a pour titre : *Remarques historiques données à l'occasion de la sainte Hostie miraculeuse , conservée pendant plus de 400 ans dans l'église paroissiale de Saint-Jean-en-Grève , à Paris , avec les pièces originales des faits avancés dans cet ouvrage*, 2 vol. in-12, à Paris, chez Antoine Deshaies, 1725.

Cet ouvrage fut dédié au roi par une lettre qui en contient l'abrégé.

« Voici , dit l'auteur au commencement de sa préface , ce  
 « qui a donné occasion à faire les remarques historiques que  
 « l'on donne au public. Le ministre Basnage, dans son *Histoire des Juifs*, p. 1816 et 1818, édition de Rotterdam,  
 « 1707, s'étant raillé du miracle de la sainte hostie, conser-  
 « vée pendant plusieurs siècles dans l'église paroissiale de  
 « Saint-Jean-en-Grève, à Paris, et plusieurs catholiques de-  
 « mandant l'éclaircissement et les preuves de ce fait miracu-  
 « leux, on a cru ne pas devoir laisser plus longtemps exposé  
 « à la risée des protestans et à l'ignorance de quelques ca-  
 « tholiques un fait qui a été autrefois d'une notoriété publi-  
 « que, et qui est encore aujourd'hui en vénération dans  
 « l'église de Paris. »

Le premier volume contient deux parties. La première, divisée en quatorze chapitres, renferme des remarques historiques sur les miracles en général, dont l'auteur explique en bon théologien et d'après les saints pères, la nature, l'essence et la vérité; et ensuite des remarques particulières sur les miracles de la sainte eucharistie dans les treize premiers siècles de l'église. Ce Recueil, où l'on trouve les textes avec une traduction très fidèle, fait voir autant de jugement que d'érudition; on peut le regarder comme l'Histoire de Jésus-Christ vivant sur nos autels.

La deuxième partie contient des remarques historiques sur le miracle de la sainte hostie de Saint-Jean-en-Grève, arrivé l'an 1290. On en trouve l'histoire que fit imprimer *Jérôme Seguyer*, conseiller d'état en l'an 1604, et qui est une traduction des neuf leçons qu'on disait autrefois à Saint-Jean-en-Grève et aux Billettes, le jour de la fête du Miracle. L'an-

teur y joint des courtes notes qui servent à prouver l'authenticité de l'ouvrage et du miracle.

Le deuxième volume est aussi divisé en deux parties. La première contient les remarques historiques de l'auteur sur l'ordre des *Frères de la Charité de Notre-Dame*, appelés à Paris par Philippe le Bel, pour y honorer le miracle de la sainte hostie dans la maison du juif sacrilège.

La partie qui suit contient l'histoire détaillée et fort exacte de cet ordre.

Les deux dernières parties contiennent le Recueil des pièces originales citées dans l'ouvrage, avec des notes sur ces pièces.

En 1728, peu de temps avant sa mort, le père Théodoric publia un autre ouvrage, qui demandait toute la sagacité d'un écrivain polémique. Le père le Courrayeur ayant donné une dissertation, qui fut suivie d'une défense de cette même dissertation, sur la matière des ordinations des évêques, dont il prétendait soutenir la légitimité, le père Théodoric de Sait-René travailla à détruire le système du père le Courrayeur; condamné en 1727 par un mandement de M. le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, et par une assemblée extraordinaire du clergé. C'est le but du livre que publia le père Théodoric, et dont nous parlons. Il lui donna le titre de *Justification de l'Église romaine sur la Réordination des Anglais évêques*, ou *Réponse à la Dissertation et à la Défense de la Dissertation sur la validité des Ordinations anglaises*. Paris, 1728, in-12, 2 vol.

Le premier volume contient deux parties, dont la dernière est suivie des pièces anglaises originales traduites en français par l'auteur.

La première partie contient quatre chapitres. Il établit dans le premier les *préjugés légitimes* qui peuvent s'élever contre l'épiscopat de la nouvelle église anglicane, par l'idée qu'on a eu de l'épiscopat dans les premiers siècles de l'église.

Le second sert à prouver que l'origine de la nouvelle église anglicane est encore un grand préjugé contre la validité de ses ordinations; il rapporte l'histoire de cette origine et de

la suprématie que s'attribua Henri VIII, après son divorce avec Catherine d'Aragon. Tout ce qu'il dit là-dessus est tiré d'auteurs anglais dont il cite les textes, ou des actes mêmes. On trouve dans ce deuxième chapitre les six fameux articles concernant la réalité du corps de Jésus-Christ dans l'eucharistie, le célibat des prêtres, l'observation des vœux, la pratique de la célébration des messes basses et particulières, et la confession auriculaire, que Henri voulut conserver, malgré sa séparation d'avec l'église.

Dans le troisième chapitre, il parle des sentimens des principaux réformateurs de la nouvelle église anglicane sur le sacrement de l'Ordre, au nombre desquels il met Craumer, archevêque de Cantorbery, Calvin, Mélancton, Pierre Martir, Bucer, le fameux Parker, l'âme des conseils de la reine Elisabeth. Il en conclut que c'est avec justice que l'église s'est défiée du nouvel épiscopat d'Angleterre,

Il rapporte dans le quatrième chapitre les oppositions que formèrent les évêques et les théologiens catholiques anglais au rituel des ordinations d'Edouard VI, lorsqu'il parut : puis-  
*sant préjugé* contre la validité des nouvelles ordinations.

Après avoir établi très solidement la légitimité des *préjugés* contre le nouvel épiscopat de l'église anglicane dans cette première partie, il passe à la seconde, où il prouve que la dissertation du père le Courray, et sa défense de cette dissertation touchant la validité des ordinations anglaises, n'a point changé l'état des choses, ni levé les doutes légitimes de l'église romaine, il emploie cinq chapitres pour opérer cette preuve.

Dans le premier il fait voir que l'église a toujours obligé ses ministres, dans un doute solide qui regarde l'administration des sacremens, de les réitérer ; cette proposition est soutenue d'une infinité de preuves tirées de la doctrine et de la pratique de l'église ; et en particulier par un canon du concile de Londres de l'an 1200.

Le deuxième chapitre est employé à prouver contre le père le Courray que l'église romaine a réordonné constamment

et sans variation les Anglais épiscopaux depuis qu'on s'est servi en Angleterre du rituel d'Edouard VI.

L'auteur répond, dans le troisième chapitre, à l'objection du père le Courrayer, que n'y ayant eu à Rome aucune discussion, aucun examen juridique sur la difficulté des réordinations, l'usage actuel ne peut être tiré à conséquence. Il prouve que l'église romaine a examiné et fait examiner juridiquement la validité des nouvelles ordinations anglaises. Il se sert, en particulier, des canons des sessions 7 et 23 du concile de Trente, l'une de 1547, l'autre de 1563.

Le quatrième chapitre est une suite du troisième : l'auteur y fait voir la nécessité de la réordination des Anglais épiscopaux, par l'omission des conditions établies par l'église pour la validité de l'ordination. Il joint à ce chapitre le parallèle du rituel d'Edouard VI avec le pontificat romain.

Il dit dans le cinquième et dernier chapitre, qu'outre les raisons qu'on a de douter de la consécration de Barlow, selon le pontificat romain, l'on pourrait en avoir de très solides, de douter s'il se trouva dans l'ordination de Parker l'intention qu'exige l'église romaine pour la validité d'une ordination. L'auteur instruit son lecteur sur les sentimens et la vie de Barlow, homme sans foi, sans religion et sans conscience.

Le volume est terminé par les pièces originales dont l'auteur avait parlé.

Le second tome contient aussi deux parties ; la première, qui est la troisième du corps de l'ouvrage, contient quatre chapitres.

Dans le premier chapitre, l'auteur, qui n'avait encore proposé contre l'ordination des Anglais épiscopaux que des *préjugés légitimes*, des doutes fondés et raisonnables, donne des preuves convaincantes de l'invalidité de ces nouvelles ordinations, suivant le rituel d'Edouard VI. Il attaque le fond de ce rituel, dont il n'avait attaqué que la forme qu les dehors.

Il prouve dans le deuxième chapitre : 1° que la nouvelle église anglicane, sous Edouard VI, ne reconnaissait point de présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie, telle que

la reconnaît l'église catholique ; 2° qu'elle ne reconnaissait point de véritable sacrifice , comme s'explique le concile de Trente : il en tire la juste conséquence , qu'il n'y avait point de véritable sacerdoce , ni de véritable épiscopat dans l'église anglicane , et que les auteurs du nouveau rituel n'ont pas eu dessein d'avoir de véritables prêtres et de véritables évêques. L'auteur y traite plusieurs questions incidentes.

Le chapitre troisième est destiné à montrer que le nouveau rituel de l'église anglicane n'est que l'ouvrage de la puissance temporelle et laïque , que par conséquent les ordinations faites suivant ce rituel , ne peuvent être valides , suivant la doctrine de l'église et de la session 23 , chap. IV , du concile de Trente.

Il prouve , dans le quatrième et dernier chapitre de cette troisième partie , que l'ordination de Parker , faite suivant le rituel d'Edouard , n'a été reconnue valable par le parlement de 1566 que par l'autorité de la reine Elisabeth. Ce chapitre finit par la réfutation de quelques propositions dangereuses ou scandaleuses du père le Courrayeur , et par une preuve certaine que la suprématie des rois d'Angleterre intéresse entièrement le spirituel , et ce qu'on connaît sous le nom de sacerdoce.

Toute la quatrième partie , qui contient six chapitres , est composée des réponses faites aux difficultés proposées touchant la validité des ordinations anglaises. On trouve dans le dernier une récapitulation de l'ouvrage entier , qui en donne , en très peu de mots , une idée juste et précise. Nous y renvoyons le lecteur.

A la fin de ce volume est le discours prononcé par *Nicolas Heath* , lord-chancelier d'Angleterre , dans la chambre haute du parlement , contre la suprématie qu'on voulait déferer à la reine Elisabeth , la première année de son règne. Ce discours est en anglais , avec une traduction française fort exacte à côté.

THEVENEAU (NICOLAS) (1595) naquit à Poitiers vers l'an 1525. Il prit le parti de la jurisprudence , et s'y distingua

parmi les célèbres avocats qui étaient alors à Poitiers. Suivant la Croix du Maine, il vivait en 1559. Il vécut encore longtemps après. Il cite dans son Commentaire un arrêt de 1564; ce fut lui-même qui donna une nouvelle édition de ce Commentaire en 1593. Il parut sous ce titre : *Coutumes du Pays et Comté de Poitou, commentées et paraphrasées avec Sommaires sur chacuns Articles d'icelles*, par Nicolas Théveneau; plus, de nouveau, y ont été ajoutées les *Annotations de M<sup>e</sup> Charles du Moulin sur aucuns Articles, ensemble les Résolutions tirées des Ecrits de M. Tiraqueau*. A Poitiers, 1595, in-8°.

Cette édition fut suivie d'une autre, in-4°, avec beaucoup d'augmentations, et où il parle d'un Commentaire bien plus ample qu'il avait dessein de publier, et auquel il renvoie la décision de plusieurs difficultés, ce qui fait présumer qu'il a pu voir le commencement du dix-septième siècle. Son Commentaire, publié en 1595, est une paraphrase excellente des articles et la coutume expliqués les uns par les autres. L'auteur y développe le sens et l'esprit de la loi, par les termes de la loi même, et par des conséquences tirées des principes les plus invariables du droit municipal et de la jurisprudence des arrêts : il est fort réservé sur les citations, et ne s'éloigne presque jamais de son objet. Cette méthode ne conduit pas aux in-folios; mais elle n'est pas la moins bonne.

Du Moulin, cet aigle du droit municipal, cite plusieurs fois la paraphrase de Théveneau dans ses notes sur le Poitou, et lui donne la qualité de *docte avocat*.

Outre ce Commentaire, Théveneau a traduit l'*Enchiridion d'Imbert* en français : ce livre fut imprimé à Lyon, in-8°, 1559. Il a aussi composé un traité de la *Nature de tous les Contrats, Pactions, Convenances et Substance d'iceux*, avec un Recueil de plusieurs Arrêts donnés es Cours souveraines et Parlemens de France, concernant la même matière, imprimé à Poitiers, par Enguillbert de Marnef, vers l'an 1559, et depuis, à Lyon.

Les paradoxes *Forenses*, dont il a fait l'abrégé.

On peut mettre Théveneau au nombre des jurisconsultes



solides et éclairés que la province du Poitou a donnés en assez grand nombre.

THIBAUT (FRANÇOIS) (1555 ou environ), avocat à Poitiers, ne m'est connu que par l'épître qu'il adressa à Jean Bouchet, et qu'on trouve dans le *Recueil des Epîtres familières* de ce dernier. Il lui marque qu'il lui envoie un ouvrage de sa composition, en prose et en vers, et le prie de le corriger. Dans la réponse de Jean Bouchet, on apprend que cet ouvrage, mêlé de vers et de prose, était le *Debat de l'Esprit amoureux*.

THIBAUT (FLORENT) (1556 ou environ), qui était apparemment de la même famille, et parent de François, était aussi un poète contemporain de Bouchet, auquel il a écrit, ainsi que Jean Marin de Rouffec, ou Ruffec, et plusieurs auteurs, dont le *Recueil des lettres* de Bouchet nous a conservé les noms, et quelques épîtres en vers, et que M. l'abbé Goujet rappelle dans sa *Bibliothèque française*.

THOUARS (PHILIPPE DE) (1110 ou environ), que d'autres appellent DE THAUN, ou DE THAON, et qu'on doit appeler *Thoarcensis*, au lieu de *Thoanensis*, suivant la conjecture de quelques auteurs, que paraît adopter dom Rivet, p. 175 du neuvième volume, vivait encore au commencement du douzième siècle. Il est auteur de deux grands ouvrages en vers français, dont il est parlé dans la *Bibliothèque* du chevalier Cotton, p. 48, nomb. 1, v. 2. L'un, *des Créatures*, dans lequel il parle des douze signes du Zodiaque, de l'année, des mois, des sept jours de la semaine, des lunaisons, du saut et des phases de la lune; et l'autre intitulé *le Bestiaire*, parce qu'il s'y agit de la nature des bêtes.

TIRAQUEAU (ANDRÉ) (1558) naquit à Fontenay-le-Comte, vers l'an 1480, d'une des meilleures familles de cette petite ville, si féconde en grands hommes. Quoiqu'il y ait tout lieu de croire que son éducation dans les lettres ne fût pas négligée, il est pourtant certain que la langue grecque n'entra point dans le plan de ses premières études, puisqu'il n'apprit cette langue que dans un âge déjà avancé. Dans le

procès-verbal de l'ancienne coutume de Poitou, réformée en 1514, on lui donne la qualité de *juge chdtelain*.

A s'en rapporter à Dorat, Tiraqueau composait un livre, et son épouse faisait un enfant tous les ans. Si cela eut toujours duré, le nombre des enfans aurait égalé celui des livres. La fécondité du mari l'accompagna jusqu'à la mort. Mais celle de Marie Caillier, sa femme, eut un terme. Lucine, dit Dorat dans ce madrigal, fut obligée de céder à Minerve. Le nombre des livres excéda celui des enfans.

*Vicisti, Tiraqueus, tuque Patris ;  
Libris agmine vicia liberorum.*

Faisons connaître les ouvrages d'André Tiraqueau. Ils ont été très estimés : ils le sont encore, mais ils sont peu lus. La légèreté de notre goût ne s'accommode plus avec les in-folios, soutenus d'une si vaste érudition ; on les méprise, il en coûte moins qu'à les lire. Ce que j'en dirai sera peut-être neuf pour bien des gens. J'abrégèrai le plus qu'il me sera possible.

Le premier ouvrage qui fit connaître Tiraqueau fut son traité de *Legibus connubialibus et de Jure Mariti* (1). Il parut en 1515 ; et si l'auteur du Catalogue de la Bibliothèque de Mess. Bigot (2) ne s'est pas trompé, il parut dès l'an 1513, in-4°. C'est proprement un commentaire du paragraphe I<sup>er</sup>, tit. 15, de la Coutume du Poitou. Outre un grand nombre de décisions tirées du droit romain et du droit coutumier, sur cette matière, on y trouve une littérature très vaste, et tout ce qu'on peut dire en faveur des femmes, ou contre-elles, aussi bien que dans le recueil de Nevizanus, connu sous le titre de *Syloa nuptialis*. Chaque partie de ce traité est terminée par des lois composées par l'auteur ; elles sont dans le style des lois romaines ; soit qu'on examine les expressions, leur précision, leur noblesse, soit qu'on s'attache aux pensées, au

(1) Le chancelier de l'Hôpital le préférait à tous les autres. *Ad te non alio tantum jactaveris ullo*, dit il.

(2) *Juridict*, in-4°, n° 901. p. 105.

sens , à l'équité de ces lois , un peu sévères , il est vrai , mais d'une morale très pure , on conviendra que Tiraqueau possédait le talent sublime de la législation , qu'il était plutôt né pour être auteur des textes que des gloses. C'est la partie de l'ouvrage que j'ai lue avec le plus de plaisir. Dans ces lois , où Tiraqueau paraît comme un Platon dans sa république , on trouve un corps de droit naturel , de droit des gens , et de droit civil sur la matière du mariage.

La seconde partie de la première glose est un recueil alphabétique de toutes les femmes savantes et philosophes. Cette liste contient douze pages in-folio. L'auteur y a même ajouté un glossaire fort savant de tous les ajustemens des dames , et de leurs noms grecs et latins. C'est une excellente source pour ceux qui veulent s'éclaircir sur la toilette des Romaines et des Grecques. Une page leur en apprendra beaucoup plus que tout le traité de M. l'abbé Nadal , plus galant , mais bien moins savant que notre jurisconsulte.

Le commentaire sur la loi *Unquam. Cod. de revocand. Donationibus* , dédié , en 1534 , au parlement de Bordeaux , est un commentaire sur chaque mot de cette loi célèbre , de laquelle Charles du Moulin invoqua depuis le secours contre son frère , son donataire , et qui révoque les donations par la survenance des enfans du donateur. Ce livre est moins orné , ou plutôt moins accablé de littérature que le précédent , et tient plus du jurisconsulte. On peut le lire avec beaucoup de fruit.

Le vaste traité , *de utroque Retractu Municipali et Conventionali* , tiré d'un commentaire entier qu'il avait fait sur la coutume du Poitou , parut en 1543 , in-fol. , chez Jean Kerver , à Paris , avec une épître dédicatoire au parlement de Paris. Quoique l'auteur ait commenté la coutume du Poitou dans cet ouvrage , ainsi que dans son traité des *Lois connubiales* , il n'a pas laissé d'embrasser tout notre droit coutumier.

*De Nobilitate et Jure Primogenitorum*. Ce livre contient deux traités considérables , divisés en deux parties , qui forment un très gros in-folio. L'auteur le dédia à Henri II : on peut dire

que la jurisprudence y est noyée dans la littérature. Tiraqueau y examine la noblesse de chaque profession, et fixe le rang qu'elle tient dans la société. Il y fait l'histoire de la profession dont il parle, rapporte tout ce qu'on peut dire pour ou contre, et parle des personnes célèbres qui s'y sont distinguées. Il y a des choses fort curieuses sur les médecins et sur les avocats.

*Cessante causa, cessat effectus.* Quarante imitations de cette maxime, tirées des auteurs, forment ce petit traité.

*Le mort saisit le vif*, traité dédié par l'auteur aux avocats du parlement de Paris. Il est précédé d'une excellente préface qui en fait connaître l'ordre et la disposition. Il est divisé en sept parties, et contient une infinité de questions d'usage sur la qualité d'héritier.

*Tractatus de Jure Constituti Possessorii.* Ce livre, qui suit les traités de *Nobilitate et Primogenitura*, est divisé en trois parties, qui contiennent les *ampliatio*ns ou *extensio*ns, et les *imitatio*ns ou *restrictio*ns de la clause que les juriconsultes appellent *clause de constitut*, ou *précaire*, et par laquelle celui qui se dessaisit de la propriété, un donateur par exemple, stipule (*constituit*) la possession simple ou *précaire* de la chose au nom de celui à qui passe la propriété. Tiraqueau l'appelle *constitutaire*, comme on dit *mandataire*, *dépositaire*. La lecture de ce traité est encore très utile, et contient quantité de décisions d'usage.

*De Pœnis Legum, ac Consuetudinum, Statutorumque temperandis, aut etiam remittendis, et id quibus, quotquot ex causis.* C'est un écrit posthume. On trouve soixante et quatre causes d'*adoucissement* des peines, avec des autorités tirées du texte des lois et des docteurs.

*De Privilegiis piæ Causæ.* L'auteur y explique d'abord ce que c'est que *cause pie*. Il énonce ensuite les legs, les donations, toutes les occasions où la faveur de la cause pie doit l'emporter. Dans le nombre de 35 espèces, il met un legs fait *Meretrici, ut se corrigat*

Il entre ensuite dans le détail des privilèges.

Le traité est divisé en 167 sections, qui concernent 167 privilèges que l'auteur donne aux causes pies.

*De Præscriptionibus*, traité posthume. C'est un commentaire sur l'article premier du titre des Prescriptions de la Coutume du Poitou. Les questions relatives à ce titre y sont discutées; l'auteur examine son titre en jurisconsulte supérieur à sa matière et en historien.

*De Judicio in rebus exiguis ferendo*. C'est un traité sur notre ancien brocard, *pour peu de chose, peu de plaid*. L'auteur y traite des matières d'enquête, des cas où l'on doit les ordonner, ou en éviter les frais aux parties. Je regarde ce petit ouvrage comme un des plus utiles de Tiraqueau.

Traité sur le titre du Code : *Res inter alia acta aliis non præjudicare*. On y distingue clairement les cas où cette règle a lieu d'avec ceux où elle est sans application.

Nous avons encore un commentaire de ce grand homme sur l'ouvrage d'Alexandre Alexandri (1) (*Alexander ab Alexandro*), fort connu sous le titre de *Dierum Genatium*, c'est-à-dire récréation, passe-temps agréable, où Alexandri a traité différens sujets d'histoire, d'antiquité et de jurisprudence dans un goût fort approchant d'Anli-Gelle ou de Macrobie, ou de ceux de nos modernes qui ont donné ce qu'on appelait, dans les seizième et dix-septième siècles, diverses leçons.

Je ne parlerai point ici des commentaires particuliers sur la coutume du Poitou, qu'on a tirés de ses traités *de Legibus conubialibus*, *de Retractu utroque*, *de Præscriptionibus*.

Ce fut après tant de travaux, et livré aux fonctions d'une charge très importante, que Tiraqueau, comblé d'éloges de tous les savans, admiré de toute la France, mourut en 1558, quelque temps avant la paix de Cateau-Cambresis, entre Henri II et Philippe II, roi d'Espagne, conclue, comme nous

(1) *Alexandri* était son nom, et ceux qui lui ont reproché le faste de ses deux noms, *Alexander ab Alexandro*, ont eu tort. Voyez NICHOLSON, t. VI, p. 339.

l'apprend l'histoire, le 3 avril 1559. Cette date, que me fournit Sainte-Marthe, me paraît préférable à toute autre. Le même auteur dit qu'il était dans une extrême vieillesse ; et Simon, sans indiquer de garant, donne quatre-vingts ans à Tiraqueau au temps de sa mort. Il me paraît difficile de fixer bien précisément l'âge auquel il mourut, mais je crois que, puisqu'il était déjà marié et revêtu de l'office de sénéchal de Fontenay, en 1514, il avait au moins soixante-dix-huit ans en 1558.

TIRAQUEAU (MICHEL) (1574), fils aîné d'André et de Marie Cailler, succéda à la charge de lieutenant-général de Fontenay, qu'occupait son père avant d'être honoré de celle de conseiller au parlement de Paris. C'est à lui qu'on est en partie redevable de l'édition entière des ouvrages de ce savant jurisconsulte, faite à Lyon en 1574, où il inséra même ses ouvrages posthumes. Entr'autres preuves du savoir de Michel on trouve des vers et des lettres latines qui servent de préfaces aux ouvrages de son père, qu'il a publiés ; on y reconnaît autant de probité que de génie.

TIRAQUEAU (ANDRÉ, FRANÇOIS et MATHURIN) (1574) furent élevés avec tous les soins qu'un père tendre peut avoir d'une famille qu'il destine au service de la patrie. André succéda à son père dans la charge de conseiller au parlement<sup>(1)</sup>, et y soutint la réputation d'érudition et de piété que l'illustre André I<sup>er</sup> y avait acquise ; il employa le temps que les fonctions de sa charge lui laissaient, à l'édition de différents Traités de son père ; il rassembla les pièces dispersées de ceux qui n'avaient point encore paru, et travailla aussi utilement que s'il se fût appliqué à en composer lui-même de nouveaux. Nous lui devons les Traités posthumes : *de Pernis temperandis*, *de Privilegiis p<sup>re</sup> Cause*, *de Prescriptionibus*. Toutes ces épîtres dédicatoires sont des monuments de la doctrine d'André Tiraqueau II. On trouve aussi quelques

(1) Blanchard date sa réception du 4 juin 1579. Liste des Conseillers, p. 86, col. 2.

vers latins de sa façon, joints à ceux de François et de Mathurin Tiraqueau, ses frères, au-devant du traité de *Retractis*, imprimé en 1543. Mathurin était fort jeune, puisqu'il était encore sous la conduite d'Antoine Girardeau, son précepteur.

TIRAQUEAU (CLAUDE) (1574), conseiller au siège présidial de Poitiers, fils d'André II, a écrit, dit Duverdier Vauprivas, quelques poésies françaises.

TIRAQUEAU (ÉMOND ou EDOUARD TIRAQUEL), religieux de Cîteaux, donna, au commencement du dix-septième siècle, une édition des œuvres de saint Bernard : j'ignore sa filiation et le temps de sa mort. Cette édition a été long temps fort estimée : elle est de 1601.

TIRAQUEAU (CHARLES) (1590), petit-fils d'André, était conseiller au parlement de Paris en 1582. Suivant la Croix du Maine, il est auteur de plusieurs poésies françaises, et en particulier d'un poème intitulé : *L'Amour transformé en Araignée ; lequel*, dit le même la Croix du Maine, *a été traduit en vers latins par Scévole de Sainte-Marthe*.

TIRAQUEAU (MARIE) (1590), petite-fille d'André I<sup>er</sup>, naquit en 1572. Elle ne crut pas que son sexe dût être un obstacle à suivre les traces de son père et de son aïeul. Elle étudia les langues, et savait au moins la latine, puisque le jeune Banchereau lui dédia, en 1589, sa traduction en vers élégiaques des sept psaumes de la pénitence de David, sous le nom grec de *Malanœa* qu'il donna à ce recueil. Marie Tiraqueau n'avait encore que dix-sept ans, et elle promettait déjà de devenir une des savantes personnes de son sexe.

TIRAQUEAU (HILAIRE) (1610), fils de Michel, succéda à son père dans la charge de lieutenant-général de Fontenay, suivant les apparences : il ne m'est connu que par une pièce de vers latins que Rapin lui adresse, ainsi qu'à quelques autres savans qu'il avait invités à un repas.

TREMOILLE (CHARLES DE LA) (1515), prince de Talmond et de Mortagne, comte de Taillebourg, fils unique de Louis II, sire de la Trémoille, vicomte de Thouars, connu sous le nom de Chevalier sans Reproche, et mort à la bataille de Pavie,

et de Gabrielle de Bourbon, sa première femme, était un de ces heureux génies qui envisagent la gloire de tous ses vrais côtés, et qui, pour y arriver, marchent par tous les chemins qui y conduisent. Charles avait l'honneur d'appartenir au sang de nos rois. C'est un avantage bien rare que l'éclat d'une naissance si élevée; mais il devient plus brillant quand on se le rend propre; on ose dire que son lustre a quelque chose de plus pur. Dans la durée d'une vie fort courte, le prince de Talmont n'oublia rien pour se rendre digne du rang qu'il occupait; il naquit à Thouars en 1486, et eut pour parrain Charles VIII, alors âgé de seize ans. Les instructions qu'il reçut de la princesse, sa mère, ne servirent pas peu à former en lui les belles inclinations qu'il fit voir dans la suite. Il assista, en 1498, aux obsèques de Charles VIII. Il se trouva à la bataille gagnée par les Français devant la ville de Gênes, et en 1509; le 14 mai, à celle d'Aignadel, célèbre par l'entière défaite des Vénitiens sous les ordres de Louis XII; depuis il soutint avec vigueur le siège de Dijon avec Louis, son père, et mourut enfin en héros digne de son nom, à la bataille de Marignan, où François I<sup>er</sup>, qui commandait en personne, défit les Suisses le 13 novembre 1515. Charles avait à peine vingt-neuf ans. Il fit des prodiges de valeur. S'étant jetté avec un escadron de jeunes seigneurs au milieu des Suisses, les ennemis plièrent; le désordre qui se répandit dans leurs rangs décida de la victoire. Mais ce fut au prix du plus pur sang de la France; le prince de Talmont y reçut soixante et deux plaies, dont cinq étaient mortelles. Il fut rapporté dans sa tente, où il mourut trente-six heures après. Dans l'ouvrage intitulé : le Temple de bonne Renommée, Bouchet s'explique sur les talens du jeune prince de Talmont, qui s'était déjà déclaré son protecteur et son Mécène, et apparemment celui des autres gens de lettres, qui avaient l'honneur d'en être connus. Voici le témoignage de Bouchet :

Par passetems Rondeaux faisoit  
Et composoit



Souvent, quand le temps lui disoit,  
 Virelays, et mètre héroïque.  
 Son propos si bien conduisoit  
 Où gisoit  
 Son point, que le sens rédevoit  
 Où vouloit, moral ou mystique.  
 Il aimoit aussi la musique,  
 Et bien souvent s'y déduisoit.  
 C'étoit un esprit angélique.....

La Croix du Maine dit seulement qu'il composa plusieurs pièces de vers, dont le Recueil n'est pas imprimé.

TRÉMOILLE (CATHERINE DE LA) (1650), fille de Gilbert de la Trémoille, marquis de Royan, comte d'Olonne, sénéchal de Poitou, et d'Anne de Chiverny, fille de Philippe Hurault, comte de Chiverny, chancelier de France, fut nommée abbesse de l'abbaye royale de Sainte-Croix de Poitiers après le décès de Flandrine-Charlotte de Nassau. Elle a composé l'éloge de cette princesse dans une épitre circulaire, intitulée : *Épître funèbre, où est contenu un Abrégé de la Vie de feu Madame Charlotte-Flandrine de Nassau, sœur de son Altesse d'Orange, très illustre Abbessse du Monastère de Sainte-Croix de Poitiers, de l'Ordre de Saint-Benoît*. Cette lettre fut imprimée à Poitiers, chez Antoine Mesnier, in-8°, 22 pp. Elle est signée : *L'Abbesse et Couvent de Sainte-Croix de Poitiers*, et datée du 1<sup>er</sup> mai 1640.

On trouve dans cette lettre, qui est un éloge funèbre, le style particulier à ces sortes d'ouvrages, ce coloris de la piété supérieur aux grâces du style, cette éloquence naturelle qui exclut l'art en faveur du sentiment, et d'autant plus persuasive qu'il paraît qu'on pense moins à persuader. S'il y a quelques défauts, c'est au goût du siècle qu'il faut les imputer. On sait quelle différence vingt ans ont établi dans notre langue et dans les ouvrages d'esprit.

TRINCANT (Louis) (1639) naquit à Loudun en 1571. Il employa une grande partie de son temps à la composition ; les ouvrages imprimés et manuscrits de Trincant, qui sont venus à ma connaissance, sont :

*L'Antiglais, ou Réponses aux Prétextes dont les Anglais veulent couvrir l'injustice de leurs armes.* Poitiers, 1628, petit in-8°; suivi d'une *Remontrance à Messieurs de la Religion prétendue réformée de Loudun.* Ces deux petits morceaux contiennent : l'un, 39 pages; l'autre, 5.

Le premier est un discours que l'auteur devait prononcer, en qualité de procureur du roi, au bailliage de Loudun, lorsqu'on y envoya la déclaration que le roi fit contre M. de Soubize, pour y être enregistrée. Les protestans auxquels les Anglais s'étaient joints (en 1627) firent courir un libelle qu'on prétendait être le manifeste du duc de Buckinkam sur sa descente dans l'île de Rhé. Le prétexte de religion était celui dont on s'était servi dans cet écrit. Trincant y répond, et dit que le motif de secourir leurs frères de la part des Anglais, était une véritable infraction aux traités faits avec eux, et même une atteinte au droit des souverains. Après avoir objecté aux Anglais la conduite qu'ils avaient tenue avec les Français catholiques qui étaient en Angleterre, il reproche aux protestans leur esprit de rébellion, dont il démontre l'opposition avec le véritable christianisme. Au lieu d'avoir recours aux armes, le vrai chrétien, dit-il, ne doit opposer à la persécution que le jeûne et la prière; dans les temps même que les édits des empereurs leur étaient les plus favorables, ils n'en réclamaient pas l'exécution contre leurs ennemis. On voit dans cet écrit, sinon de l'éloquence, au moins beaucoup de justesse et quelque érudition; le style en est languissant; les phrases longues et embarrassées nuisent à la clarté et à la précision des pensées.

*La Remontrance aux Pr. Ref. de Loudun* est toute fondée sur la maxime évangélique de la soumission due aux rois. Il rapporte les exemples de révolte chez les protestans; tout ce qu'il dit est fort modéré, et par cela même estimable. Ces deux ouvrages furent dédiés au cardinal de Richelieu.

En 1638, il publia *l'Histoire généalogique de la Maison de Savonnières, en Anjou, où la plupart des Généalogies de ses Alliances sont représentées avec les blasons des armes, le tout jus-*

tifié par Titres, Cartulaires anciens, Histoires et autres bonnes preuves. Poitiers, in-4<sup>o</sup>, p. 185, avec les additions. Il y prend la qualité de ci-devant Procureur du Roi aux Sièges royaux de Loudun.

Il se trouve quatre épitres dédicatoires de cet ouvrage : la première, à *Messire Charles, seigneur du Bellay, prince souverain d'Ivetot*. On y apprend que Trincant avait toujours été protégé par cette illustre famille. La seconde, qui précède le deuxième livre, est adressée à François de Savonnières, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi. La troisième, à la tête du troisième livre, contenant les *Seigneurs de la Troche et de Saint-Germain, de Linières et de la Gaillarderie*, est adressée à messire Simon de Savonnières, gentilhomme ordinaire de la chambre, seigneur de la Troche. L'auteur y proteste de sa fidélité et de son amour pour la vérité. La quatrième, à messire René de Savonnières, seigneur de Linières, conseiller au parlement de Paris. Ces patrons étaient les chefs des branches de la maison de Savonnières.

Tout ce que je puis dire de cet ouvrage, c'est qu'il m'y a paru beaucoup d'ordre, et qu'il intéresse en particulier les maisons les plus illustres de l'Anjou, alliées à celles de Savonnières. On en trouve la liste à la tête.

Plusieurs auteurs citent les *Mémoires de Trincant* : ils sont cités dans l'Histoire de la Maison de Richelieu par André Duchêne et par quelques autres. Je les crois encore manuscrits.

Outre ces grands ouvrages, je crois que c'est encore à Louis Trincant, dont nous parlons, qu'il faut attribuer quelques vers français sur la mort de Scévole de Sainte-Marthe, et une épigramme sur l'anagramme du nom de Scévole de Sainte-Marthe : *la sainte muse le décore*.

J'ignore l'année de la mort de Trincant.

TUDEBODE (PIERRE) (1099) (dont quelques-uns ont défiguré le nom en l'appelant *Estudebois*, *Studeboius* ou *Tudebois*), fut honoré du sacerdoce. La croisade ayant animé le zèle des chrétiens de son temps, Tudebode s'engagea à ce voyage en 1096. Il partit avec Hugues de Lusignan, qu'on

a surnommé le *Grand* ou le *Diable*, à cause de sa force prodigieuse. Hugues était seigneur de Civray, et l'un des vassaux du comte de Poitiers les plus considérés. Guillaume VIII, comte de Poitiers, lui donna d'abord le commandement de ses troupes. Pierre avait dans la même armée deux frères, l'un nommé Hervé, et l'autre Arnaud. Ces circonstances jointes à son zèle, le déterminèrent sans doute à ce voyage.

Le 16 mars 1097, il se trouva à Constantinople avec Boesmond, auprès duquel il avait pris parti. Hervé, son frère, dont il loue beaucoup le courage et qu'il appelle *chevalier très estimé* (*probatissimus miles*), périt au siège d'Antioche. Pierre eut le chagrin de le voir mourir des blessures qu'il avait reçues, et l'enterra lui-même devant la porte occidentale de l'église de Saint-Pierre. Arnaud, à qui il donne aussi la qualité d'*excellent chevalier* (*optimus miles*), suivit Hervé de près, et fut tué près de *Marrah*. A l'égard de notre auteur, on ne sait quel fut son sort. Son histoire, qui contient cinq livres, ne comprend que les événemens de quatre années : elle commence à 1096, et finit à 1099. Ce qu'il dit de l'année 1095 ne pouvant être regardé que comme une introduction à son ouvrage, il se donne le mérite d'auteur original, et il l'a en effet en une infinité de choses qu'on ignorerait sans lui. *Credendus est*, dit-il dans son cinquième livre (1), *qui primus scripsit, qui in processione fuit, et oculis carnalibus vidit, scilicet Petrus sacerdos Tudebodus Cypracensis*. Il finit son dernier livre en ces termes : *Hæc de Hierosolimitano itinere in tribus annis, et liberatione civitatum dicta sufficiant*. On trouve, dans l'Histoire littéraire de dom Rivet, un sommaire des cinq livres de cette histoire, trop bien fait pour y retoucher après lui.

Les mots qui terminent l'histoire de Tudebode, me font penser qu'il retourna dans sa patrie. En effet, aurait-il pu

(1) En parlant d'une procession faite au'our de Jérusalem, à la tête de laquelle il se trouva avec beaucoup de danger, puisqu'un clerc y fut tué et tombe mort à ses pieds.

dans un camp , parmi le tumulte d'une armée , composer un pareil ouvrage, le lier, et en faire un corps d'histoire suivie ?

A l'égard du style, sa diction est barbare, et son ouvrage est plein de solécismes. Il n'a rien de latin que la terminaison et les inflexions des mots. S'il n'avait le mérite du fond des choses sur lesquelles on doit le croire comme témoin oculaire , rien ne serait moins estimable que son livre. Il se sert de la langue vulgaire appelée *Rusticana*, dont se servaient encore les Français de son temps, qui prétendaient parler la langue des Romains ; c'est ce que dit Besly sur le langage de l'auteur, jugement dont il est aisé de reconnaître l'exactitude par la lecture même de l'ouvrage. On le trouve imprimé avec la préface de Besly , dans le *quatrième tome* de la collection de Duchesne, page 773 jusqu'à la page 815. Ce savant devait sa copie à Besly , auquel le baron de Cressonnières en avait envoyé un exemplaire si parfait, que Besly le regardait comme l'original de l'auteur même.

## U.

UMEAU (JEAN) (*Ulmus*) (1682), avocat au parlement, docteur et professeur en droit de l'Université de Poitiers, naquit en cette ville en 1598. Il suivit d'abord le barreau au parlement de Paris, et il y fut, dit-il, écouté fort favorablement des magistrats et de ses confrères, mais il le quitta pour venir exercer ses talents dans sa patrie. La chaire des *Institutes* de l'Université de Poitiers s'étant trouvée vacante, il y aspira : mais le professeur laissait un fils ; il se trouva même un troisième concurrent ; le fils du défunt fut préféré, et notre Umeau fut exclus par un décret des docteurs. Il en appela au parlement, l'affaire devint de longue discussion ; il fut obligé d'y aller pour la solliciter. Pendant le séjour qu'il y fit, il y composa un recueil de pièces latines, qui forment une espèce de mémoire dans sa cause. Il l'intitula : *Olia Parisina* ; il réussit enfin, et fut pourvu par arrêt du

parlement de la place de professeur dont le décret des docteurs de Poitiers l'avait exclus ; il en prit possession le 27 juillet 1657, à l'âge de 57 ans. Il s'y fit une grande réputation, et comme il avait beaucoup de pratique du palais, il joignait le droit français au droit romain dans ses leçons. Cette méthode est sans doute la meilleure, mais elle trouva de l'opposition, et je ne doute pas qu'elle ne vint de la part de ses confrères, qui n'étaient peut-être pas en état de la suivre.

*Urit enim fulgore suo, qui prægravat, artes.*

Les leçons qu'il faisait soir et matin ne l'empêchaient pas de donner de temps en temps quelque ouvrage au public. Depuis 1655, jusqu'en 1672, on peut former un corps d'une espèce d'ouvrages périodiques qu'il composait pendant les vacances, et auxquels il donnait le titre général d'*Autumnalia subcessiva*. Ils sont dans le genre de ses *Otia Parisina*, c'est-à-dire qu'il y parle de littérature et de jurisprudence. J'en ai un recueil divisé en sept livres, et ces sept livres sont divisés en plusieurs sections qui sont autant de petites dissertations. La première partie imprimée à Poitiers en 1655, et dédiée à *M. de Rases de Vernueil*, lieutenant-général de Poitiers, contient sept chapitres. L'auteur prouve dans le premier la nécessité d'enseigner le droit romain en France.

Il montre dans le second qu'il faut y joindre la science du barreau ou la pratique du palais.

Dans le troisième, que la profession du droit ne convient qu'à un jurisconsulte formé dans la pratique.

Il parle dans le quatrième des leçons particulières, et prouve qu'on peut y acquérir beaucoup d'honneur.

Le cinquième chapitre concerne la façon de se conduire des professeurs avec leurs écoliers.

Il fait voir dans le sixième chapitre qu'un jurisconsulte peut avoir quelque commerce avec les moses, faire des vers, etc., et en donne plusieurs exemples anciens et modernes. Parmi les jurisconsultes, dit-il, *Rabreuil*, dont la

mémoire est encore révérée au barreau de Poitiers, le jurisconsulte *Modestinus*, *Cynus*, *Alciat*, *Fercatet*, *Albericus de Rosate*, et le grand chancelier de l'Hôpital, se sont distingués sur le Parnasse.

Dans le septième et dernier de cette première partie, il fait voir que les définitions ou les règles du droit ne doivent pas tellement fixer l'esprit du jurisconsulte, qu'il n'ose s'en éloigner.

Le second livre dédié aux enfans de M. le président de Nesmond, et imprimé en 1665, est un *Traité du Droit du double Lien*.

Le premier chapitre explique le titre, et ce que c'est que le double lien qui a lieu entre les frères de père et de mère. *Conjuncti ex utroque*.

Le second chapitre est employé à l'examen de la question, si ce droit (du double lien) est conforme à la raison et à l'équité.

Le troisième, s'il peut se prouver par le droit romain.

Le quatrième, s'il est approuvé par la coutume et de quelle différente manière il a lieu dans les coutumes.

Le cinquième, s'il a lieu dans les coutumes muettes.

Le sixième sur le droit commun et sa défense.

Le septième, si le droit coutumier est plus conforme à la raison que le droit commun.

Le huitième chapitre démontre l'équité de la coutume de Poitou sur le double lien.

Le neuvième, si d'après la nouvelle de Justinien et la coutume de Poitou, le droit du double lien appartient aux petits-fils, après la mort de tous les frères.

Le dixième, si un frère germain peut renoncer au droit du double lien.

Le onzième, si la portion du co-héritier, renonçant dans les acquêts et meubles, accroît en entier au frère germain, à l'exclusion des frères consanguins et utérins.

Le douzième, si les meubles appartiennent au père ou au frère germain dans la succession du frère, suivant la coutume de Poitou.

Le treizième, du propre fictif, où il a lieu, et à l'égard de qui.

Le quatorzième, si un acquêt fait des deniers dotaux est subrogé à la dot *ad omnes effectus*.

Le troisième livre intitulé : *Consentus Musarum juridici super habiti in Parnasso. Les grands Jours des Muses sur le Parnasse*, et dédié à M. Denis Tallon, avocat-général, contient huit chapitres, et ne concerne que des matières de littérature.

L'auteur, dans le premier chapitre, décrit le lieu de l'assemblée des muses.

Dans le second, il parle des magistrats et de la magistrature.

Dans le troisième, des orateurs.

Dans le quatrième, des maîtres et des écoliers.

Il prend la défense des professeurs dans le cinquième.

Il parle, dans le sixième, des traducteurs ou paraphrastes.

Dans le septième, des poètes burlesques.

Dans le dernier, des romanistes.

Le quatrième livre, imprimé en 1670 et dédié à M. de Barillon de Morangis, conseiller d'état, est un discours prononcé aux Écoles de Droit le 15 novembre 1669, sur l'amour de l'étude.

Le cinquième livre, imprimé en 1670, intitulé : *Seconde partie des Grands Jours du Parnasse*, dédié à M. l'avocat-général Bignon, contient six chapitres.

L'auteur traite dans le premier du plagiat et des plagiaires.

Le deuxième chapitre est intitulé : *Bibliothèque du Parnasse*.

Il parle dans le troisième des grammairiens, des littérateurs et des maîtres ou professeurs.

Il s'agit dans le quatrième chapitre des critiques, des satyriques, des élogistes et des panégyristes.

Des philosophes dans le cinquième.

Le dernier traite des historiens et des médecins.



Le sixième livre est un recueil de lettres de l'auteur à son fils (unique), et à quelques-uns de ses amis et de ses protecteurs. Il fut imprimé en 1672, et dédié à M. Rouillé, maître des requêtes, intendant de Poitou. On y trouve d'assez bon latin, et d'ailleurs peu de choses intéressantes.

Le septième et dernier livre, imprimé en 1678, dédié à M. (René) de Marillac, intendant de Poitou, est un discours latin prononcé par l'auteur le 24 novembre 1677, sur l'union de la jurisprudence avec la philosophie.

Il se trouve encore quelques autres ouvrages de l'auteur imprimés, tels qu'un poème d'environ 200 vers contre la poésie et les poètes burlesques, imprimé à la fin de la première partie des Grands Jours du Parnasse, des *Thèses de Obligationibus et Actionibus, de Usucapionibus et Præscriptionibus*. Un Discours prononcé lorsqu'il fut installé dans la profession du droit en conséquence de l'arrêt du parlement, le 27 juillet 1657. Une Dissertation adressée à M. de la Hoguette (Hardouin Fortin), évêque de Poitiers, lors de son arrivée à Poitiers, imprimée en 1680 sur le titre 7 du livre premier des Décrétales de Grégoire IX, *de translatione episcopii*. Cette dissertation n'est pas la moins intéressante; l'auteur y discute savamment la pratique et la discipline de l'église sur les translations des prélats, qui passa d'abord pour illicite, et fut ensuite introduite et permise. Il fait l'histoire de l'une et de l'autre discipline, et joint les exemples à la jurisprudence. Il finit par des remarques sur l'origine des cardinaux, qu'on appelait *incardination*, leurs différences d'avec les prélats transférés ou qui tenaient les bénéfices en *commande*, qu'on a appelés *Commandataires*, et sur l'origine de la translation du siège même d'un endroit dans un autre.

L'auteur avait alors 80 ans. Outre les ouvrages de Jean Umeau dont j'ai parlé, il a encore fait un *Traité de Jure Emphyteutico*; le titre entier de l'ouvrage est : *Joan. Umeau antecessoris in Academiâ pictaviensi de Jure Emphyteutico questiones legales et forenses*. Paris, Antoine Dezallier, 1679. Il est dédié à M. Colbert (Charles), qui avait été intendant de

Poitiers et alors président au parlement de Paris. Il justifie dans une courte préface son dessein d'écrire sur une matière traitée par quelques autres, et dit que s'il a publié son *Traité*, c'est qu'il y a été engagé par le judicieux Jean Gabriau de Riparfond, dont tout le monde connaît, dit-il, le mérite et la réputation. L'ouvrage est divisé en trente-six questions, et contient en tout 238 pages in-12. Il mérite d'être lu sur cette matière traitée avec succès par l'auteur. Ce fut ainsi qu'en parla le *Journal des Savans* :

« L'auteur mérite une place considérable parmi ceux qui  
 « ont traité le même sujet. La difficulté des nouvelles ques-  
 « tions demandant de nouvelles décisions, M. Umeau qui en  
 « a prévu la plupart, les examine dans cet ouvrage avec une  
 « très grande exactitude, non-seulement selon les lois romai-  
 « nes et selon les constitutions des empereurs, mais il rap-  
 « porte les ordonnances de nos rois, les arrêts des parlemens  
 « et les coutumes des provinces, et particulièrement celle de  
 « de la sienne. Ainsi on peut dire qu'on trouve, dans un  
 « assez petit volume, tout ce qui est de plus beau et de plus  
 « difficile sur cette matière, laquelle ne regarde pas seule-  
 « ment les biens des particuliers, mais tous ceux de l'é-  
 « glise. »

(Voyez le *Journal des Savans* du 28 août 1679, page 209, de l'édition in-4°.)

Il montre partout un amour extrême pour l'étude, qui ne le quitta qu'à sa mort arrivée au mois de septembre 1682. Ce goût vif l'engagea à rétablir l'école de théologie au couvent des Jacobins de Poitiers.

UMEAU (PIERRE) (1589), père ou oncle de Jean Umeau, était avocat à Poitiers, et fit les fonctions de commis-substitut de M. le procureur-général, suivant le titre qu'il prend, en 1589, dans un ouvrage dont nous allons parler. Il fut, dans cet emploi, la trompette de ce qu'on appelait la *Sainte-Union* dans le Poitou, et prononça au palais deux longues harangues, les 17 et 21 août 1589, peu de temps après l'assassinat de Henri III, commis le 1<sup>er</sup> de ce même mois : la première,

sur la publication du *règlement général fait pour remédier aux désordres arrivés à l'occasion des troubles* ; la seconde , pour le *serment de la Sainte-Union des fidèles catholiques*.

Elles furent imprimées l'une et l'autre à Poitiers, par François le Page, en 1590. L'auteur les dédia au président Brisson. Umeau, suivant la maladie épidémique des savans de son temps, fait une parade ridicule et fastidieuse de son érudition (1). Ces deux harangues ne sont qu'un *corps assez mal arrangé, composé de citations d'auteurs grecs et latins, cousues les unes aux autres; et comme très peu de personnes auraient pu entendre un discours fait pour être entendu de tout le monde, il traduit ses citations en prose, et en vers, lorsqu'il cite des vers. Il y a un grand nombre de ces traductions en vers qui ont tous les défauts de la poésie du temps, joints à la gêne du traducteur qui s'assujettit à la lettre. L'auteur convient, dans l'épître dédicatoire, au président Brisson, du ridicule de ces recueils, auxquels on ne saurait donner de nom plus significatif que celui de Farrago, que quelques savans ont donné eux-mêmes à de pareilles rapsodies. Il fallait bien peu de goût, et beaucoup d'érudition pour réussir si mal.*

Mais je veux bien pardonner ce défaut à l'auteur des deux harangues : c'était, comme je l'ai dit, celui de son temps. Je ne saurais dire la même chose de la manière dont il parle dans l'une et dans l'autre. Il y paraît ligueur à outrance (2) : on y trouve tous les principes de cette coupable rébellion, dont l'état fut si longtemps la victime. On y voit à chaque

(1) Peut-être aussi Umeau se ménageait-il un moyen pour s'excuser un jour, en disant qu'il n'avait rien dit de son propre fond, et qu'il n'avait parlé qu'après les auteurs sacrés ou profanes les plus respectés.

(2) Je ne sais sur quoi M. l'abbé Goujet s'est fondé en traitant Umeau de défenseur de la religion contre l'hérésie, et de son roi contre les rebelles ; il faut qu'il n'ait point vu ces deux harangues remplies de maximes antiroyales et anti-chrétiennes, où l'auteur ne prêche que la guerre et l'éloignement de la paix, où l'on trouve enfin le ton et les maximes des plus furieux prédicateurs de la Ligue.

instant ce mépris criminel de la majesté des rois que la ligue couvrait du voile sacré de la religion. La modération de l'auteur, si j'ose donner ce nom à une fausse apparence de modestie, ne va qu'à supprimer les noms respectables d'Henri III et d'Henri IV; mais il y a des applications si odieuses, qu'il est impossible de lire ce discours sans une espèce de frémissement de l'état où se trouvait alors la France gémissante.

Il établit comme un principe certain (1), que les Français sont obligés de prendre les armes contre leur roi même, si leur roi n'est pas catholique. « Aussi n'ont-ils jamais cessé, » dit-il, de tumultuer et guerroyer tant qu'ils ont eu comme mandeurs et gouverneurs hérétiques, et jusqu'à ce qu'ils ont été acertenés et bien assurés avoir pour empereur le bon Théodose, prince vrai chrétien et bon catholique. » Les ligueurs les plus emportés pouvaient-ils parler autrement d'Henri IV avant sa conversion? Il attaque la tolérance de ce prince pour les deux religions, la catholique et celle qu'il professait encore, en ces termes. « C'est chose mauvaise et dangereuse que celui-là commande, sous l'autorité duquel n'est permis à aucun d'entreprendre ou faire quelque chose, mais encore est beaucoup plus malheureux de vivre sous celui sous l'autorité duquel est en liberté d'un chacun de faire et vivre à sa fantaisie (2). » Dans les pages 30, 31, 32 et 33, il fait des applications très odieuses à Henri III et à Henri IV; mais je termine un examen qui me mènerait trop loin.

Dans quelques vers adressés à l'auteur sur son ouvrage, on ne voit aucun de ces noms révéérés qui puissent lui faire honneur.

Il mourut à Poitiers, âgé de cinquante-deux ans, suivant ce que dit le jeune poète Banchereau, p. 79 de ses Poésies.

*Cum bino solis decursu fausta peregit  
Lustra decem fissa conatus Ulmus humo.*

(1) Page 13 de la première Harangue.

(2) P. ge 19 *ibid.*

UMEAU (FRANÇOIS) (1594), naquit à Poitiers vers l'an 1530. Il s'y fit recevoir docteur en médecine, et s'y distingua longtemps dans la pratique et dans la théorie. Il fut reçu échevin de la 'Maison-Ville de Poitiers en 1590, et mourut doyen de la Faculté en 1594. Il eut deux fils qui se sont distingués, l'un dans la connaissance du droit, l'autre dans la profession de son père.

La maladie à laquelle on a donné le nom de pourpre étant devenue fréquente en France, et en particulier dans le Poitou, depuis l'an 1570 jusqu'en 1575, François Umeau publia un discours français des signes, causes, préservation et guérison du pourpre. Il fut imprimé à Poitiers par les frères Bouchet en 1575, in-12, page 55.

Notre Umeau est encore l'auteur d'un traité sur la Rate, écrit en latin, et dédié à Jean Méméteau, conseiller au parlement. Ce traité fut imprimé à Paris en 1578, avec ce titre : *Francisci Ulmi pictaviensis, doctoris medici de Liene libellus ad Jo. Memetellum consiliarum regium in supremâ curiâ Parisiensi; Lutetiæ apud Mamertum patissonum typographum regium: in officinâ Roberti Stephani, in-8°.*

L'ordre qui règne dans cet ouvrage fait voir beaucoup de netteté et de précision de génie dans son auteur.

UMEAU (FRANÇOIS) (1683), petit-fils de François, mort doyen de la Faculté de médecine de Poitiers, dont nous avons parlé, naquit en cette ville en 1608. Il suivit les traces de son père, et fut reçu docteur dans la même Faculté en 1628. Il parut d'abord se déterminer pour le parti de l'église. Il se livra ensuite entièrement à l'étude de la médecine, y acquit une grande réputation et une fortune très opulente. Ayant perdu un fils unique qu'il avait, il donna avant de mourir tout ce dont la loi du pays lui permettait de disposer, à l'Hôtel-Dieu de Poitiers, et fit les pauvres ses légataires universels. Il mourut doyen de la Faculté en 1683, âgé de 75 ans.

Il fut un de ceux qui préférèrent le préjugé et l'autorité des anciens aux preuves que donna Harvey de la circulation

du sang. Il publia, en faveur de l'opinion détruite par Harvey, un petit livre de 50 pages in-8°. Le livre fut imprimé à Poitiers en 1659, sous ce titre : *Fr. Ulmi pictaviensis docti medici. Francisci olim patricii pictav. et ejusdem facultatis archiatri nepotis, in circulationem sanguinis Harveyanæ exercitationis anatomica. Pictavii 1659.*

URSIN (690), prieur, ou suivant dom Rivet, abbé de Ligugé, au diocèse de Poitiers, fut engagé par l'évêque Ansoaldus, et par Audulphe, abbé de Saint-Maixent, à écrire la vie de saint Léger, quelque temps après que le corps de cet évêque eut été transporté du territoire d'Arras, où il avait été décapité, à l'abbaye de Saint-Maixent en Poitou. Je ne sais pas, dit Le Gendre, dans sa *Notice des Historiens de France*, si on doit tenir à Ursin, un grand compte de son ouvrage ; car ce n'est proprement qu'un extrait, un abrégé, presque dans les mêmes termes, d'une autre *Vie de saint Léger*, plus diffuse et plus détaillée, qu'un anonyme, moine de Saint-Symphorien d'Auxerre, avait composée. L'anonyme ne dit point que saint Léger ait été maire du palais. Ursin le dit, en termes exprès, mais doit-on l'en croire ? Il est le seul qui le dise, et tous les autres historiens nomment Vulfrade, pour maire du palais, dans le temps que la faveur de Léger était à son plus haut point auprès de Childéric. Cette histoire de St Léger, par Ursin, commence par une lettre dédicatoire adressée à l'évêque Ansoaldus, en ces termes : « Domino, sanctoque Pictavorum Pontifici Ansoaldo, « peccator Ursinus jussioni obtemperans vestra, beatissime, « Papa, summopere urgente Audulpho, patre Monasterii beati, « Maxentii, ut de vita, et passione beati Leodegarii pauca ex, « ejus bonis commemorando scriberem, equidem apus suscipere, « atque etiam edere cupiebam. . . . . quæ tamen mihi co- « gnita sunt, quanquam rustico sermone vobis imperantibus, « edere conatus sum. . . . . poteram fortassis etiam ego, « annuente Deo occultis, et incognitis verbis uti, sed ed caued « nolui, ut rustici et illiterati me possint intelligere. »

J'ai jugé ce fragment assez intéressant pour le donner à

mon lecteur, outre l'histoire de l'ouvrage d'Ursin qu'on y trouve, les termes dans lesquels il est conçu et les singularités qu'on y voit méritent attention. Il est encore bon de remarquer que le style de l'ouvrage entier est pareil à celui de cette lettre, aussi poli, aussi latin. Il n'y a pas d'apparence que ce fût là la langue rustique que le moindre du peuple, et les gens sans lettres entendaient, sinon ce langage rustique n'était guères éloigné de la langue latine. N'y aurait-il pas lieu de penser que nous n'avons pas l'original d'Ursin, et que l'ouvrage dans l'état où il est, est une traduction de celui qu'il avait composé en langue rustique? Autrement il faut avouer qu'on parlait latin dans la Gaule aquitaine et dans le Poitou dans les sept et huitième siècles. Ansoaldus vivait en 682, année de la translation du corps de St Léger, qui a précédé la composition de cet ouvrage de quelque temps. Je m'étonne que les auteurs de l'*Histoire littéraire* n'aient pas fait valoir cette lettre d'Ursin, contre ceux qui ont prétendu que la langue latine n'était plus la langue vulgaire, dans les siècles dont il s'agit. Il me semble que si ce n'est pas une traduction du livre d'Ursin, il n'y a point de réplique aux argumens qu'on peut en tirer.

## V.

**VATHINA (RAOUL DE) (1)**, ou **RODULPHUS DE VATINA (1501)**, ainsi qu'il est nommé dans la Liste imprimée des Médecins de Poitiers, vivait en cette ville au quinzième siècle, et mourut, suivant cette liste, en 1501. Il s'était fait une très grande réputation dans la médecine. Jean de Saint-Gelais-de-Montfieu nous l'annonce comme le médecin de son temps le plus célèbre, dans ce qu'il en dit en parlant de la maladie dont mourut Charles (2), comte d'Angoulême (à Château-

(1) Peut-être de Vastin de Gâtines, territoire du Poitou, dont l'antiquité est la capitale.

(2) En 1495.

neuf, en Angoumois). « Louise de Savoie, son épouse, envoya à toute diligence, dit Montlieu (1), dont j'emprunte les termes, quérir tous les bons médecins que l'on sut de telle part, messire Antoine de Lizaine, et un maître Raoul de Poitiers, qu'on disait être des plus experts en cet art qu'ils faisoient. Aussi fut envoyé quérir un Catalan, appelé maître Gabriel, un qui s'appelait maître Robert et le sien : ainsi furent-ils cinq ou six, laquelle multitude de médecins l'on dit lui avoir été préjudiciable. » En effet, le prince mourut malgré leur savoir réuni, le premier jour de l'an 1495.

VLETE (François) (1603); maître des requêtes de l'hôtel de la reine Marguerite; naquit à Fontenay-le-Comte en 1640. La France peut le regarder comme un des plus grands géomètres qu'elle ait produit. Les mathématiques lui durent une nouvelle vie : Ramus, J. Péna, et quelques autres avoient estimé cette solide partie des sciences sans la connaître; tout leur savoir étoit borné à expliquer quelques anciens, et à rétablir le texte corrompu de leurs ouvrages. Clavius même, qui a fait tant de bruit, n'alla guères plus loin. Viète, qui se livra tout entier aux mathématiques, ne se contenta pas de comprendre les préceptes des anciens, il ajouta ce qui manquait à leurs ouvrages, reforma ce qui étoit susceptible de réforme, porta la lumière sur leurs obscurités. Il créa les mathématiques et fut notre Archimède. C'est à lui que l'on doit l'analyse spéciieuse, cette méthode si simple et si abrégée de réduire tout à la précision d'un juste calcul par le moyen de quelques caractères qui ont plus de propriétés que les chiffres arithmétiques communs. Il est encore l'auteur de la Géométrie des Sections angulaires, qui rend raison des angles par la raison des côtés. Il étoit né pour les méditations les plus profondes. Suivant les auteurs du Moréry, il passait quelquefois trois jours et trois nuits dans son cabinet sans manger, et même sans dormir, qu'autant qu'il le pouvait faire en s'appuyant de temps en temps la

(1) Page 99.



tête sur la main pour réparer ses forces par quelques intervalles de sommeil. Ils ont prétendu copier M. de Thou ; mais ce grand historien n'a pas outré les choses jusqu'au miracle. Il se contente de dire qu'il était quelquefois trois jours sans boire ni sans manger, excepté la nourriture qu'il prenait pour se soutenir, et qui veut seulement dire qu'il ne quittait pas ses méditations ni son cabinet pour se mettre à table (1). Tout livré à ses pensées, un bouillon, un morceau sur une assiette faisaient ses repas. Le merveilleux disparaît, mais la vérité n'y perd rien. Il avait acquis tant de facilité à résoudre les problèmes les plus difficiles, que ce qui paraissait impossible à d'autres n'était pour lui que l'ouvrage de quelques heures. Adrien Romain avait proposé à tous les mathématiciens de l'Europe, la résolution d'un problème ; c'était un défi qu'il leur faisait, et la difficulté qu'il y trouvait le flattait d'une espèce de triomphe sur l'esprit humain. Viète ne tarda pas à le résoudre, et l'envoya avec des corrections et une augmentation, joignant à sa réponse ce qu'il avait fait sur Apollonius Gallus. Adrien Romain fut si surpris et en même temps si charmé de l'étendue des connaissances et de la pénétration de Viète, qu'il partit sur le champ de Wisbourg en Franconie, où il demeurait alors, et vint à Paris pour voir l'OEdipe de la France. Viète, malade, avait été obligé de prendre l'air natal, et d'aller à Fontenay-le-Comte. Adrien Romain, arrivé à Paris, prit aussitôt la route de Fontenay ; cent lieues qu'il y avait encore à faire, ne l'étonnèrent point, et il n'eut point de repos qu'il n'eût vu notre savant Poitevin. Il passa un mois avec lui. Peu de personnes alors étaient en état d'entrer en tiers dans leurs entretiens. Il se séparèrent pénétrés d'admiration l'un pour

(1). *Tam profundè autem meditatione fuit, ut sæpius visus sit totum trifidum continuum, in cogitatione defixus, ad mensam lucubrationum redire sine cibo, et somno, nisi quem cubito innixus nec se loco movens ad refocillandam per intervalla naturam, capiebat* : Il est certain que le relatif *quem* se rapporte autant à *Cibus* qu'à *somnus*. Il est vrai que le pluriel *quos* aurait été plus clair. On n'eût pu s'y méprendre.

l'autre ; et Viète fit conduire son hôte jusques sur la frontière ; prenant sur son compte les frais du voyage. Scaliger voulait se mesurer avec Viète. Il s'était flatté d'avoir trouvé la quadrature du cercle ; il prétendait même démontrer sa découverte. Notre mathématicien lui fit voir des erreurs et des paralogistes insoutenables. La fierté du prince de Vérone ne s'accommoda pas des observations de Viète, il le prit d'abord sur le ton haut qui lui était naturel ; mais lorsqu'il eut connu avec qui il avait à lutter, il convint de la supériorité de son adversaire, et prit le parti de l'estime et de l'admiration (1). Il se consola de sa défaite par le mérite du vainqueur. C'est une ressource pour l'amour-propre. Clavius, dont on s'était servi pour la réforme du calendrier, aurait sans doute imité Scaliger, si son ouvrage n'avait pas été protégé par des motifs que M. de Thou fait sentir. Viète, qui avait examiné le calendrier grégorien, prétendit qu'il s'en fallait beaucoup qu'on pût le regarder comme un ouvrage parfait ; il en démontra les fautes et communiqua ses observations au cardinal Aldobrandin, qui se trouvait alors à Paris. Ce dernier les emporta à Rome ; mais tout ce que cela opéra, fut que Clavius, intéressé dans ces observations, déclama contre Viète et contre son travail. Nous verrons dans le catalogue des ouvrages de Viète, ceux qu'il a écrits à cette occasion. Sa réputation était si grande qu'on le croyait capable de tout. Les Espagnols, pendant les guerres de la ligue se servaient d'un chiffre dont personne n'avait encore pu trouver la clef. Leurs lettres et leurs dépêches secrètes étaient composées de plus de cinq cents caractères différens. Depuis dix ans qu'ils s'en servaient contre la France avec leurs généraux et les Français, ennemis de

(1) *Doluit mihi valde quod tam stomachosè cum præclaro mathematico Fr. Viète altercatus fuerit initio Scaliger, cum de Cyclometricis inter ipsos ageretur, sed vir generosus tunc Vietam ignorabat, et ægrè propterea ab illo reprehendi ferebat. . . . . Itaque postea honorificè recantatione seipsum castigavit, et in arcano præcipuum ergà Vietam ab eo tempore reperiendum servavit.*

leur patrie, ils avaient toujours réuni, quoiqu'on eût cent fois intercepté leurs mémoires. Quelques lettres étant tombées dans les mains du roi; on les envoya à Viète qui les déchiffra sans beaucoup de difficulté. On profita de la découverte. De nouvelles lettres tombèrent entre nos mains; il vint également à bout de les lire. La France profita, pendant deux ans des lumières de Viète, à qui l'on renvoyait toutes ces énigmes dont il ne manquait jamais de donner le nom. L'Espagnol déconcerté croyait ses secrets si fort *indéchiffrables*, que son orgueil aimait mieux accuser la cour de France d'avoir le diable et des sorciers à ses gages, que de croire qu'elle eût trouvé un génie français supérieur à ses ruses. L'Espagne publia le prétendu sortilège partout, elle crut même devoir s'en plaindre à Rome. C'était quelque chose de bien amusant pour ceux qui connaissaient le *négroman*, et en particulier pour Viète qui était le démon familier de la cour de France. Ce grand homme mourut à Paris dans son année climatérique, c'est-à-dire âgé de 63 ans, au mois de février 1603, ayant selon le bruit commun, dit l'auteur du journal d'Henri IV, vingt mille écus au chevet de son lit. Cette observation du journaliste donnerait lieu de croire que Viète était accusé d'avarice; mais M. de Thou dit formellement (1) qu'il n'était rien moins que sujet à ce vice. La manière polie et magnifique dont il en agit avec Adrian Romain en est une preuve: il en donne une autre en parlant de ses ouvrages. Quoiqu'il en ait fait imprimer un assez bon nombre, cependant, dit M. Thou, ils sont rares parce que l'auteur qui les faisait imprimer à ses dépens, en gardait les exemplaires qui ne devenaient publics, que par la distribution qu'il en faisait à ses amis. Leur mérite réel et leur rareté engagèrent François de Schooten, professeur de mathématiques à Leyden, d'en donner une nouvelle édition. Jacques Golius, autre professeur de mathématiques et des langues orientales à Leyden, et le célèbre père Marin Mer-

(1) *Longè ab omni avaritiâ positus.*

sienne contribuèrent beaucoup à cette édition. Elle parut sous ce titre : *Francisci Vietæ opera mathematica in unum volumen congesta, ac recognita, operâ, atque studio Francisci à Schooten Leydensi, Matheseos professoris. Lugduni Batav., ex officinâ Bonaventuræ, et Abrahami Elseviriorum, 1646, in-folio*, l'édition est dédiée à Jacques Golius.

Elle comprend les ouvrages qui suivent :

- I. *Isagoge in Artem analyticam.*
- II. *Ad Logisticam speciosam Notæ priores.*
- III. *Zeteticarum Libri quinque.*
- IV. *De Equationum Recognitione, et Emendatione, tractatus duo.*
- V. *De numerosâ Potestatum Exegesis Resolutione.*
- VI. *Effectioium geometricarum canonica Recensio.*
- VII. *Supplementum Geometriæ.*
- VIII. *Pseudomesolabum, et alia quedam Capitula.*
- IX. *Theoremata ad Sectiones singulares.*
- X. *Responsum ad Problema, quod omnibus Mathematicis totius Orbis construendam proponit Adriânus Romanus.*
- XI. *Apollonius Gallus.*
- XII. *Variorum de Rebus Mathematicis responsorum. Libri VIII.*
- XIII. *Munimen adversus nova Cyclometrica.*
- XIV. *Ratio Calendarii verè Gregoriani.*
- XV. *Kalendarium Gregorianum perpetuum.*
- XVI. *Adversus Christophorum Clavium Expostulatio.*

Quelques-uns de ces ouvrages ont été traduits, d'autres ont eu les honneurs du commentaire. Il en avait laissé d'autres, ou en état de paraître ou imparfaits. Vossius dans ses *Eloges des Mathématiciens* parle de l'*Harmonie céleste*, *Harmonicon celeste*, d'après Ismaël Bouillau, dans ses préliminaires de l'*Astronomie de Philolaus*. « Pierre Dupuy, dit « Bouillau, avait prêté cet ouvrage au père Mersenne : ce « bon père, extrêmement facile, se laissa duper par un « homme de mauvaise foi auquel il le communiqua. Il ne « put le retirer de ses mains, ni le rendre à M. Dupuy. La « république des lettres en fut même privée. Tant que cet « escroc a vécu, il a gardé le livre et a refusé de le communiquer à qui que ce soit ; je suis bien trompé, ou il avait

« dessein de s'en attribuer l'honneur, ou de supprimer le nom de Viète. »

Tous ceux qui ont parlé de notre savant, le traitent d'*Archimède de la France*, du *premier des mathématiciens*, de *Coryphée*. Il ne faut que le jugement de ses illustres éditeurs pour convaincre le lecteur de la vérité des éloges. Je sais qu'on a pénétré encore plus loin que Viète n'avait fait, mais ceux qui ont été si avant ont profité de ses lumières. Il les a précédés d'un demi-siècle.

VILLON (1460), ce génie supérieur qui, suivant Despréaux :

... Sut le premier, dans ces siècles grossiers,  
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.

Cet homme, qui connut aussi le premier le mérite du tour, de l'expression, et que l'on peut regarder comme le créateur de notre poésie et de notre langue; Villon, dis-je, n'appartient au Poitou ni par sa naissance, ni par son origine; cependant, comme il y a longtemps demeuré, et qu'il a même composé en langage *poitevin*, on me permettra de rapporter ici ce qu'il y a dans sa vie de relatif avec l'Histoire littéraire de cette province, qui fait mon premier objet. Il était de Paris, s'appelait François Corbeuil, car Villon n'est qu'un sobriquet que lui avaient mérité une infinité d'actions, qui rendaient l'idée qu'on attachait alors au terme de *Villon*, c'est-à-dire, *Fripon*. Il étudia malgré la pauvreté de ses parents, mais en homme chez qui le libertinage accompagne la vivacité de l'esprit. Son penchant à des vices grossiers pensa le conduire au gibet. Il fut même condamné à être pendu; et s'il évita cette condamnation, ce fut plutôt par l'indulgence qu'eut pour ses talents Louis XI, qui aimait les sciences et protégeait les savans, que par son appel, quoiqu'il en dise lui-même. Le parlement fit grâce aux mœurs en faveur de l'esprit; la peine de mort fut changée en celle du bannissement.

Il passa d'abord en Angleterre, et sut se faire aimer d'Edouard V. Le goût naturel à tous les hommes le rappela

dans sa patrie : mais il ne jugea pas à propos de retourner à Paris. Il s'arrêta en Poitou, chez un de ses amis, abbé de Saint-Maixent. Ce fut là, s'il faut en croire un auteur (1), qui vivait peu de temps après, que Villon, pour s'amuser dans sa retraite et divertir les habitants de Saint-Maixent, entreprit de faire jouer la Passion de Notre-Seigneur en langage *poitevin*. Le goût de ces spectacles avait été mis à la mode par les principes singuliers d'une piété mal entendue. Villon distribua ses rôles, exerça ses acteurs. Il prit jour avec le maire et les échevins de Saint-Maixent pour la représentation de la pièce. Il n'était plus question que des habits. On n'en trouva point d'assez beaux pour l'acteur qui faisait le Père éternel. Villon sut qu'il y avait aux Cordeliers une chappe magnifique ; il eut recours au sacristain, mais ce bon frère le refusa tout net, en lui disant qu'un de leurs statuts provinciaux leur défendait, sous de très graves peines, de rien prêter à ceux qui montaient sur le théâtre. Villon, répliqua que ce statut concernait seulement les pièces scandaleuses, et non celles qui pouvaient contribuer à l'édification publique. C'était effectivement la manière de penser du temps, et la logique de Villon était alors de mise auprès de tout autre que du sacristain d'un couvent ; il eut beau haranguer, il n'obtint rien. Il s'en revint fort en colère, et fit à sa troupe le rapport de sa négociation.

Les acteurs formèrent sur-le-champ la résolution de se venger, et convinrent qu'un certain jour que le sacristain allait à la quête, sur la mule du couvent, ils iraient se cacher sur sa route, déguisés sous des figures horribles, tenant d'une main des cymbales et des sonnettes, et de l'autre des mèches ardentes, des fusées et des pétards, et que tombant tout-à-coup sur lui, ils lui feraient grand'peur, s'ils ne lui faisaient point de mal. La chose fut exécutée comme elle avait été résolue. Dès qu'ils virent le frère quêteur à portée, ils coururent sus, faisant une horrible décharge de leurs

(1) Rabelais.

pétards, et criant de toutes leurs forces : *Hé le vilain ! hé le vilain ! qui n'a pas voulu prêter à Dieu le pèrs une pauvre chappe !* La mule effrayée jeta le cavalier par terre, et gagna le couvent au plus vite. Le pauvre sacristain demeura pour les gages sur le champ de bataille, demi-mort de peur et tout brisé de sa chute. Voilà quels étaient les passe-temps de Villon en Poitou, finissant à peu près comme il avait commencé.

Ceux qui voudront un plus grand détail sur Villon et sur ses ouvrages, n'ont qu'à consulter ce qu'en a dit l'abbé Massieu, dans son *Histoire de la Poésie française*, p. 248 et 273.

VINCENT (NICOLAS) (1578), chirurgien de Poitiers, est le nom qui paraît à la tête d'une lettre imprimée en 1578, pour servir de défense aux corrections de Joseph-Juste Scaliger, sur le *Traité d'Hypocrate des Plaies de la Tête*, publié par François de Saint-Vertunien de Lavau, avec sa traduction, même année 1578. Cette lettre du prétendu Vincent fut imprimée à Cologne, in-4°, sous ce titre : *Nicolai Vincentii Pictaviensis, chirurgi ad Josephum Naudinum Bernuriensem (de Bressuire), ad Dictata Martini in librum Hypocratis de capitis vulneribus*. C'était un nom de guerre que prenait Joseph Scaliger. Le docteur Martin qui trouva mauvais que son *Allesse de Vérone* se mêlât de médecine, avait dit dans ses cahiers que Scaliger était sorti de sa sphère, le faux Nicolas Vincent répondait : « que, puisque les lois permettaient aux jurisconsultes de juger de la *description des sutures de la tête*, Scaliger, « que Cujas avait demandé pour collègue, pouvait bien écrire « sur cette matière. » Il avait plus de vanité que de justesse dans ce raisonnement. Juger de l'exactitude d'un procès-verbal n'est pas le dresser. Il faudrait avoir la critique du médecin Martin pour pouvoir en décider, et je ne crois pas qu'elle ait été imprimée. Quoiqu'il en soit, ce que nous venons de dire suffira pour faire connaître Nicolas Vincent.

Voyez COLOMBES, *Gall. orient.*, p. 119 ; — la *Bibl. choisie* du même, et l'article de François de Saint-Vertunien Lavau, année 1608.

## W.

WULPHIN BOECE (850 ou environ), était Sarmate ou Goth d'origine. Théodulphe, évêque d'Orléans, nous en parle comme du chef de l'école de cette ville, et comme d'un homme entendu dans la versification, et à qui les étudiants présentaient assez souvent des vers pour avoir son avis ou peut-être ses suffrages.

Godolen, qu'on a appelé *Idolæus* en latin, abbé de Noaillé, à deux lieues de Poitiers, l'engagea à écrire la vie de St Junien, abbé de Mairé. On a cette vie composée d'après celle d'Aurémond, dont j'ai parlé. Wulphin a joint à son ouvrage un récit court de la translation du corps de St Junien ; du monastère de Mairé à celui de Noaillé. Il le dédia à Godolen. Cet ouvrage est écrit, suivant dom Rivet, avec une grande simplicité, mais avec beaucoup d'ordre, sans que l'auteur se soit arrêté au merveilleux, ni à l'extraordinaire ; défaut très commun aux auteurs de ces espèces d'ouvrages, du temps que Wulphin composait le sien. Il s'y trouve plusieurs faits qui intéressent notre histoire. Cette vie a été insérée en partie dans le premier volume de la collection des *Historiens de France*, d'André Duchesne. Dom Hugues Ménard en avait publié quelque chose dans ses notes sur le *Martyrologe Benedictin*, imprimé à Paris, in-8°, 1629. Le P. Labbe et dom Mabillon l'ont publiée depuis en entier avec la relation du transport du corps de St Junien, de Mairé à Noaillé. L'un, dans sa *Bibliothèque nouvelle*, tome II, page 569, jusqu'à la page 579, et le dernier, tome I, de ses *Act. Benedict.*, page 307.

## Y.

YSORÉ (MATTHIEU) (1716), fils de Georges Ysoré, baron d'Hervault et marquis de Plainmartin ou Pleumartin, lieutenant-général pour le roi en la province de Touraine,



et de Marguerite de Roucherolles, et petit-fils de René Ysoré, chevalier baron d'Hervault, baron d'Hervault, seigneur de Plainmartin, naquit en 1647, et fut tenu sur les fonts de baptême par l'illustre *Mathieu Molé*, premier président au parlement de Paris. Il fit le cours de ses études au collège de Navarre. Les talens qu'il fit voir pour la chaire lui firent en peu de temps beaucoup de réputation. Il eut l'honneur de prêcher plusieurs fois en présence de la reine-mère de Louis XIV, Anne d'Autriche, qui le fit connaître du roi. Ce monarque, juste estimateur du mérite, l'envoya à Rome où il fut auditeur de rote pour la France. Il fit voir dans cet emploi ce qu'on pouvait attendre de sa fermeté et de ses lumières en défendant les libertés de l'église gallicane et l'honneur de la France dans des occasions délicates et importantes. Clément X, qui n'était encore que cardinal, lui ayant dit un jour que si jamais il devenait pape, il détruirait bientôt les prétendues libertés de l'église gallicane, ce furent ses termes, notre auditeur de rote lui répondit d'un ton prophétique : *Je serai peut-être alors quelque chose dans l'église de France, et soyez sûr de me trouver en votre chemin pour les défendre*. Il fut nommé huit ans après à l'abbaye de Saint-Jean-d'Angély, et en 1693 à l'évêché de Condom. On crut n'avoir pas assez récompensé sa vertu et ses services ; le roi lui donna deux mois après l'archevêché de Tours, dont il prit possession par procureur le 14 mars 1694. Il ne fut installé que le 18 juillet suivant. Il obtint en même temps l'abbaye de Saint-Maixent. En 1695, M. d'Hervault eut des contestations avec le chapitre de son église sur des exemptions que prétendait le chapitre : les pièces qui regardent cette affaire et les différens mémoires qu'il publia contre les exemptions prétendues furent imprimées à Paris, chez Muguet, en 1697, in-fol., sous ce titre : *Mémoires et Pièces concernant l'exemption de l'église cathédrale et métropolitaine de Tours*, avec une autre pièce qui servait de réponse aux moyens des chanoines, intitulée : *Mémoires pour maître Math. Ysoré d'Hervault, conseiller du roi en ses conseils, archevêque de Tours*.

La contestation y est réduite à trois chefs : à la soumission immédiate au Saint-Siège, à l'exemption entière de l'ordinaire, et à la possession paisible confirmée par différens jugemens et arrêts. Les Auteurs du Journal des Savans, parlèrent dans le temps de ces écrits. On peut consulter celui du mois de septembre 1697. On sait que ces sortes de mémoires forment ordinairement des recueils précieux pour l'histoire des églises où la contestation s'est élevée, et qu'ils sont toujours le fruit de beaucoup de recherches, et d'une longue discussion de nos antiquités ecclésiastiques.

Cette affaire ne fut pas plutôt terminée, que le prélat en entreprit une autre encore plus importante. Il résolut de recouvrer les droits de juridiction que ses prédécesseurs archevêques de Tours avaient cédés autrefois à l'abbé, et aux moines de Saint-Martin. Il appella comme d'abus des bulles et autres jugemens qui accordaient ou confirmaient l'exemption et la juridiction spirituelle au chapitre de Saint-Martin de Tours. Il donna sa requête à l'effet d'être reçu appelant au mois de novembre 1702, et sur les mémoires qu'il fournit à son avocat, on publia sous son nom différens écrits.

L'un en 1708, intitulé : *Mémoires pour l'archevêque de Tours, fondateur de la collégiale de Saint-Martin, droits et juridiction de son siège, avec un supplément qui sert de réponse aux contredits du chapitre.*

En 1709, il en parut un autre intitulé : *Salutations servant de réponses aux Ecritures signifiées le 2 janvier 1709.*

Cette affaire produisit plusieurs autres écrits, tant de sa part que de celle du chapitre, que les curieux de ces morceaux historiques ont rassemblés dans le temps.

On a de ce grand homme plusieurs mandemens, ordonnances synodales et instructions pastorales sur des points importants de doctrine et de discipline qui font honneur à sa mémoire.

YVER (JACQUES), (1571), seigneur de Plaisance et de la Bigotterie, gentilhomme poitevin, naquit à Niort vers l'an 1520. Suivant la liste des maires de Niort, publiée par

Christophe Augier, Jean Yver était échevin, et Jacques, sieur de la Bigotterie, maire, en 1461, sous Louis XI. Il n'y a pas de doute que celui dont nous parlons ne fût de la même famille. Il se fit une grande réputation par un ouvrage qu'il intitula : *Le Printemps d'Yver*, et qui parut sous ce titre en 1572, chez Abel Langelier, et depuis, in-16, en 1576 et en 1578. Il contient cinq *Histoires discoureuses par cinq journées, en une noble compagnie, au château du Printemps*. Le livre est dédié aux belles et vertueuses Dames de France, en faveur desquelles, dit-il, ayant la main trop faible pour tenir la plume de eigne, et pris la plume d'un passereau (oiseau de la Mère d'Amour).

On apprend, dans un avertissement au lecteur, que ce qui occasionna le *Printemps d'Yver*, fut la sensibilité de l'auteur aux reproches que quelques Italiens avaient fait aux Français. Leur génie, disaient-ils, n'est propre qu'à imiter servilement les autres. Ils ne vivent que d'emprunt; incapables d'imaginer, ils copient ce que les étrangers ont écrit. L'auteur dit qu'il aurait voulu, à ce discours, qu'il en eût été de l'ouïe comme des yeux. Il aurait fermé ses oreilles, pour ne pas les entendre, comme on ferme les yeux pour ne pas voir un objet désagréable. Mais pour venger la nation insultée, il voulut faire voir aux étrangers que le Français n'est pas plus stérile en inventions que les autres peuples. Sur la fin de cet avis, il annonce un autre ouvrage dont son *Printemps* n'est que l'avant-coureur. Sa mort prématurée en a privé le public. Dans le recueil des cinq histoires auxquelles il a donné le titre général de *Printemps*, il suppose que trois gentilshommes qu'il appelle *les sieurs de Bel-Accueil, de Fleur-d'Amour et de Ferme-Foi*, vont dans un château auquel il donne le nom de printemps, ouvrage admirable de la fée Mellusine, où demeuraient trois dames, qu'il appelle, sans façon, l'une *Marie*, l'autre *Marguerite*, la troisième, la *Dame du Château*. Après bien des descriptions assez brillantes et pleines d'imagination, suivies de quelques maximes galantes et quelquefois fort sérieuses, on entre dans la preuve

d'une de ces maximes par une *Histoire*. Dans la première à laquelle je m'en tiendrai, le *sieur de Fleur-d'Amour* prétend prouver non-seulement que les dames sont plus inconstantes que les hommes, mais que leur légèreté en amour a toujours causé le malheur de leurs amans. Voici son histoire qui ne prouve certainement pas ce qu'il avance. Perside, jeune et belle rhodienne, fut aimée d'Eraste ; il avait de grands biens, et se trouvait sous la tutelle d'un oncle. Leur amour était né dès leur enfance ; il crut avec l'âge : ils se jurèrent une fidélité éternelle. Eraste en donna pour gage un diamant à sa maîtresse, Perside, une chaîne d'or à Eraste. Les noces d'un grand seigneur occasionnèrent des joûtes et des tournois, où Eraste se fait admirer sans être connu ; il l'emporte sur tous les chevaliers, et même sur le grand maître de Villiers, qu'il a plu à l'auteur de faire jouer le rôle d'Amadis en cette occasion. On l'oblige avec une violence polie d'ôter son casque, on le lui arrache. Eraste perd la chaîne d'or que Perside lui avait donnée : cette perte le met au désespoir. Il pense même à se donner la mort ; mais, tout bien examiné, il charge un domestique de chercher sa chaîne ; peine inutile : un gentilhomme l'avait trouvée et en avait déjà fait présent à une *demoiselle champêtre*, voisine de la maison de campagne d'Eraste. Lucine, c'était le nom de cette demoiselle, parait à Rhodes avec la chaîne, Perside l'en voit parée ; la jalousie s'empare de son cœur ; elle maltraite Eraste, lui reproche sa perfidie et le présent de la chaîne. Elle lui rend son diamant ; Eraste se justifie, il présente son épée nue à sa maîtresse. Perside touchée ne répond rien. Son amant est prêt de se jeter sur la pointe de l'épée : heureusement une femme de chambre de Perside accourt et fait glisser le pommeau. Ainsi le jeu, dit l'auteur, s'acheva sans tragédie. Eraste, pour avoir sa chaîne, feint de l'aimer pour Lucine à qui elle avait été donnée. Il lui donne un collier en échange, et retire cette précieuse chaîne. Il court la porter à Perside, mais malheureusement il rencontre l'amant de Lucine ; celui qui la lui avait donnée. Cet amant qui se crut encore

plus malheureux qu'il ne l'était, arrête Eraste, il l'insulte, ils se battent. Eraste tue son ennemi. Il est obligé de fuir à Constantinople. Soliman l'y reçoit avec toutes sortes de distinctions. Il lui propose même le commandement d'une armée qu'il fait marcher au siège de Rhodes. Eraste refuse généreusement ce parti. Soliman admire le motif de son refus. Rhodes est assiégée et prise. Le grand seigneur la traite favorablement en considération d'Eraste; Perside, captive, est conduite au sérail; Soliman, touché de ses charmes, en devient amoureux. Elle résiste à sa passion. Le grand seigneur, à qui il platt d'avoir le respect nécessaire aux romans, sort de l'appartement de Perside, et se tient à la porte pour écouter ses plaintes. Il apprend par ce moyen l'amour de Perside pour Eraste. Il se fait une généreuse violence, et réunit ces deux amans; Eraste épouse Perside, mais elle paraît si belle aux yeux du sultan le jour de ses noces, qu'il se repent de sa générosité et devient plus amoureux que jamais. Un de ses ministres lui conseille de ne point faire un effort qui lui coûte trop, et de se débarrasser d'Eraste. Il lui fait faire son procès, on tranche la tête au pauvre Eraste. Perside, instruite du sort de son mari, s'enferme dans un château où Soliman l'assiège. Elle se fait tuer d'un coup de canon, Soliman entre dans le château, trouve Perside étendue et baignée dans son sang; la vertu reprend ses droits, il rejoint Eraste à Perside, leur fait élever un monument d'une richesse sans égale, et fait pendre le coupable ministre de ses crimes.

Voilà le précis de la première histoire, où il y a, comme on peut le voir, des situations assez intéressantes, et une imagination assez fertile. La Romancie n'était pas alors un pays si connu. Dans cette histoire se présentaient bien des objets touchans, qui à force de passer et repasser devant nos yeux en mille et mille formes, ne nous affectent plus. Ce qui était fécondité d'imagination, richesse de génie, n'est plus que répétition ennuyeuse ou imitation servile. Ainsi, à juger des choses en égard au temps, Yver a dû passer pour

un écrivain délicat et très estimable. Sa Fable est bien conduite, il y a plus de jugement qu'on n'en trouve dans les autres ouvrages de ce genre. Ses pensées sont justes : quoiqu'on voie que l'auteur pense toujours à s'exprimer en termes fleuris, on trouve pourtant de l'aisance, de la facilité dans son style. On reconnaît l'air de la bonne compagnie, un ton de conversation bien dialoguée dans les entretiens, qui ne font pas la moindre partie de son ouvrage. A le lire avec attention, on s'aperçoit que l'auteur possédait le génie de notre langue. Il paraît qu'il est même un des écrivains de son temps auquel elle a le plus d'obligation. Si sa prose mérite les éloges que je viens de lui donner, il n'en est pas de même de ses vers. Ils n'ont que rarement cette délicatesse, ces agrémens qu'on appelait à la cour d'Auguste, *molle et facetum*, et qui caractérisent les poésies du genre où se livrait Yver. J'ai choisi ceux qui m'ont paru les plus supportables. Si la pièce qui suit n'a pas le mérite de la *forme*, au moins lui trouvera-t-on celle du *fond*. C'est un sonnet sur l'ingratitude de l'homme envers Dieu.

## SONNET.

Si le Seigneur nous bat de mille et mille fleaux,  
Redoutant coup sur coup l'honneur de sa vengeance ;  
N'est-ce pas à bon droit, pour la persévérance  
Qui nous rend obstinés à tout genre de maux ?

Les oiseaux chantant parmi les arbrisseaux,  
Témoignent du Seigneur la bonté, la puissance :  
Les animaux paissans en ont bien connaissance,  
Et les poissons muets qui glissent par les eaux.

Les arbres forestiers chevelus de feuillages,  
Et ceux qui sont courbés sur le faix du fruitage,  
Enfantant tous les ans par célestes bienfaits,

Et l'herbe qui verdit de rosée amoureuse,  
Reconnaissent, Seigneur, ta grâce plantureuse :  
L'homme seul méconnaît les biens que tu lui fais.

Il n'a manqué à ce portrait qu'un pinceau plus délicat.



**Bibliothèque Poitevine.**

**TOME VIII.**

—

**HISTOIRE LITTÉRAIRE  
DU POITOU.**





**Bibliothèque historique et critique du Poitou.**

---

# **HISTOIRE LITTÉRAIRE**

## **DU POITOU,**

**P. A. DREUX-DURADIER,**

**PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION, ET CONTINUÉE JUSQU'EN 1849,**

**PAR M. DE LASTIC-SAINT-JAL.**

---

**TOME III.**

---

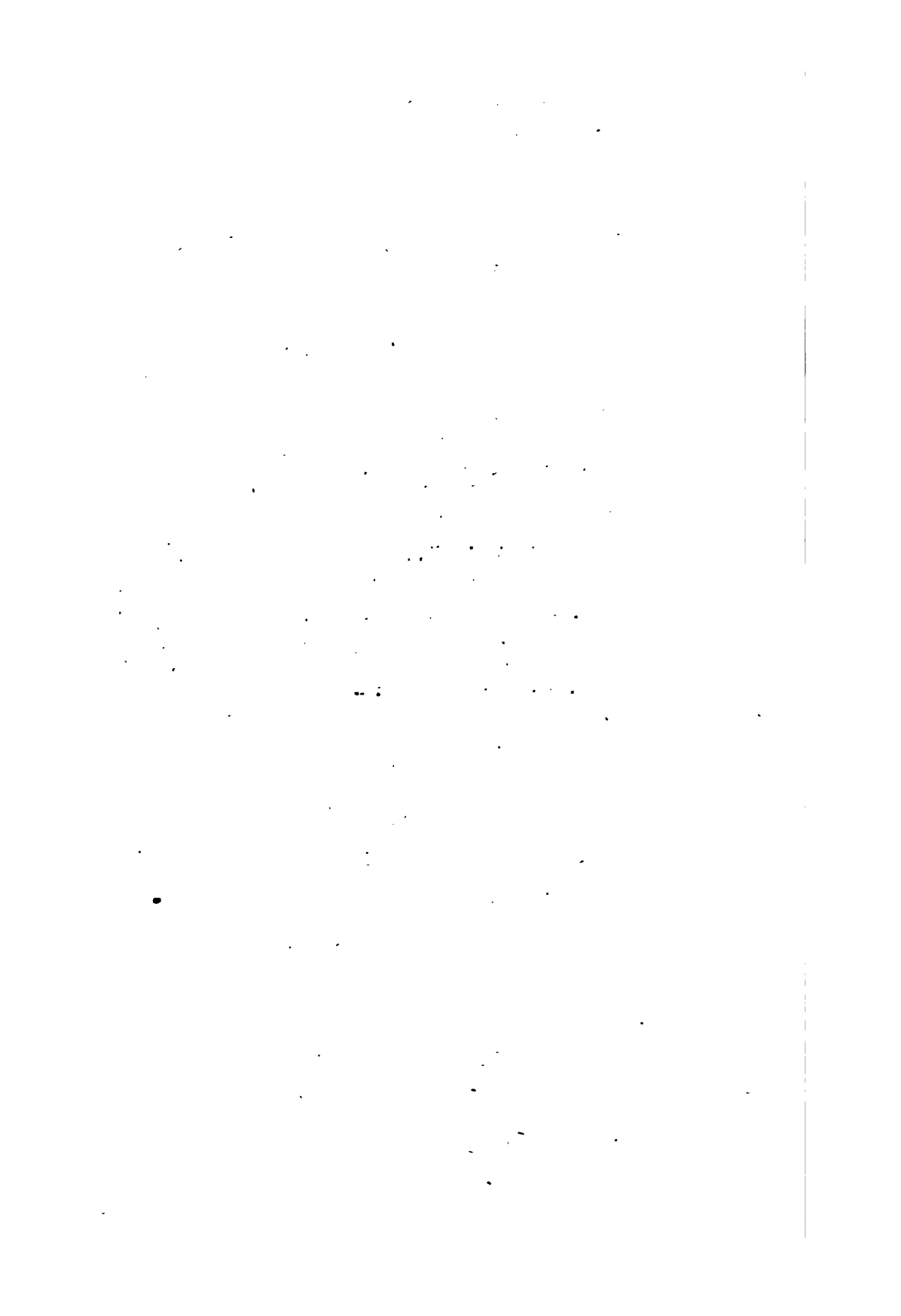
**NIORT,**  
**ROBIN ET C<sup>ie</sup>, LIBRAIRES-ÉDITEURS,**  
**RUE SAINT-JEAN, N<sup>o</sup> 6.**

---

**1849.**



**SUPPLÉMENT**  
**A LA BIBLIOTHÈQUE**  
**HISTORIQUE ET CRITIQUE DU POITOU,**  
**PAR A. DE LASTIC SAINT-JAL.**



## SUPPLÉMENT

# A LA BIBLIOTHEQUE

## HISTORIQUE ET CRITIQUE DU POITOU.

---

ALLARD DE LA RESNIÈRE (JEAN-JACQUES), naquit dans le Bocage vendéen, vers le milieu du siècle dernier. Il fit de solides études, et alla à Poitiers où il se fixa après avoir été reçu avocat. Les occupations du barreau ne l'empêchèrent pas de se livrer à des travaux historiques qui marquent sa place parmi les écrivains.

Le premier ouvrage qu'il livra au public est une *Généalogie de la Maison de Joubert*, Paris, Vassal, 1782. Il avait, à la même époque, entrepris une histoire particulière du Poitou : elle existe manuscrite, et M. Beauchet-Filleau, auquel elle a été communiquée, en parle avec éloges dans son dictionnaire généalogique des familles de la Province. Prévenu dans l'exécution de son projet, par Thibaudou, il renonça à livrer son œuvre à l'impression ; mais il se vengea avec esprit de son devancier en rectifiant les erreurs principales qui lui avaient échappé. Son livre a pour titre : *Errata de l'Abrégé de l'Histoire du Poitou ou Lettres à M. Thibaudou, suivies d'un petit commentaire*, par M. \*\*\* , poitevin, in-12, Poitiers, Duclos, 1783.

On a prétendu qu'il avait été aidé dans ce travail par les bénédictins qui lui auraient fourni des matériaux et des notes. Rien ne justifie cette assertion, et le volume d'Allard de la Resnière est resté comme le complément indispensable de l'œuvre qu'il corrige ; on y trouve un examen un peu

acerbe, peut-être, des fautes dont l'*Histoire du Poitou* n'est pas exempté ; il en a relevé un grand nombre, et l'*Errata* a toujours été imprimé, depuis, à la suite de l'ouvrage, en entier ou par extraits. Les derniers éditeurs ont eu raison de supprimer des dissertations grammaticales parfois oiseuses et puériles.

Allard de la Resnière avait entrepris avant la révolution une sorte de *nobiliaire du Poitou*, ainsi qu'il résulte d'une lettre du ministre de la police. Cette pensée, qu'elle eut reçu ou non un commencement d'exécution, ne s'est pas réalisée. Il eut été trop dangereux pour l'auteur de se livrer à un genre de recherches qui aurait nui à sa propre sûreté et serait devenu une liste de proscription contre les personnes dont les familles y auraient été inscrites. Allard de la Resnière ne voulait compromettre ni sa tranquillité, ni la vie et la fortune de ses concitoyens. Il est probable qu'il détruisit les documens qu'il avait ramassés et le manuscrit lui-même dont on ignore aujourd'hui l'existence.

À la suite des événemens qui bouleversèrent la société, il se retira à la terre qu'il possédait dans la commune de la Boissière, arrondissement de Parthenay, et dont il portait le nom. Quoiqu'il n'exercât plus la profession d'avocat, sa réputation de jurisconsulte et d'écrivain l'avait suivi dans sa retraite, et il était souvent consulté pour les affaires délicates.

On lui doit, à ce titre, un long *Mémoire*, qu'il composa pour les communes riveraines de la Sèvre et qui fut adressé à Napoléon ; il est intitulé : *Très humbles et très respectueuses supplications et remontrances à Sa Majesté l'Empereur et Roi, notre très honoré et souverain-seigneur, les habitans, propriétaires et biens-tenans des communes de Bessines et de Saint-Liguaire, sur le décret impérial du 7 messidor an XII, rendu par Sa Majesté.*

Le style de cette pétition imprimée à Fontenay, Goichot, 1807, in-4°, de 290 pages, est diffus et manque de nerf. Fruit de recherches importantes et curieuses, ce factum au-

rait pu, sans omissions et avec bénéfice, être réduit des deux tiers. Il est rare aujourd'hui et recherché des bibliomanes : Il porte la signature de Guibert maire et Lafiton avocat.

L'année suivante, il rédigea et signa un autre *Mémoire* qui fût imprimé sous ce titre : *Consultation relative à la propriété des marais de Bessines et au droit de pacage, rouchage, usage et herbage, en la partie de ces marais, dite la Plaine ou Grand-Marais*. Fontenay, Goichot, 1808, in-4°, de 40 pages.

L'avocat avait conservé l'esprit mordant du critique, le préfet Dupin et les autres parties adverses sont peu ménagés par sa plume caustique et indiscreète. La lecture des notes de ces deux publications offre souvent l'attrait d'un pamphlet.

Napoléon, les lut-il ? Non, sans doute ; mais il se fit rendre compte de l'affaire, et lors de son passage à Niort, en 1812, il reçut en audience le maire Guibert qui, dans la chaleur du discours, posa son gros soulier ferré sur le pied de l'empereur. Sa Majesté rit de la maladresse du solliciteur et donna gain de cause aux communes.

Allard n'a rien imprimé de plus, mais il écrivait beaucoup ; il avait envoyé, pour la *Statistique* des Deux-Sèvres, rédigée par M. Dupin, une notice étendue sur le pays de Gâtine ; elle existe manuscrite dans les archives de la préfecture.

Persuadé que, pour obtenir la confiance de la multitude, il faut lui en imposer, il avait pourvu, par un moyen ingénieux, à l'absence des livres que réclamait sa docte profession, et s'était créé une bibliothèque magnifique dans son cabinet de travail de la Resnière. On pouvait y voir tous les ouvrages publiés par les légistes et les jurisconsultes anciens et modernes. Ces trésors de la science et de la chicane, protégés par un grillage qui les défendait contre l'indiscrétion des curieux, étaient rangés dans l'ordre le plus méthodique. Leurs titres, ornés de vignettes et de filets, étaient.... peints sur bois.

Allard est mort en 1828, dans un âge avancé, à Poitiers,



où il s'était retiré à la suite de nombreux procès qui avaient compromis sa fortune et lui avaient aliéné les sentimens de sa famille, contre laquelle il plaidait avec acharnement.

AUGUIS (PIERRE-BENOÎT) naquit à Melle le 6 octobre 1766. Son père, Pierre-Jean-Baptiste Auguis, né dans la même ville en 1742, et mort à Paris, le 7 février 1810, après avoir été tour à tour capitaine de dragons et président du tribunal de Melle, joua un rôle actif dans la révolution, dont il avait adopté chaudement les principes. Il fut membre de l'Assemblée législative, de la Convention (où il vota la détention de Louis XVI et le bannissement à la paix, et, après la condamnation, le sursis), du conseil des Cinq-Cents, enfin, du Corps législatif dont il fut nommé secrétaire le 1<sup>er</sup> janvier 1800.

Le jeune Auguis ayant terminé ses études au collège Louis-le-Grand, à Paris, se destina d'abord à l'enseignement. Emporté par son enthousiasme pour les idées nouvelles, il embrassa bientôt la carrière des armes et devint officier; mais il ne tarda pas à abandonner une position qui n'était pas d'accord avec ses goûts, pour se livrer à la culture des lettres. Tout entier à son instruction, il acquit des connaissances variées qui lui assignent un rang honorable parmi les érudits.

La collection d'objets antiques, de curiosités artistiques et bibliographiques à laquelle il consacra toute son existence et une partie de sa fortune, était citée parmi les plus remarquables, et prouverait seule son zèle infatigable et son amour pour la science, si nous n'avions encore les nombreux écrits qu'il a publiés.

Son style, en général peu châtié, n'offre rien de saillant : plusieurs de ses ouvrages ont tiré leur mérite des circonstances qui les ont inspirés, et n'y ont pas survécu; les autres peuvent être consultés avec fruit par les antiquaires, avec circonspection par les historiens, avec défiance par les lecteurs religieux.

Voici les titres des principaux :

- 1° *L'Ombre de Robespierre*, fragment épique, an IX ;
  - 2° *Lettre à Millin* sur une inscription grecque ;
  - 3° *Examen critique* des lettres inédites de Voltaire à la comtesse de Sutzelbourg.
  - 4° *La nouvelle Odyssée*, poème, 1812 ;
  - 5° *Sur les Monumens anciens et modernes de l'Indostan* ;
  - 6° *Histoire de Catherine II*, impératrice de Russie, et de Paul I<sup>er</sup>, son fils, Paris, 1813, in-8°.
  - 7° *Les Révolutions indiscrètes du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1814, in-8°, ouvrage assez curieux et qui rappelle à la mémoire beaucoup de faits et d'écrits que leurs auteurs auraient volontiers condamnés à l'oubli.
  - 8° *Napoléon, la Révolution, la Famille des Bourbons*, Paris, 1815.
  - 9° *Pièces détachées de M<sup>me</sup> Cottin*, Paris, 1818.
  - 10° *Récueil de Proclamations*, rapports et bulletins des armées françaises de 1792 à 1815 ;
  - 11° *Plusieurs Notices* sur la vie et les écrits de Rulhière, de Thomas, de Dupaty et du cardinal de Retz ;
  - 12° *Notice* sur les ouvrages manuscrits de Bourgeat, membre de la société royale des antiquaires de France ;
  - 13° *Imitations en Vers de quelques Epigrammes de Martial* ;
  - 14° *Eloges historiques* de Millin, membre de l'Institut et de Chaumeton, l'un des plus savans bibliographes de l'Europe.
  - 15° Table des matières du cours de littérature de La Harpe ;
  - 16° *Considérations sur l'Histoire des principaux Conciles*, depuis les apôtres jusqu'au grand schisme d'Occident, 2 vol. in-8.
- Auguis a, en outre, mis en ordre et publié les *Mémoires et Correspondances du maréchal de Catinaut*, et en commun, avec M. de la Fontenelle, les *Oeuvres de Duplessis-Mornay*, Paris, Treuttel et Wurtz.
- Ses écrits portent tous l'empreinte des doctrines philoso-

phiques du XVIII<sup>e</sup> siècle dont son enfance avait été imbue ; il ne s'apercevait pas, en vieillissant, des modifications qu'avait éprouvées la génération nouvelle, et il fut surpris du froid accueil que reçut l'annonce d'une édition de l'*Origine des Cultes*, de Dupuis, qu'il avait préparée dans les dernières années de sa vie. Le temps des attaques haineuses contre la religion était passé ; l'indifférence avait tué l'impiété ; le spiritualisme, en élevant les esprits, les avait ouverts à la foi.

En politique, les idées d'Auguis étaient avancées, parce que, dans cette ligne, il était encore resté fidèle aux impressions de sa jeunesse. Au mois d'octobre 1814, il fut conduit à la Force, jugé et condamné pour un écrit injurieux à la personne du roi. Son affiliation à l'opposition libérale pendant la restauration fut un titre pour les électeurs de l'arrondissement de Melle qui, en 1830, l'envoyèrent à la chambre des députés, où il les a représentés, jusqu'à sa mort, sur les bancs de la gauche. Orateur disert, il parlait sur tous les sujets ; on l'a vu, intrépide adversaire des abus, réclamer des réductions, souvent insignifiantes, sur divers chapitres du budget. Malheureusement, sa voix trop connue se perdait dans le bruit des conversations particulières, et la fréquence de ses discours nuisait à l'autorité de sa parole. Enfin, l'indépendance de son caractère dût fléchir devant les besoins de la nécessité, et il obtint, en 1843, une place de conservateur à la bibliothèque Sainte-Généviève.

Auguis, frappé d'une attaque d'apoplexie, a été enlevé à la fin de 1844, aux nombreux amis que lui avaient gagnés son affabilité et sa bonhomie.

Il était chevalier de la légion-d'honneur et membre de plusieurs sociétés savantes.

AYRAULT (Louis-Jacques), fils d'un juge-bailli du siège ducal de la Meilleraye, séant à Parthenay, naquit dans cette ville le 2 février 1729.

Après ses premières classes terminées, au collège de Bressuire, il fut envoyé à Montpellier et reçu docteur en médecine

à l'âge de vingt-un ans. Le désir de perfectionner ses études le conduisit à Paris, où il acquit, pendant plusieurs années, sous des maîtres habiles, l'expérience qui lui manquait. De retour dans sa ville natale, il y mérita bientôt la réputation d'un savant praticien. « A de vastes connaissances, dit l'un de ses biographes (1), il joignait un caractère d'une trempe céleste; c'était un ange au lit de ses malades. » Aussi fut-il vivement regretté de ses compatriotes et pleuré des pauvres pour lesquels il était une seconde providence, lorsqu'un mariage contracté à Mirebeau, en 1759, le décida à se fixer auprès de sa nouvelle famille.

Sa réputation s'étendit au loin : l'intendant de Tours l'appela plusieurs fois auprès de lui, et il a donné, sur une épidémie qui désola longtemps quelques paroisses de cette généralité, un *Mémoire* qui fut apprécié par les gens de l'art. Il en rédigea un second sur une épidémie qui causa beaucoup de ravages en Poitou, en 1785 ; il y traite spécialement des effets et des causes de cette maladie, dans le Mirebalais et ses environs. Cet excellent travail fut couronné et imprimé dans les Recueils de la Société royale de Médecine de Paris. Enfin on lui doit un troisième *Mémoire*, également estimé, sur une autre épidémie qui, en 1792, enleva à Parthenay, où il s'empressa de porter ses secours, plus de 600 militaires et un grand nombre d'habitans.

Un des premiers, il osa publier, dans le *Journal de Médecine*, des lettres et observations contre les *poudres d'Ailhaud*, dans le temps où ce prétendu remède universel était le plus prôné par son inventeur et par le public crédule, toujours disposé à se laisser séduire par le charlatanisme.

En 1790, appelé par le suffrage de ses concitoyens à remplir les fonctions de maire, il fut député par sa municipalité pour aller à Poitiers solliciter la réunion au district de

(1) BAQUET, *Histoire de Niort*, tom. II.

Jouyneau-des-Loges a publié une notice intéressante sur ce Poitevin, en annonçant sa mort, dans le *Journal des Deux-Sèvres* du 25 brumaire an XII, p. 87.

cette ville, de tout le pays miribalais qu'on voulait joindre à celui de Loudan. Un discours qu'il prononça publiquement à cette occasion fut très applaudi, et le but de sa mission fut atteint.

L'année suivante, on craignait, et les autorités locales discutèrent la suppression du *Jardin des Plantes* établi à Poitiers, en 1784, par le comte de Nanteuil, intendant de la province. Ayrault qui jugeait, en homme éclairé, de l'importance et de l'utilité de cet établissement, lança dans le public, par un mouvement généreux et spontané, deux *Mémoires* remarquables qui déterminèrent la conservation de ce jardin, à la tête duquel on rétablit le directeur-professeur Bemesle qui l'avait fermé.

Ces faits et ces écrits prouvent la philanthropie, le patriotisme, les lumières et les talens du médecin et de l'écrivain que plusieurs compagnies savantes s'empressèrent de s'adjoindre. Il était membre correspondant des facultés de Paris et de Montpellier, agrégé à la faculté des sciences et arts d'Arras, et associé de l'*Attiénée de Poitiers*.

Le docteur Ayrault, après avoir joui de l'estime et de la reconnaissance publiques, a couronné une vie pleine de bonnes œuvres par une fin chrétienne. Il est mort à Mirebeau, le 22 juin 1803.

BEAUREGARD (JEAN BRUMAUT <sup>son</sup>) naquit à Poitiers, le 2 novembre 1749, d'une famille ancienne, qui joignait l'illustration militaire à la noblesse de la magistrature. Quelques mois avant sa naissance, son père, depuis longtemps conseiller au présidial, avait été nommé subdélégué général de l'intendance. Les préceptes de religion que sa mère inculqua dans son jeune cœur, les exemples de piété et de vertu qu'il reçut dans le sein d'une famille dont les Constant, les Irland, les Filleau étaient les amis, décidèrent de bonne heure sa vocation. Élevé par les Jésuites jusqu'à l'époque de leur exil, il pleura des maîtres chéris, et alla terminer ses études au séminaire de Saint-Sulpice, qui retentissait alors des applaudissemens que méritait, par sa science, son frère aîné, cha-

noine de l'église cathédrale de Luçon, où fut formé plus tard, par leurs soins réunis, le pensionnat de demoiselles, dit le petit Saint-Cyr, pour lequel ils s'imposèrent de grands sacrifices, et obtinrent une riche dotation de la munificence du duc de Penthièvre.

Reçu prêtre, Jean de Beauregard alla, avec le titre de chanoine, siéger près de ce frère qui remplissait, à Luçon, les fonctions de théologal. Là, pendant quinze années de calme et de retraite, il se livra à la prière, à l'étude, et justifia l'estime de son savant évêque, Gaultier d'Ancyse, ainsi que celle de son successeur, qui le revêtit des dignités de vicaire-général et de grand chantre du chapitre. Il rédigea à cette époque, sur le dogme et la tradition, des écrits importants qui ont disparu depuis dans la tempête. Fouillant dans les riches archives des couvens de la province, il réunit de précieux matériaux et composa une histoire des évêques de ce diocèse, qui, assure-t-on, existe encore manuscrite à l'évêché de Luçon (1).

La révolution éclate : imbu des sévères traditions de cette église de France dont quelques-uns de ses ministres, amollis alors par les douceurs d'une civilisation corrompue et par les hésitations du scepticisme, n'avaient pu se soustraire à une incrédulité semée par la philosophie, Jean de Beauregard, qui n'a jamais reculé devant le dédain d'un sourire, ni devant les railleries de l'impiété, se trouve prêt à affronter les persécutions et les supplices. Il refuse avec résolution le serment schismatique, et entraîne le clergé à suivre son exemple. Jeté dans les cachots, il sort des prisons de Fontenay et de Poitiers, à la condition de s'expatrier, reste quelque temps à Paris et part pour l'Angleterre, trois jours après le meurtre de l'infortuné Louis XVI. Là, partageant le sort des autres prêtres, il les soutient par son courage, heureux de posséder, à défaut d'autres biens, la liberté de sa croyance. A la

(1) M. de la Fontenelle de Vaudoré, dans ses *Chroniques fontenaisiennes*, cite plusieurs fragmens de cet ouvrage. Ils font regretter qu'il n'ait pas été livré à la publicité.

nouvelle de la mort de la vertueuse Marie-Antoinette, tous les émigrés, frappés de douleur, s'assemblent pour célébrer un service. L'abbé de Beauregard, désigné d'une voix générale, prononce l'oraison funèbre de la noble victime, et excite une émotion si profonde qu'une dame anglaise vint, le soir, apporter au prédicateur une croix d'or qui avait été conservée dans sa famille depuis Henri VIII, et lui prédit ses dignités futures.

Investi par monseigneur de Mercy, son évêque, et par celui de la Rochelle, de la délégation de leurs pouvoirs avec le titre de vicaire-général, il fuit bientôt le repos de la terre étrangère, trop lourd à son âme active, et arrive dans la Vendée peu de temps après la mort de son frère, guillotiné sur la place de la Révolution, le 26 juillet 1794. Doué des qualités fortes si nécessaires à l'apostolat et au martyre dont les temps étaient revenus, il brûle de souffrir pour la même cause, et recommençant la vie errante des catacombes, celui qui était muni d'ordonnances pour l'administration de plusieurs diocèses, celui qui avait été le confident et le conseil des membres les plus remarquables de l'épiscopat, cache, mystérieux apôtre, l'importance de ses fonctions sous l'humble titre de vicaire, auprès du curé de Beaufou, trop âgé pour suffire aux travaux de sa charge pastorale. « C'est là, dit son « éloquent panégyriste (1), qu'il ose, malgré la terreur qui « règne sur la France, et sous le coup des décrets de la « Convention, faire un des actes les plus solennels de la « juridiction épiscopale, le seul sûrement de ce genre qui « ait été tenté durant la révolution. Il profite de l'éloignement des armées ennemies pour rassembler soixante « prêtres dans l'église du Poiré, près de la Roche-sur-Yon, et « y tenir un synode. Là, présidant au nom de son évêque, « il publie ses ordonnances et trace des règles de conduite « appropriées au temps. »

Bientôt les dangers augmentent; la terre se couvre de

(1) M. l'abbé Cousseau a prononcé l'oraison funèbre de monseigneur de Beauregard, le 7 janvier 1842, dans l'église cathédrale de Poitiers.

soldats. Errant, fugitif, en proie aux rigueurs de la saison et de la faim, l'abbé de Beauregard est deux fois arrêté, et, lorsqu'il croit marcher à la mort, il est sauvé par le respect qu'il inspire à des chefs militaires. Réfugié à Nantes, il lit les livres saints avec l'ardeur de la jeunesse et trace un savant écrit qui pénètre dans les prisons et confirme ses frères dans la foi.

Lorsque le calme semble renaître, l'abbé de Beauregard se rend à Poitiers rassurer la tendresse de sa vénérable mère qui pleurait sur lui, pensant qu'il avait partagé le sort de deux de ses frères (1). Il se livre dans cette ville, sous des déguisemens divers, à un ministère accablant pour l'apôtre le plus infatigable. Dénoncé et traduit devant les tribunaux pour le crime d'avoir exercé, dans un oratoire privé, le culte catholique, il dédaigne la fuite et est condamné à la prison, le 29 septembre 1797. Cinq mois après, le cruel exil de Cayenne lui est infligé, et lui fournit une nouvelle occasion de déployer la fermeté qu'il a montrée dans tout le cours de sa vie. Rien ne peut se comparer aux tortures que subirent pendant sept mois, à Rochefort et à l'Ile-de-Ré, plusieurs centaines d'ecclésiastiques, ramassés dans toutes les parties de la France, des suspects de toute condition, même des femmes, si ce n'est l'horreur des tourmens qu'ils endurent dans la traversée, entassés à fond de cale, les uns sur les autres, couverts de lambeaux de vêtemens, privés d'air et de nourriture, dévorés par la soif, par la fièvre et par la vermine la plus immonde.

Arrivés à la Guyane, dans les déserts meurtriers de Conanama, entourés de scorpions et de reptiles, rongés par des insectes brûlans, ces malheureux succombèrent bientôt à leurs souffrances, et, après quelques mois écoulés, de huit prêtres du diocèse de Poitiers, l'abbé de Beauregard fut le seul qu'eût épargné la mort (2).

(1) André Georges, théologal de Luçon, et Thomas Brumauld de Beauregard, ancien garde-du-corps du roi, fusillé à Quiberon, à côté de Sombreuil. Il était, dit un des historiens de cette malheureuse expédition, le plus beau et le plus brave de sa compagnie.

(2) Le souvenir de M. de Beauregard est encore vivant à la Guyane.



Cependant la patrie est rendue aux déportés de la Guyane, et le courageux exilé arrive en France pour recevoir le dernier soupir de sa vieille mère.

L'église sort enfin de ses ruines : un homme, réorganisateur de la société, relève les autels pour obéir aux maximes fondamentales des états et satisfaire aux besoins éternels des peuples. Le culte est protégé, et le proscrit d'hier, après avoir traversé les plus périlleuses épreuves pour la défense de la religion, nommé curé de la cathédrale, le 12 janvier 1804, se consacre tout entier au rétablissement de la foi. Il s'y dévoua pendant quinze années ; soutenu par le généreux mobile du dévouement et l'aimable ardeur de la charité, jusqu'à ce que la confiance du roi l'appelât aux honneurs de l'épiscopat (1).

Evêque d'Orléans, il remplit son ministère sacré, entouré de l'amour et de la vénération de son clergé et des fidèles, et lorsque, glacé par l'âge, il ne peut plus visiter son troupeau, il s'éloigne de son diocèse, à la fin de 1839, emportant les regrets et les bénédictions unanimes. Nommé, en récompense de ses mérites, chanoine de premier ordre au chapitre royal de Saint-Denis, il vint se fixer de nouveau à Poitiers, où il termina, le 25 novembre 1841, une longue et honorable carrière, dans laquelle il n'y a rien à taire, rien à déguiser, rien à déplorer (2).

Rapproché du clergé nouveau par l'austérité de ses mœurs, Monseigneur l'évêque d'Orléans rappelait l'ancien clergé par l'urbanité de ses manières et la culture de son esprit. Il se mêlait volontiers au monde dont il parlait le langage et ne condamnait pas les progrès. La culture des lettres et des

Un village, auquel on a donné le nom du vertueux exilé, a été établi dans la solitude sauvage où il s'était fixé, et la chapelle a été construite à la place même où il s'était bâti de ses propres mains une cabane.

(1) Nommé évêque de Montauban le 6 septembre 1817, il ne prit pas possession de ce siège, par suite de modifications apportées à plusieurs clauses du concordat de 1817. Il fut appelé à l'évêché d'Orléans le 15 janvier 1825.

(2) M. l'abbé COUSSEAU, *Oraïson funèbre*.

sciences fut un délasement à ses travaux évangéliques, et plusieurs de ses écrits lui assignent un rang honorable parmi les érudits de nos jours. La plupart des *mémoires* qu'il a composés sur une foule de sujets sont pleins d'une sage critique et d'un profond savoir.

Il cédait à son inspiration et à son génie; mais peu soucieux du soin de ses œuvres, il a égaré la plupart des notes consciencieuses qu'il avait rédigées sur les anciens monumens du Poitou, ainsi qu'un ouvrage latin, sur l'imitation de Jésus-Christ, composé à Cayenne.

Une savante dissertation sur l'ordre des *Templiers* a été retrouvée parmi ses papiers. C'est un de ses derniers travaux que la mort ne lui a pas permis d'achever. La *Société des Antiquaires de l'Ouest* possède de lui une dissertation sur l'*Ascia*, une notice détaillée sur Pierre de Sacierges, évêque de Luçon au quinzième siècle, des notes sur une particularité relative à l'ancienne abbaye de Saint-Maixent, sur la translation des reliques de saint Hilaire et sur l'église qui lui est dédiée.

Le *Campus vocladensis* fut un des principaux objets de ses recherches persévérantes. Le savant et vénérable abbé Gibault, son ami et son collaborateur, l'accompagnait dans ses excursions scientifiques. Ils discutaient ensemble les points qui avaient fixé leur examen, et rédigeaient des notes que l'abbé de Beauregard développait ensuite dans ses momens de loisir. De ce concours de lumières est sortie une volumineuse dissertation de laquelle il résulte que la bataille célèbre où fut tué Alaric ne s'est point livrée à *Vauillé*, ainsi que l'ont avancé les historiens français, mais que l'action a dû s'engager au sud de Poitiers, aux anciens gués du Clain, à Mougon, et surtout à *Voulon*, en face desquels se retrouvent les restes du petit et du grand camp de Clovis, et qu'elle s'est terminée dans les plaines, en avant de Champagné-Saint-Hilaire.

Monseigneur de Beauregard a fait encore un travail sur l'abbaye de Saint-Benoist-sur-Loire, où il découvrit le tombeau de Philippe I<sup>er</sup>, dont les cendres reposent dans cette

église. Il s'est dessaisi de cet intéressant manuscrit avant de quitter Orléans.

Malgré la valeur scientifique de ces travaux, son véritable titre à la qualité d'écrivain est dans la relation de ses voyages, dans ses mandemens ou instructions pastorales et dans les lettres-circulaires adressées à son clergé.

« Ces instructions, dit l'auteur de sa vie, coulent d'une âme qui s'épanche; il savait donner du charme à la vérité, à la vertu. La nature l'avait fait éloquent, de cette éloquence spontanée qui n'étudie point ses effets, ne compose pas son attitude, ne dispose point à l'avance et avec art ses mouvemens. Tous ses écrits sont d'une fécondité d'expression qui étonne; ils ont un attrait qui fait qu'on les dévore; un caractère prononcé d'individualité qui les fait d'abord reconnaître. Débarrassés de tous les lieux communs de l'école, purs de ce vain luxe d'un style prétentieux, de ce dévergondage d'une imagination désordonnée qui masque le vide de l'âme, ils sont riches d'idées neuves ou heureusement rajeunies, de ces sentimens antiques qui s'effacent de nos jours. Ils ont les allures homériques; on y trouve un mélange de grâce et de dignité, des mouvemens d'enthousiasme qui entraînent; en relisant ces mandemens, on admire l'heureux usage qu'il savait faire de l'Écriture sainte et des Pères, et avec quel art, avec quelle noblesse il faisait revivre l'ancien peuple de Dieu, cherchant, par des rapprochemens toujours saisissans, à effrayer, à rassurer ou à convaincre les imitateurs incorrigibles de ses coupables prévarications. »

Avec quelle vivacité de couleurs Monseigneur de Beauregard sait peindre les terribles scènes de nos années désastreuses, dans son mandement pour le carême de 1839!

« On reproche aux vieillards de rappeler les temps anciens; il est vrai, nous avons connu ce temps où notre patrie vivait de Dieu. La religion était alors la modératrice de la société, elle en réglait tous les mouvemens; l'autorité était respectée, la diversité des rangs, loin de troubler la société, en était l'ornement; les familles étaient stationnaires et peu

ambitieuses; chacun restait à la place que Dieu lui avait marquée, et, comme il y avait de l'honneur dans le peuple, toutes les places y étaient honorables; un doux sentiment de charité faisait disparaître les inégalités de la fortune, et souvent les hommes les moins élevés dans l'ordre social étaient l'objet de l'estime publique.

« Quand un orage terrible agite la mer et que les vents impétueux soulèvent ses flots amoncelés, rien ne résiste à sa fureur; elle renverse les digues, elle entraîne au loin leurs ruines. La mer rentre enfin dans les bornes que la main de Dieu lui a tracées, mais les vestiges de ces malheurs laissent de longs et douloureux souvenirs...

« ..... La contagion qui avait flétri la France franchit bientôt ses limites, et, comme un fleuve débordé, elle se répand dans toute l'Europe. Les princes, les rois sont devenus ses complices; ils décernent des honneurs à des hommes qui sapent leurs trônes. Mais la justice de Dieu s'irrite à la vue de cette conspiration d'impiété; il laisse tomber sur la France l'étoile fulminante de sa colère; tout-à-coup les esprits de ses habitans sont dans l'agitation et dans le trouble. Aux cris de fraternité, de liberté et d'égalité, le peuple s'empare de la puissance, il délibère. Alors se réunit ce sénat destructeur, dont les membres, comme les habitans sauvages de nos forêts, hurlent des lois de destruction et de ruines; *judices ejus lupi*. L'abîme s'est ouvert, il engloutit à la fois toutes les institutions de la France, et ce qui, depuis plus de douze siècles, en faisait la gloire.

« Le vertueux Louis XVI, le meilleur des hommes, y est précipité avec sa famille; il baisse la tête sous le glaive parricide en proclamant son innocence et en offrant son sang au ciel pour apaiser sa colère. L'Europe tremble au bruit de ces épouvantables ruines: *A voce ruina ejus corrueunt omnes gentes*. Je n'oserais pas dire les jours qui succédèrent à ces incroyables événemens. Pour les peindre, il faudrait les écrire avec du sang. La France en fut bientôt inondée; dans toutes nos villes les bourreaux se lassent d'immoler leurs

victimes. Bientôt la terreur est universelle ; les conspirateurs eux-mêmes tremblent ; il se fait un silence d'horreur ; et , pendant que les légions françaises vont punir les peuples et les princes , la France infortunée se trouve sans dieu , sans roi , sans prêtres et sans pain. »

Tout le reste est écrit de ce style plein d'images et de chaleur.

Semblable au flambeau qui répand un plus brillant éclat avant de s'éteindre , la voix de Monseigneur de Beauregard devenait plus harmonieuse à mesure qu'il s'avancait vers la tombe. Ses discours avaient une simplicité majestueuse et biblique. Comme dernier exemple, je citerai un passage de l'instruction pastorale par laquelle il adresse ses adieux à ses diocésains , et rend compte des motifs qui l'ont décidé à prendre cette détermination.

« Je n'ai jamais été sans inquiétude sur ce qui me manquait de science et de vertu pour remplir dignement les hautes fonctions de l'épiscopat dont la charge m'avait été imposée à un âge très avancé. Ce n'est point l'amour du repos , après une longue vie qui n'a pas été sans épreuves ; ce n'est point le désir de me réunir à mes parens qui m'a décidé ; il est loin de moi ce temps où , après quelques années d'absence, arrivant dans ma patrie, j'apercevais de loin le toit de la maison paternelle, je sentais mon cœur ému d'une douce joie. Hélas ! les amis, les anciens de la famille ont cédé la place à deux générations ; je suis resté seul, comme le vieux chêne de la forêt que la hache du bûcheron a respecté, et je ne vois autour de moi que les rejetons d'une jeunesse dont les actions et les pensées ont peu de rapports avec les graves et sérieuses habitudes de la vieillesse.

« La miséricorde de Dieu, qui a payé quelques années de souffrances et de travail en reculant les chances de la caducité, m'a fait oublier les inconvéniens du vieil âge. Combien de fois n'ai-je pas dit à ceux de mes amis qui en faisaient la remarque, que je craignais bien que ce fût là ma seule récompense ! Mais il y a environ un an, la main de Dieu s'est

retirée, j'ai passé une grande partie de ce temps sur le lit des douleurs, j'ai fait quelques efforts passagers, quelques actes de mon ministère, et j'ai facilement compris que les jours d'action s'étaient évanouis, que je ne pourrais plus désormais remplir le plus impérieux devoir d'un évêque, celui de visiter les églises et les paroisses du diocèse.... J'ai cédé à ma conscience et j'ai déposé la houlette pastorale, en demandant à Dieu d'accorder à l'église d'Orléans un pasteur selon son cœur, qui réparât et mes fautes et mes impuissances. »

Il n'est pas un des mandemens de Monseigneur de Beauregard qui ne renferme des beautés d'un ordre aussi élevé. Ces citations ont révélé la valeur de cette éloquence toute apostolique, et rappellent les paroles du grand orateur chrétien, « averti par ses cheveux blancs de consacrer à son troupeau les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint. » Si, elles n'ont pas la même majesté sublime, elles respirent peut-être plus de douceur et plus d'onction.

Monseigneur de Beauregard était trop pressé par ses pensées pour disposer avec art ses expressions, mais l'abandon qui règne dans ses compositions ajoute encore à leur charme. On voit que sa plume se hâte, poussée par les impressions multipliées de son cœur. Les relations de ses voyages en Angleterre et dans la Vendée, de 1793 à 1796, et de sa déportation à Cayenne de 1797 à 1801, se ressentent de ces qualités qui font pardonner quelques incorrections que leur énergie ou leur naïveté force le lecteur à adopter. Il est resté peu de monuments aussi remarquables de la persécution du dernier siècle, et la pieuse industrie qui a sauvé ces manuscrits des flammes auxquelles leur modeste auteur voulait les livrer, à la fin de sa vie, est un véritable service rendu à l'église de France.

Le voyage à Cayenne abonde en aperçus fins et ingénieux, en observations profondes; il dévoile des connaissances variées dans les sciences naturelles et surtout en botanique. Il y règne un charme de sentiment et de diction qui captive

*civile*, noble testament d'un génie que la mort devait surprendre trop tôt. « Boncenne l'écrivit comme César, après de nombreuses campagnes, après d'innombrables victoires. Il résume en quelque sorte les travaux de sa vie entière, révèle son âme de poète, donne la mesure de son inépuisable talent, des miraculeuses transformations qu'il pouvait opérer, et prouve que, chez lui, la plume était aussi puissante que la parole (1). »

Malheureusement sa main se refusait à suivre les élans de sa vaste pensée et de son ardente imagination. Écrire était un ennui qu'il surmontait avec peine. Si le livre avait pu sortir tout imprimé de sa tête, la *Théorie de la Procédure civile* eût été promptement terminée; mais il n'en a paru que quatre volumes, in-8°, Poitiers, Saurin frères, publiés à des intervalles éloignés.

M. O. Bourbeau, son élève et son successeur, a continué cet ouvrage sur les notes que la famille lui a confiées.

Deux volumes ont été publiés depuis la mort du savant professeur.

Doyen de la Faculté de droit, membre du conseil général, chevalier de la légion-d'honneur, Boncenne mourut le 23 février 1840, frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Son buste fut placé près de la chaire qu'il illustra si glorieusement.

BOURNISEAUX (PIERRE-VICTOR-JEAN-BERTHE DE), né à Thouars le 1<sup>er</sup> juillet 1769, était fils d'un receveur des tailles de l'élection de cette duché-pairie, dont la juridiction embrassait cent six communes. Son père était le troisième du nom, remplissant cette charge importante, qui était de 76,000 livres.

Le jeune de Bourniseaux fut envoyé au collège de la Flèche où se réunissaient alors un grand nombre de fils de famille qui, par leur fortune ou leur naissance, étaient destinés à jouer un rôle actif et brillant dans l'armée ou dans l'église. Il

(1) DAVID DE THIAIS, *Éloge de Boncenne*, déjà cité.

n'embrassa pourtant ni l'une ni l'autre de ces carrières. Après avoir terminé ses études avec de brillans succès, en 1786, il alla à Paris suivre les cours de droit, et se livra à la culture des belles-lettres. Une *Heroïde*, en vers français, qu'il fit paraître en 1788, lui servit de titre d'admission au Musée.

La révolution de 1789 vint troubler ses loisirs studieux et l'éloigna de la capitale. Son séjour au château paternel, où il se retira, ne fut perdu ni pour les muses, ni pour les sciences, ni pour ses concitoyens auxquels il consacra dès lors son activité et son patriotisme. Nommé, après la terreur, président de district à Thouars, il rendit de très grands services à la ville. C'est à ce temps de jeunesse ardente et rêveuse qu'il faut reporter la composition d'un poème qui n'a pas été livré à la publicité, et celle d'une *tragédie* qui fut lue, vers 1802, aux séances de l'*Athénée* de Niort.

A la même époque, il retourna à Paris, et y fit imprimer :

1° La *Traduction de l'Aminte du Tasse*, en prose poétique, un vol. in-12 ; Paris, Batillot jeune. Le *Journal des Débats*, dont les feuilletons littéraires étaient alors rédigés par les plus habiles critiques, s'exprimait ainsi en annonçant cette production nouvelle : « L'auteur nous prévient lui-même, dans sa préface, que c'est plutôt une traduction libre du charmant poème du Tasse qu'une version très exacte ; mais peut-être a-t-il abusé un peu de la permission accordée aux traducteurs. Son style est, du reste, assez élégant, et ordinairement pur et correct ; mais il lui échappe des négligences qu'il pourra faire aisément disparaître dans une autre édition. »

2° Un *Précis de l'Histoire de la Vendée*, un vol. in-8°, où sont racontés, dans le cercle de liberté permise alors, les faits dont ce pays avait été le théâtre. Ce livre souleva quelques critiques ; on reprocha à l'auteur : 1° de s'être trompé sur l'origine des Vendéens, en la faisant remonter aux conquérans scythes, qui absorbèrent, selon lui, les races indigènes ; 2° d'avoir méconnu la vraie cause de la guerre de la Vendée, en l'attribuant à l'insurrection spontanée du peuple aigri par les horreurs qui avaient souillé le berceau de la révolution,



force, ni d'élévation. Il fut accueilli par les uns avec prévention et hostilité, par les autres avec confiance et enthousiasme. Ces sentimens trop vifs sont peu durables. Ils s'éteignaient bientôt; le livre leur a survécu, mais il n'a pas balancé le succès de l'*Histoire de la Vendée militaire*, dans laquelle la plume experte et élégante d'un autre Poitevin, de J. Crétineau-Joly, a su rapporter les événemens et peindre les caractères des acteurs de ce drame mémorable avec une chaleureuse impartialité qui n'a blessé aucune susceptibilité et qui a été admise par tous les lecteurs. Homère d'une nouvelle Iliade, son poème en l'honneur du peuple de géants a effacé tous les autres.

En 1824 parut l'*Histoire de la ville de Thouars, depuis l'an 759 jusqu'en 1815*, Niort, Merisset, un vol. in-8°.

Fruit de recherches consciencieuses, ce livre est exempt de pédanterie et d'affectation. Aucune charte n'y est rapportée, mais les faits y sont mentionnés avec exactitude. La division en est simple et claire; le premier livre fait connaître Thouars, sa population, ses institutions, ses ressources; le second expose la situation de la ville sous ses vicomtes et ses ducs; le troisième est consacré à un tableau comparatif de la cité, aux mœurs de ses habitans, aux améliorations dont son organisation est susceptible, aux hommes célèbres qu'elle a produits, etc.

Un chapitre supplémentaire contient le récit de la conspiration insensée du général Berton, les détails de son entreprise sur Thouars, le 24 février 1829, enfin le jugement de la cour d'assises de Poitiers.

Ce monument élevé par un de ses enfans, à la gloire de son pays natal, est non seulement un ouvrage estimable, c'est de plus une œuvre pieuse et méritoire : le produit de la vente était destiné aux pauvres. La lecture en est attachante, on n'y sent nulle part l'érudition ni le travail; elle instruit sans ennui, mérite rare dans ces sortes de compositions, où la science est le plus souvent escortée d'un lourd bagage qui entrave le récit et le rend aussi pénible que lent.

La série des vicomtes de Thouars a été dressée d'après la *Chronique de Saint-Maixent*, monument admis jusques-là comme exact, et rectifié plus tard sur la collection des Chartes de dom Fonteneau, ignorées alors du public.

Thonars n'avait jamais eu son historien; Drouyneau de Brie, mort en 1754, avait seulement laissé un manuscrit intitulé : *Memoires historiques*. Ce document, rédigé vers 1735, d'après l'invitation de Lenain, intendant du Poitou, et consulté par de Bourniseaux, n'avait ni plan, ni méthode, mais il était précieux par les matériaux qu'il renfermait. Le docteur Allouneau a publié, depuis, une *Histoire* de la même ville qui, malgré sa valeur scientifique plus réelle, n'a pas fait oublier celle qui l'avait précédée.

L'*Histoire de Thouars* donne une courte biographie sur chaque écrivain qui a illustré la cité, et rapporte quelques vers du crû. Plusieurs épigrammes ont du trait; en voici une qui semble écrite d'hier, et dont Demège est l'auteur :

#### LE VÉRIDIQUE.

Les fripons gouvernent les sots,  
 Dit Borilas, dans ses bons mots :  
 Ser sa parole il faut l'en croire,  
 C'est un membre du directoire.

Berthre de Bourniseaux livra à l'impression, quelque temps après la mort de Louis XVIII, la traduction d'un *Éloge historique* de ce prince, composé par un curé catholique de Liverpool, avec le texte anglais en regard, in-8°, 1824.

Le dernier ouvrage qu'il a publié est une *Histoire de Louis XVI*, 4 vol. in-8°, Paris, 1829. Lorsqu'il l'écrivait, la théorie de la fatalité n'était pas inventée et prônée par l'école moderne. Personne n'avait tenté la réhabilitation de Robespierre et de ses infâmes acolytes : ce scandale était réservé à notre âge. Berthre de Bourniseaux n'essaie pas de justifier les bourreaux en calomniant les victimes; il flétrit, au contraire, le crime avec l'indignation d'un cœur honnête, avec l'âpre sévérité d'un juge inflexible et convaincu.

Ses principes furent invariables ; il les mit en pratique et en lumière en se laissant aller au courant de sa nature et à l'impulsion de sa conscience : il fut et resta toute sa vie monarchique et religieux , comme d'autres naissent et meurent révolutionnaires. Chacun a ses convictions , toutes respectables, lorsqu'elles sont pures et sincères. Celles de Bourniseaux étaient également désintéressées ; il ne s'en prévalut jamais pour obtenir les faveurs du gouvernement royal, que tant de courtisans briguaient sans y avoir les mêmes titres que lui ; toute son ambition se borna à remplir , pendant trente ans, les modestes fonctions de juge de paix du canton de Saint-Varent.

Comme écrivain , il se ressent des qualités et des défauts de la littérature de son temps : on rencontre çà et là des métaphores outrées, des comparaisons mythologiques, des souvenirs fréquens de Rome et de la Grèce ; parfois les périodes sont arrondies avec une sorte d'emphase, parfois la phrase n'a pas toute la régularité prescrite par les règles de notre langue. Quelques locutions sentent le terroir. En général, cependant la diction est facile et coulante, le mot propre arrive naturellement, le style est vif et coloré.

Indépendamment des ouvrages déjà mentionnés, cet auteur fécond et laborieux a laissé plusieurs manuscrits qu'il annonçait comme étant à peu près terminés en 1824. Voici leurs titres :

1° *Tableau des Mœurs de la cour de France, sous la deuxième race des Valois*, depuis François I<sup>er</sup> jusqu'à la mort de Henri III, 3 vol. in-8°.

2° *L'Espion napolitain*, 3 vol. in-12 ; c'est, sans doute, un roman historique dans le genre mis à la mode par Walter-Scott.

3° Une *Traduction en vers français des Épigrammes de Martial*, 1 vol. in-12.

Berthre de Bourniseaux , mort à Thouars le 24 décembre 1836, était membre de la *Société libre des sciences, belles-lettres et arts de Paris*, et de diverses sociétés savantes tant nationales qu'étrangères.

**BRION (RENÉ, SIEUR DE LA RELANDIÈRE)**, maître chirurgien à Thouars et chirurgien ordinaire de S. A. Madame de Fontevault, est né dans cette ville, à la fin du seizième siècle. Il était mort en 1668, époque où son fils, C. Brion, exerçant à Thouars la même profession, mit au jour un ouvrage curieux, composé par son père et intitulé : *Anatomie, en vers français, contenant l'Ostéologie, Myologie et Angéiologie*, 1 vol. in-12, de 149 pages, imprimé à Chinon par Pierre d'Ayrem.

On y lit une préface en vers, adressée aux jeunes apprentis en chirurgie, et une épître dédicatoire à Bourgault, conseiller-médecin ordinaire du roi et de S. A. Madame de Fontevault. Cette dédicace est de C. Brion, qui cherche à justifier son père d'avoir exécuté un semblable travail sur ce que l'*École de Salerne* a été rédigée en vers latins, léonins ou rimés, et sur ce que les *Aphorismes d'Hippocrate* ont été traduits en vers français. René Brion lui-même prétend, dans sa préface, que les élèves peuvent apprendre une science plus facilement en vers qu'en prose, les préceptes se gravant mieux dans la mémoire. Cet homme instruit aurait donc été poussé à cette entreprise originale par le désir de communiquer ses connaissances aux jeunes étudiants.

L'auteur et le livre omis par Dreux-Duradier ont été découverts par Jouyneau-des-Loges, qui s'exprime ainsi à leur sujet :

« Il ne m'appartient pas de juger du mérite de cet ouvrage, quant au fond ; et, au surplus, il faut, sous ce point de vue, se reporter à l'époque où il fut écrit. La même considération doit avoir lieu, si on veut apprécier sa poésie. On ne peut qu'être étonné de la patience de l'auteur à faire cinq ou six mille vers, tels quels, mais tous alexandrins, pour décrire toutes les parties de la frêle et compliquée machine humaine. Je me contenterai de remarquer qu'il y compte 244 os, savoir : 59 dans la tête, 61 dans le tronc, 62 aux deux bras, et autant aux deux jambes. Les vers de René Brion ressemblent, et cela doit être, aux vers techniques du P. Buffier, sur la

chronologie et la géographie. On sait que ce genre pénible et bizarre n'a que le mérite de vaincre certaines difficultés de la langue. Il n'y faut ni génie, ni verve, on n'y exige que de la vérité (1). »

Thouars a donné naissance à un autre médecin du même nom, à une lettre près, BAYON, François, auteur d'un traité intitulé : *Salubritatis et insalubritatis leges ac judicia à naturæ arcanis deprumpta*, imprimé à Paris en 1631. Les citations que cet écrivain fait dans son ouvrage prouvent qu'il joignait aux connaissances particulières de l'art de guérir une vaste érudition et un grand fond de littérature (2).

BRIQUET (HILAIRE-ALEXANDRE) naquit à Chasseneuil, le 30 octobre 1762, de parens honorables et aisés, qui soignèrent son éducation et développèrent ses dispositions pour les arts libéraux. Il se destina au sacerdoce, reçut les ordres sacrés, et fut attaché comme professeur au collège de Poitiers. La révolution le trouva livré à l'enseignement et fervent disciple des principes nouveaux qui ébranlaient l'ancienne société. Il ne fut pas un des moins ardens à secouer l'autorité de ses chefs, prêta les sermens civils exigés en 1790 et 1792 (3), et fut promu à la dignité de vicaire épiscopal de l'évêque constitutionnel. Le 21 frimaire an VII, il prêta encore un serment, celui de haine à la royauté, etc., prescrit par la loi du 19 fructidor an V et par l'arrêté du directoire exécutif du 5 prairial an VI. Cet acte politique était la conséquence de la conduite que Briquet avait tenue pendant les années sanglantes de la Terreur, dont il fut l'un des fougueux exécuteurs dans la province. Son ardent patriotisme lui valut le malheureux privilège d'être nommé membre du tribunal révolutionnaire de Poitiers. On sait ce que cette ville eut à

(1) *Journal des Deux-Sèvres*, 24 thermidor an XII, p. 527. La biographie de cet auteur, publiée par H. Briquet, dans son *Histoire de Nant*, a été puisée dans cet article.

(2) *Ibid.*, 30 pluviôse an XI, p. 228.

(3) J'ai lu le certificat écrit et signé de sa main, le 21 messidor an VI, par lequel il déclare qu'il a prêté ces sermens, et ne les a pas rétractés (sic).

souffrir sous le despotisme ombrageux et cruel de ces tyrans ; on connaît le nombre des victimes qui expièrent dans les bagnes ou sur l'échafaud le crime d'être suspects d'incivisme ou entachés d'aristocratie.

Deux vertueux vieillards , le marquis et la marquise de Châteigner de Rouvre , deux de leurs serviteurs , les plus fidèles , furent les derniers martyrs dont les têtes tombèrent sous le fer des bourreaux. La population toute entière de la commune rurale qu'ils habitaient , instruite du sort qui menaçait ses bienfaiteurs , accourut à Poitiers solliciter la grâce des condamnés ; les cœurs des juges s'émurent de cette manifestation inaccoutumée... ils hâtèrent l'exécution. Le lendemain , la France délivrée applaudissait à la chute de Robespierre et maudissait les sanguinaires instrumens de ses fureurs. Briquet dut s'éloigner de Poitiers ; il vint se fixer à Niort avec son collègue et président Planier.

Là , à la fondation des écoles centrales , l'ancien professeur obtint la chaire de belles-lettres , et chercha sans doute , dans les occupations littéraires auxquelles il se livra l'oubli d'un passé pesant à sa mémoire.

Quelque temps après , il se maria.

La jeunesse française , sevrée de toute instruction pendant les funestes années qui venaient de s'écouler , s'empressa d'accourir aux leçons qui lui étaient offertes. Briquet , durant le cours de son enseignement , contribua à développer l'intelligence et l'imagination d'une foule d'enfans qui , plus tard , sont devenus des hommes distingués dans les diverses carrières qu'ils ont suivies sous l'empire et sous la restauration. Afin d'imprimer l'élan aux études et de stimuler l'émulation de ses élèves , il avait établi des solennités publiques , et les vainqueurs , dans ces luttes qui ne laissaient aucun regret , obtenaient pour récompense la publication de leurs compositions dans un recueil spécial de prose et de vers , qui paraissait , chaque année , sous ce titre : *Almanach des Muses* de l'école centrale du département des Deux-Sèvres , Niort , in-12 , E. et P. Dépierris , de l'an VI à l'an XII.

Le maître payait son tribut à l'œuvre commune et y fournissait des discours prononcés dans ces jours de fête et de triomphe.

Il voulut enfin cueillir lui-même les lauriers qu'il décernait aux autres : la *Société d'Agriculture, Sciences et Arts* d'Agen, avait mis au concours l'éloge de Jules-César Scaliger ; Briquet lui adressa un mémoire, et obtint le prix qui lui fut décerné, dans la séance publique du 11 juin 1806.

Ce morceau d'éloquence et de critique, écrit avec pureté, a dû exiger de grandes recherches. Les nombreux ouvrages de ce savant du seizième siècle y sont appréciés avec un jugement sain et éclairé. Je regrette seulement d'y rencontrer une apostrophe, en forme de prosopée, au vallon délicieux de Vérone et aux ombres de la divine Constance et de la sensible Angéla (1). Ces phrases sentimentales sentent trop le rhéteur et ont un air d'afféterie ridicule. L'auteur aurait été aussi mieux inspiré en supprimant la dernière phrase par laquelle il avoue qu'il ne méritera pas, comme Scaliger, l'immortalité par ses écrits, mais prend l'engagement d'y aspirer au moins par ses vertus.

Cet *Éloge*, in-4°, de 35 pages, imprimé à Niort, chez E. Dépierris aîné, en 1812, est suivi de notes instructives et précédé d'une épître à son excellence monseigneur le sénateur, comte de Lacépède, grand chancelier de la légion-d'honneur, etc. Toutes les formules de l'adulation sont épuisées dans cette dédicace, où l'on a peine à reconnaître le républicain de 1793.

Par suite des événemens, Briquet rentra dans la vie privée ; en approchant du terme de l'existence, il voulut attacher son nom à une œuvre durable, et lança dans le public le prospectus d'un ouvrage auquel il travaillait depuis de longues années. Il ouvrit une souscription, et y convia tous ses con-

(1) Angéla était l'amante de Scaliger. On annonça que ce guerrier avait reçu la mort dans les combats : la jeune fille, dans son désespoir, avala un breuvage empoisonné, et mourut.

citoyens en leur promettant la plus stricte impartialité dans l'appréciation des événements. Son appel fut entendu, et il livra à l'impression *l'Histoire de la ville de Niort, depuis son origine jusqu'au règne de Louis-Philippe I<sup>er</sup>*, et le *Récit des événements les plus mémorables qui se sont passés dans les Deux-Sèvres, ou même ailleurs, sous l'influence ou la direction d'un ou de plusieurs habitants de ce département, avec une biographie des notabilités de cette partie de la France*, 2 vol. in-8°, Niort, Robin, 1832.

Ce titre élastique piqua la curiosité : il permettait beaucoup d'écarts et laissait le champ libre à l'auteur, qui n'a pas manqué de suivre, dans leurs excursions lointaines, ceux de ses compatriotes dont le nom tombe sous sa plume. Le hors-d'œuvre le plus disparate qu'il ait servi à ses lecteurs est le chapitre analytique et louangeux, consacré à l'improvisateur de Pradel et à ses tragédies ambulantes. Le passage à Niort de ce dramaturge n'ajoute ni n'enlève rien aux fastes de la cité. Qu'importent là surtout Cléopâtre et son Antoine ? Qu'est-il besoin de rappeler que Charmion apporte la corbeille de fruits, dans laquelle sont cachés deux aspics ? Tout cela est renouvelé des Grecs et des Romains ; *non erat hic locus*.

Il résulte de ces digressions fréquentes que l'histoire de la ville, proprement dite, tient fort peu de place dans le livre. L'absence de détails neufs, la reproduction d'erreurs de faits et de dates trahissent le manque de recherches et d'études sérieuses ; les guerres de religion et les campagnes de la Vendée militaire y sont plus développées ; mais on sent trop fermenter le vieux levain qui aigrit encore le cœur du prêtre apostat et du juge révolutionnaire. S'il a cru remplir les promesses de son programme, il s'est abusé ; *il a écrit pour son couvent*, comme Montesquieu le dit de Voltaire, et avec un tel système on n'est jamais bon historien.

Quant au style, il est académique, c'est-à-dire, en général, correct, mais froid et monotone.

*L'Histoire de Niort*, attendue avec impatience, ne réalisa donc l'espoir que des personnes vivantes qui avaient fourni pour la partie biographique de pompeux éloges de leurs



mérites dont le public se permit de rire. M. A. Briquet, fils de l'auteur, a pu recommencer, sans encourir le reproche de plagiat ni d'audace, un travail que ce patient investigateur des anciens temps est plus capable qu'aucun autre, si l'on en juge par les extraits déjà publiés, de rendre véritablement intéressant, instructif et digne de son titre.

Hilaire Briquet survécut peu à son œuvre; il est mort à Niort, le 28 mars 1833. Il y avait épousé MARGUERITE-USTULE-FORTUNÉE BERNIER, née dans la même ville, le 16 juin 1762, et qui cultiva les lettres avec un certain éclat.

Douée de dispositions heureuses, cette jeune fille profita de l'éducation libérale que ses parens lui donnaient, et, dès l'âge de seize ans, elle inséra dans l'*Almanach des Muses* du département des Deux-Sèvres diverses productions en vers et en prose, dont le succès dut l'encourager. L'année suivante, le même recueil publia de nouveaux essais, qui firent pressentir un talent véritable.

En 1800, la muse de Mme Briquet prit un essor plus hardi; son *Ode sur les vertus civiles* lui ouvrit les portes de la *Société des Belles-Lettres* de Paris et des premiers salons de la capitale, où elle s'était rendue.

A vingt ans, elle adressa à l'Institut une autre *Ode sur la mort de Dolomieu*. La classe de littérature et beaux-arts, après en avoir entendu la lecture, chargea son secrétaire de faire parvenir ses remerciemens à l'auteur.

Pendant les deux années suivantes, sa verve ne se ralentit pas. Elle composa l'*Ode à Lebrun*, une seconde *Ode* qui concourut au prix de poésie proposé par l'Institut sur cette question : *La vertu est la base des républiques*, vérité qui, par le temps qui court, peut faire naître des craintes sur leur solidité; enfin différentes pièces fugitives qui parurent dans le *Nouvel Almanach des Muses*, Paris, Barba, 1803, en tête duquel figurait son portrait (1).

(1) Decailly a fait le quatrain suivant pour être mis au bas de ce portrait :

M<sup>me</sup> Briquet écrivait mieux encore en prose qu'en vers : la *Décade* publia d'elle un article étendu et curieux sur la vie et les ouvrages de Klopstock, le chantre de la *Messias*, poète peu connu alors en France; ces divers travaux lui procurèrent l'honneur d'être reçue membre de l'*Athénée des Arts* de Paris.

Son œuvre capitale est le *Dictionnaire historique, littéraire et bibliographique des Françaises et des étrangères naturalisées en France, connues par leurs écrits, ou par la protection qu'elles ont accordée aux gens de lettres, depuis l'établissement de la monarchie jusqu'à nos jours*, dédié au premier consul, 1 vol. in-8°, Paris, Treuttel et Wartz, 1804, avec cette épigraphe tirée de J.-J. Rousseau : « Les âmes n'ont point de sexe. »

Ce titre est long, c'était le goût du ménage. Tous les journaux de la capitale, le *Mercur* excepté, rendirent un compte avantageux de ce livre; il le méritait pour le fond et pour la forme. L'esprit en est bon, le style élégant et naturel; la critique n'en est pas très sévère, mais à l'époque où M<sup>me</sup> Briquet réunissait en un seul corps les matériaux épars qui formaient le trophée littéraire de son sexe, les femmes-auteurs regardaient que « la modestie est à la science ce que la pudeur est aux grâces, » pour employer une de ses pensées, et elles n'avaient pas encore, abjurant tout sentiment de modestie, étalé, dans des écrits obscènes, le cynisme de leur impiété et la violence de leurs passions. Ce spectacle affligeant était réservé à notre siècle, où la manie de la célébrité et l'ambition de la fortune ont produit les *Lionnes* et les *Bas-bleus*, ces deux fléaux de la société et de la famille.

M<sup>me</sup> Briquet a encore imprimé, en 1806, quelques idylles et élégies. Elle cessa alors d'écrire. La réputation brillante qu'elle acquit pendant la courte durée de sa carrière poétique lui avait attiré des relations honorables avec les person-

A vingt ans franchissant l'espace  
Qui forme le sacré vallon,  
Et comme muse, et comme grâce,  
Elle brille sur l'Helicon.

nages célèbres. Leurs applaudissemens, les éniivremens de la gloire, exaltèrent une imagination ardente et troublèrent un cœur tendre et sensible. Son bonheur domestique fut détruit. Des altercations fréquentes provoquèrent une rupture ; les chagrins, en altérant sa santé, la ravirent sans retour aux illusions fraîches et pures de la jeunesse. Elle mourut, à Niort, le 14 mai 1815.

BUJAULT (JACQUES), avocat, connu sous le nom de Maître JACQUES, laboureur à Chalosse, dans l'arrondissement de Melle, était d'une famille honorable de la Forêt-sur-Sèvre, près Bressuire. C'est là qu'il naquit le 1<sup>er</sup> janvier 1771.

Après avoir terminé ses humanités au collège d'Angers, il vint vers 1791 à Niort, où il exerça successivement les professions de libraire et d'imprimeur. Ne trouvant pas dans les travaux de la typographie un aliment à l'activité de son imagination, il étudia avec ardeur la jurisprudence, et, grâce au privilège d'une époque où le talent, libre des lisières de l'université, n'avait pas besoin de diplôme pour briller, il devint promptement défenseur officieux, plaida devant les tribunaux civil et criminel de Niort et alla enfin se fixer à Melle, où il s'acquit l'estime et la confiance publiques par une grande habileté dans les affaires, unie à la probité la plus sévère.

Élu deux fois député pendant les Cent-Jours et sous la Restauration, il prononça à la chambre un discours remarquable, où il demandait la réduction de l'impôt du sel, en faveur des classes pauvres et de l'agriculture. Promptement dégoûté du tumulte de la politique, il refusa le nouveau mandat que ses concitoyens lui offraient, et renonça même avant l'âge, à la carrière qu'il suivait avec distinction, pour se retirer à la ferme de Chalosse où il se fit laboureur, portant, comme il le dit lui-même, grand chapeau, large blouse et sabots à la courge.

Frappé des funestes effets d'une routine aveugle, il résolut de la combattre et d'élever l'agriculture à la hauteur de la science. Son exemple ayant corrigé les plus graves abus qu'il

avait remarqués autour de lui, la pensée lui vint de propager au loin les doctrines dont l'application lui avait réussi, et d'écrire pour les habitants de la campagne.

Écrire n'était pas le plus difficile, il fallait être lu et que la forme fit passer le fond. Il songea alors aux almanachs, ce livre populaire qui pénètre dans la chaumière comme dans le château, et composa ces petits traités si profondément médités, si spirituellement écrits, que tout le monde connaît. S'appliquer à instruire en amusant, cacher la gravité des préceptes sous un dialogue dramatique et gai, tel fut son but : il l'atteignit.

Les acteurs mis en scène ont tous des noms caractéristiques, propres à frapper les intelligences les moins éclairées et personnifiant les vices qui sont flétris ou les qualités qui sont prônées. Pour que les bonnes maximes se gravent mieux dans la mémoire, elles sont réduites en proverbes concis et clairs qui rappellent la *Science populaire du bonhomme Richard*, dont le père Abraham est le ménechme.

Ce pénible labeur, continué pendant plusieurs années, n'a été interrompu que par la maladie et la mort.

Les almanachs de Maître Jacques ont eu un succès prodigieux et se sont toujours tirés à plus de 100,000 exemplaires. On lui a reproché d'avoir parfois franchi la ligne qui sépare le plaisant du grotesque. Les derniers qui ont paru, légitimement peut-être cette critique ; mais le succès justifie tout, et les plus honorables suffrages servent ici d'excuse et de réponse.

Voici entr'autres une lettre qu'adressa à l'auteur des almanachs Mathieu de Dombasle, ce Nestor de l'Agriculture :

« Vous avez pris le bon parti d'aller sous le toit même du laboureur, faire entendre la voix de vos utiles leçons. Plût à Dieu qu'il y eut en France vingt almanachs de la nature du vôtre ! Avant dix ans, la révolution de l'agriculture serait générale !... On critique votre style !... On est bien difficile dans votre pays !... Vous vous êtes formé à l'école des Rabelais et des Paul Courier : je vous en fais mon compliment. »

« En effet, ajoute le modeste biographe, qui a publié sur

Maître Jacques une notice toute empreinte de sentiment et de regrets, J. Bujault avait pris la fantasmagorie du premier, l'allure franche, vive et naïve du second; des deux genres, il s'était fait un *genre nouveau* qui n'appartient qu'à lui (1). »

Notre célèbre agronome ne s'est pas borné à écrire pour le peuple; il s'est également adressé aux classes plus instruites de la société dans plusieurs opuscules remarquables, qui ont été successivement imprimés à Niort, chez Morissot. Là, le style, en gardant sa concision, prend une tournure plus élevée, il devient élégant et nerveux, comme dans cette description de la mule :

« Admirable animal, dont la place est marquée depuis des siècles ! — Le bœuf pour le marais, le cheval pour les plaines, le mulet pour la montagne. — Sobre comme le chameau, il supporte la faim, la soif, les privations avec une résignation courageuse. — Il vit de peu, aime les climats chauds et n'est jamais malade. — On en use, on en abuse, il a un cœur de fer et travaille toujours. — Robuste et vif, il a dans tout son être une force musculaire incalculable; il porte les fardeaux, laboure, traîne rapidement ou lentement une voiture, gravit ou descend une montagne, comme l'onagre du désert d'où il nous vient.

« Animal malheureux ! on lui donne des défauts, on le craint, on l'évite. — J'en conviens, la domesticité ne l'a point vaincu, l'esclavage ne l'a point abâtardi; il est fier, libre encore et même un peu sauvage; il porte toujours le cachet de son indépendance originelle, etc. »

Les publications de J. Bujault ont paru sous les titres suivans :

*Le Pain à un sou la livre*, pour démontrer que les classes pauvres peuvent être à l'abri de la disette en utilisant la pomme de terre. La maladie qui a attaqué ce précieux tubercule n'était pas encore connue (1833).

(1) M. Gaspard Ducrocq me pardonnera de lever le voile sous lequel il s'était mal caché, en adoptant la signature anonyme d'un *vieux ami*.

*Lettre sur l'Économie agricole et commerciale*, écrit plein de verve en faveur de la race des juments mulassières poitevines et contre le funeste système de croisemens propagés alors par l'administration du haras de Saint-Maixent (1835).

*Lettre à tout le monde*, sur l'amélioration des mœurs, des cultures et des animaux domestiques (1836). Une critique fine et mordante des vices de la société rend plus saillans de sages et bons conseils propres à les extirper. Il est regrettable que J. Bujault n'ait pas, avec sa franchise ordinaire, indiqué le véritable et seul remède capable de corriger les hommes et de les rendre plus moraux.

*Notice sur les Races craonnaises*, où il signale les avantages de cette espèce de cochons qu'il avait introduite de l'Anjou dans le département des Deux-Sèvres (1840).

*Pétition aux Chambres et au gouvernement* (1840), pour indiquer le mal que fait à l'agriculture et aux populations le droit d'oestroi par tête sur la viande de boucherie. Quelques grandes villes, frappées des inconvéniens dénoncés dans cette brochure, ont admis le mode de perception au poids.

*Le Guide des Comices*, brochure in-8° de 73 pages (1842), testament agricole et dernier mot de Maître Jacques; c'est un Traité complet d'Agriculture pratique, suivi d'observations sur l'institution récente des comices, sur leur organisation et sur les services qu'ils sont appelés à rendre, s'ils comprennent leur mission (1).

Ces œuvres ont été réunies dans un volume in-8°, Niort, Morisset, 1845, et ornées de jolis dessins dus au crayon spirituel de notre artiste Gellé. Par malheur, les planches gravées sur bois, à Paris, ne rendent pas toujours la finesse de l'original.

En 1830, une élection toute spontanée appela J. Bujault au conseil-général du département des Deux-Sèvres, où il se montra administrateur aussi habile qu'éclairé.

(1) Il y a encore une *Notice* sur le château de Mauvoisin (Hautes-Pyrénées), qu'il avait insérée dans la *Revue anglo-française* (1842).

La croix de la Légion-d'Honneur fut enfin accordée à son mérite, et cette distinction reçut cette fois une approbation unanime.

J. Bujault est mort à sa terre de Chaloüe, le 24 décembre 1842, affectant, par testament, une somme considérable à la création d'écoles primaires dans les communes de Melle et de Sainte-Blandine, qu'il avait successivement habitées.

CAILLIÉ (RENÉ), né à Mauzé, le 19 novembre 1799, de parents pauvres, resta orphelin dès le bas-âge. Après avoir reçu l'instruction gratuite que l'on distribue aux indigènes dans une école de village, il fut mis en apprentissage chez un cordonnier. Désireux d'apprendre, il empruntait des livres qu'il lisait en cachette. *Robinson Crusoe* enflamma sa jeune imagination et lui révéla le secret de sa destinée. *L'Histoire des Voyages*, des cartes de géographie, exaltèrent de plus en plus son esprit impressionnable; il partit enfin pour Rochefort avec 60 fr. dans sa bourse, et le 21 avril 1816, la gabarre la *Loire*, cinglant pour le Sénégal, l'emportait, comme mousse, à son bord.

Arrivé dans ces climats nouveaux, il obtint d'y rester, et voulut se joindre à l'expédition anglaise qui, sous les ordres du major Gray, s'était dirigée, par mer, vers la Gambie, pour explorer l'intérieur de l'Afrique. Accompagné de deux nègres, il entreprit, par terre, ce long voyage sur les sables brûlants; mais bientôt épuisé de fatigue et de maladie, il retourna à Gorée, et fut reçu sur un navire marchand qui faisait voile pour la Guadeloupe. Là, un petit emploi fournit aux besoins de son existence; six mois après, il quitta la Pointe-à-Pitre et vogua vers Bordeaux. Un séjour en France lui permit de venir embrasser sa famille; il s'en sépara bientôt, et le marin, devenu homme, s'embarqua une seconde fois pour le Sénégal, à la fin de 1818. Parcourir les mers, s'acclimater aux tropiques, étudier les opérations commerciales de ces contrées, endurcir son corps aux exercices les plus pénibles, pour que ses forces ne trahissent pas, plus tard, la puissance de sa volonté, tel fut l'emploi de six années, à

la suite desquelles Caillié rejoignit, au Bondou, le major Gray, pour partager avec lui les périls d'une retraite qui, comme l'on sait, se changea en déroute.

En 1824, M. le baron Roger, gouverneur du Sénégal, fournit à Caillié des secours et une petite pacotille pour aller vivre avec les Braknas, y apprendre la langue arabe et les rites de la religion des Maures. Il demeura pendant un an parmi cette peuplade barbare, en butte aux défiances, aux outrages, aux dégoûts, mais soutenu par l'espoir de pénétrer plus facilement, après ces épreuves, dans l'intérieur de l'Afrique.

A son retour à Saint-Louis, en 1825, le nouveau gouverneur, qui ne comprenait pas l'enthousiasme sans la fortune pour mobile et pour point d'appui, l'accueillit avec indifférence; cette froideur ne le rebuta pas. Employé à Sierra-Leone dans une indigoterie anglaise, il gagna, à la sueur de son front, un léger pécule, et marcha enfin vers le désert. Après avoir parcouru la Sénégalie, il joignit une caravane de marchands mandingues, et arriva à Timé, où une maladie cruelle le retint pendant cinq mois entiers.

A peine guéri, Caillié se remet en route pour Jenné, et voit le Niger, après soixante jours de tortures. Le 13 mars, il monte sur une pirogue conduite par des nègres plus défiants, plus cruels et plus cupides encore que les Arabes qu'il laissait derrière lui. Que de prudence, de fermeté et d'adresse ne lui fallut-il pas déployer? Nul ne put s'avouer plus fervent disciple du prophète que le pauvre chrétien déguisé. Un soupçon eut été un arrêt de mort. Son énergie le soutint pendant cette longue navigation, où le glaive fut constamment suspendu sur sa tête; enfin, le 19 avril, il était à Cahra, port de Tombouctou, et, le lendemain, il pénétra dans la ville.

Son premier soin fut de noter à la hâte des remarques sur tout ce qui fixa son attention; mais, hélas! le désappointement fut grand, la cité des merveilles s'était évanouie devant la triste réalité : produits, commerce, rues, habitations,



plaines environnantes, tout était misérable ; cependant il esquisse une vue de cet amas de maisons informes, construites en boue, en sable et en paille, et, après quelques momens de repos, il s'associa, le 4 mai, à une caravane de 400 chameaux qui partait pour le Maroc, recommençant cette fois avec joie une vie de privations que les vents brûlans de l'est rendirent plus horrible encore. Les mêmes dangers l'environnent : son calme, sa présence d'esprit, son audace, l'en préservent ; le 23 juillet, il parvient au Tafilet, de là à Fex, où il prend un guide, gagne la mer et arrive à Tanger.

Le consul de France le reçoit, le cache, le soustrait aux vengeance qui l'attendraient, si l'Européen était reconnu sous son turban usurpé, et le met en sûreté sur la goëlette la *Légitime*, qui le conduit à Toulon, où il débarque le 10 août 1829. La France le reçoit, après onze années d'absence, pauvre d'argent, mais riche d'un trésor plus précieux pour lui, et qu'il a refusé de livrer aux Anglais, au poids de l'or.

Une gratification mit fin à son dénuement ; il partit pour Paris, le corps brisé, le teint hâlé et bruni, les yeux brûlés par le soleil et le sable, portant encore les traces du scorbut qui lui a rongé les chairs, mais fier d'avoir gagné une gloire à sa patrie, et cependant toujours humble et modeste.

Accueilli avec faveur par le gouvernement, il subit encore un chagrin qui lui fut plus sensible, dit-il, que tous ses maux passés ; l'envie l'accusa d'avoir trompé la crédulité publique. L'exactitude de ses observations, leur concordance avec les notions antérieures sur les points déjà explorés, triomphèrent de cette injustice. Proclamé le premier Européen qui, partant de la Sénégambie, eut rapporté des témoignages exacts et authentiques sur l'existence et la situation de Temboctou, sur les rivières du voisinage et sur le pays à l'est, il obtint le grand prix de 12,000 fr. que lui décerna la Société de Géographie, section de l'Institut.

« Le succès de l'entreprise de Caillié, dit un de ses biographes, est d'autant plus étonnant, qu'il l'effectua sans la participation ni le secours de personne. Il y sacrifia tout ce

qu'il possédait, fit tout ce qui était possible, plus même qu'on ne pouvait espérer avec de telles ressources, et il eut le bonheur de réussir (1). » Le succès était précisément dépendant de ces conditions : avec des secours d'hommes et d'argent, il était impossible, et cette nécessité de la misère et de l'isolement, subie avec tant de résolution, est un trait de plus qui fait ressortir l'étendue de l'intelligence et l'héroïsme du caractère de l'explorateur poitevin. L'année suivante parut le *Journal du Voyage de Caillié à Tombouctou et à Jamé, dans l'Afrique centrale*, Paris, 1830, imprimerie royale, 3 vol. in-8°, avec une carte itinéraire et le portrait de l'auteur.

Cette relation, publiée par les soins de M. Jomard, manque parfois de précision et d'élégance, mais les détails neufs et curieux qu'elle renferme, l'intérêt qui s'attache à l'intrépide voyageur, rendent cette œuvre très remarquable et lui ont assuré une place dans toutes les bibliothèques.

Charles X voulut décerner un témoignage de sa satisfaction et de sa munificence à Caillié, qui reçut, avec la croix de la légion-d'honneur, une pension de 6,000 fr. sur la liste civile.

« Convenablement doté sous deux ministères, dit M. Rivière, de Mauzé, dans un discours sur la vie de son compatriote, nommé à un emploi honorable aux relations extérieures, sans résidence obligée, il put s'occuper du soin de rétablir sa santé délabrée et de satisfaire aux besoins de son âme expansive. Il se choisit une compagne aimable et digne de le comprendre. Bientôt un gage de cette union comblait tous ses vœux ; mais prédestiné, dès le bas-âge, à l'infortune, il ne devait pas jouir longtemps de cette heureuse position. Son bonheur ne fut qu'un éclair : 1830 et ses catastrophes commerciales lui enlevèrent ses épargnes. Peu après, sa pension fut réduite de moitié ; le reste n'était que temporaire. Sa famille augmentait, il sentit la nécessité de pour-

(1) BRIQUET, *Histoire de Niort*, tome II.

voir à son avenir ; mais il ne consulta pas ses forces épuisées... Retiré dans les environs de Brouage, il entreprit de défricher des bois improductifs et de dessécher des marais fétides. Il se voua à ce travail avec l'ardeur si connue de son caractère, mais la nature trahit ses efforts (1). »

Tant de fatigues n'avaient doublé son énergie qu'aux dépens de sa constitution physique. Complètement usé, vieux avant le terme, il succomba à peine âgé de quarante ans, laissant une veuve et quatre enfans, sans fortune.

La Société de Statistique des Deux-Sèvres, voulant témoigner à l'illustre mort ses sympathies et son admiration, proposa d'élever un monument à sa mémoire ; le conseil général du département et le gouvernement, trop tard émus du triste sort de ce grand homme, s'associèrent à cette légitime démonstration, et le 26 juin 1842, le buste colossal de Caillié, dû à l'habile ciseau du sculpteur Suc, de Nantes, fut inauguré, aux applaudissemens d'une foule immense, sur une colonne construite au milieu du pont de Mauzé, où il rappelle aux habitans de cette ville la gloire et les malheurs de l'un de ses enfans.

CAVOLEAU (JEAN-ALEXANDRE), né le 3 avril 1754, à Légé, gros bourg qui faisait alors partie des Marches communes du Poitou et de la Bretagne (2), est décédé à Fontenay-le-Comte, le 1<sup>er</sup> août 1840.

Cavoleau, pendant sa longue carrière, a vu s'accomplir les plus grands événemens de notre histoire, et la part qu'il y a prise dans le pays qui l'a vu naître a été active et laborieuse.

(1) *Mémoires de la Société de Statistique des Deux-Sèvres*, année 1842.

(2) M. H. de Sainte-Hermine, dans l'introduction à l'*Histoire du Poitou*, par Thibault, a donné quelques renseignemens historiques sur les Marches.

Cette notice est due à sa plume exercée ; il l'avait composée à l'époque de la mort de Cavoleau, et publiée dans la *Revue de l'Ouest* ; d'après son autorisation, elle est reproduite ici en entier. Personne, mieux que son successeur, ne pouvait écrire l'éloge de l'ancien secrétaire général de la Vendée.

Elevé au milieu de cette contrée des Marches, qui jouissait, depuis plusieurs siècles, d'importants privilèges, et dont la prospérité contrastait avec la misère des provinces voisines, il a pu apprécier, dès l'enfance, tous les avantages que procurent l'agriculture et l'industrie aux populations affranchies d'onéreux impôts, et c'est peut-être aux premières impressions de sa vie qu'il a dû ces pensées de progrès social et d'améliorations matérielles qui paraissent avoir inspiré toutes ses études et dirigé tous ses travaux.

Dans ce temps où la société était divisée par classes, l'état ecclésiastique était la carrière la plus favorable aux hommes de talent, privés des dons de la naissance et de la fortune. Cavoleau, dont les précoces dispositions révélaient l'avenir, fut destiné au clergé par ses parens et placé par eux au séminaire de Luçon, où il se fit remarquer par son application et ses brillans succès. Après avoir reçu les ordres, il fut nommé curé de Péault, paroisse située à quelques lieues de Luçon.

Appelé, fort jeune encore, à remplir des fonctions qui lui procuraient de l'indépendance, de l'aisance et des loisirs, Cavoleau se créa lui-même d'utiles occupations, et, envisageant sa mission du point de vue le plus élevé, il comprit que le pasteur d'une paroisse rurale devait non seulement se vouer à l'éducation morale et religieuse de la population qui lui était confiée, mais qu'il devait encore travailler de tous ses efforts à l'associer au mouvement de la civilisation et aux améliorations matérielles. La cure de Péault jouissait d'un bénéfice d'où dépendait une ferme assez importante; mais cette ferme, livrée à des colons inhabiles, était, comme tout le territoire du Bas-Poitou, cultivée sans soins et sans intelligence. A peine Cavoleau fut-il arrivé à Péault, qu'il résolut d'exploiter lui-même la ferme de son bénéfice, et de donner par ce moyen à ses paroissiens l'exemple des innovations agricoles dont le pays avait si grand besoin. Ce fut ainsi, qu'il y a plus d'un demi-siècle, un simple pasteur de village conçut l'un des premiers et réalisa au milieu de la Vendée,

par la seule puissance de son patriotisme et de sa capacité, le projet de ces fermes-modèles que recommandent encore aujourd'hui les économistes, et qui offrent tant de difficultés d'exécution. Les efforts du curé de Péault ne furent pas stériles. Ses connaissances en histoire naturelle assurèrent à ses essais les plus heureux résultats; il parvint à modifier la pratique locale de l'assolement et de l'ensemencement des terres, et à introduire les fourrages artificiels, qui sont les premiers élémens de nos progrès agricoles. Par la bienfaisante influence de l'hôte du presbytère, les plaines autour du clocher de Péault furent bientôt mieux cultivées, les moissons plus abondantes, les prairies plus nombreuses et plus vertes, et les troupeaux mieux soignés et plus féconds.

Mais, pendant que le prêtre-laboureur se livrait, dans le calme de la retraite, à ses utiles et paisibles occupations, de grands événemens s'accomplissaient autour de lui; la nation française marchait avec rapidité vers des destinées nouvelles; les vieilles institutions de la monarchie disparaissaient chaque jour, et déjà se formait, à l'horizon, l'orage qui devait renverser le trône des pasteurs comme le sceptre des rois et la crosse des évêques. Cayoleau, nourri des idées philosophiques et libérales de son siècle, accueillit avec sympathie la grande révolution de 1789, et adopta franchement les principes qu'elle consacrait.

Une nouvelle division et une nouvelle organisation administrative avaient été données à la France, et la paroisse de Péault faisait partie du département de la Vendée. Cayoleau, toujours poussé par ses idées de progrès agricoles, adressa à la nouvelle administration du département, appelée le Directoire, un *mémoire* dans lequel il exposa les causes du déperissement des bœufs et de la mauvaise qualité des laines; il proposa l'établissement d'une bergerie de moutons espagnols destinés à perfectionner, par le croisement, la race des moutons du territoire vendéen. L'administration approuva les projets de Cayoleau, et le Directoire, par arrêté du 9 novembre 1790, ordonna l'établissement d'une berge-

rie de dix-huit bétiers et de vingt-cinq brebis dans la paroisse de Péault, sous la direction du curé.

Au milieu de l'agitation toujours croissante des esprits, Cavoleau continua à s'occuper des devoirs de son ministère et de travaux agricoles jusqu'en 1791, époque à laquelle la cure de Péault fut supprimée. La loi du 24 août 1790 sur la constitution civile du clergé avait créé un évêque électif pour le département de la Vendée et lui avait adjoint plusieurs vicaires ; en 1791, Cavoleau fut choisi pour être l'un des vicaires de l'évêque de Luçon.

Cependant les événements devenaient sans cesse plus graves. La révolution, qui, avant de donner à la France un gouvernement libre et régulier, devait lui faire éprouver tous les excès et toutes les horreurs de l'anarchie, entraînait dans sa plus sanglante période. La Vendée, surtout, était comme un volcan prêt à s'entr'ouvrir ; des symptômes de conflagration se manifestaient sur tous les points ; les amis de l'ancien ordre de choses se préparaient à cette lutte énergique qui a rendu à jamais célèbre le pays qui en fut le théâtre. Ce fut au milieu de ces terribles circonstances que, vers la fin de 1792, Cavoleau qui, par ses travaux, avait fixé sur lui l'attention publique, fut nommé membre et président du conseil général de la Vendée, qui siégeait à Fontenay. On sait qu'à cette époque de désordre l'autorité départementale s'était concentrée dans le sein du conseil général, qui exerçait un immense pouvoir. Dans les séances publiques et permanentes de cette assemblée se discutaient, sous l'empire des passions du moment, toutes les questions qui intéressaient la sûreté générale, la vie et la liberté des citoyens. Le conseil général correspondait directement avec toutes les administrations, avec la convention nationale, avec les représentants du peuple, et donnait des ordres aux généraux qui commandaient dans le pays. Il est fort remarquable que, dans ce moment d'exaltation populaire, et dans un pays dont le sol était brûlant, les hommes qui furent appelés au conseil général de la Vendée furent choisis dans les opinions les plus modé-

rées : parmi eux se trouvaient Pervinquière, qui a été depuis président de la cour royale de Poitiers ; Massé, qui est devenu conseiller de préfecture et secrétaire-général de la Vienne ; Cougnault, qui a été conseiller de préfecture de la Vendée ; et Bourron, qui est mort conseiller à la cour impériale de Poitiers. A la tête de ces honorables citoyens, Cavoleau se fit toujours remarquer par son esprit de sagesse, de justice et d'humanité, et rendit à plusieurs familles, en proie aux persécutions, les plus importants services.

Pendant que l'échafaud faisait chaque jour tomber des têtes, que la guerre civile moissonnait des milliers de victimes, et que les maisons d'arrêt se remplissaient de prisonniers de tous les rangs et de tous les âges, la population vendéenne était menacée d'une horrible famine. Cavoleau fut chargé plus spécialement des mesures qui avaient pour objet d'assurer les subsistances ; il fit, dans ce but, comme député du conseil général de la Vendée, des voyages dans les départemens de la Charente-Inférieure, de Maine-et-Loire, d'Indre-et-Loire et du Loiret, pour se concerter avec les représentans du peuple en mission dans ces contrées. Comme il s'agissait de combattre les dispositions des représentans Lequinio et Laignelot, qui faisaient enlever tous les blés de la Vendée, il fallait, à la fois, du courage et de l'habileté pour remplir une tâche si délicate, et pour contrarier deux proconsuls qui envoyaient à la mort tous ceux qui osaient résister à leur volonté despotique.

Un fait mémorable caractérise surtout la part que Cavoleau a prise dans ces jours déplorables aux actes du conseil général de la Vendée. Des lois avaient prescrit la déportation des prêtres, et quatre-vingts ecclésiastiques étaient détenus à Fontenay, pour être conduits en exil. Un bataillon d'hommes du Midi traversait la ville pour se rendre dans le Bocage, et avait juré de ne pas s'éloigner sans avoir massacré les quatre-vingts malheureux renfermés dans une salle voisine de celle des séances du conseil général ; cette soldatesque effrénée, indigne du nom Français, avait déjà pénétré jus-

qu'aux portes de la prison, et allait assouvir sa rage sur des hommes sans défense ! Une page honteuse et sanglante allait être ajoutée à notre histoire ! Cavoleau accourt sur le théâtre de cette épouvantable scène ; il invoque en vain les lois et l'humanité, et, voyant son autorité méconnue, il s'attache à la porte, qui va être brisée, présente sa poitrine nue aux assassins, et leur déclare *qu'ils n'iront pas plus loin sans lui passer sur le corps*. Personne n'osa lever la main sur le courageux magistrat, et le bataillon partit sans avoir deshonoré son drapeau par un acte de cruelle lâcheté, semblable aux massacres qui souillèrent, dans la capitale, les journées de septembre.

Ce courage civil d'un fonctionnaire, bien plus rare et bien plus difficile que le courage militaire, est surtout digne d'admiration dans un temps où la terreur comprimait dans les âmes tous les sentimens généreux.

Cavoleau présidait le conseil général de la Vendée, lorsque, le 23 mai 1793, les royalistes s'emparèrent de Fontenay ; il se réfugia à Niort, et ensuite à Luçon, avec ses collègues ; il ne retourna à Fontenay, ainsi que le conseil qu'il présidait, que le 21 août suivant ; il cessa, peu après, de prendre part aux affaires publiques.

La tempête révolutionnaire s'apaisa, et les mauvais jours furent suivis de jours plus tranquilles. Le temps de l'anarchie était passé, et, avec le calme, renaissaient les idées d'ordre et de réorganisation sociale. Les vieilles institutions avaient entièrement disparu, et il fallait en créer de nouvelles, en leur donnant pour bases les principes que la révolution avait consacrés. Cavoleau, qui, plus que personne dans la Vendée, était capable de concourir à ce grand travail de l'époque, s'associa de nouveau aux affaires publiques, dans l'an VI. L'instruction était le plus pressant besoin du pays ; ce n'était que par la propagation des lumières qu'on pouvait espérer de faire participer cette contrée si arriérée au mouvement général de la France. Cavoleau, nommé membre du jury central d'instruction publique du département, fut le prin-



principal organisateur de cet important service dans la Vendée. L'une des plus belles pensées qu'eût alors le gouvernement fut celle des écoles centrales qui ont produit la génération qui nous entoure; Caveleau contribua puissamment à la réalisation de ce projet dans son département, en devenant lui-même professeur d'histoire naturelle à l'école centrale de la Vendée, établie à Luçon.

Mais une plus vaste carrière allait bientôt s'ouvrir pour Caveleau. Napoléon, qui s'était tracé avec son épée la route du trône et qui préludait à l'empire par le consulat, reconstitua l'administration française par la loi du 28 pluviôse an VIII. A la tête de chaque département, il plaça, comme représentant immédiat de son autorité, un préfet auquel il donna des attributions embrassant, suivant l'expression du ministre Lucien Bonaparte, *tout ce qui tenait à la fortune publique, à la prospérité nationale et au repos des citoyens*; et, comme un seul homme ne pouvait suffire aux devoirs si multipliés qu'il imposait à ce premier magistrat du pays, il lui donna pour principal auxiliaire un fonctionnaire qui eut le titre de *secrétaire-général*, et auquel il assigna un traitement égal au tiers de celui du préfet. Les secrétaires-généraux des départemens ne reçurent pas de la loi des attributions personnelles fort étendues, mais, par l'esprit de leur institution et par la force même des choses, ils étaient destinés à être les rouages les plus actifs et les plus utiles de cette admirable et intelligente machine administrative qui a imprimé à la France une si vive impulsion. Associés à tous les actes des préfets qu'ils devaient contresigner, appelés à chaque instant à représenter et à remplacer ces magistrats, à présider des conseils, à diriger des commissions, à surveiller et à presser l'expédition des affaires, à instruire et à préparer les décisions, à rechercher et à signaler les questions qu'il était utile d'étudier et de résoudre, ils devaient nécessairement prendre une large part dans l'administration départementale et exercer, par leurs lumières et leurs travaux, la plus heureuse influence sur les destinées du pays.

La plupart des préfets, absorbés par les préoccupations politiques et par les devoirs de la représentation, obligés d'abandonner souvent le chef-lieu de leur département pour en visiter les autres parties, et exposés à de fréquents changements, ne pouvaient s'initier à tous les détails de l'administration, tandis que les secrétaires-généraux, dans une position plus stable, pouvaient pénétrer plus intimement dans la connaissance des intérêts locaux, et étaient de précieux dépositaires des traditions sur les hommes et sur les choses.

Napoléon, qui a toujours montré tant de discernement ou qui a toujours eu tant de bonheur dans le choix des hommes auxquels il a confié des fonctions publiques, nomma, par un décret du 15 floréal an VIII, Cavoleau secrétaire-général du département de la Vendée.

C'est surtout pendant le long exercice de ces fonctions de secrétaire-général que Cavoleau a rendu à la Vendée des services dont elle porte encore les traces de toutes parts. Napoléon avait jeté sur cette contrée, si longtemps agitée par les discordes civiles, un regard plein d'une généreuse bienveillance; l'aurore de son glorieux règne fut signalée pour la Vendée par d'immenses tentatives d'améliorations; des routes s'ouvrirent, des canaux se projetèrent, des marais furent desséchés, des écoles s'établirent, et une ville s'éleva au milieu du Bocage. Nulle part, peut-être, l'administration impériale n'a été plus féconde que dans la Vendée. Cavoleau prit aux travaux administratifs de ce temps la participation la plus honorable. De 1800 jusqu'en 1814, sept ou huit préfets passèrent à la préfecture dont il fut le secrétaire-général, et c'est à ses inspirations et à sa collaboration que sont dûs la plupart des projets d'utilité publique qui furent exécutés; les préfets n'eurent le plus souvent qu'à placer leur nom au bas des propositions d'arrêtés et de réglemens qu'il avait rédigés.

De vastes marais s'étendaient dans la partie méridionale du département, et les sociétés syndicales qui en géraient les intérêts étaient régies par de vicieuses traditions. Cavoleau fut,

pour ainsi dire, le législateur du plus grand nombre de ces marais; il en étudia l'histoire depuis les temps les plus reculés; il se pénétra du mécanisme de leur administration, en signala et en fit réformer les abus. On lui doit spécialement les décrets impériaux, entièrement basés sur ses rapports, qui ont organisé la société centrale des grands travaux de dessèchement des marais du Petit-Poitou, et qui ont arrêté les usurpations dans le vaste communal de Bonet. Les questions de compétence des contestations relatives aux dessèchemens de ces marais avaient été jusqu'alors mal comprises et mal jugées par les tribunaux ordinaires; la jurisprudence, établie à ce sujet, avait les plus grands inconvéniens en soumettant aux formes lentes de la procédure civile des difficultés qui exigeaient une prompte solution et des connaissances administratives. Cavoleau, dans un écrit plein de force, de science et de logique, rétablit les véritables principes, et fit rendre aux tribunaux administratifs toutes leurs attributions.

Lorsque l'empereur vint dans la Vendée, Cavoleau contribua beaucoup à appeler son attention sur l'utilité de créer une navigation intérieure pour le département. L'habile secrétaire-général fut associé à toutes les études de l'inspecteur-général de Prony, qui avait été chargé de présenter des projets à l'empereur. Cavoleau parcourut, avec le célèbre ingénieur, les bords des rivières qu'il était question de canaliser. Il a souvent rappelé depuis la possibilité d'ouvrir, au milieu du département, des canaux qui y multiplieraient les débouchés de l'agriculture, du commerce et de l'industrie.

Cavoleau, pour être utile à son pays, ne se borna pas à des travaux administratifs. Il employa tous les loisirs que pouvaient lui laisser ses fonctions à des recherches et à des publications du plus grand intérêt. Il fonda dans la Vendée et rédigea, pendant plusieurs années, un *journal politique et littéraire*, qui eut de nombreux lecteurs, et qui servit beaucoup à éclairer les populations et à répandre les connaissances utiles; il fit paraître des *Annuaire*s remarquables; en 1801, il adressa à la Société académique de Nantes un *Mé-*

*moire sur les Ravages des Campagnols dans la Vendée.* Plus tard il fit paraître plusieurs brochures d'agriculture et d'horticulture, dont l'une lui mérita une médaille d'or à la Société d'Agriculture de Paris.

Cavoleau apportait dans tous ses actes le plus grand désintéressement. Peu soucieux d'attacher son nom aux projets qu'il avait conçus, il en laissait volontiers l'honneur à d'autres. Les adversaires de ses principes politiques eurent souvent occasion de recourir à son obligeante impartialité, et les émigrés qui, après leur retour en France, eurent tant d'intérêts à débattre avec l'administration, trouvèrent en lui un appui plein de générosité. Le plus grand reproche qu'ait mérité Cavoleau, c'était de manquer, dans ses relations publiques et privées, des formes de conciliation et de persuasion qui sont surtout nécessaires à un administrateur.

Cavoleau, dont l'ambition était satisfaite, et qui n'avait jamais sollicité d'autre position que celle qu'il occupait, exerçait encore les fonctions de secrétaire-général de la Vendée lorsque vint la Restauration. L'esprit de parti est avengle; et, dans les réactions politiques, tous les services sont oubliés et tous les droits méconnus. Cavoleau fut destitué!

Il se retira à Nantes, où il fut accueilli avec une affectueuse bienveillance par les hommes les plus distingués de cette ville; mais, malgré toute sa prudence, il ne put pas se soustraire aux persécutions des agens du nouveau pouvoir. Cardaillac, dont la ville de Nantes conservera longtemps la mémoire, lui donna l'ordre de partir dans les vingt-quatre heures. Cavoleau se réfugia dans un bourg près de Fontenay, où il vécut pendant plusieurs années, livré tout entier à l'étude et aux expériences agricoles; ce fut alors qu'il rédigea et qu'il publia la *Description du département de la Vendée* (1), ouvrage qui révèle une connaissance approfondie du pays, et qui a obtenu une mention honorable à l'Institut.

Un ancien préfet de la Vendée, qui s'est fait un grand nom

(1) Un volume in 8°.

dans le monde politique et littéraire, M. de Barante, devint, quelques années plus tard, directeur-général des contributions indirectes ; il avait conservé de son ancien collaborateur les plus honorables souvenirs ; il créa pour lui, dans ses bureaux, une place de *conseil* pour les affaires contentieuses de l'administration. Cette place ne fut occupée que peu de temps par Cavoleau ; elle fut supprimée en 1825. Cavoleau se retira alors définitivement à Fontenay, chez un de ses anciens amis. Il a continué à travailler jusqu'aux derniers momens de sa vie ; et, après avoir occupé plusieurs fonctions publiques, dans un temps où beaucoup d'autres avaient su s'enrichir, il est mort dans un état voisin de l'indigence : c'est qu'il avait au plus haut degré les deux premières vertus des hommes publics, la *probité* et le *désintéressement* !

Cavoleau était membre de la Société académique de Nantes, des Sociétés d'Agriculture, Philomatique et d'Horticulture de Paris, des Sociétés d'Agriculture de Niort, de la Rochelle et de Poitiers, et de plusieurs autres Sociétés savantes.

Comme on la voit, la vie de Cavoleau a été utile à la société. Parmi ses contemporains, si les uns ont étonné l'Europe par leur courage sur les champs de bataille ; si d'autres ont enrichi nos Codes de lois qui font l'admiration de l'univers ; lui, il a travaillé avec ardeur à préserver des malheurs d'une grande révolution et à faire jouir des bienfaits qu'elle a produits et des fruits de la civilisation nouvelle, l'une des plus importantes contrées de la France. Si le nom de Cavoleau n'a pas eu plus de retentissement, c'est qu'enfant de la Vendée, il a consacré toutes ses veilles au pays qui l'a vu naître, et ce n'est que sur les grands théâtres et dans les grandes cités que la renommée distribue ses couronnes !

CHAMBELLE (PIERRE-FRÉDOLIN, PIET-BERTON DE), fils d'un échevin de Niort, d'une des plus anciennes et des plus honorables familles bourgeoises de cette ville, y naquit le 11 mars 1757 et y fit ses études au collège des Oratoriens, où il eut pour condisciple, émule et rival de succès, Louis de Fontanes avec lequel il contracta une de ces amitiés d'enfance

qui ne se démentent jamais.

Dotés de semblables dispositions pour la poésie, s'ils n'ont pas laissé une renommée également brillante, la supériorité de l'un ne tient peut-être qu'à la différence des caractères et à la diversité des positions dans lesquelles la révolution les jeta tous deux.

Chambelle débuta dans la carrière des armes, et entra dans le régiment de Berry où ses deux frères étaient officiers et chevaliers de Saint-Louis, décoration qui était alors la récompense méritée des services militaires. Quelques contrariétés et l'opposition qu'il rencontra à des projets de mariage le décidèrent à quitter l'épée. Il prit la soutane, résolu de consacrer à Dieu un cœur qui ne pouvait appartenir à celle qu'il aimait, et qui devint plus tard la compagne de sa vie.

Pendant son séjour au séminaire, le culte des muses adoucit et abrégé les longues heures de la méditation ; il composa un poème didactique religieux, intitulé : *Les Sages du Jour*, qui fut accueilli avec distinction dans le monde.

Une versification pure et élégante, des sentiments généreux, justifiaient des éloges qui, en agissant sur l'imagination mobile et impressionnable du jeune néophyte, ébranlèrent sa nouvelle vocation qu'un souvenir profane, réveillé par l'espoir, fit tout-à-fait évanouir. Il se maria au mois de janvier 1790, et fut appelé en même temps à remplir les fonctions de secrétaire général du département des Deux-Sèvres.

Le poème de Chambelle, aujourd'hui fort rare et à peu près inconnu, vaut mieux qu'une foule de productions qui lui ont survécu. On y trouve de nombreux passages où la justesse des pensées est encore relevée par la force de l'expression :

« L'homme, cet être noble et plein de majesté,  
L'homme, marqué du sceau de l'immortalité,  
Chef-d'œuvre merveilleux de la toute puissance,  
Pure émanation de la divine essence,  
Image du Très-Haut, rayon de l'Éternel,  
Nouveau dieu qu'il n'est pas le Dieu du ciel. »

Ailleurs, la muse du poète, s'il peint un tableau plus léger, sait changer de ton et allier la souplesse du rythme à l'harmonie et à la grâce :

« La nature se plaît sous l'ombre du mystère ;  
Elle fuit les regards du savant téméraire.  
Telle une fille chaste, une jeune beauté,  
Se soustrait au grand jour, cherche l'obscurité,  
Y fait des indiscrets la flamme criminelle,  
Y consacre à l'oubli la faveur d'être belle ;  
Et, toujours occupée à voiler ses attraits,  
Défend aux vains mortels de la voir de trop près. »

Cà et là sont semés des vers qui partent du cœur et qui méritent d'être retenus :

Quand on est honnête homme, on croit à Dieu sans peine...  
Le vice même au doute, et le doute au fait...

Ce début était remarquable et l'emportait, sous certains égards, sur la *Forté de Navarre* et les premières poésies publiées par de Fontanes.

Pendant l'année 1791, Chambelle rédigea les *Affiches patriotiques* des Deux-Sèvres, où il fit preuve d'esprit et de verve. Arraché bientôt à ses occupations littéraires, il fut envoyé, l'année suivante, à l'armée du Nord, avec le titre de commissaire ordonnateur, et rappelé dans l'Ouest, en 1793, pour y remplir les mêmes fonctions.

Durant ce temps de politique barbare, un échec, un simple soupçon était un arrêt de mort qui atteignait les officiers supérieurs placés à la tête des armées; la Convention étendait ce système de terreur à tous les grades.

Le trésor républicain ayant été enlevé deux fois dans un mois par les troupes royales, à Chantonnay et à Châtillon, le commissaire ordonnateur fut accusé de dilapidation, et l'ordre de l'arrêter fut transmis au général commandant à Niort. Instruit du coup qui le menace, Chambelle accourt, du fond de la Vendée, pour laver son honneur des atteintes de la

calomnie, au risque d'y laisser sa vie. Il se constitue prisonnier le 17 février 1794, demande des juges et est traduit au tribunal révolutionnaire de Rochefort. Sous les verroux, son caractère heureux ne se démentit pas ; souvent il parvenait à communiquer sa gaieté franche et expansive aux tristes compagnons de sa captivité ; il les engageait à la résignation et leur inspirait une confiance qui ne fut pas déçue. Le temps s'écoula, et le 9 thermidor, en les arrachant à une mort certaine, les rendit à la liberté.

Il revint, pendant sa captivité, à la poésie qu'il avait un peu négligée, et composa sur la république une *Ode*, dont H. Briquet a reproduit quelques strophes, dans son *Histoire de Niort*, tome II, p. 201.

« Est ce le sceptre ou l'opulence  
Qui marque le rang des mortels ?  
Est-ce à l'or, est-ce à la naissance,  
Qu'en doit ériger des autels ?  
Que sont ces brillantes ch. mères,  
Ces dignités trop mensongères,  
Dont notre orgueil est si jaloux ?  
Tout l'appareil de la puissance  
Est étranger à notre essence ;  
Le mérite seul est à nous.

« Voyez Tibère sur le trône :  
Voyez Socrate dans les fers :  
Tibère souilla sa couronne,  
Socrate honora ses revers.  
Au temple auguste de mémoire,  
Les rangs ne sont rien pour la gloire ;  
On y veut des titres plus beaux.  
Néron régna sur cent provinces ;  
Les préjugés ont fait les princes,  
Et les vertus font les héros.

« Le conquérant de l'Italie  
Doit-il sa gloire à ses ayeux ?  
Il fit le bien de sa patrie ;  
Il date de ce jour heureux... »



Cette louange directe parvint à son adresse. On sait que Napoléon n'a jamais su s'élever au-dessus des adulations : s'il les recherchait même à l'apogée de sa grandeur, il y était bien plus sensible à l'aurore de son ambition. Se souvint-il du poème ou du compliment ? qu'importe ! mais, quand il eut soumis la Prusse, il nomma Chambelle intendant des Quatre-Marches, avec résidence dans l'Ukraine.

Plus tard, il l'employa en Espagne, en qualité de commissaire des guerres. Ces différents emplois n'enrichirent pas le titulaire, qui est mort sous-intendant militaire, à Poitiers, au mois de décembre 1819, laissant une réputation sans tache, une veuve et des enfans sans fortune.

Chambelle, actif pour les affaires, se rapprochait comme écrivain de l'école de Chapelle et de Chaulieu, sans égaler cependant ces maîtres de la négligence et de la paresse. Les circonstances réveillaient parfois sa muse assoupie et lui inspiraient des discours en vers, des odes, des stances, de petites pièces étincelantes d'esprit. Ces poésies, imprimées séparément, formeraient, si elles étaient réunies, un bagage suffisant pour assurer un rang distingué à leur auteur ; mais ce serait un travail difficile et qui ne sera jamais entrepris.

DAUPHIN (Augustin-Aimé), né à Niort vers 1759, est mort dans cette ville le 24 juillet 1822, à l'âge de soixante-trois ans. Ses études, commencées à Poitiers, furent terminées au collège des Oratoriens, où il eut pour maître le fameux Fouché, et pour condisciples plusieurs jeunes gens qui ont acquis, plus tard, une certaine célébrité. Dauphin avait une mémoire très heureuse, une imagination féconde et une aptitude extraordinaire pour la poésie : avec un goût plus sûr, il se fut fait un nom dans les lettres ; mais il manqua de guides. Les pensées qui lui arrivaient en foule sont parfois bizarres ; ou, si elles sont belles, l'expression leur enlève une portion de leur élévation et de leur grandeur.

La liste de ses ouvrages manuscrits prouve combien son existence fut active et laborieuse. Leur aspect dénote qu'il revoyait et corrigeait souvent ses écrits : ce sont de véritables

bronillons raturés et surchargés, très difficiles à lire. Comme sa famille en a déposé plusieurs à la bibliothèque publique, j'en donnerai le titre, d'après une *Notice* publiée par M. le docteur Guillemeau :

1<sup>o</sup> *Traduction en vers français de l'Enéide*;

2<sup>o</sup> Sept tragédies en vers français : les *Templiers*, *Brune-haut*, *Philomela*, *Frédégonde*, la *Mort de Néron*, *Jeanne d'Arc*, *Rome libre* ou *Brutus*. Il est à remarquer que la plupart de ces sujets ont été traités depuis avec plus ou moins de succès par les tragiques modernes.

3<sup>o</sup> *Cours de Rhétorique française*;

4<sup>o</sup> *Pictavium liberatum*, poème en vers latins et en dix chants ;

5<sup>o</sup> *Délivrance miraculeuse de Poitiers*, poème historique en prose française et en seize chants, traduction libre de l'ouvrage précédent;

6<sup>o</sup> *Traité de Rhétorique*, auquel on a joint un grand nombre de fables en vers latins;

7<sup>o</sup> *Abrégé de l'Histoire de la République romaine*, depuis la fondation de Rome jusqu'à la bataille d'Actium;

8<sup>o</sup> *Abrégé de la Mythologie*, par demandes et réponses;

9<sup>o</sup> *Notions de Géographie*, par demandes et réponses;

10<sup>o</sup> *Questions sur l'Histoire*.

Il a composé, en outre, selon la biographie des Deux-Sèvres de Briquet :

1<sup>o</sup> *Le Jugement de Pâris*, poème en six chants;

2<sup>o</sup> *La Traduction en vers latins*, du *Télémaque*;

3<sup>o</sup> Dix comédies;

4<sup>o</sup> *La Sèvre-Niortaise*, poème en deux chants;

5<sup>o</sup> *Le Paradis réservé aux Amours*, poème mêlé de prose et de vers;

6<sup>o</sup> Cinq volumes de *pièces fugitives*, parmi lesquelles l'auteur a placé le *Jugement dernier*, poème héroïque en dix chants;

7<sup>o</sup> Des *Cours d'Histoire moderne*, une *Grammaire française*, des *Dialogues*, *Oraisons* et *Narrations* en latin;

8° Enfin un poème en vers et en quarante-deux chants, intitulé *les Deux Couvens*. Quelque temps avant sa mort, Dauphin brûla ce fruit licencieux de sa muse érotique et plusieurs autres productions qui blessaient les bonnes mœurs.

Avec cette facilité si abondante, une instruction solide et variée et une aptitude irrésistible pour les belles-lettres, sa carrière était tracée; il se livra à l'enseignement, devint professeur d'histoire et l'un des directeurs de l'école centrale des Deux-Sèvres.

Les qualités de son cœur égalaient au moins les ressources de son esprit; Dauphin a laissé la réputation d'un homme honnête, probe et généreux. Pendant la Terreur, sa maison devint le refuge des proscrits, et jamais il ne refusa un asile aux malheureux.

DELAVALT (NICOLAS-BENJAMIN-ANDRÉ), d'une famille ancienne et honorable, naquit à Niort le 21 août 1782. Sa première éducation se ressentit des ménagemens que comporte une santé frêle. Il commença tard ses études; mais l'activité de son esprit, longtemps comprimée, se développa avec plus d'ardeur et de maturité. Il en arriverait presque toujours ainsi, si les coutumes vicieuses de notre enseignement universitaire n'enchaînaient pas l'enfance à une méthode longue et fastidieuse pour les élèves, ruineuse pour les parens. B. Delavault, par son application, regagna les années écoulées dans un repos forcé; ses classes furent promptement terminées, et il les compléta en suivant les cours de littérature et de législation, professés à l'école centrale par Briquet et Herbault.

Incertain de son avenir, il se destina d'abord au professorat, qui lui offrit un moyen de développer encore son instruction, et se livra, pendant une année scolaire, au pénible soin de diriger la jeunesse dans les sentiers de la science et de la vertu. Ses forces trahirent son zèle; il embrassa alors la profession d'avocat qu'il exerça jusqu'à l'époque où il fut nommé juge au tribunal de première instance de Niort.

Installé comme magistrat, le 12 mai 1816, il a rempli jusqu'à sa mort ces graves et importantes fonctions.

Si un plaideur mécontent a pu attribuer parfois à l'erreur un arrêt qui détruisait son espoir, jamais on ne l'entendit révoquer en doute l'équité de B. Delavault; comme tous les hommes, il se trompa sans doute, mais sa conscience intégrée ne lui reprocha jamais d'avoir, par faiblesse ou par complaisance, transigé avec les prescriptions de la religion et de l'honneur. Il poussait l'accomplissement de ses devoirs jusqu'au scrupule, et l'appréhension de l'injuste l'entraîna une fois jusqu'à compromettre sa fortune, plutôt que de s'associer à une fausse interprétation des rigoureuses dispositions de notre Code pénal, qui froissait les impulsions d'un cœur loyal et impressionnable, auxquelles il ne savait pas résister.

La nature de sa charge le rappelait à l'examen et à l'appréciation de nos lois; mais sa constitution débile et nerveuse rendit son esprit plus accessible au prestige de l'imagination. Il savourait avec délices les rêveries d'une âme tendre et mélancolique, et cette tension de l'intelligence développa insensiblement en lui les goûts et les qualités qui le distinguaient.

Malheureusement il ne sut pas fixer son choix, et pratiqua à la fois la musique, la peinture et la poésie, ces trois muses jalouses, dont chacune n'accorde ses faveurs qu'à celui qui s'abandonne entièrement à son culte. La multiplicité de ses travaux nuisit à leur perfection. Néanmoins, grâce au privilège de son organisation et à force de persévérance, il a franchi les limites qui séparent les œuvres de l'amateur de celles de l'artiste et du poète.

Il possédait le génie musical et exécutait avec âme et précision; ses compositions en ce genre se ressentent de ces qualités, mais manquent du degré de perfection, qui ne s'obtient que par l'étude et par un art de facture qu'il n'avait pas acquis. Cependant on peut citer un *Salve Regina*, un *De profundis*, et quelques *trio* et *quintette*, qui ont été exécutés avec succès à Niort, mais n'ont pas été publiés. Il avait

convaincu que la littérature frivole qui nous inonde était le plus actif dissolvant des élémens d'ordre, de sécurité et de paix, dont l'harmonie fait la force du corps social, il voulut élever la voix contre cette invasion fatale et toujours croissante. La portée du but dépassait évidemment ses forces, car dominer le bruit de la foule, arrêter le mouvement de la pensée qui subjugue le siècle, imprimer une impulsion contraire aux idées, aux habitudes de la société, serait plutôt l'œuvre d'un Dieu que celle d'un homme. Certes, B. Delavault n'ignorait pas quelle serait l'impuissance de ses efforts : la seule pensée d'une lutte qui, même moins inégale, ne pouvait être inspirée que par un orgueil excessif, ne pénétra jamais dans cette âme si modeste et si humblement chrétienne. Le sentiment de son infériorité même soutint son courage ; il crut qu'il avait une dette d'honnête homme à payer, et, plein de confiance dans l'avenir réservé à ce nouvel apostolat de la littérature, il aborda résolument une entreprise périlleuse, compromettante, et dont l'indifférence publique pour les œuvres de ce genre devait faire tourner contre lui toutes les chances. De nos jours, l'écrivain recherche surtout les succès positifs ; pour réussir, il flatte les faiblesses et le goût du public, il se laissera aller au torrent des mœurs contemporaines, sans s'inquiéter de la postérité ; il se demandera compte plutôt des avantages que sa mission lui rapportera que de ceux que la société doit en retirer. Incapable de cette capitulation de conscience, B. Delavault élabora, pendant trente ans, une œuvre sérieuse qui, dans sa pensée, devait être une protestation non seulement contre le goût littéraire, mais encore contre l'indifférence religieuse du jour. Il rassembla dans le poème des *Captifs d'Israël* tout ce que sa foi vive, son imagination ardente, ses méditations assidues de l'Écriture-Sainte, lui inspirèrent de sentimens purs, de nobles et généreuses pensées ; mais ni la droiture, ni la délicatesse, ni le désintéressement de son intention, ni sa poésie facile et tout imprégnée des parfums de l'antiquité hébraïque,

Vers la fin de sa vie, il se décida à lancer dans le public un poème épique, en douze chants, intitulé : *Les Captifs*, ou *la Foi sauvée en Israël*, un vol. in-8°; Niort, Robin, 1838; et dont le fils de Tobie est le héros.

A une époque vraiment littéraire, ce poème eut été remarqué; lorsqu'il parut, il fut à peine lu. Les esprits légers et sceptiques de notre temps préférèrent à une œuvre consciencieuse et morale les futilles et infécondes impressions qu'ils puisent dans l'amoncellement de ces catastrophes imprévues, qui saturent les compositions à la mode. La hardiesse des expressions et des tableaux, l'impétuosité dans les mouvements, l'impromptu dans les écarts, sont les caractères distinctifs de ces sortes d'ouvrages, écrits sans méthode dans la marche, sans ordre dans le récit, sans liaison marquée dans les idées. De la gaieté, de l'esprit, des émotions, voilà tout ce que le public exige de leurs auteurs. Ceux-ci, de leur côté, se contentent d'un succès éphémère qui leur procure de l'or. B. Delavault ne sacrifiait pas à cette fausse divinité, mais il fut sensible à l'insouciance qui entourait l'apparition d'un livre sérieux, auquel il avait consacré une partie de son existence. La gloire qu'il rêvait s'attachera sans doute plus tard à son nom, qu'un mérite réel tirera de l'oubli. Cet auteur passera à la postérité, sinon entouré d'une auréole brillante, au moins respecté et béni, car il aura laissé de son pèlerinage sur cette terre une trace utile et durable.

Un de ses amis a déjà consacré à sa louange quelques lignes que je reproduis, comme complément indispensable à l'appréciation imparfaite que j'ai hasardée sur cet homme de bien (1).

« Dévoré par le besoin d'être utile à ses semblables, persuadé que l'une des sources de leur bonheur serait dans un retour sincère à la culture des lettres saintes, et non moins

(1) M. Lary, compte-rendu de l'*Oratorio des Captifs*, composé par Eugène Delavault, sur les paroles de son père, et exécuté, pour la première fois, par l'*Association musicale de l'Ouest*. (Voir les journaux de Niort, 1<sup>er</sup> juillet 1847.)

Et dans des coupes d'or boit le sang des humains.  
Oh ! combien, à présent, il maudit sa puissance !  
Elle augmente son crime et double sa souffrance.

L'avarice, affamée auprès de son trésor,  
Là voit ses alimens se convertir en or ;  
Cet esprit est lié ; mais il aime sa chaîne ;  
Insensible à l'amour, insensible à la haine,  
Son cœur de fer, privé de vie et de chaleur,  
Ne put donner jamais une larme au malheur.

Plus loin est la Colère, au sang vif et bouillant ;  
Sa voix perce les airs, son œil est effrayant.  
Son teint rougit, pâlit. De sa bouche livide  
Sort l'insulte... Sa main est prête à l'homicide.

L'Envie, à l'œil hagard . . . . .

Cet infatigable travailleur avait en portefeuille des poésies détachées qui auraient formé un volume in-8°, et qu'il comptait imprimer pour faire suite à son Épopée, sous le titre d'*Affections religieuses* ; ce projet ne s'est pas réalisé.

Des occupations si nombreuses et si variées permirent cependant à Benjamin Delavault de consacrer une partie de son temps à des œuvres de piété et de charité publique. Il fit, pendant plusieurs années, partie de l'administration de l'hospice de Niort, et se dévoua au service des pauvres avec autant de zèle que d'humanité.

Une mort subite l'enleva à sa famille et à ses amis, le 26 octobre 1846, à sa terre de la Guittonnière, commune de Périgné, où il passait le temps des vacances. Il était membre de la Société philharmonique de Niort et de la Société de Statistique des Deux-Sèvres.

FILLEAU DES GROGES (HENRI) naquit à Poitiers le 6 juin 1758. Un de ses ancêtres avait reçu de Louis XIV, en 1661, des lettres de noblesse dont la teneur était un titre glorieux pour lui, pour ses descendants une obligation d'imiter ses talens et ses vertus, obligation à laquelle ils n'ont pas

dérogé. Ce nom a honoré la vieille magistrature de la province, et le père de celui dont il s'agit ici avait hérité de la charge d'avocat du roi en la sénéchaussée présidiale de Poitiers à laquelle il joignit, par acquisition, en 1769, celle de procureur du roi et de police.

Son fils unique, désireux de rester fidèle aux traditions que lui léguait une longue suite d'ayeux, et dont tout l'éclat allait reposer sur sa tête, se livra avec ardeur à l'étude et fut reçu, en 1785, au parlement de Paris, procureur du roi au présidial, cour conservatoire des privilèges de l'Université de Poitiers et de police. Il en remplissait les fonctions, lorsque la noblesse du Poitou se réunit, en 1789, pour la rédaction des cahiers et la nomination des députés aux états-généraux. L'assemblée élut Filleau pour l'un de ses secrétaires et pour député suppléant.

La révolution, qui bouleversait tant d'existences, interrompit la carrière du jeune magistrat et lui en ouvrit une nouvelle à laquelle ses habitudes le rendaient étranger, mais qu'il adopta sans hésiter. Emigré en 1791, il servit à l'armée des princes, dans la compagnie commandée par son oncle, le chevalier Filleau, vieux capitaine d'une bravoure éprouvée; fut un des défenseurs de Maëstricht, et passa de là en Angleterre, où il fut incorporé dans un cadre d'officiers, destiné à une descente dans la Vendée, afin de renforcer les armées royales, projet qu'il ne fut pas permis de réaliser.

La patrie, lasse des déchirements qui avaient ensanglanté son sol, se rouvrit enfin devant ses fils exilés; Filleau s'empressa de rentrer en France en 1800. Napoléon, si habile à distinguer les esprits d'élite, si désireux de s'attacher les hommes honnêtes et intègres, quels que fussent leurs antécédents politiques, ne le laissa pas longtemps dans l'inaction. En 1805, il le nomma juge, par intérim, à la cour d'appel de Poitiers, en remplacement de Thibaudeau, et juge titulaire, par décret daté du quartier-général d'Astorga, le 3 janvier 1809. La restauration lui conserva son siège de con-



seiller à la cour royale, qu'il a occupé jusqu'en 1831, époque à laquelle il demanda sa retraite.

L'estime publique entoura constamment Filleau ; en 1808, il fut présenté candidat au corps législatif par le collège électoral de la Vienne, et, en 1816, il fut nommé par le roi membre du conseil général du même département. Cette assemblée lui confia presque sans interruption, jusqu'en 1830, les délicates fonctions de secrétaire qu'il remplit avec autant de zèle que de distinction.

Au conseil municipal de Poitiers, dont il était l'un des membres les plus intelligens, Filleau développa l'idée d'utiliser les travaux gigantesques des Romains, en employant les aqueducs à alimenter les fontaines publiques dont il voulait doter son pays. Ses indications, si elles eussent été suivies, auraient produit des résultats plus certains et auraient diminué les frais qu'a entraînés le projet exécuté plus tard. Le *Mémoire* qu'il composa à ce sujet eut du retentissement et fait honneur à son esprit et à son jugement.

La Société d'Agriculture, Belles-Lettres, Sciences et Arts de Poitiers, à laquelle il était associé depuis sa fondation, a publié plusieurs autres *Mémoires* dus à sa plume élégante et correcte. Ils prouvent les connaissances variées de cet écrivain, qui sut allier aux devoirs de son état, sans jamais les négliger, des délassemens littéraires, portant tous l'empreinte des pensées généreuses qui fermentaient dans son cœur. Parmi les plus remarquables, je citerai : 1° *Du Droit de Mouture perçu par les Meuniers, et des Moyens d'en réprimer les Abus*, brochure in-8°, de 60 pages ; Paris, M<sup>me</sup> Huzard, 1827.

Cette brochure lui attira, de la part des différens ministres qui étaient alors aux affaires, les lettres les plus flatteuses. Elle a encore le mérite de l'actualité, aujourd'hui que la fraude et la sophistication de cette denrée essentielle, loin d'avoir été réprimées, ont été poussées à l'état d'escroquerie permanente, sans que la police s'enquère des délits pour en arrêter le cours. Filleau avait étudié cette matière comme

membre de la commission consultative sur le Code rural, réunie par ordonnance royale, en 1817; dans l'espoir que la législation atteindrait un vol d'autant plus criminel qu'il s'exerce au détriment du pauvre, il garda le silence jusqu'à ce qu'il vit la présentation de ce Code indéfiniment retardée. Avant de dérouler l'affligeant tableau du trop perçu journalier que s'attribuent les meuniers, il rappelle ce que nos anciennes lois ont statué sur le droit de mouture, depuis 1350 jusqu'en 1789, ce qui fut décrété à cet égard en 1793 et 1794; enfin les mesures qui, depuis, ont été proposées dans le projet du Code rural. Ce traité complet est le cri de la conscience d'un honnête homme, animé de l'amour de ses semblables, tel que devraient le pratiquer les socialistes modernes, au lieu de prêcher des doctrines d'autant plus dangereuses qu'elles sont impraticables.

2° *Essai sur l'Ordre judiciaire et administratif du Poitou*, in-8°, de 72 pages, extrait des Mémoires de la Société d'Agriculture de Poitiers. Dans ce travail, destiné à figurer dans la Statistique du département de la Vienne, Filleau fait connaître quelle était l'étendue du comté de Poitou, à l'époque où les comtes furent institués pour exercer la justice; quelles furent leurs fonctions et celles des officiers sous leurs ordres; il indique la diminution de territoire qu'a éprouvée ce comté, par suite des guerres désastreuses qui forçaient les seigneurs à consentir des cessions de fiefs considérables; il désigne les pays régis par notre ancienne coutume, dont les dispositions furent approuvées, lors des Grands-Jours tenus à Poitiers, en 1405; enfin, il rappelle quels étaient les divers sièges royaux établis en Poitou, la date de leur création, leur étendue et la diminution de ressort qu'ils ont éprouvée.

On trouve là des notions curieuses sur les vicomtes qui formaient le premier anneau de la hiérarchie judiciaire; sur les prévôts dont l'origine remonte aux temps les plus reculés; sur les viguiers dont la juridiction s'exerçait dans les bourgs ou les petites villes; sur les châtelains, gardiens des châteaux

et forteresses, et qui étaient les juges ordinaires dans les villes capitales; sur les baillis et sénéchaux choisis parmi les nobles chevaliers expérimentés dans l'art des combats : ceux-ci exerçaient une grande autorité dans les armées et dans l'administration de la justice.

Filleau a dressé la liste la plus complète des grands sénéchaux du Poitou, chargés de convoquer la noblesse, de la présider lorsqu'elle était rassemblée, et de la conduire à la guerre. Ils sont au nombre de cent, depuis Hubert Gaiffer, qui exerçait cette dignité en 1127, jusqu'au marquis de Beufvier, qui fut installé au mois de mars 1789.

Les Grands-Jours tenus à Poitiers, à diverses reprises, n'ont pas été oubliés par l'auteur. Il trace aussi l'histoire du parlement établi dans cette ville par Charles VIII, et rapporte les noms des Poitevins qui, dès cette époque reculée, ont formé la souche de cette docte et grave magistrature, dont les lumières et les vertus ont jeté un vif éclat sur notre province, comme conseillers en la sénéchaussée et siège présidial de Poitiers.

Filleau comptait mentionner les noms des familles qui se sont distinguées dans les divers sièges royaux du Poitou : son travail n'a pas été terminé (1). Ce long fragment de l'Histoire de l'Ordre judiciaire, tel qu'il existe, a exigé des recherches infinies, et suffirait à prouver l'érudition solide de cet écrivain, s'il n'avait laissé un témoignage plus important de son infatigable ardeur à tirer de l'oubli des âges tout ce qui a contribué à l'illustration de son pays. « C'était là son œuvre de prédilection, celle qui avait fait le charme de sa vie, celle qui avait reçu les premiers soins de sa jeunesse, les derniers soins de ses vieux jours, c'est le *Dictionnaire historique et généalogique des Familles de l'ancien Poitou* (2), »

(1) La suite de ce travail a été publiée par M. Beauchet, petit-fils de Filleau, sous ce titre : *Mémoire sur les Justices royales, ecclésiastiques et seigneuriales du Poitou*, broch. in-8°; Poitiers, Saurin, 1845.

(2) Cette phrase est extraite du deuxième volume de cet ouvrage, dont une épreuve m'a été communiquée avec obligeance par M. Beauchet. J'y

dont le premier volume a paru, grand in-8°, à deux colonnes, Poitiers, Saurin frères, et dont le second est en voie d'impression.

La carrière longue et laborieuse de Filleau avait à peine suffi pour ébaucher cet immense ouvrage, lorsque les infirmités l'avertirent que sa fin approchait; il légua tous ses manuscrits à son petit-fils pour qu'il les mît en état d'être publiés. M. Beauchet a accepté ce vœu d'un mourant; il n'a reculé devant aucun sacrifice, et, après huit années de persévérance, grâce à l'active collaboration d'un ami et au concours du public, il a atteint à la moitié de cet important monument historique, dont les proportions s'agrandissent sans cesse pour nous transmettre le souvenir de tant de faits mémorables, qui nous ont été inconnus ou qui sont oubliés de nos jours.

Filleau avait reçu la décoration de l'Ordre royal de la Légion-d'Honneur, en récompense des services qui ont marqué le cours de son existence. Cet homme estimable est mort à Poitiers, le 31 mai 1832.

FONTANES (JEAN-PIERRE-LOUIS, MARQUIS DE) naquit à Niort, le 6 mars 1757, d'une famille ancienne et noble, originaire des Cévennes, et que les persécutions religieuses avaient fait déchoir de sa position de fortune. Son père (1) remplis-

ai puisé les détails biographiques sur Filleau. Si j'avais voulu seulement retracer ses qualités, je n'aurais eu qu'à consulter mes souvenirs de jeune homme et la voix publique.

Je trouve dans le même ouvrage une rectification de l'article que Dreu-Duradier a consacré à Filleau de la Chaize. (V. la pag. 31 du tome II de cette édition.) Il lui donne le prénom de Jean, tandis que son nom était Nicolas. Le même auteur que M. Beuchot a suivi dit à tort qu'il est mort vers 1693. On lit, en effet, dans une lettre de madame de Sévigné, à sa fille, datée de Paris du 25 octobre 1688 : « Le pauvre La Chaize, qui vous aimait tant, qui avait tant d'esprit, qui en avait tant mis dans la vie de Saint-Louis, est mort à la campagne, d'une petite fièvre. » Voilà la date de sa mort précisée d'une manière bien plus exacte.

(1) De Fontanes (Pierre-Marcellin), né à Genève le 11 septembre 1719, entra en France, et fut nommé inspecteur des manufactures de draps, à

sait en Poitou le modeste emploi d'inspecteur du commerce et des manufactures, dans lequel il rendit d'importans services. Il était protestant, mais ses enfans furent élevés dans la foi de leur mère qui était catholique.

La première éducation de Fontanes fut confiée au père Bory, ancien oratorien et janséniste outré. Il passa près de lui quatre années, en butte aux tortures morales et physiques que lui infligeaient l'austère vertu et la dureté du curé de la Foye-Monjault.

Cette obscure bourgade devait, à deux siècles d'intervalle, vivre dans la mémoire de deux hommes célèbres; mais si l'un n'en garda qu'un joyeux souvenir (1), l'autre eut toujours l'imagination fortement empreinte du sceau religieux qui y avait été imprimé dans son jeune cœur; et si, plus tard, sa raison en tempéra la sévérité, elle conserva toujours cette teinte de piété mélancolique qui embellit ses écrits.

A treize ans, Louis de Fontanes entra à l'Oratoire de Niort, d'où sortait son frère aîné, et y termina ses hautes classes. Son talent poétique se développa de bonne heure, et dans ses promenades aux environs de la ville, il communiquait les timides essais de sa muse à ce frère tendrement chéri qui l'encourageait par ses conseils et son exemple; car le jeune

Saint-Gaudens, en Languedoc. Il s'y maria, et vint occuper la même place à Niort, où il ne tarda pas à gagner l'affection et l'estime de ses nouveaux concitoyens. Il créa plusieurs établissemens utiles dans le Poitou, et contribua puissamment au défrichement des terrains stériles et malsains, appelés lais de mer. Il a composé plusieurs mémoires sur des sujets d'économie; le plus remarquable est celui qu'il fit imprimer à Poitiers, pour servir d'instruction sur la culture de la garance qu'il avait introduite dans le pays. Il a publié, dans les *Ephémérides du Citoyen*, journal dont Voltaire parle avec éloge, des articles d'un mérite réel qui prouvent la justesse de ses vues et l'honorable tendance de son esprit.

Il fut membre de l'Académie royale d'agriculture et de littérature de la Rochelle.

La perte de son fils aîné hâta le terme de sa vie. Il en fut inconsolable, et mourut à Niort, au mois de septembre 1774.

(1) Rabelais.

Marcelin de Fontanes était poète aussi (1) ; mais , hélas ! il termina , à vingt ans , une carrière qui annonçait de la gloire. A cet âge , il avait déjà reçu de Ferney , en retour d'une tragédie et d'une épître adressées à Voltaire , une de ces lettres qui brevetaient le talent , et que le vieux philosophe expédiait comme une traite à vue sur des complimens qui flat- taient sa vanité.

Fontanes pleura longtemps son frère ; et , lorsque , après quarante années d'absence , il revint à Niort , en 1815 , pré- sider le collège électoral , il retraça ses pieux et douloureux regrets dans des vers empreints d'une exquise sensibilité :

« A LA FONTAINE DU VIVIER.

« Toi , dont l'urne féconde embellit ces prairies ,  
L'été , quarante fois , a brillé dans les cieux ,  
Depuis le dernier jour où tes nymphes chéries  
Ont reçu mes adieux.  
« Elles n'ont point perdu leur riante parure ,  
Leurs bords sont aussi verts , leur cristal aussi frais ,  
Et du temps destructeur l'inévitable injure  
N'a vieilli que mes traits.  
« La céleste Hygie , propice à ma naissance ,  
M'éleva près des lieux dont ta source est l'honneur ;

(1) De Fontanes (Dominique-Marcellin) , né en 1753 , mourut à Niort , le 17 novembre 1772. Dès l'âge de quatorze ans il fit une tragédie dont plusieurs scènes étaient fort remarquables. Il avait composé beaucoup de pièces fugitives , genre dans lequel il excellait. Deux ou trois seulement ont été imprimées. Il ne voulait pas en publier le recueil , sa modestie sur ce point était invincible ; un de ses contemporains qui les avait lues en porte le jugement suivant : « Sa muse était aussi décente que noble et facile ; ses écrits sont pleins de vérités morales et politiques exprimées avec force et liberté ; une philosophie sage et courageuse formait le fond de son caractère , et il avait autant d'aménité que de force. » (JOURNEAU DESLOGES , *Affiches du Poitou* , 14 juillet 1774.)

Deux ans avant de mourir , il fit un voyage à Paris et fut applaudi et encouragé par des écrivains célèbres auxquels il fut présenté. L'Académie des belles-lettres de la Rochelle l'avait admis avec empressement dans son sein , malgré son jeune âge.

Ah ! rends-moi cet air pur où jadis mon enfance  
Respira le bonheur.

« Ranime , s'il se peut , ma vie et mes pensées,  
Comme en ce frais vallon , cher à mon souvenir ,  
On voit l'herbe et les fleurs , de ton eau caressées ,  
Tous les ans rajeunir.

« Vains souhaits ! Des beaux jours la fugitive image  
N'est qu'un regret de plus pour mon cœur attristé ;  
Là , mon frère , autrefois , l'ami de mon jeune âge ,  
Marchait à mon côté.

« Il soutenait mes pas , et sa muse pensive  
Suivait ces flots errans dans ces prés toujours verts ;  
Les prés , et l'orme antique , et le flot et la rive ,  
Me répètent ses vers.

.....  
Tel , quand il est couvert de son nouveau plumage ,  
Un jeune rossignol , pour la première fois ,  
Suit l'instinct paternel , et d'un tendre ramage  
Fait retentir les bols.

.....  
« Des bocages voisins jusqu'aux cieux parvenue ,  
Sa voix de ses rivaux eut vaincu les concerts ;  
Mals presque à sa naissance , elle expire inconnue  
Dans le fond des déserts.

« Cher frère ! ô mon ami , mon maître , mon modèle ,  
O de mes premiers ans le tendre compagnon !  
Puisse un jour l'amitié , sur ma lyre fidèle ,  
Eterniser ton nom !

« Encor quelques momens , et la mort nous rassemble !  
Quand mes derniers soleils vont bientôt expirer ,  
Aux bords de la fontaine où nous chantions ensemble ,  
Il m'est doux de pleurer. »

Fontanes ayant perdu son père en 1774 , et sa mère , l'année suivante , alla séjourner aux Andelys , en Normandie , y apprit l'anglais , et vint , en 1777 , à Paris , où il forma promptement des liaisons littéraires. Dorat fut le premier poète qu'il connut , sans pourtant que son goût souffrit du contact de cet esprit faux et léger. Ducis fut pour lui un meilleur modèle ; il gagna son amitié et vécut avec la plupart des hommes célèbres de l'époque.

Les vers par lesquels il débuta dans l'*Almanach des Muses*, en 1778, fixèrent peu l'attention publique. La *Forêt de Navarre*, poème dans le genre descriptif alors à la mode, lui valut les éloges des connaisseurs et les critiques de Garat, qui blâma comme des défauts ce qui nous semble aujourd'hui des beautés :

Le poète aime l'ombre, il ressemble au berger...  
L'oiseau se tait, perché sur le rameau qui dort...

Fontanes appartenant à l'école de Racine et de Boileau par la pureté du langage, par la simplicité, la justesse et la netteté de l'expression, apparaît déjà au premier échelon de cette échelle poétique que graviteront, plus tard, André de Chénier et ses brillants imitateurs. Bientôt, par ses pièces élégiaques et religieuses, il dévoilera le charme d'une harmonieuse rêverie, et formera la nuance intermédiaire entre la littérature du dix-septième siècle et celle du dix-neuvième.

Son début le poussa vers les études sérieuses. Il travailla avec ardeur pour une gloire sévère et durable. La conception et l'ébauche de la plupart des ouvrages qu'il publia dans la suite, remontent à cette époque. En 1783, les œuvres se pressent : ce sont un poème sur la *Nature*, sujet mis en vogue par la philosophie, et qu'il laissera inachevé comme ceux qui l'aborderont après lui (1) ; l'*Astronomie*, qui paraîtra quelques années plus tard ; la *Chartreuse*, le *Jour des Morts*, et la traduction d'un *Essai sur l'Homme*, de Pope.

La *Chartreuse*, tableau mélodieux de tout ce qu'une imagination sensible renferme de tendre et de mélancolique, la *Chartreuse*, a dit Châteaubriand dans son *Génie du Christianisme*, « prouve aux poètes que leur muse gagnerait plus à rêver dans les cloîtres qu'à se faire l'écho de l'impiété. » Qui, en effet, ne s'est senti touché en relisant ces vers :

(1) André de Chénier et E. Lebrun.



« Cloître sombre, où l'amour est proscrit par le ciel,  
 Où l'instinct le plus cher est le plus criminel,  
 Déjà, déjà ton deuil plait moins à ma pensée!  
 L'imagination vers les murs élancée,  
 Chercha leur saint repos, leur long recueillement;  
 Mais mon âme a besoin d'un plus doux sentiment.  
 Ces devoirs rigoureux font trembler ma faiblesse;  
 Toutefois, quand le temps, qui détrompe sans cesse,  
 Pour moi des passions détruit les erreurs  
 Et leurs plaisirs trop courts souvent mêlés de pleurs;  
 Quand mon cœur nourrira quelque peine secrète,  
 Dans ces momens plus doux, et si chers au poète,  
 Où, fatigué du monde, il veut, libre du moins,  
 Et jouir de lui même et rêver sans témoins;  
 Alors je reviendrai, solitude tranquille,  
 Oublier dans ton sein les ennuis de la ville,  
 Et retrouver encor, sous ces lambris déserts,  
 Les mêmes sentimens retracés dans ces vers. »

Les impressions juvéniles de la Foye-Monjault se trahissent dans cette craintive émotion, et se retrouvent dans le *Jour des Morts*, touchante modulation de soupirs religieux. Le caractère du curé de village, empreint d'une sage tolérance, fait contraste au rigorisme du père Bory, présent encore à la pensée de l'auteur. Cette imitation lointaine du *Cimetière de Campagne*, par Gray, moins hardie, moins éblouissante peut-être que son modèle, est plus plaintive et d'une simplicité pleine de charmes. Bernardin de Saint-Pierre n'a rien de plus frais, Fénelon rien de plus onctueux que ce *passage du poème*, au moment de l'élévation du Saint-Sacrifice :

« O moment solennel ! ce peuple prosterné,  
 Ce temple dont la mousse a couvert les portiques,  
 Ses vieux murs, son jour sombre et ses vitraux gothiques;  
 Cette lampe d'airain qui, dans l'antiquité,  
 Symbole du soleil et de l'éternité,  
 Luit devant le Très-Haut, jour et nuit suspendue;  
 La majesté d'un Dieu parmi nous descendue;  
 Les pleurs, les vœux, l'encens qui montent vers l'autel,  
 Et de jeunes beautés, qui, sous l'œil maternel,

Adoucissent encor par leur voix innocente  
 De la religion la pompe attendrissante ;  
 Cet orgue qui se tait, ce silence pieux ,  
 L'invisible union de la terre et des cieux ,  
 Tout enflamme , agrandit , émeut l'homme sensible ,  
 Il croit avoir franchi ce monde inaccessible ,  
 Où, sur des harpes d'or, l'immortel séraphin,  
 Aux pieds de Jéhova , chante l'hymne sans fin.  
 C'est alors que , sans peine , un Dieu se fait entendre :  
 Il se cache au savant , se révèle au cœur tendre ;  
 Il doit moins se prouver qu'il ne doit se sentir. »

Laharpe, avare d'éloges pour ses contemporains, proclama la beauté de ces vers, et plus tard prédit que Fontanes tuerait l'école de Dorat. Le vieux critique voulant consacrer officiellement le talent du jeune poète, salua l'apparition de l'*Essai sur l'Homme* d'un article dans le *Mercur*, où il louait l'ensemble et le tissu du style, l'art de couper le vers sans le réduire à la prose, et de varier le rythme sans le détruire, deux choses si différentes, ajoute-t-il, et qu'aujourd'hui l'ignorance et le mauvais goût confondent si souvent. Il célébra le discours préliminaire comme le chef-d'œuvre d'une prose éloquente, appliquée au raisonnement de la critique et aux spéculations du goût. Raison élevée et profonde, aperçus fins et neufs, diction claire et élégante, instruction solide, variété d'idées et indépendance de jugement, tout y est, en effet, réuni, et les plus beaux génies du grand siècle n'ont rien laissé de supérieur aux portraits de Lucrèce, d'Horace, de Boileau, de Voltaire et de Pascal, considérés comme écrivains moralistes par un juge de vingt-six ans.

Lorsque la traduction de l'*Essai sur l'Homme*, retouchée avec soin, fut imprimée, pour la seconde fois, en 1821, un professeur, non moins juste appréciateur du mérite littéraire que son devancier, M. Villemain, s'exprimait ainsi :

« Cette traduction élégante, énergique, harmonieuse, représente vivement l'original ; elle le surpasse et l'embellit quelquefois, et ne laisse voir que les défauts inséparables du sujet et du plan choisis par le poète anglais. L'expression de

M. de Fontanes est constamment brillante et correcte, hardie et sage. Notre langue s'y montre dans sa pureté classique, et cette pureté la rajeunit. »

La traduction de Delille n'a pu soutenir la comparaison et ne s'imprime même plus.

Fontanes se laissa distraire du culte de la grande poésie par la dissipation inséparable de la vie de Paris, vie de monde et de plaisir qui le gagna insensiblement. « Il voyait beaucoup les gens de lettres à la mode, Barthe, Rivarol; il dînait, chaque semaine, chez le chevalier de Langeac, son ami, qui les réunissait. Qui n'a-t-il pas connu au temps de cette jeunesse liante, de d'Alembert à Linguet, de Berquin à Mercier, de Florian à Rétif; tous les étages de la littérature et de la vie (1). »

Quelquefois il s'arrachait au tourbillon qui l'entraînait, se retirait à Poissy pour s'y vouer au travail; ou bien il allait passer quelques mois en Suisse et en Angleterre. Les années s'écoulèrent ainsi, et, en 1788, il publia le *Verges*, avec un avant-propos et des notes piquantes. De beaux vers sur les Alpes, le Jura et la vallée du Léman, un morceau gracieux sur les fleurs, firent excuser un plan vague et faiblement tracé qu'il a refondu en entier dans la *Maison rustique*, où son sujet, en s'élargissant, est devenu un élégant poème didactique.

L'*Essai sur l'Astronomie* parut en 1789: c'est peut-être un fragment du poème sur la *Nature*. Fontanes a vaincu dans ce chant la difficulté de célébrer la science et la marche des corps célestes et d'être clair malgré la gêne rythmique. Le style est grave, ferme et soutenu; l'auteur, pénétré de la majesté de son sujet, ne fléchit jamais; il est égal par les détails, et, par l'ensemble énergique et concis, il est supérieur aux discours en vers de Voltaire :

« Vers ces globes lointains qu'observa Cassini,  
Mortel, prends ton essor, monte par la pensée,

(1) SAINTE-BEUVE, *Notice sur M. de Fontanes*.

Et cherche où du grand tout la borne fut placée.  
 Laisse après toi Saturne, approche d'Uranus ;  
 Tu l'as quitté, poursuis ; des astres inconnus ,  
 A l'aurore, au couchant, partout sèment la route ;  
 Qu'à ces immensités, l'immensité s'ajoute.  
 Vois-tu ces feux lointains ? ose y voler encor :  
 Peut-être ici fermant ce vaste compas d'or ,  
 Qui mesurait des cieux les campagnes profondes ,  
 L'éternel géomètre a terminé les mondes.  
 Atteins-les : vaine erreur ! fais un pas ; à l'instant  
 Un nouveau lieu succède et l'univers s'étend.  
 Tu t'avances toujours , toujours il t'environne.  
 Quoi ! semblable au mortel que sa force abandonne ,  
 Dieu qui ne cesse point d'agir et d'enfanter ,  
 Eut dit : « Voici la borne où je dois m'arrêter ! »

En terminant , le poète invite de plus habiles que lui à retracer les miracles de la nature et

Ce grand tableau des cieux qu'il osa commencer.

Mais nul n'a poursuivi cette œuvre périlleuse en s'engageant dans les sentiers élevés qu'avait parcourus le guide avec audace et bonheur.

Les *Livres saints* ou la *Bible*, publiés vers la même époque, sont un tableau élégant et précis qui nous rappelle les faits principaux de l'ancien Testament jusqu'à la naissance du Messie. Ils closent la première période de l'existence poétique de Fontanes, qui abandonne les muses pour entrer dans la périlleuse carrière du journalisme.

En 1790, Fontanes, effrayé des progrès d'une révolution dont il avait, comme tant d'autres, salué l'aurore, mais dont il redoutait déjà les excès, fonda, avec son ami Flins, le *Moderateur*, dont le titre indique l'esprit, et qui disparut bientôt devant le torrent furieux qui inondait la France, brisant tous les obstacles qui arrêtaient son cours. Il essaya pourtant de lui résister, et combattit l'anarchie dans plusieurs écrits empreints de sagesse et de courage. Mais le trône s'écroule et emporte dans sa chute ceux qui le défen-

dent et la plupart de ceux qui l'ont ébranlé. Le jeune publiciste se retire à Lyon et s'y marie en 1792. L'année suivante, il partage les périls de ses nouveaux compatriotes ; pendant le siège de la ville, M<sup>me</sup> de Fontanes, fuyant les horreurs de l'incendie, accouche de son premier enfant, dans une grange, au milieu des bombes qui éclatent à ses côtés.

Obligé de se cacher, Fontanes erra longtemps sans asile ; recueilli enfin chez un ami, il obtint un passeport du représentant du peuple Maignet, et revint à Paris, en novembre 1793, pour y vivre ignoré. « Il y était depuis un mois, lorsque, le 20 décembre, sortant tout-à-coup de leur stupeur, les Lyonnais envoient à la barre de la Convention quatre hommes du peuple, grossièrement vêtus, qui, semblables au paysan du Danube, retraçant au sénat de Rome les cruautés de ses prêteurs, et lui disant avec l'autorité du désespoir : « Retirez-les, » viennent, dans un discours énergique et adroit, demander au sénat régicide la cessation des massacres et le rappel de Collot-d'Herbois. Déjà les tyrans de la France, d'abord étonnés d'un pareil langage, se sentent, en dépit d'eux, émus de pitié pour leurs victimes. Le décret du rappel est rendu. Mais Collot-d'Herbois, instruit à temps du départ des députés lyonnais, arrive lui-même à Paris et fait rapporter le décret. Le chef de la députation est arrêté ; l'écrivain qui lui avait prêté son éloquence est deviné et menacé ; c'était Fontanes. Il dut se dérober au danger (1). » Il se retira à Sevran, chez M<sup>me</sup> Dufrenoy, où il resta paisiblement jusqu'au 9 thermidor.

Tout avait été abattu, tout devait être reconstruit. Après la Terreur, la Convention créa l'Institut, et Fontanes, compris dans la première liste, fut nommé en même temps professeur de belles-lettres à l'école centrale des Quatre-

(1) Nous avons emprunté ce récit au spirituel biographe de M. de Fontanes, qui fut aussi son ami, M. Roger, de l'Académie française. Pour les détails, on peut voir le *Moniteur*, le *Journal de l'Anarchie*, publié par le chevalier de Langeac, le discours de réception de M. Villemain à l'Académie française, et le tome XXX de l'Histoire parlementaire de la révolution.

Nations. Deux discours qu'il prononça, en cette qualité, à des séances publiques, et dans lesquels il glissa des opinions qui froissaient les idées exaltées du moment, le firent dénoncer comme contre-révolutionnaire. Peu soucieux d'une semblable attaque, et voulant aider plus activement, par le moyen de la presse périodique, à la réaction politique et littéraire qui s'opérait dans les esprits, il s'associa, pour la rédaction du *Mémorial*, avec l'abbé de Vauxelles et Laharpe, converti par les persécutions à la cause royale et à la religion. Dans cette lutte animée, où il défendit toujours les principes d'ordre et de saine morale, jamais il ne s'écarta, à l'égard des personnes, de la ligne de modération qui distinguait son caractère.

Le 15 août 1797 parut dans ce journal un article plein de verve et d'une sagacité prophétique. C'était une lettre de Fontanes au général Bonaparte, commandant alors en Italie, d'où il lançait des proclamations contre la tiédeur républicaine des Parisiens. L'écrivain se rit des menaces du conquérant dont il vante le génie et les victoires; il sonde ses projets futurs, les devine et l'invite à monter au Capitole. Peut-être le souvenir de cette lettre contribua-t-il, plus tard, à élever son auteur dans les bonnes grâces de Napoléon; mais certainement elle fut une des causes qui pressèrent le Directoire à rendre le cruel décret du 18 fructidor, qui frappa les trois directeurs dont les noms figuraient en tête du *Mémorial*. Le journaliste, condamné à la déportation et rayé de l'Institut, se réfugia en Angleterre, où il retrouva M. de Châteaubriand qu'il avait connu à Paris. Le poète déjà célèbre révéla le génie du jeune officier breton, et se lia avec lui d'une amitié constante, inaltérable, qui a fait l'honneur et le charme de leur vie (1). Ce temps d'exil, qui se termina en Allemagne, fut consacré à la *Grèce sauvée*, poème épique, dont trois chants et

(1) L'*Essai sur la Littérature anglaise* et les *Mémoires d'Outre-Tombe* contiennent des détails pleins de sentiment sur la liaison des deux exilés pendant leur séjour en Angleterre.

des fragmens détachés font regretter qu'il n'ait pas été achevé.

Le 18 brumaire trouva Fontanes en France. Quelques mois après, son nom fut rayé de la liste des déportés par le premier consul, qui le chargea de prononcer l'éloge funèbre de Washington, aux Invalides. Trente-six heures suffirent pour composer ce discours, qui semble ouvrir le siècle sous des auspices moins funestes. Écrit avec une adresse et un art admirables, ce chef-d'œuvre de goût et d'éloquence tempérée dut frapper l'auditoire qu'une allusion délicate associait, pour ainsi dire, à un commencement d'expiation offert à la mémoire de l'infortunée Marie-Antoinette, dont la royale bonté était rappelée en ces termes à tous les cœurs français : « O jeune Asgill ! toi dont le malheur sut intéresser l'Angleterre, la France et l'Amérique, avec quels soins compatissans Washington ne retarde-t-il pas un jugement que le droit de la guerre permettait de précipiter ! Il attendit qu'une voix alors toute puissante franchit l'étendue des mers et demandât une grâce qu'il ne pouvait lui refuser ; il se laissa toucher sans peine par cette voix conforme aux inspirations de son cœur, et le jour qui sauva une victime innocente doit être inscrit parmi les plus beaux de l'Amérique indépendante et victorieuse. »

Bonaparte parut satisfait, quoique le panégyriste eut mis la modération et le bon sens de son héros au-dessus de ses autres vertus, et Fontanes fut admis une seconde fois à l'Institut. L'homme de lettres va paraître maintenant sous un autre jour et le poète devenir critique. Le *Mercur de France*, qu'il régénère en s'y associant, s'enrichit dans le cours des années 1800 et suivantes de ses articles incisifs sur la *littérature* de M<sup>me</sup> de Staël, de ceux non moins justes sur le *Génie du Christianisme*, dont il salue la bien-venue et consacre la renommée ; sur les *œuvres* de Thomas, qu'il apprécie avec un incontestable talent et sur une foule d'autres ouvrages. Un ton vif, animé, s'unit, dans ces morceaux, à une politesse de langage inconnue jusqu'à lui.

L'illustration littéraire de Fontanes lui ouvrit la carrière politique. Au commencement de février 1802, il fut élu membre du corps législatif pour le département des Deux-Sèvres, et choisi pour président au mois de janvier 1804. Dans ce poste difficile, il prend rang parmi les orateurs par des discours empreints de dignité et du courage permis alors (1). Ces deux qualités ressortent brillantes du sein

(1) A l'appui de cette assertion, nous citerons le passage suivant de la notice de M. Roger : « Le 17 février 1804, deux commissaires du gouvernement viennent proposer un décret portant que tout individu qui recevrait Georges Cadoudal et Pichegru serait puni de six années de fers, si le recellement avait eu lieu avant la promulgation du décret, et de la peine de mort, s'il avait lieu postérieurement. Fontanes, sans s'expliquer sur le fond de cette odieuse proposition (et il ne le pouvait pas), n'en flétrit pas moins la création des commissions extraordinaires et des tribunaux spéciaux : « Les lois, dit-il, ont seules le droit de condamner ou d'absoudre, et le corps qui les sanctionne doit attendre leur jugement. » Le 24 mars de la même année, le corps législatif ayant reçu le complément du Code civil, décrète qu'il sera élevé dans le lieu de ses séances une statue en marbre à l'auteur de ce bienfait. Fontanes, orateur de la députation chargée d'annoncer cette décision au premier consul, affectant de ne parler que de la confection du Code et d'éviter toute allusion, même indirecte, à l'attentat commis, trois jours auparavant, sur la personne du duc d'Enghien, Fontanes s'exprime ainsi : « *La sage uniformité de vos lois va réunir de plus en plus tous les habitants de cet empire, etc.* » Bonaparte, dans le *Moniteur* du lendemain, substitue à vos lois ces mots perfides : vos mesures. Fontanes, indigné, court aux bureaux du *Moniteur*, et y exige impérieusement un *erratum*, qui est imprimé le 27 mars, n° 186, et qui rétablit le texte du discours. Veut-on savoir maintenant jusqu'à quel point cette imposture était audacieuse ? Le 21 mars, avant le jour, le premier consul expédie à Fontanes l'ordre de se rendre auprès de lui, à six heures du matin. « Eh bien ? lui dit-il avec un calme apparent, vous savez que le duc d'Enghien est arrêté ? — Je ne puis encore y croire, même en l'apprenant par vous. — Pourquoi cela ? — C'est le plus grand malheur qui ait pu vous arriver. — Que feriez-vous donc à ma place ? — Je me hâterais de le renvoyer libre. — Libre ! quand je sais qu'il a pénétré plusieurs fois sur le territoire français et qu'il y conspirait contre moi ! — Cela fut-il vrai, c'est une raison de plus pour un homme tel que vous de le mettre en liberté. — Les lois veulent qu'il soit jugé, et je l'ai traduit à un conseil de guerre. — Non ! vous ne ternirez pas ainsi votre gloire. — Il faut qu'il porte la peine de son crime. — O ciel ! c'est impossible !



même des louanges prodiguées à Napoléon comme un palliatif indispensable à de hautes leçons et à des vérités quelquefois sévères qui arrivaient toujours à leur destination, malgré le voile qui les enveloppait, et que sa bouche seule osa préférer dans ce temps de muette servilité.

Sa franchise déplut enfin au maître qui le maintint à ce poste important, par la seule difficulté de le remplacer, jusqu'en 1810, qu'il échappa à la nécessité de le renommer, en le créant sénateur.

Napoléon avait institué, dès 1806, l'Université, le plus vaste instrument de pouvoir et de despotisme qu'ait inventé son génie si habile dans la science de gouverner. Effrayé, sans doute, de l'empire qu'il allait déléguer à son chef sur l'esprit de la jeunesse, il recula jusqu'en 1808 la nomination du grand-maître, qui entra en fonctions l'année suivante. Le soin de Fontanes, investi des prérogatives de cette haute dignité, fut de composer le conseil de l'Université d'hommes dont les sentimens religieux offrirent des garanties solides aux pères de famille, et qui honorassent le corps qu'ils constituaient plus qu'ils n'étaient réhaussés par les fonctions qui leur étaient dévolues. Ces choix étaient souvent combattus, mais il finissait par l'emporter, et confiait en même temps l'instruction proprement dite aux professeurs les plus illustres dans les lettres et dans les sciences.

Tout entier à ses importantes fonctions, heureux du bien qu'il opérait, flatté des témoignages d'estime et de confiance qu'il recevait de l'empereur, il ne vit pas sans une triste émo-

c'est vous perdre!... vous ne le tuerez pas! non, vous ne le tuerez pas!  
— Il n'est plus temps, il est mort. »

Jamais Fontanes n'a cessé d'exprimer franchement à Bonaparte son opinion sur ce lâche assassinat. « Pensez-vous toujours à votre duc d'Enghien? lui dit un jour Napoléon. — Mais il me semble, répondit-il, que l'empereur y pense autant que moi, »

M. Sainte-Beuve raconte les mêmes faits plus détaillés encore, et fait bien ressortir la nuance d'opposition ferme et adroite qui distingue les discours de Fontanes pendant la durée de sa présidence.

tion arriver le moment de sa déchéance ; et si un vif regret se mêla, dans son cœur, à la satisfaction politique que lui fit éprouver la restauration de la monarchie , il sut conserver intacts, dans cette double épreuve, sa dignité et son honneur.

Nommé, en 1815 , ministre d'état , membre du conseil privé et pair de France , il ne se démentit pas dans cette position nouvelle , siégea au centre droit , ne vota aucune des mesures violentes qui , plus tard , ont servi de griefs contre la restauration et que provoquaient ses amis de la veille , qui devaient être ses ennemis du lendemain. Il parla peu , mais son éloquence eut plus d'une occasion de briller à l'Académie française , où sa réponse au discours de réception de M. de Sèze fut surtout remarquée (1816).

La vie qu'il menait à Paris était douce, sans regrets et sans ambition , lorsqu'il fut atteint d'une maladie dont il jugea aussitôt la gravité. Il se prépara , en philosophe chrétien , plein de foi et de résignation , à la mort qui le frappa le 17 mars 1821.

Fontanes a beaucoup écrit , il a participé à une foule de journaux par des articles en prose ou en vers , portant le cachet de son talent , mais qu'il ne signait pas toujours ; car il aimait l'anonyme et le pseudonyme. Ainsi , indépendamment des feuilles périodiques que nous avons citées et où sa coopération fut plus active , il devint tour à tour collaborateur de Dorat , dans le *Journal des Dames* ; de Clément , dans le *Journal littéraire* ; de Linguet , dans le *Journal de Politique et de Littérature* ; de Garat , dans la *Clef du Cabinet*. L'*Almanach des Muses*, les *Petites-Affiches*, le *Journal de l'Empire*, le *Spectateur français* et bon nombre d'autres recueils prouvent sa fécondité et son goût pour la polémique. La plupart de ces bluettes éphémères , éparses çà et là , ou de ces morceaux littéraires qui tiraient leur principal mérite de l'à-propos , n'ont pas été reproduits dans la collection de ses œuvres , publiées par M. Sainte-Beuve , et précédées d'une appréciation faite avec l'intelligence et la finesse d'aperçus qui distinguent cet habile et spirituel critique , 2 vol. in-8°, Paris , Hachette , 1839.

Ces deux volumes, outre les pièces mentionnées dans le cours de cette notice, renferment des poésies imprimées pour la première fois et qui sont autant de modèles dans leur genre, se rapprochant du goût nouveau par le sentiment, de l'ancien par le ton. Dans les *Odes* sur l'assassinat du duc d'Enghien, sur l'enlèvement du pape, sur les embellissemens de Paris, sur les tombeaux de Saint-Denis, etc., le style se soutient toujours noble, harmonieux et pur. Dans les *Stances* à un pâtre, à un pécheur, à une jeune Anglaise, sur un buste de Vénus, etc., il devient simple sans rien perdre de sa plénitude, et unit la richesse de l'expression à la grâce la plus légère, il rappelle alors les auteurs de la Grèce dans son meilleur temps.

Le marquis de Fontanes nous a apparu, dans les diverses phases de sa carrière, réunissant sur sa tête la palme du poète, du journaliste et de l'orateur, triple couronne dont un seul fleuron eut suffi à une réputation vulgaire, et qui le place au premier rang parmi les hommes les plus célèbres qu'aient produits la fin du dix-huitième siècle et la littérature de l'empire. Comme grand-maître de l'Université, il a laissé des souvenirs qu'aucun de ses successeurs n'a fait oublier, et qui honorent à jamais sa mémoire.

FONTENEAU (LÉONARD DOM), né à Jully, au diocèse de Bourges, fit profession à l'âge de vingt-un ans, dans l'abbaye de Saint-Allise de Clermont-Ferrand, le 7 septembre 1726. Il entreprit en 1741, conjointement avec dom Joseph-Marie Boudet, non seulement de travailler à l'Histoire du Poitou, mais encore à celle de toute l'Aquitaine. La mort ayant enlevé son compagnon d'études en 1743, il ne perdit pas courage et s'appliqua sans relâche à la recherche des diplômes, chartes, actes et autres monumens relatifs à l'histoire des provinces du Poitou, d'Annis et de Saintonge. Il a collationné ses copies sur les originaux avec beaucoup de soin et d'exactitude. Ces matériaux, ramassés pendant vingt-sept ans et mis en ordre, forment une collection très nombreuse.

Telle est la courte mention que cinquante années de tra-

vaux de toute espèce ont valu à dom Fonteneau dans l'*Histoire littéraire* de la congrégation de Saint-Maure, par dom Cassin. Un autre religieux du monastère de Saint-Jean-d'Angély a laissé sur l'existence de cet homme laborieux une notice anonyme un peu plus développée, écrite en latin, dans laquelle il nous apprend que le patient historiographe du Poitou était également instruit dans les langues anciennes, dans les belles-lettres et la théologie. Il voyageait tous les ans, fouillant tous les chartulaires, les trésors des châteaux, examinant les documens, et revenait, dans le silence du cloître, les transcrire, les annoter, les commenter.

Le biographe fait remarquer que, dans ses voyages, il se conduisait avec tant de prudence, qu'il gagnait l'estime et l'amitié de tout le monde par sa piété, par la régularité de ses mœurs, par sa probité inaltérable : *Vir probitate omnis fallaciæ experte*. Peu d'amateurs de collections mériteraient aujourd'hui cet éloge. Cependant, sur la dénonciation d'un homme tout puissant alors, dom Fonteneau fut, en 1766, arraché à ses études, par ordre de ses supérieurs, et transféré au monastère des Blancs-Manteaux, à Paris. Malgré la douleur profonde que le savant dut ressentir, le religieux obéit sans murmure. Il partit pour l'exil, laissant tous ses chers manuscrits au monastère de Saint-Cyprien de Poitiers.

L'année suivante, il se démit du titre et des fonctions d'historien du Poitou et obtint de se retirer au monastère de Saint-Jean-d'Angély. Là, au moins, il était sur le sol aquitain. Pour que son ordre lui rendit cette incomplète réparation, il fallut l'intervention d'un ministre de Louis XV, de M. Bertin, qui, appréciant dom Fonteneau, voyait avec peine l'inaction à laquelle il était condamné. Celui-ci reprit donc ses travaux à la fin de 1769, sur l'invitation pressante de son protecteur éclairé, par les soins duquel ses manuscrits lui avaient été rendus. Quatre ans après, il quitta de nouveau ses occupations chéries, et, après avoir passé plusieurs années dans la retraite, il mourut le 27 décembre 1780, à Saint-Jean-d'Angély, à l'âge de soixante-quinze ans.

Quelles furent les causes de ces rigueurs qui ressemblent à une persécution? Rien ne les indique; mais il est certain que dom Fonteneau n'abandonna pas volontairement et sans regret son œuvre imparfaite. Dans une note qu'il rédigea pour son successeur, et qu'il adressa à la diète de son ordre, il signale les lacunes à remplir et les archives qui restent à explorer. « Je souhaite à mon successeur, dit-il, toutes les félicités, toutes les douceurs et le plus brillant succès. Pour moi, je me renferme dans le silence ;

*Quod potui feci, faciant meliora potentes. »*

Ce successeur fut dom Mazet, qui ne fit à peu près rien, mais qui a tout conservé intact pendant la période révolutionnaire, où tant d'autres titres précieux ont été anéantis par la peur ou brûlés par l'ignorance, comme des insignes d'aristocratie et de fanatisme.

En 1817, à la mort du dernier et aimable représentant des Bénédictins, bibliothécaire à Poitiers, la ville acheta par les soins de MM. l'abbé Gibault, Filleau et Pallu-Dubélay, ces amis éclairés de la science historique, les manuscrits que possédait dom Mazet. Ils furent déposés à la bibliothèque publique. Afin de préserver du désordre et de la dispersion dont l'admiration indiscrete des curieux la menaçait de plus en plus, une collection composée, en grande partie, de feuilles volantes, M. de Marconnay les classa méthodiquement. Ces cahiers furent ensuite reliés et forment quatre-vingt-sept volumes in-folio.

La note suivante, jointe par dom Fonteneau à l'inventaire qu'il envoya, en 1773, à la diète de son ordre, donnera une idée de la valeur de ce recueil.

« Je ne me suis pas borné au simple travail de chercher dans les dépôts publics et particuliers; j'ai de plus examiné de près et en détail toutes les pièces que j'ai trouvées; je les ai discutées avec sévérité, j'en ai fixé les dates, très souvent avec beaucoup de peine; j'ai fait en divers endroits des notes

pour faciliter l'intelligence des mots obscurs et de ce que les pièces pouvaient renfermer d'historique ; j'ai ramassé scrupuleusement tous les monumens antérieurs au douzième siècle (1), tant pour la confection de l'Histoire du Poitou en particulier que pour servir à la perfection d'autres ouvrages, tels que la Diplomatie, le Dictionnaire de Ducange, et surtout à la refonte du *Gallia christiana*, pour nombre d'églises de la métropole de Bordeaux.

« De quels secours ne seront pas encore ces manuscrits pour la fixation des dates de quantité d'autres chartres intéressantes, qui, selon l'usage des siècles reculés, n'ont jamais été revêtues de notes chronologiques ? Quels avantages n'en retire-t-on pas pour la connaissance des coutumes locales et des mœurs d'un siècle à un autre, pour celle des anciens us des Poitevins et des Saintongeais dans la disposition de leurs biens temporels ; pour les différentes manières dont ils faisaient passer leurs héritages aux églises ; pour la généalogie de la noblesse du Poitou et autres provinces ; pour la nomenclature des évêques, des abbés et autres dignitaires des églises ? etc. »

Depuis 1773, combien d'originaux ont été détruits par l'incurie des dépositaires ou par les fureurs aveugles de la révolution ? Les copies de dom Fonteneau sont d'autant plus précieuses, qu'elles ont été collationnées avec un soin extrême et qu'elles sont enrichies d'annotations propres à les rendre plus intelligibles.

La collection renferme, en outre, des *dissertations* sur les époques éloignées de nos annales. La *Société des Antiquaires de l'Ouest*, excitée par la généreuse pensée d'initier le public à la jouissance des trésors dont elle dispose, a commencé l'impression de ces morceaux inédits. Elle a publié dans ses *Mémoires* un travail plein de renseignemens précis sur les voies romaines qui traversaient le Poitou. Si quelques points obscurs n'y sont pas résolus à la satisfaction de tous les éru-

(1) La pièce la plus ancienne est une charte de Pepin-le-Bref.

aits, cette question difficile et controversée en reçoit du moins une vive lumière qui éclairera les recherches ultérieures.

La même Société, voulant que le monde savant put profiter des richesses de la collection manuscrite de la bibliothèque de Poitiers, a fait imprimer des *Tables* énonçant les sommaires des pièces contenues dans les vingt-sept premiers volumes, suivant l'ordre des dates, depuis le douzième jusqu'au dix-huitième siècle. Ce dépouillement chronologique, dressé par M. Redet, ancien élève de l'école des Chartes, et composé de 5000 articles, complète déjà l'œuvre imparfaite des Bénédictins. Il forme un volume in-8°, de 473 pages, qui a paru en 1839, à Poitiers, chez Saurin frères. Un second volume, contenant les tables alphabétiques des noms propres, des lieux et des faits, est annoncé; cette indication sera très utile et servira encore à l'avancement des études historiques de notre province.

FONTENELLE (ARMAND-DÉSIRÉ DE LA) est né le 24 avril 1784, au château de Vaudoré, commune de Saint-Jouin-de-Milly, canton de Cerisay. Son père était major de cavalerie, et sa mère appartenait à la maison des marquis de la Flocelière. La formation des conseillers-auditeurs ouvrit au jeune de la Fontenelle une carrière honorable à parcourir. Il entra dans la magistrature en 1808, et fut attaché à la cour de Poitiers. Nommé, l'année suivante, procureur impérial près le tribunal civil de la Rochelle, il remplit cette charge jusqu'en 1813, et revint alors au chef-lieu du ressort, avec le titre de conseiller qu'il a conservé jusqu'à sa mort.

De la Fontenelle de Vaudoré aimait l'étude et a beaucoup écrit. Le *Manuel raisonné des Officiers de l'Etat civil*, un vol. in-12, 1813, le premier ouvrage qu'il publia, a eu deux éditions dont la première, tirée à 2,000 exemplaires, fut épuisée en quelques semaines, est estimé et prouve une connaissance approfondie de la partie de notre législation qui y est traitée. C'est le seul livre qu'il ait composé sur une matière plus en rapport avec ses fonctions qu'avec ses goûts. L'histoire de notre province devint bientôt l'objet de ses pa-

tientes investigations, et il rassembla un grand nombre de chartes et de documens inédits, ou peu connus, qui devaient entrer dans le cadre des travaux qu'il se proposait d'entreprendre,

Le temps lui a manqué pour terminer tous les ouvrages annoncés, et il a emporté dans la tombe quelques-uns des secrets qu'à force de recherches il avait dérobés aux ténèbres répandues sur les origines et les coutumes des peuples qui nous ont précédés.

Doué d'une vaste mémoire, il avait acquis la science d'un Bénédictin, mais, contrairement à l'esprit qui animait cette célèbre congrégation, il n'associa personne à ses découvertes, et considérait même comme un larcin commis à son préjudice toute tentative d'un écrivain abordant un des sujets qu'il se réservait de traiter (1). Il parlait souvent de ses projets d'auteur et d'éditeur, prenant ainsi rang de priorité pour des œuvres qu'il allait mettre sous presse, et renvoyait, par des notes, à des ouvrages qui n'existaient, par fragmens, que dans ses cartons fermés, ou, qu'en élémens, dans sa pensée.

Fier de son érudition, il s'appliquait à rechercher, pour les relever, les erreurs échappées à nos historiens les plus renommés; il abordait hardiment la controverse, mais supportait avec peine la contradiction, et la discussion s'aggravait parfois sous sa plume.

Quoique de la Fontenelle n'ait pas tenu toutes ses promesses de prospectus, la liste de ses ouvrages témoigne d'une grande fécondité. Dans les dernières années de sa vie surtout, il se hâtait de vider son carquois, selon l'expression poétique d'André de Chénier. Ses dissertations historiques, ses notices sur des personnages éminens, quoiqu'elles ne soient

(1) « Dans ce temps où tant de travailleurs sont à l'œuvre, annoncer un livre est souvent donner l'idée d'en faire un autre en concurrence, et celui qui écrit ces lignes en sait quelque chose. » *Préface des Archives historiques du Bas-Poitou.*



pas toujours exactes sur tous les points, sont des jalons précieux pour diriger notre marche à travers les siècles écoulés.

*L'Histoire d'Olivier de Clisson, connétable de France*, 2 vol. in-8°, Firmin Didot, Paris, 1826, est le plus soigné et le meilleur de ses ouvrages. Ce début fut loué généralement dans les journaux de l'époque, où la littérature occupait un rang utile, envahi, plus tard, par le roman-feuilleton, qui, semblable à tous les usurpateurs, ne vaut pas les articles de critique qu'il a détrônés.

La vie animée de ce fier Breton, élève de Duguesclin, aussi brave et plus ambitieux que son compagnon d'armes, offre le tableau fidèle du quatorzième siècle. On y admire ces combats acharnés, où les lourdes épées et les haches massives étaient comme des jouets dans la main de ces guerriers bardés de fer, ces luttes corps à corps où l'adresse et la force triomphaient. Le connétable de Clisson fut un des plus terribles guerriers de son temps, loyal dans l'accomplissement de ses promesses, haï des grands qu'il traitait avec hauteur, ami des soldats auxquels il permettait les excès, redouté des ennemis qu'il massacrait sans pitié. Le Poitou et l'Aunis ont été les théâtres de ses exploits et de sa cruauté. C'est là qu'il mérita le surnom de boucher dont l'histoire l'a flétri; tant il est vrai qu'à toutes les époques, le sang versé, après la victoire, est une tache que ne peuvent effacer les plus brillantes actions. C'est une des leçons qui ressortent de l'œuvre de l'historien.

Après le récit des faits et gestes du connétable de Clisson, la publication la plus importante de notre compatriote est *l'Histoire des Rois et des Ducs d'Aquitaine et des Comtes du Poitou*, un vol. in-8°, Saurin, Poitiers, 1842. Il n'a pas composé seul ce savant ouvrage : Dufour (1), à son lit de mort, lui confia

(1) Dufour (J.-P. Marcou), né en Touraine, fut élevé par les Bénédictins. Il acquit auprès de ces religieux une érudition solide et sévère. Lancé dans le monde, il continua à se livrer aux études dont il avait puisé le goût dans les cloîtres. En 1811, il adressa à la Société des Antiquaires de France, qui l'avait admis comme membre correspondant, une *Dissertation sur*

des manuscrits qu'il a complétés et mis au jour. Je serais tenté de croire, après une lecture attentive, que la majeure partie de ce travail est dû aux recherches et à la plume de cet écrivain. Le collaborateur-éditeur y a introduit une amélioration, en encadrant dans le cours de la narration les détails de mœurs que Dufour avait relégués à la fin de chaque période. Tel qu'il est, ce livre paraît encore inachevé : divisé en courts chapitres, qui ne se lient pas toujours entr'eux, il semble une réunion de matériaux attendant une main expérimentée pour les coordonner et les fondre ensemble. Cependant ce premier volume, qui embrasse une période de 185 ans

une *Médaille des Turones*, qui fut lue à la séance du 9 mai et insérée dans les Mémoires de cette compagnie. Plus tard, parut, sous son nom, un *Dictionnaire historique des Communes du Département d'Indre-et-Loire*. Cet ouvrage, où abondent des détails curieux et inédits, obtint un grand succès et est devenu très rare.

Dufour, inspecteur des contributions directes, perdit sa place en 1815 et se réfugia à Poitiers, où il se fit libraire. Comme il n'avait pas de diplôme personnel, cette ressource lui fut ravie. Cet homme énergique consacra le peu qui lui restait à acheter quelques marchandises, et courut le pays pour subvenir à son existence. Le pauvre marchand forain, emportant son érudition avec son léger bagage, profitait de ses courses pour étudier l'histoire des contrées où il étendait son commerce et appliquait aux localités les chartes de la collection de dom Fonteneau qu'il avait explorées dans ses momens de loisir. Il publia le fruit de ses recherches dans un volume intitulé : *De l'ancien Poitou et de sa Capitale pour servir d'introduction à l'Histoire de cette Province*, un vol. in-8°, Catineau, Poitiers, 1826. Il donna, un peu plus tard, le commencement de *l'Histoire générale du Poitou, jusqu'à sa réunion à la couronne, sous Philippe-Auguste*, un vol. in-8°, Catineau, Poitiers, 1828. La vente de ces ouvrages, estimés aujourd'hui, fut lente à l'époque de leur publication ; le goût des études historiques n'était pas encore répandu ; cette tiédeur découragea Dufour, qui ne fit plus rien imprimer.

La révolution de 1830 le réintégra dans les fonctions qu'il occupait sous l'empire. Le changement de vie lui occasionna une maladie grave, et il fut destitué lorsqu'il n'avait plus que quelques mois à attendre pour avoir droit à sa retraite. Cette nouvelle rigueur, aussi injuste que barbare, accrut son mal et hâta ses derniers momens. Il est mort au bourg de Biard, près Poitiers, où il s'était retiré pour soigner sa santé et vivre avec plus d'économie.

(de 778 à 963), jette une vive lumière sur l'époque la plus obscure de nos fastes, et fait regretter que le second, qui devait nous conduire jusqu'à l'avènement d'Aliénor de Poitou au trône ducal d'Aquitaine, en 1137, ait été interrompu par la mort des deux auteurs.

Je classerai ici un travail lu aux séances de la *Société académique de Poitiers*, dans le cours de l'année 1887 et imprimé sous ce titre : *Recherches sur les Chroniques du Monastère de Saint-Maixent*, in-8°, de 70 pages, Saurin, Poitiers, 1838.

Après avoir relevé la valeur de notre *Chronique nationale*, dite de *Maillezais*, qu'il attribue à Pierre Raymond, abbé de Saint-Maixent, de la Fontenelle argue de faux la seconde chronique que les continuateurs de dom Bouquet appellent *Fragmentum Chronicorum*, et qui a été adoptée pour vraie par les doctes Bénédictins, par la plupart des historiens du Poitou, par Drouyneau de Brie et Berthre de Bourniseaux.

Ce manuscrit établit une liste de vicomtes de Thouars, que notre critique attaque comme étant inventée à plaisir, puisque quelques-uns de ceux qui y sont dénommés n'ont jamais existé ; il dresse, d'après les chartes contemporaines, une nouvelle généalogie de ces puissans princes, et renverse les séries des seigneurs du Bas-Poitou que le moine anonyme de Saint-Maixent fait descendre de la maison vicomtale. Des preuves, placées en regard, constatent la fausseté de ces documens. Enfin, d'accord avec Besly, il tient pour supposé le testament de Guillaume X, duc d'Aquitaine, et s'étonne que les savans religieux, éditeurs du recueil des *Historiens de France*, aient adopté cette pièce apocryphe.

La collection des chartes et les recherches de dom Fonteneau ont été mises largement à contribution pour ce long et minutieux examen dont l'importance ne saurait être douteuse ; car il détruit des erreurs accréditées par des écrivains dont l'autorité faisait loi.

Indépendamment des ouvrages qui lui sont propres, de la Fontenelle en a édité plusieurs qui suffiraient à la réputation d'un érudit.

1° *Vie et Correspondance de Duplessis-Mornay*, publication commune avec Auguis, Paris, 12 vol. in-8°, 1822-42. On sait que ce grand homme, qui termina à sa seigneurie de la Forêt-sur-Sèvre son existence agitée, fut un des chefs influents du parti protestant. On le surnomma le pape des huguenots. Après avoir servi Henri IV avec dévouement, il fut disgracié par Louis XIII. Ses *Mémoires historiques* sont précieux, mais ses œuvres religieuses portent toutes l'empreinte des préjugés de la secte dont il fut le constant protecteur.

2° *Description du département de la Vendée*, par Cavoleau, annotée et considérablement augmentée, un vol. in-8°, de près de 1000 pages, Robuchon, Fontenay, 1844.

L'ouvrage de Cavoleau, publié en 1818, fixa l'attention de l'Institut qui récompensa l'auteur : c'est un des meilleurs en ce genre pour le style et l'exactitude. Quoiqu'il ne représente plus rigoureusement la situation actuelle du pays, il en reflétait l'image fidèle à l'époque où il parut, et, sous ce rapport, il devait être respecté. L'éditeur l'a augmenté des deux tiers; il a mélangé au travail primitif des interpolations fréquentes et des réflexions qui lui ôtent son homogénéité. Les chapitres intercallés formeraient seuls un volume qui offrirait de l'intérêt; mais ce ne serait pas encore une statistique du département.

Des écrivains vivants ont coopéré à cette œuvre : de la Fontenelle cite leurs noms, et reconnaît avoir emprunté des tableaux riches de coloris à deux Vendéens, morts depuis quelques années, Edouard Richer et Massé-Isidore.

3° Les *Archives historiques du Bas-Poitou* devaient comprendre : 1° les Chroniques fontenaisiennes; 2° l'Histoire des Evêques de Luçon; 3° l'Histoire de la ville de Fontenay-le-Comte; 4° la Statistique féodale du Bas-Poitou, etc., en tout, cinq ou six volumes.

Le premier seul a paru.

Les *Chroniques fontenaisiennes*, un vol. in-8°, Gaudin fils, Fontenay, 1841, se composent :

Premièrement, de l'*Histoire du Langon*, trouvée dans les

archives de la seigneurie de ce nom. Commencée au seizième siècle par Antoine Bernard, notaire, continuée, après sa mort, par André, son fils, notaire comme lui, elle fut achevée par René Perreau, sergent du Langon, qui l'a signée au commencement du dix-septième siècle. Cette chronique d'une petite paroisse était inédite, mais connue de Cavoleau, qui en cite des passages dans l'ouvrage dont il a été question plus haut et dans un *Mémoire* contre la famille de Maynard, pour le procès relatif aux communaux du Langon (Catineau, Poitiers, 1812). Elle rapporte sans doute des faits minutieux; mais on trouve dans le premier livre des détails qu'on chercherait vainement ailleurs sur le dessèchement des marais du Bas-Poitou. Les trois autres livres représentent le tableau assez complet des événemens qui ont rendu toujours dramatiques et trop souvent sanglans les débats religieux qui se sont vidés dans nos contrées.

SECONDEMENT, de la *Relation des Guerres civiles en Poitou, Aunis, Xaintonge et Angoumois, de 1574 à 1576*, par Pierre Brisson, imprimée une seule fois et très rare. Les pensées y sont exprimées avec hardiesse, et le fier bourgeois y attribue aux châtelains et nobles habitant les camps, tous les malheurs de la guerre civile.

TROISIÈMEMENT, de la *Chronique de la guerre des trois Héri, en Bas-Poitou*, compilation à peu près ignorée, rédigée d'après les mémoires de la Ligue, de d'Aubigné, de Sully, etc., par un habitant du pays, connaissant bien les faits et les localités.

De la Fontenelle a complété ce volume par une introduction, une table raisonnée des matières et une foule d'annotations sur les personnages et de commentaires sur les événemens.

4<sup>o</sup> *Le Journal de Guillaume et de Michel le Riche, avocats du roi, à Saint-Maixent*, un vol. in-8°, Reversé, Saint-Maixent, 1846, est encore un précis des actions qui se sont passées dans cette partie du Poitou et dans les provinces voisines, de 1534 à 1586.

Dans ce *Journal* à la façon de Létoule et de Dangeau sont consignés, jour par jour, les troubles fomentés par l'opposition que souleva, dans l'ouest de la France, l'établissement de la gabelle. On y voit comment le protestantisme commença en Poitou, où il fut prêché par Calvin, et comment ses sectateurs débutèrent à Saint-Maixent; les diverses vicissitudes qu'éprouva cette ville, souvent attaquée, prise et reprise pendant ces guerres de religion dont notre territoire fut le grand champ de bataille. Catherine de Médicis et sa cour, le duc d'Anjou, le duc d'Alençon, le roi de Navarre, passent successivement sous nos yeux dans ce panorama, qui nous représente encore les mœurs et les usages du seizième siècle, les débuts de notre scène française et la mésaventure du poète Villon.

A ce volume sont joints, en forme d'appendice : 1° une reprise du *Journal* pour les années 1610 et 1611, attribuée au capitaine François le Riche, petit-fils et fils des précédents; 2° une notice sur la fondation du monastère de Saint-Maixent, avec la liste de ses abbés et prieurs; 3° les noms des maires de cette ville.

En suivant le cours de ses travaux, et dans le but d'en faciliter l'exécution, de la Fontenelle conçut la pensée heureuse de publier un recueil destiné à réunir tous les faits se rattachant au point de contact entre la France, l'Aquitaine et la Normandie, d'une part, la Grande-Bretagne et l'Irlande, de l'autre. Après s'être assuré la coopération d'hommes instruits, il fit paraître le premier numéro de la *Revue anglo-française*, en juillet 1833. Cette publication trimestrielle fut dirigée avec talent et avec une exactitude qui se rencontre rarement chez ceux que n'excite pas l'amour exclusif de la science. Chaque livraison est formée de plus de cent pages, faisant le quart d'un fort volume in-8°. Vingt ont paru de 1833 à 1838, Saurin frères, Poitiers; huit, en 1843, après une longue interruption. Outre les chroniques sur les événements importants du moment et les bulletins bibliographiques qui terminaient chaque numéro, le directeur a imprimé dans

ce recueil diffèrents articles très étendus, dont les principaux sont :

1° *Coopération des Poitevins à la conquête de l'Angleterre, par Guillaume-le-Bâtard*; 2° *Le Château de Mervent*; 3° *Duel projeté à Bordeaux, en 1283, pour décider de la couronne de Sicile*; 4° *Le Poitou et ses principaux souvenirs historiques*; 5° *Notices sur le château de Montreuil-Bonnin et sur le palais de justice de Poitiers*; 6° *Savary de Mauléon, etc.*

Plusieurs autres *Mémoires*, par de la Fontenelle de Vaudoré, ont été lus à la *Société des Antiquaires de l'Ouest*, qui les a insérés dans ses publications. Je mentionnerai ceux qu'il a arrachés lui-même à l'oubli, où tombent injustement ces sortes de recueils trop peu répandus, ainsi que les articles publiés dans la *Revue anglo-française* et tirés à part; presque tous ont obtenu des mentions honorables de l'Institut aux concours de 1836 et 1837.

1° *Recherches sur les petits Peuples qui habitaient le Nord du Poitou, entre la Loire et la mer, à l'époque de la conquête des Romains et de l'introduction du christianisme*, br. in-8°, avec carte, Saurin, Poitiers, 1835. Ces peuples sont les *Ambilatri*, qui auraient occupé la rive gauche de la Sèvre-Nantaise, dans le pays qui s'étend jusqu'au Thouet, et même jusqu'à la Dive; Doué devait être leur capitale. Les *Anagnutes*, qui auraient habité la contrée appelée, depuis, le pays de Retz; et, enfin, les *Agesinates*, ayant pour capitale Aizenay, qui auraient couvert le reste du territoire existant entre les *Anagnutes* et la mer, et qui s'étendaient jusqu'à la Sèvre-Niortaise. Quoique la dénomination de cette dernière peuplade paraisse positive à l'auteur, sa conviction n'a pas passé dans tous les esprits, et M. Massiou, dans son *Histoire des Santons*, traduit ce mot par celui d'Angoumoisins, conformément à l'opinion de dom Bouquet et à celle de l'abbé Belley, qui semblent encore prévaloir.

2° *La Fronde en Poitou*, br. in-8°, Saurin, Poitiers, 1835, dans laquelle l'auteur raconte ce que fut, dans notre province, cette parodie de la ligue, où, tout en protestant d'un

profond respect pour le roi, on combattait ses troupes, afin de renverser le *Mazarin*. L'insurrection commença à Thouars, dont le duc Henri de la Trémouille avait été nommé, par le parlement de Paris, général d'armée dans l'ouest de la France, et se termina, après quelques escarmouches, par la prise de Châteaubriand des Roches-Bariteaux, lieutenant du roi, qui, investi dans son château du Plessis, se rendit prisonnier de guerre. Ce morceau a le mérite de contenir des détails inédits et redresse quelques assertions émises par le spirituel historien des Troubles de la Fronde.

3° *Le Siège de Parthenay en 1419*, br. in-8°, Saurin, Poitiers, 1835, rédigé sur une charte vidimée de la même année, expliquant sous quelles conditions consentit à se retirer l'armée du dauphin, depuis Charles VII, qui s'était emparé de l'autorité royale, dans l'ouest de la France, pendant la démence de son père. Ce traité n'avait jamais été parfaitement connu; il mentionne les mesures prises par chacun des partis pour la conservation de ses droits, et les précautions jugées nécessaires pour neutraliser, non seulement le château et la ville de Parthenay, mais la contrée qui en dépendait.

4° *Notices sur l'Île-Dieu*, br. in-8°, avec lith., Saurin, Poitiers, 1836, dans laquelle l'écrivain, s'aidant des documents inédits qu'il possédait et des recherches de Cavoleau, de Piet et de M. de la Pylaie, a retracé l'histoire complète de cette petite localité, si digne de fixer l'attention de l'observateur, du naturaliste et du savant.

5° *Prise de Bressuire par Duguesclin*, br. in-8°, avec lith., Saurin, Poitiers, 1836. On y voit avec quelle sévérité furent traités les habitants. Il était réservé à cette malheureuse ville d'éprouver, à plusieurs siècles d'intervalle, toutes les rigueurs de la guerre civile.

6° *Les Arts et Métiers à Poitiers*, pendant les quatorzième, quinzième et seizième siècles, br. in-8°, Saurin, Poitiers, 1837, dans laquelle abondent des détails curieux et peu connus.



7<sup>e</sup> *Recherches sur les Vigueries et les Origines de la Féodalité en Poitou*, in-8°, avec carte, Saurin, Poitiers, 1839, dans lesquelles de la Fontenelle s'est aidé de dom Fonteneau et de MM. Guérard et Filleau.

Au commencement du neuvième siècle, les comtes réunissaient les pouvoirs judiciaire, administratif, militaire et financier sur un territoire aussi étendu que nos provinces. Ne pouvant exercer seuls ces fonctions, ils déléguaient des officiers pour les remplacer dans les affaires de moindre importance. Ces officiers, appelés *vicarii*, vicaires ou viguiers, pouvaient, même en cas d'absence du comte, présider le plaid et juger. A cette magistrature était attachée la jouissance de propriétés de l'état qui, devenues plus tard héréditaires avec les emplois, formèrent des fiefs, lorsque s'établit la féodalité qui domina le moyen-âge.

On comprend de combien de difficultés est hérissée l'étude géographique de cette organisation politique, inscrite dans des chartes d'une latinité barbare, dont la traduction est, pour les noms de lieux, souvent incertaine et parfois impossible. De la Fontenelle n'a pas eu la prétention de tout dire sur ce sujet, mais en rassemblant les documents qu'il a trouvés épars, en redressant des erreurs commises par ses devanciers, en hasardant lui-même des opinions, il a ouvert et déblayé la voie où d'autres ont déjà pénétré après lui (1).

(1) M. L. Faye a publié, dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, un travail très étendu sur les vigueries. Il ne partage pas toujours l'opinion de son devancier, et fait preuve d'une grande sagacité et d'une connaissance exacte des localités; mais je pense que pour la *vicaria bachiensis*, ou *bassiacensis*, que l'un traduit par la viguerie de Boisse, près Mauzé, l'autre par la viguerie de Bassée, près Frontenay, ces deux auteurs n'ont peut-être pas rencontré la vérité. Je hasarderais momentanément sur une question où je suis peu compétent, je l'avoue; mais je puis me confier dans une note même que produit de la Fontenelle.

Suivant un titre rapporté par dom Fonteneau, dit-il, il fut fait des au monastère de Saint-Maixent, le 26 juin 978, d'une vigne. *in pago Alaisio, in vicaria Bachiacense, in villa Norto*. Selon le savant Bénédictin, la viguerie *Bachiacensis* aurait été à la fois en Anjou et en Poitou.

8° *Recherches sur les deux Voies romaines*, de LIMONUM (Poitiers) à JULIOMAGUS (Angers) et à PORTUS NAMNETUM (Nantes), grand in-8°, avec carte, Saurin, Poitiers, 1841.

9° *Les Coutumes de Charroux*, publiées et traduites pour la première fois, in-8°, Saurin, Poitiers, 1842. L'une de ces chartes, de 1176 environ, est en latin; la seconde, de 1247, en langage vulgaire de l'époque, est très difficile à comprendre. Les fautes qui se sont glissées dans les copies successives, dont la dernière fait partie de la collection de dom Fonteneau, rendent plusieurs passages inintelligibles. De la Fontenelle a consacré beaucoup de temps à ce travail ingrat, pour lequel il a consulté M. Raynouard, et néanmoins il n'est pas toujours parvenu à un sens exact. Il en fait l'aveu dans l'appendice qui précède ces deux chartes, où sont consacrés les droits étendus dont jouissait cette ville peu considérable du Haut-Poitou. Le Code pénal qui régissait ses habitants offre surtout des dispositions singulières : ainsi le braconnage d'un lapin ou d'un lièvre y était puni d'une amende de 60 sols, autant que le viol, plus que l'adultère dont le crime était évalué 40 sols. Ces peines pécuniaires étaient un reste des mœurs germaniques, où tout se rachetait par l'argent.

Les *Bulletins* de la *Société des Antiquaires de l'Ouest* contiennent, en outre, les articles suivans :

1° *Rapport* sur un fragment de manuscrit, intitulé : *Lymoges soubz les Angloys*, 1835; 2° *Notice sur une charte*

Un autre titre, de 946 ou 947, fait mention, comme étant dans cette viguerie, d'un village *ad Fontem*, distant du château de Niort seulement d'une demi-lieue, et note aussi l'église de Saint-Caprais comme étant dans cette localité.

Toutes ces indications s'appliquent parfaitement à Bessines, dont le territoire supérieur, couvert autrefois de vignes, était en Aunis, tandis que la partie marécageuse était en Poitou; l'église de cette paroisse est encore sous le vocable de Saint-Caprais, et le village *ad Fontem* est Piedefond, à la distance indiquée du château de Niort.

Tout, dans ces chartes, concorde donc pour que la *vicaria Bachiacensis* exprime la viguerie de Bessines.

de 1805, concernant l'abbaye de Charroux, 1838; 3<sup>e</sup> *Lettre à M. Fauriel sur la charte d'Alaon*, 1838; 4<sup>e</sup> *Note sur le projet de restauration des tombeaux d'Oyron*, 1838; 5<sup>e</sup> *Discours d'installation et de clôture pour l'année de sa présidence*, 1837-38.

Une notice sur Isabelle d'Angoulême, dont il s'est occupé jusqu'à ses derniers momens, était destinée à cette compagnie et sera imprimée par ses soins.

La *Société d'Agriculture, Sciences et Arts de Poitiers*, dont il était secrétaire perpétuel, a recueilli dans ses publications un grand nombre d'articles, souvent pleins d'intérêt et toujours d'une solide érudition. Ce sont, entr'autres : 1<sup>o</sup> *Pièces des Barons trouvées à Chauvigny*, 1828; travail réimprimé en 1832, sous le titre de *Notice sur des pièces antiques trouvées à Chauvigny (Vienne)*, Poitiers, in-8<sup>o</sup>; 2<sup>o</sup> *Recherches sur la langue poitevine*, 1830; 3<sup>o</sup> *Notice sur l'octogone de Montmorillon*, 1835; 4<sup>o</sup> *Notice nécrologique sur M. de Montbron*, 1841; 5<sup>o</sup> *Améliorations agricoles, introduites et à introduire dans le département de la Vienne*, 1845; 6<sup>o</sup> *Recherches sur l'horticulture du Haut-Poitou, dans les temps anciens*, 1845; 7<sup>o</sup> *Discours et Comptes-rendus des travaux de la Société*.

La *Société de Statistique des Deux-Sèvres* a également entendu lire et a publié dans ses *Mémoires* plusieurs morceaux de cet écrivain. Les plus remarquables sont :

1<sup>o</sup> Une *Notice sur le maréchal de la Meilleraye*, br. in-8<sup>o</sup>, Robin, Niort, 1840, extraite d'une histoire inédite de Parthenay et de la Gâtine, et dans laquelle sont racontées les principales actions de cet homme de guerre, dont le Poitou doit être fier, et qui s'éleva par ses talens et son courage à la plus haute dignité militaire.

2<sup>o</sup> Une *Dissertation sur une charte de Marguerite de Flandre*, datée de juin 1262, qui accorde aux marchands de Niort la libre franchise du commerce des vins avec le port de Gravelines.

3<sup>o</sup> *Duplessis-Mornay à la Fordet-sur-Sèvre*, br. in-8<sup>o</sup>, Morisset, Niort, 1842; 4<sup>o</sup> et une *Notice sur Tristan Rouault*.

Je clorai cette liste des ouvrages qui me sont connus par la *Notice sur Philippe de Comynes en Poitou*, lue à Douai, au mois de septembre 1835, pendant la troisième session du congrès scientifique de France, présidée par de la Fontenelle; in-8°, Douai, V. Adam, 1836. Cette appréciation historique est sévère pour l'homme privé, mais juste envers le guerrier, le diplomate et l'écrivain supérieur, qui tenait à la Flandre par sa naissance, à notre province par son âge mûr, sa vieillesse et sa mort, qui prit le nom du vieux Donjon d'Argenton-Château, où il passa une partie de ses jours et où furent écrits ses immortels *Mémoires*.

A la fin de cette brochure, de la Fontenelle dit que, depuis longtemps, il s'occupe à étudier la vie de Comynes et à préparer une nouvelle édition de ses œuvres, qui devait paraître à la fin de 1837, chez Crapelet, imprimeur, à Paris. Je ne pense pas que cette promesse ait été tenue.

Plus tard, il annonçait comme étant sous presse :

1° Le deuxième volume de l'*Histoire des Rois et des Ducs d'Aquitaine*;

2° L'*Histoire du Monastère et des Evêques de Luçon*; cet ouvrage, dont les dernières épreuves ont été corrigées peu de jours avant sa mort, formera un volume in-8°.

3° *Les Loix et Usages maritimes de l'Aquitaine du Nord* (Poitou, Aunis et Saintonge); vingt-quatre feuilles de cet important ouvrage sont tirées, et il serait à désirer que l'impression put être terminée.

Indépendamment de cette longue nomenclature, notre fécond compatriote a écrit dans des journaux et revues de province; plusieurs personnages célèbres de nos contrées ont été réintégrés par ses soins dans la *Biographie universelle* de Michaud dont il était collaborateur. Ces articles se trouvent dans le supplément, à partir du 56° volume, et sont signés : F. T. E.

Je dois encore indiquer une *Notice sur le Poitou*, insérée dans le tome IV de l'*Histoire des Villes de France*, par A. Guilbert, publiée depuis 1844; de la Fontenelle y a

fourni aussi l'article *Cognac*, tome III; enfin une *Notice sur les Privilèges des Verriers*, in-8°; Blois, 1837.

La plupart de ces *Mémoires* sont mentionnés dans une notice intitulée : *Indication des principales publications historiques de M. de la Fontenelle de Vaudoré*, Crapelet, Paris, 1839, in-8°, de 15 pages.

De la Fontenelle lisait de préférence les notes d'un livre, parce qu'il y trouvait, disait-il, la substance et le meilleur de l'ouvrage. Imbu de cette maxime, il les a multipliées partout avec une incroyable profusion. Les unes, concernant les événemens, les lieux et les familles, sont intéressantes; d'autres, critiques ou personnelles, sont puériles et prétentieuses; toutes ont le grave inconvénient de couper le récit et d'en rendre la lecture fatigante. On regrette parfois tant d'érudition semée dans un terrain ingrat, et l'on plaint l'homme qui a usé à cette tâche pénible des veilles dont l'emploi pouvait être plus fructueux. Il y aurait dans l'examen de ces notes la matière d'un piquant chapitre de psychologie.

De la Fontenelle de Vaudoré a un style diffus et incorrect; peu soucieux de rendre la science aimable, pressé d'arriver à terme, livré à des préoccupations multiples et simultanées, il ne cherche pas à allier à l'exactitude des dates et des faits l'élégance et la pureté de l'élocution. Malgré ces défauts de forme, il a rendu des services réels, et la valeur de ses travaux lui a acquis une juste réputation. Membre de trente Sociétés savantes, françaises et étrangères, du Comité des Chartes, Chroniques et Inscriptions au ministère de l'instruction publique, de la Commission des Archives de la Grande-Bretagne (1), de la Commission royale d'Histoire de Belgique, conservateur et inspecteur des monumens historiques, président de la Société des Antiquaires de l'Ouest, secrétaire perpétuel de la Société académique de Poitiers, il a vu enfin s'ouvrir

(1) C'est à lui qu'est dû l'envoi fait, en 1833, à la bibliothèque publique de Poitiers, d'un exemplaire des ouvrages publiés par la *Records-Commission*.

devant lui les portes de l'*Institut*. Depuis l'année 1838, il avait le titre de correspondant de l'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*.

De la Fontenelle avait été compris dans la promotion des chevaliers de la légion-d'honneur, qui suivit le sacre de Charles X. Appelé au conseil général du département des Deux-Sèvres, en 1835, par le suffrage des électeurs du canton de Cerizay, il a rempli ces fonctions avec zèle jusqu'à sa mort. Cette vie pleine et laborieuse s'est terminée à Poitiers, le 12 février 1847.

On doit à de la Fontenelle la pensée de fonder un Musée d'Antiquités à Poitiers; le 31 décembre 1831, à la séance publique de la Société d'Agriculture, il s'exprimait ainsi : « Serait-il vrai qu'au moment même où nous parlons, il serait question de détruire le temple Saint-Jean?... Un tel excès de vandalisme n'est pas supportable dans un siècle de lumières... Que là soit formé un Musée d'Antiquités départementales, dont le local sera plus curieux encore que tout ce qu'il pourra contenir. » Grâce à cette généreuse protestation, le temple Saint-Jean fut conservé; peu de temps après, cet édifice avait reçu sa destination actuelle, et on lisait ces mots au-dessus de la portée d'entrée :

#### MUSÉE DES ANTIQVITÉS DE L'OVEST, 1834.

C'est également sur sa proposition qu'un recueil des livres écrits par les enfans des Deux-Sèvres a été commencé à Niort, dans les archives de la préfecture : cette bibliothèque s'enrichit chaque jour par les soins actifs et éclairés de M. Ravan, spécialement chargé de cet objet, pour lequel le conseil général vote une allocation annuelle. De la Fontenelle a laissé, dans le même but, à la ville de Niort, déjà légataire de ses manuscrits et de la collection poitevine qu'il avait réunie, une rente perpétuelle de 200 francs.

FERRIÈRES (CLAUDE-ELIE, MARQUIS DE), né à Poitiers le 17 janvier 1741, passa ses premières années à Vendôme, sous la direction de l'abbé Dubellay, son oncle maternel,

dont les ancêtres s'étaient illustrés sous François I<sup>er</sup>, comme guerriers, diplomates et littérateurs. Son père, officier de distinction, avait un esprit aimable et cultivé; il le rappela à Poitiers à l'âge de dix ans, le mit au collège du Puiggarreau, et, plus tard, à celui de la Flèche, pour y terminer ses études. Les Jésuites qui dirigeaient ces deux établissemens lui inspirèrent le double amour de la vertu et des lettres auquel il dut le bonheur de son existence. Aussi voua-t-il à ses maîtres une reconnaissance qui ne s'est jamais démentie.

Le jeune de Ferrières, envoyé à l'école des Cheval-Légers de la maison du roi, fut sans doute ébloui par l'attrait des plaisirs, mais il trouva dans la culture des arts et de la littérature un préservatif contre ces entraînemens du cœur, qui ne laissent le plus souvent à l'âge mûr que la honte et le remords. En 1768, il épousa la fille d'un gentilhomme du Bas-Poitou, et rencontra dans cette union une félicité qu'aucun nuage n'obscurcit pendant trente-huit années.

Ses goûts paisibles l'appelaient à jouir des douceurs de la vie domestique. Il se retira au château de Marsay, dans les environs de Mirebeau, et partagea son temps entre l'éducation de ses deux filles et la pratique des lettres. Ses premiers écrits datent de cette époque et sont dirigés contre l'athéisme qui comptait alors parmi les fanatiques et orgueilleux disciples de Voltaire des apôtres acharnés à ébranler la dernière base de la société, en niant jusqu'au dogme tutélaire de l'existence de Dieu. De Ferrières, dont ces doctrines funestes froissaient les sentimens, entreprit la défense de la vérité méconnue et publia successivement, dans ce louable but, deux ouvrages : *Le Théisme, ou Introduction générale à l'Etude de la Religion*, 2 vol. in-12, Paris, 1785, réimprimé en 1790; et *Justine Saint-Flour, ou Histoire d'une jeune Française du dix-huitième siècle*, précédée d'un *Entretien sur les femmes considérées dans l'ordre social*, 2 vol. in-12, Paris, 1786.

Ce traité philosophique et ce roman respirent la morale la plus pure et le constant désir d'être utile aux hommes en les prémunissant contre les lumières trompeuses de l'erreur

et de l'impiété; ils assignèrent à leur auteur un rang honorable parmi les bons écrivains, et fixèrent sur lui l'attention de ses concitoyens.

Lorsque les états-généraux furent convoqués, les suffrages de l'assemblée bailliagère de Saumur, où il s'était rendu pour déposer son vote, se portèrent spontanément sur lui. Si sa modestie fut étonnée de cette marque d'estime, son courage ne lui permit pas d'en décliner l'honneur. Député de la noblesse à l'Assemblée constituante, il siégea constamment à droite et protesta contre la Constitution de 1791. Sa naissance, son éducation, ses relations sociales, ses habitudes religieuses, ses principes sur l'organisation des sociétés, marquaient sa place dans les rangs de l'opposition dont il ne se sépara jamais par ses votes, quoique sa raison n'approuvât pas toujours la résistance qu'elle apportait à l'adoption de certaines mesures.

Pendant les deux années de sa carrière politique, de Ferrières n'aborda point la tribune; mais il fit imprimer plusieurs écrits : 1<sup>o</sup> *De la Constitution qui convient aux Français*, in-8°, Paris, 1789; 2<sup>o</sup> *Plan de Finances pour l'Etablissement d'une Caisse territoriale*, in-8°, Paris, 1790; 3<sup>o</sup> son *Opinion contre l'Arrestation du Roi à Varennes*, in-8°, 1791; et enfin son *Compte-Rendu à ses Commettans*, in-8°, 1791. Dans ces publications, sagement pensées et élégamment écrites, on remarque un ardent amour de la patrie et une connaissance raisonnée des besoins de l'époque : la conscience du député était droite, calme, et jugeait les événemens sans prévention et sans emportement.

Rentré dans ses foyers, de Ferrières reprit ses occupations favorites et partagea ses instans entre l'agriculture, la bienfaisance et les lettres. Il traversa ainsi les temps orageux de la révolution. Lorsque le calme fut rétabli, il vint passer les hivers dans sa ville natale, et contribua à y fonder ou à y fixer plusieurs établissemens d'utilité publique : le Lycée dont la jouissance était disputée à Poitiers, et l'Athénée dont il fut l'un des fondateurs. A la première séance de cette société



littéraire, il prononça un *Discours sur le goût*, où brillent des idées ingénieuses, et lut successivement, dans ses réunions, plusieurs autres morceaux. Le plus remarquable est celui qui a pour titre : *De l'Etat des Lettres dans le Poitou*, depuis l'an 300 de l'ère chrétienne jusqu'à l'an 1789, in-8°, de 170 pages, Catineau, Poitiers, an VIII de la république, 2<sup>e</sup> édition.

Les loisirs du marquis de Ferrières n'ont pas été stériles ; pendant son séjour dans son château, dans le calme de la solitude, il composait des ouvrages dont la plupart ont été imprimés et lui ont acquis une juste célébrité. Voici les principaux :

1<sup>o</sup> *La Femme, ou les Vœux*, histoire véritable, Amsterdam et Paris, 1788, 2 vol. in-12.

2<sup>o</sup> *De l'Etat des Lettres dans le Poitou*, 1<sup>re</sup> édition de l'ouvrage que j'ai déjà mentionné, suivi du *Discours sur le goût*, de l'*Eloge historique de Bréquigny*, et de *Lydia*, conte imité du Grec, de Parthénios de Nycée, in-8°, Paris, an VII.

3<sup>o</sup> *Mélanges de Littérature et de Morale*, in-8°, Poitiers, 1798, qui ne sont, en quelque sorte, qu'une seconde édition du volume précédent.

4<sup>o</sup> *Mémoires* pour servir à l'Histoire de l'Assemblée constituante et de la Révolution de 1789, 3 vol. in-8°, Paris, 1798, réimprimés dans la Collection des Mémoires relatifs à la Révolution française, publiée par Berville et Barrière, 2 vol. in-8°, Paris, 1821.

Une seconde partie des *Mémoires* de Ferrières, qui forme un volume in-8°, était inédite, et a paru, pour la première fois, dans cette même collection ; elle comprend depuis les premiers jours de l'Assemblée législative jusqu'à la sinistre et déplorable catastrophe du 21 janvier.

La vieillesse de Ferrières heureuse, paisible et occupée, semblait devoir être longue ; mais il fut atteint, dans sa soixante-quatrième année, d'une maladie douloureuse qui le conduisit au tombeau, après huit mois de cruelles souffrances. Il puisa dans sa piété et dans les soins affectueux de sa

famille une résignation qui soutint son énergie dans cette pénible épreuve. Huit jours avant sa mort, il vint, appuyé sur le bras de sa fille, rendre à la religion de ses pères un dernier et touchant hommage, et expira, plein de foi et d'espérance, le 30 juillet 1804, laissant une mémoire chérie et honorée.

Outre les œuvres indiquées plus haut, de Ferrières a laissé des manuscrits, dont le plus important est un discours sur cette question que l'Académie de Lyon avait proposée, à la sollicitation de l'abbé Raynal : *la Découverte de l'Amérique a-t-elle été utile ou nuisible au genre humain ?*

« Les *Mémoires* sur la révolution française et sur l'Assemblée constituante sont, de tous les ouvrages de Ferrières, celui qui doit le plus longtemps survivre à leur auteur. Le ton de sincérité qui les distingue, la droiture d'intentions qui respire dans chacune de leurs pages, la modération de l'écrivain, l'impartialité, sinon de son jugement, du moins de son cœur, feront toujours de ces *Mémoires* une lecture intéressante. Ils ont un autre avantage, celui d'offrir le tableau de la plus importante époque de notre histoire, tracé par un témoin oculaire, dont le caractère a souvent dominé et presque toujours tempéré les préventions. S'il en est encore quelques-unes qu'une censure rigoureuse puisse lui reprocher, si quelques-uns de ses jugemens sont susceptibles d'appel, s'il ne paraît pas toujours d'accord avec lui-même dans l'explication des événemens, dans l'interprétation des intentions, dans l'appréciation des causes et des résultats, peut-être la lecture de son ouvrage n'en sera-t-elle que plus piquante. On reconnaîtra que Ferrières n'a point écrit sous l'influence des passions, ni sous celle d'un système, mais sous l'influence nécessairement mobile de ses impressions. Sévère envers les partisans de la révolution, il ne fait point grâce à leurs adversaires. Tour-à-tour il condamne la violence de l'attaque et l'obstination de la résistance. On peut différer avec lui d'opinion, l'on ne peut révoquer en doute sa bonne foi; et quelque doctrine politique qu'il ait embrassée,

Quand l'ouragan du 18 brumaire eut balayé les hommes et les choses de la Terreur et du Directoire, l'abbé Garnereau quitta son exil et vint assister à la résurrection de la société française. Mœurs, lois, sciences, lettres, tout avait été englouti dans l'abîme de 93. Le poulx de la France intellectuelle avait cessé de battre, elle était plongée dans une profonde léthargie. La voix de Bonaparte la réveilla en sursaut de sa morne stupeur, et sa main rouvrit les églises et les collèges, sur les portes desquels étaient encore les scellés sanglans de la Convention.

A ce moment de régénération, un esprit vif et éclairé ne pouvait pas rester dans l'inactivité; l'abbé Garnereau fut chargé de réorganiser le collège de Fontenay. Il s'acquitta de cette tâche importante avec fermeté et persévérance. Sous ses auspices, cet établissement recouvra bien vite son ancienne célébrité. Quoique les études y fussent d'abord incomplètes, on y vit affluer un grand nombre de jeunes gens qui avaient hâte de réparer le temps perdu. C'est afin d'imprimer le goût de la littérature à ses élèves, dont beaucoup avaient passé l'âge de l'adolescence, qu'il composa ses pièces dramatiques, destinées à clore les exercices classiques de chaque année.

Les services de l'abbé Garnereau ne restèrent pas sans récompense; en 1811, M. de Fontanes, dont il était l'ami, le chargea d'aller organiser l'université impériale dans les collèges d'Italie. Cette mission fut accomplie avec conscience et ardeur. Après avoir visité Turin, Nice, Gènes, Livourne, Pise, l'île d'Elbe et l'île de Corse, il rentra en France à la fin de 1812, et fut promu au grade de principal du collège de Niort. Son séjour dans cette ville fut de courte durée, et il fut bientôt nommé inspecteur de l'académie à Poitiers, et, deux ans plus tard, à Orléans.

En 1822, il abandonna la carrière de l'enseignement pour jouir de sa liberté et de la fortune qu'il avait acquise. La passion des voyages se réveilla en lui, et il résolut de parcourir divers états de l'Europe. L'Angleterre fut la première

En sortant du séminaire d'Angers, d'où la révolution le chassa, Garnereau revint à Fontenay, où il occupa, pendant quelque temps, une chaire de professeur ; mais il ne put y rester. Les exigences de la révolution le forcèrent de quitter cette ville. Errant et fugitif, il trouva enfin un asile au château de la Mothe, où il se rencontra avec des hommes ignorés encore, mais qui acquirent bientôt une célébrité éclatante dans les événemens de l'Ouest. Il y connut Henri de la Rochejaquelein, avec lequel il eut quelques discussions sur les éventualités de la guerre civile. Il n'approuvait pas tous les projets du futur généralissime des armées catholiques et royales ; et, quand il voulut arrêter le bouillant jeune homme qui cédait aux sollicitations des paysans insurgés, il n'en reçut que cette brusque réponse : « Allons donc ! M. l'abbé, occupez-vous de votre bréviaire ! »

Henri de la Rochejaquelein obéissait à la nécessité, Garnereau la subit aussi, quand, répugnant à prêter le serment exigé par la constitution civile du clergé, il se décida à quitter la France. Poursuivi par la liberté intolérante de l'époque, il arriva à Nantes, où un évêque fidèle l'ordonna secrètement. Un garde national, nommé Bompard, lui procura un passeport avec lequel il trompa la vigilance soupçonneuse de Carrier et s'embarqua pour l'Angleterre.

Beaucoup de prêtres, émigrés comme lui, l'avaient précédé dans ce royaume, où une cordiale hospitalité lui fut offerte par des ministres anglicans, qui pratiquaient une fraternité dont les bannières de la république portaient la mensongère inscription. Grâce aux sympathies qu'il rencontra dans des familles riches, il put, en donnant des leçons de français, pourvoir à sa subsistance. Son travail et quelques spéculations avantageuses lui formèrent même le noyau d'une petite fortune. A l'abri du danger sur le sol de la Grande-Bretagne, il suivait les différentes phases que parcourait notre révolution, et sa muse, dans ses courts momens de loisir, retraçait les impressions qu'il ressentait au choc des graves événemens qui agitaient sa patrie.

devoirs à accomplir ; son temps était partagé entre l'étude et la bienfaisance. Ingénieux dans ses aumônes, il ne donnait pas seulement à ceux qui demandent, mais il s'enquérail avec soin des familles pauvres, et venait secrètement en aide à leur dénuement. Il voulut qu'après sa mort, sa fortune devînt en partie leur patrimoine, et, par son testament, il légua une valeur de plus de 80,000 fr. aux indigens de Fontenay. Par une autre disposition en faveur du collège qu'il avait administré, il lui a laissé sa précieuse bibliothèque, à la condition qu'elle serait ouverte au public.

L'abbé Garnereau, parvenu à une grande vieillesse, conserva jusqu'à son dernier jour l'usage de ses facultés intellectuelles. L'année de sa mort, il lisait dans l'*Histoire des Girondins* le tableau des terribles événemens dont il avait été le témoin. Rien ne peut exprimer l'émotion qu'il ressentait quand il voyait repasser sous ses yeux les images des hommes qui, proscripteurs ou proscrits, ont laissé leurs noms empreints dans ces sombres annales. Il s'irritait quelquefois en voyant avec quelle complaisance l'auteur admettait la fatale nécessité des crimes de la Terreur, et c'est dans un de ces momens d'indignation profonde qu'il envoyait à M. A. Giraud les vers suivans :

Quand, sous ton fer, immortelle Charlotte,  
Tomba l'affreux tyran Marat,  
Pardonne à Lamartine, à sa folle marotte,  
S'il hésite à nommer cette action d'éclat  
Crime ou vertu ; puisque dans l'attentat  
Des infâmes bourreaux du juste Louis seize,  
Lamartine ne voit que le simple débat  
D'un procès perdu par Desèze.....

Il avait presque ces vers à la bouche lorsqu'il expira, le 3 juin 1847, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, emportant les regrets universels.

Ses œuvres consistent en deux volumes in-8°, intitulés : *Opuscules littéraires, en prose et en vers, et Voyages en quelques parties de l'Europe* ; Robin, Niort, 1845. Il a pris pour épi-

graphie ces vers faits en mémoire de Thompson, et traduits de l'anglais :

Il n'écrivit jamais, de son vivant,  
Un vers qu'il désirât effacer en mourant.

Au commencement du premier volume, on remarque deux drames sacrés : *Darius* et le *Siège de Babylone*. L'auteur est presque toujours resté au-dessous de la Bible dont il s'est inspiré. Pourtant, malgré le peu d'intérêt de l'action et la languissante monotonie du style, on y aperçoit quelques bonnes tirades.

Sa comédie du *Jeune Joueur* a des traits piquans et des vers heureux; une morale sévère la couronne. Le personnage de Dufront, valet du joueur, est un caractère assez original. Je me rappelle avoir vu jouer avec succès cette pièce à la distribution des prix du collège de Niort; cependant elle ne vaut pas les *Incommodités de la Grandeur*, du P. Ducerceau.

La *France en Révolution*, poème en six chants, renferme de beaux vers, mais le ton en est généralement trop déclamatoire.

Le pamphlet sur l'*Esclavage des Nègres, condamné par le droit naturel*, qui valut à son auteur une réponse remarquable de Mirabeau (1), est l'œuvre d'un jeune homme entraîné

(1) Voici cette lettre à laquelle une mesure récente donne le mérite de l'à-propos. Elle est comme un avertissement d'outre-tombe :

« Paris, le 8 juin 1790.

« Recevez mes remerciemens, Monsieur, de votre envoi du *Traité sur l'Esclavage des Nègres*. Dans cette grande question, où il semblait difficile d'accorder l'humanité et la politique, qui cependant ne doivent être qu'une même chose, l'Assemblée nationale a pris le parti que commandait la prudence. Les principes que vous établissez sont éternels et inattaquables; mais peut-être le moyen de les faire triompher plus sûrement est-il de n'en pas faire une application trop brusque et trop inattendue? Non pas toujours ce qu'il y a de mieux, mais ce qu'il y a de plus convenable, a dit Solon. Voilà ce que des législateurs ne doivent pas oublier.

• Je suis avec les sentimens les plus distingués, etc.

• Le Comte de MIRABEAU. »

par le courant impétueux de ses idées. On voit que ce morceau a été écrit sous l'influence des œuvres philosophiques du dernier siècle, et surtout de celles de l'abbé Raynal.

Les *Odes sur Louis XVI* et sur *Mirabeau* manquent d'élan, on y sent trop le versificateur, pas assez le poète. L'*Épître sur l'Égalité* et celle sur les *Jongleries du Siècle* sont plus remarquables; mais cette dernière, remplie de traits satyriques, dénote le système arrêté de critiquer les productions littéraires de notre époque. On regrette de voir l'abbé Garnereau parler de la *prose lyrique* de Béranger, des *tragédies informes* de V. Hugo, et avancer que le genre romantique n'a produit que du *bas* et du *mesquin*. Son style, parfois inégal et crû dans l'expression, aurait dû pourtant le rapprocher de cette école. On s'étonne encore qu'un homme d'autant de perspicacité n'ait pas compris que la littérature classique du dix-septième siècle, ayant atteint son apogée, devait faire place à une littérature plus jeune, plus vivace, plus en rapport avec nos mœurs nouvelles. Il est pénible, quand un écrivain a porté presque toujours un jugement juste sur les événements qui se sont passés en Europe depuis soixante ans, d'être obligé de le ranger parmi ceux auxquels le fait philosophique, scientifique, inévitable de l'avènement du romantisme, a échappé; mais on doit la vérité à ceux qui dorment dans la tombe.

Les *Lettres sur l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie*, composent le tome second. Les premières offrent le plus d'intérêt, non seulement par la description des lieux, mais encore par l'histoire des villes et des comtés, par l'appréciation des institutions politiques et administratives du pays.

Tous les écrits de l'abbé Garnereau portent le cachet d'une honnêteté rigide et d'un travail consciencieux. Son but n'a pas été surtout d'amuser ses lecteurs, mais de les instruire et de les rendre meilleurs en leur enseignant une morale pure et indispensable au bonheur des individus et des nations.

GARNIER (ANTOINE), issu d'une famille honnête plus riche en vertus qu'en argent, naquit à Villiers-en-Plaine,

près Niort , le 18 avril 1762. Les dispositions précoces que le curé du lieu découvrit en lui décidèrent ses parens à l'envoyer à la ville voisine, au collège des Oratoriens, où il fit ses classes avec succès. Ayant achevé son cours de philosophie en 1782, il alla à Paris et obtint, au concours, une bourse dans la petite communauté de Saint-Sulpice, dite des Robertins. Après y avoir doublé sa philosophie, il entra en théologie. Le goût qu'il avait montré, dès l'enfance, pour l'étude des langues, se développa dans cette maison, où il trouva les moyens de joindre à la connaissance du grec et du latin celle de l'hébreu auquel il s'appliqua avec ardeur.

Son aptitude extraordinaire le fit remarquer par l'abbé Lourdet, professeur au collège de France et chargé par le clergé de traduire la version arménienne de la Bible. Ce savant, craignant de ne pouvoir accomplir toute sa tâche, résolut de s'adjoindre un de ses élèves pour continuer son œuvre, et choisit l'abbé Garnier qui venait d'être ordonné prêtre. C'était en 1788.

Le zèle du disciple surpassa bientôt les forces du maître ; obligé de composer une Grammaire arménienne, dont chaque feuille servait de texte à la leçon du lendemain, il ne put suffire à la puissance de mémoire et à l'étonnante facilité de l'abbé Garnier, et contracta une maladie qui faillit l'emporter.

Mais déjà l'élève pouvait être un successeur capable de remplacer l'abbé Lourdet au collège de France. Présenté par celui-ci à l'archevêque de Paris et à plusieurs évêques de l'assemblée du clergé qui faisaient partie des états-généraux, tous l'engagèrent à persévérer et lui promirent une pension pendant la vie du professeur et sa chaire, après sa mort.

Cette perspective le décida à travailler avec une nouvelle ardeur, et déjà il avait traduit, de l'Arménien, quatorze chapitres du Pentateuque, lorsque la lecture assidue des caractères de cette langue lui ayant causé un affaiblissement de la vue, il fut contraint de renoncer à cette entreprise.



Alors il entra dans la congrégation de Saint-Sulpice, où il fut reçu avec joie. Après une année d'épreuves à Yssy, l'abbé Emery l'envoya au séminaire de Saint-Irénée de Lyon pour y enseigner la théologie dogmatique.

En 1791, le refus de serment à la constitution civile du clergé l'exposa à la persécution. Obligé de fuir, il revint à Paris, et partit bientôt pour l'Amérique avec trois autres ecclésiastiques qui allaient fonder un séminaire à Baltimore. Le 8 avril, ils s'embarquèrent à Saint-Malo, et, pendant une traversée de trois mois, l'abbé Garnier utilisa ses loisirs en apprenant l'Anglais, de manière à le comprendre à son arrivée sur le nouveau continent.

Le séminaire renferma d'abord un trop petit nombre de sujets pour que l'enseignement confié à l'abbé Garnier put absorber toute l'activité de son esprit, il se consacra en même temps au ministère extérieur.

Investi par l'évêque qui appréciait ses lumières et ses connaissances de l'administration de la paroisse de la Pointe, il visita plusieurs missions éloignées, s'y livrant à la prédication et à la pénible fonction de catéchiste. A plusieurs reprises, il brava les plus grands dangers pour assister les malades atteints de la fièvre jaune, et gagna partout, avec l'affection des catholiques, l'estime des protestans dont il parvint souvent à dissiper les préjugés contre l'église de Rome.

L'existence du saint prêtre fut vouée, pendant douze années, aux devoirs que lui inspiraient la charité la plus ingénieuse et la foi la plus ardente. Aimé et honoré aux Etats-Unis, il s'y plaisait; pourtant il n'hésita pas à rompre les liens qui l'y attachaient pour se rendre aux désirs de son ancien supérieur. Le vénérable abbé Emery, profitant du retour des esprits à la religion et de la protection accordée au culte par le pouvoir qui, refoulant la révolution expirante de ses propres excès, relevait la société sur ses véritables bases, s'empressa de rétablir la compagnie de Saint-Sulpice. L'abbé Garnier arriva à Paris en 1803 et fut chargé des cours d'écriture sainte et d'hébreu. Afin de pénétrer encore

plus avant dans les secrets de cette langue, il apprit l'arabe et put bientôt en donner des leçons. Il enseignait aussi aux séminaristes les mathématiques et la physique, et suppléait, au besoin, les professeurs de théologie.

Son zèle éclairé et communicatif excitait l'émulation des élèves; les plus célèbres Orientalistes de la capitale se plaisaient à encourager son brillant enseignement en suivant les exercices publics qui terminaient chaque année scolaire.

Des occupations si multipliées n'absorbaient pas tellement les momens de cet érudit laborieux qu'il n'en dérobat quelques-uns pour la défense de la religion. Il composa, pendant ces années si pleines, un grand nombre d'écrits pour venger les livres saints des attaques des philosophes, surtout des naturalistes allemands dont il se procurait les ouvrages pour les réfuter aussitôt qu'ils paraissaient. Il a ainsi publié divers morceaux de critique dans les journaux de l'époque.

A la fin de 1811, contraint d'abandonner Saint-Sulpice par suite d'une mesure sévère qui dispersa de nouveau la compagnie, il se retira à Yssy, puis revint à Paris se livrer à ses goûts favoris. Inquiété par les agens du gouvernement impérial et traité avec rigueur, il résista courageusement, jusqu'en 1814, à des persécutions injustes. Le calme étant rendu alors à la France, le séminaire de Saint-Sulpice se rouvrit, et l'abbé Garnier en fut nommé premier directeur par l'abbé Duclaux qui venait d'être élu supérieur, et qu'il remplaça en 1826.

Dans ce poste élevé, il n'interrompt point ses leçons de langue hébraïque; il reprit même ses commentaires sur l'écriture sacrée, et les continua jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Ses cahiers sont toujours suivis dans la maison qui possède ses énormes manuscrits, dont l'impression a été retardée par des circonstances qu'expliquent l'importance d'une semblable entreprise et les dépenses qu'elle entraînerait; mais plusieurs écrivains ont profité des travaux de l'abbé Garnier: MM. Glaire et de Genoude, entr'autres, ont puisé à cette source abondante qu'il leur avait été donné

d'explorer, et les emprunts qu'ils lui ont faits n'ont pas peu contribué au mérite de leurs ouvrages.

« L'abbé Garnier joignait à un esprit vif et pénétrant une candeur et une simplicité qui ne s'allient pas toujours ensemble dans les hommes de lettres. Sa modestie le tint constamment éloigné de tout ce qui aurait pu lui donner de l'éclat et lui fit déclinier les distinctions littéraires que d'éminens personnages auraient été flattés de lui voir accepter.

« Dans les affaires les plus épineuses, il faisait toujours paraître un coup d'œil juste et une pénétration rare, que les personnes exercées, entr'autres l'évêque d'Hermopolis, eurent plus d'une fois occasion d'admirer. Il s'est particulièrement distingué dans la conduite du séminaire par un dévouement sans bornes à la compagnie, un zèle constant à en conserver l'esprit, les maximes et les usages, une vénération profonde pour les fondateurs et les premiers prêtres de la maison, une tendresse paternelle pour tous ses élèves. Dans ses dernières années, il fut éprouvé par de cruelles souffrances. Il les supporta avec résignation, priant Dieu et donnant à ceux qui l'approchaient un continuel sujet d'édification. Il aimait qu'on lui rappelât les exemples et les paroles des saints sur l'abandon parfait à la volonté divine. Fréquemment il répétait ces mots de Clément XI : *Volo quidquid vis, volo quia vis, volo quomodo vis, volo quamdiu vis*. Huit jours avant sa mort, il demanda lui-même les derniers sacrements et les reçut avec la plus sincère piété. Enfin, il rendit son âme à Dieu, le 16 mars 1845, dans sa quatre-vingt-troisième année presque accomplie. Son corps fut transporté à Iasy et inhumé auprès des restes de MM. Emery et Duclaux, ses prédécesseurs (1). »

GARRAN DE COULON (JEAN-PHILIPPE, comte), fils de Garran de la Brosse, receveur des tailles, à Saint-Maixent,

(1) J'ai emprunté à l'*Ami de la Religion* du 12 avril 1845 ces détails sur le caractère et la fin touchante de notre compatriote, dont un grand nombre d'ecclésiastiques du diocèse ont pu apprécier la science, les vertus et les aimables qualités.

naquit dans cette ville le 19 avril 1748, et y commença ses études qu'il termina à Niort, au collège des Oratoriens. Ayant fait sa philosophie à Poitiers, il se rendit à Montpellier pour apprendre la médecine. Les opérations anatomiques lui inspirèrent un dégoût insurmontable ; il renonça à cette carrière et vint à Orléans suivre les dernières leçons de droit qu'y professait encore le célèbre Pothier. Ses cours étant achevés, il alla à Paris, où il eut pour patron Henrion de Pansey, qui a laissé une réputation sans tache dans le barreau et dans la magistrature.

Les idées de réforme et de liberté qui fermentaient dans les esprits trouvèrent dans le jeune avocat un zélé partisan. Dès 1788, il publia, sous le pseudonyme de l'abbé Velin et sous le titre d'*Apologie de la Cour plénière*, une brochure remarquable d'érudition et piquante de sarcasme et d'ironie contre le ministère qui avait tenté de remplacer les parlements par une cour de judicature. Ce début annonçait qu'il embrasserait avec ardeur les principes de la révolution qui éclata l'année suivante, et le désigna au choix des électeurs parisiens.

Nommé à l'Assemblée nationale et membre du comité des recherches, il déploya du courage dans l'accomplissement de ses devoirs et rédigea un rapport très étendu, inséré au *Moniteur*, qui contenait des accusations violentes contre la cour et demandait néanmoins que les auteurs des attentats des 5 et 6 octobre fussent poursuivis.

En 1791, élu député suppléant à l'Assemblée constituante et l'un des présidents de la cour de cassation, Garran de Coulon fit rendre par le tribunal un arrêt portant que les membres ne pourraient admettre chez eux personne pour leur parler des affaires qu'ils étaient appelés à juger, qu'ils rejèteraient toutes communications particulières qui auraient le même objet, et qu'ils ne recevraient de pièces nécessaires à l'instruction que dans les formes adoptées par les lois. Cette décision honore le magistrat qui l'a provoquée et ceux qui l'ont prononcée, quoiqu'elle ait été impuissante contre l'abus.

Après la fuite de Louis XVI et son retour à Paris, Garran de Coulon se rendit à l'Assemblée, à la tête du tribunal de cassation, pour protester de son attachement à la Constitution; son discours et celui qu'il prononça, plus tard, devant le roi lui-même, sont dans des termes modérés, pleins d'une convenance trop rare à cette époque.

Paris nomma Garran de Coulon à l'Assemblée législative, dont il fut l'un des secrétaires. Quelques-uns de ses biographes attribuent à un sentiment de concorde et de prudence la motion qu'il y présenta pour qu'il fut ordonné à tous les membres de se couvrir lorsque le monarque serait assis au bureau. Il voulait ainsi le garantir contre des témoignages de respect, qui auraient excité d'un autre côté des violences et des insultes. Les mêmes écrivains nient qu'il ait appuyé la proposition faite par Couthon, de supprimer les titres de *Sire* et de *Majesté* (1). Les habitudes graves de Garran portent, en effet, à penser qu'il sut s'élever au-dessus des exagérations grossières des partis et qu'il évita toujours d'ajouter par l'injure au malheur d'un prince qu'il plaignait.

Dans les fonctions de grand-juge dont il fut investi près la haute cour nationale d'Orléans, son courage égala son humanité; mais son énergie fut impuissante contre la férocité des égorgeurs, qui conduisirent, malgré ses efforts, les prisonniers à Versailles, où ils furent massacrés.

Le département du Loiret, pour lui témoigner son admiration de la belle conduite qu'il avait tenue dans cette périlleuse conjoncture, l'envoya à la Convention, où le procès de Louis XVI lui fournit une nouvelle occasion de montrer l'indépendance et la fermeté inébranlable de son caractère.

Après avoir appuyé l'appel au peuple, qui eut sauvé la victime, Garran de Coulon, forcé de se déclarer sur la peine à appliquer, s'éleva contre un envahissement de pouvoirs qui détruisait la liberté, refusa de se prononcer, comme

(1) Voir l'*Histoire de Niort*, par Briquet, tome II; les *Biographies universelles* de Feller, de Michaud, etc.

juge, sur le sort de l'accusé, et vota comme représentant du peuple, chargé de prendre une mesure de sûreté, la réclusion du monarque.

Après la chute de Robespierre, la révolution eut en lui un sincère et pur défenseur. S'il montra beaucoup de vigueur contre les débris terroristes, dans la journée du 12 germinal, il lutta aussi ouvertement, au 13 vendémiaire, contre la réaction royaliste. Fidèle à la constitution de l'an III, il soutint constamment le directoire et défendit au conseil des Cinq-Cents dont il faisait partie, contre les attaques de la tribune et de la presse, les sociétés populaires qui, à ses yeux, étaient le dernier asile des principes démocratiques.

Lorsque l'Institut national fut créé pour redonner l'essor aux sciences et aux lettres, absorbées depuis trop longtemps par les agitations d'une politique brûlante, Garran de Coulon en devint membre.

Sa vertu républicaine ne résista pas au prestige de la puissance, du génie et de la gloire; après le 18 brumaire, il s'attacha à Bonaparte et fut élevé à la dignité de sénateur; il remplissait alors les fonctions de commissaire près le tribunal de cassation. Garran de Coulon partagea son temps entre les devoirs du sénat et des travaux qui l'ont occupé jusqu'à sa mort. En l'an IX, il prononça l'éloge de Creuzé-Latouche, son ami et son collègue. Au mois de mai 1804, il obtint la sénatorerie de Riom, plus tard, la croix de grand-officier de la légion-d'honneur, et enfin fut créé comte de l'empire.

En 1814, quoiqu'il eût pris part à tous les actes du sénat contre Napoléon, il ne fut pas compris dans la promotion des pairs nommés par Louis XVIII, et mourut à Paris, le 19 décembre 1816, à la suite d'une attaque de paralysie, âgé de soixante-huit ans.

Malgré les préoccupations et les périls de sa carrière orageuse, Garran de Coulon s'est acquis une juste célébrité comme écrivain, comme jurisconsulte et comme légiste. Indépendamment des rapports aux assemblées dont il a été membre, on a de lui :

1° Des *Recherches politiques sur l'Etat ancien et moderne de la Pologne, appliquées à la dernière Révolution*, Paris, in-8°, 1795, qui contiennent un exposé très savant de la constitution de cette nation noble et généreuse, trop souvent agitée et si malheureuse depuis son morcellement.

2° *Rapport sur les Troubles de Saint-Domingue, fait au nom de la Commission des Colonies, des Comités de salut public, de législation et de marine réunis*, 4 vol. in-8°. Ce document, fruit d'un travail de plus de deux années, est de la plus haute importance pour l'histoire de la révolution de cette île, la plus riche de nos colonies, dont la perte a entraîné la ruine de tant de familles françaises. Il a fallu, pour le composer, dépouiller plus de cent mille pièces, la plupart manuscrites, dispersées dans les différentes archives des comités.

Très versé dans l'étude du droit étranger et de notre ancien droit féodal, il a fourni sur cette matière de nombreux articles à l'*Encyclopédie méthodique* et au *Répertoire universel de jurisprudence* de Guyot. Son *Traité sur le Droit naturel*, inséré dans ce dernier ouvrage, est très étendu et prouve des connaissances variées et solides.

On lui doit encore la *Partie bibliographique du Droit anglais* dans les lettres sur la profession de l'avocat.

En témoignage, sans doute, de souvenir et de sympathie pour le département où il était né, Garran de Coulon se fit recevoir membre de la Société libre des Sciences et Arts des Deux-Sèvres.

GELLÉ (PIERRE-BENJAMIN), fils d'un huissier de Saint-Maixent, né dans cette ville le 13 janvier 1777, reçut une éducation en rapport avec la fortune de sa famille, et alla à Paris suivre les cours de l'école d'Alfort. Muni de son diplôme, il revint en Poitou et s'établit à Parthenay, où il eut bientôt une nombreuse clientèle. Ses sentimens élevés, son heureux caractère, ses bonnes manières, lui ouvrirent les maisons les plus honorables de la contrée, où il était accueilli comme un ami. L'exercice de sa profession ne tarda pas à lui démontrer l'insuffisance de l'enseignement vétérinaire et les inconvé-

niens ruineux qu'encourageaient les cultivateurs réduits à appeler, pour soigner leurs animaux malades, des maréchaux-experts dont l'ignorance était une calamité publique. Afin de détruire l'abus des empiriques, il fallait mettre la science à la portée d'un plus grand nombre de sujets, la rendre accessible à toutes les bourses, et, pour la propager promptement et sûrement, créer au moins une nouvelle école. Bourbon-Vendée, où il s'était fixé depuis quelque temps, placé au centre de l'ouest de la France, sur un sol privilégié par la nature pour élever des bestiaux de toute espèce, lui parut le lieu le plus favorable à ce nouvel établissement. Il rédigea un *Mémoire* dans ce sens, sur la demande du vicomte de Curzay, auquel il avait communiqué sa pensée; ce préfet, qui ne laissait échapper aucune occasion d'être utile au département qu'il administrait, appréciant tous les avantages de cette institution, les fit valoir auprès du gouvernement. Le projet approuvé était sur le point de recevoir son exécution, lorsque M. de Villèle arriva aux affaires. L'idée était utile, elle fut suivie avec une légère modification : le siège de l'école fut transféré à Toulouse. Cette ville était loin d'offrir les mêmes conditions de succès, mais c'était la patrie du ministre, elle fut préférée. Gellé, en récompense de son travail, y fut nommé professeur et en a rempli les fonctions jusqu'en 1845.

Pendant son professorat, il composa un ouvrage qu'il a publié sous le titre de *Pathologie bovine, ou Traité complet des Maladies du Bœuf*, 3 vol. in-8°, Bouchard-Huzard, Paris, 1839, 1840 et 1841. Il a fait suivre cet ouvrage d'un *Feuilleton, ou Recueil d'Observations pratiques sur les Maladies des Animaux domestiques*, 1 vol. in-8°, Paris, 1842.

Gellé a, en outre, publié dans les journaux un assez grand nombre d'articles sur la médecine vétérinaire.

La *Pathologie bovine* est précédée d'une dissertation sur les maladies en général, sur leurs causes les plus ordinaires, sur leurs symptômes, leurs signes, leur marche et leurs diverses modes de terminaison.



Toute maladie se juge par des signes, et le médecin qui ne prendrait pour guide que les symptômes s'exposerait à commettre de graves erreurs. Un praticien éclairé doit apprécier toutes les circonstances propres à faire distinguer le siège ainsi que la nature de l'affection, pour établir un traitement rationnel; il ne doit pas perdre de vue que l'art de guérir consiste dans une succession d'inductions fournies par les rapprochemens qu'il a pu faire. L'étude de l'anatomie pathologique est donc la meilleure source où l'on doit puiser pour arriver à la connaissance exacte des maladies.

Après des considérations sur la thérapeutique, Gellé indique le plan qu'il a adopté et classe les maladies du bœuf, suivant l'ordre des fonctions, en maladies des appareils digestif, circulatoire, respiratoire, sécrétoire, nerveux, sensorial, locomoteur et générateur. Ces huit appareils constituent autant de livres, divisés en plusieurs chapitres traitant chacun d'un sujet distinct.

M. Girard, chargé de rendre compte de cet ouvrage à la Société royale et centrale d'Agriculture, après avoir présenté l'esquisse du cadre dans lequel Gellé a circonscrit et coordonné les matériaux de sa *Pathologie bovine*, a donné une idée de la marche suivie dans les développemens :

« La description de chaque maladie, dit-il, se compose principalement de la relation de faits pratiques puisés, pour la majeure partie, dans les journaux de médecine vétérinaire; l'auteur transcrit tous ces emprunts, les discute et en tire des inductions; il ajoute constamment des observations qu'il donne comme étant le fruit de sa longue pratique, et il n'est pas de maladies sur lesquelles il n'ait recueilli nombre de faits qu'il indique. Cette manière de procéder à l'histoire des maladies en rapprochant, en comparant les faits pratiques déjà connus et ceux qui lui sont propres, présente un double avantage : celui d'éviter l'arbitraire et de fortifier les considérations sur les caractères, la marche et la terminaison des affections. Cependant cette multiplicité de faits entassés à la suite les uns des autres, et au milieu desquels se trou-

vent parfois noyés les développemens essentiels sur la nature et le cours de la maladie, entraîne des inconvéniens ; elle jette de la confusion dans les descriptions qu'il est si important de rendre claires et faciles à saisir. »

Quoiqu'il en soit de ces remarques critiques et du reproche plus grave que des praticiens adressent à Gellé de n'avoir pas toujours démêlé le vrai du faux dans les textes recueillis par lui, et sur lesquels il appuie ses commentaires, la *Pathologie bovine* est une œuvre de longue haleine, qui a exigé une grande persévérance et de nombreuses recherches. Cet écrit, renfermant l'histoire détaillée de chaque maladie, est un répertoire utile aux professeurs des écoles, aux artistes vétérinaires et à tous les propriétaires qui élèvent et engraisent les bêtes à cornes.

Gellé, mis à la retraite en 1845, s'était retiré à Niort, où il vivait du produit de sa modique pension. Il y est mort le 25 mars 1847.

Il était membre de la Société royale d'Agriculture de Toulouse, de celle des Deux-Sèvres, et membre honoraire de la Société vétérinaire du Calvados et de la Manche.

GIRAUDEAU (BONAVENTURE), né en 1697, à Saint-Vincent-sur-Jard, commune comprise aujourd'hui dans l'arrondissement des Sables d'Olonne (Vendée), fit de solides études, embrassa la vie religieuse et entra dans la corporation des Jésuites. Son existence ressembla à celle des autres membres de cette célèbre compagnie, qui, faisant abnégation complète d'eux-mêmes, soumis aux ordres de leurs supérieurs, n'ont laissé d'autre trace de leur passage ici-bas que celle de leurs vertus et de leurs travaux. Ceux du P. Giraudeau font présumer qu'il se livra à l'enseignement des langues anciennes. Dans le but d'en faciliter la connaissance, il composa une *Méthode pour apprendre la langue grecque*, en cinq parties in-12, années 1751 et suivantes. Un peu plus tard, il publia *Praxis Linguæ sacræ*, in-4°, la Rochelle, 1757, ouvrage estimé, quoique basé sur l'hypothèse, et préférable à la méthode de Masclef, consistant à mettre après la consonne de l'hébreu la

première voyelle qui sert à exprimer le nom de la consonne précédente. Giraudeau remplace aussi les points massorétiques, invention rabbinique et dépourvue d'autorité; mais il leur substitue partout la lettre O, système un peu arbitraire sans doute et qui offre des sens parfois incommodes. L'auteur prétend l'avoir puisé dans la lecture même des versions primitives, celles des Septante surtout et de la Vulgate, traduites dans un temps où l'hébreu était encore une langue vivante, ou du moins assez connue pour n'être pas défigurée par des chicanes alphabétiques, telles que les ont soulevées les herméneutes modernes, dans le but de contester aux textes sacrés leur uniformité de leçon.

Le savant hébraïsant contribua ainsi à consolider le sens véritable de la tradition et s'acquit une juste réputation dans une sphère élevée. Son nom serait cependant peu connu du public, *profanum vulgus*, s'il n'avait composé que des écrits de ce genre; ce qui l'a rendu vraiment populaire, c'est un petit volume in-12, réimprimé si souvent et dans des formats si variés, qu'il serait impossible de compter le nombre de ses éditions. Qui n'a pas lu et relu dans son enfance les *Paraboles du P. Bonaventure*, récits naïfs, remplis de moralités bien déduites, ingénieusement et sagement adaptées à l'éducation de la jeunesse? Quelle âme pieuse ne s'est sentie consolée et fortifiée par la lecture de l'*Évangile médité et distribué pour tous les jours de l'année, suivant la concorde des quatre évangélistes*, 13 vol. in-12, 1773, réimprimé en 1778, 8 vol. in-12, ouvrage digne de son titre et dont plusieurs éditions se sont succédées sans interruption jusqu'à nos jours?

La première parut par les soins de l'abbé Duquesne, auquel le manuscrit fut remis par l'entremise de monseigneur de Beaumont, le vénérable archevêque de Paris. Le plan est du P. Giraudeau qui en avait rassemblé les matériaux et en avait commencé l'exécution. Des infirmités continuelles l'empêchant de se livrer à ce travail, il craignit de ne pouvoir l'achever, et le confia avec satisfaction au vicaire général de Soissons pour qu'il y mit la dernière main.

Il eut ainsi la consolation de jouir du succès de son entreprise en voyant l'accueil qu'elle reçut et le bien qu'elle pourrait opérer. C'est le commentaire le plus heureux qu'on ait jamais fait sur la vie et les paroles de Jésus-Christ. « Le style, dit de Feller, en est pur, coulant, naturel; la manière grande et noble, les idées vastes, les réflexions profondes; c'est la philosophie de l'évangile. Le vrai chrétien, et surtout le chrétien instruit, y trouve de quoi nourrir substantiellement sa pensée et son cœur. » (BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.)

Les protestans eux-mêmes rendirent hommage aux qualités de cet ouvrage. M. Nallat, recteur dans l'île de Guernesey, écrivait à l'abbé Duquesne, le 14 avril 1777 : « Tout y est digne du Fils de Dieu, tout y répond à la sublimité de sa doctrine et à l'excellence de ses saints préceptes. Les réflexions touchent et persuadent, tant par leur solidité, leur beauté, que par la manière de les exposer. Tout y est méthodique, lié, simple, instructif et surtout onctueux. »

Le P. Giraudeau mourut en 1774, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

**GUILLEMEAU (JEAN)** naquit à Niort durant le rigoureux hiver de 1709, d'une famille qui y exerçait la médecine, sans interruption; depuis près de trois siècles. Il adopta la même carrière que ses ancêtres et se fit recevoir docteur. Ses talens l'élevèrent bientôt au-dessus de ses confrères, dont la jalousie lui suscita des ennuis de plus d'un genre. Sa modestie et sa douceur imposèrent enfin silence à l'envie.

Il était membre de la religion réformée, dont le culte se pratiquait alors en cachette dans une maison particulière; Guillemeau y remplit, pendant longtemps, les fonctions de ministre, et composa, à ce titre, des *homélies* qui respirent une onction persuasive et la morale la plus pure. Son attachement aux doctrines de Calvin ne le rendit point hostile à l'église de Rome, et il prouva combien il était supérieur aux misérables passions que foment l'esprit de secte et qu'excite toujours une haine aveugle, en épousant Catherine Boursault,

servente catholique, à laquelle il permit d'élever dans cette croyance ses filles, qui devinrent des modèles de toutes les vertus chrétiennes.

Praticien habile, Guillemeau obtint la confiance d'une nombreuse clientèle et mérita la reconnaissance des familles. Ce pieux sentiment lui fut exprimé dans des vers du jeune Marcellin de Fontanes, sur la guérison de son père :

« Digne élève du dieu qu'adorait Épidaure,  
Toi que le malheureux jamais en vain n'implore,  
De mes jours tu fis plus qu'allumer le flambeau,  
Que ne te dois-je point? Tu tiras du tombeau  
Mon père, mon ami..... »

Médecin instruit, il a fait imprimer des *Mémoires*, parmi lesquels on remarque celui qui a pour titre : *Histoire et Traitement d'une Fièvre scarlatine-épidémique pendant l'hiver de 1766*.

Il a laissé quelques manuscrits et a terminé, à Niort, en 1795, dans sa quatre-vingt-sixième année, une vie utilement et honorablement remplie.

GUILLEMEAU (JEAN-JACQUES-DANIEL), fils du précédent, né à Niort en 1736, suivit la même profession que son père et devint médecin militaire, poste qui lui facilita les moyens de satisfaire son goût pour les voyages. Il compléta son instruction en parcourant diverses parties de l'Europe, et se lia avec des savans d'Italie et d'Angleterre, pendant le séjour qu'il fit dans ces contrées, dont il apprit la langue.

De retour dans ses foyers, il continua de se livrer à l'étude, convaincu qu'il reste toujours beaucoup à apprendre, surtout dans l'art difficile qu'il exerçait. La révolution, qui le surprit au milieu de ses travaux, eut ses sympathies, mais il n'adopta jamais ses fureurs, et les fonctions de maire, dont il fut investi en 1793, lui fournirent plus d'une occasion de déployer, au péril de ses jours, un courage trop rare dans les temps d'épreuves, et de protéger les victimes contre des manifestations hostiles et sanguinaires.

Ami éclairé des sciences et des lettres, Guillemeau fut l'un

des fondateurs de l'*Athénée des Deux-Stores* qu'il présida pendant plusieurs années, et légua sa bibliothèque, composé d'environ trois mille volumes, à la ville de Niort, où il mourut, au mois d'octobre 1823, âgé de quatre-vingt-huit ans.

Le docteur Guillemeau a beaucoup écrit, mais il a livré peu de ses ouvrages à l'impression, et parmi ceux auxquels il a donné la préférence, il en est qui portent le cachet de l'originalité et de la bizarrerie dont son caractère n'était pas exempt. Tel est un *Mémoire sur les Chats*, qu'il attaque sans pitié et qu'il propose de remplacer par des serpents.

Dans un travail plus important, composé pendant la première période de son existence et longtemps avant l'expédition d'Egypte, il avait développé dans une brochure les avantages que la France retirerait d'un établissement colonial dans cette partie de l'Afrique.

Il a encore imprimé des notices curieuses sur le P. Gastaud, le P. Dabillon, le P. Isidore et le P. Jousseau (1), religieux,

(1) Gastaud (Jacques), docteur en Sorbonne, né à Niort vers le milieu du seizième siècle, fut l'un des fondateurs des maisons de la congrégation de l'Oratoire à la Rochelle et à Niort, et contribua au succès de ces deux établissements. Il joua un rôle actif et pacificateur pendant les guerres de religion, mourut dans sa ville natale, emportant l'estime et les regrets unanimes, et fut enterré dans l'église de Notre-Dame, le 17 juillet 1628. Il a laissé manuscrits un traité de controverse et plusieurs sermons.

Jousseau (André), né à Niort en 1586, l'un des fondateurs de la maison de l'Oratoire à la Rochelle, y succéda au P. Gastaud, dans la cure de Saint-Barthélemy. Il bénit la nouvelle église de l'Oratoire de Niort, le 23 juin 1633, et y prêcha un sermon qui fit beaucoup de bruit. Sur la fin de ses jours, il s'était retiré dans cette dernière ville, où il mourut le 4 août 1661.

Dabillon (André), fils du sieur de Limbaudière, maire de Niort en 1609, suivit avec distinction les cours d'humanités à Poitiers, se fit jésuite et alla enseigner à Bordeaux, où il fut lié avec Jean Dabadie, dont il ne partagea ni les emportemens ni les erreurs. Il s'en sépara, et revint à Niort. Ayant obtenu la cure de Magné, il remplit les fonctions de sa charge avec zèle et piété, et y mourut vers 1664. On a de lui divers ouvrages de théologie, qui ont été imprimés à Paris en 1645, un vol. in-4°, et qui eurent alors beaucoup de vogue. (V. *Dict. hist. crit.*)

Binet, connu sous le nom de P. Isidore, capucin, ex-provincial de la

tion retomba sur lui. Une grande facilité et un travail assidu le débarrassèrent promptement d'une multitude d'affaires qui languissaient depuis longtemps. La perspicacité et la lucidité de son esprit abrégèrent une tâche, dans laquelle son jugement le dirigeait avec sûreté. Favorisé du don de la parole, il exprimait avec fidélité et élégance ce que son imagination active lui inspirait, ce que son esprit vif, pénétrant et solide avait compris. Quand tout l'arriéré fut expédié, il consacra une partie des heures qui lui restèrent disponibles à l'instruction des jeunes avocats qu'il réunissait chez lui pour leur expliquer les lois romaines, le droit coutumier et les ordonnances. Dans ces conférences, il donnait à ses auditeurs des questions à traiter et les décidait ensuite. Il fut amené ainsi à travailler sur toute la coutume du Poitou ; la matière des fiefs qu'il regardait avec raison comme la plus obscure, quoique l'une des plus importantes de la jurisprudence, fut la première qu'il aborda, puis il passa aux donations dont il a fini le traité. Son projet était de travailler sur les autres titres de la coutume, mais frappé de paralysie en 1745, il fut réduit au plus triste état jusqu'à la fin de son existence, qui se prolongea misérablement.

Les collections qu'Harcher avait rassemblées pour son utilité particulière parurent dignes d'être présentées au public, et furent livrées à l'impression par son fils, sous les auspices du duc de la Trémouille, en 1762. *Le Traité des Fiefs sur la Coutume du Poitou, augmenté, depuis la mort de l'auteur, de remarques qui contiennent en abrégé les dispositions et les usages des autres coutumes, etc.*, forme deux volumes in-4°, imprimés à Poitiers, chez J.-Félix Faucon.

Les dispositions de notre coutume sur les matières féodales, dont quelques-unes sont particulières au Poitou, étaient répandues sans ordre dans le titre premier qui y est spécialement consacré, et dans plusieurs autres titres. Harcher les a réunies d'après un ordre méthodique, discutant celles qui offrent des difficultés, exposant simplement les autres. S'il remarque une lacune, il y supplée en puisant des décisions

et des avis dans les lois féodales elles-mêmes et dans les auteurs les plus accrédités. Parfois il rapproche les maximes du droit commun et quelques dispositions des coutumes voisines qui sont ou contraires ou conformes à la coutume du Poitou ; ces parallèles n'ont pas paru assez fréquens à son fils, qui a cherché, sans cependant toucher à l'œuvre paternelle, à la rendre plus générale et par là plus utile. Il y a donc ajouté des remarques séparées et distinctes, qui contiennent non seulement les dispositions et les usages des autres coutumes et du droit commun sur les matières féodales, mais encore les changemens arrivés dans la jurisprudence et les avis des feudistes qui ont écrit avant et depuis Harcher.

Cet ouvrage ainsi complété acquit une estime méritée ; les seigneurs y apprirent en quoi consistaient leurs droits légitimes ; leurs officiers, la conduite qu'ils devaient tenir dans la discussion de ces droits ; les vassaux, les charges réelles et personnelles qui leur étaient imposées ; les avocats y trouvèrent les autorités propres à appuyer leurs avis ; les juges, les motifs de leurs décisions.

Ce livre, malgré les travaux postérieurs de jurisconsultes recommandables, n'a rien perdu de la réputation dont il jouit à son apparition.

Harcher languit pendant huit ans sur son lit de douleur, et mourut en 1753, emportant dans la tombe les regrets unanimes ; ce juge éclairé recevait avec une égale bonté tous ceux qui s'adressaient à lui ; il les dirigeait par ses conseils et devenait l'arbitre impartial de leurs différends, ne demandant pour récompense de ses peines que la douce satisfaction d'obliger et la jouissance d'avoir rétabli ou conservé la paix dans les familles.

Durant sa cruelle infirmité, il ne pouvait supporter un long travail, mais son cœur bienfaisant soutenait encore son ardeur et il donnait des consultations aux malheureux dont la reconnaissance le dédommageait des fatigues que son zèle avait augmentées. Sa mémoire a été longtemps aimée et respectée à Thouars et dans les environs, où a survécu le sou-



venir de ce magistrat désintéressé qui avait un talent admirable pour pacifier les différends et concilier les esprits les plus divisés.

HÉRISSE (JOSEPH), né à Aulnay, au mois d'avril 1795, de parens qui appartenaient à l'administration des eaux et forêts, suivit ses cours d'humanités au collège de Niort et fut envoyé à Paris pour y apprendre le droit. Au lieu de se laisser entraîner sur la pente glissante du plaisir, il travailla pour acquérir une solide instruction et s'associa à une réunion de jeunes gens qui se préparaient, dans des *conférences* suivies, au rude exercice de la parole. Il connut, à cette époque, la plupart des célébrités actuelles du barreau et de la représentation nationale; il se lia avec plusieurs d'une amitié qui ne s'est jamais démentie. C'est alors que se développèrent ses tendances hostiles à la Restauration.

Jouissant d'une fortune aisée et marié depuis quelques années, Hérissé vivait à sa terre de la Revétison qu'il améliorait avec intelligence, lorsqu'on lui proposa, au commencement de 1830, de se réunir à d'autres libéraux avancés pour fonder à Niort un journal de l'opposition : il y consentit, écrivit dans la *Sentinelle des Deux-Sèvres*, mais ne fut pas compris dans les condamnations qui atteignirent les principaux rédacteurs de cette feuille. La révolution s'accomplit, et tous ceux qui y avaient contribué eurent une part des faveurs du gouvernement qui surgit des barricades de juillet. Nommé procureur du roi à Civray, Hérissé avait espéré voir, avec le nouveau règne, s'ouvrir l'ère de la liberté; son illusion fut promptement évanouie. Le procureur-général Gilbert-Boucher lui prescrivit des mesures de police telles que sa conscience en fut révoltée. Ne voulant pas devenir le Laubardemont de ce second Tristant-Lhermite, il se démit de ses fonctions et vint reprendre le cours paisible de ses travaux agricoles.

L'estime de ses concitoyens le dédommagea de ce sacrifice en l'appelant à siéger au conseil général, comme mandataire du canton de Beauvoir.

Ses loisirs ne furent pas perdus; il les utilisa en mettant la dernière main à un ouvrage qu'il avait préparé depuis longtemps et qui renfermait les méditations sérieuses de sa jeunesse. Les *Droits et Devoirs des Citoyens*, in-8°, de 160 pages, Robin, Niort, 1837, sont traités en cinq parties, précédées de considérations générales. Les titres des différentes parties divisées en chapitres sont : 1° des droits qui dérivent des facultés physiques; 2° de la sûreté, ou de la faculté de pourvoir à sa conservation; 3° de la propagation de notre espèce; 4° de l'égalité; 5° des droits qui découlent des facultés intellectuelles.

Ces études politiques et sociales portent surtout le cachet de l'honnêteté. On ne peut pas adopter toutes les idées du moraliste; il en est de hasardées et même de fausses, auxquelles des préventions injustes avaient donné naissance et que l'âge avait modifiées; quelques passages eussent été effacés dans une seconde édition; mais on ne peut se refuser à reconnaître dans le livre, tel qu'il existe, la conviction, la franchise et la candeur du publiciste.

Le style, toujours élégant et approprié au sujet, est souvent élevé : le passage suivant, tiré du chapitre relatif à l'autorité paternelle et à l'éducation des enfans, justifiera ces éloges et prouvera que l'auteur, comprenant, dans toute leur étendue, les privilèges du père de famille, était opposé aux tendances oppressives que soutenaient alors la plupart des hommes publics qui avaient la prétention de façonner la société nouvelle à leur image et de la diriger vers un avenir créé à leur profit.

« La raison veut que le terme de l'éducation soit aussi celui de l'autorité des parens; mais la société peut-elle, avant ce terme, leur enlever une partie de cette autorité, a-t-elle le droit de diriger l'éducation des enfans? On ne peut le croire. Il est certain que, suivant la nature, ce droit appartient aux parens, qui ne peuvent manquer d'y pourvoir, sans manquer à un devoir sacré. Mais le maintien de la société exige-t-il qu'après les soins de la première enfance,

la direction lui en soit confiée ? C'est ce qu'on ne croira pas davantage.

« Il est vrai que dans quelques républiques fameuses de l'antiquité, les enfans des citoyens étaient élevés en commun et par le soin des magistrats. Tout le monde connaît la police admirable que Lycurgue avait introduite à Lacédémone. Ce fut, comme le dit Montesquieu, en choquant tous les usages reçus, en confondant toutes les vertus, qu'il montra une sagesse admirable.

« Mais ces institutions ne conviennent pas à nos peuples modernes. S'il ne s'agissait que de former une classe de citoyens pour la guerre, pour l'indépendance et pour la liberté ; si l'on désirait avoir un peuple destiné à conquérir d'autres peuples et à dominer sur une multitude d'esclaves, on devrait sans doute adopter une éducation commune, qui donnerait aux jeunes citoyens des corps endurcis contre toutes les épreuves, et des courages que les revers ne pourraient ébranler. Mais ce ne sont point des Lacédémoniens pour dominer sur des flotes et sur leurs voisins, des Romains pour conquérir et asservir l'univers, ni des janissaires pour commander à un peuple avili, qu'il s'agit de former ; car c'est un bien triste avantage pour une nation que d'avoir une classe de citoyens élevés tout exprès pour la tyrannie. C'est le bien de tous qu'il faut rechercher ; voilà le but de la société ; et, pour cela, il faut en venir à la nature : elle nous dit que les pères doivent élever les enfans, et c'est pour eux, tout à la fois, un droit et un devoir. Il en résulte que ce qu'ils doivent faire eux-mêmes, ils ont le droit de le confier à d'autres, soit pour faire élever leurs enfans auprès d'eux, soit ailleurs ; car ce droit n'a pas de limites, puisque personne n'a plus d'intérêt que les parens à confier leurs enfans à des hommes instruits et vertueux, qui leur inspirent le sentiment de leurs devoirs. »

La Société d'Agriculture des Deux-Sèvres, dont J. Hérissé était un membre actif, l'élut pour son vice-président en 1841 ; il était déjà président du comice agricole de Beauvoir

fondé par ses soins et qui lui a conservé cette honorable distinction jusqu'à sa mort. Son exemple et ses connaissances ont beaucoup contribué au perfectionnement de l'agriculture dans ce canton ; mais son zèle ne se borna pas là : il voulut propager le goût des bonnes méthodes et répandre dans les campagnes l'instruction qui lui manque. Dans ce but, il composa pour l'Almanach de l'imprimeur Robin de petits dialogues à la portée de toutes les intelligences. Si les préceptes du père *Joseph* n'ont pas la concision et le nerf des proverbes du père *Abraham*, ils ont un vernis de bonhomie et de naturel, qui manque parfois aux facéties bouffonnes de maître Jacques, le spirituel laboureur de Chaloüe. Ces deux agronomes, avec un talent différent, ont rendu des services semblables, et leurs noms doivent être confondus dans un même sentiment de reconnaissance. Les six Almanachs de J. Hérissé laissent le regret qu'une fin prématurée en ait subitement interrompu le cours.

Cet homme estimable est mort à la Revétison, le 16 février 1848, quelques jours avant la révolution qui aurait réalisé plusieurs de ses vœux, et qu'il aurait saluée de toute l'ardeur de ses sympathies. Les eut-elle conservées longtemps ? c'est une question que je laisse à résoudre à ceux qui partagentaient ses opinions honnêtes et modérées.

JALLET (JACQUES), né à la Mothe-Saint-Héray le 14 décembre 1732, était fils d'un jardinier qui travaillait souvent chez M. le marquis d'Artaguiette d'Yron, propriétaire du château et seigneur du lieu. Ce fut à ce voisinage qu'il dut son éducation. Le jeune Jallet avait une intelligence précoce : par les soins de son protecteur il fut envoyé à Niort, au collège des Oratoriens, où il acheva avec succès ses humanités. Ses parens le destinaient à l'état ecclésiastique ; mais les vœux éternels qu'il devait prononcer l'effrayèrent, et il alla à Poitiers suivre les cours de la faculté de droit.

La carrière du barreau était sur le point de s'ouvrir brillante devant lui, lorsqu'il s'éprit d'une jeune personne noble et riche. Le plébéien, qui sentait sa valeur, crut qu'un amour

partagé nivelait les rangs et devait vaincre les préjugés; il s'enhardit à la demander en mariage. Les parens le repoussèrent avec dédain; et, pour punir leur fille d'un sentiment dont ils rougissaient, ils la renfermèrent dans un couvent, où elle succomba bientôt à son chagrin.

Cette aventure humiliante et douloureuse empoisonna l'avenir de Jallet; il renonça au monde et entra au séminaire, d'où il sortit prêtre à vingt-sept ans.

Nommé vicaire à Gençay, puis bientôt après curé de Chérigné, près Brioux, il s'y bâtit une maison modeste et commode qu'il habita pendant trente années, vivant satisfait d'un mince bénéfice qui lui laissait du superflu à distribuer en aumônes, heureux de l'estime que lui témoignaient de nombreux amis, utile à ses concitoyens dont il était le pacificateur et le père, fier de la confiance que lui attiraient ses connaissances de jurisconsulte et de théologien. Les loisirs de sa paisible retraite étaient consacrés à compléter son instruction. Il lisait de préférence les écrits contemporains des philosophes, ceux de J.-J. Rousseau surtout, et s'imprégnait insensiblement des doctrines qui devaient bouleverser le monde et appeler le pauvre curé de campagne à jouer un rôle actif dans une révolution dont il avait adopté les principes et dans laquelle il figura comme publiciste ardent.

Le 16 mai 1789, Jallet se rendit à Poitiers pour les élections générales, se déclara, dès le début, en hostilité ouverte avec les évêques, prit part à la rédaction des cahiers et fut proclamé septième député de son ordre, quoiqu'il eut décliné cet honneur.

Arrivé à Versailles, il manifesta au sein de l'assemblée du clergé l'opinion que les pouvoirs devaient être vérifiés en commun; le 16 mai il signa, avec plusieurs autres curés, et déposa sur le bureau une déclaration exprimant qu'ils étaient chargés de remettre les cahiers dont ils étaient porteurs, aux états-généraux, et qu'ils se conformeraient à cette obligation.

La justification de cet acte d'opposition fut le sujet de sa

première brochure qui parut le 25 mai, sous ce titre : *L'Évêque d'A....., député aux États-Généraux, à l'Évêque de B....., non député.*

Sa persistance contribua puissamment à la réunion des trois ordres. Dès le 12 juin, au soir, il protesta, dans la chambre du tiers, au nom de dix-huit de ses confrères, contre tout ce que pourraient faire les membres du clergé pour se constituer par une vérification accomplie séparément. Le lendemain, Lecesve, Ballard et lui se présentèrent dans la chambre des communes. A l'appel de la sénéchaussée du Poitou, ils s'avancèrent vers le bureau et déposèrent leurs pouvoirs. Jallet s'exprima ainsi :

« Messieurs, une partie des députés du clergé du Poitou aux états-généraux se rend aujourd'hui dans la salle de l'assemblée générale. Nous y venons prendre communication des pouvoirs de nos co-députés des trois ordres et communiquer nos mandats, afin que les uns et les autres étant vérifiés et légitimés, la nation ait enfin de vrais représentans. Nous venons, précédés du flambeau de la raison, conduits par l'amour du bien public, nous placer à côté de nos concitoyens, de nos frères ! Nous accourons à la voix de la patrie, qui nous presse d'établir entre les ordres la concorde et l'harmonie, d'où dépendent le succès des états-généraux et le salut de l'état. Puisse cette démarche être accueillie par tous les ordres avec le même sentiment qui nous la commande ! Puisse-t-elle être généralement imitée ! Puisse-t-elle, enfin, nous mériter l'estime de tous les Français ! »

Cette phraséologie patriotique excita le plus vif enthousiasme : toute la salle retentit d'applaudissemens, et Jallet prit place au bureau. La conduite des trois curés, tant célébrée par les uns, fut amèrement critiquée par d'autres ; on leur jeta l'épithète de transfuges. Jallet répliqua par un écrit virulent contre les évêques, qui parut sous ce titre : *Pièces relatives à la démarche de MM. les curés qui ont passé dans la salle nationale, le 12 juin 1789 et les jours suivans, Paris, broch. in-8°. On y lit :*

« Si, au lieu de perdre à combattre pour de vaines formes un temps dont vous êtes comptables à la patrie, vous vous fussiez montrés dans le sanctuaire de la nation comme les anges de la paix, la France eut reconnu avec transport ses premiers citoyens dans ses premiers pasteurs. La nation entière eut été à vos pieds; les protestans eussent secoué les préjugés de leur éducation qui leur donne de si fausses idées du clergé romain, et trouvant en vous, messeigneurs, les vertus tant recommandées dans l'évangile, ils auraient aimé, admiré, écouté, suivi peut-être des pasteurs que vous auriez forcé de reconnaître pour les dignes successeurs des apôtres. »

La ligne de conduite de Jallet était marquée dans ces débuts. On le retrouve au jeu de paume, à l'église Saint-Louis. Il marche hardiment dans la même voie que Sieyès, Grégoire et autres prêtres, qui entraînaient le mouvement révolutionnaire au lieu de l'enrayer.

La Constituante allait discuter la déclaration des droits de l'homme. Le curé de Chérigné la devance et trace ses *Idées élémentaires sur la Constitution*, Paris, brochure in-8°, qui fut imprimée par ordre de l'assemblée. C'est un souvenir de la lecture du *Contrat social*, dans lequel on aime à rencontrer cette pensée qui rappelle au moins le caractère dont l'auteur était revêtu :

« En mettant l'homme sous la surveillance de Dieu, la religion affermit tous les liens du pacte social. Elle donne une base aux principes de la justice; elle oppose la terreur de la conscience à la tentation des crimes secrets, et celui qui pourrait quelquefois échapper à la loi, en trompant la vigilance du juge, sent qu'il ne peut se dérober à l'œil perçant et infatigable de la justice éternelle. »

Le 26 octobre, Jallet vote contre tout cens d'éligibilité pour les membres de l'assemblée nationale, et, le 2 novembre suivant, en faveur du décret qui confisquait les biens ecclésiastiques. Il avait, selon son habitude, publié, quelques jours auparavant, son *Opinion relative aux droits de la nation sur les biens du ci-devant clergé*, Paris, broch. in-8°.

Dans les derniers jours de novembre 1790 et pendant un congé qu'il avait demandé pour rétablir sa santé épuisée par une lutte incessante, les électeurs, réunis à Niort, l'appelèrent à l'évêché constitutionnel des Deux-Sèvres, dont le siège était à Saint-Maixent. Il eut le bon esprit de refuser cette dignité peu en rapport avec ses convictions hétérodoxes, avec ses attaques contre la suprématie épiscopale, avec ses débats politiques, où il affectait les allures d'un tribun plutôt que celles d'un ministre du Dieu de paix (1).

Son retour à Paris fut signalé par le serment qu'il prêta, du haut de la tribune, à la constitution civile du clergé qui venait d'être décrétée par l'assemblée (décembre 1790).

En avril 1791, il dirigea contre M. de Mercy deux pamphlets, en réponse à la lettre que ce prélat avait écrite à Servan, nouvel évêque de la Vendée. Il les réunit en une brochure in-8°, qui parut sous ce titre : *Pourquoi ne jurent-ils pas, puisqu'ils savent jurer ? ou Lettres de J. Jallet à L.-E.-I. Mercy*. A la même époque, il publia son *Opinion sur la peine de mort*, Paris, broch. in-8°, conforme à la proposition que Dupont devait développer le 31 mai suivant.

Le dernier et le plus considérable des écrits de Jallet est sa dissertation *sur le mariage des prêtres*, 1. vol. in-8°, Paris, 1791. Ce texte de saint Paul aux Corinthiens lui sert d'épigraphie : « Que chaque homme ait sa femme, et chaque femme son mari ! » Il le développe avec toute la chaleur d'une âme passionnée qui laisse entrevoir les tourmens et les regrets que lui imposa l'accomplissement de devoirs austères auxquels sa vocation ne l'appelait pas, et dont il avait juré l'observation dans un moment d'angoisses et d'épreuves qu'il ne put surmonter.

Son ardeur à poursuivre les réformes sociales et religieuses jusqu'à leur extrême limite s'explique par la blessure encore

(1) Telle est l'opinion de M. Jules Richard, qui a publié sur son compatriote une notice très étendue dans les *Mémoires de la Société de Statistique des Deux Sèvres*, année 1842.



saignante de son cœur froissé dans son orgueil et brisé dans son amour.

« On assure, dit M. Jules Richard, qu'avant de porter son traité à l'impression, il le soumit à l'abbé Maury qui, tout hostile qu'il était à son opinion, ne chercha point à le dissuader. »

La première édition fut rapidement épuisée, et il en préparait une seconde, lorsqu'il mourut subitement, le 13 août 1791. La veille, il avait siégé à l'assemblée nationale.

JOUYNEAU DES LOGES (RENÉ-ALEXIS), né à la Chapelle-Saint-Laurent, dans l'arrondissement de Bressuire, le 24 septembre 1736, reçut de ses parens, qui tenaient un rang honorable dans le pays, une éducation solide et libérale. Il la termina à Poitiers, où il prit ses derniers grades à l'école de droit de cette Université. Le jeune licencié ès-lois fut attaché, en 1756, à l'administration des domaines du roi, à la Rochelle; quatre ans plus tard, il devint secrétaire des commandemens du marquis de Narbonne-Pelet, commandant les trois provinces du Poitou, de l'Aunis et de la Saintonge, et remplit cette charge jusqu'en 1772. Pendant ce long séjour à la Rochelle, il travailla à un journal hebdomadaire, où ses articles furent goûtés de tous les amis d'une saine littérature. Les éloges qu'il reçut l'encouragèrent à solliciter pour lui-même le privilège d'un journal semblable qu'il vint fonder à Poitiers, et qu'il a rédigé-depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1773 jusqu'au 31 décembre 1781.

Ses *Affiches de la Généralité du Poitou* n'ont aucune ressemblance avec les journaux de notre époque, feuilles éphémères emportées dans les abîmes de l'oubli par la tourmente politique. Ces deux énormes volumes in-4<sup>o</sup>, imprimés à deux colonnes, chez F. Faulcon, sont un répertoire complet de tout ce qui concerne notre province. Non seulement les événemens du jour y sont rapportés, mais le directeur et les nombreux correspondans qu'il s'était associés, étendant leurs investigations sur le passé, tracent l'historique des monumens, des villes, des corporations religieuses; la biographie

des hommes illustres ; la médecine , l'histoire naturelle , les sciences , les arts , y sont traités par des plumes spéciales qui , de tous les points de la province , étaient conviées dans cette lice pacifique. Chacun s'empressait de concourir à l'œuvre patriotique où abondaient ainsi d'excellens mémoires , des notes précieuses pour l'histoire politique , civile , littéraire , agricole , industrielle et archéologique du Poitou. Son fondateur n'était pas insensible aux louanges que lui attirait une habile direction pour laquelle il n'avait pas eu de modèle , et qui est devenue pour lui un titre incontestable à la reconnaissance des érudits et à l'estime des gens de bien ; car l'esprit qui règne constamment dans cette publication est conforme à la plus pure morale. Les sentimens qui y sont exprimés ont tous pour but l'amour de l'humanité et la gloire de la patrie. La religion y est toujours respectée , méritée d'autant plus louable qu'il devenait de jour en jour plus rare chez les écrivains , à mesure que Voltaire et ses adeptes propageaient les funestes principes d'une philosophie sceptique et railleuse.

Les *Affiches du Poitou* sont une mine féconde où puise plus d'un homme de lettres de notre époque ; en les parcourant , j'y ai retrouvé des morceaux que j'avais lus , rajeunis et reproduits presque littéralement sans que la source en eut été indiquée. M. Dupin , le plus habile des préfets qui se sont succédés dans les Deux-Sèvres , leur a beaucoup emprunté pour sa statistique du département. Jouyneau des Loges l'y avait invité et avait adressé à cet administrateur une série de renseignemens et de notices complètes sur ceux de ses compatriotes qui s'étaient distingués par leurs écrits.

Après avoir abandonné le privilège de ses *Affiches* à Chexrier , licencié ès-lois , imprimeur-libraire , qui les a continuées , dans le même esprit , jusqu'à la fin de 1789 , 2 vol. in-4°, Jouyneau des Loges resta pourtant fidèle aux lettres et publia dans divers journaux de la province et de la capitale , et dans les *Mémoires* de l'Académie celtique , plus de 400 articles qui prouvent la variété et la solidité de ses connaissances.

Investi, en 1782, de l'emploi d'inspecteur de la librairie dans les généralités de Poitiers, Limoges et la Rochelle, il s'acquitta de cette fonction avec zèle et intelligence, et fut nommé, l'année suivante, chef des bureaux de l'intendance, place qu'il conserva jusqu'à la révolution. Entr'autres objets, il était chargé de la partie des épidémies sur laquelle il rédigea l'ordonnance d'organisation et de règlement de 1784.

Membre de la commission formée à Poitiers pour dresser le cahier de cette commune aux états-généraux, c'est lui qui fit le cahier particulier du commerce.

Ses concitoyens lui confièrent, en 1790, une importante mission près l'assemblée constituante. La révolution dont il avait adopté avec modération les principes, et dont il a déploré les excès, lui conféra diverses places administratives et judiciaires. Il sut, dans toutes les phases de sa longue carrière, acquérir la réputation d'un homme de bien qu'il a emportée dans la tombe. Il mourut à Poitiers, le 30 septembre 1816.

Jouyneau des Loges, que ses travaux avaient fait connaître dans le monde savant, fut secrétaire perpétuel de l'Académie de peinture de Poitiers, membre de la Société royale d'agriculture et de l'Académie des belles-lettres de la Rochelle, de l'Académie des sciences et belles-lettres de Caen, de l'Académie celtique de Paris, de l'Académie des arcades de Rome et de l'Académie des antiquités de Hesse-Cassel.

Je terminerai cette biographie en reproduisant l'extrait d'une note jointe à l'*Histoire de la Bibliothèque de Poitiers*, par M. de Praysac, publiée dans le *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 3<sup>e</sup> trim. 1848.

« Il est étonnant que personne jusqu'ici n'ait songé à consacrer quelques lignes à la mémoire de Jouyneau des Loges. On ne sait donc pas avec quel soin, quelle assiduité, par quels travaux et par quelles dépenses qui furent jusqu'à compromettre sa fortune, il poursuivit, pendant près de cinquante ans, ses investigations dans le domaine de la littérature et de l'histoire du Poitou. Que de notes, que d'éclaircissements

sur ce sujet il a semés dans les *Affiches du Poitou*, qui ont subsisté jusqu'à nos jours, sous des noms et des formats différens, et avec des chances variables de fortune, mais toujours moins intéressantes à mesure que sa coopération diminuait.

« Les *Affiches de la Rochelle*, les *Annonces politiques, religieuses*, etc., du département de la Vendée, le *Journal des Deux-Sèvres*, la *Décade philosophique* même, reçurent aussi leur part de ses communications et s'enrichirent du fruit de ses travaux. Ses recherches procurèrent aux *Mémoires de l'Athénée de Poitiers* et à ceux de l'*Académie celtique* plusieurs notices, dissertations, etc., qui figurent avec honneur dans ces recueils. Combien de volumes ne ferait-on pas de toutes ces pages qu'a disséminées partout cet humble savant, qui fut aussi un homme de bien ! Le Poitou peut le compter au nombre de ceux qui ont fait le plus d'efforts, dans une position étroite, pour la moralité, l'instruction et le bien-être de ses habitans. Qu'on lise surtout les neuf premières années des *Affiches*, on verra quelle était sa sollicitude pour tout ce qui pouvait y contribuer. »

Je trouve, dans le même travail, que la veuve de Jouyneau des Loges, pour se conformer aux volontés dernières exprimées par son mari, fit don à la bibliothèque de Poitiers de cent volumes de jurisprudence et de littérature, œuvres en partie d'auteurs poitevins. Elle y joignit un nombre considérable de médailles de divers modules et d'époques différentes.

LÉZARDIÈRE (MARIE-CHARLOTTE-PAULINE ROBERT DE) naquit au château de la Vérie, commune de Chalans, dans le Bas-Poitou, en 1754, d'une famille noble et distinguée qui devait, plus tard, recevoir de ses membres une nouvelle et plus brillante illustration.

Fille d'un père très instruit, elle prit, dès l'enfance, le goût des études sérieuses, et s'appliqua spécialement à celle de l'histoire de France, dont la connaissance de la langue latine lui permettait de rechercher les élémens primitifs jusque dans les sources les plus reculées. Indifférente aux jeux de son âge et aux frivolités de son sexe, elle se livrait avec

passion à la lecture des anciens monumens historiques que renfermait la précieuse bibliothèque du château paternel, et s'occupait avec délices, selon le témoignage d'un contemporain (1), des formules de Marculphe, des capitulaires et des lois des peuples barbares.

Dès cette époque, se sentant forte des connaissances solides qu'elle avait acquises pendant ses loisirs, elle conçut le projet de redresser les erreurs que les écrivains modernes avaient entassées sur les origines de notre nation et sur les faits de notre histoire. L'exil du parlement et les désordres de la fin du règne de Louis XV lui parurent dus, en partie, à l'ignorance universelle alors des anciennes institutions du royaume. Elle entreprit de démontrer quelles furent ces institutions fondamentales de la monarchie et les variations qu'elles subirent d'âge en âge jusqu'à nos jours. Soutenue par l'ambition un peu téméraire, mais que le succès a justifiée, de combler une lacune laissée à regret dans le livre de l'*Esprit des Loix*, elle voulut composer la théorie de nos lois politiques que Montesquieu n'avait pu joindre à sa théorie des lois civiles. « Voilà, dit-elle, dans son avertissement, l'autorité qui m'a donné à la fois la première idée du titre et de l'ouvrage. »

Ses parens, effrayés de la difficulté et de l'immensité d'une semblable tâche, combattirent d'abord son projet; elle triompha bientôt de leur opposition, et, reléguée dans le repos de la province, ignorée du monde, elle put, sans entraves, se livrer au génie qui l'inspirait, consacrer ses plus belles années à satisfaire son irrésistible penchant pour les travaux historiques, et jeter les bases de son ouvrage.

Le plan, dressé avec art, met en relief les textes originaux de manière à exclure toute hypothèse. Le livre devient, en quelque sorte, la fidèle représentation des monumens eux-mêmes et l'écho de leurs voix lointaines. Ce cadre divise chaque volume en trois sections entièrement distinctes, mais

(1) GAILLARD, *Journal des Savans*, avril 1791.

qui doivent simultanément être lues et qui se correspondent article par article. La première partie, appelée *Biscours*, est l'ouvrage lui-même; la deuxième, nommée *Sommaire des preuves*, est l'énumération des pièces justificatives et l'indication des *Preuves* que contient la troisième, c'est-à-dire, les documens originaux accompagnés d'une traduction française.

Une telle entreprise n'était pas d'une exécution facile; il fallait réunir à la connaissance approfondie de l'histoire coup-d'œil observateur qui ne trompe jamais sur le résultat des faits et sur leurs causes : M<sup>lle</sup> de Lézardière acquit l'un et l'autre à l'aide de la méditation et de l'étude.

Les essais de la jeune érudite furent confiés par son père à M. de Malesherbes, son plus intime ami; celui-ci les communiqua à M. de Brecquigny, au duc de Nivernais, à dom. Périer, nommé, plus tard, censeur de l'ouvrage, et à d'autres hommes éclairés, qui tous attachèrent à ce travail une grande importance, encouragèrent l'auteur à le poursuivre et mirent à sa disposition les documens qu'ils possédaient.

Enhardie par ces suffrages, et surtout par l'approbation et les conseils de Brecquigny, qui ne pouvait se défendre d'un dévouement étonné, d'une sorte d'enthousiasme, en voyant dans une femme une maturité de jugement et une portée d'esprit qui se rencontrent rarement chez les hommes, M<sup>lle</sup> de Lézardière poursuivit laborieusement son œuvre et termina les deux premières époques qui s'arrêtent à la fin du règne de Charles-le-Chauve, en 877. En les livrant à l'impression, elle annonça dans sa préface, comme étant presque achevée, la troisième partie qui devait exposer les modifications et la tradition du droit public de la monarchie, depuis la division de l'ancien empire franc jusqu'au règne de Philippe-le-Bel.

« La destinée de ce livre eut quelque chose de triste; fruit de longues années de travail, il fut, durant ce temps, l'objet d'une attente flatteuse dans la science et dans la société. M. de Malesherbes en suivait les progrès avec une sollicitude mêlée d'admiration; tout semblait promettre à l'auteur un

grand succès et de la gloire; mais la publication fut trop tardive et les événemens n'attendirent pas. La *Théorie des Lois politiques de la Monarchie française* s'imprimait en 1791, et elle était sur le point de paraître lorsque la monarchie fut détruite. Sequestré par prudence, durant les troubles de la révolution, l'ouvrage promis depuis tant d'années ne vit le jour qu'en 1801, au milieu d'un monde nouveau, bien loin de l'époque et des hommes pour lesquels il avait été composé (1). »

Le titre primitif fut remplacé alors par celui de *Théorie des Lois politiques de la France*. Les exemplaires, en petit nombre, qui avaient échappé à la destruction, dans le temps de la Terreur, tombèrent entre les mains des savans et des bibliophiles, auxquels ils étaient doublement précieux par leur rareté et leur mérite. L'ouvrage formait 8 vol. in-8°, Nyon aîné, Paris, 1792.

Une pensée neuve et fière sert de point de départ et de base au travail de M<sup>lle</sup> de Lézardiére, car elle répudie tout contact avec l'unité du gouvernement romain, comme principe de notre civilisation, et tend à prouver l'existence d'une constitution primitive, exclusivement propre aux conquérans. Elle représente la nation des Francs possédant avec l'énergie militaire qui assure la domination matérielle, l'*instinct politique* et la prudence qui donnent la puissance morale, et soutenant dans sa lutte acharnée contre les vainqueurs des Gaulois une guerre de principes où la liberté germanique et le despotisme impérial sont aux prises et où la liberté triomphe. Le divorce avec la tradition romaine, tel est l'élément intime de la *Théorie des Lois politiques*.

Examinons maintenant les jugemens qui ont été portés sur la manière dont M<sup>lle</sup> de Lézardiére a rempli le cadre qu'elle s'était tracé pour renverser les traditions universellement admises jusqu'à elle.

Dom Pérrier, membre de l'Académie des belles-lettres,

(1) AUG. THIERRY, *Introduction des Récits mérovingiens*.

chargé de l'examen du manuscrit, s'exprime ainsi dans son attestation du 31 mars 1791.

« Cet ouvrage, l'un des plus savans et le plus méthodique que l'on ait composé sur le sujet annoncé par le titre, est le fruit d'environ vingt années de recherches immenses et d'un travail assidu... Le style en est simple, clair et tel qu'il convient à un sujet qui n'en exige point d'autre... C'est un vrai phénomène au milieu de tant de productions frivoles et de livres superficiels dont notre littérature est surchargée; phénomène littéraire qui paraîtra encore plus surprenant, lorsque l'auteur aura jugé à propos de se faire connaître. »

M. de Savigny, dans son *Histoire du Droit romain*, au moyen-âge, après avoir passé en revue les travaux historiques de Dubos, de du Buat, de Mably, de Dupuy et de Moreau, proclame le plan et l'exécution du livre de M<sup>lle</sup> de Lézardière, comme étant sans contredit plus profonds et plus conformes aux sources que ceux des ouvrages précédens.

« On ne peut que louer l'auteur, dit-il enfin, de n'avoir point adopté les préjugés de ses devanciers; mais elle-même n'a pu se défendre de l'esprit de système, et le sien, pour différer des autres, n'en est pas moins exclusif. »

M. de Savigny attaque sur quelques points l'opinion de M<sup>lle</sup> de Lézardière, qu'il prétend être tombée dans diverses méprises, sur la nature des institutions romaines. « Cette critique fut-elle fondée, ce qu'il ne faut pas admettre superficiellement, quel savoir encore dans une femme pour traiter de pareilles questions avec tant d'habileté, avec une aussi incontestable supériorité (1) ! »

M. Augustin Thierry (2), après avoir condamné le système qu'il ne trouve pas toujours fondé sur l'ensemble et l'intégrité des monumens historiques, reconnaît que l'ouvrage

(1) M. de la Fontenelle de Vaudoré, à qui cette dernière phrase est empruntée, a payé à M<sup>lle</sup> de Lézardière son tribut d'éloges dans un article publié, en 1835, dans la *Revue de l'Ouest*, pour annoncer la mort de cette célèbre Poitevine.

(2) *Loc. jam cit.*



plus sagement et plus fortement motivé que ceux des auteurs qui l'avaient précédé, est digne de gagner le suffrage des esprits les plus sérieux, et il ajoute :

« Si M<sup>lle</sup> de Lézardièrre, livrée à l'étude exclusive des documens législatifs séparés de l'histoire elle-même, oublie les règles de la méthode historique pour se livrer à un travail tout spéculatif où la chronologie ne joue aucun rôle, ce travail est complet, ingénieux, souvent plein de sagacité. Elle est douée d'une remarquable puissance d'analyse ; elle cherche et pose toutes les questions importantes et ne les abandonne qu'après avoir épuisé les textes qui s'y rapportent. »

Enfin, il est avéré que M. Guizot a beaucoup emprunté à M<sup>lle</sup> de Lézardièrre, dans ses *Essais sur l'Histoire de France*. M. Jourdan fournit, à l'époque où ils parurent, des preuves d'imitations nombreuses ; et, après avoir signalé une erreur dans laquelle est tombé l'habile professeur en parlant des décurions, le critique ajoute : « Pourquoi M. Guizot a-t-il abandonné pour cette fois son guide accoutumé ? »

Ce passage n'est-il pas la preuve de l'estime que portent à l'auteur de la *Théorie des Loix politiques* ces deux derniers écrivains ?

Cette estime est partagée, non seulement en France, par MM. de Châteaubriand, de Barante, de Gérando et par tous les hommes de science et de talent dont les écrits feront briller notre siècle d'un éclat immortel, mais en Angleterre, en Allemagne, en Belgique, où M<sup>lle</sup> de Lézardièrre est citée comme une autorité du plus grand poids pour tout ce qui se rattache à l'origine de la féodalité. La troisième époque dans laquelle elle apprécie ses causes et ses effets n'a été publiée que récemment, et n'est pas au-dessous des deux autres.

Avant d'aborder cette portion importante de l'ouvrage, il est bon de justifier tant de témoignages flatteurs, en faisant connaître par une citation, avec quelle force de pensée, avec quelle élévation de langage, M<sup>lle</sup> de Lézardièrre parle, dans la conclusion de la première partie, d'une liberté compagne de l'ordre public, d'une monarchie indispensablement liée

aux intérêts populaires, d'un gouvernement, enfin, tel que sa haute raison le comprenait pour tirer la France d'un état d'anarchie dont son cœur prévoyait et déplorait l'issue.

« Tous les traits de la constitution de la monarchie doivent être considérés comme les conséquences des principes sur lesquels elle fut fondée.

« La récapitulation des faits compris dans ce traité va mettre le sceau à la démonstration des vérités fondamentales qui y ont été présentées.

« Il a été posé en principe et démontré que les Francs, en établissant leur puissance dans les Gaules, substituèrent un gouvernement qui leur fut exclusivement propre au gouvernement que les Gaulois avaient connu sous le joug des empereurs romains.

« Un second principe, non moins important que le premier, a établi que les Francs associèrent toutes les nations soumises à leur empire au gouvernement qu'ils avaient adopté, et qu'ils ne laissèrent subsister aucune différence entre le sort politique des vaincus et des vainqueurs.

« L'intérêt le plus cher des Francs avait déterminé cette communication du droit politique national aux nations assujéties, et même aux malheureux Gaulois. Si les Francs n'avaient pas associé les divers citoyens de l'état aux avantages qu'ils avaient stipulés pour eux-mêmes, en établissant la royauté, on eût vu les rois se servir des nations soumises pour asservir les conquérans, et la monarchie eut péri sous le despotisme.

« Le troisième principe, auquel toute notre constitution se rapporte, a été tiré de l'état primitif des Francs, en Germanie. On a fait voir qu'ils y avaient connu des coutumes et des règles politiques, et que, dans l'établissement de la royauté qui émana du vœu libre de tous, ils modifièrent les principes et les règles qui les avaient régis jusque-là, mais ne les sacrifièrent pas.

« Tout concourt à fortifier cette démonstration dans la suite de cette époque. On trouve dans la constitution primitive

l'alliance de la liberté politique et d'une dépendance réglée. On retrouve l'esprit et la lettre des règles et des coutumes germaniques, dans les plus grands traits et dans les moindres détails des lois et du gouvernement. Pourquoi les règles qui stipulèrent la liberté du peuple furent-elles si sages, si fortes et d'un effet si sûr ? C'est que le peuple même les avait dictées. Pourquoi le seul écart de la législation fondamentale fut-il de laisser trop de force au peuple contre le roi ? C'est que l'instinct de l'indépendance germanique entraîna sur ce point les législateurs. Pourquoi, enfin, les lois constitutives triomphèrent-elles des désordres anarchiques que fomentaient le vice des lois criminelles et l'imperfection des lois militaires ? C'est que la constitution avait essentiellement lié la liberté et le bonheur du peuple à l'existence et au maintien des droits du trône ; c'est que le peuple, après ses grands écarts, était toujours ramené par son intérêt à cette institution qu'il avait créée, et qui a légué à la France le seul système de gouvernement capable de concilier les droits du peuple et ceux du roi. »

La troisième époque, qui existait inédite et que renferme la seconde édition de l'ouvrage publié sous les auspices des ministres des affaires étrangères et de l'instruction publique (1), par le vicomte de Lézardière, frère de l'auteur et ancien député, comprend l'intervalle entre le neuvième siècle et le quatorzième, et, par conséquent, les causes et les effets de la féodalité.

Après que la constitution primitive de la France a atteint toute sa grandeur et toute sa force, la monarchie perd, pour un temps, cette gloire et cette prospérité dont le règne de Charlemagne a été la plus brillante période. Attentats sur les droits du peuple, partage de l'empire, guerre civile, invasions des Normands, tout concourt à mettre le comble aux malheurs de la patrie qu'un prince faible croit conjurer en

(1) 4 vol. in-8°, Crapelet et Lahure, Paris, 1844. La traduction des preuves a été supprimée dans cette édition.

abandonnant les prérogatives les plus essentielles de la royauté.

Cette révolution établit la puissance féodale sur les ruines de l'autorité monarchique, qui se releva, plus tard, lorsque l'assemblée nationale eût choisi, élu et créé roi Hugues Capet; celui-ci réunit le pouvoir du plus grand fief au titre de la royauté et trouva dans ces deux conditions la force réelle qui avait manqué aux derniers princes de la seconde race, pour exercer les droits de suprématie conservés et garantis à la couronne.

Pendant les désastres des temps honteux qui précédèrent cet acte de la puissance souveraine exercée par la nation, on ne retrouve le peuple français que dans quelques nobles auxquels leur courage associe des citoyens décidés à se protéger par les armes, et dans ces guerriers qui, formant, avec leurs chefs, de petites armées, écartent et repoussent les hordes barbares.

Mlle de Lézardiére retrace ces événemens en traits concis, vigoureux, et montre le génie de la constitution germanique triomphant du sein de cette anarchie, où le peuple dispersé et réduit à chercher dans l'autorité partielle des seigneurs l'appui tutélaire qui doit suppléer l'autorité d'un chef unique, reste cependant tellement attaché aux règles fondamentales de la monarchie qu'elles deviennent la base des rapports politiques entre les grands et les vassaux.

Lorsque les pouvoirs féodaux sont constitués, les seigneurs couronnent, dans la personne du plus brave et du plus fort, celui qui a le plus de moyens de rétablir l'ascendant du trône autour duquel ils aiment à se grouper et qui se revêt d'une splendeur nouvelle.

Dans l'origine, dans les progrès, et dans la chute du gouvernement féodal, on ne doit voir qu'un accident momentané, qui, né de la dissolution forcée de l'ordre, ne tend qu'à le rétablir. Il a emprunté à la constitution primitive les dignités, les offices, les magistratures, la royauté même, dans l'intérêt collectif de la société, et non par prédilection pour

le petit nombre ou pour la famille élevée au rang suprême. Les distinctions, les honneurs, les prérogatives qui ont été l'apanage des emplois publics, n'ont point altéré l'égalité essentielle des droits qui suivent le titre de citoyen. Les premiers en dignités, dans la monarchie franque, ont toujours été responsables, envers ceux qui leur étaient subordonnés, du maintien des lois qui garantissaient à tous l'honneur, la vie, la propriété, la justice et l'exercice de tous les droits. Il n'y a aucun des dépositaires des divers pouvoirs qui n'ait eu à remplir envers la société au moins autant de devoirs, qu'elle lui avait accordé elle-même d'avantages sur elle.

Tels furent les effets principaux de la féodalité qui eut encore d'autres résultats sociaux et moraux.

Des institutions dont la base était la foi donnée et la foi reçue renouvelèrent dans la nation l'horreur de la trahison et de la tyrannie.

La sage dispensation de la justice modifia de plus en plus l'usage des guerres privées dont la cause disparaissait devant la protection publique; les idées de jurisprudence, se propageant de la sorte, désabusèrent les Francs du préjugé germanique qui soumettait les différends au sort des armes, et conduisirent les siècles suivans à un système de procédure complet.

Enfin, le gouvernement féodal détermina la révolution qui offrit à l'univers le premier exemple d'une société d'hommes libres, sans mélange d'esclaves, et brisa les fers dont la dureté du despotisme romain et la barbarie de l'ancien droit des gens avaient enchaîné les neuf dixièmes des habitans des Gaules.

Ainsi, la religion et la saine philosophie ont éclairé nos ancêtres sur les vrais principes de la liberté, de la fraternité et de l'égalité naturelle des hommes, et leurs plus sublimes maximes sont présentées comme motifs des affranchissemens généraux.

Ces idées, développées par M<sup>lle</sup> de Lézardière, sont appuyées de témoignages irrécusables tirés des coutumes du temps, des historiens contemporains, des travaux des Béné-

dictins et des innombrables chartes qu'elle a compulsées; elles sont le fruit de longues et minutieuses recherches.

Le *Sommaire des Preuves*, seul, est imprimé à la suite de ce troisième discours; le cahier des *Preuves* a été perdu en 1793, mais la bonne foi de l'auteur est à l'abri de tout soupçon, puisqu'on peut remonter aux sources toujours indiquées dans les *Sommaires*.

Après avoir étudié avec cet historien les institutions diverses de la féodalité, on comprend son enthousiasme, on excuse quelques inductions peut-être hasardées, quelques réticences sans doute calculées pour que le lecteur ne soit pas détourné de la voie qui communique du point de départ à la conclusion dont voici quelques passages :

« Le peuple le plus soumis à la religion est celui qui ressent le mieux son influence sur la morale.

« La religion imprimait son sceau à tous les devoirs politiques et civils dans les siècles de chevalerie, elle était le premier garant des vertus civiles et publiques.

« Après le serment civil et religieux des vassaux et des sujets, des seigneurs et du monarque, il était impossible de séparer, aux yeux d'un Français, la fidélité à son Dieu de la fidélité à son roi, à son seigneur, à sa patrie. Les devoirs de protection n'étaient pas moins sacrés pour les chefs, pour les princes vertueux, et la foi à l'immortalité de l'âme, étendant au-delà de la vie les espérances et l'ambition des grands cœurs, nourrissait la valeur héroïque de ces hommes toujours prêts à s'immoler pour les devoirs qu'ils avaient une fois embrassés en présence du ciel.

« C'est ainsi que les principes dont se glorifient les siècles les plus éclairés, et que la philosophie moderne croit enseigner à l'univers, trouvent leurs racines dans cet âge où des regards superficiels n'aperçoivent que la barbarie et l'ignorance. »

La révolution de 1793 et ses effets, funestes à M<sup>lle</sup> de Lézardière, ont borné là les travaux qu'elle a pu terminer. La position de fortune à laquelle elle fut réduite la força de renoncer à reprendre et à suivre les occupations chéries de

sa jeunesse. Le château et la bibliothèque de ses pères avaient été brûlés : elle accepta ce sacrifice avec la résignation chrétienne la plus touchante et, négligeant la gloire, vécut pour la seule vertu. Après avoir partagé les persécutions et les malheurs que la chute de la monarchie avait appelés sur sa famille, elle revint, avec ses débris, dans la Vendée, en 1801, à l'époque où les restes de l'édition de la *Théorie des Lois politiques* apparaissaient timidement devant une société nouvelle, insoucieuse des enseignemens du passé et agitée des pressentimens de l'avenir.

De même que son livre, inconnu au public, recueilli par quelques hommes privilégiés, excitait le respect et les méditations des érudits dont il était le partage exclusif, ainsi M<sup>lle</sup> de Lézardière, oubliée du monde, coula dans le Bas-Poitou, d'où elle ne sortit plus, des jours paisibles et modestes, aimée et honorée de ceux qui pouvaient apprécier la simplicité, la douceur et l'aménité de son caractère.

Singulière similitude entre l'existence de l'auteur et le sort de son œuvre !

M<sup>lle</sup> de Lézardière a achevé avec calme une carrière pleine aux yeux de Dieu et des hommes. Elle est morte en 1835, au château de la Proutière, commune du Poirou, près Avrillé (Vendée). La religion, qui l'avait soutenue dans les épreuves de son long pèlerinage, a adouci ses derniers momens : d'une piété aimable, d'une charité tendre ; bonne, en un mot, pour tout ce qui l'entourait, elle a emporté les regrets unanimes de ceux qui l'ont connue.

La réputation dont jouissait, depuis quarante années, la *Théorie des Lois politiques de la Monarchie française*, dans une sphère élevée, mais restreinte, s'est étendue et propagée à l'ombre de cette grave impartialité qui s'obtient par la mort. M. le vicomte de Lézardière a rendu un véritable service à la science historique : cette publication répondait à l'un des besoins de notre jeunesse studieuse ; elle est un des flambeaux les plus propres à éclairer ses pas incertains jusqu'au berceau de nos premiers ayeux.

**LIBORLIÈRE** (LÉON-FRANÇOIS-MARIE BELLIN DE LA), né le 25 mars 1774, à Saint-Martin, près Saint-Maixent, fut destiné aux ordres sacrés par ses parens que leur naissance et leur fortune plaçaient à l'un des premiers rangs de la société. Ayant suivi avec distinction les cours du collège de Poitiers, il revint à Saint-Maixent et refusa de chanter au même lutrin que l'évêque constitutionnel des Deux-Sèvres, dont la résidence était dans cette ville. Il préféra suivre l'exemple de sa famille, et abandonna, en 1791, la patrie déjà livrée à l'anarchie et souillée par le sang de ses enfans.

Sur la terre étrangère, il quitta l'habit ecclésiastique auquel il n'était lié par aucun vœu, prit les armes, et servit tour-à-tour dans l'armée des princes et dans le régiment anglo-français de Vioménil, auquel il fut attaché jusqu'à son licenciement. Il se fixa alors à Brunswick, où il travaillait dans une imprimerie française, et, pendant ce temps, dit un de ses biographes, il utilisait ses loisirs en s'occupant d'ouvrages d'imagination qui fixèrent l'attention publique.

Le premier qu'il publia est une *Suite à Candide*, roman de Voltaire qu'il est aussi imprudent que dangereux de vouloir imiter. L'auteur ne fut pas le dernier à condamner à l'oubli ce malheureux début.

Le genre sombre, mis à la mode par Anne Radcliffe, lui inspira la pensée d'un roman qu'il publia à Hambourg, en 1798, 4 vol. in-12, sous le titre de *Célestine, ou les Epoux sans l'être*. Ce roman, favorablement accueilli, eut deux éditions à Paris, l'une en 1800, l'autre en 1801, 4 vol. in-12. Ce succès n'éblouit pas le jeune écrivain qui, frappé des défauts de ces sortes de compositions, en fit, peu de temps après, une critique très piquante dans un autre roman intitulé : *La Nuit anglaise, ou les Aventures jadis un peu extraordinaires, mais aujourd'hui toutes simples et fort communes, de M. Dabaud, marchand de la rue Saint-Honoré, ouvrage qui se trouve partout où il y a des souterrains, des moines, des bandits et une tour de l'Ouest*, 2 vol. in-12, Hambourg, 1799 ; 2<sup>e</sup> édit.,



Paris, même année. Le titre serait un peu long, s'il n'était lui-même une satire.

Les années suivantes, parurent *Anne Greenoil*, roman historique du temps de Cromwel, 3 vol. in-12, Paris, 1800, et le *Voyage dans le boudoir de Pauline*, Paris, in-12, 1801.

Rentré en France, de la Liborlière travailla pour la scène. Il fit jouer avec succès, en 1803, la *Cloison*, ou *Beaucoup de peine pour rien*, comédie en un acte et en prose, qui fut représentée au théâtre de l'Odéon. Son nom ne figurait pas sur l'affiche. Après la représentation, le parterre demanda l'auteur; un acteur s'avança: — « Messieurs, dit-il, l'auteur désire conserver l'anonyme. — Il fait bien, répondit un plaisant; et d'autres de répéter: Oui, oui, il fait bien! » Malgré cette boutade, qui faillit entraîner une chute, la pièce se soutint, eut plusieurs représentations et est restée au répertoire. Mais de la Liborlière, dégoûté d'une carrière si hasardeuse, ne composa plus pour le théâtre et se livra à des études plus sérieuses.

Il maniait avec facilité le pinceau poétique: le sujet de la *Navigation de la Sèvre-Niortaise* ayant été mis au concours en 1803, pour le prix de poésie décerné par le préfet Dupin, il concourut et l'emporta sur ses rivaux. Voici deux strophes de la pièce qu'il composa :

« Il faut un immortel burin  
Pour rendre hommage à la victoire;  
Que, dans le temple de mémoire,  
Coupant l'aile du temps, le fixant sur l'airain,  
On vole une savante main  
Graver : Bonaparte et la gloire!...  
Nous n'irons point dans nos bosquets,  
Dresser un monument de sa course éclatante;  
Mais notre main reconnaissante,  
Pour rendre hommage à ses bienfaits,  
Vient, tous les ans, sur l'écorce naissante,  
Graver : Bonaparte et la paix!

« Naguère, hélas! ondes chériques,  
Vous vîtes les calamités

Qui désolèrent nos prairies !  
 Quittant avec effroi vos bords ensanglantés ,  
 Fuyant les hameaux dévastés ,  
 Nous pleurions sur nos bergeries !...  
 Maintenant un retour flateur  
 Nous fixe pour toujours sur votre aimable rive ;  
 L'innocence , longtemps craintive ,  
 Bénit un Dieu consolateur  
 Et croit voir fuir , sur l'onde fugitive ,  
 Le souvenir de son malheur . >

Cette dernière image est charmante , et l'on juge , par cette citation , que la plume de l'auteur était exercée. On ne trouve pas dans ces vers l'élévation que comporte l'ode , c'est plutôt le ton de l'idylle , avec l'intérêt et le coloris gracieux que ce genre difficile exige et réunit rarement.

La pensée qui termine la seconde strophe est une heureuse réminiscence de Virgile :

*O Melibæe , Deus nobis hæc otia fecit.*

Imiter ainsi n'est pas copier , c'est presque égaler les maîtres.

Pendant son séjour en Angleterre , M. de Fontanes avait connu de la Liborlière ; il le revit à Paris et devint son ami. Cette liaison et ses talens lui valurent d'être envoyé à Poitiers , en 1809 , avec le titre d'inspecteur de l'Université , pour organiser l'Académie de cette ville dont il fut nommé recteur en 1815. Il remplit les fonctions de cette charge jusqu'en 1830 , et s'en démit alors pour rentrer dans la vie privée.

Son zèle éclairé pour l'instruction de la jeunesse , ses connaissances acquises , son habitude d'écrire , se font remarquer dans les ouvrages sérieux qu'il composa pendant qu'il était à la tête de l'enseignement dans notre province. *L'Histoire élémentaire de la Monarchie française* , 1 vol. in-12 , Poitiers , 1826 , a été réimprimée trois fois , la dernière , à Paris , en 1837 ; *L'Histoire élémentaire des principaux Peuples de l'Europe* , 1 vol. in-12 , Poitiers , 1828 , a eu deux éditions.

Enfin , quelque temps avant sa mort , il a publié un volume

in-8°, Poitiers, 1846, sous ce titre : *Vieux Souvenirs du Poitiers d'avant 1789*, ouvrage estimé des archéologues et des savans, et qui renferme une foule de renseignemens curieux sur les monumens, les institutions, les mœurs et les usages de cette ville avant la Révolution.

Membre fondateur de la Société d'Agriculture, Belles-Lettres, Sciences et Arts, qui s'organisa à Poitiers en 1818, de la Liborlière y occupa, le premier, le fauteuil de la présidence, et fut appelé plusieurs fois, dans la suite, à la même dignité.

On trouve dans les bulletins de cette compagnie :

1° Un *Rapport sur un Crapaud vivant découvert dans un tronc d'arbre*, en 1826; 2° une *Notice sur la Grand'Greule*; 3° un *Mémoire sur son invention d'une calèche-diligence*; car de la Liborlière joignait au double mérite d'administrateur habile et de littérateur distingué le génie du mécanicien, à tel point, que ceux qui connaissaient ses travaux en ce genre regrettaient qu'il ne se fût pas appliqué exclusivement à cette science.

La Société des Antiquaires de l'Ouest, à laquelle il s'était associé, a inséré dans ses *Bulletins* de nombreux écrits lus dans son sein par de la Liborlière, dont la verve infatigable et la mémoire fidèle ne se ressentirent jamais du poids des années. Les principaux sont :

1° *Mémoire sur l'église de Saint-Hilaire de Poitiers*;

2° *Mémoires sur diverses particularités relatives à l'abbaye de Saint-Maixent*;

3° *Rapport sur des gâteaux de forme particulière qu'on prétendait faire remonter jusqu'aux mystères d'Isis*;

4° *Souvenirs sur l'ancienne Université de Poitiers*;

5° *Notice sur Diane de Poitiers* et sur l'appartement que l'on suppose avoir été le sien dans la ville du même nom;

6° *Observations sur le tableau des émigrés du Poitou*;

7° *Notice sur Melusine*;

8° Enfin plusieurs *Rapports* sur des ouvrages historiques.

Une critique vive, spirituelle et mordante s'y allie, sous

sa plume, à la politesse du bon ton, à la délicatesse de la pensée et à un heureux choix d'expressions. Ces qualités essentielles du style se retrouvent dans ses nombreux discours d'apparat, où il s'est toujours montré à la hauteur du poste éminent qu'il occupait.

De la Liborlière reçut pour prix de ses services la croix de la légion-d'honneur en 1821, et fut, un peu plus tard, appelé à siéger au conseil général du département de la Vienne.

Cet homme de mérite, chez qui les dons de l'esprit ne nuisirent pas aux vertus du cœur, est mort à Poitiers le 27 avril 1847, regretté de sa famille et de ses amis, pleuré des pauvres au soulagement desquels il consacrait une partie de sa fortune.

**LINIERS (JACQUES-LOUIS-HENRI COMTE DE)**, d'une des plus anciennes familles du Poitou, naquit à Niort le 28 avril 1749, et fut destiné, dès son enfance, à la carrière des armes que ses ancêtres avaient suivie avec éclat sur terre et sur mer.

D'un caractère franc, gai, communicatif; d'un esprit vif et aimable, il ne tarda pas à se lier avec la jeunesse frivole et sceptique de la cour, à laquelle sa naissance et ses qualités personnelles le firent admettre. Les *Mémoires secrets*, dits de *Bachaumont*, mentionnent (1) qu'il assista à la représentation de la parodie d'*André et Nicolette*, opéra comique de Sedaine, qui fut joué à Versailles, devant la reine, en 1778.

On voit par le même ouvrage qu'il travailla pour le théâtre et réussit dans ce genre. Le *Connaisseur*, pièce qu'il fit représenter à Bordeaux eut du succès (2); l'année suivante, il envoya à Marmontel, qui en fit son profit et dont il se vengea, plus tard, par quelques pointes épigrammatiques, le *Mari Sylphe*, opéra comique, d'après un des *Contes moraux* de cet auteur (3).

L'époque où un quatrain impromptu avait ouvert au

(1) Tome XI, p. 140, 18 avril 1778.

(2) *Ibid.*, tome XII, p. 249, 29 septembre 1778.

(3) *Ibid.*, tome XIV, p. 62, 18 mai 1779.

marquis de Saint-Aulaire les portes de l'Académie française n'était pas éloignée : c'était le temps où Dorat, Bonnard et tant d'autres s'illustraient par de petits vers ; le comte de Liniers sacrifia à la mode, et répandit dans des pièces de poésie légère les flots d'une imagination parfois un peu hardie et d'un esprit toujours enjoué et délicat. La plupart de ces bluettes éphémères ont été égarées, mais il en a recueilli quelques-unes dans un volume in-24, de 84 pages, qui parut en 1789, sans indication de ville ni d'imprimeur. Il le dédia à sa femme par une épître signée JACQUES DE LA BADAUDIÈRE.

Cette dédicace et ce pseudonyme ne s'appliquent sans doute qu'à la relation d'un *Voyage d'Ulm à Vienne par mer*, qui se trouve au début du livre, badinage dans lequel l'auteur raconte les impressions qu'il a éprouvées, les merveilles qu'il a cru voir, les dangers imaginaires qu'il a courus pendant la traversée. Cette plaisanterie est une critique adroite des voyageurs, dont les récits étaient jadis peu véridiques et qui le sont peut-être encore moins de nos jours.

Viennent ensuite des *Couplets*, des *Stances*, des *Romances*, et enfin un *Conte* dont le sujet historique amusa tout Paris.

Les Capucines de la place Vendôme ayant demandé à M. le duc de Nivernois, alors ambassadeur du roi, à Rome, les reliques de saint Ovide, en même temps que le maréchal de Richelieu lui demandait une caisse de saucissons de Bologne, on se trompa d'adresse, et les saucissons parvinrent aux religieuses.

Tel est le canevas que le comte de Liniers a brodé à l'instar de Florian et de Laharpe, c'est-à-dire, en alliant dans ses vers la finesse de la pensée à l'élégance de l'expression. En voici le début, dont la conclusion politique est de toutes les époques :

« Voyez-vous pas sur les deux hémisphères  
Que le hasard règle tout pour le mieux :  
Sans le hasard, combien de demi-dieux  
N'eussent été que d'obscurs téméraires !

J'ai rencontré jadis , vers l'Indostan ,  
 Un peuple aimable , industrieux , galant :  
 Là , le sultan , par sa pleine puissance ,  
 Peut infuser d'abord toute science.  
 Un ignorant vient acheter son choix ,  
 Et contre tous professe et vend les lois.  
 Un Algonquin , dans son Académie ,  
 Doit corriger la langue d'Arabie.  
 Il fait d'un sourd , un juge d'opéra ,  
 Ou d'un cadi , son capitain-pacha ;  
 Un fou prodigue a régi sa finance ,  
 Et cependant son peuple rit et danse.  
 Tant il est vrai que pour bien gouverner ,  
 C'est au hasard qu'il faut s'abandonner. »

Le comte de Liniers écrivait sans prétention pour amuser ses loisirs et ceux de ses amis plutôt que dans le but d'acquérir une renommée littéraire ; il vise au trait sans s'inquiéter beaucoup de la richesse de la rime , ni de la règle grammaticale ; le peu qu'il a imprimé est anonyme et n'a jamais été livré au commerce. Il a composé un grand nombre d'œuvres badines qui nous sont inconnues. Il est permis de tirer cette induction de la lettre suivante , dont l'autographe m'a été confié par son neveu , le comte Joseph de Liniers , digne héritier du nom :

## ENVOI D'UNE LANTERNE.

« Avec un meuble tout pareil ,  
 Dans Athènes , certain cynique ,  
 Poussé par son humeur caustique ,  
 Cherchait un homme au grand soleil ;  
 Aux yeux de la Grèce assemblée ,  
 Si le destin vous eût montré ,  
 Bientôt , dans son tonneau rentré ,  
 La lanterne eut été soufflée  
 Et Diogène eût soupiré. »

« Si j'eusse accepté votre lanterne dans les mêmes intentions que le philosophe grec , je l'eusse certainement éteinte avant de sortir de chez vous ; mais j'en avais grand besoin

pour me conduire, et, grâce à sa clarté bienfaisante, je suis arrivé, comme Arlequin, prince de Salerne, à la nage avec mon parapluie. Pendant que je suis en train de citer, je pourrais vous dire que, sans elle, j'aurais pu très bien renouveler l'aventure de Léandre, car j'avais aussi le bras de mer du Puynallier à traverser pour aller trouver mon Héro. Mais je mets fin à toute mon érudition pour vous parler de ma reconnaissance et vous prier de lire avec attention le poème de *Didon* que je vous envoie. J'en ai fait la parodie, et cette production est, parmi les folies que vous m'avez permis de vous lire, une de celles que j'aime le mieux (1). »

Au moment de la révolution, le comte de Liniers était colonel d'infanterie et chevalier de saint Louis. Contraint, comme tant d'autres Français, de fuir la patrie pour soustraire sa tête à l'échafaud, il parcourut diverses contrées de l'Europe et passa deux fois les mers. Il était près de son frère, vice-roi de Buénos-Ayres, lorsqu'il mourut au commencement de 1809.

Marié, en 1781, à M<sup>lle</sup> Lenormand d'Etiolles, il eut de cette union heureuse et assortie deux filles (2) et un garçon, qui héritèrent des grâces de leur esprit et de la générosité de leurs sentimens. Leur fils, Charles de Liniers, né à Paris en 1785, passa sa jeunesse à Niort, et fut aussi un poète aimable, dont l'imagination était plus brillante encore que celle de son père. Parmi les productions de cette muse badine, qui se livrait volontiers à la folle du logis, je citerai la suivante, publiée dans le *Journal des Deux-Sèvres*, où était recueillie, parfois, quelque perle qui semble tombée de la plume alerte et fugitive de Gentil Bernard ou de Parny (3) :

« Qu'il est vif, qu'il est agaçant  
Le grand œil noir de mon lamène,

(1) Cette lettre est adressée à M<sup>me</sup> la comtesse de Boisragon, à Niort.

(2) M<sup>lle</sup> Aglaé de Liniers et M<sup>me</sup> Charles de Parçay, mortes toutes deux à Niort, où le souvenir de leurs vertus et de leur amabilité a survécu dans le cœur de tous ceux qui les ont connues.

(3) Années 1808 et suivantes.

Et que l'amour artistement  
 Arrondit son sourcil d'ébène ;  
 Siège toujours , souris charmant ,  
 Sur sa bouche fraîche et mi-close ,  
 Où zéphir , en la caressant ,  
 Séduit par un rapport frappant ,  
 Croit épanouir une rose.

• Depuis longtemps mon corps gisait ,  
 Attendant la convalescence ,  
 Et mon esprit se nourrissait  
 De souvenir et d'espérance ,  
 Même , quand la fièvre en fureur ,  
 D'un frisson m'imposait la gêne ,  
 L'amour , dans le fond de mon cœur ,  
 De mon sang aimant l'ardeur ,  
 Savait m'enflammer pour Ismène.

• Hier , sur le déclin du jour ,  
 Par hasard , je rencontre Ismène ;  
 Son arc tendu , le traître amour  
 Accompagnait sa souveraine .  
 En voyant mon air languissant ,  
 Il me dit avec un sourire :  
 Fuis de ces lieux , jeune imprudent ,  
 Pour qui voit Ismène et l'entend  
 La fièvre devient un délire. •

Charles de Liniers termina de bonne heure une existence agitée et aventureuse ; il est mort en 1822 , de la fièvre jaune , à la Guadeloupe , où il avait rejoint son régiment , dans lequel il-remplissait le grade de chef de bataillon.

MARQUET (Louis) , né à Poitiers en 17 . . , embrassa la carrière du barreau et se distingua par son érudition dans un temps où la renommée ne s'attachait qu'au vrai talent. Non content d'acquérir la science pour lui-même , il voulut aplanir aux commençans les difficultés qui l'avaient plus d'une fois arrêté dans ses débuts , et composa un traité , en quelque sorte élémentaire , dans lequel il tira de la confusion et du désordre les textes de la Coutume du Poitou.



Poussé par une défiance de ses propres forces, puisée dans une louable modestie trop rare de nos jours chez les écrivains, il dédia son œuvre à MM. les avocats du présidial de Poitiers, et la soumit à leur critique avant de la lancer dans le public. Une commission, composée de quatre anciens, Tranchant, Mignot aîné, Deluzines et Duplaisset aîné, en rendit compte à l'ordre réuni en assemblée générale, et le résultat fut consigné sur le registre des délibérations dans ces termes : « MM. les commissaires ont dit avoir examiné l'ouvrage de M<sup>e</sup> Marquet, et n'y avoir rien trouvé qui ne soit exactement conforme aux dispositions de la Coutume de cette province ; ils ont ajouté que cet ouvrage serait utile non seulement à ceux qui commencent leur carrière dans le barreau, mais même à ceux qui ont acquis beaucoup d'expérience, en leur remettant sous les yeux les articles de la Coutume qui ont entre eux une liaison nécessaire, et où chaque matière est placée dans son ordre naturel.

« Sur quoi ayant délibéré, tous messieurs ont déclaré qu'ils recevaient avec beaucoup de satisfaction l'hommage que M<sup>e</sup> Marquet a bien voulu faire à l'ordre des avocats de ses premiers travaux, et ont prié M. le bâtonnier de lui en marquer leur reconnaissance. »

On aime à voir d'une part cette condescendance pour l'expérience de l'âge mûr, et de l'autre l'empressement de ces graves jurisconsultes à encourager le mérite et à exciter l'émulation d'un jeune confrère, sans qu'un sentiment de rivalité ternisse, même par une réticence, l'expression de la vérité.

Encouragé par cette solennelle approbation de juges éclairés, L. Marquet livra son manuscrit à l'impression. L'année suivante, parurent les *Principes généraux de la Coutume du Poitou*, où les articles du texte et ceux des ordonnances, qui y ont rapport, se trouvent placés selon l'ordre qu'on a suivi dans la distribution des matières, sur chacune desquelles il y a des *Notions préliminaires* tirées de M. de Ferrière et des *Règles du Droit français* de M. Pocquet de Livonnière, avec une table alphabé-

*tique des matières contenues au texte de cette Coutume*, 1 vol. in-12, J.-F. Faulcon, Poitiers, 1764.

Le livre est divisé en vingt titres, dont chacun réunit les textes qui ont quelque rapport au sujet qu'il traite. Marquet y joint la définition des termes de droit et de ceux qui sont consacrés par l'usage : les notions et les règles qu'il donne sont empruntées aux auteurs les plus connus. La même exactitude règne dans l'explication de chaque texte ; il cite toujours les autorités et rapporte les ordonnances ou les arrêts qui détruisent ou qui confirment les dispositions de la loi. La clarté et la précision avec lesquelles sont exposés les principes très compliqués de la Coutume du Poitou rendent son ouvrage éminemment utile. Il remet sous les yeux les articles qui ont entre eux une liaison nécessaire, et devient un guide lumineux, à l'aide duquel il est facile de marcher sûrement dans ce labyrinthe presque inextricable auparavant.

L'uniformité de nos lois a enlevé de son importance pratique au travail de Marquet ; mais il a conservé une grande valeur pour ceux qui désirent connaître notre ancienne législation provinciale, à laquelle renvoie quelquefois le Code civil.

Cet habile praticien, avocat en parlement et au siège présidial de Poitiers, est mort dans cette ville, en 1782.

MASSÉ (CHARLES-ISIDORE) est né aux Brouzils, canton de Saint-Fulgent (Vendée), vers 1791. Sa famille était étrangère à ces contrées, où on ne lui a jamais connu d'autres parens que son père et sa mère, femme d'une grande piété, qui entra dans une maison religieuse, même du vivant de son mari, et en embrassa la règle. Massé n'avait point de fortune ; il commença ses études au petit séminaire de Chavagnes et les termina à Paris. Il suivit ensuite les cours de droit à la faculté de Rennes, et y fut reçu avocat. Fixé à Nantes pour en exercer la profession, il s'adonna à la littérature et prit rang parmi les écrivains du second ordre. Ses ouvrages se distinguent par une imagination fraîche et abondante, par un style, en général, élégant et chaleureux. Il a laissé plusieurs opuscules, où brillent ces qualités,

ent, autres une *tragédie*, qui n'a pas été jouée, dont le titre m'est inconnu, et *Manon la Filandière*. Son œuvre capitale est la *Vendée poétique et pittoresque*, ou *Lettres descriptives et historiques sur le bocage de la Vendée, depuis Jules-César jusqu'à l'année 1791*, 2 vol. in-8°, ornés de paysages dessinés d'après nature, V. Mangin, Nantes, 1829. Le but tout patriotique qu'il s'est proposé était de faire connaître et chérir son pays, dont il décrit les aspects pittoresques qu'il compare aux plus beaux sites de l'Italie, ses ruines superbes et majestueuses, ses fastes historiques antérieurement à la guerre de 1793. A l'imitation de l'auteur de la *Gaule poétique*, il a revêtu son style de couleurs plus brillantes que ne l'exigent de simples dissertations, et a banni de son livre l'expression de toute opinion politique. Néanmoins, son enthousiasme pour les hauts faits qui ont illustré le nom de ses compatriotes, trahit l'ancien soldat vendéen; par Massé servit, en 1815, dans l'armée royale, et y conquit, par sa bravoure, le grade d'officier.

Si ces *Lettres descriptives*, inspirées par un vif amour de la patrie, se ressentent des défauts du modèle dont le style romantique est parfois prétentieux et incorrect, elles n'ont pas les qualités qui ont acquis à M. de Marchangy une réputation durable, et manquent un peu de cette critique érudite que recherchent l'archéologue et l'antiquaire. L'auteur s'est cependant livré à des recherches, il a lu les anciens historiens, mais on s'aperçoit qu'il est novice dans leur langue. Il n'en saisit pas toujours le sens exact, et commet des méprises impardonnables, comme dans sa dix-huitième lettre sur les Fontenelles :

« La dame de Talmont, dit-il, ne fut connue que par ses talens : elle avait l'esprit cultivé, et nous avons encore de cette femme une lettre qui termine un différend entre l'abbé des Fontenelles et celui d'un autre monastère que Scévole appelle Turon-le-Majeur (*Majoris monasterii Turon*). » Peu s'en faut qu'il ne prenne ici le Pyrée pour un nom d'homme.

Leur mérite est beaucoup plus réel sous le rapport des-

criptif. Il y a en grand nombre des tableaux gracieux et qui respirent le sentiment. Tel est ce récit du convoi funèbre d'un simple villageois :

« Quatre Vendéens, le front découvert, portaient à l'église de Saint-Michel la dépouille mortelle d'un de leurs voisins, trépassé. Le cercueil était recouvert d'un drap mortuaire, la troupe éplorée suivait en silence. Pas un cri, pas une plainte ne se faisait entendre, leur douleur était muette : les larmes qui partent du cœur n'ont pas de voix, elles coulent !

« Arrivés à l'embranchement des Quatre-Routes, la fatigue contraignait les porteurs à s'arrêter un moment. Ils posèrent le corps à terre ; chacun s'asseyant sur les tertres verdoyans qui montent jusqu'au pied des haies, la tête baissée, dans le plus profond recueillement, priait en silence, tandis que le défunt était resté déposé sous les dômes de verdure qui ombrageaient le chemin, comme sous un riant catafalque élevé, par les anges de la solitude, au pauvre laboureur.

« Après s'être délassés un moment auprès de celui dont le repos est éternel, on reprit le corps, on continua la marche silencieuse, et le plus âgé des assistans planta au pied d'un des arbres une petite croix de quatre poncees de haut, en mémoire de ce que le défunt s'était reposé dans ce lieu solitaire, et pour demander au voyageur quelques prières en faveur de l'âme du trépassé. Touchant usage ! Cette croix, toute fragile qu'elle est, restera là pendant bien des années, et chaque fois qu'un parent, un ami du défunt passera par ce chemin, elle lui rappellera l'homme qu'il aima et qui n'est plus ; il priera pour lui ; et si, fatigué de la chaleur du jour, il vient à s'endormir sous l'ombrage hospitalier que cette croix rend tout religieux, il verra son ami dans ses songes et son cœur sera consolé. »

Des citations semblables pourraient se multiplier : la noce villageoise, l'établissement des filles de Saint-Laurent, l'épisode du Collibert, etc., sont d'une lecture attachante et plaisent aux âmes sensibles et religieuses. Il est regrettable que quelques passages des notes, qui sont à la fin du second

volume, laissant percer ces préventions haineuses contre une savante corporation que le vieux libéralisme semait dans les jeunes intelligences pour les préparer aux révolutions.

Avec son cœur chaud et son organisation poétique, Massé Isidore devait être facile à impressionner. Il faut sans doute attribuer à cette nature accessible à l'exaltation et peut-être à ses relations d'imprimerie, sa collaboration, avant et après 1830, à l'*Ami de la Charte*, journal d'un radicalisme ostre et d'une hostilité acharnée contre la royauté, la religion et ses ministres. Ses articles, toutefois, étrangers à la politique, se distinguaient par leur extrême modération et leur finesse; ils étaient signés : *Le Hibou*.

Cet écrivain s'était acquis un certain renom et était inscrit dans le prospectus du *Livre des Cent et un*, parmi les auteurs de la province qui devaient fournir des articles à cette publication, fondée, comme l'on sait, dans la pensée généreuse de préserver de la ruine l'éditeur Ladvocat, dont la révolution de juillet avait compromis la fortune. Malheureusement les morceaux donnés gratuitement valaient ce qu'ils contenaient, et cette *Macédoine littéraire* est tombée dans l'oubli.

Massé n'y fournit pas son contingent; la mort le surprit à la fleur de l'âge, et l'enleva, le 21 décembre 1831, à ses amis et à sa famille, à peine âgé de quarante ans.

Sa veuve envoya alors tous ses ouvrages manuscrits et imprimés à son ami Davane, juge au tribunal d'Evreux, pour qu'il en fit paraître une édition complète. Je pense que cette pieuse intention a été remplie.

MERSON (PAUL-ANDRÉ), né en 1745, à Fontenay-le-Comte, fut élevé chez les jésuites. Son instruction se ressentit de la direction de ces maîtres habiles qui, à l'abri de toute autre préoccupation, mus par le seul sentiment de leurs devoirs, transmettaient à leurs élèves la science qu'ils possédaient eux-mêmes. Merson puisa dans cette maison le goût de la saine littérature; versé dans la haute latinité, il faisait ses délices de Virgile, de Phèdre et d'Horace, qu'il savait par cœur. Dans ses moments de loisir, il essayait de

rendre dans notre langue les beautés de ces poètes, la gloire de leur siècle, et il a laissé la traduction en vers d'un grand nombre d'Odes du Pindare latin.

Les fonctions de contrôleur et d'inspecteur des contributions directes, qu'il a remplies pendant longtemps, prouvent qu'il n'était pas étranger aux travaux sérieux : il en a fourni un nouveau témoignage en publiant un des premiers ouvrages qui parurent sur le système métrique ; un volume in-8°, imprimé chez Goichot, à Fontenay-le-Comte.

Merson est mort dans cette ville en 1817, à l'âge de 72 ans, laissant une mémoire respectée et un nom honorable dont l'éclat a été encore rehaussé par le dévouement de son fils, Casimir Merson, le courageux et zélé fondateur de l'*Ami de l'Ordre*, de Nantes. Père heureux, il a lui-même transmis ses talens à ses enfans, et l'un d'eux, directeur de l'*Union Bretonne*, s'est déjà acquis une juste célébrité comme penseur et comme écrivain moraliste, en publiant deux ouvrages importans sur le socialisme et le communisme.

MESNARD DE LA GARDE (CHARLES), né en 1715, dans la commune de Largeasse, à quelques lieues de Parthenay, fit ses études au collège de Niort, sous les Oratoriens, et embrassa la carrière militaire. Après le traité de Versailles de 1736, qui assura la Lorraine à la France, il passa au service de l'empereur, grand-duc de Toscane, et fut nommé, quelque temps après, directeur de la monnaie, à Florence, poste qu'il a occupé pendant quatorze ans.

Durant son séjour dans cette ville, il connut l'abbé Nollet, et fit de nombreuses expériences sur l'électricité avec ce savant, qui en parle avec éloge dans plusieurs de ses ouvrages, et l'appelle un des premiers *électriseurs* de l'Italie. Il était sans contredit, comme théoricien, comme artiste et comme administrateur, un des plus habiles monnayeurs de l'Europe, et donna au ministère de Vienne des conseils qui furent presque tous adoptés. Pour l'en récompenser, l'empereur lui accorda des lettres de noblesse, moyen honorable, mais peu dispendieux de rémunérer des services; Mesnard de la Garde,

de là naissent des questions importantes sur les exhédérations, sur les renonciations des filles aux successions à venir, sur les renonciations à celles qui sont échues et sur les droits des bâtards. Toutes ces questions sont développées avec soin : l'auteur ne se borne pas à en donner une idée générale, il pose les principes d'après lesquels la loi prononce.

Cet ouvrage fut, dans le temps où il parut, très apprécié des jurisconsultes et méritait l'estime dont il jouit.

V. Mignot a été bâtonnier des avocats du présidial de Poitiers, et y est mort le 8 septembre 1775.

MONBAIL (DANIEL-ÉMILIE RORTHAYS DE), né à Fontenay-le-Comte, le 23 février 1812, d'une famille noble et ancienne, fit ses études dans cette ville, et montra, dès sa jeunesse, des dispositions qui se développèrent avec l'âge. La littérature fut l'objet de ses premières prédilections. A peine sorti de l'enfance, il adressa au journal *Le Vendéen* une *Nouvelle* fraîche et naïve comme son imagination, pure et tendre comme son cœur. Le dessin partagea bientôt ses goûts d'artiste, et il alla à Paris perfectionner, sous la direction des bons maîtres, les talens dont il avait le germe. Ses progrès furent rapides, et son crayon apprit à représenter les objets avec finesse et expression. La mine de plomb s'animait sous ses doigts et respirait la vie.

Enfant de la Vendée, il consacra à son pays tant aimé les prémices de ses travaux, et le célébra comme il mérite de l'être. Les vieux monumens, souvenirs des anciens âges, qui disparaissent sous le marteau des démolisseurs, les châteaux réduits en ruines par les fureurs de la guerre civile, les costumes des localités diverses, dont la variété s'efface, chaque jour, sous le niveau glacial de la civilisation et de l'uniformité, trouvèrent en lui un peintre fidèle et élégant.

Les dessins qu'il recueillait sur les lieux réclamaient un cadre qui en relevât encore la valeur. Ecrivain aussi correct qu'instruit, de Monbail composa le texte d'un ouvrage explicatif de ses croquis. Archéologie, chroniques, architecture, tout revêt sous sa plume facile. Le livre qu'il a publié sous ce

titre : *Notes et Croquis sur la Vendée, Histoire, Mœurs, Monuments, Costumes, Portraits, Dessins d'après nature, Texte historique et descriptif*, in-4°, de 140 pages, Robin, Niort, 1843, tient tout ce qu'il promet et renferme trente-sept lithographies qu'il a dessinées lui-même sur la pierre et qui sont remarquables par la légèreté du trait, le moëlleux et la délicatesse de la touche. Ce volume tout entier est son œuvre, nul autre que lui n'y a mis la main.

Indépendamment de la description des sites et des ruines, des castels et des monastères, qui dénote un fond d'érudition solide, ce volume contient des peintures de mœurs dont la vérité et le charme sont le fruit d'un esprit léger, enthousiaste et observateur à la fois.

Voici un passage de l'introduction qui me semble empreint d'un naturel et d'une justesse d'appréciation qui en doublent l'attrait et qui se reproduisent à chaque page de ces notes :

« Le Vendéen du Bocage tend de plus en plus à perdre sa couleur locale, et d'un peuple à part qu'il formait, il n'est déjà plus que son ombre; il a même presque tout-à-fait abandonné son costume, les jeunes gens ont quitté le haut-de-chausses, pour prendre le pantalon moderne; et le large chapeau, qui leur servait tout à la fois de parapluie et de parasol, a été remplacé par la casquette à gland doré du gamin de nos villes.

« L'habitant du Bocage est pieux, bon et hospitalier. Il se regarderait bien coupable s'il refusait de partager son pain avec le voyageur que le hasard lui amène, antique et religieuse coutume que la civilisation moderne, hélas! effacera bientôt.

« Le Vendéen est très attaché à son pays; ce sentiment est tellement développé chez lui, qu'il se condamnerait aux fatigues et aux privations de tout genre, pour y rester..... Les Vendéens du Bocage sont petits, bien faits et aiment à montrer leur force; les femmes sont jolies, principalement dans certaines localités; elles recherchent la toilette, et leur costume n'est pas désavantageux. Leur coiffure est gracieuse,



de l'industrie ; la concurrence amène l'émulation, et l'émulation fait les chefs-d'œuvre ; ainsi plus d'entraves, plus d'exclusions, plus de prohibitions ! »

Cependant, nous voyons de notre temps de prétendus réformateurs de la société qui proscrivent la concurrence pour les produits de l'industrie et qui, dans un esprit de bouleversement général, la représentent comme une cause de malaise pour l'ouvrier, tandis qu'elle est parmi les producteurs une source réelle de fortune pour l'intelligence et le travail, un avantage incontestable pour les consommateurs.

Que de réformes utiles sont signalées dans ces admirables cahiers ! Que de vues sages et généreuses y sont consignées ! Combien de malheurs eut évités à la France l'Assemblée constituante, si elle se fut enfermée dans les limites de son mandat !

Le comte d'Orfeuille fut l'un des trente-un commissaires nommés pour la correspondance avec les états-généraux. L'année suivante, appelé par le suffrage de ses concitoyens à remplir les fonctions de membre du conseil de son département, il se distingua dans ce poste difficile par un zèle éclairé et par une modération en harmonie avec son âme sensible et compatissante.

Ces qualités suffirent au commencement d'une révolution ; mais bientôt elles devenaient même un motif de persécution. D'Orfeuille le ressentit, il fut promptement dépassé et ne fut pas réélu administrateur des Deux-Sèvres, après les affreuses journées de septembre.

Son nom est inscrit à cette époque sur la liste des membres de la Société des Amis de la Constitution, à Niort, et figure au bas d'une adresse à l'Assemblée nationale, où tout en approuvant la déchéance prononcée contre Capet-Tonneau et sa mise en accusation, cette société ajoutait : « Là s'arrêtent les droits de l'Assemblée, à moins qu'elle ne veuille remplir à la fois les rôles d'accusateur et de juge. C'est au peuple à statuer sur le sort de ce grand coupable. » Il y avait

une sorte de courage à exprimer alors ce sentiment de justice et d'humanité, même dans des termes inconvenans. La Convention n'aimait pas qu'on parât ses victimes de bandes-lettres, et il fallait adopter son jargon brutal pour en être éconné.

En 1793, entraîné par le torrent dans lequel il avait eu l'imprudence de s'engager, on le voit assister aux sermons prononcés sur l'autel de la patrie, par les généraux « enfermant leurs glaives dans le livre de la loi », et devenir directeur de l'hôpital ambulante. Procureur de la commune à Saint-Maixent, il délivre des certificats de civisme et de résidence; enfin, il propose à la Société populaire de cette ville de changer son vieux nom en celui de Vauclair-sur-Sèvre. Ainsi le comte d'Orfeuille, sacrifiant à la peur, s'associait à toutes les folies du temps et donnait des gages à la révolution pour sauver sa vie compromise par sa naissance et ses antécédens.

Le chaos augmentait : il suffisait de porter un nom aristocratique pour être exposé aux haines et aux vengeances. Plus l'opinion était consciencieuse et modérée, plus elle était poursuivie. Les Montagnards de Saint-Maixent suspectèrent le patriotisme du citoyen d'Orfeuille et l'accusèrent d'avoir demandé l'ouverture d'une chapelle catholique dans une maison particulière. Dénoncé au club, pour ce fait, par l'évêque constitutionnel qui avait refusé l'autorisation, le coupable fut cité devant le directoire du département, qui ne prononça aucune peine. Mais la société populaire le chassa de son sein, et les terroristes furieux publièrent contre lui un pamphlet outrageant, sous ce titre : *Lessive constitutionnelle et Blanchissage complet du Directoire des Deux-Sèvres*. D'Orfeuille y répondit avec dignité, mais sa justification exalta encore les têtes, et, le 17 mars 1794, il fut incarcéré comme ami des prêtres et de ceux de sa caste.

Là s'offre au récit un de ces traits de dévouement que l'histoire enregistre avec bonheur pour contraster avec les scènes de fureur et de barbarie qui ont marqué d'une tache

ineffaçable ces pages de nos annales. La fille du prisonnier, enfant de quatorze ans, seule, sans appui et sans ressources, se rendit à pied et à la grâce de Dieu à Niort et à Fontenay, auprès des représentans du peuple, pour solliciter l'élargissement du détenu. - Repoussée d'abord, sa constance n'en fut pas abattue; elle fit un second et un troisième voyage, au milieu de difficultés et d'humiliations de tout genre. Enfin, deux conventionnels, touchés de ses larmes et de ses souffrances, firent ouvrir les portes de la prison de son père (1). »

D'Orfeuille revint à Saint-Maixent, métamorphosé par la captivité. Les traitemens injustes avaient lassé sa patience et ressuscité son énergie. Le vieux sang du gentilhomme s'était rallumé dans ses veines, l'ancien soldat ne brûla plus que de la soif de venger les injures du citoyen et de recouvrer à ses propres yeux une dignité compromise par trop de faiblesse. Souvent et pendant plusieurs mois il s'absentait : la dernière fois, il revint languissant et défiguré; une large cicatrice sillonnait son visage et le partageait en deux parties égales. Volontaire dans les armées catholiques et royales de Charette, il avait lavé dans le sang la tache imprimée à son nom : « J'ai fait six campagnes dans la Vendée, écrivait-il en 1835, j'y ai reçu quatorze blessures. » A la bonne heure! j'aime ce langage; le courage militaire a effacé les fautes de la position civile. Voilà une digne réhabilitation.

En 1800, le capitaine de cavalerie vendéen est membre du conseil municipal de Saint-Maixent et bientôt adjoint au maire. Ses efforts tendent vers l'extinction de la mendicité, problème encore insoluble. Les dignités honorifiques le consolent de ses souffrances passées, mais ne réparent pas sa fortune engloutie par différentes causes, et celui qui avait partagé son superflu en œuvres de charité manque bientôt

(1) Je trouve ce trait d'héroïsme et d'amour filial de Mlle d'Orfeuille, dans la notice sur son père, par N. Garnier, insérée dans les bulletins de Société des Antiquaires de l'Ouest, 1<sup>er</sup> trim. 1843.

du nécessaire. « Atteint par l'adversité, dit le biographe que j'ai déjà cité, mais non vaincu par elle, d'Orfeuille voulut mettre à profit les connaissances qu'il avait acquises; vers 1810, il était régent de quatrième au collège de Thouars. »

La restauration succéda à l'empire; le comte d'Orfeuille, nommé garde de la Porte, suit Louis XVIII à Gand, revient avec ce prince, est retraité comme chef d'escadron en 1816 et nommé chevalier de Saint-Louis.

A cette époque parut le *Publiciste*, journal hebdomadaire auquel concourut notre compatriote; on lit dans un de ses articles cette phrase qui peint bien le caractère français invariable au moins sous ce rapport :

« Autrefois, comme sous l'empire, la gloire militaire marchait la première, et de beaucoup; comme s'il n'eut pas été aussi honorable de s'appeler L'hospital ou Malesherbes que Turenne et Villars. Mais, en France, qu'importent servitude et despotisme, si on les cache sous des lauriers. »

A dater de 1818, le comte d'Orfeuille vécut au milieu de sa famille, éloigné des affaires et du monde, s'occupant toujours de recherches scientifiques et littéraires. Il mourut à Paris, le 3 février 1842.

Voici comment M. Garnier apprécie son caractère et sa conduite : « Il porta les armes avec courage; son administration fut marquée par des actes de modération, d'énergie et d'habileté. Bon, sensible, bienveillant au milieu des passions les plus exaltées, il fut probe et désintéressé dans le manie- ment de certaines affaires où d'autres trouvèrent moyen d'acquérir une scandaleuse opulence : il fut grand et géné- reux, alors même que la fortune infidèle le condamnait à une stricte économie. Savant, spirituel et modeste, il racon- tait avec grâce et bonhomie, sans prétention aucune. Dans la vie intime, d'une inaltérable douceur, chez lui, la gaieté, l'enjouement ne venaient pas de la frivolité, mais d'une conscience ferme, pure et tranquille. »

D'Orfeuille écrivait beaucoup, mais il n'a fait imprimer que les ouvrages suivants :

1° *Dissertation sur l'existence des Dragons*, broch. in-8°, Latné, Saint-Maixent, an VII. D'après la tradition, deux serpents ailés répandirent la consternation à Niort en 1589 et 1692. L'un fut tué par Guillaume de Beauchamp, le second par le soldat Alloumeau, déserteur, condamné à la peine capitale, et dont la grâce était attachée à la mort du dragon. Il le tua en effet; mais se débarrassant trop promptement de son masque de verre pour considérer le monstre, celui-ci lui lança à la figure un venin dont il périt à l'instant. On les enferma dans le même tombeau, avec une pierre tumulaire représentant l'homme d'un côté et le serpent de l'autre. Ce singulier monument, à peu près intact, est conservé au musée de la ville. Il était autrefois dans le cimetière de l'hôpital de Niort, où l'on lisait une épitaphe ainsi conçue :

*Siste, viator, rem habes paucis :  
 Hi perière simul; homo occubuit  
 Serpentis veneno.*

D'Orfeuille prouve l'existence des dragons par les livres saints et par des citations des auteurs anciens et modernes. Le même sujet lui a fourni matière à un petit poème en vers alexandrins, en général assez médiocres.

2° *Instruction sur la Culture et l'Usage des Pommes de terre*, par Carlo Amoretti, traduit de l'italien, avec annotations, Niort, 1807.

3° Chansons insérées, en 1817 et 1818, dans les *Géronties de Mars et les Soirées de Momus*. Il y a de la verve, de l'entrain et de la poésie.

4° La mort a interrompu la publication d'un ouvrage en plusieurs volumes, intitulé : *l'Abelle du Parnasse*. De nombreux extraits ont été cités avec éloge dans les journaux.

La liste de ses manuscrits est plus considérable; ce sont :

1° *Notice sur les Mémoires inédits de Guillaume et Michel Leriche*, et extraits de ces mémoires, 2 vol. petit in-4°, déposés à la bibliothèque de Niort.

2<sup>e</sup> *Histoire naturelle, littéraire, ecclésiastique et politique du Poitou*, 6 vol. in-12. Le prospectus seul a paru en 1800.

3<sup>e</sup> *Notes pour servir à l'Histoire des Ducs d'Aquitaine et Comtes du Poitou*, in-folio, de 179 pages.

4<sup>e</sup> *Discours sur l'Histoire littéraire du Poitou*, in-4<sup>e</sup>, de 107 pages. Il en resta plusieurs exemplaires inachevés, écrits de sa main.

5<sup>e</sup> *Notes pour servir à l'Histoire des Guerres civiles en Poitou*.

6<sup>e</sup> *Notes pour servir à l'Histoire des Chevaliers du Temple*, in-8<sup>e</sup>, de 204 pages.

7<sup>e</sup> *Notice sur Jean Arnaudet, poète et jurisconsulte*, adressée à la Société des Sciences et Arts du département des Deux-Sèvres.

8<sup>e</sup> *Sommaire de 700 Edits, Lettres-Patentes, Arrêts du Conseil, etc., rendus, concernant le Poitou, depuis l'an 1137 jusqu'à l'année 1714*, in-4<sup>e</sup>, de 140 pages.

9<sup>e</sup> *Table des Villes et Bourgs du Poitou, par ordre alphabétique*, avec l'indication des auteurs qui en ont parlé.

D'Orfeuille écrivait avec pureté, élégance et facilité ; il est regrettable qu'il se soit arrêté à des compilations matérielles plutôt qu'à des œuvres intellectuelles que son esprit droit et son imagination vive auraient rendues fructueuses et agréables.

Il était membre de l'Athénée de Niort, des Sociétés d'Agriculture de la Vienne et des Deux-Sèvres.

PIET (FRANÇOIS) n'est point originaire du Poitou ; mais fixé depuis longtemps dans cette province, il s'y est tellement identifié par son séjour, par son mariage, par les fonctions publiques qu'il y a remplies, et surtout par ses écrits, que j'ai dû le considérer comme un compatriote. Pourquoi n'adoptérions-nous pas les étrangers qui se dévouent à nous ? Les contrées où ils ont vu le jour les ont oubliés, conservons donc leur mémoire. Plus leur existence a été modeste, plus nous devons la tirer de l'oubli, lorsqu'elle n'a été ni sans utilité, ni sans gloire.

Né à Montmédé, le 6 juin 1774, d'un maître de forges des

céder son étude. C'était en 1830 ; le nouveau gouvernement lui confia alors la place de juge de paix , qu'il a conservée jusqu'à sa mort, arrivée le 18 janvier 1839.

Pendant les années paisibles de sa carrière civile , Piet a consacré tous ses loisirs à décrire et à célébrer sa patrie d'adoption. Sous le titre de : *Mémoires laissés à mon Fils* : il a composé un volume in-4°, de plus de 600 pages, qui contient sur sa vie , et sur l'histoire, la topographie, la statistique, la géologie, la minéralogie, etc., de la belle île de Noirmoutiers, des documens du plus haut intérêt. Ce livre curieux a été imprimé à seize exemplaires (1), à l'aide d'une petite presse à bras, par l'auteur lui-même qui, se rappelant avec joie le pénible labeur de son adolescence, a consacré à ce long travail une partie des dernières années de son existence.

Il a payé, en outre , à l'un de ses compatriotes , qui fut son ami, un large tribut d'admiration, dans un volume in-8° qu'il a publié sous le titre de : *Mémoires sur la Vie et les Ouvrages d'Edouard Richer*, Mellinet, Nantes, 1836.

Enfin, il a inséré dans plusieurs journaux, et notamment dans le *Lycée armoricain* et dans la *Revue de l'Ouest*, recueil périodique fondé en 1834 par H. de Sainte-Hermine (2), plusieurs articles très remarquables, entr'autres ceux intitulés :

1° *De l'Étimologie du Nom de l'Île-Dieu.*

2° *De la Pêche des Huitres dans la Baie de Noirmoutiers.*

3° *Des Dunes sur les Côtes de l'Ouest et des Moyens de consolider celles qui ne sont pas encore fixées.*

4° *Sur la Formation de la Tourbe des Marais.*

Piet unissait à des connaissances profondes et variées en histoire naturelle, en philosophie et en histoire, un caractère

(1) Quatre restent entre les mains de ses enfans , trois ont été déposés aux bibliothèques de Nantes, de Bourhon-Vendée et des Sables-d'Olonne, un à la bibliothèque royale de Paris ; les huit autres ont été donnés à des chefs de familles.

(2) Je dois à l'obligeance du secrétaire général de la préfecture de la Vendée une partie des notes détaillées qui m'ont servi à rédiger cette biographie.

1793, aide de camp du général Dutruy, avec le grade de capitaine d'état-major. L'année suivante, il assistait à la prise de l'île de Noirmoutiers, et était témoin des horribles massacres qu'exécutèrent, dans cette ville, les représentans du peuple Bourbotte, Thureaux et Prieur (de la Marne).

Le talent, à cette époque de désastreuse mémoire, était rare parmi les chefs militaires; on le recherchait pour les postes difficiles, mais il n'était pas sans danger d'y être appelé, si le cœur n'avait pas abjuré tous les nobles instincts. Piet l'éprouva : désigné, en raison de sa capacité, comme membre d'un comité révolutionnaire, et chargé de remplir les redoutables fonctions d'accusateur public près d'une commission militaire, il ne démentit ni sa modération, ni son humanité. Ces sentimens, si peu en harmonie avec les fureurs de l'époque, le rendirent suspect. Dénoncé à Carrier, comme protecteur de femmes d'émigrés, il fut remplacé dans ce pénible ministère qu'il accomplissait malgré lui, et dans l'exercice duquel il rendit, en effet, d'importans services à plusieurs familles. Contraint de fuir pour éviter la vengeance du farouche proconsul, il eut le bonheur d'échapper aux périls qui le menaçaient, et retourna près du général Dutruy.

Après le 9 thermidor, la place de commissaire des guerres, à Noirmoutiers, lui fut accordée sur sa demande; quelques mois plus tard, il cessait de l'occuper, abandonnait les agitations de la vie militaire, se mariait et se fixait définitivement dans l'île.

L'affection et l'estime de ses nouveaux concitoyens ne tardèrent pas à se manifester à son égard. En 1798, Piet fut élu, par leurs suffrages, président de l'administration municipale, et, peu de temps après, un arrêté du premier consul le désigna pour être maire de sa commune. En 1808, il assista, à Paris, comme président de son canton, aux fêtes du couronnement de l'empereur.

Sa fortune était médiocre; il voulut y suppléer par son travail, se fit recevoir notaire en 1800, et conserva cette charge jusqu'à l'époque où l'âge de son fils lui permit de lui



Lieutaud, conseiller d'état et premier médecin du roi, lui écrivit le 15 janvier 1777 : « Les ministres de la religion étant bien persuadés des abus contre lesquels vous avez écrit, prendront vraisemblablement des mesures pour les détruire, et vous verrez qu'insensiblement le gouvernement s'en occupera. Le nombre considérable d'exemplaires que vous avez répandus servira toujours, en attendant, à instruire le public, et vous aurez d'avance la satisfaction d'avoir rendu à la vie beaucoup de personnes. »

Lelong, procureur du roi à Civray, résolut d'extraire de ce mémoire les passages les plus saillans pour en former une remontrance qui serait lue au prône dans toutes les paroisses, et soumise à la sanction du lieutenant-général de ce siège, qui rendit deux ordonnances sur ce sujet, le 27 mars 1777. Il regrettait à chaque ligne, dit-il, de ne pouvoir pas tout copier, persuadé que le style touchant et persuasif de l'auteur produirait sur tous les esprits l'effet qu'il en attendait (1). Pineau, pour le seconder, lui envoya aussitôt cent exemplaires à donner.

Ce *Mémoire* s'élevait encore contre un autre abus plus difficile à déraciner, et signalait les dangers auxquels les mères exposent les enfans naissans en les couchant avec elles. La nécessité, dans beaucoup de ménages, est plus forte que la raison ; là surtout la répression est impuissante, mais l'avertissement n'en était pas moins utile.

L'amour de son prochain, la charité, fut le besoin du cœur et le but des constantes études de ce vrai philosophe, qui a laissé sur cette matière importante deux *Mémoires* manuscrits intitulés, l'un : *Le Cri de l'Humanité*; l'autre : *De la Mort apparente des enfans dans le sein de leurs mères*. Ces ouvrages ne furent pas imprimés : et qui eût songé à les lire dans un temps où la vie des hommes comptait pour si peu, où les têtes les plus saines tombaient par milliers, séparées de leurs troncs

(1) *Affiches du Poitou*, tome II, p. 29, 30 février 1777.

(2) *Affiches du Poitou*, tome II, p. 62, 17 avril, même année.

robustes, par la hache du bourreau, où la population française périsait en masse, mitraillée sur les champs de bataille? Qui se fut intéressé alors au sort d'êtres isolés, dont une imprudence abrégait ou retranchait l'existence?

Le docteur Pineau déplora les excès de la révolution, mais il adopta ses principes de liberté et devint maire de Champdeniers. En 1791, il fut nommé juge de paix du canton, et ne se départit pas, dans cette nouvelle charge, des doctrines qui avaient été le mobile de toutes ses actions. Il fut le conciliateur et le père de ses concitoyens, parmi lesquels ses avis ramènèrent souvent le calme et l'union. L'estime publique l'appela à la présidence du district de Saint-Maixent et au conseil du département. Dans sa longue carrière, comme administrateur et comme médecin, il chercha toujours à se rendre utile à ses semblables et à secourir les malheureux. Une attaque foudroyante d'apoplexie l'enleva, le 3 mars 1807, à sa famille, aux pauvres, à ses amis; sa mémoire lui a survécu et a été pendant longtemps en vénération dans la contrée.

RÉGNAULT (JEAN-BAPTISTE-ÉTIENNE-RENOIST-OLIVE), né à Niort le 1<sup>er</sup> octobre 1759, y fit ses études, suivit le cours de philosophie au collège du cardinal Lemoine, et prit le grade de maître-ès-arts en l'Université de Paris. Fils d'un chirurgien, il embrassa la même carrière que son père, et le titre de docteur en médecine lui fut conféré à Reims, en 1786. Vicq-d'Azir, qui appréciait son aptitude, l'engagea à se fixer dans la capitale, où il ne tarda pas à être attaché à l'hospice de Charenton. L'année suivante, il fut nommé médecin de l'hôpital militaire du Gros-Caillou.

En 1792, il était à l'armée de la Meuse. Son indépendance et son humanité le rendirent suspect; le comité de salut public lança contre lui un mandat d'arrêt, qui était alors une condamnation à mort. Prévenu à temps du danger qui le menaçait, il se sauva en Hollande, et de là passa à Hambourg, où il acheta le droit de bourgeoisie dans le contrat des étrangers, et se livra avec succès à l'exercice de sa profession.

Etant passé en Angleterre en 1801, il se fixa à Londres, où les émigrés français l'accueillirent avec empressement. Il y resta jusqu'en 1814, et rentra dans sa patrie avec les Bourbons.

Louis XVIII, pour récompenser ses services et son dévouement, le nomma successivement son médecin consultant, chevalier de l'ordre de Saint-Michel et de la Légion-d'Honneur, enfin médecin en chef de la garde royale.

Pendant son exil sur la terre étrangère, Régnault avait écrit des *Observations sur la Phthisie pulmonaire, ou Essai sur le Lichen d'Islande, considéré comme médicament et comme aliment dans cette maladie*, in-8°, Londres, 1802, en anglais. Cet ouvrage fut imprimé en français la même année; il y en eut une seconde édition en 1805, in-8°.

Lorsque cet opuscule parvint en France, il fut cité avec éloge par le docteur Alibert, dans sa *Thérapeutique*, et attribué à un Anglais. L'efficacité du lichen contre les affections de poitrine est établie victorieusement dans cette dissertation, où Régnault cite les auteurs qui ont parlé, avant lui, des propriétés de cette plante; il appuie leur témoignage de nouvelles observations recueillies dans sa pratique et indique les différentes manières d'en faire usage.

Quand l'*Essai sur le Lichen* parut, ce végétal était, pour ainsi dire, inconnu à la science; il n'entrait dans aucune pharmacopée; aujourd'hui, au contraire, ses vertus sont appréciées, son emploi est général, et la pâte pectorale est encore prescrite malgré les substances qui lui font concurrence sous toutes les formes. Combien de malades ont éprouvé les bienfaits de ces salutaires tablettes, sans savoir qu'elles en étaient redevables aux observations d'un Poitevin! Ce n'est pas à lui, cependant, que la composition en est due, mais à un pharmacien de son nom, qui a profité des leçons de l'expérience que son homonyme avait acquise et divulguée.

Rentré en France, Régnault a publié :

1° *Observation d'un Cas singulier de Volulus*, brochure in 8°.

2° *Observation d'une Affection spermatique simulant une lésion organique du cœur*, broch. in-8°.

3° *Considérations sur l'Hydrocéphale et l'Usage du Moxa tempéré dans cette maladie*, in-8°, Paris, 1818.

4° *Considérations sur l'Etat de la Médecine en France, depuis la révolution jusqu'à nos jours*, in-8°, Paris, 1819.

5° *Notice nécrologique sur J.-J. Coste*, in-8°, Paris, même année.

6° *Mémoire sur les Altérations du Foie dans plusieurs maladies*, in-8°, Paris, 1820.

Régnauld a fondé, en 1816, le *Journal universel des Sciences médicales*, qu'il a dirigé, pendant plusieurs années, avec autant de zèle que de talent. Un grand nombre de Sociétés savantes françaises et étrangères s'étaient pressées de l'admettre dans leur sein.

Il est mort à Paris en 1835, universellement estimé et regretté de ses cliens, pour lesquels il avait toujours été un ami. L'abbé de la Bintinaye, ancien vicaire-général d'Autun, a composé les quatre vers suivans qui ont été mis au bas de son portrait, pendant l'émigration :

*Arte potens, miseros queis jam mors incubat atra  
Suscitat, et fauces Orci frustratur hiantes ;  
Quos servare nefas, ægros demulcet amicis  
Vocibus, exiliis sociis plus adstat egenis.*

Voici le sens de cette inscription :

« Par la puissance de son art, il rend à la vie les infortunés que la mort va atteindre, et les sauve de la gueule déjà béante d'Orcus. A ceux qu'il ne peut guérir il prodigue des paroles affectueuses de consolation, et assiste avec une pieuse charité ses malheureux compagnons d'exil. »

REVELLIÈRE-LÉPEAUX (LOUIS-MARIE), que des biographes nomment LARÉVELLIÈRE-LÉPAUX, fut un de ces hommes qui surgissent dans les révolutions pour l'instruction de la postérité ; mélange de courage et de faiblesse, de crimes et de vertus, on balancerait entre la flétrissure et l'admira-

tion, si le ridicule attaché à son nom ne l'emportait sur tout autre sentiment.

Né le 25 avril 1753, à Montaigu, département de la Vendée, d'un père, homme de mérite, qui fut, pendant trente ans, juge des traites et maire de sa petite ville, Révelière-Lépeaux fut confié aux soins du curé de sa paroisse, qui le traitait rudement et lui infligeait des corrections manuelles qui compromirent sa santé. Il fut envoyé à Beaupreau pour y continuer ses études, et fut reçu licencié en droit à l'Université d'Angers. Ses parens, qui ne reculaient devant aucun sacrifice pour l'éducation de leurs enfans, désiraient qu'il s'attachât au barreau; il alla donc à Paris, en 1775, prêter le serment d'avocat près le Parlement; mais il abandonna promptement une carrière qui ne satisfaisait pas ses goûts et ne lui présageait ni profit ni gloire.

De retour dans son pays, il y épousa M<sup>lle</sup> Boyleau de Chandoiseau, femme d'un esprit remarquable, qui lui apprit les élémens de la botanique. Sous ce maître aimable, il s'adonna avec attrait à cette science, et la posséda bientôt assez parfaitement pour en professer, à Angers, un cours public, qui obtint un légitime succès.

Ces paisibles travaux ne suffisaient pas à son activité; imbu des idées démocratiques qui germaient dans les têtes, il allait partir pour les Etats-Unis d'Amérique, lorsque la révolution éclata. La politique fournit un aliment à son âme ardente; il adopta les principes nouveaux avec enthousiasme et devint syndic de sa commune. Nommé député aux états-généraux par le tiers-état de l'assemblée baillagère d'Angers, il participa aux débats de cette mémorable session, où il appuya la plupart des réformes, sans, toutefois, s'assujétir à toutes les exigences du parti exalté. Quoique son penchant le rapprochât de la forme républicaine, il se prononça pour la monarchie restreinte, il est vrai, et privée de ses prérogatives les plus importantes. C'est lui qui prononça, dans la séance du 18 mai 1791, ces mémorables paroles dont nous éprouvons encore la justesse : « Le jour où la France cessera

d'avoir un roi, elle perdra sa liberté et son repos, pour être livrée au despotisme effrayant des factions. » La fréquentation du club des Jacobins modifia ses opinions, en les exagérant.

A l'expiration de son mandat législatif, Réveillère-Lépeaux fut un des jurés près la haute cour nationale d'Orléans. Nommé ensuite membre de l'administration centrale du département de Maine-et-Loire, il s'efforça par ses discours et son exemple d'inculquer l'amour de la liberté et de l'égalité dans les cœurs des Vendéens qui, plus sensibles aux actes qu'aux paroles des amis du peuple, commençaient à s'insurger. Si ses prédications firent peu de prosélytes, elles le désignèrent au choix des révolutionnaires, qui l'éurent député à la Convention. Sa conduite, dans cette assemblée, se ressentit de l'incohérence de son caractère, mais resta conforme à la ligne d'indépendance dont il avait fourni plus d'une preuve dans un journal qu'il avait fondé et qu'il rédigeait dans le sens de ses propres convictions.

La fougue de ses opinions et de ses allures lui gagna, dès le début, la confiance de ses collègues, et il contribua à les engager dans une voie où il recula plus tard, alors qu'il ne dépendait plus de la volonté d'un homme d'imprimer un mouvement rétrograde aux passions déchaînées. Sur sa motion fut rendu le décret, en réponse au manifeste du duc de Brunswick, portant que la nation française volerait au secours de tous les peuples opprimés qui voudraient recouvrer leur liberté; déclaration qui avait alors une toute autre force que le verbiage impuissant de nos démagogues modernes, tristes plagiaires d'une époque dont les crimes ont à jamais terni l'éclat.

Durant le procès de Louis XVI, Réveillère-Lépeaux se prononça pour l'incompatibilité des fonctions de juge et de législateur; vaincu sur ce terrain, il vota la mort sans sursis et sans appel au peuple.

Sa prédiction se réalisa vite, malgré ses efforts pour en retarder l'accomplissement. Le courage et l'énergie qu'il déploya furent souvent trahis par ses forces physiques et se

brisèrent contre les fureurs de la Montagne. Dès le mois de février 1793, il fit paraître dans la *Chronique de Paris* un article hardi, intitulé : *Le Cromwellisme*, où il signalait clairement les projets de Robespierre et des membres de la Commune. Plus d'une fois il se mesura, à la tribune, avec le féroce Danton, dont il essaya de paralyser les projets anarchiques (1). Tentative généreuse, mais inutile ! En vain s'opposa-t-il à l'établissement du tribunal révolutionnaire dont son frère devint l'une des innombrables victimes (2) ; en vain lutta-t-il en faveur des Girondins dont la perte allait être consommée ; il ne parvint qu'à reculer l'heure de leur supplice. Résolu à une résistance opiniâtre, il protesta contre leur arrestation ; montant chaque jour à la tribune, où il bravait les rugissemens de son auditoire avide de sang, il demandait l'appel nominal pour constater l'opposition de son vote et de ceux des membres qui n'adoptaient pas les mesures atroces ou insensées que chaque séance sanctionnait. Enfin, épuisé par la fatigue et la maladie, il déclara qu'il se retirait pour ne pas encourir, même par sa présence, la responsabilité des actes monstrueux qui se consummaient malgré lui. A cette déclaration, les Montagnards furieux s'écrièrent : « Au tribunal révolutionnaire ! — Ne vous gênez

(1) Danton se dirigeait fièrement vers la tribune, lorsqu'il vit Révellière-Lépeaux qui le suivait. Jetant sur ce faible adversaire un regard de surprise et de dédain, il lui dit brusquement : « Que viens-tu faire ici ? — Te démasquer et te confondre ! — Toi ? » reprit Danton avec un geste de mépris, je te ferais tourner sur le pouce. — Nous allons voir. — Mais qui t'a donné tant de présomption ? dit alors Bernard (de Saintes), qui venait appuyer Danton. — J'ai la conscience d'un homme, il n'a que l'audace d'un scélérat, répliqua Révellière-Lépeaux. » Cet étrange dialogue fut entendu des députés groupés au pied de la tribune.

(2) Jean-Baptiste Révellière-Lépeaux, conseiller au présidial d'Angers, jouissait de l'estime universelle et expia sur l'échafaud la considération qu'il avait acquise. On n'osa pas cependant le faire mourir sous les yeux de ses concitoyens, il fut amené à Paris avec deux autres magistrats du même corps, et fut envoyé à la mort par le tribunal de Fouquier-Tinville, tandis que son frère était proscrit et fugitif.

pas, leur répondit-il, un crime de plus ou de moins ne doit pas vous coûter beaucoup. »

Le président allait consulter l'assemblée : une plaisanterie grossière sur la chétive santé de l'orateur le sauva (1). Deux heures après, le comité de sûreté générale lançait contre lui un mandat d'arrêt et le mettait hors la loi. Réveillère-Lépeaux se réfugia chez des amis, qui lui offrirent généreusement un asile, où il resta caché jusqu'au 9 thermidor. Il reparut à la Convention le 8 mars 1795, en fut nommé successivement secrétaire et président, après avoir été membre de la commission pour les lois organiques, instituées sur la proposition du boucher Legendre. A cette époque, il avait encore que le gouvernement républicain ne convenait pas à la France, mais il exhalait sa haine contre la religion, en proscrivant ses ministres non assermentés qu'il assimilait aux émigrés et vouait au dernier supplice, si, dans un court délai, ils ne sortaient pas du territoire de la république.

Du Comité de salut public Réveillère - Lépeaux passa au conseil des Anciens dont il devint président, et fut élu membre du Directoire avec Carnot, Rewbell, Barras et Letourneur. Il imagina alors le culte bizarre et impie, appelé Théophilantropique, dont il se constitua le chef. « Il voulut cependant, dit une biographie, que cette secte eût des prêtres, et chacun des sectaires dut l'être à son tour. Les officiers étaient revêtus de robes blanches, avec des coiffures tricolores, et ils récitaient en chaire des hymnes et des cantiques philosophiques, en invoquant le dieu de la nature. Ces religionnaires exerçaient leur culte dans les principales églises de Paris, concurremment avec les catholiques. » Cette extravagante nouveauté attira des curieux et un certain nombre d'adeptes; mais le bon sens public en fit prompt-

(1) La voix d'un homme qui voulait le sauver s'éleva du milieu de la Montagne, et fit entendre ces paroles : « Eh ! ne voyez-vous pas que le h... va crever ! Il ne vaut pas le coup. — Eh bien ! crève donc tout seul ! crèrèrent d'autres voix. » (*Annuaire nécrologique*, année 1824.)



tement justice, et elle eut le sort des fêtes en l'honneur de la déesse Raison, inventées par Chaumette. Réveillère-Lépeaux, qui avait compté sur son succès pour arriver au pouvoir suprême, continua à prôner sa prétendue religion et se jeta dans le parti de Barras. La peur, assure-t-on, cette mauvaise conseillère dont il avait naguère repoussé les étreintes pour embrasser le parti des opprimés, le trouva accessible au fait du pouvoir et en fit un violent proscriptionneur. Dans la journée du 18 fructidor, il présidait le conseil qui poussa Augereau à ce coup d'état, y contribua et partagea la puissance triumvirale jusqu'en juin 1799. Il fut alors chassé du Directoire, et cette expulsion le livra aux sarcasmes impitoyables des publicistes. Le pontife de la Théophilantropie fut voué au ridicule le plus amer; sa taille contrefaite devint même le sujet de caricatures mordantes et d'injurieux pamphlets.

Tels furent la fin et le juste prix de son ambitieux apostolat. Le catholicisme, au contraire, sortit triomphant de cette terrible épreuve, et les fidèles saluèrent, en Bonaparte, le restaurateur de la foi. Réveillère-Lépeaux ne reconnut pas l'autorité de ce maître qui, de son côté, ne l'aimait pas; et, lorsque Napoléon fut proclamé empereur, le conventionnel, tout-à-fait converti à la république, refusa, comme membre de l'Institut, de lui prêter serment de fidélité (1). Retiré en Sologas, dans une petite terre qu'il avait achetée, il préféra la pauvreté à une fortune acquise aux dépens de sa fierté et passa les années de l'empire dans une obscurité dont il n'essaya pas de sortir. L'instruction de son fils, la botanique et la lecture, occupèrent ses loisirs.

Lors de la Restauration, la loi sur les régicides ne l'atteignit pas, parce qu'il n'avait occupé aucun emploi pendant

(1) Cette conduite ne plut pas aux Tuileries, et ses amis lui témoignèrent de vives craintes sur les suites qu'elle pouvait avoir; Réveillère-Lépeaux leur dit : « Il peut me briser, car il est fort et je suis faible; mais il est une chose au-dessus de sa puissance; c'est de me faire prier. » (*Annuaire nécrologique*, année 1834.)

les Cent-Jours; il se fixa à Paris, et y mourut, en 1824, à l'âge de soixante-onze ans:

Révellièrre-Lépeaux a beaucoup travaillé, mais il reste de lui peu d'écrits; les plus remarquables sont :

1<sup>o</sup> *Reflexions sur le Culte, sur les Cérémonies civiles et sur les Fêtes nationales*, lues à l'Institut le 12 floréal an V, dans la section des sciences morales et politiques, broch. in-8°, Jausen, Paris, 1797, traduites en allemand la même année.

2<sup>o</sup> *Essai sur les Moyens de faire participer l'Universalité des Spectateurs à tout ce qui se pratique dans les Fêtes nationales*. lu dans la même classe de l'Institut, le 22 vendémiaire an VI, broch. in-8°, de 26 pages, Jausen, Paris, 1797.

3<sup>o</sup> *Du Panthéon et d'un Théâtre national*, broch. in-8°, de 15 pages, Jausen, Paris, 1797.

4<sup>o</sup> *Discours prononcé à la Cérémonie funèbre exécutée en mémoire du général Hoche, au Champ-de-Mars, le 10 vendémiaire an VI*, broch. in-8°, de 16 pages, Lemaire, Paris, 1797, qui contient aussi :

5<sup>o</sup> *Discours prononcé à la Fête de la République, le 1<sup>er</sup> messidor an VI*.

Des exemplaires de ces cinq brochures ont été réunis, avec un frontispice imprimé qui porte : *Opuscules moraux de L.-M. Révellièrre-Lépeaux et de J.-B. Leclerc*.

6<sup>o</sup> *Au citoyen Texier, membre du conseil des Cinq-Cents*, signé : N.-E. Lacour, rue Notre-Dame-Nazaréth. Cette brochure, in-8°, est une justification du système suivi par le Directoire, contre le parti démocratique.

7<sup>o</sup> *Des Dangers de la Résolution proposée sur l'ensemble des deux Conseils*, in-8°, de 22 pages, Gareau, Paris, nivôse an VI.

8<sup>o</sup> *Réponse aux Dénonciations portées au Corps législatif contre Révellièrre-Lépeaux et ses anciens Collègues*, in-8°, de 21 pages, Jausen, Paris, 1799.

Révellièrre-Lépeaux a publié des articles dans les journaux et divers morceaux dans les cahiers de l'Académie celtique, entr'autres un *Essai sur le Patois vendém*; il lut à l'Institut des *Recherches historiques et statistiques sur la Vendée*.

Mahul, dans son *Annuaire nécrologique*, raconte que Révellière-Lépeaux entreprit, en 1819, de dicter à son fils les *Mémoires de sa Vie politique et privée*. Ce travail fut terminé en 1823. Un double du manuscrit fut confié à un ami qui habitait les Etats-Unis d'Amérique. Ces *Mémoires* ne doivent être publiés qu'à une époque déterminée par leur auteur. Le seront-ils jamais et ajouteront-ils quelque trait à la philosophie bien connue de l'histoire de la révolution ?

Les écrits cités plus haut peuvent être compulsés encore par quelques rares lecteurs ; quant aux dissertations théophilanthropiques de Révellière-Lépeaux, personne ne songe aujourd'hui à ces folies d'une autre époque, qui, après avoir recueilli, dans leur temps, la pitié et le mépris, sont tombées dans un profond oubli. Puisse cette leçon servir à nos réformateurs socialistes ou communistes, et leur faire comprendre que les vaines et dangereuses théories, basées sur l'orgueil et la mobilité de l'esprit humain, peuvent bien avoir un triomphe éphémère, une courte existence ; mais que les seules doctrines praticables et solides reposent sur les vérités éternelles, qui servent aux hommes de règles fixes de conduite et de fondement durable aux empires.

RICHER (EDOUARD) naquit à Noirmoutiers, département de la Vendée, le 12 juin 1792, de parens dont la position était honorable et la fortune aisée. L'année suivante, son père fut tué, à la tête de la garde nationale, en repoussant les troupes royales commandées par Charette, qui s'empara de l'île. Cette perte irréparable valut, plus tard, au jeune orphelin une place gratuite au Prytanée militaire de Saint-Cyr. Il y commença ses études, les termina à Paris, et fut admis à l'école Polytechnique. L'indépendance de son caractère et la faiblesse de sa complexion l'éloignèrent de toute fonction publique. Une chafne même dorée lui était insupportable ; il vint respirer l'air libre de ses lagunes et s'associa au commerce de son frère aîné ; mais dégoûté bientôt d'un travail tout positif, il renonça à poursuivre la fortune pour se livrer à l'étude de l'histoire naturelle et de la littérature.

Richer, trop à l'étroit à Noirmoutiers, quitta le toit paternel vers 1810, et alla s'établir à Nantes. Les habitudes et l'air humide de cette ville ne convenaient ni à ses goûts un peu sauvages, ni à sa constitution débile. Il ne tarda pas à s'en éloigner, et se retira d'abord dans une habitation solitaire, sur les bords de l'Erdre, et ensuite dans un véritable ermitage, au milieu d'une lande déserte, pour y vivre seul avec la nature. Les fruits de ses méditations qu'il livrait à la publicité avaient fixé l'attention des hommes les plus distingués de Nantes et de la capitale; ils entretenaient des correspondances avec lui, et le comte Daru confia à son examen le manuscrit entier de son *Histoire de Bretagne*. Richer le renvoya à son auteur, accompagné de notes nombreuses dont celui-ci profita pour l'impression de son ouvrage, mais en grand seigneur, persuadé qu'on était trop heureux de l'obliger. Le nom du jeune écrivain est à peine énoncé dans la préface.

L'état de santé du nouveau misanthrope empirait. Les soins qu'elle exigeait le forcèrent d'abandonner le séjour de la campagne; il revint à Nantes, et s'y choisit une retraite commode dans un faubourg champêtre et paisible.

Richer a beaucoup écrit; il a éparpillé ses connaissances, son imagination et son esprit dans une foule de petits opuscules qui mériteraient d'être réunis en corps d'ouvrage.

Voici les titres de ceux que mentionne la *Biographie des Contemporains* :

- 1° *Victor et Amélie*, poème, broch. in-8°, Paris, 1816.
- 2° Le même poème, suivi de *Poésies diverses*, un vol. in-8°, Nantes, 1817.
- 3° *Essai sur l'Origine des Constellations anciennes*, broch. in-8°, Nantes, 1818.
- 4° *Ode sur l'Immortalité de l'Âme*, in-8°, *ibid.*, 1821.
- 5° *Épître à M. L. I.*, in-8°, *ibid.*, 1821.
- 6° *De la Philosophie religieuse et morale dans ses Rapports avec les Lumières*, broch. in-8°, *ibid.*, 1821.
- 7° *Précis de l'Histoire de Bretagne*, in-4°, *ibid.*, 1822.

8° *Voyage pittoresque dans les départemens de la Loire-Inférieure, de la Vendée, etc.*, in-4°, *ibid.*, 1822. Cet ouvrage devait former quatre volumes, et paraissait par livraisons. Il est à regretter qu'il n'ait pas été achevé. Plusieurs extraits en ont été publiés séparément, et souvent réimprimés sous le titre d'*Etudes descriptives*, in-12. Ce sont de vrais modèles. Tels sont : *Du Genre descriptif*; — *Voyage à Clisson*, dont la sixième édition, qui a paru en 1828, est suivie d'une notice sur le sculpteur Lemot, par l'éditeur Mellinet, fils du général de ce nom; — *Voyage à Paimbœuf*; — *Promenade sur la rivière d'Erdre*, de Nantes à Nort; — *Promenade à Orvault*, sur les rives du Cens; — *Le Baron et le Château de Blain*; — *Aspect pittoresque de l'Île de Noirmoutiers*; — *Voyage à l'Abbaye de la Trappe de Meilleraye*; — *La Forêt de Gaver*.

9° *Les Cosmopolites et le Pêcheur*, in-12, Nantes, 1825.

10° *Mes Pensées*, in-12, *ibid.*, 1825.

11° *Le Mot de l'Enigme*, broch. in-8°, Paris, 1826.

12° *Des Guérisons opérées par madame de Saint-Amour*, broch. in-8°, Nantes, 1828.

Richer a inséré, en outre, sous son nom et sous le pseudonyme de *Mériadec*, un grand nombre d'articles variés, dans le *Lycée armoricain*, revue littéraire, fondée à Nantes en 1823. Parmi les plus remarquables, on doit citer ceux sur J.-J. Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre et autres écrivains philosophes et moralistes; ces morceaux de critique devaient entrer dans le cadre d'un ouvrage immense pour lequel il avait réuni de nombreux matériaux, et qu'il se proposait de publier sous ce titre : *Des Erreurs et des Progrès de l'Esprit humain*.

Dans les dernières années de sa vie, la philosophie religieuse l'occupait exclusivement; le mysticisme des auteurs allemands l'avait séduit, et il cherchait comme remède à l'indifférence une espèce de néo-christianisme, qui satisfait mieux les âmes que le catholicisme, en le rajeunissant. Pauvre intelligence en peine s'élevant dans l'espace pour y chercher la vérité qui brillait à ses pieds ! Afin de développer

ces théories nuagetuses, il avait entrepris la publication d'un recueil périodique, intitulé : *Archives théosophiques*.

Les grands travaux de ce rêveur éclectique ont été interrompus par la mort, qui l'a frappé, à Nantes, le 21 janvier 1834.

Il avait été nommé, en 1813, membre de la Société académique de cette ville, et de la Société linnéenne de Paris, en 1822.

Recommandable par ses qualités personnelles, et surtout par sa modestie, sa simplicité et sa franchise, Richier n'était pas moins distingué par ses talents et ses connaissances positives dans les sciences mathématiques et naturelles, dans l'astronomie qui eut en lui un adepte enthousiaste, dans l'histoire, surtout celle de son pays, et dans les langues anciennes. Il savait aussi l'anglais, et a traduit en français plusieurs morceaux des meilleurs poètes de la Grande-Bretagne. S'il eut entrepris moins de travaux et s'il eut résisté à un malheureux entraînement qui a égaré son esprit, il eut pris le premier rang parmi les hommes les plus éminents de la province.

RICHOU (LOUIS-JOSEPH) était le fils unique et chéri de bons fermiers de Bonillé-Leret, dans le canton d'Argenton-Château, où il naquit le 13 juin 1749. Ses parens ne reculèrent devant aucun sacrifice pour l'envoyer à la ville voisine commencer ses études, qu'il termina avec distinction à Saumur. Il entra ensuite chez un procureur au parlement; mais ce genre d'occupations ne lui convenant pas, il revint à Thouars, et obtint, en 1771, une place de contrôleur des vivres à Strasbourg. Les liaisons qu'il contracta pendant son long séjour dans cette cité, avec des littérateurs allemands, le portèrent à s'initier à leur langue qu'il posséda bientôt assez parfaitement pour entreprendre des traductions qui obtinrent les suffrages des connaisseurs. Il inséra dans les journaux du lieu divers fragmens en vers d'un poème très estimé en Allemagne, le *Printemps*, du baron de Kleist. Son travail terminé allait être livré à l'impression, lorsqu'il fut

devancé par un autre écrivain , dont l'ouvrage fut publié à Paris. Sa modestie l'empêchant de hasarder la concurrence, il renonça à son projet.

Haller, Burger et d'autres auteurs célèbres, lui fournirent divers sujets de traductions en vers : l'objet de ses prédilections fut Pfeffel. Ce La Fontaine de l'Allemagne, qu'il connut, lui offrit un volume de ses fables. Il en a mis un grand nombre en français, et quelques-unes ont été publiées dans le *Journal des Deux-Sèvres*. Elles ne manquent ni de naturel, ni de précision, ainsi qu'on en jugera par la suivante ; la versification pourrait en être plus élégante, et quelques expressions, dont l'exactitude n'est pas très rigoureuse, ont été employées pour l'exigence de la rime. Ces défauts, dont la prose de Richou est exempte, se retrouvent dans la plupart de ses poésies :

#### LE VER LUISANT.

Dans un bosquet, un ver luisant,  
A l'ombre d'un épais feuillage,  
Un jour, sur le gazon naissant,  
Plça son petit ermitage.

Aussitôt un crapaud hideux,  
Horreur de la nature entière !  
Sortant de son marais fangeux,  
Vint en rampant vers sa lumière,

Et se gonflant avec effort,  
Au paisible et brillant insecte  
Il lance sa liqueur infecte,  
Et lui donne à l'instant la mort.

Hélas ! que t'ai-je fait, barbare ?  
S'écria le ver, en mourant ;  
Parbleu ! dit le monstre bizarre,  
Pourquoi parais-tu si brillant ?

Depuis Aristide, la jalousie n'a changé ni de langage ni d'instinct.

Ses fonctions et son goût pour la littérature ne l'éloignèrent pas d'études plus sérieuses ; il suivit les cours de droit à Strasbourg, et fut reçu avocat au parlement de Paris. .

Diverses fonctions administratives qui lui furent confiées , pendant les premières années de la révolution, le signalèrent aux électeurs du département de l'Eure, où il fut nommé représentant à la Convention nationale. Sa conduite courageuse dans le procès de Louis XVI, pour lequel il vota la simple détention ; son énergique opposition aux attentats des 31 mai et 2 juin, le mirent en butte à la vengeance des monstres qui dominaient alors par la terreur ; il fut incarcéré le 3 octobre 1793, et resta quinze mois dans les prisons.

Après la chute de ce pouvoir odieux , il fut élu au conseil des Anciens par les départemens de l'Alsace , qui avaient apprécié de nouveau sa droiture et sa modération pendant une mission qu'il y avait remplie en l'an III. Il prononça plusieurs discours parmi lesquels on a remarqué sa réponse à Dupont, de Nemours, qui s'était fait l'interprète des griefs ou plutôt de la cabale des imprimeurs contre l'imprimerie nationale, et la défense des paysans du Bas-Rhin qu'on voulait traiter comme émigrés, parce que les coalisés les avaient contraints de transporter leurs bagages au-delà du fleuve.

Proscrit par le Directoire pour avoir protesté contre la journée du 18 fructidor, il fut inscrit sur la liste des déportés à Cayenne, et ne dut sa radiation qu'à l'intervention de son collègue Dumon, du Calvados, qui le défendit à la séance de l'Odéon.

Dégoûté des affaires publiques, Richou termina sa carrière politique à la fin de l'an VII, et revint dans sa ville d'adoption dont il fut élu maire. Pendant vingt-deux ans, cette honorable magistrature lui a procuré les moyens d'être utile à ses administrés. Thouars lui doit la belle promenade qui occupe aujourd'hui l'ancien cimetière de Saint-Laon.

Comme avocat, Richou a publié plusieurs *Mémoires* pour des intérêts privés ; mais son véritable titre à la qualité d'homme de lettres est une histoire de l'empereur de Russie,



intitulée : *Anecdotes originales de Pierre-le-Grand, recueillies de la conversation de diverses personnes de distinction de Saint-Petersbourg et de Moscou*, par M. de Stelhin, membre de l'Académie impériale, traduit de l'allemand, Strasbourg, J.-Q. Treuttel, 1787, 4 vol. in 12.

Pendant son séjour dans cette capitale de l'Alsace, les instances du libraire, qui fut l'éditeur de ce livre, le décidèrent à poursuivre cette traduction d'un ouvrage inconnu alors, commencée par un anonyme, et qui contenait une foule de détails intéressans. Il renferme en tout cent quinze anecdotes dont Richou déclare, dans sa préface, avoir traduit seulement quatre-vingts. A l'époque où ce recueil parut, la connaissance de la langue allemande était peu répandue en France. Il fut accueilli avec empressement par tous les lecteurs désireux de savoir les événemens de la vie d'un prince qui a acquis des droits légitimes à l'admiration des peuples.

Richou est mort à Thouars le 5 janvier 1839, entouré de l'estime de ses concitoyens et regretté de nombreux amis, qui oublièrent près de lui que la faulx du temps n'épargne ni le mérite, ni les vertus.

THIBAudeau (ANTOINE-RENÉ-HYACINTHE) naquit à Poitiers le 2 novembre 1737, et y fit toutes ses études. A cette époque, la capitale de notre Poitou renfermait de nombreux établissemens religieux où l'enfance puisait une forte instruction. L'esprit et le cœur y recevaient à la fois un développement intellectuel et moral. Les maîtres s'appliquaient surtout à former des hommes qui devinssent, plus tard, utiles à la patrie dans les carrières diverses qu'ils embrasseraient. La vieille et juste célébrité de notre Université s'était soutenue avec éclat et attirait la jeunesse non seulement de la province, mais des points les plus éloignés de la France, et même de l'étranger. Les pères trouvaient donc dans la ville des ressources qu'ils auraient vainement cherchées ailleurs pour l'éducation de leurs enfans. Le droit surtout y était enseigné par des maîtres d'une science éprouvée; Thibaudeau en suivit les cours avec succès et fut reçu avocat en

1760. Son goût seul l'eût porté vers le barreau, quand même sa famille n'y eût pas été attachée. Cette circonstance lui imposa de nouvelles obligations, et il s'appliqua, en redoublant d'ardeur et de travail, à soutenir la renommée que ses ancêtres lui avaient léguée. Ses plaidoiries ne tardèrent pas à étendre sa réputation et lui valurent la distinction d'être nommé membre du conseil supérieur établi en 1770. Une probité éprouvée et l'entente des affaires lui attirèrent la confiance d'un grand nombre de maisons nobles et religieuses, qui lui confièrent la gestion de leurs intérêts. La liberté de fouiller dans les cartulaires des monastères et dans les trésors des châteaux lui inspira sans doute la pensée de tirer de l'oubli une foule de documens curieux qui passaient sous ses regards investigateurs, et qu'il a préservés de la destruction en les publiant dans un ouvrage qui a établi sa réputation d'écrivain et d'historien. Ce livre, objet de longues recherches, et dont il a dû recueillir avec peine les matériaux, se ressent un peu des sources auxquelles il avait puisé et de la précipitation avec laquelle il le composa ; car, si l'on en croit une tradition de sa famille, il fut rédigé en entier pendant les vacances de 1781. L'année suivante, parut, en effet, l'*Abrégé de l'Histoire du Poitou*, 8 vol. in-12, Poitiers, 1782.

On peut lui reprocher plusieurs défauts majeurs ; des faits importants y sont omis, d'autres y sont présentés sous un aspect de partialité dont tout historien doit se dégonner, pour imprimer de l'autorité à ses jugemens ; quoiqu'il en soit, et malgré ses imperfections, cet ouvrage était, lorsqu'il fut publié, et est demeuré le plus complet qui existe sur la contrée dont il fait bien connaître l'organisation intérieure et les divers établissemens. Il explique les phases diverses de leur élévation et de leur décadence, et entre dans des détails minutieux, mais dont le lecteur tire toujours quelque profit. Dans son introduction à l'*Ancien Poitou*, Dufour reconnaît que Thibaudreau est, à proprement parler, le seul écrivain qui ait traité particulièrement notre histoire, et qu'il a eu sur ses

prédécesseurs l'avantage incontestable d'être entré dans une carrière riche de monumens, dont il a su faire usage.

« Thibaudau a écrit aux jours qui ont précédé et préparé la grande transformation politique que notre siècle a vu s'accomplir ; il a pu recueillir et reproduire, mieux qu'il ne serait possible de le faire maintenant, la physionomie du passé et les traits de cette vieille société qui allait expirer pour renaitre sous d'autres formes. Son histoire est, comme une image saisie sur la face encore palpitante d'un mourant (1). »

Accueilli avec faveur par le public, ce livre souleva une attaque acerbe dans la forme, et généralement fondée relativement aux erreurs de faits. (V. l'art. d'Allard de la Resnière, p. 503 de ce volume.)

Les *Lettres critiques*, publiées en 1783-84, rectifient l'œuvre de notre historien et ont été jointes par extraits à la dernière édition, qui forme 3 vol. in-8°, Robin, Niort, 1839-40. Des notes nombreuses, tirées de Dufour, Michelet, Allard de la Resnière et Filleau, ou fournies par MM. Ch. Arnauld, Cardin, de la Fontenelle, A. Briquet, etc., complètent l'ouvrage de Thibaudau. Mais le mérite incontestable de cette réimpression est encore rehaussé par une *Introduction*, qui contient l'esquisse statistique de l'ancien Poitou, et par une *Continuation* jusqu'en 1789. Ce complément embrasse le dix-huitième siècle auquel l'auteur s'était arrêté, et mène jusqu'à la révolution, qui a détruit les provinces pour les diviser en départemens et les mieux dominer, sous le joug de la centralisation politique et administrative.

Ces deux morceaux importans sont de M. H. de Sainte-Hermine, et ne laissent rien à désirer pour l'élégance du style et la justesse des vues dans l'appréciation des événemens.

Lorsque l'assemblée provinciale du Poitou fut réunie en 1787, Thibaudau y fut nommé procureur-syndic du tiers-état. Ses études historiques, son habitude de rédaction, sa science de notre législation, le trouvèrent en mesure de se

(1) H. DE SAINTE-HERMINE, *Introduction à l'Histoire du Poitou*.

mêler activement à des travaux qui portent tous l'empreinte de l'esprit le plus progressif et le plus éclairé. Un discours qu'il prononça, dès le début de la session, sur les objets dont l'administration provinciale avait à s'occuper, obtint l'approbation de ses collègues; différens rapports qui lui furent confiés sur des questions importantes achevèrent de lui gagner l'estime des trois ordres. Il continua à se la concilier, lorsqu'il eut été élu, en 1789, député à l'Assemblée nationale. Là, il ne rechercha ni le bruit, ni la vogue qui s'y attache; mais travailleur assidu, il fit partie de plusieurs comités et se contenta d'y être utile en se distinguant par des pensées sages et profondes, des opinions modérées et un attachement sincère au gouvernement.

Après avoir accompli son mandat, Thibaut rentra au sein d'une famille nombreuse qu'il chérissait. Appelé à remplir les fonctions de procureur général syndic du département de la Vienne, il les exerça avec impartialité, fermeté et désintéressement.

Ces qualités devaient attirer sur sa tête la haine des scélérats que la Terreur imposa pour tyrans à la paisible capitale de notre province; l'infâme Piorry et ses ignobles acolytes (1)

(1) Voici leur portrait tracé par le représentant Piorry lui-même, dans une lettre du 13 nivôse an II :

« Planier ne doit pas être considéré d'après ce qu'il a fait, il y a vingt ans (il y a en note dans la lettre : il avait enlevé une fille); il répondrait, avec raison, qu'il était, à cette époque, ce que nous ne sommes pas aujourd'hui; aussi nous ne devons pas considérer celui-là comme prêtre, mais comme un b..... fort utile pour faire marcher une révolution, parce qu'il a du caractère.

« Le prêtre Briquet est un homme faux et ambitieux; on ne se sert de lui que parce qu'il sait tout dire et tout faire pour servir sa vanité et ses projets.

« Malteste, prêtre, n'a pas rempli de fonctions lucratives. Quelle fut sa moralité? Il passait pour égrillard et turbulent; sa femme le corrigea. »

(Extrait des *Notes et Pièces recueillies par le Comité d'instruction publique de la Société populaire de Poitiers, pour être jointes au Procès-verbal fait par le citoyen Chauvin, représentant du peuple.*)

le poursuivirent de leurs lâches vengeances ; mais n'osant pas braver l'inimitié d'un conventionnel, dont la filiale affection protégeait la victime qu'ils s'apprétaient à immoler, ils se bornèrent à comprendre son nom sur une liste de proscription. Thibaudau supporta l'exil avec calme, et revint au milieu de ses concitoyens aussitôt après la chute de Robespierre.

Napoléon, investi du pouvoir suprême, le nomma successivement président du tribunal criminel, conseiller et président du tribunal d'appel de Poitiers.

Dès l'an X, il fut membre du Corps législatif et prit part à tous les travaux de cette célèbre assemblée ; il était près de quitter ses fonctions, lorsqu'un accident grave fut suivi d'une maladie dont il mourut, le 20 février 1813.

Thibaudau avait reçu de l'empereur, en récompense de ses longs et loyaux services, la décoration de la Légion-d'Honneur, dans un temps où il fallait l'avoir vraiment méritée pour l'obtenir.

VILLIERS (JACQUES-FRANÇOIS DE), d'une famille honorable, naquit à Saint-Maixent le 5 juin 1727. Il y fit ses premières études, les continua au collège des Oratoriens de Niort, et les termina à Poitiers. Il alla ensuite à Pont-à-Mousson suivre les cours de médecine, et y prit le bonnet de docteur qui lui fut également accordé par la Faculté de Paris, où il se fixa. Ses connaissances et ses talens le firent nommer successivement médecin des armées du roi et de l'école royale vétérinaire. Sa fécondité et son mérite ressortent de ses nombreux écrits, qui obtinrent le suffrage des praticiens et des érudits. Plusieurs *Articles de Chimie*, insérés dans les volumes V, VI et VII de l'Encyclopédie, commencèrent sa réputation, qu'il soutint et étendit en traduisant les *Aphorismes de Chirurgie* de Boerhaave, et les *Instituts de Chimie* de Cadet. Il composa aussi un *Catalogue* des pièces relatives aux contestations des médecins et des chirurgiens de la capitale.

Des ouvrages d'une étendue beaucoup plus grande et d'une importance plus considérable lui acquirent des droits réels

à la célébrité dont il jouit pendant sa vie, et lui assignent une place distinguée parmi les écrivains utiles. Ce sont :

1° *Elémens de Docimastique*, ou *l'Art des Essais de Cramer*, traduit du latin, Paris, 1755, 4 vol. in-12.

2° *Supplément au Mémoire sur le Seigle ergoté*, Paris, 1770, in-8°. C'est une suite aux Recherches de Vétillart.

3° *Méthode pour rappeler les Noyés à la vie*, broch. in-8°.

4° *Manuel secret et Analyse des Remèdes de Sutton pour l'Inoculation de la petite Vérole*, Paris, 1774, in 8°.

5° *La Médecine pratique de Londres*, traduit de l'anglais, Paris, in-8°.

Le docteur de Villiers a, en outre, laissé manuscrit un ouvrage sur la chimie qu'il a écrit en six langues différentes : grec, latin, français, allemand, espagnol et anglais. Cet œuvre polyglote est sans doute un léger tribut payé à la vanité. Le seul, peut-être, de tous les savans contemporains qui aurait pu rivaliser avec notre compatriote est Charles Nodier. Je me rappelle avoir vu un journal qu'il rédigeait en quatre langues vivantes. Il existe beaucoup de lexicographes habiles qui connaissent la valeur des mots de nombre d'idiomes ; mais entre comprendre une langue et l'écrire, la distance est immense. La version demande un peu d'habitude et de bon sens ; pour le thème, il faut un savoir approfondi des règles, sans lesquelles on tombe dans un jargon barbare et inintelligible. L'une pourtant est utile dans tous les temps pour lire les auteurs originaux ; l'autre servait surtout à une époque où notre dialecte n'était pas usité dans les hautes écoles pour l'enseignement des sciences. Aujourd'hui, pour le latin et le grec, c'est plus qu'une superfétation, c'est un anachronisme dont la routine universitaire est seule capable d'affronter le ridicule. Qui donc écrit et professe maintenant dans une langue autre que le français ?

On doit encore à ce médecin éclairé et ami de son pays, dont il ne négligea jamais les intérêts, une *Notice historique développée sur les Hôpitaux établis en Poitou*.

Le docteur de Villiers est mort à Paris en 1790.

## Epilogue.

---

L'auteur de ces notices avait composé sur quelques écrivains du Poitou des biographies qui ont été publiées dans un journal de la province. Elles lui furent demandées par l'éditeur de Dreux-Duradier, pour être comprises dans une suite à la *Bibliothèque historique et critique*. Les hommes de lettres dont la coopération devait contribuer à cet ouvrage n'avaient rien écrit. Pour remplir ce vide, il fallait se mettre à l'œuvre. Le temps pressait : il importait de fournir de l'ouvrage à des ouvriers qui en manquaient. C'est dans ce but que les pages qui précèdent ont été rédigées sans préméditation, depuis l'avènement de la république.

Plus d'une imperfection aura sans doute échappé à l'écrivain ; plus d'un jugement paraîtra hasardé sous la plume du critique. Le critique ne réclame pas l'indulgence ; il a dit sans prévention et sans crainte ce qu'il pense, convaincu d'avance que son avis ne saurait être du goût de tout le monde ; ses convictions politiques et religieuses sont connues depuis longtemps ; il n'en change pas selon les circonstances ; et, certes, ce n'est pas lorsqu'il peut y avoir un danger à les proclamer qu'il voudrait les renier, ni même les déguiser. Il s'est efforcé cependant d'être indulgent chaque fois que ce sentiment a pu s'accorder avec sa conscience. La tolérance pour les erreurs de la bonne foi est une vertu qu'il a été heureux de pratiquer ; mais pallier le vice, excuser le crime, eut été, à ses yeux, une lâcheté et une honte.

Comme la précipitation n'est jamais une excuse, l'écrivain

reconnaît volontiers qu'il eut été plus sage de corriger son œuvre avant de la livrer à la publicité. Il passe condamnation sur ce point ; mais le lecteur est prié de ne pas s'étonner si plusieurs hommes célèbres du Poitou ont été omis dans ce supplément. On a pensé qu'il était préférable de se taire sur des personnages, pour lesquels les renseignemens manquaient, que d'en parler d'une façon inexacte. Cette lacune pourra être comblée plus tard, au moyen de nouvelles recherches et avec le concours des familles, si le temps et les événemens le permettent.

Dreux-Duradier a oublié une foule d'auteurs qui avaient cessé de vivre en 1754, époque où s'arrête son livre. On ferait un ouvrage aussi volumineux que le sien de tous les noms qu'il a négligés. Les discussions religieuses qui ont été si animées dans nos contrées fourniraient seules matière à un grand nombre de pages, qui rappelleraient les controverses violentes de cette époque agitée, où l'ardeur était égale dans les deux camps.

Parmi les calvinistes, on peut citer Jean Clémenceau, ministre de l'église réformée de Poitiers, qui publia, en 1602, sa réponse au traité de Jean Portaix sur l'Eucharistie. La morale qu'il prêcha l'obligea de se retirer à Saint-Jeand'Angély, afin d'éviter, par la fuite, le supplice qui l'attendait à Poitiers, où il fut pendu en effigie, au mois de mai 1614 ; — Gaultier, médecin à Niort, qui alla s'établir à Amsterdam, et publia, en 1714, sur les questions religieuses, divers écrits et un journal, qui sont tombés dans un juste oubli ; — Jacques Croze de la Roche, né à Loudun, ministre de l'église réformée de Civray, qui fit paraître, en 1613, une réponse aux demandes adressées aux protestans par le P. Moquot.

Les autres pasteurs de la même religion, qui ont laissé des écrits, sont Louis de la Blachière, Jean Chauffepié, min. à Niort en 1603, et Pierre Bossalran, *ibid.*, en 1682 ; — Jean Carré et Paul Geslin, min. à Châtellerault en 1618 ; — N. Aubin, min. à Loudun en 1613 ; — Olivier Enguerran,



min. à Chef-Boutonne en 1606; — N. Desportes, min. à Bournizeaux en 1634; — Georges Tomson, min. à la Châtaigneraie en 1612; — Pierre Vallade, min. à Fontenay en 1608; — Isaac de Cuville, min. à Couhé en 1619; — Samuel Coloby, min. à Poitiers en 1629; — Marc Fossa, min. à Melle en 1622; — Guillaume Rivet, frère d'André, min. à Saint-Maixent en 1603, etc.

Ils eurent pour adversaires le P. Hache (François), capucin, né à Poitiers, qui publia, en 1666, un ouvrage latin, dans lequel il classa par ordre alphabétique les passages extraits de la bibliothèque des Saints Pères, dont un prédicateur peut tirer avantage; — Texier (Claude), jésuite, né en Poitou, qui employa quarante années à la prédication de l'évangile, et mourut provincial de son ordre, en Aquitaine, le 4 avril 1687; — Hubert, capucin, né à Thouars, à la fin du seizième siècle, qui a laissé la réputation d'un excellent prédicateur; — Boulenger (Jules-César), jésuite, né à Loudun, qui prêchait à Niort en 1595; — Le P. Valentin, capucin, auteur du *Flambeau de la Vérité*; — Le P. Binet (Isidore), dont il a été parlé dans cet ouvrage, etc.

La controverse n'a pas été l'unique sujet qui ait occupé le zèle et l'esprit des prêtres de notre province. Néanmoins, la plupart de leurs écrits se rattachent au ministère sacré qu'ils remplissaient.

Binet (Isidore), né à Niort en 1692, petit-neveu du célèbre capucin, entra dans le même ordre, surpassa, comme prédicateur, la réputation de son oncle, et a écrit un *Nouveau Voyage d'Italie*, où il traite surtout des missions; — Méanme (François), docteur en théologie et curé de Notre-Dame de Niort, composa un volume in-8°, imprimé dans cette ville en 1626, chez J. Moussat, sous ce titre : *La Royauté insaisissable, contre les injustes armes des rebelles de ce temps*; il est relatif à la défaite de la flotte rochelaise et à la retraite de Soubise, en 1625; — Dom Rivet (Antoine), né à Confolens en 1683, fut un laborieux et savant bénédictin, qui conçut et exécuta la pensée de l'*Histoire littéraire de la France*; — Lelarge de

Lignac, né à Poitiers, au commencement du dix-huitième siècle, jésuite, puis oratorien, aussi savant naturaliste que grand métaphysicien, a publié plusieurs ouvrages pour combattre les erreurs d'Helvétius et de Buffon, et opposer le témoignage du sens intime et de l'expérience à la foi profane et ridicule des fatalistes modernes. Il acquit par ses écrits la réputation d'un profond penseur et d'un excellent philosophe (1). — L'abbé Martinet, curé de Chouppes, a composé une *Logique latine*, dégagée de toutes les questions oiseuses de l'école et réduite aux vrais principes du raisonnement, et l'abbé Charmet, chanoine d'Ingrande, les *Amusemens d'un Solitaire des bords de la Vienne*, mélange varié de morceaux de morale et de littérature. — On doit comprendre dans cette nomenclature le vénérable archevêque de Bordeaux, monseigneur D'Aviaud Dubois-de-Sanzay, né près de Thouars, en 1736, qui prononça, en 1774, dans la cathédrale de Poitiers, l'oraison funèbre de Louis XV, et se montra orateur aussi pur qu'élégant; — enfin, le respectable abbé Gibaud, professeur à la Faculté de droit de Poitiers, archéologue enthousiaste et chaleureux écrivain.

Parmi les hommes qui cherchèrent à éclairer l'humanité et à lui être utiles, on aurait encore à citer une foule de noms :

Cochon-Dupuy (Jean), médecin, né à Niort, en 1674, a composé plusieurs *Mémoires*, en français et en latin, sur diverses maladies et sur des opérations chirurgicales. — Pourpart (Olivier), né à Saint-Maixent, dans le seizième siècle, y

(1) L'abbé de Lignac est auteur des ouvrages suivans : 1<sup>o</sup> *Possibilité de la présence corporelle de l'homme en plusieurs lieux*, in-12, 1754. 2<sup>o</sup> *Mémoire pour servir à commencer l'histoire des araignées aquatiques*, in-8<sup>o</sup>, 1748, in-12, 1769. 3<sup>o</sup> *Lettres à un Américain, sur l'histoire naturelle de M. de Buffon.*, 2 vol. in-12, 1751-56. 4<sup>o</sup> *Le témoignage du sens intime et de l'expérience*, etc., 3 vol. in-12, 1760. 5<sup>o</sup> *Elémens de métaphysique, tirés de l'expérience*, in-12, 1755. 6<sup>o</sup> *Examen sérieux et comique du Livre de l'Esprit*, 2 vol. in-12, 1759. Il travaillait à exécuter le plan des preuves de la religion que Pascal avait conçue, quand la mort le surprit à Paris, en 1762.

exerça aussi la médecine avec célébrité et a laissé une traduction des *Aphorismes d'Hippocrate*, imprimée à la Rochelle, en 1580, chez Pierre Hautain. — Bouchet de la Gétière (Fr.-Jean-Baptiste), inspecteur des haras de France, né à Niort, en 1737, a livré à l'appréciation du public des *Observations sur les différentes qualités du sol, relativement à la propagation des meilleures races de chevaux*, imprimées en 1798 ; — Le chevalier de la Coudraye, lieutenant de vaisseau, a réuni le fruit de vingt-cinq ans de remarques dans une *Théorie des Vents*, couronnée par l'Académie des sciences et belles-lettres de Dijon. On y reconnaît une étude approfondie de la nature de l'air et de cette foule d'agens insensibles qui lui impriment sans cesse leur action. — Bénoni Debrun, professeur de mathématiques à l'école communale de Niort, est auteur de quelques médiocres essais sur la science qu'il enseignait, appliquée à la logique, etc.

Comme historiens, on aurait dû mentionner Dumoustier de la Fond, qui, dans une *Histoire de Loudun*, où la vérité est observée et l'intérêt soutenu, a reproduit des détails curieux sur les synodes des protestans et sur les troubles qui agitérent les premières années de la régence de Marie de Médicis ; — Le lieutenant-général Bonamy, né à Fontenay-le-Comte, qui a été dans la disgrâce de l'empereur Napoléon et qui se conduisit héroïquement dans l'attaque et la prise des redoutes de la Moskowa, où il fut laissé pour mort. On a de lui une relation estimée sur les *Marches, Positions et Succès* de l'armée française en Italie, sous les ordres de Championnet.

Enfin, les hommes politiques auraient fourni aussi leur contingent. On compte parmi eux Chasteau (Louis-Augustin), de

Il remplit avec succès plusieurs emplois que lui confia son ordre, dont il sortit vers la fin de sa vie. Pendant un voyage qu'il fit à Rome, Benoit XIV l'accueillit avec cette bonté et cette familiarité pleine de noblesse, que ce pape témoignait aux savaus.

L'abbé de Lignac, appliqué spécialement à la métaphysique, suivit les principes de Malebranche et de Descartes.

Parthenay, qui a joué un certain rôle pendant la révolution, et a laissé une *Oraison funèbre de Mirabeau*, des *Discours et Mémoires*, broch. in-4°, imprimées à Niort, chez J.-B. Elies, en 1790 et 1791. — Agier (François-Marie), né à Saint-Maixent, l'un des rédacteurs du *Conservateur*, journal royaliste fondé par Châteaubriand, en 1817.

Cette longue liste, qu'il serait facile d'étendre davantage, prouve combien cette *Suite* à la *Bibliothèque historique et critique* est loin d'être complète ; elle témoigne aussi que l'auteur n'a pas la prétention d'avoir compris dans son travail toutes les illustrations littéraires du pays qui auraient droit d'y figurer. Pressé par l'imprimeur, lié par l'ordre alphabétique, il a fait ce qu'il a pu, au milieu des graves préoccupations qui assiègent notre existence sociale depuis quinze mois, et avec les faibles ressources que lui ont offertes les collections bibliographiques de la ville et l'obligeance de quelques amis.

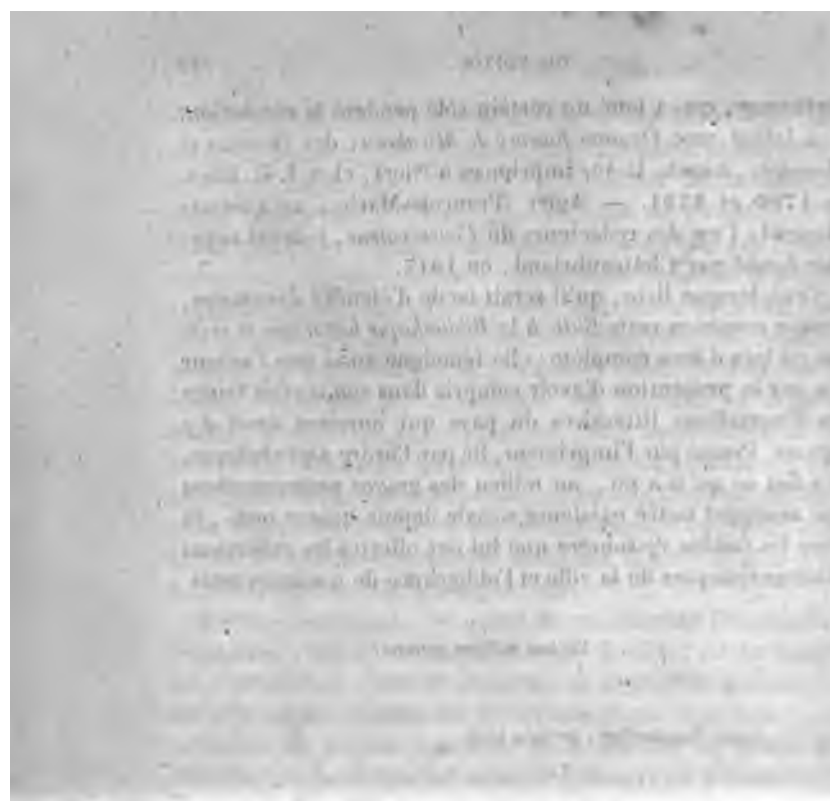
. . . . . *Faciant meliora potentes.*

Saint-Symphorien, 1<sup>er</sup> juin 1849.

FIN.























1

